N° 1 — ANNÉE 7e Prix du Numéro : 1 franc JUILLET 1901.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE MOURIR RENAITRE ET
PROGRESSER SANS CESSE

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

Etudes sur la médiumnité

Suite (1)

Nous croyons utile de rappeler pourquoi, dans un article qui porte pour titre : *Etudes sur la médiumnité,* nous traitons des sujets qui semblent, au premier abord, y être tout à fait étrangers.

Nous savons que sous le titre général de médiumnité, on comprend tous les phénomènes qui nous permettent d'entrer en relation avec le monde des esprits. On peut les diviser en deux grandes catégories : Les phénomènes physiques et les phénomènes intellectuels.

Dans le premier cas, c'est au moyen de l'énergie rayonnée par le médium que les habitants de l'au-delà manifestent leur présence. Alors le rôle du médium est absolument passif. Son corps est ordinairement plongé dans un sommeil profond que l'on appelle la transe, qui est une sorte de léthargie, et les invisibles font eux-mêmes tout le travail nécessaire à produire les apparitions matérialisées, les apports, les lévitations, etc.

Dans la deuxième série, celle des effets psychiques, le médium participe à la manifestation. Bien qu'il ne soit qu'un instrument, il exerce une action sur l'aspect que revêtent les communications, parce que c'est son cerveau qui reçoit les impressions qui lui arrivent mentalement et que c'est avec ses propres ressources, son fond intellectuel, qu'il est chargé d'extérioriser cette pensée étrangère. C'est alors que, suivant les cas, l'influence des esprits se traduit par des apparitions, des voies entendues, des sensations variées, des impulsions involontaires, de l'automatisme graphique ou verbal, etc.

Pour essayer de savoir quelles lois régissent nos rapports avec le monde spirituel, nous avons étudié d'abord les expériences de transmission de pensée entre un magnétiseur et son sujet endormi ; puis entre deux personnes à l'état normal ; enfin les cas spontanés englobés sous la rubrique générale de phénomènes télépathiques. Nous avons constaté la nécessité de certaines conditions physiques

(1) Voir le N° de mai, p, 641.

et intellectuelles : concentration de la pensée de l'agent, monoïdéisme du percipient, et rapport magnétique sans lesquels le transfert mental ne s'opère pas. Aujourd'hui nous pouvons nous demander *pourquoi* l'action télépathique prend chez les uns la forme d'une apparition, chez d'autres celle d'une audition, tantôt enfin détermine des mouvements de nature variée, très différents les uns des autres. Si nous trouvons dans la constitution psycho-physiologique du sujet la raison d'être de cette diversité, nous aurons du même coup expliqué pourquoi la médiumnité est voyante auditive, mécanique, etc.

Nous pensons que les travaux des psychologues contemporains nous renseignent suffisamment aujourd'hui pour que nous fassions cette tentative avec quelque chance de succès. Nous aurons recours aux études de MM. Binet, Taine, Ribot, Wandt, Bain, Ch. Richet, etc., que nous citerons librement en les résumant, et pour les détails, nous renverrons le lecteur aux ouvrages qui traitent de ces matières.

Toutes les impressions que le monde extérieur produit sur notre corps sont recueillies par les organes des sens, qui les transportent au cerveau. L'œil, par exemple, est ébranlé par les vibrations lumineuses, et c'est ce mouvement transformé par l'action propre des nerfs qui, transporté jusqu'aux centres optiques de la couche corticale, détermine dans celle-ci un mouvement vibratoire que l'esprit, quand il en a conscience, transforme en sensation (1), c'est-à-dire que c'est seulement à ce moment qu'il voit l'objet extérieur dont les rayons réfléchis lui ont apporté l'image. La même opération se produit pour l'ouïe, pour le goût, pour le tact, pour les impressions organiques internes, etc.

Ce n'est donc jamais l'œil qui voit, l'oreille qui entend, etc. Toujours le phénomène de la connaissance a lieu dans le cerveau et, nous l'avons démontré, dans des parties nettement localisées de l'appareil cérébral. La sensation, d'abord très nette, très vive, s'atténue, s'affaiblit avec le temps, mais elle est prête à renaître lorsque par l'association des idées ou par la volonté, cette sensation est ramenée dans le champ de la conscience. Cette faculté de résurrection est appelée la mémoire. Depuis notre naissance, une innom-

(1) Nous appelons *sensation* l'impression produite sur l'âme par les objets extérieurs.

brable quantité de ces impressions mentales, de ces images fournies par tous les sens, existe en nous. « De même que le corps est un polypier de cellules, a dit Taine, de même l'esprit est un polypier d'images ».

Jadis on s'imaginait que la pensée pouvait s'exercer sans corrélatif matériel. Il semblait qu'un abîme séparât la conception d'un objet absent, sa représentation mentale, autrement dit l'image, et la sensation réelle produite par un objet présent ; que ces deux phénomènes différaient non seulement en degré mais en nature, et qu'il se ressemblaient tout au plus « comme le corps et l'ombre ».

Aujourd'hui l'on sait pertinemment que l'image est une sensation spontanément renaissante, plus faible que l'impression primitive, mais capable d'acquérir, dans des conditions particulières, — rêves, hallucinations, image consécutive, — une intensité si grande, qu'on croirait voir à nouveau l'objet extérieur.

Cette théorie de l'image, comme le remarque M. Binet (1), n'a rien de matérialiste ; elle rapproche l'image de la sensation, elle en fait une sensation conservée et reproduite. Or, qu'est-ce qu'une sensation ? Ce n'est pas un fait matériel, c'est un état de conscience, comme une émotion ou un désir. Si l'on est tenté de voir dans la sensation un fait matériel, c'est que l'on confond deux choses tout à fait différentes ; 1° l'ébranlement sensoriel, phénomène physiologique qui produit un mouvement du système nerveux, et 2° la connaissance que l'esprit acquiert de ce changement. Il n'y a sensation que si l'esprit est averti, sans cela l'impression reste inconsciente.

Chacun de nos sens concourt donc à la production de ces images mentales; et celles-ci seront d'autant plus vives, plus complètes, que l'organe sensoriel sera plus puissant et plus délicat. C'est un fait que certains entendent mieux qu'ils ne voient ou réciproquement. Le sens le plus complet est celui qui sera exercé le plus souvent ; les images qu'il fournit deviendront prédominantes, et cela nous conduit à discerner plusieurs variétés, plusieurs types intellectuels.

C'est Charcot qui, le premier, dans ses leçons sur l'Aphasie, a signalé l'importance de ces distinctions que l'expérience vul-

(1) A. Binet. *La psychologie du raisonnement,* p. 17.

gaire faisait déjà soupçonner. On sait que chez le même homme il y a souvent une inégalité naturelle des différentes formes de la mémoire : telle personne se souvient surtout des sons, telle autre des couleurs, une troisième des chiffres et des dates, etc. La pathologie a confirmé l'indépendance de ces mémoires partielles en montrant que les unes peuvent disparaître en laissant les autres intactes. M. Ribot a fait une étude complète de ces amnésies diverses (1).

Le type le plus commun est celui des *indifférents*. Les personnes qui en font partie n'ont pas une espèce d'image plus développée que les autres. Quand elles cherchent à se rappeler un individu, elles voient dans leur esprit la forme et la couleur de sa figure aussi nettement qu'elles entendent le son de sa voix. La mémoire visuelle est égale à la mémoire auditive ; ces deux mémoires peuvent d'ailleurs être très développées ou être rudimentaires, mais en tous cas elles se valent. L'*indifférent* emploie également dans ses raisonnements, dans ses imaginations, dans ses rêves, les diverses espèces d'images en proportion égale. Ce type est peut-être le plus fréquent ; c'est le type normal, dont il faut chercher à se rapprocher, car il suppose un développement harmonieux de toutes les fonctions sensorielles.

Examinons maintenant le *type visuel*, qui est aussi très répandu. Un grand nombre de personnes font un usage presque exclusif des images visuelles ; si, par exemple, elles pensent à un ami, elles voient sa figure et n'entendent point sa voix ; quand elles cherchent à apprendre par cœur la page d'un livre, elles se gravent dans la mémoire l'image visuelle de la page avec ses caractères, et en la recitant par cœur, elles ont cette image devant les yeux de l'esprit et la lisent mentalement. Quand elles se rappellent un air, elles voient distinctement, par le même procédé, les notes de la partition. Mais ce n'est pas seulement leur mémoire qui est visuelle, ce sont toutes leurs autres facultés ; quand elles raisonnent ou font œuvre d'imagination, elles se servent uniquement d'images visuelles. Le développement exclusif de l'esprit dans un seul sens permet au *visuel* d'accomplir des opérations qui sont de véritables tours de force. Il y a des joueurs d'échecs qui, les yeux fermés, la tête tournée

(1) Ribot. *Les maladies de la mémoire*. Alcan, édit.

contre le mur; conduisent une partie d'échec. Il est clair, dit Taine (1), qu'à chaque coup, la figure de l'échiquier tout entier, avec l'ordonnance des diverses pièces, leur est présente comme dans un miroir intérieur; sans quoi, ils ne pourraient pas prévoir les suites du coup qu'ils viennent de subir et du coup qu'ils vont commander. Deux amis qui avaient cette faculté faisaient souvent ensemble des parties d'échec mentales en se promenant sur les quais et dans les rues. — Inaudi, le célèbre calculateur, voyait aussi, en imagination, un tableau noir sur lequel se traçaient tous les nombres que le public lui dictait; c'est grâce à cette vision qu'il arrivait à opérer ses calculs avec une prodigieuse rapidité et une sûreté jamais démentie. Galton nous rapporte qu'une personne de sa connaissance a l'habitude de calculer avec une règle à calcul imaginaire dont elle lit mentalement la partie qui lui est nécessaire pour ses calculs. — Beaucoup d'orateurs ont leur manuscrit placé mentalement devant leurs yeux, quand ils parlent au public. Un homme d'État assurait que ses hésitations de parole à la tribune provenaient de ce qu'il était tracassé par les images de son manuscrit portant des ratures et des corrections. Certains peintres, dessinateurs, statuaires, après avoir considéré attentivement un modèle, peuvent faire son portrait de mémoire. Horace Vernet et Gustave Doré possédaient cette faculté. Un peintre copia un jour, de souvenir, un *martyr de saint Pierre*, de Rubens, avec une exactitude à tromper les connaisseurs. — Un peintre anglais, cité par Brierre de Boismont, peignait un portrait en pied après une seule séance du modèle. Il imaginait l'homme dans son esprit, le plaçait mentalement sur une chaise, et toutes les fois qu'il regardait la chaise, il voyait la personne assise. Peu à peu une confusion se fit dans son esprit; il soutenait que le modèle avait posé réellement, et finalement il devint fou.

Tel est le danger de cette hypertrophie de l'image visuelle. Ceux qui jouissent de cette intensité de représentation mentale sont à demi-hallucinés et ils présentent évidemment des dispositions aux genres de délires dont ces hallucinations de la vue sont le symptôme.

Les personnes qui appartiennent au type visuel pur sont exposées, en outre, à un grave danger : lorsqu'elles viennent à perdre,

(1) Taine. De l'Intelligence. Tome II.

par un de ces accidents que les pathologistes étudient avec ardeur, leur faculté de vision mentale, elles perdent tout du même coup ; il leur est impossible, ou du moins très-difficile, de faire appel aux autres images qui sont restées à l'état rudimentaire. Charcot a rapporté dans ses leçons cliniques un cas pathologique intéressant, mettant en lumière l'existence du type visuel et montrant l'espèce de désarroi qui survient chez les sujets qui perdent leur faculté de vision mentale. En voici les passages principaux : (1)

M. X., négociant à A..., est né à Vienne ; c'est un homme fort instruit : il connaît parfaitement l'allemand, l'espagnol, le francais, et aussi le latin et le grec classiques. Jusqu'au début de l'affection qui l'a amené près de M. le professeur Charcot, il lisait à livre ouvert les œuvres d'Homère. Il savait le premier livre de l'*Illiade* à ne pas hésiter pour continuer un passage dont le premiers vers aurait été dit devant lui.

Son père, professeur de langues orientales à L..., possède, lui aussi, une mémoire des plus remarquables. Il en de même de son frère, professeur de droit à W..., d'une de ses sœurs, peintre distingué ; son propre fils qui est âgé de sept ans, connaît déjà à merveille les moindres dates historiques.

M. X..., jouissait, il y a un an encore, d'une mémoire aussi remarquable. Comme celle de son père et de son fils, c'était surtout une *mémoire visuelle*. La vision mentale lui donnait au premier appel la représentation des traits des personnes, la forme et la couleur des choses, avec autant de netteté, assurait-il, et d'intensité, que la réalité même.

Recherchait-il un fait, un chiffre relatés dans sa volumineuse correspondance commerciale faite en plusieurs langues, il les retrouvait aussitôt dans les lettres elles-mêmes qui lui apparaissaient dans leur teneur exacte. avec les moindres détails, irrégularités et ratures de leur rédaction.

Récitait-il une leçon lorsqu'il était au collège ? Un morceau d'un auteur favori plus tard ? Deux ou trois lectures avaient fixé dans sa mémoire la page avec ses lignes et ses lettres, et il récitait en lisant mentalement le passage voulu qui, au premier appel, se présentait à lui avec une grande netteté.

M. X..., a beaucoup voyagé. Il aimait à *croquer* les perspectives qui l'avaient frappé. Il dessinait assez bien. Sa mémoire lui offrait, quand il le voulait, les panoramas les plus exacts. Se souvenait-il d'une conversation ? Recherchait-il un propos ? Une parole donnée ? Le lieu de la conversation, la physionomie de l'interlocuteur, la scène entière, en un mot, dont il ne recherchait qu'un détail, lui apparaissait dans tout son ensemble.

La *mémoire auditive* a constamment fait défaut à M. X..., ou tout au moins

(1) Bernard. *Progrès médical.* 11 juillet 1883.

elle n'a jamais paru chez lui que sur le second plan. Il n'a jamais eu, entre autres, aucun goût pour la musique,

Des préoccupations graves lui vinrent, il y a un an et demi, à propos de créances importantes dont le paiement lui paraissait incertain. Il perdit l'appétit et le sommeil ; l'événement ne justifia pas ses craintes. Mais l'émotion avait été si vive qu'elle ne se calma pas, comme il l'espérait, et un jour M. X.... fut frappé de constater en lui un changement profond. Ce fut d'abord un complet désarroi : il s'était produit désormais entre son nouvel état et l'état ancien un contraste violent. M X... se crut un instant menacé d'aliénation mentale, tant les choses lui semblaient nouvelles et étranges autour de lui. Il était devenu nerveux et irritable. En tous cas la mémoire visuelle des formes et des couleurs avait entièrement disparu, ainsi qu'il ne tarda pas à s'en apercevoir, et cette constatation eut pour effet de le rassurer sur son état mental. Il reconnut d'ailleurs peu à peu qu'il pouvait, par d'autres moyens, en invoquant d'autres formes de la mémoire, continuer à diriger convenablement ses affaires commerciales. Aujourd'hui, il a pris son parti de cette situation nouvelle, dont il est facile de faire ressortir la différence avec l'état primitif de M. X..., décrit plus haut.

Chaque fois que M. X.., retourne à A..., d'où ses affaires l'éloignent fréquemment, il lui semble entrer dans une ville inconnue. Il regarde avec étonnement les monuments, les rues, les maisons, comme lorsqu'il y arriva pour la première fois. Paris qu'il n'a pas moins fréquenté, lui produit le même effet. Le souvenir revient pourtant peu à peu, et dans le dédale des rues il finit par retrouver assez facilement sa route, On lui demande la description de la place principale d'A..., de ses arcades, de sa statue : « Je sais, dit-il, que cela existe, mais je n'en puis rien figurer et et je ne vous en pourrai rien dire. » Il a autrefois plusieurs fois dessiné la rade d'A..., il essaie en vain, aujourd'hui, d'en reproduire les lignes principales, qui lui échappent complètement.

Le souvenir visuel de sa femme, de ses enfants, est impossible. Il ne les reconnaît pas plus d'abord que la rade et les rues d'A..., et alors même qu'en leur présence, il y est parvenu, il lui semble voir de nouveaux traits, de nouveaux caractères dans leur physionomie. Il n'est pas jusqu'à sa propre figure qu'il n'oublie. Récemment, dans une galerie publique, il s'est vu barrer le passage par un personnage auquel il allait présenter ses excuses et qui n'était que sa propre image réfléchie par une glace. Durant notre entretien, M. X... s'est plaint vivement à différentes reprises de la perte visuelle des couleurs. Il en semble préoccupé plus que du reste : « Ma femme a les cheveux noirs, j'en ai la plus parfaite certitude. Il y a pour moi impossibilité complète de retrouver cette couleur dans ma mémoire, aussi complète que celle de m'imaginer sa personne et ses traits ». Cette amnésie visuelle s'étend d'ailleurs aussi bien aux choses de l'enfance qu'aux choses plus récentes. M. X..., ne sait plus

rien *visuellement* de la maison paternelle. Ce souvenir lui était très présent autrefois, il l'évoquait souvent.

L'examen de l'œil a été complètement négatif. M. X..., est atteint d'une myopie assez forte de 7. Il n'a ni troubles oculaires, ni troubles fonctionnels, objectivement observables, si ce n'est toutefois un léger affaissement de la sensibilité chromatique, intéressant également toutes les couleurs. Nous ajouterons qu'aucun symptôme somatique n'a précédé, accompagné, suivi, cette déchéance de la mémoire visuelle observée chez notre malade.

Aujourd'hui M. X.... doit, comme à peu près tout le monde, ouvrir ses copies de lettres pour y trouver les renseignements qu'il désire et il doit les feuilleter comme tout le monde, avant d'arriver à l'endroit cherché. Il ne se souvient plus que des premiers vers de l'*Illiade*, et la lecture d'Homère, de Virgile, d'Horace ne se fait plus, pour ainsi dire, qu'à tâtons *Il énonce à mi-voix* les chiffres qu'il additionne et ne procède plus que par petits calculs partiels. Quand il évoque une conversation, quand il veut se rappeler un propos tenu devant lui, il sent bien que c'est la mémoire auditive qu'il lui faut maintenant consulter, non sans efforts. *Les mots les paroles retrouvés lui semblent résonner à son oreille*, sensation toute nouvelle pour lui.

Depuis ce grand changement survenu en lui, M. X.... doit, pour apprendre par cœur quelque chose, une série de phrases, par exemple, *lire à haute voix plusieurs fois* ces phrases et affecter ainsi son oreille, et, quand il répète plus tard la chose apprise, il a très nettement la sensation de l'*audition intérieure*, précédant l'émission des paroles, qu'il ne connaissait pas autrefois (1).

Un détail intéressant est que, *pendant ses rêves*, M, X.... n'a plus comme autrefois la représentation visuelle des choses. Seule la représentation des paroles lui reste, et celles ci appartiennent à peu près en entier à la langue espagnole.

On voit, par cet exemple, l'importance considérable de la prédominance de certaines images mentales et des changements profonds que leur disparition peut amener dans la constitution mentale de ceux qui éprouvent cette perte. Nous constaterons que l'existence d'autres types, *auditifs* et *moteurs*, est aussi bien établie, et alors nous comprendrons mieux comment certaines impressions télépathiques s'objectivent plutôt sous une forme que sous une autre, suivant la constitution psycho-physiologique des sujets qui sont soumis à cette action.

A suivre. GABRIEL DELANNE.

(1) Je suis obligé aujourd'hui, écrit M. X..., *de me dire les choses que je veux retenir dans ma mémoire, pendant que j'avais auparavant seulement à les photographier par la vue.*

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT

Par feu Edmond Gurney. Complété par M. F. W. H. MYERS.

Suite

Le meilleur moyen de s'assurer de l'identité des auteurs des messages est de contrôler les informations qu'ils contiennent.

Psychische Studien, (Février 1889, p. 67-69.)

Sous le titre de *Communications de faits inconnus du médium et des assistants*, le rédacteur en chef, M. Aksakof, que je connais personnellement, publie le cas suivant, qu'il me recommande comme l'ayant scrupuleusement contrôlé.

« Le 19 janvier 1887, je reçus la visite de l'ingénieur en chef Kaigorodow, habitant Wilna. Il me raconta les faits suivants : Il avait comme gouvernante de ses enfants Mlle Emma Stramm, suissesse née à Neufchatel, médium écrivain automatique. A une séance tenue le 15 janvier, au soir, à Wilna, chez le colonel Kaigorodow, on reçut en sa présence, la communication suivante en langue française. Il m'en montra l'original dont je donne ici la copie. Le médium, qui était dans son état normal, avait demandé :

— Lydia est-elle ici ? (C'était une personnalité qui s'était déjà manifestée dans de précédentes séances).

— Non. Louis est ici et désire communiquer quelques nouvelles à sa sœur. [Louis était un frère décédé.]

— Qu'y a-t-il ?

— Une personne de tes connaissances est partie aujourd'hui vers trois heures.

— Comment dois-je comprendre cela ?

— Je veux dire qu'elle est morte.

— Qui est-ce ?

— Auguste Duvanel.

— Quelle était sa maladie ?

— La production d'un caillot de sang. Prie pour le salut de son âme.

Deux semaines plus tard, le colonel Kaigorodow, qui se trouvait de nouveau à Pétersbourg, me montra une lettre de David Stramm,

père du médium, datée de Neufchatel, le 18 janvier 1887 (nouveau style). Elle avait donc été écrite trois jours après la mort de Duvanel. La lettre était arrivée à Wilna, le 23. Son père lui apprenait l'événement dans les termes suivants, que je copie textuellement sur l'original :

« Ma fille bien aimée,... je veux maintenant t'apprendre une grande nouvelle. Auguste Duvanel est mort le 15 janvier, vers trois heures de l'après-midi. Ce fut, pour ainsi dire, une mort subite, car il n'a été malade que quelques heures. Il fut atteint d'une sorte de coup de sang, pendant qu'il était à la banque. Il ne peut guère parler et tout ce qu'il a dit te concernait... Il s'est recommandé à tes prières. Telles furent ses dernières paroles. »

La différence de temps entre Wilna et la Suisse est de une heure. Ainsi il devait être quatre heures à Wilna lorsque Duvanel mourut, et c'est cinq heures plus tard que la nouvelle en fut communiquée par l'écriture automatique.

Mais qui était donc Duvanel ? Pourquoi l'annonce de sa mort devait-elle constituer une importante nouvelle pour Mlle Emma Stramm ? En réponse à la lettre dans laquelle je lui posais ces questions, le colonel Kaigorodow me transmit les explications suivantes : « Lorsque Mlle Emma Stramm vivait à Neufchatel dans sa famille, Duvanel avait demandé sa main. Mais il se heurta à un refus absolu de la part de cette jeune fille. Comme, d'un autre côté, ses parents étaient favorables à ce mariage et s'efforçaient d'obtenir son consentement, elle résolut de quitter sa patrie et accepta une place de gouvernante. Ce fut en l'année 1881, peu de temps avant son départ, qu'eut lieu sa dernière communication avec Duvanel. Il n'y avait jamais eu de correspondance entre eux. Elle n'avait vu la famille de Duvanel que deux fois seulement. Lui-même quitta Neufchâtel une année après le départ de Mlle Emma et vécut jusqu'au jour de sa mort dans le canton de Zurich. »

Nous allons maintenant passer à l'étude des cas dans lesquels l'intervalle entre la mort et l'apparition semble bien se développer graduellement au-delà de toutes les limites dans lesquelles on pourrait peut-être invoquer la théorie des *impressions restées latentes*.

Dans celui de M. Grant [vol. II, p. 688], nous trouvons que le temps écoulé depuis la mort était au moins de 18 heures. Il n'y

eut pas apparition de fantôme, mais une seule impression de présence d'une nature parfaitement nette.

Dans celui de M. H. E. M. [vol. II, p. 702], un rêve survenu quelques heures après la mort, est suivi, 20 heures plus tard, de l'apparition d'un fantôme vu avec les yeux parfaitement éveillés. Cette *corroboration* de l'impression est, dans ce cas, un élément des plus importants, et ne peut s'expliquer qu'en admettant la continuation de l'activité du décédé.

Nous trouvons encore un ou deux cas, dans lesquels une torme apparut peu dé temps après la mort, à des personnes qui n'avaient pas connu le décédé, tandis qu'il était encore vivant. Dans les cas de ce genre, il ne peut guère exister que des présomptions de reconnaissance ; mais quand l'hallucination est l'unique événement de cette espèce que le percipient ait jamais éprouvé, et que la description qu'il fait n'a pu lui être suggérée par une personne qui ait connu le décédé, la coïncidence prend une grande valeur. Dans le cas suivant, quoiqu'il remonte déjà à une époque reculée, et que le contrôle ne puisse plus en être fait, il y a une coïncidence assez frappante pour qu'il mérite d'être rapporté. L'écrivain, qui désire garder l'anonyme, est un ami de M. Howe, avocat de Devereux-Court, Strand, de qui nous tenons le fait :

XI. — « Mon cher Howe, voici les faits. Je vous les livre sans réserve. Cependant je désire que mon nom ne soit pas publié.

Il y a au moins quinze ans, je rendis visite à un ami qui vivait avec ses sœurs près de Kilburn. Il faisait très chaud et je vins en cab, sans pardessus. Bientôt les jeunes filles allèrent se coucher, et je restai avec mon ami, jeune avocat, mort depuis, jusque près de minuit. A ce moment, nous nous aperçûmes qu'il pleuvait à torrents et, comme nous ne pouvions pas espérer trouver un cab, j'acceptai bien à contre-cœur de rester à coucher. On me dit que le lit était prêt. Je me retirai donc dans ma chambre ; je laissai le gaz brûler en veilleuse, et après avoir fermé ma porte, je me couchai. Au bout de peu de temps je me réveillai et je vis, à cette faible clarté, une jeune fille qui arrangeait sa chevelure. Je toussai, mais sans résultat. Je me levai légèrement ému, mais je ne vis plus rien. Je relevai le gaz et restai agité jusqu'à l'aurore. Le matin, je racontai le fait à F..., m'attendant à le voir s'en moquer. Lui, cependant, siffla doucement et me dit : « Pour l'amour de Dieu ! n'en

parlez pas à mes sœurs ! Leur gouvernante et amie couchait dans cette chambre, et son corps a été enlevé par ses amies, le jour même de votre arrivée. Cependant mes sœurs vous affirmeront que c'est elle que vous avez vue ».

Ma description fut trouvée absolument exacte. C'était probablement une illusion d'optique. Il est néanmoins bien curieux que ma seule hallucination visuelle se soit produite dans cette occasion où je passai la nuit au milieu de telles circonstances. Je n'avais bu qu'un ou deux verres de sherry, pas davantage, et j'ignorais absolument tout ce qui concernait cette gouvernante ou dame de compagnie. Je ne savais rien sur ces jeunes filles, sous le toit desquelles j'avais passé la nuit. Telle est toute mon histoire ; elle ne m'a laissé aucune profonde impression ».

Nous ne pouvons, il est certain, nous appuyer beaucoup sur un fait qui manque ainsi de contrôle. Il est possible, par exemple, que la mort ne fût pas aussi récente qu'on le dit.

Le cas du Rév. G. Lewis, cité dans les *Proceedings* III, p. 93, ressemble beaucoup au précédent. Cependant il présente cette nouvelle particularité que, quoique le percipient ne connût pas le décédé, celui-ci, de son côté, était mort en manifestant vivement le désir de voir le percipient.

Le cas du Rév. A. Bellamy [vol. II, p. 216], présente aussi de curieux traits de ressemblance avec les faits ci-dessus. Ici encore, le percipient ne connaissait nullement la décédée, mais celle-ci s'était engagée, si cela lui était possible, à apparaître à la *femme* du percipient qui, du reste, était dans la même chambre que son mari, mais se trouvait endormie.

Enfin, il y a plusieurs faits dans lesquels l'apparition d'une personne que l'on savait être morte, a été vue par plusieurs percipients. Un cas étrange de cette espèce est celui du capitaine Towns [vol. I, p. 213], dans lequel sept personnes ont vu la même forme de fantôme. On peut encore citer un autre cas dans lequel le fantôme a été vu par deux percipients. Il faut rappeler cependant que dans les cas de ce genre, M. Gurney pense qu'il serait possible qu'une hallucination purement subjective eût été communiquée, comme une sorte d'*infection* d'un percipient à un autre.

XII. Cas de Mme Judd, sœur de miss Harris, membre associé de a S. P. R., à l'obligeance de laquelle je dois ce compte-rendu.

« Ma grand'mère était une grande, forte et belle femme, même à un âge avancé. Elle était de la vieille et aristocratique famille des Gastrells. Elle passa ses dernières années près de ma mère, sa fille, et s'éteignit dans sa 84[me] année. Elle fut longtemps malade, et comme elle avait atteint les limites de la vieillesse, lorsqu'elle mourut, notre chagrin, quoique réel, ne fut pas de nature à nous troubler au point de nous prédisposer aux hallucinations.

Ma sœur et moi nous couchions toujours dans une chambre voisine de la sienne, et par suite du manque de place chez elle, elle avait mis près de nos lits une grande et vieille horloge, qui avait été offerte à notre grand'mère, le jour de ses noces. Cette vieille horloge était pour elle une relique plus précieuse que l'or. Elle nous disait souvent : « Cette vieille horloge a par centaines de fois compté les heures trop lentes, lorsque dans les premiers temps de notre mariage, mon mari avait été obligé de s'absenter. C'est elle aussi qui me prévenait du moment où mes enfants devaient rentrer de l'école ». Aussi nous demandait-elle, à nous ses petites-filles, de laisser, la nuit, la porte de notre chambre ouverte, de façon qu'elle pût chaque matin, en se levant, venir consulter sa vieille horloge. Bien souvent, pendant l'été, nous avions, à quatre heures du matin, entr'ouvert nos yeux encore endormis et souri, en voyant sa haute stature placée ainsi devant l'horloge. Jusqu'à sa dernière maladie elle avait conservé les habitudes de sa jeunesse, et se levait à des heures que nous considérions comme tout à fait indues.

Trois semaines après sa mort, un matin d'octobre, je m'éveillai et vis distinctement sa haute stature bien connue, sa vieille figure calme, et ses grands yeux noirs qui restaient fixés comme d'habitude sur le cadran de la vieille horloge. Je fermai les yeux pendant quelques secondes, puis je les rouvris doucement : elle était encore là. Une seconde fois, je les fermai et les rouvris : cette fois elle était partie.

A cette époque, toute ma famille et surtout ma sœur, qui partageait ma chambre, me considérait comme romanesque ; aussi j'eus bien soin de garder pour moi l'histoire de l'apparition de ce matin, et les pensées qu'elle soulevait en moi.

Le soir, cependant, au moment où nous nous préparions à nous

coucher, ma sœur, cette sœur si éminemment pratique et ennemie du romanesque, me parla ainsi : « Je ne puis me décider à me coucher sans vous avoir confié quelque chose. Je vous prie seulement de ne pas vous moquer, car j'ai été vraiment effrayée. Ce matin, j'ai vu grand'maman ! » J'étais stupéfaite. Je lui demandai l'heure ; quel aspect avait l'apparition ; où elle se tenait, ce qu'elle faisait, etc... Je trouvai que sous tous les rapports, sa vision correspondait à la mienne. Elle avait gardé le silence pendant toute la journée, par crainte du ridicule.

Je dois ajouter, qu'aujourd'hui encore, nous ne parlons de cet incident qu'avec une certaine terreur, quoique depuis cette date, vingt longues années aient passé sur nos têtes. Chaque fois, nous terminons en disant toutes deux : « C'était vraiment étrange ! Il est impossible d'y rien comprendre ».

« Caroline Judd ».

Comme nous demandions à Mme Judd un récit du même incident, par la seconde percipiente, elle nous répondit :

72, Upper Gloucester-Place, Dorset-square.

« Je vous envoie, ci-joint, tout ce que Mme Dear, ma sœur, se rappelle de la vision par nous deux de notre grand'mère. Elle s'excuse de faire un récit aussi faible ; néanmoins je vous envoie ces souvenirs, et vous garantis leur exactitude ».

« Caroline Judd ».

« Il y a bien des années, quelques mois après la mort de ma grand'mère, je m'éveillai au petit jour, immédiatement avant l'aurore, et je vis une apparition qui lui ressemblait absolument, se tenant à la place où elle avait l'habitude de se mettre, lorsque pendant sa vie, elle venait à la première heure du jour, consulter une vieille horloge qui lui appartenait. Je ne dis rien à personne jusqu'au moment où nous allâmes nous coucher, et où je m'aperçus, à ma grande surprise, que ma sœur, qui couchait dans la même chambre, avait vu la même chose que moi, et au même moment ».

« Mary Dear ».

Miss Harris confirme de la façon suivante les récits que nous reproduisons :

Bewel, Alfrick, near Worcester.

20 août 1885.

« Mes deux sœurs ont raconté devant moi, devant mon père et ma mère encore vivants alors, l'apparition de notre grand'mère. Je pense que la mort de celle-ci remonte à 1866, mais j'étais bien jeune alors, et mes souvenirs n'ont rien de précis. Je pourrai me renseigner si vous le jugez important, mais mes sœurs ont toujours raconté la même scène depuis ce temps ».

« Annie Harris ».

On trouvera quelque ressemblance dans le cas suivant, où un rêve d'un percipient semble bien avoir coïncidé avec une apparition vue par un autre percipient en état de veille. Cependant, la *reconnaissance* par le percipient éveillé, a été plutôt une impression, que le résultat d'une vue réelle.

XIII. — Le récit de ce cas a été reçu le 10 avril 1889, par Mme Sidgwick, d'une dame qu'elle connaît bien, et qui le lui avait fait verbalement un peu auparavant.

Les faits se passèrent dans l'automne de 1874 :

« Une dame de ma proche parenté avait été fiancée à un officier qui mourut à l'étranger, pendant l'été suivant, dans des circonstances fort dramatiques. Cet événement plongea cette dame dans un état physique et moral des plus inquiétants. Lorsque l'hiver survint, son état nerveux et la dépression de ses forces donnèrent de vives préoccupations à ses amis, ce qui me détermina à ne plus lui parler de l'incident que je vais raconter. C'est pour la même raison que je crois impossible de livrer son nom à la publicité ».

« Je partageais sa chambre, et nous venions de nous coucher. Son lit était parallèle au mien, et tous deux en face de la cheminée. Elle était endormie depuis quelques instants, mais je restais éveillée dans cette chambre éclairée seulement par le feu de la cheminée, lorsque je m'aperçus qu'une forme se tenait au pied de son lit. J'ai la vue très basse et vois difficilement, même de fort près. Cependant j'eus aussitôt l'impression bien nette que c'était la forme de son fiancé revêtu de son uniforme ».

« Je n'ai aucun souvenir d'avoir été émue ni surprise, et j'éprouvai seulement la conviction qu'une forme était là, et que c'était celle de cet officier. Bientôt il sembla s'évanouir, et je n'y aurais pas donné plus d'importance qu'à une scène entrevue dans un état de demi-sommeil, si mon amie ne s'était éveillée tout à coup en disant avec un profond chagrin : Oh ! A... je crois que je viens de voir

M... debout au pied de mon lit ». Je m'efforçai de la calmer, me gardant avec soin de lui dire ce que j'avais vu moi-même, craignant de donner une trop forte secousse à ses nerfs ; mais sur le moment même et depuis, je n'ai cessé de penser et d'être convaincue que j'ai vu exactement ce qu'elle a décrit. »

Le récit qui va suivre est curieux à plus d'un point de vue. Il montre d'abord comment la valeur démonstrative d'un cas peut dépendre d'un simple hasard. Ici il est question d'une enfant de huit ans, qui, au milieu du chagrin que lui cause la mort de sa mère, voit la forme de cette mère près de son lit. Si l'incident s'était arrêté là, nous l'aurions tout simplement classé parmi les hallucinations subjectives. Mais il arriva par hasard, que le cri de l'enfant fut entendu par deux autres personnes, qui, se précipitant dans la chambre, virent incontestablement la même apparition. La déposition de l'un de ces témoins nous arrive de seconde main, il est vrai, mais aussi autorisée que celle de l'enfant elle-même, donne à l'attestation de première main de celle-ci une valeur qu'elle n'aurait pu avoir, si son cri n'avait pas été entendu et suivi d'un effet immédiat.

En second lieu, nous avons un autre cas où un engagement a été pris par la décédée d'apparaître, si cela lui était possible, à son amie, Lady E... encore vivante. On ne sait si la décédée avait pris un engagement analogue vis-à-vis de son mari. Cette promesse ne fut pas tenue, à parler rigoureusement, quoique Lady E... en attendît l'exécution avec anxiété ; mais la décédée apparut à d'autres, dont deux au moins ignoraient absolument qu'aucun engagement eût été pris. Ce fait rappelle tout à fait celui que nous avons cité plus haut dans le présent mémoire, et dans lequel le décédé qui apparut au Rév. A. Bellamy, avait pris un engagement non avec ce dernier, qui n'était pour lui qu'un étranger, mais avec sa propre femme.

Nous avons déjà fait la remarque que les cas dans lesquels une apparition suit une convention, et dans lesquels la mort n'est pas connue du percipient, sont trop fréquents, autant qu'il est possible d'en juger, pour qu'un simple hasard puisse en rendre compte. Il est fort possible qu'une convention de ce genre, suggérant à l'esprit du décédé l'idée de se manifester, provoque ainsi des appari-

tions qui sont vues par d'autres percipients que ceux avec lesquels la convention avait été conclue.

XIV. — Je dois le récit suivant à une dame qui m'est bien connue, mais qui désire garder l'anonyme :

Mars 1889.

« Ma mère mourut le 24 juin 1874 dans une maison appelée The Hunter's Palace, Silima, à Malte, où nous nous étions rendus pour soigner sa santé. Elle avait toujours redouté d'être enterrée vivante, et avait exigé de mon père la promesse que, en quelque lieu qu'elle vînt à mourir, il ne la laisserait pas enterrer avant un délai d'une semaine. Je me rappelle que nous avions dû demander une permission spéciale, parce que dans ces pays chauds on a l'habitude de ne pas attendre plus de trois jours. Je la vis pour la dernière fois le troisième jour après la mort. Je me rendis alors avec mon père dans la chambre, pour couper toute sa chevelure qu'elle portait longue et bouclée. Je ne crois pas avoir éprouvé ni émotion, ni terreur. Le septième jour après la mort on l'enterra, et ce fut la nuit suivante qu'elle m'apparut.

Je couchais dans un petit cabinet de toilette ouvrant sur une grande nurserie à laquelle on accédait par deux marches, comme cela arrive dans beaucoup de ces anciennes maisons. Le fumoir où mon père passait ordinairement ses soirées donnait sur le hall, sur lequel ma petite chambre avait aussi une entrée, de sorte qu'on pouvait s'y rendre sans passer par la nurserie, dans laquelle couchaient mes deux jeunes frères.

Ce soir-là il faisait un temps exceptionnellement chaud et étouffant. Je m'étais couchée plus tôt que d'habitude et je n'avais pas de lumière dans ma chambre. Les contrevents étaient complètement ouverts et la nuit était si belle, que la chambre était presque claire. La porte donnant sur la nurserie était entr'ouverte et je pouvais voir l'ombre de la nourrice tandis qu'elle se livrait au travail. Je suivis quelque temps les mouvements de l'ombre de son bras se levant et s'abaissant avec une régularité tellement automatique, que je finis par m'endormir.

Je crois que je dormais ainsi depuis quelque temps, lorsque, me réveillant, je me tournai vers la fenêtre et vis ma mère debout près de mon lit, pleurant et se tordant les bras. Je n'étais pas encore suffisamment éveillée pour me rappeler qu'elle était morte et je

m'écriai tout naturellement (car elle avait l'habitude de venir ainsi dès qu'elle s'éveillait) : « Comment, mère, que se passe-t-il ? » Puis, soudain, la mémoire me revenant, je poussai des cris. La nourrice se précipita de sa chambre, mais arrivée sur le seuil, elle se laissa tomber à genoux répétant ses prières et se lamentant. Au même moment, mon père arrivait par la porte opposée et je l'entendis crier aussitôt : « Oh ! Julie ! ma chérie ! » Ma mère se tourna vers lui, puis vers moi et enfin, toujours en se tordant les mains, elle se dirigea vers la nurserie et disparut.

Plus tard, la nourrice déclara qu'elle avait senti quelque chose passer sur elle, mais elle était dans un tel état de terreur écrasante qu'on ne peut tenir compte de son témoignage sur ce détail. Mon père lui ordonna de quitter ma chambre et me disant que j'avais simplement rêvé, resta près de moi jusqu'à ce que je fusse rendormie. Le lendemain cependant il me dit que lui aussi avait vu l'apparition, qu'il espérait la voir encore, me recommandant de ne plus m'effrayer si elle revenait de nouveau, mais de lui dire : « Papa désire vous parler. » Je le lui promis sincèrement, mais j'ai à peine besoin d'ajouter que l'apparition ne revint pas.

Ce qui me sembla curieux lorsque j'y réfléchis dans la suite, fut que je la vis telle qu'elle avait l'habitude de venir me voir dans les dernières nuits, vêtue d'une robe de flanelle blanche, ornée d'une bande de passementerie écarlate et ses longs cheveux dénoués et flottants. Elle n'avait pas été ensevelie dans cette robe et nous avions coupé tous ses cheveux.

Lorsque, plusieurs années plus tard, j'en causai avec mon père, il me dit qu'elle lui avait toujours promis de revenir après sa mort si une telle chose était possible. Ceci étant, il est curieux que ce fût à moi qu'elle apparut. Depuis cette époque la nourrice refusa constamment de rester seule dans la nurserie. Elle disait que nous n'en avions pas fini avec les événements malheureux. Aussi fut-elle confirmée dans sa conviction, lorsque, quelques semaines plus tard, je commençai une grave et longue maladie. C'était une Maltaise et en quittant l'île nous l'avons tout à fait perdue de vue.

Mon père est mort, il y a trois ans ; de telle sorte que je suis aujourd'hui le seul témoin oculaire. La seconde femme de mon père lui a cependant entendu raconter cette histoire et elle signe avec moi ».

« L. H. »

« M. S. H. »

En réponse à mes questions, Miss H..... m'écrit :

« 1° Je n'ai aucun journal notant la mort de ma mère, ni aucune lettre de faire part. J'ai une photographie de son tombeau sur lequel se trouve la date de la mort, 24 juin 1874. Je vous envoie une enveloppe contenant quelques-uns des cheveux que mon père y enferma le matin des funérailles. Je l'ai retrouvée après sa mort et ne l'ai jamais ouverte. (Ce paquet est daté du 30 juin 1874).

2° J'avais eu huit ans, le 13 juin 1874.

3° Je n'ai jamais eu d'hallucination d'aucune sorte et ne suis nullement nerveuse. Mon père n'a jamais eu d'autre hallucination, du moins il ne m'en a jamais parlé.

4° Ni mon père ni la nourrice ne se sont jamais trouvés disposés à adopter une telle idée. (Il est question de la possibilité de la réapparition des morts). Ma nourrice était catholique romaine, ignorante et fort superstitieuse. Comme chaque mention de ma mère amenait sûrement une scène de larmes, que mon père et la nourrice désiraient également éviter, *je suis absolument sûre* que jamais on ne m'a suggéré l'idée de faits de ce genre.

5° Je n'ai plus aucun témoignage remontant à cette époque. En dehors de la famille, mon père n'a jamais parlé de ce fait à personne Sa sentence favorite était :

« Si personne ne tenait de journal et si chacun brûlait toutes ses lettres, les hommes de loi n'auraient jamais rien à faire. »

Lady E... (également connue de moi) écrit ce qui suit :

« Mme H... était une de mes amies les plus intimes depuis de longues années. Nous avions pris l'engagement réciproque que celle qui mourrait la première, apparaîtrait à la survivante, si cela était possible. Lorsque j'appris sa mort, le jour même par le télégraphe, je me tins éveillée toute la nuit, espérant la voir, mais je ne vis et n'entendis rien. Quelques années plus tard, sa fille me raconta que son père, une nourrice Maltaise et elle-même avaient tous trois vu sa mère dans sa chambre d'enfant. C'est elle qui la vit la première, puis la nourrice et son père, qui accoururent à ses cris et virent aussi l'apparition.

(*A Suivre*) Pour la traduction : Dr DUSART.

Conseils de l'au-delà

(*Suite*)

L'ENFANT.

La mission la plus importante de l'homme sur cette terre, c'est l'éducation de l'enfant, l'éducation d'une âme ; — et bien peu se rendent compte de la responsabilité qu'ils assument en négligeant ce grand devoir d'éducateur.

*
* *

Par son charme et sa gentillesse, — par son innocence et sa pureté qui rayonne dans ses yeux, — par les peines qu'il vous donne et les grandes joies qu'il vous fait ressentir, l'enfant prend votre cœur dans ses petites mains, et on ne peut plus lui échapper.

Dieu a mis dans cet être si frêle un aimant des plus puissants qui vous attire. — Sa faiblesse qui vous demande appui, s'empare de votre force, et il devient souvent votre maître.

— Il ne faut pas qu'il en soit ainsi.

— L'enfant, dans son jeune âge, doit toujours obéir ; mais vous ne devez obtenir l'obéissance que par la douceur, le raisonnement et la persuasion.

Il vous écoutera toujours si vous savez lui parler... Vous êtes tout pour lui : vous êtes son univers.

*
* *

Aimez l'enfant : aimez-le de toutes vos forces.

C'est souvent, — mais la règle n'est pas générale, — un esprit de votre groupe qui a vivement désiré revenir auprès de vous ; — avec lequel vous avez vécu de nombreuses existences, — avec lequel vous avez aimé et souffert ; que vous avez déjà aidé et protégé, et qui vous a aidé et protégé à son tour.

Dans tous les cas, c'est un esprit qui vient vers vous pour accomplir sa tâche, ou que l'on vous confie pour que, par vos leçons et vos exemples, vous arriviez à le rendre meilleur.

Grande mission ! — mission élevée, difficile et délicate à laquelle les parents ne sauraient trop réfléchir. — Leur avenir et celui des êtres qu'ils ont sous leur garde, est en jeu.

*
* *

Aimez l'enfant : aimez-le de toutes vos forces, mais surtout di-

rigez-le et instruisez-le.

— Ne soyez ni avare ni paresseux pour lui fournir toutes les explications qu'il demande, et n'oubliez jamais, toutes les fois que l'occasion s'en présente, à propos de tout, et sur tout sujet, de cultiver ces petites intelligences si désireuses de connaître.

— Il faut saisir le bon moment, le moment parfois unique, où l'esprit éprouve le besoin impérieux d'apprendre une chose qui doit se caser dans son cerveau et se retenir pour toujours. — Alors n'hésitez pas. — Laissez ce que vous faites, quelque important que ce soit, pour expliquer ce que l'enfant demande.

— Si la question est au-dessus de son âge, s'il ne peut la comprendre, dites-le lui ; mais ne *le trompez jamais.*

*
* *

Aimez l'enfant : aimez-le de toutes vos forces, mais attachez-vous à developper en lui la bonté, la charité, la pitié pour les faibles, l'amour pour tous. — Cette instruction doit être de tous les instants.

Surveillez de près, pour les étouffer dans leur germe, les défauts ou les vices que nous apportons tous en venant sur cette terre, et pensez toujours à la responsabilité que vous auriez si, par votre paresse, votre faiblesse ou votre négligence, cette jeune âme qui vient accomplir sa tâche au milieu de vous, faisait fausse route, et entrait dans la voie du mal.

*
* *

Dans la direction des enfants comme dans celle des hommes, la bonté ne doit pas exclure la fermeté. — Trop de bonté favorise souvent, chez des âmes peu évoluées, le développement de vices ou de défauts qui peuvent avoir pour l'avenir des conséquences funestes.

*
* *

Pendant toute leur jeunesse, gardez autant que possible vos enfants auprès de vous : ne les confiez pas à des soins mercenaires. Ce n'est pas pour être élevés par d'autres qu'ils sont venus au milieu de vous.

— Il ne faut pas rejeter sur autrui la tâche qui vous incombe.

*
* *

Les enfants, pendant le premier âge, vivent beaucoup dans l'au-delà, et se souviennent parfois de leur dernière existence. — Ne les

raillez pas quand ils vous parlent de choses qui vous paraissent absurdes et incompréhensibles.

— Ecoutez-les avec indulgence, vous les rendrez heureux.

— Le voile de la matière sera tiré bien assez tôt sur leurs radieux souvenirs.

*
* *

Tenez toujours dans votre main, toute grande ouverte, l'âme de votre élève pour qu'elle puisse s'épanouir à l'aise, prendre confiance et se montrer librement à vous.

*
* *

Amenez l'enfant à toujours vous faire connaître ses premières sensations, ses premières impressions si durables, si vivaces, si importantes dans le cours de l'existence : elles sont la clef qui vous donnera l'entendement de cet esprit qui s'ouvre à la vie : il ne faut pas qu'il les renferme par timidité, par crainte, ou par un amour-propre excessif qu'on peut appeler la pudeur de l'âme.

— Il faut que vous puissiez suivre de près le chemin de ces fraîches éclosions, non seulement pour y diriger l'esprit, mais aussi parce qu'elles seront pour vous un enseignement, et surtout un doux échange d'âme à âme, lien étroit qui constitue la véritable parenté.

*
* *

Habituez les enfants à être doux et indulgents entr'eux. C'est le grand défaut de l'homme de voir toujours le mal chez les autres, et de ne pas s'observer soi-même.

L'indulgence et la douceur sont deux grandes vertus que l'esprit doit acquérir pour s'élever.

*
* *

Si vous êtes obligé d'user de sévérité, gardez toujours votre calme après la remontrance, faites toujours avec douceur, pardonnez et assurez à l'enfant qu'il y a des progrès accomplis. Alors son courage se ranime, il voit la preuve qu'il peut, et il veut à nouveau bien faire.

*
* *

L'enfant retombe souvent dans ses fautes ; mais l'homme ne peut être trop sévère envers lui, car lui aussi retombe bien souvent dans les siennes.

*
* *

Pour bien faire l'éducation d'une âme, il faut d'abord donner l'exemple des vertus que l'on exige, — avoir un grand empire sur soi-même, allier la fermeté à la douceur et la tendresse à l'autorité. Il faut que l'affection se fasse toujours sentir, et que l'indulgence tempère la fréquence des observations.

*
* *

Laissez passer les petites fautes, et soyez sans pitié pour les grandes, pour celles qui viennent de la sécheresse du cœur, ou de quelque vice que vous n'auriez pas encore pu corriger.

*
* *

Patiemment, comme la goutte d'eau qui creuse la pierre, déracinez les imperfections, guidez les facultés, relevez les courages, éclairez l'espoir sur la voie à suivre, et réclamez le travail et le progrès au nom de l'affection.

Faites vibrer les cœurs ; raisonnez, attirez, soyez enfin le véritable tuteur qui soutient et qui dirige ces jeunes plantes, souvent lassées, et que vous avez le devoir impérieux de faire grandir et fructifier.

*
* *

Les anciens doivent être les intermédiaires entre le ciel et la terre, et les plus jeunes doivent les consulter et les écouter avec le respect qu'on a envers tous ceux qui ont l'expérience de la vie et comme une aurore de l'au-delà.

*
* *

La sagesse doit habiter en vous qui êtes les anciens, et la pondération de vos paroles doit toujours être une preuve du juste équilibre de vos facultés qu'aucune tempête physique ne vient plus atteindre.

Croyez qu'il faut plus de volonté et de fermeté pour être doux que pour être fort.

La violence et la colère sont de mauvaises conseillères. Semez du vent, vous récolterez de la tempête : Semez des sourires, et vous ferez naître autour de vous la tendresse et l'amour.

*
* *

Le bien seul produit le bien.

Lorsque vous avez à ramener des consciences que vous pouvez croire découragées, faites toujours appel aux sentiments généreux.

— Ne les châtiez pas moralement. Pas plus que physiquement, le châtiment moral n'a de puissance ni de résultat.

*
* *

Agissez toujours par la bonté unie à la fermeté ; — par la douceur armée de patience ; — par les raisonnements, sagement mis à la portée de celui qu'il s'agit de convaincre ; et surtout,.... prêchez d'exemple... voyez clair... et pour cela, réfléchissez dans le recueillement de tout votre être.

Vous ne serez jamais trompés.

*
* *

Semez toujours sur votre route les bonnes pensées, les bons exemples et les bonnes résolutions. Elles couveront peut-être longtemps : vous les croyez stériles ou tombées dans des terres rebelles ; vous vous trompez.

A l'heure dite, les germes se développent sous certaines influences favorables, — peut-être tardives, suivant le désir du semeur ; — néanmoins ces germes poussent.

— Ne vous découragez donc pas de la lenteur du résultat.

Que celui-ci ne vous préoccupe en rien. Vous ne le verrez peut-être pas ; mais il sera acquis. Qu'importe le reste ?

*
* *

« Soyez parfaits comme notre père céleste est parfait » — Cette grande maxime, il faut essayer de la mettre en pratique tous les jours : car si vous demandez beaucoup aux petits et aux jeunes, il est juste que vous exigiez beaucoup de vous-mêmes.

*
* *

Sur cette route de la perfection, il y a toujours à faire, et vos petits efforts quotidiens ne seront pas de trop pour contenir et détruire quelque mauvaise habitude, ou quelque tendance fâcheuse.

*
* *

Que tout ce qui vient de vous soit pur et bon, et vous répandrez sans effort le bien et le bonheur autour de vous.

Rien n'est contagieux comme l'exemple.

— Faites appel à la bonté, au calme, à la patience ; pratiquez simplement ces vertus, et les plus rebelles seront convaincus et entraînés.

*
* *

Patience et douceur toujours !

Soyez forts et doux, calmes et bons, et vous pourrez tout, absolument tout, autour de vous.

Le bien attire le bien, et le crée s'il n'existe pas.

Mettez tous vos efforts quotidiens à acquérir cette sérénité qui doit rayonner de l'âme en paix avec elle-même et avec tous. Vous ne serez grands que par cette puissance de rayonnement céleste, et vous ne ferez de bien qu'armés de cette vertu.

Encouragez-vous les uns les autres à l'acquérir.

(*A suivre*).

Spiritisme expérimental

Cher monsieur Delanne,

Je crois qu'il est d'autant plus opportun de publier les cas d'identité bien établis, qu'ils sont plus rares et qu'ils constituent des preuves de premier ordre de la survivance de l'âme. On voit celle-ci conserver dans l'au-delà ses passions, ses qualités et ses défauts, qui ne se modifient que lentement, comme dans la vie terrestre, avec le secours que nous-mêmes et les esprits désincarnés leur apportons, au nom de la loi de solidarité universelle.

Je vous demanderai donc d'accorder l'hospitalité de la *Revue scientifique et morale du spiritisme* au fait suivant, que je crois avoir observé dans de bonnes conditions d'authenticité et dans un milieu qui présente toutes les garanties morales. Le médium est la femme d'un chimiste industriel. Elle est nerveuse, mais nullement hystérique,et sa santé est normale. Le mari est un homme calme, réfléchi, et il apporte dans la discussion des phénomènes une critique sévère. Aussi avons-nous été conduits à rejeter d'un commun accord, comme insuffisantes au point de vue de la démonstration scientifique,toutes les communications dans lesquelles se rencontrait une possibilité, si faible quelle fût, que les personnes se manifestant par le médium en état de trance, ou les faits révélés par elles, eussent été connus de l'un quelconque des assistants. Nous n'avons voulu tenir compte que des faits dans lesquels il n'était possible de faire intervenir ni ces réveils de mémoire, principal élément de ce que l'on a appelé l'être subliminal ; ni la suggestion, quoique si l'on suggère dans certains cas des sensations, des sentiments et même des idées, il n'est nullement prouvé que l'on puisse suggérer le récit d'événements avec tous leurs détails,

surtout lorsque personne à ce moment n'exerce sa volonté dans ce sens.

En vous transmettant le compte-rendu suivant, je crois devoir supprimer les noms propres, que je ne suis pas autorisé à publier ; les événements sont trop récents et leur récit pourrait nuire à plusieurs personnes.

Séance du 12 Mai 1901.

Sont présents : M. et Mme A... et leur jeune fille âgée de 15 ans ; M. et Mme L.., et le docteur Dusart. Médium : Madame L...

« Après quelques instants de conversation sur le spiritisme, Mme L.., tombe spontanément en trance. Ses traits expriment un profond chagrin ; sa voix n'est pas sensiblement modifiée. Elle dit : « Je suis mademoiselle Marthe P... de V... R... Aucun de vous ne me connaît ; *on* me conduit au milieu de vous pour que je vous fasse connaître tout mon chagrin et que je vous demande des conseils et des consolations. J'allais atteindre mes 21 ans : j'aimais beaucoup le fils du Dr L..., qui demanda ma main ; sa demande fut rejetée par mon père, pour des considérations pécuniaires. Ma mère approuvant mon inclination, je continuai à voir ce jeune homme dans la ville de M...Il fut décidé que nous préparerions en secret mon trousseau et que lorsque celui-ci serait prêt et que j'aurais 21 ans accomplis, je quitterais la maison paternelle avec ma mère, qui n'est pas heureuse, et que j'adresserais à mon père les sommations légales. Le moment étant venu, nous étions à la veille de notre départ, lorsque je fus prise d'une fièvre cérébrale à laquelle je succombai au bout de huit jours.

Je suis troublée et je ne me rends pas compte du temps. On m'a dit que ceci se passait vers le mois de janvier de la présente année. Pour moi, je n'ai conscience d'avoir quitté mon corps que depuis un mois.

J'ai perdu connaissance dès le début de ma fièvre cérébrale, mais ceux qui m'entourent me disent que mon fiancé a suivi mon corps pendant la cérémonie des funérailles, en se mêlant aux membres de ma famille. Cela m'a causé une grande joie.

Mon fiancé doit diriger actuellement une brasserie dans les environs de R...,je le regrette profondément et rien ne peut détourner ma pensée de tout ce que j'ai laissé sur la terre. Je vous en prie,

si vous pouvez procurer quelque soulagement à mes peines, venez-moi en aide ».

Tel est le résumé d'une plainte assez longue et des réponses qui furent faites à nos questions. Parmi nous personne n'avait jamais entendu prononcer le nom de M. P... On alla donc aux renseignements et l'on apprit que tous les faits révélés dans cette communication étaient rigoureusement vrais. Seule, la date était un peu inexacte; Mlle Marthe P... était morte vers le 15 décembre 1900. On comprend que la profonde perturbation causée par la méningite, jointe à la difficulté que la plupart des esprits éprouvent à se rendre compte du temps, expliquent suffisamment cette erreur légère. On a constaté que M. C... très riche, avait épousé une demoiselle D... dont le nom fut donné exactement dans la communication ci-dessus et qui était sans fortune. La conduite du mari avait été fort peu exemplaire et sa femme l'aurait quitté, si ses ressources personnelles lui avaient permis de vivre indépendante. Elle favorisa les amours de sa fille, confectionna son trousseau et devait abandonner le domicile conjugal, pour vivre avec les futurs époux, lorsque la méningite vint s'opposer à l'exécution de ces projets.

M. P... profondément affecté de la mort de sa fille et de la responsabilité morale qu'elle lui imposait, changea de sentiments à l'égard du fiancé, qui put ainsi assister aux funérailles, au milieu des membres de la famille. Il est exact que M. L... le fiancé, dirige une brasserie dans la petite localité d'A... près de R... Ce détail, comme tous les autres, était absolument inconnu de tous les assistants.

Dr DUSART.

Spiritisme Expérimental

MONSIEUR,

Permettez-moi de porter à votre connaissance, deux phénomènes spirites scientifiques, me paraissant fort intéressants à signaler, et que je serais heureux de voir publiés dans votre revue, si toutefois vous les en jugez dignes.

Ces phénomènes ont été obtenus dans le groupe Valentin Tournier de Tours, organisé par son ami, le sympathique commandant Tégrad.

Samedi, vingt-cinq mai mil neuf cent, nous étions dix personnes

réunies chez Madame veuve Tournier faisant la chaîne autour d'une table recouverte d'un grand tapis, et éloignée d'environ un mètre cinquante de chacun de nous.

Sur celle-ci étaient placées : 1° Une boîte en acajou *fermée à clef*, dans laquelle avaient été mises sous nos yeux deux feuilles de papier blanc et plusieurs petits crayons. — 2° Une clochette légère dont le timbre est très sonore.

Après un instant de silence et de recueillement, nous entendons la table se déplacer un peu en glissant. (*Nous avions fait l'obscurité*). A peine arrêtée, la clochette s'élève dans l'espace et va tinter à une extrémité du salon, puis à l'autre, fait le tour de la chaîne en s'arrêtant par places pour sonner et, à la demande d'un assistant, est projetée sur ses genoux.

Un court instant se passe dans le plus profond silence, quand tout à coup nous entendons les crayons s'agiter dans la boîte, puis le froissement du papier par une main invisible. Ces bruits se prolongent pendant deux minutes à peine, et sont terminés par des coups frappés sur la table.

Nous jugeons à propos d'éclairer le salon et tournons le contact électrique.

Voici ce que nous avons constaté : Chacun de nous occupait sa place respective. L'un des médiums suait à grosses gouttes.

La table restée debout n'avait plus son tapis ; il était à ses pieds, tandis que la petite boîte se trouvait toujours sur le centre de la table. Mais le plus intéressant est que, par terre, à côté du tapis se trouvait étendue une des feuilles de papier que nous avions enfermée à clef dans la boîte ; et, sur cette feuille, le nom de feu Monsieur Tournier était tracé en caractères qui, au dire de sa veuve notre aimable hôtesse, *sont la reproduction exacte de l'écriture de son regretté époux*. La boîte était toujours fermée à clef. Après avoir examiné l'étroite et unique fissure formée par la jointure du couvercle avec la boîte, nous nous demandons comment cette feuille aussi mince qu'elle soit, a pu être sortie.

La seconde partie de la séance a été également fort intéressante.

Nous gardions le silence depuis quelques minutes seulement, lorsqu'un grattement se fait entendre sous la table. Après la séance, nous n'avons jamais pu l'imiter.

A la demande de Madame Darget, nous entendons un bruit semblable à celui que feraient des doigts frappant sur la table un air désigné.

La clochette est ensuite frappée sur la table, puis soulevée en l'air et agitée ; mais cette fois, au lieu de vibrer, elle donnait des sons sourds, comme si le timbre eût été enveloppé d'une main.

Enfin, la table est projetée à terre avec violence, et traînée avec force.

Madame Tournier peut, malgré l'obscurité, la saisir, dans le but de sentir la force invisible qui produisait ces mouvements. Elle n'a eu que la

satisfaction de sentir la table se soulever, et être retournée les pieds en l'air.

La séance pendant laquelle nous avons eu également des communications de peu d'intérêt, s'est terminée là.

Nous sommes persuadés que dans peu de temps nous obtiendrons des phénomènes semblables, plus intéressants, même en pleine lumière.

A ce moment nous inviterons avec discrétion, et une à une, des personnes éminentes qui, je l'espère, seront heureuses de proclamer hautement la vérité.

Etaient présents à la séance, et sont prêts à constater les faits ci-dessus : M. le commandant Tégrad, Mme Tournier, Mlle Porte Cazeaux, Mme Darget, Mlles X et Y., Mlle Cast, M. Pinard, M. Telmoron, M. C.

CHARLES TELMORON.

Conférence expérimentale de l'Institut des Sciences psychiques de Paris

C'est devant une salle comble qu'a eu lieu, le 23 mai, cette première réunion annoncée par le dernier numéro du *Mouvement Psychique*, et nombreux ont été les retardataires qui n'ont pu y trouver place, bien que la grande salle des Sociétés savantes soit une des plus vastes que l'on trouve à Paris. Et c'est d'un public d'élite que l'auditoire était formé. Il est impossible de citer des noms : s'il fallait mentionner tous ceux des personnalités importantes qui avaient répondu à l'invitation de l'Institut des Sciences psychiques de Paris, il faudrait consacrer plusieurs pages de cette revue à leur nomenclature.

En résumé, salle magnifique dans laquelle les plus délicieuses toilettes jetaient leurs notes claires, affirmant une fois de plus que la suprême élégance n'exclut pas le désir d'aborder l'étude de ces problèmes troublants qu'une erreur, qu'il importe de dissiper, semblerait réserver aux seuls hommes de science. Salle sympathique et vibrante dans laquelle l'attention ne s'est pas lassée un seul instant, bien que la soirée se soit prolongée beaucoup plus tard que dans les réunions similaires, et de laquelle émanait vers le conférencier comme un courant magnétique, manifesté par des acclamations vraiment inusitées dans ce milieu où se sont produits cependant déjà de si nombreux et si éclatants succès.

Si le temps l'avait permis, nous aurions publié une série de dessins qui auraient donné à ceux n'ayant pu assister à cette réunion, une idée des phénomènes curieux que chacun pouvait y vérifier. Mais la confection de ces clichés retarderait encore l'apparition de cet article : ajournons-les donc à une autre fois, lorsque nous aurons aussi à relater de nouvelles conférences : l'impulsion est donnée : elle ne s'arrêtera plus puisqu'elle rencontre un accueil si profondément sympathique.

M. Gabriel Delanne n'a pu, comme il l'avait promis, prendre part à cette première conférence ; mais nos amis auront bientôt le plaisir de l'entendre développer, avec des projections à l'appui, ses remarquables études sur les phénomènes psychiques, dont il a fait l'exposé dans plusieurs grandes villes du midi de la France. Ils peuvent être certains qu'ils ne perdront rien à attendre.

C'est donc au docteur Moutin que l'Institut des Sciences psychiques de Paris avait demandé de faire la réunion expérimentale du 23 mai. Elle s'est divisée en trois parties.

Dans la première, le docteur Moutin a fait un exposé très clair et très intéressant de ces sciences nouvelles, encore si mal connues, que l'on appelle la Suggestion et l'Hypnotisme, et de celle beaucoup plus ancienne que l'on dénomme Magnétisme. Nous n'insisterons pas sur cet exposé que certains de nos lecteurs connaissent déjà, puisque le Docteur Moutin le leur a soumis dans une série d'articles publiés par le bulletin de l'*Institut des Science psychiques, de Paris*.

Bornons-nous donc aux constatations des phénomènes produits, non point sur des sujets spécialement entraînés, préparés, mais avec le concours des auditeurs qui ont bien voulu se prêter aux expériences démonstratives.

Dans la seconde partie, à la demande du docteur Moutin, vingt-cinq personnes environ se présentent : il les voit toutes pour la première fois ; et, par une simple application de sa main sur leur dos, il détermine leur degré de sensibilité et fait une sélection parmi elles, ne retenant que celles sur lesquelles une action immédiate peut se produire. Cette action se manifeste d'abord par la chute du sujet sur les genoux, chute provoquée uniquement par l'application directe de la main droite du conférencier sur les reins et par l'action à distance de la main gauche sur le devant des genoux.

Sept jeunes filles ou jeunes femmes et cinq jeunes gens se sont montrés individuellement sensibles à cette double action.

A la fin de cette partie expérimentale de la séance, le docteur Moutin fait former la chaîne magnétique d'abord aux sept jeunes personnes se donnant la main, en se plaçant lui-même à l'extrémité de cette chaîne ; et, très rapidement, cinq de ces gracieux sujets tombent sur les genoux.

La même expérience est renouvelée avec les cinq jeunes gens, qui tous s'agenouillent assez rudement, car ils résistent de toutes leurs forces. L'action magnéto-hypnotique est ainsi démontrée sous une forme très intéressante qui provoque les plus chaleureux applaudissements.

Dans la dernière partie de la réunion, le docteur Moutin produit d'abord sur une jeune fille fort impressionnable une action qui ne devient pas assez profonde pour amener rapidement ce qu'il désire : le sommeil. Il s'adresse alors à une charmante jeune femme — sur laquelle il a déjà appliqué sa méthode, déclare-t-il — et qui, en quelques secondes, tombe dans la rigidité et l'insensibilité les plus complètes, tout en conservant sa lucidité, puisqu'elle peut répondre très nettement aux questions qui lui sont posées. Le rappel de la sensibilité, ramenée progressivement des pieds à la tête, est particulièrement curieux.

Puis, c'est le tour d'un jeune homme contracturé de telle façon que son corps reste dans la position horizontale, formant une espèce de banc bizarre dont les supports sont figurés par des chaises sur lesquelles reposent ses talons d'une part et une partie seulement de la tête de l'autre. Rigidité complète et insensibilité complète aussi, puisqu'une longue épingle à chapeau peut traverser son bras sans douleur et sans amener la moindre effusion de sang lorsqu'elle en est retirée.

Enfin, le docteur Moutin montre comment on peut agir sur la parole en empêchant un sujet de compter jusqu'à dix et un autre de prononcer le mot : Nabuchodonosor. Comment aussi on peut se faire obéir dans certaines circonstances, contrairement à la volonté du sujet, puisqu'il oblige une jeune femme à se dépouiller de bagues fort belles auxquelles elle semble beaucoup tenir — ce qui se comprend fort bien — pour les glisser dans la poche du con-

férencier, bien que ce dernier ait affirmé qu'il ne rendait pas ce qu'on lui donnait ainsi.

Mais l'heure avance, et le docteur Moutin est obligé de renoncer à ses dernières expériences.

Rapidement, revenant sur le terrain scientifique, il conclut en disant que c'est par la méthode magnéto-hypnòtique, telle qu'il l'emploie, que l'on peut obtenir les plus grands résultats et que ces résultats méritent surtout d'être étudiés au point de vue thérapeutique, sur lequel il reviendra ultérieurement.

D'ailleurs le docteur Moutin est un vaillant qui n'a pas hésité à promettre immédiatement de recommencer ses conférences expérimentales, qu'il reprendra aussi souvent qu'on le lui demandera. Sans se dérober jamais, il est prêt à discuter, comme il l'a fait souvent, les procédés dont il se sert pour produire non seulement les actions amusantes qui lui ont valu tant d'applaudissements, — chose éphémère, — mais encore et surtout les actions sérieuses, profondes, durables, scientifiques, grâce auxquelles la science peut non point guérir toutes les maladies, mais apporter un soulagement à toutes les souffrances, physiques ou mentales.

L'Institut des Sciences psychiques de Paris est entré dans la période de l'action. Il fait appel à tous les concours, à toutes les bonnes volontés pour rendre cette action aussi large, aussi utile que possible, et le magnifique encouragement qui vient de lui être donné prouve qu'il n'a plus le droit maintenant de douter de l'avenir.

HENRI BOYOUD.

Apparition
PENDANT CINQ ANS D'UNE FEMME DÉFUNTE A SON MARI SURVIVANT

(Suite.)

Confirmation des faits pendant plusieurs années

Voici un extrait qui montre les analogies entre notre monde et celui de l'au-delà.

« N° 93. 17 juillet 1861. Les apparitions qui se succèdent sont de plus en plus parfaites. Ce soir la forme d'Estelle était enveloppée

par les plis flottants d'une gaze blanche et lumineuse. Elle tenait à la main un bouquet de fleurs dont elle semblait respirer le parfum. Son cou et sa poitrine étaient complètement couverts de roses et de violettes. »

« Je lui demandai : « D'où vous viennent toutes ces fleurs ? » Elle me répondit : « Notre monde est la contre-partie du vôtre. Nous avons tout ce que vous avez, jardins et fleurs spirituelles en abondance. »

Voici maintenant ce que je puis signaler pour le mois suivant: C'est le 18 août que M. Livermore obtint pour la première fois de l'écriture avec le secours de la lumière artificielle, dans sa séanee avec Miss Kate Fox. Comme les autres fois, la porte et les fenêtres furent fermées avec soin et la pièce fut scrupuleusement visitée. On fit l'obscurité et presque aussitôt un corps lumineux oblong, rappelant les dimensions et la forme d'un melon, vint se poser sur la table, où il resta longtemps immobile. M. Livermore demanda s'il pouvait s'élever et aussitôt il s'enleva en l'air, flottant dans toute la chambre, avec un éclat parfois éblouissant. Finalement il revint sur la table où il continua à briller très vivement.

Dans l'espoir d'obtenir de l'écriture directe, M. Livermore avait apporté deux très grandes cartes, à chacune desquelles il avait fait une marque spéciale. Elles étaient déposées sur la table, près de la lumière, avec un petit crayon d'argent. Il avait soin de tenir les deux mains du médium. Bientôt les cartes furent enlevées et portées vers le parquet, au-dessus duquel elles paraissaient suspendues à une distance d'environ trois ou quatre pouces. En même temps, la lumière s'était déplacée de façon à faire tomber ses rayons directement sur elles.

Voici ce que M. Livermore put voir alors. Je copie textuellement les notes qu'il prit sur le moment :

« Les cartes devinrent le centre d'un cercle lumineux d'un pied de diamètre. Observant avec attention ce phénomène, je vis une main tenir mon crayon au-dessus de l'une de ses cartes. Cette main allait tranquillement de gauche à droite, et quand une ligne était terminée, elle se reportait à gauche pour en commencer une autre. C'était d'abord une main parfaitement formée ; plus tard elle prit l'aspect d'une masse opaque d'un volume un peu inférieur à celui d'une main humaine, mais elle tenait toujours le crayon,

l'écriture se poursuivait avec quelques intermittences et *le tout resta parfaitement visible pendant près d'une heure*. Je ne me figure pas que l'on puisse rencontrer une preuve plus frappante de la réalité de l'écriture par les esprits. Les précautions les plus minutieuses avaient été prises pour éviter toutes causes d'erreur. A aucun moment je n'ai cessé de tenir les deux mains du médium. Je possède encore ces cartes couvertes sur chaque face d'une écriture menue. Les sentiments qui y sont exprimés sont du caractère le plus élevé et le plus pur ».

« N°116. 29 août, La forme d'Estelle se présente aussitôt que nous sommes entrés dans le salon. Elle se tient immobile pendant qu'une lumière flottante se présente successivement devant sa face, au-dessus de sa tête et derrière son cou. Il semble qu'elle veuille montrer plus nettement chacune de ces parties. Pendant que nous considérons l'apparition, sa chevelure recouvre sa face et elle la reporte en arrière par plusieurs mouvements de la main. Ses cheveux étaient ornés de roses et de violettes disposées avec beaucoup de goût. Ce fut son apparition la plus parfaite : elle semblait absolument être encore en vie ».

« A ses côtés se tenait une forme qui était, comme il nous fut facile de le constater, revêtue d'un costume en drap de couleur sombre. Miss Fox en fut vivement alarmée et devint très agitée. A cause de cela ou peut-être pour toute autre cause, les traits de cette seconde apparition ne devinrent pas visibles et elle ne tarda pas à disparaître ».

Il sera plus tard question de cette forme. Quant à Estelle, elle resta visible.

Il survint alors un incident qui prouva qu'une apparition pouvait s'emparer d'objets terrestres. Le temps étant chaud, M. Livermore avait apporté un éventail, qu'il avait déposé sur la table devant lui. Estelle le prit, le tint dans différentes positions, masquant parfois une partie de sa figure derrière lui. M. Livermore ajoute :

« Dans cette séance, l'apparition resta *visible pendant une heure et demie* ».

Il résulte de ses constatations que les vêtements dont elle était couverte, quoique se dissolvant dans la main qui les saisissait, donnaient néanmoins l'impression de quelque chose de matériel.

« N° 137. 4 octobre. Estelle apparaît et fait preuve de la plus grande vivacité et d'une puissance considérable. Une lumière flotte dans le salon : Estelle la suit, glissant dans l'air. A un moment ses longs vêtements blancs frottent sur la table, *balayant les crayons, le papier et tous les objets légers*, qui vont tomber sur le parquet. »

Le Docteur Franklin.

Une communication par coups frappés annonça que la forme vêtue de noir et qui s'était montrée plusieurs fois était le Dr Franklin. Mais jusqu'à la séance 162 on ne put obtenir aucune preuve d'identité. Ce jour-là, la face parut d'abord éclairée par une lumière que semblait tenir un autre personnage. « S'il est permis, dit M. Livermore, de se former une opinion d'après les portraits authentiques d'un homme, il n'était pas possible de se tromper sur son identité. Il portait un vêtement noir, de coupe ancienne et une cravate blanche. Sa tête très développée était garnie de cheveux blancs ou grisonnants rejetés derrière les oreilles. Tous ses traits rayonnaient d'intelligence et respiraient la bonté et les sentiments les plus élevés ».

Il revint encore le lendemain. Voici ce que disent les notes : « Il nous fut demandé par coups frappés qu'un fauteuil destiné au Dr Franklin fût placé devant le côté de la table qui faisait face à celui où nous étions assis. Mais l'idée d'avoir un tel vis-à-vis rendit Miss Fox si agitée, que je ne crus pas devoir insister. Peu à peu elle se calma et l'on entendit le fauteuil se diriger vers le point indiqué ».

« A ce moment, la lumière était faible ; mais je pus apercevoir une forme noire qui se tenait près de moi. Aussitôt elle contourna la table ; on entendit un frôlement ; la lumière devint plus vive et l'on put voir, assis dans le fauteuil, celui qui nous parut être le vieux philosophe lui-même. C'était absolument tous ses traits et son costume. La lumière était si vive et le personnage que nous avions devant nous était si matériel *que son ombre était projetée sur la muraille* exactement comme si un habitant de ce monde était assis là. Son maintien était plein d'aisance et de dignité et il appuyait sur la table l'avant-bras et la main. A un moment, il se pencha en avant comme pour nous saluer et je remarquai que les mèches grisonnantes se balançaient en suivant ce mouvement. *Il*

resta plus d'une heure assis en face de nous. Enfin, comme je lui demandais s'il ne désirait pas s'approcher davantage de nous, la chaise avec le corps qu'elle portait s'avança de notre côté et notre silencieux voisin resta tout à fait contre nous. Avant de disparaître, il se leva de son siège et sa face ainsi que tout son corps restèrent parfaitement visibles ».

Ceci se passait chez Mme Fox, mais la séance du 30 novembre eut lieu chez M Livermore et voici comment il rend compte de ce qu'il vit :

« N° 175. Les portes sont fermées et scellées. Chocs violents et bruits électriques. Un siège éloigné est apporté près de nous, des allumettes sont demandées. Elles sont enlevées de ma main au moment où je l'avance à longueur de bras. »

« Au bout de quelque temps on entend un bruit de frottement, comme celui d'une allumette, et après plusieurs tentatives très nettes, une allumette est enflammée. La lueur qu'elle produit permet de constater qu'elle est tenue par le fantôme que nous supposons être Franklin, que l'on voit parfaitement, habillé comme précédemment, et l'on juge encore mieux de la couleur de son vêtement. Mais tout disparaît dès que l'allumette s'éteint. »

« Le fantôme reparaît encore dix ou douze fois, éclairé chaque fois par une allumette. La troisième fois, mon chapeau était posé sur sa tête, placé comme sur celle d'un vivant ; puis il fut transporté de sa tête sur la mienne. La dernière fois que le fantôme se montra, il était accompagné d'Estelle, qui s'appuyait sur son épaule. Mais Miss Fox commençant à se troubler, ses exclamations amenèrent manifestement la disparition des deux personnages et l'on obtint la communication suivante : « Voilà ce que nous avions préparé de longue main. Vous pouvez dire maintenant que vous m'avez vu à l'aide d'une lumière d'origine terrestre. Je reviendrai bientôt et vous donnerai de nouvelles preuves ».

« B. F. »

Cette promesse fut tenue le 12 décembre, et cette fois encore chez M. Livermore. En voici le récit :

« N° 179. Dans mon salon, je m'étais procuré une lanterne sourde, munie d'une enveloppe dans laquelle une petite valve pouvait, à une distance de dix pieds, produire sur le mur une surface éclairée, ronde, de deux pieds de diamètre. »

« Je posai cette lanterne allumée sur la table et je pris les deux mains du médium. Aussitôt la lanterne fut élevée en l'air et on nous dit de la suivre. Un esprit allait devant nous en la portant. On voyait parfaitement dans toutes ses formes le fantôme dont les vêtements blancs traînaient sur le parquet. La lanterne fut placée sur un bureau et nous nous arrêtâmes devant une fenêtre située entre ce bureau et une grande glace.

« La lanterne fut enlevée de nouveau et resta suspendue en l'air, à cinq pieds du parquet, entre le bureau et la glace. Grâce à la lumière qu'elle projetait, nous pûmes voir la forme de Franklin, assis dans mon grand fauteuil devant la fenêtre, que masquait un grand rideau noir. Une fois, la lumière de la lanterne resta pendant dix minutes fixée sur sa face, nous laissant la faculté de l'examiner tout à loisir, ainsi que tout le reste du corps. Tout d'abord la figure semblait constituée par de la véritable chair vivante, les cheveux paraissaient réels, et les yeux brillants montraient si bien leurs détails, qu'on en distinguait le blanc. Mais je remarquai bientôt que toute l'apparition, y compris les yeux, allait s'effaçant devant la lumière de nature terrestre et cessait de présenter cette apparence de vitalité qu'elle avait conservée tout le temps, lorqu'elle était éclairée par une lumière spiritique. »

« A plusieurs reprises, je reçus l'ordre de faire jouer la valve, de façon à faire varier l'intensité de la lumière. Je le fis, tandis que la lanterne demeurait tenue en l'air par l'action d'un esprit. »

« A la fin de la séance, nous trouvâmes ces mots écrits sur une carte :

« Mon fils : je désire que le monde tire son profit de tout ceci. C'est dans ce but que j'ai agi. » « B. F. »

Nous trouvons dans les notes de M Livermore beaucoup d'autres faits intéressants. En voici un parmi tant d'autres :

Fleurs spirites

« N° 218. 7 février 1862. Ciel clair : temps froid. Les portes et les fenêtres sont fermées et scellées à la cire. »

« Une carte que j'avais apportée fut enlevée de ma poche. Une vive lumière s'élève de la table et nous permet de voir la carte au milieu de laquelle se trouve fixé ce qui nous paraît être un petit bouquet de fleurs. La lumière s'évanouit et on nous dit d'allumer le gaz. Les

fleurs étaient une rose rouge, des feuillages et des myosotis. Elles étaient très belles et semblaient tout à fait matérielles. »

« Je les examinai pendant plusieurs minutes, avec des intermittences ; cinq ou six fois j'éteignis et rallumai le gaz ; les fleurs étaient toujours là. Au dessus d'elle,on pouvait lire ces mots :

« Fleurs de notre demeure céleste. »

« Finalement les fleurs commencèrent à s'effacer et on nous demanda d'éteindre le gaz. Lorsque ce fut fait, sa lumière fut remplacée par une lueur spirite sous laquelle les fleurs restaient encore nettement visibles. Il nous fut dit alors par coups frappés : « N'enlevez pas vos regards de dessus les fleurs, regardez bien attentivement. »

« C'est ce qui fut fait. Peu à peu les fleurs diminuèrent de volume, sous nos yeux, jusqu'à n'être plus que de simples points ; *puis elles disparurent à nos regards.* Lorsque je rallumai le gaz, il n'en restait pas la moindre trace sur la carte. »

« J'examinai aussitôt les portes et les fenêtres et je constatai que les scellés étaient absolument intacts. »

A Suivre.

Pour la traduction : Docteur AUDAIS.

Vers l'Avenir

PAR
PAUL GRENDEL

I

D'Elos à Maïa

Je suis messager de malheur, tes larmes vont couler, Maïa, et ceux qui t'aiment ne pourront les sécher. Comment te dire ? ... C'est si imprévu, si affreux... cherche la plus grande douleur qui puisse te frapper et pense à ton père !...

La bonne et douce créature dont tu tenais la vie nous a quittés !... ses derniers instants ont été occupés de sa fille, son unique enfant.

Quels furent ses regrets de ne pouvoir contempler ton visage, de chercher vainement ton regard, de disparaître sans l'étreinte de ta tendresse ! Je croyais savoir ce qu'est l'amour maternel et je le comprends seulement à présent dans sa plénitude et sa puissance.

Tu perds un bien inestimable et je partage ta souffrance. Nous sommes accablés de désespoir.

Un malaise subit, le délire, un repos trompeur, accalmie bientôt suivie d'agitation et des signes précurseurs de la mort... Puis le sommeil éternel du corps !

L'état de ton père est navrant. Sa chère compagne a emporté une partie de ses forces, de son énergie, de sa vigueur. Accablé, indifférent aux choses dont il s'occupait activement, il refuse toutes consolations et sa santé s'altère.

Combien nous avons tort de rêver le bonheur, le nôtre eût été si complet. Tu revenais prochainement parmi nous et... Mais je ne puis, je n'ose en un pareil moment parler d'amour et d'avenir. L'amitié qui unissait nos familles nous préparait une existence paisible et douce, pleine de sourires pour toi.

Quand te reverrai-je ? Quand pourrai-je te dire tout ce que mon cœur te réserve de tendresse et d'absolu dévouement !

2

De Maïa à Elos

Je pleure, je souffre et je regrette les derniers instants de ma mère chérie. Ma tendresse, mes prières, l'eussent peut-être sauvée ! Ne plus la revoir, est-ce possible !... J'ai cru mourir, mais cette bonne cousine, cette amie chère, Anne, m'a entourée de tendresse et de soins. Je vivrai pour mon père, pour toi, je surmonterai ma douleur. J'écris à mon père, cette lettre s'adresse à toi seul.

Il est un sujet que je n'ose aborder avec mes parents. Sceptiques, ils ignorent la foi, l'espérance ; ils ont rejeté le catholicisme et je me désespère en pensant à l'avenir spirituel de ma mère.

N'a-t-elle pas, aux derniers instants, regretté son erreur ? Peut-être a-t-elle demandé un prêtre ? Vous ne lui avez pas refusé, il lui aura donné les sacrements et elle jouit du bonheur des justes.

J'ai tant prié pour sa conversion ! Mes supplications ont dû être exaucées.

Je dois te l'avouer, Elos, Anne m'a ramenée à la foi de mes pères et je crois sans restriction aux mystères de la foi. Combien cela est doux, comme le cœur se repose dans le sein du Seigneur !...

Aussi comprends mes angoisses, mon désespoir en pensant que ma mère, morte en état de péché mortel, sera éternellement perdue pour moi et qu'elle est la proie de Satan. Je prie nuit et jour, j'invoque la toute puissance divine.

Ma mère a-t-elle parlé de Dieu, de la Vierge, des saints ?... Ils pourraient intercéder pour elle ! Elos, aie pitié de ma détresse. Rassure-moi.

3

D'Elos à Maïa

Je ne puis comprendre tes craintes, chère Maïa, ta mère était, tu le sais comme moi, la meilleure, la plus digne des femmes. Compatissante aux maux d'autrui, indulgente à toutes les faiblesses, aimable et tendre, elle souriait encore, le cœur plein de tristesse. Ton absence lui causait une peine continue qu'elle cachait pour ne pas augmenter nos regrets. Elle encourageait ton père, elle était l'âme de notre intérieur.

Bien souvent je l'ai vue soigner des misérables et leur donner la subsistance avec tant de grâce qu'ils en étaient doublement réconfortés.

Elle travaillait sans cesse, avide de savoir, elle ne craignait pas les études sérieuses, la discussion de sujets ardus. Elle mettait le devoir au-dessus de toutes choses. Quel mal peut advenir à celui qui n'a jamais failli ? Quel châtiment peut atteindre dans l'Au-delà ceux qui sont sans reproche ?. . Aucun,à moins que l'autre monde soit gouverné par des êtres de sang et de boue tels que les hommes. Cette supposition enfantine nous ramènerait au paganisme mais l'homme instruit n'est plus superstitieux.

Les croyances de ta mère étaient sérieuses et profondes. Elle remplissait sa tâche et cherchait le bonheur dans l'affection des siens.

Que de fois, la voyant si vaillante et si bonne, je me disais : « Ainsi sera sa fille la douce Maïa !... »

Avec elle,que de projets reposant sur toi, nous faisions. Tu le sais, je vivais depuis peu sous le même toit que tes parents et ta pensée, toujours entre nous, nous encourageait dans les luttes quotidiennes.

Hier encore ton père se remémorait les principaux évènements de son existence. Sa lutte pour des idées généreuses, pour le progrès humanitaire,lui avait couté le calme, la fortune et un plus cruel sacrifice encore, l'éloignement de son unique enfant.

Ta mère, vraie compagne de l'homme, lui avait dit : « Ta foi sera la mienne, je te suivrai dans la bonne et la mauvaise fortune. Nous lutterons ensemble pour la vérité ».

Jamais elle ne faillit à cette tâche, une seule chose lui causa un déchirement dont rien ne la guérit.

Ton père proscrit, presque ruiné, ne pouvait t'emmener, ta santé compromise réclamait de grands ménagements et tu avais quatorze ans depuis peu.

Elle s'arracha du lieu où tu vivais, quitta sa patrie, sa famille pour soutenir le compagnon, l'ami, l'époux de son choix ; elle assura autant que possible ton avenir, te couvrit de baisers et de larmes. J'étais présent. J'oubliai ma propre douleur pour plaindre la sienne.

Sa détresse morale développa ses qualités, elle remplaça la mère que j'avais à peine connue.

Réfugiés en Angleterre, ton père et le mien y vivaient péniblement lorsqu'on leur proposa une situation meilleure aux colonies. Nous partîmes. J'avais vingt ans et les années de solitude, de travail et de réflexion qui se sont écoulées depuis lors ont mûri mon jugement, éveillé mes idées, développé mon intelligence. Je cherchai ce qu'est la vie ?

Te souviens-tu de notre idylle ? Nos pères nous destinaient l'un à l'autre, une sympathie naissante nous unissait et nous rêvions ! Un jour j'effleurai de mes lèvres tes boucles blondes, et lasse d une longue promenade tu t'endormis dans le parc, ta main dans la mienne, ta tête sur mon épaule. Ce souvenir fut ma sauvegarde, je rêvais à notre union et ta pensée ne me quittait plus

Je désire aujourd'hui la réalisation de mes rêves ; consentiras-tu aussitôt que ton père pourra aller te chercher à m'accepter comme le compagnon de ton existence ? C'est le dernier vœu de ta mère. Notre intérieur est si triste ! Plus de sourire, plus de tendresse, plus d'art, plus d'idéal. Oh femmes, vous êtes les dispensatrices de tous ces dons et tu seras, Maïa, comme le printemps qui fait tout refleurir, comme les étoiles dans la nuit.

4

De Maïa à Elos

Quel est ton aveuglement de croire qu'il suffit d'être bon, charitable, laborieux pour être sauvé ? Cela est peu, si l'on n'y joint la pratique du culte, le culte du vrai Dieu, bien entendu. Hors le culte et la foi avec ses dérivés, tout est mensonge, erreur et danger. Dans cette conviction, je prie sans cesse et je subis un jeûne rigoureux pour atténuer les tortures de ma mère.

Le culte est tout, absolument tout, le cœur s'y embrase d'une flamme éternelle, l'âme se plonge dans des délices paradisiaques et ainsi s'affirme l'infériorité, la faiblesse des négateurs de la foi. Ils sont aveugles, égarés, et nous voulons les ramener.

Tu parles des devoirs de la femme, certes ma mère les remplissait dignement, mais elle négligeait de propager la parole de vérité, d'entretenir le culte des aïeux et de ramener au bercail les brebis égarées.

En notre époque trouble les serviteurs du vrai Dieu doivent lutter contre les athées, les hérétiques et les indifférents. Qui n'est avec nous est contre nous.

Je me souviens des années écoulées, je n'avais reçu aucun enseignement dogmatique et je souriais comme toi de ce que je croyais de puériles pratiques.

Aujourd'hui je comprends la valeur de mes actes, je sais qu'on doit non seulement prier pour obtenir le bonheur des élus, mais aussi faire beaucoup prier pour soi Il faut encore examiner fréquemment sa conscience, y détruire le levain du doute et se reposer sur un directeur spirituel, très versé dans l'étude des livres saints.

Tu reviendras à de meilleurs sentiments, tu comprendras combien il est doux de s'endormir dans la quiétude de l'âme apaisée, imprégnée de la grâce et prête à se fondre dans l'extase.

Ecris-moi longuement, crois en moi et je te ramènerai au giron de l'Eglise.

5

D'Elos à Maïa

Tu me fais sourire. Expliquons-nous puisque cela est nécessaire et laisse-moi te dire sans détours mes impressions depuis notre correspondance.

Tous deux élevés en dehors des conventions qui régissent et dominent un peuple intelligent, nous devrons apporter dans le choc de convictions hostiles de sérieux arguments.

Remontons au début de cette éducation qui nous fit différents des autres enfants. Nos parents éloignèrent de nos premiers enseignements les leçons trop abstraites, les affirmations dogmatiques.

Ton père et le mien ont sur cette question des vues semblables qui ont cimenté leur sympathie et transformé cette sympathie en une amitié fraternelle. Ils unirent plus tard leurs intérêts. Des idées philosophiques identiques leur permettraient de se délasser d'un rude labeur dans une recherche assidue du vrai et du beau. Ta mère avec l'instinct délicat et imaginatif de la femme, fut le plus puissant auxiliaire de ces deux hommes qu'elle entraîna vers le bien et le devoir sans comprendre elle-même sa persuasive influence, sa grande clairvoyance.

Elevés par des êtres si peu enclins à suivre la routine et les petitesses mondaines, nous devions apporter une facilité d'assimilation rare aux premiers efforts tentés pour nous donner des croyances quelconques.

Ta nature féminine avide d'amour et d'espoir, t'entraîne vers un mysticisme irraisonné qui te donne des sensations appréciables pour toi, mais insuffisantes pour convaincre un homme habitué à l'étude et qui pense et compare les dogmes des différentes religions.

Tes parents, dis-tu, sont athées ; ils le furent, ils suivirent le courant formé par les révoltés des non sens de la foi, des hérésies de la raison, de l'intolérance des ministres du culte. Je n'attaque spécialement aucune religion, je fais l'historique d'un état d'esprit inhérent aux époques d'obscurantisme, d'oppression religieuse, de terreur, d'écrasement intellectuel. Effrayés des prétentions de ceux qui affirment représenter Dieu, inquiets de l'avenir de leur patrie, désespérés du recul de la raison, ils confondirent le culte et la religion naturelle, ils nièrent le Dieu présenté à l'ignorance du peuple.

Ne croyant plus à rien, ni à Dieu, ni à l'immortalité, nos parents restèrent probes et bons et sacrifièrent leurs intérêts à leurs convictions. Ils refusèrent d'encenser les faux dieux et de s'abaisser devant un pouvoir usurpé, devant la tyrannie de la force qui presque toujours prime le droit.

Ces hommes n'ayant rien à attendre de la terre ni d'autres lieux, n'ont-ils pas une valeur morale supérieure aux croyants dont l'objectif est une récompense quelconque, terrestre ou céleste ?

Tu es trop intelligente et trop juste pour refuser, à ces natures d'élite, le rang conquis sur les humains livrés aux viles passions et à l'ignorance.

Lorsque je reçus ta première lettre, après la mort de ta mère, j'en attribuai l'exaltation mystique à la doulenr et j'évitai une discussion prématurée, mais tu persévères en cette voie. Tu crois même plaire à la divinité en altérant ta santé, Comment donc comprends-tu cette divinité ? Quelles sont ses qualités, quels sont ses rapports avec l'homme ?

Tu ne me dis pas comment se passent tes loisirs, quelles sont tes occupations.

Tu es disposée à lier ta vie à la mienne, tu l'as écrit à ton père, combien cette promesse m'eût été plus douce, me venant sans intermédiaire, mais l'amitié de ton enfance, les naïfs témoignages affectueux de ton adolescence étaient les prémices d'un sentiment plus doux et plus tendre.

Moi, je t'ai toujours aimée, tu as été ma force et mon soutien durant ma vie aventureuse.

6

De Maïa à Elos

Longtemps je reste hésitante devant ce papier, tu veux dès à présent débattre le pourquoi et la raison des choses, tu veux fouiller en moi, me forcer à discuter l'indiscutable. J'espérais reculer ce conflit et comme tant de jeunes filles me marier sans analyser mes impressions, en m'abandonnant à la providence du soin d'établir entre nous l'accord sur des sujets si délicats. Mais tu veux connaître celle qui sera ton épouse et pénétrer jusqu'au fond de sa conscience. Je ne suis point accoutumée à de pareils examens. Si tu tiens à poursuivre cette correspondance, je te serai obligée de me poser des questions, j'y répondrai et bientôt convaincu de la vérité de la religion que j'embrassai dans la plénitude de ma volonté, tu t'agenouilleras avec moi devant le tabernacle pour mêler tes prières aux miennes. Je ferai pénétrer en toi la foi, l'espérance et la charité. Dieu me prêtera assistance, mon bonheur sera sans nuage, car tous mes rêves d'avenir ont convergé vers toi et j'ai gardé les souvenirs de ton affection comme de précieux joyaux.

Tu me demandes la définition de Dieu.

Dieu est infininent bon, infiniment puissant, il n'a ni commencnment ni fin, il est en tous lieux, voit tout, entend tout, connaît tout. Il pénètre en nos cœurs, en connaît les moindres luttes, les moindres aspirations. Il nous imprègne d'une grâce spéciale pour nous amener à la vérité. Il est sagesse, justice et bonté ; il répand ses bienfaits sur les humbles et les grands de la terre. Il manifeste sa puissance par les ministres de son culte qui transmettent aux fidèles les articles de foi. Il veut nous posséder

sans restriction, sans feinte, sans détours, il déverse sur les croyants des trésors de grâce.

Dieu vient à notre secours dans l'affliction, il nous entraîne vers la vie éternelle.

7

D'Elos à Maia

Comment Dieu infiniment bon, infiniment puissant, Dieu, source unique de vie, a-t-il pu créer le mal, c'est-à-dire la souffrance, la haine, l'égoïsme, l'orgueil qui poussent les hommes les uns contre les autres et font de la terre une mêlée sanglante, une lutte sans trève qui laissent vaincus le faible et l'innocent ?

Comment et pourquoi cette source de pur amour a-t-elle produit les misères, les lâchetés, les ignominies coutumières à l'homme et dont fourmille l'histoire de l'humanité ? Pourquoi, à tout instant, les larmes coulent-elles et les gémissements couvrent-ils les rares manifestations de la joie ?

Comment la bonté peut-elle produire tant de souffrance et d'angoisse ?...

Dieu, dis-tu, déverse directement ses dons et sa grâce sur les humains, mais cette divine influence devrait suffire pour détruire les germes mauvais, éteindre les pensées douteuses et les désirs bestiaux.

Ainsi Dieu est en toi, il est en moi, il est l'arbitre de notre destinée et déjà s'élève entre nous la discorde, sur la façon dont nous devons comprendre la divinité. Omniscient, omnipotent, absolu en tout, infiniment bon, Dieu s'occupe directement de chaque être, aussi minime soit-il. Dieu est dans le microbe, dans l'immonde larve des charniers, dans la pourriture des égouts. Car la terre regorge de vie, de mouvement, de transformations incessantes Depuis les bas-fonds de l'Océan jusqu'au sommet des monts, l'être s'agite, se multiplie et, où l'être vit, la souffrance existe, la plainte s'élève.

Insondable problème qu'aucun homme ne résoudra, écueil des religions dogmatiques, de l'enseignement basé sur la tradition que l'incessante douleur, la lutte fatale des êtres s'entredévorant.

Si Dieu est dans la nature entière, le mal est partie dominante de la divinité, puisque l'homme a plus de mauvais penchants que d'aspirations généreuses.

Mon rêve de la divinité est autre, je dis rêve parce qu'il est absurde d'avoir une certitude à ce sujet.

Je m'élance au-delà de notre globe aussi loin que la science astronomique, vieille déjà, et remontant à trente, quarante mille ans, peut m'entraîner parmi ces mondes géants qui peuplent l'infini, ma pensée embrasse ces masses gazeuses, fluidiques et matérielles, fleurs du ciel, vie de l'univers qui suivent leur cours régulier avec une mathématique précision.

Je les vois aussi nombreux que les grains de sable du désert, aussi

différents que les variétés du règne végétal et du règne animal, déversant des torrents de lumière, répandant des flots d'harmonie.

Toujours, toujours ces mondes roulent à travers l'immensité, garantis de la destruction par les lois de la pesanteur, de l'attraction, par d'autres encore inconnues des hommes.

D'où viennent ces mondes, où vont-ils ?... Là s'arrêtent notre savoir, nos prévisions, l'infini et l'immensité étant des termes incompréhensibles.

Si Dieu est le créateur universel, s'il domine les lois merveilleuses que la science pénètre de jour en jour, quelle grandeur a t-il, quelle puissance, quelle majesté souveraine !...

L'homme ne peut contempler le soleil à son zénith et il voudrait comprendre, définir la divinité ! Quelle aberration d'orgueil. quelle niaise suffisance, quelle enfantine variété !

Nous ne pouvons concevoir un être si différent de nous-même et il serait enfin nécessaire de nous abstenir de discourir sur un sujet incompréhensible à notre faiblesse de jugement et de conception.

Tu prétends encore que les ministres du culte sont des intermédiaires entre l'homme et la divinité, mais en ce cas, les prêtres, en quelques lieux, en quelque temps que ce soit, ne pourraient faillir ni commettre d'erreurs ! Ce seul privilège de recevoir l'afflux de la volonté divine suffirait à insuffler toutes les sciences, toutes les vertus, et le sacerdoce serait un don spécial contre lequel nul ne saurait lutter.

S'il existait une religion unique, si les hommes s'y conformaient volontiers en s'améliorant, tes affirmations pourraient être vraies.

Mais au contraire la plupart des ministres du culte ne peuvent s'entendre. Le grand nombre des religions et la dissidence de leurs sectes sont les plus éloquentes protestations contre le rôle direct qu'y jouerait la divinité.

Les prêtres acquièrent l'instruction religieuse comme d'autres connaissances, ils puisent l'enseignement du dogme dans la tradition des textes savamment expurgés, et si peu sont-ils sûrs de l'appui de la divinité qu'ils accaparent le pouvoir et les richesses pour affermir leur puissance.

L'histoire le démontre ; les chefs du clergé soutiennent tour à tour la royauté ou la démocratie selon l'intérêt de l'Eglise et excusent les crimes des grands. Ils sont, comme d'autres, sujets aux passions ; à côté de quelques vertus développées par l'espoir d'une vie meilleure, ils ont un incommensurable orgueil. La foi aveugle détruit le jugement, éteint la raison, ramène l'homme à des vues étroites, à la domination par la suggestion.

Où vois-tu l'esprit de lumière et de vérité dans les vastes communautés qui enseignent la scolastique et la théologie ? Quelle révélation s'y est faite ? Quelle idée géniale est sortie ?

Cette étude, au contraire, retient l'esprit dans un cercle d'une étroi-

tesse mortelle à l'élan de la pensée, elle ramène l'homme à la terre puisque la religion qu'elle enseigne a les faiblesses et les défauts humains.

(*A suivre.*)

Ouvrages Nouveaux

IVe Congrès international de psychologie

(Paris, août 1900.) *Compte-rendu des séances et texte des mémoires*, publiés par le Dr Pierre Janet, Secrétaire général du Congrès. 1 fort vol. in-8°, 20 fr. (Paris, Félix Alcan, éditeur).

Le compte rendu des séances et le texte des mémoires du *IVe Congrès international de psychologie*, tenu à Paris du 20 au 26 août 1900, sous la présidence de M. Th. Ribot, de l'Institut, viennent de paraître chez l'éditeur Félix Alcan. Ils forment un important volume de 800 pages contenant plus de 130 communications publiées in-extenso ou résumées, ainsi que les discussions auquelles elles ont donné lieu. Cette publication faite par les soins de M. le Dr Pierre Janet, secrétaire général du Congrès, prouve la vitalité de cette science, et les noms des savants français et étrangers qui y ont apporté leur concours témoigne de l'intérêt qu'elle présente. La classification des sections adoptée dans le congrès a été conservée dans le volume et sous les titres de : *Psychologie dans ses rapports avec l'anatomie et la physiologie — Psychologie introspective dans ses rapports avec la philosophie — Psychologie expérimentale et psycho-physique — Psychologie pathologique et psychiatrie — Psychologie de l'hypnotisme, de la suggestion et questions connexes — Psychologie sociale et criminelle — Psychologie animale et comparée, anthropologie, ethnologie*, se trouve reproduite la physionomie des intéressantes séances présidées successivement par MM. Mathias Duval, A. Binet, Magnan, Bernheim, Tarde, Yves Delage, ou par leurs collègues étrangers.

Plusieurs tables très précises terminent ce volume ; elles en faciliteront la lecture et permettront aux travailleurs de retrouver les études qu'ils veulent suivre au milieu de tant de travaux divers.

Strada

Sa philosophie du fait

par

Jacques BRIEU. prix 1 franc, chez l'auteur Impasse Bardou, 8. Paris.

Sous ce titre, l'auteur a réuni une série d'articles consacrés à l'exposition de l'œuvre de l'éminent philosophe Strada, fort peu connu du grand

public. Nous avons, à plusieurs reprises, mis nos lecteurs à même d'apprécier la haute portée philosophique de cet homme éminent et nous adopterions pleinement sa manière de voir lorsqu'il affirme que le fait est le seul véritable critérium de certitude, parce que le fait est absolu, infaillible et impressionnel, s'il ajoutait que c'est l'esprit qui juge les caractères.

« Qu'est-ce que le fait ? *Le fait c'est la manifestation de l'être*, c'est-à-dire de tout ce qui a été, est et sera. Si le fait est la manifestation de l'être, il en reflète nécessairement toutes les qualités. Or l'être est idée, nombre, et matière, donc le fait doit être idéal, numérique et matériel. En effet, « s'il manifeste une matière, il est matériel ; une idée, il est idéal ; un rapport d'ordre, il est numérique » Il y a donc des faits idéals, numériques et matériels. Les antimonies : bien et mal, juste et injuste etc., et les notions sont des faits idéals ; les phénomènes physiques et chimiques sont des faits matériels ; enfin les nombres, en tant que rapports d'ordre et de quantité, constituent les faits numériques ».

Tout ceci est parfaitement clair, évident, incontestable. Où la difficulté commence, c'est lorsqu'il s'agit de connaître le fait. La nature ne se révèle à nous que par le sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le tact. Or ces instruments sont trompeurs, imparfaits. Il faut corriger les erreurs qu'ils commettent, et c'est à quoi s'emploient les méthodes scientifiques.

Strada critique successivement tous les critériums sur lesquels on s'appuie pour découvrir le fait ; mais lui-même oublie de nous indiquer comment on peut parvenir à cette connaissance parfaite du fait. Il récuse systématiquement la foi, la raison, l'évidence, le syllogisme, le calcul, l'observation, l'expérience, comme n'étant pas infaillibles. Ceci n'est exact que si on s'en sert mal ; car alors, comment connaître le fait, si aucun moyen de connaissance ne nous permet d'arriver certainement jusqu'à sa véritable nature ?

Dans le monde idéal, il en est de même. Nous ne connaissons la pensée et ses lois que par l'esprit qui prend connaissance de lui-même. Or celui-ci est faillible, témoin toutes les théories contradictoires en psychologie, morale, logique, théodicée métaphysique, etc. Où donc sera notre critérium absolu, puisque le fait n'est connu que par l'esprit et que celui-ci est faillible. On nous dit bien que nous reconnaîtrons le véritable fait à ce qu'il est invariable, impersonnel, général ; mais comment arriver à déterminer ces caractères lorsque c'est l'esprit qui est à la fois juge et partie ?

Les critiques de Strada sont trop absolues. La foi, par exemple, est le fondement de toutes nos sciences, puisque c'est par un pur acte de foi que nous admettons l'invariabilité et la généralité des lois naturelles sans lesquelles ces sciences n'existeraient pas. Nous *croyons* que le soleil doit se lever demain, mais nous n'en sommes pas *certains*. Lorsqu'on prédit par le calcul le retour d'un astre dans le ciel, on admet implicitement, par un acte de foi, que les conditions que l'on connaît ne changeront pas. Mais rien ne nous permet d'affirmer qu'il en était ainsi il y a un million de siècles, ou qu'il en sera toujours de même dans l'avenir.

En réalité, nous n'avons de certitude absolue que dans les mathématiques, car il a toujours été exact et il le sera toujours. quand bien-même le monde actuel n'existerait plus, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits. Pourquoi cette certitude complète, absolue, indiscutable ? Parce que les mathématique sont *des démonstrations axiomatiques*. Qu'est-ce qu'un axiome ? Une vérité évidente par elle-même, qui n'est susceptible d'aucune démonstration et qui sert à l'acquisition de toutes les connaissances.

Il y a, suivant Kant et l'école critique, trois élémentsdistincts de con-naissance : les axiomes (ou jugements) *analytiques* ; les axiomes (ou jugements) *synthétiques à priori* et les données expérimentales (ou jugements) *synthétiques à postériori*.

Dans les axiomes analytiques, l'attribut appartient au sujet comme quelque chose qui en fait essentiellement partie. *Le tout est plus grand que sa partie*, voilà un axiome analytique. C'est le principe de contradiction ou d'identité de Leibniz.

Dans les axiomes synthétiques, l'attribut ajoute quelque chose à notre connaissance, ce qu'exprime le mot *synthèse*.

Tout changement a une cause, voilà *un axiome synthétique à priori* : à priori, parce que cette affirmation devance l'expérience ;et la dépasse, parce qu'elle prononce d'une manière universelle. C'est une synthèse, cependant, parce que les deux idées de *changement* et de *cause* sont distinctes.

Dans les jugements *synthétiques à postériori*, par exemple, *la neige est blanche*, non seulement l'attribut, le mot blanche, ne fait pas partie essentielle du sujet, mais encore l'affirmation qui relie l'un à l'autre ne s'appuie que sur une constatation de l'expérience.

Les mathématiques ont leur caractère absolu parce qu'elles sont vraiment axiomatiques. L'identité est le signe unique de l'évidence mathématique parce que ses axiomes peuvent se traduire en des termes qui reviennent à ceux-ci : *Le même est le même*. Cependant, identiques en elles-mêmes, les propositions servent à instruire un esprit qui ne saisit pas à la fois toutes les idées et tous les rapports de ce qui est.

C'est donc dans le développement des vérités premières de l'esprit humain que réside la certitude. Toutes les sciences doivent arriver à ce degré de déductions axiomatiques pour être la connaissance parfaite. Lorsqu'une science se formule mathématiquement, elle est bien près de la perfection, témoins la mécanique, l'astronomie et l'optique

Strada nous dira que les axiomes sont des faits ; d'accord, mais alors il n'a rien trouvé de nouveau. Nous savions déjà comment il fallait procéder pour arriver à la découverte de la vérité, et les progrès des sciences naturelles et psychologiques nous laissaient soupçonner que l'on était dans la bonne voie.

M. J. Brieu, dans un style clair et précis, a très bien exposé les idées de Strada et nous devons le remercier d'avoir mis le public à même de juger en connaissance de cause, un des plus vigoureux penseurs de notre époque.

La Morte irritée

par

François de Nion. Edition de la Revue Blanche, prix 3 fr. 50.

Tel est le titre d'un roman très intéressant et très bien écrit que la *Revue blanche* a publié dernièrement.

A vrai dire, il n'est quesstion dans ce livre que d'une façon indirecte du spiritisme, mais la fabulation utilise des notions empruntées aux expériences médianimiques et aux apparitions. Le héros, Nicolas de Flamel, a aimé une jeune demi-mondaine qui est morte, et il a des remords de l'avoir délaissée pendant sa maladie, de sorte que s'étant remarié peu après, il est hanté par le souvenir de la défunte. Il se résout à écrire l'histoire de ses amours et il constate parfois qu'une écriture étrangère est mêlée à la sienne. Sa femme partage ses terreurs nocturnes et finit par mourir aussi. C'est plutôt le récit d'une phobie, d'une idée fixe, que celui d'une obsession véritable. Le style est nerveux, coloré,et des tableaux de la vie parisienne sont enlevés avec beaucoup de vivacité. Certaines remarques sur une nièce hystérique qui a des visions,sont aussi très bien observées. Nous faisons toutes nos réserves sur la manière dont les faits sont présentés, car Nicolas de Flamel est plutôt un sensitif qu'un médium, et son caractère nerveux et sensuel le prédispose beaucoup plus à l'automatisme graphique qu'à la médiumnité. Cependant, on voit quelle importance ces questions prennent chaque jour, puisque des écrivains de talent ne craignent plus maintenant de mettre sous les yeux du public des idées et des faits qui eussent semblé absurdes, il y a seulement vingt ans.

Fondation

D'UNE BIBLIOTHÈQUE SPIRITUALISTE A LYON.

Pour obvier à la difficulté qu'éprouvent généralement les chercheurs de la psychologie et de la métaphysique expérimentales, à se procurer tous les ouvrages qui pourraient leur être utiles dans leurs études, une Bibliothèque spéciale vient de se fonder á Lyon.

Destinée à tous les étudiants de l'occulte, cette bibliothèque comprendra tous les principaux ouvrages de magnétisme, psychisme en général, spiritisme expérimental, spiritisme moral et métaphysique, occultisme en général, elle sera un premier centre de réunion qui permettra par la suite, nous l'espérons, de grouper ses abonnés en petits cercles poursuivant chacun leur étude de prédilection, au moyen de *causeries, conférences et séances expérimentales*.

La bibliothèque opèrera le prêt des livres de deux façons :

1° Moyennant un cautionnement et un prix minime de location (0, 25 ou 0, 50), elle prêtera un volume à toute personne qui se présentera.

Elle délivrera des abonnements (3 mois : 4 fr. — 6 mois : 7 fr. — un an : 10 fr.) donnant droit de lire tous les ouvrages, de travailler à la bibliothèque et d'accéder aux conférences, etc.

La bibliothèque compte ouvrir ses portes vers septembre, octobre. Comme il est nécessaire, pour pouvoir se constituer, de savoir sur combien d'adhérents on peut compter, nous prions toutes les personnes qui ont l'intention de prendre un abonnement, de nous envoyer au plus tôt leur adhésion (Les cotisations ne seront, bien entendu, recouvrées qu'une fois que la bibliothèque fonctionnera).

Nous adressons le plus puissant appel à tous les spirites de la région lyonnaise, qui ne pourront manquer d'encourager une œuvre dont l'importance ne leur échappera pas. Toutes les personnes qui voudront bien nous aider matériellement ou moralement dans notre tâche, et en particulier tous les auteurs qui feront don à la bibliothèque d'un exemplaire de leurs œuvres, seront assurés de notre plus vive reconnaissance.

Pour tous envois, demandes de renseignements et adhésions, s'adresser à M. Antoine ROUGIER,

15 rue Saint-Paul, Lyon.

Revue de la Presse
EN LANGUE ANGLAISE.
Les Matérialisations.

On écrit de Sydney au *Ligth*, sous le titre de : *La médiumnité de Mme Mellon*, une lettre reproduite dans les nos des 2, 9 et 16 mars 1901, dont nous allons donner le résumé :

« Je vois dans le *Light* l'annonce du prochain retour de Mme Mellon en Angleterre, et je pense que vos lecteurs liront avec intérêt le résultat des études que j'ai pu faire, grâce aux facultés de ce médium.

Je n'ai connu Mme Mellon que pendant les séances qu'elle donnait. Je ne fais partie d'aucun groupe spiritualiste ; j'assiste régulièrement aux exercices religieux de l'église à laquelle j'appartiens, et n'ai pas d'autre but que de proclamer la réalité de phénomènes que l'on ne considère

encore autour de moi qu'avec un certain dédain, et même avec répulsion.

C'est, je pense, en 1894, que j'entendis prononcer pour la première fois le nom de Mme Mellon, par un de mes amis, qui avait assisté à des séances privées très émotionnantes, chez sir W. juge à la Cour Suprême des Nouvelles Galles du Sud. Mais ce ne fut que le samedi, 22 février 1896, que je fus amenée à étudier par moi-même les phénomènes annoncés. Ce jour-là, dans une séance où le médium n'était pas Mme Mellon, il me fut donné sur mon entourage et sur moi des détails si précis et je fus si bien préparée aux malheurs qui allaient fondre sur moi, que le souvenir ne s'en effacera jamais de ma mémoire. Quant à Mme Mellon, je n'entrai en relation avec elle que dans les premiers jours de janvier 1897. La première séance m'avait assez médiocrement satisfaite, lorsqu'un lundi soir je me sentis poussée par une force irrésistible à essayer d'assister à une de ses séances de *matérialisations* auxquelles on n'était admis qu'avec beaucoup de difficulté.

Lorsque j'arrivai, la séance était commencée, le cercle formé, et ce ne fut qu'avec peine que j'obtins la permission de m'asseoir derrière tous les autres. Il régnait dans la pièce une demi-obscurité qui permettait cependant de voir très nettement tout ce qui se passait. Il y avait environ une douzaine d'assistants. A ma droite se trouvaient un monsieur et une dame que je revis plusieurs fois dans la suite et vers lesquels je vis s'avancer quelque chose de vaporeux, que les observations faites autour de moi présentaient comme la forme matérialisée d'une jeune fille que ces personnes avaient perdue. J'ai la vue faible, de sorte que je ne pus suivre la scène comme je l'eusse voulu, mais j'entendis le père et la mère s'adresser à la forme et lui demander s'ils ne pourraient l'embrasser. Il me sembla que la mère, sans rompre la chaîne, se penchait en avant pour arriver au contact avec son enfant et déclarait qu'elle ressentait quelque chose de doux et de chaud. J'entendis un faible bruit comme le murmure d'une voix d'enfant, que je reconnus ensuite dans les séances postérieures.

D'autres formes se matérialisèrent encore, mais comme tous les assistants m'étaient complètement inconnus, je n'en ai pas gardé de souvenirs précis.

Une autre forme se montra, celle de *Geordie*, que je sus bientôt être le contrôle de Mme Mellon. Tout cela était pour moi étrange, incompréhensible. Ce Geordie parlait avec une voix rude et il était si fort physiquement, qu'un des assistants lui ayant demandé une poignée de mains, en reçut une secousse si brusque que son chapeau tomba, ce qui provoqua un éclat de rire de tous les assistants. Ensuite ce personnage interpella par leurs noms plusieurs des assistants, en leur adressant diverses plaisanteries. Tout cela, sans doute, paraîtra à bien des gens, trivial, futile, peut-être même inconvenant. Je leur dirai avec Elisabeth Barrett Browning que, pour moi, l'intérêt ne réside pas dans le caractère ou le mode

de production de ces phénomènes, mais dans *le fait* même de leur production.

Le 18 du même mois de janvier, j'eus avec Mme Mellon une séance de clairvoyance, à la fin de laquelle j'obtins ce que je puis considérer comme suffisamment probant. Elle me fit la description d'un esprit au nom duquel elle me transmit un message et termina en me disant : « Elle vous apporte des fleurs qu'elle dépose devant vous. Quels magnifiques lis blancs ! » Je me rappelai alors que c'était l'anniversaire d'une sœur portant le nom de Lily et qui se trouvait alors à l'autre bout du monde. Nous avions l'habitude de lui souhaiter sa fête en lui envoyant des cartes sur lesquelles ces fleurs étaient peintes.

Par la suite, j'assistai à un grand nombre de séances de matérialisation du samedi et par ce que j'ai vu et entendu, je puis affirmer que les résultats obtenus ne pouvaient l'être par aucune fraude que ce soit. La pièce où se tenaient les séances était scrupuleusement inspectée. Il ne s'y trouvait pas un coin où on pût cacher une souris. Le parquet était recouvert de linoleum. Le papier qui recouvrait les murs était de couleur claire et le *cabinet* était formé dans un angle produit par la rencontre de deux murailles sans ouvertures, attentivement sondées par les assistants. Une tringle allait de l'une à l'autre et on y avait suspendu deux rideaux qui pouvaient s'écarter à volonté ou se relever sur la tringle. Dans un angle opposé se trouvait une table. Il y avait une douzaine de chaises en bois tourné, une boîte à musique, un tambourin dont *Cissie* se servait dans ses matérialisations, et une chaise d'enfant sur laquelle cette dernière se tenait souvent assise ; tel était tout le mobilier garnissant la chambre A maintes reprises les assistants, sur la demande du médium, percutèrent les murs et il eût été de toute impossibilité de cacher aucun appareil, en admettant qu'il en existe de suffisants pour produire les phénomènes que je vais maintenant décrire.

Un de leurs caractères les plus remarquables fut leur nombre et leur constance. Pendant toute la partie la plus chaude de l'été que j'ai passé à Sydney, je ne pense pas qu'une seule séance en ait été privée. Il se trouvait chaque fois de 10 à 15 personnes réunies, dont beaucoup d'étrangers, de passage à Sydney, animés souvent d'un grand sentiment de défiance. A plusieurs reprises on entendit le médium, qui n'était pas complètement entransée, répondre *de l'intérieur du cabinet dépeint ci-dessus* aux observations que suscitaient les apparitions qui circulaient souvent plusieurs à la fois, parmi les assistants. Le petit groupe d'expérimentateurs se réunissait généralement au rez-de chaussée, de 7 h. 30 à 8 h. Puis tout le monde se rendait au premier étage pour la séance générale. Après huit heures les portes étaient soigneusement closes, chacun prenait sa place, la lumière était diminuée et personne n'étant plus admis, la séance commençait par le chant d'une hymne. Pendant les vingt premières minutes, Mme Mellon restait *en avant* des rideaux, jusqu'à ce que les apparitions com-

mençassent à se montrer. Elle voulait ainsi montrer aux étrangers qu'il ne s'agissait pas d'une mascarade de médium jouant successivement les divers rôles, quoique cette hypothèse fût impossible à soutenir lorsque l'on avait bien scruté le coin servant de cabinet et que l'on comparait une femme comme M[me] Mellon avec les formes si diverses qui se présentaient, hommes, femmes, enfants souvent reconnus par certains assistants et se montrant plusieurs en même temps. J'en ai vu jusqu'à *huit* dans la même soirée, sans compter les inévitables *Cissie* et *Geordie*, qui formaient comme le fond constant et auxquels on avait fini par ne plus prêter toute l'attention qu'ils méritaient, selon moi.

La lumière était suffisante pour que tous les assistants pussent suivre tous les mouvements de chacune des formes sans les perdre jamais de vue, et il n'y eut jamais de divergences entre les attestations de divers assistants. Or, si une personne isolée peut être supposée victime d'une hallucination, comment admettre une telle hypothèse lorsqu'il s'agit de 10 à 15 personnes dont une bonne partie se renouvelle à chaque séance. Un soir, *M[me] Mellon se tenant en avant des rideaux*, on vit deux petites formes blanches se produire à ses côtés, puis glisser vers l'extrémité où se tenaient le monsieur et la dame dont j'ai parlé plus haut. Elles furent accueillies par des effusions de tendresse et des caresses, qui produisaient chez tous une profonde émotion. La mère, ayant passé son bras autour de la taille de l'une de ses enfants, déclara que ce qu'elle pressait était aussi ferme que le corps de ses enfants pendant leur vie terrestre.

J'ai vu des étrangers fondre en larmes à l'apparition, entre les rideaux, d'une forme qu'ils reconnaissaient ou croyaient reconnaître. Mais le plus souvent les assistants conservaient leur sang-froid et tout leur sens critique, comme devant une expérience scientifique.

Il est certain que *Cissie* et *Geordie* s'attachaient à ne pas laisser tourner au drame les scènes qui se passaient entre les apparitions et ceux qui venaient solliciter des messages destinés à supprimer la distance qui sépare les deux mondes. Ils étaient si gais, si pleins d'entrain et de réalité que l'on se croyait absolument en présence d'habitants actuels de notre planète.

Quelques-uns, encore imbus de cette idée que la mort est le signal d'une transformation totale et que le passage dans l'invisible est quelque chose de grave et *solennel*, se trouveront peut-être offusqués de la gaieté pleine d'abandon de *Cissie* et de *Geordie*, dansant au son du tambourin et échangeant des plaisanteries avec les assistants venus dans l'espérance de causer de choses graves avec leurs chers disparus. Pour nous, nous préférons constater que ces deux personnages étaient, de l'autre côté de la mort, tels qu'on les avait connus de ce côté, et ne se modifiaient, comme nous, que graduellement. Combien il nous est arrivé souvent de refouler les larmes provoquées par la pensée de ceux que la mort a séparés apparemment de nous, lorsque nous entendions la voix de *Geordie*, que per-

sonne ne pouvait confondre, ou lorsque nous recevions ses vigoureuses poignées de mains ! Combien je préférais ces moments à ceux qui étaient consacrés à entendre un message sérieux ardemment sollicité par l'un quelconque des assistants. Un jour, comme je demandais à Geordie pourquoi les diverses influences de milieu et de circonstances qui accompagnaient des apparitions successives ne modifiaient absolument en rien sa voix si caractéristique, comme si son corps était toujours matériellement le même, sans aucune discontinuité, tandis que, en réalité, ses éléments empruntés changent chaque fois avec les assistants qui contribuent à les fournir, il me répondit que la voix restait la même parce que la *personne* était toujours la même. Il voulait dire par là que le corps spirituel ou périsprit était un moule invariable produisant toujours un corps également invariable. Il nous donnait une impression de vigueur et de grande force physique. Les habitués le reconnaissaient à la seule façon dont il écartait les rideaux ou les relevait sur leur tringle.

Quant à Cissie, on ne pouvait pas davantage se tromper sur son compte. Sa face ronde, noire et brillante, contrastait si vivement avec ses draperies blanches, qu'elle n'avait pas besoin de faire entendre sa voix pour être reconnue. En général elle se matérialisait dans le cabinet. Une fois cependant, je la vis se former et se dématérialiser *en avant* des rideaux et tous les assistants purent le constater, car elle était à trois ou quatre pieds de distance du cercle Le parquet était recouvert de linoleum. Il se forma au-devant des rideaux une sorte de vapeur blanche, épaisse et lourde, comme un nuage de fumée. Lentement, très lentement, il s'éleva et s'épaissit, devenant plus sombre au sommet, qui peu à peu se développa en une face ronde et noire, nous prouvant que ce soir-là Cissie se sentait assez forte pour se matérialiser en pleine vue de tous les assistants et à une certaine distance de son médium, qui pendant tout ce travail de formation posait des questions et répondait de l'intérieur du cabinet. Bientôt l'apparition put émettre des sons et parler. Elle paraissait aussi vivante et aussi réelle que toutes les personnes qui s'étaient introduites dans la chambre par la voie normale. Elle vint s'asseoir dans le fauteuil d'enfant que le Dr X..... lui avait procuré, prit le tambourin qu'il lui tendait et le jeta sur les genoux d'un assistant, causa avec nous et finalement se dématérialisa sous nos yeux comme elle s'était matérialisée, le petit nuage blanc finissant par s'évanouir comme à travers le linoleum.

Il me serait bien difficile de faire un récit à peu près complet de tout ce qui se produisit en présence de ce médium, d'autant plus que bien des scènes furent trop intimes pour être contées à des étrangers, et je suis obligée de rester dans des termes généraux.

En terminant, je tiens à répéter que mes goûts me porteraient plutôt vers un autre ordre d'idées et qu'au lieu de faire ces récits, les croyances dans lesquelles j'ai été élevée me pousseraient à employer mon temps tout autrement. Mais lorsque j'ai appris que Mme Mellon allait se rendre

en Angleterre, j'ai considéré comme un devoir de porter témoignage de ce dont j'ai été la spectatrice à ses séances. Je tiens à constater que dans une seule et même soirée j'ai vu paraître en même temps les deux petites formes dont j'ai parlé ; une autre forme gigantesque qui avait certainement de six pieds et demi à sept pieds de taille, et qui affirmait être mon guide particulier ; deux personnages qui m'ont paru être le Dr Bowie Wilson de Sydney et un de ses amis, qui parurent ensemble ; un jeune homme et une femme que l'un des assistants déclara être de ses parents, et enfin *Cissie* et *Geordie*. Soit au total neuf personnes. A la fin de telles séances, Mme Millon était dans un degré d'épuisement qui nous inspirait une profonde pitié et nous montrait à quel prix les médiums arrivent à donner aux assistants la possibilité de pénétrer dans ce monde jusqu'ici encore si mystérieux.

Signé : H. B. G. M.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Die Uebersinnliche Welt

Les numéros d'Avril et de Mai contiennent d'intéressants articles sur la somnambule, Rosalie d'Assebourg dont Leibnitz parle longuement dans sa correspondance, et au sujet de laquelle la duchesse Sophie — qui fut la nièce de la reine Sophie de Prusse, élève et admiratrice du philosophe — écrivait à celui-ci :

« Vous avez sans doute entendu parler de la nouvelle secte des Volfenbuttel, mais vous ne savez rien de cette jeune fille à qui notre Seigneur apparaît et dicte des choses merveilleuses et pleines de grandeur ; elle prophétise aussi et quand on lui remet une lettre cachetée, elle y répond d'une manière pleine de sagesse avec l'aide du Christ. Nous allons essayer de la visiter incognito ..... »

L'auteur de la Monadalogie répond à sa correspondante et expose son opinion sur ce qu'il appelle la « Divinité des prédictions ».

« Tout ce qui est de l'astrologie et des autres sciences de ce genre, dit-il, ce ne sont que des bouffonneries » ; et il pense que ni les anges ni le diable ne peuvent prévoir toutes les infiniment petites circonstances qui lentement amènent les événements ; car il n'est rien de si insignifiant qui ne provienne d'une chose plus insignifiante encore, et cela forme ainsi « une chaîne qui se déroule jusqu'au lointain le plus insaisissable ».

Aussi aucune personne, si elle n'est douée d'un esprit universel, ne peut-elle garantir les particularités d'un incident futur par la simple observation des causes, ou par une manière de prévision.

Cependant Leibnitz croit aux prédictions et s'en explique dans une autre partie de sa lettre :

« Puisque la prophétie est l'histoire de l'Avenir, je crois que le prophète qui pourrait nous donner l'histoire du siècle prochain serait sans aucun doute inspiré par Dieu ». Mais le lien entre le fini et l'infini n'existe pas et ne peut exister suivant le philosophe dualiste qui cependant, ainsi que le montre très justement l'auteur de cette étude, semble envisager comme possible le passage de l'esprit dans une enveloppe corporelle éthérée, après que son activité dans l'état physique a cessé.

Plusieurs faits de pressentiments sont relatés dans ces numéros, la plupart très curieux ; il est à remarquer que la vision d'un cercueil ou du passage d'un enterrement se retrouvent souvent comme exemple de prévision toujours réalisée. Voici quelques-uns de ces cas :

Mon fils, dit le narrateur, suivait, un soir,sortant de classe avec quelques-uns de ses camarades,le chemin qui mène chez nous.Il faisait sombre. Tout à coup il dit à ses compagnons : « Mettez-vous de côté, voilà un convoi funèbre qui s'approche ; le char est traîné par des chevaux blancs. » Quelque temps après mourait, non loin de là,une veuve dont le fils ayant récemment fait l'achat de deux chevaux blancs,ce furent ces derniers qui traînèrent le corbillard.

utre fait : un de nos frères fêtait ses fiançailles dans la maison paternelle. Après que la réunion eut pris fin, les invités repartirent en voiture, et la fiancée ayant oublié un objet dans une pièce de la maison, rentra un instant pour le chercher. A son grand étonnement, elle aperçoit la chambre transformée, agrandie, les meubles changés de place. Au milieu se trouve un cadavre et elle remarque les boucles qui encadrent son visage. Bientôt elle vient habiter cette maison et des réparations entreprises peu après apportèrent des changements dans l'aménagement de la grande chambre,qui se trouva aussi être transformée. Enfin la pauvre jeune femme devint phtisique et cinq ans après elle mourait. Ayant le pressentiment de sa mort prochaine, elle demanda qu'on ne touchât pas à ses cheveux avant de la mettre au cercueil ; mais il advint que les amies de la défunte, ignorant son désir, et dans le but d'atténuer l'altération de sa physionomie, mirent des boucles à son front,

Ainsi la tragique vision de la jeune fille devint une réalité.

Eusapia Paladino a donné plusieurs séances à Gênes, appelée dans cette ville par la « Société de recherches psychiques » *Minerve*. Les professeurs Caralli et Bozzole de Naples constatent que dans l'état de *transe* Eusapia parle le français, l'anglais, l'allemand, le russe et le grec.

Voici donc que les facultés de ce médium — demeurées jusqu'ici exclusivement motrices — prennent un caractère différent. Il se peut que de nouvelles et intéressantes expériences soient faites dans cette nouvelle direction de sa médiumnité

Une enquête — Le Dr Bormann de Munich, dont les études sur les pré-

visions et les prédictions sont très importantes, se propose de réunir les faits de pressentiments et autres que ses correspondants lui feront connaître ; dans le cas, bien entendu, où leur réalisation pourra être prouvée. — Voilà qui nous donnera peut-être une suite au recueil de M. Flammarion.

THÈCLA

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

renferme dans son numéro du 7 juin un intéressant article sur le spectre solaire, étudié par M. Langley. Ce savant américain a construit un appareil appelé *le bolomètre*, d'une sensibilité extraordinaire, puisqu'il permet de mesurer des différences de température d'un *millionnième* de degré centigrade. C'est au moyen de cet instrument ultra délicat qu'il a exploré la partie obscure du spectre solaire qui s'étend au-delà de l'infra rouge, et qui est 20 fois plus étendue que la partie visible pour nos yeux. C'est une nouvelle conquête dans l'inconnu, qui promet d'être fructueuse, car ces radiations invisibles lancées par le soleil sont celles qui exercent le plus d'action sur les climats, le développement de l'agriculture et de la végétation.

Toute forme de la vie sur la terre, sans exception, doit sa conservation au soleil. Voilà ce que l'on sait. Mais les recherches dont nous parlons feront sans doute connaître les moyens jusqu'ici cachés par lesquels le soleil assure la conservation de la vie. Des cartes dressées à l'observatoire de *Smithsonian Institution*, ont signalé les changements progressifs du spectre, suivant le printemps, l'été, l'automne l'hiver, et il y a probabilité de découvrir comment les changements dans les saisons à venir et leurs effets sur la végétation pourront être prédits, d'après l'observation directe du soleil.

La Revue Spirite

rend compte des séances d'apports de M[me] Anna Rothe que nos lecteur connaissent déjà et relate les expériences personnelles de M. Béra avec ce même médium, à Paris, chez M[me] Rufina Noeggrath. Le médium s'est déshabillé entièrement et n'a remis que sa chemise et un peignoir appartenant à la maîtresse de la maison ; ses vêtements restant dans une autre chambre. Dans ces conditions qui offrent toute sécurité, les apports ont été très nombreux et M. Béra a vu, en pleine lumière, à 30 centimètres de ses yeux, apparaître deux branches d'œillets blancs et rouges. Il y a eu également transport d'une chambre à l'autre, d'une photographie enchâssée dans un cadre métallique. Ces phénomènes ont été observés bien des

fois par les spirites, mais rarement ils ont pu l'être dans des conditions aussi parfaites de contrôle. M. le Dr Dusart continue son intéressante traduction du livre de Stainton Mosès sur l'écriture directe. On constate que souvent en présence de Slade, de l'écriture a été obtenue dans des ardoises fixées ensemble et que les expérimentateurs ne perdaient pas de vue un seul instant. La même expérience eut lieu avec des ardoises *vissées* l'une contre l'autre. Le scepticisme le plus intransigeant est obligé de capituler devant de semblables preuves. Le professeur Moutonnier continue à exposer les théories des adversaires de la réincarnation et cette lecture est bien faite pour fortifier la croyance aux vies successives, en constatant la faiblesse des raisonnements de ses détracteurs.

La Tribune Psychique

nous donne une excellente chronique de notre ami Jules Gaillard contre les théories physiologiques qui font du cerveau le générateur de la pensée. Il montre que cet organe n'est que l'instrument dont se sert l'esprit. Aux Herzen, Maudsley, Saint Saëns etc., il faut rappeler toujours la parole profonde d'un de leurs maîtres, Claude Bernard, qui dit : « La matière, *quelle qu'elle soit* est toujours dénuée de spontanéité et n'engendre rien ; elle ne fait qu'exprimer par ses propriétés l'idée de celui qui a créé la machine qui fonctionne. De sorte que la matière organisée du cerveau qui manifeste des phénomènes de sensibilité et d'intelligence, propres à l'être vivant, n'a pas plus conscience de la pensée et des phénomènes qu'elle manifeste, que la matière brute d'une machine inerte, d'une horloge par exemple, n'a conscience des mouvements qu'elle manifeste ou de l'heure qu'elle indique ; pas plus que les caractères d'imprimerie et le papier n'ont conscience des idées qu'ils retracent. Dire que le cerveau secrète la pensée, cela reviendrait à dire que l'horloge secrète l'heure ou l'idée du temps. Il ne faut pas croire que c'est la matière qui a engendré la loi d'ordre et de succession, ce serait tomber dans l'erreur grossière des matérialistes. » Signalons aussi un excellent article de M. Horion sur la loi d'amour qui doit être notre guide, afin de résoudre les difficiles questions sociales.

La Nouvelle Revue

du 1er juin contient une étude de notre confrère M. Jacques Brieu sur la médiumnité de M. Fernand Desmoulins dont nous avons parlé dernièrement. Nous la reproduirons prochainement parce qu'elle renferme des détails inédits sur les débuts de la faculté de ce médium, si remarquablement doué.

La Lumière

fait une étude sur le grand sphinx égyptien qui se dresse non loin de la pyramide de Chéops Cette figure énigmatique a de tout temps préoccupé les antiquaires, et bien des interprétations ont été proposées pour expliquer ce bizarre amalgame composé d'une tête de femme, d'un corps de taureau, des griffes du lion et des ailes de l'aigle. Il est probable que

cet assemblage correspondait dans la religion égyptienne à un symbole connu des prêtres, et qui s'est perdu pour nous. Un écrivain de la *Métaphysische Rundschau* veut y voir l'emblème d'un âge d'or réalisé il y a 12.500 ans déjà, qui doit recommencer prochainement et durer 4 000 ans. Ainsi soit-il. Signalons la traduction d'un article de notre ami Volpi, dans lequel celui-ci prétend que le Spiritisme aurait subi un échec par suite de son alliance avec les occultistes et les théosophes. Nous croyons que notre confrère est mal renseigné, car la doctrine d'Allan Kardec est sortie plus solide que jamais de la comparaison qu'on a pu faire entre ses théories et celles des autres écoles.

Le Vessillo Spiritista

nous fait connaître, dans son n° de mai; d'après le journal l'*Italia*, de Rome, la fortune du pape. Léon XIII possède le Vatican avec ses annexes, l'Eglise Saint-Pierre de Rome, d'innombrables propriétés, et enfin a eu, par héritage, dix millions de francs. Il possède en tout deux milliards 120 millions, d'où il tire une rente de 120 millions, soit 10 millions par mois, 2 millions par semaine, 411.000 francs par jour, plus de 17.000 fr. par heure, 285 francs par minute et près de 5 francs par seconde; et tout cela sans y comprendre le rendement variable du denier de Saint-Pierre, le trésor de Saint-Antoine de Padoue et l'impôt que paient annuellement les congrégations, les couvents, collèges, églises, etc. Pauvre homme !

Le Spiritualisme moderne

publie une conférence de M. Lamy sur la médiumnité qui renferme d'excellents conseils destinés aux médiums écrivains, des instructions concernant surtout les précautions pour développer cette faculté chez les commerçants. Il serait désirable ensuite de mettre ceux-ci en garde contre les causes qui peuvent les induire en erreur sur la véritable nature de ces communications. Il faut bien faire remarquer que l'inconscience et l'automatisme de l'écriture ne sont pas des critériums de l'intervention des Esprits. Un renseignement inconnu de l'écrivain et fourni par l'écriture n'est pas une preuve absolue d'une action spirituelle, car il peut se faire que le fait ainsi révélé soit enfoui dans la mémoire latente, ou connu par clairvoyance pendant le sommeil, ou transmis télépathiquement ou enfin donné par l'âme d'une personne vivante. Ce sont ces à côté qui compliquent sérieusement le phénomène et que nous avons le devoir de signaler à tous les débutants. Remarqué dans ce numéro une poésie écrite en hommage à Madame la princesse Wisniewska, la dévouée présidente de la ligue des femmes pour la Paix.

Le Journal du Magnétisme

Sous ce titre : *La Survie* publie une série d'articles intéressants et bien écrits de M. Edmond Dace sur le Spiritisme. Les hypothèses des sceptiques : clichés astraux, subconscience, actions télépathiques, etc., y sont sérieusement discutées, et l'auteur fait nettement comprendre leur impuissance pour rendre compte de tous les cas. M. Mouroux signale un fait

qui nous paraît exact, c'est que pour guérir son semblable, un véritable magnétiseur n'a pas besoin de diplômes. Nous avons vu quantité de personnes agir par la prière ou l'imposition des mains et amener subitement des guérisons, alors même qu'ils étaient profondément ignorants. La faculté de rayonner cette énergie spéciale qui rétablit la santé ne s'acquiert pas ; on la possède naturellement et ceux qui en sont dépourvus ne sauraient y suppléer par aucune pratique. La pétition pour le libre usage du magnétisme dans le traitement des maladies se couvre rapidement de signatures, on compte aujourd'hui près de 100.000 personnes qui ont ainsi protesté contre l'autoritarisme des médecins, encore un peu de persévérance et nous triompherons de la coalition des intérêts ligués contre la liberté.

La Revue du Monde Invisible

en réponse à une étude publiée dans la Revue des Jésuites sur la réalité des matérialisations prend, par la plume de son rédacteur en chef Mrg Elie Méric, la défense de la réalité des faits observés par William Crookes. Il faut en effet une forte dose de mauvaise foi pour contester qu'une apparition qui s'est produite pendant trois années, qui a eu des centaines de témoins, qui a été photographiée un grand nombre de fois, n'existe pas. Les pères jésuites n'en sont pas à leur coup d'essai pour nier les vérités les plus évidentes, mais nous sommes heureux de constater que leur morale élastique n'est pas celle du grand clergé, plus soucieux de sa dignité.

La Revue Spiritualiste illustrée

reprend le cours de sa publication un instant interrompu. Nous recevons en même temps les numéros de janvier, février mars, et avril de sorte que nous ne pouvons donner une analyse même sommaire des matières très nombreuses et très diverses qui y sont contenues Nous aurons l'occasion d'y revenir prochainement.

Table des Matières

DE L'ANNÉE 1900-1901

N° 1. — Juillet 1900

N° 2. — Août 1900

N° 3. — Septembre 1900

N° 4. — Octobre 1900

N° 5. — Novembre 1900

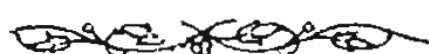
N° 6. — Décembre 1900

N° 7. — Janvier 1901

N° 8. — Février 1901

N° 9. — Mars 1901

N° 10. — Avril 1901



AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il sera absent pendant le mois d'août et que ses réceptions du jeudi et du samedi sont suspendues pendant cette période.

Souscription pour l'œuvre des Conférences

La Revue scientifique et morale du Spiritisme. . .	20 fr.
Mme Morin.	3
Anonyme.	3
	26

Les sommes reçues sont versées tous les mois entre les mains de M. Duval, trésorier du comité de propagande.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directʳ Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race Sᵗ, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dʳ E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, ollande. — Prix 2 florins 50 par an.

Nº 2 — ANNÉE 7e | Prix du Numéro : 1 franc | AOUT 1901.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Première partie : *L'Observation*

CHAPITRE I. — Coup d'oeil historique. — Nécessité d'une enveloppe de l'âme. — Les croyances anciennes. — L'Inde. — L'Egypte. — La Chine — La Perse. — La Grèce. — Les premiers chretiens. — L'école Neo-Platonicienne. — Les Poètes. — Ch. Bonnet.

CHAPITRE II. — Etude de l'ame par le magnétisme. — La voyante de Prévorst. — La correspondance de Billot et de Deleuze. — Les Esprits ont un corps, affirmations des somnambules. — Apports. — Les récits de Chardel. — Autres témoignages. — Les expériences de Cahagnet. — Une évocation. — Premières démonstrations positives.

CHAPITRE III. — Témoignages des médiums et des esprits en faveur de l'existence du périsprit. — Dégagement de l'âme. — Vue spirituelle — Le Spiritisme donne une certitude absolue de l'existence des Esprits par la vision et la typtologie simultanées. — Expériences de MM. Rossi Pagnoni et Docteur Moroni. - Une vision confirmée par le déplacement d'un objet matériel. — Le portrait de Virgile. — L'avare — L'enfant qui voit sa mère. — Typtologie et voyance. — Considérations sur les formes des Esprits.

CHAPITRE IV. — Le dédoublement de l'être humain. — La société de Recherches psychiques. — Apparition spontanée. — Gœthe et son ami. — Apparitions multiples du même sujet. — Dédoublement involontaire, mais conscient. — Apparition tangible d'un étudiant. — Apparition tangible au moment d'un danger. — Un double matérialisé. — Apparition parlante. — Quelques remarques. — Le devin de Philadelphie. — Saint Alphonse de Liguori.

CHAPITRE V. — Le corps fluidique après la mort. — Le périsprit décrit en 1805. — Impressions produites sur les animaux par les apparitions. — Apparition suivant la mort. — Apparition de l'esprit d'un Indien à 3000 lieues de distance. — Apparition à un enfant et à sa tante. — Apparition collective de trois Esprits. — Quelques réflexions.

Deuxième partie : *L'Expérience*

CHAPITRE I. — Etudes expérimentales sur le dégagement de l'ame humaine. — Le spiritisme est une science. — Dédoublement volontaire. — Vue à distance et apparition. — Photographies de doubles — Effets physiques produits par des Esprits de vivants. — Evocations de l'Esprit de personnes vivantes. — Esprits de vivants se manifestant par la médiumnité à incarnation. — Moulages donnés par des esprits de vivants — Comment peut se produire le phénomène.

CHAPITRE II. — Les recherches de M. de Rochas et du Dr Luys. — Recherches expérimentales sur les propriétés du périsprit. — Les effluves. — Extériorisation de la sensibilité. — Hypothèse. — Photographie d'une extériorisation. — Répercussion sur le corps de l'action exercée sur le périsprit. — Action des médicaments à distance — Conséquences qui en résultent.

CHAPITRE III. — Photographies et moulages de formes d'esprits désincarnés. — La photographie des esprits. — Examen des critiques. — Moyen d'avoir des certitudes. — Photographies d'Esprits inconnus des assistants et identifiés plus tard avec des personnes ayant vécu sur la terre. — Esprits vus par des médiums et photographiés en même temps. — Empreintes et moulages de formes matérialisées. — Nouveaux documents sur l'histoire de Katie King. — Les expériences de Crookes. — Le cas de Mme Livermore. — Résumé et Conclusion.

Troisième partie : *Le Spiritisme et la Science*

CHAPITRE I. — Etude du périsprit. — De quoi est formé le périsprit? — Obligation pour science de se prononcer. — Principes généraux résumés d'après les œuvres d'Allan Kardec. — L'enseignement des Esprits. — Ce qu'il faut étudier.

CHAPITRE II. — Le temps. — L'espace. — La matière primordiale. — Définition de l'espace faite par les Esprits. — Justification de cette théorie. — Le temps. — Confirmations astronomiques et géologiques — La matière. — L'état moléculaire. — Les familles chimiques. - L'isomerie. — Les recherches de Lockyer. — Il existe une matière primordiale de laquelle toutes les autres dérivent.

CHAPITRE III. — Le monde spirituel et les fluides — Les forces. — Théorie mécanique de la chaleur. — Conservation de l'énergie. — L'énergie et les fluides. — Etats solides, liquides gazeux, radiants et ultra radiants ou fluidiques. — Loi de continuité des états physiques. — Tableau des rapports de la matière et de l'énergie. — Etude sur la pondérabilité.

CHAPITRE IV. — Discussion sur les phénomènes des matérialisations. — On ne peut faire intervenir la fraude comme moyen général d'explication. — Photographie simultanée du médium et des matérialisations. — Hypothèse de l'hallucination collective. — Son impossibilité. — Photographies et moulages. — Les apparitions ne sont pas des dédoublements de médium. — Ce ne sont pas des transfigurations de son périsprit. — Ce ne sont pas des images conservées dans l'espace. — Ce ne sont pas des idées objectivées inconsciemment par le médium. — Discussion sur les formes diverses que l'Esprit peut revêtir. — La reproduction du type terrestre est une preuve d'identité. — Discussion sur le contenu intellectuel des messages. — Certitude de l'immortalité.

Quatrième partie : *Essai sur les créations fluidiques de la volonté*

CHAPITRE I. — Qu'est-ce que la volonté? Action de la volonté sur les corps. — Action de la volonté à distance. — Suggestion mentale. — Les hallucinations hypnotiques. — Action de volonté sur les fluides. — Conclusion. — Volume de 468 pages.

Etudes sur la médiumnité

(*Suite*) (1)

Nous avons constaté dans le numéro précédent (1) l'importance que les images visuelles acquièrent chez ceux qui les emploient presque exclusivement. Il nous reste à examiner les types auditifs et moteurs qui ne sont pas moins intéressants, et nous citerons presque textuellement l'exposé qui en a été fait par M. Binet dans son livre : *La psychologie du raisonnement*.

Le type auditif est peut-être moins répandu que le précédent. Il se reconnaît aux mêmes caractères distinctifs. Les personnes qui appartiennent à cette catégorie se représentent tous leurs souvenirs dans le langage du son ; pour se rappeler une leçon, elles la lisent à haute voix ; elles se gravent dans l'esprit, non l'aspect visuel de la page, mais le son de leurs paroles. Chez elles, le raisonnement est auditif comme la mémoire ; par exemple, quand elles font de tête une addition, elles se répètent verbalement le nom des chiffres, et additionnent en quelque sorte les sons, sans avoir une représentation du signe graphique. L'imagination aussi prend la forme auditive :

« Quand j'écris une scène, disait Legouvé à Scribe, *j'entends* ; vous, *vous voyez* ; à chaque phrase que j'écris, la voix du personnage qui parle frappe mon oreille. Vous qui êtes le théâtre même, vos acteurs marchent, s'agitent sous vos yeux ; je suis *auditeur*, vous, *spectateur*. Rien de plus juste, dit Scribe ; savez-vous où je suis quand j'écris une pièce ? Au milieu du parterre ». (2).

Il est clair que l'*auditif pur*, ne cherchant à développer qu'une seule de ses facultés, peut arriver, comme le visuel, à de véritables tours de force de mémoire ; c'est, par exemple, Mozart, notant de mémoire, après deux auditions, le *Miserere* de la chapelle Sixtine ; Beethoven devenu sourd, composant et se répétant intérieurement d'énormes symphonies. En revanche, l'auditif est exposé, comme le

(1) Voir le n° de juillet.
(2) Bernard, *De l'Aphasie*. p. 50.

visuel, à de graves dangers, car s'il perd les images auditives, il reste sans ressources ; c'est une faillite complète. Il est possible, et même probable, que les hallucinés de l'ouïe et les individus atteints du délire de persécution appartiennent au type auditif et que la prédominance d'un ordre d'image crée une disposition à un ordre correspondant d'hallucination, et peut-être même de délire, comme nous le verrons plus loin.

Il nous reste à parler du *type moteur*, qui est peut-être le plus intéressant de tous, et qui est, de beaucoup, le moins connu. Les personnes qui appartiennent à ce type, les moteurs, comme on dit, font usage, pour la mémoire, le raisonnement et toutes les autres opérations intellectuelles, d'images qui dérivent du mouvement. Pour bien comprendre ce point important, il suffira de se rappeler « que toutes ces perceptions, et en particulier les importantes, celles de la vue et du toucher, contiennent, à titre d'éléments intégrants, des mouvements de l'œil ou des membres : et que si, lorsque nous voyons réellement un objet, le mouvement est un élément essentiel, il doit jouer le même rôle lorsque nous voyons l'objet idéalement. » (1) Par exemple, l'impression complexe d'une boule, qui est là, dans notre main, est la résultante d'impressions optiques de l'œil, d'ajustements musculaires de l'œil, de mouvements des doigts, et des sensations musculaires qui en résultent. (2) Lorsque nous pensons à la boule, cette idée doit comprendre les images de ces sensations musculaires comme elle comprend les images des sensations de l'œil et du toucher. Telle est l'image motrice. Si l'on n'en a pas reconnu plus tôt l'existence, c'est que la connaissance du sens mulculaire est relativement récente ; il n'en était pas du tout question dans l'ancienne psychologie où le nombre des sens était réduit à cinq.

Il y a des personnes qui se souviennent mieux d'un dessin quand elles en ont suivi le contour avec leur doigt. Lecoq de Boisbaudran se servait de ce moyen, dans son enseignement artistique, pour habi-

(1) Ribot. *Les maladies de la volonté*. p. 7.

(2) William James a montré que ces sensations musculaires sont des sensations afférentes qui proviennent des muscles contractés, des ligaments tendus, des articulations comprimées, etc. *The feeling of effort* (Le sentiment de l'effort). Boston 1880.

tuer ses élèves à dessiner de mémoire ; il leur faisait suivre le contour des figures avec un crayon tenu à distance avec la main, les obligeant ainsi à associer la mémoire musculaire avec la mémoire visuelle. Galton rapporte un fait curieux qui vient à l'appui : Le colonel Montcroff, dit-il, a souvent observé dans l'Amérique du Nord de jeunes Indiens qui, visitant par occasion ses quartiers, s'intéressaient beaucoup aux gravures qu'on leur montrait. L'un d'eux suivit avec soin, à l'aide de son couteau, le contour d'un dessin contenu dans l'*Illustrated News*, disant que, de cette façon, il saurait mieux le découper à son retour chez lui. Dans ce cas, l'image motrice des mouvements était destiné à renforcer l'image visuelle. Ce jeune sauvage était un moteur.

Ne devrait-on pas généraliser ce procédé et l'appliquer à l'éducacation ? Il est probable que l'enfant apprendrait plus vite à lire et à écrire si on l'exerçait à tracer les caractères, *en même temps* qu'à les épeler. C'est un préjugé, dit M. Binet, de croire que l'on ne peut pas faire bien deux choses à la fois. En faisant marcher ensemble la lecture et l'écriture, on obligerait les deux mémoires, visuelle et motrice, à s'associer et à s'entr'aider, comme deux chevaux attelés à la même voiture.

L'image motrice entre, comme élément essentiel, dans un grand nombre de combinaisons mentales, bien que souvent on ne se doute pas de sa présence. La mémoire d'un mouvement a pour bases des images motrices ; quand ces images motrices sont détruites, on perd le souvenir du mouvement, et dans certains cas même, ce qui est le plus curieux, on perd l'aptitude à l'exécuter. La pathologie en offre de nombreux exemples. Prenons le cas de l'agraphie.

Un homme instruit, sachant écrire, perd tout à coup, brusquement, à la suite d'accidents cérébraux, la faculté d'écrire. Son bras et sa main ne sont nullement paralysés, et cependant il ne peut pas écrire ! A quoi tient donc cette impuissance ? Il le dit lui-même : à ce qu'il ne sait plus. Il a totalement oublié comment il faut s'y prendre pour tracer des lettres. Il a perdu la mémoire des mouvements à exécuter, il n'a plus les images motrices qui, lorsqu'il se mettait autrefois à écrire, dirigeaient sa main.

On peut, grâce à l'hypnotisme, varier les exemples de ces paralysies qui ne frappent qu'une seule classe de phénomènes, un seul

genre de mouvements, laissant les autres intacts et le bras complètement libre. C'est ainsi qu'on peut faire perdre par suggestion, à un hypnotique, la faculté d'accomplir un acte déterminé, comme de fumer, de coudre, de broder, de faire des pieds de nez, etc. Tous les observateurs ont souvent insisté sur ce pouvoir qui permet, suivant l'expression de M. Beaunis, de faire de véritables vivisections intellectuelles.

D'autres malades, frappés de cécité verbale, font précisément usage de ces images motrices pour suppléer à ce qui leur manque d'un autre côté. Un individu atteint de cécité verbale ne parvient plus à lire les caractères qu'on lui place sous les yeux, bien que la vision soit intacte, ou suffisante pour permettre la lecture. Il voit bien les caractères qui sont sous ses yeux, mais ceux-ci n'ont pas plus de sens que ceux d'une langue étrangère. Cette perte de la faculté de lire est quelquefois le seul trouble qui existe à un moment ; le malade ainsi mutilé peut cependant arriver à lire, mais indirectement, au moyen d'un artifice, d'un détour ingénieux que souvent il trouve lui-même. Il lui suffit de dessiner les caractères avec le doigt pour en comprendre le sens. Que se passe-t-il en pareille circonstance ? Par quel mécanisme peut-il s'établir une suppléance entre l'œil et la main ? La clef du problème nous est donnée par l'image motrice. Si le malade peut lire, en quelque sorte, avec ses doigts, c'est qu'en décrivant les caractères, il se donne un certain nombre d'impressions musculaires qui sont celles de l'écriture. On peut dire d'un seul trait : le malade lit en écrivant (Charcot) ; or l'image motrice graphique suggère le sens des caractères écrits au même titre que l'image visuelle.

Maintenant qu'il est bien établi qu'il existe des différences très-marquées entre les individus au point de vue de la prédominance de certains sens, que les uns emploient de préférence et presque exclusivement des images visuelles, tandis que d'autres se servent plutôt d'images auditives ou motrices, il nous faut chercher où résident ces images, dans quelles parties du cerveau se fait la résurrection des souvenirs. Nous avons vu déjà (1) qu'il existe des localisations cérébrales, c'est-à-dire des territoires topographiquement délimités du cerveau, dans lesquels s'enregistrent les diverses sensa-

(1) Voir les numéros de décembre 1900 et janvier 1901.

tions ; maintenant, nous constaterons que les souvenirs sont également localisés et qu'ils occupent la même place que les sensations qu'ils reproduisent. Longtemps on a cru que l'image mentale était exclusivement l'apanage de l'âme, qu'elle avait, comme on l'a dit, « une existence tout élyséenne ». Il n'en est pas ainsi ; il existe des faits précis, avérés, incontestables, qui démontrent que l'image — ou plutôt le processus nerveux qui y correspond — a un siège fixe dans le cerveau, et que ce siège est le même pour l'image et la sensation.

(*A Suivre.*) GABRIEL DELANNE.

A. M. l'abbé Méric

I

Un peu de logique

Monsieur l'abbé ou Monseigneur — à votre choix,

Pourquoi ne l'avouerais-je pas, depuis quelque trente ans j'ai le malheur d'être du nombre de ces infortunés spirites que vous vous efforcez, et de votre meilleure encre, de purger de leurs sottes chimères et de leurs déplorables illusions. Grand merci donc, pour ma part, de vos charitables intentions, et tous mes souhaits pour que les bénédictions de notre saint père le pape vous abondent et fassent prospérer votre Revue du *Monde invisible*. C'est votre souhait aussi, j'imagine.

En attendant, et sauf respect, permettez-moi de vous donner un petit avis. Avant de déclarer *urbi et orbi* « l'incohérence et les contradictions des révélations spirites » en vue de mieux mettre en lumière et « faire aimer davantage la beauté, l'unité, l'autorité et les fermes espérances de l'Eglise catholique », avant, dis-je, peut-être n'eussiez-vous point mal fait de vous rappeler ce précepte de l'Evangile : Ne cherchez pas à découvrir une paille dans l'œil de votre prochain de peur qu'on ne voie la poutre qui vous aveugle.

Mettons ici que le spiritisme soit le prochain et que l'autre soit le catholicisme. Que le spiritisme ait sa paille et même ses pailles, autrement dit que, comme doctrine et comme science, il laisse à ses adeptes plus d'un point à éclaircir, à ses chercheurs plus d'un

problème à résoudre, cela ne fait doute. Mais votre Eglise catholique, mon digne seignèur, quelles poutres, quelles énormes poutres n'offre-t-elle pas tout au travers de sa doctrine, de sa beauté, de son unité et des fermes espérances dont elle est la dispensatrice !

Eh ! quoi, me direz-vous, oser prétendre que notre mère la sainte Eglise.....

Hélas ! oui, j'en suis désolé, mais c'est ainsi. Voyons un peu ; mais pour cela, je vous prie, laissons de côté les clichés de rhétorique sacrée, les prosopopées de sacristie, bref, laissons le vieux jeu. Tenons-nous en purement et simplement à la logique, aux textes, à l'histoire ; je ne vois en ce cas que ce moyen d'aboutir, quand on ne veut pas, de parti-pris, escamoter l'évidence ou patauger dans l'absurde.

Et d'abord un peu de logique. Il est incontestable que votre édifice catholique, à n'envisager que son ensemble et l'amplitude de ses proportions visant de la terre au ciel, garde encore, à l'heure qu'il est, un certain air d'antique beauté et de solennelle majesté qui ne laisse pas que d'en imposer au premier coup d'œil. Faut-il en conclure, sur votre parole et sans examen, qu'il est de construction divine et destiné à abriter en toute sécurité notre pauvre humanité dans son pélerinage terrestre ?

Vous affirmez, mais comment se fait-il donc, comment expliquer que depuis longtemps déjà, et aujourd'hui surtout, une foule d'âmes vraiment religieuses, ne se sentant pas en sûreté dans l'enceinte catholique, sont à la recherche d'un abri plus rassurant ?

Comment, pourquoi ? C'est qu'il est difficile, pour peu que l'on ouvre les yeux et qu'on examine de près votre édifice, de ne pas constater qu'il pèche par la base et présente des lézardes auxquelles tous les replâtrages imaginables ne sauraient remédier. Ouvrez vous-même les yeux, mon digne seigneur ; ne voyez-vous pas que, en plus d'un point, il menace ruine ? Prêtez l'oreille ; n'entendez-vous pas que, aux moindres bourrasques, il craque lamentablement ?

Que vous en conveniez ou n'en conveniez pas, c'est ainsi et fatalement. Les effets sortent des causes ; *lex dura*. Bon gré, malgré, le catholicisme doit subir la destinée des choses transitoires, à moins d'un miracle pour réparer ses vices de construction de la base au sommet.

Et de fait, sur quoi repose tout votre édifice dogmatique ? sur une énormité,sur le péché originel qui,de déduction en déduction, n'aboutit à rien moins qu'à faire de Dieu, l'auteur de la vie, la plus monstrueuse conception qu'ait jamais enfantée la malheureuse cervelle humaine. Et pourtant cette base, votre dogme fondamental, essayez d'y toucher, tout le reste de votre bâtisse se disloque, tout croule tout s'effondre : divinité du Christ, trinité, hypostases divines, ciel et enfer catholiques et le surplus des superstructions complémentaires, y compris la tire-lire du Sacré-Cœur recommandée aux âmes tendres.

J'ai dit conception monstrueuse, je m'y tiens.Qu'est-ce, en effet, que ce despote tout-puissant, omniscient et parfaitement inconséquent avec lui-même qui, après une éternité passée dans sa propre contemplation,s'avise,un matin,de créer le premier couple humain, deux innocents dont l'éducation est toute à faire, et qui, au premier faux pas qu'ils font dans la vie, les condamne à mort sans rémission ? Quoi ! sans même prévoir la loi de sursis ?Demandez à MM. Béranger et Magnaud ce qu'ils en pensent.

Et donc le seigneur avait défendu à Adam de toucher au fruit de la science du bien et du mal, autant dire de chercher à sortir de son ignorance, de tâcher de débrouiller sa conscience. Il essaye de moitié avec sa compagne et, sur ce et sans autre forme, les voilà condamnés au maximum. De la part d'un père, convenez que c'est agir.... je ne trouve pas le mot pour qualifier ce jugement paternel. Mais cela ne suffit et voici le comble : La faute et la condamnation seront reversibles sur la postérité des coupables, de générations en générations jusqu'à extinction de la dernière. Pourquoi cette condamnation de leurs malheureux descendants encore dans les futurs contingents de l'être ? Parce qu'ils naîtront entachés, par leur naissance même,de la souillure de leurs premiers parents.

Ici, seigneur abbé, impossible à moi de comprendre. Serait-ce donc que l'enfant, en prenant corps dans le sein maternel, puise conjointement son âme dans l'âme maternelle et dans l'âme paternelle, ainsi qu'un ruisseau dérivant de deux sources confluentes ? Nullement, assurent vos docteurs et l'Eglise avec eux. Il la tient directement et ne peut la tenir que de Dieu, souverain dispensateur des âmes. J'accorde et ce point ne fait doute pour moi ; mais alors

force m'est de conclure que, si souillure il y a, elle lui est infligée par la volonté même de Dieu, son auteur.

Tous les paralogismes, toutes les subtilités de la sophistique cléricale n'y peuvent rien. Si nous admettons le dogme de la culpabilité originelle, la conséquence est inévitable. Dieu est l'auteur du mal, ou mieux, selon le mot de Proudhon : Dieu, c'est le mal. Entendons-nous sur ce point, l'abbé, le dieu catholique, non le nôtre, le dieu d'amour, le dieu de miséricorde et pardessus tout le dieu de justice, celui de Jésus.

Une remarque en passant, de simple curiosité : sans la faute de nos premiers parents, nous eussions été exemptés de payer tribut à la mort, à ce qu'affirment la crême et la fleur de vos saints Pères, se fondant sur cette belle raison que Dieu, étant la bonté parfaite, ne pouvait vouloir donner l'être à sa créature de prédilection pour la soumettre aux misères d'une vie passagère et finalement aux affres de la mort. Admettons et supposons que nos premiers auteurs aient fermé l'oreille aux tentations du malin. Les voilà immortels eux et leurs descendants, n'ayant plus qu'à se laisser vivre comme coqs en pâte au sein de tous les agréments. Combien faudra-t-il de temps à ces descendants pour couvrir la surface de la terre habitable ? Quelques dizaines de siècles. La situation ne laissera de devenir pour eux déjà assez embarrassante. Encore quelques dizaines et ils seront si bien tassés et entassés que, en fin de compte, ils ne trouveront plus à se loger que les uns sur les autres et ainsi de suite, formant des colonnes d'équilibristes jusqu'à la lune — le calcul est facile à faire — assez gênés pour faire leur toilette, j'imagine, et tremper leur potage. Je n'insiste pas sur les autres conséquences. Je tenais seulement à constater de nouveau que, en s'embarquant sans trop y regarder, à la suite de vos docteurs, on risque parfois d'aller loin et de se noyer dans un océan d'absurdités.

Si vos maîtres, pour expliquer l'origine du mal en notre monde, s'étaient contentés de puiser leurs preuves et documents dans la légende mosaïque, il n'y aurait eu que demi-mal. Avec le temps, la réflexion, la recherche, l'effort, on finit toujours par se dépétrer de l'erreur, on apprend à se servir « de cette lumière qui éclaire tout homme venant au monde ». Mais cela ne leur a suffi. Il leur a fallu doubler l'explication d'une monstruosité, d'un enfer éternel. Qu'attendre d'une telle conception ? ce qui est advenu en des

siècles d'ignorance et de barbarie, l'abêtissement des esprits, l'affolement des consciences en des rêves de niaise béatitude ou des cauchemars terrifiants.

Un dernière conséquence de votre dogmatique : Dieu sème à sa guise les humains sur la terre. Qu'ils le veuillent ou non, ils sont appelés à tirer à la loterie de la vie un numéro décidant de leur situation dans l'avenir éternel. Aux uns la chance et les bons numéros donnant droit à d'inénarrables et sempiternelles régalades paradisiaques. Oui, mais ces chançards, c'est le petit nombre, les élus. Le surplus, la masse du troupeau, la tourbe innombrable, est destinée à s'engouffrer dans la géhenne où l'attendent des tourmenteurs inlassables dans leur office d'entretenir les hurlements et les grincements de dents des suppliciés.

Et c'est pour aboutir à ce beau résultat que Dieu, sortant un matin de la contemplation de ses infinies perfections, s'est dit : « Faisons l'homme à notre image ». Et il s'est trouvé que ce chef-d'œuvre de conception divine s'est résolu en un pitoyable avortement ! L'auteur du chef-d'œuvre n'avait oublié qu'une chose, de le pourvoir du ressort ou de la clairvoyance nécessaire pour le prémunir contre la première cause d'achoppement. A quoi dû ? A un oubli de la prescience divine ou à une lacune dans la bonté parfaite et la sapience suprême ? Comment se débrouiller dans ce ténébreux, dans cet effroyable gâchis ?

Mes enfants, ma paternité avait certainement la bonne intention de vous préparer une félicité inaltérable, mais les choses ont mal tourné pour vous. Dès lors ma justice exige que vous alliez tous au diable qui vous attend dans sa chaudière avec les assaisonnements voulus.

— Allons, mais, Seigneur, qu'est-ce donc que votre justice ? Ne valait-il pas mieux nous laisser dans le néant ? Nous ne demandions pas à naître.

— Misérables vermisseaux, pas d'objections. Ma justice est un abîme qu'il vous est interdit de sonder. Allez au diable, allez, maudits.

Ici, l'abbé, oubliez, je vous en prie, pour une minute votre tonsure et votre rabat, interrogez votre conscience et vos souvenirs et dites-moi si, parmi toutes les théogonies qui se sont succédé sur notre boulette terraquée, il en est une où se rencontre une divinité

aussi maladroitement barbare, que celle que votre Eglise offre à notre adoration. Cherchez, fouillez, et si vous découvrez dans les arcanes religieux du passé une conception aussi désespérante, aussi déconcertante que celle-là, je l'irai dire à Rome.

Comment a-t-elle pu naître, germer, prendre corps et constituer l'assise première sur laquelle repose votre dogmatique, sans laquelle toute l'économie catholiqne se disloque. L'autorité des conciles a décrété. Oui, je sais, mais où et comment cette autorité a-t elle constaté l'existence de cette étrange justice qui réduit à néant toutes les notions que nous pouvons avoir du juste et de l'injuste ?Assurément,ce n'est pas dans la bible mosaïque, non plus dans l'évangile où il n'en est pas dit mot. De telle sorte que, pendant quatre mille ans, les descendants d'Adam ont processionné en ce monde sans se douter de la condamnation qui pesait sur eux et des châtiments qui les attendaient dans une autre vie.

Ce n'est guère que vers la fin du second siècle que cette doctrine de malédiction a commencé à circuler dans quelques églises chrétiennes. D'où leur était-elle venue ? Il faut bien le dire: d'une source fort équivoque et rien moins que apostolique, d'une de ces délirantes élucubrations où l'âme juive épanchait sa haine du vainqueur, sa douleur et son désespoir après le sac et l'incendie de Jérusalem, la ruine et la dispersion d'Israël. On la chercherait vainement ailleurs que dans le IVe livre d'Esdras, cette étrange production où elle est développée en toutes ses parties : prédestination, supplice des réprouvés, participation de toute la descendance d'Adam à sa faute et à la malédiction divine, avec un luxe de poésie sombre et d'images terrifiantes qui rappelle les prophètes de la captivité. Il est à noter que dès que le catholicisme jugea nécessaire de se l'approprier, il prit soin d'en rejeter l'auteur, pseudo-Esdras, parmi les apocryphes.

Au troisième encore, si elle rencontrait certaines adhésions, elle était géréralement repoussée et combattue par les docteurs dont l'autorité était universellement respectée. Ainsi, de saint Clément d'Alexandrie, pour ne pas multiplier les citations : « Que l'on me dise, demande-t-il, comment l'enfant qui vient de naître a prévariqué, comment celui qui n'a encore rien fait a pu tomber sous la malédiction divine ? » Saint Clément se croit d'autant mieux fondé

à nier cette malédiction qu'il a pour lui, dit-il, l'opinion de saint Pierre qui n'admettait même pas que « Adam, formé par les mains de Dieu,ait pu enfreindre les ordres de son créateur. » (S.Clément. Homel. 11,n° 52).

L'Eglise a absolument décidé le contraire, ce qui ne laisse pas de mettre saint Pierre et saint Clément en fâcheuse posture vis à vis de l'orthodoxie obligée,si elle veut être conséquente avec elle-même, de les reléguer dans la catégorie des hérétiques avant la lettre. Eh ! quoi, le prince des apôtres de qui la papauté tient les clefs et son infaillibilité ? Justement, et cela prouve d'autant mieux que les voies divines sont impénétrables.

Alors précisément que la question de l'origine du mal achevait de s'embrouiller au sein des sectes chrétiennes, surgit un docteur prédestiné qui se donna pour mission de résoudre le problème. Il n'était que temps. Les Pères de Nicée avaient cru donner une base inébranlable à la dogmatique catholique en décrétant la divinité du Christ sous la garantie de César et la menace du bourreau, et de faire ainsi rentrer, de gré ou de force,tous les dissidents dans l'unité.Ils n'avaient oublié qu'une chose, c'est que affirmer n'est pas prouver et que, en tel cas, la conscience a des réactions inattendues. Aussi sa glorieuse majesté Constantin était à peine de retour dans sa capitale, après avoir fait proclamer à Nicée, le credo d'Athanase, que déjà ce credo était en but à des attaques multipliées.

La maladie du temps, la fièvre théologique puisant de nouveaux éléments d'effervescence dans les décrets conciliaires. s'aggravait de jour en jour tournant au délire. Aux nombreuses sectes déjà existantes venaient s'en ajouter de nouvelles. Elles naissaient les unes des autres.

Parmi les nouvelles questions que soulevait la divinisation du Christ, il en était plus d'une auxquelles l'orthodoxie ne trouvait que des réponses dilatoires. Ainsi, demandaient les opposants, était-il de nécessité à Dieu pour laver les hommes de leurs péchés qu'il vînt revêtir un corps mortel, se faire outrager, persécuter, flageller et supplicier par ses propres créatures ?

Quel Dieu et quel rôle !

Pourquoi lui avait-il fallu quatre mille ans de réflexion avant de s'apercevoir que l'enseignement de ses patriarches et de ses ministres, les avertissements et les menaces de ses prophètes, l'exemple

de ses saints ne suffisaient pas à opérer la conversion des pécheurs, à racheter eux-mêmes leurs fautes ?

Au surplus, Jésus lui-même n'avait-il pas, d'avance et formellement, en mainte occasion, protesté contre tout excès de zèle, d'enthousiasme et d'amour pour sa personne et son œuvre, tendant à lui attribuer un titre qui ne lui appartenait pas, à le faire participer à la puissance, aux attributs de celui dont il n'était que le missionnaire chargé de répandre la parole de vie, christ et prophète, mais en tout subordonné aux volontés de son père, le père de tous les hommes ? (Math. C. XIX, v. 17 ; Marc, C. X, v. 18 ; Luc, C. XVIII, v. 19 ; Jean, C. XIV, v. 28, C. XX, v. 17 ; Paul, Epit. à Timoth., C. V, v 5 ; etc.) Il suffisait d'ouvrir les évangiles pour se convaincre que Jésus n'avait jamais prétendu à un titre qui n'appartenait qu'à Dieu.

Augustin, pour sa part, comprit le péril que courait la doctrine nicéenne qu'il venait d'embrasser. Il se lança à son secours avec toute l'ardeur de son tempérament africain, sans plus tenir compte de la logique que des textes et des faits quand ils lui devenaient embarrassants.

Pour justifier la divinisation de Jésus, un point capital, négligé jusque-là, restait à établir : la *nécessité* de la rédemption du genre humain par les mérites d'un sacrifice dépassant la capacité humaine de toute la distance qui sépare la terre du ciel. Il s'agissait donc de démontrer que Adam, par sa désobéissance aux ordres de son créateur, s'était rendu coupable d'un crime de lèse-majesté irrémissible, d'une offense infinie. D'où la nécessité pour la justice divine de proportionner la réparation et l'impossibilité à une créature imparfaite d'offrir cette réparation. Dieu seul, étant infini, pouvait satisfaire aux rigueurs de sa justice en s'offrant en holocauste lui-même à lui-même en la personne de son Verbe. Une fois ce point établi et accepté, le reste allait de soi et le credo de Nicée était définitivement consolidé.

Augustin en fit son œuvre, consacrant le meilleur de ses veilles et son intarissable dialectique à introduire en sous-œuvre le dogme du péché originel comme article fondamental de la foi catholique. Peut-être aurait-il dû se demander comment une pauvre créature imparfaite est capable de commettre une faute absolument irréparable, quelque bon vouloir qu'elle en ait ; peut-être aussi comment

il est concevable que l'infini, l'inaccessible puisse être offensé ; comment une faute est transmissible de conscience en conscience, indéfiniment.

Mais à cela près, quand on vise un but d'importance capitale, si l'on s'arrêtait aux détails, à quoi aboutirait-on ? Ainsi pensa Augustin, et un concile, (dit d'Afrique, 418) qu'il convoqua et présida, lui donna raison, confirmant de tout point ses conclusions, que devaient d'ailleurs consacrer une foule d'autres conciles dont celui de Trente.

Une fois lancé dans cette voie, le saint docteur poursuivit infatigablement la série de ses découvertes. Et c'est à lui que nous devons l'*assurance*, sinon la certitude, que ceux-là seulement d'entre les hommes peuvent être sauvés qui ont été lavés de leur souillure originelle dans les eaux du baptême. « Toute âme qui quitte le corps, affirme-t-il, n'eût-elle qu'un jour et même moins, sans la grâce du médiateur et le sacrement qui la confère, est destinée aux peines futures (enfer) et reprendra son corps au jugement dernier pour qu'il souffre avec elle. » (S. August. ad Hieronym., epist. 28).

Et ceux qui n'ont pu être baptisés ou même n'ont jamais entendu parler de baptême ? Tant pis pour eux. Ainsi le veut la règle. C'est déjà dur, mais insuffisant, paraît-il. Le salut n'est assuré qu'à ceux à qui Dieu, selon son bon plaisir, infuse sa grâce qui doit les soutenir dans les voies de la sanctification « ce dont les damnés n'ont pas à se plaindre *puisqu'ils étaient nés pour l'être et l'avaient mérité.* » (S. August. ad Optat epist. 157).

Je ne demande pas mieux, l'abbé, d'admirer avec vous saint Augustin et son œuvre, seulement je serais curieux de savoir où il a découvert la preuve et puisé la certitude que les choses se sont passées et continuent de se passer comme il l'affirme et comme l'Eglise l'affirme après lui. Ne serait-ce point à la même source d'où Athanase avait extrait la Trinité, la consubstantialité du Verbe ; à cette inépuisable source d'où étaient déjà sortis Isis, Brahma, Jupiter, Hésus, Odin et le Dieu de Pythagore et celui de Platon et toutes les conceptions qui ont servi à personnifier l'idéal religieux des peuples selon le développement intellectuel et moral auquel ils étaient parvenus dans leur recherche du but de la vie et du pourquoi des choses ?

Que la divinité de Jésus ait fini par reléguer au néant celle de tous ses prédécesseurs, y compris le Jéhova mosaïque, cela s'explique et se justifie par la parole de vie et de relèvement qu'il est venu apporter à l'humanité écrasée entre le despotisme et la servitude, désorientée, flottant du doute au désespoir au milieu d'un tas de dieux dont elle n'attendait plus rien.

Ici d'accord, l'abbé, mais est-ce à dire que la divinité de Jésus ait échappé à la loi à laquelle toutes les créations du sentiment religieux sont soumises ? Elle y a si peu échappé qu'il n'a pas fallu moins de trois siècles pour la préparer, l'élaborer, la parfaire, pour libérer le prophète de Nazareth, jour à jour, des derniers liens qui le rattachaient à l'humanité, avant de consommer son apothéose et de l'introniser dans la gloire et le rayonnement céleste à la droite de son père. Ce fut le chef-d'œuvre de ces deux mystérieuses et incalculables puissances, l'enthousiasme et l'amour, de l'union desquelles naît la foi qui soulève les montagnes, se joue des impossibilités et multiplie les miracles.

L'enthousiasme de Marie-Madeleine, son amour, plus fort que la mort, ressuscita le divin maître. Ce fut le point de départ, l'impulsion initiale d'où le reste suivit, passant par dessus tous les obstacles, écartant toutes les oppositions, défiant la logique, rejetant comme la pire des tentions le recours à la raison. La profession de foi de Tertullien, un de vos docteurs les mieux diplômés, nous permet d'en juger : « Ce qui est indigne de Dieu, s'écrie-t-il, est précisément ce qui me convient le mieux. Le fils de Dieu a été crucifié, je n'ai garde d'en rougir, précisément parce que c'est une chose honteuse. Le fils de Dieu est mort, cela est croyable surtout parce que c'est inepte et absurde. Il est ressuscité, rien n'est plus certain, car c'est impossible. » (Tertull, *de carne Christi*, cap. V)

Admirons, seigneur abbé, admirons Tertullien dans les transports de sa foi, mais convenons entre nous qu'il aurait eu besoin de quelques douches pour rafraîchir sa cervelle africaine. Je n'en dirai pas autant de saint Athanase qui se chargea de mettre la dernière main à la divinisation du fils de Marie. A l'amour, à l'enthousiasme, aux ardeurs de la foi, s'unirent chez lui et ses coopérateurs d'autres mobiles qui prouvent que la maxime de la fin justifiant les moyens ne date pas d'hier.

Les dieux ne se font pas comme les hommes. Il y faut le temps

et la façon. Il y a loin de la terre au ciel. Mais que ne peut la persévérance de milliers et de milliers de volontés unies dans le même désir et poursuivant successivement le même but à travers le temps ! N'en avons-nous pas la preuve sous les yeux ? l'assomption de Marie en train de se consommer par son union définitive avec les trois personnes divines. Et pourtant que de retards, que d'arrêts, que d'oppositions n'a-t-elle pas eus à subir, quelles bagarres théologiques n'a-t-elle pas eues à traverser avant d'occuper le trône rayonnant qui lui est aujourd'hui dévolu !

Avouons-le, ce dénouement n'était guère à prévoir au début, en raison du rôle asssez effacé et, en divers cas, passablement étrange que lui font jouer les évangiles. Ainsi Dieu l'honore de sa visite, la comble de ses faveurs (*obombrat*) et lui laisse un gage de son amour, lequel sera béni des nations. Marie transportée d'allégresse glorifie le Seigneur de toute son âme. Cela se comprend, la visite, l'événement et ses suites étaient de conséquence. Ce qui se comprend moins, c'est que Marie ne paraît pas en avoir gardé le souvenir. (Luc. Ch. II v.v. 41 à 51). C'est qu'elle a si bien oublié les promesses célestes, la conception miraculeuse de son fils et le rôle divin qu'il est appelé à remplir pour le salut d'Israël, que ce rôle lui semble celui d'un insensé (*in furorem versus*) et que, accompagnée des frères de Jésus, elle s'efforce dès le début de l'arrêter dans sa mission. (Marc, Ch. III, v.v. 21 à 35). N'est-ce pas le cas d'ajouter aux litanies en son honneur ? O Marie, pleine de grâce et de courte mémoire !

Enfin, pour abréger, que penser, que dire de l'étonnante fantaisie qui lui vient aux noces de Cana, auxquelles elle a été conviée avec Jésus et qui lui vaut de celui-ci la plus dure réponse qu'une mère ait jamais entendu de son fils : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Comme il arrive généralement dans les noces de village, les convives ont multiplié les rasades et sont... usons du latin évangélique, *inebriati*. Un bout de sermon sur la tempérance eût été, ce semble, de circonstance, et rentrait dans le rôle de Jésus. Marie s'en doute si peu qu'elle n'imagine mieux que de lui demander un miracle à la Bosco pour achever d'égarer les noceurs dans les vignes du Seigneur.

A cela près, vieilles histoires, détails à laisser dans l'ombre comme tant d'autres. Oui, je sais, s'il avait fallu que l'Eglise en

tînt compte, où en serait aujourd'hui le culte de Marie immaculée, reine des anges, mère de Dieu, canal céleste par lequel désormais doivent passer les grâces et les faveurs d'en haut ?

TONOEPH.

(*A Suivre*).

La Muse des Morts

(1re PARTIE)

Visions funèbres

I

Problème de la mort, dont la pensée évoque,
Dans de vaines terreurs, la fatale équivoque
Qui pèse sur l'humanité,
Dans laquelle on confond, sans démêler les causes,
Avec la certitude apparente des choses
L'invisible réalité.

Il faut la dissiper, car son poids nous accable.
Le problème d'ailleurs n'est pas indéchiffrable,
Pourra s'en convaincre qui veut,
Il s'agit de savoir qui devra le résoudre;
Or, le physicien qui maîtrise la foudre,
Puissance aveugle, ne le peut.

Le chimiste, féru d'analyse et synthèse,
Dans l'examen des corps formule leur genèse,
Indique leurs propriétés.
Ce n'est pas de son œil de verre l'astronome,
Dans quelque coin du ciel qui verra le fantôme,
En fouillant les immensités.

Le physiologiste, attentif à l'organe,
Aux fonctions, aux nerfs tissés en filigrane,
A la mesure de l'effort,
Trouve bien la matière à la force asservie ;
Mais comme il ne sait pas ce que c'est que la vie,
Il ignore ce qu'est la mort.

Faut-il interroger enfin les philosophes
Qui, comme le poète en de sublimes strophes,
Vers l'idéal portent leur front ?

Leurs rêves d'absolu et de métaphysique,
Au regard de la mort, n'ont rien qui nous explique
Ce que les vivants deviendront.

C'est aux simples de cœur, d'esprit libre et modeste,
Qu'il faut donc proposer le problème céleste
Par la science irrésolu.
Fait étrange et pourtant vrai, ce grand mystère,
Ce sont les malheureux, les humbles de la terre
Qui par l'Amour l'ont résolu.

II

Insoucieux du sort que la mort nous réserve,
On croit que la santé du moment nous préserve
De l'échéance de demain ;
Mais le billet souscrit en naissant est payable
A vue, et le papier n'est pas renouvelable
Pour valoir au terme prochain.

Notre compte se règle à toutes les époques
Et l'huissier de la mort, sourd à nos soliloques,
Ne veut souffrir aucun retard ;
Malgré nos cris plaintifs sa froide main nous cueille,
C'est la prise de corps dans le noir portefeuille
Charrié par le corbillard,

Amis chers, doux enfants, troublantes bien aimées,
Vous voilà devenus choses inanimées,
Dont les yeux d'agate et hagards
Nous fixent sans nous voir, figés sous leur paupière.
Quand l'âme a retiré sa divine lumière,
Qu'ils sont effrayants vos regards !

Pour voir la mort en face armons-nous de courage.
D'ailleurs, il est moral de regarder l'ouvrage
Que les vers font dans le tombeau,
Où les corps des aimés, de nos parents, pourrissent,
Où tant d'affections, hélas ! s'ensevelissent
Sous le dernier coup de marteau.

Sinistres visions du coffre étroit, en planches,
Recouvert d'un drap noir taché de larmes blanches,
Clamant un sombre lamentò,
Qu'attend le gîte ouvert des demeures spectrales ;
Tableau macabre, peint en rimes sépulcrales,
Pouvant servir de memento !

Au carrefour des croix où personne ne pleure
La pioche creusera la suprême demeure
Où nous descendrons lentement.
Peut-être les lilas y fleuriront leur gerbe,
Quand la lune d'avril diamantera l'herbe
Du fond pâle du firmament.

Plus souvent nous n'avons, fleurant la froide alcôve,
Que le fenouil amer, que l'ortie et la mauve,
A l'ombre oblique des cyprès,
Graines folles des champs que le vent a semées;
Mais pour planter les fleurs que nous avons aimées
Quelqu'un y viendra-t-il exprès ?

Moi, je voudrais un chêne ornant ma sépulture,
Dans un trou sans cercueil, vivant ma pourriture,
Entouré d'un simple gazon ;
Que ce qui fut ma chair et mon sang fût sa sève,
Que son charme lui vînt de ce que fut mon rêve
Et sa force de ma raison.

Asile glacial pour habitants livides,
Aux poumons éventrés, pleins de souffles putrides,
Où la nature nous fait choir,
Noir cachot souterrain dont on scelle les portes,
D'où la clarté du jour fait s'enfuir les cloportes,
Ouvrez-vous, nous voulons vous voir !

III

Mûres pour le cercueil, nos chairs décomposées
Exhalent des odeurs qui donnent des nausées
Aux meilleurs amis d'autrefois ;
Nos corps, pernicieux pou la santé publique,
Traversent les cités, par mesure hygiénique
Poudrés de sciures de bois.

Plus de parfums aimés, plus de fleurs, plus de baumes,
Evocateurs muets d'adorables fantômes
Qui dans le rêve ont pris leur vol !
A peine le cadavre est-il dans son suaire,
Qu'il faut désinfecter la chambre mortuaire
En y répandant du phénol.

Que l'on soit miséreux, riche, savant, artiste,
Sous la toile de lin grossier ou de batiste,
Même masque, objet de frayeur ;

Même dernier habit de sapin ou de chêne
Que le tailleur des morts, sans souci d'art, ramène
A la coupe du fossoyeur.

Cédant aveuglément aux lois de la chimie,
Le corps le plus parfait souffle l'épidémie
Par tous les sens putréfiés.
Plus de grâce plastique en ses divines formes,
Le cancer de la mort, rendant les traits difformes,
Mange nos yeux vitrifiés.

La bouche, en attendant que la vermine y grouille,
Livide, déformée, entrouverte en gargouille,
Dans un rictus affreux se tord.
Plus de brillants regards, transmetteurs de pensées;
Ni paroles d'amour de ces lèvres glacées
Dont les baisers donnent la mort.

L'alvéole funèbre offre d'autres surprises :
Le corps s'est décharné, dissous, les apophyses
Déjà n'accrochent plus les os,
Qui tombent dessoudés, privés de leur charnière ;
On peut même compter, éparses dans la bière,
Toutes les vertèbres du dos.

Et maintenant, voyez dans la poussière humide
Si le signe cherché d'identité réside ;
Ces os épars regardez-les
Sur leur surface ronde et leur surface plane ;
Contourné dans vos doigts, dites-nous si le crâne
Est du maître ou de ses valets.

IV

Nous devenons squelette. Il faut bien que l'on sache
En enterrant nos morts ce que la tombe cache
Avant de croire à l'au-delà,
Ce que l'homme en fouillant dans les cryptes retrouve ;
Mais ce que la raison naturelle réprouve,
C'est de penser que tout est là.

Aux horreurs du tombeau, notre courage plie.
Sans le doux « Au revoir ! » on conçoit la folie
Nous prenant dans ses tourbillons.
Quiconque ne croit pas à la vie immortelle,
Près du sépulcre ouvert, sent sa pauvre cervelle
Se peupler de noirs papillons.

Pour plonger froidement ses regards au cloaque,
A l'immonde charnier dont l'odeur estomaque
Où nous-mêmes devons pourrir,
Il faut porter en soi l'antidote aux névroses,
Sur le fumier des morts voir, ainsi que les roses,
L'âme immortelle refleurir.

Tel est le seul moyen de regarder l'abîme
Sans stupeur, sans frissons, sans être la victime
D'un examen trop curieux,
Désormais, sachons tous que celui qu'on évoque
Après avoir quitté sa charnelle défroque,
Est un libre habitant des cieux.

Qu'il n'existe plus rien dans l'argileuse fosse
Qu'un corps vert-de-grisé, hideux, qui se désosse,
Plus décomposé tous les jours ;
Que les âmes des morts, invisibles colombes,
Ont fui le noir bocage où blanchissent les tombes
Pour vivre ailleurs d'autres amours.

(*A Suivre*). FIRMIN NÈGRE.

Apparition

PENDANT CINQ ANS D'UNE FEMME DÉFUNTE A SON MARI SURVIVANT

(*Suite et fin*)

L'incident suivant se produisit pendant la 335[e] séance, le 31 décembre 1862 :

« Je me bornai à baisser seulement le gaz. Sa lumière me permit de voir une main sortant d'une manche blanche, serrée au poignet. Elle tenait une fleur qui, avec sa tige, avait environ trois pouces de longueur. J'avançai ma main pour la prendre, mais au moment même où mes doigts la touchaient, je subis un choc comparable à une forte décharge électrique. Je levai alors le gaz en plein. L main restait flottante et tenait encore la fleur. Au bout d'un ce r tain temps ,elle la déposa sur une feuille de papier qui se trouvait sur la table. Je pus alors constater que c'était un bouton de rose avec du feuillage frais. Au toucher je le trouvai frais, humide et légère-

ment visqueux. On apporta ensuite une autre fleur qui ressemblait tout à fait à une pâquerette. Après quelques instants tout disparut. *Pendant que tout cela se passait, la pièce était éclairée comme en plein jour.* »

Sous la date du 21 octobre 1863, 365e séance, M. Livermore écrit : « J'avais apporté la lanterne sourde que j'ai décrite plus haut et dès que la forme d'Estelle parut, je dirigeai sur elle la pleine lumière de cette lanterne. Elle faiblit un peu, mais parvint cependant à se maintenir pendant quelque temps, tandis que je dirigeais la lumière successivement sur ses yeux, sur toute sa figure et les diverses parties de son costume. Enfin elle disparut et me transmit ensuite ces mots : Ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que je suis parvenue à me maintenir en forme sans dispaparaître ».

On peut remarquer que dans toutes les observations ci-dessus, M. Livermore et le médium sont les seuls témoins. Il est tout naturel de penser que leur valeur probante aurait été beaucoup plus grande si d'autres témoins avaient été admis à assister aux séances. Or, cette dernière condition se rencontra dans les dernières années pendant lesquelles furent faites ces expériences.

Deux nouveaux témoins.

Tous ceux qui se sont occupés de recherches psychiques savent parfaitement que chaque admission d'un nouveau membre dans une séance est la cause d'une diminution momentanée de la force agissante et qu'elle retarde ou affaiblit les phénomènes. Dans certains cas, même, cela suffit pour les arrêter tout à fait. Mais dans la plupart des cas, au bout de quelques séances, le nouveau-venu semble peu à peu tomber sous l'influence magnétique qui règne dans l'assemblée et les phénomènes reprennent avec une nouvelle énergie. Cette règle trouva son application lorsque de nouveaux membres vinrent élargir le cercle dans lequel observait M. Livermore. Celui-ci nous a transmis le récit de *dix* séances auxquelles prit part le Dr Gray et de *huit* auxquelles M. Groute, son beau-frère, assista.

Le Dr Gray est bien connu à New-York, comme un des médecins les plus remarquables et les plus heureux dans la pratique de leur art, et je doute que dans toute l'étendue des Etats-Unis on puisse trouver un homme qui ait consacré plus de temps et d'atten-

tion à l'étude des phénomènes du magnétisme animal et du spiritisme, ainsi qu'à celle de leur philosophie.

Ce fut dans la séance n° 256, du 6 juin 1862, qu'il vint se joindre à M. Livermore. Cette fois, le fantôme du Dr Franklin se présenta, mais il était évident que cela lui était très difficile et il ne parvint pas à prendre le caractère de réalité qu'il avait revêtu dans les précédentes séances. Cependant les cheveux et les vêtements avaient presque autant de netteté et purent être palpés par le Dr Gray.

Ce dernier assista à une seconde séance, onze jours plus tard. Cette fois le fantôme du Dr Franklin se montra à plusieurs reprises. Mais au début les traits étaient à peine reconnaissables et, même, dans une séance subséquente, une partie du visage parvint seule à se former et il en résultait un aspect désagréable. Pareil fait ne s'était jamais produit dans les séances où M. Livermore se trouvait seul. Quant à Estelle, elle ne parut ni à l'une ni à l'autre de ces deux séances.

A la troisième séance, tenue le 25 juin, le fantôme de Franklin se montra parfaitement formé et fut reconnu par le Dr Gray.

Pendant la quatrième, on reçut un message recommandant de couper avec des ciseaux un fragment des vêtements de nature spiritique, afin de l'examiner. M. Livermore ainsi que le Dr Gray profitèrent tous deux de cette autorisation. La texture de l'étoffe se montra résistante pendant quelque temps et l'on put même la tirailler sans la déchirer. Ils eurent donc tout le temps de l'étudier sérieusement avant de la voir s'évanouir.

Le Dr Gray put, dans les séances suivantes, se livrer à des études sur les formations partielles et graduelles et nous aurons l'occasion d'y revenir dans un prochain chapitre.

Dans les séances qui suivirent, la forme du Dr Franklin se montra au Dr Gray dans un état parfait et sous une lumière aussi intense qu'il avait été donné à M. Livermore lui-même de l'obtenir. Estelle ne se montra qu'une seule fois devant le docteur, dans la séance 384, du 10 novembre 1865, tenue chez M. Livermore. Elle portait une gaze blanche extrêmement légère qui lui recouvrait la tête et un voile transparent. Toute la partie inférieure de son costume était lâche et flottante.

M. Groute assistait, le 28 février 1863, à la 346me séance et

c'était lui qui tenait les mains du médium. Dès que le gaz fut éteint, M. Livermore se sentit poussé par une large main vers le sopha, au-dessus duquel Franklin se montra, tandis que la lumière s'élevait du parquet. Dès que M. Groute l'eut vu et se fut bien assuré qu'il se trouvait en présence d'une forme humaine, il se précipita vers les portes pour s'assurer qu'elles étaient restées bien closes ; puis il revint et palpa les vêtements du fantôme.

Mais comme il était d'une nature essentiellement sceptique, il revint la semaine suivante, bien résolu à pousser tout à fond. Il ferma *lui-même* les portes et les fenêtres et : « Il ne voit pas, dit-il lui-même, comment on aurait pu le tromper ».

En cette occasion, la forme de Franklin apparut avec beaucoup plus de vigueur qu'auparavant. Il tenait une lumière à la main, comme s'il voulait se faire examiner plus complètement afin de donner pleine satisfaction à ce *sceptique Thomas*. M. Groute, qui depuis le début de la séance tenait les mains de M. Livermore et de Miss Fox, s'approcha du fantôme, l'examina et le toucha. Alors, comme l'apôtre, il proclama hautement sa conviction.

Le Dr Gray et M. Groute assistèrent tous deux à la 355e séance tenue le 1er mai 1863. Le fantôme du Dr Franklin se montra parfaitement formé et fut reconnu sans hésitation par ces deux assistants. Le lendemain soir, le Dr Gray vint seul : le Dr Franklin apparut en l'air, à deux pieds au-dessus de la tête du Dr Gray semblant s'arrêter devant lui, afin de le mieux considérer de haut en bas. Il portait un manteau noir et flotta pendant quelque temps dans la chambre. Le Dr Gray, tout habitué qu'il fût aux manifestations spirites, déclara que cette apparition était *stupéfiante*.

Ce fut dans la 388e séance qu'Estelle apparut pour la dernière fois, le 2 avril 1866. Depuis lors, quoique M. Livermore ait reçu, et reçoit encore au moment où j'écris, de nombreuses communications, pleines d'affection et de sympathie, le fantôme si connu ne se montra plus jamais.

La première réflexion qui vient à l'esprit de tout honnête homme, ayant à cœur le bonheur de ses semblables, en supposant que tout ce que l'on vient de lire soit incontestable, est qu'il n'a pas le droit de cacher au monde les faits que Dieu lui a accordé la faveur d'observer. Pour révéler ces phénomènes si extraordinaires, il pourra, du reste choisir son temps et la façon qu'il considérera

comme la plus favorable ; mais plus il aura été favorisé, plus aussi ses devoirs seront grands. Je comprends qu'en apportant l'attestation des faits qu'il a observés, M. Livermore éprouve l'appréhension bien naturelle de se voir accusé d'avoir voulu tromper ou de s'être fait illusion, même lorsqu'il est certain de n'agir que dans le sens de la vérité la plus absolue. Je sais pertinemment qu'en venant apporter son témoignage, il considère que ce serait proférer un vrai blasphème, commettre une odieuse trahison envers une cause sacrée, que d'altérer, si peu que ce soit, la vérité par une omission ou une exagération quelconque ou de la présenter sous un faux jour, pour produire plus d'effet.

Il est impossible d'admettre qu'il se soit laissé tromper par quoi que ce soit ayant un caractère d'imposture. Je connais Kate Fox depuis bien des années et j'affirme qu'elle est une des jeunes personnes les plus sincères et les plus loyales qu'il m'ait été donné de juger. Elle serait aussi incapable d'imaginer et de mettre à exécution un plan bien arrêté d'imposture, qu'il serait impossible à un enfant de dix ans de gouverner un grand pays.

Voici comment, en janvier 1867, s'exprimait sur son compte le Dr Gray, qui l'a intimement connue depuis sa plus tendre enfance : « Miss Fox, le médium, se conduit avec une inaltérable loyauté, faisant incontestablement tout ce qui est en son pouvoir, en toutes circonstances, pour donner à chacun des phénomènes qui se produisent la valeur la plus exacte et la plus nette. » Du reste, si elle avait été capable de commettre d'aussi odieuses impostures, les circonstances au milieu desquelles elle s'est trouvée eussent déjoué ses efforts. Chaque fois c'était M. Livermore qui choisissait le local qui devait servir aux séances, et souvent c'était sa propre demeure. Toujours les portes et fenêtres étaient scellées à la cire. Au moment des manifestations les plus frappantes, il s'assurait des mains du médium. Enfin les séances furent poursuivies pendant *six années entières* et atteignirent le chiffre de *trois-cent-quatre-vingt-huit*, au milieu des circonstances les plus variées, et il fut pris des notes sur chacune d'elles. Dans un cas semblable, soutenir la théorie d'une imposture aussi persistante serait commettre de gaîté de cœur la plus lourde absurdité.

Reste maintenant l'hypothèse de l'hallucination, que l'on a mise en avant, en désespoir de cause. Mais dans le cas présent, rien n'est

plus insoutenable, M. Livermore est un homme d'affaires dans le sens le plus rigoureux de ce mot. La plus grande partie de sa vie et jusqu'à ce jour même, il a été engagé dans des entreprises financières et industrielles de la nature la plus étendue, parfois même colossales, et toujours le monde des affaires l'a considéré comme à la hauteur de la situation et il les a constamment menées à bien. Pendant le temps même où il poursuivait ses observations spirites, il était à la tête de vastes opérations, qui nécessitaient une attention et comportaient des responsabilités de tous les instants.

Un tel homme n'a rien de commun avec le rêveur confiné dans son bureau, vivant hors du monde et ne connaissant rien en dehors de ses propres idées ; ce n'est pas un théoricien vouant toutes ses forces au triomphe d'un système favori et quoique de convictions bien arrêtées, ce n'est pas un enthousiaste intolérant. Le Dr Gray, écrivant en 1861 dans un journal anglais, porte de lui ce témoignage : « En dehors de son amour bien connu pour la vérité, M. Livermore présente toutes les qualités qui font le témoin compétent, capable d'observer les phénomènes dont il nous transmet le récit, car il n'est à aucun degré sujet aux illusions ou aux hallucinations que l'on est toujours tenté d'admettre comme faisant partie de l'état de transe ou d'extase. Je le connais depuis qu'il est arrivé à l'âge adulte et j'ai été appelé à lui donner des conseils comme médecin. Parmi mes nombreux clients ou parents, je ne connais personne qui soit moins exposé que lui à se laisser entraîner par les illusions de ses sens ».

Nous pouvons ajouter à cela que les faits ne reposent pas sur le seul témoignage de M. Livermore. Les attestations du Dr Gray et de M. Groute sont là pour confirmer les siennes. Tout récemment encore, en octobre 1871, j'ai causé avec ces deux Messieurs et ils m'ont affirmé, dans les termes les plus énergiques, leur inaltérable conviction au sujet de la réalité des phénomènes et de l'exactitude de tout le récit qui en a été fait.

Sur quelle théorie, sur quelles objections pourrait-on s'appuyer pour rejeter un tel ensemble de témoignages ?

Peut-on supposer que ces deux messieurs aient formé l'ignoble complot de tromper le monde par une imposture odieuse, dans le but de soutenir la sublime doctrine de l'immortalité ? Les séances *n'ont-elles* pas eu lieu ? Et si elles ont eu lieu, est-il faux que des

fantômes ont été vus, touchés, examinés pendant des mois et même des années successifs ? Ne doit-on voir qu'une fable mensongère dans le récit de leurs apparitions et de leurs disparitions répétées des centaines de fois, tantôt sous une lumière qui leur était spéciale, d'autres fois à la lumière terrestre ordinaire ! Ne les a-t-on pas vus flotter en l'air ; n'ont-ils pas, par centaines de fois, agi, fait des démonstrations, écrit des messages sans le secours d'aucune main humaine? Et ce récit écrit jour par jour pendant six ans entiers n'est-il qu'une mystification ?

Nous laissons à chaque lecteur le soin de répondre lui-même à ces questions. Pour moi je ne veux pas le cacher, je pense que celui qui ferait accepter telle hypothèse comme une raison suffisante de rejeter toutes ces preuves de la continuation de la vie dans un autre monde et de la possibilité, dans certaines conditions, d'établir des communications entre ces deux mondes, celui-là établirait un précédent qui, s'il était suivi avec rigueur, supprimerait toute confiance dans le témoignage des hommes.

En octobre 1871, j'ai donné connaissance de ce chapitre à M. Livermore, qui a confirmé de tout point sa rigoureuse exactitude. J'avais auparavant reçu de lui la note suivante qu'il m'a permis de publier :

New-York, cinquième avenue,
26 juillet 1871.

Mon cher ami,

Je vous autorise à citer des extraits du journal que je vous ai lu et qui contient les faits que j'ai observés de 1861 à 1866. Mais pour éviter tout malentendu, je désire, en vous donnant cette autorisation, vous soumettre quelques remarques.

Lorsque j'ai commencé ces recherches, j'étais un sceptique absolu. Elles furent entreprises uniquement pour ma satisfaction personnelle et nullement avec le désir ou la pensée de leur donner la moindre publicité.

Après une observation aussi complète que scrupuleuse, je trouvai à ma grande surprise que les phénomènes annoncés étaient bien réels. Voici les conclusions auxquelles j'arrive après dix ans d'études dans les conditions les plus favorables et souvent avec le concours d'hommes de science.

Premièrement. En présence de certains sensitifs, au système nerveux très développé, il se révèle une force mystérieuse, capable de déplacer les corps pesants et indiquant l'intervention d'une intelligence.

Par exemple, un crayon écrit intelligemment et répond avec exactitude à des questions, sans l'action d'aucune main humaine, d'aucun agent visible et manifestement par sa seule volonté.

Deuxièmement. Sous l'influence de la même force, il se produit des formations temporaires, de consistance matérielle, tombant sous nos sens, animées par cette même force mystérieuse et dont la disparition est aussi incompréhensible que l'apparition.

Par exemple : Des mains qui saisissent avec la force d'organes vivants; des fleurs qui émettent des parfums et peuvent être tenues à la main ; des formes humaines complètes ou partielles ; des figures aux traits reconnaissables ; la représentation de vêtements et objets divers.

Troisièmement. Cette force et les phénomènes qu'elle produit se développent à un degré plus ou moins considérable, suivant les conditions physiques ou morale des sensitifs et, dans une certaine mesure, suivant les conditions atmosphériques.

Quatrièmement. L'intelligence qui gouverne cette force est, dans des conditions bien déterminées, indépendante et étrangère à l'esprit des sensitifs aussi bien qu'à celui des investigateurs.

Par exemple : Il a été répondu correctement à des questions sur des sujets inconnus des uns comme des autres, et souvent dans une langue qu'ils ne connaissent pas davantage.

La source de ces phénomènes reste à établir.

Vous pouvez considérer tous ces récits comme absolument dépourvus de toute exagération jusque dans leurs moindres détails.

Croyez-moi bien votre sincèrement dévoué.

C. F. LIVERMORE.

Pour la traduction : Dr AUDAIS.

Conseils de l'au-delà

IV

LA PRIÈRE

L'homme, en général, ne sait pas prier : — il ne comprend pas la puissance de cet acte mystérieux qu'il appelle la prière.

La prière est une élévation de l'âme vers son créateur : c'est un élan de tout l'être qui cherche à se dégager des entraves matérielles.

*
* *

La plupart passent de longues heures à répéter des paroles dont ils arrivent forcément bientôt à ne plus retenir le vrai sens.

Leur esprit ne pouvant suivre longtemps des mots qui se succèdent avec plus ou moins de rapidité, vagabonde çà et là, et flotte, incertain, d'une pensée à l'autre. Les lèvres continuent machina-

lement leur office accoutumé ; mais aucune pensée n'est assez forte pour prendre corps, et quelle que soit au commencement la bonne volonté de celui qui prie ainsi, son temps est à peu près perdu.

*
* *

Celui qui veut prier, c'est-à-dire qui veut que sa pensée, projetée hors de lui, aille vers un but défini, celui-là doit se recueillir, concentrer fortement sa pensée, la tenir, pour ainsi dire, dans la main, et l'envoyer, par un effort de sa volonté, vers le but qu'il veut atteindre.

*
* *

Recueillement, concentration, volonté sont indispensables pour que la pensée prenne corps, pour qu'elle ait de la vie, qu'elle sorte de nous et qu'elle puisse agir.

— La prière et la volonté sont les deux plus grandes forces que l'homme ait à sa disposition.

*
* *

Quand la prière est forte et pure, elle va toujours trouver celui auquel elle s'adresse : en outre, elle dissipe les fluides épais qui vous entourent, — elle met la joie dans votre cœur : — il semble qu'elle détache de ce sol aride vos pauvres pieds si lourds, et parfois si meurtris.

*
* *

Point n'est besoin qu'elle soit longue : vous ne pourriez du reste soutenir longtemps cet élan.

Faites-la courte, mais sincère et avec toute votre âme.

Ne l'oubliez jamais avant de vous endormir, comme à votre réveil : — et au milieu même de vos travaux, vous pouvez toujours trouver une minute pour une pensée de pieux recueillement.

*
* *

Ce temps, quelque court qu'il soit, suffit pour vous donner force, courage et espoir.

— Mais vous attendez toujours les moments de grande crise, les désespoirs, les affolements, pour avoir recours à la prière, ne songeant pas que l'âme, comme l'estomac, se ferme faute de nourriture quoditienne, et que, privée d'aspirations élevées, elle se pétrifie, comme les objets qu'on jette dans certaines sources.

*
* *

La prière est une demande, un remerciement, ou un acte d'adoration.

Qu'est-ce que l'homme doit demander ?

— Doit-il demander la fortune, les honneurs, la réussite dans ses entreprises terrestres ?

— De pareilles demandes sont enfantines.

— Ce n'est que par votre travail, votre sagesse et votre volonté que vous pourrez acquérir ces avantages auquels vous attachez tant de prix, mais qui sont bien dangereux si, lorsque vous les possédez, vous ne savez pas les employer pour le bien.

*
* *

Aucune prière, quelque fervente qu'elle soit, ne saurait vous faire obtenir une faveur, et vous recevrez naturellement tout ce que vos vertus auront mérité.

Aucune prière surtout ne saurait vous faire accorder des satisfactions matérielles : le but est égoïste ; il ne sera jamais atteint.

— Parfois même, si les pensées exprimées ont assez de force, elles pourront se retourner contre vous et vous être préjudiciables.

— Ayez foi dans ces paroles, bien que vous ne puissiez peut-être pas en comprendre toute la vérité.

*
* *

Que devez-vous donc demander ?

Vous devez demandez l'aide d'en haut dans la résolution que vous avez prise de supporter vos épreuves avec courage et résignation, et de marcher toujours droit dans la vie :

Vous devez demandez des conseils pour devenir bons, justes, compatissants et secourables pour tous vos frères.

Vous devez demander de trouver l'occasion de vous dévouer et de faire le bien : — d'instruire les ignorants : — de leur montrer la voie, et de les faire progresser.

Voilà les seules demandes que vous ayez à faire pour vous.

*
* *

Toutes les pensées, — vous le savez — lorsqu'elles sont fortement dirigées, ont une grande puissance, pour le bien comme pour le mal.

Celles qui sont bonnes, montent rapidement vers les hautes régions. Les esprits élevés les recueillent et vous envoient alors en échange les conseils et les aspirations qui vous sont nécessaires pour réaliser vos justes désirs.

*
* *

La prière en commun est des plus puissantes lorsque toutes les âmes sont unies dans la même pensée. Mais si vous ne pouvez vous trouver dans ces réunions, « entrez dans votre chambre, comme vous l'a dit le Christ, et, votre porte étant fermée, priez votre Père dans le secret ».

*
* *

Le résultat de la prière ardente, dégagée de toute préoccupation matérielle, et n'ayant pour but que le bien, est d'élever votre âme vers Dieu, et de vous mettre en communication avec vos frères aînés qui viennent aussitôt vous encourager en vous donnant tout leur appui.

L'ange gardien n'est pas un mythe. — Vous avez tous autour de vous, des êtres élevés qui vous suivent dans la vie : ils vous ont connus et aimés dans d'autres existences, et ils ont demandé la mission de vous servir de guides, d'être vos protecteurs et vos éducateurs.

*
* *

Lorsque par votre conduite et votre amour du bien vous leur donnez la possibilité d'entrer en relations avec vous, ils vous entourent de leurs fluides qui agissent sur les vôtres, et les purifient : ils vous prodiguent leurs conseils à l'état de veille, et surtout quand le corps repose.

Votre conscience, quand vous l'interrogez, vous indique infailliblement ce qui vous a été dit.

*
* *

Mais vous conservez toujours votre libre arbitre. — Si vous ne cherchez pas à entrer en relations avec vos guides, ils sont impuissants : — si vos pensées sont mauvaises, ils ne peuvent franchir le mur que les fluides grossiers élèvent autour de vous : — et si vous préférez suivre les instincts de la bête ou les conseils des mauvais, vous en avez la liberté.

*
* *

Appelez donc toujours vos protecteurs, par l'évocation, par la prière.

Appelez-les comme sur terre vous faites appel, pour avoir leurs conseils, aux hommes que vous jugez supérieurs par la science, par

l'expérience, par la raison, à ceux que vous savez être vos véritables amis.

*
* *

Priez pour vos parents et pour vos amis qui sont encore sur cette terre, et pour ceux qui sont disparus. Demandez pour eux ce que vous demandez pour vous, et envoyez-leur des pensées d'amour, des souhaits de bonheur, des souvenirs affectueux.

Ces pensées, véritables entités vivantes, entoureront l'être aimé auquel elles s'adressent ; elles se mêleront aux siennes, et elles créeront autour de lui une atmosphère de paix, de calme et de bonheur.

*
* *

Si ceux que vous avez perdus sont malheureux et souffrants, la chaleur qui émane de vos âmes les réchauffe : — vos fluides leur font éprouver un bien-être physique dont vous ne pouvez vous rendre compte ; — et vos douces pensées, qu'ils voient et qu'ils comprennent — car la pensée ici est le seul langage, — les aident à se ressaisir, à sortir du trouble dans lequel ils se trouvent, et à entrer plus tôt dans le monde où la souffrance n'existe plus.

*
* *

Priez enfin pour remercier — les intelligences supérieures qui vous protègent ne demandent pas de remercîments : le devoir qu'elles accomplissent et qui leur est si doux, leur suffit — mais elles sont toujours heureuses de votre souvenir : — et vous devez ce souvenir reconnaissant à ceux qui vous ont précédé dans la vie, qui vous ont préparé la route, qui l'ont aplanie, et qui ont laissé derrière eux, pour que vous en profitiez, — au point de vue matériel, comme au point de vue moral, — le résultat de leurs travaux. Leur besogne a été plus rude que la vôtre : ils vous ont tracé la voie dans laquelle ils vous guident aujourd'hui et vous devez toujours penser à eux avec un imense sentiment de gratitude.

*
* *

Enfin, n'oubliez pas une prière qui est à la portée de tous : cette prière, c'est le travail. On vous l'a dit depuis longtemps : travailler, c'est prier.

Celui qui accomplit journellement sa tâche, quelque infime et quelque pénible qu'elle soit, avec résignation et courage, celui-là

fait une bonne prière qui élève chaque jour son esprit vers le sacrifice, le dévouement et l'abnégation.

*
* *

Ce n'est cependant ni en demandant ni en remerciant que l'âme a l'élan vrai de la prière : *c'est en adorant.*

— Mais cette prière adoration qui consiste à tout oublier pour s'identifier par l'amour avec la source de tout être, cet acte sacré n'est guère dans nos moyens.

Je dis *nos*, car nous-mêmes la recherchons comme un bonheur suprême, et ce n'est que rarement, bien rarement, que l'extase nous est permise.

*
* *

Si nous ne pouvons donc, pour le moment, élever notre âme vers notre Père, vers ce Dieu inaccessible à nos faibles intelligences, inclinons-nous : — demandons lui la force de pouvoir toujours vivre suivant sa Loi, et remercions-le du bonheur qu'il nous donne.

La Bonté infinie de l'Intelligence suprême n'a voulu que notre bonheur : c'est à nous de chercher où il est, et de savoir en profiter.

(*A Suivre*). Général A....

Fédération algérienne et tunisienne

DES SPIRITUALISTES MODERNES

Les spirites algériens, réunis au nombre de plus de quatre cents à l'hôtel de ville d'Alger, viennent d'organiser définitivement la Fédération dont les bases premières avaient été jetées par M. L. Denis, lors de son récent voyage.

Ce fut pour nous tous une journée de douce émotion et de rayonnante espérance que celle où fut scellé le pacte d'union et de concorde d'où sortit la nouvelle famille algérienne.

La réunion eut *ce caractère de grandeur et de simplicité qui convient*

aux spirites, et aucune note discordante ne vint troubler cette imposante manifestation de nos croyances et de nos sympathies.

Après avoir rappelé les circonstances où sur le désir formel de M. Léon Denis, il dut accepter le poste d'honneur de la présidence, M. Foix remercie et félicite bien vivement l'auditoire et fait appel, en vue des débats qui vont s'ouvrir, aux sentiments de tolérance et de bienveillance réciproques qui sont ceux de tous les vrais spirites.

Cet appel fut entendu : la discussion soulevée par l'examen des statuts fut chaude parfois, mais ne cessa pas un seul instant d'être courtoise, et c'était un spectacle réconfortant et rare maintenant dans ce beau pays de soleil, qu'une nombreuse réunion d'algériens discutant et votant avec le calme et la dignité de citoyens plus soucieux de leurs devoirs que jaloux de leurs droits....

Les statuts proposés par le comité d'initiative furent adoptés sans modifications importantes. Ces statuts donnent à l'œuvre le double caractère d'une société d'étude et de vulgarisation ; mais elle est par dessus tout l'union des cœurs et des intelligences dans l'intérêt supérieur de la doctrine.

En effet, l'art. 21 est ainsi conçu :

En acceptant dans la lettre et dans l'esprit les statuts de la Fédération, les adhérents prennent l'engagement moral de faire application autour d'eux et surtout entre eux, des principes de tolérance, de bienveillance et de philanthropie qui sont le fondement même de la morale spirite.

Et pour donner à ces principes devenus des règles de conduite, une sanction éloquente et significative, les adhérents promettent de soumettre au Président de la Fédération les difficultés ou différends qui pourraient surgir entre eux.

Les statuts votés, l'Assemblée procède à la nomination du Conseil d'administration dont nous donnons plus loin la composition ; puis M. Foix, président, prend la parole en ces termes :

Frères et sœurs,

Nous voici arrivés au terme de nos modestes travaux : les statuts que nous venons d'élaborer ensemble consacrent la formation définitive de la Fédération.

Désormais, une famille nombreuse et unie va affirmer son existence au sein de la société algérienne. Désormais nous allons marcher ensemble sur le chemin du progrès, unis par l'amour commun de la vérité, soutenus par le désir commun du bien, et c'est au plus modeste d'entre vous qu'est confié le gouvernail du navire qui porte toutes nos espérances.

C'est le devoir, m'a-t-on dit; c'est votre devoir, m'a dit M. L. Denis, et me voici offrant, pour le triomphe de notre cause, tout mon cœur, toute l'ardeur de mes convictions irréductibles. Que ne puis-je offrir davantage!

Et maintenant, vous que n'a pas arrêtés l'insignifiance même de ma personne, rassurez-vous. Pilote vigilant et avisé, je sais que les mers les plus calmes recèlent parfois de terribles écueils, qu'il est des passes dangereuses et que le vent ne souffle pas toujours du côté du port.

Mais, ce que je n'ignore pas non plus, c'est qu'avec une persévérance opiniâtre, soutenue, la foi dans une cause belle entre toutes les causes contre laquelle s'émoussent les critiques, les suppositions plus ou moins bienveillantes et parfois même les flèches acérées des sceptiques ou des jaloux, on finit par arriver au port de ravitaillement et de refuge.

D'ailleurs, qu'aurions-nous à redouter ? Unis fraternellement par une étroite communion de vues et de sentiments, guidés par nos amis de l'espace, heureux de l'œuvre entreprise, que sont désormais pour nous les épines des buissons, les cailloux de la route, les ornières du chemin ?

Notre fédération algérienne fut une pensée bien chère à notre grand ami, à notre grand apôtre, M. L. Denis. Née maintenant du concours de vos volontés et de vos sympathies, elle doit être ici, sur cette terre algérienne, une œuvre de paix, de solidarité, de progrès intellectuel et moral.

. . . .

Efforcez-vous, maintenant de revivre quelques instants les émotions qui faisaient ici même palpiter vos âmes aux heures inoubliables des conférences de notre éloquent propagateur.

La voix s'est tue, mais les vibrations sont éternelles, et l'appel qu'i nous adressait retentit encore au fond de notre cœur.

Le moment est venu de répondre à cet appel, de regarder en face la route tracée, le devoir à accomplir.

Fédérer les groupes existants, en organiser d'autres ; unir dans un faisceau puissant tous ceux que le spiritisme a élevés ou consolés ; propager avec méthode et discernement ses principes, ses théories ; dépouiller la doctrine de ces pratiques grossières ou théâtrales qui n'en sont que la parodie ; lui donner le caractère noble et élevé qui est le sien ; assurer enfin autour de vous le rayonnement de sa philosophie et de sa morale : voilà le but. Le Maître a dit : « Votre premier devoir est de vous aimer, le second est de vous instruire ». Par l'union de nos intelligences et de nos cœurs, nous essaierons de réaliser autant que possible l'idéal entrevu ».

. . . .

M. Lovera, vice-président, propose à l'assemblée de nommer M. Léon Denis président d'honneur de la Fédération.

Cette proposition provoque dans l'auditoire d'unanimes accla-

mations, modeste mais éloquent témoignage de reconnaissance et d'admiration pour le grand penseur dont la parole ardente et convaincue a jeté dans nos cœurs les germes féconds des moissons futures.

. . . .

Le Conseil d'administration est ainsi composé :

Président : M. Foix.

V. Présidente : Mme Cuenin.

V. Président : M. Lovera.

Secrétaire général : Mme Henricet.

— adjoint : M. Troussel.

Membres du conseil. — Mesdames : Flasselières, Vigouroux, Devin, Gallais, Troussel, Chamot, Mlle Lafontaine ; Messieurs Déchaud, Saliba, Simon, Pourtère, Cornevin, Quennesson.

C. FOIX.

Président de la Fédération.

à Mustapha-Belcourt.

Alger.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT

par feu EDMOND GURNEY. COMPLÉTÉ F. W. H. MYERS.

Suite

XV

Le cas suivant m'a été communiqué lorsque déjà le reste de ce mémoire était sous presse et il est encore incomplet. Les initiales données ne sont pas les véritables.

On remarquera que la valeur démonstrative de ce fait vient de ce qu'il y a au moins quatre percipients séparés et que des manifestations furent observées par plusieurs personnes simultanément. L'impression éprouvée par chaque percipient séparément pourrait être considérée comme une simple hallucination subjective, opinion

admise tout naturellement par Miss A... dont le récit est le premier de ceux qui vont être reproduits.

Mais un tel ensemble d'hallucinations subjectives se produisant séparément et suggérant toutes l'idée du même décédé, les unes d'après l'aspect du fantôme, les autres d'après la localité où se produisit le phénomène formerait, à mon avis, un groupe de coïncidences sans aucun exemple. La première apparition survint quelques semaines après la mort ; les autres se montrèrent à plus d'une année d'intervalle. Mme X... mourut dans la ville de X... le 18 septembre 1886, à 4 heures du matin.

La première personne qui observa une apparition anormale fut Miss A..., cousine de la défunte, qui écrit ce qui suit à la date du 4 mars 1889 :

« J'ai toujours considéré que ce que j'ai vu a ébranlé mon système nerveux et déprimé mes forces, spécialement lorsque j'ai été témoin de la mort subite de ma cousine. Six semaines après sa mort, je m'éveillai avec le sentiment que quelqu'un était dans ma chambre près de moi ; je parcourus ma chambre des yeux et aperçus Mme X... assise devant la fenêtre, sur une chaise berceuse. Elle portait une robe blanche avec un tour de cou plissé. Elle avait la figure tournée de mon côté et je la vis distinctement. La peur me fit fermer les yeux, et quand je les rouvris, elle avait disparu. Quinze jours plus tard, je m'éveillai de nouveau avec la même impression, à 4 heures du matin : Mme X... était encore assise sur la même chaise. Cette fois, je la regardai bien fixement, elle se leva, traversa la chambre, se dirigeant vers le lit et de la main gauche jeta à terre les couvertures. Je me dressai sur mon séant, sous le coup de la terreur et je m'écriai : « Oh ! que voulez-vous ? » Elle se baissa et dit très distinctement : « Trois jours, seulement trois jours ! » et elle disparut. Je me levai terrifiée, j'allumai le gaz et cherchai partout, mais ne trouvai rien. Cela me rendit tout à fait malade et nerveuse ; aussi j'appelai le médecin, mais depuis ce jour je ne vis plus rien. J'ai entendu tout le monde dans la famille parler des nombreuses apparitions qu'elle fit depuis, mais je me suis bien gardée de jamais dire un mot ».

Ces apparitions, les seules dans lesquelles le fantôme fut reconnu, eurent lieu dans une maison peu éloignée de celle où

Mme X... était morte. Toutes les autres manifestations se produisirent dans la maison même de Mme X...

Le second percipient fut M. X... lui même, qui écrit à la date du 5 Mars 1889 :

« Il y a un an, j'allai, selon ma coutume, me coucher entre 11 h. et 11 h. 1/2. Mon lit était près de la porte et je couchais avec mon fils, âgé de 4 ans. Comme je le fais toujours, je fermai ma porte à clef et j'éteignis le gaz. Je fus réveillé par un bruit de choc inusité, qui semblait bien provenir d'un point très rapproché de moi. J'ouvris les yeux et comme je me tournais vers la porte, je fus fort surpris de voir distinctement une forme qui semblait être celle d'une femme en costume de nuit ; quant à ses traits, il me fut impossible de les distinguer. Lorsque je l'aperçus, elle se tenait debout près du lit. Je me sentis comme paralysé et tout à fait glacé. A plusieurs reprises je fermai et rouvris les yeux et toujours je la voyais à la même place, sans aucune modification. Enfin je fermai les yeux une dernière fois, et lorsque je les rouvris, elle avait disparu. Il me sembla que je restai glacé pendant un certain temps avant de sentir un nouveau flot de chaleur, qui me rendit un peu de force et assez d'assurance pour essayer de me mettre sur mon séant, afin de réfléchir à ce que je venais de voir. A ce moment l'horloge sonna trois heures. Je sortis de mon lit, allumai le gaz que je tins assez bas, pratique que j'ai toujours suivie depuis cette nuit et je ne vis plus aucune autre apparition dans la suite. Ceci arriva trois mois après l'apparition qui avait surpris Miss X....

« Cinq mois plus tard, je fus réveillé d'un profond sommeil par un terrible bruit de fracas dans ma chambre, imitant celui que ferait le globe entourant mon bec de gaz, qui, se détachant, viendrait tomber sur le marbre d'une table de toilette et s'y briserait. Mais, comme le gaz était allumé, je pus me convaincre que rien de semblable ne s'était produit. Mon jeune fils, qui couchait avec moi, également réveillé par le bruit, me demanda : « D'où vient donc ce bruit, papa ? » Je réfléchis quelques instants en silence sur la cause probable de ce fait, puis je me levai et recherchai ce qui avait pu se briser et je levai le gaz à cet effet, mais sans aucun résultat. A ce moment, l'horloge marquait 2 h. 27 m. Je me recouchai. La première question que je posai, le matin, à Mlle B... dont la chambre

était voisine de la mienne, fut : « Avez-vous entendu quelque bruit cette nuit, ou avez-vous brisé quelque chose ? » Elle répondit que non et je n'ai jamais pu découvrir la cause de ce tapage.

« Depuis cette époque, nous entendons constamment des bruits de pas montant et descendant l'escalier, des craquements dans ces escaliers, et il nous arrive de voir la porte de la salle à manger s'entr'ouvrir doucement, sans aucune apparition. »

Comme je demandais à M. X... si l'ouverture de la porte ne pouvait être attribuée à l'action du vent ou à ce qu'elle avait été mal fermée, il me répondit :

« Ce fait ne s'était jamais produit auparavant et il a cessé complètement aujourd'hui. Je ne pense pas que le vent l'ouvrirait de cette façon. La porte était poussée contre, mais non assujettie. Miss B..., avec une dame de nos amies et moi-même, nous étions assis dans la pièce. Notre attention fut attirée par les craquements de la porte et nous avons vu nettement la porte s'ouvrir d'un tiers et rester ensuite immobile ».

Lorsque le fantôme apparut à M. X... il n'y avait pas de lumière dans la chambre. Le bruit de bris de glace survint à 2 h. 27 du matin, dans une nuit de novembre 1888. Dans ce même mois, le fils aîné de M. X..., âgé de 10 ans, qui couchait seul dans une chambre, dit qu'il avait été visité par une forme tout en noir, qui disparut. Mais ceci peut fort bien n'être qu'une hallucination subjective provoquée par les conversations qui, à ce moment, avaient surtout les apparitions pour sujets.

M. X... n'a pas eu d'autres hallucinations des sens.

Après M. X... le percipient qui suit est Miss X..., sœur du veuf, qui nous donne le récit suivant :

Février 1889.

« Ma belle-sœur mourut en septembre 1886. Huit jours plus tard, je vins tenir la maison de mon frère, je couchais dans la chambre où elle était morte et cela dura ainsi pendant 13 mois. Puis j'allai passer quatre mois chez moi à Clifton. Je fus remplacée par une jeune dame de nos amies. Je revins lorsqu'elle fut partie et je demeurai là encore trois mois. Un soir, nous restâmes longtemps à causer au rez-de-chaussée et il était 12 h. 15 m. lorsque nous allâmes nous coucher. J'étais à peine seule dans ma chambre depuis quelques minutes, quand j'entendis tout à coup un bruit qui me fit

ouvrir les yeux et je vis une forme enveloppée de blanc, qui se tenait près de mon lit. Elle avançait la main, comme si elle avait voulu relever les couvertures.

« Dans ma terreur, je poussai un cri et, portant mon bras en avant, je dis : « Qui est là ? Qu'est-ce cela ? » Elle recula de cinquante centimètres environ, puis s'avança de nouveau. Le grand cri que j'avais poussé fit venir mon frère, dont la chambre était voisine de la mienne. Dès qu'il ouvrit la porte, l'apparation se dissipa et je ne l'ai plus jamais revue depuis.

« Mon frère me dit que pendant que j'étais retournée chez moi, il avait été réveillé une nuit par une impression de froid. Il vit debout, près de lui, une forme blanche qui resta quelque temps, puis s'évanouit après lui avoir causé une grande frayeur. »

Miss X... n'a jamais eu aucune autre hallucination.

Une autre personne qui vit l'apparition fut Miss B..., qui vint tenir la maison de M. X..., au printemps de 1888. Ce fut pendant l'été de cette année qu'elle eut cette vision, mais elle n'a pas conservé la date exacte.

4 Mars 1889

» Je voudrais bien vous faire une description exacte de l'apparition que j'ai vue trois fois dans ma chambre à coucher, mais je crains bien de ne pouvoir y arriver. La première fois, la forme vêtue de blanc vint au pied de mon lit et y resta fort peu de temps. Elle me parut être une femme assez grande, mais elle était tellement enveloppée dans sa draperie blanche, que je ne pus bien voir la tête. Je ne la quittai pas des yeux un seul instant, et cependant je ne puis dire comment elle partit ; elle était arrivée subitement. Les trois fois que je la vis, elle présentait bien le même aspect et la dernière fois elle vint se placer à côté de moi ; cependant quoique je ne l'aie pas quittée des yeux, et que je ne me sois pas détournée, je ne puis dire à qui elle pouvait ressembler. Bien des semaines se sont écoulées depuis que je l'ai vue. Une de ces dernières nuits, à l'heure ordinaire, c'est-à-dire vers minuit, j'ai entendu du bruit à ma porte, mais je n'ai rien vu.

« Je ne me laisse nullement impressionner par ces sortes de choses, mais je voudrais bien savoir ce qu'elles signifient ».

De tout ceci il faut admettre qu'une apparition s'est présentée sept fois à quatre personnes différentes, sans compter l'enfant de

dix ans. La plupart de ces apparitions eurent lieu assez longtemps après la mort, pour qu'il soit impossible de les attribuer à la préoccupation d'un deuil récent. Le violent bruit entendu peut être comparé à celui qu'observa le général Campbell, dont il sera question dans l'appendice.

XVI

Dans le cas suivant où deux phénomènes de même ordre furent constatés par le même percipient, l'impression éprouvée par celui-ci fut partagée dans l'un des cas, mais avec quelques différences de détail, par un second percipient.

Ce récit nous a été communiqué par Miss Lister, dont nous supprimons l'adresse, pour cette seule raison, que cela pourrait lui causer des ennuis, si un jour elle prenait la résolution de louer sa maison.

8 Mars 1888.

« Il y a quelque temps, une de mes amies eut le malheur de perdre son mari. Il était âgé de 53 ans et mourut le 17 avril 1884. Leur union n'avait duré que cinq ans et cette perte l'affecta profondément. Elle me demanda de venir vivre avec elle.. .

J'acceptai et restai six mois chez elle. Un soir, vers la fin de l'été, je manifestai l'intention de monter prendre un bain. « Faites-le, répondit-elle, mais auparavant, je vous demanderai d'aller me chercher ce petit volume que j'ai laissé hier sur la table du salon. » Je partis sans lumière, car je n'ai jamais connu la peur et j'ai l'habitude de marcher dans l'obscurité ; j'ouvris la porte du salon et m'arrêtai une minute, cherchant à me rappeler où elle l'avait déposé, lorsque à mon grand étonnement, je vis son mari assis à la table, sur laquelle il appuyait son coude tout auprès du livre. Ma première pensée fut de dire que je ne l'avais pas trouvé ; la seconde fut de retourner sans le livre, mais en lui disant tout ce que j'avais vu. Cependant, comme je m'étais vantée de ne pas savoir ce que peut être la peur, je me décidai à le prendre et m'avançai vers la table. Le fantôme paraissait souriant, et comme s'il eût connu mes pensées. Je pris le volume et le portai à mon amie, sans lui dire ce qui venait d'arriver. Je me rendis ensuite dans la salle de bain et je n'y pensai plus.

Mais je n'y étais pas depuis vingt minutes, lorsque j'entendis

mon amie venir et ouvrir la porte du salon. Je ris en écoutant s'il s'y trouvait encore ; mais bientôt j'entendis mon amie se précipiter hors de la pièce, descendre quatre à quatre, et agiter fiévreusement la sonnette de la salle à manger. Une servante accourut ; je m'habillai aussi rapidement que possible et je descendis près d'elle, que je trouvai pâle et tremblante. « Que se passe-t-il ? » lui dis-je. « Je viens de voir mon mari, » répondit-elle. « Quelle sottise ! » lui répliquai-je. « Oh ! Non, je l'ai bien vu, ou du moins, si je ne je ne l'ai pas réellement vu, il m'a parlé deux fois. Je me suis échappé de la chambre, mais il m'a suivie et a posé sa main glacée sur mon épaule. »

« Ce que je trouve étrange dans ce fait, c'est que j'avais à peine vu ce Monsieur deux ou trois fois,et je ne puis comprendre pourquoi c'est à moi qu'il est apparu, quoique je ne pensais certainement pas à lui à ce moment. »

« L'autre apparition que je vis fut celle d'une vieille dame que je n'avais jamais vue et dont je ne découvris l'identité qu'après en avoir fait la description à une personne qui l'avait connue. Elle m'apparut en plusieurs circonstances et il m'arriva d'en parler au Monsieur auquel je viens de faire allusion et qui me dit que j'étais le jouet de mon imagination ; ajoutant que si je m'étais trouvée en présence d'un esprit, j'aurais été trop effrayée pour rester devant lui assez longtemps pour pouvoir ensuite en faire la description. Je lui répondis que je voudrais bien que celui qui a entendu parler de ce fait m'apparût après sa mort, afin de voir s'il parviendrait à m'effrayer. Je n'avais pas d'autre pensée lorsque je vis l'apparition et je me demandais ce qu'il pouvait y avoir de commun entre elle et moi. »

L. A. Lister.

En réponse à mes questions, cette demoiselle m'écrivit :

13 Mars 1888.

« J'avais une double raison pour ne pas vous donner le nom du gentleman : la première, c'est que j'écrivais sans l'autorisation et même à l'insu de sa veuve. La seconde, c'est qu'actuellement une famille du nom de X... habite ici : ils sont extrêmement impressionnables et se hâteraient de partir, s'ils entendaient parler d'apparition. M. X... mourut en avril 1884, son apparition n'eut pas lieu avant les premiers jours d'octobre. Je n'ai pas pris note de la

date, mais j'ai passé six semaînes à Lowestoft avec sa veuve. Nous nous y rendîmes le 19 août et notre retour ici eut lieu après la saint Michel. Ce fut peu après ce retour que survint l'événement.

Ce fut ici que se produisit l'apparition de la vieille dame. En juin 1883, mon père acheta de Madame X..., une maison où la tante de cette dame venait de mourir. Cette dame vivait seule et un matin on l'avait trouvée morte dans son lit. La locataire craignant quelque malheur, avait enfoncé la porte. Ce ne fut que longtemps après que mon père apprit ces détails.

L'appaiition eut lieu le jour où on donna, aux *Pêcheries*, une fête spéciale dont le produit devait être affecté à l'érection d'une église. Quelques amies étaient venues et voulaient m'entraîner avec elles, mais je fus retenue par la crainte de laisser la maison tout à fait à l'abandon.

Dans l'après-midi, ayant approché ma chaise de la fenêtre qui s'ouvre derrière la maison sur le jardin, je m'occupais de travaux de couture, résolue de continuer jusqu'à ce que je ne pusse plus y voir. Au bout de quelques minutes, je tournai mes yeux vers le dehors, cherchant à me figurer ce que pourrait être l'exposition, puis reportant mes regards vers l'intérieur, je vis près de moi la vieille dame qui me regardait. « Qui peut-elle bien être ? » me dis-je en regardant de nouveau dehors ; « c'est sans doute quelqu'un venu ici par erreur, ou peut-être quelque voisine. » Mes yeux revinrent ensuite vers elle et y restèrent fixés assez longtemps pour me permettre de me rendre compte de tous les détails de son costume. Je regardais de nouveau vers la fenêtre, me demandant avec surprise si je n'avais pas laissé une porte ouverte, et ne comprenant pas que je ne l'eusse pas entendu venir. Je réfléchis ensuite combien il était absurde de ne pas le lui demander, et je me disposais à lui poser la question, mais elle était partie aussi silencieusement qu'elle était venue. Je cherchai partout dans la maison, visitant les meubles, les alcôves, etc., mais il me fut impossible de découvrir aucune trace.

Je savais que la servante que j'avais alors avait déjà habité la maison. Je résolus donc de lui faire la description de la vieille dame, sans lui dire pourquoi. Je signalai plusieurs particularités sur son compte et j'ajoutai : « je crois, Phœbe, que c'est elle que j'ai vue

un jour : je vais vous dire comment elle était. Elle était assez petite et mince, avec des yeux bruns et un long nez. Elle portait un chapeau noir avec une fleur ou un nœud rouge sur le côté, une robe et des mitaines noires, un fichu blanc bordé de dentelle plié en coin et retenu par une broche. A chaque instant Phœbe m'interrompait en disant : « C'était bien elle, miss. » Elle m'affirma enfin qu'elle portait toujours un fichu semblable.

Trois semaines plus tard, comme j'étais seule de nouveau, je sortis rapidement de la salle à manger et me rendais dans la pièce où j'avais vu la vieille dame, lorsque levant les yeux vers la cage de l'escalier, je la vis descendre. Cette fois elle portait une robe violette. Je m'arrêtai au pied de l'escalier, me disant que je pourrais ainsi l'arrêter au moment où elle passerait. Nous restâmes bien dix minutes à nous regarder, puis elle remonta l'escalier comme l'eût fait un être humain. Quoique je n'eusse entendu aucun bruit, je restai convaincue que quelqu'un voulait se moquer de moi. Je me précipitai donc sur ses traces, mais au tournant de l'escalier elle disparut. Comme la première fois je visitai toute la maison, mais sans plus de succès. Lorsque Phœbe revint, je lui dis : « Est ce que Miss. S..., portait quelquefois une robe violette ? » « Oui, Miss... Elle ne portait jamais deux jours de suite la même robe. » Depuis cette époque, je n'ai jamais revu la vieille demoiselle. J'étais à ce moment en parfaite santé. »

Laura Lister.

(Les trois paragraphes suivants sont de M. Gurney, qui a étudié ce cas.)

« Miss Lister avec laquelle j'ai eu une longue conversation, est, autant que j'ai pu en juger, un témoin très perspicace. Elle est certainement tout le contraire d'une femme impressionnable ou superstitieuse. Elle n'eut jamais d'autre hallucination. Elle fut un peu troublée devant l'apparition de M. X... ; mais cela ne l'empêcha pas de s'avancer vers la table devant laquelle il était assis. Il était vêtu de noir. Dans ce cas, la pièce était éclairée par un brillant clair de lune et elle le vit bien nettement. La dernière conversation qu'elle eut avec lui, eut lieu plusieurs mois avant sa mort subite, à une époque où il jouissait d'une parfaite santé. Malheureusement il nous a été impossible de trouver l'adresse actuelle de la veuve de M. X..., qui s'est remariée depuis.

Quant à la première apparition de la vieille dame, Miss Lister soutient qu'il est tout à fait impossible que ce fût une personne réelle venant de la rue. En effet, la porte du vestibule fait un bruit considérable en s'ouvrant et en se refermant,et elle l'aurait sûrement entendue. Du reste, elle ne pouvait être ouverte du dehors. Elle remarqua avec surprise qu'il n'y avait aucune trace de pas. Elle chercha la visiteuse en regardant en haut, mais elle avait bien disparu.

Phœbe s'est mariée et Miss X..., ignore son adresse. La nièce de Miss X.... à qui on a demandé une description de sa tante et de ses costumes, n'a pas répondu. » Le cas de M. Cowley [vol. II p. 213] et celui de M Jupp [vol. I, p. 322] appartiennent à la même catégorie. Il y a aussi bien des analogies dans le cas communiqué par le général Campbell, aujourd'hui décédé. Des bruits et divers autres phénomènes furent observés par diverses autres personnes ; mais un seul percipient, une enfant qui n'avait pas connu la défunte, vit une apparition que les autres reconnurent à la description qu'elle en fit. On trouvera dans l'appendice de ce mémoire ce récit qui est long et détaillé.

Il faut peut-être aussi faire rentrer dans la même catégorie un cas résumé dans une note des *Fantômes des Vivants*, mais que nous allons donner ici avec tous ses détails.

(*A suivre*) Pour la traduction : Dr DUSART.

Spiritisme Expérimental

SÉANCE DU DIMANCHE 7 JUILLET 1901

Sont présents ; M. et Mme L... et le Dr Dusart. Médium : Mme L...

Au cours de la séance un esprit, se présentant comme le guide du médium, déclare qu'il facilitera nos recherches dans toutes les limites de son pouvoir et que, dans ce but, il s'efforcera de nous amener des esprits qu'aucun de nous n'aura pu connaître et sur lesquels il nous sera possible de nous renseigner, pour établir leur identité.

En effet, un esprit s'empare du médium et parle de la façon suivante :

« Je suis Jean-Baptiste Goucez, j'étais ouvrier à Lessine (Belgique) et je ne me rends pas bien compte du temps écoulé depuis ma mort. Il me semble qu'il y a plusieurs années. Depuis que je suis dans ce monde, on me dit que quand j'étais sur terre j'étais un médium voyant ; mais, faute d'instruction, je n'ai pas compris les visions que j'avais et elles n'ont pu être utiles. Il paraît que je devrai m'incarner de nouveau et recommencer, lorsque j'y serai suffisamment préparé. Voici la vision qui m'a fait la plus grande impression :

J'avais un frère avec lequel, lorsque nous étions encore des jeunes gens, vers l'âge de 20 ans, j'avais eu une discussion si vive, que nous nous étions gifflés et que je lui avais dit *que jamais je ne lui pardonnerais*. Il mourut longtemps après et peu de jours après sa mort je vis arriver chez nous un *chat roux* que je ne connaissais pas. Il me suivait partout et me regardait d'un air si drôle, que je pris peur et allai trouver le doyen de Lessine pour lui demander ce que je devais faire. Il me dit : la première fois que vous vous trouverez seul avec lui, demandez-lui tranquillement ce qu'il vous veut.

Je l'ai fait et à peine avais-je parlé, que je vis derrière lui, mon frère, qui me dit : « Frère, il faut pardonner ! « Je n'ai eu que la force de lui répondre : « frère, je te pardonne ». Tout disparut pour ne plus jamais revenir. Quant à moi, je rentrai si troublé, que je fus malade pendant six semaines ».

On a pu retrouver des parents de Goucez, neveux et nièces, et voici ce que l'on a appris :

Goucez était ouvrier dans les carrières de pierres de Lessine. Il était très vigoureux et à 50 ans il défiait encore les jeunes gens pour le maniement des plus lourdes pierres. Pendant sa jeunesse, il partageait la passion de beaucoup de ses compatriotes pour l'éducation des pinsons et assistait à tous les concours. Un jour, son frère tua son sujet favori et Jean-Baptiste en conçut une telle colère, qu'il frappa son frère et lui déclara *qu'il ne lui pardonnerait jamais*. Ce frère mourut de longues années plus tard et tout semblait oublié. Cependant, peu de jours après cette mort, la famille vit venir un *chat roux* inconnu dans la maison. Il se laissait caresser par tous, mais suivait constamment J.-Baptiste et n'acceptait de nourriture que de sa main. Il le regardait d'un air si étrange que J.-Baptiste superstitieux et croyant aux sorciers, prit peur et s'adressa au doyen

de Lessine. Lorsque J.-Baptiste fut guéri de la maladie causée par l'effroi dont il fut frappé, on lui fit raconter toute son histoire et ses parents s'accordent sur tous les détails ci-dessus. Il est inutile de faire remarquer qu'on ne leur a pas fait connaître dansquel but on leur demandait des renseignements sur leur oncle.

Dr DUSART.

Cet épisode du chat roux nous paraît purement accidentel. C'est probablement une coïncidence fortuite qui a fait que l'apparition s'est produite peu de temps après l'arrivée de l'animal dans la maison, et l'esprit supertitieux de l'ouvrier a établi une relation de cause à effet où il n'y avait qu'un rapprochent accidentel.

Note de la rédaction.

SOCIÉTÉ SPIRITE VALENTIN TOURNIER

Le samedi 10 août, nous étions sept personnes réunies dans un salon, nous prîmes tous place sur des sièges ; au milieu, et à un mètre environ de chacun de nous, se trouvait un guéridon que personne ne pouvait toucher, et sur lequel étaient posés une boîte contenant du papier et deux crayons, et sur cette table encore, une petite sonnette. Nous tenions tous un cordon, qui faisait le cercle et avait pour but de mettre en communication les fluides émanant de chacun. Nous fîmes alors l'obscurité. Au bout d'environ un quart d'heure, monsieur Salloc fut touché à la main et au bras. Presque aussitôt la table s'approcha de monsieur Pinard en glissant sur le tapis ; plusieurs petits coups furent frappés sur le guéridon, et quelques secondes après, madame Darget eut son fauteuil légèrement poussé et déplacé. Le guéridon tomba par terre et dans sa chute l'on reconnut plus tard qu'il avait eu un pied cassé.

Bientôt quelque chose tomba dans le salon et sur plusieurs personnes, c'était comme une petite pluie de sable fin, quelqu'un s'avisa d'y goûter, et nous reconnûmes que c'était du sel ! Ceci eut lieu à plusieurs reprises.

Après un instant de silence, nous entendîmes des coups légers dans le fauteuil de madame Darget. Nous demandâmes à l'esprit s'il voulait dire son nom, et au moyen du langage employé dans ces occasions, il répondit que oui. Madame Darget épela l'alphabet

et l'esprit frappait à chaque lettre du mot qu'il voulait exprimer. C'était « Gambetta » et il nous dit cette phrase textuelle : « France, prépare-toi ».

C'était tout ce qu'il voulait nous apprendre pour ce soir, car il ne répondit plus à l'alphabet et se mit à frapper joyeusement dans le fauteuil une marche militaire, heureux de nous avoir fait comprendre ce qu'il désirait. Après cela, ayant attendu quelques minutes, nous levâmes la séance.

Ravis de ces premiers succès, nous ne voulûmes pas nous séparer si vite et, reprenant nos places, nous fîmes de nouveau l'obscurité. Le guéridon cassé était remplacé par une petite table, sur laquelle était posée, comme tout à l'heure, la boîte contenant le papier et les crayons, et la sonnette à côté. A peine nous étions-nous replacés que la table se mit à glisser dans la direction de monsieur Pinard. Tout à coup, entre monsieur Pinard et madame Salloc partit un coup de sifflet, doux et court. Puis nous entendîmes le crayon qui écrivait sur le papier et les feuilles qui se tournaient dans la boîte. Cela dura plusieurs minutes et lorsque l'esprit eut fini, il tambourina avec joie sur la cassette. L'on sentait qu'il était très content d'avoir réussi à nous écrire ce qu'il voulait. Un sifflement doux et prolongé se fit entendre, comme si l'esprit eût soufflé dans une musique d'enfant : c'était un petit air.

Madame Darget et madame Salloc ont senti le souffle passer sur leur front. Une troisième fois, ce bruit recommença, mais moins longtemps. La sonnette tinta alors dans l'air à plusieurs reprises, puis elle se promena de madame Darget à madame Salloc. Ces deux dames furent touchées presqu'en même temps par des objets, et plusieurs fois de suite ; c'était probablement la boîte qui allait de l'une à l'autre puisque nous entendions distinctement le bruit qu'elle faisait en se reposant sur la table. Elle fit ce manège-là plusieurs fois, puis finalement elle fut lancée sur les genoux de madame Salloc, tandis que la sonnette s'était déjà posée sur sa tête depuis quelques instants. Il faut remarquer que ces deux dames étaient séparées par monsieur Pinard et que la boîte, pour les toucher presqu'en même temps toutes les deux, était obligée de faire rapidement un certain chemin. Des bruits se produisirent sur les vitres de la fenêtre et madame Darget ayant demandé qu'on lui répétât un

air qu'elle venait de chantonner, sa demande fut exécutée instantanément. Ceci au moyen de coups marquant le rythme de l'air.

Enfin tout ayant cessé, nous fîmes la lumière. Madame Salloc avait en effet la sonnette sur la tête et la cassette sur les genoux; elle nous dit que la sonnette lui pesait beaucoup plus maintenant que le salon était éclairé que tout à l'heure dans l'obscurité. Nous ouvrîmes enfin la boîte et nous y vîmes ces mots écrits sur deux feuilles de papier « Libret, bonsoir ». Il faut dire que Libret est l'esprit familier de monsieur Pinard.

DENISE TEGRAD.

Etaient présents Mmes Darget, Salloc, Mlles X... Y... Z... Et Mrs Pinard, Darget et Salloc.

Comment je suis devenu Spirite !

(Suite)

Voici une communication typtologique, toujours obtenue par le même médium :

« Quelles éblouissantes splendeurs m'environnent dans ce lieu où je n'entends que des chants d'allégresse, l'expression de reconnaissance et de gratitude envers celui qui créa ces magiques et inimaginables merveilles ! Que la terre est sombre et triste ! Que le Soleil qui éclaire votre monde est lugubre, en comparaison des éclatantes lumières au milieu desquelles je vis dans une extase continuelle. Oui, je remercie et bénis Dieu de m'avoir éprouvé par une vie de souffrances et de déceptions. Oh oui ! que je le bénis de m'avoir donné le courage de la résignation !

« Vous, mes amis, qui traînez encore une existence dont chaque pas est souvent accompagné ou plutôt marqué par une douleur, acceptez sans murmurer les épreuves en échange desquelles Dieu vous offre un bonheur dont jamais un nuage n'obscurcira la sérénité.

« Que de fois l'homme s'est égaré dans l'obscure obsession de la vie, faute de guide, et, parce que,courbé sous l'infortune, il a laissé

pencher la tête vers la terre au lieu de tourner ses regards vers le Père Eternel. Laissez couler les larmes, car elles soulagent le cœur et lavent les souillures de l'âme. Dieu recueille une à une les larmes du repentir et de la résignation comme autant de joyaux précieux, et les garde au pied de son trône éternel jusqu'au moment où l'âme comparaîtra devant lui, pour rendre compte de sa mission.

« Voyez comme l'homme s'accroche à une vie qui ne peut lui offrir en échange de tant d'efforts que les amères jouissances de la matière ! Voyez avec quelle infatigable ardeur il poursuit l'objet de ses préoccupations continuelles, la fortune, sans songer un moment que la mort est peut-être là à ses côtés, froide et inexorable, prête à le frapper au moment d'atteindre le but ! Combien ont été surpris par la foudre sans avoir eu le temps de songer à l'avenir de leur âme et de verser une larme de repentir. Alors que de terribles déceptions, de stériles regrets pour cette âme qui, frappée d'une juste punition, verra que le rêve de sa vie n'était qu'une chimère. Car, à celui qui n'aura vécu que pour lui seul, sans s'occuper de ses semblables, Dieu dira : « Tu t'es laissé dominer par l'égoïsme, tu as « passé à côté de ton frère indigent sans soulager son infortune, ton « cœur n'a pas connu la pitié. A mon tour, je serai sans pitié ; « éloigne-toi de moi jusqu'à ce que tu sois réhabilité par la souf- « france ».

« Si Dieu punit si rigoureusement les fautes, par quel ineffable bonheur ne récompense-t-il pas les bonnes actions ? Pratiquez la charité, c'est le chemin direct qui conduit vers Dieu. Ne comptez pas avec l'indigence, donnez avec amour ; que votre main s'ouvre généreusement et laisse tomber son obole dans celle du pauvre ; car sachez que Dieu ne vous donne les richesses qu'à titre de prêt, et qu'il demandera un compte rigoureux de leur emploi. Oui, Dieu demandera un compte terrible, inexorable à ceux qui, comblés de richesses, auront passé à côté de l'infortune sans l'avoir soulagée suivant le pouvoir de leurs moyens. Oh ! que le contact de l'or endurcit le cœur !

« Pénétrez avec moi dans cette demeure splendide où le riche convie les heureux de la terre ; les immenses salons brillamment illuminés sont décorés avec un luxe somptueux ; sous les lambris dorés, marchant sur des tapis moëlleux, s'agitent les invités

joyeux, insouciants ; partout règne une chaleur bienfaisante ; mais, au dehors la froide haleine de l'hiver fouette le visage des passants qui hâtent le pas, pressés qu'ils sont de rentrer chez eux pour réchauffer leurs membres engourdis par le froid.

« Là-bas s'avance, faible et tremblante, une femme vêtue à peine de quelques haillons ; son visage porte l'empreinte de la douleur et de la privation, son front, jeune encore, est marqué du sceau sinistre du désespoir. Dans ses bras, elle porte un enfant, pauvre petite créature à peine animée d'un souffle de vie et que la mère presse convulsivement contre sa poitrine, afin de ranimer son sang prêt à se glacer. Arrivée devant la demeure du riche, elle entend les joyeux accords des instruments accompagnés d'éclats de rire indiquant que là règne le plaisir. Dans ce moment, l'enfant se réveille en pleurant, disant d'une voix à peine intelligible : « Mère, j'ai faim ». A cet appel navrant, la pauvre mère sentit plus horribles les atteintes de la faim, mais que pouvait-elle donner ?

« La malheureuse n'avait pas mangé depuis un jour. Cependant, à cet appel déchirant du petit être à qui elle avait donné le jour, le sentiment de la conservation, un instant engourdi par une misère si cruelle, se réveilla dans le cœur de l'infortunée ; elle se dit : « Derrière ces murs, en face de moi, règne l'opulence ; peut-être l'hôte de cette magnifique demeure a-t-il le cœur généreux ; implorons sa pitié ? » Tremblante, elle sonne... Le maître de la maison croyant recevoir un invité attardé ouvre la porte et se trouve en face de la mendiante. « Que voulez-vous, lui demande-t-il d'un « ton brutal ? » La malheureuse, intimidée par l'arrogance de cet homme, murmure d'une voix suppliante : « Rien, monsieur, qu'un peu de pain, quelques miettes tombées de votre table et qui rendront à mon pauvre enfant les forces qui commencent à l'abandonner dans une lente agonie ». Mais le riche resta sourd et chassa de sa demeure l'ange de la charité qui s'était présenté à lui sous les haillons de la misère, et *lui*, il resta à la fête pour étouffer dans les entraînements du plaisir la voix de la conscience qui lui criait : « Tu viens de chasser impitoyablement une mère qui venait te « demander, à toi qui couches sur l'or, un morceau de pain. Tu ne « songes donc pas à tes propres enfants qui, peut-être un jour, « frappés par l'adversité, seront à leur tour obligés de tendre la

« main à l'aumône. L'égoïsme a tué dans ton cœur le divin senti-
« ment de la paternité, sinon tu aurais compris les poignantes dou-
« leurs, le navrant désespoir de cette femme, mère aussi, qui venait
« t'implorer en te jetant ce cri si sublime et si douloureux à la
« fois : POUR MON ENFANT ».

Le lendemain, on trouva morts de faim et de froid, devant la porte du riche, la mère et son enfant.

Le tableau que je viens de tracer n'est qu'une triste réalité de faits trop fréquents dans le monde ; mais aussi trois fois malheur à ceux qui, s'enivrant à la coupe des jouissances, noient, dans l'ivresse des plaisirs, la voix de leur conscience, qui est la voix de Dieu et qui, de temps en temps, frappe à la porte du cœur et réveille la raison engourdie en lui disant : « *Songez qu'il faut mourir* ». Mes amis, je finis en vous suppliant de ne pas oublier ceux qui souffrent. Dans ma vie, j'ai connu la misère ; elle fut ma compagne fidèle ; pendant de longues années, j'ai mangé le pain de l'indigence avec résignation.

« Encore une fois, vous qui demandez au spiritisme l'enseignement moral, pratiquez la charité ; c'est elle qui régénèrera l'humanité. C'est elle, elle seule qui la conduira jusqu'au trône du Père Eternel ».

Signé : HENRI MURGER.
Général H. C. FIX.

Vers l'Avenir

PAR

PAUL GRENDEL

(*Suite*)

D'Elos à Maïa

Quelle partialité incompréhensible que celle de ce père céleste créant des hommes pour la torture ou le bonheur éternels.

Je me résume, Maïa, si tu entends par Dieu la puissance créatrice de l'univers où concomitante à cette création, si tu as l'outrecuidance de te croire directement en relation avec la force indéfinissable et inconcevable, tu es l'esprit d'orgueil descendu des races passsées qui voulurent escalader le ciel, et tu resteras dans l'ignorance.

Quant à moi, convaincu de l'imperfection de mon être, je cherche à connaître ce qui m'est appréciable et je reste écrasé, anéanti devant l'immensité, me trouvant trop infime pour essayer de pénétrer jusqu'à la cause des causes.

As-tu quelques objections à me faire, ou ce débat sur la façon d'envisager Dieu est-il terminé ?

8

De Maïa

Non, Elos, cette désolante discussion ne peut se clore ainsi. Que m'importe ton Dieu perdu aux confins de l'inconnu ! Ce Dieu ne m'est rien, je ne suis rien pour lui. Je préfère le mien ; pitoyable à mes peines, il me comprend, il me répond. Toujours prêt à recevoir l'encens de mes prières, l'élan de ma pensée, il en fait mon avoir spirituel et me donne le repos. Il est en moi, je suis en lui. Ce Dieu fait les ministres du culte, il donne la vocation sacerdotale, il imprègne ses élus d'une grâce particulière, il est mon soutien, il veut être aimé au-dessus de tout et loué sans cesse. Il défend toute contestation religieuse. Ainsi j'aime et je conçois Dieu.

Les ministres du culte sont des hommes, ils peuvent avoir quelques faiblesses. Mais ils doivent réagir vigoureusement contre le mal, pourchasser l'athéisme et user de toutes les armes, de toutes les forces pour le soutien de la bonne cause. Nous, les fidèles, pieuse armée, nous devons obéi-aveuglement sans hésitation, sans discussion.

Tu nies la supériorité du prêtre, tu ignores qu'il est imprégné de l'esprit saint. Il a reçu le sceau sacré, il est le seul champion de la vérité.

Le christianisme domine le monde et donne à tous ses adeptes l'exacte notion du bien et du mal. Ainsi comprise, cette religion sublime élève l'homme, le pénètre complètement. Je fus quelque temps indifférente, puis subitement je devins croyante, entraînée, soulevée, au-delà du réel, par la foi. Dans l'ombre de l'église, aux parfums de l'encens et des fleurs, aux chants des pieuses filles et des enfants, mon âme connut les délices de la contemplation.

Dieu m'avait éclairée, je lui appartenais et abattant la raison froide et ergoteuse, je devins contemplative.

J'avais trouvé mon chemin de Damas, j'étais comme saint Paul visitée de la grâce.

Je reçus le baptême, Anne et mon directeur spirituel me conseillèrent de cacher cette conversion à mes parents. A mon tour, je porterai chez eux la lumière, je serai l'apôtre de la vérité.

Je me plais au jour atténué des édifices élevés pour le culte. J'y perds conscience de mon être, je m'élance vers le ciel, je plonge dans les délices de l'amour divin. Je prie, je m'abandonne à la grâce, j'agis sous la direction de mes guides spirituels, je ne laisse aucune prise aux vaines

rêveries, aux décevants sophismes des incrédules. Tu partageras mes croyances, Dieu ne me refusera pas cette grâce.

Si tu restes en ton orgueilleuse suffisance, tu perdras ton âme et une éternité de tourments et de regrets te punira de tes erreurs et de ton entêtement.

9

D'Elos

Voilà enfin, comme je l'attendais, la menace d'une peine éternelle pour un instant d'erreur. Ton cœur tendre et compatissant peut-il goûter le repos, le calme avec une pareille croyance ? Est-ce réellement l'idéal, le Dieu de bonté et d'amour, l'être suprême vers qui ton âme s'élance, qui absorbe tes pensées, annihile ton jugement et endort ta raison. Tu veux, dis-tu, l'aimer ainsi, tu es satisfaite et tu prétends me réduire à cette foi mesquine.

Ton Dieu, dans sa toute-puissance, sa grandeur infinie, sa sagesse absolue, m'a créé avec le désir de m'instruire, de comprendre, il m'a fait rebelle à l'injustice, il a ouvert mon entendement aux beautés de la nature, il m'a doué de la force nécessaire pour réagir contre les croyances conventionnelles, les préjugés, les erreurs, et parce que mon esprit s'ouvre et m'entraîne au delà des choses apparentes, parce que je conçois Dieu dans une écrasante apothéose et que j'ai conscience de ma faiblesse et de mon infériorité, il me châtierait éternellement !...

Eternellement, comprends-tu ce mot ?... Pour un temps inappréciable, pour la durée éphémère d'une vie imposée dans des conditions qui me font ce que je suis, je pâtirais, je souffrirais toujours !...Rien, regrets, prières, remords, supplications ne pourraient diminuer mon supplice ni tarir la source de mes douleurs !... . Toujours, toujours, tandis que les astres suivent leur cours, qu'ils traversent en des milliards de siècles la courbe de leur cycle, je souffrirais !.... Dieu tout puissant et miséricordieux, sachant tout, passé, présent et avenir, m'aurait destiné à ce monstrueux supplice. Sans trêve, sans répit, je subirais un châtiment dont le juge suprême serait la cause initiale.

Faut-il que l'homme recèle en lui une froide cruauté pour imaginer un pareil Dieu, pour le présenter à la foule avec cette horrible fureur, cette colère, cette haine, cette abominable partialité !

Les prêtres de toutes les religions ont imaginé l'éternité des supplices pour terroriser, dominer les simples et les faibles. Ils ont établi leur puissance par la crainte, ils se sont servis des sentiments les plus purs, des aspirations les plus délicates pour asseoir leur puissance. Si le prêtre n'enseignait que l'adoration d'un Dieu de paix et de lumière, nul ne s'insurgerait contre le pouvoir sacerdotal, mais en fouillant les bas-fonds de la foi dogmatique, la raison recule épouvantée et rejette les dieux anthropomorphes ; sceptique, elle conclut au néant. Le néant !... Le rien, le repos, la fin des fins pour l'âme qui pâtit, souffre et doute !...

Si Dieu juge, à un moment quelconque, nos pensées et nos actes, i aura plus d'indulgence et de pitié pour celui qui a nié son existence que pour les sectaires qui lui prêtent les pires faiblesses, les plus niaises passions.

Je ne saurais goûter le bonheur que peuvent inspirer l'égoïsme et l'orgueil, ni me plonger dans la béate adoration d'un être sensible aux parfums de l'encens, aux dons intéressés, aux prières payées. Pas plus que le soleil ne peut rétrograder, l'esprit qui s'est dégagé de sa chrysalide, qui a brisé les entraves de l'erreur et de la superstition, ne peut retomber aux pratiques puériles d'un culte qui ramène la divinité au rang du plus abject des hommes.

Maïa, fuis cette atmosphère malsaine, ressaisis-toi quelques instants, perds surtout à jamais l'espoir de m'entraîner dans l'ornière où tu t'enlises, où tes facultés s'atrophient. Sois libre, deviens la vraie femme qui sait aimer, échappe à tes maîtres, donne l'essor à ton âme et la lumière à ton esprit.

10

De Maïa

Tu n'entends rien, tu dissertes, tu discutes et tu ne veux pas abaisser ta superbe. Croire, Elos, tout est là. La foi vient de Dieu et tu la rejettes !... Du peuple élu de Jehovah, des prophètes judaïques nous vinrent les premières révélations de la puissance divine et des lois religieuses imposées à l'humanité. Plus tard le sacrifice des sacrifices fut consommé, le fils de Dieu s'incarna pour nous régénérer.

Le Christ naquit et mourut en faveur des élus de son père. Son sang coula pour nous, ses souffrances, ses angoisses, son agonie nous ouvrirent les portes du ciel fermées par la désobéissance de nos premiers pères.

Ton Dieu est celui des philosophes, trop froids et orgueilleux pour s'incliner devant la suprématie de l'Eglise et les mystères du dogme.

Où vois-tu la possibilité d'une justice satisfaisant chacun avec une divinité si loin de nous ?

Tu nies probablement l'immortalité et tu nous réduis ainsi au rang de la brute.

11

D'Elos

Quel insondable fonds d'illogisme contient l'intelligence humaine ! Quelle ignorance, quel souverain mépris de l'histoire des peuples et des lois naturelles découlent de ta foi et du dogme sous lesquels s'étouffe ton intelligence.

Comment, toi, Maïa, qui entendis les conversations, les dissertations de tes parents sur tant de sujets touchant à l'origine des peuples et à leurs croyances, t'es-tu laissée submerger par de pareilles erreurs ?

Les hébreux, dis-tu, furent le peuple élu de Dieu dont ils reçurent les lois par l'intermédiaire de Moïse.

Mais les hébreux étaient une infime partie des hommes vivant à cette

époque. Une civilisation raffinée, des lois encore appliquées de nos jours sont bien antérieures à ce peuple descendu des hauts plateaux de l'Asie, formé du rejet des diverses castes de l'Inde et conservant encore de nos jours les coutumes de leur antique origine.

Non, Maïa, l'homme ne sortit pas de la volonté du créateur dans la complète éclosion de ses facultés intellectuelles, il ne fut pas doué instantanément de la connaissance du bien et du mal ainsi que l'enseigne la tradition.

Partant d'un seul germe, d'une source unique, d'un seul père et d'une seule mère, sortis purs et sans tache du créateur impeccable, l'homme, même en ayant failli, serait rapidement, par les lois de la sélection et de l'hérédité, revenu au type primitif, à la perfection initiale.

Mais en vain s'étudient et s'analysent les peuplades, les cités, les nations, une diversité infinie de croyances, de coutumes, de goûts et d'idées séparent les humains. Les uns doux et sociables vivent dans une paix profonde, vénèrent les mânes de leurs aïeux et rendent un culte naïf à une puissance occulte. Ces êtres rares sont facilement subjugués par des nations guerrières qui leur imposent des croyances et des lois en discordance avec leur passé et leurs goûts. Ils s'assimilent en général les erreurs et les vices des conquérants.

Quoi que tu dises, Maïa, l'homme, créature la plus élevée et la plus perfectionnée de la terre, est pétri de faiblesses, de défauts, de passions ; il suffit de parcourir le code des lois pour en être convaincu.

Bien avant la naissance du Christ, ces lois dont tu attribues la révélation à Moïse, existaient. Ecrites en sanscrit, langue harmonieuse et savante, ces lois témoignaient, par la quantité de leurs articles, que les hommes d'autrefois étaient comme ceux d'aujourd'hui, jaloux de leurs prérogatives, cruels, impitoyables pour les faibles, et qu'ils appuyaient leur pouvoir absolu sur la crédulité du peuple.

Je m'arrête, l'aveugle que tu es ne veut pas voir, la croyante ferme les yeux. A quoi bon discuter ? Je n'irai pas plus loin. Je crois ne Dieu tel que je te l'ai défini, je crois en l'immortalité, mais entre nous s'élève la barrière d'une foi étroite, bornée, et je suis incapable de te parler plus longtemps d'un sujet que tu t'obstines à ne pas comprendre.

Avant un an tu seras parmi nous, nous reprendrons de vive voix cette discussion. Si ton âme ne peut vibrer à l'unisson de la mienne, si ton esprit, rebelle à la raison, veut rester dans les cachots des superstitions, enchaîné aux dogmes passés, nous nous séparerons à jamais.

Que m'importent ta jeunesse, ta beauté, toutes tes qualités physiques si ton âme m'échappe, si tu acceptes une destinée future différente de la mienne. Que seraient nos enfants ?... Dès leur jeune âge, ils devraient se partager entre nous, sollicités par leur mère d'encenser un Dieu disposé à condamner leur père à un éternel supplice.

Mon cœur dût-il saigner à jamais, cela ne peut être. Je m'exilerai de mon oasis, de mon rêve de paix et d'amour si longtemps espéré.

Je ne te dis pas : Ne crois plus, abats tes dieux pour me plaire, mais au contraire consens à sortir de cet état de mystique entraînement, prodrômes d'une exaltation maladive que définit la science actuelle.

Juge notre situation réciproque et réponds-moi dans la sincérité de ta conscience.

12

De Maïa

Quel orgueil, quel despotisme, quelle intolérance ! Déjà tu veux me dominer et détruire l'œuvre de la grâce. J'éprouve un déchirement, une anxiété, un désespoir profond de cette cruelle alternative. Je le sens, j'en ai la certitude, tu me contraindras à renier ma foi et tu fermeras le ciel aux enfants issus de notre union.

Je pleure et je lutte. Je suis en bonne voie et tu prétends me faire rétrograder vers les anciennes erreurs... J'ai vécu dans l'espoir de m'unir à toi et de t'éclairer, mais d'avance tu rejettes mon influence. L'esprit des ténèbres rusé, insinuant, fomente le doute, implante le scepticisme. Le châtiment infligé aux renégats est épouvantable et tu veux m'y exposer.

Mon cœur se brise, je tiens à toi par une promesse sacrée. J'ai juré à ma mère de t'épouser et dans le cas où un événement imprévu nous séparerait, je me suis engagée à ne jamais m'affilier à aucun ordre religieux.

Il y a quelque temps déjà, Anne me vantait l'état paisible de la vie contemplative, elle me faisait comprendre combien sont vaines les joies de ce monde ; j'hésitais, je cherchais à m'éclairer, lorsque je reçus une lettre de celle que nous regrettons.

Jamais je n'ai lu pages plus éloquentes et plus tendres. Le passé, ma première enfance, mon adolescence, la rosée vivifiante de caresses et de sollicitude dont je fus entourée me pénétraient, je revivais le passé, j'aurais voulus,comme jadis, me bottir sur le sein de cette mère adorable et retrouver dans ses bras le bien-être enchanteur d'autrefois.

Je revoyais le doux foyer,le ménage uni de mes parents. Leur protection, leur tendresse me touchaient. Ils travaillaient pour m'éviter les privations dont ils avaient souffert et je leur causerais cette épouvantable douleur de les quitter !... Vivante je serais perdue pour eux !.. Je cesserais d'être moi, n'ayant plus ni volonté ni liberté d'action et leurs regrets, leurs larmes me laisseraient indifférente.

Emue, toute aux miens,je répondis aussitôt, je m'engageai sans retour.

J'avais été frappée de cette extraordinaire coïncidence qui répondait aux luttes d'un état présent ignoré de celle qui pénétrait en mon cœur, me parlait au nom de la conscience et du devoir.

Maintenant je regrette cette promesse, la lutte m'épouvante. Tu veux posséder la quintessence de mon moi, tu veux ma confiance, et d'avance tu me préviens de l'inutilité de mes argumentations, de mes efforts !

Tu ignores donc que les plus grands esprits les plus érudits savants,

les sceptiques les plus endurcis, cèdent aux derniers instants de leur vie à la foi ; ils obéissent à l'influence de leur mère, de leur femme, de leurs filles, ils font amende honorable, prouvant ainsi la prépondérance de l'Eglise sur la science et la philosophie. L'Eglise est la seule puissance souveraine, rien ne lui résiste, rien ne peut l'abattre ni l'amoindrir, elle est l'œuvre du Seigneur ; bâtie sur le roc rien ne prévaudra contre elle.

Pourquoi attendre un ou deux ans pour terminer ce débat ? Tu le sais enfin, je suis liée par un serment et à moins que tu refuses l'union rêvée par nos parents, je ne puis disposer de mon avenir.

13

D'Elos.

J'ai médité ta lettre. Il est préférable, comme tu le désires, de continuer cette lutte de deux cœurs, de deux esprits engagés dans des courants d'idées si différents, mais jure-moi sur ta vie de l'au-delà que ta seule inspiration te guidera et que personne ne verra notre correspondance.

Ton père, inquiet de tes réticences et de certaines phrases ambiguës, exige que tu passes quelque temps chez Mme Delorge, parente de ta mère. Tu trouveras là une famille aux idées larges et tu seras libre de vivre à ta guise. Prie, étudie, observe et fais-moi part de tes réflexions.

14

De Maïa

J'ai gardé le silence en ce qui concerne tes dernières lettres, mon directeur spirituel est absent pour raison de santé. Rien ne m'empêche de te faire le serment désiré, mais je suis convaincue qu'avec la foi et l'aide de Dieu, je vaincrai ta résistance, tu seras bon catholique.

Déjà j'écoute le bruit de la vie humaine, je cherc e à pénétrer le pourquoi des choses afin de m'éclairer, de m'instruire et de mieux me convaincre.

Je le comprends, certaines parties de la religion dogmatique ne doivent pas être prises à la lettre. (*A Suivre*).

Revue de la Presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

Lumen

reproduit un article de Tolstoï : *Tu ne tueras pas* ! condamnant énergiquement le meurtre des chefs d'Etat, soit par attentats individuels, soit par jugement dans les révolutions, mais s'élevant plus énergiquement encore contre les massacres en masses ordonnés sous le nom de guerre par les rois et les empereurs. Contre tous ces faits qu'il qualifie d'un seul nom : *assassinats*, il ne voit qu'un remède : réveiller les peuples

hypnotisés et ouvrir leurs yeux à la vérité. M. Garcia Gonzalo, se recommandant de la parole d'Allan Kardec, qui proclame la nature essentiellement progressive du spiritisme, nous met en garde contre les formules immuables.

La Bibliothèque scientifico-philosophique de *Lumen* publié sous le titre : *La maladie des mystiques*, un très intéressant volume, signé : Victor Melcior.

L'auteur reproduit l'histoire de Louise Lateau, la stigmatisée de Bois d'Haine, qui souleva tant de discussions passionnées en citant l'article de la *Revue Scientifique*, puis en copiant l'étude physiologique du Dr Charbonnier. Il reprend alors tous les phénomènes au point de vue psychique ; montre comment se forment les mystiques ; étudie la réaction du physique sur l'état mental, l'influence des croyances et de l'auto-suggestion et les diverses altérations de la personnalité : il n'est aucun des phénomènes présentés par les mystiques et qui provoquent tant d'enthousiasme chez les croyants passionnés, que l'on ne puisse observer chez les sujets soumis dans ces derniers temps à l'observation des psychologues.

Dans tout ce volume, M. Victor Melcior a fait preuve d'une érudition solide et d'un excellent esprit critique. Un tel volume devrait être entre les mains de tous les spirites désireux de s'instruire.

Revista de Estudios psicologicos

reproduit encore un dessin médianimique très compliqué, obtenu par don Segondo Oliver, dont chacun connaît le défi, que personne jusqu'ici n'a encore relevé.

Constancia

de Buenos Aires. M. Garcia développe dans ce journal cette thèse : que les sociétés spirites sont pleines de zèle, mais restent beaucoup au dessous de leur tâche, parce que la grande majorité de leurs membres n'ont que des connaissances trop bornées, ne savent pas diriger leurs travaux avec un esprit et une méthode scientifiques et que leur foi est souvent trop ardente et surtout trop aveugle, ce qui éloigne tout sens critique, partant, toute autorité, et à côté de ces membres actifs, mais à l'esprit peu éclairé, il faut signaler aussi la présence d'un certain nombre de curieux, qui viennent aux séances comme à un spectacle et sont comme un poids mort que traînent après eux les sociétés.

Revue de la Presse
EN LANGUE ITALIENNE

Luce et Umbra

Nous trouvons dans *Luce e Umbra*, revue nouvelle qui paraît à Milan depuis le 1er janvier de cette année, un remarquable récit intitulé : Une preuve d'identité, dû à M. Enrico Carreras, de la Direction supérieure des Postes et Télégraphes, à Rome.

Le 8 Février 1901, M. Carreras se proposait d'étudier certains phénomènes en présence de Mme Zénaïde Mazza, par l'intermédiaire de Mlle Urania Randone comme médium. Tout à coup celle-ci, sans aucune évocation qui puisse en rendre compte, tombe en transe et sa voix, comme ses gestes et ses pensées, rappellent exactement ceux d Emilia Paganucci, tante de M, Carreras, décédée le mois précédent après une attaque d'apoplexie. L'esprit,quoique calme,est encore dans la période de trouble et de confusion qui suit généralement la mort. Il ne sait pas nettement s'il a quitté son corps, ne se rend pas compte des sensations éprouvées, confond les choses et les faits et fréquemment ne trouve plus les termes ni les noms qu'il veut prononcer.

Pour se bien assurer qu'il ne se trouve en présence d'aucune suggestion volontaire ni involontaire, M. Carreras essaie, *avec un insuccès complet*, de suggestionner le médium. Celui-ci ne connaissait nullement Emilia Paganucci.

M. Carreras termine son récit par ces remarques : « Mme Mazza et moi avons trouvé excessivement intéressante cette communication spontanée. Pour moi spécialement j'ai été frappé par le caractère de certaines paroles et de certaines pensées, qui reproduisaient avec une absolue fidélité celles de ma tante, ses rapports avec chacun de nous, ses préoccupations au sujet de l'avenir de l'Institut,et les plus minutieux détails sur sa maladie et sa mort.Il ne peut rester dans mon esprit aucun doute sur l'authenticité de cette communication. Je puis même ajouter que depuis tant d'années que je poursuis des expériences de tous ordres, je n'ai jamais éprouvé au même degré l'intime conviction de l'identité de l'esprit qui se manifestait.

Le même M. Enrico Carreras, dans le N° d'avril, répond avec autant de verve que de science et de bon sens au sénateur Pietro Blaserna, directeur de l'Institut physique, qui, comme Huxley, refuse d'étudier les manifestations spirites, qui selon lui ne contiennent que des sottises et des banalités, dignes tout au plus d'occuper quelques vieilles femmes. Combien de savants officiels en sont encore là !

Le n° de mai de *Luce e Umbra* annonce la création à Milan d'une So-

ciété d'études psychiques. Nous voyons avec plaisir que le mouvement se généralise.

Revue de la Presse
EN LANGUE ANGLAISE

Le Light

raconte une intéressante séance tenue chez M. Russell-Davies, en présence de Mistress Florence Marryat, avec Mme Russel-Davies comme médium. Mme Marryat ayant proposé de tenir une séance, on se rend aussitôt dans le salon, dont la porte est fermée et la clef remise à M. Russell-Davies. Au bout d'un quart d'heure, le médium annonce la présence d'Eva, la sœur décédée de Miss Marryat. Celle-ci demande une preuve d'identité, la séance étant obscure ; aussitôt ses bras et ses mains, ainsi que ceux de M. Russell sont recouverts par les flots d'une abondante chevelure (Eva portait de son vivant une chevelure exceptionnellement abondante). « Est-ce bien votre chevelure, Eva ? » demande Mme Marryat et aussitôt la table se soulève avec force et frappe trois violents coups sur le parquet.

Une chaise est apportée derrière celle de M. Russell, qui entend une voix bien connue lui dire : « Bob ! Je suis ici » M. Russel demande un apport et aussitôt la sonnette de la salle à manger flotte en l'air en sonnant, puis se précipite sur le parquet.. On demande alors des fleurs et aussitôt la table est couverte d'une grande quantité de chrysanthêmes blancs. Les cheveux de Mme Russel en sont parsemés.

M. Kenworthy, présenté avec les plus grands éloges par M. Dawson Rogers, fait une conférence sur ses *expériences psychiques*. Après de longs détails sur divers événements de sa vie, l'orateur raconte comment il a été amené à faire des expériences psychiques. Il commença par se mettre en relations à Londres avec un médium voyant et en province avec un petit marchand de village totalement illettré. L'observation de quelques phénomènes psychiques fut suivie de la production d'écriture automatique, transmettant des messages signés de noms d'économistes et de divers écrivains. Comme M. Kenworthy connaissait les œuvres de ceux-ci, on aurait pu faire intervenir la suggestion par la conscience subliminale que l'on charge de tant de besognes aujourd'hui. Il ne pourrait en être ainsi de la communication signée Jamblique et écrite en *grec cursif*, que ni le médium illettré, ni M. Kenworthy ne connaissaient. Sans nous arrêter à la signature, nous considérons ce fait d'un message écrit couramment en écriture grecque cursive par un ignorant, comme démontrant sans réplique l'intervention d'une tierce personnalité.

En ce moment, on parle beaucoup, et avec raison, de médiums à apports de fleurs. A cette occasion un lecteur de *Light*, qui signe Chronos, rappelle des cas intéressants dont il fut témoin jadis en Amérique. Il raconte qu'à la fin d'une séance avec les frères Eddy, comme il restait assis en attendant que la foule se fût écoulée, une femme s'arrêta subitement devant lui, tomba agenouillée plaçant sa tête entre ses mains appuyées sur les genoux du narrateur. Aussitôt une véritable pluie de roses épanouies ou en boutons tomba autour d'eux. La dame sembla ensuite s'éveiller, se releva et, s'excusant, dit qu'elle avait été poussée par une force irrésistible à agir ainsi. Cette femme était Mme Marie Thayer et la scène se passait à Ancora, New-Jersey, en 1876.

Dans la suite, Chronos eut encore maintes séances avec le même médium, soit à Ancora, soit à Boston. Chaque fois, au bout d'une dizaine de minutes, Mme Thayer poussait un soupir et, la lumière étant faite, on voyait chacun des trente ou quarante assistants orné d'une ou plusieurs fleurs, tandis que la table sise au milieu d'eux en était couverte. Il y avait parfois des plantes entières avec leurs racines auxquelles adhérait de la terre. Une boîte parfaitement scellée et d'un pied cube fut remplie en un instant. Les fleurs étaient le plus souvent étrangères au pays. Il n'est pas inutile de dire qu'avant les séances les ouvertures étaient soigneusement closes et la chambte minutieusement visitée.

Le même *Chronos* raconte, dans le n° suivant, une expérience d'écriture sur le bras avec le médium Foster. Nous la reproduisons parce qu'elle présente deux circonstances intéressantes. Le narrateur avait écrit à l'encre sur sa cuisse le nom *Elsie*. Il se rend chez Foster et veut d'abord s'assurer si les esprits pourront lire à travers son pantalon. Il prend un alphabet, parcourt les lettres et celles qui sont indiquées forment le mot *Elise*. Trois fois de suite le même résultat se produit. Enfin on demande l'écriture sur le bras et Foster, relevant sa manche, montre le mot *Elise* écrit en lettres saillantes de un pouce et demi, sur un fond rouge. Cependant, pendant l'opération, Chronos avait énergiquement pensé au mot Elsie Rentré chez lui, il regarde le mot écrit à l'encre sur sa cuisse et constate que le frottement du pantalon a confondu les deux lettres médianes *s* et *i* et que l'on doit être tout naturellement porté à penser au nom Elise très connu. Ainsi les Esprits avaient bien constaté cet incident ignoré de l'expérimentateur et ne s'étaient pas laissé suggestionner, malgré ses efforts.

La question de la Réincarnation paraît être celle qui passionne le plus vivement les rédacteurs de *Light*. L'opinion latine trouve aujourd'hui des défenseurs déterminés de l'autre côté du détroit.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

Revue des Etudes psychiques

Tel est le titre d'une publication qui était éditée jadis en langue Italienne et que son directeur, M. César de Vesme, a décidé de faire paraître désormais en français. L'administration et la direction sont 23, passage Saulnin à Paris. Le prix de l'abonnement est de 8 francs pour la France et l'Étranger. Nous souhaitons bonne chance et longue vie à ce nouveau confrère qui vient nous aider à déraciner les préjugés ancrés dans l'esprit de nos contemporains. Nous lui empruntons cette fois le compte-rendu de certains phénomènes psychiques dont l'Académie de médecine s'est occupée dernièrement. Le voici :

Sur un mémoire de M. le Dr FOURNIER (d'Angoulême), relatif à un cas d'*hystérie, catalepsie, phénomènes d'auto-suggestion, de double vue et de télépathie,*

par M. LANCEREAUX, rapporteur.

Le Dr Fournier (d'Angoulême) a l'honneur de faire part à l'Académie d'un cas d'auto-suggestion avec double vue et télépathie ; ce cas est des plus curieux et, au point de vue de son grand intérêt, il me paraît digne d'un rapport.

Il s'agit, en effet, d'une jeune fille auprès de laquelle notre confrère, appelé, constate un état cataleptique des plus complets. Tous les membres ont la raideur d'une barre de fer, car il est impossible, malgré les plus grands efforts, de plier les avant-bras et les jambes sur les cuisses, et même de les soulever au-dessus du plan du lit.

Les yeux sont largement ouverts, les pupilles contractées, la respiration et la circulation régulières.

Il existe une anesthésie de tous les téguments extérieurs, sauf au niveau des deux régions fessières et d'un espace formant ceinture autour de la région lombaire, comme aussi en avant sur la région des flancs et de l'abdomen, où la sensibilité est normale.

Dans les autres régions, les piqûres les plus profondes ne donnent lieu, ni à de la douleur, ni à un écoulement sanguin. Il y a, de même, insensibilité aux variations de température, car l'application des liquides les plus chauds et les plus froids ne produit aucune sensation ; c'est, en un mot, un cas de catalepsie hystérique.

Cet accès a débuté le 31 mars dernier, brusquement à 8 h. 1/2 du soir, par des crises de convulsions toniques sans état cataleptique et sans perte de connaissance. Ces crises se renouvelaient à chaque instant, et, le lendemain, 1er avril, la jeune malade tombait en catalepsie et y restait jusqu'au 2 au matin ; puis elle se réveillait en crises convulsives qui

durèrent jusqu'à minuit, après quoi elle s'endormait en catalepsie jusqu'à 3 heures du matin.

Toute la journée du 3 elle avait de nouveaux accès de perte de connaissance avec état cataleptique, se reproduisant à des intervalles fréquents et, pour ainsi dire, subintrants.

C'est le 4 au matin, que le Dr Fournier voit la malade pour la première fois ; il apprend qu'elle est âgée de quatorze ans, non réglée, que depuis trois mois elle se plaint de maux d'estomac, d'un sentiment de boule ascendante, avec constriction à la gorge, et d'abondantes productions de gaz dans la région épigastrique, Auprès de cette malade se trouve une dame F.... qui était venue s'informer de sa santé et avait demandé la permission de la voir dans sa chambre. C'est durant cette visite que débute l'attaque de catalepsie pour laquelle notre confrère est appelé.

Cette dame étant sortie de la chambre quelques instants après le Dr Fournier, la malade se précipite comme pour la suivre (sa crise de catalepsie avait duré une heure).

Le lendemain, il y eut trois crises nouvelles, mais du 5 avril au 2 mai il n'y en eut aucune, si ce n'est de temps en temps quelques manifestations hystériques ; agitation nerveuse, tremblements des mains, etc.

Le 2 mai, la jeune malade se trouvait à sa fenêtre quand Mme F... vint à passer ; cette dame lui ayant dit bonjour en lui faisant signe de la main, aussitôt elle fut prise d'une violente crise d'hystérie et se précipita vers la fenêtre comme pour la rejoindre. On n'eut que le temps de la retenir. Depuis cette époque, chaque fois que Mme... F. passait dans la rue, devant la maison habitée par la malade, celle-ci éprouvait un coup violent dans la région précordiale, sensation suivie, immédiatement, d'une attaque d'hystérie,

Le 16 mai, Mme F... ayant passé le matin *devant la porte de l'habitation de la malade, qui, étant dans son lit, ne pouvait par conséquent, voir dans la rue,* tomba en catalepsie et devint raide comme une barre de fer.

Le 21, le Dr Fournier revoit de nouveau cette malade avec un confrère et une autre personne au courant des pratiques hypnotiques. Cette dernière essaie, par la suggestion, de faire parler la jeune fille pendant qu'elle est en catalepsie

Lui saisissant le poignet, elle lui dit d'un ton d'autorité : « Parlez ! parlez ! » Très péniblement, après une longue attente, elle répond : *Non, non.*

Qui t'a défendu de parler ? dis le moi. — *Non, non.*

Elle lui suggère de pleurer, les larmes lui viennent aux yeux ; elle lui suggère de rire, et, aussitôt, elle rit aux éclats ; elle lui dit de lever le bras droit, et, aussitôt, ce membre, raide comme une barre de fer, devient souple, et, lentement, elle l'élève assez haut ; puis, *elle lui demande de dire où se trouve dans l'instant Mme F... ; elle répond qu'elle étend du linge dans son jardin ; ce qui fut reconnu vrai.*

Les parents de la jeune fille accusant Mme F... d'avoir jeté un sort à leur enfant, veulent la poursuivre en justice ; l'opinion publique étant, d'ailleurs, mal disposée à son sujet, cette dame est obligée de quitter Blanrac.

Quant à la jeune fille, on parvient, par la suggestion, en lui présentant une main fermée renfermant, tantôt une pièce de 1 franc, tantôt une pièce 2 de francs, ou de la monnaie de billon, à lui faire dire quelle est la pièce tenue dans la main fermée ; *on lui suggère par la pensée, sans articuler un mot, de pleurer, de rire, de lever un bras, et cela réussit comme précédemment.*

Ces faits se sont passés sous les yeux du Dr Rigaillaud ; la malade était toujours en catalepsie, dans un état de raideur générale qui ne se prêtait guère à la simulation.

Le 22 mai, on ordonne à cette malade, toujours en catalepsie, de se réveiller ; à cela elle répond : « Non, non. » Elle dit qu'elle se réveillera à 3 h. de l'après-midi le vendredi 24. Or, ce jour même, vers 2 h. 1/2, après une série de profondes inspirations, ses muscles commencent à se déraidir, ils deviennent peu à peu souples, elle entend toutes les questions qu'on lui pose, et à 3 heures juste, la cessation de la catalepsie qui durait depuis le 16 mai, c'est-à-dire huit jours sans interruption, se produit brusquement.

Le lendemain, la jeune fille était complètement revenue à son état normal, elle était gaie, et avait bon appétit. Il faut remarquer que pendant la durée de cet état cataleptique, elle avait pris simplement, au début, deux ou trois fois par jour, un peu de bouillon, du 16 au 20, rien du tout et le 20, seulement un peu d'eau pure.

Souscription pour l'œuvre des Conférences

La Revue scientifique et morale du Spiritisme. . .	20 fr.
Mme Morin.	3
Anonyme.	3
Dr Dusart.	10
	36

Les sommes reçues sont versées tous les mois entre les mains de M. Duval, trésorier du comité de propagande.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il sera absent pendant le mois de septembre et que ses réceptions du jeudi et du samedi sont suspendues pendant cette période.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass nº 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg, Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, ollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 3 — ANNÉE 7e Prix du Numéro : 1 franc SEPTEMBRE 1901.

Revue Scientifique & Morale du SPIRITISME

ALLAN KARDEC

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE ... EST LA LOI.

SOMMAIRE



REDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

A M. L'abbé Méric.

(*Suite*)

Si l'apothéose de Marie a exigé dix-huit siècles de luttes et de discussions préparatoires avant d'aboutir au triomphe du dénouement, il suffit de trois cents ans de controverses pour élaborer e parfaire la divinisation de Jésus. Mais Dieu sait ce qu'il fut échangé en tous sens d'arguments, d'apostrophes, d'anathèmes et de malédictions entre les innombrables sectes qui se disputaient le monopole de la vérité dans cette bagarre théologique. Au sein de cette anarchie, deux partis toutefois prédominaient, évidemment destinés à rallier, à absorber tous les autres selon leurs tendances, leurs affinités.

L'un, s'appuyant sur les traditions et les Pères apostoliques, prétendait maintenir à tout prix l'unité divine contre toute tentative susceptible de la compromettre. S'il admettait la nature surhumaine de Jésus, sa préexistence, sa supériorité sur toutes les autres créatures, en un mot s'il lui attribuait une divinité relative, il refusait de l'identifier avec Dieu dont il restait la créature en tout soumise et subordonnée.

L'autre parti, autant, ce semble, par esprit de contradiction et de combativité que par besoin religieux de mener la glorification de Jésus jusqu'à son terme suprême, n'hésitait pas à rejeter textes et traditions parmi les accessoires pour le triomphe de sa théorie d'un Christ unifié à Dieu dans le mystère de la consubstantialité.

Toutes autres questions écartées comme superflues, on ne se préoccupait plus que de déterminer comment Jésus devait être considéré et honoré. Etait-ce comme homme, créature par excellence, demi-dieu ou comme Dieu dans la plénitude de ses attributs, principe et fin de toutes choses ? Selon la langue du temps, le Fils avait-il été engendré du Père dans la durée, n'était-il qu'une projection, une émission, une éructation (ερυγη) de la substance divine tenant le milieu entre ce qui est créé et ce qui ne l'est pas, ou bien est-il inengendré, co-inengendré avec le Père, existant de toute éternité et à lui-même son propre principe ?

Tot capita tot sensus, ce n'était plus la confusion des langues, c'était la confusion des idées dans les esprits tournant à la démence. Chacun prétendait peser et soupeser dans sa petite balance les attri-

buts et qualités de la substance divine, disséquer et analyser dans son petit laboratoire personnel l'infini, l'invisible, l'immuable, l'inaccessible. Chacun se passionnant pour son opinion et n'admettant pas de contradictions, le résultat de cette fermentation cérébrale ne se fit pas attendre. Les discussions dégénérèrent en disputes, en violences, en émeutes, on commença à s'écharper, chaque parti jugeant de son côté que la raison du plus fort est toujours la meilleure — une façon comme une autre de préparer le règne de Dieu sur la terre. Que cette lamentable situation se prolongeât, n'était-il pas à craindre de voir la chrétienté s'effondrer dans l'anarchie ?

Comment se fabrique et s'impose un dogme

De tous les diocèses, celui d'Alexandrie, l'un des plus importants, chauffé par le soleil d'Afrique et tout imprégné d'esprit rabinique et de mystique néoplatonicienne, était le foyer où la *rabia* théologique exerçait avec le plus d'intensité ses ravages, menaçant d'infester par contagion toutes les provinces de l'Empire. Il n'était que temps de couper court au mal, d'arrêter le fléau, et naturellement les docteurs consultants ne manquaient pas, préconisant chacun sa panacée et répondant du succès.

Au début de la crise, deux docteurs, entre tous, étaient en renom dans Alexandrie, l'un, Alexandre, par l'autorité qu'il tenait de sa mître patriarcale, l'autre, le presbytre Arius, par la faveur populaire qu'il avait su conquérir.

Venu de la savante Antioche où il avait commencé à se faire connaître, instruit pour le temps, beau parleur, habile dialecticien, jamais à court d'arguments, doué d'un extérieur imposant, bref, de toutes les qualités d'un prédicateur à succès, Arius avait été remarqué par son évêque Alexandre qui s'était reposé sur lui du soin d'expliquer, dans sa principale église, les écritures sacrées aux fidèles. Le presbytre, touvant l'occasion belle de se donner de l'importance, n'eut garde de la manquer et d'intéresser la foule de ses auditeurs émerveillés à la doctrine qu'il s'était faite sur la nature du Christ et de sa mission.

Au reste, sa doctrine ne lui appartenait pas en propre. D'accord avec les Evangélistes et les Pères apostoliques, il posait en principe que Jésus, le Fils, de son aveu même étant subordonné au Père,

qui l'avait engendré dans le temps, n'est, ne saurait être son égal ; que, n'étant pas son égal, il ne peut être de *même substance* (ομοουσιος), autrement il y aurait deux substances parfaites, deux Dieux. Prétendre, comme le voulaient certains novateurs ultra-christicoles, identifier la nature du Père et du Fils, c'était préparer le retour à un véritable polythéisme. Si donc la piété, la reconnaissance, l'amour demandent que Jésus soit honoré comme la plus excellente des créatures, la plus rapprochée de Dieu, la plus *semblable* à lui (ομοιουσιος) par sa pureté et sa vertu surhumaine, là était la limite du culte qui lui est dû. Aller au delà, c'était aller à l'idolâtrie.

De la troisième Personne, du Saint-Esprit, on ne voit pas qu'Arius s'en soit préoccupé, cette troisième Personne n'ayant fait jusqu'alors que de rares et nébuleuses apparitions à l'horizon théologique.

En résumé sa doctrine était accessible au plus grand nombre de ses auditeurs incapables de suivre les abstracteurs de quintessence dans leurs incursions à travers les brouillards de la métaphysique. Enfin la rigidité de ses mœurs, ses talents oratoires, le soin qu'il prenait d'instruire les classes inférieures lui valurent bientôt une popularité, qui, de proche en proche, s'étendit à toute la ville. On ne jura plus que par le savant et éloquent docteur ; les dévôts l'admiraient comme un nouveau saint Paul ; les dévotes le portaient aux nues et chantaient en chœur les cantiques qu'il composait sur des *airs connus* pour populariser sa doctrine ; sept cents vierges de premier choix s'étaient associées pour se mettre sous sa direction et lui constituer une garde d'honneur.

Non content de ses triomphes *intra muros*, il allait verser l'excédent de son éloquence dans les campagnes et les cités environnantes d'où sa renommée et sa chrystologie ne tardèrent pas à franchir les limites du diocèse. Bon nombre d'évêques des contrées voisines, d'Asie même, et, à leur tête Eusèbe, qui occupait le siège considérable de Nicomédie, se déclarèrent ses fervents partisans.

En revanche, il est vrai, l'évêque Alexandre en était venu à ne s'accommoder que fort médiocrement de la doctrine et du docteur, en se voyant éclipsé, relégué dans l'ombre par un simple presbytre qui se permettait de penser et d'agir sans prendre le mot d'ordre de Sa Grandeur. Pour peu que les choses continuassent de ce train,

n'était-il pas à craindre que ne vînt le jour où Arius, aux acclamations populaires, quelque émeute aidant, ne le supplantât sur son siège épiscopal ! En ce temps de révolution tout était à craindre ; de tels changements n'étaient pas rares.

Il était urgent de prendre ses précautions, de rabattre la superbe de l'ambitieux en le rappelant à l'humilité de ses fonctions presbytérales. En conséquence, l'évêque somma son subordonné de venir s'expliquer sur certains points malsonnants de sa doctrine dans une conférence où il avait réuni les membres de son clergé sur lesquels il pouvait compter. Il avait sa thèse prête en contradiction avec celle d'Arius. La discussion s'engagea ; l'évêque ne brilla pas et se vit prestement déferré de tous ses arguments; prières, raisons ou menaces, rien ne tenant contre l'imperturbable audace de ce révolté oublieux de toutes les règles de subordination.

Ne se sentant décidément pas de taille à tenir tête à un pareil jouteur, Alexandre recourut à un moyen, pensait-il, décisif. Il assembla un concile à Alexandrie (321) qu'il prit soin de composer de clercs à sa dévotion. Arius, sommé d'y comparaître, se rendit á la sommation, mais refusa de rien rétracter avant d'avoir discuté, de s'être expliqué. Toute discussion lui fut refusée ; la décision était prise d'avance et il sortit du concile anathématisé dans les formes avec tous ses adhérents. Accusé, pas d'observations, pas de discussion ; toute tentative de justification serait de la révolte ; obéissance et soumission ou condamnation immédiate. Ainsi procéda ce modèle des conciles en matière disciplinaire.

Gloire donc, n'est-ce pas, l'abbé, gloire et actions de grâce à Alexandre. Il venait d'inaugurer la règle par excellence destinée à assurer l'unité de l'Eglise. Tout cela sans doute est admirable, mais le point de vue d'où il faut contempler ces merveilles et ne pas les trouver détestables est difficile à trouver. Cela demande des grâces d'état qui ne sont pas données à tout le monde.

La sentence qui retranchait Arius de la communion des fidèles n'eut d'autre effet que d'exaspérer ses partisans et d'activer les progrès de la doctrine condamnée dans toute l'Egypte, la Lybie, la Thébaïde supérieure et les provinces d'Orient où dès lors les chrétiens semblèrent ne plus concevoir d'autre but à l'existence que de s'entre-déchirer et de donner au monde le spectacle de leurs scandaleuses et souvent sanglantes discordes.

Constantin dit le Grand (nous verrons à quel titre). trônait alors à Rome qu'il allait bientôt délaisser pour Byzance. Instruit des troubles religieux, qui menaçaient de tout bouleverser, il adressa conjointement à Arius et à Alexandre une longue et belle épître dont il attendait merveilles : «..... Après avoir mûrement examiné les choses, leur écrivait-il, je me suis convaincu que le motif de vos disputes est des plus futiles et ne mérite pas qu'on s'en occupe. (Futile la divinité du Christ avec ses attenances et dépendances ! !) Je dirai donc avant tout que toi, Alexandre, tu as été la cause première de tout le mal par ton imprudence à proposer à tes prêtres des questions *subtiles et vaines* sur divers passages des écritures sacrées ; et que toi, Arius, tu as indiscrètement manifesté des opinions que tu ne devais point avoir ou que tu devais cacher avec soin. C'est de ces fautes entre vous eux qu'est née la discorde qui trouble votre église. Tout pouvait être réparé. Au lieu de cela, vous avez refusé de vous entendre....

« Mais puisque le mal est fait, pardonnez-vous mutuellement...

« Sans quoi il ne serait pas juste que vous continuiez à gouverner le peuple fidèle à Dieu si vous continuiez à vous déchirer entre vous avec acharnement *pour des motifs aussi légers et d'aussi peu d'importance....*

« Ah ! fuyons les embûches du démon !...

« Si vous ne m'accordez pas ce que je désire, je serai réduit à gémir et à répandre des torrents de larmes sans un instant de repos, etc., etc. » (*Euseb, vita Constantin*).

Hélas ! qui aurait osé le prévoir, ce morceau de rhétorique impériale, soigneusement revu et embelli par l'évêque de Cordoue, Osius, secrétaire et favori de Sa Majesté, échoua complètement. Les *homoousiens* d'Alexandre et les *homoœousiens* d'Arius n'en continuèrent que de plus belle à échanger des malédictions et, dans l'occasion, à s'assommer — en résumé pour une diphtongue.

En payen qu'il était, Constantin se souciait aussi peu de *l'homoousie* que de l'*l'homœousie*, sa lettre en fait foi. En politique prévoyant la suite des choses, il jugea qu'il fallait à tout prix ramener ces forcenés à la raison ou au silence. En conséquence, il expédia en Afrique Osius muni de ses instructions et pleins pouvoirs. Démarche inutile, Osius perdit son temps et sa peine à vouloir réconcilier l'évêque et le presbytre, et leurs adhérents. En désespoir

de cause, il convoqua un concile à Alexandrie qu'il se chargea de présider. Deux cents Pères se rendirent à son appel. Malheureusement ils barbotèrent si bien dans *le créé et l'incréé, l'engendré et l'inengendré et le co-inengendré* que, n'arrivant pas à s'entendre, ils se séparèrent sans rien conclure. En revanche, on échangea, d'un parti à l'autre, toutes les... aménités du répertoire canonique. (*Euseb., vita Constant. — Socrat., Hist. ecclesiast. — Sozom id.*)

De retour à Rome, après sa campagne manquée, Osius conseilla à l'empereur d'user du remède suprême, après lequel il ne voyait plus rien à tenter, celui de réunir en concile tous les pasteurs et docteurs de la chrétienté. Le diable s'en mêlerait si, avec le secours de toutes les lumières de l'Eglise, on n'arrivait pas à tirer la question au clair.

Constantin approuva. Le siège du concile fut fixé à Nicée en Bithynie et, sans perdre de temps, des courriers furent expédiés dans toutes les directions, chargés de transmettre aux évêques les ordres de l'empereur, de leur préparer les relais de route et toutes les commodités désirables aux frais du trésor public. Sa majesté faisait trop bien les choses pour qu'on la fît attendre. Au jour marqué (19 juin 325) *deux mille quarante-huit Pères* étaient rassemblés à Nicée.

Comme il s'agissait d'une question aussi abstruse que capitale, on procéda par sélection. *Dix sept cent trente* Pères, après examen ou sur leur aveu, étant convaincus d'incapacité notoire ou d'opinions extravagantes, furent remerciés et renvoyés à leurs troupeaux. (Eutych., Annal., t. I). On n'en garda que *trois cent dix-huit*, et encore, sur ce nombre, la plupart laissant fort à désirer en matières théologiques et autres, l'Empereur leur adjoignit des espèces d'avocats, sophistes gagés qui devaient leur débrouiller les questions, leur préparer leur opinion, leur mâcher la besogne. De l'aveu même de l'évêque Sabinus qui fut chargé de recueillir les actes du concile, et que l'historien Socrate cite comme une autorité fort respectable, les Pères de Nicée étaient, en majorité, aussi simples qu'ignorants et grossiers, (*Theodoret., Hist. eccles. L. I, c. 7*).

Toutes précautions prises, le jour de l'ouverture des sessions, l'assemblée vit l'Empereur, drapé de pourpre, chamarré d'or et constellé de pierreries, beau comme l'ange du Seigneur, éblouissant comme le soleil et néanmoins la rougeur au front, les yeux baissés

réfléchissant la modestie et rayonnant d'une douceur royale, traverser la salle pour aller prendre place sur un trône reluisant d'or. (Euseb., vita Constant.) L'évêque Osius présidait pour la forme.

Constantin, en despote, en politique avisé, tenait d'autant plus à diriger les discussions que, à la suite d'intrigues de cour, son parti était pris en faveur des consubstantialistes. L'évêque Alexandre, de son côté, avait rencontré parmi ses clercs un adversaire digne d'être opposé à Arius, un certain archidiacre, Athanase, jeune encore, ardent, disert, opiniâtre dans ses idées et désireux de se produire. Il en avait fait son porte-parole.

Les discussions furent orageuses : on se renvoya de part et d'autres tous les syllogismes, les invitations, les objurgations, les reproches et les accusations imaginables. Finalement, comme Sa Majesté, résolue d'en finir, exigeait une solution nette et que la majorité était acquise d'avance, on conclut, au risque de s'inscrire en faux contre Jésus lui-même, (1) que tout chrétien était, désormais et sous peines que de droit, tenu de croire « en un Seigneur Jésus-Christ, fils unique de Dieu, engendré de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, Dieu véritable, engendré et non fait, consubstantiel au Père, etc. » En passant et comme appoint, on décida qu'on devait croire aussi au Saint-Esprit. Quel Saint-Esprit ? Celui qui, sous forme d'une colombe, était descendu des nuées sur Jésus à l'heure de son baptême ? Ou bien celui dont Dieu, sous les espèces d'un liniment, s'est plu à oindre son fils bien-aimé ? (*Acta Apostol., Chap. X, v. 38*). Pour le moment, le détail importait peu.

Ici, seigneur Méric, permettez-moi une simple question. Les Pères de Nicée, dans leur sapience et autorité, ont décrété l'engendrement et non la confection du Fils par le Père, leur absolue consubstantialité et le reste. D'accord, mais comment s'y sont-ils pris pour faire ces superlatives découvertes ? Par quelles voies ont-ils pénétré dans l'intimité de la nature et des opérations divines ? Par quels procédés Athanase, entre autres, a-t-il analysé, décomposé et recomposé dans son officine personnelle l'insoluble mystère de la

(1) Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon père *Matth. C.VII, v. 21.*)

Pourquoi m'appelez-vous bon ? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon. *Marc. C. X. v. 18 — Matth., C. XIX, v. 17*).

Trinité ? Le concile a négligé de nous le dire. Ne trouvez-vous pas, ceci entre nous, que le dit concile a expédié le mystère et traité les fidèles un peu lestement, je n'ose dire le mot, par dessus jambe ?

Il est vrai que, à défaut de l'explication désirée, il nous a laissé une belle et miraculeuse histoire, celle des évêques Chrysanthès et Muzonius qui, trépassés au cours du concile, ressuscitèrent dans la nuit même de sa clôture, juste le temps voulu, pour en affirmer les décrets sous leurs signatures apposées à la suite de celles de leurs vénérables confrères. « Nous, Chrysanthès et Muzonius, attestons. » (*Nicephor, Calist., Hist. eccles., L. VIII, C. XXIII.*) Va pour le miracle; mais un bout d'explication n'eût pas été de trop pour notre édification. Qu'en pensez-vous, l'abbé ?

Quoi qu'il en fût, les choses avaient marché à souhait. En témoignage de sa satisfaction, l'Empereur régala ses évêques d'un discours d'adieu auquel succéda un banquet tellement somptueux et à leur goût que Eusèbe, l'évêque historien qui y assistait, affirme que ce festin synodique « lui sembla une frappante image du règne de Jésus-Christ sur la terre. » (*Euseb., Vita Constant. L. III. C. 15*)

Après quoi Sa Majesté renvoya les conviés dans leurs diocèses, chargés de riches présents et... d'un rescrit impérial en vertu duquel tous les écrits hérétiques, ceux d'Arius en particulier, devaient être brûlés, et dévolus au bourreau tous ceux qui en garderaient des copies. (*Euseb., Vita Constantin. — Niceph. Callist., Hist. eccles.. L. VIII — Socrat., Hist. eccles.*) Le catholicisme était fondé, sa règle capitale promulguée et sanctionnée : Châtiments éternels dans l'autre monde ; dans celui-ci, la torture, la mort.

Et c'est bien là l'esquisse de la constitution de votre Eglise à ses débuts, n'est-ce pas, seigneur Méric ? Que cette esquisse soit assez pâle et qu'il lui manque plus d'un trait caractéristique, j'en conviens ; mais vous conviendrez aussi qu'elle est assez fidèle, je dis après que vous aurez relu vos Pères et vos auteurs ecclésiastiques du temps, Epiphane, Eusèbe, Socrate, Sozomène, Philostorge, saint Augustin, saint Jérôme, etc., etc.

Vous avouerez... non, je n'insiste pas, ne tenant pas à vous mettre mal avec Rome. Montrez-nous seulement comment il faut s'y prendre pour admirer au berceau votre Eglise, je ne dis pas chrétienne, je dis catholique « et l'aimer davantage. » Montrez, et

je m'engage à vous faire déclarer le plus incomparable des prestidigitateurs de notre planète.

Quel admirable tableau, l'orthodoxie intronisée dans le monde par le despotisme politique et s'appuyant sur le bourreau ! Mais n'était-ce pas de conséquence forcée ? Le Dieu catholique n'avait-il pas tracé d'avance à son Eglise la voie qu'elle avait à suivre, la torche sacrée en main, entre des gibets, des bûchers et des ruines ? Pouvait-elle s'en écarter sans renier son origine ?

Effroyable origine, difficile à accepter par la pauvre conscience humaine ! Si difficile que saint Augustin lui-même tourmenté, de l'idée de la damnation des enfants morts sans baptême, suppliait saint Jérôme de lui démontrer comment cette monstruosité pouvait s'accorder avec la justice et la paternité de Dieu. Sur quoi saint Jérôme lui répondait : Mystère désespérant ; je m'y perds ; aidez-moi à en sortir. Et l'un et l'autre achevant de s'y perdre, de déductions en déductions aboutissaient à la prédestination des réprouvés et des élus — d'où la juste persécution et l'impitoyable condamnation « des chiens d'hérétiques, pestiférés, tous dignes de mort. »

Revenons à Arius et à Alexandre. Le premier avait été exilé en Illyrie. Le second et son acolyte Athanase étaient rentrés en triomphateurs à Alexandrie et s'étaient empressés de mettre leur victoire à profit en persécutant leurs adversaires, en interdisant leurs assemblées, en fermant leurs temples. Ces violences n'eurent d'autres résultats que de faire crier les ariens au martyre et de multiplier leurs recrues, dont bon nombre parmi les Pères mêmes de Nicée qui n'avaient souscrit les actes du concile qu'à contre-cœur ou en désespoir de cause, incapables de se débrouiller au milieu des abstractions où on les avait embarqués. Et donc, disent les auteurs du temps, *le peuple instigué par le diable*, divisé sous la conduite de ses pasteurs en deux partis irréconciliables, ne rêvait plus que luttes et batailles pour résoudre les questions controversées.

Pour surcroît de complications, l'évêque Alexandre vint à mourir ; il s'agissait de lui donner un successeur. Cinquante-quatre évêques convinrent de se réunir en synode à Alexandrie, la plupart avec la bonne intention de choisir un pasteur d'opinions modérées, disposé à travailler à l'apaisement des esprits, au rapprochement des partis. Ils furent prévenus dans leur charitable dessein. Sept d'entre eux, ardents consubstantialistes, escamotèrent la mître

patriarcale, en coiffèrent Athanase et se hâtèrent de l'ordonner. A leur point de vue, ils ne pouvaient faire un meilleur choix. Nul mieux que l'auteur du *Credo* n'était capable de mener la lutte contre l'arianisme. La suite se devine ; la mêlée théologique n'en devint que plus acharnée, d'autant que, pour achever de la compliquer, la girouette impériale venait de faire demi-tour.

Sous l'influence de sa sœur Constance, Constantin s'était dégoûté de *l'omoousie* athanasienne. Il avait levé l'interdit qui pesait sur l'arianisme et, de sa main impériale, libellé une épître par laquelle il invitait « *son très cher ami Arius* à venir à la cour jouir de l'aspect de Sa Majesté. »

L'occasion était trop belle pour que les adversaires d'Athanase la laissassent échapper. Ils s'entendirent pour dresser contre lui un acte d'accusation bourré de tous les crimes imaginables, concussions, dévastations d'églises, bris de vases sacrés, arrestations et détentions arbitraires, adultères, viols, meurtres et nommément d'un certain Arsène,évêque mélétien ; enfin,pour que rien n'y manquât, complot contre sa très bénigne et très auguste Majesté. C'était beaucoup à la fois pour un candidat à la sainteté.

L'Empereur ordonna à Athanase d'avoir à comparaître devant une assemblée de ses pairs et de s'y justifier s'il y avait lieu. L'accusé s'y refusa. Sur un nouvel ordre de Constantin le menaçant de toute son indignation, il se décida à se rendre à Tyr, où soixante évêques appelés de toutes les parties de l'empire composaient l'assemblée chargée de le condamner ou de l'absoudre (334).

L'acte d'accusation lu à l'accusé, celui-ci naturellement nia, protesta, contesta tous les points qui n'étaient, selon lui, que d'infâmes calomnies de ses ennemis acharnés à sa perte.

Parmi les témoins produits figurait une des femmes plus ou moins violées par l'évêque. Confrontée avec lui, elle ne le reconnut pas pour son violateur et désigna un autre pasteur.Cette scène, s'il faut en croire l'historien Philostorge, avait été préparée par Athanase pour faire diversion à l'examen des autres crimes qui lui étaient imputés.

Un second incident eut lieu qui fit oublier celui-là. Au nombre des pièces de conviction était un coffret renfermant, proprement salée, une des mains d'Arsène, l'assassiné d'Athanase.Celui-ci l'avait

coupée au cadavre en vue de fins criminelles, d'œuvres de nécromantie.

Eusèbe, évêque de Césarée, président du concile, venait d'ouvrir le coffret et d'en tirer la pièce de salaison quand soudain la victime d'Athanase entra dans la salle, bien en vie et pourvu de ses quatre membres, racontant *clara voce* comment il s'était échappé du réduit où on l'avait claquemuré. Et la main coupée et salée ! Evidemment celle-là seule devait être la véritable. Celle qu'Arsène avait au bout du bras ne pouvait être qu'une apparence due aux sortilèges de l'accusé. Sur quoi les Pères, abrégeant les débats, se jetèrent sur l'accusé pour l'écharper. Heureusement les officiers, préposés par l'empereur à la police de l'assemblée, arrachèrent le malheureux aux mains de ces forcenés. (*Rufin, Hist. eccles. Sozomen. id*).

S'ils lui sauvèrent la vie, ils ne purent le soustraire à une condamnation renforcée de toutes les exécrations réglementaires. Le plus curieux et le plus édifiant de la chose, c'est que Arsène, sans se soucier de sa main salée, signa de confiance l'acte de condamnation, et que l'évêque Jean, qui avait rédigé l'acte d'accusation, est comblé de louanges par saint Epiphane dans son histoire des hérésies. Epiphane, une des colonnes de l'orthodoxie ! ! Hélas, oui, l'abbé ; tâchez de vous y retrouver, moi j'y renonce.

Echappé de ce guêpier sacerdotal, Athanase se sauva à Constantinople pour y verser dans le sein de l'Empereur sa douleur et ses récriminations. Il crut un moment avoir cause gagnée. Malheureusement Eusèbe, escorté d'une douzaine de ses confrères, l'avait suivi de près. Secondés de Constance, ils travaillèrent si bien l'esprit de l'auguste apprenti théologien qu'ils lui firent définitivement rayer le consubstantialisme de ses tablettes et expédier l'inventeur de l'homoousie en exil dans les Gaules.

Arius était à peine de retour à Alexandrie que la lutte entre ses partisans et ceux de son adversaire, reprenait plus ardente, plus furieuse que jamais. Constantin, qui se faisait vieux et voulait la paix à tout prix, rappela le terrible presbytre à Constantinople que son évêque Alexandre s'efforçait de purger de l'hérésie arienne. L'Empereur engagea l'évêque à *communiquer* avec Arius. N'obtenant rien, il ordonna. Il n'y avait pas à résister. Alexandre promit, mais sous condition d'une discussion publique où il obligerait l'audacieux sectaire à confesser ses erreurs. Peu rassuré au fond sur l'issue de

ce duel théologique, « il s'y prépara par le jeûne et la prière, suppliant Dieu de le retirer de ce monde ou de confondre l'impiété. » *Socrat. Hist. eccles.* ; L. I, chap 37).

Au jour fixé, Arius, suivi de la foule de ses adeptes, se rendait à la conférence, lorsqu'il fut, chemin faisant, pris de subites et atroces coliques. Il gagna au plus vite un réduit et là tomba mort — « nouveau Judas, rendant comme l'autre tous ses intestins, » assuraient les athanasiens. « Châtiment providentiel, le ciel avait exaucé le saint évêque et confondu l'impie ». Cherchez la main qui a versé le poison, disaient les ariens.

Quelques mois après, (337) Constantin allait lui-même rendre ses comptes à Dieu, assez lourds assurément au point de vue de la morale de tous les temps, fort embrouillés au point de vue de l'orthodoxie catholique.

Meurtrier de son beau-frère et compétiteur Licinius qu'il avait fait étrangler après lui avoir promis la vie, meurtrier du jeune fils de ce dernier, étranglé par son ordre ; meurtrier de son propre fils Faustus et de sa femme Fausta étouffée dans un bain, orgueilleux despote prétendant régenter les consciences et flottant d'une opinion à l'autre, oubliant au milieu de ses préoccupations théologiques les barbares en train de refouler ses légions et de forcer les barrières de l'Empire, écrasant ses peuples d'impôts pour entretenir son luxe oriental et peupler sa cour de thuriféraires, il eut de plus la gloire d'inaugurer la méthode d'après laquelle le bourreau est préposé au maintien des bonnes doctrines, méthode que l'Église s'empressa d'adopter et mit ses soins à perfectionner. A tous ces titres, il mérita le surnom de Grand que lui décernèrent ses panégyristes gagés et que lui confirmèrent à l'envi les historiens catholiques se portant garants « de sa foi qui *ne varia pas* » et assurant « qu'il n'avait quitté ce monde que pour aller jouir d'un empire meilleur. » (*Saint Epiphane. Saint Grégoire de Naziance*).

Sa canonisation tint à peu de chose, à un scrupule qui arrêta l'Eglise. Constantin était resté payen, grand pontife des idoles jusqu'au jour où, près de sa fin et croyant se laver de ses crimes dans les eaux du baptême, il chargea un évêque arien de sa lessive *in extremis*. Une tache sans doute, mais le soleil n'a-t-il pas les siennes ? A cela près, que d'actions de grâce l'Eglise ne doit-elle pas à Constantin ? Sans lui, sans la réunion du concile qu'il convoqua d'auto-

rité et dont il dirigea les débats..... impérialement, que serait-il advenu de l'homoousie et où en serait, l'abbé, la glorieuse unité que vous recommandez à notre admiration ? Qui peut le dire ?

En résumé, cette phase de votre Église est caractéristique. Elle nous montre par quelles opérations, quelles triturations ont dû passer, avant de se combiner *catholiquement*, ces deux conceptions contradictoires : celle du Dieu de l'Evangile, du père miséricordieux préparant le retour à l'enfant prodigue et celle du Dieu vengeur personnifiant au pire degré l'arbitraire et l'imprévoyance, incomparablement plus barbare que le Saturne antique. Si Saturne dévorait ses enfants, du moins il n'y pensait plus après, tandis que l'autre, celui de saint Augustin — et du catéchisme de Trente — ne trouve à se satisfaire qu'en suppliciant par milliards et éternellement ses créatures.

Voyons quelques résultats de la combinaison.

Vers la fin du règne de Constantin, la fièvre du théologisme sévissait à peu près dans tout l'empire. Les évêques, les prêtres, les fidèles divisés et subdivisés en partis ennemis, semblaient ne plus connaître d'autre but à l'existence que de se noircir mutuellement des plus odieuses imputations, se maudire, se proscrire en s'appuyant de la populace fanatisée. Un évêque était-il institué dans un diocèse, aussitôt un compétiteur évincé ameutait ses zélateurs contre l'intrus, et l'obligeait de céder la place sous menaces de pillage et d'incendie.

Naturellement était intrus celui qui avait le dessous. Détail à noter, il arriva dans la suite que des évêques ainsi acclamés par le populaire n'étaient pas même clercs, pas même chrétiens. Exemples : le philosophe Synésius que les habitants de Ptolémaïde réclamèrent pour évêque, qui, aimant ses aises, ne consentit à se laisser baptiser, ordonner et mîtrer que sous condition de conserver ses chiens de chasse, ses chevaux, ses enfants, sa femme et ses opinions. Ainsi de Maxime, payen de la secte cynique qui, bombardé évêque par la populace d'Alexandrie, de là, plus tard monté en grade, passa au siège patriarcal de Constantinople.

Entre temps, des scènes avaient lieu après lesquelles, comme on dit, il faut baisser le rideau. Arius, a-t-on vu, s'était choisi un cortège de vierges occupées à chanter ses louanges et ses cantiques. Athanase, pour n'être pas en reste, avait rassemblé un troupeau de

soixante vierges vouées à la propagation des merveilles de l'homoousie. Après la fuite de ce dernier, les ariens, maîtres de la place, s'étaient mis en devoir de piller et de saccager les maisons et les églises des consubstantialistes.

Après quoi, arrachant les vierges athanasiennes à leur asile, ils les avaient dépouillées de leurs vêtements et promenées *in naturalibus*, les fustigeant dans les carrefours pour les corriger de leurs erreurs théologiques. (*Socrat.*, *Hist. eccles.* — *Sozomen*; *id.* — *S. Athanas.*, *Apol*, *II*, *advers. Arianos*). A charge de revanche, quelque temps après, les Athanasiens, ayant repris le dessus, renouvelèrent ces exploits sans rien oublier, pillages, meurtres, incendies, promenades publiques des vierges maudites.

A Constantinople, les choses se passaient de même. Les compétitions au siège patriarcal y provoquaient des émeutes où le sang coulait. Dans l'une, entre autres, Hermogène, commandant de la garde de l'empereur, chargé d'évincer de son siège l'évêque Paul, qui lui-même en avait chassé son rival Macédonius, fut assiégé par les paulinistes dans son palais qu'ils incendièrent après avoir massacré le maître et les serviteurs (342). Dans une autre sédition du même genre, trois mille cadavres ensanglantèrent les rues et les églises. Admirons, l'abbé, admirons, et nous ne sommes encore qu'au début des merveilles enfantées par le zèle théologique.

Le partage de l'Empire entre les fils de Constantin n'était pas fait pour pacifier les esprits et rapprocher les sectes. Constance et Constant, débarrassés de Constantin II tué dans une bataille contre ce dernier, étaient restés seuls maîtres du monde. A l'un l'Orient, à l'autre l'Occident. En dignes fils d'un despote, ils se jalousaient cordialement. Aussi ne pouvaient-ils se dispenser de prendre parti dans les dissensions qui bouleversaient la chrétienté. De part et d'autre, les impératrices s'en mêlant achevaient de rendre la situation inextricable. Chaque parti s'acharnant à vouloir venger ses martyrs sur le parti ennemi, rendant coup pour coup, supplice pour supplice, mort pour mort, les malheureuses populations eurent à traverser une ère de misères, d'anarchie et d'horreurs sans précédents dans l'histoire, et ce n'était que le prélude des temps qui allaient suivre.

Le transport du siège de l'Empire à Constantinople avait permis aux évêques de Rome — demeurée aux yeux des peuples la ville

souveraine — de prendre peu à peu la haute direction des affaires religieuses, de là en Occident. Dès lors, traduisant à leur façon le *Tu es Petrus et super hanc petram* ..,ils n'hésitaient déjà plus à revendiquer la suprématie de juridiction sur leurs co-papes d'Antioche, d'Alexandrie et de Constantinople, poursuivant leur but sans s'inquiéter des oppositions, des protestations, de quelque part qu'elles vinssent. Et les protestations ne manquaient pas.

Déjà, au troisième siècle, saint Firmilien, évêque de Césarée, dans sa correspondance avec saint Cyprien, flagelle impitoyablement « la folle arrogance de l'évêque de Rome qui prétend avoir hérité son siège de l'apôtre Pierre. Etienne (I[er]), dit-il, est plus dangereux que les hérétiques... Il fait preuve de stupidité.... Dieu lui demandera compte au jour du jugement dernier des âmes qu'il a perdues » (*S. Firmil. ad. Cyprian , Epist. LXXV*).

Au siècle suivant, saint Hilaire accable de malédictions le pape Libère qu'il accuse d'insigne lâcheté et de prévarications dans la foi, (*S. Hilar., Fragm. VI, n.* 6) tandis que saint Athanase signale à l'exécration des fidèles le pape Félix que « l'ante-christ a placé sur le siège de Rome ». (*S. Athan. ad. Solitar*).

Un détail sur saint Libère et ses prétentions de suprême recteur de l'orthodoxie. Il avait arboré la bannière de Nicée, et le symbole d'Athanase, selon lui, devait rester la règle du parfait chrétien. L'empereur Constance, qui professait l'arianisme, se mit en tête de le convertir à sa foi. Il l'appela à Milan pour conférer avec lui et lui démontrer ses erreurs. L'Empereur catéchisa. L'évêque s'entêta. Constance, qui n'admettait pas qu'on lui pût résister, relégua Libère à Bérée au fond de la Thrace Les belles dames de Rome, inconsolables de l'absence de leur pasteur, signifièrent à leurs époux que, s'ils n'obtenaient pas de la clémence impériale le retour de l'exilé, elles se mettraient en grève. Les époux comprirent. Ils négocièrent avec la cour. Libère, s'ennuyant fort dans la sauvage Bérée, loin des douceurs de Rome et de ses chères brebis, faiblit, transigea et souscrivit une formule arienne et la condamnation d'Athanase.

A ce prix, il put revenir à Rome où il trouva son siège occupé par un archidiacre qu'une faction avait papifié sous le nom de Félix II. Une émeute le délivra de l'intrus obligé de détaler au plus vite. Certains hagiographes veulent que Félix ait été canonisé en

dédommagement posthume de sa mésaventure ; je ne m'y oppose pas.

Mais si ces dames et Constance étaient satisfaits, les évêques consubstantialistes ne l'étaient pas. Ils s'assemblèrent en concile à Milan et sommèrent Libère de venir confesser ce qu'ils appelaient *sa chûte*, ce que saint Hilaire appelait *sa perfidie arienne*. La sommation était menaçante. Libère se tira d'affaire en chargeant le diacre Hilaire d'aller recevoir la correction à sa place. La discussion fut vive ; elle s'échauffa tellement que les Pères, pour dernier argument, saisirent l'infortuné légat, le déculottèrent et lui administrèrent une maîtresse fessée en réparation de la brèche faite par son pape à la sainte orthodoxie. Quelque temps après, les décisions d'un concile arien tenu à Rimini adoucirent à Libère l'amertume de ce souvenir en attendant que l'Eglise le sanctifiât.

Aidez-moi, l'abbé, aidez-moi, je vous prie ; je cherche en vain à quel chapitre des beautés et de l'unité de l'Eglise ces édifiants détails doivent être classés.

Il faut dire que si les chrétiens, en l'honneur de la seconde personne divine, se déchiraient entre eux « avec une férocité qu'aucun fauve n'égalera jamais, » (*Ammian. Marcel., Hist. lib. XXI, C. III*) ils s'accordaient invariablement sur un point, à savoir d'obtenir de l'autorité impériale l'extermination de ce qui restait du paganisme, leur ennemi commun : démolition des temples, confiscation des biens, emprisonnement, proscription des adorateurs des anciennes idoles, (Voir les *Nouvelles de Valentinien, titre V* et le *code Théodosien*).

Ajoutons, pour compléter le tableau, l'intervention des bandes hurlantes de moines accourant du fond de leur solitude, le fer et la torche en mains, incendiant, saccageant, massacrant selon le vent qui souffle et l'opinion qui les enrage. Et comment s'en étonner quand on sait que la plupart de ces bandes fanatiques se recrutaient dans les bas-fonds des cités et que certaines d'entre elles, sous prétexte d'humilité, se condamnaient à vaguer à quatre pattes, broutant l'herbe des champs. Et pourquoi non ? Le pieux Héron, le fondateur de ce nouvel ordre de quadrupèdes, pour s'être jeté et noyé dans un puits, n'en mourut pas moins en odeur de sainteté, au dire de ses admirateurs. (*Cassion. De morte Heroni senis*).

A cette anarchie, aux désordres, aux misères de tout genre qu'elle engendrait venaient s'ajouter les dévastations des barbares, en ma-

jorité convertis à l'arianisme et se ruant de toutes parts au dépècement de l'Empire. En vain Théodose entreprit-il de rétablir par la force des armes et la rigueur de ses ordonnances l'ordre et l'unité dans la chrétienté, il n'y parvint que pour un temps. A quel prix ? En versant à flots le sang des barbares et de ses légions, en imposant à ses sujets, sous peine d'exil, de ruine, de mort, la foi de Nicée qu'il avait fait confirmer par un concile réuni sur son ordre à Constantinople(2e Œcuménique). Il est à remarquer que cette dernière assemblée (381) n'était composée que de cent cinquante évêques désignés d'avance par le glorieux empereur. Certains conciles ariens avaient réuni plus du double d'assistants venus de toutes les parties de la chrétienté. Raison de plus, n'est-ce pas, l'abbé, pour admirer les étonnantes évolutions du Saint-Esprit voltigeant d'une assemblée à l'autre et chacune, à son tour, prétendant l'accaparer à son bénéfice.

A propos du Saint-Esprit, quel avait été son rôle dans cet imbroglio dogmatique ? Assez équivoque, il faut bien le dire. En quelle classe le ranger d'après les textes ? celle des liniments divins ou des volatiles célestes ? (*Acte des apôtres, Ch. X, v. 38 — Marc, ch. I, v. 10*). Pour sortir d'embarras, il n'y avait qu'à le faire monter en grade. Ainsi opinèrent les pères de Constantinople — dont les plus jeunes, nous apprend saint Grégoire de Nazianze, « criant comme des pies, des fous, des enragés, faisaient de l'assemblée une scène de taverne. » Et donc le Saint-Esprit fut proclamé *troisième Personne divine* « Seigneur vivifiant qui *procède* du Père,... qui a parlé par les prophètes... » le tout sans s'inquiéter si, précédemment dans un synode à Rome, le pape Damase, successeur de Libère, n'avait pas décidé qu'il procédait également du Fils (*Filioque*).

Cet oubli, volontaire ou non, devait avoir d'incalculables conséquences. Les Orientaux s'entêtant à la simple procession, les Occidentaux à la double, le *Filioque*, se compliquant d'une interminable série de désaccords et d'anathèmes échangés entre Rome et Constantinople, devait achever de les brouiller et de déterminer la séparation de la chrétienté en deux Eglises irréconciliables.

Les conciles, en ces premiers siècles, avaient beau se multiplier, décréter, fulminer contre les dissidents, les sectes continuaient de pulluler « en se tenant par la queue, » comme disait Innocent III, ou, si l'on préfère, comme microbes en bouillon de culture : Origéniens, Donatiens, Manichéens, Novatiens, Paulinistes, Cerdo-

niens, Millénaristes, Quartodécimans, Macédoniens, Priscillianistes, Cataphryges, Lunoniens, Luciniens, Hydroparastes, Saccophores, Messaliens. etc. etc. etc. Parmi une foule d'autres sectes qui surgirent à la suite des précédentes, deux méritent qu'on s'y arrête, celle des Monothélites et celle des Iconoclastes, la seconde surtout en raison des traces sanglantes qu'elle a laissées dans l'histoire.

Le concile de Nicée ayant décrété la divinité du Christ, il parut tout naturel de voir en Jésus deux êtres parfaits, le dieu et l'homme. Deux êtres, deux natures. Dans quelle relation ces deux natures? On ne se préoccupa pas d'approfondir jusqu'au jour où Nestorius, patriarche de Constantinople, s'avisa d'émettre cette assertion « qu'on ne devait pas nommer Marie *mère de Dieu* et voir un dieu dans un enfant que sa nourrice emporte en Egypte en lui donnant à téter. » (*Socrate., Hist., eccles., Lib. VII, c. XXIV*). Plus n'en fallait pour mettre le monde théologique en ébullition.

« Le nouveau Judas » fut déféré à un concile, réuni à Ephèse par ordre de Théodose, et dûment condamné et déposé (431). Peu après, le moine Eutychès, voulant démontrer toute la scélératesse du blasphème de Nestorius, s'embarqua lui-même dans une nouvelle hérésie. La nature humaine de Jésus s'était, assurait-il, tout entière absorbée dans sa nature divine. Donc en lui une seule nature et une seule volonté.

Cette opinion n'était pas nouvelle. Elle avait prévalu jusque là dans l'église d'Alexandrie et à Rome où saint Jules, pape (1er de nom 337-352) avait formellement déclaré que « les apôtres n'ayant prêché qu'un Christ et sauveur, on ne devait confesser qu'une nature en Jésus-Christ ». (*Epistol. ad Dionys. alexandrin. episcop.*) Si pontificale que fût cette déclaration, elle n'en fut pas moins condamnée *in globa* par le concile de Constantinople (448) qui anathématisa Eutychès et sa doctrine. Et l'on continua de se disputer en Orient et en Occident au sujet des *deux natures*, en se massacrant, il est vrai, modérément.

Quoi qu'il en soit, au cours de la lutte, l'infaillibilité papale reçut une blessure nouvelle dont elle n'a pu guérir. Le sixième concile œcuménique (à Constantinople 680 à 681, condamna bel et bien, en compagnie d'autres hérétiques plus ou moins notoires, le pape Honorius qui s'était fourvoyé dans le dédale des deux natures. Juste condamnation, écrit le pape Léon II au très pieux empereur Cons-

tantin Pogonat : « Honorius, au lieu de purifier l'Eglise catholique par la doctrine de ses fondateurs, l'avait presque renversée par son étrange trahison. »

Les choses se passaient moins bénignement dans la guerre des images. Le christianisme était né et avait grandi dans l'ombre. Même après la conversion de Constantin, les historiens payens ne paraissent attacher qu'une importance secondaire aux symptômes de la révolution qui se prépare. Les chrétiens, avec leur enseignement mystérieux, leurs pratiques réservées aux seuls initiés, ne leur apparaissent que comme une secte particulière de philosophes ou de sophistes se confondant avec la foule des charlatans de toute espèce dont la Grèce, l'Egypte, l'Orient infestaient Rome et les grandes cités. Ils n'avaient à l'origine aucun temple ; on ne leur connaissait ni rites, ni simulacres.

Aux reproches ou aux sarcasmes qui leur étaient adressés par les gentils de n'avoir ni autels ni sacrifices, ils répondaient par la voix ou la plume d'Origène, de Lactance, d'Arnobe, de Minutius Félix: « Vous croyez que nous n'avons ni temples ni autels, vous vous trompez. Le cœur de l'homme est pour nous le vrai temple de Dieu. La main des hommes ne peut non plus le renverser que l'édifier. Faire du bien aux hommes, donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soit, consoler les affligés, voilà nos offrandes à Dieu, celles que nous croyons lui être le plus agréables. » En cela ils ne faisaient que suivre la doctrine de Jésus et se souvenir de celle de Moïse qui proscrivait les images sculptées ou peintes ou jetées en fonte.

A Suivre. TONOEPH.

Relation de dix séances

AU CIRCOLO MINERVA

Expériences faites à Gênes avec le médium Eusapia Paladino

PAR LE PROFESSEUR F. PORRO (1).

19-20 Mai. — « Je déclare ouvertement n'être ni un matérialiste ni un spiritualiste ; je n'accepte *à priori* ni les négations de la psy-

(1) Extraits du travail publié par le *Secolo* XIX, de Gênes. Mai-juin 1901.

chophysiologie, ni la foi des spirites. Ce que j'avoue en toute sincérité, et cela me sera reproché par certaines personnes, c'est ma répugnance à expliquer par la fraude ou les hallucinations les faits observés. Mon expérience des phénomènes médianimiques avec des médiums plus faibles qu'Eusapia, et avec cette dernière, m'autorisent à conclure formellement que l'une ou l'autre de ces explications puisse prévaloir ; s'il entre dans les phénomènes quelque chose d'apocryphe, ce qui reste est suffisant pour que nous puissions conclure être en présence d'une classe de phénomènes physiques inexplorés et dignes de la plus grande attention. En disant « phénomènes physiques », j'entends exclure toute confusion sur la signification des expériences : il n'est pas question ici, comme cela a été insinué, de faire du *mysticisme*, de retourner en arrière, de créer des fantômes ou de rêver des miracles. Ce qui existe est *naturel* ; lorsqu'une entité se rend sensible à nous, elle n'est, ne peut être *surnaturelle*. Si réellement la médiumnité peut nous mettre en rapport avec des intelligences normalement ultrasensibles (je n'affirme pas cela et je ne le nie pas non plus), et si nous pouvons nous former une conception suffisamment claire de ces êtres, l'ensemble de nos expériences ne sera plus du *spiritisme métaphysique*, mais bien du *spiritisme expérimental*, suivant l'heureuse expression de Schopenhauer.

Aucun des phénomènes de la première séance avec Eusapia n'était nouveau pour moi, et l'attention avec laquelle j'ai attendu et observé ces étranges manifestations ne s'est pas démentie ; on aurait pu, aussitôt après la séance, me trouver une absence d'enthousiasme qu'un observateur peu exercé aurait peut-être qualifiée de véritable froideur, voire même de mécontement non avoué. Je crois bon d'insister là-dessus, parce que la psychologie des assistants me semble trop souvent le seul côté curieux d'une séance médianimique et le moyen le plus sûr de comprendre comment des personnes se livrant aux investigations sans aucune passion, ne se laisseront jamais enthousiasmer facilement, et ... tromper ! Je crois inutile, pour diverses raisons, d'insister sur mes neuf compagnons de séance, allant des spirites les plus fervents et convaincus aux incrédules les plus invétérés ; leurs manières différentes d'apprécier les phénomènes apporteraient forcément un écho de leurs divergences dans ma narration et risqueraient de me faire sortir de cette objectivité

absolue, que d'accord avec le directeur du journal, j'entends conserver dans mon récit.

D'autre part, quelques faits observés par eux m'ont échappé ; ainsi, par exemple, l'apparition d'objets lumineux qui restaient visibles quelques instants dans la pénombre de la salle, uniquement éclairée par une bougie allumée dans l'autre chambre.

Je me bornerai à décrire ce que *j'ai vu moi*, ou *entendu*, ne mettant néanmoins pas en doute la sincérité des affirmations de mes compagnons. Ceci n'est pas un procès-verbal de la séance, mais simplement le récit fidèle des impressions individuelles d'un assistant.

Si je n'ai pas vu de lumières, j'ai vu la table en sapin brut, à quatre pieds, longue d'un mètre et large de 50 c., se soulever du sol à plusieurs reprises, restant suspendue à quelques décimètres au-dessus du plancher, pendant une, deux trois et quatre secondes, cela sans aucun contact avec des objets visibles. Ce phénomène s'est répété en pleine lumière, sans que les mains d'Eusapia, ou des cinq personnes formant la chaîne touchassent la table ; les mains du médium étaient tenues par ses voisins qui contrôlaient également ses jambes et ses pieds, de sorte qu'aucune partie du corps d'Eusapia ne pouvait exercer l'effort nécessaire pour soulever le meuble pesant.

Dans ces conditions de contrôle absolument sûr, et que la Paladino réclame sans cesse dans ses accès d'auto-hypnotisation ou de *transe*, comme elle les appelle, j'ai pu observer le gonflement d'un drap noir fort lourd, et des rideaux rouges de la fenêtre qui étaient fermés derrière le médium ; la croisée hermétiquement close, la salle manquant absolument de courants d'air, il serait absurde de supposer une personne cachée dans l'embrasure de la fenêtre, et je crois pouvoir affirmer qu'une *force* analogue à celle qui avait produit la lévitation de la table, s'est manifestée sur le rideau, le gonflant, l'agitant, et le faisant toucher alternativement l'un ou l'autre des assistants.

Un incident mérite d'être signalé comme preuve, ou au moins indice du caractère *intelligent* de la force agissante. Je me trouvai en face de la Paladino, à la chaîne, au point le plus éloigné d'elle, je me plaignis de n'être pas touché comme les quatre membres du cercle, et vis alors tout d'un coup le pesant rideau se soulever et

venir me frapper au visage avec son extrémité inférieure, pendant que je ressentais sur le milieu de mes doigts, un léger choc, comme si un corps de substance délicate et fragile heurtait mes phalanges. Je dois ajouter que les cinq personnes du groupe momentanément exclues de la chaîne, se tenaient à l'extrémité opposée de la salle (large de 5 à 6 mèt.) dans un réduit fermé à clé.

Mes impressions ne devaient pas être limitées à ce contact ; plusieurs fois, quand je me trouvais à gauche du médium, vers la fin de la séance, je sentis une main, une main véritable, ayant la forme et la consistance humaines, se poser sur mon visage, mes épaules, mes mains, mes flancs, me jetant le rideau autour de la tête.

Un de mes éminents collègues de groupe a eu des impressions semblables. Nous devons exclure absolument l'explication que ce soit la main de la Paladino : 1° parce que ses deux mains étaient scrupuleusement et étroitement tenues par moi et par son voisin de droite, en même temps que nous contrôlions les extrémités inférieures.

2° parce que la main qui m'a touché est beaucoup plus grasse que celle d'Eusapia.

Le caractère intelligent de cette manifestation est prouvé en ce que, lorsque j'accusai avoir été touché à l'épaule gauche, c'est-à-dire au côté opposé au médium, celui des assistants qui prenait des notes me demanda si le contact avait été brusque et sec « Non, répondis-je, c'était plutôt amical » et aussitôt trois coups sur l'épaule me donnèrent une impression évidente d'approbation, comme pour ne pas me laisser le moindre doute sur les intentions de l'invisible. Ces *trois* coups sur mon épaule furent entendus distinctement par mon voisin de gauche. Dans le langage conventionnel établi pour les séances d'Eusapia, trois coups signifient une réponse affirmative.

Les autres phénomènes constatés par moi à cette séance furent 1° quelques coups très forts dans la muraille, derrière Eusapia, à sa droite ; l'un d'eux fit vibrer les cordes d'une guitare placée à deux mètres environ du médium.

2° Plusieurs coups dans la chaise sur laquelle j'étais assis à gauche d'Eusapia, battant un rythme parfaitement égal aux coups qu'elle donnait en l'air avec sa main gauche, qui serrait ma main droite. J'étais donc tenu par une de ses mains, je voyais distincte-

ment l'autre, nous contrôlions ses pieds, il serait ridicule de supposer qu'une extrémité quelconque du corps d'Eusapia pouvait toucher ma chaise dans la partie opposée et dans la direction contraire à celle des coups donnés en l'air par le médium. Ajoutons qu'au début de la séance, celui qui occupait alors cette chaise avait senti, à plusieurs reprises, que l'on retirait cette chaise de dessous lui.

3° Une chaise supportant un bloc de plastiline disposé dans l'espoir d'obtenir des empreintes, se déplaça spontanément de l'embrasure de la fenêtre, venant jusqu'à toucher ma chaise : le mouvement d'aller et de retour eut lieu plusieurs fois, *même en lumière*, ce dont les cinq membres du cercle purent s'assurer en s'approchant de moi.

Il serait prématuré et risqué de baser un jugement sur quelques faits. Mes conclusions se rapportent *uniquement* à cette première séance avec la Paladino, ne réflétant nullement un critérium préexistant qui aurait pu être basé sur mes expériences ou mes lectures :

1° En présence d'Eusapia, et dans certaines conditions expérimentales comme l'état de transe du médium et la demi-obscurité, il se développe une force capable de soulever une table, de faire mouvoir des chaises et autres objets jusqu'à la distance de plus de deux mètres. Quant à ses effets dynamiques, cette force se comporte comme les forces normales ordinaires qui agissent à une distance déterminée, et va probablement en diminuant avec l'accroissement de la distance ; mais il ne faut pas exclure qu'elle puisse être constante ou presque, dans un champ donné, et où il n'y a rien en dehors d'elle.

2° l'intensité de la force est plus considérable au côté gauche d'Eusapia.

3° le développement et l'intensité de la motricité, autour d'Eusapia *intransée*, sont indépendants de ses organes qui peuvent être en repos complet. Il est évident, toutefois, que les phénomènes sont réglés d'une façon rythmique sur des mouvements conscients et inconscients du médium, qui emploie souvent des forces soustraites aux assistants.

4° la force qui se développe assume des caractères indiscutables d'intelligence et de volonté, mais il n'est pas prouvé que ces caractères soient autonomes, c'est-à-dire provenant d'une entité qui ne

serait pas formé *exclusivement* avec les émanations du médium et des assistants.

5° Parfois, la force opérante adopte des organes ayant la forme et la consistance de ceux des êtres humains.

Nous verrons dans les prochaines séances si ces conclusions peuvent être modifiées par de nouveaux phénomènes et de quelle manière.

FRANCESCO PORRO.

Note de la Rédaction.

Les séances avaient lieu au *Circolo Minerva*, qui laisse à chacun de ses membres la liberté entière de juger les phénomènes ou leur nature, chacun déduit les théories qu'il croit les meilleures ; l'illustre professeur Morselli a assisté aux séances ; il faut espérer qu'il donnera à la publicité ses critiques de rigide observateur, jetant ainsi une lumière nouvelle, pour ou contre, sur une question d'un si grand intérêt.

Seconde séance

Peu après 9 heures, les dix observateurs sont réunis au Cercle Minerve où Eusapia est prête pour la séance. L'appartement se compose d'un grand vestibule, de trois chambres et de la salle dans laquelle ont lieu les expériences : cette pièce est carrée, de 5 m. 15 de côté, ayant deux fenêtres au S.O. ; l'une de ces fenêtres est garnie de toile métallique, l'autre a des persiennes extérieures (en dehors des vitres), qui sont fermées pendant les séances ; des rideaux rouges épais tombent devant l'embrasure des fenêtres qui sont cachées pendant nos réunions. Aux rideaux sont adaptés de pesantes draperies d'étoffe noire, la même étoffe est appliquée contre les vitres afin d'intercepter toute lumière ou toute communication du dehors.

Avant les séances, on fermait toujours la porte d'entrée, et tout l'appartement était soigneusement visité ; on fermait ensuite la porte du mur N. O., qui donnait accès dans les autres pièces, et on ne laissait ouverte que celle du N. E. vers l'antichambre dans l'angle le plus reculé de laquelle une bougie restait allumée ; cette lueur était suffisante pour éclairer les phénomènes qui avaient lieu à la table ou aux rideaux, lorsque les indications typtologiques nous faisaient éteindre le gaz et la lumière électrique (blanche et rouge) dans la salle des séances. La salle était pavée à la vénitienne (mosaïque). L'ensemble des précautions rendait impossible l'interven-

tion de personnes étrangères, étant donné une fraude possible, elle devait venir du médium ou d'une personne du groupe. Pendant les expériences,les mains du médium étaient tenues par ses voisins, qui faisaient la chaîne avec les trois autres composant le groupe ; il faut donc supposer que le prestidigitateur éventuel *devait* être l'un des cinq assistants. Puisque dans les séances, on obtint des phénomènes plus ou moins évidents, bien que la position des membres à la chaîne ou en dehors fût constamment variée, il faut en venir à la conclusion que l'explication basée sur l'hypothèse de la fraude est inconciliable avec un nombre de complices inférieur à deux, à moins d'admettre qu'Eusapia en avait *deux au minimum* parmi les dix honorables membres du groupe ; il est certain qu'*elle seule agissait.*

Admettant que nous avions une tendance à l'hallucination venant de notre tension d'esprit, ou d'une influence hypnotique d'Eusapia qui me semble, par parenthèse, plus apte à subir une telle influence qu'à l'exercer ;

Admettant, comme le veulent certains hypercritiques, que parfois Eusapia cherche ou étreint convulsivement les mains des assistants, réussit à leur dissimuler les siennes, et opère avec une force et une dextérité prodigieuses, les effets dynamiques décrits ;

Admettant l'absurde, on pourrait attribuer les faits de vendredi à la prestidigitation, mais quant à ce qui s'est passé dimanche,cette thèse n'est pas soutenable.

La première heure de la séance se passa sans résultats. Eusapia, éveillée et consciente, gémissait, se contorsionnait, bâillait, sanglotait, etc. ; une rapide lévitation eut lieu ; la table était plus grande et moins lourde qu'à la dernière séance. Un ou deux assistants dirent avoir été touchés.

Vers 11 heures, la chaîne fut changée, cinq coups frappés dans la table demandèrent l'obscurité ; la salle n'était plus éclairée que par la bougie dans la pièce voisine. Un coup formidable fut donné au milieu de la table ; celui qui était assis à droite du médium se sentit saisi au flanc, sa chaise lui fut enlevée et portée couchée sur la table, puis sans aucun contact visible, retourna de 180 degrés, de façon à ce que la même personne restée debout pût se rasseoir. Le contrôle de cette expérience ne laissait rien à désirer.

Les coups se répétaient, violents au point que nous craignions

de voir briser la table. On commença à sentir des mains soulevant, gonflant les rideaux ou touchant les assistants ; le constraste était singulier entre ces attouchements délicats, légers, ou nerveux et énergiques, mais toujours courtois, et les coups bruyants, rudement frappés sur la table ; un seul eût suffi pour tuer l'un de nous.

Les mains qui nous touchaient étaient de grandes et fortes mains d'homme, de petites mains de femmes et de bébés ; parfois, l'on ressentait principalement au front un souffle caressant, un contact semblable à celui d'une aile d'oiseau ; dans un moment de calme relatif, deux lèvres se posèrent sur le front de la personne placée à la gauche du médium et y imprimèrent un baiser dont nous entendîmes distinctement le bruit.

Tout d'un coup, avec un grand fracas, on secoua et transporta automatiquement une table grande et lourde placée à deux mètres de la chaîne, et supportant divers objets préparés pour la séance.

Un esprit fort dira que cette table a été mise en mouvement par un *farceur*, mais les *farceurs* étaient à une trop grande distance : cinq à la chaîne avec Eusapia, et les cinq autres relégués à l'extrémité opposée de la salle, dans le réduit dont j'ai parlé. Quant à la Paladino, il aurait fallu qu'elle se débarrassât de nos mains, les substituât aux siennes, et, réussissant à tromper notre vigilance eût la force de transporter cette table, de frapper sur ce meuble et sur notre guéridon des coups terribles, en même temps qu'elle faisait vibrer une guitare accrochée au mur, et faisait tinter les sonnettes.

Les attouchements et les coups continuèrent, quelquefois déterminés et dirigés par les coups de poing que le médium donnait en l'air, comme cela arriva vendredi dernier pour les coups dans ma chaise ; le phénomène de corrélation est évident et donne une idée claire d'un cas *d'extériorisation*. Mais si cette hypothèse suffit pour expliquer un phénomène spécial, elle est insuffisante pour la multiplicité des phénomènes qui eurent lieu dans l'espace de quelques minutes.

« Parlez », nous fut-il ordonné impérativ ment par la table ; nous obéîmes, et successivement tous les objets placés sur la grande table furent apportés sur la nôtre ; un chandelier, un morceau de

stéarine qui fut placé entre mes mains, un bâton de cire à cacheter, un encrier de verre plein d'encre. Le chandelier tomba et se releva ; l'encrier se renversa, salissant les doigts, mais non les habits ; la grande table continua à s'agiter.

Finalement, voyant Eusapia fatiguée, nous levâmes la séance à minuit.

Je reviens à mes conclusions de la séance précédente et je confirme la première sans restriction. Quant à la seconde, j'ai remarqué que dimanche, c'est à la droite d'Eusapia que les phénomènes ont eu le plus d'intensité.

(*A Suivre*).

Le territoire contesté

Par R. DALE OWEN (1)

Traduit par le Dr Audais

Une invasion domestique

En 1853 vivait dans la ville de R..., Massachusetts, une famille riche, des plus respectables, dont je ne puis publier le nom qui m'est parfaitement connu et que j'appellerai M. et Mme L...

Cette dernière semblait bien appartenir à la classe de personnes que Reichembach a appelées *sensitives* et qui nous fournit la plupart des médiums. Elle en présentait tous les caractères, qui semblaient héréditaires, comme c'est le cas le plus fréquent.

Un matin, leur grand'mère se disposant à sortir, allait et venait dans sa chambre et vit paraître subitement devant elle une forme qui était son exacte reproduction. Tout d'abord elle se figura que c'était une image produite par quelque miroir ; mais elle eut bientôt constaté le contraire et conçut une vive alarme en voyant que la figure s'évanouissait graduellement. Bientôt son esprit fut envahi par l'idée populaire que l'apparition de son *Double* ou, comme

(1) Richard Dale Owen était un diplomate et un écrivain de grand mérite. Il a représenté les Etats-Unis en Europe auprès de la cour de Naples et a laissé les meilleurs souvenirs. Sa sincérité absolue ne peut faire aucun doute ; ce n'est qu'après avoir longuement et avec circonspection étudié les phénomènes spirites qu'il se déclara convaincu et publia son livre : *Debetable Land*, dont M. le Dr Audais a bien voulu traduire quelques passages pour l'édification de nos lecteurs.

disent les Ecossais, de son *fantôme* est un présage de mort. Elle fi aussitôt appeler le desservant de l'église qu'elle fréquentait, le Rév. M.Eaton et l'interrogea à ce sujet.Celui-ci demanda si l'apparition avait eu lieu avant ou après le midi et apprenant que c'était de bon matin, assura que c'était une annonce de grande longévité et non de fin prochaine. Parla-t-il ainsi par conviction ou pour calmer la grande excitation de cette dame, toujours est-il qu'elle survécut encore longtemps.

Pendant tout le temps que cette dame F..., mère de Mme L... demeura pearl street, à Boston, c'est-à-dire pendant douze ans, il se produisait des bruits de coups et autres, entendus tantôt par elle seule, tantôt par tous les habitants de la maison. Finalement, son mari en fut si obsédé, qu'il changea de résidence.

Quant à Mme L... elle-même, elle avait, à l'âge de dix ans, en 1830, assisté à l'un de ces phénomènes qu'on n'oublie pas et qui produisit sur sessentiments et ses convictions une influence profonde.

A cette époque vivait chez sa mère une dame Marshall, arrivée au dernier degré de la misère et qui avait été recueillie pour un certain temps par charité.

Un soir, Cécilia, encore enfant, ainsi se nommait Mme L...,avait veillé plus tard que de coutume et, accablée par le sommeil, s'était étendue sur un sopha et s'y était endormie.

Au bout d'un certain temps elle s'éveilla et jugea qu'elle avait dormi longtemps, en voyant que le feu était presque éteint et que la pièce était vide. Au moment où elle se disposait à se relever,elle vit tout-à-coup la forme de Mme Marshall, entièrement vêtue de blanc, se pencher au-dessus d'elle. « Oh ! Mme Marshall, s'écria-t-elle, pourquoi êtes-vous descendue pour moi ? Vous allez certainement être saisie par le froid ! » La forme sourit, ne répondit pas, mais se dirigeant vers la porte, fit signe à Cécilia de la suivre.Celle-ci obéit avec une émotion qui ne fit que croître, lorsqu'elle vit ce qu'elle considérait comme la vieille dame elle-même franchir les escaliers en glissant d'un mouvement silencieux et se diriger vers la porte de sa chambre à coucher. L'enfant suivait ; lorsqu'elle fut elle-même arrivée sur le palier, elle vit la forme qui, sans tourner la clef ni ouvrir la porte, pénétrait dans la chambre et disparaissait à sa vue, comme si elle passait à travers la matière solide.

Ses cris firent venir sa mère, qui, sortant de la chambre de Mme Marshall, lui demanda ce que cela signifiait. « Oh ! maman, maman, s'écria l'enfant terrifiée, est-ce un spectre ? »

La mère la gronda d'abord d'ajouter foi à des contes de nourrices ; mais elle fut profondément troublée lorsque Cécilia lui eut fait un récit circonstancié de ce qui venait d'arriver. Ce n'était pas sans raison, car elle venait, une demi-heure à peine auparavant, d'assister à la mort de Mme Marshall !

Il faut faire remarquer que, quelques minutes avant d'expirer, cette dame, qui avait voué une affection toute particulière à Cécilia, parlait d'elle dans les termes les plus tendres et manifestait le désir de la revoir encore avant de mourir. Mme F..., craignant d'impressionner péniblement son enfant par une scène de ce genre, avait refusé de satisfaire à ce désir.

Devenue jeune fille, Cécilia provoqua souvent les alarmes de sa mère en marchant pendant son sommeil. Ce somnambulisme était absolument naturel, la famille n'ayant jamais permis aucune expérience magnétique quelconque. Il n'en résulta aucun inconvénient ; mais en maintes occasions, tout en restant inconsciente et gardant les yeux fermés, elle aida sa mère dans les travaux du ménage, avec autant d'adresse que si elle eût été pleinement éveillée.

Elle présentait encore une autre particularité. Il lui arriva souvent, vers le matin, après un sommeil profond, de tomber dans une sorte de somnolence, pendant laquelle elle avait des rêves de nature prophétique. Ils se réalisèrent si souvent, que lorsqu'ils annonçaient un événement funeste, on ne les lui faisait pas connaître à son réveil.

Voici une vision de ce genre qu'elle eut vers la fin de novembre 1853. Une de ses sœurs, Esther, récemment mariée, était partie depuis plusieurs semaines avec son mari chercher fortune en Californie. Depuis quelque temps on attendait la nouvelle de leur arrivée. Une nuit, cette sœur parut s'approcher de son lit et lui dit : « Cécilia, viens avec moi en Californie ! » Sur la réponse de Mme L... qu'elle ne pouvait quitter ainsi pour un tel voyage son mari et ses enfants, Esther répliqua : « Nous y serons bientôt et tu seras de retour pour le matin ».

Convaincue, elle se lève ; il lui semble qu'elle donne la main à sa sœur, et qu'elle s'élève et flotte en l'air. Elle arrive bientôt auprès

d'une cabane de misérable apparence, bien différente de celle qu'elle croyait occupée par sa sœur. Elles entrent et Cécilia reconnaît son beau-frère en costume de deuil. Esther l'introduit dans la pièce suivante et lui montre un cercueil ouvert dans lequel était étendu le cadavre d'elle-même, Esther. Mme L... profondément émue, regarde successivement le cadavre puis le fantôme présentant tous les attributs de la santé et qui l'a amenée là. Celui-ci répond à son regard étonné et interrogateur : « Oui, ma sœur ; ce corps est bien le mien. Le choléra m'a frappée et je suis passée dans l'autre monde. J'ai voulu te le montrer, pour te préparer à la nouvelle que vous allez recevoir. »

Il sembla ensuite à Mme L... qu'elle s'élevait de nouveau, traversait un grand espace et rentrait dans sa chambre. A son réveil, la vision restait si profondément gravée dans son esprit, qu'elle fut quelque temps avant de se convaincre qu'elle n'avait pas fait réellement ce voyage.

« Quel rêve je viens de faire ! » dit-elle à son mari. Mais celui-ci traitant ces visions de folie, elle garda le silence et n'en parla ni à lui, ni à d'autres.

Dans la soirée du même jour, elle se trouvait assise à une table de whist avec son mari et sa plus jeune sœur. Celle-ci devant donner les cartes, Mme L... les lui tendit. Mais tout à coup on vit la main d'Anne, la jeune sœur, saisie d'un violent mouvement rotatif, qui dispersa les cartes dans toutes les directions. Mme L... se tourna vers elle pour lui reprocher cet acte de folie ; mais elle resta frappée de l'expression particulièrement grave et vivement préoccupée répandue sur les traits de sa sœur, dont les yeux étaient fixés sur elle et témoignaient une pénible anxiété.

Très effrayée, elle s'écria : « Oh ! Anne, que vous arrive-t-il ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ? »

« Ne m'appelez pas Anne ! je suis Esther ! »

« Anne ! ».

« Je vous dis que ce n'est pas Anne qui vous parle ; c'est Esther ! »

De plus en plus émue, Mme L... se tourna vers son mari en lui disant : « Elle a perdu la raison ! Elle est folle ! Jamais un tel malheur n'avait atteint notre famille ! »

« Votre rêve, Célilia ! Votre rêve de la nuit dernière ! Avez-vous oublié où je vous ai conduite et ce que vous avez vu ? » reprit

Anne avec solennité.

Ce dernier coup fut trop fort pour Mme L... qui s'évanouit.

Lorsque par les moyens ordinaires on eut mis fin à cet évanouissement, elle put voir que sa sœur était toujours dans le même état de transe, avec la personnalité d'Esther. Cela dura environ quatre heures, après quoi Anne ouvrit les yeux, se détendit les bras, comme si elle s'éveillait et, de sa voix naturelle, demanda : « Aurais-je dormi ? Que se passe-t-il ? Qu'est-il donc arrivé ? »

Quatre semaines plus tard, le courrier de Californie apporta une lettre du mari d'Esther, annonçant que sa femme venait d'être enlevée subitement par une attaque de choléra, le jour même qui précéda la nuit de la vision de Mme L...

Six mois plus tard, le beau-frère revint dans le Massachusetts et Mme L... lui ayant décrit la misérable cabane dans laquelle elle avait été introduite pendant son rêve, il déclara que cette description était exactement et dans ses moindres détails celle de la cabane dans laquelle sa femme était morte.

Je tiens ce récit de Mme L... même, qui a approuvé le compte-rendu que j'en ai fait.

A cette époque, Mme L... et sa famille avaient vaguement entendu parler des bruits produits à Rochester, mais c'est tout ce qu'ils savaient du spiritisme et ils n'avaient jamais songé à se livrer à aucune expérience, qu'ils considéraient comme absurde.

Ce ne fut donc qu'avec des sentiments d'ennui et de pénible surprise qu'ils eurent à constater de nouveau la reproduction, à plusieurs reprises, des phénomènes de transe chez Anne.

La première fois que cela se représenta, Mme L...demanda : « Est-ce encore Esther qui est ici ? »

« Non, ma fille, ce n'est pas votre sœur qui est ici, mais un autre ami, qui désire vous parler. »

« Quel ami ? »

« John Murray. »

C'était le nom d'un vieux pasteur, qui avait été le directeur spirituel de la mère de Mme L... pendant les dernières années de sa vie et qui était mort depuis longtemps déjà, sans que Mme L... l'ait jamais connu.

Il revint souvent par la suite et faisait des sermons éloquents et du caractère le plus élevé.

Ce ne fut pas tout : Mme L... était elle-même poussée à écrire par intuition. Elle y résista très longtemps, soutenue par son mari et ses amis, qui considéraient avec horreur cette espèce d'invasion dans leur vie intérieure. Mais elle finit par céder et trouva, ainsi que ses amis,un réel attrait dans les communications orales et écrites, remarquables par leur caractère moral et plein d'élévation.

Pourquoi une villa fut vendue avec perte

(Lettre d'une Dame)

« En janvier 1860, j'achetai une villa près de Chiswick. Elle était occupée précédemment par une dame qui l'avait fait construire, seize ans auparavant, en même temps qu'une autre villa contiguë. Celle-ci avait été vendue à un vieux gentilhomme qui l'habitait avec sa femme. Ils se montrèrent constamment très bons voisins. Quant à ma famille, elle comprenait, outre moi, ma fille et une servante.

Je pris pour moi la chambre à coucher située sur le devant et qui avait dix-huit pieds sur vingt-cinq. Dès la première nuit, tandis que cette chambre était éclairée par un feu vif et une veilleuse, j'entendis un bruit singulier, qui commença un peu avant minuit et dura quelque temps ; mais je n'y prêtai pas une grande attention. Cependant ce même bruit, persistant pendant de longues semaines, finit par me troubler sérieusement, car il m'éveillait régulièrement de mon premier sommeil, entre onze heures vingt minutes et onze heures et demie, et durait jusqu'à minuit. Il semblait produit par une personne qui, les pieds nus ou chaussés de pantoufles légères, marcherait çà et là dans la chambre d'un pas si lourd, qu'il faisait trembler toutes les pièces de faïence de la table de toilette et les flambeaux placés devant la glace.

Ma première pensée fut que mes voisins passaient des nuits blanches ; mais lorsque j'eus fait leur connaissance, je pus me convaincre du contraire. Je me figurai ensuite que l'horloge de ma chambre à coucher pourrait bien y être pour quelque chose ; je la changeai plusieurs fois de place, mais toujours sans succès. Le bruit persistait et on distinguait nettement le tictac de l'horloge.

Je fis une autre tentative avec tout aussi peu de succès, en me plaçant sur le trajet suivi par les pas, qui ne continuèrent pas moins sans aucun changement.

Il m'arrivait parfois de m'asseoir pendant les matinées de prin-

temps devant ma fenêtre ouverte, mais rien ne changeait et les bruits persistaient parfois jusqu'à quatre ou cinq heures.

Je m'assurai que tous les autres étaient aussi frappés que moi par ces bruits. Trois ou quatre fois j'éveillai ma fille et, pour elle comme pour moi, le bruit était bien celui d'une lourde marche. En outre, ayant reçu la visite d'une amie, je lui donnai la chambre occupée ordinairement par ma bonne et fis coucher celle-ci dans ma chambre sur un sofa. Je ne lui avais rien dit jusque là de tous ces incidents. Cependant dans le cours de la nuit elle s'éveilla en s'écriant : « Oh ! Madame ! Qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que cela ? » et en même temps elle se cacha la tête sous ses couvertures.

A la fin, tous ces troubles devinrent pour moi non seulement si ennuyeux, mais même si terrifiants, que je résolus d'abandonner cette maison et ce ne fut qu'en subissant une grande perte que je parvins à trouver un acheteur.

Ce ne fut qu'après la conclusion de cette vente que j'appris parr une vieille nourrice, qui venait demander des nouvelles des précédents propriétaires, que la dame, qui avait construit la maison que j'avais achetée à son frère, souffrait d'une maladie pénible et incurable et se voyait obligée chaque nuit, après quelques instants de sommeil, de se promener dans sa chambre jusqu'à quatre ou cinq heures du matin ; alors elle retombait épuisée sur son lit.

Un voisin que j'interrogeai me donna les mêmes renseignements. Il me raconta que lorsque la maladie d'un membre de la famille les tenait éveillés vers le matin, tous les siens voyaient la vieille dame aller et venir sans cesse.

Je ne vois pas comment on peut expliquer cette affaire si singulière, mais je tiens à vous la signaler avec tous ses détails. »

« MARY PROPERT ».

La Gouvernante repentie.

Miss V... est une jeune demoiselle d'une des plus anciennes familles de New-York. Je la connais beaucoup et puis affirmer qu'elle est d'une nature franche et d'un esprit cultivé. Il y a quelques années, elle était allée passer une ou deux semaines chez une tante, habitant sur la rivière Hudson une demeure aussi vaste qu'hospitalière. Comme beaucoup de vieux manoirs de l'Europe, cette maison avait sa chambre hantée. On n'en parlait guère, mais on

ne l'habitait que dans des occasions exceptionnelles. Pendant le séjour de Miss V.... il survint un tel flot de visiteurs, que la tante, tout en s'excusant près de sa nièce, lui demanda si elle consentirait à prendre cette chambre pendant un ou deux jours et à courir le risque d'avoir affaire aux fantômes. Miss V... répondit qu'elle ne craignait pas les visites des habitants de l'autre monde et accepta l'arrangement proposé.

La jeune fille alla se coucher tranquillement et sans préoccupation. Se réveillant vers minuit, elle vit aller et venir dans la chambre une vieille femme vêtue d'un costume très propre, mais de mode ancienne, rappelant celui d'une gouvernante : ses traits lui étaient tout à fait inconnus. Nullement effrayée, elle se figura d'abord que c'était quelque bonne qui était entrée par erreur : mais bientôt elle se souvint qu'elle avait fermé la porte à clef. Cette pensée lui causa d'abord un certain trouble, qui ne tarda pas à se changer en profonde terreur, lorsqu'elle vit le personnage se rapprocher de son lit, se pencher au-dessus d'elle et faire de vains efforts pour parler. Elle se couvrit la tête de ses couvertures et lorsque, au bout de quelques instants, elle se découvrit de nouveau, tout avait disparu. Elle se précipita vers la porte et s'assura qu'elle était bien fermée en dedans. « Se pourrait-il que cela fût un fantôme ? se dit-elle en retournant se coucher ; cependant, autant qu'on peut en croire ses yeux, c'était bien une *réalité.* »

En réfléchissant ainsi elle finit par retrouver son sommeil. Le matin, elle commençait déjà à se demander si tout cela avait été bien réel et au bout de quelques mois, elle cessa tout à fait d'y penser.

Cependant une circonstance étrange vint un jour lui confirmer le fait, de telle sorte qu'il ne sortit plus désormais de sa mémoire. Elle fut invitée à passer quelques jours chez une de ses amis les plus intimes et les plus estimables, qui, depuis quelque temps, poursuivait des expériences spirites et avait déjà reçu de nombreuses communications. Miss V... qui avait souvent entendu parler de ces faits, mais qui n'en avait jamais observé, se joignit à son amie pendant quelques séances.

Dans l'une d'elles un esprit se présenta sous le nom de Sarah Clark, aussi inconnu de l'une que de l'autre des deux amies. Le but de la communication était de leur faire connaître qu'un certain nombre

d'années auparavant elle avait été au service, comme gouvernante, d'une des parentes de Miss V... ; qu'elle avait à plusieurs reprises essayé sans succès de se communiquer à Miss V..., spécialement lorsque celle-ci avait séjourné chez sa tante, parce qu'elle voulait confesser une faute grave qu'elle avait commise et au sujet de laquelle elle voulait solliciter le pardon de son ancienne maîtresse. Elle ajoutait que c'était le besoin impérieux de faire cette réparation qui la portait à retourner ainsi dans la chambre qu'elle avait habitée jadis. Elle reconnaissait avoir dérobé et caché un certain nombre de petites pièces d'argenterie, parmi lesquelles un sucrier en argent et d'autres dont elle donna le détail. Elle suppliait Miss V... de se faire l'interprète de ses sentiments de repentir et d'obtenir le pardon de sa tante.

La première fois que Miss V... se rendit chez sa tante, elle lui demanda si elle avait jamais connu une personne du nom de Sarah Clarke.

« Certainement, répondit-elle, elle était gouvernante chez nous il y a trente ou quarante ans ».

« Quelle espèce de personne était-elle ? »

« C'était une excellente femme et très soigneuse ».

« N'avez-vous pas perdu quelques pièces d'argenterie, pendant qu'elle était à votre service ? »

Après un moment de réflexion la vieille dame répondit : « Effectivement, je me rappelle qu'un sucrier d'argent et quelques autres menues pièces ont disparu de façon tout à fait mystérieuse. Mais pourquoi me faites-vous cette question ?

« Avez-vous jamais soupçonné Sarah d'être l'auteur de ces disparitions ? »

« Non : il est vrai que ces pièces étaient sous sa main ; mais nous avions pour elle une telle estime, que nous n'aurions jamais cru qu'elle fût capable de commettre un vol. »

Miss V... raconta alors à sa tante la séance et la communication reçue. On fit la comparaison de la liste donnée par Sarah avec ce que la tante pouvait se rappeler et on trouva une parfaite identité. Quant à la vielle dame elle pardonna de tout cœur.

Ce qu'il y a de plus remarquable en tout ceci, c'est qu'à partir de ce moment *les troubles cessèrent tout à fait dans la chambre hantée.*

(*A Suivre.*)

Conseils de l'au-delà

LA VOLONTÉ

V

L'homme possède une force énorme dont il sait bien rarement se servir pour son bien.

Cette force, c'est la volonté.

La volonté, c'est le *moi* agissant après réflexion, dans toute sa liberté : — c'est le *moi* s'affirmant en prouvant sa personnalité.

La volonté, — notre maître vous l'a dit, — peut accomplir des prodiges, de véritables miracles.

*
* *

Ainsi, quand vous êtes malades, si vous voulez être bien portants, avec force, persistance, certitude et foi, — vous verrez le mal reculer, et avoir de moins en moins prise sur votre être.

Au lieu de cela, que faites-vous en général ? Vous exagérez l'impression pénible que la souffrance vous cause ; vous l'amplifiez par votre imagination ; vous la rendez absorbante : elle devient pour vous une idée fixe, et vous souffrez ainsi par votre faute, par votre manque d'énergie et de volonté.

*
* *

Sans négliger aucunement les moyens que l'expérience et la science vous ont fait connaître, vous pouvez hâter votre guérison ou du moins soulager votre mal, par la résignation et la volonté de ne plus souffrir.

Regardez autour de vous, et vous verrez de nombreux exemples de ce que je vous dis.

*
* *

Vouloir, c'est pouvoir : on répète souvent cette maxime ; mais bien peu savent l'appliquer. Bien peu, du reste, en comprennent toute la vérité et toute l'importance.

C'est surtout dans la jeunessse et dans l'âge mûr qu'il faut s'habituer à mettre ses pensées et ses actes sous la direction d'une volonté ferme et toujours intelligemment dirigée.

*
* *

Quoique l'Esprit n'ait point d'âge, — au vrai sens du mot, — il est soumis néanmoins, à l'état d'incarnation, à des périodes de

faiblesses dont vous devez tenir compte pour régler le progrès de chaque jour.

*
* *

A un certain âge de la vie, la volonté rencontre plus de difficultés pour communiquer ses ordres : — l'effort est plus pénible ; et cela parce que la vitalité ne possède plus sa force au même degré.

La matière et le fluide sont les instruments de l'esprit : en se transformant sans cesse pour le travail de la vie, ils s'usent : le corps s'affaiblit : les fluides qui l'environnent deviennent moins malléables, la machine marche avec plus de difficultés.

C'est alors que doit se faire sentir l'impulsion vigoureuse de l'Esprit qui sait rester le maître et qui sait *vouloir*.

*
* *

Lorsque ce double instrument a beaucoup fonctionné, et que l'Esprit sent qu'il n'est plus aussi bien obéi, il doit réagir immédiatement contre cet état.

Il doit d'abord soumettre le corps à une hygiène bien entendue : chacun, suivant sa position et ses moyens, sait ce qu'il a à faire pour cela.

Mais malheureusement, surtout à cette époque de la vie, le corps réclame toujours, et obtient souvent mille soins et mille gâteries qui flattent ses passions et ses goûts du bien-être, mais qui sont détestables pour son équilibre.

C'est alors que la volonté doit intervenir pour arrêter ces exigences, et pour ne donner à la bête que ce qui lui est nécessaire pour rester un bon instrument.

*
* *

Au point de vue fluidique, l'homme doit chercher à purifier son périsprit, à le rendre de plus en plus léger par la sélection et le rejet des mauvais fluides : et il ne peut y parvenir qu'en s'entourant de pensées pures, nobles et élevées.

Ces pensées créent autour de lui tout un monde d'influences bienfaisantes et réconfortantes qui, par suite d'un travail que vous comprendrez plus tard, arrivent à épurer les mauvais fluides et à rendre l'enveloppe périspritale plus légère et plus facile à manier par l'Esprit.

*
* *

Sans une volonté soutenue, rien de tout cela n'est possible. Le

corps s'affaiblit de plus en plus, et l'esprit, ballotté au gré de ses pensées tour à tour terre à terre, confuses, légères et souvent peu bonnes, se trouve entouré de créations néfastes, dont il lui faut subir, coûte que coûte, l'obsession.

*
* *

La vie est partout, et votre corps est formé de milliers d'êtres inférieurs : ce sont les agents de la vie. Ils viennent de l'animalité, et enfermés dans les cellules matérielles, ils continuent lentement leur ascension.

En descendant dans la matière, vous les avez rassemblés : vous les attirez pendant le cours de votre vie, et, suivant votre degré d'élévation, ils sont plus ou moins bons, plus ou moins évolués.

*
* *

Ce sont ces êtres qui sont la cause de toute vos passions, de tous vos vices, de toutes vos révoltes brutales, de toutes vos mauvaises inspirations : ils constituent le *Moi* animal contre lequel vous avez à lutter, et que toutes sortes d'influences, même les influences atmosphériques, troublent parfois d'une façon si profonde.

*
* *

En vous incarnant, vous avez accepté l'esclavage, c'est-à-dire la domination momentanée de l'enveloppe grossière qui pèse sur vous constamment et si lourdement. Mais vous vous êtes engagés à vous en rendre maître, à la clarifier, à la vivifier et à la conduire à ses fins dans l'orbite qui lui est tracée. Vous êtes, pour ainsi dire, le soleil de votre moi animal.

*
* *

Vous avez une lutte terrible à soutenir contre ce moi. Il a été le point de départ de votre élévation et de votre progression; il a été indispensable à vos progrès inférieurs; il a été votre aide puissante; mais aujourd'hui, vous devez vous rendre absolument maître de cet associé qui trop souvent se pose en dominateur, et vous n'arriverez à le maîtriser que par une continuité d'efforts énergiques, en prouvant, à chaque instant, votre volonté de résister aux passions et de vous détacher peu à peu des entraves de l'animalité.

*
* *

Les passions et les mauvais désirs sont non seulement les tourments de votre vie, mais ils vous suivront dans l'au-delà et vous les retrouverez en grande partie à votre prochaine incarnation,

c'est la loi. L'Esprit ne peut progresser qu'en épuisant la matière et les fluides qui lui servent d'enveloppe.

*
* *

Tant que l'homme sera dominé par son corps, il sera forcé de subir la loi de la réincarnation. C'est à vous de raccourcir la durée de la route en faisant double étape.

Et pour cela vous n'avez qu'à *vouloir*.

*
* *

Dieu a donné à l'homme la liberté, liberté relative, mais qui est toujours appropriée à l'avancement de l'être, qui grandit avec lui, et dont il peut toujours faire usage.

L'homme a, au fond de sa conscience, le sentiment profond de liberté.

Quand il réfléchit et qu'il descend au fond de son *moi*, il constate que quels que soient les motifs, quelles que soient les raisons, sa Volonté a toujours le droit de choisir entre le bien et le mal, entre son intérêt et le bonheur d'autrui.

*
* *

Plus l'être est évolué, plus il s'est placé au-dessus du moi animal, plus il sait, mieux il voit : et son choix, alors même qu'il serait contraire à tous ses intérêts, est toujours pour le Bien.

*
* *

Vous voyez tous les jours des hommes, même placés au dernier degré de l'échelle sociale, accepter tous les sacrifices pour ne pas commettre un acte infame ou indigne.

Ceux-là vous donnent le grand exemple de la liberté humaine. Ce sont vos aînés, vous devez les entourer du plus grand grand respect.

*
* *

L'homme qui agit sous l'empire de ses passions, a parfaitement conscience qu'il fait le mal. Un jour ou l'autre, il regrette de s'être laissé entraîner, de n'avoir pas résisté : et ce regret, ce remords, prouve qu'il se sent responsable, qu'il reconnaît que sa volonté a été en jeu, et qu'il aurait pu prendre une autre détermination.

*
* *

Cette liberté que vous constatez chez vous, vous la reconnaissez

également chez les autres, puisque vous punissez le criminel et que vous récompensez l'homme vertueux.

La récompense et le châtiment seraient incompréhensibles si vous n'admettiez pas la liberté.

*
* *

Pas plus que vous nous ne connaissons l'origine des choses. L'homme la cherche et la cherchera longtemps en vain.

Cette connaissance nous serait-elle utile pour apprendre nos devoirs moraux et pour les remplir ?

Pourrions-nous du reste comprendre ce grand mystère ?

*
* *

Mais ce que nous savons, c'est que dès nos premiers pas dans la vie consciente, nous avons été guidés par des intelligences supérieures qui nous ont montré la route à suivre, et qui nous en ont facilité le parcours, tout en nous laissant libres de la prendre ou de nous engager dans une autre.

*
* *

Sans doute, au début, notre liberté a été bien faible, bien vacillante. Mais, dans les circonstances où elle avait à s'exercer, elle n'avait pas besoin d'être bien développée : c'était à nous de la fortifier par l'exercice et de la faire grandir. Elle était du reste à cette époque puissamment aidée par l'instinct qui, après nous avoir servi, devait peu à peu disparaître pour faire place à la raison qui détermine nos actes, et à la volonté qui les accomplit.

*
* *

Ayez donc de la *volonté*, que cette volonté agisse toujours pour le bonheur de vos frères, et qu'elle vous serve tout d'abord à vous dominer vous-même.

Lorsque la matière bouillonne déséquilibrée, lorsque les éléments inférieurs dont vous êtes formés sont en révolte et vous poussent au mal, il faut à tout prix rester calmes et conserver votre raison et votre sang-froid.

*
* *

Que sert-il d'être bon au milieu des bons ? — d'être doux quand rien ne vient vous irriter ? — d'être vertueux quand aucune tentation ne vous sollicite ?

C'est lorsque la tempête souffle, lorsque la passion se déchaîne que commence la vraie lutte : lutte intérieure, la plus grande et la

plus angoissante, qui ne reçoit pas, dans la victoire, les félicitations des hommes, et qui n'a pour récompense que la satisfation muette du devoir accompli.

Si vous êtes vaincus, recommencez la lutte : et en attendant, que votre être se courbe, que vos genoux fléchissent, et que tout en vous se prosterne en disant : « Père, ayez pitié ».

*
* *

Les mauvaises inspirations, les mauvais désirs, tous les vices dont vous possédez encore les vestiges, viennent des couches inférieures de votre être.

C'est là qu'est le démon, le vrai démon que tout homme porte en lui.

*
* *

Ne croyez pas à l'influence continuelle des mauvais esprits. Quand le cœur est vaillant et que l'intention est pure, ils ne peuvent rien centre vous, et ils n'ont de puissance que celle que vous voulez bien leur donner.

S'ils avaient le pouvoir de vous nuire, s'ils pouvaient à leur volonté exercer sur vous leur néfaste influence, votre progrès serait impossible.

*
* *

Mais si vous laissez le mal grandir : si vous vous laissez dominer par la matière ; si vous restez liés par vos esclaves en révolte, alors, mais alors seulement les mauvais s'agitent et cherchent à s'emparer de vous.

Si vous appelez le mal, il arrive.

Si vous appelez le bien, il accourt.

Appelez toujours le bien.

Vous le pouvez en *sachant* et en *voulant*.

Vous avez le *savoir :* que la *volonté* ne vous fasse pas défaut.

(*A suivre*) Général A***

La Muse des Morts

(2me PARTIE)

Rayons d'aurore

I

Entrer dans l'au-delà, c'est entrer dans la gloire.
Au lieu des oraisons du rite expiatoire,
Des cris, des pleurs et des sanglots,
Nous serions plus sensés d'admirer les sauvages
Qui rendent sur la tombe, à leurs morts, des hommages,
Au son du fifre et des grelots.

S'ils se livrent joyeux à leur danse macabre,
C'est que l'humble raison devant la mort se cabre ;
Ils croient, eux, aux Esprits errants,
Aux mânes du foyer ne quittant pas la terre,
Veillant sur la tribu, assistant dans la guerre
Aux derniers soupirs des mourants.

Le trépas est aussi pour nous la délivrance.
Un retour de l'exil, l'heure de renaissance
Dans la patrie où nos amis
Fêtent le voyageur entré dans la lumière,
Après avoir laissé le manteau de poussière
Que sur la terre il avait mis.

Quand notre esprit devrait gravir les hautes cimes,
Un orgueil insensé nous entraîne aux abîmes,
A l'erreur nous tendons la main
En croyant tout savoir. Il n'est pas de problèmes
Qui ne soient résolus par nos propres systèmes,
Tous négateurs du surhumain.

Pourtant il est aisé de surprendre sa trace
Dans l'effort inouï de recherches qui lasse
Sur le chemin de l'inconnu,
Dans l'obstacle infranchi qui trouble et déconcerte,
Dans les difficultés de chaque découverte
Dans notre *moi* si méconnu.

Certes, nous honorons le Dieu de la science,
Sans cesser d'entrevoir la suprême puissance
D'un autre Dieu plus grand encor
Dont le temple est en nous, ouvert au fond des âmes ;
Sur son autel sacré on sent brûler les flammes
Transfigurantes du Thabor.

Ainsi, n'attristons pas d'un regret inutile
Le jour où l'âme sort de sa prison d'argile
Notre humain et commun berceau.
Heureuse de quitter ses liens de souffrance,
Elle laisse le corps à la terre, au silence,
A la nuit froide du tombeau.

II

L'âme spirite attend, sereine, insoucieuse,
Les rides que le temps de son ongle au front creuse;
Chaque jour lui donne l'espoir
D'aller plus tôt rejoindre ailleurs tous ceux qu'elle aime,
Tandis que le croyant au néant devient blême,
Près de tomber dans le trou noir.

Qu'importe la saison où la mort nous moissonne !
Du voyage final tôt ou tard l'heure sonne,
Puis d'autres, sur nos pas pressés,
Viendront sur les chemins effacer notre empreinte
Jusqu à ce que, la fin de leur épreuve atteinte,
Ils soient eux-mêmes remplacés.

Trève aux regrets bruyants tracés en majuscules,
Aux cœurs crucifiés, aux larmes en virgules
Sur la stèle ou la croix de bois !
Que reste-t-il souvent de tant de douleurs feintes,
Durables pour nos yeux parce qu'on les a peintes ?
L'oubli des amis d'autrefois.

Ce qui reste de nous et sur le temps surnage,
C'est à peine le bien marquant notre passage,
Notre mort est sans intérêt,
Rien n'est troublé par elle. En glissant dans la tombe
Nous faisons moins de bruit qu'une feuille qui tombe
Sur la mousse de la forêt.

L'Idée, oiseau fuyant sa cage périssable,
N'est pas un signe vain imprimé sur le sable
Qu'efface un léger tourbillon ;
Force libre, invisible et pourtant très réelle,
Son vol, même ici-bas, sous forme immatérielle,
Trace dans l'air un clair sillon.

On appelle mourir l'heure qui nous délivre,
Et l'on croit, parce que l'on a cessé de vivre
Comme hier encor nous vivions,
Que tout mode nouveau de vie est impossible,
Qu'il n'existe plus rien de nous dans l'invisible
Sans la forme que nous envions.

Et l'on n'a foi qu'aux sens dont nous faisons usage,
Lorsque tous de l'erreur portent le témoignage.
Le corps perçu qu'est-il en soi ?
Toute réalité physique est subjective,
Le noumène inconnu, seule la force active,
Indestructible, c'est le *moi*.

Comment ! ce qui fut vie, amour, beauté, pensée,
Jours d'abnégation, science dépensée
Au calcul de notre univers,
Morale du devoir, sacrifice, martyre,
Tout cela donc mourrait ? Non, non, c'est du délire
L'effet de principes pervers.

III

On oppose toujours l'œuvre de la chimie,
Voyons. Que le savant présente une fourmie,
Un ciron sorti du creuset ;
Car il ne suffit pas de montrer qu'il fabrique
Quelques vagues produits de matière organique
Dont il peut prendre le brevet.
Nous réclamons la vie et non des choses mortes.
Est-il absurdité, prétentions plus fortes
Nous le demandons sans détour,
Que celles du savant s'offrant le ridicule
D'espérer découvrir la secrète formule
Du corps qui lui donna le jour ?

Du moment que chacun doit boire son calice,
Il faut qu'on sache bien que la mort est justice,
Paix et sublime égalité ;
Qu'elle venge des maux soufferts le misérable,
Au riche mendiant les miettes de sa table
Qu'on lui jette par charité ;

Que la tombe des rois comme celle du pâtre
Figurant en décor sur le même théâtre
Où jouent des acteurs favoris ;
Qu'après l'acte final de comédie humaine
La Mort, grand régisseur, d'un geste les ramène
Au rôle qu'ils n'ont pas compris.

Si l'on doutait encor des justes hécatombes,
Des lois d'égalité, que l'on ouvre les tombes,
Que l'on descelle les caveaux !
En faisant éclater les cercueils qu'on déterre
On verra clairement si de la Mort l'équerre
Et le compas sont faux.

Pourquoi fixer toujours la tombe dévorante,
Quand la chaîne est brisée, alors que l'âme errante
Vogue libre au firmament bleu ?
Comme l'aigle des monts en déployant ses ailes
Dépasse dans son vol les neiges éternelles,
L'âme tend sans cesse vers Dieu.

Monter, monter plus haut, sous la force attractive
Qui brisa les liens qui la tenaient captive,
Telle est sa loi ; mais efforts vains,
Dès qu'elle aura franchi les hautes cimes blanches,
Il lui faudra subir le sort des avalanches
Et retomber près des humains.

Quel que soit le fardeau dont la mort nous délivre,
C'est sur la terre encor que nous devrons revivre,
Mourir et vivre plusieurs fois ;
Car partout où le mal aura laissé sa trace
Il faudra que le bien réalisé l'efface
D'après d'inéluctables lois.

IV

Eternel voyageur, voguant de monde en monde,
De la planète bleue à la planète blonde,
D'un éclat toujours plus vermeil,
L'Esprit angélisé, par dessus la frontière,
Aborde un Océan infini de lumière
Qui fait pâlir notre soleil.

L'impétueux torrent de vie universelle
Y roule les humains de sa vague éternelle,
C'est là que tout doit aboutir ;
Océan éthéré, radieux, plein d'étoiles,
Le vaisseau migrateur n'y vient larguer ses voiles
Un moment que pour repartir.

Tout gravite vers Dieu, principe et fin des choses,
Il nous fait traverser mille métamorphoses,
Change nos rires en des pleurs ;
Le jour intérieur de l'âme est voilé d'ombre,
Nous suivons des sentiers perdus où tout est sombre,
Nos vérités sont nos malheurs.

Cela n'est que trop vrai ; mais la raison s'offense
Que le passé fuyant, sans trêve, recommence,
Il reste le progrès acquis.
C'est à nous à choisir les routes les plus sûres,
Témoignant du combat en montrant nos blessures,
Notre mérite est à ce prix.

Oui, tu traînes, ô Mort, des millions d'esclaves,
Lâches et suppliants, c'est pourquoi tu les braves,
« Reine des épouvantements ! »
Mais ce nom de terreur que je lis dans la Bible
N'exprime que l'effet de la cause invisible
Qui disperse nos ossements.

Quelle crainte aurions-nous de tes formes spectrales ?
Ne nous conduis-tu pas aux demeures natales
D'où les vivants sont descendus ?
Pourquoi donc aujourd'hui redouter le voyage
Qui permet d'aborder au céleste rivage
Où nous sommes tous attendus.

La faux que tu brandis sous ta tunique blanche
N'est qu'un geste menteur, car rien ne se retranche
Ni ne se perd dans l'univers ;
Ce fer n'est qu'un symbole en ta main décharnée,
La survie au trépas, complète, instantanée,
Je la proclame dans ces vers,

En attendant le jour qu'un barde de génie,
Réveillant par des chants nouveaux celui qui nie
Ou dans l'indifférence dort,
Vienne nous révéler les puissances de l'âme,
Affirmer notre foi et rallumer la flamme
Qui s'éteint sur le trépied d'or.

Firmin NÈGRE.

A propos de la Résurrection de la Chair

Quelques preuves de la réincarnation, données par les Écritures et par l'Église

L'Église catholique, apostolique et romaine a, entr'autres dogmes, celui de la Résurrection de la Chair. Qu'est-ce que cette résurrection, si non la Réincarnation ? Pourtant, tout écrit qui en parle d'une manière différente de ce qu'enseigne l'Eglise est impitoyablement condamné par elle, et mis, de ce chef, à l'*Index*. Néanmoins, si cette doctrine était bien comprise, si elle était convenablement présentée au public, (souvent trop ignorant pour chercher à dégager lui-même du fouillis des innombrables thèses qui discutent ce dogme, sa propre et saine nourriture), elle rendrait

inévitablement d'immenses services à la société ; d'abord elle apprendrait aux hommes à souffrir avec plus de résignation qu'ils n'en ont dans les combats de la vie, et toujours sans murmurer ; elle leur montrerait ensuite la bonté du Créateur et sa miséricorde infinie.

Les fervents croyants verraient que Dieu, le seul maître Tout-Puissant, est sans cesse occupé du bonheur de ses créatures, leur permettant d'avoir plusieurs vies successives ou de nombreuses existences, pour faire leur évolution spirituelle ; toutes ses créatures doivent arriver un jour au bonheur que Dieu a promis à chacun de nous, en nous créant ; et ce bonheur ne peut, avec justice et équité, arriver qu'après que les âmes seront complètement épurées et par cela même dégagées des souillures inhérentes à la matière, donc les âmes doivent passer par le creuset des souffrances physiques et morales, avant de jouir d'une félicité parfaite, et cette félicité ne peut être comprise « in valle lacrymarum » que lorsque déjà les âmes ont acquis les vertus nécessaires. Or, avant de les posséder, combien ne faut-il pas d'énergie et de volonté pour persister à se maintenir dans le devoir tracé à tous, et qui mènera l'humanité à n'avoir plus de sentiments de haine ni de jalousie, mais comme résultante elle aura la véritable componction et le regret de tout mal causé à autrui ! Si les sociétés étaient guidées vers ce but, on ne verrait plus ou presque plus de matérialistes et par suite d'athées ; on n'entendrait plus de ces théories décevantes qui parlent du néant comme d'une chose rationnelle, et qui, néanmoins, par la conviction qu'elles engendrent dans les consciences faibles, produisent tant de hontes d'un côté, et de l'autre tant de découragement et d'abandon allant jusqu'à la mort par le suicide. On n'aurait plus ces douloureuses impressions qui surgissent tout à coup dans les cerveaux bien équilibrés lorsqu'ils sont témoins de la propagande éhontée de théories abominables qui, sous prétexte de socialisme, affichent « ubi et orbi » qu'ils ne reconnaissent, ou plutôt ne veulent plus reconnaître les lois de leurs pays et crient à force, partout, ni maître, ni Dieu. Enfin on ne verrait plus de ces séditions écœurantes où des hommes, tous frères devant le travail et devant la science, s'entretuent, et où poursuivre le chemin du désordre tracé par les apôtres d'un nihilisme particulier, n'ont plus de respect, ni pour les institutions de leur pays, ni pour la société qu'ils méprisent, ce qui prouve péremptoirement que ce nihilisme

est plus égoïste que sincère, plus despotique que libéral, plus inhumain que fraternel et dévoué.

Le grand rôle de médiatrice dans ces questions doctrinaires a appartenu jadis à l'Eglise ; il peut encore lui revenir si elle le veut, mais il est grand temps de le vouloir et il faut qu'elle s'empresse d'abord de réformer ses mœurs sacerdotales et spirituelles pour se maintenir à la hauteur de sa situation du côté de l'enseignement qu'elle a mission de donner à ses fidèles. Il faut qu'elle fasse une rénovation dans ses dogmes, comme dans ses habitudes, si elle veut continuer à diriger les consciences ; il faut enfin qu'elle rétracte ouvertement et franchement ses erreurs.

Dans le sujet qui m'occupe, elle doit expliquer la vérité si elle la connaît, car il ne suffit pas de dire qu'elle l'a reçue de Dieu et que ses dogmes sont infaillibles, comme ses mystères sont inaccessibles à l'esprit humain. Il faut prouver les uns et démontrer les autres. Or, ce nest pas ce qu'elle a fait jusqu'à ce jour, d'autant plus que ces questions métaphysiques et ces phénomènes psychiques ne se prouvent pas tous comme une démonstration algébrique ou mathématique ; c'est surtout, mais c'est d'abord par la raison saine et éclairée. Si l'Eglise se laisse distancer par la science psychologique actuelle ; si elle se refuse aussi à éclairer les ténèbres dont elle semble vouloir s'entourer, elle perdra toute son autorité morale, et le doute, entré déjà chez beaucoup de sceptiques (en matière de religion) ne fera que s'accroître, et un jour, peut-être proche, il sera trop tard pour elle. Qu'elle se souvienne que nous ne sommes plus au temps des bûchers, ni au temps des guerres de religion qu'elle appelle des guerres d'hérétiques, (peut-être parce que les protestants, les calvinistes et autres ont plus de sincérité dans leur foi que les catholiques) ; peut-être aussi parce qu'ils adorent Dieu avec davantage de ferveur et d'amour. Nous sommes au siècle de la science, et la science a pour base la vérité, et la vérité engendre la lumière pour éclairer les ténèbres. Si le foyer de lumière est intense, rien ne reste dans l'ombre ; tout s'illumine autour de lui, et le Progrès augmente grandement.

A une époque gangrénée comme l'est la nôtre, où tout le monde, les prêtres de Dieu aussi bien que les autres hommes, adorent le veau d'or, où on respecte plus le Dieu Argent, que le Dieu notre Créateur, où on vénère avec tant de zèle ce Dieu profane, si on pense aux turpitudes de notre monde social, on est effrayé de tant de matérialisme et de tant de scepticisme, l'humanité a pourtant grand

besoin d'être dirigée, protégée et surtout fortifiée contre ses mauvais désirs et ses mauvais instincts, qui sont pour elle comme la lèpre du corps ; or si l'Eglise et ses prêtres l'abandonnent dans sa direction véritable, que nous reste-t-il à demander ? C'est que Dieu, dans sa miséricorde, pourvoie à nos besoins spirituels et verse sur nous les trésors inépuisables de la vérité et de la science. Courage donc et confiance dans l'avenir qui dirigera nos cœurs, fortifiera nos âmes et protégera les sociétés, car, ne l'oublions pas, le progrès marche à pas de géant. Bientôt l'homme comprendra mieux ses destinées ; il n'en sera que plus religieux ; il se soumettra complètement aux volontés de l'Etre suprême et par cela même il sera plus heureux. Sursum Corda !....

Mais revenons à notre sujet. Voyons d'abord ce que l'Eglise entend par résurrection de la chair ?

Consultons deux groupes de chrétiens catholiques, dont le premier groupe sera sans instruction, grossier plus ou moins, et le second groupe renfermera un certain nombre de gens instruits, de savants même, si vous le voulez, à quelque titre que ce soit ; admettons que savants comme ignorants, tous connaissent les enseignements de l'Eglise catholique. Posez à ces deux groupes la même question, soit : Que pensez-vous de la Résurrection de la Chair ? Tous répondront ce que moi-même, ce que ma famille, ce que vous, mes amis lecteurs, répondriez à la condition que vous ne soyez pas spirites, (auquel cas je n'ai pas grand'chose à vous apprendre, puisque comme moi vous connaissez la plupart des phénomènes spirites et que par cela même vous connaissez aussi ce qu'on appelle apparitions, corps éthéré et beaucoup d'autres choses, qui donnent l'explication de certains miracles qui ne sont, pour nous spirites, que des phénomènes anormaux, c'est possible, mais non surnaturels ni extraordinaires.) Suivant en cela la religion chrétienne catholique, ils diront tous à peu près ceci : — C'est le jour du rassemblement général des trépassés, même de ceux qui sont morts depuis des siècles, dans la vallée de Josaphat, l'âme de chaque mort reprenant son corps matériel et comparaissant à tour de rôle devant Dieu, qui, pour la circonstance, sera assisté de Jésus Christ, de ses anges, des apôtres de Jésus et de tous les Saints du paradis. Dieu jugera les morts avec justice, et séparera les méchants, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas eu une existence conforme aux commandements de Dieu et de l'Eglise, des bons, c'est-à-dire de ceux qui ont, sur terre, fait la volonté divine et auront suivi en tout, et pour tout, les ordonnances de

l'Eglise catholique, apostolique et romaine, avec cette aggravation pour les premiers que tous iront dans les flammes de l'enfer, brûler toujonrs, toujours, c'est-à-dire pendant l'éternité ; tandis que les derniers iront avec les élus du tout-Puissant, et avec les anges, les saints et les apôtres,chanter les louanges du Créateur et jouir de la félicité et de la béatitude éternelles. Tant pis pour les méchants, ils n'avaient qu'à ne pas faire ce qui leur était défendu par Dieu et par ses représentants sur notre terre,où tout n'est que douleur; et puisqu'ils ne se sont pas repentis, ou le repentir venant trop tard, il faut aller dans la grande fournaise, jusqu'à la consommation des siècles.

Les inconséquences d'une pareille doctrine sont nombreuses ; d'abord, lorsqu'on pense à eux qui ont perdu la presque totalité de leur corps,ou une jambe ou un bras, soit dans un accident par le feu qui a dispersé, dans l'espace, ces organes réduits en fumée ou en composés oxygénés ou hydrocarbonés ou autres, comment le jour de la résurrection, retrouver ce qui appartient à ce corps, puisque le produit de la comsbustion organique s'est perdu dans les atomes de l'atmosphère et que certainement ces gaz ont servi à recomposer d'autres corps ou d'autres parties de corps organiques ? Ensuite, Jésus, filsde Dieu, devient le maître absolu, au même titre que Dieu le père,etpourtant cette deuxième personne divine assistela première, quoiqu'elle y soit subordonnée ; ce sontdeux personnes différentes qui ont les mêmes attributs, avecdes volontés diverses ; les mêmes pouvoirs avec unepuissance autre, et qui pourtant n'en font qn'une.

Faut-il dire qu'il faut croire quand même « *Quia absurdum* » parce que c'est un dogme. Or, c'est un dogme incompréhensible, mais comme l'Eglise a dit et prétend encore, dans nos jours de lumière, qu'elle, seule, a le pouvoir d'éclairer les esprits, il faut donc s'incliner et admettre sans réplique ?... Absurde, oui cela est absurde. Et moi qui croyais avec constance que mon Dieu et mon Maître absolu était toute justice, tout amour, toute bonté, faut-il donc que je le voie remplacé par un Dieu méchant, jaloux et vengeur ? Mais alors même que la science ou la psychiatrie ne m'aurait pas prouvé,démontré aussi la miséricorde de mon Dieu qui ne veut pas me condamner,*sans rémission*,mais qui veut me donner toujours l'espoir que je peux,par ma volonté,par ma componction,rentrer en grâce près de lui..., je serais donc alors forcé d'inventer ce Dieu de paix qui répond si bien à mes aspirations animiques parce que j'ai en moi l'intuition que si je souffre, que si je pleure, que si je suis très

malheureux, c'est parce que j'ai mérité de souffrir, d'avoir du chagrin et d'être puni de la peine du talion ; ayant rendu mon prochain méprisable, par exemple, et cela par méchanceté, de ma propre faute, je dois à mon tour être responsable et souffrir ce que j'ai pu faire endurer aux autres ! Oh ! oui, j'ai bien plus lieu, dans ce cas, d'admirer la Providence, que dans le cas où je la verrais réduite à de misérables questions qui tourmentent les hommes ici-bas. Non il ne peut pas y avoir en Dieu de pensées, ni d'actions injustes, et ce serait aussi de l'injustice chez moi, que de le supposer haineux ou colérique. Et voilà pourtant ce que quelques-uns de ceux que j'interrogerais me répondraient, ou la signification que me fournirait leur réponse. Le seul adoucissement pour ceux qui ne sont pas tout à fait les méchants serait de passer par le purgatoire, où, pour un certain temps, ils devront aller geindre et gémir dans le feu, suivant l'énormité et la multiplicité de leurs fautes ; mais alors pour eux, il y a un espoir, c'est que leur temps fini, ils pourront être pardonnés et jouir à leur tour du bonheur réservé aux bons esprits. La réincarnation n'est-elle pas justifiée alors ?

Oui, et Dieu qui a bien fait ce qu'il a fait, n'a pas voulu fermer aux hommes la porte du repentir après un temps donné ; au contraire, leur contrition est admise en tout temps, et si une existence n'est pas suffisante pour se liquider, Dieu en permet une nouvelle, puis une troisième, et c'est absolument équitable.

Saint Augustin n'a-t-il pas dit en parlant de Dieu « *patiens quia œternus* ». Alors à quoi lui servirait d'être éternel s'il n'avait pas le temps d'attendre. Dans sa miséricorde infinie, il veut bien prêter toujours une oreille attentive à la contrition sincère. N'est-ce pas là le cas, où jamais, je le répète, d'admirer sa puissance ; bien plutôt que si impitoyablement il avait assigné un temps donné pour revenir à lui ! Passé ce temps, et c'est le cas du jour du jugement dernier, selon l'Eglise, les méchants, ceux qui ne se sont pas amendés, doivent inévitablement, sans récrimination, aller brûler dans les Enfers. L'Eternité des souffrances ne s'accommode pas avec l'Infini-Amour. La raison nous répond ; elle nous dit : non, il n'est pas possible qu'un souffle comme l'homme est sur la terre, puisse entrer en lutte contre la Suprême-Puissance ; il faut nécessairement que le souffle soit vaincu, qu'il demande grâce, et c'est là surtout que se manifeste, d'une manière éclatante, la bonté du Créateur ; il oublie les injures et permet alors d'autres existences pour expier les fautes;

n'est-ce pas le fait d'un père équitable qui pardonne à l'enfant prodigue, mais qui est quand même obligé de le punir pendant un certain temps avec une sévérité qui n'exclue pas la miséricorde, en raison de l'énormité de ses fautes.

Voyons le Credo. Remarquons tout d'abord qu'il y a deux principaux credos. Le premier a été écrit par saint Luc. Saint Luc était le disciple de l'apôtre Paul, le savant théologien des gentils. Il est certain que les idées de Paul sont les idées de Luc, le maître ayant fait partager au disciple son sentiment sur la Résurrection. Or, il dit : « Credo carnis resurrectionem » je crois à la *résurrection de la chair*. Saint Luc a écrit ce credo en grec, peut-être que le sens général de cet acte a été plus ou moins mal interprété, et par cela plus ou moins mal compris ou rendu en latin. Quoi qu'il en soit, il est clair qu'on veut parler ici du retour, sur terre, de la chair recouvrant l'âme. Du reste, tantôt nous y reviendrons au sujet d'une épître de saint Paul et au sujet de ce que dit Job dans la Bible. Ne confondez pas, chers lecteurs, ce credo avec le credo de Nicée. Le concile de Nicée eut lieu en 325, et le monument qui nous reste de ce concile est connu en grande partie des chrétiens sous le nom de « symbole de Nicée ». Il se termine par cette déclaration. « *Expecto resurrectionem mortuorum* » : J'attends la résurrection des morts, ce qui n'est pas du tout la même chose que je crois à la résurrection de la chair.

Pourquoi ce changement qui est presque un non sens. Ne provient-il pas des conséquences obligées qui résultèrent des interminables discussions soulevées à cette époque par l'Eglise catholique, parce qu'elle voulait, quand même, avoir la prépondérance sur les autres églises, et prétendait avoir, elle seule, la vérité des révélations que nous fit Jésus-Christ sur notre avenir spirituel ; et elle déclara, décréta que la façon dont elle voulait qu'on crût à la résurrection, constituait un dogme infaillible ! Il s'en suivit, dans les consciences, une idée fausse et diamétralement opposée à la vérité. Je vais paraître être un athée que d'oser critiquer ce dogme, et de vouloir affronter à mon tour une discussion qui doit être, avant tout, pour les fidèles, considérée comme impossible et tranchée depuis des siècles, par des théologiens émérites, (pères de l'Eglise catholique) et reconnus tels par le consentement universel, comme ayant proclamé et soutenu la vérité. Mon intention n'est pas celle-ci. Je ne désire qu'une chose, je n'ai qu'un but, c'est d'être considéré comme un bon et fervent chrétien, pouvant avoir des

idées particulières, mais, dans tous les cas, ayant des idées raisonnables et justes. Je ne fais pas de théologie et je me déclare incapable d'en faire. Je fais tout au plus de la dialectique, ou du moins je crois en faire ; à vous, mes amis, de juger et de prendre, dans ce que j'écris, ce qu'il y a de bon à votre sens et de rejeter le reste si je blesse votre croyance. (*A suivre*).

Ouvrages Nouveaux

Entre le Spiritisme et l'Animisme

Le professeur Falcomer publie sous ce titre, dans le *Caffaro*, journal quotidien de Gênes, une revue de faits bien contrôlés montrant qu'un grand nombre de personnes d'âges, de sexes, de positions sociales et de pays différents, ont parlé ou écrit sous l'influence d'un pouvoir mystérieux, et lorsqu'elles étaient dans une condition anormale. Il parle de Muratori, l'historien italien, mentionnant le cas d'une jeune fille ignorante, qui, dans des crises d'épilepsie (ou plus probablement de transe) improvisait des vers, et causait en hébreu, grec, latin, français et autres langages qu'elle ignorait complètement.

Le Dr Cervello cite le cas d'une fille sicilienne sans éducation, Ninfa Filiberti, qui dans les mêmes circonstances parlait le grec, le français, l'anglais, et le dialecte siennois avec une grande perfection ; en passant d'un langage à un autre, elle oubliait ce qu'elle avait dit en employant le langage précédent.

Le professeur Gerosa dit qu'Eusapia Paladino, intransée, a parlé en français, en allemand et en anglais.

L'historiographe Bossola a déclaré qu'Eusapia lui avait répondu en grec au sujet d'un poëte de l'antiquité et de ses fragments poétiques. Le Dr Masueri affirme avoir conversé en français avec elle sur le magnétisme d'une manière qui le confondait, lui, un maître de cette science qu'elle ignore à l'état normal. Verdianois a parlé, dans le *Fanfulla*, d'un jeune homme, Caputo, qui écrivait d'une main un thème français, et de l'autre un thème italien, sur deux sujets différents.

Goëthe a dit que Pic de la Mirandole, un des prodiges du xve siècle, lorsqu'il était dans ses attaques maladives, employait des langages qu'il ignorait à l'état normal.

Le professeur Falcomer cite encore d'autres faits du même genre, et demande quelles conclusions il faut en tirer ; il n'en voit qu'une, l'action d'une intelligence spirituelle inspirant au médium des idées exprimées dans le langage que cet être spirituel employait lorsqu'il vivait.

Il ajoute que certains phénomènes sont explicables par la télépathie entre vivants, et sont dus à l'animisme, mais d'autres ne sont explicables

que par la communication de *pensée* d'un défunt à un médium, ou par l'action mécanique du désincarné sur la main ou l'organe vocal du médium, ou par l'impersonnation.

Le phénomène animique ne diffère du phénomène spirite (pour l'observateur) que par les preuves d'individualité posthume. Le côté faible du spiritisme est dans la rareté des preuves d'identité des êtres qui se manifestent, ajoute le professeur Falcomer ; un adversaire du spiritisme, aussi loyal qu'érudit, le Dr Ermacora, a exprimé l'opinion que « les phénomènes intellectuels obtenus par le révérend Stainton Moses nous mettaient en face du plus grave de tous les problèmes physiologiques, celui de la survivance : les individualités produisant les phénomènes se disaient esprits de défunts et montraient la préoccupation constante de prouver leur identité. Il faut convenir que toutes les preuves que l'on pouvait exiger ont été données d'une manière satisfaisante. »

Le professeur Falcomer termine par ces mots : *Laboremus*.

Les preuves du Transformisme

par

Le Dr GUSTAVE GELEY. Félix Alcan, Editeur, Paris.

Pendant toute l'antiquité et jusqu'au commencement du siècle dernier, l'humanité a été fort ignorante en ce qui concerne l'origine des êtres vivants. Seules les légendes religieuses osaient aborder ce problème, et elles le résolvaient d'une manière tout humaine, par l'intervention d'un être tout-puissant faisant surgir l'Univers du néant sous l'action de sa seule volonté. Notre monde était donc depuis le commencement tel que nous le connaissons aujourd'hui, et les plantes, les animaux, les hommes avaient été créés identiques à ceux qui existent encore sous nos yeux. La critique rationaliste avait bien signalé l'incohérence, le côté anthropomorphique du récit mosaïque de la création, mais comme il semblait impossible de remonter dans l'abîme des temps écoulés, ces légendes étaient encore acceptées par le plus grand nombre, qui croyait voir en elles des révélations divines concernant l'origine des choses. La Science moderne a éclairé de son flambeau les ténèbres du passé. La géologie nous a fait connaître l'antiquité de la Terre, et l'étude des fossiles renfermés dans ses profondeurs nous a permis de constater que c'est par millions d'années qu'il faut compter lorsqu'on veut embrasser la suite de son histoire, D'innombrables générations de plantes et d'animaux se sont succédé pendant des périodes mille fois séculaires, et par des transformations insensibles sont arrivées peu à peu à engendrer les êtres qui vivent maintenant.

Comment se sont produites ces mutations incessantes ? Quelles forces ont agi pour amener ces changements prodigieux ? Quel plan a présidé à cette évolution majestueuse qui aboutit à l'homme Ce sont ces questions que M. le Dr Geley, bien connu déjà sous le pseudonyme de Dr Gyel, traite dans le livre nouveau qu'il nous offre aujourd'hui. Ce volume

renferme le texte des conférences faites par l'auteur pendant l'hiver 1900-1901, à l'Université populaire d'Annecy. Sous une forme simple, accessible à toutes les intelligences, l'écrivain a su grouper avec méthode et beaucoup d'art tous les arguments en faveur de l'hypothèse transformiste qui sont éparpillés à l'heure actuelle dans les ouvrages de science pure, et par cela même peu accessibles au grand public. Nous devons le remercier pour le travail ingrat auquel il s'est livré, et lui savoir gré d'avoir mis si clairement en lumière les lois naturelles qui président à la genèse et au développement des êtres vivants. Rien n'est plus propre à ennoblir l'esprit que la connaissance de ces grandioses évolutions qui conduisent un monde depuis l'époque primordiale jusqu'au moment où l'intelligence consciente trouve réalisées les conditions nécessaire à sa manifestation. Il règne dans l'ouvrage du Dr Geley un esprit de libre examen que l'on ne trouve pas toujours dans l'enseignement officiel, ce nous est donc une joie de constater avec quelle indépendance l'auteur a conduit la discussion de ces problèmes si profondément passionnants pour les âmes avides de vérités positives.

Nous ne pouvons analyser ici ce volume, la place nous étant trop mesurée, mais nous ne résisterons pas au plaisir de citer quelques passages qui posent nettement la question et qui mettent face à face l'enseignement religieux et celui de la science.

« Pour bien comprendre, dit le Dr Geley, la doctrine évolutionniste et son importance au point de vue philosophique, il est bon de mettre en regard l'*opinion traditionnelle* sur la genèse des êtres vivants et sur la nature.

« D'après cette opinion, *les espèces animales et végétales ont été créés telles qu'elles sont encore aujourd'hui* : « Il y a autant d'espèces, disait le grand naturaliste Linné, qu'il y a eu de formes distinctes créées à l'origine. » De plus, les espèces ont été créées *dans un but donné* ; pour la place qu'elles devaient occuper et pour le rôle qu'elle devaient jouer, avec des organes et des fonctions prévus d'avance et bien définis.

« Enfin l'*homme occupe un rang spécial sur la terre, la terre un rang tout spécial dans l'Univers*. Le soleil, la lune et les étoiles ont été créés pour éclairer la terre ; les végétaux et les animaux terrestres sont faits à l'usage de l'homme, élevés au-dessus de tous les êtres et seul pourvu d'une âme immortelle.

« L'idée évolutionniste est tout opposée :

« *La terre, planète insignifiante, n'a aucune importance spéciale dans l'infinité des mondes qui constituent l'univers. L'homme n'est que l'animal le plus élevé et le plus perfectionné de la planète. Les espèces terrestres, animales et végétales sont toutes le produit de l'évolution d'une ou de quelques formes élémentaires* ; cette évolution s'est faite par le simple jeu des forces naturelles. C'est par le jeu des forces naturelles que les êtres se sont adaptés à leurs milieux, que leurs organes et leurs fonctions se sont

développés et organisés conformément aux influences extérieures et aux nécessités vitales. C'est par le jeu de forces naturelles, en un mot, que les êtres occupent leur place et jouent leur rôle, sans qu'il soit besoin d'invoquer l'action directrice d'une volonté surnaturelle ni d'une finalité préétablie ».

Le Dr Geley expose le mécanisme de l'évolution ; il montre le rôle et la multiplicité des facteurs qui interviennent : Adaptation au milieu ambiant. — Besoin ; usage, manque d'usage des organes. — Sélection naturelle. Sélection artificielle. — Hérédité. — Migrations. — Isolement. — Croisements. — Progression et régression, etc.

Puis l'auteur fait valoir les arguments tirés de l'anatomie et de la physiologie comparées. Ceux, si éminemment suggestifs, empruntés à l'ambryologie, et ceux qui se basent sur les organes rudimentaires et les caractères ancestraux. Des figures permettent de suivre avec fruit ces démonstrations si convaincantes. Enfin l'étude de la géologie et de la paléontologie montre l'évolution du simple au complexe, les formes de transition entre espèces successives.

Mais toute étude impartiale doit faire connaître les objections qui ont été faites à la thèse qui est soutenue par l'auteur. Celui-ci ne manque pas à ce devoir, tout en montrant avec clarté le peu de valeur de tous ces arguments contraires à la grande hypothèse transformiste. Enfin la dernière partie est consacrée à l'exposé du problème des rapports qui existent entre l'évolution individuelle et celle de la collectivité. Nous ne saurions mieux faire que de laisser encore la parole au Dr Geley qui expose ainsi la grande idée de la réincarnation :

« D'après cette doctrine, l'âme et le corps progressent simultanément et corrélativement. L'âme ou individualité consciente, en puissance dans le minéral, a été réalisée peu à peu dans les règnes vivants inférieurs, pour acquérir dans l'humanité son plus grand développement actuel.

« Elle a accompli cette évolution par des incarnations innombrables dans des organismes de plus en plus perfectionnés. La mort, qui ne saurait l'atteindre, est bien réellement « un épisode de la vie et non son interruption », c'est un simple changement de corps ; l'âme quitte son corps comme on quitte un vêtement hors d'usage pour prendre un vêtement neuf et meilleur. Naturellement, chaque incarnation nouvelle s'accompagne de l'oubli des états antérieurs ; car le cerveau, organe matériel de la pensée pendant la durée de la vie terrestre, est un cerveau neuf, et l'âme qui le dirige *lui est rigoureusement solidaire*. Mais cet oubli n'est que momentané ; le souvenir du passé tout entier reste intégralement conservé, gravé dans la substance essentielle de l'âme, pour reparaître après la mort, d'autant plus étendu que l'être est plus élevé.

« L'âme, en effet, n'est plus ce principe immatériel et incompréhensible du vieux spiritualisme. L'âme n'est jamais isolée de la force et de la matière. Elle est une *parcelle individualisée du principe unique* ; elle est donc force et matière en même temps qu'intelligence. Elle serait douée effecti-

vement d'après les théories occultistes d'un véhicule *éthérique*, impondérable, inaccessible aux sens matériels, échappent dans une certaine mesure aux conditions de l'espace et du temps.

« L'évolution progressive de l'âme, dans ses incarnations successives, se fait *en dehors de toute intervention surnaturelle*. Elle est le résultat du jeu naturel de la vie : des sensations, des émotions, des efforts journaliers, de l'exercice de nos facultés diverses. Rien n'est perdu : tout travail, tout effort, toute joie, toute douleur, ont leur répercussion sur l'âme, se gravent indestructiblement, constituant une nouvelle expérience, une augmentation du champ de la conscience, c'est-à-dire un progrès. Ainsi ont été acquises peu à peu toute notre sensibilité, notre émotivité, notre conscience. *Nous ne sommes donc jamais que ce que nous nous sommes faits nous-mêmes*. De là une sanction assurée et parfaite de tous nos actes : nous jouissons des progrès acquis, mais nous souffrons de notre imperfection persistante,de notre assujettissement aux forces inférieures,de notre ignorance, cause essentielle de notre esclavage vis à-vis de la nature. »

Nous ne pouvons nous étendre davantage, mais nous engageons nos lecteurs à étudier ce livre si bien conçu, dans lequel on constate l'accord parfait qui règne entre le spiritisme et la science. Il n'en saurait être autrement, car la vérité est une, quel que soit le domaine dans lequel on l'envisage. La nouvelle psychologie, celle que nous révèle nos rapports avec l'au-delà, nous fait toucher du doigt cette grande loi d'évolution intellectuelle dont l'évolution physique des êtres n'est que le côté physiologique. Ce sera un des titres de M. le Dr Geley à la reconnaissance des spirites que de l'avoir si bien mis en évidence.

La Halte Divine

par

E. B. de Reyle. Eugène Malouan, éditeur. Paris.

Tel est le titre d'un volume de vers que vient de faire paraître un spirite bien connu, M. E. B. de Reyle qui mena jadis, il y a presque vingt ans, le bon combat pour nos idées. Nous avons savouré son verbe vigoureux, sa langue pure et la pensée philosophique qui se dégage pénétrante et sereine de ses strophes ailées, comme un parfum d'un vase richement ciselé. Loin de sacrifier au goût du jour et de faire des vers boiteux comme les décadents et les symbolistes, il a conservé la forme parnassienne la plus impeccable,et ses accents n'en ont que plus de puissance d'être harmonieusement rhytmés dans la langue de nos grands poètes. Nous souhaitons à notre ami le grand succès qu'il mérite bien et pour faire goûter à nos lecteurs sa manière si personnelle, nous lui empruntons les beaux vers suivants qu'il a faits en l'honneur de notre maître Allan Kardec :

Sur la Tombe d'Allan Kardec

O morts qui m'entourez dans votre lit de planches,
Riches à la main douces et pauvres au bras fort,
Vierges en cheveux blonds, vieillards en boucles blanches,
Vous avez tous trouvé le repos dans la mort !

Vous étiez autrefois des âmes remuées
Par le vol tourmenté des pensers décevants,
Semblables au troupeau des obscures nuées
Que chasse à l'horizon la cravache des vents.

Des rêves lumineux s'agitaient dans vos têtes,
Vous aviez des amours qui germaient dans vos cœurs,
Des haines qui grondaient ainsi que des tempêtes,
Et des espoirs montant vers des mondes meilleurs.

Et rien de tout cela n'aboutit sur la terre.
Aucun de vos élans ne s'est réalisé,
Mais vous savez le mot de l'éternel mystère
Et comment l'avenir se relie au passé....

Et vous, ô surtout vous, les lutteurs de la vie,
Qui marchiez le front bas, en vos obscurs chemins,
La mort vous a rendu la liberté ravie,
La mort vous a remis la palme dans la main !

Vous avez tant porté votre misère noire,
Vous avez tant lutté dans ce morne combat
Sans jamais espérer remporter la victoire
Sur le rude ennemi qui jamais ne s'abat !
Dans vos jours sans sommeil et dans vos nuits sans lune,
Vous n'osiez demander le vrai nom de la mort,
Vous doutant vaguement que la fosse commune
Vous ouvrirait un jour le chemin vers le port.

Qu'importe, disiez vous, quand la chair sera morte,
De savoir où l'esprit cherche son avenir ?
La vie est un cachot dont la mort est la porte
Et nous ne demandons qu'une chose : sortir !
Si c'est le ciel, tant mieux ! A force de souffrance
Nous avons bien le droit d'y diriger nos pas !
Si c'est l'enfer, eh bien ! c'est encore l'espérance,
Car nous n'y pourrons point souffrir plus qu'ici-bas.

Si ton nom est néant, nous t'attendons encore,
Nirvana bienfaisant sans espoir, sans désir,
Car tu ne diras pas à celui qui t'implore :
Voici la dure loi : Naître, souffrir, mourir !

Naître, souffrir, mourir... Et ta parole,ô Maître,
Eclaira d'un rayon la sombre vérité :
Naître, souffrir, mourir, sans doute, mais renaître
Et gravir les degrés de l'Immortalité.

Paris 1885.

Vers l'Avenir

par

PAUL GRENDEL

(Suite)

Je le comprends, certaines parties de la religion dogmatique ne doivent pas être prises à la lettre, elles sont destinées à satisfaire les âmes modestes qui ne peuvent s'élancer à des hauteurs d'où le vertige les précipiterait, les briserait, mais je reste ce que j'étais et mon crédo ne change pas. Je crois à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, c'est le temple de Dieu, l'arche précieuse d'où coule la parole divine qui répand sur l'humanité des flots de grâce et, disons-le aussi, des arrêts d'éternels châtiments.

Je crois que les ministres de ce culte ont le pouvoir d'absoudre l'homme, de le laver de ses fautes et de lui ouvrir une éternité de délices.

Dieu est notre père, je le prie et l'implore, il t'éclairera et fera pénétrer en toi cette flamme d'espérance et de foi, avant-coureur d'éternelles délices.

J'obéis aux ordres de mon père, je pars, je vais rejoindre des parents que je connais à peine.

15

D'Elos

Nous avons discuté de la divinité sans nous entendre, sans arriver à la preuve indéniable de l'existence de l'être suprême. Quels que soient nos arguments, ils ne peuvent avoir la valeur d'une démonstration mathématique, puisque de tout temps les sceptiques ont existé, recrutés parmi les plus intelligents et les plus grands savants.

Le nom de Dieu, appliqué aux manifestations d'une puissance occulte, laisse la question pendante. Les ministres de ton culte ont grande peine à distinguer ce qui vient de la source du bien ou du mal et ils prétendent que Dieu permet à Satan de l'imiter, de prendre toutes les postures, tous les travestissements.

Les voix de Jeanne d'Arc furent attribuées au diable. Combien de grands hommes brûlés et persécutés pour avoir lu la vérité dans le livre de la nature !

Où Dieu s'est-il manifesté dans l'iniquité de ces jugements ? Comment

les ministres d'une religion osent-ils encore se croire en relation avec la divinité, alors que l'histoire religieuse suinte le sang, qu'elle est bourrée d'actes de despotisme, de cruauté, de coupables et folles actions faites pour éteindre l'intelligence ou parquer à l'étroit les facultés humaines les plus respectables.

Chaque croyant discute de Dieu étant certain de posséder la seule notion réelle de sa puissance, de ses qualités et de sa partialité. Car Dieu acceptant un culte serait partial, sensible aux congratulations humaines, au vice d'orgueil, il se délecterait aux louanges, il savourerait les larmes et les gémissements.

Une peine imméritée tombe-t-elle sur un croyant, le prêtre s'écrie : « C'est une preuve de la sollicitude divine ». Le bonheur de même lui est attribué.

Puisqu'il nous faut juger par nos propres sentiments, nous ne saurions admettre qu'un père de famille distribue de pareille sorte le bien et le mal à ses enfants et qu'il les dirige vers le même but en donnant aux uns les larmes et aux autres le rire comme compagnons de route.

Que dirais-tu d'un professeur qui, dans ses cours, jetterait les erreurs à pleines mains, qui méconnaîtrait les lois primordiales des sciences, et qui, pour cacher son ignorance, vouerait au cachot, à la mort ou au supplice ceux qui contesteraient la valeur de ses discours ?

Tu demanderais la révocation de cet ignare personnage, tu garantirais les tiens de sa présence, tu rechercherais les victimes de ce tyrannique enseignement pour les éclairer et tu tiendrais toute parole découlée de cette source comme non avenue.

Ainsi en est il du dogme clérical, négation de la pure logique et de la science.

Tu me conseilles d'étudier le catholicisme, je le connais, je l'ai fouillé et j'en devins sceptique. Trompés dans leur jeunesse, mes parents me firent initier à la religion pour me prémunir et je vis trop les faiblesses et les dangers du dogme pour me laisser imprégner des articles de foi et des sophismes qui les soutiennent.

Quant à l'immortalité, de même que pour la divinité, je conclurais plutôt au néant que d'admettre une vie terrestre unique, déterminant un bonheur ou un châtiment éternel.

Comment les imperceptibles secondes qui vont de la naissance à la mort de l'homme, suffiraient-elles pour résoudre le problème de la destinée immortelle ?

Les prêtres, dépositaires de la volonté divine, rendraient le catholique heureux ou malheureux selon leur bon vouloir, selon la grandeur ou l'étroitesse de leur vue ?

La raison, la justice s'insurgent contre cette outrageante supposition.

Dieu est-il ? Que fait-il ?..... Laissons ces questions, nous ne les comprendrons jamais et les pères de l'Eglise, les saints, les martyrs, les phi-

losophes ne les ont pas résolues. Leur foi, leurs souffrances, leur mort n'ont pas été une preuve de l'intervention divine, et les hommes continueront à s'entretuer, à se persécuter sur la façon d'adorer cette divinité que nul ne peut concevoir.

Mais si nous devons nous abstenir de définitions audacieuses, de formules vagues et imprécises, puisqu'elles s'adressent à l'inconnu, il n'en est pas de même en ce qui nous touche personnellement.

Je crois à l'immortalité, je crois à la progression de l'âme, et si tu le désires, nous nous étendrons longuement sur ce sujet.

(*A suivre*)

Revue de la Presse
EN LANGUE ANGLAISE

Light 2 Février 1901,

Le Rév. H. R. Haweis, le défenseur du spiritisme, bien connu pour son attitude ferme et sans crainte, est mort subitement, mardi dernier, à l'âge de 63 ans. Il était infirme dès son enfance et d'une santé délicate. Fils d'un chanoine de Winchester, il fit son éducation à Cambridge, il a été pendant des années le prédicateur le plus à la mode et le plus populaire.

Light 9 Février.

Le Rév. Maxwells Close, de Dublin, envoie la lettre suivante, à propos des cheveux de Katie King. Hudgson Tuttle ayant dit que puisque Katie se dématérialisait, les cheveux coupés par W. Crookes auraient dû se dématérialiser aussi ; puisqu'ils se sont conservés, M. Tuttle les attribue à une fraude. M. Hawkins Simpson qui a fait deux portraits de Katie, l'un monochrome, l'autre à l'aquarelle, a écrit, le 26 janvier avoir eu en sa possession l'un de ces cheveux qui lui fut remis par William Crookes ; Me Simpson dit que ce cheveu, d'une belle couleur d'ambre coloré, ne ressemblait pas aux cheveux humains : il n'était pas rond, mais angulaire, semblable, mais en plus fin, au fil de boyau employé pour pêcher dans les torrents clairs et peu profonds.

« J'ai lu la lettre de M. Simpson, et me permets d'y ajouter les considérations suivantes : il y a déjà longtemps, mon cousin, M. Ch. Isham que vous connaissez, m'envoya une très petite mèche de cheveux d'un esprit qui se manifestait aux séances de Miss Showers, et dont j'ai malheureusement oublié le nom ; je l'examinai très soigneusement au microscope, ce que je vis est analogue à la description de M. Simpson. La section transversale des fibres était hexagonale, mais il y avait une légère côte courant le long de chaque angle. Les filaments avaient une apparence végétale plutôt que de fibre animale, et étaient cassants.

J'en portai un spécimen au meeting du Dublin microscopical Club, dont je faisais partie ; aucun des membres ne put dire ce que c'était ».

Une copie de cette lettre ayant été envoyée à Sir Charles Isham, il envoie au *Light* les renseignements suivants :

« Je vous adresse quelques filaments provenant d'une mèche des cheveux noirs qui tombaient en une torse unique sur l'épaule de *Lenore Fitzwarren* ; un turban couvrait toujours sa tête, ne laissant pas voir davantage de sa chevelure. Ceux que je vous adresse furent coupés pour m'être donnés le soir du 14 juillet 1874, comme cela eut lieu aussi en d'autres occasions ; j'étais debout à côté de l'apparition et causais avec elle en présence de nombreux témoins entre autres M. Harrisson, éditeur du *Spiritualist*, qui, ainsi que d'autres personnes, l'a vue m'écrire une lettre qu'elle m'adressait et que Miss Showers m'envoya à Lamport par la poste.

J'ai reçu en tout 13 cheveux, dont un de *Florence Maple* ; je n'en ai gardé qu'un, ayant envoyé les autres au médium il y a deux ans. Florence ne montrait jamais ses cheveux. L'esprit se nommant *Titania*, qui ne se montra qu'une fois, s'étant formalisée, avait les cheveux rouges. J'avais entendu annoncer cette matérialisation, et disais à *Peter* que j'aimais les cheveux de cette couleur ; il répondit : « Eh bien ! vous en aurez ». Je n'étais pas à la séance le soir où elle vint.

Le col. Olcott m'a envoyé un long cheveu noir de *Honto* avant 1874, mais il a malheureusement été détruit il y a quelques années.

J'émets la supposition que le règne végétal étant au-dessous du règne animal, peut être matérialisé plus facilement.

Harbinger of Light, avril 1901

Cite des fragments de l'article publié par M. Delanne dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* de janvier 1901, dans lequel le périsprit est étudié.

Donne un long compte-rendu de séances avec Mrs Corner dans un élégant hôtel des Champs-Elysées : l'auteur de ce récit, le comte d'Alain, directeur de la *Revue de la France moderne*, est absolument convaincu de l'authenticité des matérialisations dont il a été le témoin, la fraude et la tricherie étant moralement et matériellement impossibles dans la maison dont il parle, et devant un public d'élite.

Light, 22 juin 1901

Annonce la mort de M. Mathew Fidler, spirite bien connu, décédé le 21 mai à Gothemburg, après une longue maladie, à l'âge de 58 ans. C'est chez ce spirite éminent que Mme d'Espérance passa des années et obtint des matérialisations et des photographies qui sont reproduites dans son livre si instructif : *Au pays de l'Ombre*.

Revue de la Presse
EN LANGUE ITALIENNE

Il Vessillo spiritista, mars 1901

Donne d'excellentes réflexions d'E. Volpi sur l'impossibilité de réunir les écoles spirites et occultistes.

Le numéro d'avril de cette Revue contient un article de M. Enrico Carreras au sujet d'une étude publiée par le Dr Bonfigli, directeur de la maison d'aliénés de Rome.

Dans cette note intitulée « Saints et malades », il parle des effets de la suggestion, et traite le spiritisme de suggestion remplaçant les suggestions sacrées destinées à exploiter la crédulité humaine.

Le Dr Guido Fiocca parle de la valeur des thèses scientifiques à propos du spiritisme.

M. Carreras annonce l'œuvre nouvelle du Dr Visani-Scozzi, médecin florentin distingué qui a travaillé depuis cinq ans à ce livre, intitulé *Médiumnité* ; c'est une étude complète et scrupuleuse de faits examinés par un savant possédant à un haut degré la faculté d'analyse et de raisonnement.

Vessillo, mai 1901

Annonce que la revue milanaise « Luce e Ombra » vient d'être mise à l'index par l'autorité ecclésiastique.

Donne un article sur le juge Edmonds et les phénomènes spirites observés par lui.

Le professeur Falcomer parle de l'Institut psychologique de Paris, cite des réflexions de M. de Rochas sur le peu de résultats obtenus jusqu'à présent par ce nouvel Institut.

Luce e Ombra, juillet 1901

M. Enrico Carreras publie le récit de séances auxquelles il a assisté à Rome, dans la famille Randone ; M. Filippo Randone est un puissant médium, sa sœur est douée aussi de facultés médianimiques : tous trois improvisèrent une séance en plein jour. M. Carreras affirme que son chapeau, placé dans un corridor à six mètres du médium, et qu'il pouvait voir de sa chaise pendant l'expérience, disparut tout à coup de cet endroit au moment où l'esprit César qui se manifestait annonçait qu'il allait produire ce phénomène. M. Carreras dit qu'à cet instant il vit quelque chose passer devant lui avec une grande rapidité. Mlle Randone déclara qu'elle voyait le chapeau dans un cabinet où il fut trouvé, ayant traversé deux portes fermées et parcouru une distance de près de 15 mètres.

M. Carreras dit avoir voulu publier une de ses nombreuses expériences personnelles au moment où une commission de savants s'occupe *sérieusement* et *intelligemment* de phénomènes spirites avec Eusapia Paladino à Gênes, au « Circolo Minerva », initiative à laquelle il est heureux d'applaudir.

Nécrologie

Il vient de mourir, dans le département de l'Aude, un médium des plus remarquables, dont la célébrité aurait pu s'affirmer dans le monde savant, s'il avait été moins modeste et plus intéressé.

Les lecteurs de cette *Revue* peuvent se rappeler la communication de notre ami Caron, de Bordeaux, insérée dans le n° de juillet 1898, donnant le compte-rendu de cinq séances, du 12 au 16 avril de la même année.

Une note faisait connaître que le médium était un employé de l'Etat, ne faisant pas métier de sa faculté, qu'il ne se prêtait aux expériences que dans un but de propagande spirite et qu'il désirait rester anonyme.

Aujourd'hui qu'il est mort, il n'y a plus de raison de taire son nom. Ce médium, c'était Jean Fourié, décédé à Rieux-Minervois (Aude), le 25 juin dernier, des suites d'un accident, suivi de complications, dans lequel il s'etait fracturé la jambe gauche. Il laisse une veuve, quatre enfants et deux vieillards dans la misère.

Trois jours avant sa mort, il fit mettre en cercle sa famille, et son Esprit protecteur, incarné en lui, parla longuement de choses intéressant la science spirite. Il vit de grands esprits qui s'étaient communiqués à Bordeaux. Enfin, sentant la mort approcher, il fit aux siens de suprêmes recommandations.

Nous engageons ceux qui possèdent la collection de la *Revue* de relire le compte-rendu des très remarquables expériences de Bordeaux, dont je puis affirmer l'authenticité, ayant été le témoin moi-même avec deux de mes amis de phénomènes à peu près identiques dans des séances privées données par Fourié, il y a quelques mois à peine, chez le Dr Ferroul, député et maire de Narbonne.

Les faits obtenus sont d'ordre transcendant, aussi devons-nous considérer la mort de Fourié, homme intelligent, honnête et modeste, comme une perte très sensible pour le spiritisme.

Reste la situation pénible de sa famille que nos frères en croyance auront à cœur de secourir.

Firmin NÈGRE.



AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lectenrs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux, de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 4 — ANNEE 7e   Prix du Numéro : 1 franc   OCTOBRE 1901.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr par an en France. — Étranger : 10 fr.

Études sur la médiumnité

(*Suite*)

Dans les numéros de Juillet et d'Août, nous avons rappelé les connaissances nouvelles que l'on possède aujourd'hui sur les différents types sensoriels. Nous avons vu qu'il existe des variétés visuelles, auditives ou motrices, c'est-à-dire des personnes qui font usage plus volontiers, et souvent même presque exclusivement, les unes de la mémoire visuelle, les autres de la mémoire auditive, les dernières enfin des images motrices. Chez tous ceux qui n'appartiennent pas au type indifférent, c'est-à-dire qui n'usent pas indistinctement de toutes les sortes d'images, il y a une spécification, l'intelligence n'utilise qu'une espèce de sensation et néglige les autres, de sorte qu'un écrivain, par exemple, verra se mouvoir les personnages de son récit, tandis qu'un autre les entendra causer. « Quand j'écris une scène, disait Legouvé à Scribe, *j'entends* ; vous, *vous voyez* ; à chaque phrase que j'écris, la voix du personnage qui parle frappe mon oreille. Vous qui êtes le théâtre même, vos acteurs marchent, s'agitent sous vos yeux ; je suis *auditeur* ; vous, *spectateur*. Rien de plus juste, dit Scribe : Savez-vous où je suis quand j'écris une pièce ? Au milieu du parterre. »

Ces observations doivent s'appliquer aux sujets qui sont aptes à recevoir l'influence télépathique. Il en résulte alors ce fait curieux, que la même onde psychique, en pénétrant dans des cerveaux différents, y produira des effets qui ne seront pas semblables. Chez un visuel, elle amènera la sensation d'une figure, tandis que chez l'auditif ce sera un son, un cri, un bruit qu'il croira entendre, alors qu'un individu appartenant au type moteur sentira une impulsion irrésistible qui l'obligera à se déplacer ou à faire certains actes involontaires. C'est effectivement ce qui a lieu, et l'on peut vérifier, par l'observation des faits, la justesse de cette théorie. En voici un exemple :

CXXXVI. (322) Lady C. (1).

13 Octobre 1884.

(1) Myers, Gurney et Podmore. — *Les Hallucinations télépathiques*, p. 354.

En octobre 1879, je demeurais à Bishopthorpe, près de York, avec l'archevêque de York J'étais couchée avec Mlle Z T.., lorsque tout à coup, je vis une forme blanche passer à travers la chambre, de la porte à la fenêtre. Ce n'était qu'une forme vaporeuse, et la vision ne dura qu'un moment. Je fus terrifiée et je criai : « L'avez vous vu ? » Au même instant, Mlle Z. T..., s'écria : « L'avez-vous entendu ? » Je dis immédiatement : « J'ai vu un ange voler à travers la chambre. » et elle répondit : « J'ai entendu un ange chanter ».

Nous étions très effrayées, mais nous ne parlâmes à personne de ce qui nous était arrivé.

K. C.

Miss T.... écrit de son côté :

19 décembre 1884.

Une nuit, vers le 17 octobre 1879, Lady C. (alors Lady K. L.) et moi, nous nous préparions à dormir après avoir causé quelque temps, lorsque j'entendis une musique très douce, et je crus sentir ce que l'on appelle « une présence ». J'étendis la main et je touchai lady C..., en disant : « Avez-vous entendu cela ? » Elle me dit : « Oh silence ! je viens de voir quelque chose traverser la chambre ! » Nous fûmes très effrayées toutes deux, et nous essayâmes de nous endormir le plus vite possible. Mais je me rappelle avoir demandé à Mme C.... ce qu'elle avait vu au juste, elle me dit : « Une sorte d'ombre, comme un Esprit. » Cela est arrivé à Bishopthorpe, York.

Z. J. T.

Ainsi, la même influence extérieure, au même instant, est ressentie différemment par les deux jeunes femmes : l'une voit l'esprit et ne l'entend pas, et l'autre l'entend et ne le voit pas. Il nous paraît évident que ces résultats sont dus aux types sensoriels différents des deux sujets et que Lady K. C. est visuelle, tandis que Miss T. est auditive.

Voici encore deux cas empruntés à l'ouvrage de Camille Flammarion : *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*. (1) Cette fois les percipients ne sont pas ensemble, mais c'est manifestement la même influence télépathique qui agit sur chacun d'eux pour produire des actions diverses :

XLVIII. — Ma mère avait deux oncles prêtres : l'un était missionnaire en Chine, et l'autre curé en Bretagne ; ils avaient une sœur, déjà âgée, qui habitait les Vosges.

Un jour cette personne était occupée dans sa cuisine à préparer le repas de la famille, quand la porte s'ouvrit, et elle vit sur le seuil son frère le missionnaire dont elle était séparée depuis de longues années ;

(1) Voir page 117.

« C'est le frère François ! » s'écria t-elle, et elle courut à lui pour l'embrasser ; mais au moment où elle arrivait vers lui, elle ne le vit plus, ce qui lui causa une grande frayeur.

Le même jour, à la même heure, le second frère, qui était curé en Bretagne, lisait son bréviaire, quand il entendit la voix du frère François qui lui disait : « Mon frère, je vais mourir. » Puis au bout d'un instant : « Mon frère, je me meurs. » Et enfin, quelques minutes après : « Mon frère, je suis mort. »

Quelques mois plus tard, ils reçurent la nouvelle de la mort du missionnaire, arrivée *le jour même* où ils en avaient reçu de si étranges avertissements.

Si je me permets de vous adresser ce récit, c'est que cet événement me semble présenter toutes garanties d'authenticité. Il m'a été raconté par ma mère et une de mes tantes séparément : elles le tenaient des personnages en cause, leur oncle, un prêtre respectable, et leur tante, une brave et digne femme, qui n'aurait pas inventé ce conte pour le plaisir d'étonner le public. Quant à croire à une hallucination, il serait invraisemblable qu'ils en eussent eu tous deux en même temps à plusieurs centaines de lieues de distance.

Je puis vous affirmer également sur l'honneur ma parfaite sincérité ; du reste, quel avantage aurais-je à vous tromper ?

MARIE LAUDET
à Champ-le-Duc, (Vosges).

Nous constatons donc encore ici que l'influence télépathique émanant du même individu a déterminé chez la sœur une vision, et chez le frère un phénomène d'audition. La simultanéité de ces deux actions sur des sujets fort éloignés l'un de l'autre, nous incite à supposer que c'est une onde psychique qui a produit ces phénomènes ; elle peut donc affecter en même temps des cerveaux disposés à la recevoir, bien qu'ils ne se trouvent pas au même endroit. Il en est de même dans la télégraphie sans fils, lorsque des cohéreurs éloignés les uns des autres tressaillent synchroniquement au moment où l'onde Hertzienne les atteint. La même influence peut encore s'étendre sur un plus grand nombre de personnes qui perçoivent l'impression et la traduisent chacun suivant sa manière propre de ressentir. Voici un cas qui met en évidence cette action multiple : (1)

XCV. — Il y a deux ans environ, le jeune ménage que j'ai actuellement à mon service, rentrait, entre 9 et 10 heures du soir, chez ses parents habitant un domaine à 3 kilomètres de la ville.

(1) Camille Flammarion. *L'inconnu et les problèmes psychiques*, p. 144

Le mari conduisait le cheval de ferme, qui n'allait pas très vite. A un endroit de la route encore assez éloigné de la propriété, il est facile d'apercevoir les bâtiments. Soudain le conducteur vit, à quelques minutes d'intervalle, trois flammes surgissant au-dessus des toits, comme trois gros feux follets. Il pensa à un incendie, et pressa son cheval. La jeune femme n'avait rien vu; mais en entrant dans la cour, elle entendit distinctement, ainsi que son mari, des coups précipités donnés sur une porte du jardin, comme un roulement de tambour.

En entrant dans la maison, ils trouvèrent la mère tout en émoi. A trois fois différentes, *correspondant à la vue des flammes par son fils,* elle avait entendu un bruit de chaises remuées dans la salle. Trois fois elle était descendue et n'avait rien vu. On fit lever les domestiques pour visiter les écuries, ils ne virent et n'entendirent rien d'anormal.

Les fermiers seuls furent impressionnés, et même lorsque tout le monde un peu rassuré eut gagné son logis respectif, le vacarme des chaises bousculées recommença. On se rassembla de nouveau, et comme dans nos campagnes les saines traditions de piété ne sont pas complètement perdues, la mère et les enfants unirent leurs prières pour la pauvre âme en détresse qui était venue les visiter, sans savoir de quelle personne de connaissance il pourrait s'agir. Or, le lendemain, on apprenait qu'une jeune cousine qui affectionnait cette famille, avait été enterrée *précisément ce jour-là* Par un hasard inexplicable, personne du domaine n'avait été prévenu ni de la mort, ni de la cérémonie.

Cinq personnes ont donc ressenti plus ou moins ces sensations: le père, d'une nature assez incrédule, la mère, le fils, la bru et la jeune fille. Les domestiques logent dans un autre corps de bâtiments; on ne peut donc leur attribuer en aucune façon une part de ces bruits insolites. Ils dormaient profondément lorsque les coups furent donnés dans la porte du jardin, et la visite des écuries prouva que tout était parfaitement calme.

M. PASQUEL,

2 rue de la Fontaine, à Cosne (Nièvre) [Lettre 339.]

Remarquons ici l'action élective de l'influence télépathique. Les coups, les lueurs ne sont entendus et vus que par des membres de la famille. Les domestiques n'éprouvent rien, parce qu'il n'existe pas entre eux et la jeune fille décédée de rapport magnétique. Cette observation porte aussi à supposer que les bruits étaient subjectifs, c'est-à-dire qu'ils n'avaient aucune réalité physique. C'est dans le cerveau des percipients que se produisaient les phénomènes. Tant que les divers témoins ne sont pas réunis, chacun ressent l'impression d'une manière particulière. Le mari voit d'abord de loin trois flammes, c'est donc par une vision que s'objective pour lui l'influence télépathique, puis lorsqu'il est en famille, il entend à son tour le vacarme des chaises bousculées.

Il ne faut pas oublier que l'on peut, par suggestion, donner toutes ces illusions. Nous l'avons constaté par les exemples cités du Docteur Regnault et du professeur Beaunis. (1) Par conséquent, ici encore, il ne faut pas se presser de conclure qu'il y a eu déplacement effectif des meubles, car nous manquons de renseignements pour savoir si les témoins ont entendu exactement les mêmes bruits, si les chaises étaient tombées, et nous savons que, primitivement, pour le jeune ménage l'impression n'était pas celle de chaises renversées, mais de coups précipités imitant un roulement de tambour, alors qu'ils n'avaient pas encore pénétré dans la maison. Nous reviendrons plus loin sur ces différences de perceptions, quand nous connaîtrons un plus grand nombre de faits. Citons encore le suivant emprunté aux auteurs anglais (2) :

CXXXIV. — Ce récit est dû, disent-ils, à une personne fort intelligente qui a été pendant plusieurs années au service d'une famille que nous connaissons personnellement. Ni le témoin, ni sa mère, n'ont jamais eu d'autre impression de cette espèce ; la mère est morte depuis quelques années.

M. Charles Matthews, 9, Blanford place, Clarence Gate, Regnt's Park. Londres.

21 octobre 1882.

Pendant l'hiver 1850-1851, moi Charles Matthews, âgé alors de vingt-cinq ans, j'étais maître d'hôtel chez le général Morse à Troston Hall, près Bury Saint-Edmonds. Ma mère Mary-Ann Matthews était dans la même maison comme cuisinière et femme de charge ; c'était une femme très-droite et très-consciencieuse, aimée de tous les domestiques, sauf de la femme de chambre nommée Suzanne, j'ai oublié son nom de famille. Cette Suzanne se rendait désagréable à tout le monde par ses cancans et sa tendance à faire le mal. Mais elle craignait beaucoup ma mère, dont le caractère ferme lui imposait considérablement.

Suzanne eut la jaunisse ; on la soigna d'abord quelques mois à Troston Hall, mais finalement elle fut transportée à l'hôpital de Bury Saint-Edmonds, et placée dans le dortoir réservé aux domestiques, aux frais du général Morse ; elle y mourut une semaine après son admission. Le général envoyait une femme du village à l'hôpital, éloigné de 7 milles, pour prendre les nouvelles, toutes les fois que la voiture n'allait pas à Bury-Saint-Edmonds. Un certain samedi, la femme y alla, mais elle ne revint

(1) Voir *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, n° de février, p. 449 et suiv.

(2) Myers, Gurney et Podmore. *Les Hallucinations Télépathiques*, p. 350.

que le dimanche soir ; elle dit alors qu'elle avait trouvé Suzanne sans conscience, et que, comme sa fin approchait, on lui avait permis de rester dans le dortoir jusqu'à la fin.

Pendant cette nuit du samedi, les faits mystérieux que je vais raconter se sont produits ; ils m'ont toujours intrigué. J'étais endormi ; tout à coup je fus éveillé, avec ou par un sentiment soudain de terreur. Je regardai dans l'obscurité, mais je ne vis rien ; je me sentis en proie à une terreur anormale, et complètement effrayé, je me cachai sous mes couvertures. La porte de ma chambre donnait sur un couloir étroit qui conduisait à la chambre de ma mère, et tous les gens qui passaient touchaient presque ma porte. Je ne dormis plus de toute la nuit. Au matin, je rencontrai ma mère en bas, et je vis qu'elle paraissait malade, pâle et singulièrement bouleversée. Je lui demandai : « Qu'y a-t-il donc ? » Elle répondit : « Rien ; ne me le demande pas. » Une heure ou deux s'écoulèrent et je voyais bien qu'il y avait quelque chose. Je me décidai à savoir ce que c'était ; ma mère de son côté, ne voulait pas parler. Enfin je demandai : « Est-ce que cela a trait à Suzanne ? » — Elle éclata en pleurs et me dit : « Pourquoi cette question ? » Je lui racontai ma frayeur pendant la nuit et elle me raconta l'étrange histoire qui suit :

« Je fus éveillée en entendant ouvrir ma porte, et je vis, à ma vive terreur, Suzanne entrer en costume de nuit. Elle vint droit à mon lit, releva les couvertures et se coucha à côté de moi ; je sentis un frisson glacial courir le long de mon côté, là où elle semblait me toucher. Je crois que je m'évanouis, car je ne me rappelle plus rien après, et, lorsque je recouvrai mes sens, l'apparition avait disparu ; mais je suis sûre d'une chose, c'est que ce n'était pas un rêve. »

Nous apprîmes par la paysanne à son retour, le dimanche soir, que Suzanne était morte au milieu de la nuit, *et, qu'avant de perdre connaissance, elle ne parlait que de retourner à Troston Hall* Nous n'apppréhendions nullement sa mort. Nous pensions qu'elle était allée à l'hôpital, non parce qu'elle était en danger, mais pour subir un traitement spécial.

Voilà les faits aussi bien que je puis les rapporter. Je n'étais ni superstitieux, ni naïf à ce moment-là, ayant déjà vu beaucoup le monde ; mais je n'ai pas encore pu satisfaire mon esprit au sujet du comment et du pourquoi de cet incident.

M. Matthews ajoute qu'il n'a jamais eu pareille sensation et il croit que cette hallucination fut la seule qu'eût jamais sa mère, qui est morte il y a quelques années.

Ce récit nous montre un genre particulier d'influence télépathique qui produit chez le percipient une sorte d'angoisse mal définie, mais dont il soupçonne l'origine.

Les sensations ressenties par M. Matthews ne sont pas nettes. C'est un sentiment de malaise qui arrive jusqu'à la terreur et mal-

gré qu'il n'ait rien vu, qu'il n'eût pas l'esprit préoccupé de la mort pénible de la femme de chambre, il a reconnu son influence, puisqu'il demande le matin à sa mère: « Est-ce que cela a rapport à Suzanne ? » Cette remarque s'applique à beaucoup d'autres cas ou l'impression télépathique ne se traduit pas par une vision ou une audition, mais elle est suffisante cependant pour avertir le percipient que quelqu'un qu'il connaît bien pense à lui, ou se trouve à proximité de l'endroit où il est. L'onde télépathique peut être comparée à la voix. De même que nous reconnaissons parfaitement sans la voir une personne qui nous est familière, rien qu'en l'entendant parler, de même les sensitifs perçoivent le rayonnement mental, ou même corporel, de ceux avec lesquels ils ont l'habitude de vivre. Nous savons, nous spirites, que chacun possède un périsprit qui vibre continuellement sous les mille incitations de la vie organique ou mentale. Or ces vibrations se répandent autour du corps physique et s'étendent plus ou moins loin suivant la puissance de leur foyer d'émission. De même qu'une cloche possède un timbre spécial qui la distingue des autres, de même chaque individu, en raison de sa constitution particulière, de son individualité, a un mode vibratoire périsprital qui lui est propre et qui le différencie de tous les autres êtres humains. La même pensée peut être rayonnée par les esprits les plus divers, mais il sera aussi facile à un sensitif de distinguer celui auquel elle appartient, qu'il nous est habituel de discerner une voix bien connue au milieu de celles de plusieurs personnes qui causent dans une salle voisine. Notre personnalité fluidique, avec son mouvement vibratoire propre, est aussi réelle que notre corps physique, c'est pourquoi les sensitifs sont avertis par le sens spirituel de la présence de ceux qu'ils connaissent, avant que les organes matériels puissent être impressionnés. Allan Kardec, auquel rien n'échappait, avait déjà signalé ce fait dans le livre des médiums (1), comme le rappelle notre ami Firmin Nègre dans sa note présentée au Congrès Spirite de 1900.

Voici ce que dit le Maître :

Cette faculté (la sensibilité aux influences fluidiques) se développe par l'habitude, et peut acquérir une telle subtilité, que celui qui en est doué

(1) Allan Kardec. *Livre des Médiums*, p. 201.

reconnaît à l'impression qu'il ressent, non seulement la nature bonne ou mauvaise de l'esprit qui est à ses côtés, mais même son individualité, comme l'aveugle reconnaît à un certain je ne sais quoi, l'approche de telle ou telle personne ; il devient, par rapport aux esprits, une véritable sensitive. Un bon esprit fait toujours une impression douce et agréable ; celle d'un mauvais esprit, au contraire, est pénible, anxieuse et désagréable ; il y a comme un flair d'impureté.

Ceci est tellement exact que même pendant la vie, bien que le corps physique soit un obstacle, il existe une radiation qui s'échappe de chacun de nous et elle peut être ressentie par ceux qui ont la sensibilité fluidique assez développée. Citons quelques exemples qui préciseront notre pensée : (1).

II. — Souvent il m'arrive qu'étant dans la rue, la silhouette d'un passant vu au loin me fait songer à une personne qui lui ressemblerait un peu, soit comme habits, soit comme démarche, etc Une heure ou deux après, je croise la personne évoquée ainsi dans mon esprit, mais ce n'est que lorsque la rencontre a eu lieu que je me rappelle y avoir pensé.

Berger.

Instituteur à Roanne. [Lettre 39.]

V. — Ma mère, il y a très peu de temps, avant d'entrer dans un magasin (elle en était distante encore d'une vingtaine de mètres), me dit tout à coup : « Tiens, je viens de voir un tel, que Dieu me préserve de le rencontrer ! » Elle ne l'avait sans doute vu que par intuition, que moralement. Mais, fait extraordinaire, en entrant dans le magasin, elle se trouve justement en présence avec lui. J. B. Vincent.

A Lyon. [Lettre 189.]

VI. — Comment expliquer que, fréquemment, 9 fois sur 10, après avoir songé à une personne ayant une vague ressemblance avec une autre personne rencontrée dans la rue, je me trouve précisément en présence de cette même personne, un instant après, ou tout au moins dans la journée, bien que rien n'amène la personne à me voir ?

J. Renier.

A Verdun. [Lettre 199.]

Il serait possible de multiplier les citations ; nous préférons renvoyer le lecteur aux ouvrages originaux. Dans ces cas, l'agent ne pense pas le moins du monde au percipient ; c'est son action physique, son rayonnement qui agit à distance, sans que sa volonté intervienne. Ce qui nous incite à supposer que ces pressentiments sont bien réellement produits par une action fluidique, plutôt que

(1) Voir Flammarion. *L'Inconnu et les problèmes phychiques*. p. 319 et suiv.

par des associations d'idées déterminées par la vue des passants — et évoquant le souvenir de quelque ami ou connaissance — c'est que les observateurs spécifient que ce phénomène leur arrive souvent, ce qui exclut l'intervention du hasard, et qu'ils n'ont pas songé avant à beaucoup de personnes, mais à une seule, précisément celle qu'ils rencontrent. Le cas suivant est très net à ce point de vue :

XIII. — Je n'ai jamais été averti de la mort de qui que ce soit par une apparition ; il en est de même chez les douze ou quinze membres de ma famille que je connais bien. Mais j'ai eu, un jour, un pressentiment qui, bien que différant dans ses circonstances du phénomène que vous étudiez, relève peut-être du même ordre.

Me rendant un matin à l'hôpital Lariboisière, où j'étais interne, j'eus un instant l'idée que j'allais rencontrer à la porte de l'hôpital, M. P..., que je n'avais vu qu'une fois, huit mois auparavant, dans une maison amie, et qui, depuis lors, n'avait jamais occupé ma pensée. Ce monsieur, docteur en médecine, serait venu là pour voir un certain chirurgien de Lariboisière. Je ne m'étais pas trompé de beaucoup : à la porte de l'hôpital je rencontrai M. P.... qui venait dans l'intention de voir, non pas le chirurgien en question, mais le chef du service d'accouchements.

Remarquez que dans tout ceci je n'avais pu voir de loin, ni reconnaître sub-consciemment M. P..., car ce pressentiment m'était venu boulevard Magenta, au droit de la rue de Saint-Quentin, et que M. P..., quand je l'ai vu, attendait devant la grille depuis près de vingt minutes, (je lui ai demandé depuis combien de temps il était là avant de lui parler de mon pressentiment, afin de ne pas influencer sa réponse).

J'ajoute à cela que je ne suis nullement porté à la superstition, plutôt sceptique, et mon premier soin, en présence de ce cas, fut d'en chercher une explication physique, avant de penser à l'intervention d'un facteur indéterminé. Mais je n'ai pas trouvé cette explication physique.

G. Mesley.

Etudiant en médecine, 27, rue de l'Entrepôt. [Lettre 331.]

Notons ici un détail qui nous paraît important : c'est que le pressentiment n'a eu lieu qu'à une faible distance de l'hôpital, c'est à-dire, suivant nous, au moment ou M. Mesley entrait dans la sphère de rayonnement fluidique de M. P... La sensitivité diffère d'ailleurs beaucoup suivant les sujets. Il pourrait sembler étrange qu'un sensitif pût discerner une vibration spéciale à un individu au milieu de millions d'autres qui s'entrecroisent sans cesse dans l'espace, si la théorie du mouvement vibratoire de chacun de nous est exacte. Cette difficulté n'est qu'apparente, car c'est un

résultat d'observation que les divers mouvements vibratoires se propagent dans le même milieu sans se mélanger ou se confondre, sauf les cas très rares d'interférences.

Ainsi les cercles produits à la surface de l'eau par plusieurs pierres jetées simultanément en des endroits différents, s'enchevêtrent sans se déformer ou s'annihiler réciproquement. De même les ondes sonores engendrées par chacun des instruments d'un orchestre restent distinctes les unes des autres, précisément parce qu'elles n'ont pas la même période vibratoire. Enfin on peut faire circuler sur le même fil télégraphique des dépêches en sens inverses, avec la seule précaution d'employer un courant continu dans un sens et un courant oscillatoire dans le sens opposé. Pour que deux ondes interfèrent, c'est-à-dire se neutralisent réciproquement, il faut qu'elles soient d'égale intensité, qu'elles aient la même période vibratoire, et qu'elles soient directement opposées l'une à l'autre.

Ce sont là des conditions qui se rencontrent si rarement dans la nature, que l'on peut pratiquement les négliger. Il est probable qu'il n'existe pas deux êtres sur la terre qui soient absolument identiques, de sorte qu'il est admissible que la vibration individuelle, si elle existe, ne se mélange jamais à d'autres.

(*A suivre*)

Gabriel DELANNE.

Les causes déterminantes de ma foi spirite

Marseille-Endoume, le 25 juillet 1901.

Mon cher M. Gabriel Delanne,

Lors de votre séjour chez nous il y a quelques mois, vous m'avez demandé de vouloir bien, comme une preuve de plus de la manifestation des Esprits, vous envoyer la narration des faits *indéniables* qui me furent donnés par les invisibles et qui, par leur soudaineté et l'*impossibilité absolue* de toute fraude (m'étant presque toujours arrivés quand j'étais seul), ont amené chez moi une conviction *inébranlable*, une foi que *rien, rien,* ne pourra détruire en la survivance

de l'âme éternellement, et ses rapports *incessants* avec le monde matériel.

Je commencerai donc par vous citer la *première* manifestation dont j'ai été témoin en 1862, et qui a fait de moi, *aussitôt*, un spirite *convaincu* et inflexible. Malgré les écueils et les épreuves qui, comme vous le savez, viennent décourager ceux dont la foi est encore chancelante, la mienne a résisté à *tout*, car elle était basée sur l'*irréfutable*.

J'indiquerai, par un numéro, l'ordre dans lequel les manifestations se sont produites.

1° — J'étais allé rendre visite, une après-midi, à une dame, spirite depuis plusieurs années déjà. Je la trouvai en compagnie de trois autres dames, qui m'étaient tout à fait inconnues, assises autour d'un guéridon ovale, en noyer massif, leurs mains posées sur le bord et attendant avec patience que les Esprits voulussent bien la mettre en mouvement. Quant à moi, nullement spirite alors, je fus m'asseoir sur le canapé à l'autre extrémité du salon, désirant que la séance se terminât au plus tôt. Les âmes des trépassés n'agissaient toujours pas et le malheureux guéridon conservait sa parfaite immobilité. Franchement je commençais à m'impatienter et j'allais me retirer lorsque Mme D..., la maîtresse de maison, saisit un crayon, posé sur le dit guéridon avec du papier, et se mit à écrire (elle était médium écrivain) avec assez de rapidité tandis que je me disais en maugréant : « Allons ! bon, que diable peut-elle bien écrire ? Elle pourrait attendre à demain ! » Enfin la main s'arrêta.

Mme D... s'adressant à moi, me demanda si j'avais un parent mort se nommant Louis Tivollier, dont l'esprit avait signé sa communication. Je lui répondis que mon père portait ce prénom.

Elle me tendit la feuille de papier, et ce fut avec une profonde stupéfaction que je lus l'allusion très claire pour moi, faite par cet Esprit, à un événement qui s'était passé dans notre famille et que *seul* (*je l'affirme*) je connaissais. Je sentis une violente émotion, et je ne doutai pas un instant que ce fût réellement un Esprit, et mon père lui-même, qui venait de se manifester. J'en étais là, plongé dans de sérieuses et *émotionnantes* réflexions lorsque, brusquement, le guéridon s'échappant de dessous les mains que ces dames y avaient replacées, vint, *seul*, me trouver. Arrivé auprès de moi il s'inclina trois fois ; à la troisième il resta posé sur ma poitrine, d'où

l'on fut obligé de le retirer en employant beaucoup de force.

L'on aurait dit qu'il ne voulait pas me quitter. Je compris que c'étaient des caresses, et je me demande où les matérialistes pourraient trouver, dans ce fait, l'œuvre de la suggestion ? Aucune des personnes présentes ne connaissait ma famille, et moins encore l'événement rappelé par l'esprit.

Mes facultés médianimiques devaient, sans doute, être à l'état latent ne demandant qu'une occasion favorable pour se faire jour, car, le *soir même*, j'étais médium écrivain *polygraphe* (chaque Esprit avait son écriture particulière et, souvent, un *mot commencé* par une écriture *masculine était terminé* par une écriture *féminine*. Il était rare qu'une communication fût tout entière de la même écriture). J'étais également médium dessinateur, j'obtins *spontanément* (sans que je demandasse jamais aux Esprits quoi que ce soit) ma destinée par les étoiles et reproduite *très finement* avec une plume métallique taillée pour la ronde ; ensuite le dessin, au crayon, de ma dernière incarnation (1643). J'y suis représenté *avec ma figure actuelle*, pour me faire mieux savoir que *celui* d'alors était bien le même Esprit incarné dans le *moi* d'aujourd'hui ; de même, ma femme, qui, à cette époque, était une proche parente.

Nous sommes dans la cour d'honneur d'un grand château-fort, prêts à monter à cheval, avec une escorte de cavaliers et les trompettes en bouche.

J'étais aussi médium *voyant* et *auditif*. A partir de ce soir-là, les Esprits s'emparèrent de moi pour se manifester, sans me laisser de repos. Souvent je voulais résister ; mais des volontés et des forces plus puissantes que les miennes m'obligeaient à obéir ; et, *automatiquement*, je prenais plume ou crayon.

2° — Un soir, après avoir lu jusqu'à dix heures, je me disposais à me coucher. J'avais toujours sur un guéridon, auprès duquel je m'asseyais, un verre à demi plein d'eau, des livres, du papier et un crayon. Debout devant la glace j'étais occupé à ôter ma cravate lorsqu'un bruit cristallin frappe mes oreilles ; je me retourne vivement et je vois un *doigt*, mince et blanc, orné d'une belle bague en brillants, frapper de son angle la paroi extérieure du verre. J'allongeai le bras pour saisir cette charmante apparition, mais il se mit à voltiger au-dessus du verre et narguant, par ses rapides et légères évolutions, mes tentatives pour m'en emparer. Après deux ou trois minutes de

ce jeu au plus fin, le joli doigt s'évanouit peu à peu. — Peut-on voir là l'effet de l'*hallucination* ? Je ne pensais ni ne m'attendais à ce phénomène.

3° — L'été, nous habitions la campagne. La maison, servant autrefois de grange, avait été mise en état, mais les portes laissaient à désirer, et les gonds rouillés comme les serrures poussaient des grincements lamentables en les ouvrant ou les fermant. Notamment la porte de ma chambre offrait cette agréable particularité de s'ouvrir toute seule au moindre vent, comme à la marche de quelqu'un dans le corridor. J'étais donc obligé de tourner deux fois la clef dans la serrure, pour assurer son immobilité. — Un soir, j'étais à mon bureau, le dos tourné à la porte (que je n'avais pas négligé de fermer à clef). Mon travail terminé, je me levai pour me préparer à me coucher. Mais quel ne fut pas mon étonnement à la vue de ma porte *complètement* ouverte. Je l'avais, après avoir tourné deux fois la clef, tirée à moi pour m'assurer qu'elle était bien fermée. Ni gonds ni clef n'avaient gémi. — Serait-ce encore « *hallucination* » ?

4° — Un autre soir, en ville, je venais de me mettre au lit, ma bougie à laquelle j'avais adapté un éteignoir automatique à environ deux travers de doigts de la mèche, s'éteignit brusquement sous l'action d'un souffle fort et sec, comme celui d'une personne. Je frottai à l'instant une allumette pour me rendre compte de la position de l'éteignoir ; il était dans la même situation où je l'avais mis, il n'était pas tombé. — Le vent, diront les sceptiques ? Le temps était très calme, une douce nuit d'été, et une double porte fermait ma chambre : mon lit n'était pas en face de la porte.

5° — Une nuit, je fus réveillé brusquement ; minuit sonnait, ma chambre était dans la plus complète obscurité. Je sentis que l'on me tirait les moustaches et que l'on passait sur ma figure, légèrement, comme une barbe de plume d'oie. Je passai ma main sur ma figure ; je ne rencontrai rien, et le phénomène continuait quand même. Je compris qu'un esprit farceur s'amusait. Et comme l'interruption de mon sommeil m'avait mis de méchante humeur, je dis à l'esprit d'aller au diable et de me f..... la paix. Mal m'en prit, car, à peine avais-je formulé mon aimable souhait que ma chambre s'éclaira comme elle l'eût été par une veilleuse, et je vis devant moi une forme humaine qui, levant le bras, m'administra un maître soufflet, avec un bruit sec. Je gardai un silence prudent, et sans même dire

« merci » j'allumai ma bougie, je me précipitai hors de mon lit pour aller m'assurer devant la glace des effets de la correction. L'empreinte rouge de trois doigts était *très* visible sur ma joue gauche. La douleur était égale à celle ressentie par le choc d'une main matérielle. Tout penaud je regagnai mon lit et soufflai ma bougie. Alors, la clarté qui s'était produite avant « l'*accident* », et que la lumière de ma bougie avait dominée, reparut pour se fondre graduellement ainsi que mon « *correcteur* » qui, avant de disparaître complètement, me fixa avec un petit air narquois qui contribua à me rendre tout à fait humble en jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

Ne cherchons pas à jouer ni au plus fort ni au plus fin avec les Esprits, et ne les brusquons jamais ; nous n'aurons jamais le dessus ; s'ils nous obsèdent, nous taquinent, nous mystifient, au lieu de nous mettre en colère, pensons que c'est souvent une épreuve qu'il nous faut accepter avec soumission.

Mais, dans tous les cas, ne nous fâchons jamais, car ces esprits rient de nos violences et redoublent leurs taquineries. Parlons-leur avec bienveillance, raisonnons-les avec douceur, tâchons de les éclairer sur leur situation — dont la plupart ne se rendent pas compte, — que leurs mauvaises actions les éloignent du progrès que *tous*, incarnés et désincarnés, devons accomplir ; mais surtout, *prions pour eux*. Je n'ai jamais vu *un* de ces esprits inférieurs rester insensible à l'action de la prière dictée par la charité vraie. Peu à peu et dans un temps plus ou moins long — suivant l'endurcissement de l'Esprit — il comprendra ses fautes et s'en repentira sincèrement. Il viendra nous remercier de lui avoir donné la lumière, et ce sera un ami de plus que nous retrouverons dans l'au-delà.

Que penseront les matérialistes du fait que je viens de raconter ? La vue très nette de l'empreinte des doigts sur ma joue, et la douleur ressentie sont là pour montrer *indubitablement* l'acte d'un esprit, d'un habitant de l'espace. — Il faut être de *parti-pris* pour mettre cette manifestation sur le compte de la suggestion ou de l'hallucination.

6° — Voici maintenant un fait, mon cher monsieur Gabriel, que je trouve remarquable comme manifestation, d'abord, et, ensuite, comme preuve que les esprits se mêlent plus souvent qu'on ne le pense à nos actes, à nos combinaisons, à la réussite de nos travaux.

Ce que nous prenons bien des fois pour le résultat de notre intelligence n'est que l'influence des esprits agissant sur nous à notre insu pour l'accomplissement d'une action... mais, quelquefois aussi pour la faire échouer, si la non réussite doit faire partie de notre épreuve.

C'était en 1864. Je devais épouser Mme D..., veuve depuis deux ans. Des événements survenus dans ma famille vinrent retarder notre union, au point que nous désespérions de la voir s'accomplir. Un jour, à 1 h. 1/2, par une chaleur torride du mois d'août, on sonne à la porte de la maison qu'habitait Mme D... (aujourd'hui Mme Tivollier) (1). On ouvre, et deux dames, en robes de soie, montent l'escalier conduisant au 1er étage occupé par Mme D... L'une de ces dames était une jeune fille blonde, très jolie; l'autre paraissait être sa mère. Après les salutations, la plus âgée se tournant vers Mme D..., auprès de qui se trouvait une dame âgée (Mme D... n'avait que 30 ans), lui dit : « C'est bien à Mme Tivollier que j'ai l'honneur de parler ? » Mme D... lui répondit que Mme Tivollier demeurait dans la rue Saint-Jacques, et lui indiqua le numéro. La dame reprit : « On nous avait, cependant, bien nommé cette rue et le numéro. » Ces dames saluent en s'excusant, et partent. On entend le froufrou de la soie et le bruit de leurs talons sur les marches de l'escalier. Arrivées en bas, elles ouvrent la porte de la rue; mais pendant leur descente, Mme D... va regarder par une croisée sur la rue Breteuil tandis que l'autre personne se mettait à celle donnant sur la rue Saint-Jacques, croyant que ces visiteuses allaient se rendre à l'adresse indiquée. Mme D... voit ces deux dames sortir, fermer la porte de la rue, descendre les deux marches et *disparaître subitement*. Les deux rues étaient désertes, et Mme D..., pas plus que son amie, ne virent plus ces deux dames. Du reste la distance pour arriver à la demeure de ma famille était trop grande pour que l'on n'aie pas pu voir ces deux dames monter la rue Saint-Jacques. Pas une dame dans la rue Breteuil; seulement quatre ou cinq messieurs la descendant.—Qu'étaient donc ces deux personnes ? Evidemment deux *agénères* (deux esprits qui s'étaient

(1) Cette maison fait l'angle de la rue Breteuil et de la rue Saint-Jacques. Des croisées donnent sur ces deux rues, dont on voit les deux extrémités. H. T.

matérialisés à outrance, c'est-à-dire matérialisés au point d'être pris pour des *incarnés*, tant à la vue qu'au toucher) qui venaient en s'adressant particulièrement à Mme D..., l'avertir qu'elle porterait mon nom.. En effet, dix-huit mois après, Mme D... était Mme H. Tivollier (que vous connaissez, cher Monsieur Gabriel, ainsi que l'a connue notre bon ami votre père). Que pensez-vous, cher ami, de cette manifestation, dont, sur l'honneur, je vous *affirme* l'authenticité.

Je ne vous narrerai pas, cher M. Gabriel, beaucoup d'autres manifestions obtenues chez moi et chez des amis : tels qu'apports de fleurs, détonations sous nos pieds en marchant dans les appartements, chez moi ; disparition, sous mes yeux, de 10.000 fr. en billets de 100 fr. étant *seul* et fermé au verrou, dans mon cabinet, et qui me furent remis sur mon livre de caisse, etc., etc. Je me suis borné à vous citer les plus importantes qui ont amené ma foi profonde en l'immortalité de l'âme et ses rapports avec les incarnés. *Tous* les faits que je viens de vous citer sont de la plus *rigoureuse* exactitude et où la fraude, la supercherie, la prestidigitation étaient *absolument impossibles*, de même que la *suggestion* et l'*hallucination*, ces manifestations s'étant produites *spontanément*, sans savoir ce qui nous serait donné, ne demandant jamais aux esprits de nous faire telle ou telle manifestation.

Si vous jugez ces faits dignes de prendre place dans votre revue, vous y êtes pleinement autorisé. Et je serais très heureux si, à cette lecture, quelques-uns encore *indécis* pouvaient y trouver la foi et les consolations que procure l'étude de cette sublime philosophie dont les ouvragesd'Allan Kardec démontrent si bien toute la grandeur ; où l'on trouve le *pourquoi de la vie*, ce que nous sommes, d'où nous venons et où nous allons. Par cette étude, nous comprenons Dieu ; parce qu'elle nous fait connaître sa puissance, sa sagesse, sa justice et sa bonté infinies. Toutes nos souffrances, toutes ces anomalies que nous rencontrons chaque jour et qui, pour beaucoup encore, paraissent être une profonde ironie du sort, seraient alors comprises.

L'existence d'un créateur ne serait plus un doute, mais une certitude. La résignation remplacerait, chez l'incrédule, l'athéisme et la révolte parce qu'il saurait pourquoi il souffre, et quelle est sa destinée par les incarnations successives.

Je termine, cher M. Gabriel, en vous serrant affectueusement les mains, et en vous priant de m'excuser d'avoir été, peut-être, un peu trop long. Le sujet m'a entraîné.

HENRI TIVOLLIER.

A M. L'abbé Méric

(*Suite*)

Ce temps de simplicité et de ferveur dura ce qu'il pouvait durer Dès que le christianisme victorieux des persécutions eut multiplié ses prosélytes dans toutes les classes sociales, dans l'armée, dans le patriciat, dans le sénat même et surtout dans les couches populaires, le pouvoir impérial comprit qu'il lui fallait de nécessité composer avec cette nouvelle puissance irrésistible, semblait-il, dans son expansion. Constantin se chargea de formuler le traité d'alliance. « Vous êtes des Dieux », avait-il dit aux Pères de Nicée, « à ce titre, l'hommage des peuples vous est dû avec tous les privilèges attachés à la juridiction qui vous est acquise de droit divin et humain ». Donnant donnant, il reçut des Pères le titre d'*évêque extérieur*, de prince très excellent et très agréable au Seigneur.

En possession de privilèges reconnus, consacrés, en mesure de rivaliser avec le pouvoir civil, les évêques ne virent pas de moyen plus expédient d'assurer et d'accroître leur autorité que de multiplier à tout prix le nombre de leurs adhérents. Il suffisait pour cela de répudier la simplicité des temps apostoliques, de s'adresser aux sens et à l'imagination, plus qu'à l'esprit et au cœur de la foule, en un mot de se paganiser. De là la multiplication et la pompe des cérémonies, les processions solennelles, l'illumination des églises, les chants des prêtres en chasubles de soie et d'or, les vases d'autel ornés de joyaux, les statues et les images de la cour céleste recevant les adorations populaires au milieu de flots d'encens, les principales fêtes chrétiennes substituées aux fêtes payennes et célébrées au même temps de l'année, l'adoration des reliques recommandée comme moyen de sanctification, sans oublier, bien entendu, les offrandes à Dieu, à ses saints et à leurs desservants.

Le résultat ne se fit pas attendre et, dès le cinquième siècle, le sacerdoce chrétien, disposant de la clef des coffres et des consciences, ne mettait plus de bornes à son ambition et tendait visiblement à reléguer en sous-ordre l'autorité impériale. A Constantinople, grâce à la lâcheté et à l'incapacité des misérables successeurs de Théodose, il était bien près d'atteindre son but. En Occident, c'était chose faite ; aux yeux des populations les ordres ou les rescrits impériaux n'étaient valables qu'après approbation pontificale.

Tout allait donc au mieux, quand au commencement du huitième siècle un soldat de fortune, Léon III dit l'Isaurien, s'empara à main armée de la couronne impériale et se déclara suprême directeur en matières religieuses. Son premier exploit en ce genre fut de contraindre les juifs et les montanistes à se faire baptiser. Ces derniers, désespérés, et préférant la mort au sacrilège, s'assemblèrent et se brûlèrent en famille. A cette horrible scène succédèrent sans relâche des persécutions contre toutes les sectes qu'il plaisait à Léon de déclarer hérétiques. Enfin, dans son zèle d'enragé réformateur, prétendant purger le culte de toute superstition et le ramener à sa pureté primitive, il s'attaqua aux images religieuses et en ordonna la destruction générale. Non content du massacre des peintures et des statues à Constantinople et dans les provinces, il somma le pape Grégoire II de procéder à Rome et dans ses dépendances à la même exécution. Grégoire répondit à Léon en l'anathématisant et en engageant les Italiens à ne plus lui payer le tribut accoutumé. Léon riposta à Grégoire en lui envoyant une troupe d'assassins qui manquèrent leur coup. Furieux, il équipa une flotte formidable pour aller châtier le pape et les Italiens. Une tempête engloutit dans l'Adriatique son armement et ses projets de vengeance.

Aux yeux de Grégoire, l'intervention divine était manifeste. Il ordonna des actions de grâce générales et assembla un synode où furent de nouveau anathématisés tous ceux qui refuseraient le culte dû aux images de Dieu, de notre Seigneur Jésus-Christ, de sa Mère et des Saints. Léon ne fut pas oublié ; il fut solennellement déclaré déchu du trône, ce qui ne l'empêcha pas de régner jusqu'en 741 en poursuivant sa réforme religieuse par des supplices et des exécutions.

Si les iconolâtres étaient fort mal menés dans les provinces d'Orient, les iconoclastes n'étaient guère mieux traités dans les diocèses qui relevaient de l'autorité papale. Guerre sacrée, guerre au couteau. (*Anastas., Vita S. Grégor. II — Theophan., Chronog. an. 720 et sequen.*)

Léon légua avec sa couronne ses haines et son fanatisme à son fils Constantin dit *Copronyme* (qui souille les fonts baptismaux), « monstre né, au dire de saint Théophane, de l'accouplement de plusieurs bêtes féroces, capable et coupable de tous les crimes ». Copronyme ne démentit pas les espérances de son père et le surpassa même dans ses hautes œuvres théologiques. Mais à quoi bon essayer de dénombrer les milliers de victimes sacrifiées à sa rage iconoclaste, telle enfin quelle lui faisait poursuivre jusqu'aux morts dans leurs tombeaux. Deux épisodes de son règne suffisent à justifier le jugement que porte sur lui saint Epiphane.

L'évêque patriarche Anastase, dont il croyait avoir à se plaindre, fut, après qu'on lui eut crevé les yeux, assis à rebours sur un âne et promené, tenant la queue en main, dans tous les quartiers de Constantinople sous les huées de la populace. Après quoi, il fut en l'état recampé sur son trône patriarcal.

Barbarie atroce et bien digne d'un briseur d'images sacrées, d'un tyran sacrilège du Bas-Empire, direz-vous, seigneur Méric. Sans doute, sans doute, et le pis c'est que Copronyme eut des imitateurs et fit école. Où ? Hélas, c'est triste à dire, à Rome même, au foyer de toutes les vertus évangéliques. Ne vous citerai-je que Grégoire V qui, s'étant fait livrer par l'empereur Othon son compétiteur Jean, lui fit recommencer à Rome la promenade d'Anastase, avec cette variante que, après lui avoir fait crever les yeux, il lui fit couperla langue et les oreilles. (*Biograph. univers., art. Grég. V.*)

Le pape Calixte II traita de même son rival Grégoire (VIII ?) qu'il avait assiégé et fait prisonnier dans Sutri. Après avoir eu les yeux crevés et subi la mutilation d'Origène, le malheureux antipape fut ramené dans Rome sur un chameau, à rebours avec la queue pour bride et couvert d'une peau de mouton sanglante en simulaire dérisoire de la chape de pourpre des souverains pontifes. (*Pandulp., vita Calixt. II pap.*).

Revenons à Copronyme. Les moines pullulaient à Constantinople. L'Empereur résolut de travailler à leur salut et, dans ce but,

n'imagina rien de mieux, après avoir brisé les croix et les statues de leurs églises et brûlé leurs livres, que de les défroquer, de les marier à des femmes choisies de sa main et, ainsi accouplés, de les faire processionner dans les rues et dans le cirque au son des trompettes. Ceux qui se refusèrent à ce genre de conversion, ou montrèrent trop de tiédeur, furent expédiés pêle-mêle avec la foule des iconolâtres dont bon nombre enduits de résine servirent à éclairer les carrefours — une réminiscence des nuits de Néron. (*Cedrem, compend. histor.* — *S. Theophan., Chronog. anno 752* — *Zonar., annal., lib. 45*).

Tandis que le pieux empereur travaillait de la sorte à l'épuration de son Eglise, on s'écharpait religieusement à Rome. Trois papes occupaient concurremment le siège de saint Pierre. Constantin imposé aux Romains par le duc de Népi, Philippe qu'une partie du clergé et du peuple opposait à Constantin, enfin un diacre qu'une troisième faction avait élu sous le nom d'Etienne IV à l'encontre des deux autres. Ce dernier, après bon nombre de têtes cassées, ayant pris le dessus, se saisit de Constantin, lui fit arracher les yeux et le traduisit devant un concile qui, pour bien affirmer le bon droit d'Etienne, roua de coups son infortuné rival en le jetant dehors comme une bête assommée. Pour ne plus en entendre parler on l'envoya mourir dans *l'in pace* d'un couvent. Beautés catholiques, l'abbé, merveilles de la théologie ! ! (*Anastas., bibl., in vita Stephani*).

A l'avènement de Léon IV Chazare, successeur de Copronyme, les adorateurs d'images jubilèrent ; le nouvel empereur partageait leur adoration. Leur joie fut de courte durée. A peine s'étaient-ils lancés à la chasse des iconoclastes que Léon, changeant d'opinion, se retourna contre eux. Les arrestations et les supplices pour cause d'iconolâtrie recommencèrent dans tout l'Empire et continuèrent jusqu'au jour où la peste vint arrêter Léon dans ses fureurs. (*S. Theophan., Chronogr.*)

Son fils Constantin VI lui succéda sous la régence de sa mère Irène (780). Les persécutés des règnes précédents revirent de beaux jours. Ils purent à leur tour, sous la protection de la très pieuse Irène, fervente iconolâtre, proscrire et massacrer à souhait les briseurs d'images et quelques autres. Son fils n'étant pas d'accord avec elle sur ce point, elle lui fit crever les yeux et l'envoya

achever son règne dans un cachot. Les orthodoxes s'épuisèrent en louanges en l'honneur de la glorieuse impératrice, le pape la combla de compliments et de bénédictions et Charlemagne lui fit demander sa main. Son apothéose commençait de son vivant quand Nicéphore, son grand trésorier, d'accord avec le patriarche Taraise, la fit saisir au lit, malade, prit sa place sur le trône et la relégua dans l'île de Lesbos où elle acheva sa vie en filant de la laine pour subsister (803). L'Eglise grecque en a fait une sainte.

Nicéphore naturellement s'efforça d'écraser le parti qu'avait relevé l'impératrice déchue. Son gendre et successeur Michel Rangabe, à l'instigation du patriarche (autre Nicéphore — canonisé) remit les saintes images en honneur, pourchassa à outrance les iconoclastes et, par la même occasion, les pauliciens et les manichéens qu'on abattit par milliers dans la capitale et les provinces. Et rien de plus juste, affirme saint Théophane dans sa chronographie : « Tous les hérétiques sont dignes de mort. La règle est établie depuis l'apôtre Pierre qui a fait mourir Ananie et Saphira, et saint Paul qui a voué les hérétiques au dernier supplice. »

La persécution prit de telles proportions que les persécutés se soulevèrent en masse et se mirent de leur côté à abattre les croix et les moines, comme faucheurs abattent les épis, variant leurs exploits par le viol des religieuses, le pillage et l'incendie des monastères. Michel mit fin à la révolte en faisant une boucherie des révoltés.

Léon l'Arménien, qui vint après lui (813), désireux d'en finir, convoqua un concile où la question devait être définitivement débattue et résolue. Pour hâter la solution, on commença par s'assommer et les Pères iconolâtres ayant eu le dessous furent livrés aux brutalités des soldats, traînés en prison ou en exil. La peine de mort fut de nouveau décrétée contre quiconque garderait des images chez soi ou sur soi. Peu après, Michel-le-Bègue, un des courtisans de Léon, qui aspirait à l'empire, se posa en vengeur des saintes images. A la tête d'une bande d'affiliés déguisés en prêtres et en clercs, il surprit l'Empereur occupé à chanter matines dans la chapelle du palais. Léon essaya de se défendre, il fut haché en morceaux.

L'honneur des saintes images n'avait été qu'un prétexte. Michel le prouva du reste en proscrivant l'iconolâtrie. Il fit mieux, il

imposa à main armée aux romains un pape de sa façon, Anastase, à l'encontre de Benoît III qu'ils venaient d'élire. Ce dernier, saisi à l'improviste, dépouillé de ses vêtements, chargé d'injures et de coups, fut jeté en prison. Cette exécution fut suivie du massacre général des peintures et des statues dans l'église de Saint-Pierre. A la fin, les Romains se fâchèrent et obligèrent Anastase à céder la place à Benoit qu'ils ramenèrent en triomphe.

Les sanglantes traditions de Copronyme se continuèrent encore pendant quarante ans sous les règnes suivants. Elles ne prirent fin que sous Michel-l'Ivrogne, dont la mère Théodora, (IIIe de nom) s'inspirant de la piété de la très glorieuse Irène, résolut de ramener ses peuples à la sainte orthodoxie. Le moyen était simple et radical; il consistait dans l'extermination en masse des iconoclastes et de toutes les autres sectes dissidentes. *Cent mille* hérétiques furent égorgés, tenaillés, brûlés, crucifiés, et leurs dépouilles acquises aux trésor impérial (842-850). Elle fit l'admiration des écrivains catholiques. Elle est honorée comme une sainte dans l'Eglise grecque.

Quelques années après, l'empereur romain Lecapène (919-945) acheva de rendre aux images tout leur lustre par une scène digne de Jocrisse. Attaqué par les Bulgares, il dépouilla solennellement de sa robe et de ses ornements une statue révérée de la Vierge et, s'en affubla, ne doutant pas dès lors d'être invulnérable et assuré de la victoire — ce qui ne l'empêcha pas d'être réduit par les barbares à leur payer tribut.

Cette stupide et horrible lutte ne pouvait mieux finir. Ce que, de part et d'autre, on avait assemblé de conciles, de synodes, de conciliabules, fomenté d'intrigues, discuté d'idées et de formules opposées, promulgué de décrets contradictoires dictés par la haine, la colère et les pires passions, Dieu seul le sait. Ce qui fut versé de sang et immolé de victimes humaines, chargez-vous, seigneur abbé, du calcul. Pour moi, je me contente d'admirer en gros quel fonds de cadavres il a fallu pour implanter et enraciner vos dogmes; de quels flots de sang il a fallu les arroser pour les faire fleurir et prospérer.

(A suivre) TONOEPH.

Relation de dix séances
AU CIRCOLO MINERVA

Expériences faites à Gênes avec le médium Eusapia Paladino

PAR LE PROFESSEUR F. PORRO (1).

(*Suite*)

A la troisième séance, les phénomènes ne sortent pas du genre ordinaire des manifestations, mais les contacts qui suivent immédiatement le gonflement des rideaux qui sont violemment soulevés des fenêtres se répètent plus fréquemment, non seulement sur les personnes formant la chaîne, mais aussi sur celles qui sont en dehors.

Les interruptions partielles de la chaîne qui ont lieu souvent pendant la séance, par le changement des expérimentateurs, n'ont aucune influence sensible sur les phénomènes.

Nous sentîmes un fort et graduel parfum de fleurs, et nous vîmes arriver sur notre table un bouquet qui était dans une bouteille d'eau sur la grande table : les tiges de quelques fleurs étaient introduites dans la bouche de l'assistant n° 5, pendant que le n° 8 recevait le choc d'une boule de gomme qui roulait sur la table. La bouteille vint rejoindre les fleurs sur notre table, puis se porta à la bouche d'Eusapia qui but à deux reprises entre lesquelles elle se replaça sur la table. Nous entendîmes distinctement la déglutition ; le médium ensuite demanda un mouchoir pour s'essuyer la bouche. La bouteille retourna sur la grande table, nous laissant les fleurs.

A plusieurs reprises, je m'étais plaint de ce que, placé loin du médium, je n'avais pas encore été touché ; aussitôt on entendit du bruit sur le mur, et les vibrations des cordes de la guitare, comme si l'on frappait la table d'harmonie en essayant de détacher l'instrument, qui fut déplacé horizontalement et arriva vers moi ; je le voyais distinctement venir entre le n° 8 et moi avec une rapidité inquiétante, aussi pour éviter cette masse noire je me penchai vers mon voisin de droite, (le n° 8 était à gauche) ; alors la guitare me frappa avec le manche trois coups sur le front (que je ressentis toute la journée du jeudi), puis se posa délicatement sur la table. Ensuite, elle se releva et se mit à tourner dans la chambre au-des-

(1) Extraits du travail publié par le *Secolo* XIX, de Gênes. Mai-juin 1901,

sus de nos têtes, avec adresse et une grande vélocité ; les cordes vibraient, le tambourin résonnait en l'air çà et là, et cette guitare volumineuse n'a jamais heurté le lustre central (deux lampes électriques fixées à une barre horizontale tenant au plafond,) ni les trois becs de gaz attachés aux murs. L'espace dans lequel avait lieu cette rotation vertigineuse était fort restreint au milieu de ces objets dans une pièce exiguë : à deux reprises, la guitare fit le tour de la salle, se reposant sur la table du milieu où elle se fixa enfin.

Le médium semblait fatigué, et à deux reprises nous demandâmes aux entités s'il fallait arrêter la séance, de violents coups nous répondaient que non.

Epuisé, le médium se laissa tomber à gauche, du côté où sur la table qui avait servi à nos premières séances, était placée une machine à écrire du type Colombia Barlok n° 6, pesant 15 kilos ; le médium tomba à terre, mais la machine se souleva de sa place et vint se poser au milieu de notre table, à côté de la guitare. Cet étonnant phénomène dynamique termina la séance. Eusapia était dans un tel état qu'il fallut trois quarts d'heure de soins pour la ranimer, et encore, elle chancelait et dut sortir appuyée au bras d'un des assistants. Mais avant d'avoir repris connaissance, elle prit le n° 8 par la main, et le mena dans la seconde salle, lui montra un soupirail placé à une grande hauteur, presque sous le plafond ; on regarda et l'on y trouva un morceau de l'étoffe des rideaux, une sorte de nœud pour soutenir la partie inférieure. L'un de nous, le n° 6, affirma que ce morceau tenait au rideau avant la séance. Or, la Paladino n'était pas sortie de la salle, et il n'est guère présumable qu'elle aurait pu le placer au soupirail sans la complicité de l'un de nous.

Quelques moments après, se remettant peu à peu, la Paladino dit *voir* une boule de gomme courir dans l'antichambre ; nous suivons ses indications et nous trouvons dans mon chapeau l'objet en question.

Nous pouvons laisser de côté ces deux derniers phénomènes comme imparfaitement contrôlés, les lumières (plusieurs assistants et moi ayant vu d'étranges lueurs accompagnant la guitare dans son vol), les apparitions, qui, bien qu'affirmées simultanément par plusieurs membres, peuvent facilement passer pour de véritables hallu-

cinations, il reste néanmoins une série de faits hors de toute discussion.

Plusieurs lecteurs courtois m'écrivent que les *entités autonomes* admises par moi « n'ont pas de programme délibéré, que tout arrive selon la volonté guidée par l'auto-hypnotisation ».

Je commence par dire que je n'ai pas admis les « entités autonomes » : J'ai aussi écrit après la seconde séance que la question des « entités mêmes » restait non jugée. Je ne voudrais pas que l'on confondît la nécessité dans laquelle je suis de supposer des entités avec la conviction que leur existence soit indépendante de l'œuvre d'extériorisation qui a lieu dans les séances, lui soit antérieure, ni qu'elle leur survive.

L'hypothèse des entités est inévitable, ici, comme dans toute science ; on n'est pas coupable d'ontologisme en acceptant pour les besoins du moment, la personnalieé de John King, qui se donne comme guide d'Eusapia et l'auteur des phénomènes.

Nous ne nous faisons pas illusion : après les démonstrations que la philosophie positive a données des connaissances humaines, chaque fois que nous affirmons un fait, nous ne disons rien autre que ceci: les choses ont eu lieu exactement comme si le fait était vrai.

C'est de la même conclusion qu'est venue avec Kirchkoff une science plus positive, la mécanique.

Le nœud de la question consiste à distinguer les phénomènes dus aux mouvements conscients ou inconscients du médium, de ceux qui échappent à cette classification. C'était notre effort constant, pendant la troisième séance, et nous avons pu établir nettement dans quels cas l'extériosisation (généralement pré-annoncée) a eu lieu, et dans quels cas l'œuvre du médium n'a pas semblé en corrélation avec les phénomènes obtenus.

Il ne serait pas difficile de répondre à ceux qui reprochent la grossièreté des phénomènes d'Eusapia, auprès des manifestations plus élevées qu'obtiennent d'autres médiums, mais restant sur J. King, comment ne pas admettre que cette entité représente un type permanent, doué d'un caractère stable, jamais influencé par l'air ambiant ou la diversité des assistants ? Il a toujours la même humeur gaie, bizarre, pas toujours courtoise, mais toujours affectueux pour Eusapia, désireux de faire plaisir aux spectateurs et surtout de les convertir. « Il y a ici une personne qui doit changer

d'idée » disait-il l'autre soir, et il prodiguait à cette personne des manifestations intentionnelles.

Le phénomène n'est pas imposé : nous mettons une guitare à la disposition des invisibles pour qu'ils en jouent, mais ils la font voler en l'air. Nous mettons à leur disposition une machine à écrire, mais ils ne s'en servent que pour la transporter d'une table sur une autre.

Je comprends que l'inconscient d'Eusapia, dans la désintégration psychique produite par l'état de transe, puisse faire ceci et cela ; mais lorsque les effets obtenus sont si différents de ce que l'on demandait, c'est alors que cette contradiction entre les deux personnalités cohabitant le corps du médium devient inexplicable.

Un mot pour remercier de son intention généreuse la personne qui m'a envoyé un opuscule traitant les expériences médianimiques d'œuvres diaboliques, criminelles, contraires à la morale et la religion. Entre l'incrédule Gaetano Negri qui me dit que John King est d'un niveau moral trop bas pour être étudié par nous, et la *Civiltà cattolica* qui voit Satan dans cette entité bonasse de John, je m'en tiendrai modestement aux résultats de mes observations et à l'espérance que les séances prochaines m'éclaireront davantage.

Nombre de mes compagnons de groupe ont eu, et surtout dans les deux dernières séances, l'impression certaine de phénomènes visibles ou lumineux, ombres indistinctes, lueurs vacillantes dans l'air, ou émanant de nos corps, ou éclairant les objets en mouvement, formes humaines ou semblant telles. Je suis le seul à n'avoir pas encore exclu l'hypothèse de l'hallucination ou de l'illusion des phénomènes optiques ; je distingue l'hallucination de l'illusion qu'il est facile de se faire dans les conditions de lumière où nous nous trouvions : le reflet d'un objet métallique, ou le luisant d'un devant de chemise ou d'une manchette peuvent donner l'illusion d'une nébulosité plus claire se détachant sur un fond obscur. Il est possible que mon habitude des observations astronomiques puisse expliquer ma diffficulté à voir ces lueurs des séances : mon œil est habitué à une critique continue des impressions reçues et à soutenir sans fatigue l'effort de fixer un objet très faible dans un champ obscur.

Le N° 5 et le N° 4 des assistants, refusant comme moi d'admettre la réalité objective des lumières lorsqu'elles n'étaient pas annoncées

simultanément par tous, ont fini cependant par déclarer que leur impression personnelle n'était pas un doute au sujet de la vision de ces lueurs.

Dans les deux dernières séances, on eut l'indice de fantômes ; le N° 9, qui est doué de facultés médianimiques très développées, en vit, et la description du visage de l'un d'eux concordait avec celle que donna le médium, hors de transe, à la dernière séance : c'était une figure d'homme au nez aquilin et à longue barbe. Deux de nos collègues ont entendu un murmure, comme une voix humaine caverneuse, presque coassante.

Tous ces phénomènes, dont l'importance serait extrême s'ils étaient acceptés sans réserves par nous tous, ont un caractère fugace et incertain qui les rend moins satisfaisants que les phénomènes dynamiques.

*
* *

A la quatrième séance, John King est de bonne humeur : on dirait qu'il a entendu nos discussions et nos projets de nouvelles expériences, car aussitôt en séance, il transporte tout à coup la table de sa place habituelle vers la fenêtre, puis la ramène au milieu de la chambre. Cela correspondait à un désir exprimé par le N° 5 avant la séance.

En pleine lumière, le médium parfaitement éveillé, nous avons des mouvements de la table, lévitations, coups internes spontanés et provoqués ; pendant toute la soirée, contrairement à l'habitude, Eusapia ne tomba jamais en véritable transe, elle eut seulement quelques phases d'égarement et chercha sans cesse à provoquer et à varier le contrôle des phénomènes ; à sa demande, on posa une bougie allumée sous la table, afin que les soulèvements partiels et lévitations fussent bien vus par les assistants à la chaîne ou éloignés. Aucun de nous n'avait de doute sur ce phénomène, et je dois dire à ceux de mes courtois lecteurs qui, dans leur incrédulité, m'adressent une correspondance trop longue pour que je puisse y répondre, que nous étions onze personnes sérieuses, ne voulant ni mystifier, ni être trompés, ayant pris toutes les précautions de contrôle désirables, et que nous les maintenons, bien que certains de leur inutilité.

Lorsque nous ne fûmes plus éclairés que par la bougie de l'antichambre, nous ressentîmes les contacts de mains invisibles, d'un caractère plaisant, alternant avec des coups violents sur la table,

Nous discutions sur la nature de ces coups attribués par les uns à un poing fermé, par les autres à une main étendue. Pour nous mettre d'accord, nous demandons à l'invisible de nous renseigner en répondant par trois coups affirmatifs. Pas de réponse, mais le n° 6 était fréquemment touché ; plusieurs minutes se passent et lorsque *nous ne nous y attendions pas* une main invisible donne un coup de poing, et ensuite frappe avec la main étendue, nous faisant bien voir la différence.

La table eut un mouvement qui était véritablement un *rire*, forme d'hilarité correspondante à l'état de gaîté du médium et à la joyeuseté de la soirée.

On me tira souvent mon habit par le bord ; une main me caressa doucement, tournant autour de l'oreille, enleva mes lunettes qu'elle porta à une autre personne, à l'extrémité opposée de la chaîne. Le n° 5 était fréquemment touché ; plusieurs voyaient des lueurs, on entendit sonner la cloche, ouvrir le piano, et sur la table on eût dit qu'une griffe de chat grattait. La chaise du n° 11 lui fut retirée et elle alla heurter le n° 5, qui sentit qu'on lui remettait une paire d'ardoises qu'avant la séance nous avions liées ensemble, scellées et posées sur la table, dans l'espoir d'y trouver de l'écriture. Mais, comme pour la machine à écrire, l'entité refusait de se servir des moyens préparés : l'ardoise tenue par le n° 5 et le n° 9, leur resta, malgré les efforts de l'invisible pour l'enlever.

Après une courte pause, on changea la chaîne, les n°s 5, 3 et 2 allèrent s'asseoir près de la porte de l'antichambre éclairée.

Au n° 8, à ma droite et à la gauche du médium, on prit une petite bourse de soie que l'on jeta au n° 5. Etant donné l'obscurité du coin dans lequel il se tenait, c'est une coïncidence fortuite, mais certainement pas l'œuvre d'un être inconscient.

Une épingle de sûreté fut prise au n° 8, et délicatement fut employée à attacher ensemble la manche droite du n° 8 et ma manche gauche, ensuite les manches mêmes sont saisies et tirées trois fois sur la table, de manière à faire frapper nos mains qui étaient à la chaîne.

Le médium (toujours éveillé) demande la lumière, et l'on voit que nos manches sont réellement attachées par l'épingle double. On refait l'obscurité ordinaire, et nous sentons qu'on nous détache.

Eusapia demande la lumière de nouveau : elle appelle le n° 5, et,

toujours contrôlée par ses voisins, l'attire avec elle vers la petite table sur laquelle est le bloc de plastiline ; elle lui saisit la main étendue, et la dirige trois fois au-dessus de la plastiline comme pour y faire une empreinte. Bien que la main du n° 5 ne se soit pas approchée de plus de 10 centimètres de la plastiline, on s'aperçut après la séance que cette matière portait l'empreinte de trois doigts, permanente, et plus profonde qu'il n'eût été capable de l'obtenir directement avec une pression voulue.

Après deux lévitations, la table frappa douze coups pour nous faire comprendre qu'il était minuit et que nous devions lever la séance.

*
* *

La réunion du dimanche commença bien ; une lévitation de la table entière eut lieu, pendant un bon quart de minute, à quelques centimètres du sol, sans appui, en pleine lumière; mais nous essayâmes de photographier la lévitation, et le phénomène cessa, à peine quelques mouvements et de faibles coups. Cela dura deux heures, à notre ennui et au désespoir de la Paladino qui trouvait cela incompréhensible. Nous pensâmes alors à renoncer à un contrôle nouveau que nous avions appliqué, et l'on coupa la corde par laquelle Eusapia était solidement attachée par les poignets à moi et à son voisin de gauche ; nous laissâmes subsister celle qui fixait les pieds du médium à sa chaise, mais plus tard nous la trouvâmes déliée, sans intervention de notre part, et sans que le médium ait pu se baisser pour la détacher. Bien que ce phénomène fût important, et suivi par l'arrivée d'un rameau de rosier (sans fleurs) et quelques contacts, comme celui d'une barbe sur mon front, nous étions fatigués et désirions lever la séance, lorsque la table refusa brusquement ; il était plus de minuit, et Eusapia commença à bâiller et à sangloter, indices de la transe qui la prenait. Par un mouvement inconscient, elle saisit et transporta çà et là les mains de ses deux voisins ; la table avait été recouverte d'un carton semé de clous dans le but de savoir si les coups de poing seraient frappés quand même, et l'on comprendra que nous nous empressâmes d'enlever cet instrument de torture. On trouvera peut-être que nous cédions trop facilement aux exigences vraies ou supposées de l'intelligence invisible, et l'on admettra la supposition que les coups de poing sur la table étaient l'œuvre d'un farceur ayant réussi à se débarrasser de

la chaîne. Je ne reviens pas à cette hypothèse ; j'aime mieux répondre à ce que j'ai entendu dire au sujet des clous : si les coups résultent d'une émanation de la pensée et de la volonté du médium, si ce dernier est capable, avec le concours de notre énergie, de se concréter et d'agir véritablement à distance, il est ingénu de supposer que le médium puisse même inconsciemment songer à une expérience qui pourrait être douloureuse, attendu que l'on admet l'extériorisation de la motricité toujours accompagnée de l'extériorisation de la sensibilité, et l'on oublie que ces deux phénomènes (après de trop longues hésitations acceptées maintenant comme vérités scientifiquement démontrées) présentent des caractères spéciaux, souvent distincts, et quelquefois contradictoires. De plus, il n'est pas prouvé que ces violents coups de poing correspondaient à une idée formée dans le cerveau d'Eusapia.

La transe se déclare plus profonde et plus douloureuse que d'habitude : tout à coup, le médium lève ses deux mains tenues par le n° 5 et moi, gémit, s'exclame et est rapidement enlevé avec sa chaise, jusqu'à venir sur la table, *les deux pieds du médium et les deux pieds de devant de sa chaise* sur le plateau tout fendillé et peu solide.

Il y eut un moment de stupéfaction et d'extrême anxiété : la lévitation avait eu lieu sans secousse, très rapidement, mais sans un bond : en un mot, si l'on voulait imaginer un artifice pour obtenir ce résultat, il faudrait supposer que le médium a été attirée en haut par une corde fixée à une poulie, plutôt que soulevée d'en bas. Mais ce ne sont que des hypothèses ne résistant pas à l'examen des faits. Eusapia a été réellement enlevée et soutenue dans une position contraire à toutes les lois de la statique, par une force invisible et inexplicable dans l'état actuel de nos connaissances physiques. Je ne veux pas affirmer que la statique et la position anormale d'équilibre indiquent une suspension miraculeuse des lois statiques, par l'hypothèse d'une entité préexistante ; mais il me paraît impossible d'expliquer par la cérébration inconsciente le soulèvement d'un poids évalué à 70 kilogs. De plus, si l'entité craignait de donner un coup de poing sur la table hérissée de clous, il y avait encore plus à appréhender d'arriver d'un vol aussi rapide sur un meuble offrant un appui aussi problématique que cette table démanchée.

Notre anxiété était grande pendant le temps assez long qu'Eusapia resta dans cette position inquiétante, et l'on doit admettre que la volonté qui l'avait enlevée agissait avec la pleine connaissance des moyens dont elle disposait pour éviter un malheur.

Nous arrivons à cette étrange conclusion : un *inconscient conscient*, calculant et capable de proportionner les actes aux résultats !

De la table, Eusapia sur sa chaise est encore lévitée, de manière que le n° 11 d'une part, moi de l'autre, nous avons pu passer nos mains sous les pieds du médium et ceux de la chaise ; ce que nous fîmes sans accord préalable et avec une parfaite conformité d'impressions. Détacher cette chaise de la table dénote l'intervention d'une force autre que celle du médium, car le point d'appui était trop faible pour que l'on pût soulever ce poids sans faire craquer la table, et cette position des deux pieds de derrière de la chaise, en dehors de tout appui visible, rend encore plus inconciliables les effets de cette lévitation avec la supposition qu'elle est due à une impulsion interne donnée par Eusapia à son corps et à sa chaise.

Toujours tenue par le n° 5 et moi, Eusapia redescend graduellement, sans secousses ; sa chaise est retournée, appuyée sur ma tête et est replacée sur le sol.

Plusieurs fois le médium et la chaise sont transportés de nouveau sur la table, mais la pauvre Eusapia tombe, à la fin, inanimée sur ce meuble. Avec des précautions infinies, nous la remettons à terre ; il lui fallut un certain temps pour se remettre, et encore elle était très faible lorsqu'elle quitta le cercle.

En dehors de la personnalité connue et étudiée depuis longtemps, sous le nom de John King, et qui prend la direction des séances d'Eusapia, tous les observateurs qui, avant nous, ont expérimenté avec ce médium en Italie et ailleurs, ont eu l'occasion de reconnaître d'autres entités douées de caractères moraux et physiques différents. A nos séances, nous avions deux individualités distinctes, déjà signalées dans les dernières réunions, et qui donnèrent mercredi des preuves de leur différence substantielle avec J. King. On ne peut confondre avec ce dernier l'entité qui se manifeste avec tant de délicatesse au n° 8, lui défendant de nous révéler les particularités de sa présence. J'étais assis à côté de lui, et j'entendais distinctement (comme tous mes compagnons, du reste) une main

se poser sur sa bouche et l'empêcher de parler. Cette main délicate et fuselée ne ressemblait en rien à celle de John qui est grosse, et donne des étreintes brusques et sèches.

D'autres mains étaient celles d'enfants, et enfin, pendant toute la soirée, le transport de fleurs et du tambourin sonnant au-dessus de nos têtes nécessitaient des mains pour les tenir.

Il faut avouer que cela porte un coup terrible aux hypothèses trop hâtivement basées sur le dédoublement de la personnalité du médium. Dédoublement, soit; mais le scinder en quatre personnalités de caractères différents (Eusapia, John et deux autres) me paraît au-dessus des forces psychiques dont Eusapia dispose.

De plus, le médium, dans la soirée d'hier, est resté dans un continuel état de veille; pas de *transe,* ni le moindre indice de cet état hypnotique spécial, essentiel pour produire la désintégration personnelle.

Les objets placés sur la grande table arrivaient successivement sur la nôtre: fleurs, anneaux, balles, trompettes, ardoises, bouteille d'eau, boussole; on y plaça aussi un dynamomètre comme ceux que les médecins emploient pour mesurer la force avec laquelle la main peut serrer un ressort. *Cet objet fut pris à son propriétaire* à quatre ou cinq reprises; le dynamomètre était à chaque fois replacé à 0, par notre collègue, et chaque fois on le lui rendit portant des indications différentes, depuis celle d'une force herculéenne jusqu'à celle d'un enfant.

Comment attribuer à une désagrégation d'Eusapia, unie à celle de nos énergies, une série aussi compliquée d'actes *volitionnels* et *conscients* accompagnés d'une gradation aussi savante d'effets dynamiques ?

Eusapia avait insisté pour être attachée à sa chaise par les pieds. Que fait l'entité guidée par J. King ? Les mains du médium restaient sous un contrôle absolu : la conversation nous était imposée, et était animée entre nous et le médium, aussi éveillé que nous ; pendant ce temps, les nœuds qui attachaient le pied droit étaient défaits un à un, une main mystérieuse portait la corde sur la table, et, entourant le poignet d'Eusapia et de son voisin, le n° 5, les attachait ensemble par des nœuds solides et compliqués. Nous avons coupé cette corde avec un nœud, afin de conserver le souvenir matériel du phénomène; le même fait se répéta pour le pied

gauche d'Eusapia : la corde fut lancée à travers la table, de façon à ce que l'extrémité libre arrivât sur ma tête ; elle s'appuya sur les épaules du n° 8, assis en face du n° 5, mise en double et nouée d'une façon compliquée au dossier de sa chaise.

Le n° 11 avait annoncé qu'il devait partir à minuit pour la Spezia. Personne n'y songeait, lorsque la table, à deux reprises, frappa douze coups.

Notre ami se leva et saluait, lorsque la table se posant sur deux pieds, eut ce mouvement caractéristique que nous appelons le « rire de la table ».

(*A suivre*).

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT

par feu EDMOND GURNEY. Complété par F. W. H. MYERS.

(*Suite*) (1)

XVII

« Voici comment M. Matthews rend compte de ce qui lui est arrivé. Il était allé se coucher après avoir passé une soirée très fatigante au théâtre et il se trouvait trop accablé pour faire sa lecture habituelle. Cependant lorsqu'il fut au lit, il s'aperçut, comme cela arrive souvent aux personnes qui se couchent plus tôt que d'habitude, qu'il lui était impossible de fermer les yeux. Il n'avait pas de lumière ni aucun moyen d'en faire, car toute la famille était au lit. Mais la nuit n'était pas tout à fait obscure ; on ne pouvait lire, mais on apercevait distinctement tous les objets. Il s'efforça donc d'arriver au sommeil, mais sans le moindre succès, et il était dans cet état d'insomnie, lorsque tout à coup un léger bruissement, comme de quelque chose qui s'approcherait avec rapidité, lui fit tourner la tête vers le côté du lit d'où le bruit semblait venir. Il y aperçut nettement sa défunte femme, *qui, dans le costume qu'elle portait pendant sa vie*, lui souriait doucement et se penchait vers lui en avançant la main pour prendre la sienne. C'est tout ce dont il put se rendre compte, car en se reculant pour échapper au contact

(1) Voir le n° d'août, p. 99.

avec le fantôme qu'il voyait près de lui, il tomba du lit sur le parquet. Le propriétaire arrivé au bruit de la chute, le trouva en proie à une de ces attaques dont j'ai déjà parlé. Quand il revint à lui il raconta la cause de son accident et pendant tout le reste de la journée, il demeura profondément déprimé et incapable de quitter la chambre.

« Il n'y a dans tout ceci rien de bien étonnant par soi-même ; car si on admet que ce n'est pas un rêve, mais un de ces cas de cauchemar si souvent rencontrés lorsque la victime se croit sous de mauvaises influences, il n'y a pas lieu d'être surpris. Mais la circonstance qui donne à ce fait un caractère tout à fait remarquable, c'est que à la même heure où cette scène se passait loin de moi, une vision de même nature fit qu'on me trouva dans une situation semblable. Sous l'effet d'une insomnie semblable et de la même cause de terreur, je me précipitai sur le cordon de la sonnette pour appeler les habitants de la maison, qui arrivant sans retard, me trouvèrent renversée, le bras pendant à terre.

« L'impression que me produisit cette visite, car je maintiens que c'en était bien une, fut exactement la même que celle de M. Matthews. Les personnes chez lesquelles chacun de nous habitait alors ne se connaissaient nullement, elles vivaient à des distances considérables et racontèrent chacune de son côté, à ceux qui les entouraient, ce *songe* extraordinaire, que je continue à qualifier ainsi, quoique jamais on ne m'enlèvera la conviction absolue que j'étais parfaitement éveillée à ce moment. Ces dernières, à leur tour, racontèrent cette histoire dans leur entourage avant que l'on songeât à recueillir et à comparer ces divers récits. Les faits ne peuvent donc être mis en doute et parmi tous ceux qui nous connaissaient, ils ne manquèrent pas de susciter le plus vif intérêt.

« Il est tout naturel qu'une scène comme celle de cette défunte se présentant simultanément auprès du lit des percipients, leur revienne au moment du réveil et qu'ils en fassent le récit. Je ne chercherai pas à déterminer jusqu'à quel point les faits rappelés ci-dessus influèrent sur le développement de notre intimité ; mais ce qui est certain, c'est que ni l'un ni l'autre, nous ne les considérâmes comme un obstacle à nos projets, ni comme une raison plausible pour ne pas remplir ses désirs lorsqu'il nous furent connus ».

On trouve dans les Mémoires de la société américaine des Recherches Psychiques (IV, p. 446) un cas presque semblable de production simultanée de deux *visions de consolation*, représentant le même défunt. Dans ce cas les deux percipients étaient la mère et le mari d'une dame morte depuis cinq mois. Le veuf rêva que sa femme venait vers lui dans sa chambre à coucher et ce rêve avait un tel caractère de réalité, que dès le matin, il écrivit à sa belle-mère pour le lui raconter. Cette lettre en croisa une de sa belle-mère (c'est du moins ce qu'ils affirment, car les deux lettres ont été malheureusement détruites), dans laquelle celle-ci racontait de son côté un fait de clairvoyance. Elle s'était vue dans la chambre de son gendre et y avait assisté à la visite de la défunte. « Je me rappelle, écrit Mme Craus, que peu de temps après m'être couchée je me suis sentie comme poussée hors de mon corps. Mes yeux étaient fermés ; bientôt je sentis ou je cru sentir que je m'en allais bien loin. Tout me semblait plongé dans l'obscurité ; tout à coup je sentis que j'étais dans une chambre, dans laquelle je voyais Charlie couché et endormi. Je jetai un regard sur l'ameublement de la chambre et je distinguai nettement chaque objet. Je remarquai même au pied du lit une chaise dont un des barreaux de derrière était brisé. Bientôt la porte s'ouvrit et ma fille Allie, à l'état d'esprit, entra dans la chambre, se pencha et embrassa Charlie. A ce moment il sembla s'apercevoir de sa présence et chercha à la saisir, mais elle s'échappa de la chambre comme une plume emportée par le vent. Peu après elle revint. [Ici se trouve le récit de divers incidents]. A ce moment je songeai à ouvrir mes yeux et je n'y parvins qu'avec difficulté, tant mes paupières me paraissaient lourdes. Aussitôt que je les eus ouverts, je ressentis un choc violent comme si je venais d'être précipitée du plafond sur le parquet. Je fus effrayée et je réveillai Mme B..., et ma fille, [Mme B. . ne se rappelle plus le fait et ma fille n'était qu'une enfant] qui me demandèrent de quoi il s'agissait. Je leur racontai ce qui venait de m'arriver et le dimanche suivant j'écrivis comme j'avais l'habitude de le faire, à Charlie, qui se rappelle la lettre, mais qui l'a détruite et je lui racontai toute la scène, en lui décrivant l'ameublement de la chambre avec ses particularités ».

Plus tard, le 4 juillet 1888, M. Kernochan, le gendre, écrivit à M. Hodgson : « Les faits que vous signale Mme Craus, à propos

d'une lettre qu'elle m'écrivit un dimanche matin de l'année 1880, et qui en croisa une de moi que je lui écrivais à la même date, sont exacts de tous points ».

On reconnaîtra que dans le cas de M. et Mme Matthews, l'apparition avait une cause bien suffisante et qu'elle démontre la persistance chez la défunte de notions exactes sur la situation de ses amis restés sur cette terre. Il est bon cependant de faire remarquer que dans la plupart des cas les plus authentiques, on trouve rarement des *motifs* bien définis. Sous ce rapport, les cas que nous citons présentent une différence bien tranchée avec les faits conformes au type traditionnel des histoires d'apparitions de fantômes, qui ont pour but la révélation de testaments ou autres secrets. Nous sommes loin de voir prédominer les faits dont le but est de faire accomplir par des agents surnaturels des actes de justice idéale.

Il existe encore un groupe peu nombreux et fort troublant de cas dans lesquels le fantôme est vu immédiatement avant que la nouvelle de sa mort arrive au percipient. Ils semblent bien démontrer la possibilité de la part du défunt de continuer à prendre connaissance de ce qui arrive aux amis qu'il a laissés sur terre. Tels sont le cas de M. Tandy et celui de Machenzie cité par M. Gurney. Tel est encore celui de Mme Haly, cité dans le tome II, p. 91 des *Proceedings*, où un très grand cercueil et la forme fantômale d'un neveu absent furent vus une heure ou deux avant que le percipient reçût une lettre d'Australie, lui annonçant la mort de ce neveu.

XVIII. Le cas suivant, dans lequel j'ai donné au percipient le nom d'Adie, présente une curieuse complication ; mais sa valeur démonstrative réside surtout dans la ressemblance entre un fantôme vu par un parent désolé et reconnu par lui, ce qui diminue sa valeur comme preuve, et une apparition qui ne put être reconnue par un proche parent, qui, lui aussi, était instruit de la mort.

Je pense qu'on ne trouverait pas dans l'ensemble de nos faits un autre exemple d'illumination d'une partie limitée d'une pièce, obscure dans tout le reste de son étendue, et bien garantie contre tout rayon lumineux. Dans certains cas, lorsque l'on ouvre brusquement les yeux, on éprouve pendant un certain moment une sensation lumineuse ; mais dans le cas actuel la limitation bien nette de la partie éclairée me semble de nature à faire rejeter cette hypothèse.

Miss C.. A.. nous écrit :

12 juillet 1888.

« Deux mois environ avant la mort de mon père bien-aimé, qui survint le 10 décembre 1887, entre minuit et une heure du matin, tandis que j'étais couchée, mais parfaitement éveillée, il s'approcha de mon lit, me conduisit directement au cimetière de Kensal Green et s'arrêta à l'endroit où il fut plus tard enterré.

A cette époque, il était très malade et dans un état désespéré. Aussi était-il tout à fait incapable de franchir les trois étages qui le séparaient de ma chambre. Je n'avais jamais été auparavant dans ce cimetière ; mais quand je m'y rendis après son enterrement, son aspect me parut tout à fait familier.

Il me conduisit derrière son tombeau, vers une grande porte en fer, mais à partir de ce moment je n'ai plus que des souvenirs confus. C'est alors que je le perdis de vue ».

Dans une lettre postérieure, Miss C. A... ajoute :

« Cela me fit l'effet d'un panorama ; je ne pourrais dire si mes yeux étaient ouverts ou fermés ».

« Un jour ou deux avant son décès, entre le 4 et le 10 décembre, cette dernière date étant celle du décès, pendant qu'il était étendu sans connaissance dans une chambre du rez-de-chaussée, tandis que je couchais au second étage, je fus soudainement réveillée par une lumière dans ma chambre, qui était absolument remplie d'une clarté que je ne puis décrire, je vis de nouveau mon père debout près de mon lit. Son corps semblait éthéré et demi-transparent, mais sa voix et ses traits étaient normaux. Sa voix paraissait venir de loin et c'était bien la même voix que nous lui connaissions pendant sa vie. Il ne me dit que : « Prends bien soin de ta mère ! » et il disparut en flottant, pour ainsi dire, en l'air, pendant que la lumière s'évanouissait ».

« Dans le cours de la semaine suivante, c'est-à-dire entre le 12 et le 17 décembre, la même apparition se représenta et prononça les mêmes paroles. Une tante, à qui je fis part de ces trois événements, émit l'opinion qu'une vive préoccupation troublait peut-être son esprit et je lui promis que, si mon cher père me visitait de nouveau, je lui répondrais. L'occasion se présenta peu de temps après ; cette fois, qui était la quatrième, il répéta ces mêmes paroles et je lui répondis : « Oui, mon père ! ». Il ajouta : « Je suis parfaitement en paix ».

« Ma promesse lui donna sans doute toute satisfaction, car depuis ce moment je n'ai plus jamais rien vu ni entendu ».

« Ni avant ni depuis ces événements, je n'ai eu d'autre vision de ce genre ».

C. A.

De son côté Mme Adie nous écrit :

Mars 1889.

« Dans la seconde moitié du mois d'octobre 1887, [de nouvelles lettres ont fixé la date du dimanche, 23 octobre 1887], en réalité, ce fut, autant que je puis me le rappeler, à l'époque même où le père de C. A... lui apparut sous une forme spiritualisée, j'eus l'étrange et très vive impression que la poste allait m'apporter de mauvaises nouvelles. Nous étions alors en Suisse et chaque jour, vers 11 h. 40 du matin, je pouvais, de ma fenêtre, voir arriver le train qui nous apportait notre courrier d'Angleterre. Les dimanches, le service de l'église anglais commençait à 10 h. 30, de telle sorte qu'à 11 h. 40, le chapelain était presque à la fin de son sermon. Le dimanche dont je parle, il était exactement sur le point de terminer, lorsque je me sentis soudain saisie d'une vive anxiété et profondément troublée, convaincue que de mauvaises nouvelles m'attendaient à l'hôtel. Je dus faire un violent effort sur moi-même pour ne pas me lever et sortir de l'église ».

« Mes pressentiments n'étaient que trop justes. Je trouvai sur mon bureau une lettre tout à fait désolée de T..., sœur aînée de C., me disant que leur père venait d'être frappée d'une grande attaque, qui leur donnait les plus vives inquiétudes. C'était la première des trois dont la dernière devait se terminer par la mort, le 10 décembre suivant. Je tiens à insister sur cette particularité, que la lettre ne m'impressionna pas tant qu'elle fut dans le train ou à la poste, mais au moment où elle fut posée sur mon bureau et en quelque sorte dans mon atmosphère » (1).

« Nous rentrâmes en Angleterre le 1er décembre. Après la mort du père de C..., dans la nuit du 12 au 13 décembre, j'étais couchée dans une petite chambre du rez-de-chaussée, sur le derrière d'une maison meublée à Londres, chambre qui n'avait qu'une fenêtre munie de contrevents et d'épais rideaux. Au moment où je me

(1) Ce cas est à rapprocher de ceux que je cite dans mon article. (G.D.)

retirai pour me coucher, le gaz était éteint dans le passage, de telle sorte que lorsque j'eus soufflé ma bougie, l'obscurité fut aussi absolue qu'il soit possible de l'imaginer. Vers trois heures du matin, le 13, je fus éveillée *en sursaut*, pour me servir d'une expression française, c'est-à-dire que je me trouvais parfaitement éveillée et non dans un demi-sommeil. Je vis sur un espace large comme mon lit, s'élevant jusqu'au plafond et allant vers la cheminée qui se trouvait en face, une bande de lueur d'un jaune d'or pâle qui n'avait rien de terrestre, et que je ne puis comparer à rien de ce que nous connaissons. Elle semblait partir du pied de mon lit et elle était si vive que je pouvais voir distinctement les dessins du papier de tenture sur le mur d'en face et au dessus de la cheminée. Ce papier était d'un gris français, très pâle, à deux teintes, parcouru çà et là par des lignes plus foncées. Autant que je pus m'en rendre compte, ce phénomène dura environ cinq minutes pendant lesquelles j'ouvris et fermai les yeux à maintes reprises, joignant et séparant plusieurs fois les mains, et me frappant pour me convaincre que je ne rêvais pas. La lumière disparue, je me trouvai dans d'aussi profondes ténèbres qu'auparavant.

Ce même jour, je contai l'incident à T..., la sœur de C..., la priant de ne pas en parler à celle-ci, encore trop impressionnée de la mort de son père. Mais lorsque quelques jours plus tard C.... me raconta ses trois apparitions, en décrivant la lueur d'un jaune d'or qui les accompagnait, je lui dis ce que j'avais vu moi-même, exprimant mes regrets que la crainte et l'étonnement m'eussent empêché de parler ou de faire quelque geste, quoique contrairement à ce qui lui était arrivé, je n'eusse vu aucune forme vaporeuse s'approcher de moi. La pensée me vint alors que le défunt devait être poussé par le besoin de voir satisfaire un désir dont l'accomplissement pouvait seul assurer son repos. Je lui proposai donc, dans le cas où ce phénomène se reproduirait encore pour l'une ou l'autre de nous, de lui répondre. Le récit de C..., nous apprend ce qui en résulta. »

« Mon impression est que l'esprit cherchait à entrer en communication avec moi, mais que ma profonde émotion me rendait incapable de recevoir ce message. C..., au contraire, y avait été préparée. »

« Plus tard, dans une lettre datée du 27 février 1888, C... m'é-

crivait : « Ma chère tante, lorsque dans ma dernière lettre je vous racontai que j'avais *parlé*, ce fut pour me conformer à votre conseil que je le fis. Maintenant je puis vous rendre un compte plus exact de ce qui arriva. Il était environ quatre heures du matin, peut-être même plus tôt. Une vive lumière envahit tout à coup ma chambre, non pas la lumière que produirait le foyer ou une bougie, mais un éclat *de lumière dorée*. Je vis une forme toute blanche penchée sur moi et j'entendis alors la voix de mon bien aimée père me dire ces mots : « Prends soin de ta mère ! Je jouis d'une paix parfaite. » — Je répondis : « Oui, mon père. » La lumière disparut ensuite graduellement. Depuis cela je n'ai plus rien vu ni entendu et j'ai la conviction que je n'entendrai plus rien, car je suis certaine que c'était tout ce qu'il avait à me dire et qu'il est parfaitement tranquille depuis que je lui ai répondu. Ce que vous me dites sur ce qui vous survint dans la nuit du 12 décembre est vraiment bien étrange. Je serais bien heureuse de savoir ce qu'il désirait vous dire. En avez-vous une idée quelconque ? Il est bien étrange que vous et moi nous ayons vu la même lueur. Vous vous rappelez que c'est moi qui vous en parlai la première. Ce ne pouvait donc pas être un rêve, comme j'aurais pu me le figurer si vous aviez parlé la première de cette étrange lumière, car il m'arrive parfois de rêver de choses que j'ai lues ou entendues. S'il me survenait encore quelque chose, je vous en informerais aussitôt par une lettre ; mais j'ai la conviction que rien de semblable n'arrivera plus. »

Dans une lettre postérieure, Mme Adie écrit :

1 avril 1889.

« Pour compléter l'attestation contenue dans ma dernière lettre, au sujet de la limitation de l'éclairage à une partie de ma chambre, je puis ajouter ce que j'avais oublié de vous signaler, et qui m'a permis d'être aussi affirmative. Pendant la production de ce phénomène, ni la mousseline blanche qui garnissait ma table de toilette située à ma droite, ni la garde-robes appliquée contre le mur, à ma gauche, n'étaient visibles. Non ! lorsque je vis cette lueur, je ne savais rien de ce que ma nièce avait déjà éprouvé à cette époque. »

« Depuis que ces faits se sont passés, j'ai eu l'occasion d'occuper de nouveau cette même chambre et j'ai trouvé qu'elle était si obscure, que même au milieu d'un jour d'hiver, sans brouillard, je ne pouvais distinguer les dessins de la tapisserie sur le mur d'en face,

lorsque j'étais étendue sur mon lit. Cependant, dans le cas rapporté plus haut, je distinguai nettement les moindres détails de forme et de couleur. »

« Pour se rendre dans sa chambre, mon mari devait traverser la mienne, et lorsqu'il sortit de notre salon toute la maison était couchée. C'était lui qui s'était chargé d'éteindre le très petit bec de gaz qu'on laissait brûler. S'il l'avait oublié, la lumière qu'aurait donnée un si petit brûleur n'aurait pu ressembler en rien à celle que je vis. Plus d'une fois ma nièce m'affirma positivement qu'elle n'avait jamais eu d'autre hallucination des sens. »

« De mon côté, je ne me rappelle pas avoir jamais eu d'hallucinations qui n'eussent aucune signification, ou plutôt qui aient été trouvées fausses, si j'en excepte une qui a pu peut-être correspondre à une réalité, mais dont je ne puis plus aujourd'hui faire la preuve. »

Voici le phénomène auquel Mme Adie fait allusion. Il est assez curieux que ce fait concerne la même famille et rappelle assez celui de M. Goodall, dont nous allons parler. Voici le récit de Mme Adie :

« C'était, si je ne me trompe, en 1862. J'étais descendue avec ma mère dans une pension de famille à Londres. Une nuit, vers trois heures du matin, (j'ai constaté l'heure immédiatement), je fus tout à coup complètement réveillée et j'entendis une voix qui disait : « Quelqu'un portant votre nom est mort. » Mon mari était absent, étant allé passer quelque temps en province dans sa famille: aussi vous pouvez vous figurer avec quelle anxiété j'attendis le facteur. A chaque instant j'allais dans le petit salon dont la porte était voisine de celle de ma chambre à coucher, avec l'espérance de trouver une lettre. Enfin le courrier arriva, m'apportant une lettre de mon mari qui me disait qu'un de ses neveux venait de mourir presque subitement du croup, pendant une expédition dans l'Inde. »

« Son père était militaire, comme le père de C... Jusque-là nous n'avions jamais entendu parler de lui que comme d'un enfant charmant et bien portant. »

XIX. — Dans le cas suivant, l'impression éprouvée fut de nature auditive, mêlée peut-être à une excitation *à parler*. Le récit nous fut communiqué par M. Edward Goodall, de la société royale des Aquarellistes, de Londres.

« Au milieu de l'été de 1869, je me rendis de Londres à Naples;

Comme la chaleur était excessive, chacun se réfugiait à Ischia et je jugeai qu'il valait mieux m'y rendre aussi. »

« Je fis la traversée sur un steamer et passai une nuit à Casamiccida, sur la côte, d'où je gagnai, le lendemain, la ville d'Ischia. »

« Trouvant que l'hôtel serait préférable au logement où je venais de passer la nuit, je fis prendre mon léger bagage par un homme qui marchait à pied derrière la bête sur laquelle j'étais monté, un de ces jolis ânes du pays dont le pied est si sûr. J'arrivai à l'hôtel et tandis que, commodément assis sur ma selle, je causais avec l'hôtesse, l'âne s'affaissa sur ses genoux, comme frappé d'un coup de tonnerre, me lançant au-dessus de sa tête sur le pavé de lave. »

« En cherchant à me protéger, je me blessai gravement au bras droit. Il devint bientôt tout gonflé et fort douloureux. Un docteur Napolitain qui se trouvait là me dit qu'aucun os n'était fracturé, mais que je serais forcé de garder un repos absolu, avec mon bras en écharpe. »

« Il m'était naturellement impossible de dessiner et je supportais bien difficilement mon inaction forcée, car je n'avais ni livres, ni journaux, ni lettres.

J'en étais à ma troisième ou quatrième nuit, lorsque vers minuit, il me sembla que j'étais réveillé par le son de ma propre voix, disant: « Je sais que j'ai perdu mon adorée petite May. » Une autre voix qui m'était absolument inconnue répondit : « *Non*, pas May, mais votre plus jeune fils. »

« La netteté et la solennité de cette voix me causèrent une impression si poignante, qu'il me fut impossible de me rendormir. Je me levai au premier rayon du jour et je sortis, remarquant pour la première fois les poteaux et les fils du télégraphe ».

« Sans perdre un instant je me mis en relation avec le directeur des postes de Naples, et je reçus deux lettres de chez moi par le premier bateau. Je les ouvris dans l'ordre des dates que portaient eurs enveloppes. La première m'annonçait que mon plus jeune fils était tombé gravement malade : la seconde, qu'il était mort. »

« Jusque là rien ni dans la correspondance de ma femme ni dans celle d'aucun membre de la famille n'avait été de nature à me causer une inquiétude quelconque. A la date si récente où je les avais quittés tout allait parfaitement bien. J'ai toujours pensé depuis que

la date de la mort avait, autant qu'il nous fut possible d'en juger, coïncidé avec celle de mon accident. »

« En écrivant à Mme Goodall je lui présentai le phénomène de la voix comme un simple rêve, afin de lui causer moins de trouble que ne l'auraient produit les faits réels, que je lui transmis de vive voix à mon retour et que je rapporte ici ».

« Mes lettres ont été conservées ».

« Je n'ai jamais eu d'hallucination d'aucune sorte et je n'ai pas l'habitude de parler en dormant. Une fois, je me réveillai en émettant des sons inarticulés, mais je n'ai parlé que dans cette seule occasion.

Extraits des lettres écrites d'Ischia à Mme Goodall :

Mercredi 11 août 1869.

« Le facteur vient de me remettre deux lettres vraiment bien tristes. Pauvre petit Percy ! Quelques jours auparavant j'avais rêvé que le pauvre petit nous était enlevé... »

14 août.

« Ma chérie, je ne vous ai pas signalé les particularités de mon rêve au sujet de notre pauvre petit Percy. »

« Depuis plusieurs jours je me trouvais fort malheureux et inquiet de ne recevoir aucune lettre de vous et je venais de me coucher dans un état d'esprit plus tourmenté encore que d'habitude. Dans mon rêve je me figurai que je disais : « J'ai perdu ma chère petite May ». Une voix étrangère sembla me dire : « Non, *ce n'est pas* May, mais votre plus jeune fils » Elle ne prononça pas son nom... »

M. Goodall m'a fait verbalement un récit parfaitement conforme de toute cette affaire et plusieurs membres de sa famille qui assistaient à notre entretien me rappelèrent la profonde impression qu'ils éprouvèrent comme lui à cette époque.

Dans un cas publié jadis dans les *Proceedings*, vol. III, p. 90, M. Wambey *entend* la voix d'un ami répondant à ses pensées comme dans une conversation. Il se proposait d'écrire une lettre de félicitations à son ami, lorsqu'une voix lui disant : « Comment ! écrire à un mort ! Ecrire à un mort ! » retentit très nettement à ses oreilles. Il y avait en effet plusieurs jours que son ami était mort.

Nous allons encore citer un cas dans lequel un message paraît

bien avoir été communiqué par la voix d'un défunt, au milieu d'un rêve.

(*A suivre*) Pour la traduction : Dr DUSART.

Conseils de l'au-delà

VI

Le travail.

La loi du travail règne dans tous les univers — le travail, comme la vie, est partout. — Depuis les intelligences les plus élevées jusqu'aux créatures les plus infimes, tout travaille, tout cherche à se perfectionner. — C'est la loi de Dieu.

*
* *

Dans l'humanité, les uns progressent au point de vue intellectuel ; les autres, au point de vue moral. Chez ceux qui *savent* et *qui veulent*, les deux progrès marchent de front.

*
* *

Les indifférents, les oisifs, les paresseux, tous ceux qui passent leur vie dans les préoccupations et dans les plaisirs terrestres, tous ceux-là restent stationnaires.

Le temps de leur incarnation est perdu, et ils se préparent de cruels remords, quand ils verront, plus tard, qu'ils sont obligés de recommencer une existence dans des conditions bien plus pénibles, et que la lutte contre la matière sera d'autant plus rude, qu'ils se seront laissé dominer par elle.

*
* *

L'esprit ne doit jamais se reposer : la paresse est aussi mauvaise pour lui que pour le corps, et ceux qui perdent leur temps pendant la veille, le perdent également pendant le sommeil.

*
* *

Absorbés par leurs idées matérielles, ils restent prisonniers de la matière : la lourdeur de leur enveloppe les empêche de se dégager, et ils se réveillent sans avoir rien acquis, comme ils se sont endormis sans avoir augmenté en rien leurs connaissances au point de vue de la véritable vie et de leur avancement moral.

Leur âme est restée comme en léthargie, car pour l'âme il n'est point de vie sans action.

*
* *

Gardez-vous donc de l'oisiveté, et travaillez toujours ; — le travail est la nécessité, le but sacré de la double existence humaine.

Vous travaillez tous les jours pour vous assurer le pain du lendemain et le repos de la vieillesse ; — et cependant vous n'êtes pas sûrs du lendemain.

Mais vous êtes bien certains que la mort viendra et après elle *la vie.*

Travaillez donc aussi pour assurer le repos et le bonheur de cette seconde vie qui vous attend.

*
* *

Le travail physique, le travail intellectuel et le travail moral sont tous les trois nécessaires à la progression de l'esprit. — Tant que ce dernier est peu avancé, c'est par le travail physique seul qu'il arrive à développer peu à peu son intelligence, et à dégager sa personnalité : — il commence à entrevoir la solidarité, et il comprend que pour lutter il doit se rapprocher de ses frères.

*
* *

Travailler rudement et sans relâche pour assurer l'existence a été la grande nécessité de nos premiers âges. Nous avons tous subi cette dure loi, et les instincts de l'animalité, encore si puissants chez nous, nous amenaient à lutter les uns contre les autres.

*
* *

Mais aujourd'hui, l'humanité a évolué ; et la lutte entre les hommes pour l'existence est criminelle. Il ne doit plus y avoir de lutte que contre le vice, contre la misère et contre l'injustice.

La première ne peut conduire qu'à l'égoïsme, la seconde conduit à la solidarité et à l'amour.

*
* *

Voyez du reste le chemin parcouru depuis des siècles : — l'évolution est lente, mais elle apparaît claire à tous ceux qui pensent: — L'homme se rapproche de plus en plus de ses frères ; il trouve de plus en plus, près d'eux, aide et protection.

*
* *

Sans doute la masse sera encore longtemps assujettie au travail physique.

Mais la rudesse de ce travail diminuera chaque jour. — L'homme ne peine plus, comme l'animal, sans réfléchir : — l'intelligence le

dirige, même dans ses plus infimes travaux, et l'instruction répandue partout va ouvrir à tous, et dans toutes les classes, des horizons toujours plus vastes.

*
* *

Mais ces connaissances intellectuelles deviendraient insuffisantes, et même dangereuses, si elles n'étaient appuyées sur la morale. — L'étude des sciences et des autres productions de l'esprit humain ne suffit pas pour rendre l'homme bon et pour élever sa moralité.

Bien au contraire, chez certains esprits mal équilibrés, le savoir fait naître des idées d'orgueil et de jalousie, et souvent de haine et de révolte ; à côté des savants qui instruisent les peuples, il faut les sages qui les moralisent.

*
* *

La plupart des esprits qui s'incarnent aujourd'hui sur votre globe, sont relativement avancés et parmi eux il en est un grand nombre dont les facultés se développent rapidement au contact des progrès de toutes sortes réalisés par leurs devanciers. Eux-mêmes, du reste, ont, en général, contribué à la réalisation de ces progrès, et ils ont assumé la lourde tâche de continuer leur œuvre et d'instruire leurs frères en retard.

*
* *

Lourde tâche en effet ; — car si leur moralité n'est pas à la hauteur de leur savoir ; — s'ils sèment de mauvais germes par leurs écrits et par leurs paroles ; — s'ils poussent au mal sous toutes ses formes, à la démoralisation, à la débauche, à la révolte et au crime, leur responsabilité sera bien grande, et ses conséquences funestes pourront les suivre dans plusieurs existences.

Ceci ne sera encore compris que par un petit nombre ; il faut hâter le moment où tous comprendront.

*
* *

Travaillez donc toujours en vue du bien. Répandez autour de vous la science humaine qui vous est nécessaire pour le progrès de l'avenir : mais à côté de cette science, enseignez toujours les grandes lois de la morale sans lesquelles tout est vain, et sans lesquelles aucun progrès durable n'est possible pour l'humanité.

*
* *

Outre le travail nécessité par vos occupations terrestres et par

le désir d'instruire vos frères, vous devez encore accomplir chaque jour un travail intérieur.

L'avancement moral ne s'obtient que par la recherche et la connaissance du *moi*.

*
* *

Votre corps brasse et élimine à votre insu les différents éléments qui entrent dans sa composition. — Votre esprit doit, avec non moins de régularité et de soin, brasser les idées qu'il crée ou qui l'entourent, et en faire une sage sélection. — Descendez souvent dans le secret de votre *moi* que vous connaissez si peu. — Cherchez à connaître le mécanisme intime de vos pensées, de vos sentiments, de vos habitudes, de votre volonté.

*
* *

Consacrez quelques instants à réfléchir, à vous analyser, et à faire un examen des œuvres, des pensées et des paroles qui ont été vos créations du jour. Cet examen éclairera d'une lumière intense votre connaissance et vos réflexions futures.

*
* *

La réflexion est à l'esprit ce que le repos est à un liquide trouble ; — le dépôt des impuretés qui le souillent se fait peu à peu au fond du vase, et vous apercevez le cristal de l'eau pure.

Ainsi il en sera de votre esprit. La réflexion l'amènera à se dépouiller des passions qui obscurcissent sa vue, et il verra juste et droit.

C'est par ce travail que vous développerez votre moralité, comme vous développez, par la gymnastique, la force et la souplesse de vos membres corporels.

*
* *

Et ne croyez pas que ce travail ne soit possible qu'aux hommes instruits, aux intelligences élevées. — Le plus humble artisan, l'esprit le moins avancé peuvent le faire. Ils peuvent tous, dans leur petite sphère, et suivant leurs moyens, réfléchir à leurs actes, les peser, examiner s'ils sont d'accord avec leur conscience et prendre ensuite une détermination pour le lendemain.

Ce petit travail, nous le répétons, est possible à tous. — Mais tous ne savent pas. — Comment sauraient-ils ? — Personne ne leur a appris à réfléchir, à s'interroger, à descendre en eux-mêmes, à faire enfin cette gymnastique spirituelle qui est la base de toute moralité.

*
* *

Quand vous regardez autour de vous et que vous voyez la plupart des hommes uniquement préoccupés de leurs plaisirs et de leurs intérêts matériels, vous dites qu'il est inutile de diriger leurs pensées vers des sommets plus élevés, — que vous ne seriez pas compris, — et que vous perdriez votre temps en leur parlant de morale et de fraternité, de la préexistence et de la réincarnation.

*
* *

Vous avez tort : c'est l'indifférence, la paresse, le respect humain qui vous font parler ainsi.

*
* *

Aujourd'hui, la masse de l'humanité n'est pas mauvaise ; elle se compose en général d'esprits qui ont évolué pendant de longues successions de vies et qui, dans la nuit qui les entoure, cherchent leur voie pour progresser encore.

Montrez-leur cette voie, et vous verrez les résultats de ce travail qui est beaucoup plus facile qu'il ne vous paraît.

*
* *

Songez à ce qu'ont fait les humbles disciples du Christ qui avaient à répandre la vérité parmi des peuples encore barbares, et songez à ce que vous pouvez faire, vous qui vous adressez à des esprits, relativement avancés, et qui disposez de tous les moyens matériels propres à faire entendre partout cette vérité.

*
* *

Mettez-vous donc à ce travail, et comprenez bien que si l'étude de la science est nécessaire, la connaissance des grandes vérités éternelles qui sont la base de toute morale, est indispensable aux sociétés de l'avenir.

Aussi, ce sont ces grandes vérités qui doivent être enseignées et répétées chaque jour à l'enfant dans *toutes les familles et dans toutes les écoles*.

*
* *

Apprenez à l'enfant à réfléchir sur tous les petits actes de sa vie ; — faites-lui comprendre qu'il en est et qu'il en sera toujours responsable, parce qu'il est libre de faire le bien ou le mal. — Enseignez-lui le dévouement, l'abnégation, l'amour du vrai, la com-

passion pour tous les êtres, la solidarité qui vous unit tous et dans cette vie, et dans les vies futures.

Parlez-lui enfin souvent de Dieu, de l'âme et de l'avenir qui l'attend.

*
* *

Sa conscience, soyez-en certains, écoutera ces conseils : elle se souviendra qu'ils lui ont été donnés autrefois : — et quand l'enfant sera arrivé à l'âge d'homme, il jouira pleinement de ses facultés morales qui seraient restées endormies au fond de son être si elles n'avaient pas été réveillées.

*
* *

Combien d'esprits arrivent sur votre terre remplis de bonnes intentions, et reviennent par ici sans avoir progressé, parce qu'ils ont restés isolés, dans l'ignorance et dans la misère ; — personne ne leur a tendu la main, et leurs facultés naissantes n'ont trouvé aucun terrain pour se développer.

*
* *

Le rôle des éducateurs est de préparer ce terrain, et vous êtes tous, plus ou moins, des éducateurs, car vous avez tous autour de vous des humbles et des petits.

*
* *

A la veille du grand pas que va faire l'humanité et que tout le monde pressent, chacun comprend le besoin d'élever la moralité générale. — Mais on fait bien peu d'efforts pour arriver à ce résultat, et on reste enlisé dans les vieilles ornières. — Il faut en sortir, et se hâter pour éviter un cataclysme possible, et qui serait certain si, dans les masses profondes, la matière arrivait à dominer l'esprit.

*
* *

Voilà l'écueil redoutable que vous avez à éviter aujourd'hui.

Les découvertes incessantes du génie humain vont vous donner les moyens de rendre la vie plus douce, plus facile, plus agréable. — Ces découvertes sont dans les lois de l'évolution, et le travail intellectuel des esprits avancés va les augmenter chaque jour.

*
* *

Mais toutes ces découvertes ne doivent avoir qu'un but : c'est de vous libérer de plus en plus des entraves de la matière ; de rendre pour tous le travail moins rude ; de diminuer enfin l'asservisse-

ment du corps afin que l'esprit ait plus de liberté pour travailler à son avancement moral et intellectuel.

*
* *

Mais si vous profitez de ces progrès pour vous plonger de plus en plus dans la matière et dans les jouissances ; — si vous oubliez vos origines et le vrai but de la vie ; — si vous ne comprenez pas surtout que ces facilités de l'existence ne sont pas réservées à quelques-uns, mais qu'elles doivent profiter à tous ; — alors vous ferez fausse route, vous irez contre la Loi ; et ce *Bien* que vous créez deviendra un *Mal* parce que vous l'aurez détourné de sa destination véritable, et que vous ne l'aurez employé qu'à satisfaire les passions égoïstes d'un petit nombre.

*
* *

Ecoutez bien ce que nous vous disons ; — réfléchissez, — étudiez la marche des événements et celle des idées, et vous comprendrez que cette question est la plus importante qui se soit posée devant l'humanité depuis bien des siècles.

*
* *

Pour que l'esprit puisse agir librement, il faut que le corps, qui est son instrument, soit toujours en bon état.

Tous vos soins doivent tendre à lui conserver son équilibre ; c'est indispensable pour pouvoir mener une vie méritante et utile. Si l'outil ne vaut rien, l'ouvrier ne fait rien de bon. Entretenez donc l'outil, si vous ne voulez pas rester inactifs et mécontents.

*
* *

Et ici, nous retrouvons encore la même nécessité, la nécessité du travail.

C'est par le travail physique bien compris, bien dirigé, que vous conserverez au corps la souplesse et la vigueur qui sont nécessaires pour que l'esprit puisse le manier avec facilité.

S'il en est autrement, le corps fatigue l'esprit par ses exigences, et arrive à le dominer. La bête devient maîtresse. Alors, ce n'est plus le conducteur, mais le cheval qui dirige la voiture, et le désordre est complet.

*
* *

Apprenez chaque jour quelque chose, afin que vous puissiez dire en vous endormant : J'ai acquis encore un peu plus aujourd'hui.

Faites travailler sans cesse tantôt votre Esprit, tantôt votre cœur, et que le sommeil n'appesantisse vos paupières que quand tout votre être aura droit au repos.

*
* *

Ce qui est acquis l'est pour toujours.

Et ceci est vrai au point de vue intellectuel comme au point de vue moral.

Au point de vue intellectuel l'homme arrive avec tous ses acquis passés, qu'il développe plus ou moins, dans tel ou tel ordre d'idées, suivant le milieu dans lequel il se trouve, suivant la voie qu'il s'est tracée. Ses travaux antérieurs donnent leurs fruits. C'est là que vous trouvez l'explication de certaines intelligences extraordinaires qui vous étonnent.

*
* *

Au point de vue moral, il en est de même. Le travail de perfection accompli dans d'autres existences s'épanouit dans celle-ci. Pourriez-vous aujourd'hui commettre des actes bas et dégradants ? Pourriez-vous tuer pour voler, par exemple ? — Non certes — Vous avez progressé ; et vous progresserez toujours, à moins cependant que par votre paresse et votre indifférence, vous ne restiez stationnaires. Vous pourrez ainsi perdre beaucoup de temps ; vous souffrirez ; mais à un moment donné, l'épreuve vous fera sortir de votre torpeur.

*
* *

L'homme fait sa vie d'une façon complète ; son bonheur dépend entièrement de lui ; il est le résultat de la paix intérieure que laisse dans le cœur la certitude du devoir accompli dans son entier.

Et quelle que soit sa situation sur cette terre ; quels que soient les devoirs élevés ou infimes qu'il a à remplir dans la société, il trouvera cette paix quand il voudra vivre suivant *la Loi*.

*
* *

Et il vivra suivant la *Loi* quand sa vie sera remplie par l'*Amour* et par le *Travail*.

Celui qui accomplit chaque jour, avec conscience, l'âme tranquille et sans révolte, le labeur, quelque pénible qu'il soit, qui lui incombe, si sa vie est pure et exempte d'envie, celui-là remplit la tâche qu'il s'est tracée ; et ses jours de résignation, de dévouement

et de travail seront autant de degrés franchis pour son avancement et pour son bonheur futur.

(*A suivre*)

Général A***.

ERRATUM

N° de Septembre. Conseils de l'Au-delà, page 167 1[re] ligne : au lieu de l'Esprit ne peut progresser qu'en *épuisant* la matière, lire : qu'en *épurant*.

A propos de la Résurrection de la Chair

Quelques preuves de la réincarnation, données par les Écritures et par l'Eglise.

(*Suite et fin*)

Que veut dire le sens propre de Résurrection de la Chair ? Je ne suis pas grand clerc, je l'ai déjà dit au lecteur, n'empêche que je puis donner une définition rationnelle en expliquant comment je comprends ce terme. J'entends la résurrection de la chair comme étant la persistance de l'âme à l'infini, (ce qui constitue notre immoralité,) mais enveloppée, pendant ses incarnations terrestres, dans un corps matériel qui, lui, se détruit et meurt. En effet, lorsque nous mourons, nous ne perdons pas tout ce que nous avons en nous ; si la psychologie nous dit que notre âme ou esprit est immortel, que devient donc le corps ? Il est décomposable comme tout ce qui est matière. Au bout d'un certain nombre d'années, ce corps est absolument détruit, comme l'est toute substance animale. L'âme ou l'esprit qui reste libre où va-t-il ? S'il reprend un corps pour suivre son évolution spirituelle, n'est-ce pas là la Réincarnation et la Résurrection ? Oui, sans doute, mais c'est aussi du spiritisme, et tout ce qui tient de près ou de loin au spiritisme n'est pas reconnu véridique par l'Eglise. Elle voit dans les manifestations de l'âme des œuvres démoniaques, or, Satan est esprit de tenèbres, donc, faire du spiritisme, c'est par cela même encourir l'Enfer comme conséquence de ce péché mortel. Ne nous occupons pas pour l'instant du dire de l'Eglise, voyons si les évangiles, ou les prières des fidèles

(1) Voir le N° de Septembre, p. 174.

catholiques parlent de la Réincarnation. Oui, incontestablement, et souvent même, mais elle la remplace par le mot résurrection, et comme pour elle la résurrection ne se fera qu'en présence de J. Christ et de Dieu, au dernier jour de la vie sur cette terre, il n'est guère possible de nous entendre ni de nous comprendre. Mais essayons tout de même ; examinons ensemble, par exemple, l'office des morts.

Arrêtons-nous à la leçon III des 1res nocturnes, lisons ensemble (Livre de Job. 10.) « Souvenez-vous, je vous prie, Seigneur, que vous m'avez fait comme un vase d'argile ; et me réduiriez-vous en poudre ? Ne m'avez-vous pas fait comme un lait qui se caille et se durcit ? Vous m'avez revêtu de peau et de chair ; vous m'avez affermi par des os et des nerfs. Vous m'avez donné la vie et comblé de biens et votre grâce a conservé mon âme ». N'y a-t-il pas là deux choses distinctes : l'âme immortelle et le corps façonné et recouvrant l'âme ? d'où il faut déja conclure que Dieu n'a pas créé le corps pour la même destination, or, si ce corps accompagne l'âme dans son évolution spirituelle, c'est manifestement que celui-ci est utile à celle-là, et comme l'âme est immortelle, le corps peut donc, lui, changer, sans pour cela que l'âme subisse ce changement.

2e Nocturne. Dans la leçon VI il est écrit... « L'homme une fois mort, croyez-vous qu'il puisse revivre ? Sur cette terre où je combats maintenant, j'attends tous les jours que vienne ma transformation.. » Or cette leçon est tirée du livre de Job, 14, est-ce que cela n'indique pas que Job croit à la résurrection de la chair ? sans cela quelle transformation peut-il attendre, sinon de devenir meilleur ou d'être heureux.

3e nocturne. Leçon VIII. « Je sais que je ressusciterai au dernier jour (in novissimo die), je ressusciterai de la terre et alors je serai revêtu de *nouvau* de *ma peau* et je verrai mon Dieu dans ma chair. Je le verrai moi-même et non un autre. C'est l'espérance qui reposera toujours dans mon cœur. » Cette leçon est encore tirée du livre de Job, 19. N'est-ce pas là la réincarnation complète ? notez ce : je ressusciterai *de la terre*, je serai de nouveau *revêtu de ma peau*. Que peut-on demander de plus explicite ? et pourtant cela n'est pas du spiritisme de commande, mais écrit en toutes lettres dans le missel romain ! Continuons ; arrivons à l'épître de saint Paul aux Corinthiens. « Nous ressusciterons tous, mes frères, mais nous ne serons pas tous changés. Les morts ressusciteront incorruptibles et seront changés, (donc

nous ne (note personnelle)ressusciterons pas avec nos corps corruptibles, mais bien avec nos âmes.) Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. » Est-ce encore clair ? Qui oculos videunt !!! Donnons pendant que nous y sommes, une partie de l'épître des Macchabées (anniversaire de la mort d'un défunt), il recommanda qu'on prie pour les péchés des défunts qui avaient eu, de leur vivant, *de bons sentiments sur la résurrection*, car s'il n'avait espéré que *ceux* qui *avaient été tués, ressusciteraient un jour*, il eût regardé cette chose comme vaine et inutile.

Ces jours derniers, j'entendais prêcher un missionnaire de la Foi, très instruit. Eh bien ! c'est le Purgatoire et l'Enfer qui faisaient l'objet de ses discours ; pas une parole de paix, de mansuétude. C'était le jour des morts et dans nos campagnes c'est une fête qu'on ne passe pas sans recueillement, les cœurs étant pleins du souvenir des chers disparus. Il aurait donc pu être écouté avec une grande ferveur, et par cela même, son sermon aurait pénétré dans les cœurs avec force et énergie. Mais hélas ! il ne nous a pas fourni d'explication raisonnable sur ce que nous devenons à la mort, sur ce que nous pouvons espérer de l'au-delà ; et l'on s'étonne après cela que les fidèles sont devenus des sceptiques et que l'incrédulité gagne les masses !. Il ne peut guère en être autrement, tout changerait, au contraire, si les missionnaires et les curés expliquaient, d'une autre façon, les conséquences d'une vie bien faite, avec épreuves supportées courageusement, avec soumission entière à la volonté de Dieu, et décrivaient la situation heureuse qui attend celui qui a souffert avec mérite. Au lieu d'un purgatoire de flammes, d'un Enfer plus terrible encore, si on faisait comprendre ce qu'il faut entendre par ces figures allégoriques ; si on enseignait le spiritisme, croyez-vous donc, chers lecteurs, que les fidèles catholiques n'en retireraient pas d'énormes avantages ? ce serait aussi pour la plupart, une occasion de changer de conduite et de devenir sincèrement meilleurs.

J'en parle avec connaissance de cause, puisque moi-même, après avoir été un matérialiste convaincu, depuis que j'ai eu le bonheur de connaître notre doctrine, je me suis appliqué à me modifier, je trouve, je constate surtout une amélioration aussi bien dans mon caractère violent et impétueux que dans les pratiques du bien ; et ce

changement s'est opéré en moi, bien plus par la réflexion à la suite de lectures, surtout des livres d'Allan Kardec, que par suite de mon instruction religieuse, qui me laissait un désir d'explications toujours plus complètes, et qui suscitait en moi comme une vague idée de connaître mieux le pourquoi de la vie et des souffrances endurées dans l'existence. Ma raison m'obligeait à appliquer la maxime qui consiste à admettre que tout sur la terre a une cause ; que chaque effet malheureux a une cause malheureuse ; de cette façon, je suis arrivé à mieux m'étudier et progressivement j'ai eu la consolation de renoncer à mes propres erreurs ; alors je suis entré ouvertement dans la voie de la réhabilitation spirituelle. Je n'aurais, certainement, pas pu trouver autant de consolation, ni autant d'espérance, si aveuglément j'avais poursuivi le cours de ma vie, sans me soucier de l'avenir qui m'était réservé un jour. C'est donc grâce au spiritisme que je suis devenu un spirite chrétien, pratiquant le bien, autant que cela m'est possible. Plaise à Dieu que mon exemple soit suivi et que je puisse porter dans les âmes de mes frères en croyance, un peu de lumière, et l'énergie et la patience nécessaires pour s'améloirer.

Avant de terminer ces quelques réflexions, je veux encore dire que Jésus lui-même a voulu enseigner la réincarnation puisqu'en parlant du prophète Elie, il s'exprime ainsi : « Or, je vous le dis, en vérité, Elie est déjà venu, et ils ne l'ont point reconnu, mais ils lui firent tout ce qu'ils voulurent. Aussi, à son tour, le fils de l'homme souffrira pour eux. Alors les disciples de Jésus comprirent qu'il avait parlé de Jean-Baptiste (Saint Mathieu XVII). » L'idée de renaissance est encore tout entière dans l'explication qu'il donne de l'aveugle de naissance : les juifs lui demandent s'il est aveugle parce qu'il a péché ; cela indique clairement qu'ils voulaient parler des péchés commis pendant une vie antérieure, aussi leur réflexion est-elle faite tout naturellement, sans détail, comme lorsqu'il s'agit d'une chose connue de tout le monde, et n'ayant pas besoin d'explication. Jésus répond tout aussi simplement, sans s'étonner de cette énonciation du dogme des Renaissances, comme quelqu'un qui le connaît, sans le combattre comme une erreur ou une chose douteuse que ses disciples ne devraient pas croire : « ce n'est point parce qu'il a péché, ni son père, ni sa mère, mais c'est afin que les œuvres de

Dieu soient manifestées en lui. » Cette réponse nous paraît pourtant avoir été, comme tant d'autres, défigurée, car sans cela elle signifierait qu'il n'y avait pas de raison à la cécité de cet homme, si ce n'est le caprice de Dieu (Voir le passage du Nouveau testament dans le Livre de Th. Pascal — *Essai sur l'Evolution humaine* — Résurrection du Corps, Réincarnation de l'âme).

Saint Augustin a dit : « N'ai-je pas vécu dans un autre corps, ou quelqu'autre part, avant que d'entrer dans le sein de ma mère », ce qui me fait croire que les pères de l'Eglise ont enseigné ou tout au moins ont connu la préexistence. Du reste, saint Anastase, saint Clément d'Alexandrie, Rufin, et beaucoup d'autres, s'ils ne professaient pas cette doctrine, avaient pour elle une grande sympathie.

Qu'est-il besoin d'ajouter ? Je crois avoir prouvé suffisamment que pour celui qui sait lire les textes de l'Ecriture, on rencontre la preuve incontestable qu'à chaque pas on reconnait les maximes du spiritisme dans les idées exprimées, sous forme de chants d'église, de psaumes, soit dans les évangiles, ou dans les Epitres ; seulement il faut savoir adopter le sens à la doctrine spirite. L'Église a confondu la résurrection du Christ avec ses apparitions tangibles. La clef de ce mystère, puisque pour elle il y a mystère et miracle, se trouve tout entière dans les phénomènes observés par nos savants actuels. W. Crookes avec Katie King nous a donné la preuve que l'illusion pouvait avoir été facile ; il a palpé les chairs de Katie, comme si elle était vivante, de même Jésus n'a-t-il pas pu, lui aussi, puisqu'il jouissait d'une force énorme de magnétisme et de pouvoir psychique, se montrer matérialisé à ses apôtres et à ses disciples ? Thomas a parfaitement raison, après avoir mis ses mains dans les plaies et avoir contemplé les stigmates de la passion du Christ, de s'écrier : « Vous êtes mon maître et mon Dieu. »

Quoi qu'il en soit, les spirites sincères qui désirent connaître et chercher à comprendre toutes ces lois psychologiques, pourront, avec intérêt, lire *Le phénomène spirite* et *L'âme est immortelle* de G. Delanne.

Ils trouveront là l'explication de ce que l'Église catholique nomme des miracles, et qui ne sont que des phénomènes plus ou moins rares, plus ou moins extraordinaires, *mais naturels*. Ils se persuaderont

alors de la *possibilité* pour les apôtres *d'avoir cru* le christ *ressuscité*, parce qu'il leur est apparu *tangible* après la désincarnation ; ce ne sera pas pour eux un péché mortel susceptible du feu éternel, parce qu'ils ne croiront pas à un dogme que leur conscience se refuse à considérer comme infaillible. Ils n'en seront pas, pour cela, plus athées ; au contraire, il faut espérer même que ce sera pour eux un motif de plus pour apprendre encore, et pour être de fervents chrétiens, ce que de tout mon cœur je leur souhaite.

Avant de clore cette étude, je prie les lecteurs qui voudront bien me lire, de ne pas voir dans mon élucubration le désir de faire du pédantisme. Je sais que je n'ai pu fabriquer du neuf avec du vieux, car ce ne sont là que de vieilles idées mises à neuf.

Je n'ai pas la prétention d'avoir présenté au public une étude remarquable, encore moins une œuvre de talent. Si seulement j'ai réussi à éclairer quelques personnes, je serai largement satisfait. Dans tous les cas, je crois les avoir intéressés assez pour que, lorsqu'ils auront en mains un livre du rite romain, ils s'appliquent à comprendre le sens spirituel de ce qu'ils liront ou chanteront, sens souvent caché par l'Église catholique.

S. Jean PAUL.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Light

L'état de trouble qui succède à la mort pour la plupart des esprits, provoque parfois dans les évocations des scènes bien curieuses. Celui qui signe Chronos en cite dans le n° du 8 juin, deux exemples intéressants. Voici le premier :

« Un soir, à une séance avec les Caffreys, parut un esprit vêtu en ouvrier et portant un marteau. M. Caffrey crut comprendre qu'il lui demandait de l'opium et lui répondit que s'il en voulait il eût à s'adresser aux magasins qui en vendent. « J'ai dit *Oakum* et non opium, répond l'esprit, je suis en train de calfater une embarcation dans l'East River et on m'a chargé d'aller chercher de l'Oakum. Que faites-vous donc ici ? » — « Nous tenons, dit Caffrey, une séance spirite. » — « Où viennent les morts ? » — « Où viennent ceux que l'on appelle des morts » — « Eh ! bien, merci !

Il ne me faut pas de revenants, à moi! Je me sauve. » Et en disant ces mots il disparaît. »

« Dans le second cas, il s'agit d'un homme assez distingué qui s'annonça comme étant diacre, mais dont je n'ai pas retenu le nom. Un soir on vit sortir du cabinet un homme de haute taille, d'une apparence sérieuse. Il semblait tout ahuri par ce qui lui arrivait. On lui dit qu'il se trouvait au milieu d'une séance spirite. « Entendez-vous par là que vous vous réunissez ainsi pour attendre l'apparition des esprits ? Quelle ignorance ! Quelle superstition ! » — « Mais, mon ami, lui dit Caffrey, vous êtes mort, vous-même ! » – « Pouvez-vous dire une telle absurdité ! Je suis le Diacre X... et je ne suis pas plus mort que vous. » — « Eh ! bien si vous n'êtes pas un esprit, essayez donc d'aller jusqu'au bout de cette chambre ! » Le diacre s'avance hardiment, mais au bout de quelques pas il s'affaisse et disparaît. Il revint la semaine suivante, déclarant qu'il ne pouvait comprendre ce qui lui était arrivé la fois précédente et qu'il supposait qu'il avait été pris d'une syncope. Il trouvait ridicule de prétendre qu'il était un esprit et riait lorsqu'on lui disait que la pleine lumière du gaz le ferait se dématérialiser. Alors Caffrey ouvrit en plein deux becs de gaz et aussitôt il disparut. A sa troisième visite il déclara qu'il reconnaissait qu'il était bien réellement un esprit. « Quand je pense que je suis mort depuis *neuf* ans et que je ne m'en rendais pas compte ! J'en suis stupéfait et n'y puis rien comprendre ! » (1)

M. Walter Blake raconte que, s'éveillant à trois heures quinze minutes du matin, il vit son frère, musicien habitant Edimbourg, assis devant son harmonium et chantant en s'accompagnant un air de la *Flûte enchantée* de Mozart. Dans la matinée, il recevait une dépêche lui annonçant que son frère était mort à 3 h. 15.

Les séances de Madame Montague sont très suivies et attirent l'attention. Le numéro du 6 juillet en décrit une dans laquelle la clairvoyance du médium s'est nettement manifestée. Mme Montague ne tombe pas en transe pendant ces séances.

Dans ce même numéro, *Chronos* continuant le récit des phénomènes du temps passé, parle des trois frères Eddy et de leur sœur ; de leurs séances de matérialisations et de la nuit fantastique que son frère passa dans leur demeure.

Mme Mellon dont nous avions annoncé le prochain retour à Londres, vient d'y donner sa première séance. Treize esprits se matérialisèrent en présence de vingt assistants. La lumière était suffisante pour voir dis-

(1) Dans la *Revue Spirite* dirigée par Allan Kardec, on peut lire en l'année 1864, p. 339, les communications données à M. et Mme Delanne par un de leurs cousins décédé, qui ne se croyait pas mort. Les cas rapportés par Chronos ne sont pas extraordinaires ; il est très fréquent de constater cette ignorance de leur véritable état chez un grand nombre d'esprits, qui vivent dans l'espace une sorte de rêve, dans lequel ils continuent les occupations de leur vie ordinaire.

tinctement toutes les personnes présentes, et douze des apparitions furent reconnues par leurs amis ou parents.

Dans le n° du 20 juillet, Chronos décrit une séance d'écriture directe qui nous semble ne rien laisser à désirer. Se tenant à 8 ou 10 pieds du médium, chaque assistant lave soigneusement lui-même les ardoises doubles qu'il a choisies, les ferme et les attache, puis les dépose sur le parquet au dessous de la suspension pleinement allumée. Caffrey, le médium, s'avance alors, se tient debout à cinq ou six pouces des ardoises, et l'on entend aussitôt le grincement du crayon sur l'ardoise. L'assistant est invité à se mettre à genoux, à poser l'oreille sur l'ardoise et à suivre ainsi le travail qui se fait. A chaque séance un certain nombre d'assistants reçoivent ainsi de courtes communications, différant aussi bien par le caractère de l'écriture que par la variété des *langues* employées.

Dans chacun des numéros du *Ligth*, comme dans la plupart des revues de langue anglaise, on peut lire des correspondances ou des articles plus ou moins développés dans lesquels la doctrine des Réincarnations est traitée et le plus souvent combattue. Mais jusqu'ici nous n'avons trouvé, pour opposer aux faits chaque jour plus nombreux qui attestent la réalité des réincarnations, que des arguments soit d'une logique nullement irrésistible, soit, et surtout, de sentiment où domine une *forte dose* de pitié dédaigneuse.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Dans *Luz y Union*, Jose Alberto de Souza Couto publie le résumé d'un volume dont il annonce la prochaine apparition en français. Dans les deux N^os^ que nous avons sous les yeux, l'auteur raconte que, d'abord sceptique déterminé, mais intéressé par la lecture de certains ouvrages, il résolut de chercher à voir par lui-même. A cet effet, il constitua un groupe intime et bientôt les phénomènes se développèrent. Un esprit se manifesta au lieu de celui qu'il appelait et donna des communications écrites à l'envers et dans les langues inconnues du médium, arabe, anglaise, égyptienne, latine, etc.

Constancia consacre les principaux articles de trois numéros consécutifs à démontrer que la théorie de l'extériorisation des forces, invoquée par Lombroso, ne suffit pas pour expliquer tous les phénomènes spirites. Nous ne croyons pas que Lombroso soit aussi exclusif et nous pensons que cet excellent observateur accepte, comme la plupart des spirites de nos jours, la division si bien établie par Aksakof en spiritisme et animisme.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

Les Annales des sciences psychiques

de ce mois, renferment un compte rendu intéressant des expériences d'Aksakof, faites en 1883 avec Kate Fox, une des fondatrices du mouvement spirite actuel. M. Petrovo Solovovo a jugé utile de faire suivre ces expériences d'un commentaire vraiment extraordinaire. Il croit bon de faire des réserves sur des bruits aussi intenses que ceux que produiraient des coups de poing faisant vibrer toute une paroi d'armoire, ou des coups donnés avec toute la force d'un homme frappant sur la table avec une bûche, parce que l'un de ses amis pouvait faire entendre des craquements avec son pied posé contre le pied d'une table ! ! Il ne tient même pas compte de la façon dont Mme Boutlerow avait emprisonné les pieds du médium. On voit combien le désir de se faire passer pour un critique avisé auquel il ne faut pas essayer d'en conter, peut faire écrire de sottises. Les doigts de pied de M. Solovovo sont proches parents du long péronier de joyeuse mémoire.

M Van Eeden publie des remarques sur quelques expériences avec Madame Thompson, le médium de M F. W. H. Myers. Ce brave docteur ne sait trop à quel saint se vouer, au milieu des explications si diverses qui ont été données. La révélation de faits que lui seul connaissait ne lui suffit pas, car il croit y voir de la lecture de pensée ; si c'est un fait vrai qu'il ignore, c'est la clairvoyance qui est en jeu, car pour lui elle est universelle et comprend le passé, le présent et l'avenir. Il est bon d'ajouter que jamais un récit ne nous a permis de constater un semblable pouvoir chez aucun sujet, aussi est-il bien inutile de faire de semblables hypothèses parce qu'elles ont le tort grave de ne s'appuyer que sur l'imagination. C'est comme si on disait « Supposons que New-York se trouve dans la plaine Saint-Denis ! » Eh non ! ne supposez pas cela, puisque c'est absurde, sans quoi tout le monde verra que vous divaguez.

La Revue des Etudes psychiques

publie, d'après un numéro des *Proceedings of the Society for psychical Research*, les éloges de F. W. H. Myers prononcés par le professeur Olivier Lodge, William James et M. Ch. Richet. Voici ce dernier discours très intéressant en ce qu'il montre l'influence du savant Anglais sur le fluctuant professeur de physiologie français :

Le temps n'est pas venu encore où pourraient être mis en pleine lumière le mérite et la gloire de Frédéric Myers. La postérité et l'histoire ne feront que rendre son nom plus illustre ; car son œuvre vaste et profonde est de celles que le temps doit singulièrement grandir. Aussi bien n'a-t-il jamais eu le succès de ce que l'on appelle la réputation, ou la célébrité, choses vaines qu'il estimait à leur faible valeur.

Il avait de plus hautes aspirations; sur toutes choses, l'amour désintéressé de la vérité, la passion de la connaissance. Sans être un mystique, il a eu toute la foi des mystiques, et par un heureux assemblage de qualités intellectuelles, en apparence contradictoires, il combinait cette foi avec une sagacité et une précision toutes scientifiques Psychologue pénétrant, expérimentateur rigoureux, philosophe profond, il avait aussi toute l'ardeur d'un apôtre.

La grande œuvre qu'il a laissée est incomplète, comme toutes les grandes œuvres : mais l'impulsion donnée à la recherche a été si puissante, que sans aucune exception tous ceux qui désormais étudieront par des méthodes scientifique les sciences dites occultes seront forcés d'être ses élèves. La voie a été tracée de main de maître, par lui. Le développement admirable que nous entrevoyons pour ces sciences dans un avenir plus ou moins lointain, aura toujours Myers pour initiateur. *Principium et fons*. Il sera le maître de la première heure, le héros qui, abordant résolument des problèmes jusque-là considérés comme insolubles ou absurdes, aura ouvert à l'humanité tout un monde illimité d'espérances. (1)

Mais je ne ferai pas ici l'analyse de son œuvre. Ce serait une tentative prématurée, et, de ma part, téméraire. On me permettra seulement dans cette réunion où plane la mémoire de notre illustre ami, de rappeler quelques souvenirs personnels. En donnant à notre émotion respectueuse cette forme concrète, et pour ainsi dire anecdotique, nous resterons très près de lui encore. Heureux si je puis faire revivre le souvenir de celui qui a été notre inspirateur et notre guide à tous.

C'est à l'occasion des premières expériences publiées par la Société des recherches psychiques que j'entrai en relation avec Myers et Gurney, et tout de suite, après échange de quelques lettres, la sympathie fut profonde.

Je lui racontai ce que j'avais vu, et je lui fis part de mes espérances. Elles étaient moins vastes que les siennes, et tout d'abord j'étais tenté de l'accuser de crédulité, mais peu à peu il arriva à me convaincre, si bien que presque malgré moi, toutes les fois que j'avais un peu longuement causé avec lui, je me sentais ensuite comme transformé. Peu d'hommes autant que lui ont exercé une influence directrice sur ma pensée. Je trouvais en effet en lui non pas cette foi aveugle et crédule qui accepte toutes les fantaisies qu'une imagination sans critique sévère inspire à ses enthou-

(1) Nous nous permettrons de faire observer à M. Ch. Richet que quelqu'un a inauguré la science psychique, bien avant M. Myers, auquel nous nous plaisons à rendre hommage, mais sans oublier, comme le fait le savant physiologiste, Allan Kardec, dont l'œuvre magistrale domine au XIXe siècle celle de tous ses continuateurs, et qui, lui, a véritablement ouvert la voie dans laquelle toute une phalange de savants s'est engagée.

NOTE DE LA RÉDACTION.

siastes ; mais le culte de la rigueur scientifique, l'amour de la précision et une érudition sûre, sagace et perspicace. Aussi, toutes les fois que quelque phénomène intéressant dans le domaine des sciences occultes se présentait à moi, ma première pensée était-elle toujours : « il faudra montrer cela à Myers, et savoir ce qu'il en pense. »

Et c'est ainsi que nous avons pu tous deux, en maintes occasions, à Kalmar en Suède, en Saxe à Zwickau, à l'île Roubaud en France, à Paris et à Cambridge, étudier ensemble quelques-uns de ces phénomènes déconcertants, compliqués, qui par le mélange du vrai avec le faux semblent défier à la fois notre scepticisme et notre crédulité.

Je ne peux me rappeler sans émotion ces voyages, ces excursions charmantes où l'esprit de Myers se livrait tout entier. Attentif aux moindres détails, scrutant toutes les conditions expérimentales, proposant des dispositions ingénieuses, infatigable dans son activité à la recherche, inaltérable dans sa confiance, il relevait mon courage souvent abattu, et ne me permettait pas le désespoir ou le découragement. Combien de fois n'avons-nous pas cru avoir surpris la clef du grand mystère ! Et quelle énergie ne lui fallait-il pas pour ne pas se laisser troubler par la surprise de quelque misérable incident, qui nous faisait retomber à terre après avoir conçu de sublimes espérances !

Certes, si je suis resté, malgré tout, confiant dans la science des phénomènes psychiques, c'est à lui que je le dois. Sans lui, je serais revenu, probablement sans retour, à la science classique, positive, cette science dont il ne faut jamais dire de mal ; car c'est la base la plus solide sur laquelle puisse s'affirmer une conviction, mais enfin dont on peut, sans calomnie, dire que ses vues sont parfois très courtes.

Si nous ne devions accepter que ce qui est prouvé d'une manière absolument irréfutable, nous serions réduits à bien peu de chose. Le mécanisme du monde ambiant est un mécanisme assez grossier, dont nous connaissons, tant bien que mal, les termes principaux ; mais nous avons soif d'aller au-delà. Il nous faut autre chose que ce mécanisme dont nous ne comprenons même pas l'essence. Nous avons besoin d'hypothèses plus hardies. Et la science ne peut vivre sans ces hypothèses, qui s'avancent beaucoup plus loin que les démonstrations : pour féconder la science, l'hypothèse est nécessaire. Certes la critique scientifique est indispensable ; mais il faut savoir distinguer entre l'audace qui conçoit toutes les plus grandioses hypothèses, et la sévérité scientifique qui n'admet que la démonstration impeccable.

Voilà ce qui rendait l'influence de F. Myers si profonde ; c'est qu'il avait une audace sans limite dans ses hypothèses. Il croyait fermement à un autre monde — moins grossier et moins barbare que le monde mécanique qui frappe nos vues rudimentaires ; — mais il ne se croyait pas pour cela, comme tant de spirites, hélas ! autorisé à négliger les règles d'une précision expérimentale scrupuleuse.

A l'île Roubaud, quand avec Lodge et Ochorowicz nous étions en présence des faits extraordinaires fournis par Eusapia Paladino, que de longues et attachantes conversations sur tous ces grands problèmes qui nous passionnaient ! Ce temps passé, déjà lointain, restera un des souvenirs les plus charmants de ma vie. Et dans cette hospitalière maison de Leckhampton, où j'ai passé de si douces heures, que de souvenirs encore je pourrais évoquer !

C'est à Myers qu'est dû pour une bonne part le succès des congrès internationaux de psychologie, Paris 1889, Londres 1893, Munich 1896, Paris 1900. Grâce à lui un accord, qui paraissait à première vue impossible, a pu être réalisé : l'union entre la science psychologique classique et la science psychique, cette psychologie future à laquelle notre illustre ami travaillait avec tant d'ardeur. Ce n'était pas précisément une tâche facile que d'apprivoiser les psychologues et philosophes de profession, accoutumés à lire Platon, Aristote, Locke et Kant plus qu'à étudier les phénomènes de *transe*, et d'hypnose Pourtant Myers y a réussi. Il a pu introduire dans les séances de ces congrès les données des sciences, si mal à propos dites occultes, la télépathie, les prémonitions, la suggestion mentale, etc Non pas qu'il ait voulu faire pénétrer de vive force ces connaissances dans les esprit rebelles, mais au moins a-t-il fait admettre qu'elles avaient quelque valeur, qu'il fallait les discuter, et non les repousser par des *à priori* dédaigneux. Nul plus que lui n'était qualifié pour cette réconciliation ; sa parole était toujours respectée ; ses conseils toujours écoutés. S'il a été parfois blâmé par les spirites qui le trouvaient trop timide, il a été non moins énergiquement accusé de témérité par les philosophes ; mais les uns et les autres, spirites et philosophes, étaient, en dernière analyse, forcés de s'incliner devant la rigueur de sa dialectique, et la sévérité de ses méthodiques critiques

Assurément Myers n'a pas assisté au triomphe définitif de son œuvre — quand donc un triomphe est-il définitif ? Mais au moins il aura vu l'évolution provoquée par lui, grandir rapidement. Aujourd'hui personne ne raille plus ceux qui parlent de télépathie et de pressentiments, et de suggestion mentale (1) et d'autres phénomènes encore, qui excitaient il y a vingt ans les plaisanteries et presque la commisération des personnes soi-disant raisonnables. Aujourd'hui, grâce à Myers et à ses vaillants collaborateurs, tout un monde nouveau nous est offert, et il faut, en explorateurs que rien n'effraie, y pénétrer. La tâche est devenue plus facile. Le chemin est largement ouvert. L'indifférence et l'hostilité du public et des savants officiels ont été vaincues. Tous les hommes qui réfléchissent ont fini par comprendre qu'il y a là des trésors de vérités nouvelles, plus vraies et plus fécondes que toutes les vérités anciennes. Ce n'est pas le renversement de la science d'autrefois ; c'est l'avènement d'une science incon-

(1) Sauf M. Bérillon ! ! (n. d. l. r.)

nue, riche en promesses, et même ayant déjà donné un peu plus que des promesses. (1).

La dernière fois que j'ai vu Myers, ce fut en août 1900, à ce Congrès de Psychologie en lequel il avait mis tant d'espérances. Il y apportait le récit très documenté de ses expériences avec Mme T..., expériences admirables qui avaient entraîné sa conviction profonde et inébranlable. Mais déjà la maladie l'avait frappé, et il lui fallut toute son énergie pour pouvoir assister à nos séances.

Mais peu lui importait la maladie. Il avait, dans ses études, ses expériences, ses réflexions, acquis la conviction que la conscience survit à la destruction du corps, et la mort lui apparaissait comme un passage à une existence nouvelle, une sorte de délivrance, que parfois même il hâtait de ses vœux. Malgré toute sa tendresse pour les siens, malgré le respect et l'admiration de tous ceux qui le connaissaient, il aspirait à entrer dans l'avenir qu'il voyait ouvert devant lui ; et il est mort, doucement, plein de joie, plein de confiance.

Son nom ne périra pas, son œuvre est indestructible. Certes ses amis conserveront fidèlement le souvenir de cette chère mémoire ; jamais ils n'oublieront tant de charme, tant de sagesse, tant de pureté et d'élévation intellectuelles ; mais lorsque ceux-ci auront à leur tour, dans quelques rapides années, disparu, le nom de F. Myers restera tout aussi vivant et respecté. Il sera le *maître*, le premier maître. C'est lui qui aura donné le signal d'une science nouvelle ; et son nom sera placé en tête de cette psychologie future qui peut-être éclipsera toutes les autres connaissances humaines.

* *
*

Nous étudierons dans le prochain numéro les articles publiés par M. Jules Bois dans le *Matin*.

(1) Les Spirites ne disent pas autre chose depuis 50 ans.



Souscription pour l'œuvre des Conférences

Listes précédentes.	36 fr.
M. Brunet.	10
	46

Les sommes reçues sont versées tous les mois entre les mains de M. Duval, trésorier du comité de propagande.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lectenrs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass nº 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 5 — ANNEE 7e Prix du Numéro : 1 franc NOVEMBRE 1901.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

Etudes sur la médiumnité

(*Suite*)

Nous avons parlé dans notre dernier numéro du rayonnement fluidique ; pour faire comprendre ce terme et définir notre pensée, nous croyons utile de fixer le sens que nous attachons à ce mot, pris souvent dans des acceptions très différentes et qui a été l'objet de bien des critiques ; d'ailleurs cette étude se relie directement à nos recherches présentes.

Partant des faits si nombreux et si bien constatés de la télépathie, nous constatons qu'entre deux individus A et B, il y a une certaine relation, puisque B voit le fantôme de A le même jour et à la même heure où il survient un événement grave dans la vie de A. Nous savons, par la multiplicité des cas observés, que le hasard ne peut pas produire des coïncidences aussi nombreuses, comme l'établit avec certitude le calcul des probabilités. Il y a donc entre l'accident de A et la vision de B une relation de cause à effet. De quelle nature est cette relation ? Comment détermine-t-elle une hallucination véridique, c'est ce que nous cherchons à comprendre.

Quelques écrivains religieux qui ont étudié ces phénomènes, veulent y découvrir une intervention spirituelle, bonne ou mauvaise, suivant les cas, de sorte que lorsque B a une hallucination, c'est qu'un ange ou un diable en est l'auteur. Outre que cette hypothèse n'explique rien — car il faudra toujours comprendre comment l'action purement spirituelle d'un être supra-terrestre, immatériel, se traduit dans le cerveau matériel de B. par une hallucination — elle a le tort grave de faire intervenir des agents dont l'existence elle-même n'est pas établie, (1) c'est-à-dire d'expliquer

---

(1) Nous savons que les Esprits, autrement dit les âmes des hommes qui ont vécu sur la terre, survivent dans l'espace, parce qu'ils établissent leur personnalité par des preuves intellectuelles (style, pensées, sentiments, connaissances de l'esprit identiques à ceux qu'ils possédaient ici-bas) et physiques (écriture,apparition, photographies, empreintes, mou-

l'inconnu par l'inconnu, ce qui est contraire à toute méthode scientifique.

Il nous paraît plus raisonnable de procéder par induction, de marcher du connu à l'inconnu en assimilant ces phénomènes à ceux que l'étude du magnétisme a mis en évidence. Nous avons vu que la suggestion mentale s'exerce d'une manière fréquente entre personnes qui vivent ensemble, parce que les pensées ont une action extérieure en se traduisant par des attitudes du corps, des jeux de physionomie, des mouvements involontaires produits par les émotions, des senteurs cutanées, etc ; puis expérimentalement entre un magnétiseur et son sujet, tous deux étant dans la même pièce, sans aucun signe physique, paroles, gestes, attitudes, etc., après, dans des chambres séparées, et enfin à grande distance. Tous ces faits expérimentaux sont de la même famille ; ils ont entre eux de si évidentes analogies que les uns, les derniers, ne sont qu'une extension des premiers, et que la distance n'est plus qu'un facteur secondaire qui ne change rien à la nature intime des phénomènes. Tout nous conduit donc à penser que les faits télépathiques sont de même nature, puisqu'ils exigent pour se produire les mêmes conditions, chez l'agent et le percipient, que celles qui sont nécessaires entre le magnétiseur et son sujet. Nous constatons comme résultat final que la pensée de A s'est transmise à B, il faut se demander par quel intermédiaire et sous quelle forme s'exerce ce transport.

Est-ce la pensée elle-même qui voyage ainsi dans l'espace ? Nous ne le pensons pas, parce qu'une pensée ne nous paraît pas pouvoir exister autrement que dans le moi. C'est un phénomène subjectif, sans réalité en dehors de l'être pensant. Mais la pensée ne se produit jamais pendant la vie sans que le cerveau entre en jeu, et nous savons que le résultat ultime de l'action physiologique est un mouvement. Il ne s'agit donc pas ici de matérialiser la pensée, comme certains nous accusent de le faire, elle reste toujours, en

---

lages qui reproduisent son type terrestre), mais nous n'avons jamais constaté dans les séances spirites l'existence de diables ou d'anges, c'est-à-dire d'êtres exceptionnels, supra-terrestres, n'ayant jamais vécu sur la terre. Jusqu'à nouvel ordre, nous considérons l'existence de telles entités comme absolument hypothétique.

soi, un événement spirituel, mais de faire comprendre la nature variable du corrélatif dynamique qui la représente.

Normalement, la pensée se transmet par la parole, l'écriture ou le geste, c'est-à-dire qu'éclose dans l'âme, elle est obligée d'emprunter au cerveau ses modes d'activité pour passer du subjectif à l'objectif, pour pénétrer dans le monde physique, pour sortir du corps. Il lui faut l'action nerveuse pour innerver les muscles, qui font vibrer les cordes vocales, lesquelles à leur tour ébranlent l'air. Ces transformations successives sont des représentations variées de la pensée, mais ne sont pas la pensée elle-même, pas plus que la vibration électro-magnétique d'un conducteur téléphonique n'est la parole. Pour que la pensée soit transmise, il faut que les vibrations de l'air soient recueillies par l'oreille, transportées par les neurones au cerveau, et c'est alors seulement qu'a lieu le véritable phénomène intellectuel, c'est-à-dire que l'esprit, en les percevant, leur attribue un sens.

Ainsi la pensée peut être représentée matériellement et lorsque nous parlons de transport de la pensée, il reste bien entendu qu'il s'agit simplement de son corrélatif dynamique, de ce qui donnera naissance à une pensée en pénétrant dans l'esprit. Il ne faut jamais perdre de vue que l'âme n'atteint pas la nature extérieure; elle n'en a que des représentations internes, sous forme de mouvements très variés auxquels, dès l'enfance, elle a été habituée à donner un sens. C'est lorsque mon cerveau a été très souvent ébranlé par des vibrations qui s'élèvent au nombre formidable de 740 mille milliards par seconde, que l'on m'a appris que je percevais la couleur violette. C'est l'impression du rouge qui m'est donnée si les vibrations sont au nombre de 380 mille milliards par seconde. Il en est de même pour toutes les couleurs et les formes, qui sont représentées centralement par des vibrations très diverses, d'une rapidité inconcevable. Les sons, les odeurs, les sensations musculaires ou tactiles sont également dues à des mouvements ondulatoires évidemment différents les uns des autres, puisque nous ne les confondons pas.

Réciproquement, toutes nos pensées sont accompagnées, elles aussi, par des ondulations nerveuses qui leur correspondent et sont probablement semblables chez tous ceux qui habitent le même pays et parlent la même langue, puisque l'éducation a façonné l'esprit

à donner un sens précis à chacune de ces associations vibratoires qui composent les mots.

Cette théorie est celle de la science, comme il est facile de s'en assurer en lisant le passage suivant que nous empruntons au discours prononcé par le professeur Ch. Richet, au Congrès britannique pour l'avancement des sciences à Douvres, en 1899 : (1)

Le monde qui nous environne se présente d'une manière toute différente aux yeux des savants et aux yeux du vulgaire. Pour le vulgaire, il y a des choses extérieures douées de certaines propriétés qui paraissent inhérentes aux objets, et qui sont définies seulement par les impressions faites sur nos sens. Un objet est chaud, lumineux, électrique, pesant ; et il semble à tous que la chaleur, la lumière, l'électricité, la pesanteur soient des réalités, des forces distinctes de l'objet lui-même.

Mais le savant a une autre conception des choses. Il conçoit le vaste univers comme formé par quelque chose d'indéfini qui s'appelle la force, et il sait que cette force peut se manifester de manières très différentes, en produisant certains mouvements d'apparence particulière. Des faits inombrables nous donnent presque le droit de dire que la force est une, et qu'elle ne revêt à nos sens des aspects si divers que parce que les mouvementsqu'elle provoque ne sont pas de même qualité.Ils varient de nombre,de fréquence,de rapidité, de forme ; et, suivant ces modalités variées, ce que nous percevons et ce qui se produit, c'est chaleur, électricité, lumière ou attraction.

Mais malgré cette diversité,les mouvements de cette force se transmettent de la même manière ; *c'est par le mode vibratoire.*

Les physiciens ont pu, par d'admirables études, dans lesquelles les plus hautes mathématiques doivent intervenir, connaître la forme de quelques-unesde ces vibrations. Mais même pour celles que nous ne connaissons pas bien, nous avons *le droit* de dire que ce *sont des vibrations, des ondes*.

Je n'ai pas besoin d'insister sur ce phénomène de l'ondulation et de la vibration. Vous en avez un exemple très simple en voyant ce qui se passe dans l'eau ébranlée par la chute d'une pierre. Il se fait un mouvement qui va s'élargissant par cercles concentriques, et, dans chacune de ces ondes, on peut distinguer deux périodes : l'une dans laquelle le liquide s'éloignedu niveau primitif, période d'*aller* ; l'autre pendant laquelle il revient au niveau primitif, période de *retour*. Quand le liquide est revenu au même niveau, l'onde est terminée.

De même si on frappe un pendule, on l'écarte par ce choc de sa position d'équilibre ; il s'éloigne (période d'aller), puis il revient au point primitif (période de retour).

(1) Ch. Richet. *La vibration nerveuse. Revue scientifique*, 23 décembre 1899.

Ondulations et vibrations, c'est toujours un même phénomène, très varié quant à la forme ; mais essentiellement constitué par quelque chose d'identique, *le mouvement ondulatoire d'un fluide*. Quoique ce fluide soit très hypothétique, si vous voulez, nous l'accepterons sans discussion, et nous dirons que chaleur, électricité, lumière, pesanteur sont des vibrations ondulatoires de *l'éther*.

Il s'en suit que le monde extérieur, avec tous ses aspects, diversifiés à l'infini, ses colorations et ses formes, *n'est que l'ensemble des vibrations diverses de la force*. Ces vibrations, de qualités et d'énergies très diverses, agissent sur l'être vivant et produisent en lui des sensations.

Or il est vraisemblable, — et j'essayerai de vous le prouver tout à l'heure, — que ces vibrations du monde extérieur n'agissent sur nos sens qu'en provoquant en nous une autre vibration nécessaire pour qu'il y ait perception et sensation. La vibration nerveuse nous apparaît donc *comme l'aboutissant et le terme ultime des vibrations extérieures*. S'il n'y avait pas de vibrations nerveuses, il y aurait encore assurément dans le monde toutes les vibrations qui existent actuellement, mais celles ci ne pourraient produire aucun effet psychologique. La conscience humaine ne serait pas atteinte par les vibrations du monde. L'être vivant, par le fait de sa vibration propre, est le réceptacle, le microcosme sur lequel viennent à tel moment se concentrer les diverses vibrations de l'univers, et l'univers n'est accessible à notre connaissance que par cette vibration même.

Nous admettons parfaitement, avec le savant physiologiste, que, normalement, l'intermédiaire de la vibration nerveuse est indispensable pour donner à l'âme la perception du monde extérieur ; mais ce que nous contestons, au nom de l'expérience, c'est que ces vibrations du cerveau soient le terme ultime des transformations. Nous savons que l'âme est unie à une forme de la matière, infiniment quintessenciée, à laquelle les spirites ont donné le nom de périsprit. Toutes les ondulations nerveuses ébranlent ce corps éthéré, de même que toutes les pensées le font vibrer, car il est l'intermédiaire obligatoire entre l'âme et l'enveloppe matérielle, et c'est parce qu'il est incorruptible et inséparable de l'âme, que c'est en lui que s'enregistrent, s'incorporent tous les genres de mémoire qui permettent à l'esprit de conserver son individualité après sa séparation du corps terrestre. Nous l'avons déja rappelé souvent, l'existence du périsprit n'est pas simplement une nécessité logique ou une hypothèse vraisemblable, son existence est un fait qui se démontre par des preuves nombreuses. Pendant la vie, on photographie l'âme séparée du corps (expériences de MM. Istrati, Hasdeu, Glandinning,

Volpi, de Rochas etc. (1). Si l'âme est suffisamment objectivée, pendant le dégagement, elle peut faire voir sa main fluidique et laisser des empreintes sur du noir de fumée ou de la terre glaise (expériences avec Eusapia, à Rome), ou d'autres parties de son corps (le pied droit d'Eglinton). Après la mort, les mêmes phénomènes établissent la certitude que l'âme possède encore le corps fluidique, puisque par la photographie, (Wallace, Thomson etc.), par les empreintes Zôllner, Aksakof, etc.), par les matérialisations (Crookes, Harrison, Gibier, Aksakof), nous en avons la démonstration complète.

C'est l'âme seule qui possède la faculté de voir et de ressentir, et ceci n'est pas douteux, puisque tous les phénomènes de clairvoyance montrent qu'elle voit et décrit avec exactitude des phénomènes qui se passent au loin, alors que les yeux du corps sont fermés et que les obstacles matériels interposés empêcheraient la vision ordinaire, même si les yeux étaient ouverts. Il n'est donc pas exact de dire que si la vibration nerveuse n'existait pas, l'âme ne pourrait prendre connaissance de l'univers. Ceci n'est vrai que pendant la vie, lorsque l'âme est dans le corps, et nous venons de voir que l'affirmation est trop absolue puisqu'elle peut parfois en sortir. Nous n'avons pas à rechercher en ce moment quels genres de vibrations donnent à l'âme la perception du monde extérieur par voie extra-sensorielle, nous y reviendrons plus tard, mais ce qu'il fallait noter au passage, ce sont les affirmations doctrinales de la science officielle laquelle, en dédaignant les recherches des spirites, se prive du moyen d'expliquer logiquement des phénomènes dont elle ne peut plus aujourd'hui récuser la réalité, après les travaux entrepris par les membres de la *Société anglaise de recherches psychiques* et par les savants spirites dans le monde entier.

Pour en revenir à la transmission de la pensée, nous devons nous demander en premier lieu si les ondulations de la force nerveuse qui représentent la pensée peuvent sortir du corps pour se propager dans l'espace et aller frapper un autre cerveau. Nous ne le pensons pas et cela pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, parce qu'il est établi expérimentalement qu'un nerf coupé, dont on rapproche les deux parties de manière à les

(1) Gabriel Delanne. *L'âme est immortelle*. p. 210 et suiv.

joindre intimement, ne peut plus transmettre l'action nerveuse. « Je n'ai jamais compris, dit Brown-Séquard, comment un homme intelligent et connaissant les principes fondamentaux de la physiologie peut admettre une telle transmission (celle de la force nerveuse d'un individu à un autre) alors que l'étudiant le moins instruit sait combien sont vains, après la section d'un nerf moteur, les efforts, les désirs, la volonté de mouvoir la partie paralysée. » Ceci nous paraît tout à fait exact et si l'existence de cette énergie nerveuse ne peut pas être prouvée directement dans l'organisme humain, autrement que par les mouvements des muscles, il semble encore plus difficile d'en admettre la présence hors du corps, puisqu'elle est localisée dans l'organisme nerveux. Les expériences de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité ne sont pas en contradiction avec les remarques précédentes, puisque la force nerveuse qu'un sujet hypnotique perçoit sous forme de couches brillantes, concentriques au corps, est renfermée dans le périsprit, dans la forme vaporeuse qui la contient, et s'arrête à une distance qui est précisément la limite d'extériorisation de l'enveloppe de l'âme.

En second lieu, parce que la forme d'énergie qui transmet la pensée ne paraît pas rentrer dans le cadre des forces physiques ordinaires, dont l'énergie nerveuse fait certainement partie. Cette opinion est celle des sagaces auteurs des *Phantams* qui disent: (2)

Nous pensons que nous avons prouvé par l'observation directe que deux esprits peuvent communiquer entre eux par des moyens que ne peuvent expliquer les lois scientifiques connues, et nous affirmons que, par nos recherches sur les phénomènes les plus élevés du magnétisme, nous en sommes arrivés à un point où certains faits étranges prennent un aspect intelligible. Il me semble tout à fait improbable que la télépathie puisse recevoir *une explication purement physique*, bien que cette explication soit logiquement concevable. Il est difficile en effet de compter au nombre des forces matérielles, une force qui, *à l'encontre de toutes les autres, semble n'être point diminuée par la distance ni arrêtée par aucun obstacle.* Si donc la télépathie est un fait démontré, il faut introduire dans l'ensemble des faits d'expérience un élément nouveau *qui créera un sérieux obstacle à la synthèse matérialiste*. Cette conception d'un esprit actif et indépendant du corps, tout à fait nouvelle dans la science expérimentale, (pas pour les spirites, qui l'ont signalée depuis 50 ans) se retrouve dans les formes les plus élevées de la religion. Nos expériences suggèrent l'idée qu'il peut exister entre les esprits des relations *qui ne peuvent s'exprimer en*

(2) Myers, Gurney et Podmore. *Les Hallucinations télépathiques*, p. 7.

termes de matière et de mouvement, et cette idée jette une nouvelle lumière sur l'ancienne controverse entre la science et la foi. Si les faits que nous allons éudier sont établis, la science ne pourra admettre plus longtemps *qu'il soit impossible que* D'AUTRES INTELLIGENCES QUE CELLES DES HOMMES VIVANTS *agissent sur nous*. Nos recherches ne peuvent fournir d'appui à aucun dogme particulier; ce qu'elles peuvent montrer, c'est que les témoignages humains relatifs à des faits surnormaux peuvent être dignes de foi, *et qu'il y a dans l'homme un élément capable d'être impressionné par des forces surnormales*.

Troisièmement, les membres de phrases que nous avons soulignés viennent confirmer pleinement les communications spirites qui nous enseignent que dans l'erraticité les esprits communiquent entre eux par la transmission de la pensée ; et là, il ne saurait, évidemment, être question de force nerveuse, puisqu'elle a disparu en même temps que le corps humain.

Ajoutons enfin que la transmission de la pensée n'est arrêtée ni par les obstacles ni par la distance ; qu'elle n'est pas non plus réfractée ou réfléchie, ce qui exclut définitivement l'explication par une des formes connues de l'énergie, Il ne saurait donc s'agir ni de l'air, ni des mouvements connus de l'éther sous les aspects de la chaleur, de la lumière, de l'électricité ou du magnétisme.

Mais alors, si cette transmission de pensée est au-dessus des lois physiques, elle échappe complètement à nos prises et à nos moyens d'observations et il sera difficile, sinon impossible, de connaître sa nature. Nous pensons que ce problème peut recevoir une solution détournée en employant certains artifices que les récentes découvertes faites dans le domaine de la matière moléculaire mettent à notre disposition. Cette recherche sera exposée dans notre prochain numéro.

(*A suivre*) GABRIEL DELANNE.

L'identité des Esprits

Séance du 18 août 1901.

Sont présents, M. et Mme L... et le Dr Dusart :

Médium, Mme L...

Le médium tombe en transe et dit : « Je suis l'esprit de V..., ancien instituteur à G... (Nord), où je suis resté après avoir pris ma retraite et où je suis mort, laissant une veuve avec de nombreux

enfants, dont l'un, peu développé, fait les courses à la gare ; un autre est pâtissier.

« J'avais des habitudes d'intempérance, qui ont provoqué mes fréquents déplacements et ne m'ont pas permis de faire aucune économie. Aussi ai-je laissé ma femme et mes enfants dans une fort triste situation. »

Toutes ces affirmations ont été confirmées par une lettre reçue de la mairie de G.., dans laquelle on ajoute qu'un troisième fils est boulanger.

Même séance

Le médium dit : « Je suis un esprit bien malheureux ! Ma conduite a toujours été mauvaise ; j'ai fait le mal à ma femme et aux autres et j'ai fini par être assassiné.

« Je me nomme F... ; j'ai fait un congé dans la Légion étrangère, puis j'ai été douanier, et j'ai donné ma démission pour devenir garde particulier dans une localité belge, voisine de la frontière.

« Ma femme était petite et bossue ; je la battais et je l'ai même blessée, après quoi je me suis frappé moi-même. Plus tard j'ai été attiré dans un guet-apens et j'ai été tué par un braconnier.

« Je souffre atrocement et je voudrais, pour obtenir un soulagement à mes souffrances, pouvoir venir en aide à ma femme et à la petite fille que j'ai laissées malheureuses sur terre ».

Des renseignements pris par M. L... et par moi, il résulte que la mort de F... a été suivie d'un procès en cour d'assises, qui a révélé les faits suivants. F... était grand, bien bâti, fier de ses avantages physiques et grand coureur de femmes. Attiré dans un rendez-vous nocturne par un mari trompé, il fut tué d'un coup de fusil. Au cours des débats, il fut représenté comme faisant un bon ménage avec sa femme, ce qui a été contredit par sa communication, ainsi que par les attestations des personnes les plus honorables auxquelles je me suis adressé dans mon enquête, aussi bien dans le pays de sa femme, en France, que dans celui où il termina ses jours. De chaque côté il m'a été répondu que F... était un mauvais mari, brutal avec sa femme à laquelle il infligeait les plus mauvais traitements, sa réputation, contrairement à ce qui a été dit dans le procès, était mauvaise. Cependant il ne m'a pas encore été possible d'obtenir de renseignements du médecin qui a dû soigner sa femme

blessée. Il est possible que la malheureuse ait demandé que le fait fût tenu secret.

Le médium n'a pas connu le procès et s'il l'eût connu, il n'y aurait pas appris les mauvais procédés de F... envers sa femme, puisque le contraire y a été affirmé, sans doute pour le rendre plus intéressant.

Séance du 29 septembre 1901.

Sont présents : M. et Mme D... ; Mme Vve B..., Mlles B..., M. et Mme L... et le Dr Dusart.

Médium Mme L...

Le médium tombe en transe et dit : « C'est moi, c'est perdu ici ; c'est moi pas venu jamais en l'France, etc... et continue dans son jargon flamand-français que nous parvenons à traduire comme suit : « Je m'appelle V... Marie, et mon mari s'appelle D... ; nous habitions Nieuport près d'Ostende. Mon mari était capitaine d'un bateau qui ne faisait pas le commerce, mais la pêche. Il restait absent environ six mois chaque année. Au moment de son dernier voyage, j'étais dans un état de grossesse avancée et je suis accouchée d'une fille, mon quatrième enfant, avant le moment où j'attendais son retour. Cette fois, j'allai sur la plage attendre l'arrivée du bateau et je le vis revenir avec un autre capitaine ; mon mari avait péri en mer. Dans l'état où j'étais comme nourrice, je fus si frappée, que je tombai malade et mourus en quelques jours. Aujourd'hui je recherche mes quatre enfants ; je suis bien malheureuse et je vous demande de m'aider à les retrouver. »

M. L... connaissant un nommé D..., installé depuis quelque temps dans le pays, lui demanda quel était le nom de sa mère. Il apprit qu'elle s'appelait V..., le nom donné par la bouche du médium. Ce fils confirma le récit qui nous avait été fait dans la séance du 29 septembre, racontant comment son père avait été blessé dans une tempête et précipité dans la mer, sans que l'on pût lui porter secours. Lui-même, Alfred D..., le fils aîné, accompagnait son père dans cette campagne de pêche. Il ajouta que lui, ainsi que son frère et ses deux sœurs, avaient été élevés par la charité publique et séparés pendant longtemps. Ce n'était que depuis peu qu'il avait pu retrouver les divers membres de sa famille. Tous ces détails, ainsi que le nom de la femme D... étaient absolument inconnus de tous les assistants à la séance. Dr DUSART.

A M. l'abbé Méric

Un peu d'histoire.

(*Suite et fin*)

Laissons la dogmatique et voyons un peu, en n'en prenant que la fleur, les leçons de morale pratique données aux troupeaux chrétiens par leurs pasteurs crossés, mîtrés et tonsurés sous la haute direction papale, catholique et romaine. Dès le quatrième siècle, Ammien Marcellin nous apprend où en étaient, chez les successeurs de saint Pierre, les vertus apostoliques : « Pour moi, dit-il, j'avoue volontiers que cette chose (la papauté) a de quoi tenter toutes les ambitions. Quiconque y parvient est sûr de sa fortune. Au besoin les présents des femmes y pourvoiraient. Splendidement vêtu, l'évêque de Rome roule en char magnifique et sa table est plus somptueusement servie que celle des rois. » Le jugement est récusable venant d'un payen, me direz-vous, l'abbé. Soit, mais récusez-vous saint Basile le grand qui ne trouve pas d'expressions assez énergiques pour flageller l'ignorance et l'orgueil des pontifes romains, et saint Gérôme qui, venu à Rome pour s'édifier, se sauve au désert pour fuir la ville papale *cette infâme paillarde couverte d'écarlate* (V. sa lettre à Marcella).

Nous avons vu les exercices variés de saint Libère en fait d'infaillibilité pontificale ; inutile d'y revenir. Son successeur l'espagnol Damase était, il faut croire, de moins facile composition. Il venait de se faire élire par ses partisans tandis que le diacre Ursin se faisait consacrer par les siens dans la basilique Julia.

Damase, suivi d'une bande armée, court assiéger son rival. Les portes de la basilique sont enfoncées, le massacre commence, l'incendie achève sa victoire.

Le lendemain on retira des décombres fumants cent trente-sept cadavres (*Amm. Marcel., Hist. lib. XXVII.*)

Après cet exploit, le saint Père se consacra à la propagation des vertus chrétiennes. Accusé et, semble-t-il, convaincu par les diacres Calixte et Concordat d'adultères et autres accrocs à sa sainteté, il se justifia en composant un poème sur la *virginité*, fit des miracles et fut reconnu par l'église du bois dont on fait les saints. Saint Damase priez pour nous ! !

Un de ses successeurs saint Léon dit le Grand, après le supplice de Priscillien et de ses co-sectaires, mit en honneur la fameuse maxime : l'Eglise a horreur du sang — *abhorret a sanguine Ecclesia* — sous réserve toutefois qu'elle doit poursuivre à mort les hérétiques en chargeant les princes chrétiens d'exécuter ses sentences, « afin que, ajoute saint Léon, les coupables par la terreur des supplices, aient recours aux remèdes spirituels pour le salut de leur âme. » (*S. Léonis Magn epistol. XV ad Turrib. épiscop*).

Pour ne pas enfreindre cette règle de charité, le pape Virgile (537-575) s'étant fait livrer par Théodora, la courtisane couronnée son co-pape Silvère l'expédia, sous la garde de prêtres, dans l'île de Palmaria en le condamnant à mourir de faim. Au neuvième jour, le condamné respirant encore, pour ne pas verser son sang, on l'étrangla. Rome a mis Silvère au nombre des martyrs et l'a sanctifié en maintenant Virgile au catalogue de ses papes légitimes ; ajoutons au grand scandale du cardinal Baronius, une des lumières de l'Eglise qui administre au dit Virgile les épithètes « d'intrus, de loup dévorant, de voleur avec effraction, d'antechrist auprès duquel les scélératesse de tous les papes schismatiques ne sont que des peccadilles ». (*Baron., annal. eccl,, ad anno 538*) Peccadilles, soit ; mais le mot est peut-être un peu faible, appliqué à un Grégoire V et à un Calixte II qui traitèrent leurs compétiteurs en papauté de la façon que nous avons vue.

A quoi bon multiplier les citations ? Nous aurions de quoi en remplir un volume. Contentons-nous de constater que durant le moyen-âge, la foi et la morale, sous la direction des successeurs de saint Pierre, portèrent les fruits qu'on en pouvait attendre. L'obscurcissement de la conscience et l'abrutissement de l'esprit devinrent l'idéal religieux. Les couvents se multiplièrent et, dans la plupart, nonnes et moines se firent un devoir de croupir dans la double crasse de l'intelligence et du corps. Pour y mourir en odeur de sainteté, il fallait ne jamais se laver et vivre en bon accord avec sa vermine, preuves qu'on avait renoncé à toutes les vanités terrestres.

Dans les cures, les évêchés, à l'enseigne de tous les saints, s'étalaient les sept péchés capitaux, et dans plus d'un monastère et même au Latran des vices innommables. Quoi ! les dépendances du saint

siège devenues d'abominables cloaques et ce siège lui-même devenu la sentine du monde ?

Ecoutez, Seigneur Méric, Baronius, le grand annaliste de votre église : « Siècle de fer ! siècle de ténèbres ! L'abomination de la désolation était dans le temple du Seigneur. Combien elle était difforme, horrible, cette Eglise romaine lorsqu'il n'y avait que d'infâmes prostituées pour la gouverner, faisant et défaisant les papes selon leurs caprices, distribuant les évêchés et, chose plus effroyable encore, faisant asseoir sur la chaire de saint Pierre leurs bâtards et leurs amants » (*Baron., annal, ad ann 900 : et sequent.*)

Le tableau est de main de maître ; seulement il y manque un trait que saint Bernard s'est chargé d'y ajouter : « Sans compter les fornications, les adultères, les incestes, des prêtres se souillent de passions et d'actes abominables. Cependant on vit Sodome et Gomorrhe, où régnaient ces monstruosités, consumées par le feu du ciel ». (*S. Bernard., De conversione cap. XX*).

Voulez-vous quelques détails ? En 898, Sergius III est élu en même temps que Jean IX. Mal soutenu par son parti, il s'enfuit en Toscane avec sa maîtresse Marosie, fille de la patricienne Théodora qui gouvernait Rome, depuis plusieurs années, par ses amants qu'elle faisait passer de son lit sur le trône pontifical. En l'espace de sept ans, Rome voit ainsi défiler cinq papes dont Christophe le dernier. Rentré en maître à Rome (905) à la faveur d'une émeute, Sergius inaugure son pontificat en condamnant Christophe à mourir de faim. Ensuite il renvoie à l'enfer l'âme de Formose, un de ses prédécesseurs que Jean IX en avait tirée après une solennelle réhabilitation.

Quelques années avant, Etienne VI avait fait déterrer, mutiler et jeter au Tibre le cadavre de Formose, en punition, disait-il, de ses infamies. Il est bon d'ajouter que l'année suivante, ce même Etienne était étranglé par les Romains exaspérés de ses crimes de tout genre, ce qui fait dire à Baronius que « entré comme un voleur dans l'Eglise, il en sortit avec les honneurs de la corde qu'il avait bien mérités ».

Quant à Sergius, lâchant la bride à ses instincts, il édifia si bien la chrétienté que Baronius est d'avis que « le taureau d'airain de Phalaris, dans ses flancs rougis par la flamme, n'aurait pu faire endurer à ce monstre tous les supplices qu'il méritait. » Sergius ne

trôna que quelques années, son genre d'aspostolat use vite les meilleurs tempéraments.

Trois ans après sa mort, Théodora, qui n'avait pas donné sa démission de faiseuse de papes, faisait sacrer Jean X, ci-devant petit diacre, joli garçon, qu'elle avait préalablement élevé à la dignité d'archevêque de Ravenne. Elle avait compté sans Marosie, sa fille et sa rivale, qui s'était mis en tête de papifier un charmant bâtard qu'elle avait eu de Sergius. Le représentant de Dieu de la fabrique de Théodora fut étouffé sous un matelas et, trois ans après, le fils de Marosie prit sa place sous le nom de Jean XI, ayant si bien profité des leçons maternelles qu'il mourut bientôt d'excès de débauche, idiot et gâteux.

Vingt ans plus tard, Marosie, tenant à maintenir la papauté dans sa famille, donnait pour chef à la Chrétienté, sous le nom de Jean XII, son petit-fils Octavien à peine âgé de dix-huit ans et qui ne fut, dit le cardinal Baronius, en vérité que « un avorton, un semblant de pape, un pape de théâtre. » (956-964). Si Jean XII avait été papifié à dix-huit ans, Benoit IX eut l'honneur, à *douze ans*, de représenter Dieu sur la terre. Il s'acquitta si bien de sa mission, que Victor III, un de ses successeurs « se refuse, écrit-il, à parler de la vie de ce sectateur de Simon-le-magicien dont aucune expression ne saurait peindre la turpitude et l'horreur. » (*Victor pap III, Dialog. Lib III*).

C'est regrettable pour votre thèse, seigneur Méric, à quelque date du Moyen-Age qu'ait siégé la papauté, elle a propagé la *malaria*, la putridité morale qui lui est propre — ce que se plut, entre autres, à constater le cardinal Hugues, légat de sa sainteté Innocent IV. Par suite de démêlés avec l'empereur Frédéric II, Innocent avait dû se réfugier avec sa cour à Lyon. Son légat trouva plaisant de déclarer publiquement que « avant l'arrivée du pape, il n'y avait que trois à quatre mauvais lieux à Lyon ; à son départ, il n'y en avait plus qu'un, occupant toute la ville du levant au couchant. » (*Matth. Paris ; Hist. angl. ad. ann.* 1251).

A l'appui de Hugues, mais sur un autre ton, Alvarez Pélagie, grand pénitencier de Jean XXII, nous a laissé ses lamentations sur l'état de l'Eglise : « Hélas ! hélas ! s'écrie-t-il, combien de religieux de l'un et l'autre sexe ont établi dans leurs couvents des lieux de prostitution où, comme dans des *gymnases d'impudicité*, les jeunes

gens des familles les plus distinguées s'exercent à la plus immonde débauche, au vice innommé. » (*Alv. Pelag., De planctu Eccles., Lib. II, c. 2*).

Et ainsi de suite ; la papauté et l'infaillibilité furent dévolues, dans l'espace de quelques siècles, par la plèbe, les courtisanes et la prêtraille à une quarantaine de chenapans rivalisant de vices et de cruauté avec les pires despotes du Bas-Empire. Aussi ne mentionnerons-nous que pour mémoire la papesse Jeanne (9me siècle) qui accoucha dans une procession entre le Colysée et l'église de Saint-Clément. En vain l'Eglise voudrait rayer de son catalogue papal cette bévue du Saint-Esprit. Il est assez regrettable que la fameuse chaise de *probation* établie après cette aventure pour s'assurer *manu tactuque* du sexe de l'élu, il est regrettable que le portrait de Jeanne, conservé jusqu'au XVIIIe siècle à sa place dans la série des portraits des papes en l'église de Sienne, il est regrettable que plus de soixante chroniqueurs catholiques, dont Encâs Sylvius, qui devint le pape Pie II, confirment l'existence de la papesse Jeanne et s'opposent à l'escamotage de sa mémoire.

Bagatelle, passons. Que n'aurions-nous pas à dire des procédés de l'Eglise pour sauvegarder la foi et les mœurs pendant la durée du Grand Schisme de 1378 à 1431. La plume se refuse à remuer les fanges du bourbier au milieu duquel papes contre papes, jusqu'à cinq à la fois, chacun soutenu par sa faction, ses conciles, s'attaquent, se poursuivent, s'accablent réciproquement d'outrages, de malédictions, d'accusations infâmes, achètent, vendent, revendent le souverain pontificat, font argent de tout, de Dieu, du Diable et des saints pour satisfaire leur ambition ou leurs passions débordées. N'en retenons que ceci qui mérite sa place parmi les merveilles catholiques :

C'est à la veille de cette période, sans analogue dans l'histoire, qu'est venue à la papauté l'idée de vendre à prix fixe la rémission de tous les crimes. Sa Sainteté Jean XXII (1316-1334) trouvant une mine d'or dans l'idée fit publier le *tarif* de la Sacrée Pénitencerie apostolique, plus tard revu et complété par Léon X, qui abandonna une partie des profits à sa sœur Magdeleine peu repentie. Désormais il fut loisible de tuer ami ou ennemi, père, mère, frère, sœur, de consommer le péché contre nature, tous les incestes imaginables et les plus monstrueux sacrilèges. Pour peu que le souve-

nir en fût gênant, on s'en débarrassait moyennant quelques ducats versés à la caisse de la Pénitencerie. Absolution et liberté de recommencer aux mêmes conditions.

Non, non, me direz-vous, l'abbé, il est impossible que l'infamie humaine ait jamais pu descendre jusque là. — Non, alors consultez les *Taxes de la Pénitencerie catholique*, introduction, traduction et texte par Dupin de Saint-André, 1879, (librairie Sandoz.)

Admettons, m'objecterez-vous ; mais ne faut-il pas tenir compte de l'état des mœurs en ce moyen-âge où tous les éléments sociaux, pêle-mêle roulent, s'agitent, se heurtent dans une inextricable confusion ? — D'accord, Seigneur, mais l'assistance indéfectible du Saint-Esprit, qu'en faites-vous, que devient-elle alors ?

Eh ! bien, passons-la sous silence à la faveur de ces temps de troubles exceptionnels. Venons à cette Renaissance de l'esprit humain et de la conscience chrétienne à laquelle on est convenu d'accorder une part magnifique à la papauté. Le siècle de Léon X, cela sonne admirablement. En Italie, les arts, les sciences, les lettres, dans leur commune résurrection, éblouisssent le monde. Seulement ce grand siècle, en ce qui concerne la morale, commence à Alexandre VI, le Borgia d'atroce et immonde mémoire, et finit à Sixte-Quint en passant par Paul III et Paul IV, de mémoire rien moins qu'édifiante, et saint Pie V, ex grand inquisiteur et promoteur des tueries de la Saint-Barthélemy. (*Epistol : Pie pape V ; lib. III, n. XI*). C'est le beau temps où toute approbation est donnée à Rome aux théories de Mariana sur l'assassinat politique et à celles de Sanchez sur le mariage desquelles il n'est honnête de parler qu'en latin.

Mais au moins doit-on convenir que Léon X, l'illustre pontife dont le nom brille entouré d'une auréole, etc., etc. — Oui, je sais, je connais le cliché. Dommage que Paul Jove, l'historien panégyriste de l'illustre pontife, gâte un peu la gloire de son héros en nous apprenant que « les brillantes qualités de Léon étaient trop souvent obscurcies par des habitudes de débauche poussées jusqu'à faire ses amours (*adamare*) de jeunes et jolis valets de chambre appartenant aux plus nobles familles d'Italie. (*Paul. jov., vita Léonis*) Si nous en croyions Varillas dans ses *Anecdotes florentines...*, mais n'allons pas plus loin... la pudeur, vous comprenez, l'abbé.

Ne citons qu'en passant Paul III qui, pour se tenir en belle humeur, nous raconte Benvenuto Cellini qui approchait de près sa Sainteté, faisait une... soulographie en règle chaque semaine — *una crapula gagliarda*. De même, Innocent X qui vivait publiquement avec sa belle-sœur dona Olympia, faite par lui princesse de San Martino, en lui abandonnant, avec le gouvernement de son cœur, celui de l'Eglise. En vertu de cet abandon, la signora trafiqua si bien de ses charmes, des évêchés et des bénéfices ecclésiastiques que, à sa mort on trouva dans ses coffres plus de deux millions d'écus d'or. (*Vita di dona Olympia dal abbate Gualdi. — La belle-sœur d'un pape par A. Dubarry.*)

Soyons indulgents, passons l'éponge sur les faiblesses de l'illustre protecteur des arts, des lettres et des jolis garçons et sur celles de ses émules. Est-il permis de là passer, non plus sur des faits individuels, mais sur un fait appartenant bien en propre à la papauté ? Rome, on sait, est de vieille date la patrie de la *buona roba* et l'argent n'y a pas d'odeur. En conséquence, toute fille de joie et de bon vouloir était tenue, en ces glorieux temps, de partager avec l'Eglise les profits de sa charitable industrie. Rien de plus naturel alors, en parlant des revenus de certains bénéficiers que de faire le compte de cette façon :

« Il a deux bénéfices et une cure de tant de ducats et trois b... qui lui rendent chaque semaine tant de Jules ». (*Cornel. Agrippa, De vanit scienc., Cap.* LXIV).

Est-il permis, dis-je, de passer sous silence les innombrables fraudes opérées sur l'ordre ou sous les auspices du Saint-Siège à toutes les époques : fausses chartes de donation de Constantin, de Charlemagne et autres ; fausses Décrétales, inventions de textes sacrés et profanes, décrets conciliaires apocryphes, canonisation de saints problématiques, invention de reliques livrées à l'adoration des fidèles, telles que six mamelles de sainte Agathe, cinq corps de saint André, deux corps et trois têtes de sainte Anne ; treize têtes, huit bras et deux cervelles de saint Jean-Baptiste, trente corps et cinq têtes de sainte Julienne, etc., etc. ; enfin, comme reliques superlatives, un joli lot de cheveux de la sainte Vierge et plusieurs fioles de son lait, et, pour bouquet au milieu de cette admirable collection, divers nombrils et prépuces de N. S. Jésus-Christ.

(*Traité des supersti. p. l'abbé Thiers. — Diction. des reliq. p. Collin de Plancy*).

Excusez-moi, seigneur abbé, si, en faisant cette rapide revue des beautés de votre Eglise, j'en ai laissé dans l'ombre bon nombre d'autres qui mériteraient d'être mises en lumière. Cette simple revue me semble néanmoins suffisante pour en déduire une conclusion justifiée par les textes et les faits, et cette conclusion, la voici :

Depuis dix-huit siècles que Jésus est venu accomplir sa mission divine dans notre monde, y répandre la bonne nouvelle, annoncer aux enfants des hommes que dans l'amour de Dieu et du prochain et la pratique de la justice sont résumés la loi et les prophètes, où en est encore aujourd'hui cet amour, où en est cette pratique ? Pour en juger il suffit d'ouvrir les yeux. Sous les brillants oripeaux de ce que nous appelons notre moderne civilisation, que de tares, de plaies, d'ulcères, de purulences s'offrent aux regards dès qu'on prend la peine de soulever le voile menteur qui les dissimule. Il n'est besoin seulement que de supputer, en ce dernier siècle, combien de frères chrétiens se sont entregorgés dans des guerres déchaînées par la sottise ou l'orgueilleuse folie, la féroce convoitise de singes ou de tigres à face humaine ; de se demander combien, dans les basiliques de votre Sainte Eglise, il a été allumé de cierges, brûlé de cassolettes d'encens, chanté de Te Deum pour célébrer ces glorieuses boucheries, pour rendre grâce à Sabaoth, au Dieu des armées,de tout ce sang versé.Il suffit d'observer ce qui se passe dans les basses aussi bien que dans les hautes couches sociales. A tous les degrés, les appétits ne diffèrent que de nom, ne visent qu'un but : jouir, jouir à tout prix, par tous les sens, sans regarder aux moyens — le coup politique, le coup de bourse, le coup de trahison, le coup de couteau. Il suffit de se demander comment il se peut que, au milieu de la surabondance des éléments de la vie, des misérables meurent de faim ; comment dans les États chrétiens qui ont nominalement rayé de leur code la servitude, on trouve tout naturel qu'elle se maintienne sous mille formes déguisées, naturel que la tourbe humaine engraisse de sa sueur et de sa misère des oisifs, favoris de la fortune, et leur abandonne, de gré ou non, ses femmes, ses filles pour entretenir leur appétit de chair fraîche ou faisandée et estampillée officiellement ; de se demander où en

est la famille, le respect de la femme, le respect de l'enfance, le respect de soi-même ; de parcourir dans les feuilles publiques la quotidienne et interminable série des vols, des meurtres, des suicides, des scandales, des violences, des turpitudes de tout genre dont s'empare, après coup, la littérature courante pour affriander sa clientèle avide d'émotions dépravantes.

Mais à quoi bon poursuivre ce tableau de débâcle morale ? Je ne vous apprendrais rien, l'abbé, que vous ne connaissiez aussi bien que moi. N'est-ce pas le thème que vous et vos confrères vous vous complaisez à développer à vos pieux auditeurs ou lecteurs pour les maintenir dans le giron béni de l'Eglise. Les uns et les autres, vous parlez d'or, et vos homélies peuvent faire suite à celles de saint Jean Chrysostome, je le veux bien. Vous n'oubliez qu'une chose, c'est de nous apprendre à quelle source il faut remonter pour trouver la cause première de l'anarchie morale où, pour l'heure, nous nous débattons misérablement ; de nous apprendre, dis-je, que c'est au sein même de votre Eglise qu'il faut aller la chercher.

Nous recueillons les fruits de ses doctrines et de ses pratiques. Les peuples comme les hommes deviennent ce qu'ils sont selon les enseignements et les exemples qu'ils ont reçus et d'autant mieux qu'enseignements et exemples leur sont venus de plus haut. Et qui donc, durant quatorze siècles, s'est arrogé, de droit divin, la direction des esprits et la manipulation des consciences selon ses vues et à son profit exclusif ? Qui ? si ce n'est votre Eglise, laquelle, aujourd'hui encore, prétend, envers et contre tout, garder ce monopole intangible ? Relisez le *Syllabus*.

En définitive, quelle aura été son œuvre — ramenée à sa dernière expression — sinon de ménager graduellement à l'humanité, sous le couvert de l'Evangile, le passage d'un paganisme à un autre, de l'adoration d'Isis ou de Déméter à celle de la Vierge noire ou blanche, de la crainte du Tartare à celle de l'enfer et des chaudières de Satan, du fatum antique au fatum de la prédestination ; du Jupiter tonitruant au Jéhova buveur de sang et se délectant à la fumée de la chair grillée des contempteurs de sa majesté carnifex ? Du moins le Jupiter aux sourcils redoutables se contentait-il de simples hécatombes, moyennant quoi il consentait à mettre une sourdine à son tonnerre et même à sourire dans sa barbe des sottises humaines.

Son remplaçant, le Dieu catholique, ne pouvait s'accommoder de si maigres sacrifices. Le moins qu'on devait orthodoxement lui offrir, c'étaient les hécatombes humaines, ainsi l'enseignaient, le commandaient les ministres chargés de l'exécution de ses décrets souverains. Et durant des siècles et des siècles, ces holocaustes se succédèrent et la boucherie catholique ne chôma guère. La boucherie ! eh ! oui, l'abbé, permettez-moi de vous rappeler la guerre des Albigeois, et le riant midi de notre France, sur les ordres de la papauté, inondé de sang, jonché de cadavres et de ruines pour servir de premier établissement à l'inquisition qui y inaugurera ses chambres de torture et ses autodafés ; après, le massacre des Vaudois, ceux de nos guerres de religion, les tueries de la Saint-Barthélemy, de la guerre de Trente ans et, comme dernier épisode, les glorieuses dragonnades de notre roi-soleil qui, sous l'inspiration de ses évêques et de Rome, dépeupla son royaume de ses plus fidèles et plus industrieux sujets en vue d'auréoler sa mémoire entre celles de Constantin et de Théodose (Bossuet, *Orais. funèb. de Letellier*).

Livrée, soumise de siècle en siècle à cet enseignement théorique et pratique, que pouvait devenir la pauvre conscience chrétienne ? ce qu'elle est devenue, ce qu'elle est encore ; les causes engendrent inévitablement leurs conséquences. Est-il donc étonnant que, sous les influences morbides d'un long passé, pour la plupart, nous conservions par héritage un fond tout à la fois de barbares et de grecs du Bas-Empire, ne répugnant à aucun sophisme suffisamment enrubanné de rhétorique, à aucune iniquité si nous voyons profit à récolter, à aucune défaillance de l'honneur dès que l'occasion se présente de nous faufiler parmi les desservants du veau d'or et d'avoir part à la desserte de ses autels ?

Le veau d'or ! mais qui donc a plus dévotieusement contribué que votre Eglise à le mettre en honneur, à l'installer dans ses palais, ses basiliques, ses chapelles où les dieux de fabrique catholique ne figurent guère que comme enseignes industrielles ? J'en appelle, seigneur abbé, à Léon XIII, votre suprême autorité en toute matière. A qui s'adressent ses plus constantes approbations, ses bénédictions les plus paternelles, suivant en cela l'exemple de ses vénérables prédécesseurs ? sinon à ses chères congrégations de toute cornette et de tout capuchon dont la multiplication lui réjouit le cœur. Et, tout bien considéré, quel est le but capital de ces bandes enrégi-

gimentées sous des bannières de saints plus ou moins problématiques ? sinon de drainer l'épargne des naïfs, de soutirer des milliards sur lesquels le Vatican prélève sa dîme contre bénédiction en retour.

Si la papauté en est là, de concert avec ses chers coopérateurs, où peuvent en être les troupeaux paissant sous la houlette de ces bons pasteurs ? Voyons, l'abbé, ne prêtent-ils pas un peu à rire, ces bons pasteurs, quand on les entend épuiser le fonds et le tréfonds de leur rhétorique à déplorer les progrès de l'incrédulité et de l'irréligion, les ravages du scepticisme et du matérialisme ? Il est impossible de nier la réalité des faits ; mais il est difficile aussi de ne pas se souvenir à ce propos d'un certain bout de dialogue au parlement autrichien : L'archevêque de Vienne, lors de la discussion des lois confessionnelles, se lamentait, avec toutes les prosopopées de circonstance, sur l'impiété du siècle, quand le doyen des ministres prenant la parole : « Ce n'est que trop vrai, monseigneur, l'incrédulité fait des progrès déplorables. Mais qui fait les athées ? C'est vous. »

Un dernier mot, l'abbé : Avant de nous inviter à « admirer et aimer davantage la beauté, l'unité, l'autorité et les fermes espérances de l'Eglise catholique », peut-être n'eussiez-vous pas mal fait de revoir votre histoire ecclésiastique. Quant au Spiritisme, sur lequel vous me paraissez faire de la copie pour votre Revue, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, croyez-moi, étudiez-le d'abord, prenez la peine d'examiner si les principes sur lesquels il se base sont conformes aux lois de la raison, aux lois de la conscience et de la science, aux lois du progrès et de la vie et de surcroît, aux préceptes de l'Evangile, après quoi, seigneur abbé, on en pourra causer avec vous.

En résumé, sur quoi est fondée la doctrine catholique ? sur l'arbitraire divinisé et sur l'absorption de la raison et de la conscience dans la foi aveugle béatifiant son aveuglement. Sur quoi, la doctrine spirite ? Sur la justice divine présidant à l'éternel développement de la vie dans la lumière, vie et lumière exactement mesurées aux êtres dans leurs existences successives selon leurs besoins, leurs efforts et leurs acquis ou mérites divers. *Ceci tuera cela.*

T. TONOEPH.

Relation de dix seances
AU CIRCOLO MINERVA

Expériences faites à Gênes avec le médium Eusapia Paladino

PAR LE PROFESSEUR G. PORRO (1)

(*Suite*)

La grande table arriva au milieu de la chambre avec grand fracas ; le piano droit fut déplacé d'un mètre environ, et ouvert. Parmi les déplacements dignes d'attention, il faut mentionner celui d'une bouteille pleine d'eau qui allait d'une table à l'autre, se couchant, versant de l'eau, se redressant sans être endommagée : à la fin de la séance, on la trouva renversée sur le bord de la grande table dans une position telle, qu'il était impossible de comprendre comment elle n'était pas tombée à terre avec les mouvements désordonnés de la table.

Tous ces phénomènes avaient lieu dans l'obscurité ou avec la faible lumière dont j'ai parlé ; mais au début de la soirée, plusieurs lévitations se produisirent en pleine lumière, durant de 3 à 10 secondes au moins. Les phénomènes de coups frappés dans la table ou le tambourin, et correspondant avec ceux que le médium donnait en l'air avec son poing, ont pu être observés dans d'excellentes conditions de contrôle et de lumière. La première partie de la séance eut un caractère plus précisément expérimental, les phénomènes semblant *provoqués* par notre propre volonté. Eusapia aime beaucoup ces phénomènes sur lesquels elle attire notre attention avec insistance, s'adressant surtout à ceux d'entre nous qui semblent portés à une interprétation fondée exclusivement sur l'extériorisation de son énergie. Cette sollicitude du médium pour provoquer des phénomènes distincts du type plus singulier et compliqué de la série médianimique démontre, à mon avis, la parfaite bonne foi d'Eusapia et la différence substantielle des phénomènes de l'une et de l'autre catégorie.

Mercredi, j'ai finalement réussi à voir des lumières, moi aussi,

(1) Extraits du travail publié par le *Sécolo* XIX, de Gènes. Mai-Juin 1901

et étant donné la simultanéité des impressions obtenues par plusieurs d'entre nous, je suis obligé maintenant de les classer parmi les phénomènes objectifs certains. Je m'étais plaint de ne pas voir les lueurs lorsque je sentis que *l'on me tirait par ma manche et par le bras* pour me faire tourner du côté de la salle où la vision tant désirée allait se produire.

La huitième séance eut lieu dans l'appartement du n° 6 et dans la même pièce où nous nous étions réunis pour la dernière (la 7[me]) ; le n° 3 manquait, et était remplacé par un habile électricien chargé de faire manœuvrer un tube de Crookes pendant la séance.

Mon but, en faisant cette expérience, était de voir dans ces phénomènes tellement influencés par les vibrations sonores et lumineuses, si les ondulations cathodiques spéciales auraient un effet appréciable.

Les variations d'intensité de la lumière, demandées énergiquement à chaque expérience par les intelligences occultes qui dirigent et produisent les phénomènes, correspondent à des exigences particulières, techniques, sur lesquelles nous ne pouvons formuler que de vagues appréciations et d'incertaines inductions. La fréquente requête de parler, au moment d'un phénomène important, démontre l'utilité des vibrations sonores.

Pendant un quart d'heure, il ne se passe rien et nous nous décidons à mettre le tube Crookes en action. Aussitôt la table se meut, mais il n'y a pas de phénomène intéressant. Nous allumons la lampe rouge, et nous obtenons une lévitation de brève durée et de peu de hauteur. Il y avait évidemment une difficulté, et nous finissons par comprendre que l'invisible demande à ce que l'on éteigne la lumière de l'antichambre, qui se reflète sur une toile blanche, tendue dans toute la largeur de la porte, disposition prise dans l'espérance d'obtenir des ombres noires se détachant sur le fond clair. Nous obéissons et les phénomènes se succèdent par intervalles : lévitations, contacts, mouvement d'objets en dehors de la chaîne ; très souvent, Eusapia a des mouvements comme pour aider à vaincre des obstacles indépendants de sa volonté : une chaise volumineuse avance peu à peu et finit par être soulevée et posée sur la table, d'où elle touche la poitrine du n° 1 et les épaules du n° 4, sur lesquelles elle appuie fortement.

Il est curieux de noter que pendant toute cette soirée les attouchements que ressentaient les personnes à la chaîne ou en dehors, et les contacts d'objets ou de meubles, eurent un caractère de rudesse, presque d'hostilité, contrastant avec la bienveillance des autres séances. Il semblait que de nouvelles entités se manifestaient, ou que nos anciens amis témoignaient de dispositions bien différentes des séances précédentes. Les manifestations par la table étaient incertaines, contradictoires ; on montrait une gaîté désordonnée à laquelle succédaient, sans transition, du malaise et du mépris. On bouleverse tout et on nous dit d'allumer pour nous faire juger du résultat. Nous obéissons et nous trouvons sur la table la chaise du n° 4 qui lui a été enlevée ; la grande table, dans l'embrasure de la porte, est renversée ainsi que l'harmonica et un plat de farine préparé dans l'espoir d'obtenir des empreintes. Nous rétablissons un peu d'ordre, et mettons à la chaîne le n° 10 à la place du n° 4 ; aussitôt commencent les *jeux de mains*. Le N° 10 est touché au flanc, à la tête, par une main large, chaude, qui le saisit par le collet et le pousse avec rudesse vers son voisin de gauche ; il reçoit dans le dos un coup qui lui cause une violente douleur. Le n° 4 et n° 10 sont en dehors de la chaîne, une petite table vient se placer entre eux et un meuble et y reste encastrée ; elle fait des sauts qui correspondent à des gestes en l'air d'Eusapia, cette table a une petite lévitation et retombe. Le médium appelle le n° 5 à la place du n° 10 et lui fait étendre la main au-dessus de la petite table ; saisissant la peau du dos de cette main, elle la soulève, et ce mouvement amène la lévitation du guéridon : le phénomène est répété plusieurs fois jusqu'à ce que la petite table arrive sur la grande. Comme la veille, le n° 5 est obligé de s'absenter ; après son départ, on fait l'obscurité et les coups frappés recommencent, d'intensité variée, et de rythmes curieux. Les rideaux se gonflent, il en sort une main (invisible) qui vient chatouiller l'oreille droite du n° 10. Un bouquet de fleurs qui était dans la salle voisine est apporté sur la table, près du n° 11.

La table se met à sauter avec un rythme presque de danse ; nous chantons à mi-voix une marche, des coups dans le meuble battent la mesure, et sont accompagnés par l'harmonica, la trompette, et une grande main qui frappe en cadence sur l'épaule du n° 10, puis fait mouvoir rythmiquement le menton du n° 11. Le tambourin

vole en l'air et heurte plusieurs fois la tête du n° 11. C'est le moment le plus curieux de la soirée. Dans la banalité des manifestations, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître une concordance intentionnelle des actes, qui ne pourrait s'exercer sans le concours de plusieurs forces intelligentes, préalablemenr coordonnées.

L'étrange concert se répète deux fois ; puis le guéridon qui était resté à terre, derrière le n° 10, est lévité, passe au-dessus de la tête du n° 10 et retourne sur la grande table où il est posé renversé, les pieds en l'air.

Nous varions encore les éléments de la chaîne : le n° 10 est le point de mire des jeux grossiers et peu agréables des invisibles ; on lui tire le collet, on le chatouille d'une manière intolérable, puis comme dédommagement, on lui fait des caresses.

Le rideau se gonfle, laissant deviner une forme arrondie qui s'allonge, présentant l'aspect d'un bras étendu au-dessus de la tête des assistants qui font la chaîne, puis disparaît.

La chaise du n° 10 lui est retirée, pendant que le guéridon se déplace sur la table et vient lui toucher le visage, puis elle lui glisse le long du dos, lui passe sur la tête et s'appuie contre ses épaules, pendant que le dossier est sur la table ; la position du n° 10 à la chaîne est extravagante et incommode avec cette chaise qui, enfin, retourne spontanément à terre.

Ce genre de plaisanteries peu gracieuses continue jusqu'à ce que nous demandions l'autorisation d'allumer le tube de Crookes : on nous le permet, et nous pouvons nous assurer que *les rayons cathodiques ne sont pas un obstacle* aux phénomènes. Les attouchements continuent, plus ou moins gracieux, les instruments volent en l'air et sont joués *simultanément* ; harmonica, tambourin, trompette, carillon. Le n° 10 qui est toujours persécuté, chatouillé, voit malgré la lueur cathodique une des habituelles lumières phosphorescentes.

On nous ordonne l'obscurité, nous entendons des coups formidables dans la table, le tambourin est enlevé et on gratte le parchemin avec rage.

A ma demande, on essaie l'expérience de Zöllner avec le médium Slade. Nous entendons parfaitement les anneaux battre l'un contre l'autre, jusqu'à ce que réduits en morceaux, ils arrivent entre nos

mains (à la chaîne ou en dehors) comme pour prouver l'inanité des efforts faits pour obéir à ma requête.

Deux mains touchent simultanément, en se croisant, le n° 10, au genou gauche et à l'épaule droite. Il annonce ce contact, attribuant celui du genou à la main droite; mais la table le dément énergiquement, et le même phénomène se répète pour démontrer l'erreur d'appréciation du n° 10. Le tambourin, réduit à l'état de bracelet, est enfilé au bras du n° 6, puis jeté sur ma tête brusquement, au point de me faire mal, et retourne au bras du n° 6. Une main me caresse; je le dis, et un coup très violent est frappé sur la table, suivi d'un coup de poing assez fort sur ma main.

Une ombre indistincte, que je distingue dans l'enfoncement peu éclairé de la fenêtre, se rend visible à tous; on dirait une main qui émerge tout d'un coup du rideau.

Il faut ajouter que la fenêtre est au quatrième étage d'une rue éclairée dans toute sa longueur par des lampes à arc suspendues au milieu. Il est impossible d'attribuer cette ombre à une action du dehors : du reste, elle obscurcissait temporairement le cadre éclairé de la fenêtre, rayé par les persiennes, paraissant plutôt venir de l'intérieur de la chambre, entre les vitres et les rideaux.

Une dernière période d'agitation suit la disparition de l'ombre. Les débris de parchemin du tambourin touchent plusieurs personnes et sont remis au n° 6. Le n° 11 reçoit un morceau d'anneau et une bande de fer, arrachée de force à la table à laquelle, ainsi que trois autres, elle avait été fixée pour la consolider.

Cette bande est toute courbée; la fracture récente se raccorde parfaitement au morceau qui reste, appliqué par quatre vis à l'un des pieds de la table.

La grossièreté générale des manifestations de ce soir, si différentes des caractères sympathiques habituels à John King, nous rappelle l'objection déjà ancienne de Gaetano Negri, fondée sur la trivialité des phénomènes, et en même temps la doctrine de l'Eglise attribuant les manifestations médianimiques aux esprits du mal (1).

(*A suivre*).

(1) Il est utile que les expérimentateurs constatent des différences dans les manifestations afin qu'ils se rendent compte des diverses agents qui interviennent, et n'attribuent pas tous les faits à un dédoublement du

Conseils de l'au-delà

VII

Le mal et la souffrance.

Au fond de la prison de chair dans laquelle vous êtes enfermés, vous n'apercevez, par une fente bien étroite, qu'une partie infime de la création, et vous voulez la comprendre tout entière, et vous voulez juger les actes du créateur.

*
* *

Ayant tout créé, dites-vous, il a créé le mal et la souffrance ; et vous raisonnez comme de petits enfants qui voudraient parler des grandes sciences humaines dont ils ne connaissent pas le premier mot.

*
* *

En face des immensités de la création, vous êtes encore plus petits que ces petits enfants, et c'est folie de votre part de vouloir remonter à l'origine des choses, de vouloir expliquer les causes créatrices, et de chercher à définir et à comprendre Dieu.

Votre orgueil doit s'incliner devant ce grand mystère, pour longtemps encore inaccessible à votre entendement. Seule l'âme évoluée peut le pressentir, car elle voit la route qui conduit vers Lui.

*
* *

Mais vous êtes aujourd'hui assez avancés pour comprendre que l'infinie Bonté n'a pas voulu faire souffrir l'être qu'elle appelait à la vie ; et ce serait de votre part une monstruosité de supposer le contraire, bien que vous ne puissiez pas toujours vous rendre compte de toutes les causes des souffrances que vous voyez autour de vous.

---

médium, comme cela a été déjà si souvent écrit. Si les observateurs priaient, non pas en marmottant des mots rituels, mais en faisant appel du fond de l'âme aux puissances supérieures de l'au-delà, ils formeraient une atmosphère psychique infranchissable pour les entités fluidiques de bas étages, et seraient à l'abri de leurs brutalités et de leurs grossièretés.

N. d. l. R.

*
* *

Retenez seulement ceci : c'est que nulle souffrance n'arrive à l'homme qu'*il ne l'ait méritée ou demandée*. — Il y a toujours dans la souffrance *épreuve ou expiation* : et, le plus souvent, sur votre terre, *expiation*.

*
* *

Comment pouvons-nous comprendre le Bien ?

Comment pouvons-nous expliquer le Mal ?

*
* *

Faire le Bien, c'est être bon, doux, charitable et juste pour tous ;

C'est faire toujours à votre frère ce que vous voudriez qu'il vous fût fait ;

C'est vivre suivant ce que vous dicte votre conscience qui ne vous trompe jamais quand vous l'interrogez.

Ces préceptes enseignés partout depuis des milliers de siècles sont bien simples :

Celui qui s'y conforme est heureux, et il crée le bonheur autour de lui.

*
* *

Faire le Mal, c'est nuire d'une façon quelconque soit à soi-même, soit à son prochain.

Lorsque l'homme s'abandonne à ses passions et à ses vices, il trouble l'harmonie de tout son être ; — il crée en lui le mal moral et le mal physique, et il souffre : — et la souffrance lui fait comprendre que les jouissances matérielles qui usent son corps et obscurcissent son âme, ne lui donnent pas un bonheur durable.

*
* *

Si le mauvais exemple qu'il donne est suivi,— et il l'est presque toujours, — il n'est plus la seule victime, et ses actes donnent naissance à d'autres maux et à d'autres douleurs.

Ainsi par sa faute, par le mauvais usage qu'il fait de sa liberté, la tache du mal s'agrandit autour de lui.

*
* *

Lorsque l'homme désobéit à la loi d'amour et de dévouement envers ses frères ; — lorsqu'il se laisse dominer par l'égoïsme, lorsqu'il est dur, orgueilleux et colère, – il fait naître, dans le cœur de ceux qui l'entourent, de mauvais sentiments ; — il sème

des pensées d'envie, d'amertume, de haine et de révolte, et il crée ainsi encore autour de lui le mal et la souffrance.

*
* *

En outre, par une juste loi à laquelle nul ne peut se soustraire, le mal retombe toujours sur celui qui l'a créé,et tôt ou tard la douleur, sous une forme quelconque, vient l'avertir qu'il n'a pas rempli son devoir. — Malheur à lui s'il reste sourd à ces avertissements.

*
* *

La misère qui engendre les maladies et les désespoirs vient de la paresse et de l'égoïsme.

— Les crimes des individus et les révoltes des peuples, viennent de l'injustice, de l'ignorance et des mauvais instincts.

Réfléchissez en outre combien sont nombreuses les souffrances physiques et morales qui sont nées et qui naissent tous les jours des progrès mal dirigés de votre civilisation ; et vous reconnaissez bien que vous en êtes les auteurs, puisque vous cherchez à les combattre ou du moins à les atténuer : mais les moyens que vous employez sont toujours incomplets.

*
* *

Pour faire disparaître ces fléaux, soyez toujours bons, soyez toujours justes. Donnez largement du travail à tous ; — Secourez les vieillards, les enfants et les faibles ; — et surtout *moralisez et instruisez*.

*
* *

Si vous étudiez de près les actions humaines, — si vous pouvez en suivre les conséquences, il vous sera facile de remonter à l'origine du mal, et vous constaterez toujours qu'il vient de vous, *de vous seuls :* — de l'amour exagéré de votre moi ; — de votre soif de jouissances ; — de votre méchanceté ; — de tous ces vieux restes de l'animalité dont vous avez tant de peine à vous défaire ; — et enfin, du mauvais emploi que vous faites de votre volonté et de votre liberté, de ces deux grands Biens qui vous ont été donnés pour vous élever sur l'échelle des élus.

*
* *

N'accusez donc pas le créateur des maux qui vous accablent : cette accusation est puérile, et elle ne peut venir que d'esprits ignorants et arriérés.

*
* *

Ne soyez pas orgueilleux : regardez toujours le mal avec indulgence et ne vous érigez pas en justiciers sévères.

Votre vie actuelle est pure, dites-vous : — c'est possible. — Mais que savez-vous du passé ?

— Pouvez-vous affirmer que vous n'êtes pour rien dans ces fautes et dans ces crimes ? — Pouvez-vous affirmer que vous n'avez pas poussé autrefois au développement du vice dans le but de profiter des bénéfices qu'il procure ?

— Aujourd'hui votre conscience plus élevée se révolte. — Ce n'est pas suffisant. — Il faut réagir et chercher, par la parole et par l'exemple, à réparer le mal que vous avez peut-être causé.

*
* *

Ne détournez jamais la tête en présence d'un malheureux qui souffre, et ne dites jamais : « Il a péché ; il faut qu'il expie. » Ces paroles seraient criminelles.

Il faut toujours avoir pitié des souffrants ; il faut toujours les secourir.

Savez-vous du reste, si vous n'avez pas été placé sur la route de cet homme pour adoucir l'expiation d'une faute dont la cause remonte jusqu'à vous ? Songez alors combien vous seriez coupable, si vous passiez sans vous arrêter auprès de cette douleur.

*
* *

Il est bien certain que si les hommes étaient en majorité bons, sages et justes ; — si tous leurs actes avaient pour but le bonheur général, — si, comme dans une petite famille bien unie, chaque membre de la grande famille humaine s'efforçait de rendre tous les autres heureux, il est bien certain que le mal et la souffrance diminueraient dans de grandes proportions.

Ils ont beaucoup diminué depuis les premiers âges de l'humanité ; ils diminuent chaque jour avec le développement des facultés morales ; les progrès sont sensibles, mais il en reste encore beaucoup à faire.

*
* *

Vous avez, et vous aurez encore longtemps sur votre terre une grande quantité d'esprits arriérés chez lesquels la notion du bien et du mal est encore obscure, et chez lesquels la matière opprime trop souvent la volonté.

Votre grand devoir est de dissiper l'obscurité qui enveloppe vos frères cadets, et de les amener au bien en leur apprenant à fortifier leur volonté pour diminuer la puissance de l'instinct.

*
* *

En travaillant sans relâche à l'amélioration des petits, des ignorants et des faibles, à leur élévation intellectuelle et morale, vous travaillez non seulement pour eux, mais aussi pour vous.

D'abord, vous les rendrez heureux, et la vue de ce bonheur est pour vous une juste satisfaction. — En outre, ceux que vous aurez fait progresser en feront progresser d'autres, et par suite, le bien augmentera sur votre terre dans une certaine proportion, et dès à présent, vous jouirez de ce Bien.

*
* *

Enfin, il ne faut pas oublier que dans vos existences futures, vous vous trouverez avec un grand nombre de ceux que vous aurez rendus meilleurs, dont vous aurez développé les bons sentiments, et que par suite, vous vivrez dans un milieu plus moral et plus élevé.

— Votre vie sera ainsi plus douce, plus facile, plus heureuse, et vous aurez contribué à créer pour vous et pour vos frères cet état de bonheur en augmentant, dès aujourd'hui, la somme du Bien et en diminuant celle du mal.

*
* *

Les grands principes de l'amour et de la solidarité appliqués à une seule vie, ne seront jamais compris. Jamais les hommes ne pourront admettre qu'ils doivent sacrifier leurs intérêts, leur bien-être, et même leur vie au profit des humanités futures qu'ils ne connaîtront pas et auxquelles aucun lien ne pourra les rattacher.

Cela est de toute évidence. — Il ne faut pas demander à la nature humaine, encore si imparfaite, plus qu'elle ne peut donner.

— Comme nous vous l'avons déjà dit, la masse, pendant longtemps encore, ne pratiquera le Bien que dans l'espoir de voir ce Bien récompensé ; — et pour qu'elle continue à marcher dans la voie qui développera ses qualités morales, il faut qu'elle soit convaincue que la récompense suivra toujours le Bien dans la succession des vies : — que nous sommes tous et pour toujours, solidaires

les uns des autres, et que nous ne serons réellement heureux que quand nos frères ne souffriront plus.

*
* *

Telle est la loi divine, grandiose et consolante qui nous régit tous ; — or si le cœur orgueilleux ne veut pas l'admettre, le cœur simple et bon la comprend.

*
* *

Les actes de l'homme, ainsi que ses paroles, ont, vous le savez, une grande influence sur sa conduite, et par suite sur la destinée de ceux qui l'entourent — Mais les pensées elles-mêmes ont une influence que vous ne soupçonnez pas.

Les pensées répétées, ou fortement accentuées, donnent naissance à des courants fluidiques très puissants. — Comme nous vous l'avons déjà dit, *elles prennent corps* — Elles vont alimenter les pensées similaires des êtres qui sont autour de vous ; — et, suivant le cas, elles élèvent les âmes et les portent au Bien, ou elles plongent dans un trouble malsain celles qui sont faibles ou peu développées.

Leur influence, heureuse ou néfaste, se fait toujours sentir, *soyez-en certains,* et vous créez ainsi, non seulement par vos actes et par vos paroles, mais aussi par vos pensées, soit le Bien, soit le Mal.

*
* *

Réfléchissez donc aux graves conséquences qui peuvent découler d'un simple acte de votre Esprit, et songez à la responsabilité que vous assumez, puisque vous êtes toujours libres, — et cela vous ne pouvez le nier, — de rejeter les mauvaises pensées et de n'accepter que les bonnes.

*
* *

Ces grands principes ont été enseignés par toutes les religions. Mais les vérités sur lesquelles ils reposaient, devaient être voilées aux yeux des hommes encore dans l'enfance et qui n'auraient pu les comprendre. Et les générations passaient le long des siècles sans connaître le pourquoi de la vie, sans savoir d'où elles venaient et où elles allaient, se contentant des quelques lueurs qu'on leur avait données pour éclairer leur route.

Mais aujourd'hui, de grands progrès se sont accomplis, et les intelligences ont besoin de connaître toute la vérité ; elle est indispensable pour que l'évolution continue et pour que l'humanité, consciente

d'elle-même, travaille de plus en plus à la réalisation de son bonheur en faisant disparaître le mal qu'elle a créé.

*
* *

La souffrance, bien que diminuée, existera cependant encore longtemps sur votre terre ; mais ceux qu'elle accablera la béniront.

Ce mot vous étonne, mais il est vrai. Ils la béniront, parce qu'ils sauront que cette souffrance est leur œuvre, et qu'ils l'ont créée soit dans cette vie, soit dans une vie précédente ; — parce qu'ils auront compris que c'est dans la douleur que les âmes s'affinent et se développent ; — que c'est la douleur qui donne à l'être encore arriéré l'énergie, l'expérience, le savoir et la sagesse qui lui permettent de dégager sa personnalité ; que l'âme enfin ne s'élève que sous le coup de fouet de l'épreuve, et que pour certaines natures, le pas en avant ne peut se faire que sous l'aiguillon.

*
* *

L'homme *seul crée le mal* : l'homme seul doit le faire disparaître pour amener sur la terre le règne du bien.

Comprenez bien la grandeur de cette tâche que vous avez tous à remplir : pour la mener à bonne fin, aucun effort, quelque petit qu'il vous paraisse, ne doit être négligé.

C'est en faisant le bonheur des autres que chaque individu crée le sien, et prépare le bonheur de l'humanité.

Quand cette grandiose évolution sera terminée, quand nous serons tous unis par la solidarité et par l'amour, *la loi sera accomplie*.

Que ces grandes vérités soient toujours présentes à votre esprit, et les tristesses de la terre vous paraîtront légères.

(*A suivre*) GÉNÉRAL A***

SOCIÉTÉ SPIRITE V. TOURNIER

Président d'honneur : L'ESPRIT V. TOURNIER

Le 28 septembre, huit personnes étaient réunies autour, et à un mètre de distance, du guéridon qui nous sert pour nos expériences. Une grosse ficelle de chanvre était tenue dans les mains de chacun de nous pour harmoniser les fluides.

Sur le guéridon étaient placés trois sonnettes, deux boîtes contenant papier et crayons et un petit accordéon.

Après 20 minutes d'attente, la table a glissé dans divers sens, des coups fortement frappés se sont fait entendre, et une sonnette s'est élevée en l'air en tintant.

Le commandant Tégrad ayant alors dit : Je prie l'Esprit de me lancer la sonnette à la figure et de ne pas se gêner pour me faire une blessure jusqu'au sang, la dite sonnette a frôlé son menton, frappant seulement son épaule. On ne pouvait répondre plus intelligemment : Vous voyez que je vise bien ; mais je ne veux pas vous blesser.

Puis il a été lancé des apports sur chacun de nous, des boules végétales à piquants qui s'aggrippent sur les habits, comme s'en lancent les enfants à la campagne. Nous avons fait la lumière pour reconnaître la nature de cet apport que chacun tâtait sur ses vêtements, puisque ces boules y étaient adhérentes. A la reprise, le docteur Ziefring a voulu se mettre du côté des médiums. Il est bon de dire que je mets les médiums à côté les uns des autres pour former ce que j'appelle « La pile magnétique ».

Au bout de 4 minutes, le guéridon, qui était à un mètre de chacun de nous, a glissé jusqu'aux pieds du docteur.

Le docteur a alors encerclé (c'est son expression) le dit guéridon avec ses pieds et ses mains, sans prévenir personne. C'était la première fois qu'il assistait à des expériences de ce genre, et quoiqu'il vînt de recevoir des preuves, il en réclamait encore.

Alors les boîtes ont opéré des glissements en frôlant ses bras, on a entendu le crayon écrire dans une des boîtes, et une des sonnettes aller tinter vers le plafond.

Me Salloc, le docteur, M. Sinard, M. X. architecte et M. Telmoron, ainsi que Mlle Gast, ne faisaient que pousser des exclamations : je suis touché.

Enfin M. Pinard a dit : Je tiens une main ; et à son voisin Telmoron : Prenez, voyez s'il y a le bras.

M. Telmoron a dit : Je tiens le bras. Tous émus, on m'a demandé de faire la lumière.

J'ai fait observer que la main allait se fondre à la lumière et c'est ce qui a eu lieu, mais il fallait voir la figure déconfite de MM. Sinard et Telmoron, croyant encore tenir la main de l'Esprit.

Nous avons recommencé et plusieurs personnes ont été touchées à la figure et sous le nez, comme pour faire sentir quelque chose.

Lorsque nous avons pensé que tout était terminé, nous avons fait la lumière ; nous avons aperçu alors une jonchée répandue sur le parquet, dans toutes les directions, de fleurs et d'herbes. Nous avons trouvé notamment une tige de blé avec son épi vert comme il aurait pu être un mois avant la moisson, et une tige d'avoine avec ses épis également verts et pas encore mûrs. Personne n'a pu comprendre où l'Esprit avait pu prendre des épis comme il ne peut en exister, pendant la saison où nous sommes dans nos régions. Tout le monde a regretté l'absence de M[e] Darget qui, momentanément, n'était pas à Tours ; sans cela, les phénomènes auraient eu probablement plus d'intensité et peut-être que la main et le bras tenus seraient devenus lumineux et visibles. M. X. architecte, amené par M. Telmoron, m'a bien donné son nom, de même que le docteur Ziefring pour certifier la vérité des faits sur le présent procès-verbal ; mais étant absent de Tours au moment où je vous écris, je ne puis me le rappeler.

Quoi qu'il en soit, vous voyez qu'il y a des hommes de science qui osent affirmer ce qu'ils ont vu.

Voyez le discours de M. Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur, dans le n° 2 du *Bulletin des sciences psychologiques*, qui ose, lui aussi, dire ce qu'il pense. Ils ne renient pas ce qu'ils ont vu comme saint Pierre l'avait fait. Ce sont des forts. Ce sont des hommes, en répétant une formule qui m'est habituelle, qui aident notre monde à tourner sur son axe.

Commandant TEGRAD.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT

Par EDMOND GURNEY. Complété par FRÉDÉRIC MYERS.

(*Suite*).

XX

De M. Georges King, Sunderland Terrace, 12 Westbourne Park. W.

8 Novembre 1885.

« Voici un récit succinct de ce qui m'est arrivé, il y a onze ans.

Je vais rapporter exactement les faits, tels qu'ils se sont produits, sans essayer de les expliquer. Mais auparavant je crois bon de donner quelques détails préliminaires ».

« Mon frère D... de quelques années plus jeune que moi, était, au moment où la mort le surprit, un jeune homme de 21 ans, beau, plein de santé, et passait pour un nageur d'une vigueur exceptionnelle. Il avait fait des études remarquables et aimait passionnément les sciences. Au sortir de l'Université Ecossaise où il avait fait ses classes, il embrassa la carrière d'ingénieur télégraphiste et comme ses goûts le portaient vers ce genre de travaux, ses progrès furent rapides. Il s'adonna plus spécialement à la construction et à la pose des câbles sous-marins et quoiqu'il n'eût encore que 20 ans, on lui confia le poste plein de responsabilité de directeur scientifique de la pose d'un câble pour le gouvernement Brésilien. Dans l'accomplissement de ses fonctions le long des côtes de l'Amérique du Sud, où les tempêtes sont si fréquentes, il eut à affronter les plus grands périls. Finalement, le steamer *Gornos* sur lequel il était embarqué, fut complètement brisé et le câble fut perdu. Tout le personnel fut sauvé après avoir couru les plus grands dangers pendant de longues heures. Mon frère revint immédiatement à Londres par le premier transatlantique et consacra tout l'été de 1874 à diriger la confection d'un nouveau câble destiné à remplacer celui qui avait été perdu sur le *Gornos*. Pendant ces quelques mois, nos rapports furent des plus intimes et chaque jour semblait resserrer davantage les liens qui m'unissaient à lui, mon unique frère ».

« En novembre 1874, le câble étant terminé, fut embarqué sur le *La Plata*, magnifique vapeur où l'on avait accumulé toutes les précautions pour assurer le succès de l'entreprise. Le désastre du *Gornos* avait fait perdre un temps précieux et immobilisé pendant six mois un important capital. Il ne restait plus, pour compléter la ligne, qu'à poser une faible section, et les entrepreneurs, les frères Siemens, n'épargnèrent aucune dépense pour rendre certain le succès de cette seconde tentative. Pour nous, si nous redoutions pour notre frère les conséquences de l'insalubrité des côtes du Brésil, nous pensions n'avoir rien à craindre de la mer.

« Je lui dis adieu le lundi, 2 novembre 1874 et, comme j'avais à faire une conférence dans l'après-midi, je ne pus l'accompagner et nous nous séparâmes à la porte de chez moi. C'était alors l'image

véritable de la force et de la santé et nous parlions avec bonheur du jour prochain où, sa besogne accomplie, nous serions réunis de nouveau. Le lendemain matin, je reçus un mot qu'il m'écrivait des docks, et le samedi une charmante petite lettre que le pilote avait jetée à la poste, au moment où il passait devant l'île de Wight. Tout se réunissait pour me donner confiance et je n'avais le pressentiment d'aucun danger menaçant.

« Dans la soirée du mercredi 2 décembre j'assistais, à *Kings College*, à une conférence donnée par M. Thomson, président de la société des ingénieurs télégraphistes, et comme je prenais moi-même un vif intérêt à cette science, mon attention était tout entière absorbée par ce que je voyais et entendais. A la vue des magnifiques appareils exposés je songeais que si mon frère avait été là, il en eût fait la démonstration à moi et aux nombreux amis qui m'accompagnaient et me parlaient de lui. Je n'avais donc à son égard que des pensées agréables, et mon esprit était exempt de toute préoccupation. Loin de là, distrait par une multitude de sujets, je n'étais pas absorbé par sa pensée. Plutôt gai je rentrai dans ma chambre solitaire et me mis au lit vers minuit. Je ne tardai pas à m'endormir et je ne sais combien dura mon sommeil.

« Autant que je puis fixer mes souvenirs, je ne rêvais pas et me trouvai tout à coup au milieu d'une brillante réunion, comme celle que je venais de quitter à King's College. J'étais en tenue de soirée, debout au seuil d'une grande salle pleine de monde. Je tournai mes regards vers le jardin brillamment illuminé ; des fontaines colorées jaillissaient devant moi et des groupes de messieurs et de dames se promenaient dans les allées. L'air du soir me rafraîchissait la face et j'éprouvais un délicieux sentiment de calme et de bien-être. A quelques pas de moi, deux messieurs qui m'étaient inconnus causaient sur le gravier ; j'entendais leurs voix et je pouvais presque comprendre leurs paroles. Tout à coup mon frère apparaît derrière eux et s'avance vers moi. Il était, comme tous les autres, en costume de soirée et présentait l'image même de la plus florissante santé. Profondément étonné de le voir, je me précipitai à sa rencontre, en lui disant : « Eh ! bien, D..., comment vous trouvez-vous ici ? » Il me secoua gravement la main et me répondit : « Vous ne savez donc pas que j'ai de nouveau fait naufrage ? » A ces mots j'éprouvai une défaillance mortelle. Il me semblait que

je cherchais à gagner la côte à la nage. Après une espèce d'anéantissement momentané, je m'éveillai et reconnus que j'étais dans mon lit. J'étais trempé par une sueur froide et mon corps était secoué par des tremblements que je ne pouvais réprimer. Je cherchai à me convaincre de l'absurdité qu'il y avait à se laisser ainsi effrayer par un rêve, mais c'était en vain et je restai longtemps sans pouvoir retrouver mon sommeil. Cependant, vers le matin je parvins à m'assoupir et ma terreur se dissipa. Le lendemain, jeudi 3 décembre, je déjeûnai avec un ami, à son hôtel, avant son départ pour l'Ecosse et je me rendis ensuite à Euston par le Métropolitain. Les guichets de la station n'étaient pas encore ouverts de mon côté, mais de l'autre côté de la ligne, des gamins arrangeaient leurs journaux et déployaient un placard du *Daily Telegraph*. Il contenait ces mots en grands caractères : « Terrible catastrophe en mer. Un vapeur perdu et 60 victimes ».

Il me sembla qu'une douche d'eau glacée m'inondait et la terreur de la nuit me saisit de nouveau. Mais le train arriva et je n'eus pas le temps d'acheter le journal. Le voyageur qui se trouvait près de moi dans le compartiment lisait le *Daily Telegraph* ; je regardai au-dessus de son épaule et lus sous un en-tête sensationnel ces quelques mots : « Mercredi, par l'arrivée en Tamise de l'*Antenor*, etc.. » Mais les secousses du train ne me permettant pas de lire commodément, je me figurai que la phrase était ainsi conçue : « Par l'arrivée en Tamise des nouvelles de l'*Antenor*, etc... » D'où je crus pouvoir conclure que c'était l'*Antenor* qui était perdu. En arrivant à destination, j'achetai le *Times*, le parcourus du commencement à la fin, mais n'y trouvai aucune mention de naufrage, je gagnai donc mon bureau et me mis à la besogne, mais aussitôt, un de mes commissionnaires arriva, les traits bouleversés et me dit : « Est-ce vrai, monsieur, que votre frère vient de se perdre avec le *La Plata* ? » Je me précipitai vers la première porte de Compagnie Maritime et là mes pires appréhensions furent confirmées. Le *La Plata* avait coulé dans la baie de Biscaye, le dimanche 29 novembre 1874, vers midi, après avoir lutté pendant quelques heures contre un épouvantable cyclone. On n'a jamais pu expliquer d'une façon satisfaisante une pareille catastrophe. Comment un steamer si puissant et si bien construit avait-il pu sombrer en pleine mer, lorsque de misérables embarcations à rames avaient pu échapper ;

il y a là un mystère que rien n'est venu éclaircir. L'événement produisit à l'époque une profonde sensation : le *Board of Trade* se livra à une enquête approfondie, mais tout cela fut en vain ».

« J'ai pu interroger quelques survivants de l'équipage et ils me donnèrent des détails sur mon frère. Quoique le temps fût bien mauvais, on ne voyait aucun danger jusqu'au dimanche matin, où l'eau commença à envahir la chambre des machines et eut bientôt éteint les feux. Mon frère travailla avec quelques matelots à mettre en pression une machine de secours qui se trouvait sur le pont, afin d'actionner les pompes. et il encourageait héroïquement les hommes. Mais tout cela fut inutile et lorsque le canot eut été enlevé du navire, la dernière chose que l'on vit faire à mon frère était la construction d'un radeau qu'il s'efforçait de lancer ».

« Ce fut le dimanche 29 novembre, vers midi, que le *La Plata* sombra et il est possible que D... succomba à ce moment. Peut-être aussi a-t-il survécu plusieurs jours. Il jouissait d'une puissante constitution, était excellent nageur et portait une ceinture de sauvetage ; peut-être était-il à côté du radeau de sauvetage lorsque le vapeur coula. Le 2 décembre on retrouva encore deux hommes vivants. A moitié plongés dans l'eau d'un froid glacial, ils s'étaient accrochés au radeau et avaient été ainsi traînés à travers l'Océan pendant trois jours entiers. Je fais cette remarque pour montrer qu'il serait peut-être possible que j'eusse eu la vision de mon frère le matin même de sa mort, quoiqu'il soit cependant plus probable qu'il était mort trois jours auparavant ».

« Pour terminer, je dois dire que j'emploie le mot *vision* parce que toutes les impressions que j'éprouvai tandis que la scène se passait sous mes yeux furent absolument différentes de celles qui accompagnent les rêves ordinaires. Aujourd'hui encore, tous les détails sont aussi présents à ma mémoire, qu'au moment même où je m'éveillai ; tandis que tous les autres rêves, même les plus frappants,ont toujourt été en s'effaçant graduellement ».

En réponse à diverses questions, M. King ajoute :

15 novembre 1885.

« La vision de mon frère est la seule que j'aie eue. Ni avant ni depuis je n'ai eu la vision d'une personne que je croyais encore vivante et jamais un événement comme un naufrage ne me fut annoncé ainsi. Encore bien moins n'ai-je jamais eu de vision que

la suite ait démontrée fausse. Ni avant ni depuis je n'ai éprouvé de sensations comparables à celles qui ont accompagné la vision de mon frère ».

George King.

La première nouvelle du naufrage du *La Plata* parut dans le *Daily Telegraph* du 3 décembre, et le même numéro rend compte de la conférence donnée le soir précédent à King's College par sir W. Thompson, président de la société des ingénieurs télégraphistes.

Le 10 décembre, le même journal donne une dépêche racontant le sauvetage du chef d'équipage et du quartier-maître du *La Plata*, qu'un cutter Hollandais trouva cramponnés à une épave. Il fut établi que le steamer sombra le 29 novembre et que ces deux hommes restèrent ainsi accrochés à l'épave jusqu'au 2 décembre, où ils furent recueillis.

Le *La Plata* quitta Gravesend pour Rio-de-Janeiro, le 26 novembre et le Board of Trade du Ministère de la Marine constate qu'il fit naufrage le 29 dans la Baie de Biscaye. Les survivants furent recueillis par le *Gare Loch* et transférés pour être rapatriés sur l'*Antenor* qui arriva le 2 décembre dans la Tamise avec ces hommes et les premières nouvelles de la catastrophe.

Je vais reproduire ici le récit suivant, trouvé dans les papiers de M. Gurney, qui n'a pas voulu le comprendre parmi les faits choisis, parce qu'il a bien les caractères d'un rêve et qu'il manque de détails.

De Lady Sudeley, Toddington, Winchcombe, Cheltenham.

6 janvier 1887.

« Quatre ans avant mon mariage, C. W... était de mes amies, mais pas des plus intimes. Je me mariai et peu après elle se fit religieuse cloîtrée. Quoiqu'il nous fût toujours agréable de nous trouver ensemble, nous eûmes fort peu d'occasions de nous rencontrer pendant les quatre ans et demi qui s'écoulèrent entre mon mariage et sa mort. Je crois que je ne l'ai vue qu'une seule fois dans son costume religieux. En juillet 1882, j'appris qu'elle était malade ; mais comme j'avais beaucoup d'autres préoccupations, je ne pensais jamais à elle. Dans la nuit du 27 septembre 1882, je rêvai qu'elle était debout à côté de mon lit, en costume de religieuse et qu'elle me disait : « Pourquoi n'êtes-vous jamais venue

me voir ? » Je lui répondis : « Vous demeurez si loin ! » Elle répliqua : « Je suis beaucoup plus près de vous que vous ne le croyez ». Ce rêve me fit une telle impression, que j'en parlai le matin à ma fille aînée et que j'écrivis le jour même à la sœur de C. W... pour avoir de ses nouvelles. Je vous envoie sa lettre. Il est peut-être bon que je fasse remarquer que je ne partageais nullement les opinions religieuses de C. W. et que le seul lien qui existât entre nous était le souvenir d'une amitié d'enfance ».

Ada Sudeley.

A ce récit de Lady Sudeley était jointe une lettre de son amie, en date de Middelton Lodge, Bournemouth, le 30 septembre, commençant ainsi : « J'ai reçu votre lettre le mercredi soir et suis surprise que vous n'ayez pas appris que C... nous avait été enlevée le lundi 25. Il n'en est que plus étrange que vous ayez rêvé d'elle dans la nuit du mardi au mercredi ». La lettre continuait en disant que : la mort est survenue si vite et si imprévue, qu'on n'eut même pas le temps d'écrire et que nous avons reçu un télégramme lorsque tout a été fini ». On savait cependant que C... était malade. Le 17 décembre 1887, Miss Hanburg Tracy, la fille aînée de lady Sudeley, me (E. Gurney) dit qu'elle se rappelait parfaitement le récit que sa mère lui avait fait de son rêve, le matin même qui le suivit :

« Je me rappelle que ma mère, en s'éveillant le matin, me dit qu'elle avait fait, au sujet de son amie Miss W... un rêve tel qu'elle éprouvait le besoin d'écrire aussitôt pour demander de ses nouvelles. »

18 février 1887.

Eva H. Tracy.

Nous pouvons ajouter ici un autre cas analogue, extrait également des papiers de M. Gurney :

14 mai 1888.

« Il y a quelques semaines, il m'est arrivé un fait bien curieux de voyage de la pensée. Un matin, à la première heure, il me sembla que je me trouvais au milieu d'une grande quantité de bouquets et de couronnes de fleurs entièrement blanches, tandis que près de moi un grand jeune homme, de consistance vaporeuse, mais parfaitement distinct, nous regardait. Je reconnus aussitôt en lui un ami

d'autrefois, mais bien changé. Il n'était encore qu'un enfant lorsque je l'avais vu pour la dernière fois, dix ans auparavant.

« Dès ce matin même je dis à plusieurs membres de ma famille que H. B... était mort et que j'avais assisté à l'arrangement des fleurs en vue de ses funérailles.

« La semaine suivante j'appris de sa sœur que H. B... était mort, et qu'on l'avait enterré le jour même où je l'avais vu. On m'avait dit six semaines auparavant qu'il était de retour des Indes et que les siens craignaient beaucoup qu'il ne fût malade de la poitrine.

« Je vous signale ce cas parce qu'il est encore tout récent et que l'un de mes fils et ma belle-fille, qui habitaient alors avec moi, peuvent confirmer mon récit. »

M. C. B.

« Vous trouverez sous ce pli une lettre de mon fils. Un autre de mes fils se rappelle distinctement aussi cet incident, mais aucun de nous ne peut fixer la date exacte. La lettre annonçant la mort et les funérailles fut lue à table pendant le déjeuner, et nous fîmes tous nos remarques sur l'étrange coïncidence ».

9 juin 1888.

« Cher monsieur, je me rappelle parfaitement qu'un matin, pendant le déjeuner, ma mère nous fit part d'un rêve qu'elle avait eu au sujet de H. B... et que deux ou trois jours après nous reçumes la nouvelle de sa mort. Nous avons constaté alors que le jour des funérailles coïncidait avec celui du rêve.

C. H. B.

De Mme Thompson Alexandre (Post-Office, sideup. Kent).

15 juin 1888.

« Je me souviens que pendant mon séjour à B..., en mars 1888, Mme C. B. dit pendant un déjeuner qu'elle venait de faire une *sorte* de rêve. Je ne m'en rappelle pas tous les détails, mais il était évident qu'ils étaient particulièrement nets dans ce rêve. Elle était dans une chambre au milieu d'une grande quantité de fleurs blanches qu'elle arrangeait en bouquets, lorsqu'elle vit à côté d'elle dans cette chambre la forme vaporeuse de H. B..., un de ses amis d'enfance. Elle ajouta qu'elle craignait bien qu'il fût mort. Quelques jours plus tard une lettre vint nous annoncer ce décès. Nous avons comparé les dates et Mme C. B... trouva que son rêve avait eu lieu le jour même des funérailles de H. B... » M. T.

C'est peut-être ici le moment le plus opportun pour rappeler l'apparition de Mme Webley, insérée dans les *Proceedings*, III, p. 92. Il semble que l'imminence de la mort de la percipiente l'ait amenée à entrer en rapport plus étroit avec une amie qui, elle-même, était morte quelques jours auparavant.

Miss Cobbe a réuni deux ou trois cas de ce genre dans une petite brochure intitulée : *The Peak of Darien*.

J'y ajouterai deux exemples. Le premier concerne un clergyman qui ne veut pas que son nom soit publié ; il a été recueilli par le Rév. C. J. Taylor, membre de la société des Recherches Psychiques.

2 novembre 1885.

« Les 2 et 3 novembre 1870, je perdis mes deux fils aînés, David Edward et Harry, âgés respectivement de trois et quatre ans, qui furent enlevés par la scarlatine ».

« Harry mourut le 2 novembre, à Abbot Langley, éloigné de 14 milles d'Apsey, où je suis vicaire. David succomba le lendemain à Apsey. Une heure environ avant sa mort, ce dernier se mit sur son séant dans son lit et montrant le pied du lit, dit de façon très nette : « Voilà le petit Harry qui m'appelle : » On m'a assuré qu'il ajouta : « Il a une couronne sur la tête ». Mais je ne me le rappelle pas, j'étais au reste si accablé par le chagrin et la fatigue des veilles, que cela a pu m'échapper. Mais je me porte garant de la vérité de la première partie, qui a été aussi entendue par la nourrice. »

Signé : X. Z. Vicaire de H.

M. Taylor, dans des lettres et verbalement, fit connaître les détails suivants à M. Podmore :

« M. Z... m'affirme qu'il avait eu soin de cacher à David la mort d'Harry et qu'il est tout à fait certain qu'il l'ignorait. M. Z... était présent et a entendu les paroles de l'enfant. Celui-ci n'avait nullement le délire à ce moment. »

Charles Taylor.

Le cas suivant a été communiqué par Miss Ogle, au Rév. J. A. Macdonald, qui, pendant plusieurs années, mit le plus grand zèle à recueillir des témoignages.

Manchester, 9 novembre 1884.

« Mon frère John Alkin Ogle mourut à Leeds, le 17 juillet

1879. Une heure environ avant sa mort, il vit son frère décédé depuis 16 ans. Le regardant avec une ardente fixité, il s'écria : « Joe ! Joe ! » et aussitôt après il manifesta la plus vive surprise et dit : « George Hanley ! » Ce fait surprit ma mère qui arrivait de Melbourne, distante de 40 milles, où George Hanley avait habité. Elle dit : « Il est vraiment étrange qu'il voie George Hanley, mort depuis 10 jours. » Se tournant ensuite vers ma belle-sœur, elle lui demanda si quelqu'un avait appris à John la mort de George Hanley. Ma belle-sœur affirma que non. Ma mère était donc la seule personne présente qui connût ce fait. J'ai été témoin du fait ci-dessus. »

Harriet. H. Ogle.

En réponse à quelques questions, Miss Ogle ajoute :

« J. A. Ogle n'était pas dans le délire et possédait toute sa conscience lorsqu'il prononça les mots que j'ai rappelés. George Hanley était seulement une connaissance de John, A. Ogle et non un ami intime. Ce dernier ne connaissait pas la mort de Hanley. »

(*A suivre*) Pour la traduction : Dr DUSART.

Comment je suis devenu spirite

(*Suite*) (1)

Je pourrais encore servir aux lecteurs de la Revue des centaines de messages obtenus par le même médium au moyen du guéridon, mais il faut savoir se borner. Cependant, j'en donnerai encore deux qui se complétant, démontrent à tout esprit non prévenu, que si de nombreuses dictées, dites spirites, peuvent être attribuées à l'esprit du médium ou à l'influence des assistants, il y en a beaucoup d'autres, heureusement, qui ne peuvent s'expliquer que par l'intervention des esprits, et celles-ci suffisent amplement pour asseoir le spiritisme sur une base scientifique inébranlable. Voici les deux communications auxquelles je fais allusion :

1re COMMUNICATION

Un Esprit inconnu se présente spontanément et dicte :

(1) Voir le Numéro d'Août, 1901.

« Brr. — Brr... Quel temps abominable il fait au dehors. Voudriez-vous m'accorder l'hospitalité pour quelques minutes seulement ? Vous direz que je suis un drôle de corps ; c'est possible, mais je suis un bon zigue. Ah ! il fait bon ici. Cela fait du bien de se trouver auprès d'un bon feu et d'entendre au dehors les mugissements de la tempête. Oh ! qu'il vaut mieux être chez vous que là-bas, plus loin, où, en passant, j'ai entr'ouvert doucement la porte (par simple curiosité, bien entendu). Quel froid il faisait dans ce pauvre logis ! Pas de feu dans l'âtre ; les murs suintaient l'humidité et ils ne possédaient rien pour conjurer les rigueurs du temps ! Je préfère être ici, près de vous, qu'à la place de ce vieillard que j'ai également rencontré sur ma route. Son corps débile, couvert à peine de quelques haillons, grelottait sous l'haleine glaciale du vent. J'avais pitié de lui, mais hélas ! que pouvais-je faire ? Rien que de lui dire à l'oreille : « Espérez en Dieu, car il est le Père de tous » ! Vous le croyez comme moi, n'est-ce pas ? Et si vous rencontrez ce pauvre homme, vous ne le repousserez pas, n'est-il pas vrai, mes bons amis ? Pardonnez-moi cette liberté d'expression pour la première fois que nous causons.

« Mais que vois-je ? Un tronc... sot bavard que je suis, je radote pendant une demi-heure pour vous parler un peu de charité, lorsque je m'aperçois que la charité est votre drapeau, le but de vos réunions. Borné que je suis ; mais vous me pardonnerez, n'est-ce pas, mes bons amis ? Oui, j'en suis sûr, car l'oubli des injures est aussi la charité. Oui, c'est convenu, vous me pardonnerez, et vous n'oublierez pas les autres, ceux qui souffrent, qui ont faim, qui jour et nuit sont exposés aux intempéries du temps, et qui n'ont pour lit de repos que le grabat de misère, et pour oreiller la souffrance.

« Je vous quitte et vous remercie de votre généreuse hospitalité. Me voici réconforté et en état de me remettre en route, mais il fait tellement bon ici que je reviendrai ».

2e COMMUNICATION

« Vous m'avez reçu l'autre jour d'une façon tellement charmante, vous avez montré une si grande indulgence pour mon radotage décousu et impoli, que j'ose prendre la liberté de me présenter de nouveau, persuadé d'avance que vous excuserez mon importunité ; cependant vous verrez que cette fois j'ai quelque motif d'être venu.

« J'étais à flâner dans ce quartier populeux et peu aristocratique, lorsqu'en passant dans une ruelle, j'entends des gémissements plaintifs d'un petit enfant qui attirèrent mon attention.

« Curieux, comme une vieille femme, j'ouvre la porte et je vois un spectacle navrant, un tableau effrayant de misère... quatre enfants, dont l'aîné n'a que treize à quatorze ans, sont couchés dans un coin sur la paille à moitié pourrie. La mère presse contre son sein tari un cinquième, âgé seulement de neuf mois, à peine vêtu, comme les autres, de quelques misérables haillons ; enfin, une détresse complète : sans pain, sans feu, horrible, horrible !! Si les secours tardent à venir, la mort enlèvera bien vite ces existences à moitié brisées par les privations et les souffrances. C'est pourquoi je suis accouru.

Et à qui pouvais-je mieux m'adresser qu'à vous qui faites de la charité un devoir sacré ?

D. — Voudriez-vous nous donner l'adresse de ces malheureux ?

R. — « Charles Sarels ».

D. — Quelle rue ?

R. — « Vous entrerez dans la ruelle vis-à-vis la maison où vous vous trouvez. Arrivés au bout, vous prendrez la ruelle à droite jusqu'au numéro 6 bis ».

D. — Nous irons de suite.

R. — « Rassurez-vous, quelques secours sont déjà arrivés, la famille dort. — N'éveillez pas la souffrance endormie. Au revoir ».

Le lendemain matin, deux membres du cercle spirite ont visité la pauvre famille : ils l'ont trouvée dans l'état décrit par l'Esprit. Tout était conforme aux renseignements, jusqu'à l'âge des enfants. Des secours ont été immédiatement donnés.

Il va sans dire qu'aucun membre du cercle ne connaissait cette malheureuse famille et n'en avait jamais entendu parler.

. . . .

A la même époque, il existait à Anvers un autre cercle spirite présidé par M. Steenveld, vénérable de la loge maçonnique : « Les amis de la persévérance ». Il y avait là trois médiums écrivains : M. Steenveld, Madame Gilis, votre serviteur et un médium à incarnations : M. Reyners.

Un jour, j'obtins une communication d'une ancienne religieuse

qui, se croyant au purgatoire, me priait d'aller, en son nom, orner de fleurs l'autel de la Vierge, à l'église de Saint-Jacques... Je répondis à l'Esprit que je ferais volontiers pour elle des prières, des bonnes œuvres, mais qu'il m'était impossible de déférer à sa demande, mes convictions s'y opposant formellement. L'Esprit en parut désolé, mais une bonne dame, Mme T..., qui, bien que partageant mes convictions, n'avait pas mes scrupules, promit à l'Esprit de faire ce qu'il demandait. Cette dame se rendit donc à l'église indiquée, et orna de fleurs l'autel de la mère du Christ. L'Esprit vint nous remercier dans une séance subséquente, et nous dit que cela l'avait beaucoup soulagé...

Ce n'est certainement pas mon *subliminal* qui m'avait dicté la communication en question, à moins que j'aie été, moi, une religieuse dans une existence antérieure, ce qui me paraît fort peu probable. Quoi qu'il en soit, voici nos adversaires qui veulent tout expliquer par ce fameux subliminal, obligés alors d'admettre l'*immortalité de l'âme* et la *préexistence*. C'est déjà cela de gagné sur l'inconnu, et c'est beaucoup.

Certain soir, notre médium à incarnations vint, affolé, nous raconter que, le même jour, son père avait été *subitement* frappé d'aliénation mentale ; qu'il était devenu *fou furieux* et qu'on avait été obligé de le ligotter pour l'amener à la maison d'aliénés, tenue par les frères céllites.

Il nous vint immédiatement à la pensée que cela pouvait bien être une obsession, et nous interrogeâmes nos guides qui nous dirent qu'il en était réellement ainsi. Ils nous engagèrent à évoquer l'esprit obsesseur, à le moraliser et à obtenir finalement qu'il laissât le père de Reyners tranquille.

Ainsi fut fait. L'esprit obsesseur nous dit qu'il se vengeait, que le père Reyners l'avait jadis fait condamner à la prison, et qu'il le martyriserait jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Pendant huit jours, tous les soirs, nous nous réunîmes pour faire entendre raison à cet Esprit, mais sans espoir ; nous avions beau lui parler du pardon des injures, lui lire le remarquable chapitre de l'Évangile selon le Spiritisme où Allan Kardec traite magistralement ce sujet, ce fut en vain.

Chose remarquable, qui surprit au dernier degré les frères céllites, attendu que ce cas ne s'était jamais présenté chez eux encore :

Entre 8 et 10 heures du soir, le Père Reyners recouvrait la raison, et demandait pourquoi on l'avait placé dans une maison de santé.

C'ÉTAIT JUSTE LE TEMPS, OU L'ESPRIT OBSESSEUR ÉVOQUÉ PAR NOUS, ASSISTAIT A NOTRE SÉANCE.

Mais, à 10 heures et quelques minutes, l'obsesseur reprenait possession de sa victime, et les *fureurs* recommençaient...

Enfin, le 9e jour, l'esprit finit cependant par se rendre à nos raisons ; il nous remercia de notre intervention et promit de laisser désormais le père de Reyners en repos, et il tint parole.

Celui-ci sortit le lendemain *complètement guéri* de la maison de santé. Il vécut encore de longues années, sans jamais avoir su, ici-bas du moins, ce qui lui était arrivé. On lui avait fait accroire qu'une indisposition subite avait nécessité, pendant quelques jours, son séjour chez les frères céllites. Il ne se souvenait absolument pas de ses accès de fureur.

Son fils crut de son devoir de lui dire qu'un Esprit du nom de.., s'était communiqué au groupe et le suppliait de prier pour lui... Après avoir longtemps réfléchi, il répondit : Je crois me rappeler que, dans ma jeunesse, il y a bien cinquante ans de cela, j'ai fait condamner à la prison, pour vol, un individu portant ce nom. Eh bien ! Je prierai tous les jours pour lui...

Qu'on nie donc après cela les Esprits et leur intervention dans nos affaires !

GÉNÉRAL H. C. FIX.

Une touchante manifestation de sympathie

Tous les spirites parisiens connaissent cette femme charmante et distinguée qu'est madame Noeggrath, l'auteur de *La Survie*. Son grand âge et son affabilité envers tous les adeptes l'ont fait surnommer « bonne maman » par ses nombreux amis, qui se pressaient dans son salon le 9 octobre dernier, pour fêter l'anniversaire de sa quatre-vingtième année.

Les honneurs de la maison étaient faits par sa fille, aidée de ses deux enfants, une ravissante et blonde jeune fille et un jeune homme, docteur en médecine, d'une rare aménité. Le salon, plein de fleurs, était trop

petit pour contenir la foule empressée à porter des témoignages d'affection à cet apôtre de la foi nouvelle qui, depuis trente ans sur la brèche, combat vaillamment pour le triomphe du spiritisme.

Chacun se sentait heureux dans ce milieu sympathique où tous les cœurs battaient à l'unisson, réunis dans la commune affection de cette femme vénérable qui toujours prit la défense des petits, des humbles, et des persécutés.

Deux vieux amis de la maison, M. Hugo d'Alési, le peintre si connu, dont les tableaux exposés à la galerie George Petit attirent tout Paris, et M. Camille Chaigneau, directeur de l'*Humanité intégrale* et le poète exquis des *Chrisanthèmes*, avaient eu l'attention délicate de composer un album sur les feuilles duquel chacun des intimes de ce salon devait écrire une pensée.

M. le commandant Mantin nous lut, au milieu des applaudissements unanimes, les vers et les vœux ainsi réunis et nous regrettons que l'espace si limité dont nous disposons nous interdise de révéler au public les sentiments discrets, émus, chaleureux qui sont contenus dans ce précieux recueil. Nous ne ferons qu'une exception en faveur de la ballade de notre ami M. Chaigneau, dont les lecteurs apprécieront le talent si fin en sa forme impeccable :

Ballade pour « Bonne Maman »

et par elle et en elle pour le couple aux violettes

C'est ici la maison des fleurs,
Où l'on voit par les portes closes,
Jaillir en concert de couleurs
Les innombrables sœurs des roses !
Parmi tant de métamorphoses
L'amour vient pour vous découvrir
La loi des effets et des causes :
Les violettes vont fleurir !

C'est fête : oublions les douleurs
Et le temps des brouillards moroses
Où les yeux lourds versaient des pleurs
Sur la page des rudes proses.
L'au-delà, par ses virtuoses,
Nous chante l'hymne : aimer, chérir !
Là-haut les âmes sont écloses :
Les violettes vont fleurir !

En avant vers les jours meilleurs
Vers les hautes métempsycoses,
Vers les espaces enjôleurs

Où monte la splendeur des choses !
Oh ! les horizons grandioses
Où les cœurs forts vont conquérir
Les suaves apothéoses !...
Les violettes vont fleurir.

Envoi

O couple vaillant qui transposes
En bon travail l'art de souffrir,
L'air est bleu, les rêves sont roses :
Les violettes vont fleurir.

Parmi tous les assistants, citons au hasard de la plume : MM. le colonel de Rochas, Papus, George Malet, Gabriel Delanne, Commandant Mantin, général Amade et sa fille Thécla, le général Fix, le graveur Desmoulin, David, sous-directeur des Gobelins, Prince Wiszniewski, barons de Watteville et de Longueval, Beaudelot, Jacques Brieu, commandant Béra, le lieutenant Côte, Youriewitch, etc. Dans l'assistance féminine : MMmes la baronne de Watteville, princesse Wiszniewska, présidente de l'alliance universelle des femmes pour la paix, Sorgue, rédactrice à la République française, Simon de Laversay et sa fille, Leymarie, Lalo, Chaigneau et Dory, Maria Chéliga, de Komar, Mlle Carré etc.

Tous sont partis en emportant le souvenir de cette journée inoubliable, et en souhaitant que pendant de longues années les amis de « bonne maman » puissent encore la retrouver, vaillante et forte, pour continuer la noble mission qu'elle s'est donnée sur la terre.

UN DE SES FIDÈLES ADMIRATEURS.

A propos d'une pétition

UN MAGNÉTISME ET UN MASSAGE

Nous lisons dans le *Patriote* :

Les lecteurs du *Patriote* ont certainement remarqué le texte de la pétition que nous avons publié, par deux fois, dans les colonnes du journal, et que l'honorable M. Emmanuel Vauchez s'occupe de faire signer. Tous ceux qui connaissent la prodigieuse activité pratique et le dévouement aux justes causes, de ce parfait honnête homme qu'est M. Emmanuel Vauchez, n'ont pas manqué de remarquer cette pétition. Elle a déjà réuni un nombre considérable de signatures aux Sables. Nous voudrions en faire connaître l'impor-

tance à tous nos lecteurs de la Vendée, et provoquer, ainsi, un plus grand nombre de signatures dans le département.

La question, en effet, est des plus intéressantes puisqu'il s'agit, sous des conditions sérieuses de garantie publique, de faire inscrire dans la loi, pour tous les gens aptes à masser et à magnétiser, le droit de soulager ou guérir leurs semblables, par le massage et le magnétisme.

Un fait, à l'heure actuelle, est hors de conteste, à savoir que le massage et le magnétisme ont soulagé ou guéri, soulagent ou guérissent, chaque jour, un grand nombre de personnes. Il ne rentre pas dans le cadre de cet article d'expliquer scientifiquement l'action du massage et du magnétisme, mais elle n'en est pas moins réelle. A telle enseigne que les médecins se sont émus du bruit qui s'était fait autour de certaines cures dues au magnétisme. Ils ont traité les magnétiseurs de charlatans et d'empiriques. Ils ont fait mieux ; ils ont demandé à la justice d'interpréter, dans le sens de leurs prétentions, la loi du 30 novembre 1892, qui a réglementé l'exercice de la médecine. Après avoir été déboutés devant le tribunal correctionnel et la cour d'appel d'Angers, ils ont obtenu de la cour de cassation, la cassation de ces deux jugements, et ils ont fini par avoir gain de cause devant la cour d'appel de Rennes qui a condamné le magnétiseur poursuivi à 200 francs d'amende et à 1 franc de dommages et intérêts.

Ce laborieux jugement de condamnation n'a été obtenu que grâce à une interprétation de la loi, qu'on peut qualifier, à bon droit, de draconienne. Le tribunal correctionnel et la cour d'appel d'Angers avaient, tout naturellement, tenu compte des rapports dont la loi avait été l'objet lors de la discussion à laquelle elle avait donné lieu. C'est ainsi que le rapport de M. Chevandier, député de la Drôme, et médecin, avait spécifié que, en définissant l'exercice illégal de la médecine, la Commission n'avait jamais visé les masseurs et les magnétiseurs, les articles punissant cet exercice illégal ne pouvant leur être appliqués, ajoutait-il, que le jour où ceux-ci sortiraient de leurs pratiques habituelles, et, sous le couvert de leurs procédés, prescriraient des médicaments et chercheraient à réduire des luxations ou des fractures. La Cour de cassation et la Cour d'appel de Rennes ont fait table rase de ces déclarations essentielles et s'en sont tenues à l'interprétation étroite de la loi : qui déclare exercer illégalement

la médecine, toute personne non munie d'un diplôme de docteur en médecine, d'officier de santé, de chirurgien-dentiste ou de sage femme. C'est pour faire préciser par la loi les déclarations de M. le docteur Chevandier, que M. Emmanuel Vauchez s'occupe de faire signer la pétition en-question.

Ce qu'il y a de curieux en l'espèce, c'est que la cour d'appel de Rennes, pour fortifier ses considérants, a dû s'appuyer sur ce que le 13e Congrès international de médecine légale a déclaré que le magnétisme est un véritable agent thérapeutique. En sorte que, tout en reconnaissant les effets curatifs du magnétisme, elle a décidé que les médecins seuls étaient capables de le pratiquer, allant manifestement ainsi contre les intentions du législateur.

Au fond, toute la question est là, et non pas ailleurs. Si le magnétisme est un véritable agent thérapeutique, il faudrait démontrer que les médecins seuls sont capables de le pratiquer, avant d'interdire cette pratique aux magnétiseurs de profession. Or, il tombe sous le sens qu'il n'est pas utile d'avoit fait des études complètes de médecine pour devenir expert dans la pratique du magnétisme. Il se peut même qu'un magnétiseur, ayant l'énergie nécessaire, ait un pouvoir magnétique beaucoup plus considérable que tel ou tel médecin. Si ce magnétiseur a fait les études nécessaires, s'il présente les garanties désirables, de quel droit lui interdira-t-on de pratiquer le magnétisme et de soulager ou de guérir ses semblables ?

Il va sans dire qu'il ne s'agit pas de modifier la loi dans ses dispositions essentielles et d'empiéter sur le domaine de la médecine, en autorisant les magnétiseurs à prescrire des médicaments ou à réduire des fractures. Les magnétiseurs ne le demandent pas et la pétition de M. Emmanuel Vauchez pas davantage. Ce que demandent l'un et l'autre, c'est l'autorisation, pour les personnes reconnues aptes à le faire, de pratiquer le magnétisme et le massage. Qu'on prenne les garanties nécessaires, cela va de soi. Les magnétiseurs et les masseurs sont, d'ailleurs, les premiers intéressés à ne pas être pris pour des charlatans. Mais ce qu'ils demandent, c'est à ne pas être exposés à des poursuites judiciaires, lorsque ayant fait les études indispensables, ils exerceront leur profession sans prescrire de médicaments ou faire des opérations chirurgicales.

En thérapeutique, l'essentiel est de guérir ou, tout au moins, de soulager. Le magnétisme et le massage guérissent-ils et soulagent-

ils ? Répondre par la négative serait nier les nombreuses cures qu'ils ont à leur actif. La médecine elle-même proclame que le magnétisme est un agent thérapeutique. Dès lors, la pétition que préconise M. Emmanuel Vauchez se justifie d'elle-même. Nous en tenons des exemplaires à la disposition des personnes que la question intéresse, et nous avons conscience de ne nuire ainsi en rien aux légitimes intérêts des médecins.

LOUIS NARQUET.

CONFÉRENCES DE LÉON DENIS

Voici les principaux points de l'itinéraire que M. L. Denis va parcourir dans le Nord, l'Est de la France et la Belgique, et les dates des principales conférences.

Dans l'intervalle, il se propose de visiter plusieurs localités pour lesquelles les dates ne sont pas encore fixées d'une manière précise.

LILLE

Le dimanche 3 novembre ; salle du Conservatoire, 3 h. 1/2.

Le dimanche 10 novembre ; salle de l'Orphéon, 3 h. 1/2.

Bruxelles les 15 et 17 ; salle Kevers.

Charleroi : Le dimanche 24 novembre, au Temple de la Science. conférence sur la Réincarnation.

LIÈGE

Jeudi 28 novembre et dimanche 1er décembre. Inauguration de la salle de conférence construite par la fédération spirite régionale, quai de Maestricht.

NANCY

Lundi 9 et vendredi 13 décembre, salle Poirel.

Dimanche 15 ou lundi 16, salle des Agriculteurs.

Revue de la Presse
EN LANGUE ANGLAISE

Light 31 août

M. James Smith donne le compte-rendu de séances avec M. Georges Spriggs, qu'il présente comme un médium ne demandant jamais d'argent ou indemnité, en échange de ses services médianimiques.

« Nous étions assis en demi-cercle dans la salle à manger de notre hôte; il y avait un coin sombre près de la cheminée, on y plaça une chaise et des rideaux cachèrent ce réduit à nos regards : il n'y avait que juste la place du médium qui est un homme haut de 5 pieds 8 pouces, et plutôt fort. Après quelques instants d'agitation, il fut intransé, et se retira derrière les rideaux ; on fit un peu de musique, et une forme nuageuse, vêtue de blanc, parut dans la chambre, changeant de hauteur et de forme, comme le ferait une masse de vapeur : imaginez-vous un nuage indistinct, ayant le contour d'une figure humaine cherchant, sans pouvoir y réussir, à prendre de la substance et de la solidité. Tel était l'aspect que présentait ce fantôme vaporeux ; je fus très impressionné par cet étrange effet, car je n'avais encore jamais vu de matérialisation.

Deux ou trois voix distinctes se firent entendre derrière le rideau, l'une d'elles annonça que l'esprit ne pourrait pas se matérialiser, nous le vîmes bientôt *fondre*, paraissant s'évanouir dans l'atmosphère qui nous environnait. Ensuite nous vîmes se présenter une gracieuse figure de femme, élancée, souple, haute de 5 pieds 3 pouces environ, au teint basané ; elle portait un vêtement blanc qui l'enveloppait de ses plis : on eût dit du cachemire blanc, mais presque diaphane. Elle se donnait pour une danseuse égyptienne ; le fait est que ses pieds et ses chevilles qui étaient nus, ainsi que ses bras et ses mains, avaient une finesse rare. Lorsqu'elle élevait son bras, l'étoffe et la couleur des rideaux pendant derrière elle, devenaient visibles à travers elle-même, et la draperie qui la recouvrait. Elle semblait agée de 15 à 17 ans. Elle disparut six fois, et se remontrait ensuite. On nous expliqua qu'elle allait prendre de nouvelles forces près du médium. Cette opération, comme celle de la dématérialisation, était toujours accompagnée d'un singulier bruit de sifflement. L'apparition dont les contours se devinaient sous la robe transparente, était d'un volume équivalent à la moitié de celui du médium, ses pieds et ses mains avaient la plus grande délicatesse féminine. Il y eut un intervalle pendant lequel le sifflement ne fut pas interrompu, et une voix semblable à celle d'un enfant, avec un accent de province, répondit à une question du Professeur au sujet du *modus aperandi* de la matérialisation, explication plausible, mais incompatible avec nos lois *connues* de la matière.

Plusieurs questions furent posées par les assistants. Je fis à voix basse une remarque sceptique à mon voisin, et avant d'avoir terminé ma phrase,

que lui seul pouvait entendre, une réponse à mon objection me fut donnée de l'intérieur du cabinet, à huit pieds de distance de ma chaise. Un assistant ayant dit en plaisantant : « les Théosophes disent que vous n'êtes que des coquilles ! » — « Bien, répondit-on immédiatement, si vous étiez à notre place, vous verriez qu'il y a une huître dans la coquille ».

Une troisième figure apparut et entra dans la salle : un homme au teint brun, à la barbe noire, aux larges épaules carrées, vêtu comme un hindou, la tête surmontée d'un turban volumineux. On le voyait très distinctement ; il serra la main d'un assistant, souleva une lourde chaise et la changea de place.

Ensuite vint une petite fille paraissant environ 11 ans, mais n'ayant que 5 pieds de haut. Elle ne fut visible que pendant quelques minutes et sembla se fondre dans le rideau plutôt que le traverser.

La dernière apparition fut celle d'un homme robuste, vigoureux, plus haut de taille que le médium, il avait une barbe noire épaisse. Sur sa demande, on approcha de lui une petite table ronde, un crayon, des feuilles de papier, il écrivit sur chacune une courte phrase et l'offrit aux assistants. Il traversa la salle pour venir m'en donner une que j'ai conservée ; il tendait sa main que je pris ; elle était douce, presque pas chaude, substantielle au toucher, mais étreignant faiblement. Sur mon papier, une écriture claire, ferme, droite avait tracé ces mots : Je suis heureux de vous voir ce soir, Geordie.

Il y avait deux heures que la séance durait, et le guide nous annonça qu'il fallait la terminer.

Pendant la soirée, un des esprits avait ouvert le rideau, nous montrant le médium étendu et dans un état comateux : il était absolument seul.

Quand il revint à lui, la transe persista encore un peu de temps, et la voix à l'accent étranger continua pendant quelques minutes à nous parler, en employant la bouche du médium, puis on nous souhaita le bonsoir, et le médium fut rendu à lui-même, pleinement inconscient de ce qui s'était passé de 8 à 10 heures.

Nécrologie

M. Roland Shaw, qui publia en octobre dernier une intéressante relation sur ses expériences spirites, est mort subitement le 15 août, à l'âge de 54 ans. Il se trouvait à la gare de Moorgate Street lorsqu'il perdit connaissance ; il fut transporté par la police à l'hôpital Saint-Barthélemy, et mourut en y entrant, sans avoir pu prononcer une parole.

Le soir même, il devait assister à une des séances du « Referree », en sa qualité de membre de ce cercle.

Le Dr Nichols, bien connu de tous les spirites, à cause de ses recherches psychiques, est mort en France, le 8 juillet dernier, à Chaumont en Vexin, où il s'était retiré. Les plus remarquables expériences d'Eglinton ont eu

lieu chez le Dr qui s'est fait connaître aussi par plusieurs ouvrages. Il est mort à l'âge de 85 ans.

Le major général Drayson est mort le 27 septembre, dans sa soixante-quinzième année.

Le général était un spirite de la première heure, et avait expérimenté avec tous les principaux médiums.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Les derniers numéros de la revue allemande « Uebersinnliche Welt » contiennent une intéressante étude de Karl de Prel, le grand spiritualiste, sur « la gravitation et la lévitation ».

Le sujet est doublement précieux à étudier, car l'explication de cette mystérieuse loi de gravitation que Newton mourant se désolait de ne pouvoir pénétrer, et la compréhension des phénomènes de lévitation enregistrés au courant des âges, fourniront à l'intelligence de l'homme de nouveaux et encore insoupçonnés horizons dans le domaine de la psychologie, tout autant que dans celui des sciences naturelles.

« Toute magie n'est que de la science naturelle inconnue » disait Karl du Prel. Quels faits incompris apparurent jamais plus *magiques*, plus *diaboliques* que les faits de lévitation ? L'auteur inspiré de « La Magie considérée comme science naturelle » aura la gloire d'avoir, un des premiers, indiqué que la pesanteur est une propriété *variable* des choses et que l'attraction des corps peut être altérée par l'action d'une force qui nous demeure encore inconnue, mais qui est très probablement de même nature que le magnétisme.

Les lois de la pesanteur ne sont-elles pas trangressées lorsqu'un morceau de fer demeure en l'air accroché à l'aimant ? Ainsi, dit le savant allemand, lorsqu'une table se soulève ou lorsqu'un médium est transporté d'un point à l'autre, c'est que l'action d'une force étrangère a momentanément porté le trouble dans les conditions ordinaires en vertu desquelles l'une et l'autre demeurent généralement attachés au sol. Ainsi il n'y a de vraiment *magique*, ici, que notre ignorance... Car si nous ne brûlons plus, comme au moyen âge, les fauteurs de scandales, nous sommes aussi ignorants de la cause qui les engendre.

Lisez Karl du Prel si vous voulez entrevoir quelques clartés dans ces ténèbres. Son œuvre est de celles que l'on doit étudier et méditer.

Quel peut bien être cet agent dont l'influence est si profondément pertubatrice des lois adoptées ?

L'auteur pense que cet agent est l'*od*, ce fluide si voisin de l'ectricité, et dont Reichenbach a étudié en de patientes expériences les propriétés lumineuses.

Le *médium*, le sensitif, apparaît au savant chercheur comme la pile qui, certaines conditions étant données, produirait ou plutôt extérioriserait naturellement le fluide.

« Nous sommes, disait Reichenbach en parlant de ce mystérieux agent, nous sommes en présence d'une force inconnue qui se manifeste par l'intermédiaire des sensitifs et par leur intermédiaire seulement ; elle paraît en effet manquer à ceux qui ne sont pas sensitifs...elle est concentrée par la réunion de plusieurs sources, et elle peut être augmentée au point que son émission trop grande amène l'évanouissement ou les convulsions... »

C'est donc cette force éthérique qui,d'après Karl du Prel, altère le poids du corps. Car, explique-t-il, si nous constatons que, sans augmenter ou diminuer la matière qui compose un corps, nous amenons un changement dans le poids de ce corps, nous serons obligés de conclure que les propriétés de pesanteur de ce corps ne reposent pas uniquement sur la composition de sa masse matérielle, mais encore sur la charge d'od qu'il contient, et qu'ainsi il y a altération du poids suivant que la charge odique diminue ou augmente ; c'est ce qui a lieu dans les lévitations de la table ou autres phénomènes de même nature.

Reichenbach pensait que l'od et l'électricité étaient intimement unis dans la nature, bien qu'ils puissent agir séparément ; c'est là un point qui ne parut pas éclairci pour du Prel ; le problème ne lui semblait pas résolu de la part qui revient à chacun de ces fluides dans l'apparition du phénomène Quoi qu'il en soit,concluait-il,il demeure certain que par la surcharge ou le retient odique, la pesanteur du corps est altérée comme si la matière composante avait été accrue ou diminuée ; enfin la force inconnue au moyen de laquelle se produisent ces fluctuations, doit être polarisée pour pouvoir amener les deux phases du phénomène : augmentation et diminution de la pesanteur ; chacun de ces phénomènes, en effet, ne peut être produit que par une altération de la polarité odique. Rappelant les expériences faites par Sir Russel Wallace et W. Crookes avec le médium Home, l'auteur de cette étude expose les faits où le poids de la table changeait rien qu'au commandement que faisait l'expérimentateur. Puis les phénomènes produits par Slade, cet autre médium puissant, qui par le fluide s'échappant de ses doigts faisait dévier l'aiguille magnétique, « de même que l'aimant charge de magnétisme un morceau de fer, dans le phénomène de l'*induction*, et de même qu'un corps chargé d'électricité peut influencer un autre corps, de même aussi le corps humain recèle une force qui peut se transmettre à d'autres corps ».

Ce fluide,appelé od par Reichenbach,ne serait donc pas autre chose que le magnétisme animal de Mesmer ; ou, plus exactement, celui ci serait un des *modes* de manifestation de cet agent éthérique auquel sont dus, vraisemblablement, tous les phénomènes produits en général dans les séances spirites, phénomènes lumineux, phénomènes kinétiques, phénomènes acoustiques.

Et ce serait encore par le moyen de ce même fluide emprunté aux mé-

diums que les « esprits » pourraient condenser et amalgamer les particules de matière dont le secours leur est indispensable pour manifester tangiblement leur présence.

THÉCLA.

Revue de la Presse

EN LANGUE ITALIENNE

Il Vessillo spiritista

Publie le récit de phénomènes qui se sont passés en Novembre 1900 dans le presbytère du curé de Lichenetz, G. Solowieff. Ces faits sont attestés par quinze personnes qui ont vu les déplacements d'objets sans contact.

Le capitaine Volpi annonce la création à Rome d'une société protectrice des animaux.

Le professeur Enrico Morselli écrit avoir lu, dans le Vessillo du mois d'Août, un compte-rendu de la nouvelle méthode du Dr Moutin ; ce qu'il appelle neuroscopie. Le professeur dit que ce n'est pas nouveau, que tout ce que présente le Dr Moutin a été étudié et décrit par lui en Italie il y a onze ans ; qu'il a publié un mémoire intitulé : « *Contributo critico sperimentale alla fisiopsicologia della suggestione*, dans lequel le procédé du Dr Moutin est identiquement expliqué sous ce titre : « expérience de l'attraction magnétique au dos ». (1)

Il dit avoir cité dans le même ouvrage au moins une douzaine d'autres procédés neuroscopiques pour découvrir la suggestibilité d'une personne. Il ajoute que depuis 1890, il a étudié beaucoup avec des personnes non hypnotisées ; qu'il s'est attaché à observer des sensations et tendances musculaires qui donnent lieu à des phénomènes d'automatisme expliquant (selon le professeur) une grande partie des cas, et *peut-être* même tous les cas d'écriture médianimique. Il termine sa lettre en annonçant qu'il se réserve de donner bientôt son opinion sur les séances auxquelles il a assisté en juin à Gênes avec Eusapia Paladino.

Le journal Novosti de St-Pétersbourg raconte que le président du tribunal de la première section, le comte Schuwazoff était en train de rédiger une sentence importante lorsque deux juges, ses voisins, le virent pâlir et laisser tomber sa plume ; il avait le regard fixé sur un point du mur vers lequel il étendait le bras. On lui fit prendre un cordial et il revint à

(1) Nous ferons observer à M. Morselli que la découverte du docteur Moutin remonte à 1878, comme il peut s'en assurer par la lecture de la thèse du Dr Moutin intitulée : *Le diagnostic de la suggestibilité* et son livre, livre antérieur : *Le nouvel hypnotisme* paru en 1887, dans lesquels le procédé neuroscopique est longuement décrit. La réclamation de priorité est donc mal fondée.

N. D. L. R.

lui, s'écriant : « Quelle vision, mon Dieu ! sur cette muraille je voyais un navire blanc emportant ma femme et mes deux filles ; tout était noir alentour ; la tempête était déchaînée, les éclairs se succédaient sans intervalle ; le tonnerre tombait sur le navire, pénétrant dans la cabine où étaient mes très chères, et tuait la mère et ma seconde fille. L'aînée est gravement blessée. Elle ne parle pas, ne crie pas, mais lève seulement le bras, et pense à moi, avec une telle intensité que je me suis cru près d'elle et que je croyais m'évanouir. Mais maintenant, je me tranquillise ; ma famille n'a pas dû aller en mer aujourd'hui ; c'était une hallucination terrible ».

Le soir, le comte reçut un télégramme de Kieff où était sa famile ; on lui disait que la comtesss Schuwazoff et ses deux filles avaient voulu faire une promenade sur le vapeur Schuwazoff (navire élégant, peint tout en blanc), qu'un orage était survenu à l'improviste, la foudre tombant dans sa cabine où se trouvaient les trois femmes avait tué la comtesse et sa plus eune fille : l'aînée survivait, mais restait frappée de mutisme.

Le Vessillo paraît à Rome depuis le mois de septembre.

Luce e Ombra Milan. Août 1901

Publie un article de M. Enrico Carreras sur des photographies spirites obtenues cette année par M. Randone et sa sœur, tous deux puissants médiums et dont M. Carreras affirme l'indiscutable honnêteté.

Trois reproductions de ces photographies sont données dans la Revue ; les trois clichés ont été pris à la lumière du jour, chez le médium, sans magnésium, avec une pose de quelques secondes : la première est un portrait de M. Randone sur fond noir ; à côté de sa tête, on voit une petite sphère lumineuse et une tache de lumière d'une forme allongée. Pour le second cliché, Mello Randone a posé dans un fauteuil, s'étant endormie aussitôt assise, son frère a été intransé aussi et en revenant à lui s'est trouvé assis devant sa sœur, l'appareil (fermé) entre les mains. Au développement, on vit apparaître sur la plaque, à côté du médium, une figure de femme dont toute la partie droite du corps adhère étroitement au côté même du médium. M. Carreras dit que cette image a été reconnue par plusieurs personnes, entre autres, le père et la sœur de la morte photographiée, nommée Giovanna Baruzzi. M. Carreras pense que l'image peu distincte qui entoure la tête du fantôme est la pensée matérialisée de la morte. Personne n'avait vu cette apparition, mais pour la troisième photographie, lorsqu'elle fut prise le 19 mars 1901, M. Randone vit se former à côté de sa sœur, subitement intransée, des flocons blancs lumineux, qui se condensèrent en une nuée blanche sur un fauteuil qu'il avait placé dans l'espoir qu'un esprit viendrait s'y asseoir. En peu de temps, une forme féminine était visible. Une amie ayant sonné, M. Randone alla lui ouvrir, et lui dit ce qui se passait, cette dame a aussi *parfaitement* vu une figure blanche aux cheveux noirs, à demi-étendue tout contre le médium.

M. Randone ne put résister au désir de toucher l'apparition, il posa le bout d'un doigt sur les pieds nus et éprouva une résistance comparable à

celle de la « crème fouettée». Ce contact fit pousser un cri aigu au médium. M. Randone courut découvrir l'objectif et posa environ 30 secondes : il était 10 heures du matin : après la pose, il ne vit plus que sa sœur. Le fantôme était resté visible de 10 à 12 minutes, n'avait ni parlé ni bougé, paraissant seulement un peu agité lorsque M. Randone l'avait touché, et semblant perdre sa force au moment de la pose. Au développement, on vit sur la plaque, une forme de jeune fille aux cheveux noirs cachant le visage, dont le bras est enveloppé d'une draperie. Dans des communications successives, Melle Randone obtint quelques détails sur cet esprit qui se donnait le nom d'Isabelle M.

Le 27 juin, Melle Randone mettait son chapeau pour sortir, lorsqu'elle tomba intransée, et l'on vit se former à côté d'elle un fantôme enveloppé d'étoffes blanches volumineuses, il était visible de la tête jusqu'à un pied qui semblait couvert d'un bas. M. Randone le photographia, mais la lumière n'était pas bonne, la durée de l'apparition fut courte, et le visage incomplètement formé, aussi le résultat n'est pas très satisfaisant. Sur ce cliché les cheveux sont longs et ondulés ; la mère de la jeune morte avait vu l'épreuve précédente et déclarait ne pas reconnaître les cheveux de sa fille, parce que sur cette image les cheveux étaient lisses et plus foncés que ceux d'Isabelle.

Le Spiritisme n'est pas le Satanisme.

Sous ce titre, N. Cavalli répond au chanoine baron Leopardi qui a attaqué le Spiritisme dans ses prédications de Carême ; l'auteur cite les Pères de l'Eglise, entre autres saint Augustin, qui pensait que Dieu permet la communication avec les morts pour *instruire les hommes, les consoler ou les effrayer*. Il rappelle que le cardinal Bona, le Fénelon italien, ne *comprenait pas qu'un homme de bon sens puisse nier les apparitions et les communications des morts, ou les attribuer aux démons.*

Il termine en disant que le but du spiritisme, est de consolider la religion, en la rendant scientifique et philosophique par l'étude des faits spirituels et des lois morales : il devra la purifier des cérémonies vaines, ne conservant du culte que ce qui forme l'essence éternelle de l'hommage dû à la Divinité.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Lumen

Dans *Lumen*, Joaquin Garcia, à propos de l'exécution d'un homme probablement innocent, développe une fois de plus ce thème : tu ne tueras pas. La peine de mort rend irréparables les erreurs toujours possibles de la justice humaine et même quand elle ne frappe pas un innocent, elle lance dans l'au-delà des êtres violents, aux instincts sanguinaires, aux-

quels on ne laisse pas le temps de se repentir et de s'amender et qui restent de puissantes causes de perturbation.

Luz y Union

du 15 septembre, est presque exclusivement composé par des lettres dans lesquelles Segundo Oliver raconte comment il est devenu médium, comment il a été amené à tracer des dessins médianimiques, dont il reproduit huit specimens, offrant une prime de 20 000 fr. à celui qui en donnera une explication satisfaisante en dehors du spiritisme. Le même médium consacre un long article à réfuter les assertions plus qu'étranges du Dr Bérillon.

Dans le N° du 30 septembre M. Couto fait un récit sommaire des faits très intéressants dont il a été témoin, spécialement de messages reçus par l'intermédiaire d'un médium exceptionnellement doué. Ces messages, dont plusieurs écrits dans une langue inconnue du médium, ne pouvaient se lire que par transparence. Ils contenaient des faits inconnus de tous, médiums et assistants. Un certain nombre n'ont pas encore pu être contrôlés ; mais il y en a onze qui l'ont été, aussi bien au point de vue de l'identité des signatures qu'à celui de l'exactitude des faits attestés.

Constancia

sous le titre : Décadence de nos mœurs, jette un cri d'alarme. Selon l'écrivain, c'est surtout aux classes élevées qu'il faut attribuer ce résultat. Tandis qu'elles consacrent au jeu et à toutes les œuvres d'apparat des sommes considérables, elles ne trouvent rien pour les œuvres de bienfaisance, d'éducation, etc... Ceux qui donnent, au lieu d'agir directement et de faire sentir leur influence personnelle, confient leur argent au clergé et tout spécialement aux Jésuites, qui s'en servent contre la société moderne. C'est aussi à ces derniers qu'ils confient le soin d'élever leurs enfants, sans contrôler la direction donnée. S'il ne se produit pas une réaction énergique contre de telles tendances, l'auteur de l'article déclare qu'il faut se résigner à la ruine et à la déchéance définitive.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

Le Matin

Ce journal a entrepris une enquête sur « L'Au-delà », et c'est M. Jules Bois qui est chargé de renseigner les lecteurs au sujet des découvertes qu'il aura pu faire dans ce domaine peu connu. Nous savons depuis longtemps que M. Jules Bois n'est pas spirite, mais nous espérions qu'il se documenterait davantage en ce qui concerne notre doctrine. Il consacre tout juste trois articles à une science qui compte aujourd'hui plus de 150 publications périodiques, et au lieu de mettre le public au courant des expé-

riences par lesquelles on peut communiquer avec cet Au-delà qu'il désire connaître, il se contente de nous faire savoir qu'il ne croit pas aux matérialisations ni aux photographies spirites. Son avis, pour précieux qu'il le croie, ne reposant sur aucune démonstration, n'a pas grande valeur à nos yeux, et ne saurait raisonnablement contrebalancer les affirmations des Crookes, des Wallace, des Zollner, des Aksakof, des Varley, des Gibier, etc. Puis pourquoi passer sous silence les autres manifestations ? Est-ce que les témoignages de Lombroso, Schiapparelli, Ch. Richet, de Rochas, Myers, Lodge etc. en faveur des manifestations obtenues avec Eusapia Paladino ne sont pas parvenues jusqu'à lui ? Que veulent donc dire ces lévitations de table, ces transports d'objets sans que personne y touche, ces lueurs vues par tous les assistants, ces mains fantômales qui touchent les spectateurs, qui s'impriment sur la farine ou laissent des traces dans la terre glaise ?

Il y a dans cette conduite de l'enquête un parti-pris évident, car il n'est pas admissible qu'un journaliste aussi avisé que M. Bois ignore ces travaux qui ont été publiés en France, et occupent depuis dix ans le monde entier. Cette cécité de notre critique n'empêchera pas le Spiritisme de continuer sa route et de conquérir les intelligences savantes qui veulent bien prendre la peine de l'étudier, témoin les Richard Hodgson, les Hyslop, les William James, etc. qui ont fait adhésion publique et formelle à ses doctrines.

Quelqu'un de pas banal, que cette enquête nous a fait connaître, c'est le Dr Bérillon. Pour lui, aucun des phénomènes du Spiritisme n'existe. Ne lui parlez pas de tables qui s'agitent, avec ou sans contact, il haussera les épaules. Ne lui montrez pas des photographies de tables qui ont quitté le sol, il se voilerait la face. C'est en vain qu'on lui objecterait qu'ils sont légion les médecins, les physiciens, les chimistes, les naturalistes qui ont vu et affirment la réalité des faits lui, lui seul nie, et c'est assez ! M'est avis qu'il y a là un cas pathologique que nous recommandons à la sollicitude de ses confrères.

Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy

Depuis longtemps nous voulions signaler les études parues dans cette intéressante Revue, et l'espace seul nous a manqué. Réparons le temps perdu. M. Balme a publié des observations excellentes sur la transmission de la pensée. Nous différons un peu dans l'explication des faits, car il nous paraît difficile d'imaginer un centre nerveux télépathique spécial, puisque celui-ci devrait reproduire toutes les idées et toutes les sensations, ce qui ne peut être fait que par le cerveau tout entier, chaque région étant spécialisée. Nous pensons aussi que ce n'est pas l'éther qui est le lieu de propagation des ondes spéciales qui servent à transmettre la pensée, puisque tous les mouvements de l'éther, actuellement connus, n'atteignent pas l'âme dans l'espace, comme le démontrent nos communications spirites. Ni les températures de plusieurs milliers de degrés centigrades du soleil, ni le froid intense des espaces interplanétaires n'ont d'action sur le prin-

cipe pensant séparé de son corps physique. Les orages magnétiques ou électriques sont inefficaces pour troubler l'organisme subtil qui est, comme le disait Platon,« le char de l'âme ». Nous croyons donc que c'est un autre milieu, plus raréfié encore que l'éther,qui est destiné à transmettre les vibrations spéciales par lesquelles la pensée sera engendrée dans un cerveau réglé psychiquement pour la recevoir. Quoi qu'il en soit des théories explicatives, les faits sont là, irrécusables, qui posent à la science un grand point d'interrogation auquel il faudra bien qu'elle tente de répondre un jour ou l'autre.

Des observations sur l'écriture mécanique sont aussi bien intéressantes. Un certain esprit arménien, qui se nommait Alphantis, signait avec l'alphabet Arménien, ce que d'autres esprits qui voulaient usurper sa personnalité ne pouvaient faire. Cette remarque tend à établir que l'écriture mécanique n'était pas produite par un état second du médium, car si cette supposition était exacte,il aurait pu toujours signer avec les mêmes caractères,puisque cette connaissance aurait été une propriété de la mémoire somnambulique. Une chose nous paraît certaine : c'est qu'un médium ne peut tirer de lui-même ce que jamais il n'a appris, surtout lorsqu'il s'agit d'une langue étrangère,*ex nihilo nihil,* donc si on obtient de l'écriture étrangère, en Arménien, comme c'est ici le cas, il faut admettre absolument l'intervention d'un esprit étranger, vivant ou mort, peu importe au point de vue phénoménal. Nous reviendrons dans un prochain numéro sur les études publiées par M. le Dr Haas et par M. Marestan dans le dernier numéro.

Institut psychologique International

On sait que depuis l'année dernière il s'est fondé un Institut qui comprend, parmi les membres du conseil, des personnalités éminentes du monde scientifique, telles que Duclaux, d'Arsonval, Marey, Bouchard, membres de l'Académie des Sciences,Ribot et Sully Prudhomme,et parmi les étrangers : Lombroso, Mendeléieff, Ochorowicz, Th. Flournoy, etc. Une aussi illustre assemblée possède évidemment toutes les lumières nécessaires pour étudier fructueusement les phénomènes psychiques ; la question est de savoir si elle le voudra, car jusqu'ici nulle trace de recherches expérimentales ; beaucoup de discours, mais pas de travail effectif. M. Duclaux, le premier, a ouvert le feu par une conférence dans laquelle il proclame, comme on s'en doutait un peu,la nécessité d'admettre des modes encore inconnus de l'énergie qui, après tout, pourraient émaner de l'organisme humain ; mais il prétend poser des conditions au phénomène, au lieu de l'observer tranquillement lorsqu'il se produira. Il oublie que la nature ne se plie guère à nos convenances et que le premier devoir d'un savant est de se soumettre à ses lois Il veut pouvoir faire la lumière quand il lui plaira, au milieu d'une séance obscure ; c'est à peu près aussi logique que d'ouvrir la chambre noire au moment où l'on impressionne une plaque. Il y a d'autres moyens de s'assurer de la réalité des faits sans risquer de compromettre gravement la santé des médiums

Nous aussi, nous voulons un contrôle rigoureux, impeccable, et subsituer autant que possible les instruments de physique à nos sens, mais c'est sans déranger les conditions indispensables à la réussite des faits.

M. Franck Hales a très bien exposé et défendu les travaux de la Société anglaise de recherches des phénomènes psychiques à laquelle il appartient. Franchissant un degré, il arrive au phénomène spirite lui-même qui a eu le don de faire froncer les doctes sourcils de ceux qui l'écoutaient. S'appuyant sur le cas vraiment remarquable de Mme Piper, il a montré que les communications données sous les noms de Georges Pelham, de Doctor, d'Impérator et autres « dépassent énormément tout ce que l'on connaît sur le phénomène d'objectivation des types. » Il faut joindre en effet à l'hypothèse de dédoublements multiples et simultanés de la personnalité, un pouvoir surnormal de clairvoyance, s'exerçant, par dessus le marché, en dehors de toutes les conditions reconnues jusqu'alors. Mais cette hypothèse même est difficilement défendable, puisque Hodgson et W. James, après avoir hypnotisé Mme Piper, ont été dans l'impuissance de reproduire des phénomènes analogues à ceux de la transe. Le cas de Mme Thompson, qui ressemble beaucoup à celui de Mme Piper, vient prêter un sérieux appui à la théorie spirite. Souhaitons avec M. F. Hales que cette médiumnité se multiplie, puisque c'est celle qui paraît satisfaire plus particulièrement les psychologues.

Les autres conférences s'éloignent tout à fait du territoire contesté, comme l'appelle Dale Owen, et seraient fort à leur place au collège de France ou à la faculté de Médecine, mais nous semblent sans intérêt direct avec une Société qui a pour objectif l'étude des faits transcendants. C'est ainsi que M. Bergson étudie le rêve, en se gardant bien de parler des cas de clairvoyance, de prémonition, de visions prophétiques qu'on a si souvent signalés dans cet état. M. Dussaud nous paraît ironique pour ses confrères en leur faisant une leçon sur la manière de faire entendre les sourds ; il oublie les préceptes de cette vieille sagesse des nations qui affirme qu'il n'y a de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre. M. Van Gehuchten nous promène parmi les neurones, et M. Pierre Janet nous réédite ce qu'il a déjà fait connaître dans ses publications antérieures. Tout cela est savant, oh ! oui, bien dit, c'est évident, mais ne touche que de loin à l'objet même de l'Institut. Espérons que lorsque ces messieurs auront beaucoup parlé, ils agiront un peu, et qu'ils mettront en pratique ce qu'ils nous enseignent si souvent, à savoir : que l'observation et l'expérience valent mieux que les plus beaux discours.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel: France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Écho du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass nº 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou): directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 6 — ANNEE 7e Prix du Numéro : 1 franc DÉCEMBRE 1901.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

Etudes sur la médiumnité

Les théories moléculaires

Nous sommes encore obligés de faire ici une halte dans notre investigation méthodique des phénomènes de transmission de la pensée, car il est indispensable que nous fixions le sens de certains termes dont nous nous servons, et en même temps que nous signalions les découvertes qui viennent apporter à nos hypothèses un solide étai scientifique. A chaque instant, nous parlons de forces fluidiques, invisibles, d'enveloppe fluidique de l'âme ; ces expressions peuvent être mal interprétées si nous ne les définissons pas clairement, et si nous ne montrons pas leur nécessité.

Le Spiritisme expérimental nous met constamment en présence d'états de la matière que la physique ordinaire n'a pas encore étudiés, de sorte qu'aux yeux des savants, lorsque nous les désignons sous le nom de fluides, nous semblons spéculer sur des choses qui n'ont pas d'existence réelle, sur des mots vides de sens. De là viennent les malentendus. Aujourd'hui, même en supposant que l'on n'accepte pas l'interprétation spirite des phénomènes médianimiques, on ne peut plus contester leur réalité. Des hommes de science éminents les ont trop souvent contrôlés pour qu'on puisse raisonnablement nier leur authenticité, car les témoignages des Wallace, des Crookes, des Zollner, des Aksakof, des Gibier, des Lombroso, des de Rochas, etc., nous affirment absolument leur existence. Dès lors, nous sommes contraints par ces faits nouveaux d'élargir le sens du mot matière, et de lui donner une signification plus générale que celle adoptée jusqu'alors ; il est facile de le faire voir.

Un médium comme Eusapia Paladino peut, sans contact et à distance, laisser une empreinte de sa main fantômale sur de la terre

glaise ou du noir de fumée. Il existe donc quelque chose qui sort d'elle, qui est le sosie d'une partie de son corps, et qui agit physiquement sur la matière, en restant invisible. Quelle est la nature de cette cause agissante ? c'est ce que la science ignore absolument. Les spirites savent que c'est le périsprit, temporairement objectivé, qui a ce pouvoir ; mais ce qu'ils veulent faire connaître, c'est l'état physique de ce corps spirituel pendant que se produit le phénomène. Lorsque l'on dit qu'il est à l'état fluidique, dans le langage spirite cela signifie qu'il existe des modifications de la matière pendant lesquelles celle-ci est plus raréfiée que l'état gazeux. Cette idée n'est pas irrationnelle, puisque nous connaissons déjà des formes de la matière qui possèdent des pouvoirs nouveaux, d'autant plus curieux et différents, que cette matière est plus radiante.

Le contenu d'un tube de Crookes, raréfié jusqu'à ne plus supporter que le millionnième de la pression atmosphérique, renferme encore un nombre gigantesque de molécules d'air — un quitillon — qui, sous l'influence de l'électricité, manifestent un pouvoir mécanique considérable et déterminent des phénomènes de phosphorescence qui sont caractéristiques.

A leur tour, ces atômes électrisées, ces rayons cathodiques, comme on les nomme, en frappant le verre de l'ampoule, donnent naissance extérieurement aux rayons X, dont Roentgen a mis en évidence la propriété de traverser la matière opaque.

Mais en abordant ce domaine nouveau, nous débordons les cadres de la physique traditionnelle dans lesquels on prétendait, hier encore, borner nos connaissances.

Le grand physicien Faraday l'avait bien compris, puisqu'il écrivait déjà, en 1816, les lignes prophétiques suivantes :

Si nous imaginons un état de la matière, aussi éloigné de l'état gazeux que celui-ci l'est de l'état liquide, en tenant compte, bien entendu, de l'accroissement de différence qui se produit à mesure que le degré du changement s'élève, nous pourrons peut-être, pourvu que notre imagination aille jusque-là, concevoir à peu près la matière radiante, et de même qu'en passant de l'état liquide à l'état gazeux, la matière a perdu un grand nombre de ses qualités, de même elle doit en perdre plus encore dans cette dernière transformation.

On trouve encore de lui les réflexions suivantes, qui complètent son idée :

Je puis signaler une progression remarquable dans les propriétés physiques qui accompagnent les changements d'état ; peut-être suffira-t-elle pour amener les esprits inventifs et hardis à ajouter l'état radiant aux autres états de la matière déjà connus.

A mesure que nous nous élevons de l'état solide à l'état liquide et de celui-ci à l'état gazeux, nous voyons diminuer le nombre et la variété des propriétés physiques des corps, chaque état en présentant quelques-uns de moins que l'état précédent. Quand les solides se transforment en liquides, toutes les nuances de dureté et de mollesse cessent nécessairement d'exister ; toutes les formes cristallines ou autres disparaissent. L'opacité ou la couleur sont souvent remplacées par une transparence incolore, et les molécules des corps acquièrent une mobilité, pour ainsi dire, complète.

Si nous considérons l'état gazeux, nous voyons s'anéantir un plus grand nombre de caractères évidents des corps. Les immenses différences qui existent entre leurs poids ont presque entièrement disparu. Les traces des différences de couleur qu'ils avaient conservées s'effacent. Désormais tous les corps sont transparents et élastiques. *Ils ne forment plus qu'un même genre de substances*, et les différences de dureté, d'opacité, de couleur, d'élasticité et de forme, qui rendent presque infini le nombre des solides et des liquides, sont désormais remplacées par de très faibles variations de poids et quelques nuances sans importance.

Ainsi pour ceux qui admettent l'état radiant de la matière, la simplicité des problèmes qui caractérisent cet état, loin d'être une difficulté, est bien plutôt un argument en faveur de son existence. Ils ont constaté jusqu'alors une disparition graduelle des propriétés de la matière, à mesure que celle-ci s'élève dans l'échelles des formes, et ils seraient surpris que cet effet s'arrêtât à l'état gazeux. Ils ont vu la nature faire les plus grands efforts *pour se simplifier à chaque changement d'état*, et pensent que dans le changement de l'état gazeux à l'état radiant, cet effort doit être plus considérable.

L'antique conception des trois états : solide, liquide, gazeux, correspond bien aux réalités du monde physique, mais il faut admettre maintenant que la substance peut se présenter sous des aspects plus divers, avec des modalités et des propriétés nouvelles, et que la pondérabilité n'est plus un attribut essentiel de cette substance. Cette idée a fini par s'imposer dans la science à la suite des travaux de Young et de Fresnel sur la lumière, puisqu'il est universellement admis que cette manifestation est due, comme celle de la chaleur, de l'électricité, du magnétisme, etc., aux mouvements variés d'un fluide subtil et sans poids appelé l'éther, qui remplit l'univers entier et pénètre tous les corps.

Une seconde hypothèse est venue se greffer sur celle-ci, d'après laquelle l'éther lui-même serait la substance universelle de laquelle toutes les formes de matière que nous connaissons seraient dérivées, par suite des transformations successives de cet élément primordial, pendant la suite des temps.

L'étude de la lumière et de l'électricité, dit le père Secchi (1), nous a conduits à regarder comme infiniment probable que l'éther n'est autre que la matière elle-même, parvenue au plus haut degré de ténuité, à cet état de rareté extrême que l'on nomme état atomique. Par suite, tous les corps ne seraient, en réalité, que des agrégats, les atomes mêmes de ce fluide.

Les chimistes ont fourni un certain nombre de faits pour appuyer cette supposition, puisque nous voyons des corps ayant absolument les mêmes principes constitutifs, combinés dans les mêmes proportions, présenter des caractères physiques et des propriétés chimiques différents. Ce seraient donc les relations réciproques des molécules, — formées elles-mêmes par le groupement des atômes — c'est-à-dire les dispositions variées suivant lesquelles ces molécules sont disposées les unes par rapport aux autres, qui détermineraient les divergences observées dans les propriétés de ces corps.

Pour faire comprendre comment les arangements divers des mêmes éléments peuvent donner lieu à des propriétés différentes, citons un exemple emprunté à l'étude des langues. Soient les lettres A, M, O, R, de la langue latine ; on peut les combiner de la façon suivante :

1° Amor, en français, Amour ;
2° Roma, — Rome ;
3° Mora, — Retard ;
4° Ramo, — au rameau ;
5° Armo, — à l'épaule ;
6° Maro, nom du poète Virgile Maro.

Ces six mots sont composés des mêmes éléments, c'est-à-dire des mêmes lettres ; et cependant leurs propriétés, c'est-à-dire leurs cas, leur sens, sont tout à fait différents. Un chimiste appellerait ces mots-là *isomères*(ἴσον égale, μέρος partie composante ou élément) (2).

---

(1) Secchi. *Unité des forces physiques*, p. 604.

(2) Par exemple, les essences de térébenthine, de citron, d'orange, de

D'autre part, des renseignements sur la composition de l'atome nous sont venus de l'étude spectrale des corps simples. On croyait fermement qu'il y avait autant d'espèces différentes de matières qu'il existe de corps indécomposables en parties plus simples. Le fer, par exemple, soumis aux plus énergiques manipulations physiques ou chimiques, présentait jusque dans la plus petite de ses parties, les propriétés de la masse tout entière, sans la plus infinitésimale différence ; en un mot il était identique jusque dans ses plus infimes parcelles. Mais voici qu'en étudiant le spectre des différents corps connus, on s'est aperçu que parmi les lignes qui les représentent, certaines disparaissaient lorsque la température s'élevait énormément. Ces lignes représentent les groupements d'éléments qui entrent dans la composition des corps réputés simples. Ici-bas, nous n'avons aucun moyen de produire une température supérieure à 2.000 ou 2,400 degrés centigrades, et les corps simples gardent dans le spectre presque toutes leurs lignes caractéristiques. Mais si nous observons les mêmes corps dans le spectre qui nous est procuré par le soleil ou les étoiles, alors le physicien qui a commencé dans le fourneau de son laboratoire terrestre la dissociation d'une substance, peut, pour ainsi dire, la continuer dans ces foyers gigantesques dont la lumière arrive jusqu'à nous, et savoir si la substance considérée comme simple l'est oui ou non, et même,

---

basilic, de poivre, de persil, de romarin, sont des carbures d'hydrogène qui ont la même formule $C^{20}H^{16}$; ce qui veut dire qu'elles sont identiquement composées de 20 équivalents de carbone et de 16 équivalents d'hydrogène. Ces carbures se distinguent cependant par divers caractères :

1° *Au point de vue physique*, ils n'ont pas la même densité, ni le même point d'ébullition, ni le même indice de réfraction, ni la même chaleur spécifique, ni la même odeur, ni le même pouvoir rotatoire.

2° *Au point de vue chimique*, ces essences se combinent avec l'acide chlorhydrique dans des conditions différentes et avec des résultats différents.

Telle de ces essences fournit le monochlorhydrate dans des conditions où l'autre fournit le dichlorhdydrate. A chacune de ces essences correspondent des monochlorhydrates doués d'un pouvoir rotatoire et même de sens différents. L'équivalent de ces chlorhydrates est lui-même variable, au moins pour quelques-uns d'entre eux. (Alfred Riche. *Chimie*, 2me édition, tome I, page 83).

si elle est composée, quel est le degré de complexité des groupements dans lesquels cette substance simple est engagée. Le soleil, avec les différences de température qui existent entre les protubérances et les taches, offre le moyen de se rendre compte des degrés de simplification que revêt successivement la substance étudiée, — par la disparition graduelle de la plupart des raies qui le caractérisent — et enfin, dans les parties les plus chaudes de l'astre, une seule bande persiste et représente l'élément irréductible. C'est ainsi que M. Lockyer a pu établir que nous donnons à tort au fer le nom de corps simple, car, en réalité, il est formé par les aggrégations complexes d'un constituant encore inconnu, que seule l'inscription hiéroglyphique du spectre nous révèle.

L'hypothèse que tous les corps dérivent d'un seul, qui s'est diversifié avec le refroidissement, prend aussi un haut degré de vraisemblance lorsque l'on compare les étoiles entre elles. Il en existe trois types, qui ont des températures inégales : 1° Les étoiles blanches dont Sirius est le modèle ; 2° les étoiles jaunes comme notre soleil, et 3° les étoiles rouges, telle *Alpha* de la constellation du Centaure. Dans les étoiles blanches la température est excessivement élevée ; déjà moins forte dans le groupe auquel notre soleil appartient, elle est prête à disparaître dans les étoiles rouges ; parallèlement à cette dégradation de l'énergie, on voit le nombre des corps composés augmenter au fur et à mesure que la chaleur diminue. C'est ainsi qu'on ne trouve dans Sirius que les raies de l'hydrogène et du magnésium ; le soleil est déjà beaucoup plus complexe puisqu'il renferme, outre l'hydrogène, le magnésium, le sodium, le calcium, le plomb, le cuivre, le cadmium, le cerium, l'uranium, le potassium, le chlore; enfin celles de la dernière catégorie annoncent que les métalloïdes sont constitués. Une étoile est une masse de matière isolée dans l'espace ; en étudiant les différents types qui existent, c'est comme si nous suivions le même astre à travers les millions de siècles qu'exige son évolution, nous constatons alors que pendant sa jeunesse l'hydrogène seul existe, puis que naissent les métaux et les métalloïdes ; il faut en conclure que cet élément est la première forme accessible à nos sens que prend la substance universelle en se matérialisant, et qu'ensuite les autres apparaissent successivement, par les modifications continues du même élément primordial.

Cette conception est bien celle de la science actuelle, car voici les paroles par lesquelles M. Ditte, de l'Institut, terminait sa leçon d'ouverture à la faculté des sciences de Paris, en traitant de l'étude des métaux dans le ciel : (1)

Le spectroscope nous a montré que plus la température d'un astre est haute, plus est petit le nombre des éléments dont les raies se manifestent dans son spectre, plus petit est aussi le poids atomique de ces éléments, et il semble que le refroidissement, associé peut-être à l'action des forces que M. Lockyer regarde comme agissant dans les espaces célestes, amènerait dans les autres astres qui les parcourent les transformations chimiques desquelles résultent des éléments à poids atomique de plus en plus lourds. L'étude de la chimie du ciel, dans les limites où elle a pu être faite jusqu'ici, comme celle de la chimie de la terre, nous conduit donc à reconnaitre l'*unité de composition de tous les mondes* ; toutes deux nous font concevoir comme vraisemblable l'hypothèse d'une matière unique, formée peut-être par des condensations diverses de la matière éthérée, telle qu'aucune de ses manifestations ne puisse être définie d'une manière absolue comme point de départ nécessaire de toutes les autres, et dont les diverses apparences, *caractérisées par un mode particulier de mouvement intérieur*, ne seraient autre chose que les diverses substances, simples ou complexes, qui composent l'univers.

Nous constatons que rien dans l'hypothèse spirite d'un fluide universel n'est contraire aux idées qui ont cours aujourd'hui parmi les savants. Mais l'éther des physiciens n'est pas lui-même l'expression ultime de la simplification de la substance, car nous savons par nos entretiens avec les Esprits que l'erraticité, c'est-à-dire l'espace infini, est rempli par des formes de plus en plus raréfiées de la matière primordiale. Ce sont ces très nombreux états d'éthérisation croissante, qui font du monde spirituel un milieu aussi diversifié que l'est notre monde terrestre. Pour l'âme qui vit dans l'espace, il existe des sensations probablement plus variées et plus intenses que celles que nous procurent les objets solides, liquides ou gazeux qui nous environnent, et elle les perçoit avec son corps périsprital, qui est apte à les enregistrer, comme ici-bas le cerveau garde les empreintes de toutes les sensations corporelles.

Cette idée de substances de plus en plus subtiles, co-existantes dans le même milieu, en s'emboitant pour ainsi dire les unes dans

(1) Alfred Ditte. *Les métaux dans le ciel*, in *Revue Scientifique*, 17 novembre 1900, p. 618.

les autres, n'a rien qui répugne à la raison. L'air contient des gaz nombreux que rien ne révèle à nos sens, tels que l'hydrogène, l'acide carbonique, etc. Il renferme même des milliards d'organismes microscopiques dont Pasteur a montré le rôle immense, et cependant rien ne nous avertit de la présence de ces germes innombrables.

Dans son étude sur la suggestion mentale, M. Ochorowiz dit aussi : (1)

La matière présente plusieurs degrés de *fluidité*. L'eau est plus fluide que le sable puisqu'elle peut remplir les interstices de ses grains ; l'air est plus fluide que l'eau, puisqu'il peut se dissoudre dans celle-ci ; l'éther est plus fluide que l'air.., Il est difficile de déterminer où cette divisibilité finit, mais on peut supposer qu'il y a encore plusieurs degrés de ce genre et qu'il existe une matière primitive universelle, dont la condensation graduée constitue tous les états de la matière.

C'est précisément parce que chaque état plus raréfié que le précédent le pénètre, que le fluide universel est en tout et partout, aussi bien dans l'intérieur des corps les plus denses que dans l'espace infini, et que les êtres qui s'y meuvent traversent les masses les plus opaques sans éprouver aucune difficulté. Les rayons X, les ondes Hertziennes, les radiations de l'uranium, les corpuscules qui se dégagent de certains métaux frappés par la lumière, nous montrent des exemples de cete pénétration que l'on croyait impossible, et nous avons la satisfaction de constater que les déductions que les spirites ont tirées de leurs communications avec les esprits, commencent à se justifier pleinement.

Nous verrons, en étudiant la constitution moléculaire de la matière, que les faits découverts récemment conduisent de plus en plus la science vers ces régions de l'invisible où se cache la véritable réalité. Le XX[e] siècle sera celui des agents cachés, des formes subtiles et impondérables au milieu desquelles nous vivions, — comme les aveugles dans le monde physique, — mais dont quelques voyants avaient annoncé l'existence, bien avant que le bandeau fût soulevé pour la masse routinière des savants de tous pays.

(*A suivre*). GABRIEL DELANNE.

---

(1) Ochorowicz. — *De la suggestion mentale* — p. 469.

L'Identité des Esprits

Séance du 1er Novembre 1901,

tenue à L... chez M. D...

Sont présents M. et Mme D.,. M. et Mme L..., le Dr Dusart. Médium, Mme L...

Mme L..., tombe en transe et dit : « Où suis-je ? Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. Pourquoi suis-je dans un brouillard épais, sans pouvoir réunir mes souvenirs ni mes idées. J'étais un honnête homme, je ne faisais de mal à personne. Je pensais que quand on mourait c'était bien fini ; cependant je suis mort et me voilà encore ici. Tout cela me trouble et je me demande pourquoi on m'a amené ici. »

— « C'est pour vous donner l'occasion de vous instruire et de sortir du brouillard dont vous vous plaignez. Pouvez-vous nous dire qui vous êtes ? »

—Je me nomme P..., j'étais menuisier à R..., (ici le nom d'un village tout à fait inconnu de tous les assistants et qui est d'abord mal orthographié), à une lieue de la ville de S... Je crois qu'il y a bien 25 à 30 ans que je suis mort, mais tout cela est vague ».

— « Aviez-vous de la famille ? »

— « Oui. Attendez ; on m'aide à me rappeler et je vais vous le dire le plus exactement que je pourrai. Ma femme m'a survécu : elle a dû mourir il y a quelques années. Nous avions un fils, qui est menuisier comme je l'étais, et quatre filles. Une est couturière ; une autre institutrice et mariée à un instituteur de la ville de L... Je crois qu'ils ont perdu un enfant dernièrement ».

Il ne donne aucun détail sur les deux autres filles.

— « Quel est le nom de l'instituteur ? »

— « On ne me le laisse pas dire. Il faut que vous cherchiez. Je pense que ma fille est sur le point de prendre sa retraite. Dites-moi donc maintenant ce que je dois faire pour sortir du brouillard».

Nous lui donnons quelques conseils. il nous remercie et quitte le corps du médium.

Le lendemain, j'écrivis au maire de R.., et voici sa réponse :

« En réponse à votre lettre, en date du 2 courant, je dois vous informer :

1° Que le nommé P.., Agathange, menuisier à R..., y est décédé en 1868 ;

2° Que sa veuve est décédée à L.., il y a quatre ou cinq ans ;

3° Que leurs cinq enfants sont vivants ;

(a) Leur fils, P... V..., habite Maubeuge ;

(b) Leur fille G.. P..., veuve, est couturière à R... ;

(c) Leur fille C.. P..., institutrice mariée à un instituteur, habite L... ;

(d) Leur fille L.. P..., habite D... ;

(e) Leur fille L.. P..., habite E..., petit village du canton Est de Cambrai. »

Pour compléter cette enquête, j'écrivis à un instituteur de L..., lui demandant si son collègue, Mr C.. P... avait récemment perdu un enfant. Il me répondit :

« Le directeur de l'école de la rue des U..., M. C..., a perdu, l'an dernier, d'une méningite, un petit garçon âgé d'environ 7 ans. »

Tels sont les faits dans toute leur simplicité.

Dr O. DUSART.

Conseils de l'au-delà

VIII

La Morale

La morale est une — Elle est la même, plus ou moins claire, plus ou moins brillante, chez tous les peuples, dans tous les pays, dans tous les univers.

— Elle consiste à se connaître ici même, à faire le bien, à éviter le mal, et à répandre le bonheur autour de soi.

*
* *

Quels moyens devez-vous employer pour arriver à ces résultats ? A différentes époques, les grands conducteurs des âmes sont

venus les enseigner aux hommes : le plus grand de ces envoyés, le Christ, les a résumés en quelques mots :

— Aimez Dieu — aimez votre prochain comme vous-même — Voilà la loi.

*
* *

Voilà en effet toute la loi : tous vos devoirs découlent de ces simples paroles, et tous vos raisonnements, s'ils s'appuient sur d'autres bases, ne seront jamais compris.

*
* *

Faire le Bien pour le Bien, sans aucune pensée de récompense ou de châtiment, tel est le but vers lequel doivent tendre tous vos efforts.

*
* *

Mais cet idéal ne peut être réalisé aujourd'hui que par des âmes très évoluées, et pendant longtemps encore, la masse ne se laissera guider que par son intérêt.

Les actes de l'homme sont soumis à la nécessité de la crainte et de l'espoir.

— C'est de l'orgueil que de penser le contraire.

*
* *

L'homme, en effet, peut connaître la loi et ne pas vouloir lui obéir. Il possède la liberté pour le bien comme pour le mal.

— Il faut donc que, comme toutes les lois humaines, la loi divine de charité et d'amour ait une sanction qui avertisse l'homme lorsqu'elle est violée.

*
* *

Cette sanction, vous la trouvez sur votre terre dans le remords et dans les épreuves de toutes sortes qui sont la conséquence de vos mauvaises actions ; et enfin, la sanction suprême se trouve dans la vie future.

— Dans cette vie, l'homme voit plus clairement les erreurs qu'il a commises ; il comprend généralement mieux le but de sa double existence, et il peut prendre des résolutions pour sa prochaine incarnation.

*
* *

La continuation de la vie dans l'au-delà ne peut plus être niée aujourd'hui ; et ceux qui vous ont précédé dans ce monde invisible à vos yeux, viennent vous dire : « Nous sommes là : — nous

« souffrons parce que nous avons mal vécu : — nous sommes heu-
« reux parce que nous avons fait tous nos efforts pour accomplir le
« bien. — Soyez avertis ».

*
* *

Et l'homme, en écoutant la voix de ceux qui viennent de faire l'expérience de la vie terrestre, sera convaincu qu'en dehors des lois humaines que l'on peut enfreindre, il y a des lois divines auxquelles nul ne peut se soustraire, et que le bonheur ou le malheur de son avenir sont entre ses mains.

Ceux qui resteront sourds à ces avertissements, se heurteront, au-delà de la tombe, à toutes les conséquences de leur vie mal employée.

*
* *

Les directeurs des humanités naissantes, — des humanités dans lesquelles l'Esprit encore très faible vacille et cherche péniblement sa voie, — sont obligés d'imposer par la terreur l'obligation des principales règles de la morale. Ils menacent de châtiments terribles ceux qui désobéissent à la loi, et ils promettent à ceux qui l'observent des récompenses plus ou moins grossières, en rapport avec l'état des Esprits peu avancés auxquels ils s'adressent.

*
* *

Mais à mesure que les humanités marchent en se développant dans les vies successives, l'idée de Dieu s'épure et grandit.

L'homme auquel on enseigne la bonté, l'indulgence et le pardon, ne peut plus concevoir un Dieu sévère, cruel, impitoyable ; — et par delà l'immensité des mondes, l'âme humaine aperçoit un créateur infiniment juste, infiniment bon, qui ne veut que le bonheur de sa créature, et qui lui laisse tout l'avenir pour réparer ses fautes et pour s'améliorer.

*
* *

Ces hautes pensées d'amour et de miséricorde infinie ne pouvaient être comprises par les êtres grossiers des âges primitifs, à peine sortis de leur évolution animale ; et les puissants ouvriers de la première heure qui jetaient à pleines mains la semence divine, savaient bien qu'elle ne pouvait germer que dans un petit nombre de cœurs.

*
* *

Mais aujourd'hui, les hommes, instruits par les nombreuses

épreuves de leurs vies passées, peuvent comprendre ; et le moment est venu où l'Esprit de vérité va se faire entendre à toutes les créatures de bonne volonté. — La lutte entre le bien et le mal sera encore longue et rude ; mais le fluide divin se répandra de plus en plus parmi vous, et le bien l'emportera.

*
* *

Ils se trompent grandement ceux qui disent qu'il n'y a rien au delà de cette vie, que l'homme sera toujours mauvais, que la fatalité seule règle sa destinée, et que les sentiments moraux ne sont pas plus développés aujourd'hui qu'il y a des siècles.

Ceux qui parlent ainsi ne voient pas, et leur aveuglement jette les esprits faibles dans un trouble profond ; il amène en outre cette croyance que tout effort vers le bien est inutile, que le dévouement pour autrui n'est qu'un leurre, et qu'il ne peut y avoir de bonheur pour l'homme que dans la satisfaction de ses passions et de ses intérêts.

*
* *

Proclamez bien haut le néant de ces doctrines décourageantes. Proclamez bien haut la perfectibilité de l'homme, sa liberté et sa bonté ; et faites comprendre que cette bonté, endormie par les fausses idées répandues par les mauvais, ne demande qu'à être réveillée et soutenue pour briller dans tout son éclat. Il faut débarrasser l'âme des ignorants de ces conceptions malsaines en leur enseignant les vrais principes qui hâteront la marche de ce progrès moral que quelques esprits retardataires nient encore aujourd'hui.

Et ce progrès se réalisera par la croyance en Dieu, et par la certitude de la liberté et de la responsabilité de l'homme dans cette vie et dans la vie qui suit ce que vous appelez la mort.

*
* *

L'Etre Infini qui nous a créés est inconnaissable pour nos faibles intelligences, mais la croyance à son existence se trouve dans le cœur de tous les hommes, et cette petite flamme, quoique parfois bien vacillante, éclaire toujours la conscience même des plus pervers.

L'orgueil et le respect humain amènent souvent des esprits à se révolter contre cette vérité ; mais ces négations puériles disparaissent, soyez-en certains, dans les moments de réflexion intime, ou lorsque le malheur vient frapper à leur porte.

L'homme a beau se révolter ; il arrive toujours un moment où il se courbe, bien humble, sous la pensée de Dieu.

*
* *

Vous avez donc tous, dans les replis profonds de votre âme, la croyance en un créateur infiniment bon.

Vous avez la conscience de votre liberté et de votre responsabilité.

Quant à la certitude de la vie future avec toutes ses conséquences, elle sera donnée maintenant à tous ceux qui voudront la demander.

*
* *

Appuyés sur ces vérités éternelles, vous accomplirez avec joie et bonheur toutes les prescriptions de la loi morale, qui vous paraissent parfois si difficiles, et vous vous débarrasserez de cet égoïsme qui vous rend malheureux et qui entrave tous vos progrès.

Et à mesure que vous vous débarrasserez de cet *amour du Moi*, vous sentirez naître dans vos cœurs l'*Amour d'autrui*.

*
* *

Pour développer ce sentiment véritablement divin, voyez droit, marchez droit et méditez.

Voyez le but vers lequel l'Humanité, guidée par des lois immuables, se dirige d'une marche lente mais sûre.

Ce but, c'est le *Bonheur par l'amour*.

*
* *

Travaillez constamment pour hâter cette évolution, soyez toujours sur la brèche ; donnez toujours le bon exemple.

Usez de petits dévouements discrets et quotidiens afin d'atténuer peu à peu l'encombrement et l'énergie de votre personnalité.

— Soyez bons : — la bonté est la base de tout dans la vie ; — elle est l'étiage de l'âme, de sa puissance et de son progrès.

— La sérénité en découle ; la sagesse vit d'elle ; elle est puissante non par son autorité, mais par son humilité et par le respect qu'elle impose.

— D'elle jaillit toute lumière et toute chaleur : l'enthousiasme, la générosité et l'amour ne peuvent exister sans elle.

*
* *

Il faut donc amener l'homme à être bon ; et quand il aura acquis

la bonté, il aura fait un pas immense vers la perfection qui l'attend.

L'homme qui possède cette vertu conserve toujours le calme au milieu des épreuves.

Il ne froisse personne ; il ne dédaigne personne ; il est toujours tolérant ; il respecte toutes les opinions et toutes les croyances ; il cherche à faire régner autour de lui la justice, la charité et la pitié, et il est toujours prêt à prendre le fardeau du faible et du petit.

*
* *

Cette bonté qui rayonne autour de lui et dont il ressent tous les bienfaits, l'amène naturellement, —et bien mieux que tous les raisonnements des philosophes, — à croire à une bonté supérieure à la sienne, à une bonté infinie devant laquelle il s'incline. Et lorsque la preuve de la survie lui est apportée, il comprend qu'une nouvelle existence doit lui être accordée pour qu'il puisse continuer le bien qu'il a fait dans celle-ci.

— Et cette certitude décuple son ardeur et ses forces, et chaque jour il devient meilleur.

*
* *

Pour être toujours prêt à bien combattre le combat de la vie, il est indispensable de réfléchir et de méditer chaque jour pendant quelques instants. Il faut avoir *un idéal* et travailler sans cesse à s'en rapprocher. Sur terre, l'idéal, c'est le progrès intellectuel et moral, et vous devez souvent vous demander quel chemin il faut suivre pour le réaliser.

Pour cela, vous devez chercher quelles sont les qualités qui dominent en vous.

Comment arriver à les développer ?

Quels degrés vous avez franchis ?

Quels sont ceux qui vous restent à gravir ?

Quels sont les moyens à employer ?

Quelles sont les défaillances de la veille ?

Quelles résolutions doivent être prises pour ne plus succomber ?

— Voilà le programme général ; chacun de vous peut y apporter les changements nécessités par l'état dans lequel il se trouve.

Il n'est pas difficile à suivre, même au milieu de vos plus gran-

des préoccupations terrestres ; quelques instants suffisent, et votre pensée, disciplinée par cet exercice quotidien, s'habituera à voir rapidement les qualités et les défauts de *Votre Moi* qui, bien averti, décidera alors, en toute liberté, comment il doit agir.

— Ne vivez donc jamais dans le vague ;

— Sachez où vous allez et ce que vous voulez, et faites chaque soir le bilan de votre journée.

Les jours qui vous sont donnés sont courts : — N'en perdez aucun pour votre avancement.

*
* *

Comme nous vous l'avons dit, vous n'êtes pas sur la terre pour vous absorber dans la prière et dans la méditation.

— Vous vous êtes incarnés pour progresser par la lutte et par le travail.

Que cette pensée soit toujours présente à votre esprit.

*
* *

Ne recherchez donc pas l'isolement : l'homme qui vit seul devient égoïste.

— Ce n'est qu'en vivant au milieu de vos frères, en partageant leurs douleurs et leurs joies, — en les aidant sans cesse au point de vue matériel comme au point de vue moral, — que vous trouverez le bonheur et que vous marcherez vers le progrès.

*
* *

En accomplissant toutes vos obligations et tous vos devoirs terrestres, — quelque pénibles qu'ils puissent être, — donnez toujours l'exemple du zèle, du dévouement, de la résignation et de la bonne humeur.

La joie complète est rare sur votre terre ; mais, à moins de grandes douleurs, vous devez toujours avoir la gaieté et l'égalité d'âme qui sont indispensables au bon équilibre de l'être.

*
* *

Vivez studieusement et, autant que possible, à l'écart du tumulte du monde ; mais ne négligez pas les distractions de tout genre qui sont nécessaires au délassement et au repos de l'Esprit.

*
* *

Enfin, si vous êtes obligés de vivre au milieu des agitations continuelles de la vie terrestre, *pratiquez le silence*. — Il vous empêche de

disperser vos forces morales, et il prépare le terrain pour la méditation.

N'employez la parole que là seulement où elle peut faire du bien.

Evitez seulement toutes les conversations mauvaises dans lesquelles on se plaît à critiquer son prochain, à le blâmer, à le déchirer.

Vous savez combien les paroles d'envie, de haine ou de malveillance peuvent faire de mal.

*
* *

Soyez donc sobres de paroles. Dans cet état de silence et de paix, vous pourrez entendre les voix qui sont en vous, les voix de votre conscience ; ces voix sont encore bien faibles ; il faut les écouter attentivement, car elles font appel à tout ce qui est noble et beau, à tout ce qui en vous *est né d'hier,* à la bonté, à la tolérance, à la concorde et à l'amour.

Et en les écoutant, votre horizon moral s'agrandira, et vous apercevrez distinctement toutes les forces qui vous ont été données pour bien marcher dans la vie.

*
* *

Le chemin qui conduit au bonheur par l'observation des lois morales est facile : — bien plus facile que celui qui conduit vers la douleur et vers le mal.

Mais l'homme ne comprend pas.

*
* *

Les progrès matériels qui augmentent chaque jour son bien-être, créent en lui de nouveaux désirs, de nouvelles passions, une soif ardente de jouissances qu'il faut satisfaire à tout prix.

L'esprit s'enlise de plus en plus dans la matière et ne songe plus à son progrès moral. Un grand effort est nécessaire pour le dégager et pour lui faire entrevoir d'autres horizons.

*
* *

La lutte entre les bons et les mauvais sera rude, et de la victoire des uns ou des autres dépendra pour longtemps le sort de l'humanité.

Le bien certainement restera vainqueur, mais les hommes de bonne volonté doivent aujourd'hui se mettre à l'œuvre pour hâter la victoire et pour éviter des désastres.

*
* *

Comme l'homme, les nations et l'humanité tout entière font leur vie et leur avenir : et comme l'homme elles subissent les épreuves qu'elles ont méritées.

Ceci ne peut être compris que par ceux qui peuvent envisager la longue série des siècles écoulés.

*
* *

Que tous ceux qui *savent et qui voient* se mettent en route. Ils sont appuyés sur un solide bâton de voyage, et ils peuvent marcher hardiment et en toute confiance.

Leur premier devoir est d'enseigner les principes de morale et de faire luire — tamisée suivant les yeux des faibles et des malades, — la lumière éclatante qui les inonde.

Toutes les occasions, tous les moyens doivent être non seulement employés, mais recherchés.

*
* *

Voyez donc de haut, et sans tenir compte des petites années de votre terre, cette sublime ascension des êtres par les vies successives, et amenez ceux qui sont encore dans l'ignorance, à étudier, à réfléchir et à comprendre. Dites-leur qu'en descendant au fond de leur conscience, ils trouveront toujours la vérité, et que cette vérité qui renferme toute la morale se borne à croire à la Justice infinie, à se connaître soi-même, à être bon, à aimer ses frères et à se dévouer constamment pour eux.

(*A suivre*). Général A...

Relation de dix séances
AU CIRCOLO MINERVA
Expérience faite à Gênes avec le médium Eusapia Paladino

PAR LE PROFESSEUR G. PORRO

(*Suite et fin*)

Pour les deux dernières séances, nous sommes revenus au local de la société Via Giustiniani. Le N° 6 avait eu l'excellente idée de

désencombrer la salle de tous les accessoires destinés aux expériences; il ne restait que nos chaises et celle qui supportait la plastiline, placée à gauche du médium, dans l'embrasure de la fenêtre. Derrière le rideau, nous avions disposé une marmite d'eau chaude, avec une couche de paraffine et un bassin d'eau froide. Nous espérions obtenir des manifestations nous donnant quelques notions concrètes sur les intelligences agissantes et sur leur manière d'extérioriser leur action. On nous promit typtologiquement une photographie de lévitation, et, en effet, la table se maintint à environ trois quarts de mètre du sol, malgré l'intense lumière de la photolampe, quelques instants encore après que le cliché instantané eut été pris.

Nous voulions continuer, mais John King s'y opposa ; on nous demanda de faire l'obscurité et de parler ; bientôt les lumières se montrèrent : lueurs, petites flammes bléuâtres, indistinctes, s'évanouissant. Le N° 5 fut le premier à les voir, mais tous les virent ensuite, concordant plus ou moins entre eux pour désigner leur place et leur aspect. Puis les mouvements de la table et de la chaise à la plastiline, les coups frappés, les contacts de mains invisibles, mais bien disposées, ce soir là, et courtoises. L'une de ces mains réussit à laisser une empreinte sur la plastiline, celle d'un poing fermé ; il est presque certain que ce phénomène correspondit à un geste analogue fait par le médium, la main en l'air, main que je contrôlais rigoureusement à quelques mètres du bloc.

Il semble donc que ce phénomène s'accomplit par une extériorisation d'un mouvement du médium, mais il est discutable que ce soit suffisant pour créer une empreinte de *main différente*.

Pour éliminer tout soupçon d'impression subjective hallucinatoire dont j'aurais pu être le jouet, on peut s'en rapporter avec confiance aux manifestations les moins importantes, parce que tous les assistants ont pu en même temps que moi, et sans aucune indication spéciale de ma part, reconnaître les caractères concordants de l'entité qui se manifestait à moi si pleinement, par tant de moyens, avec une prédilection évidente, par le contact de la main, de la tête, la respiration distinctement entendue à plusieurs reprises par les autres assistants, enfin par *la parole*.

Un son faible, aphone, fut entendu une première fois, et devint l'articulation nette, limpide, indiscutable d'une parole, par deux

syllabes qui furent prononcées clairement à mon oreille, pendant que j'étais *matériellement sûr que la tête du médium et celles de tous les assistants étaient éloignées de moi d'au moins un mètre.*

Comme je l'ai dit, ce développement continu des phénomènes m'a donné la preuve de l'existence objective d'une entité dont je ne pouvais avoir deviné les caractères, et dont aucune personne présente ne pouvait avoir eu l'intuition. A cette entité ou à d'autres opérant ensemble, nous devons logiquement attribuer tous ces actes délicats annoncés par les assistants, que j'omets de transcrire; je ne parle pas d'une lettre prise dans ma poche, portée à celui qui me l'avait donnée avant la séance, déchirée, puis après des tours variés, remise dans ma poche. Sur un désir mental du n° 4, un sou lui fut pris, porté au n° 5, et revint à son propriétaire.

Pour donner une idée du contrôle rigoureux et varié que nous n'avons jamais manqué d'exercer, même dans les moments de grande excitation, je me souviens qu'à un certain moment, j'eus l'impression d'être touché par un bras recouvert d'une manche en étoffe de crêpe, qui ne pouvait appartenir qu'à un vêtement féminin. Pensant que ce pouvait être celui du médium dont je tenais la main, je tâtai la manche d'Eusapia, et m'aperçus qu'elle était en percale satinée, étoffe lisse et rare, impossible à confondre avec l'autre, même pour une personne aussi peu experte que moi en ces matières-là.

La dernière partie de cette mémorable soirée du 5 juin fut caractérisée par la répétition de lumières plus intenses, mieux définies et de plus longue durée. Il me paraît évident que ce sont des formes rudimentaires, embryonnaires de matérialisation, avec leur double aspect d'ombres obscures sur un fond peu éclairé, ou de fantômes blancs très faibles dans l'obscurité de la salle. Il y a des profils indistincts, des contours de têtes et de troncs humains, plus ou moins bien dessinés. Quelques particularités, comme celles qui furent désignées par le n° 5 et n° 9, indépendamment l'un de l'autre, indiquant un détail comme un menton en pointe avec une barbe, ont été reconnues par tous. Le médium qui, dans ces phases des expériences tombait dans un état de transe profonde, tenta inutilement, et à plusieurs reprises, d'obtenir des empreintes. Elle appuya fortement sa tête sur l'épaule du n° 4, et, dans des phrases brèves et en-

trecoupées, laissa échapper son mépris de son impuissance et l'expression de son découragement.

La soirée se termina fort tard après une série de poignées de mains cordiales et énergiques qui nous furent distribuées.

Le maximum de signification intellectuelle atteint dans cette neuvième séance nous encouragea, et, pour la dernière, nous nous décidâmes à supprimer les divertissements et accessoires préparés pour tenter l'activité des agents occultes dirigés par John King; mais les invisibles voulurent donner une preuve de leur *virtuosité* en commençant la séance par une lévitation d'un nouveau genre; au lieu de soulever la table d'une façon verticale sans l'incliner, les intelligences varièrent le spectacle en élevant la table, d'abord obliquement vers la droite, puis vers la gauche, pendant plus de dix secondes dans les deux cas.

Un souffle froid précéda une série de coups typtologiques, battus comme avec un tambour, et la table fut encore lévitée, puis penchée à gauche.

Tous ces phénomènes avaient lieu *en pleine lumière*. On éteignit la lampe électrique, et aussitôt on remarqua un mouvement automatique de la chaise sur laquelle était la plastiline; ce mouvevement n'avait aucun rapport avec ceux d'Eusapia, dont les mains et les pieds étaient rigoureusement contrôlés par le n° 3, et par moi.

Et en même temps, comme pour prévenir toute objection contre l'obscurité, la table demanda typtologiquement la lumière, et à la lueur de la lampe électrique, tous nous avons *vu* la chaise portant le bloc de plastiline se diriger vers le médium et vers moi, sans que nous puissions voir qui déterminait ce déplacement. Eusapia posa ma main étendue sur le dossier de la chaise, mit sa main gauche au dessus, l'éleva, ce qui amena la lévitation de cette chaise sans contact, à trois ou quatre reprises, et à 15 centimètres environ du sol.

Le phénomène se répéta avec l'intervention du n° 5, appelé par le médium; cela dans des conditions de lumière et de contrôle excluant le plus léger soupçon de fraude.

Ici je dois noter un fait qui me paraît d'une importance extrême pour clore la bouche à ceux qui croient que la volonté des expérimentateurs *doit* s'imposer pour le développement des phénomènes,

et que les intelligences occultes *doivent* se prêter complaisamment à toutes nos exigences. Je reçois beaucoup de lettres, principalement anonymes, dans lesquelles on me donne des conseils au sujet du contrôle.

Peine perdue, Messieurs ! Nous avons tous passé par les phases d'incrédulité, de défiance, de doute, et toutes les précautions à prendre contre les agents ou le médium nous sont venues à l'esprit ; de plus, quelques-uns d'entre nous avaient concouru à démasquer des médiums trompeurs qui simulaient adroitement des phénomènes. Si, au cours des expériences dont je parle, nous n'avons pas voulu pousser le contrôle au-delà des limites du bon sens, et si nous laissons le champ libre aux intelligences occultes, afin qu'ils déploient leur activité comme ils le jugeront meilleur, je crois que personne ne peut nous accuser de faiblesse ou d'impéritie. Les résultats ont prouvé que les entités se montraient presque flattées de notre manière d'agir, et faisaient tout leur possible pour nous donner les preuves de leur présence et de leur bienveillance.

Quant à la lumière, nous tenons pour certain :

1° Que les conditions de clarté de la salle sont, pour chaque classe de phénomènes, indépendantes de notre volonté et doivent se régler suivant les indications catégoriques des agents.

2° Que lorsque nous ne prétendons pas imposer les mêmes conditions, les phénomènes se produisent meilleurs chaque fois.

3° Que la répétition d'un phénomène obtenu dans l'obscurité est tentée, comme pour en prouver la sincérité, lorsque la crainte d'un insuccès moral n'est plus à redouter.

4° *Que la lumière faite à l'improviste peut causer les plus grands troubles et indispositions au médium,* surtout lorsqu'il est *intransé.*

Revenus à la demi-obscurité, on nous dit de parler, et aussitôt le n° 5 est touché au genou, le n° 3 est tiré par son vêtement du côté gauche. Dans ma chaise, et surtout au pied gauche de derrière, des coups sont frappés.

Un courant d'air froid sur la table précède l'arrivée d'une branche avec deux feuilles vertes : il n'y avait ni fleurs, ni feuillages dans le local du cercle ; il semble donc probable que le phénomène doit être classé dans la catégorie des *apports* ou *pénétration de la matière à travers la matière.*

Des mains touchent le n° 5, le n° 3 et moi ; une grande main

frappe souvent l'épaule du n° 3 : ces coups sont entendus par tous. Sur le fond peu éclairé de la fenêtre, je vois se détacher une ombre confuse qui traverse lentement et disparaît. *Aucune* des personnes n'aurait pu me donner l'illusion d'une ombre dans les conditions où nous étions.

Deux bras robustes étreignent le n° 3 ; une main enfantine caresse le n° 8 ; sur la table on entend des coups violents et d'autres très légers.

Le n° 4, hors de la chaîne, est touché. Une main puissante saisit la chaise du n° 3 et la lui soustrait, après une lutte ; sur notre conseil, il la laisse prendre, et alors, comme pour le remercier de sa docilité, on la lui rend et on le tire par le pan de son habit pour le faire asseoir.

La scène dont j'ai parlé à la séance précédente se répète. Mieux préparé et plus calme, je puis examiner le fait avec une méthode scientifique plus rigoureuse, et reconnaître la présence d'un être dont les caractères humains sont évidents pour moi, et dont les manifestations, d'une délicatesse exceptionnelle, représentent, à mon avis, ce que l'on peut obtenir de plus élevé dans les séances médianimiques. Ce n'est plus *une,* mais *deux* paroles qui sont articulées successivement et prononcées à mon oreille, à voix basse, mais avec une clarté merveilleuse. Le rapport entre les deux mots est *intentionnel* ; il ne s'agit pas d'une rencontre fortuite, mais d'un effort accompli pour concentrer en deux paroles tout un ensemble de pensées et de sentiments.

Le n° 3 se plaint de la chaleur qui le fait transpirer ; aussitôt une main lui enlève le mouchoir qu'il a autour du cou et lui essuie le visage : il essaie d'attraper le mouchoir avec ses dents, mais il lui est arraché. Une grosse main lui soulève la main gauche, et à plusieurs reprises, la fait frapper sur la table.

Les lumières se montrent d'abord sur la main droite du n° 5, puis çà et là, accusées par tous. Le rideau se gonfle, comme poussé par un grand vent, et va toucher le n° 11, assis sur un fauteuil à un mètre et demi du médium ; une main le touche, en même temps qu'une autre lui prend, dans la poche de devant de son habit, un éventail qu'elle porte au n° 5 qui est en arrière. L'éventail revient à son propriétaire, puis est agité au-dessus de nos têtes, ce qui nous fait grand plaisir. On prend dans la poche du n° 3 une bourse

pleine de tabac, dont le contenu est vidé sur la table, et la bourse est remise au n° 10 ; des branches de plantes herbacées, fraîchement coupées, arrivent entre les mains du n° 3, et sur la table.

La chaise du n° 3 lui est retirée.

On allume pour vérifier les résultats de ces actes un peu tumultueux, et on reprend la séance avec de nouveaux éléments à la chaîne, le n° 10 à la place du n° 3, le n° 11 à la mienne.

L'éventail repasse de main en main.

Le n° 11 annonce que cet objet lui a été donné, quelques heures avant la séance, par une demoiselle qui lui avait exprimé le désir que l'éventail lui fût pris et porté au n° 5. Le n° 11 était *seul* à connaître le fait. Ce phénomène s'était produit lorsqu'il n'était pas à la chaîne, et se répéta lorsqu'il fut appelé par les invisibles à occuper ma place, à gauche d'Eusapia. Le n° 5, assis dans le fauteuil occupé tout à l'heure par le n° 11, à un mètre et demi d'Eusapia, sent arriver l'extrémité du rideau, et déclare avoir l'impression d'un corps féminin qui lui appuie ses cheveux contre la tête, lui donnant l'intuition qu'ils étaient *noirs :* des coups violents dans la table confirment cette supposition.

Le n° 11 est saisi au bras droit. Une lumière très distincte, vue par le n° 10 vers le rideau, semble être le signal de petites persécutions facétieuses à l'adresse du n° 10, et se terminent par des chatouillements sur les côtés, ce qui l'ennuie beaucoup. Comme pour le dédommager, une tête de femme, à la chevelure épaisse, s'appuie sur sa joue gauche, et une petite main féminine se pose sur son épaule droite ; ces deux contacts durent une vingtaine de secondes..

Une main saisit le bras gauche du n° 4, qui est en dehors de la chaîne. Le rideau recouvre la tête du n° 10, auquel une main ferme la bouche. Des phénomènes de ce genre continuent, pendant que le médium est sous le contrôle le plus rigoureux. Une tête sous le rideau embrasse le n° 8. La table est transportée de sa place ordinaire sous la fenêtre et portée au milieu de la chambre, obligeant ceux qui font la chaîne à rester debout, ce qui n'empêche pas le contrôle. Une lévitation a lieu, très haute et de longue durée.

Le réduit préparé dès les premières séances pour recevoir les membres qui ne font pas la chaîne, est secoué violemment et fréquemment. On s'assure rigoureusement que ce mouvement est

spontané, chose importante, puisqu'il s'agit d'un objet métallique d'un certain poids, fixé au sol.

Eusapia qui est restée jusqu'alors parfaitement éveillée et consciente, commence à être troublée et agitée ; elle se débarrasse des mains du n° 10 et du n° 11, qui la contrôlent rigoureusement, et saisissant la main du n° 5, l'attire vers le rideau. Là, après de longs efforts, elle réussit à appuyer sa tête contre la poitrine du n° 11, montrant de la satisfaction d'avoir obtenu quelque chose d'important. Le contrôle a été maintenu rigoureusement pendant ces tentatives, le médium, toujours tenue par le n° 5, revient du rideau vers la table *qui a sept lévitations de suite.*

Nous comprenons que c'est une nouvelle manière de demander la lumière, car, en langage typtologique, sept coups indiquent de faire cesser l'obscurité. Nous examinons la plastiline sur laquelle on distingue un profil humain faiblement dessiné, l'oreille est ce qu'il y a de plus distinct.

La dernière partie de la séance ne présente pas de phénomènes nouveaux méritant d'être signalés, mais la continuation de ceux dont j'ai parlé, est digne d'intérêt. Le n° 5 est pendant plus d'une demi-heure tourmenté par un jeu compliqué et intelligent, dont sa chaise est le point de mire.

Le n° 5 est visité par une entité dont il décrit les caractères ; elle est semblable à celle qui s'est manifestée à moi avec une si grande force : je dois ajouter que pendant la soirée, j'avais exprimé à cette entité mon grand désir qu'elle se rendît sensible au n° 5. Lorsqu'elle s'approcha de lui, le n° 10 vit une ombre dont les dimensions se rapportent aux descriptions données par le n° 5 et par moi.

La séance se termina vers 1 heure du matin.

En s'en allant, Eusapia vit une sonnette sur le piano, elle étendit la main comme pour l'attirer, la sonnette glissa sur l'instrument, se renversa et tomba à terre ; cette expérience fut répétée, toujours en pleine lumière, la main du médium à une distance de plusieurs centimètres.

Voici, purement et simplement, l'exposé des faits.

Eusapia, pour nous remercier de notre hospitalité, accorda une séance supplémentaire au *Circolo Minerva* ; je n'y assistai pas, le local étant restreint, afin de permettre aux membres qui n'avaient pas fait partie des dix séances, d'être admis à celle-là.

Malgré la répugnance d'Eusapia pour les réunions trop nombreuses, malgré la chaleur, l'incrédulité de certains, le manque de préparation et d'homogénéité, et la fatigue du médium après notre série d'expériences, la séance eut lieu devant plus de trente personnes qui furent témoins de lévitations, observèrent les coups dans la table, les mouvements automatiques des chaises, et les contacts de mains formées médianimiquement : ces derniers phénomènes se produisirent seulement pour les quelques personnes se trouvant à la chaîne, et dans la demi-obscurité. Tout le reste se passa en pleine lumière et fut observé simultanément par tous les assistants.

Cette soirée est d'une importance considérable, car elle prouve que la médiumnité d'Eusapia n'est pas gênée par la présence d'un public nombreux qui se maintient dans les limites d'une sévère vigilance et d'un contrôle raisonnable ; la grande portée de cette conclusion pour la propagande en faveur des études médianimiques paraît évidente. L'accusation contre les conventions, le mystérieux des sciences occultes, tombe le jour où un médium de la force d'Eusapia obtient, en présence d'un public nombreux, des effets physiques considérables. Cela ne veut pas dire que je désire la diffusion des expériences médianimiques, sans restrictions ni limites.

Je comprends que dans l'état actuel des connaissances du public sur ce sujet, il ne faudrait pas laisser le champ libre à toutes les initiatives individuelles mal entendues. Trop souvent l'absence de précautions élémentaires, et le défaut d'esprit critique, déterminent des conséquences fâcheuses pour la santé physique et mentale de personnes simples, et déplorables au point de vue d'une saine et raisonnable propagande des expériences psychiques, et des systèmes philosophiques qui peuvent en dériver. C'est aux hommes de science à dissiper graduellement les préjugés défavorables et contraires, à divulguer les notions toujours plus exactes et précises concernant les phénomènes, à fixer la technique de leur production et leur classification rationnelle.

On me demande à chaque instant : « Etes-vous spirite, oui ou non ? »

Il me semble que l'on peut étudier ce sujet, l'observer, réfléchir, sans arriver de suite à une conclusion absolue pour ou contre.

On peut donner au public le récit des faits observés, sans assumer l'obligation de les interpréter et de les soumettre à des lois formulées catégoriquement.

Les curieux qui insistent le plus pour avoir, coûte que coûte, *une explication*, sont les mêmes qui hochent la tête avec incrédulité et me taxent de bonhomie lorsque j'affirme avoir vu et contrôlé les *faits* ! Ils me croient incapable *d'observer*, et capable d'un travail mental bien plus élevé, celui de *coordonner* et *discuter* les résultats des observations ; je pourrais éviter de répondre, disant la pure vérité ; que si les faits observés par moi ont suffi à me donner de sérieux arguments contre certaines hypothèses les plus accréditées, ils n'ont pas été suffisants pour démontrer d'une manière irréfutable et hors de doute le fondement des hypothèses contraires.

Je pourrais encore exprimer la crainte que l'aveu officiel d'une interprétation spéciale fût regardée comme un indice de partialité dans l'examen des phénomènes. De plus, il est manifeste que la tache d'être *spirite* est le moyen le plus commode, et celui habituellement adopté, pour ôter l'autorité de la parole à ceux qui *ont vu* : on comprend bien que demander leur opinion n'est qu'un piège pour rendre leur témoignage peu digne d'être pris en considération.

Ma position au sujet des phénomènes et à leur interprétation ressort trop clairement de la complexité des considérations émises dans mes articles précédents, pour que je m'escrime encore à résumer mes conclusions, quelque valeur qu'elles puissent avoir, et quel que soit l'accueil qui les attendrait.

Si après cela, on me taxe de spirite, il n'y aura pas grand mal. Un de mes bons amis, rédacteur en chef d'un grand journal milanais, veut absolument que je sois socialiste, parce que dans un article j'ai exprimé des idées qui ne sont pas contraires à celles des socialistes ; il a conservé son opinion, malgré mes dénégations, et je ne suis pas plus socialiste que spirite.

Les manifestations médianimiques résultant de nos séances à Gênes avec Eusapia peuvent être interprétées :

1° Suivant l'hypothèse de la fraude ;

2° Comme ayant rapport à l'hallucination proprement dite, ou à l'hallucination véridique.

3° Suivant les théories psychophysiques ou animiques, qui font

dépendre les phénomènes *exclusivement* de la psyché du médium et des assistants.

4° En admettant l'intervention d'intelligences qui nous sont normalement inaccessibles.

Quant à la première interprétation, je répèterai que le contrôle le plus rigoureux a été constamment exercé. La fraude a été reprochée par Torelli, Hodgson, Flammarion ; il est indiscutable qu'Eusapia, pendant de brefs instants, peut échapper au contrôle exercé sur ses mains par ses voisins de chaîne et toucher les assistants ; mais pendant que tous, ou presque tous les expérimentateurs, ont noté la substitution de mains et admis la possibilité de fraude, *personne* n'a pu conclure que cela expliquerait tous les phénomènes, ni même la majeure partie. Les savants dont je parle ont renoncé à continuer leurs expériences parce qu'ils ont rencontré la fraude. Le prof. Richet qui, après les séances de Milan, était convaincu qu'Eusapia simulait tous les phénomènes par cette substitution de mains, est revenu sur cette opinion après avoir eu ce médium chez lui pendant des mois. Un des collègues du Dr Hodgson, le prof. Lodge, a reconnu les qualités médianimiques d'Eusapia, Flammarion aussi.

2° L'hallucination, véridique ou non, signifie toujours une sensation dans laquelle l'objet déterminé manque, ou est différent de ce qu'il nous apparaît. Toute la question se réduit donc à savoir jusqu'à quel point la représentation du monde extérieur, qui sert de base aux impressions reçues par les organes des sens, correspond fidèlement à la forme et à la substance des objets perçus par nous. Mais nous n'avons d'autre mode de communication que nos cinq sens, qui sont imparfaits ; les instruments et méthodes de recherches que la physique a imaginés pour suppléer aux imperfections de nos sens, nous ont révélé l'existence et les propriétés d'êtres et de phénomènes inaccessibles à nos sens. On peut dire que chacune de nos sensations possède des éléments hallucinatoires par lesquels l'image des objets externes ne peut se projeter en nous autrement que déformée, et les degrés de déformation sont innombrables, et passent l'un dans l'autre par des variations insensibles ; qui donc peut dire à quel degré l'hallucination commence à surpasser la réalité, et jusqu'où cette dernière a la prépondérance ? Mais quand des hommes sérieux, sans préjugés, se réunissent pour observer atten-

tivement des faits qui sont successivement observés par d'autres groupes ; quand ces chercheurs connus par leur scepticisme viennent reconnaître l'évidence des faits ; quand enfin l'hypothèse de l'hallucination n'est émise que par ceux qui ne connaissent pas les conditions de l'expérience, cette hypothèse ne peut être admise sans une définition qui étende et mitige le sens de ce mot.

3° Lorsqu'il y a 11 ans, Aksakoff établit nettement la distinction entre l'animisme et le spiritisme, on ne pouvait guère supposer que l'animisme allait subir toutes les transformations que lui ont imposées tous ceux que le mot spiritisme effraie. Mais ne serait-il pas possible que les phénomènes psychiques et spirites se tinssent de bien près et parussent quelquefois inséparables, de même que les phénomènes électriques et magnétiques sont en connexion étroite et souvent inséparables. Un seul fait inexplicable par l'animisme suffirait pour donner au spiritisme l'acceptation scientifique qui jusqu'alors lui est refusée si énergiquement ; de même que la découverte *d'un* phénomène secondaire de polarisation de la lumière a suffi à Fresnel pour exclure la théorie newtonienne de l'émission, et pour adopter la théorie de l'ondulation.

4° Avons-nous obtenu *le* fait suffisant pour rendre nécessaire l'hypothèse spirite ? Il n'est pas possible de répondre catégoriquement, parce qu'il n'est, et *ne sera jamais* possible d'avoir les preuves scientifiques d'identité de l'entité se manifestant. Que j'entende, je touche, je voie, je reconnaisse même un fantôme, rien ne sera suffisant pour constituer un fait scientifique inattaquable, destiné à figurer à côté de l'expérience de Torricelli, d'Archimède et de Galvani. Il sera toujours possible d'imaginer un mécanisme inconnu, dont la matière et la force sont tirées du médium et des assistants, combinées de manière à produire les effets indiqués. On pourra toujours trouver dans la nécessité de certaines attitudes du médium, dans la pensée des assistants, dans l'attention expectante, les preuves de l'origine des faits. (1)

(1) Cette affirmation est trop absolue. Quand l'entité qui se manifeste est, et a toujours été inconnue du médium et des assistants, puis lorque que l'on peut plus tard l'identifier certainement avec un individu ayant vécu sur la terre, aucune explication par l'animisme, la télépathie, la télesthésie ou la télékinésie n'est possible. Cette fois, il faut absolument admettre la théorie spirite, qui seule explique les faits logiquement.

Il sera toujours possible de trouver contre ces études un argument générique et spécifique ignorant *ou feignant d'ignorer* la réfutation de cet argument.

La question se réduit donc, d'un côté, à une élaboration individuelle des faits observés, afin de se créer une opinion personnelle capable de résister aux railleries impitoyables des sceptiques ; de l'autre côté, à préparer le public à admettre, sans trop de difficulté, la vérité des faits observés par des personnes dignes de foi.

Sur le premier point, le prof. Sidgwick a déjà dit qu'il *n'existe pas* un fait capable de convaincre tout le monde, mais que *chacun* observant avec calme et patience peut arriver au fait suffisant pour sa conviction personnelle. Je puis dire que *pour moi*, le fait existe et ressort des phénomènes qui me touchèrent personnellement aux deux dernières séances.

Etant admis, comme l'hypothèse la plus probable, que les entités intelligentes auxquelles nous devons les phénomènes sont autonomes, préexistantes, tirant de nous les conditions nécessaires à leur extériorisation dans un plan physique, accessible à nos sens, devons-nous admettre que ces entités sont véritablement *les esprits des défunts ?*

Les indices que j'ai eus dans les deux dernières séances avec Eusapia ne me semblent pas suffisants pour formuler une conclusion affirmative d'une pareille gravité. Elle me semble, toutefois, moins incertaine que toute autre, malgré les objections sérieuses qu'elle peut soulever. J'inclinerais à l'admettre, si je ne voyais la possibilité qu'elle ne rentrât à son tour dans un cadre plus vaste. En effet, rien ne s'oppose à la croyance d'existence de formes de vies différentes de celles que nous connaissons, desquelles la vie des esprits humains avant la naissance et après la mort est un exemple, de même que la vie organique de l'homme est un exemple spécial de vie animale...

Mais ici nous sortirions du terrain solide des faits pour nous aventurer dans le champ des hypothèses les plus risquées. Ma relation est déjà trop lougue, j'en demande pardon à mes lecteurs en terminant. Professeur Francesco Porro.

*
* *

M. le professeur Porro n'a assisté qu'à dix séances. Quand il en

---

Aksakof a fourni de bons exemples de ces phénomènes, et le dernier rapport du professeur Hyslop est convaincant. Nous en citerons prochainement les extraits. Note de la rédaction.

aura vu davantage, et qu'il aura eu des preuves multiples de la communication des esprits, démontrée par des témoignages physiques et intellectuels de la survie, alors sa conviction sera tout à fait inébranlable, comme l'est celle de tous ceux qui ont étudié scientifiquement ces phénomènes, avec la patience nécessaire et le discernement indispensable dans des études aussi délicates.

Le territoire contesté

Par R. DALE OWEN.

Traduit de l'anglais par le Dr Audais

Aventure d'un officier suisse.

Dans son traité sur le sommeil, le Dr Binus reproduit le fait suivant, qu'il tenait de Lord Stanhope, auquel l'avait raconté M. de Steiguer, neveu du célèbre avoyer de Berne. M. de Steiguer déclarait à Lord Stanhope qu'il ne mentionnerait pas un fait aussi extraordinaire, s'il ne l'avait pas fait constater par un certain nombre d'autres personnes, dont plusieurs étaient encore vivantes à cette époque.

Au début de ma carrière, dit M. de Steiguer, j'étais au service de la Hollande. Depuis plusieurs semaines j'étais installé dans un appartement, sans que rien fût venu appeler mon attention. Ma chambre à coucher était située entre mon salon et une autre chambre dans laquelle couchait un domestique. Elle communiquait par une porte avec chacune de ces pièces.

Une nuit, j'étais couché mais encore éveillé, lorsqu'il me sembla entendre une personne chaussée de pantoufles aller et venir dans la pièce. Ce bruit dura un certain temps.

Le lendemain matin, je demandai à mon domestique s'il n'avait rien entendu : « Rien, répondit-il, sinon que vous vous êtes promené très tard dans votre chambre. » Je lui affirmai qu'il n'en était rien ; mais le voyant incrédule, je lui promis que si quelque chose arrivait de nouveau, je l'en rendrais témoin.

La nuit suivante je l'appelai pour lui demander une bougie et m'informer de ce qu'il avait pu voir. Il me dit qu'il n'avait rien vu, mais qu'il avait entendu le bruit d'une personne qui s'approcherait de lui, puis s'en éloignerait.

J'avais trois animaux dans ma chambre : un chien, un chat et un

serin. Pendant que les bruits se produisaient, chacun manifestait son impression d'une façon particulière. Le chien bondissait sur mon lit, se couchait contre moi et tremblait violemment ; le chat suivait des yeux le bruit, comme s'il eût vu ou essayé de voir ce qui le causait : le serin, qui dormait sur son bâton, s'éveillait brusquement et voletait partout effaré.

A plusieurs reprises, il sembla que l'on frappait doucement les touches de mon piano dans le salon ou que l'on tournait la clef de mon bureau et qu'on l'ouvrait, et cependant rien n'avait bougé.

Je fis connaître ces incidents aux officiers de mon régiment, qui tous, vinrent passer tour à tour une nuit sur le sopha de mon salon et entendirent les mêmes bruits.

M de Steiguer fit enlever les feuillets de son parquet et les boiseries de la pièce et on ne découvrit rien, ni aucune trace de rats ou de souris.

Au bout d'un certain temps il tomba malade, et, comme son état s'aggravait, il fit appeler un médecin qui insista très vivement pour qu'il changeât de logement, mais sans lui en donner la raison. Finalement M. de Steiguer se décida à partir.

Comme il demandait plus tard au docteur pourquoi il lui avait donné ce conseil avec une telle insistance, celui-ci lui répondit que la maison avait une mauvaise réputation, car un homme s'y était pendu et l'on pensait qu'un autre y avait été assassiné.

Phénomènes qui précédèrent la mort inattendue d'un enfant.

Il y a trente ans, j'étais en relations suivies avec Mme D..., fille de feu le Rév. M. R... très honorablement connu en Indiana. Ses grands parents, nommés Haas, habitaient Woodstock, Virginie, lorsque sa mère, depuis Mme R..., avait vingt ans et était encore jeune fille. Un frère de Miss Haas, âgé de deux ans, avait un chien favori qui prenait part à tous ses jeux et semblait le protéger. Un jour, vers midi, l'enfant jouant dans le salon embarrasse ses pieds dans le tapis et fait une chute. Miss Haas le relève et le console.

Cependant, au milieu du dîner, on remarque que l'enfant ne se sert que de la main gauche et que la droite reste immobile. On frictionne celle-ci avec du camphre, sans que l'enfant manifeste aucune douleur.

Pendant tout ce repas, le chien s'approcha de la chaise de l'enfant et commença à gémir de la façon la plus triste. On le fit sortir et alors il éclata en hurlements. On voulut l'éloigner, mais il revint

se placer sous la fenêtre de la pièce où se tenait l'enfant et continua à pousser de temps à autre des hurlements. Il y resta toute la nuit, malgré tout ce que l'on fit pour l'écarter. Dans la soirée l'enfant devint sérieusement malade et, à une heure du matin, il expirait. Tant qu'il vécut, on entendit le lugubre hurlement du chien reprendre à de courts intervalles. Dès que l'enfant eut rendu le dernier soupir, les hurlements cessèrent d'une façon définitive.

Le chien dans le bois de Wolfridge.

Le fait suivant est des plus rares et des plus déconcertants. Je n'en connais pas de plus authenthique, et comme il est arrivé à un intime ami, tous ses détails ont pu être fixés avec une certitude qui ne laisse aucun doute.

F. M. S...traversait à minuit le bois de Wolfridge près d'Alverston. Il était accompagné de son chien, croisé de Terre-neuve et de dogue, animal très vigoureux et qui ne craignait ni homme ni bête. Outre son épée,il portait un fusil de chasse et deux pistolets chargés, car il appartenait à l'Ecole Militaire et avait chassé toute sa journée.

La route traversait le bois exactement à son centre, et dans une sorte de clairière, on avait élevé une croix en souvenir du meurtre d'un berger. Cet endroit avait la réputation d'être hanté et l'on disait que l'on y avait vu parfois un fantôme. S... était souvent passé par là sans rien voir et traitait cette histoire avec un tel dédain, qu'il avait maintes fois fait le pari d'y passer à minuit,et n'avait jamais rencontré que quelque berger ou un braconnier.

Cette nuit-là,en arrivant à la clairière,il crut voir,à l'autre extrémité de la surface découverte, la forme d'un homme, mais moins distincte qu'à l'état normal. Il rappela près de lui son chien qui courait çà et là en quête de gibier ; il lui tourna la tête vers l'inconnu et arma son fusil.Le chien marquait la plus vive impatience. S.., héla cet individu sans recevoir aucune réponse. Supposant qu'il avait affaire à un braconnier, il se prépara à une rencontre et appela très vivement sur lui l'attention de son chien, qui répondit par un fort grondement. Comme il ne perdait pas de vue l'étranger, il le vit tout à coup se glisser jusqu'à un mètre de lui. Il le regarda très fixement, tandis que l'autre maintenait ses yeux fixés sur lui. En avançant ainsi,la forme n'avait pas fait entendre le plus petit bruit de froissement. Les traits n'étaient pas bien accentués,

mais ils étaient visibles. S... ne pouvait détacher ses yeux de cette apparition, qui le maintenait immobile, comme fasciné et sans force. Il n'avait nullement l'apppréhension d'un danger physique, mais plutôt un certain sentiment d'angoisse inexprimable. Ses yeux étaient si complètement fascinés par ceux de l'apparition, qu'il ne pensa même pas à remarquer son costume, ni même sa forme. Le fantôme regarda ainsi avec calme et douceur pendant au moins une demi-minute, puis tout à coup il s'évanouit. Cette scène avait duré en tout au moins cinq minutes.

Quant au chien, auparavant si grondant et furieux, il était maintenant tapi aux pieds de son maître, en proie à une véritable transe, la gueule entr'ouverte, les lèvres tremblantes et tout le corps agité d'un violent frisson. Après le départ de l'apparition, S... le flatta de la main, lui parla, mais l'animal ne paraissait pas le reconnaître et fut longtemps avant de reprendre ses sens. Pendant le reste du chemin et jusque chez son maître, il resta comme fixé à ses talons, sans songer désormais à chercher le gibier ni même à regarder celui près duquel il passa.

Cet état de trouble dura au moins quinze jours et il ne recouvra plus jamais sa vivacité première. Rien au monde ne put le décider désormais à pénétrer la nuit dans ce bois, ni à y laisser entrer aucun membre de la famille. Lorsqu'il était forcé de traverser la clairière pendant le jour, il ne quittait pas son maître et ne cessait de donner des signes de frayeur en marchant silencieux à ses côtés.

Depuis ce jour, S... eut souvent l'occasion de traverser de nouveau cette clairière, mais il n'y rencontra plus aucun fantôme. Cependant, lui qui auparavant traitait de fables ridicules les histoires d'esprits et de revenants, croit aujourd'hui fermement aux uns et aux autres. (*A suivre*).

Plus de tables tournantes

LE MATÉRIALISME VAINCU

Prenez une canne ou une baguette de même longueur ; perforez une de ses extrémités et fixez-y un crayon ordinaire. Recueillez-vous un peu et faites une invocation dans le sens suivant :

Dieu-Tout-Puissant, permets à un des bons esprits qui m'environnent de se communiquer à moi. Répétez cette formule trois fois.

Mettez-vous en position pour écrire, avec la baguette à la main et un cahier devant vous. Dans cette position, priez votre famille, vos enfants, des voisins ou amis de tenir la baguette à l'autre bout, chacun à son tour, l'un après l'autre. Si vous pouvez écrire à un moment donné, c'est que celui qui tient la baguette est un peu médium : il est bien rare que sur cinq à six personnes, il n'y ait pas un médium ordinaire.

Lorsque vous sentirez la baguette se mouvoir entre vos doigts, dites : Es-tu là ? Veux-tu me répondre ? Si cela plaît à l'Esprit, la baguette écrira malgré vous : Oui — ou bien : Je suis là — Et la preuve que ce n'est pas vous qui écrivez, cette preuve, vous la ferez par des expériences immédiates qui sont absolument stupéfiantes, extraordinaires.

Pour cela, vous priez le médium, celui qui vous a fait écrire, d'aller dans une autre pièce ou ailleurs, de se fermer à clef et de faire une action quelconque, de toucher quelque chose, de compter de l'argent sur une table, d'écrire une pensée sur une feuille de papier — de faire une addition, une soustraction, de tirer une carte, etc.; vous lui direz par l'écriture tout ce qu'il aura fait, au grand étonnement des spectateurs.

A cet effet, le médium, après avoir accompli son action, revient et reprend sa place au bout de la baguette en la tenant toujours dans la main. Vous dites alors : Peux-tu me dire ce qu'un tel ou une telle vient de faire ? La baguette écrira ensuite la réponse. Remarquez que la personne qui fait l'action peut aller très loin, quitter la maison ; il y a là un œil qui la suit et qui la voit à travers tous les obstacles possibles.

Toutes ces choses doivent se passer en famille ou dans un petit cercle d'amis ; elles sont des plus morales, des plus passionnantes ; avoir soin d'en bannir la gaieté bruyante, faire les choses sérieusement. Nous ne sommes jamais seuls, les âmes libres sont partout, chaque ménage peut avoir ainsi des preuves tangibles de l'existence des esprits, communier dans des effusions sympathiques, souvent avec ses chers disparus. C'est le triomphe complet de l'esprit sur la matière.

Essayez donc comme moi qui suis loin d'être un médium, bien que j'obtienne des résultats troublants. Beaucoup de sceptiques et d'esprits forts sont venus depuis six mois à ces petites soirées inti-

mes, et ils en sont sortis ébranlés. Je leur ai démontré, par le phénomène brutal, par le fait, l'existence d'entités invisibles. Oui, il y a là, je le sens, une volonté forte, une intelligence originale, une pensée indépendante. Les religions ne peuvent s'offusquer de ces pratiques qui tendent à établir la prédominance de l'esprit sur la matière, à doter les foyers, les masses, de ce dogme consolant de l'immortalité de l'âme et de la perpétuité de la vie, laquelle n'a point d'interruption, même dans le mystère de la mort ; l'âme et la vie future sont la pierre angulaire des diverses Eglises qui se partagent les croyants. Elles ont été créées pour elles et ne vivent que par elles.

La méthode précitée est à la portée de tout le monde. Apportez-y un esprit grave, plutôt religieux ; laissez de côté les questions d'intérêt frivoles ou mondaines dont on ne s'occupe pas là-haut. Efforcez-vous de vous éclairer, de vous convaincre, de créer en vous un idéal qui orientera et ennoblira votre existence. J'ai réussi au delà de mes espérances sans être médium, et vous réussirez comme moi. Nous sommes déjà loin des tables tournantes. Essayez, je vous en prie.

Un ami de la vérité.

Le Spiritisme traité de superstition

Il n'est pas rare d'entendre dire, par ceux qui ont intérêt à contrarier sa marche ascendante, que le Spiritisme n'est qu'une affreuse superstition renouvelée du moyen-âge. Il suffit, pour se convaincre de la fausseté de cette assertion, de lire attentivement et sans parti pris, les livres qui traitent de la nouvelle doctrine. Après cette lecture, il n'est pas une personne qui ne reconnaisse toute la calomnie que renferme ce mot : superstition, attaché à cette noble et consolante doctrine.

En effet, où donc trouvera-t-on la superstition ?

Est-ce dans la croyance qu'ont les spirites que l'âme, dépouillée de son enveloppe mortelle, peut se communiquer aux vivants ? Mais, n'est-ce pas la plus grande preuve que Dieu puisse nous donner de l'immortalité de l'âme ? N'est-ce pas la plus grande preuve de sa bonté pour nous, puisqu'après la mort de ceux que

nous avons aimés, nous pouvons encore leur parler, leur donner des conseils et recevoir les leurs ?

La superstition est une fausse idée que l'on a de certaines pratiques de la religion auxquelles on s'attache avec trop de crainte ou trop de confiance ; c'est aussi le vain présage qu'on tire de certains accidents purement fortuits.

Si la philosophie spirite engageait ses adeptes à faire usage de certaines images, de certains caractères pour se guérir ou se préserver d'une maladie, pour se garantir de la peste, de la rage ou du choléra ; si elle cherchait à faire accroire qu'on peut être préservé de toutes ces maladies en portant sur soi une relique, l'image ou la médaille de la Sainte Vierge ou d'un Saint, ah ! on aurait raison de dire qu'elle enseigne la superstition !... Mais rien de tout cela.

Le Spiritisme donne la certitude de l'existence de Dieu à ceux qui s'étaient arrêtés sur les bords de ce gouffre : le Doute, grâce aux illogiques enseignements de l'Eglise Romaine ; enseignements qui ne peuvent satisfaire que les enfants qui ne raisonnent pas, ou certaines femmes : celles, par exemple, qui, ne voulant pas se donner la peine de raisonner pour leur propre compte, préfèrent s'en rapporter à leur directeur de conscience. C'est bien, en effet, le plus sûr moyen de ne pas se fatiguer l'esprit et d'éviter la folie.

Celles qui agissent ainsi ont beaucoup de ressemblance avec une personne de notre connaissance, laquelle faisant un voyage en bateau à vapeur, dans le but d'admirer les bords d'une rivière qu'on lui avait dit très beaux, se tint dans la cale pendant tout le trajet, afin de ne pas se fatiguer la vue, mais avait eu la précaution de charger son domestique de regarder pour elle, et de lui faire à l'arrivée une description exacte de ce qu'il aurait vu.

*
* *

L'Eglise enseigne la création du monde en six jours. Peu importe à un enfant, ou a une femme comme celle dont je viens de parler, que chaque jour de cette création ait été composé de 24 heures ou de 24 milliers d'années !... Et en cela nous sommes du même avis. Le monde — et j'entends par *le monde* tous les astres, toutes les planètes qui se meuvent dans l'espace infini, et non pas seulement notre pauvre terre, cet infime atôme dans l'Univers. Vous voyez, chers lecteurs, que nous sommes loin de cette mesquine conception de la Genèse, qui se trouve dans le chapitre I, v. 14 et 15 :

Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux POUR ÉCLAIRER LA TERRE.

Nous reprenons :

Le monde, disions-nous, a été créé par Dieu comme il l'a voulu. Le plus ou le moins de temps qu'il a mis à le faire n'a aucune influence sur la croyance que nous devons avoir en lui et en sa toute puissance.

Mais après avoir essayé de faire croire au Dieu qu'elle a conçu à sa manière, l'Eglise romaine cherche à prouver la justice, la bonté et la miséricorde de ce Dieu, et c'est dans cette démonstration qu'elle fait, selon nous, complètement *fiasco*. Qu'on veuille bien nous permettre d'employer ici ce mot qui, bien qu'il n'ait pas encore, que je sache, été sanctionné par cette autorité suprême qu'on nomme l'Académie Française, rend mieux qu'aucune autre notre pensée, et c'est en cela, disions-nous, que l'église romaine fait complètement *fiasco*; c'est ici que s'arrêtent tout étonnés ceux qui paraissaient disposés à croire, et c'est de cet étonnement, suivi de réflexions, que naissent les douteurs, les sceptiques, les athées, les matérialistes et..... les *superstitieux*, tristes et hideuses armées que le Spiritisme a pour mission de faire disparaître, en recevant dans son sein les soldats déserteurs.

Que ceux qui ont intérêt — intérêt qui ne peut être que matériel, — à dire que le Spiritisme est une superstition ou l'œuvre de Satan, le disent, c'est leur affaire ; ils ont, comme tous les autres, leur libre arbitre, et rendront un jour compte de leur conduite à celui qu'ils prétendent orgueilleusement représenter sur la terre ; mais, de grâce, que ceux qui les entendent ou les lisent ne condamnent pas le spiritisme sans l'entendre également ; qu'ils réfléchissent un instant, et leur raison leur dira qu'il est impossible de prononcer un jugement sur la simple audition d'un témoin d'une partie, sans entendre le témoin de l'autre.

Quelle que soit la personne qui nous lise, elle conviendra bien que si, étant retenue au lit par une maladie qui l'obligerait à ne pas changer de place, quelqu'un, en qui elle aurait la plus grande confiance, venait lui dire : Ton fils est mort, là, dans la chambre à côté, ne t'occupe pas de lui; nous allons l'enterrer ; elle ne voudrait croire à un aussi grand malheur qu'après s'être assurée de la triste

réalité, soit en se faisant apporter son enfant, soit en se faisant transporter auprès de lui.

Eh bien, quels que soient le rang, les capacités et la position de ceux qui vous disent : Le spiritisme n'enseigne rien de bon, rien de vrai ; c'est une affreuse superstition, c'est une hérésie, c'est l'œuvre du Diable, ne les croyez pas ; rendez-vous compte par vous même de ce qu'enseigne cette nouvelle doctrine, comme vous voudriez vous assurer de la mort de votre enfant, avant de le laisser sortir de votre maison pour le conduire au cimetière. N'est-ce pas de toute logique, n'est-ce pas rationnel ?

*
* *

Oui, les docteurs de la Sainte Loi, par leurs fausses interprétations et, par suite, leurs faux enseignements, ont fait plus de mal qu'aucun des livres mis par eux à l'index, et il en feraient tous les jours davantage, si le spiritisme, qu'ils accablent de leurs sarcasmes et de leurs railleries, n'était là pour faire entendre sa voix et ouvrir les bras aux malheureux qu'ils avaient éloignés de Dieu, de la Vérité, par des enseignements en complet désaccord avec ce livre divin : L'Evangile, œuvre sublime et immortelle que nous a léguée Jésus, cet esprit supérieur que Dieu nous a envoyé il y a plus de dix-neuf siècles.

En attendant la lecture que vous allez faire, je n'en doute pas, amis lecteurs, des livres de la nouvelle doctrine, je termine en vous disant : Quand vous connaîtrez les sublimes enseignements du spiritisme, les médisances et les calomnies que vous avez entendues à son adresse, et que vous entendrez encore à l'avenir, ne vous inspireront que de la pitié pour leurs auteurs. Vous plaindrez l'aveuglement de ceux que vous saurez de bonne foi, et votre raison vous inspirera la conduite que vous devrez tenir vis-à-vis des autres.

J. CHAPELOT.

fondateur de la *Ruche spirite bordelaise.*

SOCIÉTÉ V. TOURNIER

Président d'honneur : l'Esprit V. TOURNIER

La lettre du mort.

Ce soir, 23 novembre, nous avons eu notre séance habituelle du samedi où il s'est produit les phénomènes ordinaires de table marchant (1) sans contact.

J'avais mis à la deuxième reprise, comme je l'avais fait aux deux précédentes séances, la table sous une grande cage en fer avec une sonnette dessus. Il ne s'est rien produit.

Est-ce que la cage en fil de fer serait défavorable ?

Cependant non ; car l'esprit avait dicté, par la typtologie sans contact, une demi-heure auparavant :

« J'agiterai la sonnette à la prochaine séance » et sans tenir compte de sa promesse nous avions tenté l'expérience de suite.

Notre impatience d'avoir ce phénomène n'a pas été satisfaite, il est vrai ; mais nous avons eu un phénomène d'apport d'une lettre, qui me sert d'en tête, et que j'appelle : La lettre du mort. Voici le fait :

En enlevant la cage qui couvrait le guéridon, nous avons fait tomber quelques papiers que j'avais mis, avec un crayon et une sonnette, sur le dit guéridon. En les ramassant, nous avons vu un papier rouge que je n'avais pas mis, avec le papier blanc devant servir à l'écriture des Esprits.

Ce papier rouge est semblable à celui qui recouvre les plaques à photographie, comme il en traîne beaucoup dans mon laboratoire.

Celui d'entre nous qui rangeait toutes ces choses sur la cheminée, s'est aperçu d'un gribouillis écrit au crayon sur le papier rouge et nous avons lu :

M. et Mme Castagnet.

Ceci placé comme une adresse de lettre; car le papier était plié en biseau par les angles.

---

(1) Je dois ajouter que prévenant toujours les esprits de ne pas se gêner pour faire de la casse, le guéridon usant de ma permission a fait un saut en l'air et s'est cassé un pied en retombant.

En dépliant les angles, nous avons lu avec difficulté, car l'écriture était fine et marquait très peu :

(N° vrai) Boulevard de Courcelles.

Mes chers enfants,

Revenez à meilleure union avec votre mère.

Alphonse Tenac.

Les noms Castagnet et Tenac sont mis ici comme couleur locale, au lieu d'avoir mis X et Y, car les deux personnes présentes à qui était adressée la lettre, m'ont prié de ne pas donner leurs noms ni le n° du Boulevard de Courcelles. Mme Castagnet a dit que c'était *bien l'écriture de son père et sa manière de plier les notes* qu'il envoyait à ses sous-ordres, quand il était maître de forges.

Ont signé le présent procès verbal.

Mrs Telmoron	Mmes Salloc
Salloc	Darget
Pinard	Mlles Gast
	X
	Y

Commandant TEGRAD.

Une Vision
d'Edgard Quinet

Les personnes qui ont eu des visions dans leur jeune âge sont légion, sans que plus tard cette faculté voyante se soit conservée. Je pourrais citer bien des cas, bien des faits particuliers à mes enfants et à moi-même. Ce n'est pas ici le cas d'en parler.

Cette remarque prouve une chose : que la médiumnité voyante est naturelle à l'enfance ; d'où il suit qu'elle n'est pas sans utilité pour ceux qui voudront rechercher les conditions physiologiques de ce genre de médiumnité.

A l'âge de onze ans, Edgard Quinet eut, à Bourg-en-Bresse, une vision qu'il a racontée dans son livre : *Histoire de mes Idées*, écrit pendant son exil à Bruxelles.

Voici ce récit ; il peut intéresser les lecteurs de la Revue :

« Errant et chantant à travers les bois et les prés, je fis une rencontre qui fut pour moi un terrible augure. Dans un petit taillis, sur un sol émaillé de violettes et de primevères, je trouvai un cadavre. C'était celui d'un soldat. Il avait au flanc droit un large trou fait par une balle. Le sang déjà figé avait laissé une large trace sur la terre. Il avait la bouche toute grande ouverte et les deux bras étendus, tatoués de fleurs et d'aigles. Personne n'était auprès du mort. J'appris plus tard qu'il venait d'être tué comme il essayait de déserter à la faveur de ce taillis.

« Quoi donc ! un vieux soldat déserter à pareil moment ! Cette image me poursuivait partout. Au milieu de la nuit j'étais éveillé par la vue de ce soldat. Il m'apparaissait rouge de feu, la bouche ouverte pour crier au secours. Alors je me levais sur mon séant, j'aurais voulu crier moi-même. Mais la honte d'avoir peur d'un revenant, la crainte des railleries de mon père me retenaient cloué sur mon lit. Une sueur froide me glaçait. Je restais moi-même aussi la bouche ouverte, comme le spectre.

« Une nuit cependant je ne pus résister, tant l'apparition fut obstinée et cruelle. Je couchais à un premier étage dans un corps de logis séparé du reste de la maison. Le soldat mort paraît. Je sors à tâtons de mon lit, de ma chambre, le spectre sort aussi avec moi. Je descends dans les ténèbres les escaliers ; en me retournant pour mettre la main sur la rampe, je le revois avec l'affreuse blessure saignante. Je sens l'haleine de feu sur mon épaule. Je parcours l'étroit corridor dans toute sa longueur, et le soldat marche après moi. J'ouvre la porte d'en bas, il entre : je la ferme, je le revois en face. J'approche du lit d'un domestique : Le soldat, dis-je d'une voix étouffée. Et il s'avance au bord du lit. Enfin une autre voix que la mienne se fit entendre. Même alors il s'obstina quelques moments encore avant de disparaître.

« Cette vision, la seule que j'aie eue de ma vie, avait une réalité, une force persistante que j'essayerais en vain de peindre avec des mots. Ce n'est pas que je crusse aux revenants. Je n'y avais jamais cru. Ce n'était pas non plus une vaine imagination, c'était une véritable obsession dans laquelle tous mes sens étaient complices.

« Le lendemain, on eut la magnanimité de ne pas me railler. Personne, pas même mon père, ne me parla du spectre. A la fin, il cessa

de me tourmenter. En relisant pour la dixième fois, vers ce temps-là, la vision de Macbeth, celle de Hamlet, je ne pouvais m'empêcher de me dire : Moi aussi j'ai eu la mienne » !

Les termes mêmes du récit ne permettent pas de douter d'une apparition réelle. Ce n'était pas un effet de l'imagination, comme le dit l'éminent écrivain, ce n'était pas non plus un rêve, puisque la vision persistait étant éveillé, durant le trajet d'une chambre séparée du reste de la maison, au rez-de-chaussée, en présence même d'un domestique. En outre elle dura plusieurs jours.

Ainsi, toutes les conditions d'une vision véritable sont réalisées. Aucun spirite ne doutera de l'objectivité du phénomène.

Firmin NÈGRE.

Tribune libre

Monsieur,

La lecture d'un article de votre numéro de septembre, qui est intitulé « A propos de la résurrection de la chair » a fait naître en l'esprit d'un de vos vieux abonnés des objections très graves. Voulez-vous lui permettre de vous les soumettre ?

Je vais d'abord montrer ce que je suis. Depuis plusieurs années j'ai étudié sérieusement les théories et les phénomènes psychiques. Cela m'a mené à admettre absolument la persistance de notre être après la mort, et à estimer que la réincarnation seule peut donner la clef de l'énigme qui a troublé tant de nobles esprits : la nature de l'homme.

Je n'énumèrerai pas les autres affirmations des spirites que je considère comme prouvées ou très près de l'être, mais je tiens à déclarer de suite ceci : je ne considère comme acquis définitivement par la doctrine que ce qui a été d'ores et déjà surabondamment établi et prouvé, au même titre qu'une loi de physique ou un principe de chimie. On a beaucoup nui à notre cause, en présentant pêle-mêle au public, dans le même tas, ce dont nous étions sûrs et ce qui n'était que probable.

Dans un ordre d'idées essentiellement différent, je suis socialiste et socialiste actif : ce qui signifie que je m'efforce de répandre et de faire connaître ma doctrine politique, aussi bien que ma doctrine philosophique. Je suis devenu socialiste comme je suis devenu spiritualiste : en étudiant les doctrines du socialisme, qui m'ont paru justes et vraies, au moins au point de vue économique.

Cela posé, je passe à mon sujet. Ayant lu attentivement l'étude préci-

tée, dont j'appellerai l'auteur M. N..... si vous le voulez bien, je m'inscris en faux contre les tendances générales de M. N... dans son article, contre son but et ses moyens — en même temps que je proteste énergiquement contre certaines assertions particulières qu'il émet.

Commençons par ce dernier point. La « Revue scientifique et morale du spiritisme » est une revue qui s'occupe de faits et de théories psychiques et pas d'autre chose. Je dois donc être dans la pure logique, je suppose, en disant que l'on ne doit pas se laisser aller à émettre dans cette revue des appréciations et jugements politiques ?

Et pourtant je constate que M. N... y parle — je cite textuellement — de « la propagande éhontée de théories abominables qui, sous prétexte de socialisme, affichent » urbi et orbi « qu'ils ne veulent plus reconnaître les lois de leur pays..... » Comment un jugement aussi sévère, qui n'est du reste appuyé d'aucune preuve, peut-il être émis sur un terrain neutre ?

Ces théories, que M. N... trouve abominables, peut-être sans les connaître, je les trouve admirables, *moi qui les connais* ; et je trouve surtout qu'elles s'accordent de la façon la plus harmonieuse avec nos idées spiritualistes.

Je ne veux pas tomber dans la faute que je signale à M. N.... et entamer avec lui une controverse qu'on ne tolèrerait sans doute pas, et avec raison. Mais enfin que M. N... me permette de lui faire remarquer que si quelqu'un doit se garder avant tout de condamner, sans discussion et *ex-cathedra*, c'est bien le spiritualiste instruit, sincère et convaincu.

Il devrait savoir que l'on n'a jamais le droit de critiquer de la sorte des idées qui ont été assez puissantes pour entraîner des convictions sincères et des dévouements qui sont allés jusqu'au sacrifice. Il devrait se souvenir, de plus, que le spiritualisme, lui aussi, a été bafoué, vilipendé, ridiculisé et condamné par des gens qui en ignoraient la première donnée.

Si le Christ, que M. N... doit respecter comme moi, était appelé en ce moment à décider entre nous deux, je suis convaincu que c'est à moi qu'il donnerait raison, — le sublime va-nu-pieds, qui malgré le fameux : « Rendez à César... » fut avant tout un socialiste et un libertaire, révolté dans sa conscience par les lois iniques établies par les hommes, c'est-à-dire par les lois de son pays.

Je conclus : en émettant un jugement politique dans une revue neutre, M. N... s'est oublié. — S'il voulait poursuivre cette conversation plus loin, je m'y prêterais bien volontiers, et je me flatte de cet espoir qu'à la suite de cette conversation, il aurait meilleur opinion des gens qui, comme moi, s'honorent d'être appelés des socialistes.

Je lui dirais aussi que c'est chez des socialistes que j'ai trouvé les gens les plus disposés à étudier notre doctrine ; j'ai des amis parmi eux qui s'y adonnent sérieusement, en ce moment même ; tandis que dans la partie éclairée de la classe bourgeoise, on trouve plutôt une attention polie et de la curiosité que le désir sincère de savoir. Quant à la masse travailleuse et

dolente, je crois vraiment qu'il est inutile de lui parler psychisme, et peut-être nuisible : elle n'est pas mûre.

A cette masse, il faut se contenter de parler de l'amélioration du sort commun ; quand elle sera débarrassée des soucis matériels qui épuisent en ce moment toute son énergie, le besoin d'un progrès intellectuel et moral ne tardera pas à se faire sentir.

J'arrive maintenant à la partie la plus importante de mon sujet. Je considère l'étude de M. N... comme inutile dans son but, et même en quelque sorte nuisible, parce qu'elle est de nature à donner une idée fausse des origines et des tendances du spiritualisme. Je vais m'expliquer et montrer ce que je vois de défectueux dans notre propagande actuelle.

Nécessairement, pour moi, le spiritualisme doit être compris et présenté comme une doctrine à bases exclusivement scientifiques ; ses principes doivent être déduits des faits avec la rigueur d'un théorème.

Non que je veuille bannir tout agrément des ouvrages qui exposent la doctrine : trop sont conçus sans art et sans méthode. Mais combien d'autres sans nécessité ! Pour quelques excellents livres comme ceux d'Aksakof, de Delanne, de Gibier, de Metzger etc... pour ne citer que des modernes traitant directement la doctrine spirite (sans quoi j'eus cité M. de Rochas et quelques autres), que de maladroites et indigestes compilations, que d'élucubrations prétentieuses et irrationnelles !

Notez que je ne condamne pas indistinctement tout ce qui dépasse le niveau ordinaire par l'envolée ou le fantastique. C'est ainsi que j'admire tout particulièrement le magnifique recueil de Mlle Ruffina Noeggerath. l'ouvrage si passionnant de Mme d'Espérance : parce que l'un de ces livres, en somme, n'est que la relation de faits prouvés et vérifiés, tandis que quand on lit dans l'autre une communication donnée dans des conditions satisfaisantes de contrôle, on peut toujours en prendre ce que l'on veut. Ce que je n'admets pas, ce sont ces ouvrages où l'on ne parle que de révélations personnelles non vérifiées et non vérifiables, où l'on s'égare dans les hypothèses mystico-religiosâtres que rien ne justifie, où l'on entasse élucubrations fantastiques, affirmations de missions, de prophéties, etc., telles que le lecteur qui ne possède pas à fond le spiritualisme jette le livre en disant : mais ces gens sont des grotesques et des fous !

Ce que je déplore encore, ce sont ces tenues de séances telles que Papus en a relaté une dans son « Traité de science occulte », séances où l'on communique régulièrement avec les plus connus des grands hommes ; où l'on permet à la tricherie, l'hystérie et la fumisterie de se donner d'autant plus libre carrière, qu'il semble que chacun cherche à se montrer plus extravagant que son voisin.

Ces ouvrages absurdes, ces séances insensées ont fait plus de mal au spiritualisme que toutes les attaques de ses adversaires. On ne peut empêcher les naïfs, les simples et les vaniteux d'adhérer à une cause juste ; mais on devrait bien faire tout ce qu'on peut pour les empêcher de lui nuire.

Je suis tout à fait opposé enfin, et par là je rentre dans le vif de mon sujet, à ce qu'on cherche à fortifier le spiritualisme ou à le défendre, en lui donnant l'investiture, en le mettant sous l'égide, pour ainsi dire, des religions vivantes ou mortes. A mon sens, je le déclare très carrément, cela ne peut que nuire à notre cause que l'on cherche à montrer la concordance de certaines de nos théories avec des dogmes du catholicisme.

Si je ne me suis pas trompé, M. N... croit avoir reconnu que le dogme de la résurrection de la chair n'est autre chose qu'une forme de la réincarnation, très modifiée et très pervertie. Le but de son étude, c'est de montrer cela au lecteur, puis en déduction, M. N... souhaite que l'Église revenant sur son dogme, admette la théorie spirite, ce qui serait pour les fidèles l'occasion d'un grand progrès.

Je crois que la constatation que fait, ou plutôt refait M. N. . est exacte. Je dis refait, parce qu il y a déjà du temps qu'on en a parlé pour la première fois. — Encore M. N... ne prouve-t-il guère la vérité de ce qu'il avance dans ce premier article : ce sera peut-être pour le second.

Seulement, qu'est ce que nous gagnons à cela ? Absolument rien. Le jour où l'on a prouvé que la réincarnation se trouvait à la base, à l'origine de toutes les grandes religions, on a fait une constatation importante, certes ; mais le bénéfice de cette constatation ne peut se reproduire par ce seul fait qu'on la répète.

Il est bien évident que nous n'avons pas une preuve de plus de la réincarnation à ajouter, par exemple, à celles du Dr Pascal.

Aurons-nous maintenant quelque bénéfice du côté des catholiques et seront-ils amenés, comme l'espère maintenant M. N... à venir à nous. S'il a jamais cru à la possibilité d'une pareille solution, M. N... possède, il nous permettra de le lui dire, une singulière dose d'optimisme.

L'Eglise ne peut pas empêcher que son dogme de la Résurrection de la chair dérive de celui de la réincarnation, c'est certain ; mais pour l'admettre, c'est une autre affaire. Ce n'est pas une preuve, pas cent preuves, mais des milliers de preuves qu'elle peut nous montrer, tirées des ouvrages de ses docteurs — par lesquelles nous serons obligés de constater qu'elle enseigne nettement qu'au jour du jugement dernier, chaque être humain retrouvera intégralement son corps. Confondant là comme ailleurs la lettre avec l'esprit, aucune des objections, par l'absurde, qu'on lui a faites, ne l'ont arrêtée : ni la question de savoir comment se retrouveraient ces corps, où on les mettrait, etc... etc... Et elle défend la crémation !... Il faut croire parce que c'est absurde, sinon, l'enfer !

M. N... paraît désirer un accord entre l'Eglise et le spiritualisme. Il y a là, selon moi, un double aveuglement et méconnaissance à la fois des intérêts du spiritualisme et des tendances du catholicisme.

Le catholicisme ne représente plus qu'une tradition, et son culte prend de plus en plus une forme païenne, dans le but de frapper les sens. C'est, on peut le dire, une religion à l'usage de ceux qui n'ont pas le temps de penser par eux-mêmes, sans valeur comme doctrine scientifique. Sa ca-

ractéristique, c'est l'immuabilité. Appuyée sur des dogmes qu'elle dit fixés de toute éternité, elle ne transigera jamais avec les idées nouvelles, dans le domaine spéculatif. Si elle ajoute quelque chose à ses principes ou à ses canons, c'est pour rendre le dogme plus intangible, plus inaccessible à la raison humaine, témoin l'infaillibilité du pape, l'immaculée conception.

Le catholicisme est basé sur la foi aveugle, sur la confiance absolue des fidèles en la tradition orale ou écrite, interprétée par les prêtres. Tout ce qui peut avoir pour résultat la mise en discussion de tel dogme, ou fasse douter de l'interprétation admise jusqu'ici de telle règle, tout cela pour l'Eglise, est mauvais et détestable : c'est l'œuvre du démon, auteur des manifestations psychiques, vous ne l'ignorez pas.

Et l'on se figure que l'Eglise, qui, après la formidable secousse de la Réforme, n'a pas renoncé aux indulgences, va modifier un des points de sa doctrine des plus importants, pour se mettre d'accord avec le spiritualisme ! C'est presque de la naïveté. Comment M. N... n'a-t-il pas songé à cela ? Quelle entente peut-on avoir avec des gens qui ne consentent à traiter qu'à la condition qu'on reconnaisse d'avance leur supériorité ? Si jamais l'Église se rapproche du spiritualisme, on peut en être convaincu, c'est qu'elle aura formé le dessein de l'absorber ; nous n'aurons jamais couru un pareil danger.

Evitons cet écueil. Evitons aussi de donner des armes aux matérialistes déloyaux, qui ne demandent qu'à nous confondre avec l'Eglise, et à nous englober dans la même condamnation. Nous avons besoin de paraître à notre place, ce que nous sommes, et rien de plus. Je ne comprends pas, je l'avoue, que des spirites éclairés gardent de pareilles tendresses pour l'ennemi le plus dangereux de la doctrine qu'ils ont embrassée.

Docteur L.....

Vers l'Avenir

PAR PAUL GRENDEL.

16

De Maïa (1)

Du quartier aux rues désertes, de l'horizon borné aux murs sombres de la vie méthodique ramenant aux heures et aux dates fixes les mêmes impressions, les mêmes pensées, les mêmes racontars, les mêmes démarches, je tombe en pleine campagne. Je suis libre comme l'oiseau

(1) Voir le numéro de septembre dernier.

s'envolant à mon approche, comme le craintif levraut fuyant au bruit de mes pas.

Des montagnes boisées, des gorges profondes, des cours d'eau vive et d'aimables hôtes me font fête.

Mme Delorge, parente de ma mère, son amie de jeunesse, m'entretient de celle que nous pleurons, elle me dit ses goûts, ses aspirations, et je crois être le sosie effacé de cette mère regrettée.

Je lis, j'écris, je travaille à l'aiguille, je sors, je rentre selon ma fantaisie

Anne, vivement contrariée de me voir échapper à sa tutelle, m'avait recommandé de rester sur la défensive. J'arrivai avec des préventions, je me murai dans une prudente réserve, je fus parcimonieuse de tendresse. Je savais le scepticisme de M. et de Mme Delorge et, dès le premier jour, je m'indignai d'entendre des propos anti-religieux.

L'éducation nous oblige à respecter la foi d'autrui ; je me tus, mais le jour du maigre étant venu, je m'apprêtais à vivre de pain, plutôt que d'enfreindre les commandements de l'Eglise, lorsque Mme Delorge me rejoignit au jardin

— Chère Maïa, dit-elle, contrairement à la volonté de vos parents, vous faites partie de l'Eglise, il ne m'appartient pas de discuter votre foi ni de la contrarier, j'ai donné des ordres afin que vous n'ayez aucun ennui à ce sujet. Vous aurez selon vos désirs les mets gras ou maigres que vous vous croyez obligée de manger. Vous suivrez aussi à votre convenance les cérémonies du culte, l'Eglise est à une demi-heure d'ici et si cela vous convient, ma femme de chambre vous accompagnera. La liberté de conscience est un droit pour chacun, droit absolu, et je laisse à mes domestiques toute latitude de pratiquer leur religion, quelle qu'elle soit.

Ce petit discours fondit toutes mes glaces. Rassurée sur ma foi, je m'installai définitivement car j'étais résolue à fuir plutôt qu'à manquer à mes devoirs religieux.

J'admire de doux sites, je me baigne dans l'air pur, j'aspire je ne sais quel parfum, quelle atmosphère, la vie m'apparaît plus belle, plus enviable.

Le curé du village m'a accueilli paternellement, m'aidera à te convaincre, je t'ouvrirai les portes du ciel, tu pénètreras dans le royaume du Seigneur, je t'imprègnerai de foi et de grâces et nous aurons une commune croyance.

17

D'Elos

Enfin, je retrouve Maïa, Maïa d'autrefois, pleine d'enthousiasme, débordante de tendresse. Le calme de la campagne, le repos d'esprit, ta personnalité mieux développée dans la solitude, te permettront de t'interroger,

de te ressaisir, d'être toi. Tu pourras enfin méditer sur les questions qui nous divisent.

Qui es-tu ? D'où viens tu ?

Tu me répondras, selon le dogme catholique, que ton âme sortie des mains du créateur, faite à son image, est sur terre pour conquérir le bonheur éternel, car quoique tu veuilles en douter, j'ai suffisamment étudié ta religion pour en connaître la base fondamentale.

Donc, toutes les âmes doivent sortir de la divinité absolument semblables, à moins que dans cette création ton Dieu n'ait enfreint la justice pour donner aux uns des qualités et aux autres des défauts.

Si les âmes sont égales, supposition admissible avec la foi en une seule existence déterminant sans recours possible le bonheur ou le malheur éternel, elles doivent produire les mêmes effets, mais il n'en est pas ainsi et personne n'a jamais rencontré deux esprits identiques, deux natures d'une ressemblance absolue.

Chaque peuple, chaque nation, chaque siècle ont leur contingent de grands hommes, de génies et d'êtres traçant leur sillon, ainsi que les termites, sans bruit et sans révolte. En même temps grouillent les malfaiteurs, les criminels, les ambitieux et les égoïstes, êtres néfastes au bien et au progrès, n'ayant pour but que la satisfaction de leurs instincts sensuels et se plaisant à abaisser l'humanité, à la contaminer, à entraver sa marche vers le progrès.

Donc, ce mythe d'hommes semblables les uns aux autre dès la création, et devenant bons ou mauvais selon les tentatives plus ou moins réussies de l'esprit des ténèbres, ne saurait survivre à l'étude de l'histoire des peuples.

Enfin, permets encore une simple question : si une hérétique ou une incrédule venait passer quelque temps chez ta cousine Anne, celle-ci l'autoriserait-elle à voir les personnes partageant ses convictions et respecterait-elle son incrédulité ou sa foi en une religion rivale ou hostile au catholicisme ?

18

De Maïa

Quelle lutte pénible, quel embarras ! que puis-je dire ?... J'ai appris des leçons, j'ai reçu des enseignements sur les débuts de l'humanité et sur les fins de notre âme. J'ai consciemment assoupli mon esprit à la croyance au dogme, je me suis réfugiée dans la foi et le mystère. Recueillie pour recevoir l'afflux de la grâce, anéantie dans l'amour divin, étouffant les doutes suscités par mon éducation première, repoussant tout travail intellectuel hostile au dogme, j'ai cessé de penser pour prier. Ainsi doit être le catholique, ouvrier docile, enfant modeste, obéissant aveuglément à l'Eglise.

Cette foi est devenue mienne, j'ai appris à rejeter ce qui s'éloigne d'elle et je crois à son infaillibilité. Néanmoins, par respect pour la volonté de

ma mère, par amour pour toi, j'accepte la lutte, mais déjà elle m'épouvante.

L'amour de Dieu, la soumission à ses ministres ne peuvent s'allier à la froide raison. Aux premiers mots de la discussion, l'inquiétude m'envahit, j'éprouve la crainte d'être trop faible pour résister au choc de ton ncrédulité.

Je crois à l'âme faite à l'image de Dieu, je crois à son immortalité, je crois aux châtiments et aux récompenses éternels parce que des hommes dignes de respect, ayant renoncé pour toujours aux joies et aux passions terrestres, se sont faits les gardiens de la tradition et les défenseurs de la révélation divine.

Je réponds à ta dernière question avec sincérité, note dominante de ce débat qui ne peut aboutir que par elle. Anne ne saurait respecter l'incrédulité ni l'erreur, elle ferait ainsi qu'un médecin consciencieux qui, à tout prix, tenterait de sauver le malade vivant auprès de lui. Combien la guérison de l'âme est plus importante que celle du corps !... Le croyant propage la vérité, c'est son droit et son devoir.

19

D'Elos

Si tu méconnais les droits sacrés de la raison, tu as au moins conservé la sincérité, la droiture que perdent en général les esprits enserrés dans les étroites limites d'une instruction dogmatique.

Tu m'as dit ce que tu crois être les débuts et les fins de l'âme, à mon tour de te définir mes croyances. Nul ne peut pénétrer complètement des sujets si profonds, prétendre connaître la cause des causes et remonter à l'essence des êtres. Les livres s'amoncelleront, les systèmes se succèderont et les savants blanchiront en cherchant vainement la solution de l'éternel problème. Nous sommes imparfaits, de compréhension lente, nous nous assimilons péniblement les connaissances acquises par nos devanciers, nous discutons durant la vie entière sur des mots, sur des pensées vaines, nous restons les enfants de la nature qui nous cache les débuts de la conception humaine. Le jeune être en contact avec sa mère peut-il avoir conscience de la façon dont il naquit? Jamais il n'aura le souvenir de sa naissance.

De même l'homme ignorera toujours comment apparut le premier germe, le premier individu conscient de son âme, comment il fut *lui*, c'est-à-dire un être pensant, capable de se connaître, de s'interroger, de s'améliorer. Dans quel gouffre profond, dans quel laboratoire de lumière, de gaz et de fluide s'élabore le grand œuvre?... Nul ne le sait, nul sur terre ne le saura jamais.

Cette âme existe, elle rampe, se relève, apparaît, essaie ses ailes et s'envole ainsi que le papillon sorti de sa chrysalide, et nous allons essayer de la définir.

Pour s'instruire, il ne faut pas poser des erreurs sous forme d'axiomes.

Tu crois tout savoir en la matière, il est donc inutile de discuter puisque rien ne reste à t'apprendre. Nous devons au contraire partir des connaissances acquises et dûment prouvées pour aller vers le grand inconnu.

Les peuples divers, leur histoire, leur religion, l'esthétique de leurs croyances, formeront la base de nos opérations et nous permettront d'arriver à une solution.

Nous rencontrons l'homme sur terre à tous les degrés d'avancement moral,et aussi loin que nous puissions remonter le cours des siècles,nous nous perdons dans la même diversité des aptitudes, des facultés et du développement plus ou moins complet de l'intelligence et de la moralité.

Cette diversité existe encore chez l'indou, peuple antique ; les brahmes, pour mieux asseoir leur puissance, ne classèrent pas les hommes selon leur valeur réelle, mais imposèrent comme article de foi des barrières infranchissables aux castes dans lesquelles ils surent maintenir la nation. La crédulité et le fanatisme implantèrent si puissamment ces lois que personne, encore aujourd'hui, n'ose contester leur monstrueux et inique arbitraire.

C'est un peu comme la grâce, Dieu crée des hommes qui seront forcément sauvés par leur état d'esprit, par les circonstances qui les pousseront vers la foi, tandis que d'autres se perdront irrémédiablement par leurs plus larges aspirations.

Les dogmes s'adressent surtout à la multitude ignorante et crédule. Le prêtre pétrit le créateur à l'image de l'homme et le doue largement des passions et des vices les plus odieux.

Dans la vie, nous ne voyons aucune justice dans la diversité des positions et des moyens de résister au mal. Les uns, bien armés par leurs qualités natives,échappent aux passions, les autres y succombent par des entraînements sensuels, par un manque absolu de sens moral.

Chez l'indou, le créateur apparaît plus atroce encore, il jette sans discontinuer sur la terre les quatre castes et les parias qui ne sont d'aucune. Ces misérables ayant à peine le droit de boire et de manger pour assurer leur subsistance, ne peuvent non plus baigner leur corps lassé par la douleur, ni même prier. Ils existent et ne sont rien. Leur vie ne compte pas.

Ils doivent ainsi traîner leur abjection, leur fatale et irrémédiable misère par la toute-puissance volonté de Dieu. Les livres saints, en même temps code civil, primitivement d'une beauté sublime, reçurent les interpolations des despotes unis aux prêtres pour dominer et pressurer cette race.

Il fallait que nul n'eût le droit de discuter et de douter,et les manuscrits primitifs furent détruits ou cachés aux brahmes enseignants qui, de bonne foi, ont répandu et répandent encore l'erreur.

La même chose eut lieu chez les catholiques, la bible mise à l'index, défendue aux fidèles,devint la cause de mille maux.Seuls les ministres du culte ont le droit de la lire, de servir aux brebis,par portions limitées, ce qui peut les maintenir dans l'ignorance et l'obéissance passives.

Qui oserait prétendre que ce despotisme soit inspiré par une puissance souveraine et parfaite ? Comment affirmer, en ayant conservé intactes les facultés de juger, de penser et d'observer froidement tous ces faits, qu'un pareil Dieu est consolant pour le cœur et l'esprit.

Découlant de ces dogmes fondamentaux, l'athéisme et le néant apparaissent mille fois préférables à cette horrible puissance odieusement partiale. Père pour les uns, tortionnaire, insensible et cruel pour les autres, tel est le Dieu de ces diverses religions

Comme nous ne saurions concevoir la divinité sans la perfection idéale, nous ne pouvons admettre le Dieu des catholiques et supposer l'âme vouée d'avance au ciel ou à l'enfer.

Néanmoins, malgré tant de raisons pour rejeter la divinité et l'immortalité de l'âme, l'homme, à moins de rares exceptions, ne sait se résoudre à ce rôle décevant et misérable qui le jette désormais dans la vie sans causes finales, sans espoir, et du fond de son être la protestation s'élève, un frémissement le laisse inquiet, troublé, cherchant pourquoi il est, d'où il vient, où il va, et dans l'histoire de tous les peuples civilisés nous retrouvons cette même anxiété, ce même doute, ce même élan irrésistible vers un insaisissable inconnu.

L'homme scrute la nature ; ignorant, il attribue les perturbations atmosphériques à une puissance divine devant laquelle il se prosterne. Malgré son humilité, ses prières et ses offrandes, le cours de sa vie suit sa marche fatale, entraînant tous les êtres vers la mort, transformation constante, et les cris, les supplications, les imprécations s'élèvent bien plus douloureuses et violentes que les actions de grâces émanant des rares minutes de bonheur dévolues à l'homme.

De ces faits incontestables, la créature humaine encore ignorante et naïve, conclut à la cruauté de la divinité ; elle l'imagine sensible aux dons, aux expiations douloureuses, au renoncement du bonheur, et pour apaiser cette force méchante, elle tue, massacre, fait couler le sang, détruit ses semblables et les offre en holocauste à une personnalité vengeresse, à une puissance ténébreuse, avide de larmes, de cris et de torture.

Ainsi se terminent toutes les tentatives de culte tombant dans l'anthropomorphisme et voulant rendre sensible au vulgaire l'idée de Dieu. Terreur bien plus que piété. Horreur, souffrance, insensibilité et fin décevante d'une création s'éteignant dans une éternelle damnation.

D'où naissent ces épouvantables conceptions ?... De l'homme. Qui lui révéla l'éternelle torture de l'enfer, les souffrances du Naraca, ses incessantes et effroyables douleurs ?... Il les puisa en lui-même. Prêtres et despotes unis dans un seul but, voulurent terroriser les faibles et les ignorants, non parce qu'ils croyaient à la réalité de leur enseignements, mais pour asservir les peuples et en faire des ilotes.

Cette crainte de l'autre vie rendit la multitude pusillanime et crédule, elle n'osa résister au prêtres ni aux rois et tendit le cou au joug de l'igno-

rance. Elle fut la bête de somme, la chair de souffrance, la machine qui peine, la bête qui procrée pour fournir aux castes supérieures le superflu et tous les raffinements malsains du luxe et du plaisir. Ne proteste pas, Maïa, les rois très chrétiens sont comme les tyrans de la Rome antique, jadis reine du monde. Ils se repaissent comme les félins, comme les carnassiers, de sang, de convulsions, de hurlements de douleur. Charles-Quint assiste impassible aux autodafés, Louis XIV révoque l'édit de Nantes, martyrise, outrage ses frères par le Christ qui ont commis le crime de lire la bible et de rejeter quelques parties de l'enseignement de l'Eglise, pour remonter aux principes du grand martyr, du Verbe à la tendre parole, au cœur puissant sachant embrasser tous les humains dans un même élan de tendresse.

Chaque page de l'histoire est ensanglantée par les guerres religieuses portant le fer et le feu au nom d'un Dieu de paix et d'amour ! D'où sort cet épouvantable accouplement de la foi au Christ et de la persécution religieuse?... Du prêtre même.

Du jour, de l'instant où une réunion d'individus prétend détenir seule la vérité, elle veut en faire un instrument de domination, et cette parole, ces formules sont travesties pour voiler ce qui est immuable et pour détruire l'œuvre de paix et de rénovation.

Rien ne coûte à ces ministres qui s'intitulent les élus du Seigneur, rien ne les arrête, ils ignorent les scrupules. Orgueilleux, suffisants, ils s'auto-suggestionnent, deviennent les pires tyrans, les fanatiques de l'erreur, de la lettre qui tue l'esprit.

Accoutumés à dominer, ils s'abandonnent aux vices qui dérivent de l'autoritarisme et rien n'entrave la poussée de leur égoïsme. Ils ruinent, persécutent, torturent des sectes religieuses, des partis politiques, fomentent les guerres civiles, s'insinuent dans les familles, en détruisent l'harmonie, enlèvent aux enfants le respect de leurs parents, blâment, salissent tous ceux qui s'éloignent de leurs croyances, se substituent à la science, à l'histoire, aux affections intimes, et souillent l'amour, la procréation et la maternité.

Voilà, Maïa, l'œuvre des hommes que tu prétends non seulement créés à l'image de Dieu, mais encore directement investis de sa toute-puissance.

Mais si nous changeons la formule du problème, si nous considérons la faiblesse de l'homme, ses qualités et ses défauts sans prétendre l'assimiler à une entité idéale issue de notre imagination et de notre sentiment, nous pouvons arriver à une solution et nous épèlerons lentement les grandes lois de la nature.

L'âme, principe de vie, est-elle ou n'est-elle pas ? Par horreur du dogme du châtiment éternel, nous renions l'immortalité, nous ne pouvons la concevoir sans la justice, et cette justice, manquant, nous tombons dans le néant. Et ce néant dominerait le monde si au dessus des despotes et des

prêtres ne s'élevaient les penseurs, les philosophes, ceux qui rejettent les idées acquises pour y substituer l'observation et la logique. Mais les écoles diverses entrent en lutte, se déchirent et établissent péniblement un édifice presqu'aussitôt sapé par d'autres penseurs.

Néanmoins le scepticisme, l'athéisme n'ont fait que traverser de leur étroit courant les générations passées. Ils n'entraînent point la multitude, ils ne font vibrer aucune idée large, aucun sentiment héroïque, ils détruisent sans édifier, en laissant l'homme sans cesse occupé de son désespérant isolement.

C'est à peine si les chefs de ces écoles conservent leurs convictions intactes et entraînent leur famille à leur suite. Ayant éteint ces deux phares de la vie, l'espérance et l'idéal, ils se brisent aux moindres écueils, se perdent dans les flots, pour reparaître en traînant à leur suite le désenchantement, la misanthropie et trop souvent la haine.

Ils ne sauront galvaniser les masses. Frappés d'impuissance, ils s'éteignent durant de longues périodes, donnant par la faiblesse de leur argumentation un regain, une puissance nouvelle aux despotes et aux prêtres.

L'homme ballotté entre ces deux formules trompeuses et dangereuses devrait succomber, prendre la vie telle qu'elle est, céder à la force et à la persuasion des détenteurs du pouvoir.

Il le voudrait et ne peut s'y résoudre parce qu'il porte en lui une soif inextinguible d'inconnu et d'idéal.

Qui donc parle dans la solitude profonde, dans le bois touffu ; quel est ce murmure harmonieux qui pénètre l'âme, l'émeut et la transporte ? l'homme ne le sait ; mais il sent, il cherche et s'abandonne à une émotion vague qui le laisse pensif. Et quand l'esprit troublé de ce courant imperceptible d'où jaillit la flamme de vie spirituelle a frémi sous son influence, il ne lui échappe plus. Sous ses effluves vivifiants tombent les jouissances bestiales, les hochets de l'orgueil. les vaines grandeurs. Brûlé du feu divin, de lui-même il s'est sacré immortel. Cet état qui lui fait considérer non plus la terre mais l'univers, comme la route de son évolution, est transitoire, il éprouve des sensations neuves, d'ineffables jouissances, il déploie ses ailes, s'élance à la conquête de l'idéal, mais, encore faible, il retombe pantelant sur la boue terrestre et entend à peine l'anathème aux dieux antropomorphes et la raillerie des sceptiques Il voudrait inculquer sa foi, définir sa découverte, mais que de difficultés !... Comment faire comprendre pourquoi il s'est soudainement éveillé de la bestialité, du profond sommeil de son âme, pour s'élancer dans l'infini de l'immensité.

Ce besoin d'idéal, cette compréhension de la vie future existant en nous, est une preuve de sa réalité. Comment pourrions-nous savoir ce qui n'est pas ? L'entendement conçoit, l'imagination diminue ou amplifie, le jugement pèse, modère les idées. Les idées naisse t d'où, de quoi ?

Nos rêves, nos aspirations scientifiques ont toujours été en deçà des découvertes humaines et jamais au delà. Quand nous nous arrêtons devant le miroir de nos vices et de nos faiblesses, nous rampons attachés à la matière, à la bête ; mais si nous comprenons notre état d'infériorité, si nous nous étudions posément, scientifiquement, nous pouvons nous élever si haut que plus rien du limon terrestre ne nous souille. Cet état particulier constituerait un simple fait psychologique s'il ne s'y ajoutait la perception des lois naturelles appuyées d'indéniables documents.

Ainsi étais-je, Maïa, vivant au milieu d'un peuple asservi au fanatisme, dominé par les princes et les prêtres. Mais ce récit demanderait des développements qui peuvent t'importuner.

Dis-moi si ma pensée te pénètre, si mes longues dissertations t'intéressent. Lis, relis ces pages pleines encore des émotions ressenties et de ces combats d'un esprit en détresse voulant quitter la galère du bagne pour s'élancer à la découverte de nouveaux mondes.

20

De Maïa

Seule aussi dans la grande paix de la nature, j'ai lu e médité ta lettre. J'avais le repos, pourquoi toucher à ma quiétude ? Ecoute donc, non la voix de la raison, si froide, hélas, mais les élans d'un cœur assoiffé de tendresse.

Le Dieu des catholiques que tu représentes cruel et vengeur, n'a pas abandonné son peuple d'élection. Po r le sauver de la tache originelle, i s'est séparé d'une partie de lui-même, il a envoyé son fils sur terre, l'a laissé souffrir le martyre, l'ignominie et la mort. Et depuis lors, Dieu, en constante communication avec les chrétiens, renouvelle le divin sacrifice. Il visite chaque fidèle de son Eglise, il se donne pour le fortifier, et cette pensée de l'absortion de Dieu en soi est si grande, si belle, si consolante !... Par ce divin mystère, l'homme n'est plus de la terre, il s'élance au céleste séjour, devient pur, sans tache, digne du bonheur éternel.

Ce qui m'a séduit, est la foi au Christ, au doux martyr, à l'homme Dieu... Je l'ai en moi, je vis en lui, je l'invoque, je l'implore !... C'est tout ce que je puis te répondre et je te prie de continuer.

21

D'Elos.

Christ, personnification sublime du dévouement, Christ, victime de la cruauté humaine, Christ, sans défaut et sans tache, Chri t, âme tendre, aimant tous les hommes, les confondant dans l'immensité de ton amour ; Christ, si tu es présent dans les rites et les formules du catholicisme, si tu visites les chrétiens par la puissance des pratiques orthodoxes ; Christ, comment as-tu laissé s'implanter tant de vices en ton Eglise !

Ouvrages Nouveaux

Influence Astrale

(*Essai d'Astrologie expérimentale*)
par Paul Flambart.
Ancien Elève de l'Ecole Polytechnique.
Société des Journaux Spiritualistes Réunis :
3, Rue Rodier, Paris
Prix : 3 Francs.

Comme il est loin d'être démontré que la raison humaine vient de naître et que ses limites sont définitivement connues, l'auteur de cet ouvrage s'est demandé si l'on pouvait expérimentalement trouver des preuves de l'influence astrale sur l'homme.

L'époque n'étant plus aux négations systématiques et aucune réfutation expérimentale de l'astrologie n'ayant été encore faite par quelqu'un qui l'ait étudiée sérieusement, M. Flambart a cherché la part de vérité tangible qu'il pouvait y avoir dans une science défendue par les génies les plus complets des temps anciens, ainsi que par un certain nombre de savants des temps modernes. Il indique la voie expérimentale à suivre pour vérifier le côté sérieux d'une science où tout n'est pas illusoire, comme il le prouve en savant autant qu'en philosophe.

Ses points d'appui principaux sont les suivants :

1° La ressemblance atavique des positions des planètes à l'époque de la nativité chez plusieurs membres d'une même famille, le porte à conclure qu'on ne naît pas à n'importe quel moment, mais bien sous un ciel conforme à celui des parents ;

2° Un autre point d'appui expérimental réside dans la possibilité de résoudre le problème inverse de l'astrologie ; autrement dit, de retrouver l'heure de naissance d'une personne que l'on connaît par le secours seul des lois à contrôler.

Si l'on peut réussir, la fin ici doit justifier les moyens.

3° La distinction aisée des cas bien tranchés, relativement aux facultés innées, est une preuve non moins sûre que les deux précédentes.

M. Paul Flambart entreprend ensuite un mode d'explication de l'influence astrale, absolument conforme à la théorie dynamique des vibrations qui est toute la physique contemporaine. Les astres nous envoient des rayons lumineux et par conséquent un ensemble plus ou moins compliqué de vibrations qui doivent nous influencer dans une certaine mesure. Au moment de la naissance, le magnétisme astral, caractérisé par les positions des astres, sert en quelque sorte de tonique au magnétisme humain en train de former l'individualité chez le nouveau-né.

L'Auteur « d'Influence Astrale » montre encore l'analogie frappante

qu'on trouve entre la musique et l'astrologie par la représentation graphique de leurs lois. Cette analogie avait d'ailleurs inspiré à Képler son traité des « Harmonies du monde »,qui paraît être resté généralement incompris.

Les conséquences philosophiques qui découlent de l'étude précédente étant de première importance, M. Flambart s'est attaché à en montrer les horizons devant lesquels on ne saurait se dérober sans taxer de folie ou de mauvaise foi tous ceux qui avec Plotémée, Newton, Képler, Tycho-Brahé et des centaines d'autres savants et philosophes de tous les temps et de tous les pays, ont approfondi la science astrale dont le discrédit n'a été dû qu'aux charlatans ou aux négateurs. Bien que faisant toutes réserves sur la valeur de ces théories, discutables à divers points de vue, nous devons reconnaître que cette œuvre sérieuse mérite d'être lue, car elle est une première tentative pour faire sortir l'astrologie du domaine nuageux dans lequel on l'avait enfermée jusqu'alors.

*
* *

La *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris, vient de publier les ouvrages suivants qui intéressent tous les partisans de la libre pratique du Massage et du Magnétisme, et même de la libre pratique de la médecine:

Arguments de Médecins.

En faveur de la pratique du Massage et du Magnétisme par les Masseurs et les Magnétiseurs. Documents recueillis par H. Durville. 4 broch. de 36 pag. Prix de chaque broch. : 30 cent.

Arguments des savants.

Hommes de lettres, hommes politiques, artistes et notabilités diverses, en faveur de la pratique du Massage et du Magnétisme par les Masseurs et les Magnétiseurs. Documents recueillis par H. Durville. In-18 de 36 pag. Prix : 30 cent.

Depuis l'arrêt de la Cour de Cassation relatif au sympathique magnétiseur Mouroux, les Masseurs et surtout les Magnétiseurs, partout poursuivis, sont toujours condamnés pour exercice illégal de la médecine, comme coupables d'avoir guéri de pauvres malades abandonnés, que les médecins étaient impuissants à soulager.

La jurisprudence étant ainsi établie, cet état de choses, contraire au droit le plus sacré, le plus imprescriptible que doit posséder tout citoyen libre dans un état libre de confier le soin de sa santé au praticien, diplômé ou non, qui possède sa confiance, ne peut cesser qu'en vertu d'une loi modifiant celle du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine.

Un Comité, dit Comité d'Initiative magnétique, s'est formé à Paris dans le but d'obtenir cette loi. En attendant, pour être certain du bien fondé de ses revendications, le Comité, par les soins de M. Durville, secrétaire-délégué, a ouvert une enquête auprès des notabilités de la médecine, des sciences, des arts, des lettres, de la politique, etc., en leur demandant une réponse à la question suivante :

« Pensez-vous que les Masseurs et les Magnétiseurs non médecins, mais suffisamment instruits, puissent, sous la garantie des lois de droit commun, appliquer leur art au traitement des maladies ? »

Ces réponses seront successivement publiées en deux séries de brochures. Celles qui font l'objet de ces lignes comprennent les premières réponses favorables.

Les brochures de la première série contiennent les Arguments des Médecins ; celles de la seconde, les Arguments des Savants et notabilités diverses.

Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.

Mon procès, par T. Mouroux, in-18 de 68 pages. Prix : 30 centimes.

Dans cet opuscule, qu'il dédie au peuple français et à ses représentants, l'auteur, condamné par la Cour d'Appel de Rennes (6 mars 1900), sur avis conforme de la Cour de Cassation (29 décembre 1900), énonce des considérations importantes sur le Magnétisme et sur les avantages de son application au traitement des maladies, par ceux qui ont, pour cela, les dispositions naturelles voulues, c'est-à-dire par les magnétiseurs. Se retranchant derrière les Droits de l'Homme, il démontre que le procès que les médecins d'Angers lui ont intenté, est contraire à l'esprit de la loi du 30 novembre 1892, sur l'exercice de la médecine, contraire à l'équité et aux intérêts les plus sacrés des malades, qui ont naturellement et doivent garder le droit imprescriptible de se faire guérir par un magnétiseur, surtout lorsque les médecins officiels ont été impuissants à leur procurer le moindre soulagement. Il publie un abrégé des débats qui ont eu lieu à Angers, ainsi que les dépositions des témoins, tous en sa faveur, et termine par les jugements et arrêts du Tribunal de première instance et de la Cour d'appel d'Angers, de la Cour de Cassation et de la Cour d'Appel de Rennes.

Indépendamment de l'appréciation de l'auteur, cet ouvrage contient des documents très importants pour le Magnétisme et les Magnétiseurs.

FÉDÉRATION ALGÉRIENNE ET TUNISIENNE DES SPIRITUALISTES MODERNES

Conseil d'administration

Président d'honneur : M. Léon Denis,
Président : M. Foix,
Vice-Présidente : Madame Cuenin,
Vice-Président : M. Lovera,
Secrétaire Général : Madame Henricet,
Trésorier : M. Verdier.

Membres

Madame Flasselière, Me Chaniot, Me Liébert, Me Vigouroux, Me Gallais, Mlle Lafontaine, Me Devin, Me Troussel, M. Saliba, M. Simon, M. Déchaud, M. Troussel, M. Cornevin. M. Pourtère, M. Quennesson.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

The Progressive Thinker.

Un article publié par *The Philadelphia Press* ayant proclamé la déchéance et la mort prochaine du spiritisme, *The Progressive Thinker* y répondit en reproduisant un grand nombre de lettres signées des noms les plus éminents des spiritualistes américains, parmi lesquels nous trouvons Charles Dawbarn, Mattie Hull ; J. M. Peebles, Babbit, Underhill, Hudson Tuttle, Addie Ballou, Cadwallader, etc. Tous déclarent que si quelques cercles fondés plutôt en vue de satisfaire de vaines curiosités ou de faire du bruit et même parfois des bénéfices, se trouvent en pleine décadence, il n'en est pas de même de ceux qui n'ont en vue que les progrès de la science et la diffusion des principes les plus élevés de la morale. Non ; le spiritisme s'appuie sur la saine et prudente observation des faits, qu'il contrôle et interprète à l'aide des notions les mieux établies de la science. Il est dans la voie de la vérité : il évolue *en progressant*, ce qui n'a rien de commun avec la banqueroute que souhaitent ceux qu'il gêne.

Journal de la Société de Recherches Psychiques

Les *Proceedings* ou mémoires de cette société sont connus, au moins de nom, par tous ceux que préoccupent les études psychiques. Le *Journal*, publication mensuelle, rendant compte des séances de la société, est moins souvent cité. Il contient cependant très souvent des documents de premier ordre, comme nous allons essayer de le montrer en analysant les divers numéros parus cette année.

Celui de *janvier* débute par une étude sur les manifestations que Mme Verrall a constatées dans ses séances avec la célèbre Mme Thompson. Mme Verrall s'occupe surtout des affirmations obtenues par la bouche du médium. Sur 212, 49 n'ont pu être contrôlées pour diverses causes ; 29 se trouvèrent erronées et *134 exactes*. Parmi ces dernières, 47 contenaient des renseignements qui auraient pu être connus par la voie ordinaire, mais il en restait 87 dont il n'était pas possible de trouver l'origine.

A ce propos, qu'on nous permette de présenter une simple réflexion. Depuis près de deux mille ans, notre éducation catholique nous a habitués

à considérer qu'après la séparation du corps et de l'âme, cette dernière se trouvait instantanément transformée et plongée dans les ténèbres et les supplices ou dans la pleine lumière et la perfection presque absolue, et possédant de façon infaillible toutes les connaissances que peut acquérir une créature. De là l'étonnement de beaucoup de chercheurs devant certaines réponses erronées. Il n'en serait pas de même si l'on ne perdait jamais de vue que ceux de l'au-delà n'ont comme facultés et comme connaissances, rien ou peu de chose qui les distingue des habitants du monde visible et que, n'attachant pas dans la plupart des cas autant d'importance que nous le faisons à beaucoup de faits et de circonstances diverses, parfois déjà lointains, il est tout naturel que la mémoire leur fasse quelquefois défaut. On sera moins étonné encore devant certaines erreurs, si, rentrant en soi-même, on se demande quand et dans quelles conditions se sont produits des faits dans lesquels on a été témoin et même acteur. On verra alors combien on éprouvera d'hésitation et parfois même d'impuissance à préciser des réponses, et combien de réponses, faites d'abord sans aucune hésitation, se sont trouvées erronées lorsque l'on s'est donné la peine de les vérifier. Que dire aussi de l'appréciation du temps écoulé par ceux pour qui la succession des jours et des nuits a cessé d'exister ? Sans doute, le voile de la chair étant enlevé, leur vue est plus pénétrante, mais ils restent faillibles, on ne saurait trop le répéter, et ce qui doit nous étonner, c'est qu'ils ne se trompent pas plus souvent à propos de détails qui ne doivent plus avoir pour eux qu'une infime importance.

Il y a quelques années, il fut question d'un voyage des sœurs Bangs en Angleterre et en France. Il ne fut pas donné suite à ce projet et nous ne croyons pas qu'il y ait à le regretter, quand nous lisons le rapport de M. Krebs, que précède une lettre confirmative d'Hodgson, rappelant qu'à maintes reprises ces deux médiums, qui ont fait tant de bruit en Amérique, ont été démasqués. Le travail très détaillé de M. Krebs est accompagné de cinq figures démonstratives.

Le N° de mars contient le récit de bruits de vaisselle brisée et de sonnette violemment agitée pendant des heures entières, constatés par plusieurs personnes, tantôt séparément, tantôt réunies et *entendus également par un chien* qui aboyait furieusement contre la cloison derrière laquelle se produisaient certains de ces bruits. Des travaux exécutés dans cette maison hantée mirent au jour trois crânes dont la provenance n'a pas été expliquée. Plusieurs apparitions se seraient produites dans la même maison, mais chacune ne fut vue que par une seule personne.

On sait que beaucoup de personnes ont la faculté de s'éveiller à l'heure précise qu'elles se sont fixée au moment où elles se couchaient. La N° de juin du *Journal* contient une lettre dans laquelle M. Glardon rend compte des expériences qu'il a faites à ce sujet. Nous y trouvons une observation curieuse sur laquelle nous appelons l'attention de nos lecteurs.

Chaque fois que M. Glardon prit en se couchant la résolution de s'éveiller à une heure déterminée, soit à cinq heures du matin, l'échec fut absolu.

Les choses changèrent lorsqu'il prit le parti de vouloir s'éveiller *après un certain nombre de minutes*. Sur quarante expériences qu'il fit dans ce sens, il eut à constater quarante succès.

Les exemples d'*Elongation* du médium sont extrêmement rares. On ne cite guère que ceux de Home en présence du vicomte Adare et du seigneur de Lindsay (Voir le Rapport sur le Spiritualisme, par le Comité de la Société de Dialectique de Londres), et celui de Morse accompagné d'un médium professionnel à effets physiques, nommé Herne, mais sur lequel on manque de détails. Le N° de juillet du *Journal* en contient un autre, observé par M. Shaw, associé de la S. P. R., par sa femme et par son frère. Comme le médium, mesuré avant la séance, ne l'a pas été pendant la durée du phénomène, quelqu'un pourra peut-être présenter l'hypothèse de l'hallucination collective. Outre que les trois témoins affirment n'avoir jamais, ni avant, ni après cette séance, éprouvé d'hallucinations de la vue, nous ferons remarquer que la vue n'a pas été seule mise en jeu dans la circonstance. Du reste, nous allons donner le récit de Messieurs et Mme Shaw et le lecteur jugera lui-même le degré de confiance qu'il peut lui attribuer.

La pièce était éclairée par une puissante lampe dont la lumière fut diminuée, mais resta suffisante pour distinguer nettement toute chose. Les frères Shaw se placèrent le dos tourné vers une fenêtre masquée par de grands rideaux, madame Schaw leur faisait face.

Entre eux se trouvait le médium ; chacun d'eux mit un pied sur le pied du médium situé de son côté et une main sur la hanche, l'autre tenant, au début, la main correspondante du médium.

Celui-ci commença par des mouvements de tête d'avant en arrière, puis de droite à gauche, rappelant ceux des Aïssaouas ; puis dégageant ses mains, il les éleva directement au-dessus de sa tête, en tenant la paume ouverte tournée vers Mme Shaw.

Les frères Shaw étaient assis dans des fauteuils. Ils s'assurèrent d'abord que leurs pieds étaient bien toujours sur les pieds du médium et leurs mains sur ses hanches. Mais ils ne tardèrent pas à constater que sans modifier leur position, elles étaient entraînées en haut, suivant le mouvement d'exhaussement des hanches, qui atteignit un tel degré, que leurs bras étaient tendus jusqu'à l'extrême-limite. M. C. J., M. Shaw voulait se lever pour suivre le mouvement, mais l'*Indien Peau Rouge* se disant le *Contrôle* du médium s'y opposa. Les frères Shaw, dont les pieds étaient bien toujours sur ceux du médium, firent tous deux l'observation que si l'élongation augmentait encore un peu, il leur serait impossible de la suivre sans se lever. Le contrôle du médium leur fit alors remarquer que l'un des bras était d'environ six pouces plus long que l'autre, mais que celui-ci arriva bientôt au même niveau.

Tandis que tout ceci se passait, Mme Shaw, placée en face, voyait l'ombre des mains du médium se projeter sur les rideaux de la fenêtre, atteindre ensuite le cintre de celle-ci, puis le plafond lui-même.

Tenant compte de cette observation et de l'extension qu'ils avaient dû donner à leurs bras, les frères Shaw estiment que l'élongation a été de *18 pouces*.

Enfin le médium s'affaissa sur le parquet, prenant la position accroupie et se plaignant d'un profond épuisement et de raideur dans tout le corps.

Nous avons oublié de dire que le médium se nomme Alfred Peters ; qu'il accepta toutes les conditions de contrôle qui lui furent proposées, et que sa conduite n'a jamais donné lieu à aucun soupçon.

Il paraît qu'il avait déjà présenté le phénomène d'élongation dans deux autres circonstances ; mais les tentatives faites depuis par Messieurs Shaw restèrent sans succès.

On a plusieurs fois déjà décrit la cérémonie de la *Marche à travers le feu* par les prêtres de Tahiti, que l'on a nommés les *Dompteurs du feu*. Le n° d'octobre du *Journal* reproduit une lettre publiée par Nature, du 22 août 1901, et due à la plume de M. le professeur Langley, de la Smithsonian Institution de Washington, vice-président de la S. P. R. Nous allons en donner une analyse étendue, et l'on verra qu'elle est de nature à enlever à cette scène fantastique une grande partie de son merveilleux.

L'auteur raconte d'abord comment il entra en relations avec Papa-Ita, célèbre prêtre de Raiatea et il nous fait connaître les récits qu'il a recueillis. D'après l'opinion générale, ceux qui observent rigoureusement les recommandations de Papa-Ita et les suivent sans regarder en arrière, sont à l'abri de tout danger.

Au point choisi, on creusa une tranchée de neuf pieds de largeur, sur une longueur de vingt et un, et deux de profondeur. On y jeta un certain nombre de cordes de bois et lorsqu'il fut bien embrasé, on y accumula environ deux cents grosses pierres roulées, pouvant peser chacune de quarante à quatre-vingt livres. Dès le début, M. Langley insiste fortement sur la nature volcanique et la structure éminemment poreuse de ces pierres.

Le feu dura environ quatre heures, au bout desquelles M. Langley put constater que les pierres qui se trouvaient au bord et touchaient la terre ne brûlaient pas la main, tandis que vers le centre où elles se trouvaient superposées sur plusieurs couches, on pouvait reconnaître, par les interstices de la couche supérieure, que celles du fond étaient chauffées au rouge. Il en émanait une haute température, mais les couches supérieures n'étaient nullement rougies. On entendait éclater les pierres du fond et l'on voyait jaillir les flammes du bois et cela impressionnait vivement les spectateurs. L'auteur reconnaît que si les pierres supérieures n'étaient pas rouges, elles étaient cependant assez chaudes pour ne pouvoir être foulées impunément par des pieds nus d'Européens. Il n'en est pas de même pour les pieds des naturels, qui peuvent, comme il en cite des exemples, tolérer sans peine des températures vraiment étonnantes.

La cérémonie débuta par l'arrivée de six acolytes ornés de couronnes

et de guirlandes de fleurs et portant de longues perches d'une quinzaine de pieds, destinées à écarter les pierres de la couche supérieure. M. Langley fait remarquer que c'était là une mise en scène bien inutile, car on pouvait sans inconvénient s'approcher assez du foyer pour écarter les pierres avec des perches de cinq pieds de long. Les acolytes susdits écartèrent quelques pierres, en laissant intacte la plus grande partie de la couche supérieure. Mais ils eurent le soin d'introduire le bout de leurs perches vers le fond, où elles s'enflammèrent,ce qui agit puissamment sur l'imagination des assistants.

Vint ensuite la partie la plus émouvante de la cérémonie. Papa-Ita, grand, majestueux, portant une couronne et des guirlandes de fleurs et tenant à la main un gros bouquet de feuilles de *Ti*, s'avança, fit le tour du feu avec des gestes qui semblaient le conjurer, puis après avoir par trois fois frappé les pierres de ses feuilles de *Ti*, marcha franchement, mais d'un pas manifestement pressé, sur la partie centrale du monceau de pierres Deux de ses disciples, ornés de fleurs comme lui, s'avancèrent ensuite, mais ils n'eurent pas comme lui le courage de prendre le milieu de la couche de pierres. Ils se tinrent entre ce milieu et le bord, où les pierres étaient si manifestement à une faible température, que je m'assurai moi-même qu'on pouvait y poser la main.

Papa-Ita revint ensuite sur ses pas, repassant avec plus de confiance par le même chemin et suivi par un plus grand nombre de disciples copiant rigoureusement ses pas, tout en cherchant les points les moins chauds. Le prêtre recommença encore trois ou quatre fois le même trajet, suivi chaque fois par un plus grand nombre d'adeptes et même par des Européens, qui s'avançaient sans tenir aucun compte des recommandations du prêtre. Le prêtre et la plupart des naturels étaient nu-pieds Un seul Européen, un enfant, s'avança nu-pieds, mais trouvant les pierres trop chaudes, il rebroussa chemin.

Cette mise en scène au bord de l'Océan avait quelque chose d'imposant, mais pour l'auteur dont le travail nous occupe, le point le plus important à élucider était le degré réel de la température des pierres sur lesquelles le prêtre avait marché. Pour y arriver, il retira, avec l'aide de quelques matelots, une pierre sur laquelle on avait certainement marché, et qui était de forme ovoïde, placée debout, la pointe en bas, de telle sorte que celle-ci était extrêmement chaude. Il la plongea dans un tonneau à demi-plein d'eau, qui entra en ébullition.

Aucun des Européens qui marchèrent sur les pierres du centre, sans se préoccuper des précautions prescrites, n'eut ses chaussures brûlées. Cependant l'un deux fit remarquer que le bas de son pantalon, léché par les flammes qui jaillissaient entre les pierres, avait été brûlé. Nul doute que celui qui eût introduit son pied dans l'intervalle des pierres eût été cruellement brûlé.

Un des Européens présents ayant eu l'indiscrétion de demander à Papa-Ita d'introduire son pied, ne fût-ce qu'une ou deux secondes, entre les

pierres rouges, le prêtre lui répondit avec solennité : « Mes pères ne m'ont pas dit d'agir ainsi ! » M. Langley lui demanda de prendre entre les mains une des petites pierres manifestement chaudes ; il le promit, mais *n'en fit rien*.

Pour conclure, M. Langley dit qus les pierres employées étant de nature basaltique, extrêmement poreuses et pleines de larges cellules, sont très peu conductrices de la chaleur, à ce point que l'on peut faire rougir l'extrémité de l'une de celles qu'avait employées le prêtre, sans que l'extrémité opposée parvienne à une température notable.

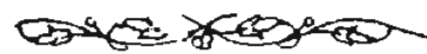
Enfin, il reconnait avoir assisté à une scène des plus intéressantes, mais qui n'avait rien de miraculeux.

L'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage*, autorisée par l'Etat en 1895, rouvrira ses cours le lundi 4 novembre. Ceux qui désirent profiter de cet enseignement doivent se faire inscrire de 1 h. à 4 heures, à la direction de l'Ecole, 23, rue Saint-Merri, Paris.

*
* *

LES CONFERENCES A PARIS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Gabriel Delanne fait tous les samedis, à 8 heures et demie, des conférences publiques et gratuites au siège de la *Société française d'études des phénomènes psychiques*, 57, faubourg Saint-Martin.



Souscription pour l'œuvre des Conférences en Province

Listes précédentes	46 fr.
Mme de Watteville, pour les conférences de M. Delanne. .	100 fr.
M. Bonchamps	5 fr.
	151

Les sommes reçues sont versées tous les mois entre les mains de M. Duval, trésorier du comité de propagande.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr, 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

Nº 7 — ANNÉE 7ᵉ   Prix du Numéro : 1 franc   JANVIER 1902.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

Somnambulisme avec glossolalie

C'est sous ce titre que M. H. Flournoy fait paraître dans les *Archives de psychologie de la Suisse romande*(1) une sorte de post-scriptum à son livre : *Des Indes à la planète Mars,* consacré à l'étude du cas de Mlle Hélène Smith. Les lecteurs de notre Revue ont lu l'analyse fort soigneuse de cet ouvrage faite par M. le Dr Geley (2) ; et la nouvelle étude n'étant qu'une suite de la précédente, et ne renfermant rien de nouveau, nous n'aurions pas eu l'occasion d'y revenir, si M. Flournoy ne nous avait fait l'honneur de nous prendre plusieurs fois à partie dans cette dernière publication. Examinons ses griefs, et cherchons en quoi ils pourraient modifier les appréciations que nous avons émises sur son parti-pris et sa manière défectueuse d'apprécier les faits.

M. Flournoy nous dit d'abord qu'il n'a pu poursuivre ses recherches sur la médiumnité de Mlle Smith et il en paraît étonné. Ce qui nous eût surpris davantage, c'est qu'après la publication de *Des Indes à la planète Mars,* le médium eût eu la naïveté de se prêter plus longtemps aux observations de M. Flournoy. Cela eût été parfaitement inutile. Le siège de cet auteur est définitivement fait, puisque tous les phénomènes qu'il a constatés n'ont pas suffi à lui ouvrir les yeux.

(1) *Archives de psychologie de la Suisse Romande.* N° 2. Eggimann et Cie éditeurs. Genève Prix du fascicule avec 21 gravures, 5 francs.

(2) *Revue scientifique et morale du Spiritisme.* 5me année-Février, 1900. p. 476. Sous le pseudonyme de Dr Gyel

Nous sommes heureux d'apprendre que Mlle Smith est désormais affranchie de la nécessité de gagner sa vie, et qu'elle peut maintenant se consacrer complètement à la propagation du Spiritisme. C'est grâce à la générosité d'une dame J., que ce changement profond s'est produit dans son existence, et M. Flournoy nous semble un peu présomptueux en s'attribuant une part indirecte dans cet heureux événement, car si Mme J. n'avait eu d'autre motif pour déterminer sa libéralité que la lecture du livre de M. Flournoy, il est bien probable que Mlle Smith continuerait d'aller régulièrement à la maison de commerce, où, pendant vingt années, elle a consciencieusement rempli sa tâche. Mais il nous semble plus vraisemblable d'admettre qu'en assistant aux séances de Mlle Smith, Mme J. y a vu autre chose « qu'un beau poème subliminal » et a été convaincue de la réalité des manifestations spirites, ce qui l'a engagée à donner l'indépendance matérielle à celle qui, pendant si longtemps, a fait preuve de désintéressement et d'abnégation en se prêtant aux manifestations des invisibles, malgré les fatigues d'un labeur quotidien ininterrompu. Mais si, vraiment, M. Flournoy est pour quelque chose dans la nouvelle situation de Mlle Smith, il faut reconnaître, en revanche, que le psychologue génevois doit beaucoup au médium, sans le dévouement et la patience duquel il n'aurait pas pu recueillir les documents qui ont servi à mettre en lumière ses talents d'observateur et à faire connaître son nom au grand public.

M. Flournoy, comme beaucoup de ses confrères, a une tendance à peine dissimulée à croire qu'il n'y a que les « savants officiels » qui savent observer correctement et raisonner avec compétence sur les problèmes psychologiques. Cette prétention, pour être justifiée, devrait se démontrer irréfutablement par les analyses qu'il fait des phénomènes somnambuliques qu'il a observés ; or, il se trouve précisément que tous ses écrits portent, à notre avis, la marque d'une insuffisance complète pour établir la réalité de la thèse qu'il soutient.

Quelle est, en somme, la théorie de M. Flournoy ? C'est que les différents personnages qui pendant la transe, prennent les noms les plus divers : Léopold dit Cagliostro, Esenale, Astané, Ramié etc., ne sont pas des êtres réels, des esprits s'emparant de l'organisme du médium pour nous transmettre leurs idées, mais de simples modifications de

l'individualité totale de Mlle Smith ; des objectivations de types produites par auto-suggestion, dont les caractères psychologiques sont construits par l'imagination subliminale du sujet, au moyen des réserves de la mémoire latente, ce qui leur donne un caractère différent, en apparence, de la personnalité normale du médium ; de même que les prétendus antériorités de Mlle Smith sous les espèces de Marie-Antoinette, ou de la princesse Hindoue Simandini, ne sont que des rêveries subconscientes qui viennent au jour pendant l'état somnambulique ; mais sous ces déguisements, le psychologue avisé sait retrouver toujours la même individualité, celle de Mlle Smith, malgré les couleurs bariolées dont les a revêtus la cryptomnésie. Cette hypothèse est-elle acceptable dans tous les cas ? explique-t-elle tous les phénomènes observés ? C'est ce qu'il s'agit, précisément, de discuter. Suivant M. Flournoy, elle résout complètement toutes les difficultés, suivant nous, elle est manifestement insuffisante ; il nous reste donc à établir le bien fondé de notre manière de voir, ce que nous allons essayer de faire dans la suite.

Tout d'abord, il est indispensable de signaler que nous admettons pleinement l'existence des faits désignés sous les noms de personnalités multiples, secondaires, d'état second, etc. Les cas du Dr Mesnet, de Louis V, de Félida, de la malade Mac-Nish, etc. nous sont bien connus et il nous agrée parfaitement de n'y voir que des transformations de l'individualité du malade. En second lieu, il ne nous paraît pas même admissible que l'on puisse discuter les faits d'objectivation des types, si bien étudiés par MM. Ch. Richet, Bourru et Burot, etc. Troisièmement, nous croyons fermement à la possibilité pour un sujet de se mettre spontanément, ou d'être placé par suggestion, en état de délire ecmnésique, c'est-à-dire de se reporter à une époque quelconque de sa vie passée, avec réveil intégral des souvenirs concomitants de cette phase de sa vie antérieure. Les travaux de M. Pitres et de son école, ainsi que ceux de MM. Bourru et Burot en font foi. Enfin nous admettons que la mémoire latente renferme des trésors qui nous sont inconnus à l'état normal et dans lesquels l'esprit du sujet peut puiser, soit pendant l'automatisme graphique, soit durant la transe. Mais tous ces phénomènes sont encore, à notre avis, insuffisants pour expliquer les multiples aspects des manifestations observées avec Mlle Smith.

Ce qui rend l'étude de son cas très difficile, c'est qu'il nous paraît qu'il existe un mélange entre les phénomènes purement psychologiques et ceux qui ont une origine spiritique. Cette distinction signalée par M. le Dr Geley et par l'auteur d'*Autour des Indes à la planète Mars* n'est pas nouvelle ; elle n'est pas inventée par les spirites pour les besoins de leur cause actuelle. De tout temps elle a été indiquée par les auteurs les plus compétents qui se sont occupés de cette question. Aksakof établit une classification très nette de ces manifestations, en les rangeant sous des rubriques diverses, qu'il est bon de rappeler ici, puisque les adversairses du spiritisme semblent les ignorer. (1)

Nous pouvons, dit le savant Russe, classer tous les phénomènes médianimiques *en trois grandes catégories* qu'on pourrait désigner de la manière suivante :

1° *Personnisme.* — Phénomènes psychiques inconscients, se produisant *dans les limites* de la sphère corporelle du médium, ou *intramédiumniques*, dont le trait distinctif est, principalement, la *personnification*, c'est-à-dire l'appropriation (ou l'adoption) du nom et souvent du caractère d'une personnalité étrangère à celle du médium. Tels sont les phénomènes élémentaires du médiumnisme : la table parlante, l'écriture et la parole inconscientes. Nous avons ici la première et la plus simple manifestation du *dédoublement de la conscience*, ce phénomène fondamental du médiumnisme. Les faits de cette catégorie nous révèlent le grand phénomène de la dualité de l'être psychique, de la non identité du moi individuel, intérieur, inconscient, avec le moi personnel, extérieur et conscient ; (2) ils nous prouvent que la totalité de l'être psychique, son centre de gravité, n'est pas dans le moi personnel ; que ce dernier n'est que la manifestation phénoménale du moi individuel (nouménal) ; que, par conséquent, les éléments de cette phénoménalité (nécessairement personnels) peuvent avoir un caractère multiple, — normal, anormal ou fictif — selon les conditions de l'organisme (sommeil naturel, somnambulisme, médiumnisme.) Cette rubrique donne raison aux théories de la « cérébration inconsciente » de Carpenter, (3) du « somnambulisme inconscient ou latent » du Dr Hart-

(1) Aksakof. *Animisme et Spiritisme*. Introduction. p. XXIII.

(2) Ici, nous faisons des réserves. Nous croyons à l'unité complète du moi, à l'identité substantielle de la conscience totale, dont un aspect, une partie seulement constitue la personnalité actuelle, celle qui est connue pendant la vie, mais qui se retrouve tout entière après la mort dans l'individualité, laquelle absorbe toutes les personnalités revêtues par l'âme dans ses passages successifs sur la terre.

(3) Nous n'admettons pas le mot de cérébration inconsciente, qui est un véritable non sens, quelque chose comme du blanc qui serait noir. Une pensée, *comme*

mann, de « l'automatisme psychique » de MM. Myers, P. Janet et autres.

Par son étymologie, le mot *personne* serait tout à fait apte à rendre compte du sens qu'il faut attribuer au mot *personnisme*, le latin *personna* se rapportant anciennement au *masque* que les acteurs mettaient sur leur visage pour jouer la comédie, et plus tard on désigna par ce mot l'acteur lui-même.

2e *Animisme*.— Phénomènes psychiques inconscients (1) se produisant, *en dehors des limites* de la sphère corporelle du médium, ou *extramédiumniques* (transmission de pensée, télépathie, télécinésie, mouvements d'objets sans contact, matérialisation). Nous avons ici la manifestation culminante du dédoublement psychique : les éléments de la personnalité franchissent les limites du corps et se manifestent à distance par des effets non seulement psychiques, mais encore physiques et même plastiques, et allant jusqu'à la pleine extériorisation ou objectivation, prouvant par là qu'un élément psychique peut être non seulement un simple phénomène de conscience, mais encore un centre de force substantielle permanente et organisatrice, pouvant aussi, par conséquent, organiser temporairement un simulacre d'organe, visible ou invisible, et produisant des effets physiques. (2)

Le mot *âme* (*anima*), avec le sens qu'il a généralement dans le spiritualisme, justifie pleinement l'emploi du mot *animisme*. D'après la notion spiritique, l'âme n'est pas le moi individuel (qui appartient à l'esprit), mais l'enveloppe, le corps fluidique ou spirituel de ce moi. Par conséquent, nous aurions, dans les phénomènes *animiques*, des manifestations de l'*âme*, comme entité substantielle, ce qui expliquerait que ces manifestations peuvent revêtir un caractère physique ou plastique, d'après le degré de désagrégation du corps fluidique ou du « périsprit », ou encore du « métaorganisme », selon l'expression de Hellembach. Et comme la personnalité est le résultat direct de notre organisme terrestre, il s'en suit naturellement que les éléments animiques (appartenant à l'organisme spirituel) sont aussi les porteurs de la personnalité.

3° *Spiritisme*.— Phénomènes de *personnisme* et *d'animisme* EN APPARENCE, mais qui reconnaissent une cause *extramédiumnique supraterrestre*, c'est-à-dire en dehors de la sphère de notre existence. Nous avons, ici, la mani-

---

phénomène psychologique, est toujours consciente. Elle peut paraître inconsciente lorsque le souvenir des circonstances où elle a pris naissance est aboli, mais en réalité elle n'est qu'oubliée. C'est ainsi qu'un travail fait pendant le sommeil peut se révéler subitement à nous pendant la veille et paraître avoir été élaboré inconsciemment, tandis que c'est l'esprit qui l'a produit volontairement lorsque le corps reposait, puis oublié en revenant à l'état normal.

(1) Même observation que plus haut. Inconscient, suivant nous, doit être synonyme d'oublié.

(2) Ce centre de force substantielle permanente et organisatrice est ce qu'Allan Kardec appelle le Périsprit.

festation terrestre du moi individuel au moyen de ceux des éléments de la personnalité qui ont eu la force de se maintenir autour du centre individuel, après sa séparation d'avec le corps, et qui peuvent se manifester par la médiumnité ou l'association avec les éléments psychiques homogènes d'un être vivant. Ce qui fait que les phénomènes du spiritisme, quant à leur mode de manifestation, sont semblables à ceux du *personnime* et de l'*animisme* et ne s'en distinguent que par le contenu intellectuel qui trahit une personnalité indépendante.

Les faits de cette dernière catégorie une fois admis, il est clair que l'hypothèse qui en ressort peut également s'appliquer aux faits des deux premières catégories ; elle n'est que le développement ultérieur des hypothèses précédentes. La seule difficulté qui se présente, c'est que, souvent, les trois hypothèses peuvent servir à titre égal à l'explication d'un seul et même fait. Ainsi, un simple phénomène de *personnisme* pourrait être aussi un cas d'*animisme* ou de *spiritisme*. Le problème est donc de décider à laquelle de ces hypothèses il faut s'arrêter, car on se tromperait en pensant qu'une seule suffit à dominer tous les faits. La critique défend d'aller au-delà de celle qui suffit pour l'explication du cas soumis à l'analyse.

Notons que ces lignes furent écrites entre 1885, date de l'apparition de la brochure de Hartmann, et 1890, époque où parut l'ouvrage d'Aksakof. La *Société de Recherches psychiques* n'avait pas encore formulé nettement toutes ses doctrines, de sorte que le savant spirite peut passer pour un précurseur. Il n'était pas d'ailleurs le seul, ou même le premier, à mettre les expérimentateurs en garde contre les erreurs provenant d'une interprétation trop étroite des faits. Il le reconnaît en reproduisant des passages de Davis et de Hudson Tuttle qui, ainsi qu'on va le voir, ne manquent pas d'intérêt. En voici quelques échantillons : (1)

Dans les pages suivantes, dit Davis, (dans son livre : *The présent âge and Inner Life* 1853. Le Siècle présent et la vie intérieure), on trouve une page explicative formant un aperçu systématique « des causes des phénomènes médiumniques » et qui démontrera que nombre d'entre eux, considérés comme ayant une origine supra-naturelle, sont simplement le résultat des lois naturelles qui régissent l'existence humaine et ont pour cause, notamment, la combinaison d'éléments physico-psycho-dynamiques invisibles — *La transmission* et l'action réciproque des forces *conscientes et inconscientes de notre esprit*, causes qui doivent forcément entrer en ligne de compte, ainsi que je l'ai formellement reconnu plus haut, et doivent nécessairement, aux yeux d'un *analyste sincère*, jouer un

(1) Les mots soulignés, ou mis entre des signets, le sont par nous.

rôle, fut-il inférieur, dans le vaste champ des manifestations spirituelles. (p. 160 et 161).

Toujours suivant Aksakof, d'après la classification de cette table, on voit que, selon l'auteur, 40 o[o seulement des phénomènes sont « réellement d'origine spirituelle », les autres devant être mis sur le compte « de la clairvoyance, de le cérébro-sympathie, de la neuro-psychologie, de l'électricité vitale, de la neurologie et de l'erreur volontaire (*volontary déception*) » (p. 197).

Nous appelons particulièrement l'attention des lecteurs sur le passage suivant qui, dès 1853, c'est-à-dire bien avant que les psychologues soupçonnassent ces phénomènes, annonce l'existence de la télépathie et met en garde les expérimentateurs contre les confusions possibles entre les influences de l'au-delà et celles qui proviennent des suggestions humaines : (1)

La raison principale des contradictions provient de la perception simultanée d'impressions émanant des deux sphères de l'existence, c'est-à-dire des intelligences appartenant à l'humanité terrestre et de celles qui font partie du monde supra-sensible. Les médiums, les clairvoyants, les sensitifs, etc doivent posséder une grande somme *d'expérience et de connaissances psychologiques* pour être en état de distinguer, jusqu'à un certain point, entre les impressions qu'ils reçoivent des intelligences de ce monde et celles qui sont produites par les esprits d'une sphère plus élevée. Je vais mieux faire saisir ma pensée par un exemple ; un médium peut puiser des idées dans l'esprit d'une personne qui se trouve dans un endroit éloigné du globe, tout en se trompant complètement sur leur provenance. Car pour tout ce qui concerne les sensations originelles internes et les preuves subjectives, ces impressions sont, pour la perception du médium, identiquement les mêmes que celles produites par un esprit libéré de l'enveloppe terrestre.

Il en est ainsi parce que les lois de la sympathie des âmes sont les mêmes sur cette terre que dans le monde des esprits. C'est pour cette raison que certains médiums et clairvoyants, ainsi que des esprits absorbés dans la prière, reçoivent souvent à leurs pensées et à leurs prières, des réponses de source terrestre, émanant d'esprits incarnés, bien qu'ils aient la conviction que cette réponse émane d'une intellgence supra naturelle, d'un être invisible (p. 202).

En ce qui concerne ce que l'on nomme aujourd'hui la cérébration inconsciente et l'automatisme psychologique, Davis n'est pas moins

(1) Aksakof, *Animisme et Spiritisme*. p, 275 et suiv.

net et il a parfaitement saisi la parenté de ces états avec les troubles hystériques :

En raison des considérations et « possibilités » qui précèdent, nous pouvons être certain que les contradictions attribuées par beaucoup de croyants à l'instigation « d'esprits malveillants », vivant en dehors de notre sphère, sont imputables, dans tous les cas, à des influences terrestres et à l'intervention d'agents vivant sur la terre. L'esprit humain est si merveilleusement doué et dispose de moyens si variés d'activité et de manifestation, qu'un homme peut inconsciemment laisser réagir sur lui-même ses forces organiques et ses facultés cérébro-dynamiques.

Dans certaines dispositions d'esprit, les forces conscientes concentrées dans le cerveau, *entrent en action involontairement* (1) et continuent à fonctionner *sans la moindre impulsion de la part de la volonté et sans être soutenues par elle*. L'hypochondrie et l'hystérie sont des exemples de cet état intellectuel, de même la danse de Saint-Guy, la catalepsie et l'aliénation mentale. Il ressort de ma table que 16 o/o des manifestations modernes doivent être ramenéees à cette cause. Rien que sur cette base, beaucoup de personnes croient être les médiums à *effets physiques et à manifestations gesticulatoires et mimiques de divers esprits célèbres* qui ont quitté la terre depuis longtemps.

M. Flournoy peut voir que les Spirites ont été prévenus depuis longtemps contre les fantaisies de l'auto-suggestion, par les écrivains de leur école, et qu'ils n'ont pas attendu les admonestations de « l'illustre » psychologue genevois pour étudier avec circonscription les phénomènes de la transe. C'est certainement une bien belle chose que la théorie *Jocale*, mais elle n'est pas précisément neuve, et malgré son nouveau baptême nous y retrouvons une vieille connaissance. Voici encore d'autres documents concernant le même sujet et toujours empruntés à M. Aksakof. Cette fois c'est Hudson Tuttle, médium lui-même, qui en 1871, nous exhorte à ne pas prendre pour argent comptant tout ce qu'il plaît au médium de nous raconter. Voici comment il s'exprime dans son livre *Arcana of Spiritualism* :

Quand un esprit tient sous sa puissance un médium, il obéit aux mêmes lois qu'un magnétiseur mortel. C'est pourquoi les phénomènes résultant de cette intervention sont de nature mixte et qu'avec des médiums incomplètement développés il est difficile de faire la part du magnétisme émanant des assistants et de celui de l'esprit qui guide le médium ; *la plus grande prudence est nécessaire pour éviter de se tromper soi-*

(1) C'est nous qui soulignons.

même. Quand le médium se trouve dans l'état d'extrême susceptibilité [lire ici suggestibilité] qui caractérise les premières phases de son développement, *il reflète simplement les pensées des assistants* ; [suggestion mentale] ce qui, dans ce cas, est pris pour une communication spiritique, *ne sera qu'un écho de leur propre intelligence*.

Le même état qui rend un médium apte à subir l'influence d'un esprit le soumet, au même degré, à celle d'un être humain, et, en raison de la similitude de toutes les influences magnétiques, il est difficile de distinguer un agent occulte d'un magnétiseur. Les groupes spirites sont ainsi fréquemment le jouet d'une illusion, trompés par leurs propres forces positives. Ils éloignent les messagers spiritiques en leur substituant l'écho de leurs propres pensées, et alors ils constatent des contradictions et des confusions qu'ils attribuent complaisamment à l'intervention « d'esprits malveillants » [esprits farceurs des spirites français].

La cause de la vérité ne peut rien gagner à la constatation erronée d'un fait ou à l'exagération de son importance au détriment d'un autre fait. Ceux-mêmes qui abordent sans parti pris le problème du spiritisme, sans avoir étudié le magnétisme animal, sont portés à expliquer tous les phénomènes qui se présentent au cours de leurs recherches par une action spiritique, alors que, suivant toute probabilité, la moitié au moins des faits qu'ils observent est due à des causes purement terrestres (pp. 194-195).

Pour être bien compris, nous ferons observer que notre objet *est de tracer une ligne de démarcation bien définie entre les phénomènes réellement d'origine spiritique et ceux qui doivent être imputés à des actions d'ordre terrestre*. Nous pouvons rejeter en toute confiance la moitié ou même les trois quarts de toutes les manifestations qui passent pour être des phénomènes spirites. Mais le *restant* n'en sera que plus précieux. Ce n'est pas avec des amas de faits inutiles qu'on défend efficacement une cause, on la discréditera plutôt ; *trop souvent la réfutation de quelques-uns de ces faits sert de prétexte pour en renverser l'ensemble*.

Cette dernière phrase s'applique exactement au cas d'Hélène Smith. M. Flournoy a incontestablement fourni d'excellentes raisons pour faire supposer que le langage martien est dû, très probablement, au travail de l'imagination somnambulique du médium, et il se sert ensuite de cette démonstration pour en induire que toutes les autres manifestations observées pendant la transe ont la même origine. Mais c'est là précisément où sa méthode est défectueuse, car elle pèche par une généralisation trop hâtive, comme nous le ferons voir plus loin. Revenons à l'auteur américain qui continue ainsi l'exposé de ses remarques de plus en plus judicieuses :

C'est une règle prudente que de ne rien attribuer aux esprits qui puisse être

expliqué par des causes terrestres. Les faits qui restent après ce triage ont une valeur réelle pour le sceptique comme pour le chercheur.

L'homme, dans son enveloppe terrestre, est un esprit tout autant que lorsqu'il en est libéré, et, comme tel, il est soumis aux mêmes lois. L'état magnétique peut être amené par le sujet lui-même [auto suggestion] ou par un magnétiseur, *homme ou esprit*, que ce soit l'état de somnambulisme, de transe ou de clairvoyance.

Nous aurons l'occasion de signaler chez Hélène Smith ces différents états, attribuables à des causes diverses, et non à une seule, comme le suppose l'auteur de *Des Indes* qui croit toujours et partout que c'est l'œuvre de l'auto-suggestion, de même que des spirites inexpérimentés y verraient constamment l'action des Esprits. C'est surtout contre cette dernière appréciation que Hudson Tuttle s'élève en ces termes :

Lorsque l'on se rend bien compte de cet état de choses, on se fait aisément l'idée de la tendance extrême de l'observateur à confondre ces influences.

Si, après la formation d'un groupe, l'un des membres qui le composent est affecté par des spasmes nerveux, il ne s'en suit pas nécessairement qu'il est sous l'influence d'un esprit ; on pourra l'affirmer d'une manière positive, alors seulement que l'esprit aura prouvé que seul il est actif. On ne peut acquérir une connaissance précise des lois du Spiritisme qu'en soumettant ainsi les phénomènes à une critique rigoureuse. Les amateurs du merveilleux sont libres d'attribuer à une source unique toutes les manifestations sans exception, depuis la contraction involontaire d'un muscle, l'éloignement d'un mal par l'application des mains, les discours incohérents d'un sensitif en état de transe sous l'influence des personnes présentes, jusqu'aux manifestations authentiques d'êtres appartenant à un autre monde ; mais cela ne peut satisfaire aux exigences de la science qui voudra chercher à coordonner tous les faits et tous les phénomènes. (p. 197.)

Il est important de constater que ce sont les esprits eux-mêmes qui nous ont enseigné ces principes méthodologiques, car Hudson Tuttle n'est qu'un médium et, détail piquant, un des pontifes du matérialisme, Buchner, a emprunté à l'inspiré américain plusieurs passages de ses élucubrations médianimiques, sans se douter qu'il propageait ainsi des doctrines dont les auteurs étaient justement ces esprits dont il nie l'existence après la mort (1).

(1) Aksakof. *Animisme et Spiritisme*, p. 325 et *Psychische Studien*, 1874, p. 93 ; *Entrevue du Dr Buchner avec Hudson Tuttle en Amérique.*

Mais ce n'est pas seulement de l'autre côté de l'Atlantique que les auteurs spirites nous ont prémuni contre les erreurs d'interprétation, inévitables dans des recherches aussi nouvelles. En France, Allan Kardec, avec son bon sens habituel, nous signale clairement le danger de prendre les rêveries des médiums pour des révélations d'Outre-Tombe. Il nous indique deux facteurs qui peuvent vicier les communications 1° L'influence des esprits des humains, 2° l'action de l'esprit du médium lui-même, agissant involontairement et en apparence inconsciemment. Nous avons déjà cité ce passage, mais il n'est pas inutile d'y revenir. Le voici : (1)

D. — Le médium, au moment où il exerce sa faculté, est-il dans un état parfaitement normal ?

R. — Il est quelquefois dans un état de crise plus ou moins prononcé, c'est ce qui le fatigue, et c'est pourquoi il a besoin de repos ; mais le plus souvent son état ne diffère pas sensiblement de l'état normal, surtout chez les médiums écrivains.

D. — Les communications écrites ou verbales peuvent-elles aussi provenir de l'esprit même incarné dans le médium ?

R. — L'âme du médium peut se communiquer comme celle de tout autre ; si elle jouit d'un certain degré de liberté, elle recouvre ses qualités d'esprit. Vous en avez la preuve dans l'âme des personnes vivantes qui viennent vous visiter, et se communiquent à vous par l'écriture, souvent sans que vous les appeliez. Car sachez bien que parmi les Esprits que vous évoquez, il y en a qui sont incarnés sur la terre ; *alors ils vous parlent comme Esprits et non pas comme hommes*. Pourquoi voudriez-vous qu'il n'en fût pas de même du médium ?

D. — Cette explication ne semble-t-elle pas confirmer l'opinion de ceux qui croient que toutes les communications émanent de l'esprit du médium, et non d'Esprits étrangers ?

R. — Ils n'ont tort que parce qu'ils sont trop absolus ; *car il est certain que l'esprit du médium peut agir par lui-même* ; mais ce n'est pas une raison pour que d'autres n'agissent pas également par son intermédiaire.

D. — Comment distinguer si l'Esprit qui répond est celui du médium ou un Esprit étranger ?

R. — A la nature des communications. Etudiez les circonstances et le langage et vous distinguerez. *C'est surtout dans l'état de somnambulisme ou d'extase que l'esprit du médium se manifeste*, parce qu'alors il est plus libre ; mais dans l'état normal, c'est plus difficile. Il y a d'ailleurs

(1) Allan Kardec. *Le Livre des médiums*, p. 266. *Rôle du médium dans les communications Spirites.*

des réponses qu'il est impossible de lui attribuer ; c'est pourquoi je vous dis d'étudier et d'observer.

D. — Puisque l'Esprit du médium a pu acquérir, dans des existences antérieures, des connaissances qu'il a oubliées sous son enveloppe corporelle, mais dont il se souvient comme Esprit, ne peut-il puiser dans son propre fonds les idées qui semblent dépasser la portée de son instruction ?

R. — *Cela arrive souvent dans l'état de crise somnambulique ou extatique ;* mais encore une fois il est des circonstances qui ne permettent pas le doute : étudiez *longtemps* et méditez.

On voit que dès l'origine du Spiritisme, nos instructeurs spirituels n'ont pas manqué de nous mettre en garde contre l'acceptation irréfléchie de tout ce qui nous arrive par le canal des médiums.

Nous pourrions reproduire aussi les enseignements de Pierrart dans la *Revue Spiritualiste* ; ceux de Pezzani dans *La Vérité*, et les passages empruntés à nos ouvrages: *Le Spiritisme devant la science* et le *phénomène Spirite*, ou les recommandations de Léon Denis dans *Après la mort* et celles de M. Metzger dans son *Essai de Spiritisme Scientifique*. Mais il faut savoir se borner.

Nous n'avons pas besoin des admonestations des psychologues pour examiner avec soin les productions médianimiques, et pour essayer de distinguer ce qui sort de l'officine subliminale des médiums de ce qui provient réellement des désincarnés. Si parfois des spirites n'obéissent pas à des préceptes de prudence aussi souvent et aussi nettement indiqués, la faute n'en incombe pas à nos instructeurs spirituels ou aux écrivains de notre école. Il est donc profondément injuste d'englober tous les spirites dans la même accusation de naïveté ou d'ignorance. Si l'on veut bien se souvenir que les travaux des hypnotiseurs modernes nous ont fait connaître des modalités curieuses de l'esprit pendant l'état hypnotique : hallucinations, amnésies, délires ecmnésiques, automatismes psychologiques, etc.; que les publications de la *Société de Recherches psychiques* de Londres nous ont familiarisés avec les hallucinations télépathiques *ante et post mortem* ; avec la suggestion mentale et les cas curieux de mémoire latente, on admettra que toutes ces recherches n'ont fait que de nous confirmer hautement ce que les esprits nous avaient révélé et que, sous d'autres noms, ce sont toujours les mêmes facteurs que ceux que l'on nous avait indiqués, desquels nous devons nous méfier.

Après cela, on conçoit que, nous aussi, nous nous soucions « comme d'un fétu », des critiques ou des sarcasmes de M. Flournoy ; par leur généralité, sans démonstration concrète, ils se noient dans un vague qui leur enlève toute autorité. Nous mettrons sous les yeux du lecteur, dans un prochain article, les observations de M. Flournoy telles qu'elles sont rapportées dans son livre *Des Indes à la planète Mars,* et nous verrons si le psychologue Genevois est scientifiquement autorisé à nier, comme il le fait, toute intervention supranormale dans les phénomènes observés avec M[lle] Smith.

(*A Suivre*).

Gabriel DELANNE.

Thaumaturgie comparée

La thaumaturgie (*thauma,* merveille ; *ergon,* ouvrage) comme l'étymologie l'indique, est l'art de produire des phénomènes merveilleux, surnaturels, ces mots pris dans le sens de faits non explicables par les lois connues de la nature. Nous préférons le mot thaumaturgie au mot magie, qu'on a l'habitude de considérer comme synonyme, parce qu'il a une signification plus générale, comprenant des croyances fort éloignées du mazdéisme. Nous pensons que de la comparaison de ces croyances, telles que l'histoire nous les fait connaître, on peut retirer un utile enseignement.

Le spiritisme est encore rangé par beaucoup de personnes parmi les vieilles doctrines du passé, où l'on a coutume de ne voir que procédés empiriques, superstition et imposture. Il suffira de marquer les phases des antiques croyances, pour montrer qu'elles diffèrent philosophiquement et expérimentalement de la nôtre ; que par conséquent la réprobation dont elle est l'objet, surtout dans le monde religieux, est sans fondement.

On est frappé de voir le culte des morts, d'abord associé au naturalisme grossier des premiers âges, au culte des divinités sidérales, persister à travers les siècles jusqu'à nos jours où par la pratique des évocations il revêt un caractère plus grand et plus noble. L'évocation d'ailleurs est un fait expérimental, et nous ne connaissons pas d'exemple qu'elle ait servi à honorer la divinité, même aux

temps les plus reculés de l'histoire. Le culte des morts est inspiré par le sentiment naturel de la survie et la crainte des pouvoirs mystérieux que les âmes des morts peuvent garder encore. De là les prières rituéliques et les divers moyens imaginés pour se les rendre favorables.

L'idée de la survivance de l'âme est indéracinable chez l'homme. On la trouve chez tous les peuples, sauvages ou civilisés, chez les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, les Romains, aussi vivante que de nos jours. La linguistique, l'ethnologie, instruments précieux pour l'explication des mythes et des légendes sacrées, n'ont rien à voir dans l'interprétation du phénomène positif, universalisé dont daigne enfin s'occuper la science moderne. L'observation et l'expérience suffisent.

Toutes les religions primitives furent polythéistes. On adora d'abord le soleil, la lune et les constellations du firmament, les montagnes, les fleuves, les forêts, les animaux. Telle fut la religion des Aryas, des Assyriens, des Phéniciens, des Hébreux. Aucune race n'a échappé à l'impression d'admiration ou de terreur donnée par les phénomènes de la nature.

Le titre de gloire des Chaldéens fut l'astrologie ou apolélesmatique, qui signifie « La science des influences ». Ils constituèrent une caste sacerdotale savante, appliquée à l'observation du ciel. Leur observatoire était la célèbre tour de Babylone ou de Babel consacrée aux sept planètes. Si la connaissance des dieux n'y gagna rien, l'observation des astres permit de découvrir quelques-unes des lois qui régissent le monde sidéral. Diodore de Sicile, au premier siècle de notre ère, nous a donné un abrégé de la cosmogonie assyrienne. Il nous apprend que les Chaldéens pratiquaient les enchantements et prédisaient l'avenir par les augures et l'interprétation des songes. L'étude des astres, appliquée aux phénomènes atmosphériques, conduisit à l'admission de leur influence sur les individus. Premier pas sur le simple naturalisme.

Après les conquêtes de Cyrus, marquant la fin de l'empire babylonien, le mazdéisme, la religion des Perses, pénétra sur les bords de l'Euphrate. Les prêtres ou mages opéraient à l'aide d'une baguette, devenue depuis le symbole des enchanteurs. Au naturalisme des Egyptiens, dont la civilisation était aussi ancienne que celle de Babylone, s'ajouta l'adoration des animaux, regardés comme au-

tant d'incarnations de divinités. Leur thaumaturgie ne différait de la thaumaturgie babylonienne que par la prétention de contraindre la divinité à obéir à la volonté humaine, esclave qu'on la supposait des formules magiques et de la vertu de mots sacramentels.

Cette contrainte, blâmée par Porphyre, sera préconisée par Jamblique, l'auteur présumé des *Mystères égyptiens*, recommandant l'emploi de certaines paroles indispensables, alors même que le thaumaturge n'entendrait rien à la langue d'où elles étaient extraites. Ajoutons que parmi les mots auxquels on attribuait les effets les plus merveilleux étaient les lettres dites « éphésiennes » et « millésiennes » empruntées à la langue de la Phrygie et de la Lydie. Porphyre, le philosophe néoplatonicien, proteste contre la barbarie des sons, substituée à la langue de chaque peuple, et il se plaint que celle employée dans les formules évocatrices ne soit pas même humaine.

Jusqu'ici les croyances ne relevaient guère que de l'adoration pure et simple de la nature; les livres sacrés de l'Inde, les *Védas*, vont nous apprendre à ne considérer ses forces que comme les manifestations de puissances intelligentes. A l'adoration de la nature et de ses phénomènes se substituera la croyance aux génies célestes. A partir de ce moment, qui marque une date importante dans l'histoire des cultes, les personnifications idéalisées des mondes planétaires et des phénomènes naturels se généraliseront chez tous les peuples. La théologie astrale sera moins l'adoration des corps célestes que celle de l'esprit. De l'opposition de la lumière et des ténèbres sortira la dualité d'Ormuzd et d'Ahriman, une notion plus claire du bon et du mauvais. Nous verrons les dieux védiques devenir les démons des Perses et les mêmes dieux des Perses et des Egyptiens devenir les démons des Grecs. Plus tard encore, les dieux des Grecs, des Latins, des Germains, des Scandinaves deviendront les démons des Chrétiens. La lente évolution des croyances se résout déjà dans un système de démonologie générale. Rappelons en passant que le fameux dualisme persan doit aboutir, après des combats séculaires, au triomphe définitif d'Ormuzd, c'est-à-dire à la victoire du Bien sur le Mal.

La Grèce considérait le grand prophète des Perses, Zoroastre, comme le fondateur de la thaumaturgie. Elle adopta la distinction mazdéiste des Amschaspands et des Dews, sous les noms de bons et de mauvais démons. Dès lors, toute la sagesse consistait à

s'assurer la protection des premiers et à conjurer l'influence pernicieuse des seconds. Les pratiques employées ne différeront pas sensiblement de celles des âges antérieurs. Les Arias faisaient usage d'une plante qu'ils appelaient *soma*, (*asclepias acida*) qui avait la vertu, disait-on, d'éloigner la mort, d'assurer une nombreuse progéniture et de servir de talisman contre les mauvais génies. Plutarque nous dit qu'elle servait, après avoir été pilée dans un mortier et mêlée à du sang de loup, à des conjurations contre les esprits du mal.

Les Grecs pratiquèrent l'art divinatoire, les charmes, les incantations, les sacrifices, les purifications, l'emploi des philtres. Le culte d'Hécate, la patronne des sorcières grecques, qui envoyait les spectres et les fantômes de la nuit, nous donne une idée du genre de leurs évocations. Voici un oracle que reproduit Porphyre :

« Sculptez une statue de bois rabotée, comme je vais vous l'enseigner. Faites le corps de cette statue avec la racine de rue sauvage, puis ornez-le de petits lézards domestiques ; écrasez de la myrrhe, du styrax et de l'encens avec les mêmes animaux, et vous laisserez le mélange à l'air pendant le croissant de la lune. »

Voici maintenant la formule d'évocation que l'on retrouve dans un traité intitulé *Philosophumena*, attribué tour à tour à Origène et à saint Hyppolyte :

« Viens, infernal terrestre et céleste Bombô, déesse des grands chemins, des carrefours, toi qui apportes la lumière, qui marches la nuit, ennemie de la lumière, amie et compagne de la nuit, toi que réjouissent l'aboiement des chiens et le sang versé, qui erres au milieu des ombres à travers les tombeaux, toi qui désires le sang et qui apportes la terreur aux mortels, Gorgo, Morno, lune aux mille formes, assiste d'un œil propice à nos sacrifices ».

Cette formule d'évocation rappelle celle qu'Euripide fait prononcer à Médée et imitée plus tard par Ovide. On en trouvera quelques-unes de semblables au moyen-âge, avec usage de drogues, de breuvages narcotiques et des conjurations. L'art d'évoquer les morts, d'après Varron, cité par saint Augustin, fut apporté de la Grèce en Italie.

On distinguait la goëtie, d'origine nationale, de la théurgie égyptienne. Le nom de goètes était emprunté aux cris lugubres qu'ils faisaient entendre dans les évocations. Saint Augustin les

accuse d'être enchaînés aux autels des démons. Etablissant la différence entre leurs prodiges et les miracles des chrétiens, ceux-ci, dit-il, « s'opéraient par la simplicité de la foi, par la confiance de la piété, et non par ces prestiges, ces enchantements d'un art sacrilège, d'une criminelle curiosité appelée tantôt magie, tantôt d'un nom plus détestable, goëtie, ou d'un non moins odieux, théurgie ».

Cette distinction est juste et fondée. Avons-nous besoin de dire que les phénomènes actuels du magnétisme animal et de l'évocation des morts, qui constituent de véritables merveilles, dans le sens antique du mot, s'obtiennent par des moyens les plus simples, sans cris, sans philtres, sans sacrifices, avec l'unique préoccupation de rechercher la vérité ? Platon croyait que les prodiges ou les manifestations surnaturelles procédaient des démons, qui dans sa doctrine comprennent les bons et les mauvais esprits. Les spirites le croient avec lui. L'évocation des bons génies avait un caractère religieux, tandis que l'appel aux divinités chthoniennes ou infernales était presque toujours entaché de goëtie et l'emploi de préparations médicinales pouvant provoquer le délire. Pline et d'autres auteurs nous indiquent les recettes.

Les divinités se multiplièrent comme les rameaux d'un même tronc divin. C'est ainsi qu'au culte d'Hécate, qui joue un rôle important dans les poèmes orphiques, vinrent se greffer ceux d'Atys, de Cibèle et d'Isis. C'est l'orphisme d'ailleurs qui introduisit la pratique des exorcismes, que nous retrouverons dans la doctrine philosophique de Pythagore.

(*A suivre*). FIRMIN NÈGRE.

Conseils de l'au-delà

IX

La vie invisible.

Vous nous demandez, chers amis, de vous expliquer la vie de l'au-delà.

— Pourquoi cette curiosité ? En quoi sa satisfaction serait-elle

profitable à votre avancement ? Et, vous le savez, nous ne pouvons vous instruire que dans ce but...

D'abord, laissez-nous vous dire que la connaissance de la vie et des occupations des invisibles vous serait, non seulement inutile, mais qu'elle pourrait vous être nuisible pour l'accomplissement de vos devoirs terrestres. Enfin, nous serions dans l'impossibilité, même en passant par le médium le plus malléable, de vous donner des renseignements un peu exacts sur notre genre d'existence.

*
* *

Pourriez-vous expliquer à un sauvage qui n'aurait jamais quitté ses forêts, les mille détails de votre vie civilisée ?

— Pourriez-vous lui faire comprendre, par exemple, la façon dont vous voyagez sur terre, sur les eaux et même dans les airs ?

— Pourriez-vous lui faire comprendre l'existence que vous menez dans vos villes, le genre de vos occupations, de vos travaux, de vos plaisirs ? Non, n'est-ce pas ?

Eh bien ! la difficulté serait encore plus grande pour nous.

*
* *

N'ajoutez donc pas grande confiance à ce qui pourrait vous être dit sur ce sujet.

— La connaissance de l'au-delà n'est accordée qu'à ceux qui s'y trouvent.

— Nous ne devons donner à vos âmes que les lueurs nécessaires pour subvenir à la vie terrestre, pour la comprendre, et pour la pratiquer dans son entier développement.

Ne demandez rien d'autre à la science que vous appelez psychologique : d'abord, vous côtoieriez des précipices où pourraient s'abîmer votre raison ou votre foi, — peut-être toutes les deux — et vous oublieriez le devoir capital de votre vie qui n'est pas tant de rechercher ce qui est dans la lumière des cieux, que la voie qu'il vous convient de suivre ici-bas.

*
* *

Voici les seuls renseignements généraux que nous pouvons vous donner.

Le monde que vous appelez *Astral*, n'est qu'un passage ; personne n'y reste d'une façon définitive. C'est une station où, plus ou moins vite, on se *couvre où on se dèpouille* pour rentrer dans la vie terrestre, ou pour en sortir.

— Les Esprits mauvais et ceux que vous appelez souffrants, habitent plus ou moins longtemps ces régions : nous y passons et repassons sans cesse jusqu'à ce que l'Esprit ait complètement dominé la matière et ses instincts.

*
* *

Les caractères généraux du corps matériel de l'homme se retrouvent dans son corps fluidique. Ainsi l'homme qui aura eu à son service sur la terre un organisme nerveux, retrouvera de ce côté un organisme à peu près analogue.

D'où il suit que la souffrance physique pourra exister pour lui, mais cette souffrance physique n'est plus semblable à la vôtre, et vous voyez que déjà il devient difficile de nous faire comprendre.

*
* *

Les âmes inférieures encore enfermées dans un grossier périsprit, ont bien des sensations matérielles presque semblables aux vôtres : mais si nous prenons les mots dans le sens que vous leur donnez, nous pouvons dire : « nous ne voyons pas ; nous ne par« lons pas ; nous ne touchons pas. Le temps et l'espace n'existent « pas.... » Inutile de continuer ; et vous devez comprendre quel abîme existe entre votre vie et la nôtre.

*
* *

Qu'il vous suffise de savoir que *le Moi survit à la tombe* : que nous aimons toujours ceux que nous avons aimés : que nous pouvons les entourer de notre affection et de nos conseils : que les grandes lois du travail et du progrès par l'Amour existent ici comme chez vous : qu'ici, comme chez vous, il en est qui les comprennent et les expliquent, mais que la masse, insouciante et frivole, est ballottée, ici comme sur terre, entre les passions et les désirs, et qu'elle ne se décide à entrer dans la voie du progrès qu'après avoir longtemps, bien longtemps souffert.

*
* *

Les aînés de nos régions cherchent, comme chez vous, à faire avancer les cadets : — et quand vous venez de ce côté, ils sont là pour vous recevoir, — pour vous encourager, pour vous apprendre à vous servir de vos nouveaux organes, pour ouvrir peu à peu vos yeux à notre lumière, — pour vous faire boire goutte à goutte notre vie fluidique, comme chez vous, vous faites boire goutte à goutte le lait à vos nouveau-nés. Voilà tout ce qu'il vous est utile de sa-

voir sur nos occupations et sur nos travaux — ne demandez pas autre chose, vous seriez trompés. La grande Révélation pour laquelle nous sommes envoyés n'a d'autre but que de hâter votre avancement moral par nos conseils, et par la *certitude de l'au-delà*...

*
* *

Et cette certitude, nous vous l'apportons dans les manifestations de tout genre que nous sommes autorisés à produire. — Ce n'est que lorsque cette grande vérité sera acquise par le plus grand nombre que le progrès prendra complètement son essor, et que l'humanité, délivrée des langes de l'enfance, marchera d'un pas sûr vers l'accomplissement de ses destinées..

Ne cherchez pas ailleurs la solution des grands problèmes sociaux qui vous préoccupent : — ces problèmes ne seront résolus que lorsque l'homme aura appris à se connaître, et lorsqu'il se sera rendu compte *du pourquoi de la vie, et du but qu'il doit atteindre.*

*
* *

Cette connaissance de l'avenir qui vous est réservé, vous aidera, — non seulement à bien accomplir votre tâche sur la terre, — mais elle vous préparera à rentrer sans hésitations ni étonnements dans votre véritable vie.

*
* *

Lorsque l'esprit *ignorant de l'au-delà* quitte votre monde, il éprouve un grand malaise, mêlé d'une profonde angoisse, et souvent d'un désappointement bien pénible.

Un instant avant, il se sentait vivre moralement et physiquement. — Brusquement, le cœur s'est arrêté ; — le souffle s'est éteint ; — le corps gît, inerte : — aucun effort ne peut le faire remuer.

C'est la mort. — Et cependant, au milieu des ténèbres physiques et morales qui l'environnent, l'Esprit a une vague conscience de son moi. — Il vit donc encore !... mais alors que se passe-t-il ? — Quel effrayant cauchemar annihile ses forces et obscurcit ses pensées ?...

*
* *

S'il a été le croyant d'une religion, il cherche vainement ce qui lui a été promis, et il se refuse à accepter les explications et les encouragements qui lui sont donnés par ses guides.

Son engourdissement est profond : il peut être comparé à celui que vous éprouvez quand vous sortez d'un lourd sommeil rempli

de cauchemars : et cet engourdissement sera plus ou moins long, plus ou moins complet, suivant le degré de connaissance et d'élévation de ses facultés, suivant qu'il fera plus ou moins d'efforts pour se ressaisir et pour ouvrir ses yeux à la lumière.

*
* *

Lorsque l'esprit commence à sortir de cette torpeur, les idées lui reviennent peu à peu, d'abord confuses et incohérentes, puis plus claires et plus précises : l'individualité qui semblait anéantie, renaît lentement.

Si l'Esprit a été bon, sérieux et travailleur, il s'oriente vite et il entre rapidement dans la voie qui lui est indiquée.

— S'il a été léger, insouciant et paresseux, il continuera son existence vide, inutile, ennuyée et sans progrès. La matière l'attirera bientôt.

— Si sa vie entière a été absorbée par les questions terrestres ; si elle n'a eu pour but que la satisfaction égoïste de son bien-être et de ses intérêts, il continue à poursuivre le but vers lequel ont tendu tous ses efforts, et il va chercher à reprendre ses anciennes occupations.

— Sa pensée, rivée au monde physique, le ramène dans son milieu habituel, et il erre, ombre mystérieuse, plein d'étonnement mêlé d'effroi, au milieu de ses anciens compagnons qu'il aperçoit comme dans un rêve, et dont il ne peut plus se faire entendre.

*
* *

Moments pleins de douleur et d'angoisse, tant que l'esprit ne s'est pas rendu compte de son état, qu'il n'a pas compris que ses organes habituels n'existent plus et que tous ses efforts sont vains.

— Moments bien pénibles que nous nous efforçons d'abréger par nos conseils, et qu'il ne faut pas, — vous encore incarnés, — prolonger par des appels irréfléchis qui *empêchent l'esprit d'oublier momentanément la terre pour s'élever plus haut.*

— Nous ne parlons pas ici d'un Esprit mauvais, mais d'un esprit moyen qui a accompli suivant vos lois sa tâche sur la terre, et qui a vécu ne s'intéressant qu'aux questions matérielles, sans aucune aspiration vers l'Idéal, sans aucun souci de son avenir.

*
* *

Quant aux esprits méchants, vicieux ou criminels, — quant à ceux qui ont abandonné leur tâche par une mort volontaire, — leur réveil de l'autre côté est des plus douloureux.

Leurs mauvaises actions et leurs crimes sont toujours présents à leur pensée, et les passions et les vices qui ont déjà été leur tourment sur la terre, sont ici d'impitoyables justiciers qui vont les frapper jusqu'à ce qu'ils reconnaissent leurs erreurs et leurs fautes.

L'esprit a créé le mal par sa volonté : — c'est par sa volonté seule qu'il peut le détruire. — Il a violé la Loi : c'est par la souffrance qu'il apprendra à la respecter.

*
* *

Et pour certains esprits mauvais, ces souffrances morales durent pendant un temps bien long, pendant un temps dont nous ne pouvons vous donner une idée, et que vous ne sauriez apprécier.

— C'est bien là l'enfer : et beaucoup de ces malheureux croient que cet enfer sera éternel.

Mais l'enfer éternel n'existe pas. Le supposer est un blasphème, et la Bonté infinie réserve toujours au criminel le plus endurci une porte par laquelle il pourra sortir, lorsque brisé par la douleur sans cesse renaissante il aura reconnu ses erreurs, qu'il aura écouté la voix de sa conscience et les conseils qui lui sont donnés, et qu'il aura poussé le cri de grâce et de pardon.

En attendant cette délivrance qui dépend uniquement de leur volonté — car *n'oubliez jamais que l'esprit est toujours libre,* — les mauvais continuent à faire le mal et à souffrir.

Rebelles à tous les conseils — fermant l'oreille à tous les remords, — irrités par les maux qu'ils endurent et dont ils s'obstinent à ne pas vouloir reconnaître les causes, — ils repoussent toute idée d'amélioration, — ils s'excitent les uns les autres à la révolte, et cherchent à nuire le plus possible en semant autour d'eux des idées de haine, d'envie et de crime.

*
* *

C'est la grande armée du mal, armée terrible qui ne se borne pas à agir dans ce monde, mais qui profite de toutes les occasions pour agir sur le vôtre.

*
* *

Ne cherchez jamais à communiquer avec ces Esprits qui, nous vous l'avons déjà dit, ne *peuvent rien contre vous tant que vous ne les appelez pas*. S'ils se présentent dans vos séances, priez vos guides de les éclairer, mais fermez-leur impitoyablement la porte. — Vous n'êtes pas suffisamment armés pour pouvoir lutter contre eux — votre influence serait nulle, et leur présence seule près de vous constitue un danger que vous devez éviter.

*
* *

Les Esprits malheureux et repentants qui se communiquent tous les jours aux médiums, ont pu vous donner une idée affaiblie des souffrances qu'ils endurent, mais ceux-là sont déjà dans la bonne voie. Accueillez-les avec bonté et avec la plus grande bienveillance. Ils sont presque toujours amenés par vos guides pour servir à votre instruction et pour que vous leur fassiez du bien. Vous pouvez en effet leur en faire beaucoup en les amenant à prier et à se rendre compte de leur situation.

Vous nous aidez ainsi dans notre tâche ; car certains Esprits, encore mal dégagés, mais commençant à comprendre leur état, ajoutent parfois plus de créance aux paroles amies qui leur viennent de la terre, qu'aux conseils que nous pouvons leur donner.

*
* *

Voilà tout ce que nous pouvons vous dire sur l'état dans lequel se trouvent les Esprits en retard, vicieux, faibles ou ignorants, qui sont restés pendant toute leur vie absorbés par les jouissances et les préoccupations matérielles.

*
* *

Pour l'âme au contraire qui *a la connaissance*, qui *sait que la mort n'existe pas*, il n'y a ni étonnement, ni trouble, ni défiance au moment où elle se sépare de son corps.

Elle se sent faible, encore fatiguée de ses luttes et de ses douleurs, mais c'est tout, et elle attend patiemment que ses yeux puissent s'ouvrir, car elle est sûre de voir la vraie lumière qui va la réjouir et tout éclairer autour d'elle.

Elle n'a pas un moment de doute : elle sait que la vie qu'elle va commencer n'est pas nouvelle ; c'est celle qu'elle avait quittée un instant pour la reprendre après l'expiation ou l'épreuve accomplie : c'est le moment du bon repos.

*
* *

L'âme délivrée se retrempe dans cette vie pour reprendre force pour de nouveaux combats. Elle sait d'où elle vient, où elle est, où elle va, et souvent la vision de l'avenir s'ouvre devant elle.

Aucune déception, aucune crainte : et telle que l'enfant, fatigué des devoirs de la classe, s'endort dans les bras de sa mère, telle l'âme se détend et s'épanouit dans le monde où nous sommes, quand pour elle, d'avance ce *monde est connu.*

*
* *

Chacun de nous du reste, nous vous l'avons dit, accourt, avec les anciens amis de la terre, au devant des âmes prêtes à nous revenir, et facilite leur dégagement. — Cessez donc, *vous qui savez*, cessez d'appréhender ou la solitude, ou les dangers de cette pérégrination ; — elle n'est redoutable que pour ceux qui n'ont pas su s'entourer d'une triple cuirasse par l'élévation de leur vie passée, — et de gardiens vigilants par la sympathie qu'ils ont su s'attirer.

Malheur au méchant ; — malheur à celui qui a voulu rester seul.

*
* *

Mais lorsque l'esprit a bien vécu et qu'il a *souffert son juste poids*, il ne doit plus avoir que la satisfaction du devoir accompli.

Par suite d'une loi que nous ne saurions vous expliquer, il n'assiste pas à la suite du drame dans lequel il a pu jouer un rôle sur la terre. — Un rideau est tiré dessus ; et c'est de toute justice.— Car s'il en était autrement, l'erraticité serait un enfer pour toutes les âmes qui verraient avec une douleur poignante les souffrances causées par leur départ : — et il y a des âmes qui ne *doivent plus souffrir.*

*
* *

Ne cherchez pas à soulever ce voile bienfaisant qui enveloppe momentanément leurs pensées : — ne les attirez pas vers la terre, — *laissez-les dans le repos.* — Contenez même vos larmes : — réprimez votre désespoir qui, s'il est fortement accentué, peut porter le trouble chez les êtres aimés et les faire souffrir. — Voyez-vous des enfants que vous appelez en pleurant ? — Ils pleurent avec vous.

Soyez donc calmes et forts, — et que vos prières résignées ne soient que des actes d'amour et des souhaits de bonheur. — Ces effluves d'affection iront directement vers ceux que vous regrettez, et les entoureront d'une rosée bienfaisante ; — et leur sommeil ré-

parateur sera bercé par des rêves remplis de douces visions et d'heureux souvenirs.

*
* *

Pourquoi ce désespoir quand un des vôtres vous quitte ? — Pourquoi cette si grande tristesse en voyant les premières hirondelles parties vers le soleil ? — N'êtes-vous pas sûrs de les rejoindre bientôt ? — N'êtes-vous pas certains de vous retrouver avec eux dans notre véritable patrie ?

Qu'a donc de si atrocement pénible cette courte séparation pour l'âme fortement convaincue ?

*
* *

Souvent, il est vrai, la souffrance physique accompagne sur votre globe le moment du départ, et ces souffrances de l'être aimé sont pour vous une cause de grande douleur. — le corps tressaille, la matière se révolte et s'arme de toute son énergie pour lutter contre la destruction.

Ne soyez pas trop préoccupés par cette lutte : l'esprit, la plupart du temps ne ressent nullement ces dernières convulsions de la matière dont il est presque complètement séparé.

Cette séparation a lieu pendant une sorte d'anéantissement de l'être qui fait que la souffrance de l'agonie n'existe pas, surtout pour ceux qui sont préparés.

*
* *

L'âme, en effet, peut beaucoup pour rendre ce combat moins long et moins pénible.

— Si tous les jours, pendant un instant, elle s'habitue à envisager ce moment suprême ; — si elle se recueille, comme s'il était venu : — si elle s'entraîne, pour ainsi dire à ce départ, l'heure arrivant elle ne sera pas troublée ; et si la maladie paraît obscurcir sa lucidité, l'angoisse sera absente de son dernier soupir.

*
* *

Réfléchissez bien à ce que nous vous disons : et quand vous l'aurez bien compris, quand vous serez capables de pressentir les splendeurs de l'au-delà, vos pauvres yeux ne seront plus voilés de larmes si amères devant la dépouille livide de ceux que vous aurez aimés.

— Vous penserez à eux dans un pieux recueillement, sans envie et sans égoïsme, en vous disant qu'ils ont fini leur tâche, qu'ils

jouissent de la véritable vie, et que *vous les retrouverez*, car un lien indissoluble vous unit à eux.

*
* *

Dans ce moment solennel où l'âme commence une nouvelle vie, le calme le plus complet lui est nécessaire. Ne l'oubliez pas.

— Maîtrisez donc autant que possible votre douleur : et que le choc de vos pensées attristées outre mesure ne vienne pas la réveiller douloureusement au milieu du sommeil bienfaisant qui lui est accordé.

— Et lorsque le réveil aura lieu, l'être aimé reviendra tout heureux auprès de vous, et se joindra à vos autres amis de l'Espace pour vous entourer de ses bons fluides, et pour vous aider par ses conseils à franchir sans trop de heurts les dernières étapes de votre route.

Général A.

Errata

Dans les derniers conseils, p. 330, ligne 4, au lieu de : Elle consiste à se connaître *ici-même*, lire : *soi-même*.

P. 337, ligne 4, au lieu de : Evitez *seulement*, lire : évitez *surtout*.

Nouvelle

SÉRIE D'OBSERVATIONS SUR CERTAINS PHÉNOMÈNES DE LA TRANSE.

par le professeur James H. Hyslop.

CHAPITRE I. — *Introduction.*

Le savant professeur de la Colombia University de New-York commence son volumineux rapport (650 pages in-8°), par une introduction destinée à limiter son sujet, et à faire connaître les précautions prises pour écarter l'objection de la fraude.

Il déclare que, laissant de côté les questions de doctrine, il veut se borner à établir l'identité de la personne qui se communique. Si, donc, il a adopté le terme *Spiritisme*, ce n'est que pour l'opposer à

celui de Télépathie, qui doit être réservé pour les rapports entre vivants.

Pour éliminer tout soupçon de fraude, qui aurait nécessité l'organisation de tout un vaste système d'agences de renseignements et la complicité de R. Hodgson, il énumère toutes les précautions prises par lui, d'accord avec ce dernier. Nous les citerons bientôt dans tous leurs détails.

C'est le Dr Hodgson qui fixait les jours de séances, à la plupart desquelles il assista. Cependant, en son absence, les phénomènes suivaient leur cours, et la nature des communications n'était en rien modifiée.

Avant le séjour d'Hyslop en Amérique, le professeur William James, d'Harvard University, avait assisté à de nombreuses séances de Mme Piper, soit seul, soit avec sa femme, ou des assistants que le médium voyait pour la première fois et entre autres avec le Rev. M. J. Savage. C'est encore lui qui présenta le Dr Hodgson, lors de son voyage en Amérique, et lorsque Mme Piper vint en Angleterre, tous deux la mirent en relation avec beaucoup de notabilités de ce pays, spécialement le professeur Oliver Lodge, le Dr Walter Leaf et F. W. H. Myers. Les rapports de tous ces personnages ayant été unanimement favorables, il faudrait les considérer tous comme dupes ou comme complices.

Ainsi que le fait remarquer le professeur James, Mme Piper a été observée pendant plus de 15 ans par les personnes les plus diverses, parmi lesquelles de nombreux savants familiarisés avec les méthodes de la plus sévère expérimentation et pendant tout ce temps *non seulement on n'a pu relever aucune circonstance de nature à provoquer des soupçons, mais aucun observateur n'y a même jamais fait allusion.*

Quant à l'auteur de ce mémoire, s'il a pris de sévères précautions pour s'assurer de la sincérité de la transe, ce ne fut pas par crainte de fraude, mais pour remplir ce qu'il considère comme le devoir de tout observateur consciencieux.

Nous lui laissons la parole, le lecteur pourra ainsi se faire une idée plus juste des conditions dans lesquelles les séances furent tenues.

*
* *

(1) « Personne, sauf le Dr Hodgson et ma femme, ne savait que

je devais avoir des séances et le Dr Hodgson connaissait seul les arrangements convenus. Le plus grand secret fut constamment gardé. »

(2) « Les arrangements n'étaient pas pris avec Mme Piper à son état normal, mais avec ses contrôles pendant son état de transe. »

(3) « Ce ne fut pas sous mon nom, mais sous celui de l'*ami des quatre fois* qu'ils furent pris, de sorte que ni la conscience supraliminale, ni la conscience subliminale de Mme Piper ne pouvaient être mises au courant de mon identité. »

(4) « Lorsque je devais me rendre chez Mme Piper pour y poursuivre mes recherches, je prenais une voiture fermée, et arrivé à deux cents mètres environ de son habitation, je mettais un masque qui me couvrait toute la figure. C'est ainsi que je prenais place à la séance».

(5) « M. Hodgson ne me présentait à Mme Piper que sous le nom de M. Smith, nom qu'il attribuait uniformément à tous les étrangers. Je saluais sans émettre un son, pour cacher aussi bien ma voix que ma figure. »

(6) « Pendant toute la durée des séances, Mme Piper à l'état normal n'entendit ma voix que deux fois, et encore j'eus soin de la déguiser complètement. Des deux phrases que je prononçai il y en eut une de quatre mots seulement. »

(7) « Pendant tout ce temps également j'eus soin de ne jamais toucher Mme Piper et d'éviter tout contact susceptible de justifier l'hypothèse de la suggestion par contraction musculaire, sauf dans les cinq ou six fois où je dus saisir la main pour rectifier sa position lorsqu'elle écrivait de travers. Une fois, comme je l'ai indiqué dans mes notes, je dus maintenir sa tête pendant qu'elle venait de se renverser dans son fauteuil. Dans tous les autres cas, j'évitai avec le plus grand soin toute espèce de contact susceptible d'être interprété dans le sens de la suggestion musculaire. »

(8) — « Le compte rendu montre que tous les faits furent obtenus soit sans aucune question, soit, tout au moins, sans question de nature à provoquer les réponses données. J'ai pris le plus grand soin d'éviter toute parole qui pouvait suggérer le sens des réponses et j'ai toujours signalé les exceptions. »

(9) — « Pendant que Mme Piper écrivait, je me tenais en arrière et à droite d'elle, de telle sorte que, même si elle eût eu les yeux

ouverts au lieu de les avoir fermés, elle n'eût pu avoir connaissance d'aucun de mes mouvements soit directement par la vue, soit par sa conscience supra ou subliminale. J'avais été obligé d'adopter cette position, afin de pouvoir suivre l'écriture à mesure qu'elle se produisait. »

« J'ai cru devoir prendre les 4me, 5me et 6me précautions parce qu'en 1892 j'avais, à deux reprises, été, sous un faux nom, mis en rapport avec Mme Piper, pendant sa transe et que l'on m'avait ensuite présenté à elle sous mon vrai nom, lorsqu'elle était revenue à l'état normal. De là le masque et le changement de voix, pour rendre toute identification impossible, quoique je n'en sentisse pas le besoin dans l'intérêt de mes études, mais afin de pouvoir répondre à toute objection. Mon nom et la nature de mes relations avec mon père ayant été révélés à la fin de la seconde séance au moment où Mme Piper sortait de la transe, l'usage du masque fut abandonné. Cependant je ne pense pas que Mme Piper en état normal ait connu ma personnalité avant que les journaux publiassent le compte-rendu des séances dont la série était terminée. »

« Je vais maintenant décrire les conditions dans lesquelles se manifeste la médiumnité de Mme Piper, afin que le lecteur comprenne bien ce qui la distingue des autres médiums et ne conserve plus aucun soupçon de possibilité d'erreur. »

(1) — « Voici comment Mme Piper tombe en transe. Elle s'assied devant une table sur laquelle sont posés deux coussins pour recevoir sa tête dès le début de la transe. Elle attend la transe tantôt en silence, tantôt en causant. Dans mon cas elle causait généralement avec le Dr Hodgson de choses parfaitement banales. Divers signes que j'ai notés à chaque séance annoncent l'approche de la crise. Enfin lorsque celle-ci est arrivée et que la tête est tombée sur les coussins, le Dr Hodgson ou un assistant l'arrange de telle sorte que le côté droit de la figure repose sur la paume de la main gauche ; les yeux sont ainsi tournés en dehors et en avant de la table sur laquelle se fait l'écriture. Cette seconde table est placée avec un sous-main à la droite du médium. Peu de minutes après le début de la transe, la main droite donne des signes d'agitation et se porte peu à peu vers la table pour écrire. On place alors un crayon entre les doigts et l'écriture commence. »

(2) — « Comme le prouvent tous les témoignages, Mme Piper à

l'état normal ignore absolument tout ce qu'elle a fait ou communiqué pendant sa transe. Elle reste dans cette ignorance jusqu'à ce que les messages soient publiés dans les journaux, sauf le cas où un assistant juge à propos de lui en dire quelque chose ; je n'ai pas besoin d'affirmer que je n'en ai jamais rien fait. Nous n'avons donc à tenir aucun compte de l'opinion que Mme Piper put se faire de la nature ou de la valeur des résultats obtenus, et nous ne devons nous placer qu'au point de vue de l'assistant ou de l'expérimentateur ».

(3) — « Nous n'avons employé au cours de nos recherches aucun moyen mécanique, excepté le sous-main et le crayon fournis par nous-même. Il n'y a donc aucune analogie entre ce procédé et celui de l'écriture sur ardoises ou les expériences dans les cabinets obscurs. Tout se passe en pleine lumière, dans une pièce dépourvue de tout arrangement spécial, sauf les deux tables citées plus haut, et pourrait avoir lieu aussi bien dans la chambre de n'importe quel expérimentateur le plus sceptique, que dans celle de Mme Piper ».

(4) — « Dans tous les cas d'écriture sur ardoise dont j'ai pu être témoin et qui étaient nettement frauduleux, j'étais dans une pièce obscure ou bien le phénomène se passait hors de ma vue. L'écriture était *censé* produite par un esprit directement et non par la main d'un médium, mais jamais je ne l'ai vue se tracer. Dans le cas de Mme Piper, au contraire, outre que tout se passait au grand jour, sans aucun appareil mécanique, ardoises ou cabinet noir, l'écriture était tracée *sous nos yeux* par la main du médium, avec un crayon et sur du papier que nous avions fournis nous-mêmes. En un mot, nous pouvions suivre le mode de procéder aussi complètement que tout acte humain normal. Il n'y avait de caché que le processus physiologique, que nous ne nous expliquons pas davantage lorsque nous écrivons nous-mêmes ou que nous nous occupons de toute autre affaire humaine. »

(5) « Les résultats obtenus tirent donc toute leur valeur scientifique et démonstrative du seul *contenu* des communications et non du procédé employé pour les obtenir, puisque tout soupçon de fraude en est écarté. »

(6) — « Je vais indiquer rapidement de quelle façon les comptes-rendus étaient rédigés. Le Dr Hodgson était assis à ma droite, de façon à suivre l'écriture à mesure qu'elle était tracée. Il copiait en lisant à demi-voix, pour indiquer à la personnalité qui se communi-

quait ce qu'il trouvait intelligible. Sa voix prenait le ton d'interrogation et de doute, provoquant ainsi soit le tracé du mot *oui*, soit un signe confirmatif de la main du médium, ou enfin la reproduction du mot ou de la phrase, lorsqu'il n'était pas certain de les avoir correctement saisis. Il ne pouvait pas toujours reproduire toute l'écriture à mesure de sa production, car il devait en même temps écrire ses questions ou les miennes, ainsi que le récit des divers incidents, et il laissait alors une place vide pour y inscrire plus tard les phrases écrites qu'il avait été obligé de laisser de côté ».

« Lorsqu'une question ou une remarque devait être présentée au *communicateur*, la main de Mme Piper se levait spontanément vers la bouche de l'assistant qui devait parler, puis elle se dirigeait, comme vers un personnage invisible, semblant ainsi transmettre le message au communicateur, où elle écrivait aussitôt la réponse. Après la séance, et généralement dans l'après-midi du même jour, le Dr Hodgson et moi-même nous renvoyions le compte-rendu et achevions la copie de l'écriture automatique. Nous faisions des copies à la machine de ces comptes-rendus, pour les envoyer à l'imprimeur. Les épreuves d'imprimerie étaient d'abord corrigées sur le texte du Dr Hodgson, puis une nouvelle fois sur l'original même de l'écriture automatique, de façon à nous assurer le plus rigoureusement possible de leur exactitude ».

Pour donner une juste idée des séances et permettre de les comprendre, il faut ajouter que plusieurs esprits se réunissaient pour assurer les rapports entre les incarnés et les désincarnés. Le principal se présentait sous le nom d'*Imperator*, un autre sous celui de *Rector* et ils étaient assistés par George Pelham et deux ou trois autres. Impérator écrivait rarement lui-même ; c'était ordinairement Rector qui servait de secrétaire, souvent aussi George Pelham. Les autres esprits écrivaient plus rarement eux-mêmes.

L'auteur s'est posé l'hypothèse d'une seconde personnalité de Mme Piper, qui pour jouer le rôle de divers esprits, aurait puisé télépathiquement ses renseignements dans les cerveaux des assistants. Mais il la rejette comme peu satisfaisante et adopte la théorie et les expressions des spirites. Le point de vue spirite est le seul qui puisse rendre compte de *tous* les faits et de tous les incidents, et l'auteur constate avec insistance que ce n'est pas seulement sur les résultats des séances dont il va rendre compte qu'il a basé sa conviction,

mais aussi sur les très nombreux faits observés par les professeurs James et Lodge, par Messieurs Walter Leaf, Myers et Dr Hodgson, auxquels il convient d'ajouter tous ceux que l'on trouve dans les *Proceedings* de la Société. Le travail actuel n'est présenté par son auteur que comme une nouvelle probabilité en faveur de la théorie spirite, plus simple et plus satisfaisante dans l'universalité des cas, et non comme une démonstration définitive.

Voici les principales personnalités qui se sont communiquées pendant le cours des séances. Robert Hyslop, père de l'auteur, a été le principal *communicateur*, mort le 29 Août 1896 ; Charles, son frère, mort en 1864, à l'âge de quatre ans et demi ; sa sœur Anna, morte douze jours plus tard, à l'âge de trois ans. Son oncle James C. Carruthers, enlevé le 2 décembre 1898, dans un accident de chemin de fer, se communiqua plusieurs fois et fit en outre plusieurs tentatives infructueuses pour se manifester. En outre, sa mère, Martha Anna Hyslop, morte en 1869 ; son cousin Robert Mc Clellan, mort en 1897 ; le père de ce dernier, James Mc Clellan, mort au commencement de 1876, se manifestèrent plusieurs fois dans les huit dernières séances.

Les 350 dernières pages du travail du professeur Hyslop sont constituées par 7 appendices, dont les trois premiers contiennent les comptes-rendus *in-extenso* de toutes les séances, avec notes explicatives et enquêtes de contrôle ; les quatrième et cinquième contiennent le récit d'expériences ; le quatrième s'occupe de la trivialité de beaucoup de communications et de l'étude des moyens d'identification ; le cinquième étudie les causes d'erreurs dans la transmission des messages, par suite de l'imperfection de l'agent transmetteur. L'appendice VIme reproduit un cas destiné, selon l'auteur, à jeter une vive lumière sur l'état d'esprit dans lequel doivent se trouver les communicateurs au moment où ils entrent en rapport avec des incarnés ; enfin le VIIme consiste en quelques pages de citations à l'appui du précédent.

Dr O. DUSART.

(N. B) Il nous semble intéressant de faire remarquer qu'en 1873 et 1874 Stainton Mosès (Dr Oxon), médium absolument mécanique, dont la haute intelligence et la parfaite probité sont reconnues sans contestation, écrivit une série de communications qui eurent pour résultat de l'amener au spiritisme et qui étaient, comme celles

transmises par Mme Piper en 1901, signées *Rector*. Celui-ci se déclarait le secrétaire, *amanuensis*, de divers esprits et tout spécialement d'un esprit supérieur qu'il appelait *Impérator*, dont le nom était, comme dans les séances de Mme Piper, *précédé d'une croix*. Nous verrons plus loin que dans bien des cas, Mme Piper se bornait à faire de la main le signe de croix en l'air, lorsque le message émanait d'Impérator, qui jamais n'écrivit lui même.

(Dr O. D.)

Conférences Léon Denis

La tournée de conférences effectuée par M. Léon Denis en novembre et décembre, dans le Nord, la Belgique et l'Est de la France, a produit des résultats heureux.

Dans presque chaque ville de son itinéraire, l'orateur a traité la question spirite en deux conférences : la première consacrée au côté expérimental, la seconde au côté philosophique et moral. Nous donnons ci-après quelques extraits des journaux :

LILLE.

Le Progrès du Nord, du 14 novembre, s'exprime ainsi : « M. Léon « Denis a fait, dans l'élégante et spacieuse salle du Conservatoire et « à l'Orphéon, sous la présidence du sympathique docteur Bécour, « deux conférences sur le Spiritisme qui avaient attiré une foule con- « sidérable. Auditoire très choisi. Beaucoup de dames et de jeunes « filles. L'attention soutenue du public a prouvé combien le sujet « traité par l'éminent propagateur l'intéressait ».

« Ce n'était pas chose facile d'aborder pareille étude. M. Léon « Denis l'a fait avec succès ».

Le journal apprécie très favorablement les faits et les conséquences du spiritisme. Il termine ainsi :

« Le fait spirite a une énorme importance. Il appuie la théorie de l'évolution de l'homme dans son principe spirituel, il étend la vie perfectible jusqu'à l'infini : il donne une base à la morale, sanctionne les scrupules de la conscience et enfin enlève l'homme à la superstition. »

BRUXELLES.

Salle Kevers, un public nombreux et choisi avait répondu à l'invitation de la Société des spiritualistes.

Le Petit Messager, journal quotidien de Bruxelles, donne un long compte-rendu de cette conférence. Voici ses conclusions :

« Le succès du conférencier a été grand et le spiritisme y a cer-« tainement gagné des adeptes, car, dans le public *très profane* nous avons remarqué de nombreux auditeurs venus pour rire des paroles « de M. L. Denis et qui s'en sont retournés profondément émus.

« Jean DE HARDIGNY ».

Il convient cependant de rectifier sur un point les dires du journaliste. Nous le faisons sur la demande du conférencier.

A propos des témoignages cités par L. Denis comme preuves des existences successives de l'âme, *le Petit Messager* a confondu trois faits en un seul.

Le groupe de Tours dont il est parlé, a simplement recueilli des affirmations d'esprits annonçant leur réincarnation prochaine, indiquant le sexe qu'ils choisiraient et des particularités de leur future existence.

Le cas de l'enfant mort dont l'esprit se réincarne plus tard dans la même famille et, grâce à de nombreux détails psychologiques peut être reconnu, s'est produit dans la Somme, chez M. Q... Le cas de la petite fille qui, dans un cas analogue, reconnaît ses camarades, d'une existence antérieure de quelques années et le pupitre qu'elle occupait à l'école, est celui de Nellie Foster, cité par le *Globe démocrate*, de Saint-Louis, et le *Banner of Ligth*. De ces rois cas, le reporter n'en a fait qu'un seul qu'il a placé à Tours ; ce qui est une erreur.

CHARLEROI.

La conférence donnée dimanche 24 à Charleroi, au Temple de la Science, n'a pas eu un succès moins considérable. 500 personnes au moins y assistaient. M. Jules des Essarts présidait. *Le Journal de Charleroi* publie un compte-rendu très élogieux, dont nous donnons ci-après les conclusions :

« L'orateur a été plusieurs fois interrompu par de chaleureux applaudissements, tant sa parole claire et imagée avait souvent des élans d'une éloquence entraînante ».

« Le président se fit l'interprète de l'auditoire en félicitant et en

remerciant M. Léon Denis, dont l'exposé de la philosophie spiritualiste, s'il n'échappe pas à toute critique, s'impose à l'attention par ses côtés rationnels et sa morale d'une grande élévation ».

« De pareilles études sont faites pour encourager la recherche de la vérité et répandre dans les masses le culte du beau, du bien, du vrai, seules conditions des progrès et du bonheur de l'humanité. »

LIÈGE.

Même succès à Liège où M. Léon Denis a donné deux conférences, l'une dans la grande salle du Continental, sous les auspices de la Fédération spirite de la province de Liège ; l'autre, pour inaugurer la salle du Cercle des études psychiques, fondé par M. Ch. Dartois. *Le Messager* résume ces conférences en plusieurs articles.

NANCY.

Trois conférences furent faites dans cette ville. Voici ce qu'en dit l'*Impartial*, le plus répandu des journaux nancéiens, en première page, article de tête :

« Lundi soir, avait lieu, salle Poirel, sous les auspices de la Société d'études psychiques de Nancy, la première des conférences de M. Léon Denis, sur le Spiritisme.

« Un très grand nombre de personnes, 1200 environ, avaient répondu, malgré le mauvais temps, à l'invitation qui leur avait été adressée par les soins de la Société. L'amphithéâtre Poirel était, par suite, littéralement bondé et, dans l'assistance des mieux choisies, se trouvaient quantité de notabilités nancéiennes ».

« M. le docteur Haas, président de la Société et ancien député au Reischtag, a, en termes excellents, présenté M. Léon Denis et rappelé qu'il avait déjà donné deux conférences sur le même sujet en 1897 ».

« M. Léon Denis a pris à son tour la parole. Il n'a pas tardé à conquérir l'auditoire par son éloquence persuasive, la conviction qui l'anime, son langage coloré aux images pittoresques, les envolées de sa philosophie, qui s'élève jusqu'à l'au-delà ».

« Le conférencier a parlé longtemps sans que jamais l'intérêt de sa conférence ne faiblît. Il a exposé d'abord ce qu'est le spiritisme ».

L'Impartial se livre à une analyse détaillée de cette conférence et conclut ainsi :

« En terminant, M. Léon Denis a parlé des conditions d'expérimentation, de la nécessité d'aborder l'étude du spiritisme avec une pensée élevée et de poursuivre un but d'éducation et d'entraînement moral ».

« Des applaudissements nombreux ont accueilli le conférencier ».

« Après quelques mots de remerciements de la part du président, la séance a été levée vers onze heures et le public s'est retiré sous le coup d'une vive impression ».

L'Est républicain, du 15 décembre, donne également un compte rendu très favorable et conclut en ces termes :

« En terminant, M. Léon Denis a eu une péroraison d'une rare éloquence et d'une foi superbe ».

« Ce n'était véritablement pas un spectacle vulgaire que d'entendre devant la salle comble renfermant presque toute l'élite intectuelle d'une grande cité, que d'entendre proclamer la nécessité de l'étude de ces phénomènes passionnants, dans un but religieux d'éducation et d'entraînement moral ».

Deuxième conférence

« La deuxième conférence de M. Léon Denis avait attiré, vendredi soir, salle Poirel, un auditoire aussi nombreux que celui de lundi dernier ».

« Cette fois, le conférencier a traité du problème de la destinée ».

« Avec son éloquence habituelle, chaude, imagée, aux phrases harmonieuses, aux vibrantes périodes, M. Léon Denis a exposé sous quelle forme, d'après le spiritisme, se poursuit la destinée de l'être » :

. . . .

« La péroraison de M. Léon Denis a été fort belle. L'orateur a affirmé sa foi dans l'éternité de la vie, dans la théorie de l'évolution dont Herbert Spencer et Darwin n'auraient vu qu'un côté ».

« Il a affirmé avec ardeur sa foi dans la pluralité des existences à travers la pluralité des mondes, rappelant la parole du Christ :

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père ».

« Cette conférence, bien digne d'enthousiasmer et de consoler les âmes éprises d'idéal, s'est terminée au milieu d'applaudissements et de félicitations ».

L'Impartial, du 15 décembre :

« Au début, M. Léon Denis a fait un résumé de la conférence

précédente et rappelé les preuves de l'existence du spiritisme, existence nouvelle au moins au point de vue scientifique. Puis il a fait une dissertation d'une portée très haute, dans un style charmeur et orné d'envolées poétiques sur le grand problème de la destinée ».

Le journal expose les grandes lignes de cette conférence et les preuves expérimentales sur lesquelles l'orateur a appuyé la doctrine des vies successives, puis il termine ainsi :

« Ajoutons qu'à plusieurs reprises, au cours de sa très brillante causerie, M. Léon Denis, par la chaleur de son débit, la conviction de sa thèse, l'ingéniosité de ses aperçus philosophiques et les preuves qu'il cite à l'appui, a soulevé de sincères bravos.

3me conférence

L'*Etoile de l Est*, du 21 décembre, dit ceci :

« Dimanche, la conférence de M. Léon Denis offrait un intérêt plus vif encore que les précédentes, car elle était contradictoire, et un certain nombre de questions ont été posées à l'orateur.

« En ouvrant la séance, M. le docteur Haas, président, annonce que le titre de membre d'honneur de la Société a été décerné à M. Léon Denis.

« Le conférencier remercie. Il s'estime heureux d'avoir pu contribuer à répandre certaines vérités méconnues dans ce pays de Lorraine qui est le sien, auquel l'attachent tant de souvenirs ; dans ce pays, dit-il, qui a donné naissance à la personnification la plus haute de l'idée spirite, à cette vierge inspirée dont l'existence, courte et douloureuse, mais qui rayonne d'une gloire impérissable, est la manifestation la plus éclatante du monde invisible dans l'histoire, c'est-à-dire de Jeanne d'Arc.

« Après avoir félicité la Société d'études psychiques d'avoir élevé, dans la capitale lorraine, le drapeau de la science spiritualiste nouvelle, large et progressive, il aborde le sujet de la conférence et parle du congrès de psychologie et du congrès spiritualiste-spirite de 1900, des travaux remarquables qui y ont été présentés par de nombreux délégués venus de tous les points du monde.

Un débat vif et animé, mais toujours fort courtois, s'engage ensuite.

« Plusieurs contradicteurs viennent présenter des objections et poser des questions à l'orateur, qui répond à toutes avec beaucoup

d'à-propos et parfois avec de superbes envolées d'éloquence, qui soulèvent les applaudissements de l'auditoire.

« Le spiritisme, dit M. Léon Denis, en concluant, est une science expérimentale qui vient établir sur des preuves sensibles l'idée d'immortalité. C'est aussi une doctrine consolante.

« Il s'adresse aux chercheurs et aux penseurs ; mais surtout aux âmes souffrantes, aux cœurs endoloris, à tous ceux que courbe le poidsd e la vie, il leur apporte l'Espérance.

« Ce n'est pas avec des doctrines négatives, celles du matérialisme et du positivisme, pas plus qu'avec les sèches théories de la suggestion et de l'inconscient et autres analogues, qui aboutissent à la négation de la liberté et de la responsabilité, que vous relèverez les âmes accablées, que vous fortifierez les consciences et les caractères, ni que vous préviendrez les suicides ni le débordement d'immoralité qui nous mènace.

« C'est par un enseignement basé sur des faits, sur des preuves sensibles qui établissement et affirment la solidarité de tous, la responsabilité des actes et l'existence d'une suprême justice dans l'univers. C'est cela que le spiritisme nous apporte !

« Cette séance, qui a été un nouveau et grand succès pour l'éloquent conférencier, s'est terminée à 6 heures ».

Félicitons chaudement notre ami pour son dévouement à la grande cause du Spiritisme et souhaitons que chacun, dans la limite de ses forces, suive un si noble exemple.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT,

Par EDMOND GURNEY. Complété par FRÉDÉRIC MYERS.

(*Suite*) (1)

XXI

Le cas suivant est dû à une dame qui ne désire pas que son nom soit publié actuellement. Elle espère visiter de nouveau le couvent

(1) Voir le n° de novembre. p. 291.

et recueillir des témoignages confirmatifs. Quoi qu'il en soit, elle assure que ses souvenirs sont très nets et elle ajoute :

« Vous pouvez considérer ce récit comme rigoureusement exact et en accepter les moindres expressions. Jamais je ne pourrai oublier le moindre détail de ce qui se produisit dans cette visite. »

Février 1889.

« Pendant la visite que je fis, en Août 1882, au couvent de St-Quay, Pontrieux, avec mes deux filles et mon fils, les bonnes sœurs ne purent mettre qu'une seule chambre convenable à notre disposition, pour mes deux filles et moi. C'était une chambre située dans le logement de l'aumônier et réservée à l'évêque de Saint-Brieuc, lorsqu'il venait visiter le couvent. Le lendemain de notre arrivée, je n'accompagnai pas mes enfants dans leur promenade du matin, car j'étais très fatiguée et je m'étendis sur un lit. Le soleil brillait et il faisait très chaud. Avant de m'étendre sur le lit, j'avais poussé une chaise contre la porte, qui n'avait ni verrou ni serrure et n'était fermée que par un loquet.

Il y avait à peine quelques minutes que je sommeillais, lorsque je fus tout à coup réveillée par un léger contact sur ma poitrine. J'ouvris les yeux et aperçus un vénérable vieillard portant un costume blanc et noir, agenouillé près du lit sur lequel je reposais et priant les mains jointes, en tenant les yeux fixés sur le mur au dessus du lit. Je le regardai en silence ; il se releva et se dirigeant vers la porte il leva les mains en disant trois fois très distinctement : « Je te bénis ». Puis il disparut à ma vue. Je me levai promptement et me dirigeai vers la porte, croyant que c'était quelque vieux prêtre qui était venu prier devant le crucifix que je remarquai alors pour la première fois pendu au mur au dessus du lit ; mais à ma grande surprise, je trouvai la porte fermée et la chaise appuyée contre elle comme je l'avais placée avant de me coucher. La vieille sœur aux soins de qui nous étions confiées avait sa chambre près de la nôtre ; je l'appelai et lui dis qu'un prêtre âgé était venu prier dans ma chambre devant le crucifix. La sœur m'assura qu'il n'y avait pas un seul homme dans toute la maison, pas même de prêtre, car tous étaient partis pour assister aux funérailles de l'évêque de Saint-Brieuc, à 16 milles de là, que l'on célébrait à ce moment même. Je lui fis la description du personnage et de son costume et je répétai ce qu'il avait dit. A ces mots, elle tomba à genoux, en

disant : « Vous êtes vraiment bénie, car c'était l'évêque lui-même ». Il était venu, pour la dernière fois sur cette terre, prier à la place où il avait coutume de le faire ».

L'auteur de ce récit n'a jamais eu d'hallucination des sens et refuse de considérer sa vision comme une hallucination.

Sa fille nous écrit à la date du 18 Avril 1889 :

« Ma sœur et moi avons conservé le souvenir le plus net du récit que notre mère nous fit de sa vision de l'évêque au moment même où nous rentrions de notre promenade. »

Nous avons trouvé dans un compte-rendu officiel français que Mgr Augustin David, évêque de Saint-Brieuc, mourut le 27 juillet 1882 et fut enterré à St-Brieuc, le mardi 1er août, à 10 h. du matin, ce qui confirme le récit ci-dessus.

Nous allons clore notre liste d'apparitions survenant peu d'heures après la mort, celle-ci étant inconnue, par le récit suivant que nous devons à l'obligeance de Lord Charles Beresford.

XXII

Monsieur K... écrit le 22 avril 1888 à Lord C. Beresford :

Teston, Maidstone,

Au printemps de 1864 je faisais, sur le *Racoon*, la traversée de Gibraltar à Marseille. Je descendis dans mon bureau situé sur le pont principal pour prendre ma pipe. A peine ouvrais-je la porte, je vis aussi nettement que cela soit possible mon père couché dans un cercueil. Cela me donna une terrible secousse et je le racontai aussitôt à quelques-uns de mes compagnons avec lesquels je fumais dans la batterie. Je le dis aussi à mon vieil ami Onslow, notre chapelain, quelques jours après notre arrivée à Marseille. J'appris alors que mon père était mort et avait été enterré le jour et à l'heure, c'est-à-dire midi et demi, où je l'avais vu. Je dois ajouter qu'à ce moment je n'étais pas préoccupé de l'état de mon père sérieusement malade, il est vrai, mais au sujet duquel les dernières nouvelles étaient rassurantes. Le soleil brillait et le temps était très beau. Il y avait entre mon excellent père et moi une intimité beaucoup plus étroite qu'on ne le voit ordinairement entre un homme de 70 ans et un jeune homme de 20 ans, qui étaient nos âges respectifs.

En réponse à quelques questions, M. K... ajoute :

« Je me suis assuré que mon père mourut à Kensington, le 29 avril 1864 et fut enterré le 4 mai. Je ne sais si M. Onslow, aujourd'hui, a laissé dans ses papiers quelques notes au sujet de ce que j'ai raconté dans ma lettre à Lord C. Beresford. Il y a déjà quelques années qu'il est mort ».

M. K... se rappelait également un autre officier qui avait dû entendre son récit, mais celui-ci ne se souvenait pas de cet incident.

« J'ajouterai en terminant que je n'ai jamais eu aucune autre vision et que je suis, du reste, très positif et nullement prédisposé aux émotions ».

Ce cas est trop ancien pour qu'il soit possible d'établir exactement le nombre de jours écoulés entre le phénomène et la mort. Il semble bien certain cependant que l'apparition eut lieu après la mort, sans cela la tendance que l'on éprouve tout naturellement à faire ressortir la rigueur d'une coïncidence aurait fait citer les deux dates ensemble.

*
* *

Comme transition entre les cas d'apparitions avec peu de jours d'intervalle et ceux où cet intervalle est de plusieurs mois, je dois mentionner ici notre seul cas des *Proceedings*, III, p. 99, qui rappelle bien ces cas relatés de tous temps d'un survivant *tourmenté* par un défunt dont il n'a pas exécuté les volontés. Le caractère particulier de ce fait, c'est que le persécuté ne se considérait pas comme l'objet d'une persécution, mais que cependant, ayant cédé aux importunes sollicitations de personnes vivantes, il se trouva désormais délivré des visions du défunt. Ce cas est néanmoins isolé et peut être interprété comme le produit subjectif d'un état subconscient d'antagonisme avec le défunt.

A mesure que nous nous éloignons du moment de la mort, nous constatons que les récits d'apparitions reconnues se font de plus en plus rares. Très peu d'entre eux peuvent être présentés comme preuves, car presque toujours la mort est connue à cette époque par les amis survivants. Dans deux cas cités par M. Gurney, ceux d'Akhunt et de Le Maître, il s'est trouvé que la mort, quelqu'éloignée qu'elle fût déjà, n'était pas connue des amis ; de sorte que l'on peut considérer ces cas comme aussi probants que possible. Aussi si l'on veut que les apparitions *post-mortem* soient admises d'une façon générale, il est nécessaire de les réunir *toutes* et de les

comparer entre elles. Pour le moment nous devons nous borner aux cas où le percipient ignorait la mort d'une personne dont les traits correspondaient à ceux de la forme apparue. A part les cas où le percipient connaissait de vue le défunt, ceci nous réduit aux reconnaissances des apparitions d'après des photographies, des portraits peints ou des descriptions. Nous sommes ainsi limités aux cas où il se trouve des rapports évidents de *places* qui mettent pour ainsi dire le percipient sur le bon chemin de l'identification des fantômes. On comprend que de tels cas soient absolument rares. M. Gurney en a cité trois, ceux de M. Husbands, de Mme Bacchus et de Tyre. Un fait cité par Mme Sidwick (*Proceedings*, III, p. 101), rentre dans la même catégorie. Pour ma part je ne puis en ajouter que fort peu qui se soient maintenus dans la limite d'une année après la mort, cas auxquels pour les raisons données ci-dessus, je crois devoir me borner. Mais je puis en citer un qui ressemble si singulièrnment à celui de M. Husbands, que, quoique la reconnaissance du fantôme ait été moins nette, je pense que son récit présentera néanmoins le plus vif intérêt. L'auteur est la femme du colonel Lewin ; elle n'a jamais éprouvé aucune autre hallucination.

XXIII.

« Un de mes enfants ayant une santé fort délicate depuis le début de l'hiver, je le conduisis en janvier 1868 à Saint-Léonard et je choisis une maison sur la promenade de la marine, près du pont qui sépare Saint-Léonard de Hastings.

J'étais jeune, pleine de force et de santé, dans un parfait équilibre de corps et d'esprit. Je louai toute la maison et j'y amenai mes propres domestiques. Les appartements étaient meublés et disposés comme le sont généralement les hôtels meublés des stations de bains de mer. Il y avait un salon et une salle à manger sur le devant et autant par derrière. Au dessus du salon de devant se trouvaient une chambre à coucher et un cabinet de toilette que j'occupais. Au dessus du salon de derrière était une autre chambre à coucher occupée par ma sœur aînée, ayant neuf ans de plus que moi. C'était une personne calme, sensée et nullement portée aux fantaisies. L'étage supérieur était réservé aux bonnes et aux nourrices ».

« Une nuit, il régnait une vraie tempête, par un froid intense, et le feu brillait dans ma chambre à coucher, lorsque je m'y retirai

vers 10 h. 1/2. Ma sœur et moi avions passé la soirée ensemble, causant tranquillement, lisant, mais ne nous laissant aller à aucune théorie troublante, de quelque sorte qu'elle pût être. Je ne tardai pas à gagner ma chambre à coucher, après avoir, selon mon habitude, visité avec soin les portes des deux chambres ; mais le bruit du vent et des vagues ne me permit pas de m'endormir. Enfin le bruit de la pluie qui pénétrait sous la fenêtre mal jointe me força de me lever pour essayer de l'arrêter en étendant des linges dans toute la longueur. Tandis que je me livrais à ce soin, je remarquai que le feu s'était éteint. Je le secouai, dans l'espoir de le ranimer ; mais ce fut en vain. J'éteignis alors la lumière et essayai de m'endormir. Je n'y réussis pas plus que la première fois, car le bruit de la mer et du vent était décidément trop grand. Il y avait plusieurs heures que cela durait et j'en étais vraiment ennuyée et fatiguée, lorsque je m'aperçus qu'une sorte de phénomène lumineux se produisait dans ma chambre. Le lit dans lequel j'étais couchée était de forme ancienne avec une tête et un pied en acajou et très élevés. La muraille était à gauche, la porte à droite, tandis que le pied regardait la cheminée. C'est au pied du lit qu'il me semblait voir une lumière. Je pensai d'abord que c'était le feu qui venait de se ranimer tout seul et je me mis à genoux sur mon lit pour regarder ce qui en était par dessus le pied si élevé du lit. Je ne pensais absolument qu'au foyer et n'éprouvais pas le plus petit degré de trouble nerveux. Comme j'étais ainsi relevée sur mes genoux et cherchais à voir au-dessus du pied du lit, je me trouvai face à face avec une forme humaine semblant se tenir à environ trois pieds de distance. Il ne me vint pas un seul moment la pensée que ce pût être un homme, mais j'eus aussitôt la conviction que ce devait être un mort ».

« La lumière semblait émaner de cette forme et lui faire une auréole ; mais je ne pus voir bien nettement que la tête et les épaules. Je n'oublierai jamais sa figure : elle était pâle, émaciée, avec un long nez aquilin ; les yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, semblaient fixes et brillants. Sa longue barbe s'enfonçait sous une sorte de cache-nez blanc et il portait sur la tête un chapeau de feutre aux bords rabattus. »

« J'éprouvai une vive secousse, sentant que j'étais sous les regards d'une personne défunte, mais vivante encore. Cependant je n'éprouvai réellement aucun sentiment de peur, jusqu'au moment où la

forme se déplaçant lentement se trouva entre moi et la porte. Alors une terreur profonde me saisit et je retombai complètement évanouie. Combien dura cette perte de connaissance, je ne saurais le dire, mais lorsque je revins à moi, j'étais glacée et brisée, je m'étais renversée tandis que j'étais à genoux, et mes jambes étaient sous moi. La chambre était absolument obscure et quoique violemment impressionnée par l'apparition spectrale que je venais de voir, je fis de la lumière et pour me rendre bien compte de ce qui était arrivé, je visitai avec le plus grand soin toute la chambre, regardant sous le lit, dans la garde-robes et sous la table de toilette. Je m'assurai que les deux portes étaient encore fermées à clef comme je les avais laissées. Devant la fenêtre je retrouvai les linges nullement dérangés ; quant à la cheminée, elle était trop étroite et il n'y avait aucune trace sur le parquet. Enfin, complètement épuisée par la fatigue, je me recouchai et dormis profondément jusqu'au matin ».

« Quand je descendis pour le déjeuner, ma sœur, avant que j'eusse prononcé une parole, me dit : « Eh ! bien, qu'avez-vous donc ? On dirait que vous avez vu un revenant ! » A quoi je répondis : « C'est justement ce qui est arrivé ! » et je lui racontai ce qu'on vient de lire. J'étais désireuse avant tout de ne pas effrayer mes bonnes et de ne jeter aucun trouble par des recherches que j'eusse faites en toute autre circonstance, mais j'appris du gérant de l'hôtel que, l'hiver précédent, l'appartement avait été habité par un jeune homme qui succomba à une phtisie rapide. Il se livrait a ec passion à des expériences sur les bateaux plongeurs et en lâchant trop brusquement l'air comprimé de l'un deux, il s'était rompu un vaisseau sanguin et avait été rapporté dans ma chambre, où il était mort ».

« Voilà tout ce qu'il me fut possible d'apprendre, à cause de la crainte que j'avais d'ébruiter cette affaire ».

« Il est probable ou plutôt possible que j'ai rêvé, mais ce qui est certain, c'est que j'avais parfaitement conscience d'être éveillée ; que mon évanouissement ne fut que trop réel, et que cet accident est si peu dans ma nature, que cela ne m'est arrivé que deux fois dans toute ma vie. Aussi je suis absolument convaincue d'avoir vu une apparition ».

Margaret Lewin.

J'ajouterai ici un cas dans lequel la date de la mort et l'identité du fantôme restèrent incertaines, mais où l'hallucination produisit

manifestement sur le percipient un effet aussi puissant qu'aucune de celles que nous avons citées jusqu'ici.

(*A Suivre*). Pour la traduction : Dr DUSART.

Pour la pratique du magnétisme

ET DU MASSAGE

par les magnétiseurs et les masseurs (1)

Le *Comité d'initiative magnétique* — qui prend le nom de *Ligue nationale pour la libre pratique du Massage et du Magnétisme* avait décidé, dans le courant de l'année, d'attendre la nouvelle législature pour déposer le *Projet de loi* qui doit permettre d'appliquer *légalement* le Magnétisme et le Massage au traitement des maladies.

M. Em. Vauchez, ancien secrétaire-général de la *Ligue de l enseignement*, qui jouit d'une très grande popularité, a pensé qu'il serait avantageux de déposer ce projet dès maintenant, tout en continuant la campagne que nous avons commencée immédiatement après l'acquittement du magnétiseur Mouroux, à Angers.

Après délibération, nous nous sommes rendus à l'avis de M. Vauchez, et nous avons cherché, surtout parmi les médecins, des signataires du *Projet de loi* qui allait être déposé en leur nom. Avec ces noms, M. Vauchez fit imprimer la *Lettre* suivante aux Sénateurs et Députés :

Messieurs les Sénateurs,

Messieurs les Députés,

Permettez-nous d'attirer votre attention sur la situation anormale et à beaucoup d'égards contradictoire, que crée aux Masseurs et Magnétiseurs la loi votée le 30 novembre 1892, sous la pression du Corps médical.

(1) Nous extrayons du *Journal du magnétisme* l'article ci-dessus, qui tiendra nos lecteurs au courant des efforts tentés par l'école Spiritualiste tout entière pour amener les pouvoirs publics à réformer la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine.

Le Massage et le Magnétisme pourraient être souvent d'heureux auxiliaires de la Médecine, tandis qu'un antagonisme les sépare.

La Médecine applique des remèdes, le Magnétisme a pour toute pharmacie la puissance de la volonté tendue sur un mal déterminé avec l'intention de le détruire. Le masseur, après des études anatomiques spéciales, remet dans leur état normal, les nerfs et les muscles altérés par des accidents.

Le Corps médical ne peut nier que là où la science a échoué, le Magnétisme a souvent réussi.

En présence de ces faits, il est logique de demander l'inscription dans la loi du passage contenu dans l'exposé des motifs, déclarant que le Massage et le Magnétisme ne sont pas défendus, du moment où masseurs et magnétiseurs n'ordonnent pas de médicaments.

Interdire aux Masseurs et Magnétiseurs l'exercice de leurs facultés curatives, serait synonyme de l'interdiction de la liberté de penser.

Nous ne doutons pas, Messieurs, que si nous réussissons à attirer votre attention sur ces faits, votre sympathie sera acquise à une cause humanitaire.

Veuillez agréer, messieurs les Sénateurs et messieurs les Députés, l'assurance de notre considération distinguée.

Docteur Arnulphy, fils, Nice ; P. Baragnon, directeur du *Courrier du Soir* ; Docteur Bertrand-Lauze, conseiller général du Gard, Alais ; Docteur Boucher, Vanves, Seine ; Docteur Bourrat, chirurgien de marine ; A. Bouvier, directeur de la *Paix Universelle*, Lyon; Brothier de Rollière, ingénieur, expert-conseil, Paris ; Jacques Brieux, auteur dramatique, Paris ; Docteur Canteteau, aux Sables-d'Olonne ; G. Maurice Champeaux, avocat et publiciste, Paris ; Docteur Charvillat, Clermont-Ferrand ; Docteur Combes, Paris ; Comby, avocat, Paris ; Comte de Constantin, président du *Congrès magnétique International de 1889*, Paris ; Cordier, avocat, ancien député, Toul.

Docteur Cruchaudeau, Paris ; Gabriel Delanne, ingénieur, directeur de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* ; docteur Deneuve, Paris ; Léon Denis, conférencier, président du *Congrès Spirite et Spiritualiste international de 1900*, Tours ; Durville, directeur de l'*Ecole Pratique de Magnétisme et de Massage*, Paris ; Docteur Dusart, Saint-Amand-les-Eaux (Nord) ; Docteur Duz, Asnières,

(Seine) ; Docteur Encausse, président de la *Société Magnétique de France*, Paris ; Docteur Fabre, Villeneuve-la-Guyard (Yonne) ; Eugène Farcy, ancien officier supérieur de la Marine en retraite, ancien député, Paris.

Camille Flammarion, astronome, Paris ; Fabius de Champville, publiciste, directeur de l'*Echo du IXe arrondissement*, délégué du *Syndicat de la Presse Spiritualiste de France*, Paris ; Gaillard, avocat, ancien député, Avignon (Vaucluse) ; Docteur Fernand Gaucher, aux Sables-d'Olonne ; Docteur Gaudin, aux Sables-d'Olonne ; Docteur Gloppe, Roanne (Loire) ; Grébauval, ancien président du Conseil municipal de Paris ; Grouard, avocat, Paris ; Docteur Guglielminetti, Monte-Carlo ; Harmois, Jurisconsulte, Paris ; Docteur Haas, ancien député de Metz au Reichstag, Nancy ; Docteur Heisser, Paris ; Hénault, délégué du *Syndicat des Masseurs et Magnétiseurs*, Paris.

Docteur Hermann, Paris ; Hubert, licencié en Droit, Loudun ; Clovis Hugues, député de la Seine ; Labrousse, officier en retraite ; Docteur Lalande, Lyon ; Laloge, député de Paris ; Docteur Landry, Amboise (Indre-et-Loire) ; Docteur Lassallette, Pau ; Docteur Laurent, Vernon (Eure) ; Jules Lermina, homme de Lettres, Paris ; Docteur Liégard, Bellême (Orne) ; Jules Loisel, chimiste ; Docteur Madeuf, Paris ; Docteur Mélik, aux Sables-d'Olonne ; Gaston Méry, conseiller municipal, Paris ; Daniel Metzger, professeur ; G. Montorgueil, homme de Lettres, Paris ; Docteur Moutin, président de la *Société française d'Etudes des Phénomènes psychiques*, Paris.

Mouroux, magnétiseur, Angers ; Docteur Nègre, Saint-Mandé, (Seine) ; Docteur Palas, aux Sables-d'Olonne ; Docteur Pardoux, Paris ; Docteur Pau de Saint-Martin, Paris ; Pillet, ingénieur des Arts et manufactures, Paris ; Docteur Portaz, Pont de Beauvaisin, Savoie ; Docteur Potier, conseiller général, Jard (Vendée) ; Albert de Rochas ; Ernest Roche, député, Paris ; Docteur Camille Rouanet, à Castres ; Docteur Albert Salivas, Paris ; Paul Seuffert, médecin-vétérinaire, Lauréat des Ecoles d'Alfort et de la Société Centrale de Médecine-Vétérinaire de Paris ; Docteur Speackman, Pau ; Docteur Surville, Toulouse ; Docteur Thorion, Hannonville, (Meuse).

Docteur Toussaint, Argenteuil (S.-et-O.) ; Edward Troula, pro-

priétaire, Eauze (Gers) ; Albin Valabrègue, publiciste, Paris ; Emmanuel Vauchez, ancien secrétaire-général de la *Ligue de l'Enseignement*, aux Sables-d'Olonne ; Docteur Zabé, Paris.

Décembre 1901.

Cette lettre fut remise le 23 décembre par M. Guillemet, député de la Vendée, questeur à la Chambre, à tous les Députés. Le lendemain, M. Dusolier, sénateur de la Dordogne, questeur au Sénat, la remettait à tous les Sénateurs.

Le 23 décembre, une députation composée de MM. Bouvier, Delanne, Durville, le docteur Encausse, Mouroux et le docteur Moutin se sont rendus au Palais-Bourbon, pour faire un premier dépôt de notre pétition. Elle fut déposée le jour même sur le bureau de la Chambre et, le lendemain, dans la forme habituelle, le *Journal officiel* insérait la note suivante dans le Procès-verbal de la séance.

« M. Guillemet, député de la Vendée, a déposé 1.315 pétitions revêtues de 69.540 signatures d'habitants d'un très grand nombre de départements, de l'Algérie, de la Tunisie et des Colonies.

Ligue nationale pour la libre pratique du magnétisme et du massage

Le premier jalon qui doit nous guider vers le but à atteindre est planté.

Une commission va être nommée à la Chambre des Députés pour examiner le bien-fondé de nos justes revendications ; le projet de loi que nous avons indiqué, tendant à ce que l'Article 16 de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine ne soit pas appliqué aux masseurs et aux magnétiseurs, tant qu'ils resteront dans leurs attributions respectives, sera formulé, discuté et certainement accepté ; car sur environ quatre cents Sénateurs et Députés que les intéressés connaissent, les 5/6 au moins sont favorables à l'idée. Il y a une chose à craindre : c'est que la discussion du projet ne puisse venir pendant la législature actuelle, en raison du peu de temps dont elle dispose.

En vue de cette éventualité, une association qui prend le titre de Ligue nationale pour la libre pratique du Massage et du magnétisme vient de se former avec tous les éléments épars : à Paris, le Comité d'Initiative magnétique, avec le *Journal du Magnétisme* pour organe principal ; à Lyon, M. Bouvier ; à Angers, M. Mouroux ; aux

Sables-d'Olonne, M. Vauchez, avec la Paix Universelle pour organe principal.

Cette Ligue est véritablement nationale, car, par l'intermédiaire de tous ses correspondants, son action s'exercera sur toute l'étendue du territoire français, sans en excepter les colonies. Elle prend pour mission de faire des conférences, de publier des brochures à bon marché qui seront distribuées à profusion dans toutes les classes de la Société ; de chercher des adhérents parmi les médecins, les savants et les notabilités diverses ; de prendre la parole dans les réunions électorales pour obtenir des candidats aux pouvoirs législatifs la promesse de prendre notre projet en considération ; de faire couvrir notre pétition par le plus grand nombre possible de signatures.

Pour cela, nous faisons un nouvel appel à tous nos lecteurs en les priant instamment de vouloir bien :

1° Signer notre pétition au Sénat, à la Chambre des Députés, la faire signer par leurs amis et connaissances, sans en excepter les employés, les domestiques et même les enfants qui peuvent le faire, car c'est une œuvre humanitaire et non politique.

2° Prendre part à la Souscription que la Ligue organise pour couvrir les frais de propagande et de pétitionnement.

Nous accuserons réception de tous les envois d'argent : nominativement pour ceux qui seront adressés au *Journal du Magnétisme* ; en bloc pour ceux qui seront adressés à la *Paix universelle*.

Souscription nationale

Lors de la publication du *Journal du Magnétisme*, le montant de la souscription atteignit le chiffre de . . . . . . 1.600 fr. 85

Nous avons reçu depuis :

M. Durville (nouveau versement), 300 fr, ; M. Syreisol, 145 fr. ; M. Vaudard, 20 fr. ; Mme Février, 10 fr. ; Mme Parquet (nouveau versement), 6 fr. ; M. Géron, 5 fr. ; M. Vallery, 3 fr, ; M. Hérail, 2 fr. ; M. Haffner, 2 fr. ; M. Fontaine, 1 fr. ; M. L.-H., 1 fr.

Total au 28 décembre. . . . . 2.091 fr. 85

La *Paix universelle* a reçu. . . . . 2.736 fr. 95

Ensemble. . . . . 4.828 fr. 80

Le territoire contesté

Par R. DALE OWEN.

Traduit de l'anglais par le Dr Audais (1)

La dame de Burnham Green.

Florence Marryat, la fille du célèbre nouvelliste, a publié dans *Harper 's Weeckly* le fait suivant :

Dans une province du nord de l'Angleterre existe une propriété nommée Burnham Green, que ses propriétaires actuels M. et Mme Bell, tiennent par héritage.

On disait la maison hantée, mais les propriétaires refusant de croire à la légende, ornèrent leur demeure avec le plus grand luxe.

De nombreux invités vinrent bientôt animer Burnham Green, mais au bout de peu de temps, sous les excuses les plus variées, ils s'éloignèrent les uns après les autres. Quelques-uns affirmaient avoir vu le fantôme et les autres ne voulurent pas rester plus longtemps dans une maison hantée.

Très vexés, M. et Mme Bell firent tout ce qu'ils purent pour combattre cette superstition. Ils découvrirent l'histoire de ce fantôme que l'on avait nommé la Dame de Burnham Green et apprirent qu'on le considérait comme l'esprit d'une de leurs ancêtres, du temps d'Elisabeth, que l'on avait soupçonnée d'avoir empoisonné son mari ; son portrait se trouvait dans une des chambres ordinairement inoccupées.

Mme Bell fit remettre cette chambre à neuf, nettoyer et réencadrer le portrait. Rien ne fit, personne ne voulait y coucher. Les serviteurs donnaient congé à la seule proposition qui leur en était faite. Quant aux invités, après une ou deux nuits, ils partaient pour ne plus revenir.

C'est dans ces conjectures que M. Bell demanda conseil à son vieil ami le capitaine Marryat. Celui-ci ne croyant pas au revenant, demanda à occuper la chambre, ce qui lui fut accordé avec empressement.

---

(1) Voir le no de décembre, p. 351.

Il mit une paire de pistolets sous son chevet et, pendant plusieurs nuits, rien ne se produisit. Il songeait donc à retourner chez lui ; mais les choses ne devaient pas finir aussi simplement.

Une semaine s'était déjà ainsi écoulée, lorsqu'un soir, au moment où le capitaine, rentré chez lui, se disposait à se coucher. M. Lascelles, un des hôtes, frappa à sa porte, le priant de venir dans sa chambre examiner un nouveau fusil de chasse, dont on venait de discuter les qualités dans le fumoir. Le capitaine qui avait déjà enlevé son habit et son gilet, prit un pistolet : « En cas de rencontre du fantôme », dit-il en riant, et se rendit à la chambre de M. Lascelles, située dans le même corridor.

Après quelques instants de conversation, il se mit en devoir de rentrer chez lui. M. Lascelles reprenant la plaisanterie, l'accompagna : « pour le protéger au besoin contre le fantôme, » dit-il en riant. Le corridor était long et dans une obscurité complète ; mais au moment où ils y pénétrèrent ils virent à l'autre extrémité une lumière encore faible qui s'avançait, portée par une forme féminine. Les enfants de plusieurs familles étaient logés à l'étage supérieur et Lascelles supposa qu'une dame allait les visiter. Le capitaine se rappelant qu'il n'avait que sa chemise et son pantalon et ne voulant pas se trouver en cet état vis-à-vis d'une dame, s'écarta avec son compagnon. Nous laissons la parole à Florence Marryat :

« Les chambres se faisaient face dans le corridor. Une porte extérieure donnait entrée dans une petite antichambre, d'où on pénétrait dans la chambre à coucher par une seconde porte. Beaucoup de personnes, en rentrant chez elles, laissaient la première porte entr'ouverte et ne fermaient que celle qui donnait dans leur chambre même.

Mon père et M. Lascelles pénétrant dans une de ces antichambres purent donc se cacher derrière la porte à demi-close. Là, tapis dans l'obscurité, ils ne songeaient qu'à rire de leur aventure, préoccupés seulement de ne pas être surpris par celui qui occupait la chambre ou reconnus par la dame qui s'avançait dans le couloir.

Elle leur paraissait s'avancer bien lentement et ils suivaient le mouvement de la lumière par l'entrebaillement de la porte. Bientôt mon père qui l'observait avec attention, s'écria : « Lascelles ! Par ma foi ! C'est *La Dame* ! ».

Il avait observé avec soin le portrait de celle que l'on disait appa-

raître et possédait à fond les moindres détails de son costume. Il ne pouvait donc pas se tromper en voyant la toque de satin rouge, le corsage et la jupe blancs, la collerette aux plis raides et les cheveux en bandeaux de la forme qui s'avançait vers eux.

« Quelle splendide prestance, murmura-t-il entre ses dents, mais quel que soit l'auteur de cette plaisanterie, je lui réserve une leçon sévère ».

Quant à M. Lascelles, il gardait le silence et ne souhaitait nullement d'attirer les regards de la dame de Burnham Green.

Comme elle s'approchait avec calme et dignité, ne regardant ni à droite ni à gauche, mon père arma son pistolet et se tint prêt à la recevoir. Il attendait qu'elle eût dépassé l'endroit où ils étaient cachés, se proposant de la suivre et de l'obliger à parler. Mais au lieu de cela, la lumière arrivée devant la porte s'y arrêta.

Lascelles tremblait : c'était un homme brave, mais impressionnable. Quant à mon père, il fit appel à toute son énergie pour rester calme.

Bientôt la lumière recommença son mouvement, s'approchant de plus en plus et par la porte entr'ouverte se présenta la face pâle aux yeux cruels de la Dame de Burnham Green, qui les considérait attentivement, semblant chercher à connaître qui pouvait bien se trouver là.

Tout à coup mon père ouvrit la porte et se campa devant elle. Elle se tint en face de lui, au milieu de ce couloir, dans la même pose qu'elle avait dans son portrait, mais avec les traits animés par un malin sourire de triomphe. Excité par cette expression et ne se rendant plus compte de ce qu'il faisait, il leva son pistolet et fit feu sur elle à bout portant. La balle alla se loger dans la porte d'en face tandis que, gardant toujours le même sourire narquois, elle sembla s'enfoncer dans les panneaux de cette porte et disparut.

Coups frappés.

Ce sont tantôt de légers grattements, tantôt des chocs formidables. Je les ai entendus aussi bien dans ce pays que dans les pays étrangers, Angleterre, France, Italie ; aussi bien en pleine lumière du jour que dans la plus profonde obscurité ; dans ce dernier cas, ils étaient en général plus violents. Ils ont retenti chez moi, aussi bien que dans cent autres maisons. Je les ai entendus frappés à la porte extérieure, aussi bien dans un grand navire que dans une

barque de pêche ; aussi bien dans la forêt qu'au milieu des rochers.

Mais dans aucun cas je n'ai rencontré cet étrange phénomène au milieu de conditions aussi variées et aussi satisfaisantes, qu'en présence de deux des membres de cette famille au sein de laquelle il s'est produit pour la première fois dans l'Ouest de New-York, je veux dire l'aînée et la plus jeune des demoiselles Fox.

Le pouvoir médianimique est héréditaire dans cette famille ; j'ai trouvé que chez Leah Fox (Mme Underhill) et chez Kate Fox la faculté spéciale de provoquer le phénomène des coups frappés était beaucoup plus marquée et plus puissante que chez aucun des autres médiums que j'ai connus ici ou en Europe.

Je dois rendre cet hommage à ces deux dames et à M. Underhill, qu'ils ont toujours mis le plus grand empressement à accepter toutes les précautions que j'ai cru devoir leur proposer pour prévenir toute cause d'erreur. Ils savaient très bien, du reste, que je voulais réfuter les objections des autres bien plus que les miennes propres. Pendant tout le temps de mes relations avec eux, je n'ai jamais trouvé d'autre mobile de leur conduite que le plus loyal désir de faire constater et triompher la vérité.

A l'automne de l'année qui vit paraître le volume de *Footfalls*, j'acceptai l'invitation que m'adressa M. Underhill de passer chez lui une quinzaine de jours. Je pus ainsi observer dans les meilleures conditions ce phénomène spécial et d'autres analogues.

Je commençai par prier Mme Underhill de parcourir avec moi toute la maison, en quête de coups frappés. Nous commençâmes par les pièces du rez-de-chaussée, je réclamai des coups dans le parquet, les murs, le plafond, tous les meubles. Chaque fois la réponse était instantanée et assez énergique pour être entendue dans les pièces voisines. J'en demandai dans la grille du foyer et le marbre de la cheminée : aussitôt ils se produisirent très nettement, mais avec un caractère plus voilé que précédemment. J'ouvris une des portes du vestibule en me plaçant de façon à voir les deux faces. J'appliquai une main sur un des panneaux, puis je demandai à Mme Underhill de se tenir à une distance de quelques pieds, en allongeant le bras de façon à ne toucher la porte que du bout des doigts. Au bout de deux ou trois secondes, des coups retentirent dans la porte, aussi violents que si on l'eût frappée à poings

fermés, et les panneaux vibraient sous ma main, avec autant de force que s'ils eussent reçu de grands chocs.

Lorsque, traversant le vestibule, nous fûmes arrivés à l'escalier, nous n'eûmes pas à attendre les coups plus longtemps. Ils suivaient nos pas partout où nous allions et ils éclataient aussi bien dans les marches que dans la rampe, à mesure que nous montions. Dans le salon, comme dans les diverses pièces du second étage, on les entendit encore, ainsi que dans l'escalier conduisant au troisième et dans toutes les parties de ce dernier. Il devenait évident qu'ils accompagnaient Mme Underhill, quelque part qu'elle voulût aller. J'ai pu, en outre, constater que j'obtenais sans aucune défaillance le nombre exact de coups demandés.

Les sons avaient un caractère particulier. Il me fut impossible de les imiter, soit avec un marteau, soit avec les doigts repliés frappant sur le bois, soit de toute autre manière. Ils avaient toujours quelque chose de voilé.

J'ai maintes fois, et dans bien des endroits différents, répété ces expériences avec Mme Underhill et sa sœur Kate, et toujours j'ai obtenu le même résultat. Avec d'autres médiums, les coups se faisaient plus ou moins attendre ; dans certains cas même, ils étaient limités à la table autour de laquelle nous étions assis.

Laissant de côté pour l'instant les centaines de preuves de l'intervention d'une intelligence dans la production des coups frappés et des messages auxquels ils servent, je veux ici me borner à donner une idée du fait en lui-même.

(*A suivre*).

Paul Grendel et ses œuvres

Sous le sombre ciel du Nord, d'où, si souvent, ruissellent les nuées en pleurs, où, dans la brume épaisse, les hommes passent, affairés, courant à l'âpre travail, en proie aux soucis matériels, il est une modeste demeure, asile de l'idéal, où des âmes douces et rêveuses pratiquent le culte des lettres et la communion avec l'invisible.

Le cercle féminin des spirites lillois s'y assemble chaque semaine.

Des dames aimables, spirituelles, de gracieuses jeunes filles, unies dans une pensée commune, dans une foi éclairée et profonde, font appel aux esprits de sagesse et, par la voix de médiums inspirés, de hauts enseignements se répandent sur ces âmes attentives et émues.

Paul Grendel — c'est, on le sait, le pseudonyme d'une femme de grand talent et de grand cœur — dirige ce petit groupe. Pour ne pas troubler, par d'indiscrètes révélations, la paix de cet asile, nous n'en parlerons ici qu'au point de vue littéraire.

Bien des œuvres captivantes sont sorties de cette plume féconde: *Elfa, Blidie, la famille Desquiens*, etc., ont fait leur chemin dans le monde. Dans ces pages entraînantes, l'idylle côtoie partout le drame; on admire à l'envi la fraîcheur poétique du cadre, le caractère sympathique des personnages et la belle clarté française du style.

L'œuvre maîtresse de Paul Grendel, celle qui surpasse toutes les autres, la dernière née, c'est *Fée Mab* (1). L'idéal le plus pur s'y mêle à la brutale réalité. C'est une peinture fidèle de l'humanité avec ses beautés et ses laideurs.

Le talent de l'auteur s'affirme là avec une force nouvelle. Bien des scènes y sont décrites avec une vigueur de touche et une intensité de vie dignes des meilleurs écrivains. On y trouve à la fois une analyse délicate des caractères et des sentiments, des dissertatious élevées sur le spiritualisme, la nature et l'art, des épisodes émouvants et des scènes d'évocations d'une réelle grandeur.

Mais ce qui surpasse tout, c'est la pure et noble figure de Mab, jeune fille douée de facultés psychiques merveilleuses qui lui permettent de soulever le voile de l'invisible, de prévoir l'avenir et de s'entretenir avec ceux qui ont quitté la vie terrestre. Par elle, le lecteur est initié sans aridité, sans effort, aux mystères de l'au-delà.

En écrivant ce livre, Paul Grendel nous a donné un excellent instrument de propagande spirite qu'il faut savoir utiliser largement. Les lecteurs et surtout les lectrices que des études abstraites rebutent, trouveront là un moyen facile et agréable de se familiariser avec les problèmes de la survie.

(1) *Comptoir d'Edition*. Prix : 3 fr.

Nous ne croyons pas, en effet, qu'avant Paul Grendel, on ait réussi aussi complètement à enchâsser l'idée spirite dans un roman plus honnête et plus captivant. C'est avec un art consommé que l'auteur a su disséminer, dans le récit, l'enseignement profond des choses d'outre-tombe et graduer les impressions du lecteur.

Tous les sincères amis du spiritisme doivent posséder et répandre ce livre dont la lecture, à la fois, repose, console et instruit. En dehors de ses qualités littéraires et des situations pathétiques qu'il crée, le grand mérite de cet ouvrage, comme de tous ceux de P. Grendel, est de nous amener à reconnaître l'insuffisance des croyances religieuses, la faiblesse et les contradictions de la science et les préjugés déplorables dont souffre notre société.

Ce n'est donc pas une lecture frivole, bien qu'agréable. L'œuvre fait penser, fait rêver. Chaque phrase tombe comme une graine dans l'âme, y fait germer la réflexion, l'idée rénovatrice. Ceux qui l'ont lue se sentent meilleurs, éclairés d'un rayon d'en haut, mieux armés contre la passion, plus fermes dans le devoir. C'est pourquoi il faut aimer la petite « *fée Mab* » et la faire aimer en la faisant connaître.

Léon DENIS.

Ouvrages Nouveaux

Premières Poésies

par France Darget.

En vente chez Boisselier à Tours, prix 1 franc.

Nos lecteurs ont pu apprécier le talent remarquable de Mlle France Darget, fille de notre ami M. le commandant Darget, par la lecture des quelques poésies que nous avons déjà publiées. Aujourd'hui, le jeune auteur a réuni en volume ses compositions déjà nombreuses, et l'ensemble forme un frais bouquet tout parfumé de l'haleine du printemps. Mlle France Darget est née à Pontivy le 26 décembre 1886. Elle a donc quinze ans aujourd'hui, et malgré son jeune âge, on ne peut lui refuser un véritable talent poétique, aussi bien qu'une facture originale ui indique chez elle un tempérament d'artiste. Nous sommes heureux de mettre sous les yeux du lecteur l'appréciation suivante de M Sully-Prudhomme, bon juge en ces matières :

Monsieur le commandant,

J'ai lu les poésies de Mademoiselle France. Vous m'écrivez qu'elle a seulement treize ans. Je ne puis revenir de mon étonnement ! Ces vers sont déjà d'une facture correcte, facile et pleine à la fois, l'inspiration en est touchante ; le cœur se répand avec son naturel charmant dans des strophes déjà musicales.

Il ne m'est pas possible de présager ce que deviendront les sentiments de cette adolescente, encore près de l'enfance ; mais je n'hésite pas à déclarer que la vocation du langage poétique est ÉMINENTE chez elle.

C'est un DEVOIR pour elle de la cultiver, je ne me rappelle pas avoir rencontré une aptitude à la versification ainsi évidente à pareil âge..

Veuillez agréer, etc...

SULLY PRUDHOMME.

L'étonnement éprouvé par l'auteur du *Vase brisé* est celui que nous ressentons toujours en face des enfants prodiges, et à leur sujet se pose fatalement la question de savoir d'où leur viennent ces brillantes facultés qui font notre admiration. L'école matérialiste est incapable de fournir sur ce point des explications raisonnables. Nous savons bien que les facultés intellectuelles ne sont pas transmissibles des parents aux enfants ; c'est tout au plus si l'on peut retrouver, et encore pas toujours, chez les descendants, des tendances semblables à celle des parents. Mais lorsqu'un poète, com e c'est ici le cas, éclôt tout à coup dans un milieu où la culture des lettres n'était pas pratiquée, il faut admettre que l'hérédité ne saurait être en jeu et chercher dans l'être lui-même la cause de son talent.

Si l'on admet avec le Spiritisme que l'âme vient habiter un très grand nombre de fois notre terre ; qu'à chaque passage ici-bas elle est plus riche de tout son acquis antérieur, alors nous comprendrons que l'esprit qui a cultivé la poésie ait très jeune le sentiment de la nature et retienne et utilise plus rapidement les procédés techniques, que ceux qui n'ont pas pratiqué cet art, dans les vies antérieures car, suivant l'expression de Platon, pour eux, apprendre c'est se ressouvenir. Il nous semble que les brillants débuts de Mlle France Darget nous promettent un grand poète futur, qui, sous la forme charmante qu'elle a revêtue cette fois, ne sera que la continuation, l'avatar d'un des plus hauts et des plus délicats esprits du siècle dernier.

Voici deux sonnets, qui montreront la souplesse du talent de la jeune poétesse :

L'Amour

Savez-vous ce que c'est que l'amour ici-bas ?
C'est un petit lutin, vif comme une hirondelle,
Qui vous poursuit sans cesse et du bout de son aile
Trop souvent vous atteint quand on ne voudrait pas.

On se cache... mais lui, voletant sur vos pas,
Fait mine de pleurer si vous êtes rebelle;

Et l'on se croit si fort, en le voyant si frêle,
Qu'on est sûr de le vaincre au moindre des combats.

Et puis il est si jeune, et si frais, et si tendre,
Que l'on se laisse aller sans même se défendre ;
En résistant un peu on craint de le briser.

Il vous tient cependant.., Déjà sa main mignonne
Comme en vous caressant serre et vous emprisonne
Et vous prend votre cœur... rien qu'avec un baiser.

Sonnet à la lune

O lune d'argent, tendre amie,
Toi dont l'éclair pâle et troublant
Jette un manteau de velours blanc
Aux toits de la ville endormie,

Lune de rêve et de folie
Dont le regard étincelant
Nous suit dans ce monde accablant,
Parfois plein de mélancolie ;

Je te salue, astre enchanté,
Charmante sœur des nuits d'été ;
Car tu fus toujours, blonde lune,

La muse d'amour et d'espoir
De ceux qu'en passant, la Fortune,
A fait poètes, un beau soir.

L'Abeille latine

PAR

HENRI ISSANCHOU.

Gros in-8°. Edition de la *Plume libre* 3. rue du Bourg-Thibourg, Paris. Prix ; 5 fr. 60.

La plupart des postiers connaissent M. Issanchou. Aucun mutualiste ne l'ignore. Ingénieux comptable inventeur du *polytype*, l'auteur de l'*Abeille latine* se montre aujourd'hui à nous sous un aspect tout différent.

Il semble que le créateur incessant ait voulu faire amende honorable ou, plus justement, prouver sa volonté, son énergie, la maîtrise de ses fonctions intellectuelles en s'appliquant à un prodigieux travail de documentation, de recherches minutieuses, dans lequel toute part de création semble être abolie.

M. Issanchou a étudié toutes les citations latines usuelles ou célèbres ; il les a étudiées aux points de vue philologique, historique et moral.

C'est ainsi que bien des textes sont redressés, que bien des légendes

sont détruites et, surtout, que des réhabilitations posthumes sont faites.

Le livre de M. Issanchou arrive au bon moment. Quand succombe le latin devant les idées modernistes, quand la connaissance de cette langue devient toute superficielle, il est utile d'avoir sous la main un recueil *complet*, *exact* des formes concises de la pensée latine.

Personne, après M. Issanchou, ne refera ce travail qui synthétise tout un passé lointain, toute une période littéraire, absolument soumise aux préceptes des latins et des grecs ; ce livre est nécessaire aux travailleurs de l'avenir, ces travailleurs n'ayant pas les loisirs d'évoquer, dans sa plénitude, tout le passé littéraire qui nous est légué ; mais quand, d'aventure, ils trouveront une formule nouvelle dans la forme que moulèrent les anciens, ils pourront, grâce aux indications bibliographiques, remonter à sa genèse et suivre, dans leur évolution, telle fiction, tel état d'âme, telle vision analogue aux leurs.

La forme, dans l'ouvrage de M. Issanchou, est attrayante. La citation latine est suivie de notes philologiques, d'un court historique, d'une interprétation française et, souvent, d'une profonde application morale.

Je ne citerai que le *Tu quoque* de César mis en parallèle avec celui de J.-J, Rousseau.

Si on parcourt en entier cet ouvrage, on en retire une impression de *personnalité*. Quoi qu'ait voulu faire M. Issanchou, il est resté le créateur exubérant et personnel. Il voulait n'être qu'un documentateur consciencieux, mais il a été *lui-même* et documentateur par surcroît.

C'est le mérite de ce gigantesque travail d'être original et attrayant, malgré sa sécheresse apparente. Et plus d'un qui l'aura près de lui par *nécessité* le lira souvent par *plaisir*.

JEAN NADAL.

L'Evangile de l'Espoir

PAR

LA PRINCESSE KARADJA.

Leymarie éditeur, 42 rue St-Jacques. Paris

Cette brochure d'une cinquantaine de pages est précédée de la préface suivante, qui fera connaître aux lecteurs l'objet précis de cet opuscule. La voici :

Le vif succès qui salua en Suède l'apparition de mon poème médianimique : *Vers la lumière* (dont 9000 exemplaires furent vendus en quelques mois — fait rare pour un petit pays) me décida l'année suivante à publier un volume intitulé « Phénomènes Spirites et vues spiritualistes ». Ce livre ayant attiré l'attention du public scandinave sur le grand monde de l'inconnu, j'ai voulu profiter de l'intérêt subitement éveillé pour lui présenter un résumé de nos doctrines. Beaucoup de personnes se sont offusquées de l'attaque portée par ce petit volume aux dogmes luthé-

riens ; mais cette attaque ne saurait indigner personne dans un pays catholique

Je remercie Dieu des désagréments que je me suis attirés par le fait d'avoir épousé une cause aussi impopulaire que le Spiritisme. Souffrir pour une noble cause est une joie ineffable ! Tôt ou tard, justice sera faite aux martyrs de la vérité.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Nous ne croyons pas que l'histoire du spiritisme ait jusqu'ici traversé une période plus intéressante à observer. L'accusation de fraude ne se rencontre plus guère que chez ceux qui ne s'étant jamais donné la peine de lire ou d'observer par eux-mêmes, clament la grande défection de C. Flammarion, qui leur répond par la publication de l'*Inconnu et les problèmes psychiques*, ou les *Confessions* de Mme Piper. Ceux qui se tiennent au courant des études psychiques savent que Mme Piper, étant bonne à tout faire dans une famille de Boston, présenta des phénomènes de transe qui furent étudiés avec beaucoup de soin par divers savants, parmi lesquels nous citerons Hodgson et Hyslop. La société des Recherches Psychiques passa avec elle un traité qui permit de l'observer à loisir. L'étude terminée, la Société lui rendit sa liberté ce que Mme Piper reconnaît à sa façon en déclarant qu'elle a *quitté* la Société comme si elle n'en avait jamais fait partie. Que sont donc ces *confessions* ? Mme Piper dit qu'elle ne s'est jamais rappelé rien de ce qui se passait pendant ses transes et qu'elle écrivait comme une *automate*. Cependant elle *croit* qu'elle n'a jamais rien écrit qui n'ait pu être dans l'esprit de quelqu'un des assistants ou de *quelqu'un quelque part dans le monde*. C'est tout. Il est évident que jamais le spiritisme ne se relèvera d'un pareil coup ! Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de discuter la valeur d'une pareille déposition, dont un certain nombre de journaux s'emparent cependant avec un empressement qui ne prouve que le profond désarroi des ennemis du spiritisme.

Le chapitre XL du volume XV des Proceedings de la Société des Recherches Psychiques nous donne, d'autre part, un exemple bien curieux des efforts désespérés que font certains scientistes pour lutter contre l'évidence qui a entraîné la conviction du regretté, Myers et de tant d'autres qui, après de longues années d'études, entreprises le plus souvent pour démontrer l'erreur des spirites, ont courageusement proclamé la réalité de la survivance et de la communication entre le monde visible et l'invisible !

Dans cette livraison M. Morton Prince publie la première partie de son étude sur *le développement et la généalogie* de Mme Beauchamp, qu'il considère comme un cas de personnalité multiple. Nous y voyons que Mme Beauchamp, tombant en transe, parle successivement au nom de quatre personnalités bien distinctes par leurs caractères, leurs tendances, etc. Les unes ignorent plus ou moins complètement l'existence des autres ou bien les détestent et leur jouent les tours les plus cruels. Toutes sont absolument inconnues de Mme Beauchamp, dont elles ne constitueraient cependant que les diverses parties de l'individualité ainsi fragmentée. On reste confondu en présence de l'aveuglement de ceux qui, ne *voulant pas voir*, interprètent ainsi des observations, d'ailleurs très incomplètes, et transforment notre individualité en un si étrange *arlequin*.

Dans le prochain numéro nous commencerons l'analyse très détaillée du volume XVI de ces mêmes Proceedings, contenant, en 650 pages, le rapport du Professeur Hyslop sur l'étude consciencieuse qu'il fit de la médiumnité de Mme Piper, nommée plus haut.

Aujourd'hui nous terminerons cette revue en signalant les principaux articles publiés par le *Journal* de la S. P. R. dans son numéro de novembre. Dans une précédente revue de la Presse Anglaise nous avons parlé du récit par Langley d'une séance de *Dompteurs de feu* à Tahiti, et l'on se rappelle peut-être que l'auteur s'était montré assez sceptique dans son récit. Dans la séance du 25 octobre, M. Lang lui répond que Tahiti n'est pas le lieu ordinaire de semblables cérémonies, dont les rites n'ont pas été observés en cette occasion ; que le feu a duré sept fois moins que dans les cérémonies originales ; que M. Langley n'a pas exploré la température avec ses pied nus. Il oppose à son récit celui de l'expérience faite par M. George Ely Hall et M. Germinot, commandant le croiseur français *Le Protet*, dans l'île de Taha'a. Tous deux passèrent *nu-pieds* sur les pierres chauffées au rouge, protégés par les incantations du prêtre et la seule agitation des feuilles sacrées du *Ti*, et en observant scrupuleusement la recommandation de ne pas tourner la tête en arrière et de suivre exactement les pas du prêtre. « Jamais, dit le consul Hall, je n'ai ressenti une chaleur aussi intense. Les poils de ma barbe et mes cheveux en restèrent longtemps crispés et je regrettai d'abord ma témérité. Mes mains paraissaient cuire ; des roulements de tambours remplissaient mes oreilles ; des larmes brûlantes coulaient de mes yeux. Je me sentais porté à me précipiter, mais pour rien au monde je n'aurais voulu reculer ni même regarder en arrière en présence de ces prêtres payens s'avançant avec une lenteur si majestueuse. Cependant mes pieds restaient frais et je traversai cette épreuve sans ressentir la moindre atteinte du feu. Je ne puis, pas plus que les savants officiers du *Protet*, m'expliquer comment je n'ai pas été couvert d'ampoules après une pareille marche sur les pierres ardentes. »

Il est à remarquer que, dans une circonstance précédente, un européen

ayant regardé en arrière pendant sa marche, fut grièvement brûlé, les autres restant indemnes.

On voit que les insulaires ne jouissent d'aucune immunité, grâce à la constitution de leur épiderme plantaire, comme le pense M. Langley, puisque des Européens supportent également l'épreuve avec succès. Les prêtres disent qu'ils invoquent deux déesses ; qu'ils considèrent comme indispensable l'usage des feuilles du *Ti* (Dracœna), et que le succès reste pour eux un véritable mystère.

Voici un cas de vision dans le cristal, par deux personnes simultanément, en dehors de toute conversation avant ni pendant le phénomène :

« Le 24 juin, C. . et moi-même préparions un examen d'anatomie. C... prit une boule de cristal posée sur la table et la regarda. Je me levai, regardant la même boule au-dessus de son épaule. La boule sembla d'abord obscurcie par un nuage : lorsque celui-ci se dissipa, je vis paraître trois pyramides, une grande en avant et deux petites sur un plan postérieur. Puis vint une caravane de chameaux, dont une partie montée qui sembla traverser de gauche à droite, en arrière de la grande pyramide, et disparut. La scène dura une minute et quand elle eut pris fin, nous en écrivîmes la relation sans nous communiquer le sujet de notre vision. Or les deux récits se trouvèrent identiques. Je n'avais pensé à rien de semblable avant de commencer à regarder. »

La signataire de ce récit est Miss Grieve, nièce de M. Andrew Lang.

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Uebersinnliche Welt

Les numéros d'octobre et de novembre reproduisent le discours prononcé par Oliver Lodge à la mémoire de Frédéric Myers.

Ce discours qui contient un aperçu net et frappant du caractère et de l'intelligence du savant psychologue anglais, devrait être cité en entier. J'en extrais les passages suivants :

« Je me demande, dit M. Lodge, s'il existe un philosophe connaissant aussi bien que Frédéric Myers les faits et les manifestations de la vie de l'esprit, aussi bien et aussi exactement et avec une compréhension aussi pénétrante... Il soumettait à l'observation toutes les manifestations anormales, la science hypnotique, le délire, tous les états de l'âme dans le calme comme dans l'agitation. Il était familiarisé avec les apparitions — surprenantes du dédoublement de la personnalité, tout autant qu'avec

les autres manifestations qui sont la clairvoyance, l'hallucination, les mouvements automatiques, l'auto-suggestion, le rêve et le génie... »

Myers, on le sait, est en effet l'un des psychologues anglais qui a le plus contribué — par ses recherches et ses travaux — à extraire le phénomène spiritualiste de l'ombre où le maintenaient la superstition tout autant que le ridicule. Par l'attention qu'il accorde aux faits de télépathie, de dédoublement, d'apparition ; par les expériences suivies qu'il entreprit à l'aide des médiums les plus célèbres, par l'activité qu'il imprima à *le Society for Psychical research*, la société d'études psychiques de Londres, Frédéric Myers fut l'un des plus puissants *leaders* du mouvement spiritualiste, et l'un de ses défenseurs les plus éclairés. Quelque temps avant sa mort, il confiait à un de ses amis la conviction parfaite qu'il avait en la vie future et en la possibilité de communication avec les esprits des morts.

A l'époque où M. F. Myers commençait ses recherches en cette voie, il y avait un certain courage à le faire.

«... Il n'en est plus ainsi, comme le dit si bien Oliver Lodge, car les faits repoussés autrefois sont aujourd'hui étudiés et publiquement rapportés — et cela dans toutes les contrées d'Europe. — Les hommes qui observent ces faits sont trop occupés pour pouvoir en saisir l'unité, ils ne peuvent que relater leurs observations, la vue d'ensemble leur manque. C'est là un domaine où pénètre le philosophe seul et, à mon avis, Myers fut le philosophe désigné... »

Myers a laissé un ouvrage que le Dr Hodgson publiera dans la suite. Ces deux volumes qui ont pour titre : *De la personnalité humaine* sont « une œuvre qui fera époque » d'après l'expression de M. Lodge.

... « Il considérait la mort comme un événement plus important en fait et plus significatif encore que la naissance, comme un réveil dans un milieu étranger... mais en aucune facon comme une diminution ou un amoindrissement de nos facultés... La mort était pour lui le réveil du rêve que l'on vit sur la terre, bien plus que la transformation de l'être ; c'était rejeter les liens de la matière, revêtir un corps plus léger qui répondrait mieux aux besoins de l'esprit libéré, pénétrer dans un plus vaste domaine d'activité, et enfin trouver peu à peu la possibilité d'être réuni à tous ceux qui sont partis les premiers... Telle était sa croyance, et d'après lui cette croyance reposait sur les bases sûres de l'expérience. Il vivait pour elle et il mourut en l'emportant. »

... « Pour Myers, dit plus loin l'orateur, la vraie science représentait l'union de la science, de la philosophie et de la religion. — Pour lui comme pour Newton, la science véritable devait conduire à une vaste conception des lois universelles, à la théorie d'un ensemble cosmique de l'Univers... Sa puissance d'imagination était supérieure à celle de la plupart des intelligences. — Causant un jour avec moi, il me disait que, peut-être, les fractions d'un atome se mouvaient dans l'intérieur de celui-

ci comme les planètes se meuvent dans le système solaire, séparés les uns des autres par d'immenses étendues, et, sans se choquer, formant tous ensemble le groupe ou le système que nous appelons atome, un microcosme relié au cosmos visible, lequel n'est peut être qu'un atome dans un tout... »

« Je n'ai jamais connu un homme qui considérât avec plus d'espoir son destin futur... Pour lui toute la personnalité n'est pas incarnée dans le corps mortel, le moi supérieur veille toujours au-delà du seuil et demeure en communication avec un monde supérieur.. . »

— Ce vaste et profond esprit laisse aux psychologues de demain des études sur la conscience qui sont des modèles de patientes recherches.

Puissent ceux qui le suivront dans le chemin qu'il leur a indiqué nous en éclairer davantage encore les profonds et mystérieux dédales.

THECLA.

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro la Revue de la Presse en langue française.

LES CONFERENCES A PARIS

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. Gabriel Delanne fait tous les samedis, à 8 heures et demie, des conférenees publiques et gratuites au siège de la *Société française d'études des phénomènes psychiques*, 57, faubourg Saint-Martin.

Souscription pour l'œuvre des conférences en Province

Listes précédentes	151 fr.
M. Mongin.	2 f.

Les sommes reçues sont versées tous les mois entre les mains de M. Duval, trésorier du comité de propagande.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CAMBON

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail. Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS : Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 8 — ANNÉE 7e Prix du Numéro : 1 franc FÉVRIER 1902.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
bonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

VIENT DE PARAITRE

L'AME EST IMMORTELLE

DÉMONSTRATION EXPÉRIMENTALE

Par Gabriel DELANNE

Prix. . . . . 3 fr. 50

TABLE DES MATIERES

Première partie : *L'Observation*

CHAPITRE I. — COUP D'ŒIL HISTORIQUE. — Nécessité d'une enveloppe de l'âme. — Les croyances anciennes. — L'Inde. — L'Égypte. — La Chine — La Perse. — La Grèce. — Les premiers chrétiens. — L'école Neo-Platonicienne. — Les Poètes. — Ch. Bonnet.

CHAPITRE II. — ÉTUDE DE L'AME PAR LE MAGNÉTISME. — La voyante de Prévorst. — La correspondance de Billot et de Deleuze. — Les Esprits ont un corps, affirmations des somnambules. — Apports. — Les récits de Chardel. — Autres témoignages. — Les expériences de Cahagnet. — Une évocation. — Premières démonstrations positives.

CHAPITRE III. — TÉMOIGNAGES DES MÉDIUMS ET DES ESPRITS EN FAVEUR DE L'EXISTENCE DU PÉRISPRIT. — Dégagement de l'âme. — Vue spirituelle — Le Spiritisme donne une certitude absolue de l'existence des Esprits par la vision et la typtologie simultanées. — Expériences de MM. Rossi Pagnoni et Docteur Moroni. - Une vision confirmée par le déplacement d'un objet matériel. — Le portrait de Virgile. — L'avare — L'enfant qui voit sa mère. — Typtologie et voyance. — Considérations sur les formes des Esprits.

CHAPITRE IV. — LE DÉDOUBLEMENT DE L'ÊTRE HUMAIN. — La société de Recherches psychiques. — Apparition spontanée. — Gœthe et son ami. — Apparitions multiples du même sujet — Dédoublement involontaire, mais conscient. — Apparition tangible d'un étudiant. — Apparition tangible au moment d'un danger. — Un double matérialisé. — Apparition parlante. — Quelques remarques. — Le devin de Philadelphie. — Saint Alphonse de Liguori.

CHAPITRE V. — LE CORPS FLUIDIQUE APRÈS LA MORT. — Le périsprit décrit en 1805. — Impressions produites sur les animaux par les apparitions. — Apparition suivant la mort. — Apparition de l'esprit d'un Indien à 3000 lieues de distance. — Apparition à un enfant et à sa tante. — Apparition collective de trois Esprits. — Quelques réflexions.

Deuxième partie : *L'Expérience*

CHAPITRE I. — ETUDES EXPÉRIMENTALES SUR LE DÉGAGEMENT DE L'AME HUMAINE. — Le spiritisme est une science. — Dédoublement volontaire. — Vue à distance et apparition. — Photographies de doubles — Effets physiques produits par des Esprits de vivants. — Evocations de l'Esprit de personnes vivantes. — Esprits de vivants se manifestant par la médiumnité à incarnation. — Moulages donnés par des esprits de vivants — Comment peut se produire le phénomène.

CHAPITRE II. — LES RECHERCHES DE M. DE ROCHAS ET DU Dr LUYS. — Recherches expérimentales sur les propriétés du périsprit. — Les effluves. — Extériorisation de la sensibilité. — Hypothèse. — Photographie d'une extériorisation. — Répercussion sur le corps de l'action exercée sur le périsprit. — Action des médicaments à distance — Conséquences qui en résultent.

CHAPITRE III. — PHOTOGRAPHIES ET MOULAGES DE FORMES D'ESPRITS DÉSINCARNÉS. — La photographie des esprits. — Examen des critiques. — Moyen d'avoir des certitudes. — Photographies d'Esprits inconnus des assistants et identifiés plus tard avec des personnes ayant vécu sur la terre. — Esprits vus par des médiums et photographiés en même temps. — Empreintes et moulages de formes matérialisées. — Nouveaux documents sur l'histoire de Katie King. — Les expériences de Crookes. — Le cas de Mme Livermore. — Résumé et Conclusion.

Troisième partie : *Le Spiritisme et la Science*

CHAPITRE I. — ETUDE DU PÉRISPRIT. — De quoi est formé le périsprit ? — Obligation pour science de se prononcer. — Principes généraux résumés d'après les œuvres d'Allan Kardec. — L'enseignement des Esprits. — Ce qu'il faut étudier.

CHAPITRE II. — LE TEMPS. — L'ESPACE. — LA MATIÈRE PRIMORDIALE. — Définition de l'espace faite par les Esprits. — Justification de cette théorie. — Le temps. — Confirmations astronomiques et géologiques — La matière. — L'état moléculaire. — Les familles chimiques. - L'isomérie. — Les recherches de Lockyer. — Il existe une matière primordiale de laquelle toutes les autres dérivent.

CHAPITRE III. — LE MONDE SPIRITUEL ET LES FLUIDES — Les forces. — Théorie mécanique de la chaleur. — Conservation de l'énergie. — L'énergie et les fluides. — Etats solides, liquides gazeux, radiants et ultra radiants ou fluidiques. — Loi de continuité des états physiques. — Tableau des rapports de la matière et de l'énergie. — Etude sur la pondérabilité.

CHAPITRE IV. — DISCUSSION SUR LES PHÉNOMÈNES DES MATÉRIALISATIONS. — On ne peut faire intervenir la fraude comme moyen général d'explication. — Photographie simultanée du médium et des matérialisations. — Hypothèse de l'hallucination collective. — Son impossibilité. — Photographies et moulages. — Les apparitions ne sont pas des dédoublements du médium. — Ce ne sont pas des transfigurations de son périsprit. — Ce ne sont pas des images conservées dans l'espace. — Ce ne sont pas des idées objectivées inconsciemment par le médium. — Discussion sur les formes diverses que l'Esprit peut revêtir. — La reproduction du type terrestre est une preuve d'identité. — Discussion sur le contenu intellectuel des messages. — Certitude de l'immortalité.

Quatrième partie : *Essai sur les créations fluidiques de la volonté*

CHAPITRE I. — Qu'est-ce que la volonté ? Action de la volonté sur les corps. — Action de la volonté à distance. — Suggestion mentale. — Les hallucinations hypnotiques. — Action de la volonté sur les fluides. — Conclusion. — Volume de 468 pages.

Somnambulisme avec glossolalie

(*Suite*)

Dans le but de rendre la discussion plus claire, nous croyons utile de mettre sous les yeux du lecteur une vue d'ensemble des phénomènes présentés par Mlle Smith, en reproduisant partiellement l'historique qu'en fait M. Flournoy. Voici d'abord les débuts : (1)

Sur le passé de Mlle Smith, je n'obtins à cette époque que des renseignements sommaires, mais tout à fait favorables, et que la suite n'a fait que confirmer.

D'une situation modeste, et d'une irréprochable moralité, elle gagnait honorablement sa vie dans une maison de commerce où son travail, sa persévérance et ses capacités l'avaient fait arriver à l'un des postes les plus importants. Il y avait trois ans qu'initiée au spiritisme et introduite par une amie dans un cercle intime où l'on interrogeait la table, on s'était presque aussitôt aperçu de ses remarquables facultés « psychiques ». Depuis lors elle avait fréquenté divers groupes spirites. Sa médiumnité avait dès le début présenté le type complexe que j'ai décrit tout à l'heure, et ne s'en était jamais écartée : des visions en état de veille, accompagnées de dictées typtologiques et d'hallucinations auditives. Au point de vue de leur contenu, ces messages avaient pour la plupart porté sur des événements passés, ordinairement ignorés des personnes présentes, mais dont la réalité s'est toujours vérifiée en recourant soit aux dictionnaires historiques, soit aux traditions des familles intéressées. A ces phénomènes de rétrocognitions et d'hypermnésie s'étaient joints occasionnellement, suivant les séances et les milieux, des exhortations morales dictées par la table, en vers plus souvent qu'en prose, à l'adresse des assistants ; des consultations médicales avec prescriptions de remèdes généralement heureux ; des communications de parents ou d'amis récemment décédés ; enfin des révélations aussi fréquentes qu'invérifiables sur les *antériorités* (c'est-à-dire les existences antérieures) des assistants, lesquels, presque tous spirites convaincus, n'avaient été qu'à demi étonnés d'apprendre qu'ils étaient la réincarnation, qui de Coligny, qui de Vergniaud, qui de la princesse de Lamballe ou d'autre personnages de marque.

Il convient enfin d'ajouter que tous ces messages paraissaient plus ou

(1) *Des Indes à la Planète Mars*, p.2 et suiv.

moins liés à la présence mystérieuse d'un « esprit » répondant au nom de Léopold, qui se donnait pour le guide et le protecteur du médium.

Puis M[lle] Smith s'endormit pendant une séance chez M. Cuendet, vice-président de la Société d'études psychiques de Genève, et à partir de ce jour, les somnambulismes d'Hélène devinrent la règle. Cette tranformation dans la forme de la médiumnité amena une modification psychologique des messages. Voici comment M. Flournoy la signale : (1)

A côté des petites communications complètes en une fois, indépendantes les unes des autres et comme égrenées, qui remplissaient chez Hélène une bonne partie de chaque séance et ne différaient en rien des facultés de celles de la plupart des médiums, il s'était, dès le début, manifesté chez elle une tendance marquée à une systématisation supérieure et à un plus grand enchaînement des visions; c'est ainsi qu'à diverses reprises déjà on avait vu certaines communications se poursuivre à travers plusieurs séances, et n'arriver à leur terminaison qu'au bout de bien des semaines. Mais à l'époque où je fis la connaissance de M[lle] Smith, cette tendance à l'unité s'affirma avec plus d'éclat. On vit éclore et se développer plusieurs longs rêves somnambuliques, dont les péripéties se déroulèrent pendant des mois, puis des années, et durent encore ; sortes de romans de l'imagination subliminale, analogues à ces « histoires continues » (2) que tant de gens se racontent à eux-mêmes, et dont ils sont généralement les héros, dans leurs moments de far-niente ou d'occupations routinières qui n'offrent qu'un faible obstacle aux rêveries intérieures, constructions fantaisistes, mille fois reprises et poursuivies, rarement achevées, où la folle du logis se donne libre carrière et prend sa revanche du terne et plat terre à terre des réalités quotidiennes.

M[lle] Smith n'a pas moins de trois romans somnambuliques distincts. Si l'on y ajoute l'existence de cette seconde personnalité que j'ai déjà laissé entrevoir et qui se révèle sous le nom de Léopold dans la plupart de ses états hypnoïdes, on est en présence de quatre créations subconscientes de vaste étendue, qui ont évolué parallèlement depuis plusieurs années, se manifestant en alternances irrégulières au cours de séances différentes et souvent aussi dans la même séance. Elles ont sans doute des origines communes dans le tréfonds d'Hélène, et elles ne se sont pas développées sans s'influencer réciproquement et contracter certaines adhérences au cours du temps ; mais — à supposer même qu'il n'y faille

---

(1) *Des Indes à la Planète Mars*, p. 8.

(2) Voir sur ce sujet l'instructive enquête et la statistique de LEAROYD, *The continued story*, American journal of psychology. Tome VIII, p. 86. (Note de M. Flournoy.)

voir, en dernier ressort que les ramifications d'un seul tronc, ou les parties ébauchées d'un tout dont la synthèse s'achèvera un jour (si elle n'est déjà accomplie dans quelque couche subliminale encore inconnue) — en pratique du moins et en apparence ces constructions imaginatives présentent une indépendance relative et une diversité de contenu assez grandes pour qu'il convienne de les étudier séparément. Je me bornerai en cet instant à en donner une vue générale.

Deux de ces romans se rattachent à l'idée spirite des existences antérieures. Il a été révélé, en effet, qu'Hélène Smith a déjà vécu deux fois sur notre globe. Il y a cinq cents ans, elle était la fille d'un cheik arabe et devint, sous le nom de Simandini, l'épouse préférée d'un prince Hindou, nommé Sivrouka Nayaka, lequel aurait régné sur le Kanara et construit en 1401 la forteresse de Tchandraguiri. Au siècle dernier, elle réapparut sous les traits de l'illustre et infortunée Marie-Antoinette. Réincarnée actuellement, pour ses péchés et son perfectionnement, dans l'humble condition d'Hélène Smith, elle retrouve en certains états somnambuliques le souvenir de ses glorieux avatars de jadis, et redevient momentanément princesse Hindoue ou reine de France.

Je désignerai sous les noms de *cycle hindou* ou *oriental* et de *cycle royal* l'ensemble des manifestations automatiques relatives à ces deux antériorités.

J'appellerai de même *cycle martien* le troisième roman, dans lequel Mlle Smith, grâce aux facultés médianimiques qui sont l'apanage et la consolation de sa vie présente, a pu entrer en relation avec les gens et les choses de la planète Mars et nous en dévoiler les mystères. C'est surtout dans ce somnambulisme astronomique que se sont produits les phénomènes de Glossolalie, de fabrication et d'emploi d'une langue inédite, qui sont l'un des principaux objets de cette étude ; on verra cependant que des faits analogues se sont également présentés dans le cycle hindou.

Nous étudierons peut-être, plus tard, séparément, chacun de ces cycles ; actuellement, il nous paraît utile de donner quelques renseignements sur le personnage qui a pris le nom de Léopold et qui joue un rôle de premier ordre dans presque toutes les manifestations spirites de Mlle Smith, et même dans le courant de sa vie normale. Cédons toujours la parole à M. Flournoy, dans la crainte de mal traduire sa pensée en la résumant :

Quant à la personnalité de Léopold, elle entretient des rapport fort complexes avec les créations précédentes. D'une part elle se rattache très étroitement au cycle royal, par le fait que ce nom même de Léopold n'est qu'un pseudonyme sous lequel se dérobe en réalité le célèbre Cagliostro, qui s'était, paraît-il, éperdument épris de la reine Marie-Antoinette et qui, actuellement désincarné et flottant dans les espaces, s'est constitué l'ange

gardien en quelque sorte de Mlle Smith, depuis qu'après bien des recherches il a enfin trouvé en elle l'auguste objet de sa passion malheureuse d'il y a un siècle. D'autre part, ce rôle de protecteur et de conseiller spirituel qu'il joue auprès d'Hélène lui confère une place privilégiée dans ses somnambulismes. Il est plus ou moins mêlé à la plupart d'entre eux ; il y assiste, les surveille, et peut-être les dirige jusqu'à un certain point. C'est ainsi qu'on le voit parfois, au milieu d'une scène hindoue ou martienne, manifester sa présence et dire son mot par des mouvements caractéristiques de la main. En somme — tantôt se révèlent dans les coups frappés de la table, les tapotements d'un doigt, ou l'écriture automatique, tantôt s'incarnant complètement et parlant de sa voix propre par la bouche de Mlle Smith intransée — Léopold remplit dans les séances les fonctions multiples et variées d'esprit-guide qui donne de bons conseils relativement à la façon de traiter le médium ; de régisseur caché derrière les coulisses, surveillant le spectacle et toujours prêt à intervenir ; d'interprète bénévole toujours disposé à fournir des explications sur les scènes muettes ou peu claires ; de causeur moraliste dont les vertes semonces ne ménagent pas les vérités aux assistants ; de médecin compatissant prompt au diagnostic et versé dans la pharmacopée, etc. Sans parler des cas où, en tant que Cagliostro proprement dit, il se montre aux regards somnambuliques de Marie-Antoinette ressuscitée et lui donne la réplique en hallucinations auditives. Ce n'est pas tout encore, et il faudrait, pour être complet, examiner aussi les rapports personnels et privés de Mlle Smith avec son invisible protecteur. Car elle invoque et questionne souvent Léopold en son particulier, et s'il reste parfois de longues semaines sans lui donner signe de vie, à d'autres moments il lui répond par des voix ou des visions, qui la surprennent en pleine veille, au cours de ses occupations : Il lui prodigue tour à tour les conseils matériels ou moraux, les avertissements utiles, les encouragements et les consolations dont elle a besoin.

Quelle est la nature réelle de cet être psychologique ? Est-ce un esprit ou un état second de Mlle Smith ? Tel est le problème qu'il s'agit de résoudre avec les documents qui sont soumis à notre examen. M. Flournoy n'hésite pas une minute, il ne voit dans ce personnage qu'une individualité factice, rien autre chose qu'une sous-personnalité d'Hélène Smith, et il fait observer que pas un de ses critiques n'a osé attaquer son interprétation. Voici en quel termes victorieux il fait cette constatation : (1)

La plupart de mes critiques du camp spirito-occultiste ont jugé plus avisé d'éluder la question. — M. Delanne n'en dit rien. — M. de Rochas imite de Delanne le silence prudent et ne nomme pas même Léopold. —

(1) *Archives de Psychologie de la Suisse Romande. Somnambulisme avec glossolalie*, p. 118.

M. le Dr Gyel n'ose pas se prononcer ; après avoir très fidèlement résumé mon opinion et quelques-unes des preuves à l'appui, il se borne à dire que tout ce raisonnement « longuement et très logiquement construit » n'entraîne pas la conviction... de ceux qui sont déjà par ailleurs convaincus du spiritisme ; mais il n'avance aucun argument précis pour l'hypothèse spirite, ni aucune objection péremptoire contre l'hypothèse « subconscientielle », appliquée à ce personnage somnambulique. — La société d'Etudes Psychiques de Genève consacre à Léopold un chapitre entier, mais tellement entortillé que je n'ai pas réussi à en dégager une idée nette : L'auteur anonyme d'*Autour* se livre à toutes les digressions possibles plutôt que de déclarer franchement s'il accepte la genèse psychologique du dit Léopold retracée dans *Des Indes,* ou s'il persiste à tenir ce personnage pour un être réel, objectif et indépendant de Mlle Smith. Sans doute il incline plutôt vers cette seconde opinion, et voudrait bien transformer en « irréductible » le dualisme apparent qui éclate entre Léopold et son médium ; mais comme il se borne à répéter les descriptions — en passant soigneusement sous silence les explications — que j'ai données de ce phénomène, cela ne contribue guère à élucider le problème.

Ne voulant pas encourir les mêmes reproches et au risque de retarder encore la discussion, nous croyons indispensable de reproduire intégralement l'argumentation de M. Flournoy sur la vraie nature de Léopold. La voici : (1)

Je rappelle brièvement que le soi-disant esprit-guide de Mlle Smith est une formation hypnoïde de nature et d'origine essentiellement psycho-sexuelles, dont le premier début nettement connu remonte à une frayeur de la dixième année. — Il est cependant à présumer que les germes initiaux de ce processus datent d'encore plus haut, et divers incidents de l'enfance d'Hélène, qui ont impressionné ses parents et dont ils conservèrent un très vif souvenir, viennent à l'appui de cette supposition. C'est ainsi qu'à l'âge de deux ou trois ans, la petite Hélène, parlant tout juste, se promenait un jour avec sa bonne, quand vint à passer un monsieur inconnu ; il s'arrêta, stupéfait, devant la fillette et dit à la bonne : « A qui appartient cette superbe petite ? » Puis il s'informa de la profession de ses parents et demanda : « Est-ce qu'ils sont des créoles ? » La bonne ayant répondu que non, il s'approcha d'Hélène et lui dit : « Mais, ma bonne petite, ta maman a oublié de te faire des yeux ! » voulant dire par là qu'elle avait des yeux d'ange. L'enfant toute surprise de ce qu'on lui disait qu'elle n'avait pas d'yeux, regarde sa bonne avec effarement, considérant tour à tour et fort longtemps le monsieur et la bonne. Cette dernière fut tellement frappée de cette scène, qu'elle s'empressa de la

(1) *Archiv. de psych. de la Suisse Romande.* p. 119.

raconter à Mme Smith, de la bouche de qui M. Lemaître a récemment recueilli l'anecdote. Il est clair que des compliments ou épisodes singuliers de ce genre — qui ont bien pu se réitérer, étant donné le regard en effet très profond et la remarquable physionomie d'Hélène — ont dû chez une nature, héréditairement prédisposée, contribuer à préparer le terrain pour les rêveries subconscientes et les dédoublements d'un âge plus avancé ; car, même sans avoir directement trait aux fonctions du sexe, les incidents qui ramènent violemment l'attention de l'individu sur lui-même et où il se sent tout à coup le point de mire, l'objet des appréciations d'autrui, constituent presque inévitablement une secousse émotive d'une acuité pénétrante dont les vibrations à travers les diverses formes de la pudeur ou des instincts sociaux, s'irradient jusque dans la sphère psycho-sexuelle, alors même que celle-ci semble totalement endormie et attendra de longues années encore avant de se révéler à la personnalité consciente.

Observons, en passant, qu'il faut avoir la riche imagination d'un psychologue pour aller chercher dans cet épisode l'origine des rêveries de Mlle Smith. La remarque bizarre d'un passant : Que sa mère « avait oublié de lui faire des yeux ! » ne pouvait guère influencer un bébé de deux ou trois ans et déterminer en lui « une secousse émotive d'une acuité pénétrante » et encore moins s'irradier dans une « sphère psycho-sexuelle » qui n'était pas encore formée. Poursuivons :

Je rappelle aussi que sous sa forme actuelle très complexe et personnalisée, le protecteur spirituel de Mlle Smith n'est pas né d'un seul coup, mais qu'il résulte d'un développement et d'un enrichissement progressifs, où l'initiation d'Hélène au Spiritisme et sa pratique des exercices médianimiques ont été de tout puissants adjuvants. C'est peu à peu que Léopold a revêtu par suggestion le rôle de Cagliostro ; et que, élargissant sa sphère d'action bien au-delà du champ spécial où il avait pris naissance, il en est venu à embrasser toute une catégorie de préoccupations intimes ou d'arrière-pensées d'Hélène dans les domaines les plus divers, moraux, religieux, sociaux, aussi bien que dans l'ordre des fonctions organiques. Dans ces attributions variées, il lui est néanmoins resté, de ses origines premières, un caractère général d'arrêt, de prohibition, de réserve. Sa sollicitude pour sa protégée a quelque chose de timoré ; il la retient sur le chemin des imprudences ; il l'exhorte à la résignation dans les difficultés de la vie, au pardon vis-à-vis des gens à qui elle a des raisons réelles ou imaginaires d'en vouloir, à une mysticité contemplative plutôt qu'à l'action ; il lui a fait refuser toutes les demandes en mariage dont elle a été l'objet (pas moins de quatre depuis près d'un an), parce que, dit-il, celui qui lui est destiné n'a pas encore paru ; il s'est montré inquiet et préoccupé de son changement de fortune, de son voyage à Paris, etc.

Il synthétise en un mot toute une série d'inhibitions instinctives, de sages réflexions, d'hésitations latentes qui ne seraient sans doute qu'obscurément et insuffisamment senties par la personnalité ordinaire, sans le renforcement hallucinatoire qu'il leur communique à certains moments. Léopold n'a, en tout cas, rien du surhomme de Nietsche, et en dépit de sa grosse voix et de ses airs terribles dans les séances d'incarnation, il trahit un caractère plus féminin qu'on ne s'y attendrait de la part de feu Cagliostro, lequel, de son vivant, ne paraît pas avoir été précisément un scrupuleux.

Pour ne pas compliquer cette étude, laissons momentanément de côté la question de l'identité de Léopold et bornons-nous à rechercher s'il possède oui ou non une individualité distincte de celle de Mlle Smith. M. Flournoy nous dit actuellement que ce protecteur n'est pas né d'un seul coup et qu'il doit son développement progressif aux exercices médianimiques d'Hélène. Cette affirmation ne paraît pas concorder avec ce qu'il nous apprend de la première intervention de Léopold dans la vie de Mlle Smith. Bien avant que celle-ci ne s'occupât de Spiritisme, son guide exerçait sur elle sa protection judicieuse et se manifestait déjà avec ce même caractère de préservation, qu'il a conservé depuis lors. En voici la preuve : (1)

Vers l'âge de 17 ou 18 ans, Hélène revint un soir, portant une belle gerbe de fleurs. Pendant les dernières minutes du trajet, elle entendit derrière elle un singulier cri d'oiseau qui lui semblait la mettre en garde contre quelque danger, en sorte qu'elle hâta le pas sans se retourner. Arrivée à la maison, le cri la poursuivit encore dans sa chambre, sans qu'elle réussît à voir l'animal qui le poussait. Elle se coucha fatiguée, et au milieu de la nuit se réveilla pleine d'angoisse, mais ne pouvant crier. A ce moment, elle se sentit délicatement soulevée par derrière, *avec le coussin sur lequel elle reposait* (2), comme par deux mains amies, ce qui lui permit de retrouver son souffle et d'appeler sa mère ; celle-ci accourut la réconforter, puis emporta les fleurs, trop odorantes, hors de la chambre. Léopold, récemment interrogé, pendant un somnambulisme d'Hélène, sur cet incident remontant à tant d'années en arrière, en a le souvenir très net et m'en donne l'explication suivante: il n'y a pas eu de cri d'oiseau réel, mais c'est lui, Léopold, qui a fait entendre à Hélène une sorte de sifflement afin d'attirer son attention sur le danger que présentait la gerbe de fleurs, où se trouvaient beaucoup de citronelles au violent parfum ; malheureusement Hélène ne comprit pas et garda le bouquet dans sa chambre. Il ajoute que s'il ne lui a pas donné un avertissement plus clair et plus intelligible, c'est

(1) Flournoy. *Des Indes à la Planète Mars*. p. 20.
(2) C'est nous qui soulignons.

qu'à ce moment-là cela lui était impossible ; ce sifflement qu'Hélène a pris pour un cri d'oiseau, était tout ce qu'il pouvait faire. C'est de nouveau lui qui est intervenu à l'instant de son malaise nocturne et l'a soulevée pour lui permettre d'appeler au secours.

Voici maintenant l'explication « psychologique » de M. Flournoy :

Je n'ai aucune raison de douter de l'exactitude générale tant du récit d'Hélène et de sa mère que de l'explication (ignorée de ces dames) récemment fournie par Léopold. L'incident rentre dans la catégorie des cas bien connus où un danger quelconque non soupçonné de la personnalité ordinaire, mais subconsciemment aperçu ou pressenti, se trouve conjuré grâce à une hallucination préservative, soit sensorielle (comme ici le cri de l'oiseau), soit motrice (comme le soulèvement du corps). La conscience subliminale n'arrive pas toujours à produire un message net ; dans le cas présent, l'automatisme auditif est resté à l'état d'hallucination élémentaire, de simple sifflement, sans pouvoir se préciser en hallucination verbale distincte. Son sens général d'avertissement a cependant été compris d'Hélène, grâce au sentiment confus du danger qu'elle éprouva en même temps. Toutefois, ce sentiment confus, qui lui a fait presser le pas, ne me semble point devoir être considéré comme le résultat du sifflement entendu, mais bien plutôt comme un phénomène parallèle : la vue ou l'odeur des citronelles qu'elle portait, sans attirer son attention réfléchie, ont néanmoins suscité obscurément en elle la notion du mal que ces fleurs pourraient lui faire, et cette notion a affecté sa claire conscience sous la double forme d'une vague émotion de danger, et d'une traduction verbo-auditive qui n'a pas réussi à se formuler explicitement.

Et voilà pourquoi votre fille est muette ! On accuse parfois les spirites de se payer de mauvaises raisons, mais que dire alors des psychologues, lorsqu'ils nous servent des explications dans le goût de celles que l'on vient de lire ? Nous ne sommes pas curieux, mais nous voudrions bien voir une personnalité subliminale soulever un coussin ! Lorsqu'on nous aura fait comprendre comment un état de conscience peut agir sur un objet matériel, extérieur au corps du médium, nous pourrons commencer à prendre au sérieux les exploits de la subconscience ; mais jusque là, il nous sera permis de conserver notre croyance à l'intervention des esprits lorsqu'elle se traduit, comme c'est ici le cas, par des phénomènes objectifs. La présence et l'action du guide de Mlle Smith a donc précédé de bien longtemps sa connaissance du spiritisme, et il n'est pas exact de prétendre que c'est la médiumnité qui a développé cette végétation hypnoïde. D'ailleurs Léopold s'est manifesté visiblement à diffé-

rentes reprises, comme il appert de la citation suivante, qui fait suite immédiatement à la précédente :

Dans plusieurs circonstances de nature à occasionner une forte secousse émotionnelle, et surtout lorsque la sphère psychique des sentiments de pudeur se trouvait spécialement en jeu, Hélène a eu l'hallucination visuelle d'un homme vêtu d'une longue robe brune avec une croix blanche sur la poitrine, à la manière d'un moine, qui s'est porté à son secours et l'a accompagnée, sans rien lui dire, pendant un temps plus ou moins long. Ce protecteur inconnu, toujours silencieux, n'était autre que Léopold lui-même, d'après les affirmations ultérieures de ce dernier.

Bien entendu, M. Flournoy ne voit dans ces apparitions que des hallucinations, mais c'est une simple appréciation de sa part qui ne s'appuie sur aucune démonstration et qui n'a d'autre valeur que celle d'une conjecture. Nous, spirites, qui avons photographié des esprits morts depuis longtemps, nous admettons pleinement la possibilité de ces apparitions, et dans le cas de Mlle Smith, le rôle tutélaire joué par ce guide, nous confirme dans la pensée qu'il est un être réel, différent d'Hélène, qui a pris pour mission de la protéger. Lorsque son action s'étend jusqu'à soulever le médium *avec le coussin qui le supporte,* nous nous sentons affirmés dans notre conviction spirite qui nous paraît, dans ce cas, plus claire, plus logique et plus compréhensible que toutes les interventions subliminales.

L'étude détaillée des séances où Léopold se manifeste nous conduira de plus en plus vers cette conclusion, que nous avons déjà formulée, que pour nier l'existence et l'action des esprits dans les phénomènes observés avec Mlle Smith, il faut tout le parti-pris dont M. Flournoy fait preuve dans les nombreuses pages qu'il a consacrées à l'exposé de ces curieuses manifestations.

(*A suivre*).

GABRIEL DELANNE.

Une enquête sur l'Au-Delà

Depuis cinquante ans, mettons cinquante-trois pour plus d'exactitude, le spiritisme et à sa suite l'occultisme et la théosophie sont venus éveiller dans les quatre — ou cinq — parties de notre monde

sublunaire des milliers, des millions de cerveaux demeurés engourdis dans leurs habitudes traditionnelles et révolutionner leur conception de la vie et de son but. Ce qui devait s'en suivre est arrivé. Les questions ont succédé aux questions, les recherches aux recherches ; les *X* à trouver et les inconnues à découvrir ont enfanté d'innombrables discussions, des milliers de volumes, de brochures et quelques centaines de Revues consacrées à l'étude de ces questions dont la solution ne paraissait guère plus préoccuper, il y a un demi-siècle, les habitants de notre globe terraqué que ceux de la Voie lactée.

Il faut décidément que la chose ait fait quelque bruit et continue à prendre de l'importance puisque le *Matin*, le journal le mieux informé, à l'affût de toutes les nouvelles et les captant quotidiennement du ponant au couchant par fils électriques et autres, vient de s'en apercevoir et s'empresse d'en faire part à ses cinq ou six cent mille lecteurs.

Comme par ce temps de concurrence effrénée, un peu de réclame n'est pas défendu, *ran tan plan, ran tan plan* ! il a lancé une annonce, fort bien tournée du reste, pour prévenir les amateurs qu'il va se mettre à l'œuvre en vue de faire la lumière « sur un des plus hauts problèmes humains », *id est* sur la façon dont les choses se passent dans l'*Au-Delà*. Et la lumière se fera, du moins, le *Matin* « l'espère ».

Il a donc délégué à cette œuvre supérieure un spécialiste ès-matières absconses, M. Jules Bois, qui aussitôt a allumé sa lanterne et commencé ses fouilles dans les arcanes psychiques de ce monde-ci et de l'autre. On ne pouvait faire un meilleur choix. M. Jules Bois est né enquêteur, pourvu de toutes les qualités requises pour scruter dans ses derniers recoins le double domaine qu'il doit explorer — Du moins le *Matin* l'espère — Il a poussé déjà pas mal de pointes en ces régions mal explorées jusqu'à lui, et jusques au Gange et au Brahmapoutre, si je suis bien informé.

Et, ce qui ne nuit pas d'ailleurs en tel office, il a le coup d'œil prompt, le verbe abondant et pittoresque, le tour de plume aussi alerte qu'élégant et au besoin le mot pour rire. Bref, ce serait le phénix des enquêteurs et rapporteurs, s'il n'avait pas de fois à autres de légères éclipses de mémoire dont il ne paraît pas se douter

et quelques idées préconçues dont il se doute bien, mais qu'il ne semble pas pressé d'avouer. Nous verrons.

Comme il faut de l'ordre dans une enquête, une enquête sur l'Au-Delà surtout, M. J. Bois a sagement divisé en chapitres la relation de ses recherches et découvertes, ce dont ses lecteurs ne peuvent que lui savoir gré, les novices en particulier. Tout le monde n'est pas né avec le fil d'Ariane en main.

Il consacre son premier chapitre, qui n'est pas un des moins amusants, à nous apprendre qu'il a découvert en Belgique — où il a bu d'excellente bière — le village de Poulseur dont bonne partie de la population est brouillée avec son curé et l'abracadabra de sa dogmatique. Les mômeries théâtrales du catholicisme ne lui disant plus rien, elle s'est constituée en une sorte de confrérie spirite avec maison de prière et d'évocation, construite à frais communs, où ces nouveaux fidèles viennent s'entre-réconforter dans les épreuves de leur vie de dur labeur ici-bas et échanger des espérances en vue de celle qui doit venir après.

En somme, une association de braves gens, de cœurs simples, de consciences droites s'encourageant mutuellement à retourner, par la voie qu'a tracée Allan Kardec, au christianisme primitif, à celui de Jésus, ce qui ne laisse pas que d'avoir un côté touchant au milieu de nos bacchanales et arlequinades de tout genre, et ce qui permet à M. Bois de nous brosser un petit tableau qui ne manque pas d'agréments.

Très bien, mais peut-être est-il permis de douter que la *mousse* de la bière belge et le petit tableau aident beaucoup à faire « la lumière sur un des plus hauts problèmes humains. »

Après tout, ce premier chapitre a pu n'être pour notre enquêteur qu'une façon de se mettre en train, ce qui n'est pas défendu en matière d'enquête. Passons au chapitre suivant, il nous fera sans doute quelque lumière qui sera la bienvenue.

Et donc M. Bois nous transporte de Poulseur au milieu d'un banquet où une réunion de doctes hypnologistes, après avoir fait honneur au potage, au rôti et aux friandises qui l'ont suivi, en sont à sabler philosophiquement le champagne — excellente préparation à une causerie « sur l'immortalité de l'âme ». Telle est du moins l'opinion de M. Bois qui la tient d'Ernest Renan, lequel s'y connaissait.

Excellente, il faut le croire, puisque le président du banquet, messire Edgard Bérillon, docteur diplômé et célèbre virtuose en hypnotisme et suggestion, approuve chaudement l'enquête et l'enquêteur sur l'Au-Delà et, en manière de toast, lance une diatribe d'une superbe envolée sur les badauds spirites et autres gobeurs de fantômes qui recommencent les sabbats du moyen-âge et veulent resssusciter les croyances à l'âme — que, « *pour sa part, il n'a jamais vue.* »

Si j'étais si peu que peu diplômé es-sciences quelconques, je prendrais la liberté de poser au savant docteur une simple question : Quand il suggestionne un de ses sujets, a-t-il jamais vu sa propre volonté entrant en action pour produire les résultats qu'elle obtient ? Tandis qu'il débitait ses turlutaines antispirites, voyait-il cette volonté et subsidiairement l'agent fluidique qu'elle envoyait de son cerveau à sa langue et qui la faisait si curieusement jacasser ? Bref, s'il est camus et myope, (ce que j'ignore) incapable d'apercevoir le bout de son nez, comment se peut-il croire propriétaire d'un appendice nasal... avant de se moucher ? Dame, soyons logiques.

Il est juste d'ajouter que M. Bois, au risque d'aller à l'encontre des us observés généralement en pareille solennité, déclare ne partager que sous réserve l'opinion de l'étonnant docteur-président. A son avis, si aujourd'hui l'âme, ses virtualités et les phénomènes spirites sont généralement mal vus de la science officielle et « sévèrement soupçonnés », ne peut-il se faire que, peu à peu entrant dans le domaine des vérités acquises, elles s'y fassent une place incontestée, incontestable ? Qui sait ? Qui peut dire ? Tout est possible, on ne peut répondre de rien. A preuve la terre qui jadis était plate comme un damier, et qui est aujourd'hui ronde comme une pomme.

Ainsi opine prudemment M. Bois, à quoi je n'ai rien à dire. Je n'ai pas la prétention de connaître ses idées de derrière la tête, toutefois, en le suivant dans ses investigations fantaisistes, je suis tenté de croire — je lui en fais mes excuses — qu'il est plus pressé de festonner de la copie que de faire de la lumière sur le plus haut problème humain. Chemin faisant, sa plume s'accroche si bénévolement à tous les menus que d'aventure elle rencontre, qu'il m'est

difficile de ne pas penser que la volonté de l'enquêteur du *Matin* n'y soit pas pour quelque chose.

Un autre indice me rend problématique le résultat qu'il poursuit, le but qu'il vise. Dès le début, il laisse plus qu'entrevoir que le Spiritisme, qui doit pour la grande part faire l'objet de ses recherches, ne lui inspire que fort peu de confiance et une médiocre sympathie. Je ne lui en fais pas un reproche; les sentiments non plus que la foi ne se commandent pas.

N'importe, il doit s'avouer *in petto* que le spiritisme a du bon, puisqu'aussi bien il l'aide à tirer une première mouture dans le *Matin* en attendant la seconde qu'il tirera en in-douze ou en in-dix-huit, de concert avec son éditeur... je présume.

En attendant, le grand public est, par lui, prévenu que, en matière de spiritisme, il n'y a pas d'illusion à se faire quand on se précautionne d'une bonne paire de lunettes. « Aucun savant *authentique* même spiritualiste, n'est spirite, théosophe ou occultiste ». Aucun, c'est clair, c'est décisif, c'est catégorique; aucun! « Ces églises dissidentes (spirites) vivent d'idées préconçues, ont des dogmes qui forcément influencent leurs expériences ». Les deux affirmations se complètent sans la moindre hésitation, aussi indubitables l'une que l'autre.

Ici pourtant, je me permettrai de faire observer à notre brillant enquêteur qu'avant de lâcher tout de go ses affirmations, il n'eut peut-être pas mal fait de tourner deux ou trois fois sa plume dans son encrier. Cela lui aurait donné le temps de la réflexion et il nous eût, au préalable, communiqué le signalement auquel se peuvent reconnaître les savants authentiques, le grand public, que je sache, n'étant pas bien fixé sur ce point. Au fait, à quoi se reconnaissent-ils? Portent-ils médailles ou décorations spéciales? Sont-ils estampillés, brevetés avec ou sans garantie du gouvernement? Passent-ils avec approbation et certificats officiels leurs veilles à ruminer de la philosophie, triturer de l'histoire, mensurer les espaces stellaires ou à malaxer les éléments terrestres pour en classer et domestiquer les puissances cachées? Sont-ils ou non de la superlative catégorie, dont fait partie son *ex* et curieux président d'agape hypnologique?

Voilà ce que le grand public ne serait pas fâché de savoir, j'imagine; car enfin il a existé et il existe, de par le monde, un certain

nombre de savants, universellement bien notés, qui après recherches, études, expériences renouvelées, multipliées, reconnaissent, déclarent et soutiennent *mordicus* que le spiritisme n'est rien moins que de l'illusionnisme. La parole de ces savants fait autorité dans leurs domaines respectifs, mais, paraît-il, cela ne suffit pas comme garantie de leur authenticité.

Ainsi pense M. Bois ; il fait mieux, il affirme que l'authenticité est la condition *sine quà non* sans laquelle un savant ne saurait congrûment disserter sur le spiritisme. Eh ! mais pour être si affirmatif, serait ce donc que M. Bois lui-même ferait partie de l'auguste confrérie des *authentiques* ? Peut-être oui, peut-être non ; il ne nous a pas produit son brevet. (V. *Enquête*, ch. VII).

S'il faut en croire aussi notre enquêteur, « les églises spirites (donc les spirites) vivent d'idées préconçues, ont des dogmes qui influencent leurs expériences ». D'où il suit que les dogmes (mettons les croyances) ont précédé les faits et les expériences subséquentes, et ne sont que des fruits de provenance cérébro-spontanée. J'avais toujours cru le contraire, ayant pour cela, me semble-t-il, d'assez bonnes raisons, par exemple l'histoire de la famille Fox que des faits absolument inattendus viennent surprendre et troubler dans son ignorance et sa quiétude.

Ces faits jusque là inobservés persistent et se diversifient dans leur production. On s'en étonne, on en cherche l'explication, chacun s'en mêle, voire des hommes de science, et de déductions en déductions, la doctrine spirite se constitue et s'affirme en ses premières données.

Où et comment trouver ici, dans cette brave famille Fox, avant la production des faits, l'idée de fabriquer d'avance des dogmes pour expliquer, justifier ces mêmes faits qui de prime abord déroutent toutes ses conceptions et celles de bien d'autres ?

Le spiritisme traverse l'océan et aborde en France, où il est accueilli par un éclat de rire de nos gros bonnets de l'Institut et par les turlupinades de nos grands et petits journaux. Quoi qu'il en soit, la danse des guéridons devient à la mode et il advient que quelques-uns de ces guéridons apprennent à leurs propriétaires des choses étonnantes.

Un homme d'un esprit large, calme, lucide et par dessus tout observateur se rencontre que ces faits intéressent. Il se met à les

étudier, recueille une foule d'observations à la suite d'une foule d'expériences, hésite à les publier et finalement, sur l'invitation pressante de quelques amis et coopérateurs, s'y décide. De là, une théorie, un premier traité sur le Spiritisme, *Le Livre des Esprits* bientôt traduit dans toutes les langues et aujourd'hui circulant en France à sa 39e ou 40e édition. Je souhaite ce même succès à l'*Enquête* de M. Bois.

En attendant, il devrait bien nous apprendre à quelle source la famille Fox et Allan Kardec avaient puisé leurs idées préconçues sur des faits inédits jusque-là, tout au moins relégués depuis dix-huit siècles dans les catacombes de l'histoire. Je ne sache pas qu'avant ces faits il ait été plus question de spiritisme sur notre boule terraquée, que d'expériences hypnotiques dans la lune.

Des idées préconçues, oui, certes, plus d'un chercheur, et non des moindres, en ont eu, et des mieux enracinées, avant d'opérer, non pas en faveur, mais à l'encontre de la doctrine spirite, en tête desquels et l'un des premiers, se présente Russel Wallace. Bravement et à tout risque de sa renommée de savant *authentique*, sans se soucier de ce qu'en penseront ses confrères de la *Société Royale*, ne déclare-t-il pas qu'il est resté un matérialiste endurci, jusqu'au jour où, sous la *contrainte* d'une succession de faits, il dut, de fond en comble, renouveler son bagage philosophique et confesser sa foi spirite.

Bon nombre d'autres savants, assez bien cotés aussi, seraient à citer, dont la conversion au spiritisme n'a eu lieu que sous la pression des faits et qui avouent ne s'être rendus à la logique et à l'évidence qu'après avoir longtemps bataillé avec eux-mêmes avant de se résoudre à abjurer leurs préventions. Mais l'historique de ces conversions nous mènerait peut-être un peu loin. Abrégeons.

Pourtant je suis tenté ici de toucher, à M. Bois, au sujet des idées préconçues, deux mots d'un de mes amis intimes. Il y a quelque quarante-cinq ans, cet ami intime, *le plus intime*, entendant parler de tous côtés des tables tournantes et des étonnantes confidences qu'on en obtenait, voulut tenter l'aventure et s'y reprit à plusieurs fois.

Il manquait, paraît-il, des grâces d'état. Il n'obtint que quelques menus craquements pour toute réponse à ses questions, pas le plus petit mot, pas un iota. La cause était pour lui entendue et comme

la mode était alors de turlupiner le spiritisme et les spirites dans les grands et petits journaux, mon ami turlupina plus ou moins spirituellement les facétieux guéridons et leurs consultants dans sa feuille départementale. Il en fait aujourd'hui son *meà culpà* et voici pourquoi : Depuis, durant quinze ans, il avait oublié les spirites et leur évocations et ne s'en préoccupait pas plus que des habitants de Sirius, lorsque un beau jour, des faits, absolument inattendus, vinrent éveiller, forcer, par leur multiplicité et leur étrangeté, son attention.

Parmi ces faits, quelques-uns ne pouvaient s'expliquer que par la présence et l'action d'agents invisibles, mais intelligents et agissant *intentionnellement*. Depuis lors, c'est-à-dire depuis trente ans, plus j'examine ces faits caractéristiques en tenant compte des procédés nouvellement imaginés — mettons découverts — pour réduire à zéro l'action des Esprits, inconscience, subconscience, conscience subliminale, hallucination, magnétisme animal ou autre, transmission de pensée ou de force terrienne, plus je les trouve réfractaires à toute autre explication qu'à l'explication spirite — à moins d'être de l'école Berillon, où la logique se manipule avec une dextérité qu'on ne saurait trop admirer.

Je m'abstiens d'entrer dans le détail — en avouant, puisqu'il faut finir par là, que cet ami intime c'était moi-même — je m'abstiens, dis-je, sachant d'avance que mon témoignage n'est pas de recette pour M. Bois, dès lors que je ne puis ni peu ni prou être couché sur sa liste de savants authentiques.

Justice à rendre au zèle de l'enquêteur, il ne veut rien négliger pour recueillir tous les rayons lumineux épars sur sa route, et il tient à ce que le *Matin* et le grand public en soient édifiés. Aussi l'occasion s'offrant à lui de s'enquérir de ce qu'on pense du Spiritisme au Vatican, il n'a garde de la manquer. Pour être des mieux renseignés, il s'adresse à Mrg Battendier dont les bas violets lui inspirent toute confiance.

Naturellement, Monseigneur lui révèle que le Spiritisme, au point de vue doctrinal, est en fort mauvaise posture à Rome où l'on n'y reconnaît « qu'une vieille hérésie ou plutôt la renaissance de vieilles hérésies » pour la perdition des âmes (Chap. V). Quant aux phénomènes, la Chambre apostolique ne s'est pas encore prononcée. Elle attend que l'examen et le triage en soient faits par des

savants — authentiques, cela va de soi — ayant donné son *placet* ou son *veto* à ces phénomènes, selon leur nature physique, psychique ou diabolique.

Que ne s'adressait-il, notre zélé enquêteur, tout bonnement à son curé qui l'aurait, à coup sûr, aussi richement documenté en lui apprenant que le spiritisme est une des *têtes de turcs* sur lesquelles, dans leurs sermons, tous nos vicaires de paroisse se font un devoir sacré de décharger leurs malédictions, toutes les foudres de leur éloquence et, ma foi, que ne pouvant rôtir les nouveaux hérétiques, ils dédommagent leur seigneur Jéhova en faisant des auto-da-fé avec les livres et brochures spirites qu'ils ont su chiper à leurs paroissiens.

Mais voilà, M. Bois a préféré un monseigneur..... authentique à son curé. Il est vrai qu'il avait pour cela une raison majeure : une paire de bas violets doit nécessairement faire meilleur effet dans une enquête qu'une simple paire de bas noirs. Quand on vise un but supérieur, il faut se garder de rien négliger.

Ici encore, je cherche quelles lumières il a recueillies de Monseigneur Battendier, je ne trouve pas. Je souhaite que le grand public soit plus heureux que moi. Toutefois et faute de mieux, monseigneur a cru bon de lui apprendre que le spiritisme gagne la meilleure partie du terrain que, de jour en jour, perd le catholicisme, le gagne en ensorcelant les âmes, traduction libre : en les ramenant à la pure doctrine évangélique obscurcie et dénaturée par la théologie catholique et romaine. L'aveu échappé d'une bouche épiscopale est bon à noter et à retenir. Mais, à vrai dire, je doute que la Chambre apostolique en sache gré au seigneur Battendier et ne lui donne pas, dans la coulisse, sur les doigts, pour n'avoir pas su retenir sa langue.

(A suivre) T. TONOEPH.

Eusapia Paladino

à Gênes, en juin 1901

SÉANCE PARTICULIÈRE

par

M. Ernesto Bozzano.

Articles publiés dans le Secolo XIX de Gênes, du 21 au 25 juin 1901.

En plus des séances dont le professeur Porro a publié une relation exacte, plusieurs membres du Circolo Minerva ont eu quelques réunions particulières avec Eusapia Paladino ; la direction du Secolo XIX, voyant l'intérêt du public pour les articles déjà parus, a demandé à M. Ernest Bozzano de vouloir bien donner un compte-rendu des faits auxquels il a assisté : c'est une description scrupuleuse des phénomènes.

« Pour des raisons faciles à comprendre, je tairai le nom des personnes composant notre petit groupe de famille : plusieurs d'entre elles sont, du reste, bien connues de la direction du journal.

La séance fut improvisée dans la salle à manger d'une maison particulière, sans préparatifs d'aucune sorte : nous étions autour d'une petite table rectangulaire à quatre pieds : Eusapia à l'une des extrémités, moi-même à sa droite ; puis Mlle R. ; à l'autre extrémité le jeune P. ; puis M. et Mme A., les maîtres de la maison. Eusapia avait Mme A. à sa gauche et moi à sa droite.

Etant donné l'espace restreint dans lequel nous étions assis, ma chaise appuyait contre la table à manger en bois de chêne, meuble massif et très pesant. Nous nous trouvions en demi-lumière ; bientôt les coups se firent entendre, dans la table, faibles d'abord puis plus forts, répondant intelligemment à nos demandes ou rhytmant des airs.

Cinq coups frappés demandèrent moins de lumière ; le gaz fut baissé, mais la salle resta suffisamment éclairée par une bougie allumée dans l'antichambre.

Bientôt la grande table commença à s'agiter, et fut traînée bruyamment à l'angle extrême de la pièce. L'intention de l'agent

occulte était d'avoir plus d'espace; le tapis qui recouvrait la grande table fut apporté sur la nôtre et recouvrait complètement nos mains, ce qui était désagréable à cause de la chaleur, mais *John* ne nous permit pas de l'enlever, disant l'avoir transporté intentionnellement afin de mieux recueillir et condenser les fluides extériorisés.

Une main énorme et forte se pose ouverte sur mes épaules; c'est celle de *John* ; elle est tellement grande qu'elle va d'une épaule à l'autre : puis elle me bat sur l'humérus et me caresse ensuite le visage.

On me tire violemment ma chaise, en cherchant à me l'enlever : j'essaie de résister, mais Eusapia me dissuade de le faire. Je la laisse enlever. Sept coups demandent la lumière, et l'on trouve ma chaise étendue sur la table à manger. Je la reprends et nous faisons la demi-obscurité. La table se transporte avec facilité à gauche, de sorte que je me trouve juste en face de la porte éclairée. Peu après, une grosse tête se montre dans l'espace éclairé, puis rentre rapidement, et cela à plusieurs reprises ; elle est très près de moi, et je distingue nettement le profil au nez aquilin accentué, à la barbe en pointe.

Elle était si près de moi qu'Eusapia et moi pouvions seuls la voir.

On serre les mains de M. et Mme F. A. ; à chaque instant, je me sens touché aux jambes, aux genoux, aux flancs : je suis caressé délicatement au visage; des coups joyeux sont faappés sur mon épaule, une main me tire délicatement la barbe, une autre me prend doucement le nez.

Ce sont des mains différentes qui agissent, ou très grandes, ou moyennes, féminines ou d'enfants. Je fais l'observation que pas une ne m'a encore donné de poignée de main; aussitôt deux grosses mains descendent de haut, me saisissent la main droite et l'élèvent, me la secouant à la désarticuler ; puis on veut la baisser : j'essaie de résister pour mesurer la force musculaire de l'agent occulte; mais toutes mes forces doivent céder devant l'étreinte puissante qui me fait plier le bras.

Une autre main fouille les basques de mon habit; je n'avais dans la poche gauche que mon portefeuille et un petit nécessaire

de toilette. Presque aussitôt, M. F. A. déclare qu'on lui remet un objet qui se trouve être mon nécessaire.

Ensuite j'entends près de mon oreille de petits coups secs et métalliques que je ne puis définir ; pour me faire comprendre, l'agent occulte me prend la barbe d'une main, et de l'autre tenant toujours l'objet métallique en mouvement, me l'approche du menton ; je me rends compte alors que ce sont les ciseaux de mon nécessaire avec lesquels on me coupe une mèche de ma barbe. Je déclare avoir compris, et John me frappe joyeusement sur l'épaule. Ensuite il frôle doucement le visage de M. F. A. avec les ciseaux qu'il remet dans la poche où est mon mouchoir.

Une pause, et nous entendons ouvrir le piano qui est derrière le médium à une distance d'environ 1 mètre 20. Une main mystérieuse commence un motif mélancolique, solennel, avec des interruptions, comme un air oublié depuis longtemps. Cela dure quelques minutes, et se termine brusquement par un arpège sur tout le clavier.

L'agent occulte demande l'obscurité complète : on ferme la porte de l'antichambre, et nous ne sommes plus éclairés que par la fenêtre qui laisse pénétrer une lueur suffisante pour que l'on puisse distinguer nettement un profil qui se détacherait sur ce fond.

La table décrit un quart de tour sur elle-même, nous obligeant à la suivre, de sorte que je me trouve juste en face de l'endroit éclairé, ce dont je remercie *John*, je restais, avant tout, préoccupé de contrôler le médium, maintenant ma position de côté par rapport à la fenêtre, mais alors deux fortes mains me prennent par les épaules, m'obligeant à tourner le corps et la tête vers la fenêtre : je comprends qu'il se prépare quelque phénomène, et je regarde attentivement à cet endroit. Je vois distinctement un bras entier qui venant de haut descend jusqu'à toucher l'oreille et l'épaule de M. F. A., assis en face de moi, et qui déclare être touché au moment où je vois qu'il l'est. Cette coïncidence d'appréciations éloigne le doute au sujet de l'objectivité réelle de ce phénomène.

Le bras avait à peine disparu qu'une petite tête d'enfant, au profil distinct, se montre entre M. F. A., et Mme A. Cinq ou six fois, elle s'incline lentement, se présente devant la lumière et se retire. Je la

distingue si bien que je remarque une boucle de cheveux retombant sur le front de ce petit visage.

Malgré ma description, M. F. A., suppose que ce doit être la tête de John qui, interrogé, répond négativement. Mme A. demande si serait la tête de son frère César, mort à l'âge de 3 ans. Au commencement de la séance, John avait annoncé que l'on pouvait espérer une manifestation de cet enfant.

La réponse est affirmative, et en même temps Mme A. sent deux petites mains lui entourer le cou, et une tête enfantine s'appuyer contre son visage : de plus elle éprouve sur les genoux la sensation distincte d'un poids, comme si un enfant était debout sur elle.

De petites lumières apparaissent ; on dirait qu'elles sortent de la table, puis s'élèvent comme des lucioles et s'éteignent dans l'air. Peu à peu, il en jailit des mains des assistants mêmes ; deux petites étoiles de ce genre se montrent sur ma poitrine, y restant un certain temps, émettant une lueur bleu-verdâtre. D'autres lumières de la dimension d'une noisette se forment derrière Eusapia, montent rapidement au plafond, se dédoublent, voltigent, se poursuivent et se rejoignent comme des papillons : leur durée n'excède pas une demi minute.

La table exécute un mouvement rapide vers l'angle extrême de la chambre, dans l'endroit le plus obscur : je me trouve encore occuper la position privilégiée en face de la fenêtre un peu éclairée.

Bientôt nous entendons un bruit de verres agités dans la crédence : puis un bruit sec et sonore indiquant une bouteille débouchée, et presque aussitôt M. F. A. annonce qu'on lui dépose entre les mains un bouchon de liège ; puis nous entendons distinctement un bruit de liquide versé dans des verres ; un instant se passe, et je sens contre ma lèvre inférieure un verre que l'on pose doucement ; je le dis à mes voisins, et le verre s'inclinant lentement commence à humecter mes lèvres : mais la première gorgée de liquide arrivée dans la gorge provoque une telle quinte de toux qu'il faut de suite me retirer le verre, Mlle R., ma voisine de droite, prie *John* de vouloir bien lui donner à boire, et aussitôt un verre lui est présenté ; plus heureuse que moi elle le vide jusqu'à la dernière goutte.

Son voisin de droite, le jeune P., demande à boire à son tour, et un troisième verre de vin exquis lui est servi. L'agent occulte craignant peut-être que le jeune homme renversât le liquide, lui ouvrit la main, et lui fit tenir le verre : aussitôt qu'il eut bu, une force inconnue lui retira le verre de la main, et tous nous entendîmes qu'on le posait sur le buffet.

Pendant ces phénomènes, je ne cessais de contrôler Eusapia, non seulement de mon côté, mais à chaque instant, j'allongeais mon bras pour m'assurer du bras gauche du médium, contrôlé par Mme A. Le buffet dans lequel furent pris les verres était à deux mètres environ d'Eusapia. Même si les voisins du médium chargés de le contrôler avaient été assez inattentifs pour laisser libres les mains du médium, celui-ci n'aurait pu s'en servir pour prendre les verres sur la crédence, trop éloignée. Pour obéir à un autre scrupule de narrateur, je dirai que je ne cessais de surveiller les quatre profils de mes compagnons du *Circolo Minerva*, profils que je distinguais nettement se détachant sur la partie éclairée de la fenêtre. En un mot, pendant la séance entière, j'eus en main le contrôle absolu de toutes les personnes composant le groupe.

Soudain, l'invisible renverse du liquide sur les vêtements de certains assistants, la pauvre Eusapia est victime de cet accident lorsqu'elle demande à boire, elle détache ses lèvres du verre, et le vin coule sur elle, l'inondant. Mécontente, elle veut absolument qu'on rallume. *John* le permet, et Eusapia peut s'essuyer. Ensuite, on rétablit l'obscurité, et nous entendons un corps dur frapper en cadence sous la table, et une bouteille vide vient se placer entre les mains de M. F. A. C'est évidemment celle dont John nous a versé le contenu.

Nous échangeons nos réflexions sur cet épisode plaisant, et la table entre dans ce mouvement caractéristique que le Dr Visani-Scozzi interprète comme du rire. A ce moment, je me rappelle l'intéressante expérience des *passes magnétiques* décrite par ce savant, et je demande à *John* s'il veut bien me favoriser de la même manière. Aussitôt deux grosses mains sont posées sur ma tête et y restent immobiles quelque temps ; des passes énergiques sont faites, latérales et postérieures autour de ma tête, aux tempes. Tous les assistants les entendent, et je ressens sur mon visage la fraîcheur produite par l'air déplacé ; ensuite l'extrémité d'un doigt fort comprime et fric-

tionne la région temporale un peu au-dessus de l'oreille, à l'endroit précis où sont localisés les centres de la mémoire du langage : cela dure environ une minute, puis quelques passes descendantes sur le visage terminent la magnétisation, et une main me frappe avec bonne humeur trois fois sur l'épaule.

Au risque d'interrompre ma narration, je dois dire que ce procédé de magnétisation fut exactement pareil à celui que relate le Dr Visani-Scozzi dans son livre récent *Médiumnité*, à cette exception près que la phalange du doigt qui a exercé une sorte de massage sur ma tempe *droite*, l'a, au contraire, exercé sur la région temporale *gauche* du Docteur. Or, c'est l'hémisphère cérébral gauche qui, normalement, a la prédominance fonctionnelle sur l'hémisphère droit. J'étais contrarié et embarrassé de l'erreur anatomique de ce fait, lorsque tout d'un coup, je me rappelai que je suis gaucher, et que précisément pour les gauchers, c'est l'hémisphère *droit* qui prévaut sur l'autre. Que déduire ? Je cite, je ne commente pas.

Jusqu'alors, Eusapia était restée en parfait état de veille, causant avec nous, et, contre son habitude, tout à fait immobile ; ses mains ne bougeaient pas entre les nôtres : de plus les mouvements synchroniques accompagnant souvent avec Eusapia les phénomènes d'ordre secondaire n'avaient pas eu lieu une seule fois.

Des souffles de vent froid passèrent dans la chambre, et Eusapia commença à manifester les signes précurseurs de la transe ; ses mains se contractaient légèrement, son corps tremblait, s'agitait ; elle poussa un gémissement comme si elle suffoquait, et tomba à la renverse sur sa chaise : la transe était complète, profonde.

Les quatre coups conventionnels nous ordonnèrent de parler ; on sait que les vibrations sonores de la voix aident à la condensation de l'énergie extériorisée. Il se préparait évidemment un phénomène intéressant.

La présence de *John* se fait sentir de nouveau ; il me touche, et cherche surtout à tirer ma chaise en arrière comme s'il voulait m'éloigner de la table : dans le but de mieux observer, je me tenais penché et courbé contre ce meuble, et voilà que deux mains vigoureuses m'empoignent et me forcent à me tenir le corps droit. Mon pied gauche contrôlait celui du médium, et se trouvait derrière le pied de la table ; je sens la main de John me saisir délicatement par la cheville et transporter ma jambe plus en dehors. Puis la même

main me prend le bras gauche l'attirant à elle. Je ne comprends pas de suite ce que veut l'agent occulte, mais l'insistance qu'il met à me tirer le bras me donne à la fin à supposer que l'on veut me faire lever pour placer ma chaise et moi au gré de l'invisible. Je le demande à John qui répond affirmativement par de petits coups légers sur l'épaule : je sens que l'on tire ma chaise vers le côté droit, puis deux mains s'appuyant sur mes épaules, me font comprendre que je puis m'asseoir. J'obéis, et me trouve placé le côté gauche du corps en dehors de ma chaise. Je n'en saisis pas la raison, mais je ne bouge pas.

Une pause ; je suis dans l'attente de manifestations importantes, et j'ai le temps de me recueillir, de réfléchir. Je ne pourrais être surpris à l'improviste.

Tout à coup, deux bras puissants m'étreignent, je sens que mon épaule gauche est appuyée contre un thorax masculin, large, herculéen, une cuisse est contre la mienne, un pied pose sur le mien. Je comprends enfin l'intention de *John* qui m'a fait asseoir de cette manière étrange dans le but de me faire sentir la forme et la corporéité de sa personne. Une tête, parfaitement conformée, s'appuie contre la mienne et une haleine chaude souffle contre mon visage : cette tête me fait sentir ses cheveux qui sont courts et rudes : elle se baisse, et je distingue parfaitement son profil se détachant sur la lueur de la fenêtre. Autant que je le puis, je cherche avec mon coude à tâter le thorax de mon voisin, c'est celui d'un athlète, et parfaitement matérialisé, mais je ne puis arriver à me rendre compte du vêtement qui le recouvre : on dirait une ample tunique de toile très-fine ou de laine en plusieurs doubles, car en frôlant avec mon coude, je sens distinctement les étoffes frottant l'une sur l'autre. John resta ainsi pendant une minute, il s'éloigna et revint encore, mais cette fois pour de brefs instants.

Une autre pause ; la main d'Eusapia commence à serrer la mienne au point de me faire mal. Je ne puis me délivrer de cette étreinte, et je n'insiste pas, craignant de compromettre les manifestations qui peuvent se préparer. J'ai compris plus tard que ce n'était pas une simple contraction nerveuse de la main du médium, mais une indication de *John* qui me préparait une manifestation intime, et comme pendant toute la soirée, il avait cherché à me fournir toutes les preuves de ce contrôle conciliables avec les exigences des phénomènes, il ne voulait pas que moi, chargé du compte-rendu de la

séance, je puisse, dans un instant d'émotion, oublier d'exercer ce contrôle, et il me le rappelait en me faisant mal.

Une main fuselée me touche gentiment au front, puis à l'épaule gauche, à la droite, et à la poitrine. Je comprends que l'on vient de tracer le signe de la croix sur ma personne. La main vient ensuite se poser sur ma bouche; j'imprime sur cette main un baiser respectueux : je sens que c'est une délicate main de femme. Elle me touche le visage, le couvre de caresses affectueuses, puis deux bras m'entourent le cou, un souffle chaud m'effleure, et une bouche dépose un baiser ardent sur mes lèvres ; je reste tout ému ; j'entends que ces lèvres s'agitent avec angoisse, cherchant à articuler des paroles. La fatigue du médium empêche, sans doute, une matérialisation plus complète. Je supplie *John* de me faire connaître l'identité de cet esprit. Finalement, une voix faible, mais distincte, parvient à prononcer deux seuls mots en dialecte, mots qui sont pour moi une révélation d'outre-tombe ! On me donne un baiser encore plus tendre et nos deux âmes se confondent dans une communion suprême. Tous les assistants ont entendu le baiser, les plaintes et les deux paroles.

Eusapia, renversée sur sa chaise, m'étreint toujours la main à me faire mal, malgré mon émotion, je pense au contrôle. Cinq ou six fois, sur mes instances, l'apparition se présente et m'embrasse ; avant de s'éloigner définitivement, elle réussit à formuler ce mot *adieu*, prononcé avec un accent d'ineffable tristesse.

Un profond silence : Ensapia dort immobile comme une statue. Les sept coups conventionnels demandent la lumière annonçant que la séance est terminée.

Un intéressant phénomène eut lieu encore : M. F. A. pria *mentalement* John de vouloir bien lui donner quelques indications sur une personne perdue de vue depuis longtemps, et sur laquelle on ne pouvait obtenir aucun renseignement. Mlle R. déclara qu'on venait de lui prendre une feuille de papier dans sa poche, et M. F. A. dit qu'une main s'était emparée de son crayon. Presque aussitôt, nous entendîmes écrire, puis on nous donna l'ordre d'allumer. La feuille de papier était sur la table, portant un seul mot écrit : mort. Comme on le voit, c'était la réponse à la question mentale de M. F. A.

Il faut noter qu'Eusapia est complètement illettrée.

Elle revient à elle, toute pâle et faible, ayant besoin du grand air.

La séance commencée un peu avant 11 heures avait duré jusqu'à 2 heures de la nuit.

Le succès exceptionnel de cette soirée peut être attribué au petit nombre des assistants et à leur parfaite harmonie. Deux d'entre eux possèdent des facultés médianimiques concordant avec celles d'Eusapia.

Conseils de l'Au-delà

X

La communication

La communication avec les invisibles ne doit pas être faite à la légère.

Il faut la considérer comme un acte grave, un véritable acte religieux, pendant lequel vous venez demander des conseils à vos aînés, à ceux qui vous ont précédé sur la terre, à ceux qui ont acquis de la sagesse, du savoir et de l'expérience, et pendant lequel aussi, vous pouvez apporter à des frères moins avancés que vous, des encouragements et des consolations.

*
* *

Ce double échange de prières et de secours entre le monde visible et le monde invisible, entre vous et nous, constitue un lien indestructible de chaude fraternité qui réunit pour toujours les âmes dans le bonheur et dans l'épreuve.

*
* *

Ce n'est que lorsque vos cœurs sont animés du seul désir de progresser et de faire le bien, que vous devez ouvrir cette porte redoutable sur l'invisible : et vous ne devez l'ouvrir qu'après avoir prié pour appeler près de vous ceux qui sont chargés de vous guider dans cette vie. Ils vous entoureront, ils vous garderont, et avec eux, vous n'aurez rien à redouter.

*
* *

Car il y a toujours un certain danger, qui peut parfois devenir très grand, et pour les médiums et pour les assistants, lorsque,

sans préparation morale, et dans le seul but de satisfaire une curiosité puérile, vous vous mettez en relations avec la tourbe des êtres mauvais qui vous entourent, et qui ne demandent qu'à se mêler à vous pour s'emparer de vos esprits et vous suggérer de mauvaises pensées.

*
* *

La médiumnité peut être un grand bien ou un grand mal. Elle sera toujours un bien quand les intentions du médium et des assistants seront pures et élevées ; dans tous les autres cas, elle peut être très nuisible.

*
* *

Il y a eu et il y aura encore bien des fautes, bien des erreurs provenant de mauvaises communications. C'est un mal inévitable, mais qui disparaîtra peu à peu avec l'expérience acquise, et qui sera largement compensé par la certitude que chacun pourra avoir de la continuation de la vie après ce que vous appelez la mort. — C'est, vous le savez, le grand et le seul but de la révélation nouvelle.

*
* *

C'est aux spiritualistes qui comprennent et qui savent, qu'il appartient de guider les médiums, de leur enseigner la grandeur de leur mission, et de les avertir des dangers qu'ils peuvent courir.

*
* *

A côté des mauvais qui cherchent à vous nuire, il y a les esprits légers, les ignorants, les faux savants, les esprits à systèmes, etc. — Ne les écoutez pas : ils vous feront perdre votre temps et vous induiront en erreur.

*
* *

Ne jugez la communication que d'après elle-même, et non pas d'après sa source, car elle est bien souvent trompeuse. Soyez toujours très prudents, et n'acceptez rien à la légère.

Il ne faut pas plus considérer un conseil parce qu'il vient de ce côté, que s'il venait d'un ami terrestre. Notre condition de désincarné ne doit absolument rien ajouter à notre causerie. Nous ne sommes hélas ! ni plus savants, ni plus moraux.

Je ne parle pas, bien entendu, des esprits sages et élevés, des guides que vous avez aussi bien sur terre que chez nous : Je parle de la majorité.

Or, on a le grand tort d'attribuer en général une grande importance, d'écouter avec componction et soumission les avis de l'au-delà, parce qu'ils ont passé les murailles. Cela ne doit pas être. Traitez-nous comme si nous étions encore vos camarades terrestres car la mort, je le répète, ne donne, du jour au lendemain, ni la sagesse ni la moralité.

— Il faut juger, choisir et adopter en toute liberté, de quelque côté que viennent les conseils.

*
* *

Ne demandez jamais à l'au-delà des conseils pour vos affaires terrestres ; vous avez, pour les résoudre, *votre jugement* et votre *liberté.*

Ne lui demandez pas la solution des grands problèmes métaphysiques ou l'explication des lois de l'univers et des secrets de la nature.

Vous ne connaîtrez — et nous ne connaîtrons nous-mêmes — les premiers que plus tard ; — ils nous sont inutiles aujourd'hui. — Quant aux seconds, c'est par votre travail *seul* que vous devez les découvrir. — Vous en découvrez chaque jour de nouveaux, et le progrès intellectuel marche à grands pas.

Le progrès moral doit le suivre.

*
* *

La demande d'effets physiques, — *de quelque nature qu'ils soient*, — fait toujours venir auprès de vous une foule d'esprits de toutes les catégories, mais qui sont loin d'être supérieurs.

La raison en est simple. D'abord, les Esprits élevés ne sont plus dans votre ambiance : — ils ne *peuvent pas vivre* dans votre lourde atmosphère : leurs fluides sont d'une nature spéciale, et ne peuvent s'allier avec les vôtres pour produire une manifestation matérielle.

En outre, le mélange des fluides pourrait-il se faire, — et il se fait dans certains cas, dans le cas, par exemple, de l'évocation et de la prière, — il est bien certain que ces Esprits ne s'amuseraient pas à manifester leur présence en frappant sur des meubles ou en faisant résonner des tambours.

*
* *

Le but qu'ils se proposent, qui est d'instruire et de moraliser, ne serait nullement atteint, et les architectes de l'édifice de l'ave-

nir laissent aux manœuvres le soin d'en établir les grossières fondations.

*
* *

Ne recherchez donc pas ces manifestations.

Elles sont inutiles pour vous, et vous arriverez rarement à convaincre par elles ceux qui ne croient pas à l'existence de l'âme pour des motifs supérieurs. Ils chercheront à expliquer ces phénomènes par toutes sortes de raisons auxquelles, eux-mêmes, dans leur for intérieur, n'accorderont pas toujours une grande créance. Ils regretteront parfois de s'être trop avancés dans une négation bruyante, mais il faudra du temps avant qu'ils arrivent à accepter ce qu'ils auront bafoué.

*
* *

Quoi qu'il en soit, ces manifestations ont leur grande raison d'être. — Leur répétition constante dans tous les pays et dans tous les milieux forcera beaucoup d'Esprits incarnés à sortir de leur torpeur, et les amènera à réfléchir. Enfin, ces faits extraordinaires finiront par éveiller l'attention des savants et par les convaincre que l'homme est entouré de mystères, ou plutôt de choses inconnues, qu'il ne tient qu'à lui d'étudier et de connaître.

*
* *

Les âmes qui ont franchi les régions entourant la terre, communiquent avec vous directement d'âme à âme, quand les médiums sont aptes à ce genre de communications.

Elles envoient leurs pensées par *des rayons*, véritables dépêches qui sont instantanément et *inconsciemment* traduites par le médium.

— Quand le cerveau de ce dernier ne peut pas les comprendre et les traduire, les guides se servent d'Esprits inférieurs qui peuvent agir plus facilement sur les organes du sujet, et qui sont ainsi de véritables interprètes. Mais il arrive souvent que ces communications, obligées de suivre une filière compliquée, ne rendent pas toujours d'une façon complète la pensée de celui qui les dicte.

*
* *

Lorsque les guides pensent qu'une manifestation physique est nécessaire, ils se servent des mêmes esprits dont les fluides lourds

et grossiers s'allient facilement à ceux des médiums, et par eux toute sorte de phénomènes physiques peuvent être produits.

Mais si ces phénomènes ne sont pas dirigés par des Esprits Bons, ils peuvent devenir dangereux et on doit éviter de les provoquer.

*
* *

Les phénomènes de matérialisation et d'incarnation ne sont jamais produits que par des esprits très peu avancés, mais qui sont parfois guidés par des intelligences supérieures dans le but de frapper les imaginations et d'amener les chercheurs à étudier. Tous les moyens sont mis en œuvre pour prouver notre existence.

Ces faits ne doivent être provoqués et examinés qu'avec la plus grande prudence, et toujours dans un but élevé. Leur abus présente pour les médiums des dangers que vous ne soupçonnez pas.

*
* *

Quand vous désirerez entrer en relations avec le monde invisible, n'appelez jamais que ses guides, et remettez-vous en à eux du soin de diriger la communication.

Ils vous donneront, sans que vous les demandiez, tous les conseils moraux qui vous sont nécessaires pour bien diriger votre vie. — Ils vous amèneront ceux que vous avez aimés quand le moment sera venu ; c'est-à-dire quand ces derniers seront suffisamment éveillés à l'autre vie pour pouvoir venir près de vous sans souffrance.

Ils vous amèneront aussi des Esprits malheureux qui seront préparés à recevoir vos consolations et vos conseils, et auxquels alors vous pourrez faire un véritable bien. — Vos grands amis, du reste, vous guideront dans la marche à suivre pour arriver à un bon résultat. — Enfin, ils élèveront autour de vous un véritable mur fluidique pour éloigner les mauvais qui pourraient avoir sur vous une pernicieuse influence.

*
* *

Dans ce voyage vers l'inconnu, vous avez besoin d'être constamment guidés, — d'abord, pour éviter les nombreux pièges qui peuvent vous être tendus et, dans beaucoup de cas, pour ne pas faire souffrir inconsciemment ceux que vous appelez.

*
* *

Les nouveau-nés de nos régions qui ne sont pas encore en possession de leurs moyens, sont très sensibles aux fluides que vous émettez, et un appel trop brusque et intempestif, peut les frapper douloureusement. Comme nous vous l'avons déjà dit, il faut qu'ils dorment en repos pour que la transformation s'opère sans souffrances et sans heurts — Les souvenirs de la terre, fugitifs mais encore imparfaitement voilés, sont parfois bien douloureux : il ne faut pas les réveiller.

L'être souffrirait comme l'enfant que vous empêcheriez de dormir.

*
* *

Vous voyez les bienfaits et les dangers de la communication. Soyez donc prudents et sages, et n'évoquez jamais pour passer un moment et pour vous distraire ceux que vous appelez les Esprits souffrants et qui sont en multitude innombrable autour de vous.

Nous le répétons encore, il y a presque toujours un danger et pour eux et pour vous.

La plupart de ces Esprits, encore attachés à la matière, ne demandent qu'à s'y replonger de plus en plus : — ils ne voient pas encore au-delà ; — et en favorisant ce désir, *vous retardez leur dégagement, et par suite leur progression.*

En outre, ce sont en général des puits de mensonges, et quels moyens avez-vous de contrôler leurs paroles ? — Pour employer votre langage de la terre, ce sont des mendiants qui chercheront à brûler votre grange si vous les accueillez.

— N'oubliez pas du reste que vous avez sur terre bien assez d'occasions de faire le bien physiquement et moralement - consacrez-y toutes vos facultés :

— Employez-y tout votre temps et ne vous mettez jamais à la légère en communication avec des êtres invisibles auprès desquels vous êtes aveugles, sourds et complètement liés.

*
* *

Laissez-nous vous donner un dernier conseil.

— Ne cherchez jamais, par des pratiques extraordinaires, à aller dans le monde invisible. Le but qu'on se propose peut être bon, mais le chemin à suivre est des plus dangereux; en outre, les moyens d'investigations que vous auriez dans ces conditions seraient bien peu sûrs.

— Vous développerez naturellement cette faculté en faisant du bien autour de vous. Et lorsque vous serez aussi parfaite qu'on peut l'être sur cette terre, alors, pendant votre sommeil, vous vous dégagerez facilement des liens terrestres, et vous pourrez faire du bien à ceux qui souffrent là-haut.

Ce n'est que par la prière et par une vie d'abnégation et de dévouement, que vous arriverez à ce résultat de pouvoir, — alternativement pendant la veille et pendant le sommeil, — apporter sans cesse à tous, incarnés et désincarnés, un secours des plus puissants.

*
* *

Les privations, les jeûnes, les mortifications de toutes sortes, sont des moyens qui peuvent parfaitement aboutir à un résultat contraire à celui qu'on se propose.

— La pensée trop tendue vers le haut peut amener le dégagement, mais aussi l'obsession.

*
* *

N'usez pas de ces moyens pour aller sur un autre plan, et gardez votre équilibre et votre clairvoyance pour celui que vous habitez. Quand vous serez sur celui-ci, d'autres facultés se développeront que vous ne devez pas travailler actuellement.

— Chaque chose doit arriver en son temps ; et les imprudents qui veulent vivre sur les deux plans à la fois, ne vivent bien ni sur l'un ni sur l'autre.

*
* *

Vivez sobrement pour que l'animal ait sa circulation calme et ses nerfs apaisés ; mais conservez le plein exercice de votre vie matérielle, pour que l'Esprit ait son outil dans toute sa perfection.

— A moins de missions spéciales qui exigent une lucidité et une orientation surhumaines, restez chez vous, et mettez vous toujours dans les meilleures conditions physiques pour accomplir votre humble besogne.

*
* *

L'Esprit, tant qu'il sera homme, c'est-à-dire uni à un corps matériel, ne pourra jamais sortir sans danger de la sphère d'action des facultés qui lui sont départies, et qui sont limitées par ses organes. Pourquoi donc vouloir aller plus vite que ces facultés le permettent ?

Travaillez-les et vous aurez de l'ouvrage. Acquérez tout ce qu'elles peuvent supporter de savoir, et vous aurez à apprendre pendant toute votre vie.

Quant aux choses d'en haut, quant aux grands problèmes de l'âme, à ses origines et à ses fins, ne nous en demandez pas la solution ; nous ne la connaissons pas plus que vous, et comme vous, pauvres éclopés d'hier, nous devons attendre, pour pouvoir les comprendre, que l'amour fraternel et l'amour divin aient arraché de nos yeux le bandeau qui nous cache les splendeurs de notre avenir et... heureusement... les horreurs de notre passé.

Général A.

Thaumaturgie comparée

(*Suite et fin*) (1)

Les Grecs avaient pour les évocations, des sanctuaires spéciaux appelés *manteions*. L'antre de Trophonius fut un des plus célèbres. Les spectres qu'on y venait évoquer passaient pour les âmes sorties de l'Hadès et ceux qui les consultaient gardaient, disait-on, toute leur vie les marques d'une sombre mélancolie. Mais à côté des sibylles et des thaumaturges, il y avait aussi des devins professionnels, qui colportaient des recettes pour guérir les maux incurables ou enrichir les consultants. Ils se livraient, cela va sans dire, à des supercheries que la crédulité du peuple payait toujours sans oser marchander.

La thaumaturgie chaldéenne et grecque envahit Rome et tout l'empire. L'attestation nous en est donnée par Tacite, Suetone, Apulée, Ovide, Juvénal et autres auteurs latins. Elle était pratiquée par les empereurs eux-mêmes et, s'ils la proscrivaient par des édits, c'était pour en garder seuls les avantages. Auguste, sur les conseils de Mécène, fit rechercher tous les livres magiques, grecs et latins, *fatidici libri*, et en fit brûler plus de deux mille. Il voyait dans les prestiges l'introduction dangereuse de dieux étrangers dans l'empire romain.

(1) Voir le nº de janvier, p. 397.

La thaumaturgie ne s'en porta pas plus mal après ces proscriptions. L'évocation des morts existait depuis longtemps en Etrurie ; Orphée lui-même, disait-on, avait évoqué l'âme de son épouse. Y eurent recours : Appius, l'ami de Cicéron, Vatinius, Libon Drusus, Néron, Caracalla. L'interdiction était pour le peuple qui ne devait connaître et honorer que les dieux de la patrie.

Juvénal dit quelque part : *Chaldeis sed major erit fiducia*, témoignant par là qu'il était au courant des pratiques étrangères ; il nous apprend, dans la 12e *satire*, en quoi consistait le culte national de Rome. C'est à l'occasion du naufrage auquel venait d'échapper son ami Catulle. Après les sacrifices, les cérémonies pieuses à l'autel sacré où flottent les bandelettes, il va rentrer chez lui, et voici ce qu'il dit. :

« Je viendrai dans ma maison couronner de fleurs mes petits pénates de cire fragile et luisante. Là, j'apaiserai le Jupiter qui protège mon foyer, j'offrirai l'encens à mes lares paternels et je sèmerai à pleines mains toutes les couleurs de la violette ».

Nous sommes loin du culte sombre d'Hécate. L'opinion générale était que les lémures, les larves, les fantômes étaient envoyés par les morts et que le culte des mânes, des lares, des génies, devait être accompagné de sacrifices expiatoires.

Jules César, dans ses *Commentaires*, Lucain dans sa *Pharsale*, parlent de la croyance des Gaulois, nos ancêtres, aux esprits et à leurs diverses incarnations. Le poète latin s'adresse aux Druides en ces termes :

« Selon vous, les ombres ne vont point peupler les demeures silencieuses de l'Erèbe et les pâles royaumes de Pluton : *le même esprit, dans un monde nouveau, anime d'autres corps. La mort, à vous en croire, n'est que le milieu d'une longue vie.* Certes ces peuples du septentrion sont heureux de leur erreur, car ils ne sont pas tourmentés par la crainte de la mort, la plus grande de toutes les craintes. De là cette audace qui les précipite au-devant du fer ; de là ces âmes qui embrassent la mort ; de là le nom de lâche donné à celui qui ménage une vie *qu'on ne perd que pour la reprendre* ».

La vie de Jésus prouve que le grand fondateur de la morale chrétienne était thaumaturge, et il y a lieu de penser que les guérisons miraculeuses et les exorcismes furent le grand moyen de conversion employé par ses disciples. Les chrétiens, faiseurs de miracles, pas-

saient donc pour thaumaturges. C'est ainsi d'ailleurs qu'ils furent considérés par les plus exacts et les plus graves historiens de l'Empire. Suétone les déclare infectés d'une superstition malfaisante et dont il compte les supplices parmi les actes méritoires du règne de Néron. Tacite les dépeint comme une caste odieuse dont Rome avait un puissant intérêt à se débarrasser ; *odium humani generis*, dit-il. On les tenait pour des gens de rien, *humiliores*, on ne tranchait la tête qu'aux *honestiores*. Leurs miracles obtenus par la prière, d'après saint Augustin, ne pouvaient faire oublier les origines du nouveau culte introduit à Rome.

La thaumaturgie hébraïque contenue dans la Bible était connue de tous les lettrés. C'est encore le livre le meilleur à consulter pour s'instruire sur les divers modes de la divination antique. Ces indications peuvent être rapprochées de la liste donnée par de l'Aulmaye, au 3e volume de son édition des *Œuvres* de Rabelais. Chez les Hébreux l'évocation des morts était une pratique courante :

« Ta voix sera comme celle d'un évocateur d'ombre », dit Isaïe. Le roi Manassé s'entoure de nécromanciens. L'exemple le plus célèbre est l'évocation dramatique de Saül qui, ayant interrogé en vain Iahweh, au moyen des pratiques ordinaires, les *songes* et leurs interprètes, l'*ourim* et le *tourmin*, va consulter la pytonisse d'En-Dôr, village existant encore aujourd'hui sous son ancien nom. Aux morts, habitants du schéol, on faisait des offrandes, comme le témoigne ce passage du *Deutéronome* : « Je n'en ai pas mangé pendant que j'étais en deuil, je n'en ai rien enlevé pendant que j'étais impur et je n'ai jamais rien offert aux morts ». Le sacrifice d'Isaac révèle la pratique d'offrir des victimes pour apaiser le courroux de la divinité, même des victimes humaines. Jephté avait fait vœu, s'il revenait vainqueur des Ammonites, de sacrifier la première personne de sa maison qui se présenterait à sa vue. Ce fut sa propre fille qu'il immola. Aucune pratique thaumaturgique n'était inconnue des Hébreux qui avaient leurs *voyants* comme nous avons nos *médiums*. Du reste, nous ne prétendons pas que l'inspiration, chez eux comme chez les autres peuples avancés en civilisation, ait été étrangère aux phénomènes du somnambulisme ou de l'hypnose ; leurs écoles prophétiques pouvaient les connaître.

L'Ecole d'Alexandrie plaçait au-dessous de la divinité une hiérarchie de puissances spirituelles, mais participant encore aux faiblesses humaines. Pour Lactance et Proclus, les prétendus démons évoqués sont les lares des peuples latins, les âmes des morts, protectrices de l'homme. Hésiode et Pythagore les avaient déjà considérés comme des esprits habitant les régions sublunaires, intermédiaires entre l'homme et Dieu. Jamblique, Porphyre, Plotin, le chef incontesté de l'Ecole, firent des anciens cultes une sorte de démonologie religieuse servie encore par les rites orientaux, mais plus épurée, plus philosophique. Ce qui prouve en effet les progrès des idées, c'est que l'Ecole néoplatonicienne condamnait dans la thaumaturgie l'emploi de procédés tendant à la satisfaction de convoitises coupables ou à des projets criminels.

Le Christianisme introduisit la doctrine des anges tombés, légende sortie du mazdéisme et du mythe de l'union des fils d'Elohin avec les filles des hommes dont il est parlé dans la Genèse. Ces anges déchus furent naturellement classés parmi les démons de l'enfer, nom substitué au Scheôl des Hébreux, à l'Hadès des Grecs, au Tartare des Latins. Le mot Elohim, signifiant démon, fut même attribué au dieu d'Israël. Satan, c'était Belzébut, Astaroth, Bélial, Lucifer ou Vénus, dont Dante a fait le plus coupable des démons. Ce fut toute une classification démonologique nouvelle, mais le fond restait le même. Les anges, les archanges et les séraphins devinrent les chefs des légions célestes. La croyance aux esprits constitua la démonologie et l'angélologie, systèmes opposés que les chrétiens de nos jours défendent encore.

Saint Augustin croit que les démons sont attirés par certains signes, par certaines pierres, le bois, les charmes, les cérémonies particulières. Dans la lettre que lui adresse Evode, celui-ci assure qu'on a vu des morts se réunir dans les églises pour y prier. Saint Thomas d'Aquin, dans sa *Somme*, accepte, en plein moyen-âge, la réalité des sortilèges et attribue les pestes, les grêles, les tempêtes aux puissances surnaturelles. Il admet les pactes avec les démons, engagements qui, du XIIe au XVe siècle, sera l'objet d'une croyance presque générale.

Un des hommes considérables du XVe siècle, en Italie, dont nous nous garderons de défendre la morale, Machiavel, dans ses *Discours* sur Tite-Live, admet les présages, les révélations et croit

que dans l'espace vivent des esprits supérieurs à l'homme qui, touchés de pitié pour nous, nous avertissent de nos périls.

De combien de citations et de renvois ne pourrions-nous pas alourdir cet article que nous avons hâte de résumer. On peut consulter à ce sujet l'*Histoire de la magie* de Garinet, celle d'Ennemoser, la *Bibliothèque magique* de Horst, la *Démonologie* de Walter Scott, la *Mystique* de Goerres, Louis Figuier ; Alfred Maury, d'une érudition si profonde, et d'autres encore.

Il ne nous reste, comme conclusion à cette analyse rapide, qu'à faire connaître notre sentiment sur la thaumaturgie en général et l'évocation des morts en particulier. Le voici en peu de mots.

1° Pour les faits thaumaturgiques, magiques, merveilleux, miraculeux, dits surnaturels, nous adoptons comme critérium la règle suivante :

Tout phénomène, de quelque nature et de quelque ordre qu'il soit, rapporté à une date quelconque de l'histoire, doit être réputé possible quand, de nos jours, ce même phénomène peut être constaté par l'observation ou reproduit par l'expérience.

Cette règle peut être érigée en principe de critique historique. Nous ne citons pas les faits anciens pour les contraindre à justifier les faits présents. Ce sont ces derniers qui établissent la possibilité, sinon la certitude, d'un grand nombre de ceux qui sont rapportés par les écrivains de l'antiquité.

Renan pensait que le Christianisme avait été forgé par les Juifs d'Alexandrie avec les livres bouddhiques, dont les emprunts avaient disparu avec l'incendie de la fameuse bibliothèque. Toujours est-il que la religion catholique est encore thaumaturgique. Le prêtre croit à Satan comme il croit en Dieu, il pratique les exorcismes, croit à la vertu des mots, à l'eau bénite, aux huiles saintes, aux miracles, aux sacrifices de l'autel, aux possessions démoniaques. Les cérémonies du culte ont un fond d'origine païenne incontesté.

2° Pour l'évocation des morts, il nous suffit de faire remarquer qu'elle constitue un sujet d'expérimentation positive dont se préoccupent les savants de tous les pays. Elle est le fondement de la philosophie spirite. En Grèce, les évocateurs d'âmes étaient appelés *psychagogues* ; le mot a peu varié ; ce sont aujourd'hui les psychologues, dont l'étude a pour objet la connaissance des facultés de l'es-

prit, incarné ou désincarné. L'appareil mystérieux et si souvent ridicule dont les anciens évocateurs entouraient leurs opérations n'a pas sa raison d'être, son inutilité est reconnue. Reste un point essentiel : le but scientifique et moral des évocations.

Dans l'antiquité, l'évocation des morts avait toujours pour objet la connaissance de l'avenir, la divination. Un exemple célèbre dans la littérature hébraïque nous est donné par l'évocation de l'ombre de Samuel. D'autres exemples nous sont cités par Homère. Lucain nous parle d'Appius, gouverneur d'Achaïe, qui alla consulter une des sibylles de Cumes sur l'issue de la guerre civile. D'après Aulu-Gelle, le père d'Euripide interrogea les morts pour connaître la destinée de son fils. Les thaumaturges, chargés d'interroger l'avenir, suivaient Darius et Xercès dans toutes leurs expéditions.

Pourquoi continuer les citations. L'étymologie seule des mots prouve la préoccupation des anciens thaumaturges. *L'onéiromancie*, divination par les songes, *l'hydromancie*, divination par l'eau, la *lècanomancie*, divination par le moyen d'un bassin, la *nécromancie*, divination par les morts, etc., sans parler de moyens de divination plus modernes, précisent le caractère et le but des opérations. Toujours la *mantia*, la divination partout. Or, les spirites avec leurs médiums ne sont pas des nécromanciens, ce sont des *nécrologues*, ils parlent avec les morts.

Ce ne sont pas les forces aveugles de la nature, ni les dieux babyloniens, ni les démons des Grecs, ni les puissances infernales des chrétiens que nous évoquons : ce sont les âmes des mortels, des écrivains aimés ; de nos amis, de nos proches, non pour connaître notre avenir dans ce monde, ce qui serait la connaissance la plus funeste, mais pour savoir ce qui nous attend dans l'autre. Les arguments philosophiques en faveur de l'immortalité de l'âme, nous les complétons par des preuves expérimentales, qui font pour nous de cette immortalité une certitude.

Enfin, le spirite n'apporte pas dans le monde le sombre visage des familiers de l'antre de Trophonius. Il ne se distingue pas dans les relations sociales du commun des hommes. Il connaît la vie et il l'aime. Il n'emploie ni philtres, ni incantations, ni sortilèges dans ses expériences familiales ou en société d'amis. Sa satisfaction est de savoir qu'il revivra, qu'il retrouvera les aimés, les disparus, et le soir, après les labeurs de la journée, couronnée parfois d'une

conversation posthume avec les intelligences de l'espace, il s'endort avec les fidèles compagnons de sa pensée, en attendant que le baiser de la mort lui permette de les rejoindre.

FIRMIN NÈGRE.

Enseignements Philosophiques

L'ÉVOLUTION ET LE DEVOIR.

L'homme est-il obligé de suivre une Religion pour évoluer ?

Oui, si l'on entend par Religion la connaissance des lois divines; en se conformant à ces lois, l'homme progresse rapidement et quitte promptement les stages inférieurs.

Non, s'il s'attache aux Religions dogmatiques, aux cultes extérieurs ; leurs cérémonies puériles, leurs pratiques enfantines, leurs credos absurdes entravent l'âme dans sa marche ascensionnelle.

Si les Religions avaient conservé dans toute leur pureté, leur grandeur, les enseignements du Christ et des Esprits supérieurs qui l'ont précédé, depuis longtemps l'humanité aurait franchi les premiers degrés de la connaissance, les époques enténébrées du moyen-âge n'eussent jamais existé ; aujourd'hui l'homme serait entré dans la période lumineuse, le bien règnerait sur la terre, la fraternité réunirait les âmes dans les mêmes aspirations, vers le même but.

Hélas ! nous sommes bien loin de cet Idéal, un antagonisme acharné divise les différentes confessions ; inutile de rappeler les crimes du fanatisme et de l'intolérance, chacun connaît les pages lugubres de leur histoire.

Cette formule monstrueuse : « hors de l'Eglise, point de salut », a fait verser plus de sang que les plus terribles conflits politiques ; qu'elle ressemble peu à ces douces paroles du Christ : « paix aux hommes de bonne volonté »...

Il faut admettre certainement que les peuples primitifs ont besoin de formules toutes faites, de lisières pour guider leurs premiers pas, mais comme dit un sage, quand un cerveau a conquis la faculté de penser, il en a non seulement le droit, il en a le devoir.

La nature nous donne un exemple analogue à cette vérité ; le petit oiseau reste au nid tant que ses ailes ne sont pas poussées, mais quand il se sent assez fort pour affronter l'espace, il s'envole et ne revient plus en arrière.

Il en est ainsi de l'homme ; quand son intelligence s'est développée, les doctrines de son premier âge ne peuvent lui suffire ; comme le petit oiseau il se sent des ailes, alors son âme s'élance vers des horizons plus vastes, elle sent qu'elle est créée pour l'infini et non pour rester enfermée dans une théologie stagnante, récalcitrante à tout progrès.

Le progrès est la loi divine, la loi fondamentale, rien ne peut la détruire ; les hommes, par leurs passions, leur intérêt personnel, peuvent en arrêter l'essor un instant ; là se borne leur puissance.

Nous en avons la preuve, les vieilles croyances s'effondrent, l'indifférence religieuse est presque générale, mais elle n'est que l'avant-coureur de la grande rénovation qui se prépare ; la science psychique faisant chaque jour de nouvelles découvertes, apprend à l'homme quelle est sa véritable nature, sa véritable destinée.

L'enfer, le paradis sont devenus des mythes comme les dieux mythologiques, Dieu n'est plus le Jehovah farouche, terrible qui crée pour punir ; Dieu est le Principe Eternel dont tout émane ; il est la source de la vie, l'Esprit universel dont les lois immuables font marcher les mondes. Les dogmes, les rites, ont donc fait leur temps, aux enseignements obscurs des Eglises a succédé la science de l'Au-delà, la raison a chassé la superstition ; la liberté d'examen a anéanti la crédulité.

Par la compression des cerveaux, on crée des automates ; par la liberté de penser, l'homme crée son Individualité Immortelle.

Donc, anathème aux puissants qui n'emploient leur pouvoir que pour tenir les êtres dans leur dépendance et dans les ténèbres ; ils prétendent enseigner des préceptes divins, tandis qu'ils commettent l'action la plus criminelle.

L'athée, le matérialiste évoluent en aimant, en secourant leurs semblables, le dévôt, quand il n'est que dévôt, recule ou reste stationnaire selon le mobile qui le fait agir. L'amour des hommes, reflet de l'amour divin, est le vrai sentier qui conduit aux sommets ; l'égoïsme, l'amour de soi-même retiennent l'âme dans les bas-fonds de l'Univers. B. de Saint-René.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT

par feu EDMOND GURNEY. COMPLÉTÉ par F. W.H. MYERS.

Suite

XXIV.

De Miss Jessie Walker, Botanic View, Smithdown Lane, Liverpool.

1884.

« Il y environ trois ans, j'avais, avec une de mes amies, loué un appartement dans la maison d'une dame veuve. Nous y étions depuis huit mois, lorsque survint l'incident suivant :

Un soir, nous étions restées à lire beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire et ne nous étions levées pour nous retirer que quelques minutes avant minuit. Nous montâmes ensemble et j'étais de quelques marches en arrière de mon amie, lorsqu'en arrivant sur le palier du premier étage, je sentis tout à coup glisser derrière moi quelque chose qui venait d'une chambre inoccupée, située sur la gauche de l'escalier. Pensant que cela pouvait être un effet de mon imagination, car la maison ne contenait en dehors de nous que la veuve et sa servante, qui occupaient un autre étage, je ne dis rien à mon amie, qui se dirigea vers sa chambre située à droite, tandis que je me précipitai dans la mienne, qui faisait face à l'escalier. Il me semblait sentir encore comme un grand fantôme qui me suivait en se penchant au-dessus de moi. J'ouvris le bec de gaz, j'enflammai une allumette et me disposais à l'approcher du bec, lorsque je sentis sur mon bras l'étreinte puissante d'une main privée de son doigt médius. Sur cela, je poussai un grand cri qui attira mon amie, ainsi que la veuve et sa jeune servante qui vinrent s'enquérir de la cause de ma frayeur et ces deux dernières devinrent toutes pâles en entendant mon récit. La maison fut fouillée de fond en comble, mais il fut impossible de découvrir quoi que ce fût. »

« Quelques semaines s'écoulèrent et l'émotion causée par cet incident s'était dissipée, lorsque me trouvant par hasard une après-midi avec quelques amis, je leur en fis le récit. Un gentleman de la société me demanda si je n'avais jamais entendu la description ou

vu le portrait-carte du défunt mari de mon hôtesse. Sur ma réponse négative, il fit la remarque assez curieuse que ce Monsieur était de haute taille, légèrement courbé et qu'il avait perdu le doigt médian de la main droite En rentrant, je demandai à la bonne, qui était dans la famille depuis son enfance, si ces détails étaient exacts. Elle me répondit que c'était la vérité et qu'elle-même, couchant une nuit dans cette même chambre, s'était subitement éveillée en sentant que l'on pressait sur ses genoux. Ouvrant les yeux, elle avait reconnu son défunt maître près de son lit et s'était évanouie à cette vue. Depuis lors elle n'osait plus entrer dans cette chambre une fois la nuit tombée ».

« C'est tout ce que j'ai vu. Je dois ajouter que je ne suis nullement impressionnable ni superstitieuse : que je n'avais rien lu qui fût capable d'exiter mon imagination et que ma seule préoccupation, tandis que je montais l'escalier, était de savoir si j'avais laissé ma clef de montre au rez-de-chaussée ou si elle était au premier étage. Il y avait huit mois que je couchais dans cette chambre et je n'avais, jusqu'à ce jour, jamais rien éprouvé d'analogue ».

J. WALKER.

Miss Walker ajoute, pour répondre à quelques questions :

« Je n'ai entendu parler du doigt absent du mari de mon hôtesse que quelque temps *après* l'incident et après avoir, *à ce moment*, signalé que la main que j'avais sentie manquait d'un doigt. J'ai écrit à mon amie en la priant de vous faire part de ses souvenirs sur cette affaire. Elle vint dans ma chambre quand je poussai un cri : elle était présente lorsque ce Monsieur déclara que le mari de notre hôtesse était grand et qu'il avait perdu un doigt. Elle entendit également la servante confirmer cette particularité et raconter la terreur qu'elle avait éprouvée dans la même chambre. Aussi je pense qu'elle pourra confirmer toutes les circonstances signalées dans mon récit ».

« Je n'ai jamais rien éprouvé de semblable, ni avant ni depuis. Je n'ai aucune tendance à la superstition ».

« La bonne s'est mariée il y a deux ans et elle est partie. Il ne me serait donc plus possible de rien obtenir de ce côté. Je n'aimerais guère à interroger notre hôtesse et je ne pense pas qu'elle consentirait à raconter ce qui m'arriva. C'est une personne très âgée, qui a été profondément impressionnée au récit que je lui fis : aussi

je n'y ai plus fait aucune allusion après ce premier soir. Vous devez suffisamment comprendre qu'il en soit ainsi ».

J. W.

Dans les conditions ordinaires, il ne doit pas être très facile de distinguer si la main qui vous presse le bras est privée du doigt médian. Cependant, dans le cas actuel, nous avons affaire à une hallucination. Si l'on admet que cette hallucination est provoquée d'une façon quelconque par le défunt, la sensation de l'absence d'un doigt devra faire, pour ainsi dire, partie essentielle de l'impression hallucinatoire produite. Je dois ajouter que la date du décès du mari de l'hôtesse reste inconnue, mais Miss Walker m'en parle comme si cette mort devait remonter à plus d'une année.

J'ajoute ici un récit séparé de Miss Clara A. Spinck, Park Gate, Rotherham.

28 mars 1884.

« Autant que je puis me le rappeler, voici ce qui se produisit : Il y a trois ans, Miss Walker et moi nous étions logées chez une dame veuve. Le soir en question, nous nous retirions pour nous coucher vers minuit et nous montions les escaliers dans l'obscurité. Miss Walter me précédait immédiatement. Sa chambre était en face de l'escalier ; il y en avait une à gauche et j'occupais celle de droite. Comme elle passait devant la porte de gauche entrebâillée, elle déclara avoir la sensation d'une forme de haute taille, se glissant par la porte ouverte, la suivant de près et se penchant vers elle de telle sorte qu'elle percevait nettement sa respiration ».

« Son premier mouvement fut de se précipiter dans sa chambre pour faire de la lumière, et tandis qu'elle frottait une allumette, elle sentit une main, à laquelle manquait le doigt médian, saisir son bras avec une telle force, que lorsqu'elle fut revenue de son évanouissement, elle regarda si cette pression n'avait pas laissé de traces. En entendant ses cris, je me précipitai dans sa chambre et la trouvai étendue sur le parquet, en proie à une crise de nerfs. Bientôt les autres personnes de la maison arrivèrent, attirées aussi par les cris. Comme vous pouvez bien vous l'imaginer, nous fûmes profondément troublées et quoique je n'eussse rien vu ni ressenti, ce ne fut désormais qu'avec une vive appréhension que nous passions devant cette porte ».

« Un fait étrange à noter, c'est que ce n'était pas la première

fois qu'une pareille scène d'effroi se produisait dans cette chambre, quoique notre hôtesse parût se railler de cette affirmation.

« Peu de temps après cet incident, nous passions la soirée chez un ami : au cours de la conversation, on vint à raconter ce fait, et quand le récit en fut terminé, ce Monsieur fit la remarque que le mari décédé de notre hôtesse n'avait que trois doigts à l'une de ses mains. Je vous laisse à penser quelles furent notre consternation et notre horreur : pour moi, je renonce à vous en donner même une faible idée. J'ai souvent manifesté le désir d'avoir la clef de ce mystère et je vous serais fort obligée si vous vouliez bien me donner votre opinion sur ce point, dès que cela vous sera possible. Je ne doute pas que mon amie vous ait dit à quel point elle en fut secouée : en réalité elle en resta souffrante pendant de longs mois. »

Clara A. Spink.

Dans le cas suivant, on pourrait peut-être suggérer qu'une personne réelle a été prise pour une apparition, mais tous les détails qui sont cités protestent énergiquement contre une telle hypothèse.

XXV

De Mme Clerke, 68, Redcliffe-square, S. W.

1884.

« A l'automne de 1872 j'étais à Sorrente avec mes deux filles et je m'étais installée pour plusieurs mois à l'hôtel Columella, situé sur la grande route à un demi-mille de la ville. Les diverses pièces de mon appartement consistaient en un grand salon, une antichambre et trois chambres à coucher, disposées en forme d'U, dont les deux extrémités s'ouvraient sur une grande terrasse. L'hôtel était tenu par deux hommes, Rafaelle et Angelo, et le service des chambres était fait par leurs femmes, cette organisation donnant toute satisfaction aux pensionnaires. »

« Le soir en question, nous avions quitté la salle à manger, poussées par le besoin de respirer l'air frais et de jouir de la vue magnifique après une journée de chaleur accablante. »

« Au bout de quelques instants, je retournai dans ma chambre à coucher pour y chercher un bougeoir et un châle et je m'y rendais d'autant plus à contre-cœur, qu'après avoir annoncé mon intention de le faire, je m'attardais sans aucune raison à mettre ce

projet à exécution. Je passai par l'antichambre, puis je traversai le grand salon dont les garnitures en porcelaine répercutaient avec une grande sonorité chacun de mes pas et j'arrivai à la porte de ma chambre à coucher. Un des battants de cette porte était ouvert, car c'était ce que les Français appellent une porte à deux battants, et je décidai de le laisser ouvert, car je voyais que tout avait été préparé en vue de la nuit ».

« Je pris mon châle et mon bougeoir et je me disposais à retourner, lorsque me dirigeant vers la porte, je la vis barrée par la forme d'une vieille femme. Elle était debout, immobile et silencieuse, encadrée par la porte, et ses traits avaient l'expression la plus désespérée que j'aie jamais vue. »

« Je ne sais pourquoi je sentis la peur me saisir, mais l'idée que j'avais devant moi quelque pauvre idiote ou folle me traversa l'esprit, et dans un mouvement de terreur panique, je me détournai de la porte du salon et regagnai la terrasse, en passant par les chambres à coucher. »

« Ma fille, apprenant mon effroi, retourna dans l'appartement, mais elle retrouva tout dans son état normal et elle ne put rien rencontrer. »

« Le lendemain matin, je parlai aux deux femmes de la vieille qui était venue dans mon appartement et que je supposais être une ha bituée à un titre quelconque de l'hôtel, mais mon récit les troubla fort, et elles me dirent que ma description ne répondait à aucune des personnes de l'établissement. Je m'aperçus que mon récit leur causait une véritable consternation, mais cependant, sur le moment, je n'y prêtai qu'une attention distraite. »

« Quinze jours plus tard, nous reçûmes la visite du prêtre qui desservait la paroisse et qui était l'ami et le guide spirituel de nos hôtes. Pendant une suspension de la conversation, je vins à lui parler de la visite que j'avais reçue à huit heures, *l'heure des morts.*

« Le padre m'écouta avec la plus sérieuse attention et après un certain temps de silence me dit :

« Madame, vous venez de décrire dans ses moindre détails la vieille maîtresse de cette maison, morte six mois avant votre arrivée, dans la chambre située au-dessus de celle que vous occupez. Les propriétaires actuels m'ont fait part de ce fait et ils avaient la

crainte la plus vive de vous voir partir, car ils avaient reconnu celle qu'ils appelaient *la vieille patronne.* »

« Je m'expliquai alors tous les cadeaux de fruits qu'ils m'avaient faits et toutes les attentions dont ils m'avaient entourée depuis ce jour. Aucun incident ne se produisit ensuite et je ne vis plus d'apparition. Dans nos promenades nous regardions s'il ne se rencontrerait pas quelque costume rappelant celui dans lequel la vieille femme m'était apparue, mais ce fut inutilement. Quelque fugitive qu'ait été cette apparition, j'aurais pu retracer exactement ses traits, si j'avais su dessiner. Elle était pâle, de cette pâleur mate qui caractérise la vieillesse ; ses yeux étaient gris et durs, son nez mince ; des bandeaux épais de cheveux grisonnants s'appliquaient sur son front. Elle portait un bonnet de dentelles avec des bords étroits piqués tout autour. Un fichu blanc se croisait sur sa poitrine et elle avait un long tablier blanc. Ses traits sans expression étaient fixes et ternes. Je ne pense pas qu'elle se rendît compte du ieu où elle était ni de la personne qui se trouvait devant elle, et cette visite était certainement la plus dénuée d'un motif capable d'expliquer pourquoi elle avait franchi les bornes du monde invisible »

« Je dois faire remarquer que j'ignorais absolument qu'aucune personne de ce genre eût vécu dans l'hôtel, avant que son image se fût présentée à la porte de ma chambre à coucher. »

Kate M. Clerke.

Madame Clerke nous écrivit plus tard :

68, Redcliffe-Square S. W.
29 juillet 1884.

« Je ne puis préciser davantage la date qu'en disant que ce fut en juillet 1872. »

« Je crois pouvoir assurer nettement qu'après mon départ de Sorrente, qui eut lieu deux ou trois mois après l'apparition de la vieille, personne ne l'a plus revue dans l'hôtel. Tous étaient dans l'appréhension et la terreur et on parlait le moins possible de ce sujet. Après les premières recommandations que je fis aux femmes qui faisaient le service, au sujet des étrangers qui pouvaient pénétrer dans ma chambre, je n'y fis plus aucune allusion, mais nous avons su que celle qui se chargeait de faire ma chambre n'y entra

plus jamais *seule* et eut toujours soin de se faire accompagner par sa petite fille. »

Jamais à aucun autre moment je n'ai vu ou cru voir aucun fantôme ; je n'ai pas entendu de voix et je ne crois pas aux revenants. Je n'ai jamais eu de rêves remarquables et même après l'apparition de Sorrente, je serais plutôt portée à croire que je me suis trouvée en présence de quelque pauvre insensée que l'on avait séquestrée ».

« Ce qu'il y a de singulier dans cette circonstance, c'est que j'ai fait une description rigoureusement exacte d'une personne que je n'avais jamais vue et dont j'ignorais l'existence. Chacun fut stupéfait de l'exactitude du portrait, surtout cette dame qui avait connu la vieille patronne ».

Kate M. Clerke.

M. Podmore ajoute les notes suivantes, résultat d'une entrevue avec Madame Clerke :

15 août 1884.

« J'ai rendu visite aujourd'hui à Madame Clerke. Elle me dit qu'autrefois elle ne croyait nullement aux revenants et que maintenant encore elle n'y croit guère en dehors de son propre cas. Elle est absolument certaine que la description qu'elle fit de l'apparition était assez détaillée pour la faire reconnaître. Spécialement, le costume qu'elle vit, quoique porté alors par la vieille patronne, n'était pas du tout en usage dans ce district ; elle n'en a pas vu un seul autre dans toute l'Italie. Lorsqu'elle vit cette apparition, ce qui la frappa dans ce costume, c'est qu'il ressemblait à celui de sa vieille nourrice Irlandaise ; elle en fit la remarque à sa fille dès qu'elle l'eut rejointe, en ajoutant cependant que les traits de la figure étaient tout différents de ceux de la nourrice. Miss Clerke confirma les paroles de sa mère ».

« Madame Clerke dit que l'on pourrait admettre à la rigueur que l'apparition qu'elle vit ne fut pas autre chose qu'une vieille femme réellement vivante qui se serait échappée. Mais elle reste absolument convaincue, pour sa part, qu'elle a vu un revenant ; d'une part à cause de la ressemblance et ensuite à cause de la terreur irréfléchie dont elle fut saisie au moment où elle vit cette forme, car elle n'est nullement impressionnable en temps ordinaire ».

« Pendant tout le reste de son séjour dans cet hôtel, il ne se produisit ni bruit ni troubles quelconques ». E. P.

(*A Suivre*). Pour la traduction : Dr O. DUSART.

Vers l'Avenir.

Par PAUL GRENDEL

(*Suite*) (1)

Jadis, imprégnés des bienfaits de la communion, tes sectateurs s'en allaient, cagoule en tête, cierge en main, prendre au fond des geôles, les victimes de la lubricité, de la rapacité et du fanatisme des rois et des prêtres, et, en ton nom, Christ, âme de lumière, resplendissante de vertus, ils inventaient d'inénarrables supplices, ils faisaient hurler de douleur leurs frères, ils brûlaient des chrétiens !...

Non, Maïa, cette Eglise s'érigeant en justicière omnipotente, ces conciles discutant du dogme et l'imposant par le fer, le feu, le mensonge et la ruse, détruisent le dogme de la nature divine du Christ.

Dieu ne laisserait aucune tare, nul défaut chez ceux qu'il investirait de la puissance. La dévote stupide, l'ignorante paysanne, le sombre fanatique, la mystique affolée d'amour, le pieux solitaire, le prêtre croyant, l'illuminé, le prophète plongent dans le même fleuve, mais rencontrent des courants différents. Quels sont ces courants, nous en discuterons plus tard.

La voix qui te parle et t'émeut m'a parlé, m'a ému aussi, mais je comprends le sens de cette initiation par l'effet de mon jugement, de ma raison et de mon cœur, tandis que tu penses par autrui.

Je t'en conjure, fais abstraction de ce que tu sais, cherche avec moi, nous trouverons la vérité.

L'âme, t'ai-je dit, s'éveille à un certain moment et voit l'infini, j'en suis resté là. Cette âme est-elle née pour embrasser l'immensité de ses désirs, pour rêver l'insaisissable, pour concevoir l'immortalité et tomber dans le néant ? .. Cela renverse la raison, détruit tout espoir de justice. Il faut donc interroger la mort. Mais aussitôt se dressent en épouvantail ce que l'Eglise nomme les superstitions des races éteintes, des nations disparues et de tous les peuples actuels. Ces superstitions transpercent à tous les âges de l'humanité. Le sauvage, ignorant et craintif, obtient des manifestations de forces inconnues, les sages de l'antiquité se mettent en

(1). Voir le N° de Décembre, p. 367.

relation avec l'occulte par les Sibylles ; les devins et les mages. Chacun obtient des phénomènes, mais les prêtres accaparent la troublante science, en font un marche-pied de leurs ambitions, un moyen de domination.

L'Eglise, menacée par cette vie occulte, par cette puissance similaire, en contradiction avec ses dogmes, l'étouffa, la bâillonna et voua à l'infamie, à la mort, tous ceux qui tentèrent de pénétrer dans cette ombre, dans ce courant d'idées profanes.

Ainsi que Galilée condamné pour avoir démontré la rotation de la terre, les hommes qui prétendaient entrer en communication avec les âmes des défunts furent envoyés au boucher et condamnés à la damnation éternelle.

Le martyrologe de ces êtres doués de sens plus affinés est immense ; de nos jours encore, leur intelligence, leurs facultés mentales sont suspectées par les détenteurs de la science officielle, positive, méthodique, pédagogique, affirmative. préconisant l'enseignement des religions d'État, pleines d'invraisemblances et d'erreurs scientifiques pour livrer à la risée publique ceux qui cherchent à entrevoir l'essence de la vie, le souffle immortel, l'âme enfin et à établir les preuves de sa survivance.

L'âme, nous le savons, est contestée ; elle ne tombe sous aucun de nos sens, elle échappe au scalpel, au microscope, elle ne peut se démontrer ni s'analyser scientifiquement.

Néanmoins, admise par toutes les religions, par tous les peuples, elle donne lieu à des dissertations nébuleuses, à des systèmes philosophiques ardus, confus, pleins de débats, de mots oiseux, de pensées et de phrases habilement préparées, fardées, maquillées, maniérées, où la forme tient trop souvent lieu de fond.

Les attributions de l'esprit ou de l'âme, leur méticuleuse analyse amènent les plus extraordinaires, les plus contradictoires conclusions, et de lassitude les élèves de ces diverses écoles retombent dans l'orthodoxie ou versent dans l'athéisme.

De grands esprits, planant au dessus des vaines querelles, ont étudié la nature et s'élançant par delà les nebuleuses dissertations, se sont réservés, se donnant à l'observation et à l'analyse des faits.

Déjà s'accepte une force puissante émanant de l'homme. Par sa volonté il pénètre en son semblable, se substitue à lui, dirige ses actes. Le magnétisme, si répandu à la fin du dix-huitième siècle, renaît sous la forme d'hypnotisme, fait courir les curieux, les chercheurs, il a ses négateurs, ses détracteurs et ses nombreux adeptes.

Seulement ses ennemis attribuent ses effets à des troubles nerveux, à un état morbide des sujets, et si ceux-ci ne sont plus passibles de la prison ils sont tenus pour déséquilibrés et dangereux.

Ce faux jugement entrave les recherches. En crainte du ridicule et de la réprobation du clergé, les sensitifs refusent de servir d'instrument. Mais l'éveil est donné et dans le cercle restreint de la famille se produisent des

phénomènes, ils éclatent troublants, inquiétants pour les idées existantes. D'une étude difficile, ils sont fuyants, insaisissables et souvent décourageants.

Ces faits mal dénommés surnaturels sont, selon l'intérêt de l'Eglise, miracles, œuvres divines ou démoniaques et attribués presque toujours à l'esprit des ténèbres.

Il faut réellement que l'homme possède la naïveté, la crédulité d'un enfant pour prétendre séparer ainsi ce qui coule de même source, ce qui est aussi intimement lié que les gouttes d'eau dans le cours d'une rivière.

Les apparitions sont analysées, commentées et classées comme œuvres de bien ou de mal, selon qu'elles répondent aux intérêts des ministres du culte. Des leçons de morale de formes superbes sont considérées comme œuvres sataniques si elles diminuent le prestige de l'Eglise, si elles ne sont pas en absolue concordance avec les préceptes du dogme.

Quelle étude scientifique peut aboutir ainsi, quelle lumière peut filtrer de cet éteignoir posé sur chaque flamme éclatant.

Les progrès scientifiques se font néanmoins progressifs et superbes. En cinquante ans, l'humanité a conquis plus de science qu'en mille années, que dis-je, qu'en tous les millenaires passés, et cela tient à la liberté de l'esprit, droit sacré de l'homme, et à la destruction des castes. Les efforts de l'intelligenee ne sont plus stérilisés par l'orgueil et le despotisme des grands.

La vérité fait son chemin, parcourt son cycle, étreint les cœurs, les esprits, les convie à l'étude et leur montre l'infini, l'éternité comme le champ d'action dévolu à leurs efforts.

Au contraire, les nations endormies dans les coutumes passées et vivant sous la crainte des rois et des prêtres, restent stationnaires.

Nous voyons dans l'Inde le peuple avili, abêti par cette force souveraine: *le prêtre* qui sous le nom de brahme gouverne, domine des millions d'individus. Ignorant, crédule, routinier, ce peuple adore, sous des formes ridicules et obscènes, des rites autrefois purs et grandioses, et la foule se prosterne et se dépouille pour honorer et faire vivre ceux qui la trompent,

Cette race eut une grandeur superbe, elle connut des lois naturelles et n'en tira aucun bénéfice, parce que ses chefs se reconnaissaient seuls le droit de diriger, de guider le troupeau tenu en esclavage par la crainte des puissances ténébreuses.

Les brahmes sortis du cerveau de Brahma se déclaraient les maîtres de la terre, seuls dignes d'étudier, de savoir et de retourner directement dans le sein du créateur. Ils usaient de leur puissance pour l'asservissement, l'étouffement de l'esprit.

Loin d'arriver à cette fraternité prêchée par Christna, — car ils euren leur messie, fils de Dieu comme le nôtre — ils firent de la nation une

bête de somme qui fournissait aux classes dirigeantes les moyens de subsister et de s'enrichir sans se souiller d'un travail quelconque.

Ce peuple râle et succombe sous la force brutale, sous l'invasion étrangère. Il ne sera pas autre, il aura des accès de colère, des convulsions, et retombera dans sa faiblesse, dans sa craintive indifférence, pressuré par les vainqueurs de son sol, les maîtres de son pays.

Au contraire, nous avons vaincu, il y a plus de cent ans, le dieu des armées et des rois. La nation, d'un vigoureux coup d'épaule, a comme Samson détruit le temple en brisant les piliers de l'édifice, mais l'effort trop violent fut suivi de réaction. L'orgueil, la superstition, le despotisme remontèrent à l'assaut, et aujourd'hui, narguant la liberté et la science, l'Eglise, par les innombrables voix de ses sectaires, souffle la haine du progrès et de la fraternité. Ne nie pas, ne proteste pas, la fraternité sera illusoire tant que d'après l'enseignement religieux déversé par l'Etat les hommes seront destinés à être les uns sauvés, les autres condamnés. Je ne suis pas ton égal parce que tu te crois très supérieure par la foi. La foi sans raison, sans jugement, fait, des Torquemada ou des Labre, de sombres fanatiques ou des pouilleux. Nous ne pourrons conquérir la paix tant que les hommes prétendront que Dieu exige un culte plutôt qu'un autre et qu'il a défini lui-même les formules et les rites de ce culte. Nul ergoteur, aucun ecclésiastique ne prouvera le contraire.

Mais revenons à l'âme. Cette âme, jusqu'à présent scientifiquement improuvable, est néanmoins appréciable pour les uns tandis que les autres la contestent et la nient.

Je fus de ces derniers, je considérais la vie comme un terrain borné où se faisait l'évolution de mon être. Seul, traversant de vastes espaces sauvages et incultes, je me demandais pourquoi l'homme est doué de tant de facultés abstraites. En moi pénétrait l'intarissable tristesse du néant, le désenchantement, le dégoût des êtres et des choses. Ilote inconscient d'une force fatale, jouet d'une aveugle destinée, pénétrant le fond des vanités et des grandeurs, spectateur d'épreuves imméritées, j'aurais voulu m'asseoir aux bords du chemin et abandonner la cohorte humaine invinciblement poussée à l'assaut des jouissances et des grandeurs pour tomber dans le charnier final, où l'immonde décomposition fait son œuvre éternelle.

Mon corps me pesait, m'épouvantait, fardeau plein de menaces, toujours prêt à faire jaillir la douleur !...

Enfin, mon esprit échappant à ce pitoyable état, s'élançait dans l'espace étoilé, il voyait, par les facultés de l'intelligence, l'étendue, l'inconnu de tant de mondes créés pourquoi ?... par qui ?... Alors, las de chercher en vain, je retombais sur terre, accablé de mon ignorance, de ma faiblesse et de l'inutilité de ma vie.

Ta mère me voyant ainsi, au retour d'un long voyage, m'engagea à étudier l'histoire de l'Inde. Je m'assimile facilement les langues étran-

gères, je m'adressai à de savants brahmes et j'appris le sanscrit. Je m'adonnai avec passion à des recherches sur l'origine de la foi des brahmanistes et des boudhistes, je connus des fakirs et j'entrai dans les régions de l'au-delà avec une surprise qui me fit douter de mes propres facultés.

Les morts m'apparurent, je vis un jeune frère perdu avant notre départ de France, ta mère, ton père, le mien prirent part aux expériences, furent convaincus, et nous essayâmes de provoquer des manifestations, d'entrer en relations fréquentes avec les désincarnés.

D'eux nous vînt un système philosophique rationnel. Ils nous donnèrent de longs développements sur la morale et nous conseillèrent maintes fois, comme des amis sûrs et vigilants qui préviennent des obstacles et aident à conjurer le danger.

Grâce à leurs instances, ta mère te fit promettre de m'épouser et ainsi tu échappas au cloître.

Cette philosophie a de grandes analogies avec celle de l'Inde. Elle ne découlait d'aucune réminiscence ni d'idées préconçues, elle venait réellement de l'au-delà.

Un petit groupe se formait autour de nous et parmi des tâtonnements, des arrêts et des faits encore inexplicables, nous édifions une doctrine.

Cette force se manifestant par des moyens divers prétendit se nommer Menta et j'essaierai de résumer sa théorie.

L'être humain se compose de deux parties nettement définies ; le corps c'est à-dire la matière, force sensible appréciable, tombant sous le pouvoir des sens, puisant ses éléments dans les forces ambiantes de notre planète, résume toutes les qualités et les défauts des êtres animés. Plein de tares, de faiblesse, soumis aux vicissitudes d'un milieu souvent impropre à son développement, le corps, avec une faculté de résistance dont aucun animal n'est doué, s'accoutuma aux milieux les moins propices à sa nature.

Tandis que les animaux sont fatalement destinés à certains climats et ne peuvent dépasser les zones propres à leur existence, les hommes s'acclimatent, résistent au froid intense, à la chaleur excessive. Aussi arriéré soit-il, l'homme allume du feu, se réchauffe à sa flamme, il forme des sons dont il fait un langage compliqué, il note ses impressions, ses pensées et les observations, fruit de ses qualités intellectuelles...

Ce qui donne aux humains cette supériorité sur l'animal qui depuis son apparition reste confiné dans les attributions de son espèce sans jamais en sortir, c'est l'âme, ce principe insaisissable, impalpable, impondérable qui tant se discute et ne peut être prouvé mathématiquement ; cette âme est comme Dieu, dans l'infini du mystère de la création.

Les savants croient plus facile d'attribuer tous nos sentiments aux molécules de la substance cérébrale.

Mais, qui met en mouvement ces rouages délicats ? pourquoi donnent-ils des résultats si différents chez chacun ?

Revenons au sujet principal, l'âme est créée. Comment, quand se lie-t-elle au corps ?

Cette âme primitive presque inconsciente encore, apparaît à peine dès son éclosion, elle est amalgamée à la matière et la matière formée par les évolutions sans trêve et sans fin qui maintiennent la vie terrestre met l'homme aux prises avec tous les instincts de l'espèce animale ; appétits déréglés, actes de cruauté, de perfidie, de rapacité qui rappellent les luttes continuelles du fort contre le faible, du nombre contre l'unité et les hécatombes de la faim, intarissable tonneau des Danaïdes, éternellement rempli, éternellement vide.

Cette âme, ce principe vital existant dans le milieu terrestre comme les éléments de la flamme imperceptible à tous, fournit son évolution. Elle naît, s'endort, renaît, passe de corps en corps jusqu'à un développement suffisant pour qu'elle puisse se connaître et comprendre la responsabilité de ses actes.

Le jour où, interrogeant l'univers, elle admet l'immortalité dans sa puissance progressive, elle peut concevoir dans sa majesté suprême, dans sa grandeur sereine, dans son éclatante beauté, la divinité, force des forces, puissance des puissances, idéal du beau et du bien

Mais pour atteindre au but de cette lente ascension, que de luttes, de faux pas, de douleur, de désespérance, de désillusions !... L'âme ayant conquis la connaissance du bien et du mal devient, non pas l'égale de Dieu non pas le béat habitant d'un séjour d'insipide bonheur, mais l'intelligent ouvrier de l'univers, une force motrice, une cause agissante, une entité sans cesse en progrès.

J'arrive à l'existence de l'âme, un troisième terme lui est indispensable ; ce terme, essence fluidique, survit à la chair, enveloppe l'âme qui doit renaître sur terre. Nous le nommons périsprit, il conserve dans l'erraticité les qualités et les défauts du défunt, il est son sosie, le vêtement de l'âme, vêtement qui se fondra peu à peu dans la chair en l'imprégnant de tout l'acquit de l'être en état d'évolution.

Plus un homme est avancé en incarnations. plus il a une nature complexe, impressionnable, prédisposée au bien.

Le degré intellectuel n'est pas une preuve absolue d'un grand avancement, l'intelligence s'assimile les connaissances humaines par un développement du périsprit qui renaît chargé d'un acquis étendu, d'un butin conquis par l'étude, emmagasiné durant de nombreuses incarnations, mais cela ne donne pas les qualités morales inhérentes à l'âme avancée.

« Heureux les pauvres d'esprit », disait le Christ, paroles profondes, incomprises et devant ainsi s'expliquer : Heureux ceux dont l'âme est plus puissante que l'esprit ; heureux ceux qui aiment, ceux qui conçoivent la fraternité, heureux ceux qui cherchent avant la gloire et l'érudition, la

science de l'âme, celle qui fait les hommes forts, qui produit les martyrs de l'idée, les défenseurs du bien.

Ces trois termes de la nature humaine donnent l'explication des anomalies fréquentes de certains individus instruits, intelligents, vides de cœur et de sentiment. L'esprit s'est développé au détriment de l'âme, le périsprit s'est chargé de connaissances nombreuses, mais l'âme, restée dans sa gangue, encore larve, remue, s'ignore, ne peut s'élever, et la ruse la fourberie, l'insensibilité, l'hypocrisie, la cruauté dominent cet être, supérieur pour le jugement humain, et en réalité encore si attardé.

La morale, la beauté sont les seuls dogmes de l'humanité.

Les passions poussent vers la satisfaction de l'égoïsme, de l'orgueil, de la rapacité, le corps seul jouit des biens terrestres, tandis que l'âme, déjà baignée dans les champs de l'espace, ayant goûté au bien, à la liberté ; ayant entrevu la synthèse de la vie durant le temps écoulé entre ses diverses incarnations, reste assoiffée d'idéal, étouffée sous son vêtement de chair, lasse de son étroite prison.

22

De Maïa

Je me conforme à tes conseils, je tente d'oublier ce qui me fut donné comme vérité absolue; je te suivrai dans cette étude si nouvelle pour moi, mais comprends mon anxiété.

Dès l'enfance, je fus accoutumée à chercher la clef des lois naturelles dans les manifestations positives de la vie. Considérant les idées abstraites et religieuses comme dangereuses, je ne pensais jamais à l'au-delà ni à l'âme.

Abandonnée aux soins d'une personne pieuse, ardente catholique, je l'observai avec curiosité, puis j'écoutai l'histoire du peuple élu de Dieu et enfin cette grande figure du Christ m'envahit, souleva mon enthousiasme.

Toutes les facultés se rattachant à la foi, tous les besoins de tendresse, tous les rêves d'idéal qui sommeillent en la jeune fille s'éveillèrent ; je m'affaissai un jour sur les dalles de l'église, j'épanchai mon doute et mon trouble devant un représentant de cette religion, de ce christianisme si attrayant pour les cœurs assoiffés d'amour.

Maintenant nouvelle lutte, nouveau combat, tu me conseilles d'abattre ce que j'ai adoré, tu prétends me faire rejeter ce que j'ai acquis par l'effet de la grâce, et substituer aux élans de la foi, la raison et la science. Tu me brises, tu m'affoles.

Hier je m'en allai très tôt vers l'église. Le pays est sûr, je puis sortir seule. Je m'agenouillai devant l'autel, les mots accoutumés vinrent à mes lèvres, mais mon cœur restait insensible et mon esprit s'en allait au loin à ta recherche.

Le soleil triomphant frappait les vitraux et la lumière s'éparpillait en joyaux sur les naïves peintures, sur les vieux saints de pierre. Le tabernacle flambait, la vierge auréolée d'or tendait les bras vers les humbles et

les souffrants, tout était calme, paix et repos ; les fleurs entourant des tombes des fidèles dormant pour toujours dans le pieux enclos, laissaient leurs parfums s'épandre dans le lieu saint, un oiseau chantait l'hymne de son bonheur et je voulus envoyer au Seigneur la prière du chrétien.

Mais mon âme muette ne savait arriver à l'extase et mes larmes commencèrent à couler amères et brulantes. Etais-je indigne de ressentir les bienfaits de la grâce. Serais-je condamnée au doute éternel ?...

Je souffrais, le vieux curé, surpris de voir devant l'autel une femme agenouillée à cette heure matinale, me croyant victime d'un grand malheur, m'engagea à le suivre à la sacristie. *(A suivre.)*

Ouvrages Nouveaux

Questions de Philosophie Morale et Sociale

par

Le Dr DURAND (de Gros)

FÉLIX ALCAN Editeur. prix 2.50.

Le docteur Durand (de Gros) est une des figures les plus marquantes de notre époque. Esprit éminemment scientifique, philosophe de haute envergure, il avait une vigueur et une originalité de pensée qui lui assurent une bonne place parmi les penseurs du XIXe siècle. Ennemi de la réclame, vivant loin du mouvement parisien, longtemps il fut dégoûté par l'injustice de ses contemporains.

« Il m'a fallu, disait-il avec mélancolie, dans la préface d'un de ses derniers livres, il m'a fallu enterrer mes contemporains pour trouver dans la jeune génération des juges moins hostiles et obtenir une réparation relative ». La postérité remettra à son rang ce précurseur, qui, un des premiers, signala la très grande importance de l'hypnotisme. Le dernier Congrès de l'hypnotisme le choisissait comme un de ses présidents d'honneur. Cette glorification tardive l'avait consolé de ses longs déboires et il avait repris sa plume lorsque la mort est venue le surprendre au milieu de son activité.

C'est dire que jusqu'au dernier instant il avait conservées intactes ses puissantes facultés. Sa fille, Mme Sorgue, a réuni en volume les notes laissées par son père ; ce sont ces travaux qui forment le livre que nous étudions.

Nous ne pouvons tenter ici de faire connaitre au public les problèmes variés étudiés dans cet ouvrage, mais il est un point de ses doctrines philosophiques par lequel il se rattache au Spiritisme, c'est lorsqu'il synthétisait sa pensée par ces mots : « Hors de la morale et de la religion scien-

tifiques, pas de salut ! » Il croyait fermement à l'existence de cette métaphysique expérimentale signalée par Schopenhauer, et il voyait dans les phénomènes spirites le point d'appui inébranlable de tous les systèmes concernant la vie future. Voici quelques passages de son dernier livre qui montrent mieux qu'une sèche analyse sa pensée sur ce sujet :

« L'eschatologie scientifique inaugurée dans ce dernier quart de siècle par une élite internationale de physiciens, de pathologistes et de psychologues de première marque, a institué des recherches expérimentales dont les résultats déjà acquis semblent confirmer l'hypothèse religieuse dans ce qu'elle a d'essentiel. Ce qui est fait en tous cas pour donner à réfléchir aux plus sceptiques, c'est que les phénomènes « médiumniques » — pour employer un mot consacré mais très mal formé — devenus des vérités matérielles indéniables, des « faits scientifiques », les adversaires du Spiritualisme eschatologique en sont réduits, pour affaiblir le témoignage de ces faits, pour en atténuer la signification et l'importance, à s'efforcer de les faire rentrer dans d'autres faits dont, dans le fond, le caractère est tout aussi merveilleux, et que la science académique, il n'y a guère de cela que vingt ans, était unanime à repousser du pied comme un amas de sottises.

« Oui, pour réfuter ceux qui concluent à la réalité probable des « esprits » et de leurs manifestations, le scepticisme scientifique — rendu d'autre part moins intraitable par les récentes découvertes de la physique électrique, les rayons de Rœntgen, la télégraphie sans fil — ne craint plus de s'accrocher à la suggestion, à l'hypnotisme, à la télépathie, au « double », à la transmission de pensée, à la seconde vue, à l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, autant de suppositions qui, avant la grande révolution opérée par Charcot, étaient pour tout le monde savant le comble de l'imposture ou de la démence... »

A propos d'une analyse du livre de M. Bourdeau, *Le problème de la mort*, (1) M. Pillon déclarait que nulle expérience de *l'anéantissement* n'était possible et que si nous devons survivre, nous ne le saurons jamais. Le Dr Durand (de Gros) le refute comme suit :

« L'argumentation idéaliste de M. Pillon, que j'ai cru inutile de reproduire ici, m'a paru excellente et j'y ai applaudi des deux mains. Mais je m'inscris en faux et proteste énergiquement contre toute la série des propositions dogmatiques formulées dans le passage qu'on vient de lire.

« Le problème de la mort ne peut être résolu que par l'imagination et la croyance ; il est contradictoire qu'il le soit par la science positive et expérimentale » Je suis ébahi de constater que M. Pillon a manqué à un tel point à sa circonspection philosophique habituelle en risquant des affirmations semblables. D'abord, quelle idée étrange que d'en appeler à *l'imagination et à la croyance* quand il s'agit de venir à bout d'une diffi-

(1) *Année Philosophique* de 1894, article bibliographique sur *Le problème de la mort, ses solutions imaginaires et la science positive* par Louis Bourdau.

culté qui résiste à l'analyse scientifique ! Est-ce que l'imagination et la croyance peuvent établir une vérité quelconque, dans un ordre quelconque et sur un fondement quelconque ? Est-ce que l'imaginer et le croire impliquent le savoir ? Est-ce que l'imagination et la croyance n'ont pas, au contraire, été de tout temps le champ inexhaustiblement fertile de l'erreur ! Il eût été plus raisonnable et plus net de déclarer tout uniment que le problème en question est insoluble.

« Mais pourquoi insoluble ? — Parce que, nous assure-t-on, il est contradictoire que le problème de la mort puisse être résolu par la science positive et expérimentale.

« Cette prétendue contradiction ne m'apparaît pas le moins du monde, et nul, je crois, ne la trouvera évidente. L'éminent auteur n'aurait pas dû, en tous cas, se dispenser de la mettre en lumière. Il est vrai qu'il ajoute : « Nulle expérience de *l'autre vie* n'est possible dans la vie présente.... Si nous devons survivre, nous ne le saurons qu'après la mort. »

« De telles assertions sont purement gratuites, ce ne sont que paroles en l'air ; et elles ont en même temps le tort grave de tenir en bloc pour nuls et non avenus tous les documents, sans contredit si imposants et par leur masse, et par leur concordance universelle, et par l'autorité sans égale des visas historiques de toute provenance, sacrés et profanes, antiques et modernes, dont ils sont revêtus, qui s'accordent à affirmer ce que ce philosophe nie, et qui précisément n'invoquent à leur appui que des témoignages expérimentaux.

« Est-ce que toutes les religions qui existent ou ont existé ne sont pas fondées sur l'affirmation d'un *autre monde* et d'une *autre vie* ? Le but et la pratique de toutes ces religions ne consistent-ils pas à établir une communion, un commerce entre ce monde et le prétendu monde des morts, et est-il rien de plus authentiquement certifié qu'une grande partie, tout au moins, des faits ou prétendus faits, dont l'histoire fourmille, qui témoignent en faveur du spiritualisme eschatologique universel ?

« Et enfin, de quel droit M. Pillon ferme-t-il l'oreille au concert d'attestations confirmatives que fait entendre toute une pléïade internationale de savants contemporains, qui compte dans son sein nombre de savants autorisés, dont quelques-uns illustres, de cette « science positive et expérimentale » par laquelle jure notre auteur ?

« Dans le même recueil, M. Renouvier porte un jugement pareil (voir son *Etude philosophique sur la doctrine de Jésus Christ.*) Toutes les preuves historiques ou contemporaines dont se réclame la thaumaturgie la théurgie et l'eschatalogie expérimentale sont pour lui sans valeur aucune ; il ne juge même pas qu'il faille les discuter : du moment qu'elles sont contraires à sa propre doctrine, elles ne sauraient être valables ; il leur oppose une fin de non-recevoir péremptoire.

« Que les deux éminents néo-criticistes me permettent de leur faire observer que cette façon d'écarter les objections gênantes, pour ne pas avoir

à refaire *son siège.* n'est peut-être pas philosophique. J'estime, pour ma part, qu'une semblable méthode de discussion appartient en propre à l'école de l'autorité, et que l'école du libre examen devrait tenir à honneur de la lui laisser tout entière.

« Quand M. Pillon nous déclare qu'il faut être préalablement mort pour avoir le secret de la mort, il me semble entendre Littré nous répéter sur le ton d'une autorité infaillible comme celle d'un pape, qu'il est interdit à la science de pousser ses investigations vers l'origine des choses, et donner à l'appui de son précepte cette raison triomphante : « L'origine des choses, nous n'y avons pas été ! » (*A, Comte et la Philosophie positive*, 2me édition, p. 107).

« Nous n'avons pas été non plus à la lune, et encore moins au soleil et aux étoiles : n'empêche que sans attendre d'avoir fait ce voyage, on se permet d'étudier les astres, et que l'astronomie ne passe pas précisément pour une science chimérique.

« Phénomène psychologique bizarre ! nos philosophes moralistes, s'intitulant spiritualistes, qui donnent pour sanction à la morale l'éternité de l'âme et une vie future où la vertu recevra finalement sa récompense, et le crime le juste châtiment auquel il aura échappé ici-bas ; ces hommes, par la plus absurde des inconséquences, se montrant en même temps les adversaires passionnés de toute tentative et de tout espoir de démonstration scientifique de cette « autre vie » et de cet « autre monde » sur lesquels repose toute leur éthique ! » Avis à M. Fournoy qui nous semble dans le même cas.

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

Dans *Lumen*, M. W. de la Vega, à propos de *La Grâce*, fait remarquer que dans l'enfance nous admettons sans contrôle les faits et gestes attribués aux hommes comme aux animaux et aux plantes, par les fables dont nous faisons notre lecture habituelle, sauf à ramener chaque personnage à son rôle réel, lorsque nous atteignons l'âge adulte. De même l'humanité bercée par les légendes débitées par les divers clergés et familiarisée par la royauté avec le régime du bon plaisir, accepte d'abord sans trop de répugnance l'idée d'un Dieu qui accorde sa grâce à quelques privilégiés et la refuse à tous les autres, sans autre loi que son caprice. Mais peu à peu l'idée de justice se développe, celle de grâce révolte la conscience humaine, qui n'admet entre les fils d'un même père d'autres différences que celles que produit la différence dans l'intensité et la persévérance des efforts faits pour franchir de nouvelles étapes dans la voie du

progrès et l'on arrive à la conviction que chacun de nous ne possède que ce qu'il a pu acquérir, notre élévation graduelle ne dépendant que de nous et non d'une volonté étrangère, quelle qu'elle puisse être.

Luz y Union continue à énumérer la remarquable série de phénomènes psychiques observés dans son groupe par M. De Souza Couto. Ce sont des exemples d'Ecriture automatique ou directe, d'apports, de dessins directs, de phénomènes lumineux, d'apparitions de formes, etc... Nous avons à regretter que l'absence de détails ne nous permette pas de nous faire une juste idée des conditions de contrôle dans lesquelles ces phénomènes ont été obtenus, et par conséquent de la valeur démonstrative qu'ils offrent pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANCAISE.

Le Figaro du 3 novembre 1901 a publié l'article suivant :

Un Jour

Elle est certes très touchante, cette promenade parisienne à travers les allées de cyprès, que hier encore « favorisait un temps superbe ». Il y a là, pour les vivants, tout un précieux champ d'action. Le pauvre petit Max Lebaudy me contait naguère l'histoire d'un malin qui venait lui offrir, le jour même de sa majorité, une affaire énorme : il s'agissait d'entreprendre, sur tous les terrains perdus dans les cimetières, la culture des immortelles ! En attendant la réalisation d'une idée si pratique, ce culte désintéressé, fidèle, propre à la méditation quoique ambulatoire, est de la plus haute noblesse sentimentale, et cette piété-là aussi est une force.

Avouerai-je cependant l'impression que me laisse cette manière de faire prendre un jour de réception aux morts et de faire une chose de calendrier, de saison fixe, et de protocole, de ce souvenir qu'on assure leur vouer ? Il semble que, moyennant cet annuel rendez-vous, on se juge en règle pour tout le reste du temps. Cette échéance assignée aux vénérations, aux regrets, aux soupirs, fait songer malgré tout à l'adage connu : qui doit à terme ne doit rien. Et l'on ne peut nier qu'au fond ce soit assez commode.

Mais le plus curieux, le plus saisissant, ce serait que ces disparus qu'on suppose bien loin, et envers lesquels on s'estime quitte pour une visite, pour une minute officielle de rapprochement, fussent beaucoup plus près de nous qu'on ne croit, mêlés d'une façon permanente, dans l'invisible, en désincarnés, en purs esprits, à toute notre vie, toujours présents, voyant, sachant, et pouvant peser ce que valent parfois ces démonstrations.

Si les travaux scientifiques de Crookes, de Rochas, de Ch. Richet, du docteur Gibier, de Flammarion, de Gabriel Delanne, de Léon Denis, sont dignes de crédit ; si les témoignages innombrables et sincères que, dans son enquête sur l'au-delà, enregistre M. Jules Bois sont fondés, je ne peux m'empêcher de songer qu'en vérité il y a quelque chose de puéril, de ridicule à aller en si grande cérémonie voir des gens qui sont vos habituels voisins, qui ne vous quittent point, et que ceux-là doivent avoir d'étranges sourires en nous observant du haut de l'immensité.

ALEXANDRE HEPP.

La Revue scientifique.

du 14 décembre dernier renferme un excellente étude de M. le professeur Grasset sur les limites qui séparent la psychologie, étude des facultés supérieures de l'homme, telles la notion du bien, de l'obligation et du ibre arbitre, de la psychologie inférieure qui est l'étude des phénomènes ntellectuels communs à l'homme et aux animaux.

Ce qui caractérise le psychisme supérieur, propre à l'homme, c'est la conscience synthétique du bien et du beau, c'est le raisonnement appliquant consciemment les idées universelles, abstrayant, déduisant et sachant pourquoi ; c'est la décision libre, raisonnée et responsable, entraînant le mérite ou le démérite. Ainsi définie par sa méthode et son objet, la psychologie est bien une science propre à l'homme Les animaux présentent aussi des phénomènes psychiques ; mais nous ne pouvons pas les étudier eux-mêmes, dans la conscience des sujets. Nous ne pouvons les étudier que dans leurs manifestations physiologiques.

M Grasset montre aussi très bien que les tentatives faites pour englober la psychologie tout entière dans la biologie est purement chimérique, car le phénomène de conscience, antérieur à toute expérience, est irréductible; il est la condition première de toute connaissance. Ni les études psycho-physiques de Weber de Fechner et de Delbœuf sur la sensation, ni les travaux de Lange, de William James ou de Surgi sur les émotions, n'ont réussi à démontrer leur origine exclusivement physiologique. La notion d'un être pensant n'a rien à craindre des recherches contemporaines et à cet égard les spirites n'ont rien à redouter, malgré les affirmations contraires de quantité de matérialistes qui prennent, comme toujours, eurs désirs pour des réalités, et leurs déclarations dogmatiques pour des démonstrations.

Bulletin de l'Institut psychologique international

Le n° d'octobre-novembre nous apprend que : « L'institut psychologique ayant heureusement traversé la période de formation et étant désormais assuré, par tant de sympathies et d'adhésions précieuses, des meilleures conditions de fonctionnement et de développement utile, il a été pourvu au travail d'organisation complète et de constitution des statuts définitifs par les soins de personnes de la plus haute compétence. » Espérons que cette phase préliminaire franchie, nous asisterons enfin à de

études sérieuses sur les phénomènes supra-normaux que l'institut, ne l'oublions pas, a pour objet spécial d'étudier.

Dans la même livraison, se trouve une étude de M Schrench-Notzing au sujet d'un attentat commis sur une personne hypnotisée mise dans l'impossibilité de résister, par suite de l'état de vertige, d'assoupissement ou de délire consécutif aux manœuvres exécutées par l'hypnotiseur. Signalons dans cette étude le passage suivant qui met à nu une tendance d'esprit assez générale dans le monde savant, dit « officiel » :

« Si l'accusé soutient que les moyens employés par lui sont des moyens magnétiques, et non des procédés hypnotiques, il n'y a là qu'une assertion bien connue par laquelle les partisans du magnétisme animal contestent les effets purement suggestifs de leurs cures. Cette assertion est, en outre, entièrement gratuite, car jusqu'à présent, les doctrines tirées du magnétisme animal sont loin de reposer sur une expérimentation irréprochable, par l'emploi de laquelle la possibilité de l'effet suggestif devrait être écartée dans l'expérience même. Le magnétisme animal se pare, comme tant d'autres procédés charlatanesques, des plumes d'autrui, car tous les procédés mesmériques ou magnétiques ne sont au fond qu'un masque, un procédé de suggestion agrémenté de mysticisme ; c'est-à-dire que les faits de guérison magnétique sont dus à la croyance des patients, à la direction de leur activité psychique vers l'idée de guérison, nullement à une force mystérieuse. Au fluide supposé du magnétisme animal, il faut tout d'abord une preuve. »

L'existence de fluide magnétique n'est nullement mystérieuse. Elle a été démontrée 1° par l'action à distance exercée par un magnétiseur sur son sujet, *à l'insu de celui-ci* ; 2° par l'action exercée par des magnétiseurs sur des enfants endormis, qui ne soupçonnaient pas que l'on fît sur eux des expériences ; 3° par la distinction qui est faite par le sujet de l'attouchement de son magnétiseur parmi ceux de plusieurs personnes ; 4° Par les preuves photographiques que l'on a obtenues de son existence. Lorsque M. Notzing aura réfuté ces arguments, nous pourrons commencer à prendre au sérieux ses négations.

Mais le comble de l'audace de la part des détracteurs du magnétisme, c'est de l'accuser de se parer des plumes d'autrui, alors que ce sont les écoles qui sont venues beaucoup plus tard que lui, qui ont démarqué son linge et pillé d'une manière indécente dans les travaux des maîtres du magnétisme !

Annales des sciences psychiques.

Nous lisons toujours avec intérêt la suite de l'étude du regretté F. W. H. Myers sur la conscience subliminale. Malheureusement, le récit est espacé dans les livraisons de plusieurs années et noyé dans beaucoup de numéros qui ne se suivent pas, de sorte que ce magnifique travail perd beaucoup de sa valeur à être ainsi morcelé. Voici un cas de clairvoyance par le cristal qui se trouve relaté dans le n° 5, d'octobre-novembre, que nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs :

« Un autre incident se rattachant aux pouvoirs extraordinaires de cette jeune dame est aussi à noter. Un des jours que je passai à Longford, comme elle regardait dans son cristal, elle décrivit parmi beaucoup de choses inutiles à mentionner, une chambre qui lui parut être une chambre à coucher. Il lui semblait qu'elle voyait la chambre exactement comme si elle était *dehors* tout près de la porte *ouverte*, car elle dit : « Il y a une dame dans la chambre s'essuyant les mains avec une serviette, » Elle décrivit la dame comme grande, brune, ayant un peu l'air étranger, et avec un certain « chic », Sa description répondit si bien à ma femme et à la chambre qu'elle occupait à un hôtel d'Eastbourne, que j'eus envie de demander des détails sur le vêtement, etc. Elle dit que le vêtement était en serge avec beaucoup de galons sur le corsage et une bande de galon sur le côté de la jupe.

Cela me jeta hors de la piste, parce que quand j'étais parti pour Longford, ma femme avait exprimé le regret de n'avoir pas de robe en serge. Grand fut mon étonnement, quand de retour â Eastbourne je trouvai ma femme portant une robe de serge répondant exactement à la description dont je viens de parler. Il y eut une suite à cette histoire seize mois plus tard, quand ma femme et moi, nous assistâmes à une représentation donnée par les Magpie Minstrels . (Société d'amateurs de musique) Prince's Hall Piccadilly. Nous arrivâmes à l'avance, et après que ma femme fut placée, j'allai de place en place parler à des amis. Au bout de dix minutes environ, Lady Radnor et miss A... entrèrent. Pendant les salutations, miss A... appela mon attention sur une figure debout, et me dit : « Vous vous rappelez ma vision dans le cristal, d'une dame dans sa chambre à coucher : voilà la dame que j'ai vue ». *C'était ma femme* J'ajouterai seulement qu'elle n'avait jamais vu ma femme.

Lord JOSEPH BARNBY.

Institut Psychologique International

Nous lisons dans le dernier numéro du Bulletin l'avis suivant que nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs:

Groupe d'étude de phénomènes psychiques

Le Conseil d'organisation de l'Institut Psychologique a décidé, dans sa réunion du 3 décembre, la formation de divers « groupes » ou « sections d'études », entre autres celle d'un « groupe d'étude de phénomènes psychiques ».

Ce groupe, dont la création avait été, dès le début, une des préoccupations principales de l'Institut Psychologique, est constitué dès maintenant.

Il a pour membres :

MM. d'Arsonval, membre de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie de Médecine, professeur au Collège de France ;

Bergson, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur au Collège de France ;

Branly, professeur de physique à l'Institut Catholique ;

Brissaud, professeur à la Faculté de Médecine ;

Duclaux, membre de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie de Médecine, directeur de l'Institut Pasteur ;

Marey, membre de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie de Médecine, professeur au Collège de France ;

Weiss, agrégé de la Faculté de Médecine.

Il a choisi pour président M. Duclaux.

Il se propose d'explorer cette région, située aux confins de la psychologie, de la biologie et de la physique, où l'on a cru constater les manifestations de forces non encore définies. Entre la crédulité des uns et l'indifférence des autres, entre une adhésion à priori de l'esprit à des hypothèses qui étonnent et un refus systématique d'admettre la possibilité de faits qui ne rentrent pas dans les cadres déjà constitués ou dans les lois déjà connues, il y a place pour une récherche strictement scientifique, sans parti pris d'affirmer ou de nier, sans autre préoccupation que de poser à l'expérience la question suivante : « Quelle est la part de réalité objective et quelle est la part d'interprétation subjective dans les faits décrits sous les noms de suggestion mentale, télépathie, médiumnité, lévitation, etc.; ? »

Le but ne pourra être atteint que par l'application de méthodes d'observation précise et d'expérimentation rigoureuse telles que celles qui sont en usage dans les laboratoires. En attendant que l'Institut Psychologique ait aménagé un local spécial pour l'investigation des phénomènes de ce genre, la section utilisera, en cas de besoin, les laboratoires particuliers où ses membres travaillent.

Par la présente note la section fait appel à tous ceux qui croiraient pouvoir lui signaler des personnes capables de produire des phénomènes tels que ceux qui viennent d'être énumérés, ou mieux encore à ces personnes elles-mêmes. Les personnes qui se présenteront à elle seront libres de choisir les conditions où se feront les expériences d'essai.

La section a le ferme espoir que son appel sera entendu. Si les faits en question méritent d'entrer dans le domaine scientifique, il y a un intérêt de premier ordre à ce qu'ils soient étudiés et approfondis.

Signé: d'Arsonval, H. Bergson, E. Branly, Brissaud, E. Duclaux, J. Marey, Weiss.

Les communications devront être adressées au Secrétariat général de l'Institut Psychologique, Hôtel des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, à Paris, au M[is] de Virieu, Secrétaire du groupe, ou à M. Youriévitch, Secrétaire général.

AVIS

Nos lecteurs trouveront dans ce numéro une *Pétition* destinée à un dépot à la Chambre des Députés, dans le but d'obtenir une loi permettant aux masseurs et aux magnétiseurs d'appliquer leur art au traitement des maladies.

Nous intéressant au plus haut degré à ce résultat, ne serait-ce que pour les médiums guérisseurs, nous prions instamment tous nos lecteurs de vouloir bien signer et faire signer cette *Pétition*, et la renvoyer sans retard à M. Durville, 23, rue Saint-Merri. Paris, 4e

---

LES CONFERENCES EN PROVINCE ET A L'ETRANGER

M. Gabriel Delanne a fait, le 19 janvier dernier, une conférence à l'Institut populaire de Versailles, sur le Spiritisme, avec des projections montrant des lévitations de tables contrôlées par les savants, des photographies d'esprits matérialisés et des moulages obtenus dans des conditions qui ne permettent pas de mettre en doute leur authenticité.

Malgré la présence d'un grand nombre d'incrédules et en dépit de l'offre qui en fut faite par le conférencier, aucune contradiction ne s'est produite. Espérons que le bon grain qui a été semé germera un jour et que le grand public étudiera ces preuves si nombreuses et si démonstratives de l'immortalité.

Sur la demande des Spirites de Bruxelles et de Charleroi, M. Gabriel Delanne ira, dans le courant du mois prochain, faire des conférences dont l'ordre est ainsi fixé :

Charleroi, dimanche 30 et lundi 31 mars

Bruxelles, mercredi 2 et vendredi 4 avril

Ensuite, M. G. Delanne se rendra à Nancy, où une conférence avec projection aura lieu du 7 au 13 avril. Nous indiquerons dans le prochain numéro, les locaux qui seront désignés.



AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail. Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

Supplément à la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, février 1902.

PÉTITION AU SÉNAT ET A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

(POUR UN SECOND DÉPOT)

Messieurs les Sénateurs,

Messieurs les Députés,

Les Soussignés,

Considérant :

Que l'application de la loi du 30 novembre 1892, sur l'exercice de la médecine met les Masseurs et les Magnétiseurs dans une situation anormale évidemment contraire à l'esprit de la dite loi.

Demandent instamment que le Massage et le Magnétisme puissent être appliqués au traitement des maladies par ceux qui ont pour cela les qualités voulues.

SIGNATURES	PROFESSIONS	ADRESSES DES SIGNATAIRES

La présente PÉTITION, signée par les intéressés, tant en France que dans les Colonies, et par les Français domiciliés à l'Étranger, doit être adressée le plus tôt possible à M. DURVILLE, directeur du *Journal du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris, 4e arr.

SOUSCRIPTION NATIONALE

pour continuer la Propagande et le Pétitionnement dans le but d'obtenir des Pouvoirs législatifs que le Massage et le Magnétisme puissent être appliqués au traitement des maladies par ceux qui ont pour cela les qualités voulues.

	Fr.	C.
A Reporter.		

Tous nos lecteurs et abonnés sont priés de vouloir bien s'inscrire sur cette liste, la faire circuler et la renvoyer sans retard à M. Durville, 23, rue Saint-Merri, Paris, avec le montant des souscriptions qu'ils auront recueillies. Le *Journal du Magnétisme* en accusera réception.

	Fr.	C.
Report		
TOTAL.		

N° 9 — ANNÉE 7e Prix du Numéro : 1 franc MARS 1902.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
bonnements: 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

Ode

A VICTOR HUGO.

Victor Hugo ! plus grand que Corneille et Racine !
L'amant des rêves d'or avec respect s'incline
Devant ton front olympien ;
Poursuivant l'idéal dont son âme est éprise,
Il ne trouve après toi qu'une terre conquise
Où ton luth éveille le sien.

Enfant, tu fus l'élu des Muses immortelles ;
Ton ode frémissante emporta sur ses ailes
Le nom des héros glorieux.
Aujourd'hui, célébrant l'illustre centenaire,
La Renommée avec les sages de la terre,
Te place au rang des demi-dieux.

Nul poète, excepté le doux chantre d'Elvire,
N'arracha plus de pleurs des cordes de sa lyre,
Ni de nos cœurs plus de soupirs,
Lorque notre pensée, à tes chants attentive,
Comme un esquif léger fuyant à la dérive,
Voguait au gré de tes désirs.

De l'antique poème aux vers pompeux et graves
Ta main audacieuse arracha les entraves
Et laissa ton coursier sans frein.
En délivrant le mot tu délivras l'idée,
Qui jaillit aussi bien de la strophe émondée
Que du classique alexandrin.

Après les chants d'amour parut le vers tragique,
Le drame ensanglanté, l'épopée héroïque,
Le verbe au rythme souverain.
Ta lyre nous donnait toutes les harmonies,
Lorsque l'Esprit vengeur qui traîne aux gémonies
Souffla sur ses cordes d'airain.

L'ïambe comme un fouet dont on cingle la face,
Où les ans passeront sans effacer la trace,
Marqua le Prince au faux serment;
Il vint de l'Océan où grondent les tempêtes
Prédire au faux César, au milieu de ses fêtes,
Le jour prochain du châtiment.

Mais, lorsque le parjure escaladant les cimes,
Eut, par le doigt de Dieu, roulé dans les abîmes,
La clémence entra dans ton cœur.
Tu n'insultas jamais à la tête qui tombe,
Et tu laisses en paix reposer dans la tombe
Les rois de France et l'Empereur.

Ton cœur, comme la mer, a des vagues profondes,
Des récifs, un abîme entr'ouvert sous les ondes
Qui fait entendre des sanglots;
Mais après l'ouragan au loin brisant ses chaînes,
Sous la pure clarté des étoiles sereines,
Le calme renaît sur les flots.

Ainsi, ton vif amour de l'enfance adorée,
De joie et d'innocence et de grâce parée,
Te reposait des durs combats.
Ton regard la suivait dans les jeux et les rondes,
Puis, dans les grands festins offerts aux têtes blondes
Tu te mêlais à leurs ébats.

Toujours, des hauts sommets où monte la pensée
Vers l'Europe nouvelle ou la France blessée,
Quand la force opprimait ses droits,
Ta parole éloquente et tes chants pleins de flammes
Trouvèrent des échos pour consoler nos âmes
Qui se réveillaient à ta voix.

Des soldats de Paris tu suivis les colonnes,
Debout sur les remparts, quand les hordes saxonnes
Assiégeaient la grande Cité,
Et ta lyre, impuissante à conjurer l'orage,

Vibrait sur le navire à l'heure du naufrage
Pour les droits de l'humanité.

Le culte des héros, des dieux, de la victoire,
Phidias, dans le marbre, en retraçait l'histoire
Sur les frises du Parthénon.
Comme Athènes, Paris, aux funèbres journées,
Pour honorer ta mort eut des Panathénées
Qu'on peut graver au Panthéon.

Il éleva ta cendre au dessus de nos têtes,
Dans cet Arc-de-Triomphe où le vent des tempêtes
Souffle encor brûlant parmi nous.
Là, les Muses en pleurs et la tête voilée
Veillaient sur ton cercueil, dans la nuit étoilée,
Au milieu du peuple à genoux.

Si l'on te fit ainsi de belles funérailles,
C'est que, divin penseur, tu gagnas les batailles
Fécondes de l'Esprit nouveau.
Ton glaive fut l'idée, aux mortels pacifique ;
Nulle goutte de sang dans ta lutte homérique
Ne tacha jamais ton drapeau.

Tu crus à la bonté infinie, et qu'en somme,
Jouet de tant d'erreurs, il convient que chaque homme
Obtienne d'elle son pardon.
De notre devenir en sondant le mystère,
Tu n'as jamais admis ce forfait que le père
Laisse ses fils dans l'abandon.

Tu crus au dogme saint de la vie éternelle,
Que notre âme devient plus aimante et plus belle,
Que rien ne voile son regard,
Que, libre des liens qui la tenaient captive,
Elle visite encor tous ceux de l'autre rive
Qui la pleurèrent au départ.

La Paix fut ton génie. Un jour viendra sans doute
Où l'homme quittera l'amer sentier du doute,

Semé de tristesse et d'affront,
Pour suivre, loin de ceux qui vont errants dans l'ombre,
Comme un phare éclairant ses pas dans la nuit sombre,
L'étoile qui brille à ton front.

FIRMIN NÈGRE.

Somnambulisme avec glossolalie

(*Suite*)

Reprenons, au point où nous l'avons laissée, la citation de M. Flournoy, relative à la nature du personnage qui se manifeste pendant les somnambulismes de Mlle Hélène Smith, sous le nom de Léopold. (1)

Enfin, si réel et concret qu'il puisse sembler par instants, il n'y a aucune raison valable de penser que Léopold ait acquis une personnalité vraiment continue, une conscience propre et distincte, dont le cours se poursuivrait, simultané mais non identique à la vie mentale ordinaire d'Hélène, comme cela paraît par exemple être le cas pour Sally dans la curieuse observation de quadruple personnalité, récemment publiée par le Dr Morton Prince. (2) Je ne suis même pas certain d'avoir observé temporairement une véritable dualité de personnes conscientes chez Mlle Smith ; ayant déjà indiqué mes doutes dans *Des Indes* (p. 116), je n'y reviens pas.

En tous cas, si cette dualité réelle existe chez elle, il n'y a aucun indice qu'elle soit permanente. Aussi, à proprement parler, je conçois Léopold moins comme une *personnalité* seconde que comme un *état* second, un rôle de la subconscience, un pli habituel, une ornière creusée où le moindre incident tend à faire glisser Hélène. Et encore cet état n'est-il pas quelque chose de fixe et d'arrêté, mais il présente tous les degrés. La subconscience d'Hélène possède, en quelque sorte, une consistance fluide ou du moins très plastique, et Léopold n'en est qu'une

(1) *Archives de psychologie* de la *Suisse Romande,* p. 120.

(2) Dr Morton Prince. *The developpement and genéalogy of misses Beauchamp.* Proced. S.P.R V.XV. p. 466 (février 1901).(Traduction française dans le volume de comptes-rendus du IVe *Congrès international de Psychologie.* Paris 1901, p. 194) Note de M. Flournoy.

forme favorite de cristallisation passagère, où se précipite la dite subconscience en attendant de se redissoudre et d'affecter d'autres formes. Ses plans de clivage principaux, ses rôles somnambuliques préférés, sont loin d'être nettement différenciés. Ils s'entrecoupent, se fondent parfois les uns dans les autres, de manière à empêcher toute distinction radicale et absolue. Léopold, en particulier, a ses degrés inférieurs, ne consiste souvent qu'en automatismes isolés, incohérents, dont je n'ose pas affirmer qu'ils se rattachent vraiment à une personnalité spéciale, consciente d'elle-même, au dessous de la conscience d'Hélène. Et, à ses degrés supérieurs, il se métamorphose insensiblement en d'autres personnalités (les Martiens, etc.) qui semblent distinctes de lui au premier abord, mais ne sont en réalité que des déguisements sous lesquels on le reconnaît encore. Tel le sujet hypnotisé qui se transforme dans les personnages les plus divers au gré des suggestions extérieures. Si donc je continue, pour la commodité du langage, à parler de Léopold comme d'une personnalité seconde, cette expression doit être entendue *cum grano salis* et ne pas faire oublier sa nature instable et fluctuante. Il se peut d'ailleurs qu'il y ait une certaine différence de psychogenèse entre les deux catégories de rôles principaux où se manifeste actuellement la subconscience de Mlle Smith. Les personnalités de Marie-Antoinette et de la princesse hindoue seraient l'aboutissement des douces rêveries subconscientes où Hélène se complaisait jadis dans ses moments d'abandon et de far-niente, tandis que Léopold représenterait une désagrégation beaucoup plus profonde, résultant de chocs émotifs et de secousses psychiques plus ou moins violentes. Mais le défaut de renseignements précis sur Mlle Smith pendant les trois premiers quarts de son existence fait qu'il serait oiseux de pousser plus loin ces subtiles considérations.

De subtiles considérations ! oui, c'est bien là l'appréciation exacte des lignes que nous venons de lire. Il ne nous en coûte pas de rendre hommage au réel talent d'écrivain de M. Flournoy, de saluer en lui un brillant représentant de la psychologie contemporaine et de louer la richesse et la fertilité de son imagination, tout autant que son esprit perspicace et délié. M. Flournoy est si habile qu'il pousse la virtuosité jusqu'à soutenir des thèses auxquelles son esprit ingénieux donne seul un semblant de réalité ; car lorsqu'on va jusqu'au fond des faits, on est tout surpris de n'y pas trouver la justification attendue. C'est précisément ce que l'on observe quand on réunit tous les documents relatifs à Léopold et qu'on en scrute attentivement tous les détails.

Récapitulons les observations qui ont rapport à cet hypothétique état second de Mlle Smith, on va voir qu'ils nous mettent positive-

ment en présence d'une personnalité très différente de celle d'Hélène, aussi bien au point de vue physiologique que psychologique.

Remarquons d'abord que Mlle Smith diffère absolument, essentiellement de tous les sujets qui présentent des désordres nerveux se traduisant par des phénomènes de somnambulisme spontané, tels que ceux décrits par MM. Azam, Bourru et Burot, Pîtres, Binet, P. Janet, etc. Sa vie ordinaire n'est pas troublée par l'amnésie produite par une personnalité seconde faisant de brutales apparitions pendant des périodes plus ou moins longues de son existence. Elle est normale, elle a même « une tête extrêmement bien organisée,... elle mène admirablement le rayon très important et compliqué qui se trouve sous sa direction dans la maison où elle est employée. » Mieux encore, sa médiumnité facilite, dans une certaine mesure, sa tâche journalière. (1)

L'essentiel pour juger de la valeur proprement humaine d'un individu, et de sa vraie place dans l'échelle sociale, n'est pas de savoir s'il est bien ou mal portant, bâti comme tout le monde ou plein d'anomalies, mais s'il est à la hauteur de sa tâche spéciale, comment il s'acquitte des fonctions qui lui sont dévolues, et ce que l'on peut attendre et espérer de lui. On juge l'arbre à son fruit ; or la médiumnité pourrait en avoir d'excellents. Dans le cas particulier, je ne sache pas que les facultés « psychiques » de Mlle Smith aient jamais nui à l'accomplissement d'aucun de ses devoirs ; elles l'y ont bien plutôt aidée, car son activité normale et consciente a maintes fois trouvé un secours inattendu et un appoint d'importance, qui manquent à ses compagnes non médiums, dans ses inspirations subliminales et les ressources de ses automatismes téléologiques.

Et plus loin : (2)

La seule conclusion à tirer de l'ensemble des faits bien observés jusqu'ici, c'est.... que l'on n'en peut point tirer de générale, et que chaque cas particulier où se montrent des facultés automatiques un peu développées, doit être examiné pour lui-même. Or, je répète que dans celui de Mlle Smith, tout bien évalué, le compte de profits et pertes de sa médiumnité me paraît se solder par un boni qui n'est point négligeable.

Nous ne sommes donc pas en présence d'un sujet d'hôpital,

(1) *Des Indes*, p. 41.
(2) *Des Indes*, p. 42 et 43.

d'une grande hystérique, et nécessairement il nous faudra tenir compte de cette constatation dans l'examen des faits. Les états seconds d'Hélène sont si bien disciplinés qu'ils poussent la complaisance jusqu'à ne pas troubler sa vie ordinaire ; ils ne font jamais d'irruptions intempestives pendant ses occupations de l'état veille et poussent même l'obligeance jusqu'à l'aider dans mille circonstances. Ecoutons M. Flournoy nous détailler les avantages d'une subconscience aussi aimable et aussi complaisante que supérieurement développée : (1)

Dans sa vie de tous les jours, elle n'a que des hallucinations passagères et limitées à un ou deux sens, des hémisomnambulismes superficiels et compatibles avec un degré suffisant de possession de soi, en somme des perturbations passagères et sans gravité au point de vue pratique de ses fonctions sensorielles, intellectuelles ou motrices, en sorte que son activité quotidienne n'a pas eu à en souffrir sérieusement. Les fâcheuses aventures de la condition seconde ou de l'automatisme ambulatoire lui ont toujours été épargnées et elle n'a jamais eu de crises ou attaques capables d'interrompre son travail et d'attirer sur elle, d'une manière pénible, l'attention de son entourage. Tout compte fait, les interventions du subliminal dans son existence ordinaire lui sont plus profitables que nuisibles, car elles portent très souvent un cachet d'utilité et d'à propos qui lui rend de grands services. Phénomènes d'hypermnésie, divinations, objets égarés retrouvés mystérieusement, heureuses inspirations, pressentiments exacts, intuitions justes, automatismes téléologiques de tout genre, en un mot, elle possède à un haut degré cette petite monnaie du génie, qui constitue une compensation plus que suffisante des inconvénients résultant de la distraction et des moments d'absence, passant d'ailleurs le plus souvent inaperçus, qui accompagnent ses visions.

Que nous voilà donc loin des pauvres malades dont nous parlent les docteurs de la Salpêtrière. « La végétation hypnoïde » porte décidément des fruits bien divers ! Et dire, cependant, que la désagrégation psychologique qui développe de si précieuses et si brillantes facultés : hypermnésie, divination, heureuses inspirations, pressentiments exacts, intuitions justes, etc., est la même cause qui fait le tourment de Félida ou de Louis V, et qui produit un lamentable rétrécissement du champ de la conscience chez Léonie ou Lucie, les sujets de M. P. Janet ! Il est vrai que cette subconscience génevoise prend sa revanche pendant les séances spirites :

Dans les séances, au contraire, elle (Mlle Smith) présente les plus

(1) *Des Indes*, p. 44 et 45.

graves altérations fonctionnelles qu'on puisse imaginer, et passe par des accès de léthargie, catalepsie, somnambulisme, changement total de personnalité, etc., dont le moindre serait une bien désagréable aventure pour elle s'il venait à se produire dans la rue ou dans son bureau. Cette éventualité n'est heureusement pas à redouter, car on sait combien cette énorme disproportion, entre l'intensité des phénomènes spontanés et celles des phénomènes provoqués par les réunions spirites, est un fait général chez les médiums. Ce fait rappelle ce qui se passe chez tous les « bons sujets » hypnotisables, et cela montre assez que l'autohypnotisation du médium qui entre en séance équivaut absolument à l'hétérohypnotisation d'une personne suggestible quelconque.

Est-ce donc par auto-suggestion que Mlle Smith crée le personnage de Léopold ? Cela semble résulter de la dernière phrase que nous venons de citer, mais alors, avant qu'Hélène s'occupât de spiritisme et qu'elle eût appris à se suggestionner, à quelle suggestion était due l'apparition de Léopold ? Nous connaissons bien l'épisode de la petite fille à laquelle « on a oublié de faire des yeux ». Mais il faudra, croyons-nous, trouver quelque chose de plus sérieux pour nous faire comprendre la genèse de Léopold.

M. Flournoy nous affirme que le dit Léopold n'a pas une conscience propre et distincte de celle de Mlle Smith, cependant il relate divers phénomènes qui semblent établir une différence très nette entre l'esprit et le médium. Occupons-nous en premier lieu de cette opposition qui se manifeste dans la localisation des sensations éprouvées par Mlle Smith et par Léopold. Alors que le médium commet des erreurs sur le membre que l'on vient de toucher, Léopold ne se trompe pas et sait exactement la partie du corps sur laquelle on a expérimenté. On appelle *Allochirie complète* le phénomène par lequel un sujet désigne toujours le côté du corps opposé à celui qui a été piqué ou touché. Or il paraît que Mlle Smith présente généralement cette anomalie au commencement des séances. Cédons encore la parole à M. Flournoy : (1)

Cette allochirie, qui porte non seulement sur les perceptions présentes, mais sur les souvenirs d'endroits comme dans l'exemple que je viens de citer [nous allons y revenir dans un instant (2)] n'est pas le simple renversement d'un couple verbal, une inversion des mots *droite* et *gauche*

(1) *Des Indes*, p. 60.

(2) C'est nous qui mettons cette phrase entre parenthèses.

qui seraient régulièrement pris l'un pour l'autre, par un phénomène de contraste exagéré, comme on voit des malades ou simplement des gens distraits dire demain pour hier, ou fermer pour ouvrir. C'est une allochirie réelle résultant d'une sorte de transfert réciproque des perceptions symétriques elles-mêmes, d'un chassé-croisé des divers signes locaux affectifs, tactiles ou kinesthésiques, auxquels restent attachées les étiquettes verbales *droite* et *gauche*. (1) Car si derrière un écran et sans rien dire, on pique, pince, remue un des doigts d'Hélène, c'est le doigt correspondant de l'autre main qu'elle agite en y localisant ces diverses impressions, et qui se met souvent à répéter automatiquement tous les mouvements que l'on communique passivement au premier (syncinésie). L'allochirie simple (impossibilité de rapporter les sensations à l'un des côtés du corps plutôt qu'à l'autre) est plus rare chez Hélène, et paraît être une transition assez courte entre l'état normal et l'allochirie complète, en sorte qu'on n'a pas la chance de tomber précisément sur cet instant-là ; il lui arrive, par exemple, de sentir qu'on lui touche ou lui secoue la main, sans pouvoir dire laquelle, puis au bout d'un petit moment de réflexion, elle se décide, mais à faux. Elle a souvent présenté de l'allochirie de l'ouïe, tournant la tête et même dirigeant ses pas du côté opposé à celui d'où on l'interpellait. — Sans qu'on l'ait cherchée, l'allochirie éclate quelquefois d'elle-même dans certains incidents ; j'ai par exemple vu Hélène, voulant tirer son mouchoir au commencement d'une séance, s'obstiner vainement à chercher sa poche du côté gauche, alors qu'elle l'avait à droite comme toujours.

Habituelle chez Hélène quand elle est en séance, l'allochirie n'est cependant pas absolument constante. Il y a eu des réunions où je n'ai pas réussi à la constater sans qu'il y eût des raisons apparentes auxquelles attribuer cette exception. *Cette absence de fixité montre bien la part de l'autosuggestion dans les désordres fonctionnels accompagnant l'exercice de la médiumnité* (2) ; il est même possible qu'ils soient tous, ou peu s'en faut, d'origine purement suggestive. Assurément, la désagrégation même qui permet le développement des états hypnoïdes aux séances, est un phénomène spontané, naturel, découlant de la constitution individuelle du sujet, mais le type spécial qu'elle revêt et les formes dans lesquelles elle se moule peuvent fort bien dépendre du hasard des circonstances ambiantes lors de ses premières apparitions.

Arrêtons-nous un instant pour signaler ce que l'affirmation de M. Flournoy, — sur la part de l'auto-suggestion dans les phénomènes d'allochirie, — nous paraît avoir d'arbitraire et d'indémontré.

---

(1) Voir sur l'allochirie, P. Janet. *Stigmates mentaux des hystériques*, p. 66 et 71, et *Névroses et Idées fixes*, t. I. p. 234. (Note de M. Flournoy).

(2) C'est nous qui soulignons.

Comment ! voilà un médium qui ne sait pas qu'il est en proie à ce trouble nerveux et cependant ce serait lui qui se le suggèrerait ?

Il est tout à fait inadmissible de faire intervenir ici l'auto-suggestion puisque le sujet ignore l'état dans lequel il se trouve. C'est elle qui s'obstinerait àchercher sa poche du côté gauche quand elle saurait parfaitement qu'elle est à droite, comme toujours ? Il nous semble plus rationnel de supposer que ce désordre est absolument indépendant de sa volonté et qu'il est un symptôme de l'état spécial dans lequel entre le médium lorsque l'influence magnétique spirituelle commence d'agir sur lui. Ce qui nous confirme encore davantage dans notre manière de voir, c'est que M. Flournoy reconnaît que ce ne sont pas ses expériences qui ont créé cette allochirie, elle préexistait. En voici la preuve : (1)

Il me semble cependant probable que dans le cas de M[lle] Smith l'allochirie préexistait aux petites expériences que j'entrepris pour la première fois sur ses mains, le 20 janvier 1895, sans m'attendre ni même songer aucunement à ce phénomène particulier. Je soulevai par curiosité sa main droite, qui m'offrit une grande résistance et me parut anesthésique, tandis que je trouvai la gauche sensible et souple ; ayant fortement pincé la peau de l'annulaire *droit* entre mes ongles, Hélène n'accusa aucune impression, mais pendant le quart d'heure qui suivit, elle s'interrompit à diverses reprises au cours d'une vision pour regarder sa main *gauche* en se plaignant d'y éprouver une vive douleur, comme si on y avait enfoncé une épingle, et n'en comprenant pas la cause, elle la demanda, sur mon conseil, à la table (Léopold) qui répondit par épellation : *C'est que l'on t'a fortement pincé le doigt.* Plus tard, comme je tâtai de nouveau sa main droite à peu près insensible, la gauche, ballante sur le dossier de la chaise, se mit à reproduire les positions et mouvements que je communiquais à la droite, au grand étonnement d'Hélène, qui regardait et sentait ces contorsions involontaires de sa main gauche, sans éprouver autre chose qu'une vague impression de chaleur dans la main que je triturais. Dans cette première séance l'allochirie semble être authentique et sous la dépendance de troubles de la sensibilité et du mouvement ; mais dans beaucoup d'autres séances où on la voit apparaître avant toute trace d'aucun de ses autres troubles, il se peut qu'elle soit involontairement suggérée par les questions mêmes ou les essais que l'on fait pour constater sa présence. Quoi qu'il en soit, résultat de l'hypoesthésie commençante ou d'une pure suggestion, son apparition, à un moment donné plus ou moins rapproché du début de la séance, est toujours une marque certaine que l'état normal d'Hélène vient de faire place à l'état de suggestibilité et de perturbation des centres nerveux favorables aux visions.

(1) *Des Indes*, p. 60.

Puisque l'allochirie existait avant toute expérience de contrôle, puisqu'elle se manifeste spontanément, sans aucune suggestion, nous y verrons un signe de l'action spirituelle qui agit sur Mlle Smith lorsque les phénomènes spirites commencent. Mais ce qui est surtout intéressant pour nous, c'est de constater que Léopold n'est pas sujet à ces troubles nerveux.

Pendant que le médium ignore les petites tortures que l'on inflige à sa main droite, Léopold les connaît ; alors que le médium se trompe pour localiser ses sensations, le guide ne commet pas d'erreur et déjà ici, entre Mademoiselle Smith et lui, existe une différence complète. Citons un exemple de cette séparation entre les deux consciences d'Hélène et de Léopold : (1)

Le troisième symptôme, qui ne se manifeste pas de lui-même, mais que l'on constate souvent avant tous les autres, lorsqu'on prend soin de le chercher, est une allochirie complète, ordinairement accompagnée de plusieurs autres troubles sensibles et moteurs. Si, dès le début de la séance, on prie de temps en temps Hélène de lever, par exemple, la main droite, de remuer l'index gauche, ou de fermer tel ou tel œil, elle commence par effectuer ponctuellement ces actes divers, puis tout à coup, sans qu'on sache pourquoi et sans hésitation, elle se met à se tromper régulièrement de côté et lève la main gauche, remue l'index droit, ferme l'autre œil, etc. C'est l'indice qu'elle n'est plus dans son état ordinaire, bien qu'elle y paraisse encore et discute avec la vivacité d'une personne normale à qui l'on soutiendrait qu'elle prend sa droite pour sa gauche, et vice-versa. Il est à noter que Léopold — qui, une fois l'allochirie déclarée, ne tarde plus beaucoup à se manifester, soit par la table, soit par des mouvements de tel ou tel doigt — NE PARTAGE PAS CETTE ERREUR DE CÔTÉ (2) ; j'ai assisté à de curieuses querelles entre Hélène et lui : elle, soutenant que telle main était sa droite, ou que l'île Rousseau est à gauche, quand on passe le pont du Mont-Blanc en venant de la gare, et Léopold lui donnant carrément tort par les coups de la table.

Il semble bien, qu'ici, nous sommes en présence de deux personnalités distinctes, puisqu'il y a discussion entre les deux intelligences qui se manifestent au même instant, et si c'est l'organisme de M[lle] Smith qui agit automatiquement sur la table pour lui faire épeler ses réponses, il est mû, en tout cas, par une entité qui n'est pas celle d'Hélène et qui présente avec cette dernière l'opposition la plus tranchée. M. Flournoy n'admet pas cette dualité. Il croit, il

(1) *Des Indes*, p. 116.

suppose, il insinue délicatement que, même dans ce cas, cette séparation est illusoire, car c'est tout bonnement Hélène qui fait les demandes et inconsciemment les réponses par l'intermédiaire de la table. Nous nousferions un scrupule de ne pas reproduire textuellement l'argumentation par laquelle le psychologue Genevois nous fait part de ses doutes : (1)

Cependant, même dans ces cas de dimidation qui semblent bien réaliser la scission complète de la conscience, la vraie coexistence de personnalités différentes, on peut hésiter si cette pluralité est autre chose qu'une apparence. Je ne suis pas certain d'avoir jamais constaté chez Hélène une véritable simultanéité de consciences différentes. Pendant le moment même ou Léopold écrit par sa main, parle par sa bouche, dicte par la table, en l'observant attentivement, je l'ai toujours trouvée absorbée, préoccupée, et comme absente ; mais elle reprend instantanément sa présence d'esprit et l'usage de ses facultés de veille à la fin de l'automatisme moteur. Du temps où elle épelait elle-même les dictées typtologiques, j'ai souvent remarqué qu'elle s'arrêtait à la lettre voulue (point du tout comme une personne qui cherche à deviner) avant que la table eût frappé, et j'ai eu l'impression que cet e épellation, relevant en apparence de la personnalité ordinaire, allait en réalité de pair et ne faisait qu'un dans le fond avec l'automatisme musculaire qui agissait sur la table. Bref, ce que l'on prend du dehors pour une coexistence de personnalités simultanées, distinctes, ne me semble être qu'une alternance, une rapide succession entre l'état de conscience-Hélène et l'état de conscience-Léopold (ou tout autre). Et dans les cas où le corps paraît partagé entre deux êtres indépendants l'un de l'autre, le côté droit, par exemple, étant occupé par Léopold et le gauche par Hélène ou la princesse Hindoue, la scission psychique ne m'a jamais semblé radicale, mais plusieurs indices m'ont donné le sentiment qu'il y avait là-derrière, un indiv du parfaitement conscient de soi, qui de la meilleure foi du monde, se jouait à lui même, en même temps qu'aux spectateurs, *la comédie de la dualité*. Une seule personnalité fondamentale faisant les demandes et les réponses, se querellant dans son propre intérieur, tenant enfin divers rôles dont Mlle Smith de l'état de veille n'est que le plus continu, le plus cohérent, voilà une interprétation qui conviendrait tout aussi bien aux faits tels que je les ai observés chez Hélène, et même mieux, que celle d'une pluralité de consciences séparées, d'un polysoïsme psychologique pour ainsi dire. Ce dernier schéma est assurément plus commode pour une description claire et superficielle des faits, mais je ne suis point du tout convaincu qu'il soit conforme à la réalité des choses.

Nous voici donc enfin au cœur de la question. Remarquons que

(1) *Des Indes* — p. 116.

M. Flournoy, qui devrait à ce moment nous faire part des observations nombreuses et précises qui l'engagent à ne voir dans ces faits « qu'une comédie de la dualité » se contente d'appuyer sa conviction sur « quelques indices » que d'ailleurs il se garde bien de nous faire connaître. Dans une étude de cette nature, il est infiniment regrettable que l'auteur glisse avec cette désinvolture sur ce qui constitue le nœud de la question. Car tout est là. Ou bien nous sommes en présence « d'une comédie de la dualité » ou réellement il existe à cet instant deux êtres distincts. Or, nous appuyant sur les faits eux-mêmes, nous prétendons que l'interprétation spirite est plus adéquate à la réalité que l'hypothèse d'une succession d'états de conscience de Mlle Smith.

Si vraiment Léopold est un être autonome qui agit psychiquement sur Hélène, tout est simple et compréhensible. Le médium qui commence à ressentir l'influence spirituelle est dans une situation analogue à celle d'un sujet que l'on magnétise. Les fonctions du système nerveux sont troublées dans leur activité normale par l'afflux de force étrangère qui agit sur l'organisme pour en modifier le dynamisme. Il en résulte des désordres passagers de la sensibilité, de la motilité, de la perception, et les phénomènes de l'allochirie montrent visiblement l'importance de cette action extérieure qui produit un changement profond de la cénesthésie. L'esprit qui agit ne ressent aucun de ces troubles, précisément parce qu'il est indépendant du sujet; conservant sa personnalité ordinaire, il continue son rôle de guide et redresse les erreurs de son médium.

Si, au contraire, nous adoptons l'hypothèse de M. Flournoy, tout devient obscur et contradictoire, comme il est facile de le faire constater. Un fait est certain, c'est que la conscience-Hélène est soumise aux troubles de l'allochirie, tandis que la conscience-Léopold ne l'est pas. Or, c'est chez le même sujet, dans des conditions extérieures identiques que se produisent, sinon simultanément, du moins avec une très grande rapidité, ces variations de la personnalité du sujet. N'oublions pas que Mlle Smith n'est pas encore endormie, elle cause, elle discute, fait preuve de spontanéité et de volonté et ignore complètement les réponses que Léopold va faire.

Il faut donc, si nous accèptons l'interprétation de M. Flournoy, croire que dans le même cerveau, à des instants très rapprochés

les uns des autres, il se produit des modifications profondes qui ont pour résultat de substituer à la conscience ordinaire, celle qui représente Léopold, puis à peine celle-ci a-t-elle joué son rôle, que brusquement la personnalité complète d'Hélène se rétablit pour reprendre le cours de la conversation, et ceci aussi souvent que les besoins de la situation nécessitent ces transformations. Mais alors comment se fait-il que Léopold étant formé des mêmes éléments psychiques et physiologiques qu'Hélène, soit indemne des troubles nerveux qui, pendant cette période, vicient la perception d'Hélène ? Il paraît inadmissible que des désordres nerveux qui ont la puissance d'atteindre la personnalité normale soient sans action sur « une cristallisation passagère », sur une petite partie seulement de la personnalité d'Hélène, puisque Léopold ne serait « qu'un clivage, une ornière de la personnalité ». Il nous semble que l'allochirie était justement le signe objectif qui permettait de différencier absolument Hélène de Léopold, et il est fâcheux que notre critique n'ait pas fait suffisamment attention à cette particularité, qui était de première importance dans l'espèce.

On voit que l'hypothèse de M. Flournoy se heurte à des faits qu'elle ne peut expliquer, même abstraction faite de l'invraisemblance de ces décompositions mentales se succédant brusquement chez un sujet qui n'offre aucun signe appréciable de ces profondes transformations psychologiques. Mais là ne se bornent pas les difficultés, et il reste encore quelques considérations qui semblent compliquer le problème. N'est-il pas un peu étonnant, en se plaçant au point de vue de M. Flournoy, de voir surgir, dès le commencement de la séance, alors que le médium conserve assez de conscience pour causer et discuter librement, une personnalité aussi volontaire, aussi développée que celle de Léopold ? Il nous semble — si sa genèse est bien celle qu'on veut nous faire accepter — qu'il devrait naître progressivement, se signaler d'abord par « des automatismes isolés, incohérents », tandis qu'il se montre d'emblée avec la pleine possession de ses facultés, puisqu'à ce moment il est plus lucide et plus conscient que son médium.

Enfin M. Flournoy nous affirme catégoriquement que la table, par les mouvements, de laquelle s'exprime Léopold, est mise en mouvement, grâce à l'automatisme inconscient de Mlle Smith. Ici encore, nous voudrions avoir autre chose qu'une affirmation gra-

tuite. Si l'auteur qui a pris soin de nous faire connaître les tremblements de l'index Hélène, après le somnambulisme, avait eu l'heureuse idée de placer son appareil sous les mains du médium pendant l'expérience de la table, nous aurions pu savoir si réellement c'est à la pression qu'il exerçait qu'étaient dus les frappements du meuble. En l'absence d'une pareille preuve, et jusqu'à plus ample informé, nous verrons dans les manifestations typtologiques une raison de plus pour croire à l'existence séparée de Léopold, parce que nous savons de source certaine que les mouvements de la table produits par un véritable médium ne sont pas dus à une action musculaire de sa part. Notre hypothèse est d'autant plus admissible que nous avons déjà vu Léopold soulever le médium, avec le coussin qui le supportait, ce qui montre qu'il peut agir sur la matière sans avoir besoin de se servir des muscles de Mlle Smith.

Jusqu'ici, l'hypothèse de M. Flournoy n'apparaît pas comme très justifiée, et nous verrons qu'elle ne résiste pas mieux à une analyse plus détaillée ; dans ces conditions, il nous paraît que M. Flournoy a tort de monter au Capitole et de déclarer urbi et orbi « qu'il a crevé comme des bulles de savon » toutes les apparences supra-normales des phénomènes observés en compagnie de Mlle Smith. Les pauvres spirites ne demandent pas mieux que de se mettre à l'école des psychologues, mais à charge pour ceux-ci de ne pas les nourrir de viandes creuses ; lorsque les maîtres voudront nous faire la leçon, ils feront bien de substituer à leurs dissertations nuageuses et vraiment trop mal adaptées aux faits, quelques bonnes raisons bien claires, quelques démonstrations irréprochables que nous serons heureux de leur devoir.

En attendant, nous constatons que les prétendues explications *sunt verba et voces* et il nous semble tout indiqué de ne pas abandonner le solide terrain sur lequel nous sommes campés, pour nous lancer à la suite des « savants officiels » dans le pays des brouillards du royaume de l'utopie.

(*A suivre*).

Gabriel DELANNE.

Identité des Esprits

Cher Monsieur Delanne,

Je continuerai, si vous le permettez, à publier dans votre *Revue* les faits d'identification des Esprits, au sujet desquels j'ai moi-même recueilli des preuves. Peut-être un certain nombre de lecteurs qui s'étaient d'abord laissé séduire par les théories de suggestion, de subconscience et surtout par celles des Personnalités multiples, en si grande faveur aujourd'hui, comme constituant la dernière mode, reculeront-ils devant l'énorme dose de *crédulité* dont il faut être doué pour admettre que la personnalité de mon médium, qui redoute la publicité et dont la sincérité ne peut être mise en doute, se *désagrège* en un nombre qui augmente chaque jour de personnalités ayant existé réellement, soit en même temps, soit à diverses époques et dans les localités les plus variées, comme le démontrent les enquêtes que j'ai poursuivies après chaque séance. Il ne faut pas oublier que ces personnalités, qui font partie d'un même tout, s'ignorent réciproquement.

Quant à la suggestion et à la conscience subliminale (celle-ci encore peu définie), pour prouver qu'elles n'ont rien à voir ici, je me bornerai à faire remarquer que je n'ai cité que des faits qui n'ont pu être connus ni du médium à l'état normal, ni d'aucun des assistants. J'ai rejeté avec le plus grand soin tous ceux qui pouvaient présenter le moindre doute sous ce rapport.

Je n'ose espérer que les scientistes qui ont leur siège fait et ne veulent plus reconstituer leur bagage scientifique seront plus touchés par l'apport des nouveaux faits que voici, qu'ils ne l'ont été par tant de milliers de cas observés et publiés par tant de savants de toute nationalité.

Quoi qu'il en soit, voici les trois derniers que j'ai contrôlés :

Séance du 25 Décembre 1901

Tenue à S. le B...

Sont présents : M. et Mme L..., M. D... Mlle C. B..., sa belle-sœur, le Dr Dusart.

Médium : Mme L....

Madame L... tombe en transe et dit :

Vous vous êtes souvent demandé si les esprits des enfants diffèrent de ceux des adultes. On m'envoie ici pour vous montrer que les esprits n'ont pas plus d'âge que de sexe. Ils ne diffèrent entre eux que par leur degré de développement. Ainsi, moi qui ai quitté la terre pour la dernière fois à l'âge de quatre ans, je vous parle non comme un enfant mais comme un adulte.

Je me nommais Ernest A... : j'étais né à N... M... en 1881 et je suis mort en 1885, à la suite d'une broncho-pneumonie, qui n'a duré que trois jours.

Cette courte existence était, me dit-on, le complément de la précédente, abrégée par un accident.

Ma famille habite actuellement près d'ici, à M... Comme le bureau de recrutement n'avait pas été avisé de ma mort, ma mère vient de recevoir une feuille pour mon inscription sur la liste des conscrits qui doivent subir le sort l'an prochain. Ceci a profondément secoué ma mère et a renouvelé tous ses chagrins.

Vous trouverez des renseignements à la mairie de N. M... et je vous amènerai ici ma mère, à laquelle je vous prie de ne parler de tout ceci qu'avec la plus grande réserve. »

Mme A... se présenta en effet le 16, entre 8 et 9 heures du matin, chez M. L..., Mme L..., le médium, avertie de ce qui s'était passé pendant sa transe, s'excusa du désordre dans lequel se trouvait encore son habitation en disant qu'elle venait d'héberger un de ses parents, arrivé la veille pour se faire inscrire sur la liste du recrutement. A ces mots, Mme A..., raconte exactement les faits rapportés ci-dessus et termine en disant : « Le reçu de cette feuille m'a causé un si profond chagrin, que vous êtes la première personne à qui j'en ai parlé jusqu'à ce jour ».

D'autre part, j'ai demandé des renseignements à la mairie de N... M... et voici la réponse que j'en ai reçue :

« Je m'empresse de répondre à votre lettre d'hier. Oui, il est vrai qu'un nommé Ernest A... est né à N... M... le 7 Mai 1881 et qu'il y est décédé le 21 Février 1885.

Mais à pareille distance j'ignore la cause du décès.

J'ajoute que Ernest A ... était fils d'Ernest A.... et de Joséphine C....

Enfin son décès est enregistré légalement ».

Même séance (suite)

Le médium étant de nouveau tombé en trance, dit dans un patois flamingant que nous traduisons : « Je suis Flamand, né dans les environs d'Ostende, et j'ai passé la plus grande partie de ma vie en France. Je ne sais pas exactement depuis combien de temps je suis mort, mais il doit y avoir longtemps, car ma femme s'est remariée depuis, a eu plusieurs enfants et se trouve veuve de nouveau. Je me nommais Bernaert et j'habitais en dernier lieu à la Chapelle S. A..., faubourg de la ville de M... J'élevais des poules et, un jour que je me rendais chez M. D..., boulanger, pour acheter du blé de rebut, son chien me mordit si cruellement aux jambes, que je restai dix-huit mois sans pouvoir travailler. Pendant les deux premiers mois, M. D... me donna quelques secours, mais il les suspendit et je tombai dans la plus affreuse misère. Le chagrin troubla ma raison : je maltraitais ma femme et je conçus enfin l'idée fixe d'avoir encore un enfant, auquel on donnerait le nom de Bernard. Comme j'étais dangereux pour ma femme, on dut me mettre dans un asile où je suis mort. Peu de temps après mon enterrement, ma femme accoucha d'un fils, auquel je pense qu'on a donné le nom de Bernard, conformément à mon désir. »

Voici ce que l'on a pu apprendre en interrogeant un grand nombre de personnes dans la localité habitée par Bernaert.

1° M. D.., père, boulanger étant mort, son fils dit :

« Je me rappelle ce nom de Bernaert ; c'était un ancien client de mon père ; mais je ne sais pas ce qu'il est devenu. Ce que je sais, c'est qu'il nous a quittés, après avoir été mordu par notre chien (Cartouche), un jour qu'il était venu chercher une marchandise chez nous, je ne sais laquelle, mais je me rappelle qu'il l'emportait dans un sac sur son épaule. Il y a bien longtemps de cela, car je ne lui ai jamais porté de pains et voilà 15 ans que je fais ce service ».

2° Un nommé Bernaert, que l'on croyait parent de l'auteur de la communication, est interrogé. Il dit qu'il se rappelle avoir travaillé aux laminoirs, de L'E... avec un autre flamand portant le même nom que lui, il y a environ 18 à 20 ans. Ce Bernaert habitait La Chapelle S. A..., était originaire des environs d'Ostende, mais il ne sait pasce qu'il est devenu.

3° Le nommé F... se souvient d'un nommé Bernaert petit, très

courageux et aimant à faire honneur à ses affaires. Il est devenu fou à la suite d'un chômage forcé qui le plongea dans une grande misère. Il avait été fortement mordu par un chien et doit être mort dans un asile, il y a au moins 15 ans.

4° Mme J... se souvient de Bernaert et c'est elle qui a soigné son dernier enfant, qui est mort dans ses bras. Mme Bernaert était enceinte quand on enferma son mari et elle serait accouchée avant la mort de celui-ci. Elle avait trois autres enfants ; s'est remariée à un individu dont Mme J... ne se rappelle pas le nom. Elle en a eu plusieurs enfants et est veuve pour la seconde fois.

Dans sa folie, Bernaert voulait avoir des relations avec sa femme, sous les yeux de ses enfants et la menaçait d'un couteau. C'est alors qu'on s'est trouvé obligé de l'enfermer dans un asile. Mme J. ne se rappelle pas le nom du dernier enfant. Ces faits remontent à 15 ou 17 ans ».

Séance du 9 février 1902

Sont présents : Messieurs D... père et fils, Mlle A. D... M. et Mme D... D..., MM. Perin père et fils et Mme Louis Perin, Mlle Suzanne P..., M. et Mlle Dusart, M. et Mme L...

Médium, madame L...

Le médium tombe en trance et dit : « Ils m'ont pris, mais ils n'ont pas pu me tenir dans leur prison, comme ils le croyaient. Je ne me sens pas tenu non plus par vous autres et j'espère bien que vous n'allez pas essayer de me reprendre ».

D — « Qui êtes-vous donc ? »

R — « Je suis Ernest M..., j'étais marchand de modes à A..., j'ai fait du tort à certaines personnes par des faux. On m'a saisi, conduit en prison à A..., mais je leur ai échappé par la maladie, dans le courant de décembre 1900, avant de leur avoir rien avoué. J'avoue que je ne me sens pas heureux ici. Je ne vois rien autour de moi, je ne sais pas où je suis et je ne parviens pas à voir aucun de mes parents ».

J'ai écrit au maire d'A... en lui demandant si tout ce récit était exact et il me l'a confirmé.

Dr DUSART.

Une enquête sur l'Au-delà

(*Suite*) (1)

Décidé donc à ne rien négliger, M. Bois a pensé qu'il ne pouvait se dispenser de pousser son investigation jusques au chœur même de l'*Eglise* spirite doublée *d'une maison de commerce*, rue Saint-Jacques, que préside Mme Leymarie dont il se plaît à louer du reste le zèle et l'amabilité. Eglise, maison de commerce, les mots ne sont pas de moi.

Au cours de l'entretien qu'elle voulut bien lui accorder, le spiritisme, lui dit-elle, est âgé de cinquante-trois ans et trois mois, etc. — pour le surplus, voir le chapitre V de l'enquête. (Le *Matin* du 18 août).

Mais, objecta l'enquêteur à une dernière assertion, « la plupart des savants, (hier tous sans exception) en étudiant vos phénomènes, écartent, pour les expliquer, l'hypothèse qui vous est chère : l'intervention des esprits. »

Eh ! monsieur répondit, avec beaucoup de bonne grâce, Mme Leymarie, ne tenez-vous donc compte (j'abrège) ni de Williams Crookes, le grand physicien-chimiste, ni de ses multiples et décisives expériences avec Florence Cook, ni d'Aksakof qui, après trente années d'étude des faits, a réduit à néant les dénégations du philosophe Hartmann, ni de Russel Wallace, l'illustre émule de Darwin, dont les affirmations ont étrangement secoué les cervelles à la *Société Royale*, ni de l'astronome Zoellner, ni de sir Myers, président de la *Society for psychical research*, ni de tant d'autres qui font assez bonne figure dans le monde savant, et qui n'ont pas hésité à se proclamer spirites ?

M. Bois (je copie) « n'avait rien à répondre à ces paroles, après tout exactes. » Il en convient avec une candeur parfaite, n'oubliant qu'une chose, c'est que, la veille ou l'avant-veille, il avait déclaré qu'un savant spirite est encore plus rare que l'oiseau bleu, autre-

(1) Voir le N° de janvier. p. 457.

ment dit : que science et spiritisme sont deux termes absolument inconciliables.

Mais à cela près de quelques contradictions. Dans une enquête, elles ne font point mal du tout quand elles sont coquettement présentées, non plus que quelques grains de muscade dans un ragoût dextrement mitonné ; cela relève la sauce et lui donne du montant. Si M. Bois préfère, je dirai que, lorsqu'on joue des variations sur la guitare dans le *Matin*, il est bon de savoir pincer plusieurs cordes. Je me plais à constater qu'ici le guitariste, pour sa part et sur ce point, est en parfait accord avec maître Nicolas :

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité ».

En somme, la lumière que M. Bois a faite jusques ici sur les mystères de l'Au-delà est passablement diffuse et laisse fort à désirer. Il a découvert toutefois que le Spiritisme comme doctrine « n'a rien de très original. C'est le déisme *ordinaire* auquel s'ajoute le dogme néoplatonicien de la réincarnation sur cette terre ou de l'évolution des âmes sur des plans extra terrestres dans les étoiles ».

Va pour la découverte ; seulement je me permets de faire observer au découvreur que les spirites ont fait cette découverte longtemps avant lui. Ils ont même découvert qu'elle est pour partie (dogme de la réincarnation) et la meilleure, presqu'aussi vieille que Brahma et en assez bonne concordance avec la doctrine évangélique, je ne dis pas catholique, Dieu m'en garde.

M. Bois ne cache pas qu'il tient en assez médiocre estime le déisme des spirites ; « déisme ordinaire », dit-il. Il eût sans doute préféré leur dieu taillé, façonné sur un patron plus original. Mais il néglige de se prononcer. Quel patron a sa préférence ? Est-ce le patron Brahmanique sur lequel l'Inde a fabriqué son Zyaus, lequel est accouché d'une telle ribambelle d'autres divinités et sous-divinités de tous les sexes qu'il est difficile à un profane de s'y reconnaître ?

Est-ce le patron Jéhovique qui a valu aux juifs leur souverain seigneur rien moins que tendre pour son peuple choisi, presque toujours en colère et procédant le plus souvent par menaces et par massacres ?

Le patron hellénique qui a servi à camper dans l'Olympe Zeus Jupiter entouré de sa cour céleste ? Sans doute le dit Jupiter est de belle et fière prestance, mais ses frasques dans l'Empyrée et sur la

terre ne sont peut-être pas d'un assez bon exemple pour qu'on en illustre la *Morale en actions*.

Ou bien le patron catholique auquel nous devons l'enfer éternel, le diable et ses cornes, les auto-da-fé du bon temps, le loyolisme et le syllabus, sans parler du surplus ?

M. Bois nous dira peut-être un jour quel déisme lui semble présentable et a son approbation. En attendant, il tient à ce que le grand public n'ignore pas que celui des spirites est tout simplement ordinaire, il aurait pu ajouter : et se confond avec celui des premiers disciples de Jésus, le déiste par excellence. A quoi les spirites n'auraient eu qu'une réponse à lui faire : Brigadier, vous avez raison. Mais à la façon dont il leur applique... son ordinaire, je doute qu'ils aient à l'en remercier.

Le grand public est de nature accommodante, cependant je ne serais qu'à demi étonné s'il trouvait que, pour un scrutateur de mystères, M. Bois s'amuse un peu trop volontiers à cueillir des fleurettes littéraires et à en faire des bouquets, chemin faisant.

Toutefois, comme il tient à ce que l'enquête marche, chemin faisant aussi, il avise que son ami Huysmans, qui passe sa vie à fouiller le connu et l'inconnu, pourrait bien le mettre sur la voie d'inappréciables découvertes dans l'Au-delà. Il part donc pour Ligugé où il trouve « le grand écrivain » dans son cabinet de réflexions, en tête à tête avec un jeune minet venu en droiture du Siam « qui saute comme une panthère et grimace comme un singe. » Ce minet, à lui seul, valait le voyage, et la preuve, c'est que M. Bois se plaît à en donner un joli croquis à la plume pour égayer sa relation.

Revenant aux choses sérieuses, il va droit au but et demande au grand écrivain ce qu'il pense du Spiritisme.

« Le spiritisme, l'occultisme, la magie, je ne m'occupe plus de ces choses maintenant, » répond l'illustre auteur de *La-Bas*, « ce qui m'intéresse, c'est le pur satanisme. » Quant au Spiritisme, « il ne fait que mettre à la portée des concierges la possibilité de l'Au-Delà. Il a été inventé pour les âmes les plus basses. Le diable a senti (?) que le matérialisme faiblissait ; aussi a-t-il changé ses cartes (jeu de whist ou de piquet ??) ; il a pris d'autres atouts ; mais il n'a pas perdu à ce nouveau jeu. Sa suprême malice est arri-

vée (mettons parvenue) à faire dire aux siens qu'il n'existe pas. Le fait seul de nier le diable prouve qu'on en est possédé ».

Le tout certifié : Huysmans, contre-signé : Jules Bois. Donc authentique, incontestable ; donc par conséquent âmes des plus basses, celles de Allan Kardec, de Delphine de Girardin, de Victor Hugo, de Crookes, de Alfred Russel Wallace, de Aksakof, de Gibier, de Léon Denis, de Gabriel Delanne et de *tutti quanti* de même bassesse, toutes à la disposition du diable. On ne s'en douterait pas si, bravement, M. Huysmans ne s'en portait garant, à juste titre, car, pour juger de si haut de telles âmes, il faut nécessairement que la sienne dépasse en altitude le Chimborazo, à tout le moins la pyramide de Chéops. D'ailleurs comment en douter en voyant la ferveur qu'il apporte au rafistolage du vieux polichinelle infernal, relégué, pensait-on, définitivement dans les oubliettes de sacristie ?

Enfourchant donc son dada satanique dûment rafistolé, il entame le chapitre des messes noires où la niaiserie, l'hystérie, la folie, le charlatanisme, la filouterie et le sadisme pêle-mêle jouent leur rôle — preuve pour l'illustre auteur de *La-Bas* que, comme Marlboroug, Satan n'est pas mort, car il vit, car il vit encore ! Preuve aussi, je le crains, pour ce brave M. Huysmans, que si un des lobes de son cerveau lui fournit des inspirations aussi curieuses que *moyenageuses*, l'autre lobe pourrait bien être à l'envers. Je n'affirme rien ; je laisse la chose à décider au docteur Bérillon.

Ici j'abandonne pour un moment l'enquête de M. Bois, et je me permets d'ouvrir une parenthèse en vue de demander à M. Huysmans d'où diable son Satan est sorti pour faire son apparition dans le monde et nous tourmenter et faire chûter les pauvres et débiles mortels que nous sommes.

— Hé ! mais naturellement des mains de Dieu, auteur de toutes les créatures. Relisez votre catéchisme, M. Tonoeph.

– Très bien, oui, je me souviens : « *Les anges sont de purs esprits que Dieu a créés en état de grâce et de sainteté.* » Seulement il est arrivé que les uns sont restés sages comme des images et que les autres sont devenus d'affreux garnements, en raison de quoi il leur a poussé des cornes et des griffes... spirituelles nécessairement.

Les sacripants, comme il advient à toutes les bandes de cette sorte, se sont donné un chef, Satan, le plus expert d'entre eux en

maléfices et en noirceurs, soit qu'il ait été élu par acclamation ou au scrutin secret, soit qu'il ait mis la griffe sur la couronne infernale à la suite d'un coup d'état — un point de l'histoire sacrée à éclaircir. Toujours est-il que Satan est le roi des enfers avec tous privilèges attachés à sa majesté cornue.

Affaire entendue, mais pourquoi les anges, tous sortis de la même fournée, sont-ils restés, les uns de petits saints toujours en état de grâce, les autres devenus d'affreux démons ne rêvant que d'abominables tours à jouer aux pauvres humains en attendant qu'ils les cuisinent dans leur éternelle rôtissoire ?

— Eh ! M. Tonœph rien de plus simple, résultat de sa concupiscence et de l'orgueil auxquels ces derniers se sont abandonnés. Ces énormes et vilains péchés ne suffisent-ils pas à expliquer et justifier leur condamnation avec toutes ses conséquences ?

— D'où il faut conclure que, puisqu'ils sont nés, comme leurs confrères, en état de grâce et de sainteté, la grâce est restée et reste indéfiniment efficace pour les uns et parfaitement inefficace pour les autres, autrement dit que leur créateur, en leur donnant la volée dans les espaces célestes, avait d'avance partagé leur confrérie en benjamins et en réprouvés. Je sais que c'est l'opinion de saint Augustin ; mais enfin pourquoi ceux-là, les bons, les parfaits ont-ils pu résister aux illusions, aux enivrements de l'orgueil, et les autres ont-ils succombé et dégringolé de leur sublimité native ? N'étaient-ils donc pas, les uns et les autres, doués à même dose de clairvoyance et de résistance au mal ?

— Mystère divin qu'il nous est interdit d'approfondir, maître Tonoeph.

— Admettons, seigneur Huysmans, mais singulier créateur, convenez-en, passablement fantaisiste, pas ordinaire du tout, comme dirait votre ami Bois, mais qu'explique très bien votre Satan et son jeu de cartes.

Sur ce, tirons l'échelle et avouons que si le grand public... du *Matin* ne se tient pas pour édifié des révélations que l'enquêteur a récoltées à Ligugé, il sera bien difficile. (V. chap. X.)

J'avais oublié — j'ai aussi mes éclipses de mémoire — que, avant d'aller rendre visite à M. Huysmans et à son minet siamois, M. Bois avait cru devoir demander une consultation en règle au temple théosophique. M. le docteur Pas-

cal, qui y exerce en sous-titre les fonctions de recteur, l'a accueilli, cela va de soi, on ne peut plus théosophiquement. Il a poussé l'amabilité jusqu'à lui révéler le procédé le plus expédient pour pénétrer dans le fin fond de l'Au-delà et s'assurer de la façon dont les choses s'y passent. En soi le procédé est d'ailleurs assez simple. Il consiste tout uniment à se bien persuader :

« Que l'univers n'est pas ce qu'un vain peuple pense. » Le monde, notre monde, tout monde « est un ensemble de vibrations ou d'états de la matière. Ne possédant qu'une gamme très limitée de réceptions vibratoires, nos sens sont très restreints, ce qui fait que la plupart d'entre nous ne perçoivent qu'une minime partie du grand tout. » D'où suit que « le monde visible est tout ce que nos sens actuels peuvent nous révéler, donc peu de chose. » Parfait, M. de La Palice n'eût pas mieux dit, mais voyons la suite : En ces états divers de la matière et au sein de cette infinité de vibrations, qui ondulent, se croisent, s'entrecroisent, se marient, s'harmonisent ou se dissocient et divorcent, nous vivons comme le poisson dans l'eau, un peu à l'aveuglette.

Or nous sommes ainsi faits, en général, que nous ne serions pas fâchés de savoir ce qui se passe au-delà de notre petite sphère d'évolutions vibratoires. La chose n'est pas impossible, elle est même réalisable dès lors qu'on remplit la première condition, qui est de se bien persuader, etc. etc. (Voir ci-dessus).

Néanmoins une seconde condition est nécessaire ; il faut, avant de se lancer à la bonne aventure, « un *entraînement* qui permet chez les hommes arrivés à un degré élevé d'évolution de développer l'échelle actuelle de réception des sens. Pour ces privilégiés, notre monde s'agrandit de celui de l'au-delà ; mais cet entraînement est dangereux quand il est prématuré et (troisième condition) ne peut être suivi que sous la direction d'un guide... » authentique ? M. Bois, d'après M. Pascal, ne le dit pas, mais le laisse suffisamment présumer par les trois points dont il décore le guide... Autrement si le guide n'était pas breveté, médaillé comme entraîneur au long cours, l'entraîné risquerait fort de s'égarer et de chavirer avec lui dans les immensités de l'infini après d'étranges aventures.

Ici, c'était le cas, ce me semble, pour l'enquêteur de demander au docteur théosophe, à quels signes se peut reconnaître le degré voulu des privilégiés appelés à s'embarquer dans l'infinitude des

vibrations supra terrestres. M. Bois a oublié de poser cette question au docteur. C'est regrettable pour l'instruction du grand public et surtout pour ces privilégiés qui ignorent leur privilège et ne demanderaient mieux que de voir du nouveau et du superlatif.

Si M. Bois a oublié, je soupçonne que ce n'est pas sans intention. Il le laisse suffisamment entrevoir en ne donnant que sous toutes réserves son certificat à la méthode ambulatoire du pascalisme. Il va même jusqu'à émettre un doute qui aggrave singulièrement ses réserves. « Je ne sais, dit-il en déterminant son chapitre VI, si la théosophie a fait progresser l'humanité, mais elle a détraqué un grand nombre de cervelles faibles et spécialement maintes pauvres femmes venues là fascinées par la générosité de la doctrine, la beauté de l'idéal, mais bientôt victimes du vertige et de la folie ». Il aurait pu ajouter : Pour le repos des familles, les mères feront sagement d'interdire le pascalisme à leurs filles, les maris à leur femme et réciproquement les femmes à leur mari. Un entraînement en amène volontiers un autre, c'est de vérité notoire, et l'on ne sait jamais à quoi peut aboutir le dernier.

Oui, mais si bien intentionnée que soit la conclusion, le grand public, qui de confiance sur la promesse du *Matin*, attend quelques lueurs sur l'Au-delà, a beau essuyer ses lunettes, non plus que ma sœur Anne, il ne voit rien venir. Il est vrai que, en dédommagement des lueurs promises et toujours absentes, notre maître enquêteur lui administre un nouveau chapitre de peut-être et une assez curieuse enfilade d'hypothèses. C'est quelque chose, mais ce n'est vraiment pas assez après le *ran tan plan* du *Matin*. Il est juste d'ajouter que dans l'Enquête, comme le petit soulier dans le potage de l'auvergnat, ça tient de la place.

(*A suivre*)

T. TONOEPH.

Nouvelle

SÉRIE D'OBSERVATIONS SUR CERTAINS PHÉNOMÈNES DE LA TRANSE,

Par le professeur James H. Hyslop.

CHAPITRE II.

COMPTE-RENDU GÉNÉRAL DES FAITS (1).

Dans ce second chapitre, le professeur Hyslop rend compte des incidents qui ont marqué les seize séances qu'il a obtenues de Mme Piper. Pour éviter les répétitions et donner aux faits probants toute leur valeur démonstrative, au lieu de rapporter chaque séance par ordre chronologique, il a réuni par groupes tous les incidents se rapportant aux mêmes personnages. Il n'a fait d'exception que pour la première séance, qu'il a analysée séparément. Les incidents qui se sont succédé dans cette séance sont par eux-mêmes peu probants et ne prennent de valeur que grâce à ceux des séances subséquentes.

Ce qui la distingue, c'est le trouble, l'incohérence, les efforts souvent impuissants que font les communiquants pour réunir leurs souvenirs et faire comprendre leurs pensées. Pour en rendre compte ils disent qu'ils ont à lutter contre l'influence de l'atmosphère épaisse et lourde dans laquelle ils descendent pour se mettre à notre portée, et contre les résistances que leur oppose l'organisme, étranger pour eux, du médium, qu'ils doivent assouplir et plier à leur usage. Parfois ils sont obligés de suspendre leurs communications parce que le pouvoir fluidique (la lumière) du médium s'épuise. Ils semblent même quelquefois s'éloigner pendant quelques instants, comme pour rétablir leurs forces dans une atmosphère mieux appropriée. D'autres fois le secrétaire, *amanuensis*, qui écrit en leur nom, se trouve sollicité, harcelé par d'autres esprits désireux de se communiquer et qui, se jetant au milieu d'une conversation engagée, la troublent profondément. Ceux qui ont lu le remarquable travail du Dr Hogson, doivent se rappeler que Georges Pelham avait fortement insisté sur ces causes perturbatrices des communications. Dans les séances suivantes, les réponses deviennent plus claires, les souvenirs plus pré-

(1) Voir la *Revue* de janvier, p. 410.

cis et les faits probants se présentent avec un ordre et une netteté singulièrement augmentés.

Voici quelques notions sommaires sur la vie de chacun des principaux communiquants :

Robert Hyslop, père du professeur, né en 1821, demeura jusqu'en 1889 dans une ferme de l'Ohio, d'où il se rendit dans un des Etats de l'Ouest. Il en revint, en 1896, au mois d'août, atteint d'une grave maladie du larynx, probablement un cancer,et mourut dans le courant du même mois chez son beau-frère, James Carruthers. Vers 1860, à la suite d'excès de fatigue, il avait contracté une maladie de la moëlle épinière,qui se compliqua au bout de quelques années d'ataxie locomotrice avec paralysie d'une jambe, nécessitant d'abord l'emploi d'une béquille puis, après une certaine amélioration, d'une simple canne. En 1876, il fut frappé d'une espèce d'attaque d'apoplexie à la suite de laquelle il devint sourd d'une oreille. Trois ans avant sa mort, il perdit l'usage de la voix, conséquence des progrès du cancer du larynx, et pendant la dernière année il eut de fréquents accès de suffocation qu'il attribuait à un catarrhe, mais qui n'étaient que les phénomènes ultimes de son affection cancéreuse.

Robert Hyslop avait trois sœurs, Mary Amanda, Nancy et Eliza. La première avait épousé James McClellan que nous voyons figurer parmi les communiquants. Elle mourut en 1841, cinq ans avant la naissance du professeur. Les deux autres sont encore vivantes, mais étaient veuves lorsqu'eurent lieu les séances dont nous nous occupons. Eliza avait épousé James Carruthers, le communicant désigné dans les séances tantôt sous le nom d'*oncle Charles*, tantôt sous celui d'*oncle Clarke*. Le nom de l'autre oncle n'a jamais été cité au cours des séances. La mère du professeur mourut en 1869 et Robert Hyslop se remaria en 1872.

Les noms des frères et sœurs du professeur sont Margaret Cornélia, morte en 1854, à l'âge de deux ans ; Sarah Luella, sa sœur jumelle, morte à quatre mois, en 1854 ; Charles, mort à quatre ans et demi en 1864 ; et Anna Laura, morte en 1864, âgée de près de trois ans. Les survivants sont, outre le professeur, George, Lida (Eliza), Williams, Robert, Franck (Francis) et Henrietta, sa demi-sœur, désignée au cours de ce travail sous le nom de Hettie.

« Mon père, dit l'auteur, appartenait à une secte très rigoriste, le

petit groupe des Presbytériens associés, qui refusèrent de se joindre aux Presbytériens Associés Réformés pour constituer, en 1858, l'église Presbytérienne Unie. Il prit une part active aux discussions qui précédèrent cette fusion, et ce fut à cette occasion qu'il fit la connaissance du Dr Cooper, qui plus tard accepta la fusion. Ce groupe dissident rejetait tout appareil quelconque et même l'usage de cantiques d'origine humaine dans l'exercice du culte. Très intelligent, mon père ne lisait que les ouvrages théologiques adoptés par sa secte et ne connaissait de la science et de la philosophie que ce qu'il en avait retenu dans nos discussions. Son esprit saisissait promptement tout ce qui lui était exposé avec clarté ».

« Il me fit étudier avec l'espoir de me voir embrasser le ministère sacré, mais jamais il n'essaya de me pousser dans cette voie et respecta toujours ma liberté. Cependant ce fut avec chagrin qu'il apprit en 1882 la modification de mes principes religieux, qu'il considérait comme une apostasie, et il fut longtemps avant d'en prendre son parti. Mes *idées* lui causaient un vrai chagrin. Sa vie fut des plus obscures et son nom ne parut imprimé qu'une seule fois, au bas d'un article d'une feuille locale dont la circulation était des plus restreintes ».

Communications de Robert Hyslop.

Autant, dans la première séance, les communications avaient été difficiles, incohérentes et troubles, autant elles devinrent claires et faciles dès la seconde séance.

Robert Hyslop parle à son fils de leurs divers parents avec une grande précision : il lui rappelle des faits, des conversations au milieu desquelles il introduit à chaque instant les locutions qui lui étaient familières, ce qui produisait sur l'esprit de son fils une profonde impression. L'homme qui l'eût le mieux connu n'eût jamais pu réunir un tel ensemble de phrases et de modes de penser aussi caractéristiques. Cependant si l'assistant à qui elles sont prodiguées est naturellement très porté à y trouver des preuves d'identité, le public en est moins frappé et se laisse aller à écouter les théoriciens qui attribuent au *subconscient* du médium le pouvoir de lire dans les souvenirs de l'assistant, même lorsque celui-ci n'en a plus aucune conscience. Aussi nous attacherons-nous surtout à faire ressortir celles des communications qui ont trait à des faits aussi complètement inconnus de James Hyslop que du médium

lui-même. Remarquons en passant que cet inconscient du médium auquel on attribue si généreusement la faculté de lire dans la pensée consciente ou inconsciente des assistants, ne se montre pas toujours capable de comprendre même les questions posées à haute voix et plusieurs fois répétées, et se trompe assez lourdement sur les pensées et les intentions des êtres conscients devant lesquels il se trouve. Il ne devrait pas en être ainsi si, comme le veulent Hartmann et un certain nombre de scientistes de nos jours, qui ne reculent devant aucune absurdité lorsqu'il s'agit d'échapper aux conséquences des faits les mieux constatés, l'inconscient puisait ses renseignements dans l'*Absolu, l'Omniscient*. Il ne devrait ni se tromper sur sa propre personnalité à laquelle il attribue les noms les plus variés de personnages décédés de tout âge et condition, ni sur les faits. Or nous savons que les défaillances de la mémoire sont aussi fréquentes dans les communications pendant la trance, que dans les conversations entre incarnés. Ou bien faut-il admettre que l'inconscient en rapport avec l'Absolu profite des notions ainsi acquises pour emprunter successivement les noms de tous ceux que nous avons connus et aimés et pour nous induire en erreur ? Dans ce cas l'Etre Suprême deviendrait le complice de véritables manœuvres frauduleuses.

Revenons à notre analyse pour citer un certain nombre de ces faits inconnus des personnes présentes. Robert Hyslop, dans le cours de sa longue maladie, eut recours à toute une série de médicaments à l'insu de son fils, qui vivait loin de lui. Il les nomme et le professeur apprend par sa belle-mère que les citations sont exactes. C'est aussi en interrogeant sa belle-mère et ses autres parents qu'il contrôle les allusions faites par son père à un canif à manche noir, qui ne quittait jamais le défunt. En outre, à une séance où le Dr Hodgson remplaçait Hyslop, nous voyons que Robert Hyslop fait allusion à une plume qu'il portait dans son étui à lunettes et aussi inconnue de Hodgson que d'Hyslop. Ce dernier ne savait rien non plus d'une petite calotte noire que portait son père dans les derniers temps. Il ne connaissait pas davantage un petit couteau à papier que son frère avait envoyé, qui servait à ouvrir les lettres et dont Robert Hyslop parle en l'absence du professeur. Dans la séance du 20 février pendant laquelle le Dr Hodgson remplace le professeur Hyslop, le même communiquant parle de deux bouteilles,

l'une carrée, l'autre ronde, contenant de l'encre et un mucilage, qui se trouvaient sur son bureau, ainsi qu'un sous-main. Il signale le nombre de tablettes dont le bureau est garni. Ce n'est que par l'enquête à laquelle il procéda que le professeur apprit ces détails ignorés de lui jusque-là.

Dans la séance du 22, tenue dans les mêmes conditions que la précédente, le communiquant parle de ses trois cannes dont une au moins n'était pas connue d'Hyslop. Il rappelle l'usage qu'il en faisait dans certains cas, frappant le plancher ou la porte pour appeler sa femme, lorsque l'affection du larynx eut éteint sa voix, ou encore marquant la mesure des chants ou de la musique qu'il entendait. A chaque instant le médium interrompait son écriture pour reproduire avec la main les gestes qui étaient familiers au communiquant. Enfin celui-ci fait allusion à une discussion politique très vive au cours de laquelle il frappa de la canne son gendre Mc Clellan, qui, craignant qu'une telle excitation ne provoquât chez le malade un spasme mortel, se hâta de quitter la place avec sa femme. Presque tous ces détails étaient ignorés d'Hyslop.

Après avoir signalé dans ce compte-rendu, avec de nombreuses citations à l'appui, tous les faits qui concernaient son père, Hyslop en fait une récapitulation au début de laquelle il constate que le lecteur a dû être impressionné par le mélange d'assertions le plus souvent justes, mais parfois erronées, qui donne à certains moments l'idée d'une sorte de vague délire ou d'un état de rêve plus ou moins incohérent. Il se propose de rechercher dans quelle limite cet ensemble peut être considéré comme la manifestation d'une personnalité nettement distincte.

Pour résoudre ce problème, il condense, sous la forme la plus brève, les documents fournis par le communiquant et qui lui semblent de nature à décider s'il s'est réellement trouvé en présence de son père lui-même, avec ses façons de penser et ses efforts pour se faire comprendre, ou en face d'une imitation extraordinairement habile, reproduisant les pensées, les locutions familières, rappelant les souvenirs et cette multitude de menus faits propres au défunt et très souvent ignorés de son fils.

Il signale que, sauf quelques hésitations, le communiquant se rappelle correctement les noms des divers membres de la famille, leur degré de parenté, leur état actuel (morts ou vivants), les préoc-

cupations que le caractère ou la conduite de quelques-uns d'entre eux lui causaient. Les erreurs sur certains faits de détail ne dépassent pas celles qui peuvent nous échapper lorsque nous cherchons à faire la part de chacun dans les souvenirs qu'a pu laisser l'enfance d'une nombreuse famille.

Les communications reproduisent bien les soucis que, dans les vingt dernières années de sa vie, lui apportaient les embarras financiers, les exigences du fisc, les frais entraînés par l'établissement d'une clôture de ses biens, ainsi qu'une affaire de mortgage à propos de laquelle il retrouve spontanément le nom de Robert Cooper.

Il fait allusion à ses sentiments religieux, jadis si rigoristes, et singulièrement amendés depuis son passage dans l'au-delà. Il rappelle les longues conversations avec son fils qu'il voyait avec peine engagé dans les recherches psychiques. A ce propos, il répète exactement les diverses expressions dont il avait l'habitude de se servir en pareil cas.

Il parle d'une façon très exacte des symptômes de sa maladie, des médicaments qu'il a pris ou songé à prendre et dont quelques-uns tout à fait ignorés de son fils. Celui-ci ayant assisté à ses derniers moments, dit : « Il est parti ! » Contrairement à ce qu'il pensait, ces mots furent entendus du mourant, qui les redit à son fils, en faisant la remarque que sa voix est la dernière qu'il ait entendue.

Sur la demande de son fils, il raconte un certain nombre de menus incidents qui précédèrent la naissance de ce dernier.

L'auteur énumère ensuite la plupart des faits et circonstances cités par son père et inconnus de lui, que nous avons résumés plus haut, et termine en faisant observer que l'entremêlement de faits exacts et contrôlés avec quelques erreurs et des faits qu'il n'a pas été possible de contrôler, donne à ces communications une telle physionomie qu'il ne lui est pas possible de douter qu'il se soit trouvé réellement en présence de son père lui-même, avec lequel il causait à un moment donné, comme par l'intermédiaire d'un téléphone et dont il reconnaissait à chaque instant les locutions familières.

A Suivre.

Pour la traduction : Docteur DUSART.

Les Faits

GROUPE VALENTIN TOURNIER, DE TOURS.

Pour faire publier dans votre intéressante revue un nouveau compte-rendu de nos expériences, j'ai attendu qu'il se soit produit des phénomènes concluants et contrôlés minutieusement.

Le commandant Tegrad, grâce à son activité opiniâtre, est parvenu à grouper et entraîner ses médiums de façon à atteindre le but qu'il se proposait. Je suis heureux d'affirmer que les phénomènes obtenus à l'étranger avec le concours d'Eusapia Paladino se reproduisent dans notre groupe.

Il y a quelques jours, chez le commandant Tegrad, à quatre heures du soir, le salon étant suffisamment éclairé par la lumière du jour pour que rien n'échappât à notre vue, nous avons obtenu des apports de plantes et des communications typtologiques sans contact. — La séance du vingt-deux février, qui fait l'objet de mon rapport, a eu lieu à neuf heures du soir, chez Madame veuve Tournier et s'est faite dans l'obscurité presque complète ; car le haut des contrevents, formant persiennes, laissait filtrer une clarté suffisante pour éclairer le haut du salon.

Nous étions quatorze, savoir : Le commandant Tegrad, Madame Ve Valentin Tournier, Madame, Monsieur et Mademoiselle Devale, Madame Monsieur et Mademoiselle Salloc, Madame Darget, Mesdemoiselles X et Y, Mademoiselle Cast, Monsieur Pinard et Monsieur Telmoron.

Nous formions une grande chaîne circulaire, et tenions dans les mains un cordon sans fin, destiné à laisser circuler et s'harmoniser les fluides.

Au milieu de la chaîne, nous avions placé : 1° un guéridon sur lequel il y avait du papier et un crayon ; 2° une table en fer, genre guéridon, dite table de jardin, recouverte d'un tapis et supportant une cage à oiseaux dans laquelle étaient enfermés une clochette et un timbre de salle à manger. Le tout se trouvait assez éloigné de chacun de nous pour que personne ne pût y toucher sans donner l'éveil.

Le but du Commandant était d'obtenir que la clochette fut agitée longtemps dans la cage.

Voici ce que nous avons obtenu.

1° Au bout de très peu de temps, madame Salloc, Mme Darget, Mlle Cast, M. Pinard et M. Telmoron reçoivent, les uns sur les mains, les autres sur la tête, des pincées de sel très fin. Monsieur Devale reçoit un bloc de sel gemme pesant 10 grammes.

La table frappe trois coups pour nous annoncer une communication, et, par typtologie, *sans contact*, *bien entendu*, l'esprit nous donne son nom. Nous faisons la lumière et aussitôt je présente au commandant un pli cacheté contenant une lettre dans laquelle je convoquais le dit esprit, en le priant de donner simplement son nom pendant la séance, ce qui devait avoir pour moi une importante signification. Il m'a accordé cette douce satisfaction.

2° L'obscurité faite de nouveau, les phénomènes recommencent sans retard. Le tapis, retiré de dessous la cage, est porté sur mademoiselle Devale. Madame Darget et Monsieur Pinard sont touchés par une main vigoureuse et chaude sur leurs mains. Nous entendons ouvrir la porte de la cage et le timbre sonner plusieurs fois.

Le petit guéridon fait le tour du groupe, dans l'espace, et touche délicatement plusieurs personnes aux extrémités opposés de la chaîne, alors que la table de fer reste au centre. Enfin, la cage descendue de la table est posée entre les pieds de Monsieur Pinard et les miens.

3° Après avoir remis les choses à leur place, et la clochette hors la cage, nous recommençons. — Immédiatement la clochette fait le tour du groupe en vibrant et est lancée sur le commandant qui l'avait réclamée.

Ceci fait, l'Esprit fait sonner le timbre dans la cage. Je lui demande de vouloir bien faire son possible pour *sortir* ce timbre de la cage et *me le remettre*. Nous entendons distinctement ouvrir la porte, glisser le timbre, et en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, l'objet est délicatement posé sur mes geuoux d'où il tombe à terre car je tenais les mains de mes voisins.

4° Nous remettons timbre et clochette dans la cage et recommençons les expériences.

Aussitôt la lumière éteinte, nous entendons le crayon écrire sur

le papier, puis, tout d'un coup, la clochette est agitée un certain temps dans la cage. *Le but du commandant est atteint*. L'Esprit donne par typtologie son nom et exprime ensuite sa joie en faisant résonner de forts coups frappés dessus la table en fer. Nous avons ensuite la visite d'un esprit très connu de l'un des membre du groupe. Pour être agréable à ce dernier, l'Esprit provoque un phénomène merveilleux.

Dans l'espace lumineux éclairé par les persiennes, nous distinguons un objet voltigeant, allant et venant dans une direction oblique, du centre du salon à l'angle du plafond, et passant au-dessus de ma tête.

Puis tout d'un coup cet objet fait une promenade verticale de ma tête au plafond et me touche une seule fois légèrement au front. Nous ne pouvions définir ce que c'était. Je demande à l'Esprit de vouloir bien placer cet objet dans nos mains. Il le fait et je supporte alors quelque chose d'assez lourd au-dessus de ma tête. Nous faisons la lumière et constatons que je tenais le guéridon par les pieds.

Il est à noter que si le premier mouvement du guéridon avait été vertical, les lampes du lustre auraient toutes été brisées.

Je passe sous silence d'autres phénomènes moins importants, car ce serait abuser de votre hospitalité.

Nous devons la majeure partie de ces faits aux gracieux concours de Monsieur Pinard, guérisseur réputé dans notre ville, qui jouit d'une force médianimique remarquable.

Tous les membres du groupe présents, ont pris connaissance de ce rapport et l'approuvent.

CHARLES TELMORON.

Le Territoire Contesté

par R. DALE OWEN.

Traduit de l'Anglais par le Dr Audais

(*Suite*) (1)

Sur l'eau et dans la forêt.

Le 10 juillet 1861, je fis en bateau une promenade avec quelques

(1) Voir le N° de janvier p. 434.

amis, auxquels M. et Mme Underhill s'étaient joints, et nous allâmes aux Highlands de Neversink.

Etant assis sur le pont à côté de Mme Underhill, j'eus l'idée de demander si l'on pourrait obtenir des coups dans le pont et immédiatement on les entendit, ensuite sur ma demande je *les sentis* vibrer dans le bois de ma chaise.

Dans l'après-midi on prit un canot de quinze à vingt pieds de longueur. Là encore, sur ma demande, on entendit les coups sur le fond du canot. Celui-ci avait une dérive ou planche mobile glissant dans la quille et on obtint des coups dans la longue et étroite boîte qu'elle formait. Quel que fût le point de cette caisse sur lequel nous demandâmes des coups, nous les entendîmes.

Le soir, on gravit une colline située derrière l'hôtel pour se rendre au phare. Au retour, on traversa un bois qui couvrait ce côté de la colline et je proposai d'essayer si on aurait des coups dans le sol : aussitôt on les entendit dans le sol même sur lequel nous marchions, ils ressemblaient aux coups sourds produits en frappant la terre. Je priai Mme Underhill de toucher un des arbres du bout de ses doigts ; j'y appliquai mon oreille et j'entendis les coups ; plusieurs autres personnes de notre société firent la même constatation.

En revenant, le lendemain, sur un autre bateau, on obtint des coups tout le long du garde-fou du pont supérieur, ainsi que dans un petit canot métallique placé sens dessus dessous dans l'entrepont.

Mais voici une expérience à laquelle je ne pense pas que personne ait pensé jusqu'ici.

Mouvements d'une masse de rochers au bord de la mer.

Le 24 août 1861, j'acceptai l'invitation de M. S... U... de me rendre chez lui, à New-Rochelle, station maritime sur la côte Ouest de Long-Island, le lendemain en compagnie de M. et Mme Underhill.

Le 25, dans l'après-midi, M. U... nous fit parcourir en voiture les environs pittoresques de la petite localité. La société se composait de M. et Mme U... de M. et Mme Underhill et de moi.

Cette promenade nous amena sur la côte, en un point où s'étendait un long banc de rochers qui s'avançait jusqu'à la mer, ce qui

me suggéra la pensée de faire une épreuve sans réplique. Je demandai à Mme Underhill si elle avait jamais esssayé d'obtenir des coups frappés sur une plage. Elle me répondit que non.

« Croyez-vous que nous puissions en obtenir ici ? »

« Jusqu'ici je n'ai jamais trouvé un endroit où il ne s'en produisît pas. Je pense donc que nous en aurons, » répondit-elle.

Aussitôt trois coups, signal d'approbation, retentirent dans la caisse de la voiture. Chacun descendit et se disposa à suivre l'épreuve.

Le rocher qui fut choisi n'était pas isolé, mais il faisait partie d'une longue et considérable masse de rochers, couvrant au moins une demi-acre, qui se détachait d'une sorte de promontoire élevé. Nous nous trouvions environ à trente pieds de la mer, et, comme il soufflait une petite brise, le ressac venait battre les roches au dessous de nous.

Malgré cela, en me tenant debout derrière Mme Underhill, j'entendis très nettement les coups frappés, dominant le bruit des flots. Je renouvelai l'épreuve à plusieurs reprises et toujours avec le même succès.

Mme U... et Mme Underhill se tinrent assises, et comme j'étais debout sur une roche au-dessous d'elles, j'appliquai l'oreille sur celle sur laquelle elles se trouvaient et je demandai des coups. En peu de secondes je constatai que les coups résonnaient dans la roche même et sous mon oreille.

Je songeai alors à faire intervenir le sens du toucher comme contrôle. Je posai la main sur le roc à quelques pieds de distance de Mme Underhill et à ma demande des coups y retentirent de façon bien manifeste. Simultanément avec chaque coup, *la main ressentait une légère mais très nette vibration de la roche.* Cette secousse était assez manifeste pour me signaler une ou deux fois les coups que le bruit de la mer couvrait complètement.

Je ne dis rien à M. U... sur ce que j'avais éprouvé et lui demandai de poser la main sur le rocher.

« Mais, s'écria-t-il tout à coup, toute la roche est en vibration ! »

Pendant tout ce temps, Mme Underhill restait assise gardant une immobilité absolue.

Dans les expériences ci-dessus, deux sens, l'ouïe et le toucher, ont été mis à contribution pour constater la réalité du phénomène.

Dans les suivantes je fis appel à un troisième sens, celui de la vue, que l'on considère comme le plus sûr de tous.

Les coups sont vus.

Ce fut le 22 février 1860, dans une séance du soir chez M. Underhill. Les assistants étaient, outre M., Mme Underhill, Kate Fox et moi-même, le père et la mère de M. Underhill, personnes âgées, ayant toutes deux conservé les mœurs et convictions des Quakers et prenant aux phénomènes le plus profond intérêt.

On fait l'obscurité, demandée par coups frappés, et la chaîne est formée.

Tout aussitôt on voit flotter dans la chambre des lueurs phosphorescentes. Elles étaient tout d'abord petites et à peine visibles ; peu à peu elles prirent les dimensions et la forme de mains, sans qu'il fût cependant possible de distinguer des doigts. En général, ces lumières se montraient près du parquet, derrière Kate et Leah et entre elles ; puis elles s'élevaient, se tenant tantôt près de la tête de Leah, tantôt près de celle de sa sœur. L'une d'elles atteignit les dimensions d'une tête humaine. Aucune ne me toucha, mais il y en eut une qui vint à quelques pouces de moi. Une autre décrivit des cercles en l'air autour de nos têtes. Après avoir flotté quelques instants, elles semblaient retourner vers Kate et Leah.

Tandis que toutes les mains étaient jointes pour former la chaîne, je vis sous la table des lueurs qui dix ou douze fois restaient sur le parquet ou un peu au dessus allant et venant. Une fois, tandis que j'en considérais attentivement une, grosse comme le poing, je la vis s'élever et retomber comme le ferait un marteau avec lequel on frapperait le parquet. A chacun de ces mouvements correspondait exactement un coup violent. C'était absolument *comme si une main invisible avait tenu un marteau lumineux et s'en fût servi pour frapper.*

C'est alors que voulant pour mon intime satisfaction obtenir la preuve que le fait ne provenait d'aucune force humaine, je demandai *mentalement* : « L'Esprit voudrait-il frapper trois coups avec cette lumière, » et cela fut fait aussitôt et répété encore un peu plus tard.

La seconde fois que je vis cette lumière et que j'entendis les coups qu'elle produisait, quelqu'un dit : « Pourriez-vous frapper plus doucement ? » Aussitôt je vis la lumière diminuer et frapper

le parquet à intervalles réguliers, en produisant un bruit doux et voilé, que l'on entendit à peine.

Touché par l'agent qui frappe les coups.

J'étais depuis deux jours à New-York où j'avais été chargé d'un achat d'armes pour l'Etat d'Indiana, lorsque, le 12 juin 1861 dans la soirée je fis une visite inattendue à la famille de M. Underhill et proposai de tenir une séance, ce qui fut aussitôt accepté, car on savait que je recueillais des documents pour le présent volume.

Pour être plus tranquilles, nous montâmes au second dans un salon. L'assistance se composait de M. et Mme Underhill, M. Gilbert, gentleman d'un certain âge et vieil ami de la famille, qui se trouvait par hasard en visite, et de moi-même.

Dès que nous fûmes assis, des coups frappés dans le parquet nous dirent : « Allez dans la chambre du fond ». C'était la chambre à coucher de M. et Mme Underhill. On prit place autour d'une toute petite table carrée, M. et Mme Underhill à ma gauche, M. Gilbert à ma droite. La table était si petite, que nous nous touchions.

Trois portes ouvraient dans cette chambre. L'une donnait sur une salle de bains : une seconde sur le couloir de ce second étage, et la troisième s'ouvrait sur un passage conduisant au salon où nous étions d'abord entrés et dans lequel se trouvaient divers cabinets et armoires.

Avant de m'asseoir, sur la proposition de M. Underhill, j'examinai avec soin ces cabinets et armoires, ainsi que la chambre à coucher elle-même et le salon auquel le passage conduisait. Je fermai la porte de sortie du salon, ainsi que les portes allant de la chambre à coucher à la salle de bains et au couloir. La porte allant au salon n'avait pas de serrure, mais la précaution que j'avais prise rendait impossible l'entrée de qui que ce fût, même à l'aide d'une clef.

A peine assis, des coups réclament l'obscurité et le gaz est éteint. On commande de chanter et tandis que M. Underhill chante, des coups partant de tous les points du parquet marquent la mesure. Bientôt ils montent du parquet au barreau inférieur de ma chaise, toujours en marquant la mesure : à chaque coup ma chaise vibre fortement.

Après six ou sept minutes de séance paraît une lumière d'aspect

phosphorescent, qui flotte au-dessus de nos têtes. Elle forme un carré de trois à quatre pouces de côté. Bientôt elle s'élève jusqu'au plafond et flotte ça et là dans toute l'étendue de la pièce. Parfois elle descend à un ou deux pieds de nos têtes, allant doucement de l'un à l'autre des assistants.

Tandis que je la regarde avec la plus vive attention, des coups frappés doucement dans le parquet disent : « J'étais près de vous dans ma dernière existence, mon cher Robert, et aujourd'hui je suis encore plus près. »

Mme Underhill : « Est-ce la mère de M. Owen ? »

Réponse par coups : « Non. »

Moi-même : « La première lettre du nom est-elle un C ? »

Réponse : « Oui. »

Mme Underhill : « Combien de lettres dans le nom ? »

Réponse : « Sept. »

Mme Underhill : Est-ce Caroline ? »

Moi-même : « Caroline a huit lettres. Est-ce un autre nom sous lequel j'ai déjà reçu bien des communications ? »

Réponse : « Oui ! Oui ! »

La lumière vient alors vers moi et reste immobile derrière mon épaule gauche. Je me retourne et la regarde avec fixité. Elle me semble avoir les dimensions d'une petite main humaine qui serait enveloppée d'un voile brillant. Cependant je ne puis distinguer aucune forme bien définie.

A cinq ou six reprises elle s'approche de mon épaule puis se retire. Chaque fois je sens sur cette épaule le contact léger de doigts se produisant juste au moment où elle s'approche.

Elle s'éloigne ensuite et s'élève jusqu'au plafond, au dessus de la table, que nous entourons. Je lui demande de se rendre vers la porte conduisant au couloir et d'y frapper des coups. Aussitôt nous la voyons gagner la partie supérieure de cette porte ; nous suivons bien ses mouvements et nous entendons nettement frapper les huit ou dix coups qui correspondent. Ce qui prouve que nous ne sommes pas seuls à entendre ces coups, c'est qu'un petit chien qui se trouve dans le couloir pousse des cris de terreur. Cette fois encore, comme dans le cas cité ci-dessus, la seule comparaison que je puisse faire est celle d'un marteau lumineux.

La lumière redescend vers M. Underhill ; elle devient plus vive

et semble le toucher. Il déclare qu'il ressent effectivement un contact comme celui d'une légère étoffe.

Je demande si elle peut toucher ma main. Elle traverse la table, flotte un instant au dessus de ma main, puis s'abaisse et me touche au poignet. Je ressens comme le doux contact d'un doigt.

M. Gilbert, à moi : « N'avez-vous pas essayé de la prendre, pour vous assurer de ce qu'elle est ? »

Moi : « j'ai tout lieu de croire que l'on aurait tort d'en agir ainsi. Aussi je m'en abstiens. »

Des coups frappent : « Je vous remercie. »

La lumière se dirige alors vers Mme Underhill et celle-ci constate qu'elle est touchée sur la tête et dans le cou.

Je lui demande de me toucher aussi la tête ; elle passe alors de Mme Underhill vers moi, se dirige en arrière et je me sens touché derrière la tête et dans le cou, comme par une gaze légère qu'une main tiendrait chiffonnée. A plusieurs reprises, je sens encore comme si quelque substance plus solide, la main qui tiendrait la gaze, par exemple, me touchait avec douceur. On eût dit qu'une personne se tenait directement derrière moi ; mais ne l'avais-je pas vue, quelques minutes auparavant, traverser la table et toucher mon poignet sous mes yeux ? Du reste, pendant que ces contacts s'exerçaient et cela pendant un temps assez long, je causais du phénomène avec les diverses personnes présentes. J'étais donc bien *certain* qu'elles n'avaient pas quitté leurs places.

Enfin la lumière s'éleva en l'air de nouveau, et comme je la considérais avec la plus vive attention, je distinguai dans la masse lumineuse des traits ou lignes plus sombres allant d'une extrémité à l'autre et pouvant faire penser à des doigts. M. Underhill affirma même qu'il avait distingué des doigts.

Pendant que la lumière flottait au-dessus de nous, quelques légères crépitations se firent entendre.

A aucun moment de la séance, il ne fut possible de saisir le plus léger bruit de pas ou de froissement d'étoffes ou quoi que ce soit indiquant que quelqu'un s'était levé de son siège. Chaque fois que la lumière s'approchait d'un assistant, elle l'éclairait suffisamment pour me permettre de voir tous ses contours.

Généralement, lorsque l'esprit qui se manifeste a montré, pendant

sa vie terrestre, un caractère violent, les coups qu'il frappe sont empreints d'un caractère de brutalité.

(*A suivre*)

Ouvrages Nouveaux

Madame Piper
Et la Société Anglo-Américaine pour les recherches psychiques

PAR

M. SAGE. Préface de Camille Flammarion.

Leymarie, éditeur, 42 rue St-Jacques. Paris. Prix 3 fr. 50

Voici un livre tout à fait impartial, écrit par un auteur qui n'est pas spirite, et cependant il se dégage de cette lecture l'impression que seule la doctrine spirite explique complètement tous les phénomènes observés. M. Sage a réuni en un volume les documents les plus intéressants publiés par la Société des Recherches psychiques, au sujet de la médiumnité de Mme Piper. On sait qu'à la suite de longues années d'études, des incrédules décidés comme le Dr Hodgson, F. W. H. Myers et le professeur Hyslop ont fait adhésion complète au Spiritisme, contraints par les faits de reconnaître cette grande vérité de la communication entre les vivants et les morts. Nos lecteurs connaissent déjà le médium américain par les traductions que M. le Dr Dusart a publiées ici même. Ceci nous dispense d'entrer dans de nouveaux détails sur les séances.

L'ouvrage que nous analysons ne dissimule aucune des difficultés que l'on rencontre dans ces recherches. Il montre que le premier guide de Mme Piper, que les anglais appellent « contrôle », n'est pas toujours véridique. Ce prétendu Dr Phinuit aurait vécu en France, mais il est dans l'impossibilité de donner des renseignements sur son identité ; et lorsqu'on le pousse sur ce sujet, dans ses derniers retranchements, il se trompe grossièrement dans ses indications sur les villes où il aurait habité et peut à peine prononcer quelques mots dans notre langue. Les investigateurs sont tentés de voir dans cet être bizarre une personnalité seconde de Mme Piper, mais dans ce cas, celle-ci jouit inconsciemment d'une remarquable faculté de divination et possède un diagnostic très sûr pour les maladies.

L'auteur note très exactement les incertitudes des investigateurs et lui-même demeure perplexe ; il écrit : « Phinuit est-il une personnalité diffé-

rente de Mme Piper, ou n'en est-il qu'une personnalité seconde ? *Aucun de ceux qui ont étudié cette question de près n'a osé se prononcer catégoriquement.* Il n'y a pas une séparation aussi nettement tranchée entre la personnalité normale et les personnalités secondes étudiés jusqu'aujourd'hui qu'entre Phinuit et Mme Piper. En fait, le médium et son contrôle n'ont ni le même caractère, et ni la même tournure d'esprit, ni les mêmes connaissances, ni le même langage. Il n'en est pas de même entre la personnalité normale et les personnalités secondes. Notre personnalité peut se diviser en fragments qui, à première vue, peuvent sembler autant de personnalités différentes. Mais en réalité, en étudiant ces fragments de près, on trouve entre eux de nombreux points de contact. Quand la suggestion vient se joindre à cette fragmentation, la séparation entre la personnalité normale et les personnalités secondes est encore plus tranchée. *Mais on observe alors un automatisme que l'on ne trouve pas chez Phinuit.* Celui-ci semble aussi maître de ses facultés mentales que vous et moi ».

On pourrait admettre qu'il y a ici un mélange entre l'automatisme psychologique et la médiumnité proprement dite. Les erreurs, les assertions fausses seraient produites par la personnalité seconde de Mme Piper en état d'auto-suggestion et possédant une certaine clairvoyance, comme dans le cas d'Annah Wild, alors que les renseignements exacts seraient fournis par Phinuit lui même, quand il est présent Ce qui nous porte à considérer cette hypothèse comme très probable, c'est que lorsque Mme Piper est réellement sous l'influence des Esprits, tout devient clair, véridique et positivement probant. Les cas de Georges Pelham et de Hyslop sont tout à fait démonstratifs. Avant de les rappeler, signalons aussi l'intervention d'esprits tout à fait inconnus du médium qui, cependant, se manifestent avec le caractère qu'ils avaient au moment de leur mort. Voici l'argumentation du Dr Hodgson (1) résumée par M. Sage :

« Le plus important de ces arguments se fonde sur les communications des personnes dont la mentalité avait été troublée par la maladie plus ou moins longtemps avant leur mort. Cet argument a été inspiré au Dr Hodgson par une longue suite d'observations concordantes. Voici en quoi il consiste : Si nous avions affaire à de la télépathie, les communications devraient être d'autant plus nettes et d'autant plus abondantes que les souvenirs du mort sont plus nets et plus abondants dans l'esprit des vivants. Or, l'expérience démontre qu'il n'en est pas ainsi. Quand le soi-disant communicant a eu avant sa mort l'esprit troublé par une maladie mentale, les communications qui ont lieu peu de temps après sa mort rappellent ce trouble trait pour trait : elles sont pleines de confusion et d'incohérence. Cette confusion et cette incohérence sont d'autant plus grandes au début que le trouble mental qui a précédé la mort était plus grave. Elles disparaissent lentement ; mais il en reste quelquefois des

(1) *Proceedings.* 1898. *Indices du bien fondé de l'hypothèse spirite.*

traces après des années. Encore une fois, la télépathie n'explique pas cela. S'il y avait de la folie dans l'esprit du mort, il n'y en avait pas dans l'esprit des vivants qui ont conservé son souvenir. Au contraire si l'on introduit l'hypothèse spirite, il n'y a rien là que de très admissible, soit que le trouble mental ne disparaisse que lentement, soit que (et c'est là ce que les contrôles affirment) le fait seul pour l'esprit désincarné de se plonger dans l'atmosphère d'un organisme humain reproduise momentanément ce trouble ». Le Dr Hodgson a observé plusieurs de ces cas.

Nous avons longuement exposé les nombreuses preuves d'identité données par l'esprit de Georges Pelham (1), rappelons-les brièvement. Cet esprit s'est fait reconnaître par trente de ses amis auxquels il a causé sur le ton qu'il avait l'habitude de prendre avec chacun d'eux. Il relate des faits de sa vie, inconnus des assistants, qui sont reconnus exacts. Il prouve que la connaissance du caractère de ses amis n'est pas superficielle : il se souvient de leurs opinions, de leurs occupations, de leurs habitudes. Georges Pelham avait fait de bonnes études classiques, aussi le professeur Newbold lui récite le pater en grec et Georges le traduit textuellement : *Notre père, toi dans les cieux*. En un mot, l'identité de cet esprit est établie avec un luxe de preuves qui défie toute critique loyale.

On trouvera dans ce numéro de notre Revue, et dans les suivants, l'analyse détaillée du dernier rapport du professeur Hyslop, qui forme un gros volume de 650 pages, d'un texte fin et serré. Ici le père du narrateur établit péremptoirement sa survivance, par une masse énorme de détails qui forcent la conviction.

Nous, spirites, nous avons maintes fois observé, contrôlé, publié des cas semblables, mais c'est la première fois que des savants officiels s'attaquent à ces questions, de là le retentissement énorme de cette publication et l'importance qu'elle possède aux yeux du public lettré. Constatons en terminant que les enquêtes poursuivies si patiemment pendant de longues années par les membres de la *Société de Recherches psychiques* aboutissent, en fin de compte, à la confirmation absolue du spiritisme et de quelques unsdeses principaux enseignements. Depuis un demi-siècle, nous affirmons 1° que l'âme est une individualité distincte du corps ; 2° que la mort ne fait pas disparaître l'âme ; 3° que celle-ci survit à la désagrégation corporelle en conservant ses facultés et ses connaissances ; 4° que le corps fluidique est une réalité ; 5° que la responsabilité des actes est certaine, qu'elle détermine la condition future de l'être dans sa nouvelle existence.

Ces constatations sont consolantes, car elles nous confirment dans notre certitude que les grands Esprits qui ont édifié notre doctrine ne nous ont pas trompés, et elles nous donnent le courage de poursuivre sans défaillance notre lutte contre nos adversaires coalisés, matérialistes et cléricaux, qui voudraient détruire ces grandes vérités

(1) *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*. Année 1898-1899.

Entretiens Spirites

PAR LES AUTEURS

Des origines et des fins

Leymarie éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris

Ce petit volume fait suite à celui que le regretté Eugène Nus présentait au public, il y a quelques années, sous le titre les *Origines et les fins*. Il est le résultat des communications typtologiques reçues par trois dames de Lyon, d'une intruction ordinaire, et c'est une bonne preuve de la médiumnité, car les considérations métaphysiques qui y sont développées, quelque contestables qu'elles puissent paraître, n'en sont pas moins très bien coordonnées et n'émanent certainement pas de l'inconscient de ces trois mères de famille, nullement préparées à de semblables spéculations. Voici, d'après M. Béra, qui a écrit l'introduction du nouveau volume, le résumé de la doctrine du guéridon :

« Le processus suivi par les êtres dans leur développement s'effectue de la manière suivante : Les scories d'une création antérieure constituent la matière actuelle, que la *Volonté* et l'*Idéal*, émanées du foyer divin, se proposent de faire évoluer. Dans ce but, unis à l'origine, ces deux principes se séparent et constituent d'innombrables *parcelles*, ou *dualités animiques*, les unes positives provenant de la Volonté, les autres négatives provenant de l'Idéal ; *atômes d'âme*, qui s'incarnent dans les atomes de matière, et sous l'action régulatrice du *fluide éthéré*, organisent le monde ; le transforment, en passant par les différents règnes de la nature ; se groupent pour constituer des collectivités d'êtres de plus en plus élevés ; jusqu'à ce que la matière épurée, d'une part, (sauf certaines scories irréductibles qui serviront dans une évolution future), et les parcelles reconstituées de l'autre, fassent leur entrée dans le foyer de l'infini.

« Ainsi, l'atome minéral s'élève par l'absorption à la vie végétale, puis à la vie animale. Incorporé par l'alimentation dans la substance cérébrale de l'homme, il devient la pensée fluidisée sous l'effort intellectuel. Le monde astral s'alimente de ces fluides, et les transmet, élevés d'un degré, au monde spirituel. Par une opération analogue, celui-ci les transmet au monde divin ; et, par cette incessante sublimation, la matière fluidifiée se réduit aux deux expressions : *Volonté et Idéal* qui sur le plan divin deviennent *Intelligence et Amour ;* et un nouveau cycle recommence.

« De leur côté, les « Parcelles » animiques se forment en *groupements* d'affinités, elles croissent en nombre et en valeur suivant leurs expériences d'incarnations successives. L'âme humaine est un *groupement de parcelles*, résumé des expériences des composantes. A la mort, ce groupement se subdivise ; l'un, le groupe *secondaire*, reste dans l'astral, et est soumis aux réincarnations purificatrices ; l'autre, le *groupement supérieur*, passe à la vie spirituelle, d'où il dirige l'évolution de ses groupes

secondaires, et par eux des incarnés, qu'il attire à lui, en les forçant, par des épreuves, à ne pas retarder leur marche commune ascendante »,

Cette théorie, amalgame de quelques autres, peut se soutenir comme toutes celles qui n'ont aucune base positive et qui n'empruntent leurs arguments qu'à l'imagination. En tous cas, il est curieux de voir un guéridon dicter de semblables hypothèses, qui ne peuvent avoir germé dans le cerveau de trois respectables dames, peu versées dans l'étude de ces questions ardues.

Les Plantes Magiques

PAR SÉDIR.

Librairie Chacornac, 11, Quai Saint-Michel. Paris

« Tout dans l'Univers, dit l'auteur, est une grande magie et le règne végétal en entier est animé d'une vertu magique, aussi un titre tel que celui de ce petit livre, comporterait-il, pris à la lettre, l'exposé complet de la Botanologie. Notre ambition n'est pas si haute, et pour cause.

« Comme en toute étude il y a deux points de vue dont celui ci : un inférieur, naturaliste et analytique, un supérieur, spiritualiste et synthétique. La science moderne s'occupe du premier ; nous avons choisi le second parce qu'il est peu connu ou très oublié de nos jours. Il viendra certainement quelqu'un de plus autorisé pour présenter le troisième point de vue, le central, le véritable. »

Nous ne pouvons analyser ce petit volume, parce que l'auteur s'appuie sur les théories alchimiques pour en déduire les propriétés des plantes ; il fait grand usage également des « analogies » et des « signatures », de sorte qu'il ne nous est pas possible de le suivre sur ce terrain encore si hypothétique. L'ouvrage renferme de curieux documents sur la croissance magique des plantes qui est pratiquée dans l'Inde et sur la palingénésie, c'est-à-dire sur l'art de faire revivre le fantôme de la plante. Ce dernier point est très intéressant, et se rattache à certaines théories du spiritisme, lequel enseigne que toute forme vivante n'existe que par l'action d'un substratum fluidique qui est le modèle, le canevas sur lequel l'édifice vital est constitué. Il est regrettable que ceux qui s'occupent de ces recherches n'aient pas eu l'idée de vérifier expérimentalement la valeur des recettes indiquées par les vieux auteurs. Cela eût été une preuve formelle de la réalité de leurs théories.

Vers l'Avenir

Par PAUL GRENDEL

(*Suite*)

C'est un esprit estimable, très aimé de ses paroissiens. Remerciant Dieu

de ce secours inespéré, je suivis ce pasteur des âmes. Venu tôt pour prier avant la célébration de la messe, il pouvait me consacrer quelque temps. Je m'excusai de le déranger et il me répondit :

— Le soulagement de nos frères est le meilleur encens que nous puissions offrir au Seigneur, parlez-moi comme à un père.

Ainsi je fis, je dis mon affection pour toi, nos discussions et ma douleur de me sentir en infériorité, de m'affaiblir en ce débat.

— Que faire, demandai-je, pour amener Elos à la vérité ? quels arguments employer, quelles formules, quelles études l'attireront vers le ciel ?

J'observais ce bon prêtre. Il semblait embarrassé, surpris ; et quand j'eus terminé, il me demanda tes lettres. J'avais les deux dernières, je lui en fis lecture, et il dit :

— Ce jeune homme est orgueilleux, dupe du malin, il se fourvoie dans l'hérésie, dans le sentier des ténèbres. Conseillez-lui de méditer les saintes écritures et de prier. Il recevra la grâce, Dieu n'abandonne pas ses enfants.

Pour vous, si pieuse, si attachée à l'Église, il sauvera votre fiancé. Faites une neuvaine, allez en pélérinage à quelques lieues d'ici et vous obtiendrez de la vierge qui s'y trouve force et victoire.

— Mais, objectai-je, si Elos doit être sauvé, mes prières et mon pélerinage ne seront pas nécessaires. Ce qui doit être sera.

— Défiez-vous de la raison, c'est une insidieuse servante de Satan, elle entraîne au doute.

— Dieu nous a donné la raison pour en user.

— Dans une certaine mesure seulement, car la foi doit primer la raison, la science, l'expérience. Les desseins du Seigneur sont impénétrables.

— Que faire, que résoudre ?

— Croire et prier.

— Croire aveuglément ?

— Toujours. En dehors de l'Eglise, tout est fourberie, erreur et folie, Restez dans le sein de cette bonne mère, elle vous versera la foi, l'espérance et la charité. Je prierai pour vous et je vais célébrer le saint sacrifice de la messe à votre intention.

23

D'Elos

Ton esprit s'affranchit des entraves qui l'enveloppaient, l'enserraient, le rendaient impuissant. Tu penses, la raison éclaire enfin les ombres du fanatisme de l'aveugle foi et tu retrouves les arguments d'une saine logique pour répondre au prêtre qui veut te retenir parmi ses ouailles, qui te parle au nom d'une puissance divine improuvable.

Ne t'abandonne pas au doute, à la tristesse, ne sois pas tremblante et craintive sur le chemin du progrès, ne laisse pas rouler les larmes du doute et du regret.

Dès les premières lueurs de l'aube. si tu veux prier, comme nos pères les druides, choisis le temple de la nature. Aie pour voûte de ton église l'éther du ciel, pour ornements les arbres des forêts, pour chants la voix de la nature, pour encens le parfum des fleurs. Elève-toi, abandonne-toi à la méditation, à l'inspiration religieuse. Elle descendra comme une rosée vivifiante, tu comprendras enfin la puissance de ton âme, sa vitalité, son immortalité.

Je prie ainsi, et combien délicieux et purs sont ces courts instants où mon moi pesant échappe à la prison de chair.

Divinité sublime, infinie, je n'ose t'invoquer, mais je m'isole, je m'absorbe, je me perds en toi. Laisse parvenir jusqu'à moi les messagers de ta puissance, de ta bonté, laisse-les m'imprégner de force et de vérité, laisse-les m'entraîner vers les régions sereines de la vraie foi. Laisse entrer en mon âme l'amour infini, l'inépuisable charité des Messies, donne-moi la puissance de concevoir le bien, de le réaliser. Laisse-moi oublier durant quelques instants la vie, les hommes, le mal et la lutte !... Laissse moi !...

Mais nulle parole ne peut rendre l'élan de l'âme vers la divinité, cet envolement vers l'infini !. Rien ne peut en traduire les délices, la grandeur, la réconfortante influence. Les misères de la vie, ses combats, ses déceptions deviennent les accidents d'une courte étape, et plongé dans cette eau du Léthé, je reprends, en oubliant les souffrances passées, mon bâton de voyageur pour m'engager plus avant dans l'inconnu de la vie.

C'est un tort d'enseigner des formules pour prier, les mots représentent des choses dont l'âme n'a que faire. Les phrases diversement comprises permettent toutes les erreurs, toutes les interprétations, tous les actes douteux. Plus la prière est précise, compréhensible, mieux elle laisse le principe spirituel endormi et l'âme enserrée dans sa robe de Nessus consumée des feux de la passion. La forme perd le sentiment religieux. Les hommes, croyant avoir trouvé la vérité dans des mots, se reposent, s'endorment, s'athrophient, et les religions traînent les loques immondes d'intolérance, de fanatisme, de rapacité, d'erreurs et d'athéisme. Attribuer à Dieu un seul défaut, une faiblesse, c'est le nier, le faire crouler en miettes dans notre boue, dans notre charnier.

L'âme a qualité pour concevoir, espérer Dieu, mais l'âme ne peut parler le langage du corps. L'extâse où nous plonge la musique n'a pas de mot, aucun terme capable de la définir. Elle est un état voisin de celui du pur esprit. Elle se dégage un instant de la matière, s'élève et peut entrer en relation avec les êtres de l'au-delà. Ces esprits élevés sont d'une essence fluidique d'incomparable beauté et l'esthétique de pureté rêvée par les poètes et les artistes réside en eux.

Elève ainsi ton âme et tu sentiras qui tu es, tu comprendras où tu vas et tu ne craindras plus la vengeance d'une cruelle divinité. Tu te garderas des méchants et des fourbes et tu lutteras sans détruire la pitié. C'est un devoir de dévoiler l'hypocrisie, de protéger le bien et la vérité contre

le mensonge et le mal. Mais ne cherche jamais à te venger, le châtiment ne doit exister que pour améliorer.

Ainsi tu possèderas un calme souverain. Vainement gronderont les orages, vainement le ciel s'obscurcira, tu attendras confiante la fin de l'ouragan, tu frémiras sous le souffle de l'hiver en espérant le printemps avec sa douce floraison.

Grandeur sublime de la conception divine, refuge assuré contre la faiblesse et les passions, jamais vous ne m'avez manqué, jamais mon âme ne s'est élancée vers vous sans être réconfortée !

24

De Maïa

Tu domines l'humanité, ta pensée plane, ton âme s'envole, mais combien peu d'êtres te suivront dans cette voie où rien ne reste de l'enseignement dogmatique.

Des lettres d'Anne, de mon directeur me troublent, me désolent. La vérité, Seigneur !... Où est-elle ? Qui la possède ? Est-ce toi dans cette conception d'une divinité si lointaine et terrifiante de grandeur ? Sont-ce ceux qui depuis dix-huit siècles militent pour maintenir un dogme et la puissance d'une Eglise marquée du sceau divin ?

Si tu lisais leurs craintes de me voir sombrer, tu comprendrais mon angoisse. Le cloitre m'attire, il détruit l'incrédulité et le doute.

Enfin les miracles des saints, les souffrances des martyrs sont des preuves de l'influence divine. Comment expliquer ces faits ?

Le vieux curé, bon, naïf et charitable, n'a qu'une influence secondaire sur moi tandis que ma parente et le père saint Jean sont en possession de mon être pensant. Devenus les maîtres de ma raison, de mon jugement, de ma foi religieuse, ils m'ont marquée d'une empreinte ineffaçable.

Parfois tu m'entraînes, je comprends la valeur de tes arguments, je suis séduite par cette large conception de la création, mais bientôt je retombe au pouvoir des anciens maîtres, prête à tendre les mains aux chaînes, prête à éteindre mes révoltes et ma volonté sous la caressante harmonie de leurs prières, sous l'habitude de la contemplation, lasse déjà et presque vaincue.

Les miracles se firent pour convaincre ceux qui devaient être les soutiens de l'Eglise. Si l'Eglise n'est pas protégée de Dieu même, si ses prêtres ne sont pas les élus, les représentants de la divinité, d'où tiennent-ils cette puissance qui s'étend depuis des siècles sur les nations civilisées ?

Cela seul démontre la protection d'une force supérieure à toutes les autres.

25

D'Elos

Combien il est difficile de débattre la question religieuse avec ceux qui ignorent la nature humaine, son évolution et ses faiblesses. La suggestion des membres du clergé, la persuasive et despotique influence d'Anne

et de ton directeur nous séparent. Les fluides de leur volonté se sont accumulés, ont pénétré dans ton être intime. Tu n'es plus toi, tu t'appartiens à peine, et par l'endiguement des attributions de tes facultés intellectuelles, tu tends à devenir une chose et non une âme libre échappant d'un puissant coup d'aile à l'ombre et à la matière.

Tu trembles devant ces deux fanatiques, ton directeur et ta cousine, tandis que ce prêtre de village, naïf et simple, te laisse indifférente.

La puissance de l'Eglise s'affirme. Elle détruit une partie de la nation par sa volonté sans cesse tendue vers un but unique. Hommes, femmes, enfants sont les instruments de cette cohorte d'individus travaillant à une œuvre de propagande. Pour mieux affermir sa suprématie, l'Eglise, cette reine audacieuse et vindicative, ferme toute issue aux affections terrestres, aux liens sacrés de la famille et de l'amour. En entrant dans les monastères, l'homme et la femme asservis à l'Eglise deviennent insensibles, voient sans remords la vie s'arrêter pour eux. Ils ne rendront pas à leurs vieux parents les devoirs filiaux, ils étoufferont leur cœur, ils méconnaîtront les lois de la procréation, n'auront point d'enfant, rien à aimer, rien à protéger.

Ils sont la goutte d'eau du torrent, roulant, précipitant ses flots en dévastant tout ce qui fait obstacle à sa course effrénée, à son formidable mouvement. Après une longue course, cette eau qui semblait si dangereuse, si puissante, se mêle au courant des fleuves et se perd dans la mer.

Tel est le rôle de l'Eglise, elle ménage, gronde, épouvante, mais son influence n'est pas aussi absolue qu'elle le veut faire croire, et ses attributions ne viennent pas du ciel puisqu'elles ne suffisent pas à établir sa puissance.

Cette chose insaisissable, l'esprit de l'Eglise, réside en des hommes formés par un lent entraînement, à la domination des peuples. Préoccupés surtout de conserver le pouvoir, les chefs du cléricalisme ont accaparé le temporel. L'or coule dans les coffres de l'Eglise comme l'eau des nuages tombe en automne.

Les honneurs, la vanité des pompes religieuses remplissent cette caste d'un orgueil invincible.

Les prêtres peu confiants en l'aide de Dieu étouffent la science, insultent la philosophie, travestissent l'histoire, imposent la foi et attentent sans cesse à la liberté de conscience, ce droit qu'a tout homme d'adorer ou de nier la divinité.

Ces ministres d'un Dieu si discutable ne peuvent être convaincus de son aide, puisqu'ils s'appuient sur les faiblesses et les passions humaines.

L'Eglise devrait être d'une patience angélique, d'une inaltérable douceur, ne craignant point la lumière et la vérité. Au contraire, soigneusement les jeunes êtres qu'elle destine à la lutte sont parqués, tenus en

dehors de la société et deviennent ainsi les instruments d'un terrible fanatisme. L'Eglise ne devrait rien posséder, puisqu'elle attend le royaume du ciel ; au contraire, par ses mille tentacules, elle suce l'or de la France.

Les saints et les martyrs sont la preuve, dis-tu, de l'infaillibilité du dogme, de la vérité, de la révélation. Tu te prononces, tu crois que cela existe seulement dans la religion catholique et tu es dans l'erreur.

Les croyances absolues déterminent un état particulier de l'âme qui décuple, centuple sa résistance aux persécutions et à la souffrance. Ce phénomène s'observe chez les sectateurs de tous les cultes. Au début de l'ère chrétienne, un grand nombre de croyants furent en cet état d'exaltation mystique. Le Christ, rédempteur et Messie, laissait une longue traînée de fluide pur, d'idéale espérance où les âmes s'affermissaient, se développaient en puissance. Le corps était l'esclave et l'esprit dominait la chair.

Ces chrétiens primitifs s'élançaient vers un idéal d'amour et de paix, vers une autre patrie, vers une éternelle progression et une éternelle grandeur.

Plus tard les convertis, devenus pères de l'Eglise, eurent des visions, des révélations, des extases, des flots de grâce, les enlevant aux faiblesses de la chair. Mais ils étaient de leur époque, les erreurs restaient en eux et ces éclairs de mysticisme exalté, ces aperçus de l'homme et de la divinité, en général diffus, vagues et même vides, n'atteignirent point à la hauteur des sages de l'antiquité.

Il faut fouiller longtemps les pères de l'Eglise pour y trouver des formules simples et précises.

De même pour la science. Les saints, élus de Dieu, devaient avoir, s'ils étaient réellement éclairés de l'esprit divin, les notions de la vie universelle que possède l'intelligent ouvrier d'aujourd'hui. Au contraire les lumières de l'Eglise condamnent toutes les découvertes scientifiques. De ce jour l'Eglise rampe, serve de l'ignorance, instrument d'obscurantisme elle prouve l'inanité de ses prétentions.

Quoi que tu en dises, ta religion tient à une sorte de paganisme, les passions y ont plus de part que l'âme. Ton Dieu est chair et matière, tu le fais descendre vers toi, bien plus que tu ne vas vers lui.

Il reste le verbe humain, sujet à la souffrance, à la tentation, aux larmes et aux douleurs. Tous les dévôts l'aiment ainsi et se plaisent à croire que sans cesse ce fils de Dieu, cette partie intégrante et néanmoins dissemblable du créateur, souffre de ce que nous ne l'aimons pas suffisamment.

C'est un amant affamé de l'amour de ses créatures, c'est un Dieu impuissant puisqu'il désire le bien sans le réaliser, c'est un jouet de l'Eglise qui le fait apparaître pour ses besoins. Ce n'est plus l'être sublime de pur dévouement, d'abnégation, prêchant une charité sans limite et une

fraternité absolue, c'est une idole invisible au service d'une secte quelconque, venant plutôt à l'un qu'à l'autre, servant celui-ci plutôt que celui-là, habitant les églises, les temples, se communiquant quelquefois à des exaltés ignorants qui prétendent lui obéir en des choses inouïes, telles que l'affirment certaines saintes, qui, sur son ordre, se nourrissaient d'ordures et se flagellaient jusqu'au sang.

Quel être intelligent, doué du moindre sens moral, pourra se plaire à de pareils supplices et à écouter la redite de compliments exagérés comme les orientaux en adressent aux femmes et aux rois.

Les chefs de l'Eglise ont bien compris la nature humaine, quelle louange donnée à l'homme que de lui laisser croire que Dieu se désole de son manque d'amour et que le Christ recommence le martyr de la croix ? C'est le comble de la vanité et le début d'une démence religieuse. S'imaginer que Dieu attend sans cesse ce faible don de notre moi comme un amant espère posséder celle qu'il aime, de corps et de cœur. Prétendre qu'à tout instant du jour et de la nuit, ce Dieu, partout présent, suscite des transports d'amour hystérique et d'extase maladive.

Vouloir que le bien soit de se replier sur soi-même, de s'analyser, de se tâter, de s'interroger avec l'espoir de devenir le vase d'élection de cette divinité, vouloir s'élever au-dessus de tous par une feinte humilité par un détachement absolu des êtres et des choses, cela prouve l'ignorance des vices et des vertus, du bien et du mal, du progrès et du recul.

Ainsi sont vos dieux. Les habitants de votre Paradis, le père, le fils, le Saint-Esprit, la vierge, les anges, les saints, les élus sont préoccupés d'une partie très minime de l'humanité. Ils se réjouissent d'enlever une âme à Satan, mais pour celles qui pâtissent éternellement, pour celles que rien ne pourra sauver et qui souffriront les supplices les plus raffinés, ils n'ont aucune pitié. Cela ternirait la quiétude de l'empyrée, bouleverserait le bonheur béat des hôtes célestes. Qu'ils crient, hurlent, supplient, implorent ou maudissent, ces damnés jetés à l'immense chaudière par la simple puissance de l'Église, qu'importe !... Ils sont le délicat assaisonnement de la béatitude éternelle. Ainsi l'a décrété l'Église catholique, apostolique et romaine.

Les luttes, les douleurs, les déceptions de la terre ne sont pas suffisantes, il faut encore y ajouter cette effroyable crainte d'un supplice infini, d'une inénarrable torture.

Quelle organisation pour obtenir un concours ardent, efficace, des femmes surtout qui veulent sauver les âmes chères. Trembler devant les flammes éternelles, éteindre la raison, l'intelligence, la solidarité, attirer n'importe comment sa famille au séjour de joie, ainsi sont les dévots.

Laissons cette burlesque et pitoyable création d'esprits ignorants et rusés. Laissons ce Jehovah vengeur, ce Moloch affamé de sang, ce Jupiter aux foudres tonnantes, ce pauvre Dieu qui lutte avec Satan, l'esprit de révolte qui l'emporte sur son maître en gardant le privilège d'attirer

les êtres intelligents, les vrais disciples du Christ, les pacificateurs, les promoteurs du progrès, les défenseurs de la liberté.

Je ne saurais tomber à cette basse conception de la divinité, ni prier un être si partial et si faible. Mais je pressens la divinité très loin de moi. Ma vie a des raisons cachées que j'ignore, mon infériorité ne me désespère pas. Le ciel est immense, les mondes sont infinis et comme eux mes désirs le sont, mon espérance est sans limite.

Je dois me rendre digne d'atteindre dans un lointain avenir à ce Dieu et non user mes forces, penché sur moi-même en me désespérant de mes petits défauts et me louant de mes grandes facultés.

Connaître la tâche qui m'incombe en cette vie, la remplir, tel est mon rôle. Connaître mes faiblesses pour y résister, mes passions pour les atténuer, est utile, mais vouloir atteindre la perfection avec mon vêtement charnel est absurde.

Qu'est la perfection ? .. Nous l'ignorons, Aimons les hommes, nos semblables. Compatissons à leurs maux, à leurs défaillances, soyons indulgents pour eux et sévères pour nous. Jouissons de la vie sans léser personne, répandons à pleines mains ces trésors de l'âme ; la charité, la bonté, l'affectuosité, et n'accablons pas les autres du fardeau que nous devons porter

Voilà la vraie morale du Christ. Gardons-nous de la folie mystique. Il est temps d'éclairer d'une torche flamboyante les sombres réduits du fanatisme.

26

De Mafa

Tu ne réponds pas à mes questions. Malgré ton violent réquisitoire, l'Eglise reste une, elle est puissante, ses racines ont poussé dans un sol vivace, leurs rejetons s'élèvent partout. La logique, la science diminuent la foi, c'est vrai, mais le dogme subsiste et le culte est suivi des croyants et des incrédules, c'est donc la volonté de Dieu qu'il en soit ainsi. Dieu se fait humain pour attirer les âmes, il permet l'éclosion du vice pour châtier, corriger les hommes et effrayer les méchants.

L'église a dû, à toutes les époques présentes et passées, se défendre contre ses détracteurs et ses ennemis, et quand ces malheureux égarés, ces aveugles devenaient arrogants le miracle éclatait et les populations se levaient comme un seul homme pour défendre ses ministres, ses maîtres, son ciel et son Dieu.

Explique donc, sans l'intervention divine, les guérisons miraculeuses, les possessions, les visions, les prédictions. Vois sans parti pris, sans scepticisme, ce merveilleux travail du Moyen âge, âge de la foi, de l'éclosion du christianisme, vois les monastères pleins de fidèles travaillant à l'édification d'une Eglise sans égale, d'une puissance dominant l'humanité et ramenant à elle les plus incrédules, vois ces hommes pieux, ces saintes filles couchés sur les dalles du cloître et passant leur vie en prières pour

sauver les humains, pour apaiser le maître divin qui se lasse enfin de notre aveuglement, de nos combats anti-religieux, vois aussi toute la génération actuelle retournant à l'Eglise et l'instruction féminine presqu'entièrement aux mains des prêtres !

Pourquoi discuter sur tant de choses où ton incompétence éclate ?... Au-dessus de nous la volonté inéluctable de Dieu plane et nous dirige. Je vis en m'abandonnant au courant, je suis calme, je ne pense même pas.

Quel avantage trouves-tu à me troubler ainsi... Je crois, j'aime Dieu, je lui laisse le soin de me guider, je m'apaise, j'attends l'éternel bonheur. Tu refuses de boire à la coupe du céleste nectar, tu préfères t'envoler orgueilleusement vers une divinité impossible à atteindre, tu t'égares dans l'immensité.

Tes pensées, tes arguments semblent justes, mais ils sont inspirés par l'esprit malin qui perd les hommes. Il faut croire, croire et encore croire et aussi aimer Dieu de toute la puissance de son être.

Il faut chérir son épreuve, boire le calice jusqu'à la lie, fermer les yeux à l'hérésie, au doute, à la négation. Ainsi suis-je et je prie Dieu de te délivrer de Satan, de ses pompes et de ses œuvres.

27

D'Elos

Le sauvage adorateur d'une monstrueuse idole, la misérable indienne qui verse le beurre clarifié sur les pieds d'un bouddha, les sectateurs des faux-dieux, les contempteurs de la raison et de la vérité, les récitateurs de formules te sont supérieurs, Maïa, car ils restent dans l'erreur parce qu'ils ne connaissent qu'elle. Faible et lâche, tu désertes la lutte, mais ta dernière lettre est dictée !... Un souffle de fanatisme et d'obscurantisme l'a inspirée et si tu es éloignée de ton directeur tu as dû voir un homme du même ordre, un sectaire, un maître du despotisme moral, un de ceux qui étouffent l'esprit et entravent l'essor de l'âme.

Tu as failli à ta promesse. Crédule et lâche, tu t'es assise au flanc du gouffre de l'ignorance, du mensonge, et tu glisses lentement dans les ténèbres.

Certaines femmes veulent aimer, c'est leur droit, c'est le but de la nature, mais sans chercher dans l'amour l'union du cœur, l'élan de l'âme, la sympathie qui purifient la chair, elles s'abandonnent au premier individu qui fait vibrer leur sensualité. et pour se disculper elles douent cet homme des plus grandes qualités. Elles cachent et excusent ses défauts, même ses vices,et tant qu'il reste leur amant elles ne voient pas leur propre abaissement.Cet homme peut tout faire, tout tenter, elles ne sortiront pas de leurs liens, ne chercheront pas à briser leurs chaînes. L'humanité peut agoniser, elles se croient heureuses !.,.

Tu es ainsi, qu'importe l'Eglise violente et passionnée, despote et criminelle, qu'importe le passé, plein d'erreurs, de sang et de mensonge !,.. Tu te reposes, cela suffit. Il te plaît de sommeiller tandis que les autres

luttent, il te plaît d'être une ilote, de reculer jusqu'à la chute finale pour ne point troubler ta quiétude et ta foi.

A quoi bon discuter, reste ce que tu es. Je reprends, solitaire et mortellement déçu, la tâche entreprise, j'étouffe mon rêve de bonheur ; cette vie tendre et charmante vécue ensemble ! Adieu !... Non, je ne puis me résoudre à te quitter ainsi ! Si tes pensées pouvaient t'appartenir, si ton cœur échappait à l'horrible pression qui l'écrase, si la raison si développée en ton enfance renaissait, j'accourrais, je reviendrais le fiancé des anciens jours, celui à qui ta mère voulait t'unir.

28

De Maïa

Elos, ne romps pas sitôt les liens qui dès l'enfance nous rapprochèrent, n'abandonne pas celle que tu aimais. En effet, j'ai été dans un couvent où prêchait un célèbre prédicateur.

Je me suis confessée et ce prêtre m'a conseillé de t'écrire comme je l'ai fait, il m'a objurgué de ne point t'épouser si tu n'étais converti, il m'a dépeint le ciel, l'enfer, la béatitude ou la torture, l'extase divine ou l'irrémédiable chute. J'ai cru vaincre en suivant aveuglément ses avis, ses ordres plutôt, et au contraire, tu t'éloignes.

Penchée sur ta dernière lettre, tout en pleurs, prête à accepter cette douloureuse rupture, j'allais en faire le sacrifice à Dieu lorsqu'une voix chérie a murmuré : — Maïa, Maïa !... Effrayée je me suis retournée, j'ai perçu un frôlement léger comme le vol d'un oiseau et j'ai cru reconnaître dans une ombre vague et incertaine la silhouette de ma mère !...

Les morts reviennent-ils ?.. Peuvent-ils nous visiter, nous conseiller, nous inspirer ?.., Puis ma mère, incrédule, morte sans avoir reçu aucun sacrement, serait-elle douée des faveurs que l'Eglise attribue aux saintes et aux élus ?

Doute affreux, lutte plus cruelle que toutes celles subies jusqu'à ce jour, calvaire que je n'ai plus la force de gravir !,.. Ainsi les morts s'unissent à toi pour me pousser à l'hérésie.

Le curé du village à qui je racontai cet évènement me dit : — Soyez ferme dans la voie droite, mon enfant, le démon prend la forme de votre mère pour vous solliciter au mal, il reconnaît votre valeur puisqu'il vous pourchasse. N'affligez pas le Christ par votre obstination à vouloir discuter l'indiscutable. Tout est mystère dans la religion catholique, acceptez le mystère pour obtenir la grâce, soyez ferme comme un roc pour résister au doute, soyez de glace devant l'amitié, l'amour et tous les autres sentiments humains, pensez au Seigneur, à son martyre, au sang répandu pour ses enfants, embrasez votre cœur au feu de sa flamme, soyez humble !

« Pensez aux saintes, ces admirab!s filles qui s'éloignèrent du monde ; qui rejetèrent les affections terrestres et s'imposèrent les plus durs sacrifices, les plus abominables traitements pour plaire à Dieu ; elles exul-

tent à présent, reçoivent l'encens des fidèles et présentent leurs prières au souverain maître.

« Bienheureuses favorites du Christ, elles chantent ses louanges, entonnent sa gloire et jouissent de l'ineffable bonheur de sa présence, de ses dons et de sa grâce.

Ainsi parla longtemps le vieux prêtre, si longtemps que ses paroles arrivaient à mes sens en un murmure confus, monotone et régulier comme le clapotement de l'eau sur les vitres. Je le quittai aussi chancelante qu'un enfant qui voit tomber ses lisières et ne sait où porter ses pas

Il faisait sombre, le jour tombait rapidement et je repris tristement la route de la maison.

J'avance, perdue dans l'infini de la pensée, lorsque je perçois un frôlement léger et en moi pénètre la conviction de la présence d'un être humain, je sens, je comprends, je subis une influence étrange.

Ce ne sont pas des mots, des phrases, des périodes assemblées pour définir des idées, c'est un effluve de sentiments qui m'envahit, m'enveloppe, me prend complètement. Je ressens la douceur, la paix, le grand calme qu'éprouve l'enfant tendre et confiant dans les bras de sa mère.

C'est bien elle, et d'esprit à esprit s'engage un dialogue. Instantanément la pensée de cet être de l'au-delà, claire et agissante, m'arrive en influençant toutes mes facultés intellectuelles.

Je désire connaître son état présent, elle est heureuse, elle conserve une apparence humaine et restera près de moi pour m'aider à vaincre l'ignorance et l'erreur.

Je lui demande si Dieu existe. Aussitôt un sentiment d'inoubliable grandeur m'envahit, une émotion religieuse m'étreint et je conçois un Dieu d'une inénarrable puissance, d'une infinie bonté.

Oppressée de cette commotion, de cet éclair qui vient d'illuminer l'horizon de mes doutes, je tremble de tendresse et de crainte. La conversation du vieux prêtre revient soudain à mon souvenir et timidement j'interroge sur le ciel et l'enfer. Mais le fantôme se dissocie, disparaît.

Je suis dans un état indescriptible ne sachant si je vis ou je rêve.

Je cachai à mes hôtes cet extraordinaire événement, cette venue mystérieuse d'une morte pour me pousser vers l'hérésie et je compris bientôt que j'acquerrais une foi inébranlable, une assise définitive de mes sentiments religieux en luttant.

Saint Paul éclairé sur le chemin de Damas, fut terrassé par la grâce, je suis au contraire assaillie par une hérétique qui mourut après avoir renié le Dieu de son enfance, le culte de ses aïeux.

M. Lestor, ami de la famille Delorge, partageait le repas du soir. J'évitai ainsi la conversation obligatoire entre personnes réunies à la même table. Je me remémorai les discours du vieux curé, les conseils du missionnaire lorsque M. Lestor fit l'éloge de ma mère. Il vanta son caractère, son cœur, son intelligence, il me croyait très libérale comme mes parents. Je n'osai

e détromper et il narra les persécutions subies par les miens, s'éleva contre l'intolérance et blâma l'éducation essentiellement catholique.

Je rentre dans ma chambre, je ne puis dormir, je souhaite un nouvel événement, je voudrais ressentir encore cette ineffable impression de tantôt. Je voudrais croire absolument à l'une ou l'autre chose, je souhaite enfin me ressaisir, entendre et comprendre la vérité.

Misérable état qui me laisse pantelante et craintive entre deux routes, qui m'abandonne sans force de résistance à la lutte, qui aveugle sur le bien et le mal.

J'arrive au moment décisif de ma vie, cette phase actuelle sera la plus importante étape du long voyage. Je sortirai de ce dédale fortifiée, ou j'y perdrai la conscience de mes actes, la volonté de réagir. Je serai ou je ne serai pas, je m'appartiendrai ou je m'abandonnerai au courant.... Aide-moi, que ta volonté et tes vœux me soutiennent!

29

D'Elos

Enfin, elle a parlé la grande voix de l'au-delà. La puissance de la mort a agi, les ténèbres se sont éclairées, l'ombre a disparu, les désincarnés se sont unis aux vivants pour travailler à l'œuvre de rénovation, pour te sortir du bourbier, pour t'emporter vers la lumière et la liberté.

De si loin le courant s'est établi, mon désir a été exaucé, mes vœux s'accomplissent, tu seras mienne, Maïa, et nos âmes unies pourront feuilleter le livre de vie. Nous aurons la véritable union, la foi identique, mais auparavant, je t'en supplie, vite, vite, profite du don que tu reçois ; prends dans ces relations de morte à vivante tout ce qu'elles peuvent te donner, écoute cet être revenu pour toi sur terre. Acquiers la science de l'occulte. Combien elle est plus certaine, puisée à cette source. Emplis ton esprit de la philosophie de cette âme d'élite, reçois d'elle la vie spirituelle comme tu reçois la vie de la chair.

Si la prière est utile à ton cœur, prie, prie, sans mots, sans vaines formules, prie les morts, prie ceux qui t'ont précédée, prie les légions d'êtres supérieurs de t'aider, de te fortifier et tu vaincras.

Tu seras la femme forte, capable de lutter pour le bien et la vérité. La flamme de l'idéal luira toujours pour toi.

Ton sort peut être résolu avant la réception de cette lettre. Les faits tels que tu les décris, s'accentuent souvent et deviennent inconstestables, aussi évidents que la lumière du soleil, que le scintillement de l'étoile, que la vie elle-même.

30

De Maia

Je restai après ma dernière lettre sous des impressions de crainte et d'espoir, de doute et de foi, de terreur et d'apaisement, souhaitant ressentir encore cette inexplicable sensation, m'imprégnant de vie nouvelle.

Mais rien ne se produisit. Je priai, je m'humiliai, et mes pleurs coulè-

rent en vain. Je vécus huit jours ainsi. Je parlais, j'agissais, n'étant moi qu'à demi, demandant la lumière et ne la trouvant pas.

Tandis que mon âme haletait, ne sachant où se reposer, le vieux prêtre me revit, m'engagea à lui confier mes pensées et je les lui dis.

Il m'écouta anxieux et se mit à prier. Il m'engagea à joindre mes oraisons aux siennes. Mes lèvres s'agitèrent, mais rien ne jaillit de mon cœur. Quand il eut longtemps prié, il m'exorcisa et me bénit.

Il m'assura que le maudit prenait la forme de ma mère et que tout ce qui est contraire au dogme vient de lui. Il me recommanda d'asperger d'eau bénite ma chambre, mes vêtements, et de réciter certaines prières. Il me remit des scapulaires et des médailles.

A peine fus-je sortie de l'Eglise, qu'à mes côtés se dessina une ombre, un fantôme ; je sentais un léger frôlement, comme si des voiles se fussent soulevées. Je m'arrêtai, le spectre s'arrêta et je dis à voix base :

— Mère, est-ce toi réellement ?... Ne me trompe pas, enseigne-moi la vérité.

Comme précédemment, une pensée indépendante de la mienne répondit à mes questions. (*A suivre*).

Revue de la Presse

EN LANGUE ALLEMANDE

Uebersinnliche Welt

relate un exemple curieux d'un transfert momentané de la médiumnité. — Un médium dont la faculté consistait à diagnostiquer les maladies de ceux qui lui étaient présentés, se trouva subitement — et sans essais ou tâtonnements préparatoires, — indiquer dans une communication par l'écriture des particularités de parenté, d'âge, concernant les assistants, lesquelles particularités étaient exactes.

Si ce récit est fidèle, on doit voir, dans le cas rapporté, un curieux phénomène de développement spontané d'une médiumnité, ou, peut-être, une transposition accidentelle des facultés occultes. Les témoins de ce fait sont un professeur de mathématiques, un médecin et un prêtre. — Le médium, M. Segundo Oliver, qui habite Barcelone, est un très habile médium dessinateur.

— Présenté à ces trois personnes qui lui étaient inconnues, il devait, par le diagnostic qu'elles lui demandaient, les amener à croire à l'existence de facultés supra-normales. Comme il les priait de le laisser se recueillir quelques instants, sa main traça les mots suivants auxquels il ne comprit absolument rien :

— « Isidora — âge 50 ans — née à Saint-Sébastien le 31 mars 1870 — Maladie : Cancer de l'estomac : a laissé trois fils dont les noms et l'âge sont respectivement ; P. 15 ans ; C. 19 ans et M. 25 ans. »

Relisant avec étonnement ce message qui ne représentait en rien le diagnostic qu'il attendait, M. Segundo Oliver pria les trois Messieurs de lui dire si aucun d'eux n'avait pensé à la lettre M. et au nombre 25, tandis qu'ils se recueillaient. Sur leur réponse négative — et étonnée — le médium leur posa la même question quant au nombre 19 et à la lettre C ; puis quant au nombre 15 et à la lettre P ; et ainsi de suite pour chacun des mots de la phrase écrite, en les mentionnant dans l'ordre inverse de leur ordre naturel. Quand il vint à « Isidora », les témoins dirent encore que le nom, dans l'instant, était loin de leur pensée, — et que c'était là le nom que portait leur mère.

Il se trouva, de plus, que toutes les particularités indiquées dans cette courte phrase étaient absolument exactes.

Ainsi ces messieurs furent convaincus de la communication — du moins il faut le croire ; d'autant plus que le médium reproduisit sur le champ les traits et la physionomie de leur mère.

Plusieurs cas de fantômes de vivants sont relatés dans la revue anglaise « Spectator ». Ils tendraient à prouver — en général — que l'être qui se dédouble et qui apparaît en corps astral à quelque distance de son corps physique, n'a, dans cet état, qu'une perception imparfaite de ce qui l'entoure ; — ou que, du moins, il en rapporte seulement dans sa conscience de la veille une esquisse assez estompée.

C'est, entre autre, le cas d'une dame dont le réveil était depuis longtemps hanté par le souvenir d'une habitation vaste ; elle pouvait en décrire l'ensemble des bâtiments, et presque la disposition des pièces intérieures. Un jour, son mari achète une propriété dans une contrée assez éloignée de celle qu'ils habitaient. Comme il devait passer la nuit dans cette demeure avant de repartir, on lui proposa, en riant, de coucher dans une chambre où chaque nuit une jeune dame se promenait.... Ce fantôme d'ailleurs n'effrayait nullement les hôtes de cette habitation, et la pièce était même le plus souvent occupée par la maîtresse de la maison.

— Curieux et sceptique, le nouvel acquéreur du logis sollicita la faveur d'apercevoir le fantôme, et il s'installa dans la chambre hantée — seulement aucun fantôme ne se montra — ce qui apparemment fortifia ses naturelles hésitations...

A quelque temps de là, l'ancienne propriétaire et la jeune femme de l'acquéreur se rencontrèrent incidemment.

La première poussa un cri d'étonnement en même temps qu'elle déclarait reconnaître le fantôme visiteur dans celle qui lui était présentée.

Et lorsqu'on la conduisit vers l'habitation, la jeune femme la reconnut en effet pour celle-là même qu'elle voyait toujours dans son rêve.

Il a paru récemment à Los Angelos (Californie) un volume qui a pour itre : « Photographies d'apparitions invisibles ». — Cet ouvrage renferme 16 reproductions de photographies d'Esprits. L'aspect de ces fan-

tômes placés le plus souvent un peu en arrière de la personne qui pose, est, pour quelques-unes de ces épreuves, parfaitement déterminé et reconnaissable.

Dans un cas assurément curieux, il apparut sur la plaque, auprès de la personne vivante — un de ses amis que le vivant n'avait pas vu depuis vingt ans et qui n'avait d'ailleurs pas encore quitté ce monde. — Mais, chose étrange, ce double ne représenta pas l'aspect *actuel* de la personne ; il fut une reproduction exacte de ce qu'était cet ancien ami vingt ans auparavant, c'est-à-dire quand les deux hommes se voyaient presque journellement.

Cette expérience est donc assez énigmatique dans ses résultats.

La rédaction de « l'Uebersinnliche Welt » attend avec impatience le nouvel ouvrage de Flammarion, lequel ouvrage doit être une suite à « l'Inconnu ».

L'enquête sur « l'Au-delà » et tout particulièrement l'interview que Jules Bois a saupoudrée de tant d'inquiétude sceptique, — inquiète à son tour le rédacteur de la revue allemande. Ce dernier a confié à l'illustre astronome le brouillard de douloureuse indécision où le maintenaient ces récentes et journalistiques spéculations. F. Flammarion a répondu comme suit :

Monsieur,

Les auteurs ne sont responsables que de ce qu'ils ont signé. Je n'ai pas varié d'un iota sur les conclusions de mon ouvrage « l'Inconnu » et je travaille actuellement au second volume qui aura pour sujet spécial le spiritisme. Je pense qu'il y a là des études sérieuses à faire et que par conséquent notre premier soin est de nous tenir en garde contre les illusions et les tricheries très fréquentes et de recommander aux expérimentateurs une méthode scientifique sérieuse.

Sentiments bien sympathiques,

FLAMMARION.

Et nunc erudimini... et surtout soyez patients ! et prudents ! ô mes frères ! trop pressés de posséder la vérité.

THÉCLA.

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le N° de décembre 1901 du *Journal* de la Société des recherches psychiques contient le compte-rendu de la 115me assemblée générale de cette Société, tenue le 29 novembre.

M. Piddington donne lecture d'un mémoire concernant deux séances données par Mme Thompson à un assistant, désigné par le pseudonyme de Wilson qui avait apporté quelques objets ayant appartenu à une dame

récemment décédée. Les communications, en partie exactes, en partie erronées, avaient bien trait à la dame en question et à ses proches. Le récit paraîtra *in extenso* dans la prochaine livraison des *Proceedings*.

Plusieurs membres demandent des renseignements sur les conditions dans lesquelles se produisent les transes de Mme Thompson. Dès aujourd'hui nous appelons l'attention sur une objection dans laquelle les adversaires se sont souvent complu, nous voulons parler de la *trivialité* du contenu des messages. M. Aldophe Smith dit, qu'à son avis, cette trivialité tend à prouver que ces communications ne sont pas autre chose que de simples exemples de clairvoyance.

Cette opinion si répandue nous semble le résultat de l'éducation transmise pendant tant de siècles et qui représente l'âme comme totalement transformée par le fait seul de la mort, tandis qu'en réalité la mort n'étant qu'un sommeil intercalé entre deux journées d'une même existence, nous nous réveillons de l'autre côté avec le même degré de développement intellectuel et moral que dans celui-ci, et avec la même nécessité de travailler sans trève à notre amélioration graduelle. Aussi voyons-nous avec plaisir que M. Thurstan répond que pour lui comme pour le professeur Hyslop, dans son étude sur la médiumnité de Mme Piper, ces détails vulgaires donnent plus que quoi que ce soit une valeur aux preuves d'identité des esprits. Le Dr O. Lodge, qui préside l'assemblée, appuie énergiquement cette façon de voir.

Mme Schwabe, associée, envoie une communication sur les dompteurs du feu, dont nous avons déjà parlé à deux reprises. Cette fois la scène se passe dans l'île Maurice et a pour acteurs des Indiens de la Présidence de Madras. Une tranchée fut remplie de bois (on ne parle pas de pierres) et lorsque celui-ci fut transformé en charbons ardents, des hommes armés de rateaux à manches très longs vinrent les étaler en une couche uniforme de plusieurs pouces d'épaisseur. A ce moment la chaleur était si intense, que le témoin avait la plus grande peine à la tolérer à une distance de plusieurs mètres.

Après avoir offert à la déesse Kali le sacrifice d'une chèvre, le prêtre et une douzaine de fidèles, tous nus et ne portant que des guirlandes de fleurs autour du cou et des reins, et tenant de grands bouquets de fleurs et de feuilles dans les mains, traversèrent toute la tranchée, marchant sur les cendres avec le plus grand calme et s'arrêtant même une ou deux fois en tournant lentement sur eux-mêmes, balançant avec grâce leurs bouquets au-dessus de leurs têtes. Quelques-uns paraissaient sous le coup d'une sorte de frénésie religieuse, mais la grande majorité semblaient dans leur état normal. Des femmes voulurent traverser la tranchée à leur tour et la police dut engager une lutte véritable pour les en empêcher. Quelques-uns, en sortant de la tranchée, allèrent traverser une petite flaque d'eau, mais ce fut l'exception.

Les Indiens semblent pratiquer cette cérémonie par suite d'un vœu,

pour obtenir la guérison de quelqu'un de leurs proches. et ils affirment que dans ces conditions le feu n'a aucune prise sur eux.

L'auteur affirme qu'elle a assisté deux années de suite à cette émouvante cérémonie.

Le journal annonce que la prochaine livraison des *Proceedings* sera consacrée au compte-rendu des séances de Mme Thompson avec le Dr Van Eeden, Mme A. W. Verrall et divers autres.

Il annonce en outre une œuvre considérable de Fr. Myers, qui va paraître en deux volumes in-8° sous le titre : *La personnalité humaine et sa survivance après la mort du corps.*

On voit que les savants Anglais et Américains trouvent que les preuves de la survie sont suffisantes, nous avons malheureusement à constater que, chez nous, les hommes qui ont vu par eux-mêmes et sont au courant de toute la littérature spéciale n'osent pas encore faire les mêmes déclarations et attendent encore de nouvelles preuves : ils ne nous disent pas quelles sont celles qui seront capables de vaincre leur circonspection.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

du 25 janvier contient une étude de M. Paul Garnault sur la *tuberculose bovine et le Talmud*, dans laquelle l'auteur s'élève fortement contre les prétendues connaissances hygiéniques des Hébreux, et montre que les prescriptions du Talmud ne s'appliquent en rien à la prophylaxie de la tuberculose. Au cours de son travail, M. Garnault s'élève en ces termes contre l'ignorance dans laquelle on entretient le public sur les travaux exégétiques qui ont démontré le caractère légendaire des livres dits saints :

« Pour aucune personne pouvant justifier de quelque culture ou de quelque esprit critique en matière éxégétique, aujourd'hui ne se pose plus la question, je ne dirai pas de savoir si le Pentateuque a été écrit par Moïse, de son temps ou sous son inspiration, mais même de savoir s aucune de ses parties a pu être composée, rédigée, écrite antérieurement au VIIIe siècle avant notre ère. Maurice Vernes et beaucoup de savants considèrent même l'époque de sa rédaction comme beaucoup plus tardive.

« Les principes essentiels de toutes les théories actuelles de gouvernement, aussi bien des républiques que des monarchies, les conceptions sur lesquelles est fondé l'ordre social, reposant sur la Bible et sur les doctrines fétichistes ou dualistes, il n'est pas surprenant de voir combien, dans tous les pays, les classes dirigeantes sont peu bienveillantes en face de la

critique exégétique et philosophique ; combien surtout l'histoire de la Bible ou de la Philosophie lui sont antipathiques.

« La France, malgré les publications de Renan et probablement aussi à cause de son influence, si néfaste à tant d'égards, pour la manifestation de la vérité, la France participe infiniment moins que l'Angleterre, et surtout que l'Allemagne, à ce double travail. La collaboration de Moïse et de Iahveh à l'établissement de nos codes hygiéniques et moraux peut être considéré dans notre pays, comme une doctrine fondamentale. Il est extrêmement rare de rencontrer des personnes sachant que la critique a démontré, d'une façon définitive, absolue, l'absence de tout fondement historique aux récits patriarchaux de la Bible. On sait que les récits se rapportent à la vie et à l'époque des patriarches ne reposent sur aucun fond historique, ni même légendaire, et expriment simplement les conceptions des rédacteurs du ve, vi^e^, viie siècle, inspirés par les faits observés de leurs temps.

« Cependant, la longue habitude qu'ont les hommes de considérer Moïse comme le perpétuel confident de Jahveh, le désir de trouver une empreinte divine à l'origine de la religion qu'ils professent, et surtout qu'ils exploitent, a empêché jusqu'ici un grand nombre d'esprits, relativement libres et perspicaces, de faire de Moïse, la même justice qui a été déjà faite d'Abraham, de Joseph et de Jacob.

« En admettant même que la conception de Moïse ait une valeur historique égale à celle de quelques-uns des autres personnages des Juges, il est beaucoup plus difficile encore de dégager ce qui, dans les merveilleux récits de sa vie, est véritablement traditionnel (je ne dis même pas historique) ou purement imaginaire, que, par exemple, dans la vie de Pythagore. Tout le récit de la captivité en Egypte, de l'Exode, que ne confirme aucun texte, aucun document Egyptien (car on ne peut vraiment, sérieusement, attribuer aucune valeur à l'inscription de Minephtah), ne vaut probablement pas davantage que les récits se rapportant à Joseph et qui sont dépourvus de tout caractère historique ou même légendaire.

« L'interprétation récente de Winckler, qui voit dans les récits de l'Exode et du passage de la mer Rouge une sorte de doublet du passage du Jourdain, par un autre personnage imaginaire, Josué ; et qui, lui-même, ne serait qu'un récit figuratif du passage du Jourdain par les bandes de Kaleb et de Juda, sous la conduite de David, contient probablement, sinon toute la vérité, au moins une très grande part de la vérité. Il est bien certain que jamais la servitude en Egypte et l'Exode de tout ce peuple, qui d'ailleurs n'existait pas, aux époques où on raconte ses pérégrinations au désert et qui s'est formé très lentement aux dépens d'éléments très hétéroclites, ne se sont produits sous la forme racontée par la Bible. Que même Moïse représente quelque vieux chef de clan, qui se serait libéré d'une demi-servitude au contact de l'Egypte et dont le souve-

nir se serait perpétré, cela est encore fort douteux. Moïse est une figure qui n'est guère plus historique que celle de Samson le Nazaréen.

« Quoi qu'il en soit, on n'a plus le droit de parler de livres de Moïse, de législations, de codes, de décalogues mosaïques. Toutes ces vieilles impostures doivent être classées parmi celles, si nombreuses, qui ont trop longtemps vécu.



AVIS

Le président de la Société des Spiritualistes de Bruxelles, organisateur des conférences que M. Delanne devait faire en Belgique ce mois-ci, et que nous, avions annoncées dans notre dernier numéro, nous écrit qu'à la suite de circonstances imprévues, ces conférences sont remises à une date ultérieure. La conférence de Nancy aura lieu le jeudi, 10 avril, à 8 h. 1/2 du soir.

Le 31 mars.

Suivant une coutume qui leur est chère, les spirites parisiens se réuniront au Père Lachaise, le dimanche 30 mars prochain, pour célébrer le trente-troisième anniversaire de la rentrée d'Allan Kardec dans le monde spirituel. Des discours seront prononcés sur la tombe, et le soir, un banquet réunira tous les adeptes dans de fraternelles agapes. On peut se procurer des cartes au siège de la *Société Française d'études des phénomènes psychiques*, 57 faubourg Saint-Martin.

*
* *

En raison de l'état de sa santé, M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses amis et lecteurs que ses jours de réception sont suspendus jusqu'au 15 avril prochain, et il prie ses correspondants de l'excuser s'il ne peut répondre immédiatement à leurs lettres.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Sup-rcienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad. à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS : Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

No 10 — ANNEE 7e Prix du Numéro : 1 franc AVRIL 1902.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

SOMMAIRE

REDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE [illegible]
[illegible]bonnements 7 fr par an en France. — Etranger : 10 fr.

Somnambulisme avec glossolalie

(*Suite*)

Nous avons constaté dans le précédent article que la personnalité de Léopold diffère psychologiquement et physiologiquement de celle de Mlle Smith, pendant les séances où se manifestentles phénomènes d'allochirie. Il est utile de faire voir que, très souvent aussi, la volonté de cette personnalité est en opposition directe avec celle du médium. Comme toujours, c'est en citant textuellement des passages du livre de M. Flournoy, que nous établirons le bien fondé de nos remarques. Voici un passage significatif : (1)

J'ai vu, par exemple, Hélène faire tous ses efforts pour arracher ses mains de la table, et n'arriver qu'à les retirer péniblement jusqu'au bord, où les phalangettes des trois plus longs doigts restèrent comme clouées, tandis que la table, remuée par ce minime contact,lui déclarait qu'elle ne pourrait se libérer entièrement tant qu'elle n'aurait pas raconté à haute voix un certain incident qu'elle s'obstinait à taire.

Mademoiselle Smith, par le fait même qu'elle est bon médium — c'est-à-dire très-sensible à l'action magnétique des esprits — est également accessible à l'influence magnétique des assistants et il est possible de répéter avec elle toutes les expériences classiques, comme le signale notre auteur :

Si l'on continue trop longtemps à expérimenter sur Hélène et à la questionner, *on gêne le développement des visions originales* (2), et elle arrive facilement à un degré de suggestibilité où l'on retombe sur le répertoire classique des représentations publiques d'hypnotisme ; état de charme et de fascination, dans lequel elle reste en arrêt devant quelque objet brillant, la bague, les breloques ou un bouton de manchette de l'un des assistants, puis se précipite avec frénésie sur cet objet lorsque l'on tente de l'enlever ; poses et attitudes émotionnelles sous l'influence d'airs joués au piano ; hallucinations suggérées de tout genre, serpents effrayants qu'elle poursuit avec des pincettes, fleurs magnifiques qu'elle respire à pleins poumons et qu'elle distribue aux assistants, blessures saignantes qu'on lui fait à la main et qui lui arrachent des larmes, et ainsi de suite. La banalité de ces

(1) *Des Indes* p. 68.
(2) C'est nous qui soulignons.

phénomène décourage de les pousser plus loin, et l'on s'ingénie par divers moyens, *dont aucun n'est ni très rapide ni très efficace* (1), par exemple en faisant des passes sur les yeux, à la plonger en un sommeil tranquille, d'où elle ne tarde pas à glisser d'elle-même dans son somnambulisme propre et à reprendre le fil de ses imaginations personnelles.

Hélène est donc simplement un sujet ordinaire lorsqu'une intervention spirituelle n'agit pas sur elle. Mais aussitôt que Léopold intervient, et cela indépendamment de la suggestion de l'opérateur, comme l'indiquent les phrases que nous avons soulignées, alors Hélène est soustraite aux influences terrestres, elle se trouve sous la domination de la volonté de Léopold, et celui-ci montre une indépendance complète vis-à-vis des expérimentateurs, comme cela ressort du passage suivant :

Sur la nature réelle des sommeils d'Hélène à la fin des séances et sur les états de conscience qu'ils recouvrent, il m'est difficile de me prononcer, n'ayant pu les observer que dans des occasions défavorables, c'est-à-dire en présence d'assistants plus ou moins nombreux et peu tranquilles. La plus grande partie consiste certainement en somnambulisme où elle entend tout ce qui se passe autour d'elle, car bien qu'elle semble profondément endormie et absente, les suggestions qu'on lui donne alors pour après le réveil sont enregistrées et s'exécuteront à merveille — à moins que Léopold, qui est presque toujours là et répond par des mouvements de tel ou tel doigt aux questions qu'on lui fait, n'y fasse opposition et ne déclare que la suggestion ne s'accomplira pas.

Il est, croyons-nous, difficile de trouver un meilleur exemple de la séparation qui existe entre la personnalité du médium et celle de Léopold. Lorsque M[lle] Smith est elle-même soumise à l'action de la suggestion, elle y obéit passivement ; mais aussitôt que son guide intervient, une volonté indépendante se manifeste et les injonctions de l'opérateur sont acceptées ou rejetées suivant le bon plaisir de l'esprit.

Nous n'ignorons pas que certaines personnalités secondes sont rebelles à la suggestion, alors que le sujet, dans la condition prime, l'accepte sans difficulté (2). Lucie, dans le premier somnambulisme, voit un oiseau imaginaire voltiger dans la chambre ; endormie plus profondément, on lui fait la même suggestion et elle

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) Voir : P. Janet : *l'Automatisme psychologique* p. 178. Bernheim. *De la suggestion*, p. 149. Durand (de Gros) *Cours de Braidime*, p. 97.

s'écrie : « Vous me croyez donc bien bête pour vous figurer que je vais voir un oiseau dans ma chambre et courir après. » Il est donc exact que chez certains sujets les personnalités secondaires ou tertiaires sont réfractaires à la suggestion, mais cette distinction ne peut être applicable ici, premièrement parce que M. Flournoy n'admet pas que Léopold soit une personnalité seconde, et deuxièmement parce que *c'est pendant le même état somnambulique* où Hélène est suggestible, que Léopold accepte ou rejette les suggestions qu'on veut lui imposer.

Examinons de plus près ce second caractère.

Suivant M. Flournoy, Léopold n'est « qu'une ornière, un clivage de la personnalité ». Comme tel, il est toujours prêt à se manifester — même dans la vie ordinaire — aussitôt que la plus petite influence perturbatrice vient troubler la conscience de M[lle] Smith. C'est une tendance, un pli psychologique d'Hélène qui se réalise à la moindre obnubilation de la conscience du sujet. Si cette hypothèse était exacte, nous devrions voir surgir Léopold aussitôt que le somnambulisme est déclaré. Or M. Flournoy n'en fait aucune mention lorsqu'il se livre sur Hélène à ses expériences de suggestion. Celle-ci est un sujet docile qui ne s'appartient plus. Où donc est Léopold à ce moment ? Lui qui apparaît dans des conditions bien plus défavorables, fait ici absolument défaut, ce qui montre encore une fois qu'il a une autonomie indiscutable et que sa présence n'est pas liée nécessairement à certains états physiologiques de M[lle] Smith.

La différence entre Léopold et Hélène va même jusqu'à l'antagonisme. Le médium, qui est d'ordinaire passif et se prête volontiers aux incarnations, est parfois rebelle à se laisser envahir par Léopold. Celui-ci s'en plaint : (1)

« Je ne fais pas d'elle tout ce que je veux.... elle a sa tête... je ne sais si je réussirai.... Je ne crois pas pouvoir en être maître aujourd'hui...... » répond-il bien souvent lorsqu'on lui demande s'il s'incarnera ou écrira par sa main ; et, de fait, ses efforts échouent souvent. Il y a là, entre Hélène et son guide, un curieux phénomène de contraste et d'opposition, qui n'éclate d'ailleurs que dans les formes supérieures et les plus récentes de l'automatisme moteur, l'écriture, la parole, l'incarnation complète, mais dont sont indemnes les messages sensoriels et les simples tapotements de la table ou du doigt.

(1) *Des Indes*, p. 99.

Singulier « clivage » ! bizarre « ornière » ! Voilà un fragment de personnalité bien autoritaire, puisqu'il ose entrer en lutte avec la personnalité totale dont il n'est qu'une minime partie ! Mais son audace est plus grande encore ; elle va jusqu'à imposer au médium sa façon d'écrire, alors même que ceci doit causer à Hélène une douleur assez vive pour lui arracher des larmes. Voici le détail de ce premier automatisme graphique : (1)

22 septembre 1895.— Après diverses visions et une strophe connuede Victor Hugo dictée par la table, Hélène paraît beaucoup souffrir du bras droit, qu'elle tient au dessus du poignet avec sa main gauche, tandis que la table sur laquelle elle s'appuie, épelle cette dictée de Léopold : *Je lui prendrai la main*, et indique que c'est, en effet, Léopold qui fait souffrir Mlle Smith en s'emparant de son côté droit. Comme elle a très mal et pleure, on invite Léopold à la laisser tranquille, mais il refuse et dicte toujours par la table : *Donnez-lui du papier*, puis : *Grande lumière*. On lui donne ce qu'il faut pour écrire, puis on rapproche la lampe, qu'Hélène se met à fixer du regard, tandis que Lépold dicte encore, par le petit doigt gauche, cette fois : Laissez-la *regarder la lampe afin qu'elle oublie son bras*. Elle paraît, en effet, oublier sa douleur et éprouver de la satisfaction en fixant la lampe, puis elle baisse les yeux sur le papier blanc et semble y lire quelque chose qu'elle s'apprête à copier avec le crayon. Mais, ici, la main droite commence une curieuse alternance de mouvements contraires, exprimant d'une façon très claire *une lutte entre Léopold qui sait obliger les doigts à prendre le crayon d'une manière et Hélène qui s'y refuse avec une mimique de colère très accentuée.*(2) Elle s'obstine à vouloir le saisir entre l'index et le médius suivant son habitude, tandis que Léopold veut qu'elle le prenne à la mode classique entre le pouce et l'index, et par le petit doigt gauche, il dicte : *Je ne veux pas qu'elle.... elle tient mal le crayon*. L'index droit se livre à une gymnastique très comique, agité d'un tremblement qui le fait se placer d'un côté ou de l'autre du crayon, suivant que c'est Léopold ou Hélène qui tend à l'emporter ; pendant ce temps, elle lève souvent les yeux, d'un air tantôt courroucée, tantôt suppliant, comme pour regarder Léopold qui serait debout à côté d'elle, occupé à lui forcer la main. *Après un combat de près de vingt minutes* (2), Hélène vaincue et complètement envahie par Léopold baisse les paupières avec résignation et semble absente, tandis que sa main, tenant le crayon de la manière qu'elle ne voulait pas, écrit lentement les deux lignes ci-dessous, suivies d'une rapide et fièvreuse signature de Léopold :

Mes vers sont si mauvais que pour toi j'aurais dû
Laisser à tout jamais le poète têtu. Léopold.

(1) *Des Indes*, p. 98.
(2) C'est nous qui soulignons.

Allusion qui ne veut pas dire grand'chose, à une remarque que j'avais faite au commencement de la séance sur les poésies de Victor Hugo et celles de Léopold fréquemment dictées par la table. La séance dura encore quelque temps; au réveil, Hélène se rappelle vaguement avoir vu Léopold, mais ne sait plus rien de cette scène d'écriture.

M. Flournoy attribue la douleur ressentie par Mlle Smith à une auto-suggestion, qui serait une conséquence imaginative de l'idée que Léopold lui ferait certainement du mal en s'emparant de force de ses organes. Mais il nous semble que jamais Hélène n'a témoigné une semblable défiance envers son guide. Elle a, au contraire, la plus grande confiance en lui. Sans cesse elle l'appelle pour lui demander des conseils aux heures difficiles de son existence, et comme il lui a donné des preuves très-nombreuses de son pouvoir et de son affection, la supposition de M. Flournoy nous paraît tout à fait intempestive et nullement justifiée. La souffrance ressentie par le médium est explicable si réellement il y a commencement de possession, car l'esprit qui veut s'emparer de l'organisme ne peut y parvenir qu'en produisant une série d'actions physiologiques qui peuvent parfaitement être douloureuses. Nous avons vu aussi que Léopold a une manière spéciale de tenir son crayon et que malgré la résistance de Mlle Smith, elle est obligée de se soumettre. Ici encore se décèle nettement une différence entre l'esprit et son médium, et il faut vraiment avoir tout le parti-pris d'un psychologue « officiel » pour ne pas tenir compte de ces faits si clairs et si convaincants.

Notons, en passant, que Mlle Smith ne paraît pas avoir une antipathie aussi grande que l'insinue M. Flournoy pour les hypnotiseurs, puisqu'elle se prête complaisamment aux expériences de suggestions du psychologue genevois; si donc elle avait des appréhensions ou de la répugnance pour ce genre de recherches, il nous semble qu'elles se manifesteraient bien plutôt vis-à-vis d'un étranger, qu'envers ce guide tutélaire dont elle a si souvent apprécié l'action bienfaisante. En réalité, si elle souffre au moment de l'incarnation de Léopold, c'est que positivement elle ressent des troubles intérieurs suscités par les modifications profondes qui se produisent dans son organisme. Montrons quel prodigieux changement s'opère chez Mlle Smith lorsque Léopold s'est emparé d'elle : (1)

(1) *Des Indes*, p. 100.

Après l'écriture vint le tour de la parole, qui se réalisa également en deux étapes. Dans un premier essai, Léopold ne réussit qu'à donner ses intónations et sa prononciation à Hélène : après une séance où elle avait vivement souffert dans la bouche et le cou comme si on lui travaillait ou enlevait les organes vocaux, elle se mit à causer très naturellement et bien réveillée en apparence, *mais avec une voix profonde et caverneuse, et d'un accent italien fort reconnaissable.* (1) Ce ne fut qu'un an plus tard que Léopold put enfin parler lui-même et tenir un discours de son chef par la bouche de Mlle Smith complètement intrancée, qui ne garda au réveil aucun souvenir de cette prise de possession étrangère. Depuis lors, le contrôle complet du médium par son guide est chose fréquente aux séances et fait un tableau très caractéristique et toujours impressionnant.

Ce n'est que lentement et progressivement que Léopold arrive à s'incarner. Hélène se sent d'abord les bras pris ou comme absents ; puis elle se plaint de sensations désagréables, jadis douloureuses, dans le cou, la nuque, la tête ; ses paupières s'abaissent, l'expression de son visage se modifie et sa gorge se gonfle en une sorte de double menton qui lui donne un air de famille avec la figure bien connue de Cagliostro. Tout d'un coup, elle se lève, puis se tournant lentement vers la personne de l'assistance à qui Léopold va s'adresser, elle se redresse fièrement, se renverse même légèrement en arrière, tantôt ses bras croisés sur sa poitrine d'un air magistral, tantôt l'un d'eux pendant le long du corps, tandis que l'autre se dirige solennellement vers le ciel avec les doigts de la main dans une sorte de signe maçonnique toujours le même.

Bientôt, après une série de hoquets, soupirs et bruits divers, marquant la difficulté que Léopold éprouve à s'emparer de l'appareil vocal, la voix surgit, grave, lente, forte, une voix d'homme puissante et basse, un peu confuse, avec une prononciation et un fort accent étrangers, certainement italiens plus que tout autre chose. Léopold n'est pas toujours très facile à comprendre, surtout quand il enfle et roule sa voix en tonnerre à quelque question indiscrète ou aux irrespectueuses remarques d'un assistant sceptique. Il grasseye, zézaye, prononce tous les *u* comme des *ou*, accentue les finales, émaille son vocabulaire de termes vieillis ou impropres dans la circonstance, tels que *fiole* pour bouteille, *omnibous* pour tramway, etc. Il est pompeux, grandiloquent, onctueux, parfois sévère et terrible, sentimental aussi. Il tutoye tout le monde, et l'on croit déjà sentir le grand maître des sociétés secrètes rien que dans sa façon emphatique et ronflante de prononcer les mots « Frère » ou « Et toi, ma sœur », par lesquels il interpelle les personnes de l'assistance. Quoiqu'il s'adresse généralement à l'une d'elles en particulier, et ne fasse guère de discours collectif, il est en rapport avec tout le monde, entend tout ce qui se dit, et chacun peut faire son bout de conversation avec lui. Il tient ordinaire-

(1) C'est nous qui soulignons.

ment les paupières baissées ; il s'est cependant décidé à ouvrir les yeux pour laisser prendre un cliché au magnésium. Je regrette que Mlle Smith n'ait pas voulu consentir à la publication de ses photographies, tant à l'état normal qu'en Léopold, en regard d'une reproduction du portrait classique de Cagliostro. Le lecteur aurait constaté que *lorsqu'elle incarne son guide, elle prend vraiment une certaine ressemblance de visage avec lui* (1) et a dans son attitude quelque chose de théâtral, parfois de réellement majestueux, qui correspond bien à l'idée qu'on peut se faire du personnage, qu'on le tienne pour un imposteur ou pour un merveilleux génie.

Ces modifications si profondes de l'organisme et de la personnalité de Mlle Smith ne sont attribuables, suivant M. Flournoy, qu'à l'auto-suggestion. La voix « profonde et caverneuse » qui « roule en tonnerre », l'accent italien, l'impropriété des termes, l'attitude sévère, raide, et même les « mouvements grandioses, » tout cela fait sans doute partie du type de Joseph Balsamo, « tel que l'imagination d'Hélène le conçoit et le réalise par auto-suggestion ».

Devons-nous accepter sans restriction cette manière de voir ? Nous ne le croyons pas, et voici pourquoi. Sans doute nous savons parfaitement en quoi consiste le phénomène auquel M. Ch. Richet a donné le nom *d'objectivation des types*, (2) mais il diffère de l'incarnation de Léopold chez Mlle Smith par des caractères essentiels que nous allons signaler. Certains sujets, en somnambulisme, acceptent les suggestions les plus invraisemblables et les réalisent avec une admirable perfection, si leur mémoire latente leur fournit les matériaux nécessaires à cette création. Par exemple, telle honorable mère de famille jouera sans sourciller et avec un naturel parfait le rôle d'une demi-mondaine, ou ceux d'un général, d'un marin, d'une paysanne, d'un prêtre, et même d'un animal ! Pendant cet état, le sujet a perdu tout à fait conscience de sa personnalité. Il n'est plus lui-même, il est un autre, celui dont on lui impose le personnage.

Endormies et soumises à certaines influences, dit M. Ch. Richet, (3) A.., et B...*oublient qui elles sont* (1) : leur âge, leurs vêtements, leur sexe, leur situation sociale, leur nationalité, le lieu et l'heure où elles vivent.

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) *L'homme et l'Intelligence*, p. 233.

(3) *Ouvrage cité*, p. 236.

Tout cela a disparu. *Il ne reste plus dans l'intelligence qu'une seule image,* QU'UNE SEULE CONSCIENCE : c'est la conscience et l'image de l'être nouveau qui apparaît dans leur imagination. Elles ont perdu la notion de leur ancienne existence. Elles vivent, parlent, pensent absolument comme le type qu'on leur a présenté. Avec quelle prodigieuse intensité de vie se trouvent réalisés ces types, ceux-là seuls qui ont assisté à ces expériences peuvent le savoir. Une description ne saurait en donner qu'une image bien affaiblie et imparfaite.

Nous savons aussi que, dans certains cas, l'auto-suggestion a la même puissance que celle d'un hypnotiseur, et dès lors nous ne serions pas surpris de voir Mlle Smith réaliser à la perfection le rôle du célèbre illuminé du XVIIIe siècle, si la suggestion n'amenait pas en même temps une *ressemblance physique* avec le type en question. C'est, à notre connaissance, la première fois que l'idéoplastie atteint un pareil degré de puissance. Cette observation nous amène à conclure que chez Mlle Smith l'auto-suggestion supposée atteindrait son maximum d'intensité. Elle devrait donc être absolument dominée, envahie complètement par son personnage imaginaire, et conséquemment toute conscience d'elle-même devrait avoir disparu. Cependant il n'en est rien, et ceci nous semble encore établir fortement l'inexactitude de l'hypothèse de M. Flournoy.

Au moment où cesse l'incorporation, lorsque Hélène reprend possession de son moi, Léopold devrait s'annihiler, puisqu'il ne pouvait exister qu'en remplaçant la personnalité de Mlle Smith ; or, bien au contraire, il persiste dans ses manifestations et il lutte même avec son médium pour l'obliger à se reposer des fatigues qu'il vient d'éprouver. Citons ce passage caractéristique : (1)

La fin de l'incarnation est marquée de nouveau par des hoquets, quelques soubresauts, puis un relâchement général de la position rigide précédente, et souvent une curieuse métamorphose du grand Cophte, solennel et pontifiant, en hypnotiseur empressé et tout préoccupé de son sujet, c'est, si l'on veut, Balsamo et Lorenza. Dans une pantomime aussi expressive qu'impossible à décrire, les bras et les mains d'Hélène tantôt — lui appartenant — suivent ou repoussent un Léopold imaginaire, situé devant elle ou à côté d'elle, qui tente évidemment de l'endormir en la magnétisant ; tantôt — appartenant à Léopold — ils conduisent Hélène à un fauteuil, l'y font asseoir, exécutent des passes sur son visage, lui compriment les nerfs frontaux, etc., etc. Ou bien encore, se partageant les rôles,

(1) Des Indes, p. 104.

l'une des mains *lutte et se défend, au nom d'Hélène* (1), contre l'autre aux ordres de Léopold, qui veut maintenir son médium au repos et le *plonger de force* (1) dans le sommeil réparateur terminant la séance ; à quoi il finit toujours par réussir.

Cette dualité de personnalités distinctes est tout à fait contraire à l'hypothèse de l'objectivation d'un type de Léopold. Un sujet n'est un marin ou un prêtre qu'à la condition de n'être plus lui-même. S'il recouvre sa personnalité, l'illusion disparaît, le phénomène prend fin. Ici, au contraire, Léopold persiste, il lutte avec M[lle] Smith, preuve évidente qu'il est indépendant de son médium, et que M. Flournoy fait fausse route dans ses suppositions. Mieux encore, Hélène garde parfois le souvenir de l'incarnation de Léopold : elle le sent penser et agir en elle. La persistance de la mémoire du médium indique la continuité de son moi, bien que son corps soit envahi par son guide. Voici la description de ce curieux phénomène : (2)

Hélène m'a plus d'une fois raconté qu'elle avait eu l'impression de *devenir* ou *d'être* momentanément Léopold. Cela lui arrive surtout la nuit ou le matin au réveil ; elle a d'abord la vision fugitive de son protecteur, puis il lui semble qu'il passe peu à peu en elle. C'est, en somme, une incarnation spontanée, *avec conscience et souvenir*, (1) et elle ne décrirait certainement pas autrement ses impressions cénesthésiques si,à la fin des séances où elle a personnifié Cagliostro en tendant ses muscles, gonflant son cou, redressant son buste, etc., elle conservait la mémoire de ce qu'elle a éprouvé pendant cette métamorphose.

Cette impression est à rapprocher de celle éprouvée par Madame d'Espérance, (3) lorsqu'un esprit s'étant incarné en elle se sert de son organe fluidique pour se manifester visiblement et tangiblement aux assistants, en dehors du cabinet où est resté le médium. A ce moment, M[me] d'Espérance a conscience d'être assise sur sa chaise derrière les rideaux et en même temps elle ressent physiquement les embrassements que deux dames prodiguent à l'esprit matérialisé qui est dans la salle.

En nous référant à tout ce qui a été publié sur les phénomènes d'objectivation des types, nous constatons que l'interprétation

(1) C'est nous qui soulignons.
(2) *Des Indes*, p. 117.
(3) M[me] d'Espérance, *Au pays de l'ombre*, page 270 et suiv.

de M. Flournoy s'accorde mal avec ces faits. Il nous restera dans un dernier article, car il faut savoir se borner, à montrer que les connaissances de Léopold diffèrent de celles de Mlle Smith, et ceci dans une proportion qui indique qu'il possède réellement une personnalité et une objectivité incontestables.

Gabriel DELANNE.

Nouvelle

SÉRIE D'OBSERVATIONS SUR CERTAINS PHÉNOMÈNES DE LA TRANSE,

Par le professeur James H. Hyslop.

CHAPITRE II.

(*Suite*) (1)

ONCLE CHARLES. (CARRUTHERS)

Le nom de l'oncle James Carruthers, mort le 2 décembre 1898, ne fut jamais donné correctement ni par lui, ni dans aucune communication des autres parents. Il n'en fut pas de même du nom de sa femme et de son degré de parenté (tante d'Hyslop). Le communicant cita correctement divers incidents de sa vie ainsi que l'accident qui provoqua sa mort. Ces éléments réunis formèrent un ensemble de preuves suffisant pour établir sans contestation possible quel était celui que les divers messages appelaient tantôt l'oncle Charles, tantôt l'oncle Clarke. Il faut avouer cependant que nous serions restés dans une réserve absolue, si nous n'avions eu pour appuyer notre conviction que ses phrases souvent incohérentes et inachevées, et toujours confuses, car toutes ses tentatives pour se manifester étaient toujours laborieuses.

Ce caractère hésitant et troublé n'aurait guère pu concorder avec l'hypothèse de la télépathie, tandis que la comparaison de telles phrases avec des assertions plus claires et plus précises, aboutissait à une conclusion parfaitement satisfaisante.

---

(1) Voir le n° de Mars, p. 539.

Sa première manifestation eut lieu dès la première séance : elle fut très courte et se borna presque à une tentative assez peu réussie pour donner le nom de sa femme et celui du père d'Hyslop. Il fut plus heureux à la seconde séance, dans laquelle il donna son nom, James ; il déclara qu'il se trouvait plus heureux que sur terre et demanda à James Hyslop de consoler sa femme, qui se trouvait malheureuse de son isolement.

Notons en passant cette très importante circonstance, que le professeur ignorait tout à fait cette pénible situation de sa tante. Il ne connaissait pas davantage le goût très prononcé de son oncle pour la musique, les fleurs et les excursions. Ce goût ne lui fut révélé que par l'affirmation du communicant, que rien de tout cela ne pouvait être mis en balance avec son bonheur actuel et lui faire regretter la terre. Il se préoccupe vivement du moyen de convaincre sa veuve qu'il est toujours vivant.

Il est tellement troublé, qu'à un moment donné, il demande à Hodgson s'il n'est pas un fils de Robert Hyslop. Une telle question est une nouvelle preuve que la télépathie ni la suggestion n'ont rien eu à voir ici, car elle ne pouvait pas plus être inspirée par Hyslop ou Hodgson, que par la conscience liminale ou subliminale de Mme Piper, qui connaissait Hodgson depuis tant d'années.

Après ces premières séances, il est très souvent question dans les messages des autres communicants de l'oncle Clarke ou Charles ; on signale sa présence, on fait part de ses pensées et de ses préoccupations, mais lui-même ne se manifeste plus que le 26 décembre ; encore est-ce pour peu de temps et pour demander des nouvelles de sa veuve Eliza.

Robert Harvey Mc Clellan

Celui-ci était un cousin par alliance, mort en 1897, environ un an après Robert Hyslop, qui en parle à diverses reprises. Ce n'est que le 30 mai qu'il se communique lui-même, en faisant preuve d'un état de trouble prononcé. Il établit son degré de parenté, parle de Robert Hyslop et supplie qu'on lui parle, afin de s'opposer à son départ, de l'aider à fixer ses idées et de le tirer de l'état de vague dont il souffre.

On voit ici intervenir Georges Pelham, qui vient aider les communicants à se reconnaître au milieu des nombreux homonymes. Robert Mc Clellan cite les noms de certains parents tout à fait

inconnus d'Hyslop ; il cite aussi le nom d'un chien favori dont le professeur n'avait jamais entendu parler. Le lecteur étranger à la famille ne trouve comme éléments probants que ces deux citations. Il n'en est pas de même pour ceux qui ont connu R. Mc Clellan et qui sont vivement frappés par ses tournures de phrases et diverses particularités que les intimes peuvent seuls apprécier. Mais ces deux ordres de preuves d'identité se réunissent pour contribuer puissamment à entraîner la conviction.

Une fois encore, Hyslop insiste sur cette remarque, que si les messages étaient dus à la télépathie ou à la suggestion, ils auraient une netteté et une précision qui leur font sensiblement défaut. Cette réflexion s'appliquerait plus justement encore à la théorie de Hartmann, prétendant que dans ce cas le médium puise ses documents dans l'*Absolu*.

Dans le cas actuel, ce n'est que grâce à l'intervention de Georges Pelham et à une laborieuse enquête d'Hyslop que la lumière a pu se faire complètement.

Charles, frère d'Hyslop

Nous avons déjà dit que ce frère mourut en 1864, à l'âge de quatre ans et demi. Ainsi que ses sœurs, il parle surtout de ce qui concerne d'autres personnes et Hyslop en tire argument contre l'hypothèse de la télépathie. Pour nous, lecteurs, ce qui nous frappe le plus dans cet ordre d'idées, ce sont les circonstances suivantes : lorsque Charles parle d'une sœur de leur père, morte avant la naissance d'Hyslop, il l'appelle Mary, tandis qu'Hyslop ne la connaissait que sous le nom d'Amanda. Après enquête, il se trouve qu'elle portait le double nom de Mary-Amanda : ce n'était donc pas dans la conscience d'Hyslop que le médium avait pu lire le nom de Mary.

Deux autres incidents sont très caractéristiques : tantôt le communicant dit : « Parlez-moi ; ne me laissez pas partir ! » tantôt il dit : « Si vous êtes encore dans votre corps ! » montrant ainsi que le communicant, descendu dans le corps du médium qui ne lui appartient pas, a de la peine à y rester et à s'y maintenir, et d'autre part il semble que plongé dans l'atmosphère épaisse qui avoisine la terre, il se rend très vaguement compte de ce qui l'entoure, voit très peu ou pas du tout ses interlocuteurs, dont il ne connaît bien la présence qu'en entendant leurs voix ; comme ceux

qui marchent au milieu d'un épais brouillard et ne se maintiennent en rapport que par la voix.

Déjà Georges Pelham avait invoqué la gêne que lui imposait l'atmosphère terrestre parmi les causes des difficultés de communication, dans la célèbre étude de Hodgson.

Charles parle encore de sa sœur Hettie,(Henriette) sœur jumelle de James Hyslop. Il dit que leur père, Robert Hyslop, en parle très souvent et qu'il compte bien faire sa connaissance sous peu de temps. Il ajoute enfin que leur père serait heureux de voir en la possession de James les tableaux restés entre les mains de Frank et de sa veuve.

La sœur Annie (Anna)

Cette sœur succomba, 12 jours après le frère Charles, aux suites d'une affection de la gorge, complication assez fréquente de la scarlatine. Elle n'avait alors que deux ans et dix mois.

Dans ses communications, aux séances d'Hodgson, comme à celles d'Hyslop,elle apporte peu d'éléments probants. Il faut cependant noter la façon familière dont elle désigne leur père et quelques souvenirs d'enfance, tous également ignorés d'Hodgson. Vu son jeune âge au moment de son décès, on doit admettre qu'un certain nombre de connaissances dont elle fait preuve n'ont pu être acquises par elle que par ses relations avec les autres membres de la famille,actuellement comme elle dans l'Au-delà.

Oncle James Mc Clellan

James Mc Clellan était l'oncle d'Hyslop à un double titre. Il avait épousé en premières noces une sœur du père du professeur et en secondes noces une sœur de sa mère. Voulant apporter sa large contribution au travail d'Hyslop, il s'attache à citer un grand nombre de détails sur lui-même et les autres membres de la famille,qu'Hyslop ignorait tout à fait,et n'a pu contrôler qu'après une enquête laborieuse ; quelques-uns, même, n'ont pu être contrôlés.

Aussi est-ce avec raison qu'Hyslop fait ressortir, ici encore, l'impossibilité de faire intervenir dans l'interprétation, toute hypothèse de télépathie ou de suggestion.

John Mc Clellan

Le côté le plus intéressant de la communication de ce John Mc Clellan et ce qui vient puissamment à l'appui de l'hypothèse spirite, c'est qu'il a existé deux personnes du même nom, qui, toutes deux

ont habité l'Ohio, dans le voisinage du père d'Hyslop, et que celui-ci ne put qu'après beaucoup de peines et de recherches établir l'identité du communicant.

Autres communicants

Nous n'avons que peu de mots à dire de G.P. (Georges Pelham), qui servit souvent d'intermédiaire entre Hyslop et ses parents, en s'efforçant d'écarter les nombreuses causes de confusion provenant de ce que tantôt plusieurs d'entre eux tentaient de se communiquer en même temps, tantôt de l'état de trouble profond dans lequel les jetait leur prise de possession momentanée des organes du médium. Nous le voyons aussi s'adresser en son nom personnel à Hodgson.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur *Imperator* et *Rector*, qui s'attachaient à mettre de l'ordre et de la clarté dans les communications. Nous ferons seulement remarquer qu'ils conservent bien ici le même caractère que nous révèlent les *Enseignements spiritualistes* de Stainton Moses. Que leur médium s'appelle Mme Piper, femme d'une culture intellectuelle assez ordinaire, ou Stainton Moses dont l'instruction et l'éducation sont des plus remarquables, l'élévation de leurs pensées, l'autorité de leur parole sont les mêmes, et ce n'est pas là la partie la moins démonstrative du travail que nous analysons.

Resumé statistique

Hyslop termine son second chapitre par un relevé de tous les incidents et facteurs d'incidents, démontrant que sur 205 incidents, 152 sont reconnus exacts ; 37 sont restés indéterminés, 16 doivent être considérés comme faux ; sur 927 facteurs, on en trouve 717 exacts, 167 indéterminés et 43 faux.

Dans une note, l'auteur déclare que les recherches faites depuis l'établissement de ce tableau en ont légèrement modifié les chiffres à l'avantage de l'hypothèse spirite, mais qu'il n'a pas voulu le rectifier, à cause de l'étendue d'un tel travail et qu'il préfère présenter les résultats moins favorables à l'hypothèse à laquelle il se rallie. Inutile de faire remarquer de quelle efficace manière la comparaison de ces chiffres avec les résultats fournis par le calcul des probabilités viendrait appuyer les conclusions de l'auteur.

Il nous reste à manifester le regret de ne pas trouver dans cette étude poussée si loin, le relevé des incidents principaux et secondai-

res tout à fait *ignorés* d'Hodgson et d'Hyslop lui-même et reconnus exacts. Ce serait la plus belle réponse à faire aux partisans des personnalités indéfiniment multipliées et de la suggestion, invoquées aujourd'hui d'une façon si banale.

Hyslop consacre les chapitres suivants à la discussion des deux hypothèses en présence : Télépathie et spiritisme. Nous allons le suivre dans son étude.

CHAPITRE III ET IV.

Télépathie ou spiritisme.

Nous ne croyons pas qu'aucun penseur sérieux veuille aujourd'hui nier la réalité des phénomènes de télépathie ni ceux de suggestion verbale et mentale ; les travaux des expérimentateurs ou observateurs des pays les plus divers les ont trop complètement mis hors de toute discussion. Mais pour les provoquer et rendre possible l'action d'un esprit sur un autre, il est essentiel que *l'agent* et le *sujet*,ou tout au moins l'un des deux,y soient poussés par un intérêt puissant et intervienne par un sérieux effort de sa volonté.

Telle est la règle qui ne semble pas souffrir d'exception et que l'on ne devrait jamais perdre de vue lorsqu'il s'agit d'interpréter des phénomènes psychiques.

Nous croyons devoir la rappeler avant de résumer l'œuvre de critique à laquelle se livre le professeur Hyslop, quand il recherche si l'hypothèse télépathique peut être considérée comme suffisante et rend compte de *tous* les faits observés par R. Hogdson et par lui dans les séances de Mme Piper, ou si le spiritisme n'offre pas une interprétation plus satisfaisante.

En parcourant le récit sommaire des séances,nous avons eu plusieurs fois l'occasion de faire remarquer qu'Hyslop insistait assez fréquemment sur l'insuffisance de l'hypothèse télépathique. Nous allons passer en revue les principales raisons qu'il donne pour la rejeter et pour justifier ses préférences en faveur de l'interprétation spirite.

Il convient de se rappeler qu'aux premières séances, lui et les siens étaient inconnus de Mme Piper à l'état conscient, et que la loyauté de celle-ci est au-dessus de tout soupçon, de l'avis de tous ceux qui la connaissent.

Dans l'hypothèse télépathique il faut admettre que la subconscience ou conscience subliminale du médium, dans les cas où il cite des faits ou des sentiments connus des consultants, a su lire dans leurs souvenirs. Lorsqu'il s'agit de faits absolument inconnus de toutes les personnes présentes, elle a su trouver *quelque part dans le monde*, à une distance quelconque, au milieu de tant de centaines de millions d'hommes, celui qui pouvait la renseigner sur un fait auquel le consultant, inconnu d'elle, n'a pu penser puisqu'il l'ignorait. Elle a eu le pouvoir d'extraire de la mémoire de cet homme des souvenirs qui y étaient ensevelis et qu'il ne songeait nullement à réveiller et, instantanément, sans qu'aucune solution appréciable de continuité ait pu faire soupçonner un tel voyage et un tel travail de recherches, elle est venue faire part des résultats obtenus.

Ici nous allons marcher de surprise en surprise. Ce n'est pas sous forme d'un rapport ou d'un récit quelconque que le médium transmettra ses renseignements. Non : cette même subconscience qui jouit de facultés si prodigieuses, qui connaît si bien les autres et lit au fond de leurs pensées et de leurs souvenirs, perd instantanément la conscience de sa propre individualité ; on la voit dans une même séance se confondre successivement avec toute une série, parfois nombreuse, de personnages sous les noms desquels elle parle et dont elle s'assimile si complètement la personnalité, qu'elle joue leur rôle au naturel, épouse leurs passions, parle comme ils l'auraient fait, reproduit leurs tics, leurs habitudes, leurs expressions favorites, avec une habileté, un naturel si consommés, que parents et amis y sont bien réellement en présence de la personne au nom de laquelle parle ou écrit le médium.

Si aucune erreur n'est relevée, c'est, disent les partisans de la théorie télépathique, que le subconscient du médium est doué d'une pénétration parfaite et a bien lu dans les souvenirs de ceux auxquels il s'est adressé. Si des erreurs viennent à se glisser au milieu des affirmations exactes, c'est que le médium fatigué ne voyant plus bien et ne voulant pas rester court, cherche à *deviner* et devine à côté. Que devient, dans ce cas la loyauté bien reconnue du médium ?

Nous avons rappelé plus haut que l'intervention d'une vive émotion ou d'un acte de volonté était nécessaire pour provoquer les

phénomènes de télépathie ou de suggestion et nous avons vu cependant que rien de semblable n'existe dans le cas où le médium va, dit-on, rechercher au fond de la mémoire de personnes, généralement indifférentes, des souvenirs qui y dorment depuis de longues années, 20, 30 ans et plus. Quelques instants plus tard, ce médium qui vient de montrer une pénétration, une clairvoyance si prodigieuses, se montrerait incapable de lire dans la pensée des assistants qu'il a devant lui les souvenirs les plus récents, les désirs les plus vifs et il ne se ferait l'interprète que de personnages plus ou moins effacés de la mémoire du consultant ou auxquels celui-ci ne pense pas pour le moment, tandis que ceux qu'il appelle avec le plus d'insistance ne se présentent pas.

On voit de quelle dose de *crédulité* imperturbable doivent s'armer, au milieu de toutes ces contradictions, les sceptiques qui ne voulant à aucun prix entendre parler d'esprits capables de communiquer avec les humains, essayent d'expliquer *tous* les phénomènes par la télépathie ou la suggestion, lorsqu'ils ne peuvent invoquer la fraude. Et ce sont les mêmes hommes qui ne trouvent pas assez de dédains et de railleries pour accabler les *naïfs* spirites !

Hyslop demande avec raison comment les partisans exclusifs de la télépathie pourront rendre compte de la multiplicité de personnages se succédant sans interruption dans une même séance, redressant les erreurs les uns des autres, ou complétant certaines pensées, certaines explications insuffisamment développées. Au milieu de ces scènes parfois si dramatiques, chaque personnage, quel que soit leur nombre, conserve son individualité, ses traits les plus caractéristiques, à ce point que dès les premiers mots on reconnaît l'intervenant, lorsqu'il s'est déjà manifesté plusieurs fois. On voit Imperator, Rector se montrer sous la plume de Mme Piper avec les mêmes dispositions intellectuelles ou morales que sous celle de Stainton Moses. Georges Pelham remplit aussi le même rôle d'intermédiaire que dans les séances avec d'autres consultants. On se demande dans l'hypothèse de la télépathie, où Mme Piper a pu trouver les éléments de tous ces personnages et comment elle peut les faire parler et agir presque simultanément sans confondre jamais les styles, les dispositions morales et intellectuelles, en un mot tous les caractères propres aux diverses individualités qui entrent en jeu.

On peut donc admettre sans hésitation, avec Hyslop, que si la télépathie et la suggestion peuvent être invoquées pour rendre compte d'un certain nombre de faits, elles sont tout à fait insuffisantes pour les expliquer *tous*. Nous allons voir sur quels arguments l'auteur s'appuie pour dire, au contraire, que l'hypothèse spirite est la seule qui lui paraisse donner satisfaction au chercheur.

A suivre. Pour la traduction : Dr DUSART.

Lettre de M. le colonel de Rochas à M. Jules Bois

au sujet de l'état actuel des sciences psychiques (1).

L'Agnélas, 24 août 1901.

Cher Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander, pour le *Matin*, à votre retour de l'Inde, un exposé de l'état actuel de la science psychique en Europe, en distinguant ce qui était certain de ce qui était douteux.

Je vais essayer de satisfaire votre désir ; mais en ces matières délicates, il serait outrecuidant de porter un jugement définitif sur des phénomènes qu'on n'a pu étudier soi-même aussi souvent et aussi longtemps qu'il serait nécessaire. Je me bornerai donc à vous donner, sur un certain nombre de faits, mon opinion *actuelle* dont le principal mérite est de s'être formée avec une complète indépendance d'esprit.

Suggestion

Tout le monde admet aujourd'hui la réalité de la *suggestion orale*. Il est établi qu'en parlant à certaines personnes, mises en état de réceptivité par des circonstances fortuites ou des manœuvres volontaires, on détermine chez ces personnes des impulsions auxquelles il leur est très difficile de résister. On est généralement d'accord (et c'est là mon opinion basée sur de très nombreuses expériences) que la suggestion ne peut *prendre* que si le sujet s'y prête ; elle reste presque toujours inefficace si elle choque des instincts ou des résolutions bien arrêtées. Elle n'en reste pas moins une arme très dangereuse entre les mains de qui saurait tourner la difficulté.

---

1) Dans son enquête sur l'Au-delà, M. Jules Bois a fait preuve de partialité, en supprimant dans les lettres de ses correspondants, ce qui démontrait avec évidence l'intervention de facteurs supra-terrestres. Nous sommes heureux de publier intégralement la lettre que de M. Rochas avait adressée à M. Jules Bois et dont la dernière partie, celle qui commence à partir du paragraphe : la lévitation, n'a pas été insérée dans le *Matin*. Nous empruntons ce complément à *La Tribune Psychique* du mois de mars dernier.

La suggestion est capable de déterminer non seulement des effets moraux, mais des effets physiques, notamment sur des nerfs sensitifs et moteurs et sur la circulation sanguine. Comme la suggestion faite dans un but thérapeutique est toujours acceptée avec empressement par le sujet, on conçoit qu'elle arrive à produire des guérisons en apparence miraculeuses.

La *suggestion mentale*, c'est-à-dire simplement pensée et non formulée par la parole, se produit bien plus rarement, mais beaucoup de barnums l'imitent à l'aide de différents trucs. C'est ce qui résulte d'une enquête que nous avons faite, quelques amis et moi, à l'aide de plusieurs des *liseuses de pensées* qu'on avait admirées à l'Exposition de 1900 (1).

Ces trucs sont toujours basés sur l'emploi des langages conventionnels par mots ou gestes. Ils sont destinés à aider, ou même à remplacer complètement des facultés plus ou moins développées qui ne sauraient résister à la fatigue des longues séances imposées par l'exercice du métier. La plupart des sensitifs de cette espèce sont aptes à percevoir l'action du barnum concentrant fortement sa pensée, mais sans ressentir autre chose qu'un sentiment d'attraction ou de répulsion qu'on utilise, par une éducation convenable, pour faire exécuter une série de mouvements concourant à un but fixé à l'avance (j'ai vérifié le fait très souvent avec Lina). Cependant il y a quelques natures exceptionnellement douées qui peuvent lire dans le cerveau d'autrui comme dans un livre. Les personnes que ces questjons intéressent en trouveront un exposé plus complet dans trois articles publiés par le *Cosmos* sous le titre : *L'extériorisation de la pensée* (2).

La *suggestion musicale*, c'est-à-dire l'éveil des sentiments déterminés à l'aide de phrases musicales et leur expression automatique par des gestes, n'a encore été étudiée qu'avec Lina. Mes conclusions ne sont donc point appuyées d'expériences assez nombreuses et assez variées pour être adoptées sans réserves, mais je dois dire que, depuis la publication de mon livre sur LES SENTIMENTS LA MUSIQUE ET LE GESTE (3) et divers articles parus dans l'ART AU THÉATRE et LA FRONDE, j'ai reçu des lettres me prouvant que les sensitifs de cette espèce ne sont point aussi rares qu'on pourrait le supposer.

L'extériorisation de la sensibilité.

L'extériorisation de la sensibilité est un phénomène assez difficile à expliquer en peu de mots. Il consiste essentiellement en ceci que certaines personnes perçoivent les actions mécaniques exercées à quelque distance

(1) Le petit comité qui s'est réuni à cet effet à l'Ecole polytechnique comprenait S. A. R. le prince Henri d'Orléans, le chanoine Brettes, Camille Flammarion, les docteurs Oudin, Dariex et Maréchal, M. Gabriel Delanne, le baron de Watteville, M. Marcel Mangin et moi.

(2) 6 juillet 1901 et suivants.

(3) Grenoble, Librairie dauphinoise.

de leur corps comme si on les avait exercées sur leur corps même. Les choses se passent comme si ces personnes émettaient des radiations jouant à l'extérieur le même rôle que les nerfs sensitifs jouent à l'intérieur.

Ces radiations ont de plus la propriété de se condenser, pour ainsi dire, dans certaines substances qui deviennent elles-mêmes alors des corps radiants, de telle sorte que si on exerce des actions mécaniques dans leur sphère d'activité, ces actions peuvent se transmettre jusqu'à la personne sensitive — quand la distance n'est pas trop grande.

L'extériorisation de la sensibilité avait été constatée par quelques-uns des anciens magnétiseurs, mais on ne s'était pas rendu compte de son processus. Bien que les faits soient aujourd'hui établis d'une façon indiscutable par divers expérimentateurs, la science officielle hésite encore à les admettre parce qu'ils contredisent les théories enseignées relativement au rôle des nerfs sensitifs ; elle oublie ce que dit Claude-Bernard : « Une découverte est, en général, un rapport imprévu et qui ne se trouve pas compris dans la théorie, car sans cela il serait prévu... Il faut garder sa liberté d'esprit et croire que, dans la nature, l'absurde suivant nos théories n'est pas toujours impossible. »

Certains sujets disent voir, comme des nébulosités plus ou moins brillantes, les effluves sensibles. On a exposé dans la salle des dépêches du *Matin* deux photographies instantanées de Lina prises à la lumière du magnésium par M. Gheuzi, directeur de la *Nouvelle Revue*, chez M. Gailhard, directeur de l'Opéra, pendant qu'elle dansait une habanera chantée par Mlle Calvé et accompagnée par M. Paul Vidal. Les traînées lumineuses qu'on y aperçoit très nettement seraient-elles dues aux émanations de Lina alors fortement extériorisée et *exaltée* par cette admirable musique ? C'est ce qu'il est difficile d'affirmer, car l'expérience n'a pas été refaite dans les mêmes conditions.

L'extériorisation de la motricité et les tables tournantes.

Quelques sujets, fort rares, parviennent à remuer les objets rapprochés, mais *sans contact*, par un simple effort de leur volonté. Les expériences faites notamment avec Daniel Home et Eusapia Paladino permettent d'autant moins le doute à cet égard qu'ici il ne s'agit plus, comme dans l'extériorisation de la sensibilité, d'une impression ressentie par le sujet seul, mais d'un phénomène visible et contrôlable par tous les spectacteurs.

Tant que les mouvements n'ont pas été obtenus sans contact, on était en droit de les expliquer par la théorie des mouvements inconscients, Aujourd'hui, cette théorie ne peut plus être considérée comme suffisante et il est clair que, dans le cas des *tables tournantes*, il intervient souvent une force encore non définie.

La télépathie et l'envoûtement

Les notions sommaires que je viens d'exposer relativement à l'extério-

risation de la sensibilité et de la motricité suffisent à faire comprendre comment cette force mal connue peut, dans des cas exceptionnellement favorables, produire chez une personne, la répercussion d'une émotion violente éprouvée à distance par une autre personne ou d'une action mécanique exercée également à distance sur un objet préalablement mis en rapport avec cette personne. C'est ce qui constitue la *télépathie* et l'*envoûtement* dont la réalité est historiquement prouvée, au moins dans une certaine mesure.

La vue des organes intérieurs, l'instinct des remèdes et la vue à distance.

Ces trois phénomènes ont été assez fréquemment observés, surtout dans la première moitié du XIXe siècle, par des hommes de haute valeur tels que le marquis de *Pységur*, le capitaine d'artillerie *Tardy de Montravel*, le général de division du Génie *Noizet*, *Deleuze*, administrateur du Muséum, le docteur *Bertrand*, ancien élève de l'Ecole polytechnique, le docteur *Charpignon*, etc. Aujourd'hui on les rencontre beaucoup plus rarement, soit qu'on mette moins de soin à les rechercher et à les développer, soit que les facultés des sensitifs varient suivant les époques ; ce qui ne devrait point nous étonner outre mesure, les conditions de l'ambiance se modifiant perpétuellement.

En tout cas, pour ma part, je n'ai rien pu trouver de convaincant.

Presque tous les sujets qui présentaient l'extériorisation de la sensibilité disaient bien *voir l'intérieur du corps humain* à l'aide de leur main qu'ils approchaient plus ou moins, de façon à voir plus ou moins profondément; ce qui fait supposer qu'ils voyaient à l'aide de leurs couches sensibles extériorisées. Par cette manœuvre, ils comparaient leurs propres organes à ceux de la personne qu'ils examinaient, et diagnostiquaient ainsi les maladies. Leurs affirmations étaient très nettes et assez vraisemblables ; aussi je crois qu'ils étaient de bonne foi, d'autant plus que jamais, malgré mes invitations réitérées, aucun d'eux n'a prétendu posséder l'instinct des remèdes. Un seul, Mme Lambert, dit voir les congestions céder sous l'application de sa main, et la plupart des patients déclarent qu'ils éprouvent, en effet, un soulagement.

Quant à la vue à distance, je l'ai obtenue d'une façon extraordinaire, avec cette même Mme Lambert. Pendant plus de six mois, étant endormie magnétiquement, elle a vu, dans tous les détails de sa vie, un ingénieur que nous ne connaissions ni l'un ni l'autre et qui, ayant quitté sa famille à la suite de grand revers de fortune, n'avait jamais donné de ses nouvelles. A l'aide d'un objet lui ayant appartenu, et que je mis entre les mains de Mme Lambert, elle le retrouva dans l'Amérique du Sud, me donna les noms des villes et des hôtels, où il séjourna successivement, en les lisant dans les gares, ou sur les enseignes, et elle m'indiqua les titres des journaux qu'elle voyait entre ses mains. Je vérifiai que ces villes, ces hôtels, ces journaux, dont elle n'avait pas la moindre idée quand elle était éveillée,

existaient réellement, mais quant au personnage lui-même, des informations prises auprès de notre consul à La Paz, capitale de la Bolivie, où il était censé faire construire une usine, nous prouvaient qu'il n'y avait jamais mis les pieds. Nous n'avions donc eu ici qu'une série de rêves se suivant avec une logique parfaite et présentant, avec un fond imaginaire, des détails exacts dont il est fort difficile d'expliquer la provenance. Du reste la théorie des rêves proprement dits est loin d'être faite.

La lévitation

De même que pour la télépathie, il y a des observations très nombreuses prouvant historiquement la réalité de la lévitation. Ce phénomène consiste dans la diminution du poids des corps bruts ou animés, diminution pouvant aller jusqu'au flottement dans l'air.

J'en ai été témoin, en 1896, avec Eusapia Paladino qui, chez moi et au cours d'une séance expérimentale, a été, étant assise sur une chaise, soulevée avec sa chaise, d'un mouvement continu, à peu près jusqu'au niveau d'une table voisine, puis portée sur cette table. Le procès-verbal du fait a été dressé et signé par MM. Sabatier, doyen de la Faculté des sciences de Montpellier, Dr Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques*, Maxwell, substitut du procureur général à Limoges, comte Arnaud de Gramont, docteur ès-sciences, baron de Watteville, licencié ès-sciences et en droit.

Le phénomène vient de se reproduire au *Circolo scientifico Minerva* dans des conditions presque identiques, et M. François Porro, ancien directeur de l'Observatoire astronomique de Turin, actuellement professeur d'astronomie à la Faculté de Gênes, en a publié un compte rendu détaillé.

Il résulte de la comparaison attentive des différents cas observés, que l'on peut souvent, *mais pas toujours*, expliquer la lévitation par la simple action d'une force prenant naissance de l'organisme humain et agissant en sens inverse de la pesanteur.

Matérialisations et fantômes

Depuis quelques années, on rapporte beaucoup de cas où l'on voit se former spontanément, sous l'œil des spectateurs, des objets inanimés et même des êtres animés dont on peut constater l'existence à l'aide des sens ordinaires et dont la matière semble empruntée en grande partie à des médiums spécialement organisés pour la production de ce genre de phénomènes.

On désigne sous le nom d'*apports* les objets inanimés ainsi produits ; ces objets peuvent subsister très longtemps

Les corps ou parties de corps humain dus à la même cause sont appelés *matérialisations ;* ces matérialisations n'ont qu'une durée très courte, elles se dissipent comme elles se sont formées.

Au cours de nombreuses séances que j'ai eues avec Eusapia, j'ai assisté à quelques apports, dans des conditions qui ne m'ont point apporté de

conviction personnelle. Je suis très porté à croire à leur réalité en général, à cause de ceux qui l'ont affirmé ; mais c'est là tout.

Il n'en est pas de même pour les matérialisations. Si mes amis et moi, malgré tous nos efforts, nous n'avons pu arriver à être témoins de matérialisations complètes comme celles de Katie King, observées par Sir William Crookes, nous avons eu du moins avec Eusapia les preuves absolues qu'elle était capable de projeter hors de son corps physique des membres plus ou moins matériels, tels que des mains qui vous saisissaient et des têtes qui s'imprimaient dans une substance molle. Le bas-relief représentant un profil et qui est exposé dans les vitrines du *Matin* a été obtenu en coulant du plâtre dans une empreinte produite sur du mastic de vitrier, pendant que Camille Flammarion et deux autres personnes tenaient le médium à environ un mètre de distance.

C'est dans cet ordre de phénomènes qu'il faut chercher l'explication des fantômes dont les traditions populaires ne parleraient pas si souvent s'ils ne reposaient sur quelques faits réels.

Les Esprits

De tous les médiums à matérialisations qui ont été étudiés, il n'en est certainement aucun d'aussi remarquable que mistress d'Espérance, tant pour l'étrangeté des phénomènes que pour la bonne foi et le talent avec lesquels le médium lui-même a décrit ses propres impressions au moment où ils se produisaient. Toute personne qui veut connaître l'état actuel de la science psychique doit lire son livre intitulé : *Voyage au pays de l'ombre.* On y verra que les corps des fantômes qui se forment par son intermédiaire sont reliés à son propre corps par des liens invisibles, grâce auxquels toutes les actions exercées sur ces fantômes sont ressenties par elles, mais qu'ils sont animés par un esprit complètement différent du sien.

Ceci nous conduit à aborder des sujets d'un autre ordre. Dans un des précédents articles de votre Enquête sur l'au-delà, vous dites que je crois aux esprits. C'est vrai ; je suis persuadé qu'il y a, autour de nous, des êtres intelligents et invisibles qui peuvent quelquefois intervenir dans notre vie.

Qui sont ces esprits : des anges, des démons, des élémentaux, des âmes de morts ? je n'en sais rien ; mes lectures ne m'ont apporté aucune conviction absolue dans un sens ou dans l'autre, et j'ai toujours évité les expériences dans un ordre de phénomène où l'on est exposé à déchaîner des forces dont on ne reste pas le maître.

Résumé

En résumé, les études de ces dernières années ont eu pour principal résultat d'établir, par des preuves historiques ou par des expériences directes, que les facultés actives et passives de l'homme pouvaient entrer en action en dehors de son corps matériel et visible, en constituant ce qu'on a appelé l'extériorisation de la sensibilité, l'extériorisation de la motricité, l'extériorisation de la forme et l'extériorisation de la pensée,

Ce sont là des faits bien acquis, et on est en droit de se demander pour quelles raisons la science officielle hésite à les accepter, étant données ses conceptions sur l'univers matériel où tout serait constitué par des modes divers de vibrations de l'éther.

En tout cas, ces faits prouvent l'existence d'émanations de natures diverses confondues généralement sous le nom de *Fluide magnétique*, et ils concordent avec les théories des Orientaux, des anciens philosophes de la Grèce et des premiers pères de l'église sur le *corps fluidique* ou *âme* servant d'intermédiaire entre l'Esprit et le Corps.

ALBERT DE ROCHAS.

Expériences

AVEC LE MÉDIUM EUSAPIA PALADINO, AU CIRCOLO SCIENTIFICO MINERVA, A GÊNES.

Par M. L. A. VASSALO

Dans le *Giornale d'Italia* a paru un compte-rendu bref et obscur d'une nouvelle série d'expériences médianimiques auxquelles assistaient les plus éminents chercheurs des sciences psychiques, entre autres Cesare Lombroso et Enrico Morselli.

En décembre dernier, Eusapia Paladino fut de nouveau engagée par le *Circolo scientifico Minerva* de Gênes, et se prêta à une série de séances réparties en cinq ou six groupes de personnes, dont chacune représentait une individualité donnant les meilleures garanties d'examen sérieux et de critique. Les professeurs Lombroso et Morselli ont recueilli et noté de nombreux phénomènes ; nous supposons qu'ils les analyseront dans un volume ou recueil scientifique.

Je me propose d'examiner les cinq séances auxquelles j'ai assisté, sous la direction du professeur Porro, auteur d'un compte-rendu

(1) Puisque les critiques du Spiritisme font semblant d'ignorer les relations nombreuses qui établissent la certitude des manifestations spirites, il est indispensable de multiplier les témoignages, c'est pourquoi nous donnons la traduction de ces articles publiés par *Il Secolo XIX*, du 17 au 25 janvier 1902, qui confirment les observations du professeur Porro sur la médiumnité d'Eusapia Paladino. Nos lecteurs pourront constater la réalité des faits de lévitation, de transports d'objets à distance, d'apparitions, de matérialisations que nous signalons à l'attention de MM. Flournoy, Jules Bois, P. Janet et autres.

qui a fait le tour de la presse du monde entier (1), ce qui prouve le vif intérêt inspiré par cet ordre d'études lorsque ces recherches sont dirigées par des personnes capables d'affronter un sujet aussi ardu.

J'ai l'honneur de présider le *Circolo Minerva* et je commencerai par dire que notre but suprême était, non de divulguer les pratiques spirites, ou de tout autre genre d'occultisme, mais au contraire, de conduire et de restreindre les études médianimiques à des personnes de science, à l'esprit profond, à la pratique d'observation subtile, douées d'un génie sérieux, ayant la capacité, ou plutôt l'autorité pour s'exercer à de semblables études qui nécessitent des nerfs résistants et un cerveau d'acier, leur permettant de s'avancer pas à pas à la recherche de la vérité absolue.

Nous avions éliminé une dizaine, pour ne pas dire une centaine de demandes d'admission, nous bornant à n'accepter que des associés guidés ni par une vaine curiosité, ni par un maladif désir de mystère, mais par un amour sincère de recherches sévères, exemptes de tout fanatisme.

Nous laissons à chaque membre du cercle la liberté de penser ce qui lui convient au sujet de la cause des phénomènes, (et il y a en effet parmi nous, une grande diversité d'opinions à ce sujet), mais l'essentiel est que tous soient d'accord pour la confirmation et la sincérité du phénomène.

Dans ce but, nous avons employé pendant nos séances tous les moyens de contrôle destinés à écarter les cas d'illusion suggestive et de fraude, inconsciente ou non, et nous adoptions des moyens nous donnant des preuves irréfragables.

Mais quel est l'intérêt *moral* de ces études ?

Il est immense : depuis plus d'un siècle, les recherches et les découvertes scientifiques ont fatalement abouti à une philosophie matérialiste et désolante qui a semé le néantisme dans les cerveaux humains.

Il y a aussi de la perturbation, du déséquilibre chez les êtres plus mystiques. Certes, la religion est une puissance ; mais la religion est faite pour les âmes simples, or nos âmes ne sont plus simples.

---

(1) Voir le Compte-rendu de ces séances, paru dans les nos de septembre, octobre, novembre et décembre 1901.

La facilité de lire a répandu une culture superficielle et médiocre qui rend l'homme orgueilleux, inconscient de son ignorance démesurée, presque maître de tous les secrets de l'univers, se moquant des croyances et traditions qui lui semblent puériles et sottes. Seules, les grandes intelligences, arrivées aux sommets les plus élevés de l'instruction humaine, comprennent que notre science, bien qu'arrivée à une élévation magnifique, est entourée d'énigmes essentielles et que ce que nous savons n'est rien auprès de *ce que nous saurons*. Mais la foule des demi-érudits n'a pas cette lumineuse divination du génie ; le public ne sait plus que penser des destins humains, et se divise en deux catégories : ceux qui nient tout, et ceux qui doutent, et prennent quelques précautions, comme qui dirait un billet de loterie sur la vie future, en se disant : « On ne sait pas ! »

Les plus nombreux acceptent une religion sous bénéfice d'inventaire, vivant en païens comme si leur mission se bornait aux intérêts matériels de l'existence terrestre, puis, à la dernière heure, cherchent à se faire donner un passe-port pour l'autre monde, non parce qu'ils ont la conviction de *l'au-delà,* mais par la raison que cela se fait habituellement.

Il me paraît superflu de démontrer quels changements amènerait en nous tous la certitude scientifique, indiscutable, d'une existence future quelconque. Tous les devoirs, les lois morales nous attireraient irrésistiblement vers un idéal de perfection ; la mort ne serait plus que le passage à une forme supérieure de l'existence ; nous n'aurions plus d'autre crainte que celle de manquer à nos devoirs envers nous, envers nos frères, envers la justice suprême, fautes qui doivent être expiées par l'esprit, traversant des phases inconnaissables.

Pouvoir croire, sans hésitation, à une forme de vie spirituelle, bien que faisant abstraction de tout dogme religieux, c'est déjà recevoir dans l'âme un rayon lumineux de l'infinie bonté.

Il n'y a pas de plus grand intérêt que de pouvoir dire à l'âme humaine, par la voix de la science : « Tu existes, et tu existeras après la dissolution de la matière ».

Plus grand intérêt ? dis-je. Non, c'est l'*unique* par rapport à tous les autres, qui ne sont que des circonstances accessoires.

Ceci établi, j'ai la ferme conviction que les études médianimi-

ques peuvent seules amener à ce résultat, et qu'il faut contraindre les savants à dévoiler complètement ce grand problème : la découverte absolue de la vérité. Le jour où la science nous démontrera que les faits médianimiques sont pure fantaisie, il faudra nous remettre à croire que les étoiles innombrables sont des pierres roulant par hasard et que nous sommes des fétus aveugles, voyageant sans but, en insectes parasites, sur notre inutile planète.

Voyons maintenant les catégories les plus communes d'adversaires systématiques des études médianimiques ; ce genre est divisé en deux espèces que je désignerai ainsi : l'ignorant docte et l'ignorant... âne ! L'individu de la première espèce n'a jamais lu d'ouvrages traitant du spiritisme, n'a jamais rien vu, ne sait rien, mais se vante de tout connaître, et déclare que les esprits ne donnent pas de preuves d'identité.

L'ignorant âne pense que l'on n'a qu'à appeler tous les grands esprits pour les voir arriver vous parler, comme un domestique appelé par la sonnerie électrique !

Voilà Napoléon I : bonsoir, comment allez-vous ? que pensez-vous de la Triplice ? etc., etc.

Voilà Beethoven ! faites-nous le plaisir de dicter une petite mazurka pour notre sauterie de demain soir... etc.

Il y a encore la sous-espèce du satirique, esprit fin qui a la manie du scepticisme à tout prix. J'ai fait partie de cette catégorie. Il répète volontiers dans le monde cette phrase du bon Yorick :

« Quand trois spirites sont assis autour du guéridon, il n'y a que le guéridon qui a de l'esprit ! »

Pendant longtemps, César Lombroso s'est moqué des meubles qui s'agitaient, mais avec une franchise qui l'honore, il rétracte ses plaisanteries. Quant à moi, j'ai ri et fait rire, en disant : « Esprit, si tu es présent, frappe deux coups ; si... tu n'y es pas, frappes-en trois ! »

Mais je ne ris plus.

En 1886, je fis mes premiers pas dans cette voie nouvelle, à Naples, chez le chevalier Chiaia, avec le médium Eusapia Paladino, peu connue alors. Les assistants étaient des personnes de distinction, d'honorabilité au-dessus de tout soupçon : je fus impressionné par l'évidence des phénomènes, mais j'étais mal préparé et restais incertain. A Rome, je commençai mes études et mes recherches,

aidé par l'expérience de Luigi Gualtieri ; ne négligeant pas une occasion d'assister à une séance, me promettant de déclarer publiquement ma conviction le jour où il me serait donné une preuve certaine. Trente années de luttes m'ont donné la liberté de parler, et aucune considération ne m'empêchera d'exposer nettement ce qui me paraît être la vérité ; mon cerveau fonctionne avec froideur et précision, suivant les préceptes de la logique : au cours de mes recherches, je n'ai jamais ressenti la moindre agitation, j'y apportais la même attention lucide que j'avais dans ma jeunesse en suivant le cours de chimie du bon professeur Carlevaris et les équations algébriques du chanoine Costa. Comme un étudiant qui se prépare aux examens, avant mes récentes séances avec Eusapia, j'ai relu le volume du colonel de Rochas relatant des expériences analogues, et le livre du docteur Paolo Visani Scozzi : *la Médiumnité*, qui complète l'œuvre du professeur Brofferio.

(Ici l'auteur relate les expériences de Crookes avec Home et Florence Cook, et parle du chemin déjà parcouru depuis ces recherches jusqu'au livre du docteur Visani Scozzi.)

La première séance

Les réunions avaient lieu ordinairement vers 8 heures du soir, dans la salle du *Circolo Minerva*, fermée à tout autre que les assistants désignés. La première séance eut lieu le 18 décembre ; le professeur Porro la dirigeait : quatre personnes étaient présentes avec moi : je les désignerai par des noms de convention : le Dr Venzi, M. Prati, M. et Mme Morani.

La salle est carrée, avec deux fenêtres garnies de solides barres de fer, de vitres et de volets qui ferment hermétiquement. L'embrasure près de laquelle se tient la Paladino est de plus fermée par un rideau blanc et deux grands rideaux obscurs qui composent le cabinet pour les matérialisations. Une lampe électrique placée à l'intérieur de ce réduit peut l'éclairer si on le désire.

La salle contient des chaises, une petite table ronde, une table rectangulaire, en bois blanc, assez grande pour que six ou sept personnes puissent s'asseoir autour, une grande table plus longue et beaucoup plus lourde ; et un bureau contre le mur entre les deux fenêtres. Des lampes électriques sont arrangées de façon à donner la lumière blanche et la lumière rouge : cette dernière, bien qu'atté-

nuée est encore très-vive; après quelques minutes, l'œil s'y habitue et distingue nettement chaque objet de la salle.

Nous nous assîmes autour de la table en bois blanc, devant le rideau, Eusapia au milieu, les épaules contre la fenêtre ; Mme Morani lui tenait le pied et la main gauche ; je tenais le pied et la main droite, une fois pour toutes, je dirai qu'à chaque instant, nous prévenions les assistants que nous ne cessions d'exercer ce contrôle ; ce qui dans la première séance était inutile, puisque les trois quarts des phénomènes eurent lieu en pleine lumière, le médium, ses gestes, ses mains étant visibles pour tous.

Le groupe formait la chaîne, ce qui est une garantie réciproque ; *peut-être* cela facilite-t-il les phénomènes, mais j'ai vu des manifestations très intenses et très positives lorsque la chaîne était rompue, en partie ou totalement.

La Paladino était éveillée et bavardait; peu à peu son visage s'altère, l'expression joyeuse fait place à un masque tragique; le médium, après quelques secousses, semble passer dans un état léger d'hypnose, et laisse tomber sa tête sur mon épaule.

En pleine lumière, nous voyons la petite table, à un mètre du médium et des assistants, s'avancer sans que personne y touchât ni l'effleurât ; elle supportait un tambourin, une mandoline, un cornet de cycliste et un harmonica. Arrivé contre notre table, le guéridon se souleva comme si une main robuste l'élevait par le pied, s'inclina, versa sur notre table tous les instruments, puis retourna à sa place.

Les coups conventionnels demandent l'obscurité ; aussitôt que les lampes sont éteintes, tous les instruments se font entendre, en l'air, dans tous les coins de la salle ; le cornet de cycliste, principalement, semble exécuter une course vertigineuse. Quelque chose est appuyé légèrement contre ma poitrine : c'est la mandoline tenue par deux bras qui m'étreignent amicalement, comme si la personne qui la tient était debout derrière moi : des arpèges font vibrer les cordes, puis le tambourin est délicatement posé sur ma tête.

Des phénomènes analogues sont dénoncés par Mme Morani et les autres assistants.

Tout à coup, je sens une main grande, que je puis dire le double de celle du médium, se poser sur mon épaule, d'une façon caressante. Je m'écrie que ce doit être celle de John, à en juger par

sa dimension. Je n'ai pas fini ces mots que trois coups approbatifs et puissants, entendus de tous, me sont donnés sur le dos. Deux grosses mains bien distinctes me caressent, puis mon bras droit est élevé en l'air et je sens que mes doigts rencontrent une barbe ou des cheveux très fins, sensation que John a fait éprouver à un grand nombre d'assistants aux séances.

On demande la lumière ; nous voyons alors que tous les instruments sont retournés à leur première place sur le guéridon. En pleine lumière, nous voyons tous la mandoline s'élever horizontalement, comme soutenue par deux mains invisibles, s'approcher de l'épaule droite de Mme Morani, et rester immobile dans cette position, isolée, à la hauteur d'un mètre du sol, puis faire entendre des accords variés, comme si une main tenait le manche de l'instrument pendant que l'autre faisait vibrer les cordes. Ce phénomène dura longtemps. Parler d'hallucination partielle ou collective serait émettre une hypothèse stupide.

Toujours en pleine lumière,d'autres phénomènes eurent lieu,que je passe sous silence,pour arriver à ceux d'un ordre plus élevé.

L'on demanda à John si d'autres entités étaient présentes et s'il pouvait les aider à se manifester : trois coups rapides répondirent affirmativement; aussitôt, en lumière, à travers le rideau obscur, à une palme,(mesure italienne) au-dessus de la tête d'Eusapia immobile et à demi endormie, apparut visible pour tous, une main jeune, fuselée, nerveuse, faisant des gestes de salut vifs et gracieux, principalement dans ma direction : cette main et une partie du poignet restèrent visibles pendant plusieurs secondes.

On nous demanda l'obscurité, et aussitôt je sentis une personne derrière moi : deux bras m'étreignirent fortement, à plusieurs reprises, avec des élans de tendresse ; deux mains délicates et nerveuses, c'est-à-dire d'un genre correspondant à celle que nous avions tous vue me caressaient la tête ; une lueur que je ne distinguais pas, mais qui était vue des assistants, semblait entourer ma tête ; je reçois de nombreux et fort baisers entendus de tous.

Ces manifestations n'avaient pour moi aucune équivoque, d'autant plus qu'une main resta longtemps dans ma main droite pendant que ma main gauche n'avait pas cessé un instant de tenir celle du médium : la table, par de rapides mots typtologiques, composa des phrases familières pour moi seul, me donnant une preuve

d'identité de l'esprit de mon fils, qui se manifestait avec tant de caractères concomitants pour rappeler son individualité bien connue par moi.

Je demandai une dernière preuve d'identité, qui me fut aussitôt donnée, en épelant typtologiquement avec rapidité l'un des trois noms de mon fils, nom inconnu même par mes plus proches parents : *Romano*.

Je lui dis : « Sais-tu, Naldino, que j'ai toujours avec moi un de tes chers souvenirs ? »

Et un doigt s'appuya sur la poche intérieure de mon vêtement, non seulement contre le portefeuille, mais à l'endroit précis où se trouvait le portrait de mon fils, cela à deux ou trois reprises.

Je demandai à cette entité si elle pouvait se montrer : trois coups affirmatifs répondirent, et l'on nous demanda la pénombre qui consiste à mettre une bougie allumée, en dehors de la salle, derrière la porte ouverte ; bien que la lumière soit faible, l'œil s'habitue et l'on distingue les objets et les visages. Ignorant de ce qui allait se passer, je regardais fixement la zone éclairée lorsque Mrs Venzi, Prati, Porro, s'écrièrent en même temps : « Un profil, un profil, très distinct, ne le voyez-vous pas ?

Avec regret, je dis ne rien voir.

Mais où regardez-vous ?

Vers la porte.

Non ; le voici de nouveau. Regardez du côté de Mme Morani.

Me tournant, je vis distinctement se détacher en noir une silhouette précise, qui, du rideau, entre Mme Morani et le médium s'inclina sur la table, portant la tête vers mes yeux à une distance de 20 centimètres au plus. Je la suppliai de se montrer encore, et l'ombre se courba de nouveau vers moi, resta immobile plusieurs secondes, puis disparut.

On ralluma, et je demandai à chacun des assistants de dépeindre le visage que j'avais vu ou cru voir, aucun n'avait connu mon fils ; leur description fut identique ; je fis ensuite un croquis très soigné dont tous reconnurent l'exactitude, surtout de Mrs Prati et Porro, qui étaient placés de manière à voir en plein ce profil. On refit l'obscurité, et les manifestations de John recommencèrent ; nous entendîmes que l'on enlevait le bouchon d'une grosse carafe en cristal, pleine d'eau, qui était sur le

bureau, à deux mètres de notre groupe ; la bouteille fut portée à la bouche du médium que l'on entendit boire.

Je demandai si je pourrais avoir une goutte d'eau ; un instant après, la carafe vint s'appuyer contre ma lèvre inférieure, et par plaisanterie, sans doute, on ne me laissa boire qu'une toute petite gorgée. On entendit remettre le bouchon de la bouteille qui fut placée au milieu de notre table. On établit la pleine lumière, et la table eut des lévitations et ondulations étranges, comme des vagues pendant une bourrasque ; la carafe aurait dû être renversée par tous ces mouvements, mais elle resta à sa place, comme clouée par une main invisible.

Mme Morani ayant trop chaud demanda qu'on lui enlevât son chapeau : une main invisible enleva l'épingle qui tenait cette coiffure à gauche, puis celle de droite, ôta le chapeau, et, à la vue de tous le déposa entre les mains de la dame.

Je dois prévenir mes lecteurs que je n'ai jamais eu d'hallucinations, d'aucune espèce, et que je ne puis avoir aucun doute sur l'objectivité des phénomènes dont je parle.

Quant à un *truc* du médium, ses deux mains et ses deux pieds n'avaient cessé d'être tenus ; admettons qu'elle ait pu se libérer d'un côté, j'ai été tenu par deux mains, qui différaient des siennes. Par quelle magie, Eusapia aurait-elle pu changer son visage à la chevelure épaisse et embrouillée, pour celui d'un adolescent aux cheveux courts, frisés, à la figure d'un ovale délicat ?

Cette grosse petite femme, naïvement fagotée, est peut-être semblable aux nuées d'Hamlet qui changeaient de forme, de couleur, de substance à chaque battement de cils.

Seconde séance

Elle commença à l'heure habituelle. Les six personnes présentes ne sont pas disposées autour de la table de la même manière qu'à la première séance, parce que les phénomènes ayant plus d'intensité dans le voisinage immédiat du médium, nous voulons que chacun à son tour puisse avoir sa part de sensation plus directe.

Le médium est contrôlé à droite par Monsieur Prati, et à gauche par M. Morani. Je suis à l'endroit le plus éloigné de la Paladino, entre le Dr Venzi et Mme Morani.

Le médium ne fut pas intransé, resta pensif, mais conscient comme nous. Pendant la première demi-heure, les manifestations

habituelles de John King eurent lieu, tantôt en lumière, tantôt dans l'obscurité.

M. Prati s'écria : ils font des efforts herculéens pour m'enlever ma chaise ; je sens qu'on l'a empoignée des deux côtés ; ils auront du mal !

Je dois dire que M. Prati, âgé d'une quarantaine d'années, est d'une corpulence musculaire athlétique, et doué d'une force physique peu commune. Il assiste à des séances pour la première fois, et ignore la singulière puissance des invisibles auxquelles il croit opposer une résistance invincible. Une sorte de lutte a lieu, et finalement, M. Prati, debout, s'écrie avec surprise : Per bacco ! Ils me l'ont enlevée !

M. Prati tenait une main d'Eusapia ; si c'est elle qui opère des *trucs*, elle n'a qu'une main, la gauche, pour enlever la chaise de M. Prati, assis à sa droite, or ce monsieur pèse 80 kilos et résistait de toute sa force !

Sa chaise s'approcha de notre table, et fut posée au milieu. Une sonnette, un chandelier, une grande carafe pleine d'eau, et d'autres objets furent transportés du bureau sur le siège de la chaise, sous laquelle furent placés, dans une espèce d'ordre géométrique, les crayons, plumes, cire à cacheter, etc., qui étaient sur le bureau.

A la lumière électrique, la table nous parut une boutique de papeterie. M. Prati était resté debout, et *John* voulut sans doute lui donner une preuve de sa force, car nous vîmes tous, en pleine lumière, ce bureau qui devait peser plus d'une quarantaine de kilos, se détacher du mur et arriver rapidement au côté gauche de M. Prati, s'appuyant fortement contre lui ; ce monsieur le repoussa vigoureusement, mais le meuble revint à la charge, mouvement répété cinq ou six fois, sans intervention possible du médium assis et tenu par les mains, en vue de tous, et souriant à la vue de ce spectacle.

John demanda l'obscurité : on obéit, et M. Prati s'écria gaiement : Dois-je rester debout ? — Nous sentîmes un ébranlement d'air qui nous fit comprendre qu'une chaise placée dans l'embrasure de la fenêtre, derrière les rideaux, passait au-dessus de nos têtes, nous entendîmes le bruit des pieds se posant à terre, et M. Prati dit :

Deux mains robustes me prennent par les épaules et me font asseoir un peu brusquement. Merci !

Ensuite une série de contacts et une quantité de points lumineux apparaissant dans tous les coins de la salle. Nous les voyons tous d'une façon identique, nous décrivons simultanément leurs lentes trajectoires : on dirait de petites étoiles errantes ; une seule décrit un sillon lumineux descendant comme une étoile filante ; enfin, nous en voyons deux accouplées, semblables à deux papillons volants, ayant une lueur comparable à celle de la lumière électrique, mais un peu plus atténuée.

Vers 10 heures, nous eûmes presque en même temps les manifestations de cinq individualités différentes.

Le Dr Venzi déclara qu'une personne s'appuyait sur lui et le prenait par le bras ; il ajouta : on me parle.

Nous entendions des articulations rauques comme des soupirs, mais le Dr paraissait comprendre les phrases, puisqu'un dialogue s'ensuivit, d'une nature trop intime pour être divulgué. A un moment, il s'écria : Pourquoi me serrer le bras aussi fort ! Vous me faites mal.

Et alors nous entendîmes le frottement d'une main sur la manche du docteur lui caressant le bras.

En même temps, M. Morani s'écriait :

On m'embrasse !... on me parle.. ah ! est-ce toi ?

Et comme pour le Docteur eut lieu un dialogue tout intime. M. Morani dit :

Ah ! voici que pour me donner une preuve d'identité il me fait toucher avec la main la forme de sa barbe, qui était taillée comme la mienne !

A ce moment, Mme Morani, assise à l'autre extrémité de la table, s'écria :

On essaie d'enlever mon anneau, mais il ne peut sortir de mon doigt... on continue, avec force, mais sans me faire de mal... seulement c'est impossible... ah ! on a réussi, c'est étrange !

Aussitôt, M. Morani annonça qu'on lui mettait cet anneau au doigt, où il entrait à peine. Alors une main prit celle de Mme Morani et la joignit à celle de son mari : tous nous entendîmes trois ou quatre petits coups donnés sur ces deux mains, comme un acte d'amitié et de satisfaction paternelles.

Pendant ce temps, le professeur Porro reconnaissait la présence de l'entité qui s'était déjà manifestée à lui l'été dernier, et qui, cette

fois, donnait non seulement à son père, mais au professeur Mirelli, assis à côté de lui, le témoignage de sa forme matérialisée de fillette de onze ans : nous entendions les baisers qu'elle prodiguait à son père, ses tentatives d'articuler le mot *Papa*, voilé quoique distinct.

En même temps, ma main gauche était saisie par une main semblable à celle que nous avions entrevue à la première séance : je serrai cette main avec ma main droite et l'embrassai. Comme elle s'élevait, je la suivis jusqu'à me mettre debout sur la pointe des pieds, je sentis qu'elle m'échappait, s'évanouissant dans l'air.

La fraude et l'hallucination ne peuvent être invoquées pour ces cinq phénomènes ayant lieu en même temps.

Troisième séance

Un *fidèle lecteur* me demande si le Cercle Minerve se compose d'une salle, où se tiennent les expériences, s'il y a d'autres pièces contiguës. Dans ce cas, les a-t-on soigneusement visitées ?

Est-on bien sûr que personne n'était caché dans l'embrasure de la fenêtre ?

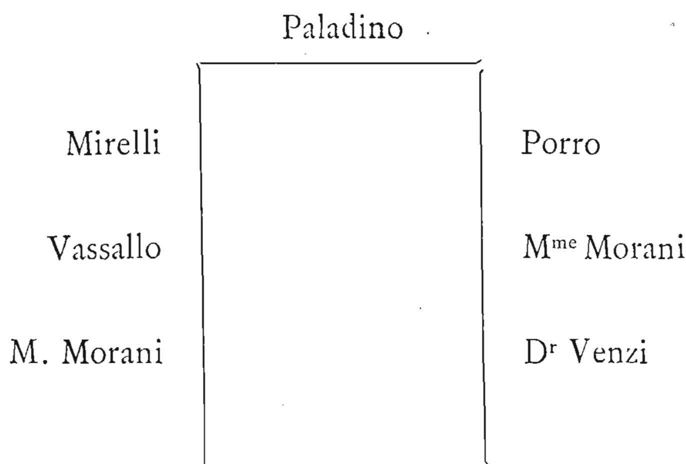
Les assistants sont-ils bien connus de moi ? un compère n'a-t-il pu s'introduire parmi eux ?

Je répondrai que la salle du *Circolo Minerva* a des chambres contiguës qui ont toujours été visitées avant les séances ; du reste, il n'était permis à personne d'entrer et nous fermions les portes au verrou.

Un compère ne pouvait se cacher derrière les rideaux. Le prof. Porro a raconté que l'été dernier, le marquis D. soupçonnant une fraude, écarta brusquement le rideau, l'on vit qu'il n'y avait personne de caché. A notre première séance, M. Prati fit la même chose et ne trouva rien derrière le rideau.

Quant à la composition du groupe, je répondrai que les assistants sont bien connus et d'une supériorité morale au-dessus de tout soupçon.

La troisième séance eut lieu le 23 décembre. M. Prati, absent de Gênes, fut remplacé par le prof. Mirelli ; nous étions placés ainsi :



Première période de coups au centre de la table, lévitations, contacts de divers genres ; puis on nous demande l'obscurité. Presque aussitôt le prof. Mirelli est embrassé, caressé longuement avec une affection expansive. Tous nous entendons le bruit des baisers.

Le professeur dit qu'il croyait à la présence de sa mère ; il ajouta la reconnaître à son acte de lui essuyer les cils légèrement et délicatement. Un bref dialogue eut lieu entre l'invisible et le professeur ; nous entendions des paroles faibles, qui n'étaient perceptibles que pour Mirelli, comme si on lui parlait à l'oreille.

Puis on demanda la lumière rouge : pendant que nous voyions distinctement Eusapia immobile, en état d'hypnose, que nous nous distinguions clairement les uns les autres, le rideau obscur qui est en étoffe légère, flexible, s'agita et se gonfla comme s'il couvrait une personne vivante et à peine voilée ; on distinguait le volume de la tête et les formes des bras et des mains tendues.

Cette forme s'approcha de Mirelli, le caressa, lui serra vivement la main, puis avec un mouvement du bras droit vu par nous tous, sortit du rideau une main sans voile qui nous fit un signe de salut. Cette scène dura un certain temps, en lumière, et était émouvante, étrange.

Mes lecteurs ont pu remarquer que les invisibles avaient tous cherché à donner une preuve de leur identité : or à un certain moment, cette dernière entité leva la main gauche de Mirelli, la portant sur le front du médium intransé, au-dessus du sourcil droit ; nous ne comprenions pas, mais il s'écria : J'ai compris ce que tu veux indiquer ; mais ce n'était pas là.

Quelques efforts infructueux furent tentés, le doigt de Mirelli fut

porté sur son front à lui, indiquant un point précis, et il s'écria : Ah ! nous y sommes.

Il nous expliqua alors que sa mère avait à cet endroit, au-dessus du sourcil, une petite excroissance cutanée.

Ensuite nous vîmes des lumières, très distinctes, parcourant le salon entier, les unes venant de bas en haut, les autres en sens contraire. Puis John nous donna un intermède joyeux, mettant le guéridon sur notre table, relevant mon collet, m'effleurant les cheveux, à moi et aux autres assistants, avec une gaieté extraordinaire.

Vers 10 h. 1/2, la table fut transportée, sans aucun contact de notre part, au centre de la salle, et disposée de façon à ce que nous étions tous orientés différemment.

Nous entendîmes que l'on remuait la carafe et les verres sur le bureau, assez éloigné de nous. John enleva le bouchon de la bouteille et versa de l'eau, puis il offrit à boire à chacun, approchant le verre de nos lèvres inférieures, à tous excepté à moi qui mourais de soif et insistais pour avoir une goutte d'eau fraîche !

C'est un jeu, soit. Mais prions un jeune et très intelligent monsieur d'en faire autant, dans l'obscurité ; je l'ai expérimenté hier soir, et le verre n'a jamais été présenté exactement à la bouche des assistants.

John, ayant servi tout le monde, reporta la bouteille sur le bureau et frappa dans ses deux mains en applaudissant avec enthousiasme.

Soudain, M. Morani, éloigné du médium d'environ trois mètres, se leva en s'écriant :

« Le voilà ! ce ne peut être que lui ! »

Et dans un grand silence, nous entendîmes tous le bruit caractéristique d'un vête ent que l'on déboutonne.

En même temps, M. Morani disait :

« Très bien ! on prend mon porte feuille, on le lève en l'air... on me frappe sur la main avec (nous entendions les coups)... je ne le sens plus... on me le rend avec caresses. »

Puis il ajouta :

« Voici pour moi, une grande preuve d'identité : ce soir, avant de venir, sans rien dire à personne, même à ma femme, j'avais mis dans mon portefeuille une mèche des cheveux blancs de mon père... Merci, merci, tu m'as compris. »

Pendant qu'il parlait, il sentit que sa main droite était saisie par

une main qui lui enleva un anneau qu'elle porta à l'annulaire de Mme Morani, assise à côté du Dr Venzi.

Puis la main de l'invisible réunit les deux mains droites des époux, leur donnant de petits coups affectueux que nous entendions tous.

Notez que l'objectivité absolue de ce phénomène est indiscutable ; cela eut lieu à trois mètres de distance du médium en pleine transe, la chaîne était interrompue. Après la séance, Eusapia fut près de trois quarts d'heure avant de reprendre connaissance, et de pouvoir quitter sa chaise.

Sur une couche de plastiline, disposée pour recevoir des empreintes, nous trouvâmes la marque de trois doigts, peu indiqués et que nous regardons comme peu concluante.

Quatrième séance

Elle a lieu le 26 décembre au soir ; étaient présents les six personnes composant le groupe et le médium, tenu à droite par Mme Morani, à gauche par moi ; le Dr Venzi est à côté d'elle, et le professeur Porro en face.

Ce soir-là, John se manifeste moins. On dirait que par délicatesse, il cède la place aux autres entités qui désirent paraître. Je ne parlerai que des phénomènes les plus importants, et analyserai spécialement ceux qui me regardent.

L'un des plus saillants consiste dans les manifestations évidentes de l'entité qui assume la personnalité caractéristique de la fillette du professeur Porro ; elle procède avec une vivacité et une adresse dégagée telles qu'elle nous rend perceptibles tous ses mouvements, nous pouvons suivre tout ce qu'elle fait, malgré l'obscurité, rien qu'à l'entendre.

Elle embrasse le professeur d'une manière enfantine, elle murmure nettement son nom : *Elsa,* ignoré de nous tous. Nous entendons qu'elle cherche dans une poche et prend un portefeuille. Le professeur dit :

« Voici un phénomène analogue à celui de Morani. Elle sait que j'ai une mèche de ses cheveux, et elle la cherche ».

Au lieu de cela, comme si elle était sur la table, au milieu, nous entendons froisser toutes les cartes du portefeuille, et l'invisible met gracieusement une ou deux cartes dans la main de chacun ; après cette distribution, elle recommence à faire le tour de la société,

reprenant délicatement les cartes, les remettant dans le portefeuille qu'elle replace dans la poche du professeur.

Tous ces actes sont accomplis avec une précision telle, que pas un ne nous échappe.

L'entité qui présente les caractères du père de Morani fit quelque chose de semblable, avec cette différence, qu'après avoir extrait et distribué les cartes, on nous demanda la lumière pour nous faire voir la distribution : sur la tête du médium était un reçu commercial, un billet de 50 francs sur sa main droite tenue par moi. Mme Morani trouva dans sa main une lettre de sa belle-sœur, lettre dont elle ignorait et devait ignorer l'existence pour des raisons de famille ; les uns et les autres avaient différentes cartes entre les doigts.

Je prie mes lecteurs de se rappeler que dans ma main droite je tenais la main gauche de la Paladino.

Le Dr Venzi avait apporté son propre phonographe, instrument parfait avec un cylindre vierge en cire destiné à recevoir l'empreinte d'un phonogramme. Nous espérions enregistrer quelques mots.

Le phonographe était posé sur la petite table qui était dans un coin, à un mètre du médium et de moi-même ; nous entendîmes que l'on touchait à l'instrument, nous pensions tous que l'agent invisible remuait le levier qui imprime au cylindre un mouvement rotatif, et allait parler dans la trompe pour enregistrer un phonogramme.

Au lieu de cela, on entendait continuer je ne sais quel bruit métallique et le Dr Venzi dit avec une certaine inquiétude: On dirait qu'ils démontent le phonographe.

Il n'avait pas fini de parler que nous ressentions, lui et moi, des souffles curieux et forts à l'oreille et sur les joues ; nous comprîmes que l'entonnoir avait été dévissé et que l'invisible soufflait dedans. Par curiosité instinctive, je baissai la tête vers la petite table et fus heurté au front par le bord supérieur de l'instrument qui s'éloigna aussitôt.

Cher John, dis-je, vous m'avez presque fait mal.

Aussitôt une main légère et délicate me caressa l'endroit froissé, la tempe droite.

A suivre.

Pour la défense du Magnétisme

M. Mouroux vient de faire à la Société de géographie de Nantes une conférence très intéressante sur le *Magnétisme curatif*. Voici le compte-rendu de cette conférence, d'après le *Petit Phare* du 23 février :

M. Mouroux est ce magnétiseur d'Angers qui eut maille à partir avec la justice, pour ce crime d'avoir mis son pouvoir magnétique au service de malades que la médecine légale est souvent obligée d'abandonner. Deux fois, il fut acquitté, deux fois le syndicat des médecins fit appel. Finalement, il fut condamné, tombant sous le coup de la loi de 1892, loi assez vague, qui punit l'exercice illégal de la médecine, c'est-à-dire son exercice en dehors des diplômes que délivre l'infaillible Faculté.

Le but de M. Mouroux, comme de tous les magnétiseurs à l'heure actuelle, est de faire modifier la loi qui vise indistinctement le simple charlatan et le véritable magnétiseur. Des pétitions sont offertes à la signature des milliers de personnes qui ont profité des bienfaits du magnétisme ou qui en ont vu profiter leurs proches. Des conférences sont organisées dans les villes, et M. Mouroux lui-même est un des conférienciers. Une agitation, en un mot, est créée dans le but d'émouvoir les Chambres et de solliciter leur appui pour obtenir la liberté nécessaire au développement du magnétisme, au plus grand bien de l'humanité qui souffre.

Il y a dans le magnétisme une puissance dont on ne peut malheureusement définir les lois, mais qui se manifeste sous forme de faits tangibles qu'on ne saurait nier. Cette puissance est applicable à la guérison des maladies, cela n'est plus contestable, et des princes de la science depuis longtemps s'en sont préoccupés.

Le danger est que cette puissance soit aux mains d'opérateurs parfois inconscients, animés de leur seule bonne volonté ; que, d'autre part, elle ne puisse être nécessairement aux mains de nos docteurs, puisqu'elle ne s'acquiert pas dans les livres. On est donc obligé de la prendre où elle est, et c'est justement ce que ne permet pas cette loi de 1892 qui, en plein vingtième siècle, considère l'art du magnétiseur comme un exercice illégal de la médecine.

Mais, dira-t-on, si le magnétisme opère des cures merveilleuses, imprévues, inexplicables surtout, pourquoi ne pas permettre son exercice et ne pas réviser le code à son sujet ? La vérité est acquise, il n'est que d'appliquer à la chose le principe de la plus élémentaire liberté. Le malade que condamne la Faculté doit avoir le droit, si bon lui semble, d'essayer autre chose. Sa vie est sa propriété ; on ne voit pas que, dans les cas désespérés, l'Etat soit bien venu de s'immiscer dans ses affaires et,

malgré lui, de maintenir le privilège de l'impuissante Faculté. Une planche de salut s'offre au malade, qui n'a plus rien à espérer de la science, on n'a pas le droit de la lui enlever sous prétexte que le sauveur possible n'a pas de diplôme !

La revision du code paraît donc aux yeux des moins prévenus la chose la plus simple du monde, la plus nécessaire. Oui, si l'on n'avait pas à compter avec le médecin patenté et diplômé, qui a, lui aussi, sa vie à gagner. Faire appel à son désintéressement, est une aventure bien problématique. Il défend la science sans doute et d'abord, mais ensuite il défend sa vie, ce qui est assez humain. Et alors, il se syndique et garde jalousement le monopole, vraiment excessif, de vous soigner comme il l'entend, à l'exclusion de tout autre. Lui ou la mort ! Nous sommes libres seulement de ce choix. C'est charmant.

Telle est, en quelques mots, la thèse que soutiennent les magnétiseurs et qu'a soutenu M. Mouroux. Il est à souhaiter que leurs doléances soient entendues. Cette question du magnétisme est d'une gravité qui ne peut échapper. Au fond, c'est la vie qui se transmet du magnétiseur plus fort au malade plus faible. C'est l'énergie vitale qui se communique ; et rien, au point de vue philosophique et purement humain, n'est plus beau. Espérons — et ce n'est pas un rêve si extraordinaire — qu'il viendra un jour où tout sera terminé ou tout au moins très atténué, le règne du produit chimique et du bistouri.

La salle des Sociétés savantes était archi-comble pour entendre M. Mouroux. Les dames étaient en grande majorité. Elles sont plus curieuses que les hommes et moins sceptiques. Elles sont aussi les « Eternelles malades », suivant Michelet.

La partie expérimentale a vivement intéressé l'auditoire, qui a beaucoup applaudi.

Ajoutons que les expériences de Mouroux avaient pour but de démontrer l'existence réelle de la puissance magnétique, sa supériorité sur l'hypnotisme (sans nier ce dernier) et surtout sa vertu curative sur des malades qui se sont présentés à lui.

L. D.

Le Paradis orthodoxe

« Mon Dieu, c'est à y mourir d'ennui ! » Telle est, madame, l'exclamation peu respectueuse que se permit une femme d'esprit, après avoir subi un long sermon sur les joies du paradis. Eh bien ! je comprends son épouvante, car les allégresses qu'on nous promet dans le séjour des bienheureux ne valent pas, à beaucoup près, les

plaisirs terrestres de nos grandes dames de Paris. Cette maison dorée, toute ruisselante de pierreries, où l'on occupe chacun sa place bien numérotée, doit sembler un peu froide, et la vie qu'on y mène bien monotone.

Connaissez-vous un supplice comparable à l'ennui ? Pour moi je n'en connais point,et c'est ce qui m'inspire sans doute une immense compassion pour les prisonniers.

Or, pour nous encourager à la sainteté, c'est-à-dire au mépris de tous les plaisirs de ce monde, on nous offre l'ennui durant l'éternité ! Dans ce séjour de la béatitude, on ne connaît plus le progrès, la vertu, l'activité. On a des pieds pour ne pas marcher, des mains pour ne rien toucher. Plus de but à atteindre, plus d'effort pour monter. On est arrivé au terme : la moisson est serrée dans les greniers, et les portes de Sion sont bien closes. A l'abri de tout besoin, délivré de tout désir, on chante, on contemple, on adore. Ce ne sont pas des vivants qui peuplent ces galeries, ce sont des fantômes, et l'on comprend que certains dévôts aient si peur de mourir.

« Qu'on ait peur du jugement dernier, dit Mme de Gasparin, cela se comprend ; qu'on ait peur du paradis, cela ne se conçoit pas. Et cependant, lorsqu'on y regarde de près, rien de plus justifié qu'un tel effroi. Regardez le ciel de Dante : de la lumière, oui, une belle intensité de lumière. Il y a de l'extase dans l'air qu'on y respire. Mais des cercles, toujours des cercles ! un carrousel à remplir les cieux ! Chanter trois paroles que les siècles redisent aux siècles ; resplendir, tournoyer, perdus dans l'ivresse des clartés et du tourbillon, voilà vos joies. Dans la sphère transcendante, les âmes immobiles rangées, j'allais dire piquées sur les gradins de l'amphithéâtre, siégent noyées dans la lumière. Que sentez-vous ? moi, je sens de l'épouvante. »

Que ce paradis ait eu quelques charmes aux yeux de nos pères du moyen âge, on le comprend. Sous l'affreux régime qui régnait alors, les pauvres serfs, haletants, inquiets, découragés, soupiraient après un ciel où ils seraient à l'abri du froid, de la faim et des barons. Pour ces malheureux, qui ne se reposaient un peu de leurs corvées que le dimanche, le paradis était une belle cathédrale où ils trouveraient un asile inviolable, où ils pourraient assister, au

risque d'y dormir, à une magnifique grand'messe qui devait durer toujours.

Un tel paradis nous fait sourire, parce qu'il est enfantin, mais que penser de celui que nous promet la grave théologie ? Il est tout simplement monstrueux, comme vous pouvez en juger. « Les bienheureux, dit-elle, sans sortir de la place qu'ils occupent, en sortiront cependant d'une certaine manière, en vertu de leur don d'intelligence et de vue distincte, afin de considérer les tortures des impies, et en les voyant, non-seulement ils ne ressentiront aucune douleur, mais *ils seront accablés de joie*, et ils rendront grâce à Dieu de leur propre bonheur, en assistant à l'ineffable calamité des pécheurs. »

Voilà, madame, la théologie orthodoxe dans toute sa sincérité. Or, d'après toutes les données de la même théologie, les neuf dixièmes au moins de l'humanité seront réprouvés. Même parmi les catholiques, il y aura très-peu de familles dont tous les membres seront sauvés. Que voyons-nous, en effet, au sein de notre société contemporaine ? Nous voyons des femmes fanatisées et des hommes incroyants ; des filles pieuses et des fils libres penseurs ; des mères qui pleurent comme sainte Monique sur des Augustins qui ne se convertissent jamais. Ainsi, d'après toutes les probabilités, le paradis sera peuplé de beaucoup d'épouses dont les maris seront damnés, d'une multitude de sœurs dont les frères seront réprouvés, et le dirai-je ? d'une foule de mères dont les enfants seront la proie des démons. Dès lors je fais une hypothèse en vous priant de prendre votre courage à deux mains. Je suppose que M. le comte, qui est mort sans avoir reçu les sacrements, soit au nombre des réprouvés, et qu'un jour votre Gaston aille rejoindre son père, tandis que vous aurez pris place parmi les bienheureux. Dites-moi, irez-vous contempler ces deux victimes se tordant dans leur brasier, pour être « accablée de joie ? » Rendrez-vous grâce à Dieu de votre propre bonheur, en assistant à l'ineffable calamité de ces deux « impies ? »

Comment l'égoïsme ne régnerait-il pas en maître sur la terre quand on nous montre ainsi sa glorification dans le ciel ? Comment pénétrer les fanatiques de tolérance et de charité, quand on offre pour prime à leurs haines sacrées des félicités aussi monstrueuses ? Ah ! que les théologiens continuent à pâlir sur leurs in-folio pou-

dreux, toutes leurs thèses ne prévaudront pas contre ce cri échappé des entrailles de la veuve éplorée : « Plutôt l'enfer avec mon René que le paradis sans lui ! »

On se garde bien, je le sais, de trop approfondir cette question si palpitante, de peur d'éloigner les âmes sensibles. On parle vaguement du ciel et de ses joies ineffables. On a soin surtout de répéter que l'Eglise n'affirme en particulier la damnation de personne, et qu'il nous est toujours permis d'espérer le salut de ceux qui nous sont chers. C'est ainsi que l'on console, en les trompant un peu, les veuves intéressantes qui sont en état de faire dire beaucoup de messes pour l'époux adoré qui vient de mourir.

Ce cher époux était un « enfant du siècle ». Il n'avait pas la foi qui sauve, ou du moins il avait vécu comme s'il ne l'avait pas. Ses mœurs avaient été plus que légères, et son existence n'avait été, à tout prendre, qu'une guirlande de péchés mortels. Pour comble de malheur, il est mort sans se reconnaître, sans donner la moindre marque de repentir. Certes il y a là de quoi décourager la prière, en ôtant tout espoir. Mais à quoi bon cette franchise brutale qui pourrait éloigner du troupeau une brebis féconde ? On aura donc de plus doux propos pour cette veuve inconsolable. On lui dira : Espérez, chère sœur, car la miséricorde du Seigneur est infinie. Priez et faites prier pour le cher défunt que vous pleurez. Qui peut savoir ce qui s'est passé entre cette âme et son Dieu au moment suprême, qui sépare le temps de l'éternité ? Qui nous dit qu'arrivée au seuil de l'autre monde, l'âme n'a pas des visions, des éclairs qui la retournent, la transforment, la forcent au repentir ? Qui nous dit que le dernier souffle du cher mourant n'a pas été un acte de contrition capable de contraindre l'éternelle bonté à lui pardonner et à lui sourire ?

Tout cela prouve que le cœur du prêtre vaut parfois mieux que ses principes, mais on s'abuse quand on veut essayer de les mettre d'accord. On pourrait répondre, en effet, à ces doux consolateurs, qu'il est inutile de se montrer si sévère pour les passions humaines pendant la vie, si elles peuvent compter sur tant d'indulgence à la mort. On pourrait leur demander ce qu'ils diraient, pour la consoler, à la veuve dont le mari coupable vient de succomber à une attaque d'apoplexie foudroyante ; à la mère dont le fils vient d'être tué raide dans un duel !

Ne nous payons pas de phrases doucereuses, regardons la réalité en face, et disons à ces hommes qui voudraient concilier les contraires : Ou n'essayez pas de nous consoler, ou répudiez votre doctrine désolante.

Cette doctrine, j'ose le dire, ne tend à rien moins qu'à pervertir en nous le sens moral. D'après ses catéchismes, en effet, qu'un homme se soit souillé de crimes atroces pendant sa vie, pourvu qu'à son dernier moment, il s'humilie sous la main du prêtre, et en reçoive l'absolution, le voilà blanchi, sauvé, digne de prendre place parmi les bienheureux. Cet autre, au contraire, qui s'est montré, en toute occasion, honnête, loyal et généreux comme René, mais qui aura répudié certains dogmes nouveaux trop révoltants pour sa raison éclairée, se verra damné pour toujours ! N'est-ce pas encouger ces âmes lâches, égoïstes, pour qui la religion n'est qu'un calcul, et la confession un blanchissage, en décourageant, du même coup, les hommes si nombreux qui parent notre société contemporaine par leur fidélité aux lois de la conscience et de l'honneur ?

Aussi le ciel orthodoxe a-t-il de quoi inspirer la peur, non-seulement par la nature de ses béatitudes, mais par les types qui peuplent ses galeries. Ne cherchez pas, dans ce paradis, les grands hommes de l'antiquité, vous n'en verrez aucun. La plupart des savants, des poètes, des artistes ou des héros en seront exclus pour cause d'hétérodoxie ou d'impénitence finale. Vous n'y verrez ni Homère, ni Socrate, ni Platon, ni Virgile, pas plus que Gustave-Adolphe, Washington ou Franklin. Les pionniers du progrès, les martyrs de la liberté, les inventeurs illustres, les hommes de génie, sont à peu près tous ensevelis pour jamais dans « la cité des pleurs. » Ces maudits ont dû « laisser toute espérance ! » Mais rassurez-vous : pour vous consoler de ces absences, vous verrez trôner dans leur stalle de rubis, Philippe II à côté de Pierre Arbues, Benoît Labre à côté de Marie Alacoque, et une foule de personnages dont la compagnie vous semblerait, ici-bas, une pénitence intolérable.

Ah ! l'idée que je me fais de la puissance et de la bonté divine m'oblige à concevoir un paradis plus large, plus séduisant et mieux habité. Je rêve un ciel vraiment digne de Dieu et de ses saints ; un ciel qui soit non pas la terre des morts, mais « la terre des vivants ». Un ciel où l'esprit « marchera de clarté en clarté, » où le cœur éprouvera « des ardeurs toujours avides et toujours rassa-

siées, » où la volonté, servie par des organes d'une merveilleuse perfection, aura pour se déployer les champs de l'infini ; un ciel où se grouperont les âmes sympathiques, assorties, qui se seront connues, aimées comme les grains mûrs qui forment la grappe sur nos coteaux inondés de soleil ; un ciel où nous retrouverons, pour les féliciter, tous ceux qui auront paré la terre par leur génie, où l'auront embaumée par leurs vertus.

Je vois dans ce ciel les sibylles à côté des prophètes, Orphée à côté de David, Platon à côté de saint Augustin, Hypatie à côté de sainte Cécile. Les fleurs ont remplacé les épines de la couronne du Christ ; et sur cette couronne le lotus du Gange, le lis bleu du Japon, la violette de l'Ililssus se marient à la rose de Jéricho. Le Père embrasse d'un regard ineffable tous ses convives, dont une longue série d'épreuves a tissé la robe nuptiale. Et à ce banquet, qui doit durer toujours, sont admis tous ceux qui ont fait le bien et souffert pour la justice : tous ceux pour qui la vie fut un combat et la terre un purgatoire.

P. V. MARÉCHAL.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT,

par feu EDMOND GURNEY. COMPLÉTÉ par W. H. MYERS.

(*Suite*)

Le récit ci-dessus est encore intéressant à un autre point de vue. Il présente un exemple frappant de ce que nous avons appelé des *cas locaux*, cas dans lesquels l'apparition des fantômes semble déterminée bien plutôt par la place où on les voit que par le percipient auquel elle se montre. Nous avons, M. Gurney et moi, cité brièvement des cas de ce genre dans les *Fantômes des Vivants*. Mais dans ce nouveau recueil d'apparitions de fantômes de personnes mortes récemment, ils prennent décidément une place plus importante et semblent appeler une nouvelle étude.

Les 27 cas cités dans ce mémoire (dont les cas XV, XVI, XVIII.

---

(1) Voir le n° de février, p. 489.

XXVII contiennent chacun plus d'un incident) peuvent être divisés de la façon suivante : Cinq sont des rêves ou des cas mixtes, indécis (VII, XVII, XIX, XX, XXI), les quatre premiers étant personnels plutôt que locaux, tandis que dans le XXI, si nous voulons le compter comme un rêve, l'apparition est manifestement provoquée par l'influence de la localité. Si maintenant nous étudions les visions à l'état de veille contenues dans notre mémoire, nous trouvons que sept présentent un caractère purement personnel (I, II, III, IV, XIII, XVIII, XXII) ; c'est-à-dire que le fantôme se montre à un ami survivant et dans l'*entourage* de cet ami. Dans six cas(IX, XII, XIV, XV, XVI, XVII). l'apparition fut en quelque sorte tout à la fois personnelle et locale : elle se présenta à des personnes connues et en même temps dans des lieux familiers au défunt. Dans l'un de ces récits, celui du colonel Crealock, le rapport entre le défunt et le percipient était faible. Cependant le percipient était mis, en quelque sorte, en état de sympathie avec le défunt par la communauté des préoccupations provoquées par la guerre des Zoulous.

Enfin dans dix cas (V, VI, VIII, XI, XVII, XXI, XXIII, XXIX, XXV, XXVI) le rapport semble bien avoir été purement local. Dans un seul de ces cas, celui du général Barther, le percipient avait connu le défunt lorsqu'il était encore en vie, mais il faut remarquer que son impression fut partagée par d'autres pour lesquels le lieutenant B... était parfaitement étranger. Dans quatre d'entre eux (V, VI, XI, XXIII) le fantôme apparut dans la chambre même où la mort avait eu lieu, Dans trois (XVII, XXIV, XXV) l'apparition se produisit dans la maison, mais non dans la chambre où la mort était survenue. Dans un, celui du général Barther le fantôme se montra à quelques centaines de mètres de la maison, que le défunt avait habitée. Dans un (VIII), le défunt se montra non dans la chambre ou la maison où il était mort, mais dans la maison où sa femme venait de mourir et dans la chambre située au-dessus de celle où gisait le corps. Dans un enfin, (XXI), le fantôme vient dans une chambre que le défunt avait occupée passagèrement.

Si, maintenant, nous reprenons les *Fantômes des Vivants* nous y trouvons un grand nombre de cas où la cause qui attire le fantôme est aussi bien locale que personnelle, comme lorsqu'un homme expirant dans un pays lointain apparaît à sa famille réunie dans son

propre domicile. Mais si l'on en excepte ces cas, il en est vraiment bien peu, comme le fait remarquer M. Gurney, vol. II, p 268, dans lesquels la cause locale puisse être franchement considérée comme ayant joué un rôle prépondérant. Tel est le cas de Bard et de Fréville qui trouverait bien plus légitimement place parmi les cas d'apparition peu de temps *après* la mort Tel encore celui de ce brasseur (vol. II, p. 57) qui vit son employé sur le chemin qui conduisait à la porte du four. Et celui (vol. II, p. 70) où le professeur Conington apparut à M. Andrew Lang à Oriel-Lane, si toutefois il n'y a pas eu erreur dans l'établissement de l'identité. Tel est encore le cas où le fantôme d'un domestique, retenu à l'hôpital, apparut à Troston Hall, à un autre domestique, qui n'était nullement son ami. C'est encore un cas tout à la fois *personnel* et *local* (vol, II, p. 230) que celui de ce sommelier que l'on crut entendre marcher dans la maison de sa maîtresse, comme s'il eût été en train d'éteindre le gaz, tandis qu'en réalité il se mourait à l'hôpital à Ventnor. Ce cas, du reste, rappelle singulièrement celui que rapporte le colonel Crealock, où le fantôme de M. D... tué à une grande distance, fut vu enlevant son couchage du camp. Il y a encore un autre cas où l'attraction doit être considérée comme locale, c'est celui où une jeune fille, sur le point de se suicider en se pendant à un arbre, a été vue par un étranger comme se dirigeant vers le cimetière, à un moment où il fut prouvé qu'elle n'avait pas quitté son domicile. Ce dernier cas, malheureusement très ancien, ressemble bien à une apparition *avant* la mort, tandis qu'il rappelle à la mémoire ces faits où le fantôme d'un homme est vu rentrant chez lui un certain temps avant qu'il n'y arrive en réalité.

Citons encore un cas : c'est celui du général Campbell qui, dans un certain sens, est aussi bien local que personnel. C'est-à-dire que les phénomènes d'apparition se produisirent dans la maison destinée à la défunte, avant qu'elle fût complètement construite et que cela se produisit surtout en présence du mari. Cependant on remarqua que l'un des phénomènes les plus frappants, c'est-à-dire l'hallucination visuelle, eut pour sujet non le général Campbell, mais un enfant qui n'avait jamais vu la décédée. Pouvons-nous, en conséquence, classer ce cas parmi ceux où domine l'influence locale ? Ou bien devons-nous supposer que celui que visait l'effort de la mani-

festante était bien le général Campbell, mais qu'il s'est trouvé que l'enfant était plus facile à impressionner que le veuf lui-même ?

Nous trouvons dans les *Fantômes des vivants* un certain nombre de cas qui portent à admettre plutôt cette dernière interprétation. Ce sont des cas où l'apparition semble trouver sa raison d'être et sa vraie cause dans la présence ou dans l'attention d'une personne autre que celle qui en réalité en devient le témoin. Tel est le cas (vol I, p. 524), où le fantôme de Mme Ranking se montre au moment de la mort non à sa fille, mais au beau-frère de cette fille, qui se trouvait dans la même chambre. Tel aussi le cas (vol. II, p. 40), où le fantôme de Louisa B .. est vu dans la maison de son vieil ami D... et cependant ce n'est pas par M. D... lui-même, mais par sa sœur, à qui la défunte était totalement inconnue. Même observation pour le cas (vol. I, p. 559) où une dame se trouvant dans le salon du presbytère de son père, voit le fantôme d'un parent mourant, qui désirait vivement voir le père mais n'avait rien qui l'appelât vers la fille. Et celui (vol. II, p. 613) où une dame mourante se montre chez M. Robertson, dont elle était la fiancée. Elle apparaît non à M. Robertson, qui était loin de là, mais à ses fils. Citons enfin le cas si étrange (vol, II, p. 61 où le fantôme de M. J. H. de la Poer Beresford apparaît non à Mme Clerke, sa sœur, mais à une nourrice noire qui se trouvait près d'elle et vit la forme se pencher manifestement au-dessus de la chaise de Mme Clerke.

On peut encore citer des cas, en dehors de ceux que nous avons recueillis, où un fantôme se montrant à un étranger exprime le désir qu'un ami soit informé de son apparition. Ainsi, dans un récit paru dans les *Proceedings* (vol IV, p. 507) de la Société américaine de Recherches Psychiques, un M. N. X... de New-Jersey, dit : « Ma femme demeurant chez ses parents dans une ville du sud-ouest de la Virginie, est morte subitement d'apoplexie un jeudi et a été enterrée le samedi suivant. L'éloignement n'a pas permis de se servir du télégraphe pour me prévenir, et le lundi matin je reçus deux lettres, l'une m'annonçant sa mort et l'autre écrite par une directrice de pension, près de Delaware Water Gap, avec laquelle j'entretenais une active correspondance sur des questions d'éducaion qui l'intéressaient, par laquelle cette dame m'informait qu'un esprit lui était apparu et lui avait demandé de me faire savoir qu'il était celui de ma femme récemment décédée. Elles ne s'étaient ja-

mais vues et ignoraient mutuellement leur existence. La mort subite de ma femme après quelques heures de maladie, et l'ignorance où elle était de l'existence de ma correspondante éloignent toute idée de communication physique ».

La dame en question écrit à M. Hodgson : « Je ne pourrais me rappeler tous les détails de mon entrevue avec Mme X... Je me souviens seulement qu'il me semblait être chez elle, en Virginie, et que dans notre conversation elle me priait d'informer M. X..., alors à New-York, de son passage subit dans l'au-delà, ce que je m'empressai de faire ».

Plus le caractère *personnel* des apparitions tend à faire place à l'influence *locale*, plus nous observons, autant du moins que le peu de cas recueillis par nous nous permet de généraliser, que la reconnaissance manifestée par le fantôme et l'attention qu'il accorde au percipient, va en diminuant.

Sous ces rapports, ces fantômes passagers tiennent le milieu entre les fantômes qui apparaissent au moment de la mort et les formes paraissant dans les lieux hantés, dont Mme Sidgwick et d'autres ont publié un certain nombre d'observations. Dans un bon petit nombre de ces cas de hantise, il a été possible d'établir un rapport évident entre le fantôme et un défunt quelconque.

Il existe néanmoins quelques exemples de cas dans lesquels un fantôme a été reconnu *plus d'un an après* l'époque de sa mort. Nous réserverons l'étude de ces faits pour un prochain travail.

Il faut reconnaître que les témoignages contenus dans ce mémoire en faveur des fantômes véridiques se présentant peu de temps *après* la mort, sont manifestement moins considérables que ceux que l'on a publiés en faveur des fantômes véridiques, se montrant au moment ou vers le moment de la mort. Même si nous ajoutions à la liste actuelle tous les cas peu probants de *visions de consolation* où, par exemple, un mari délaissé voit la forme de la femme dont il pleure la perte, nous ne pourrions atteindre un total qui approchât d'une façon quelconque celui des cas où l'apparition *coïncide* rigoureusement avec le moment de la mort. Cette différence, en admettant que tous les cas soient authentiques, n'a rien qui nous surprenne. Quelle que soit la théorie admise, excepté celle d'une intervention providentielle directe, je pense que l'on peut tout d'abord considérer comme probable que le pouvoir de communication avec les

vivants doit devenir de plus en plus faible à mesure que l'on s'éloigne du moment de la mort. Ceci, cependant, ne doit pas nous conduire à supposer, avec le Platonique Cebes, que l'âme des disparus arrive graduellement à une extinction totale. S'il persiste une vie après celle que nous traversons sur terre, il doit nous être bien difficile de suivre ses progrès ou de limiter sa durée.

Je tiens à terminer en réclamant avec instance des récits de nouveaux faits de la nature de ceux que contient ce mémoire. Aucune partie de nos recherches n'a jamais porté plus directement sur des problèmes qui puissent avoir un intérêt plus puissant pour nous tous.

Le présent recueil est loin d'être complet. On trouvera encore un certain nombre de cas du plus haut intérêt dans un petit volume intitulé *Spirit Identity*, dû à M. M. A. (Oxon), Londres 1879. Mais j'apprends qu'il est épuisé, et comme il doit en être fait une seconde édition avec de nouveaux détails, je l'attends pour puiser dans ses documents.

(A suivre) F. W. H. Myers.

(Les lecteurs de cette revue ont pu lire la traduction du travail de Stainton Moses (M. A. Oxon) dans les nos de 1900 — Le traducteur, O. D.)

Vers l'Avenir

Par Paul GRENDEL

(*Suite*) (1)

— Maïa, me disait-elle, que font tes amulettes, quelle valeur ont tes formules ? .. Es-tu aussi fanatique que l'ignorante paysanne, peux-tu croire qu'un chiffon, de l'eau et des paroles puissent arrêter le courant qui entraîne l'humanité vers une route meilleure ?

On ne peut servir deux maîtres à la fois. Je t'éclairerai, mais il ne faut entre nous aucune pensée étrangère et hostile, ton fluide doit être pur, dégagé de défiance, de doute, de crainte, enfin tu devras écraser la tête du serpent, c'est-à-dire l'œuvre d'ombre et de mensonge que traîne l'Eglise enveloppée des haillons passés et des cris des suppliciés.

— Mère, murmurai-je, dois-je renier Dieu et fouler les choses saintes... ?

— Tes insignifiantes amulettes ne sauraient agir sur moi, je veux arriver jusqu'à ton âme, Rentre en paix et je reprendrai dans la solitude de l'entre-

(1) Voir le N° de Mars, p, 558.

tien où nous l'avons laissé, mais auparavant jure moi qu'Elos, du moins durant le temps de son éducation philosophique, connaîtra seul ce qu s'échangera entre nous.

J'obéis : dans le silence de la nuit, je revis l'ombre ; longtemps elle me parla, je dormis ensuite profondément A mon réveil, je vis avec stupéfaction des feuillets de papier couverts d'une écriture fine et déliée que je reconnus pour celle de ma mère. Je te les transcris.

« Tu me demandes, Maïa, s'il existe un ciel et un enfer, c'est-à-dire un lieu où la vie s'arrête, où l'état stationnaire de chaque individu est le bonheur ou la souffrance éternelle, tu veux aussi savoir s'il y a un purgatoire, géole des âmes où un habile comptable tient compte des dons, des prières, des sacrifices, faits en faveur des morts et qui les gracient de siè cles ou d'heures de tortures selon la générosité des fidèles. Dieu, assisté de Saintes phalanges, présiderait cet étrange tribunal et resterait inflexible aux supplications des misérables. C'est bien le fond de l'enseignement dogmatique : bonheur éternel, expiation éternelle et expiation temporaire soumises au bon plaisir des desservants d'un culte qui font payer leurs prières.

« Quel Dieu !... Que deviennent la justice, l'impartialité, la bonté, la générosité, la charité ? Ce Dieu est moins estimable qu'un simple mortel vivant honnêtement.

« Pour servir sa vindicte, sa cruauté, sa colère, il se sert de son ennemi satan, l'esprit du mal invincible qui lui dispute ses créatures. Dieu et le diable rusent, se font des concessions. Dieu tout puissant, permet au malin de prendre toutes les formes, il comble de talent, de science, de logique, de génie, les âmes qu'il veut perdre.

« Les natures d'élite, les véritables pionniers du progrès échappent à l'Eglise.

« Maïa, il n'y a pas de peines éternelles, cet état continu de mêmes sensations équivaudrait au néant, car le mouvement, la progression, par une transformation continuelle, sont les éléments propres de la vie.

« Hors de la force engendrée par le mouvement, le néant seul existerait. Le ciel, peuplé d'êtres béats parvenus d'emblée au summum du développement, serait aussi comme le néant. l'âme ne pourrait s'y maintenir ; l'enfer non plus, plein des rugissements incessants des damnés, restant soumis aux mêmes tortures ne saurait fournir la vitalité de l'être.

« La vie, la pensée, les sensations se soutiennent, se développent, s'amplifient par une immuable loi de transformations incessantes dont les hommes commencent à entrevoir les premiers éléments. Quant au purgatoire, au feu qui consume et laisse vivre, il fut inventé par l'Eglise qui y trouva de tout temps une ample moisson de riches donations et la domination d'un peuple avide de manifestations religieuses.

« Examine, scrute la foi catholique, tu constateras l'orgueil humain dans son plein épanouissement. Loin de prendre comme type de la divi-

nité une entité épurée, idéalisée, irradiant l'amour et la charité, les sectateurs du christianisme prêtent à l'être suprême leurs vices, leurs passions, leurs tares. Ils ne cherchent pas à pénétrer jusqu'à Dieu, ils font descendre Dieu sur terre, le mettent à leur niveau, lui prêtent la colère, la haine, l'injustice, la plus abominable cruauté et la plus désespérante partialité.

« La scolastique, les textes religieux sans cesse surchargés, interpolés, falsifiés ou expurgés, sont le plus étrange, le plus invraisemblable monument de la suffisance humaine.

« Quand la puissance sacerdotale est en jeu, quand le doute s'insinue, la nuée des moines qui vivent de la sueur de la nation se mettent à l'œuvre et noient dans d'infinies dissertations, diffuses et enchevêtrées, les protestations de la raison et les rares leçons de la justice et de la vérité.

« Et si comme toutes les religions devaient recevoir le coup mortel de leurs défenseurs, de leurs sectateurs, les juifs, peuple élu jusque là, deviennent les bourreaux du Christ, le flagellent, l'insultent, l'injurient et le crucifient.

« Les chrétiens se forment en église, amassent, guettent les faveurs, accaparent les places, les honneurs, les grandeurs de la terre et sur ce piédestal où son monstrueux orgueil l'a élevée, elle ordonne, comme le fit Josué au soleil, à la science de se taire, au progrès de s'arrêter. Elle seule a le droit de miracle, de révélation ; elle jette Jeanne d'Arc, au cachot, la hisse sur le bûcher, l'insulte, la supplicie, enfin elle poursuit tout ce qui fait obstacle à sa puissance.

« L'Eglise martyrise les savants, elle crée au moyen-âge un inénarrable enfer, chacun se tait en crainte de la noire cohorte qui grouille, guette et couvre du capuchon d'infamie, tout éclat de lumière, tout élan de pure flamme, toute recherche scientifique. L'Eglise, espionne tortionnaire du cœur et de l'esprit, parle d'amour divin et l'enseigne en construisant d'immondes cachots, en assistant impassible au supplice des penseurs, des érudits, de tous ceux qui cherchent à échapper à son abominable despotisme.

« Des schismes éclatent ; chacun, pour la gloire de Dieu, blesse, tue, et le Christ qui ordonne de remettre l'épée dans le fourreau, verserait ses grâces et déléguerait sa puissance à des hommes transformés en félins et en carnassiers ? Pour une formule, pour un article de foi, les chrétiens se menacent, se crachent la haine, se méprisent, s'anathématisent.

« Le Christ reste-t-il insensible et indifférent à ces combats renaissants ? Voit-il les humains qu'il essaye de régénérer comme des êtres irréductibles, ne voulant à aucun prix du progrès moral et ramenant toujours la religion au fétichisme, Dieu à l'idole ou à l'anthropomorphisme et les a-t-il abandonnés ? .. L'état actuel de l'humanité pourrait faire prévaloir cette conclusion.

« Néanmoins, un inexprimable sentiment religieux, latent au cœur de

l'homme, le pousse aux églises, aux pratiques du culte, à quelque chose qui le console de son infinie désolation et l'éloigne des cloaques de boue dans lesquels il patauge, des ruisseaux de sang qu'il traverse, des déceptions qui l'attendent à chaque heure de la vie. Il s'affale, crie miséricorde et se livre au prêtre,en croyant se rapprocher de Dieu.

« La réalité, que peu de personnes consentent à admettre, est que l'homme acquiert son développement à peu près complet par un nombre infini d'incarnations ; il naît, meurt, plonge dans l'inconnu, y sommeille, y grandit ou y souffre selon les efforts faits sur terre pour vaincre sa nature bestiale.

« Ces renaissances, lente ascension de l'esprit vers un état perfectionné, ont l'extrême diversité des humains, ils gardent l'acquit bon ou mauvais des existences antérieures, les sympathies et les antipathies des vies précédentes. De même que l'enfant apporte en naissant la tare mise en lui par ses ascendants, l'âme conserve les impressions des combats, des luttes, des victoires ou des chutes de son passage sur terre.

« Double effet matériel et moral qui fait comprendre les non-sens et les combats de la nature humaine, les grandeurs et les faiblesses du même individu.

« Ce voyage infini de ciel à terre serait effrayant si des lois d'une extrême rigueur, d'une immuable justice, ne régissaient ce continuel grouillement, cet incessant remous d'êtres passant de la mort à la vie, de la vie à la mort.

« Ces âmes dégagées de matière charnelle, se ressaisissent, se reconnaissent, se souviennent de la route déjà parcourue et selon la nature de leurs efforts elles restent engagées dans les voies étroites et planes qui leur paraissent faciles à parcourir, ou elles s'élancent à la conquête de la vérité.

« Elles restent, parfois durant des siècles, sous la puissance des idées acquises lors de leurs incarnations voulant faire prédominer leurs convictions, rapportant sur terre toutes les erreurs du passé. Tant qu'elles ferment les yeux aux faiblesses et aux vices acquis elles traînent, telles que de grosses nuées noires au ras des montagnes, les loques de leur passé. Ces âmes aiment les jouissances charnelles, les délices de la volupté, elles se baignent en des effluves d'égoïsme et d'orgueil. Elles se dépouillent de la chair, mais la nauséabonde sanie de leurs vices leur crée une atmosphère impure qui voile la lumière.

« D'elles-mêmes, les âmes doivent dissiper les ténèbres et s'élancer vers l'infini. Mais, croyant obtenir le salaire définitif de quelques années de peine, ces âmes pleines de foi aveugle, adonnées au fanatisme, conservent avec leur enveloppe fluidique, que nous nommerons périsprit, leur faiblesse et leur ignorance. Elles conquièrent néanmoins par la force de leur évolution un certain pouvoir, une incroyable tenacité, une étrange confiance dans l'erreur.

« L'enseignement accepté sans contrôle a développé la crédulité et le fanatisme au détriment des autres facultés de l'âme. Ne trouvant pas le Paradis, elles s'imaginent veiller aux avant-postes de l'armée qui attend l'entrée du céleste séjour, et elles demeurent dans une chrysalide d'ignorance.

« L'orgueil et la suffisance atrophient les ailes qui doivent emporter les âmes vers les hauteurs vertigineuses où elles pourront entrevoir leur condition réelle, et le radieux avenir d'idéale pureté vers lequel elles doivent tendre.

« Un grand nombre d'âmes apportent sur terre, lors de leurs incarnations, les lents progrès de leur intelligence. Elles deviennent des puissances dominatrices, elles ravalent par des conceptions d'un ordre spéculatif l'homme au rang de la bête et font de Dieu l'être ondoyant, futile et orgueilleux, qui réclame de ridicules sacrifices et des louanges.

« Enfin le mal trouve en lui-même un châtiment.

« Comment te faire comprendre cette autre vie sans barrières, sans limites, atteignant à d'incommensurables hauteurs ?

« Autour de vos agglomérations humaines s'agitent les êtres qui ont vécu et vivront encore. Ils voient leurs existences passées et quelques-uns, définitivement dans la bonne voie, s'améliorent et recherchent les victimes de leurs vices pour réparer leurs crimes, en rendant à ces nouveaux incarnés les services que comportent leurs situations respectives.

« De là ces voix qui parlent à la conscience et poussent vers de salutaires influences et cette étrange attirance vers l'inconnu et l'insaisissable idéal.

« Les êtres sans tare et sans tache, les vases d'élection de toutes les vertus, existent. Mais vous les chercherez vainement sur terre, ils ne sauraient y vivre ; ils peuplent l'infini et planent dans les splendides régions du beau et du bien. Ils envoient aux infimes et misérables terriens l'afflux de leur fluide épuré, ils les attirent dans le courant du pur amour.

« Poète qui rêvez un introuvable amour, qui couvrez de larmes de découragement l'imparfaite expression de sentiments imprécis, philosophes assoiffés de vérité, lutteurs à la recherche du mieux, compositeurs, virtuoses de tous les arts, penseurs de tous les temps, vous avez ressenti le choc du grand fluide, vous avez eu l'intuition du beau et du vrai. Vous n'échapperez plus à l'influence vivifiante, vous ne sauriez retomber au charnier d'où s'élèvent en miasmes pestilentiels les crimes commis par les hommes voués aux passions immondes de l'orgueil, de la luxure, de l'avarice et de toutes les débauches.

« En vous coule le fluide sacré de l'amour d'autrui, vous ne sauriez « goûter le même bonheur que la multitude ignorante.

« Les jouissances grossières provoquent des nausées ; désormais con- « quis à la recherche du progrès, du beau et du bien, le mal vous ré- « pugne.

« Lorsque les esprits, en travail d'évolution, tentent de faire pénétrer chez les humains leurs impressions, leurs connaissances, ils se heurtent aux connaissances grossières, aux chocs violents de la spiritualité aux prises avec la matière et s'ils persistent à donner la note trop élevée de l'idéal, les cordes de la lyre éclatent et l'ignorance raille ce qu'elle a brisé.

« Les âmes d'élite pleurent un rêve, un bonheur impossible, et souffrent d'une soif inextinguible d'amour universel.

« Ne plains pas les chercheurs incompris, nul effort n'est stérile, chaque aspiration généreuse laisse le germe du bien, d'autres récolteront cette manne précieuse et reprendront le grand œuvre de pacification.

« La prescience du bien et de la vérité, la vaine recherche de la patrie de l'âme suscitent les martyrs, les apôtres, les saints et les prophètes.

« Fortifiés par l'espoir de l'immortalité, en partie dégagés de la chair, les êtres ainsi doués subissent sans défaillance les pires tortures. Chacun souffre pour son idéal, pour ses dieux avec la même résistance et la même foi.

Ces hécatombes de martyrs, ces saints béatifiés ne prouvent point la suprématie de l'Eglise, toutes les sectes ayant eu ses saints et ses prophètes.

« Les miracles revendiqués par le clergé comme des faveurs spéciales de la Providence ont existé chez tous les peuples, dès la plus haute antiquité.

« Mais toujours avides d'accaparer le pouvoir et de limiter la vérité, les rois, les despotes et les guerriers s'allièrent pour exploiter la crédulité populaire et cacher la vérité.

« Le peuple ignorait ce qu'était la force occulte, d'où elle émanait et qui la dirigeait, néanmoins, dans les cas désespérés, il y avait recours. Il usa et abusa des relations avec l'au-delà et l'Eglise, inquiète aussi de ce grand œil ouvert sur l'humanité, le couvrit d'un suaire et interdit toutes les pratiques magiques en les attribuant à l'esprit du mal, à l'ange déchu, au maudit.

« Il serait injuste de prétendre que tous les membres du clergé soient des fourbes et des exploiteurs de la crédulité populaire. Le Christ, cet admirable mythe d'un Dieu quittant un bonheur paradisiaque pour rénover les humains, cet amour sans bornes, cette vie sans tache, attire et attirera longtemps encore les esprits mystiques et grossira la phalange de l'armée des croyants

« Mais le sacrifice de la personnalité, de la raison, de la famille, sont ils le but indiqué par le Messie ?

« Le passé permet d'établir un jugement absolu L'homme, dans la toute puissance acquise par n'importe quel moyen, que ce soit l'hérédité, l'engouement d'une nation ou la violence et la force des armes; reste soumis à ses passions, à ses faiblesses.

« Les uns rejetant l'orgueil, l'avarice et la concupiscence, deviennent de sombres fanatiques. Louis XI et Charles-Quint terrorisent, martyrisent, traitent les hommes en bêtes furieuses, les mordent, les tenaillent, les domptent par le fer et le feu Puis vient la terreur de l'inconnu et se recommandant à Dieu. ces grands rois se couvrent d'amulettes, s'abîment, en prières devant le Christ, être de paix et de douceur qui aima tous les hommes, amis et ennemis.

« Le trône papal devient le centre d'intrigues et d'immondes passions et dans le palais du représentant de Dieu il se commet plus de crimes que dans le dernier des bouges ouverts aux dernières des femmes.

« Enfin, l'Eglise qui répand sur quelques fidèles l'espoir et la consolation, emplit de terreur les esprits crédules, terreur de l'éternel supplice et de la persécution dès cette vie. Déplaire à l'Eglise exposait, il y a peu de temps encore, aux plus atroces vengeances : exil, perte des biens, tortures inouïes et mort infamante.

« Maïa, toi qui fus touchée par le sublime sacrifice d'un pur esprit s'incarnant chez les hommes, toi qui cherche la paix de l'âme et conçois le bien médite ces choses et comprends les devoirs des chrétiens qui suivent le sillon tracé par un des précurseurs de l'amour universel ».

Les pages du manuscrit reproduisant les paroles de ma mère s'arrêtent là !... Ai-je inconsciemment transcrit durant mon sommeil des phrases déja entendues ?... Je l'ignore, mais ce que tu sollicitais vainement se réalise par cette intervention extra-terrestre.

Je ne retournerai pas au passé, j'attendrai la suite de cette étrange initiation qui confirme tes croyances, si dissemblables des miennes.

Le poids accablant de l'anxiété s'allège, l'inquiétude disparaît peu à peu et je me dégage de l'appréhension qui fermait mes yeux à la science du bien et du mal. (*A Suivre*)

Ouvrages nouveaux

L'Occultisme et le Spiritualisme

par

Le Dr Encausse (Papus)

Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, 2 fr. 50.

(Paris. Félix Alcan, éditeur).

Les théories des spiritualistes contemporains et surtout le néo-platonisme auquel se rattachent les occultistes, sont, en général, peu abordables à la majorité des critiques philosophiques. C'est pourquoi ce nouvel ouvrage de Papus est intéressant, pour les critiques, en exposant, suivant

la méthode classique, les théories les plus étranges de la mystique et de la philosophie des occultistes, et pour les spiritualistes de toute école en montrant les arguments que le spiritualisme tire des découvertes scientifiques les plus récentes. L'étude spéciale de la méthode analogique et des évolutions après la mort recommande ce volume aux occultistes déjà au courant des doctrines de l'ésotérisme.

Psychologie. — Logique. — Métaphysique — Théodicée. — Morale. — Traditions. — Sociologie et Occultisme, tels sont les titres des différents chapitres du D Encausse. Une bibliographie détaillée et méthodique permet d'étendre ou de vérifier les différentes questions traitées par l'auteur, au cours de son étude.

Nécrologie

Le Spiritisme Espagnol vient de faire une grande perte en la personne, du vicomte de Torrès-Solanot, qui s'est désincarné à Barcelone, le 24 janvier 1902. Adepte convaincu de nos doctrines, il collabora pendant de longues années à la *Revue psychologique* de Barcelone et on lui doit le récit d'expériences très intéressantes et très scientifiquement étudiées, sur les rapports supranormaux qui peuvent s'établir entre médiums habitant des villes différentes. Ce sont des expériences de télépathie expérimentale qui furent faites bien avant quela *Société Anglaise de Recherches psychiques* fut constituée. Pendant lecongrès spirite de 1889, les Français furent à même d'apprécier ses éminentes facultés, car il a laissé parmi eux des souvenirs qui ne s'effaceront jamais.

Il était fort aimé dans son pays, aussi ses obsèques ont eu le caractère d'une véritable manifestation en faveur de notre doctrine. Beaucoup de groupes spirites avaient tenu à s'y faire représenter. Citons en autres ceux de Sabadell « Fraternidad » et « Aurora » ; « La Espéranza » de Saint-Martin ; « La Union Fraternidad » de Manresa ;
« La Buena Nueva » de Gracia ; « La Fraternidad Humana » et la Revue *Lumen* de Tarrasa ; « La Sociedad progressiva Fémina » ; « La logia Constancia », etc., etc.

Au cimetière, des discours furent prononcés par MM. Fernandez,

Puigdoller, Aguarod et Madame Amalia Domingo y Soler. Voici la fin du discours de M. Fernandez :

« Que l'esprit de notre cher directeur et maître continue, du sein de l'espace, à nous prêter son précieux concours dans notre œuvre d'Amour, de Paix et de Charité, qui fut son idéal en ce monde ! Et si les forces nous trahissaient dans ce travail, que le souvenir de son abnégation et de son activité constante nous serve d'exemple et soit un stimulant pour continuer la lutte jusqu'au moment de notre libération spirituelle. »

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le *Jonrnal de la S. P. R* ,de janvier 1902, reprcduit une série de cas de télépathie observés par Mme B. .. et cités par le Dr M. Connel lesquels par leur nombre et par leurs circonstances intrinsèques, semblent bien rendre inadmissible une interprétation par un phénomène de simple chance ou de hasard. Nous allons en citer quelques-uns.

1° Le 19 Août 1900,qui était en Chine le 18, elle éprouve les plus vives inquiétudes au sujet de G... qui lui semble courir les plus graves dangers. Or ce jour-là G... voyait le feu pour la première et unique fois à Tien-Tsin. Elle n'éprouva rien de semblable aucun autre jour. Cependant il faut reconnaître que dans ce cas on peut invoquer une simple coïncidence Cela devient beaucoup plus difficile dans le cas suivant :

2° Elle rêve que G... passant ses derniers examens à Woolwich, sort le *huitième* dans les sapeurs et le fait confirme le rêve.

Nous le croyons tout à fait impossible dans le suivant :

3° En 1892, elle rêve qu'elle se trouve sur les bords d'un cours d'eau de la colonie de Sierra-Leone, où G... se trouvait depuis le mois d'Octobre 1891. Elle voit une longue pirogue noire,comme elle n'en avait jamais vue, descendre lentement vers l'ouest. Plusieurs officiers y étaient entassés et un homme noir,d'une haute stature se tenait sur une sorte de plateforme et dirigeait l'esquif avec une très longue gaffe. Au fond, G... gisait pâle, inanimé. Au milieu de la rivière se remarquait un obstacle semblable à un énorme tronc d'arbre. Lorsque la pirogue se fut approchée lentement du bord, G... sembla se lever et, sautant à terre,la saisir entre ses bras en disant : « Ne crains rien, chère mère, je suis encore solide. » Or tous les détails de cette descente en pirogue se trouvèrent rigoureusement exacts.

4° A plusieurs reprises, elle fut prévenue par des coups réguliers, frappés dans des endroits divers de sa chambre, et avec une grande persistance, de la maladie ou d'autres événements graves survenant chez ses proches. La nuit de la mort de son fils Henri, dans l'Ouest Africain, sa chambre fut illuminée d'une façon éclatante et elle entendit la voix de son fils qui l'appelait.

5° Auparavant, en 1892, elle entendit la voix de son fils E.. l'appelant avec insistance. Elle était à Guernesey, prit à la première heure un bateau, se rendit à Cambridge près de son fils, qui lui dit : « Mère, je t'attendais, car pendant la nuit je t'ai appelée deux fois à haute voix. »

6° Elle voit en songe deux formes qui s'approchent d'elle, l'embrassent, et lui disent ; « Nous sommes bien heureuses où nous nous trouvons actuellement et nous attendons le moment où vous serez réunie à nous. L'une de ces figures était celle d'une parente morte depuis très longtemps, l'autre était encore vivante, mais très âgée. Le lendemain elle apprenait la mort de cette dernière.

7° Elle vit dans un rêve dans quel ordre devaient mourir ses tantes, sa cousine et sa mère.

8° Enfin des bruits intenses la tourmentèrent au moment précis où l'un de ses frères expirait à 6 kilomètres d'elle.

Nous n'avons pas tout cité, mais on conviendra qu'il y a là déjà assez de faits et de circonstances précises pour écarter l'hypothèse de coïncidences.

Un membre de la société rapporte un fait de clairvoyance, dans lequel M, John Polley joue le rôle de percipient.

Pendant une séance tenue avec Mme E. V. M. et M. Thomas Atwood, le médium vit une première fois, à sa gauche un enfant de trois ans tomber dans le foyer et se relever avec ses vêtements en feu. Il n'en dit rien d'abord, mais vers la fin de la séance la même vision s'étant reproduite, il en fit part aux deux assistants, qui déclarèrent que cela ne leur rappelait rien. Il rentre chez lui, raconte, le lendemain, le fait à sa femme, et le soir, même il apprend que son neveu vient d'être mortellement brûlé.

Le N° de Février du *Journal* est entièrement occupé par la première partie d'un mémoire sur la *Lecture de la pensée*. Nous en rendrons compte lorsque le mémoire sera complet.

Harbinger of Light

Encore un cas de clairvoyance, rapporté par le *Harbinger of Light* d'après le *Farmes* de Manawatu, dont un rédacteur a étudié le sujet, un jeune garçon de huit ans. D'après le père de cet enfant et d'autres témoins, celui-ci verrait nettement dans l'obscurité ; bien plus, il verrait à une distance de plusieurs milles et pourrait voir toute la structure interne du corps humain. D'après les témoignages cités, plusieurs membres de la famille, entre autres un frère et une sœur, posséderaient la même faculté.

Le Philosophical journal

de San Francisco, nous apprend que les tribunaux de Los Angelos ont condamné à une amende de 150 fr. chacun M. et Mme Chesbro, pour avoir usé de leur médiumnité, sans en avoir obtenu licence des autorités locales.

Les condamnés vont faire appel au nom de la liberté de toutes les religions. On voit que les catholiques ne sont pas seuls à excommunier les spirites.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

L'arrestation de Mme Rothe.

Depuis quelque temps, les journaux allemands nous signalent différentes mesure prises par l'empereur d'Allemagne pour entraver le progrès du spiritisme dans son pays.

C'est ainsi que les personnes qui évoquent les esprits ne seront plus admises à la cour. Jusque là, la peine ne semble pas très cruelle, mais voici qu'on nous apprend que Mme Rothe, le médium à apport bien connu, vient d'être arrêtée, sous l'inculpation de fraude.

Nous n'avons pas parlé des séances données à Paris par ce médium, parce qu'il ne nous avait pas été possible de nous faire une opinion suffisamment motivée sur la réalité des phénomènes produits devant nous. Nous nous garderons bien, par conséquent, de prendre parti, jusqu'au moment où nous connaîtrons officiellement les circonstances qui ont motivé cette arrestation. Mais il nous sera permis, cependant, de faire quelques remarques qui nous paraissent importantes.

La campagne anti-spirite est conduite par M. Faber, chef du consistoire évangelique. Comme toujours, le clergé se montre intransigeant dès qu'il dispose du pouvoir, mais si l'on croit en haut lieu que ces mesures draconiennes auront pour effet d'enrayer l'élan du spiritisme, on se trompe singulièrement. La persécution a toujours pour effet de donner un surcroît de vitalité aux doctrines proscrites, et alors même que les apparences seraient contraires au médium incriminé, nous sommes payés pour savoir qne ce ne serait pas du tout une preuve de culpabilité de sa part. Lorsque la police intervient dans une affaire, nous savons pertinemment qu'elle n'hésite guère à mettre en œuvre les procédés les plus indélicats pour parvenir à ses fins, de sorte que ses affirmations sont toujours très-suspectes. Encore une fois, ce n'est pas un plaidoyer que nous faisons en faveur de Mme Rothe, mais nous sommes indignés de voir intervenir l'autorité dans des expériences qui ne relèvent pas de son autorité et pour lesquels des

savants sont mille fois plus qualifiés que tous les policiers et magistrats teutons.

Nous avons conquis la liberté de conscience et les tentatives pour nous l'enlever échoueront piteusement, car ce ne sont aujourd'hui que de déplorables anachronismes.

Société d'Etudes psychiques de Genève

La Société d'études psychiques de Genève a atteint maintenant sa dixième année d'existence, et elle continue à se développer régulièrement, puisqu'en 1892 la moyenne des assistants aux séances générales n'était que de 38 personnes, tandis que, dans le courant de l'exercice 1901, elle s'est élevée à 95 assistants. La cotisation annuelle est fixée à 6 francs par an et malgré sa modicité, elle permet de faire face aux frais de loyer, d'éclairage, de chauffage, d'abonnements aux Revues ou Journaux spirites, aux achats de livres et aux publications de la Société.

Le compte-rendu des travaux de l'année passée débute par le récit des incidents soulevés par les théosophes qui font partie de la société, à propos de l'affirmation hasardée par l'un deux que le Dr Hodgson aurait rétracté ses publications concernant les fraudes de Mme Blawatsky. M. Metzger écrivit directement au savant Américain et celui-ci maintint énergiquement ses affirmations premières. Une tentative fut faite par les dissidents pour changer les statuts de la société, mais elle avorta ; nous sommes heureux de constater que le calme est revenu et que nos amis de Genève pourront continuer paisiblement leurs travaux Nous ne pouvons, faute d'espace, analyser par le menu le rapport de M. Metzger, mais il renferme des détails intéressants sur les conférences faites par M M. Testuz, Albin Valabrègue, Berthillet, Mlle Champury, M. Lugrin et M. Gardy. Souhaitons longue vie et prospérité à cette société qui tient d'une main si ferme le drapeau du Spiritisme en Suisse.

Les Annales des sciences psychiques

de janvier-février, contiennent une étude de M. P. Joire sur la méthode d'expérimentation des phénomènes psychiques. L'auteur signale différents procédés pour se mettre à l'abri des erreurs que la suggestion verbale ou mentale peut produire, lorsque l'on étudie l'extériorisation de la sensibilité. M. de Rochas a depuis longtemps fait connaître les précautions à prendre, mais il n'est pas inutile de revenir sur ce sujet que le public ignore encore si complètement.

M. Marcel Mangin, en étudiant le dernier rapport du professeur Hyslop, se plaint de ce que l'on n'interroge pas les esprits sur leur mode d'existence dans l'Au-delà. Il oublie que tous les expérimentateurs spirites l'ont fait et que les ouvrages publiés depuis 50 ans fourmillent de renseignements à cet égard. S'il lui plaît de n'en pas tenir compte, libre à lui,

mais cela ne lui donne pas le droit de dire que nous ignorons les conditions de la vie dans l'au-delà. M.Mangin s'imagine que les réponses exactes faites par Mme Piper intrancée, au nom de Georges Pelham ou du père de M. Hyslop, ne sont dues qu'à des phénomènes télépathiques qui auraient eu lieu entre la conscience subliminale du médium et celles des individus ci-dessus nommés, de leur vivant. Il n'oublie qu'une chose, mais essentielle, c'est que la télépathie ne s'exerce — dans quatre-vingt-dix neuf cas sur cent — qu'entre personnes *se connaissant* et de plus étant liées par des liens de *sympathie, d'affection ou de parenté*. Or, Mme Piper n'a jamais connu M. Hyslop, comment donc aurait-elle été en relation télépathique avec lui, plutôt qu'avec un million d'autres être humains ? Est-ce aussi à la télépathie que sont attribuables tous les renseignements qu'elle fournit sur plus de trente des amis de Georges Pelham qui jamais n'ont eu de rapports avec elle ? Pourquoi posséderait-elle toutes ces connaissances si spéciales et si particulières sur Georges Pelham, plutôt que sur tout autre ? A vouloir trop épiloguer, on finit par nier jusqu'à l'évidence, et même en torturant des faits réels comme la télépathie, on ne peut logiquement les faire servir à l'explication des phénomènes spirites.

La Revue des Etudes psychiques

de février fait une bonne étude du livre de M. Sage, sur Mme Piper, dont nous avons rendu compte dans notre précédent numéro. A propos de la dernière publication de M. Flournoy, M. de Vesmes fait remarquer que l'éminent psychologue emploie un style « acariâtre et ironique » qui décèle quelque dépit des critiques qui ont été faites sur son livre : *Des Indes à la planète Mars*. Signalons aussi cette remarque très-fine et très juste du directeur de la Revue :

« S'il est *désirable* — Ainsi que M. Flournoy le dit très-justement — qu'un médium soit étudié successivement par plusieurs investigateurs, il est tout à fait *indispensable* qu'un investigateur examine successivement plusieurs médiums, s'il veut se faire une idée tant soit peu exacte de ce que c'est que la « médiumnité ». Vous figurez-vous un critique voulant se rendre compte de la valeur de l'œuvre littéraire de Victor Hugo, par la lecture d'un seul livre de cet auteur — celui qui lui tombe sous la main — par exemple *Hans d'Islande* ? Il aura beau le relire, l'examiner à la loupe, le soumettre à de savants parallèles ; son opinion sera tout de même terriblement fausse. J'ai quelque idée que c'est précisément ce qui est arrivé au professeur Flournoy au sujet de la médiumnité. Avec ça que ses recherches ont au moins été très utiles et très remarquables pour ce qui a trait à l'exploration de la subconscience. »

La Revue de l'hypnotisme

M. le Dr Paul Farez décrit un cas de lecture musculaire de la pensée et semble confondre ce phénomène banal avec celui de la transmission de pensée, qui est tout autre. Il oublie que nous connaissons depuis vingt ans au moins ce que l'on a nommé le *cumberlandisme*, du nom d'un célèbre liseur

de pensées, et que l'explication en a été donnée depuis longtemps. Autre chose est la transmission de pensée qui s'opère sans contact, sans parole et sans geste, et qui ne relève plus de la même cause. Il est sans doute très beau de former « une sorte de conseil d'hygiène intellectuelle », mais à la condition de ne pas passer son temps à confondre autour *avec* alentour, ni à découvrir l'Amérique après Christophe Colomb.

Rosa Alchemica

Il est toujours curieux de constater l'ignorance profonde de ceux qui écrivent sur le Spiritisme, même dans les Revues qui sont consacrées à l'ésotérisme. M, Jollivet Castelot, dans le n° de Mars, émet l'appréciation suivante :

« Les médiums, rigoureusement nécessaires à la production des phénomènes qui demeurent donc bien du champ de la faculté humaine — sont tous des détraqués, des malades, des hystériques, des névrosés qui, sursaturés de cette énergie « psychique » ou mieux astrale, la projettent ou l'attirent, la concentrent ou la repoussent brutalement, en provoquent le flux violent, capricieux, telle une machine à vapeur ou une dynamo qui s'emballe. » L'auteur de ces lignes devrait savoir que les médiums comme Mlle Smith, Mme Piper, Mme d'Espérance et tant d'autres ne sont ni hystériques, ni détraquées, ni névrosées, comme le font remarquer leurs observateurs. Mieux encore, les phénomènes s'arrêtent lorsque le médium est malade. Ce sont là des faits de notoriété publique qui permettent d'apprécier la valeur critique de cet écrivain et l'importance que l'on doit accorder à ses diatribes.

La Résurrection

M. Jounet préconise l'étude d'un *appareil médium*, assez sensible pour vibrer sous l'influence des ondes psychiques émanant de l'au-delà. Il nous paraît que la réalisation d'un semblable appareil est difficile, car la forme d'énergie mise en action dans la production des phénomènes spirites émane d'un organisme *humain*, c'est-à-dire du type organique le plus évolué qui existe sur notre planéte. Il est douteux que l'od dégagé par les végétaux ou les animaux ait la même puissance. Mais la tentative est intéressante et mérite d'être encouragée par tous ceux qui s'intéressent au perfectionnement de nos rapports avec les désincarnés.

*
* *

Nous donnerons dans notre prochain numéro le compte-rendu des conférences faite à Nancy par M. G. Delanne, ainsi que celui de la cérémonie du 31 mars, qui a été cordiale et fraternelle.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de deux heures à cinq heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON

Librairie Spiritualiste et Morale

(Téléphone 282,67) **3, Rue de Savoie, PARIS** (Téléphone 282, 6

La Société se charge de fournir à d'excellentes conditions tous les ouvrages touchant au spiritualisme, (Spiritisme, Médianimique, Phénomènes Spirites, Sciences divinatoires, Mysticisme, Occultisme, Kabbale, Hermétisme, Théosophie etc etc......) *Neufs ou d'occasion* et sans exception.

Elle fournit aussi la musique et les livres étrangers (*Angleterre, Allemagne, Suisse, Belgique, et Italie.*) *Neufs ou d'occasion.*

Elle se charge des *réabonnements* à tous les journaux *Spiritualistes, Scientifiques ou Politiques*, sans aucune exception et sans frais pour ses clients.

Enfin, c'est *la seule* qui *publie un catalogue de plus de 100 pages* qui est la bibliographie la plus complète qui ait paru du Spiritualisme Moderne.

LE SPIRITSIME DEVANT LA SCIENCE

par Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix.. **3 fr. 50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol et en portugais

Librairie d'Editions Scientifiques, 4, rue Antoine Dubois, Paris.

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

par Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix................................ **2 fr.**

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol et en portugais

Librairie d'Editions Scientifiques, 4, rue Antoine Dubois, Paris.

L'évolution Animique

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE

Par Gabriel DELANNE

3e Edition. Prix.. 3 50

Cette étude sur l'origine de l'âme est conforme aux dernières découvertes de la science et montre que la doctrine spirite est compatible avec la méthode positive la plus rigoureuse. Les sujets les plus difficiles y sont abordés : La vie ; l'âme animale ; l'évolution spirituelle ; les propriétés du périsprit ; la mémoire et les personnalités multiples ; l'hérédité et la folie au point de vue de l'âme etc.

C'est un ouvrage de fonds qui doit être lu par tous ceux qui veulent se faire des idées claires sur le commencement de l'âme et sur les lois qui président à son développement.

L'Administraton de la Revue se charge de faire parvenir, en France seulement, franco de Port, tous les ouvrages dont on lui adressera le indiqué ci-dessus

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an.

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Auteuil.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Pa is.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Le Mouvement Psychique, Paris, 8, impasse Bardou. Prix : 5 fr. par an.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa. Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Sapienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 11 — ANNÉE 7e | Prix du Numéro : 1 franc | MAI 1902.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
[illegible] fr par an en France. — Étranger : [illegible]

Somnambulisme avec glossolalie.

(*Suite et fin*).

Nous avons énuméré précédemment les différents caractères qui nous semblent établir une différence très nette entre Mlle Smith et l'individualité qui a pris le nom de Léopold et qui se manifeste par son intermédiaire ; il nous reste à examiner une dernière catégorie de phénomènes : celle qui énumère les faits supra-normaux, rapportés dans les publications de M. Flournoy.

Bien entendu, notre critique s'est efforcé d'enlever à ces preuves tout caractère spiritique, en utilisant presque exclusivement pour l'explication les connaissances que nous possédons aujourd'hui sur la mémoire latente, baptisée, par les psychologues, cryptomnésie, mais en se réservant le droit de faire appel parfois, si le besoin en était démontré, à la lucidité ou à la télépathie dont la réalité ne peut raisonnablement être niée aujourd'hui par aucun de ceux qui ont étudié les documents rassemblés dans ces vingt dernières années par la *Société de Recherches psychiques* anglaise, et en France par les *Annales psychiques*, ou par Camille Flammarion dans son livre sur l'*Inconnu et les problèmes psychiques*. Nous constatons avec plaisir l'introduction dans la critique scientifique de ces facteurs nouveaux, qui étaient jadis dédaigneusement repoussés par les psychologues « officiels » ; mais M. Flournoy, tout en admettant leur possibilité théorique, n'y aura recours qu'avec répugnance. Comme toujours, citons textuellement : (1).

Tous les faits de lucidité (clairvoyance, double vue, etc., peu importe le nom) qu'on attribue à Mlle Smith, peuvent à la rigueur, supposés réels, s'expliquer par les impressions télépathiques provenant de personnes vivantes. C'est dire que non seulement j'admets d'emblée la *possibilité* de tels phénomènes en vertu du principe de Hamlet, mais que, puisque la télépathie n'a rien de bien étrange à mes yeux, je n'éprouverais aucune difficulté subjective à accepter la *réalité* des intuitions supra-normales d'Hélène — pour peu qu'elles présentassent quelques garanties sérieuses d'authenticité, et ne s'expliquassent pas plus simplement encore par des

(1) *Des Indes à la planète Mars*, p. 372.

processus normaux et ordinaires; car enfin, si coulant que l'on se montre sur les preuves du supra-normal, encore faut-il qu'elles se tiennent debout et ne s'effondrent pas au moindre souffle de l'analyse et du bon sens. Malheureusement ce n'est guère le cas.

Faisons ici une petite halte. Signalons d'abord l'opinion de M. Flournoy au sujet de la lucidité de Mlle Smith. Pour lui, quand elle existe, elle provient de l'impression télépathique d'une personne vivante. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser de cette interprétation. En second lieu, admirons, sans insister, l'état d'esprit de l'auteur qui, fermant les yeux devant l'évidence, se figure cependant être « très coulant » sur les preuves du supra-normal. Continuons:

Léopold qui se trouve mêlé à presque tous ces messages véridiques, — soit qu'il s'en reconnaisse l'auteur, soit qu'il accompagne simplement de sa présence leur manifestation par Hélène plus ou moins intrancée — Léopold n'a jamais daigné m'en octroyer un dans des conditions vraiment satisfaisantes, et il blâme mes exigences en ce domaine comme de vaines et puériles curiosités. Quant aux innombrables phénomènes dont d'autres personnes que moi ont été gratifiées, il m'ont toujours offert cette singularité : lorsqu'ils paraissaient vraiment fournir une preuve décisive et éclatante de leur origine supra-normale, je ne réussis jamais à en obtenir un récit écrit, précis et circonstancié, mais seulement d'incertains et incomplets racontars, parce qu'ils se trouvent trop intimes et personnels pour que les intéressés consentant à leur divulgation (1) ; tandis que lorsqu'on veut bien m'en rédiger une relation détaillée et répondre à mes demandes de renseignements exacts, le fait se réduit à si peu de chose qu'il faut vraiment une dose de bonne volonté qui me dépasse, pour y voir encore du supra-normal. C'est jouer de malheur, et je suis en droit d'en tirer les conclusions les plus sceptiques. Je ne le fais pas cependant, et préfère me rabattre sur une interprétation moins sévère en rappelant le grand rôle de l'affinité élective et du *rapport* dans les processus psychologiques qui se déroulent en présence de nos semblables.

M. Flournoy fait très sagement la part de l'influence physique de l'expérimentateur, car nous savons par les rapports de Bertrand, du Dr Grégory et de M. Goupil, que la lucidité d'un somnambule dépend très souvent de l'action personnelle de l'opérateur. Tel su-

(1) Je tiens à dire que Mlle Smith n'est pour rien dans ces refus de documents; elle ne demanderait pas mieux que de me les procurer, mais elle est elle-même très mal informée. Les consultants, qui sont pourtant purement ses obligés, ne lui disant qu'incomplètement ou même pas du tout, ce qu'ils ont obtenu de Léopold pendant ses somnambulismes suivis d'amnésie. (Note de M. Flournoy).

jet est clairvoyant avec un magnétiseur et ne l'est pas avec d'autres. Continuons.

Tout bien pesé, en effet, poursuit l'auteur, je ne serais pas éloigné de croire qu'il y a vraiment chez Mlle Smith des phénomènes réels de clairvoyance, ne dépassant pas d'ailleurs les limites possibles de la télépathie ; seulement, pour qu'ils arrivent à se produire, il faut que « Léopold » — c'est-à-dire l'état psychique spécial d'Hélène nécessaire à la réception et à l'externalisation des impressions télépathiques — soit aidé du dehors par l'influence de certains tempéraments favorables, plus fréquents chez les spirites convaincus que chez des gens quelconques, et qu'il ne soit pas entravé d'un autre côté par l'influence paralysante de tempéraments néfastes tels que celui d'un observateur critique. Il est bien regrettable que les croyants naïfs qui inspirent et obtiennent de magnifiques phénomènes de lucidité, se soucient ordinairement si peu des désirata de la science et redoutent par-dessus tout de s'exposer à son examen dissolvant ; tandis que les chercheurs en quête de preuves *probantes*, n'inspirent et n'obtiennent presque rien. Mais c'est assez compréhensible, et il est à craindre que cette antinomie, entre l'état d'âme indispensable à la production des phénomènes et celui nécessaire à leur vérification, ne soit l'épine au talon destinée à retarder longtemps encore la marche des Recherches psychiques.

Nous constatons dans les premières phrases de cette citation que Léopold est toujours mêlé aux phénomènes de clairvoyance ; nous pourrons donc lui en attribuer le mérite, si nous arrivons à nous convaincre que cette faculté est bien réelle. M. Flournoy se plaint de ce que beaucoup de spirites se refusent à lui donner des détails circonstanciés sur les cas de lucidité qu'ils ont constatés par l'intermédiaire de Mlle Smith. Cette réserve est due, peut-être, à la connaissance approfondie qu'ils ont du caractère de M. Flournoy, celui-ci ayant toujours montré un parti-pris obstiné de négation, même en présence des faits les moins contestables. Nous avons déjà signalé cette fâcheuse tendance de notre critique, nous allons la mettre encore en évidence par quelques exemples.

Un des artifices dialectiques employés par l'auteur est de grouper des faits qui ont une apparente ressemblance, et de les expliquer par une hypothèse commune, bien qu'en définitive ils diffèrent beaucoup, lorsqu'on les examine avec attention. Voici un cas où des renseignements sont fournis automatiquement par Hélène, duquel la cryptomnésie peut rendre parfaitement compte : (1)

(1) *Des Indes à la planète Mars*, p. 55.

Une autre fois, un commis qui cherchait vainement un certain échantillon, demanda à Hélène si elle savait peut-être ce qu'il était devenu. Hélène répondit comme mécaniquement et sans réflexion : « Oui, il a été remis à M. J. [un client de la maison] ; en même temps elle vit apparaître devant elle le nombre 18 en gros chiffres noirs de vingt à vingt-cinq centimètres de hauteur, et ajouta instinctivement : « Il y a dix-huit jours. » Cette indication fit rire le commis, qui releva l'impossibilité de la chose, la règle de la maison étant que les clients auxquels de tels échantillons sont prêtés à l'examen doivent les rapporter dans les trois jours, sinon on les leur fait reprendre. Hélène, frappée de cette objection et n'ayant aucun souvenir conscient relatif à cette affaire, répondit : « En effet, peut-être que je fais erreur. » Cependant, en se reportant à la date indiquée sur le registre de sortie, on constata qu'elle avait pleinement raison ; c'était par suite de diverses négligences où elle n'était pour rien que cet échantillon n'avait été ni rapporté ni réclamé. — Léopold interrogé n'a aucun souvenir et ne paraît pas être l'auteur de cet automatisme cryptomnésique, non plus que de beaucoup d'autres analogues, par lesquels la mémoire subconsciente d'Hélène lui rend des services signalés et lui a valu une certaine réputation bien méritée de devineresse.

Ici, nul besoin d'intervention spirituelle, et les facultés de l'âme humaine suffisent à expliquer cette irruption soudaine de souvenirs, prenant, chez M[lle] Smith, la forme d'automatisme verbal et hallucinatoire, en supposant toutefois que c'est elle qui avait remis ou fait remettre l'échantillon, ou qu'elle en avait été avertie, ce que le récit ne précise malheureusement pas. Voici un second cas qui offre quelque analogie avec le précédent, mais qui ne lui est plus comparable, si l'on veut ne pas s'arrêter à la superficie des choses : (1)

« Une chose curieuse, m'écrivit Hélène le 30 avril 1900, m'est arrivée ce matin à 10 heures. J'avais coupé, il y a quelques jours, deux écharpes sur une pièce de foulard. [Puis elle avait rendu la pièce avec les écharpes au patron, M. X., qui devait mettre le tout ensemble de côté, jusqu'à nouvel ordre, dans son propre bureau situé à l'étage supérieur. Lorsqu'on en eut de nouveau besoin, M. X. retrouva bien la pièce de foulard, mais pas les écharpes. Fort étonné, il fit venir la personne à qui il les avait confiées. Cette dernière affirma les avoir posées dans le bureau où nous étions et sur le pupitre même ; mais ce fut inutile : sur les six personnes présentes aucune ne sut les trouver ni les voir, pas même moi qui étais debout plantée au milieu d'eux ainsi qu'un piquet, n'accordant aucune

(1) *Somnambulisme avec glossolalie, Archiv. de Psych. de la Suisse Romande*. N° 2, p. 125.

attention à leurs recherches. (1) Tout à coup j'entendis à mon oreille gauche une voix me disant : « Va dans la pièce à côté, et lorsque tu auras trouvé la toile grise posée sur la table de gauche, tu verras les écharpes. » Obéissant machinalement (2) à cet ordre, je me dirigeai dans la pièce à côté, soulevai la toile grise et trouvai en effet les écharpes. Je les apportai à M. X, lui disant : Voici, Monsieur, les écharpes, je viens d'obéir à une voix me disant où je devais les trouver, et j'ai la satisfaction de voir que j'ai été bien renseignée. — Il me répondit : Vous avez bien de la chance, Mademoiselle, avec vos voix ! — En effet, lui répondis-je, elles me rendent, ces voix, d'immenses services ! — Là-dessus, je m'inclinai et filai au plus vite.

Voyons, maintenant, l'explication de l'auteur, elle peut-être considérée comme un modèle des hypothèses psychologiques appliquées à l'interprétation de ce genre de manifestations spirites :

Je rapporte ces exemples (3) d'automatismes téléologiques, malgré leur similitude presque complète avec ceux que j'ai déjà publiés (*Des Indes*, p. 55-56 et 377), parce qu'ils illustrent excellemment une des faces du tempérament médiumique qui déconcerte le plus les témoins peu au courant de la psychologie et leur inspire volontiers des jugements extrêmes, également faux à mon sens. Tandis que les uns, portés aux merveilleux, attribuent sans hésiter ces faits à des causes supranormales telle que la lucidité ou des révélations d'en haut, les autres n'y voient que des plaisanteries d'un goût douteux, et tiennent le terme de médium pour synonyme de facétieux loustic. Comment prouver en effet que ce n'est pas Mlle Smith elle-même qui a tout simplement caché les écharpes, afin de se procurer le malin plaisir de les retrouver au bon moment ?... Entre cette explication évidemment très naturelle du gros bon sens, et celle très surnaturelle à première vue du spiritisme, le choix ne saurait dépendre que de la tournure d'esprit individuelle. Mais la vérité me paraît être entre ces deux excès. Ni supercherie ni miracle ! s'écriait Delbœuf à propos des stigmates d'une extatique, et ce mot, qui devrait être la devise de toute la psychologie anormale, me semble convenir en perfection — *si parva licet componere magnis* — à la menue monnaie des phénomènes médiumiques presque journaliers d'Hélène. *Il n'y a aucune raison plausible de mettre en doute l'exactitude des faits qu'elle raconte*, (4) car ils s'expliquent de la façon la plus simple par des processus, point rares du

(1) et (2) Notez ces traits qui reflètent bien l'état d'absence et d'automatisme propres à l'irruption des phénomènes subconscients dans la personnalité ordinaire. (Note de M. Flournoy).

(3) Nous n'avons cité que le premier, car le second est analogue à celui que nous reproduisons comme exemple de cryptomnésie.

(4) C'est nous qui soulignons.

tout, d'inférences ou de réminiscences subliminales dont le résultat — chez une personne portée comme elle aux dédoublements, dressée et entraînée en quelque sorte à l'automatisme par la pratique du spiritisme — surgit tout naturellement sous forme hallucinatoire.

N'oublions pas que les mêmes faits se passent chez nous autres qui ne sommes point médiums ; seulement il nous faut une condition spéciale, à savoir : le sommeil, l'état de rêve, pour que se combinent ces deux facteurs en soi bien distincts : d'une part le jaillissement subit de souvenirs depuis plus ou moins longtemps perdus de vue, d'autre part la mise en scène, le décor dramatique, tout l'attirail imaginatif des voix étrangères et des interlocuteurs fictifs venant nous révéler comme des nouveautés ces vieilleries que nous portions déjà en nous-même à l'état latent. Toute la différence entre les médiums et les gens ordinaires, c'est que chez ces derniers il y a un fossé pratiquement très marqué entre la veille et le rêve : les ressouvenirs émergeant pendant l'activité normale du jour restent pour eux des idées ou des images qui leur « reviennent à l'esprit » simplement, et il faut le relâchement nocturne de la pensée, ou un assoupissement prononcé, pour que les fantasmagories de la subconscience puissent franchir la pénombre où les refoule constamment, pendant la veille, le sens de la réalité ambiante et de la claire possession de soi. Chez les médiums, au contraire, tout est facilement brouillé : l'état de rêve est sans cesse prêt à naître ; même pendant les occupations professionnelles, il n'y a plus de barrière stable entre le sommeil et la veille ; un rien, la moindre émotion, quelques instants de perplexité, le mouvement de surprise, d'ennui ou de désir provoqué par un objet qu'on ne retrouve pas ou les railleries d'un camarade, peut suffire à provoquer momentanément la dissociation psychique et désagréger la personnalité. Sous la continuation des apparences superficielles de l'état normal, c'est en réalité le rêve qui s'installe, ne fût-ce que pour quelques instants, et habille de brillants oripeaux les idées et souvenirs très ordinaires en soi, qui surgissent à ce moment là (Voir aussi *Des Indes*, p. 376-380.) Mlle Smith n'est certainement pas dans sa veille normale à l'instant où se produisent chez elle ces curieux phénomènes, et dans le texte de ses récits, certains détails, que j'ai relevés en note, me paraissent constituer des indices non équivoques de l'état momentané d'hémi-somnambulisme accompagnant toujours chez elle ces explosions de la vie subconsciente.

Comme nous ne faisons pas une critique intransigeante et de parti-pris, il ne nous en coûte nullement de reconnaître que les remarques précédentes peuvent être parfois très justes. D'une manière générale, on peut accepter les explications de M. Flournoy pour les *automatistes*, c'est-à-dire pour cette catégorie de personnes auto-suggestibles dont Allan Kardec, Davis, Hudson Tuttle, Aksakof, etc. nous ont parlé, qui s'imaginent être en rapport avec des

esprits, tandis qu'elles ne sont, en réalité, que le jouet d'illusions ou d'hallucinations visuelles, auditives, motrices, grapho-motrices, etc., d'autant plus insidieuses qu'elles semblent révéler des faits inconnus, alors que ce ne sont que des événements oubliés. Il est possible, et même probable, que de véritables médiums présentent également parfois des phénomènes de cryptomnésie, qu'il faut soigneusement distinguer de l'action des désincarnés, ce que M. Flournoy ne fait pas.

Nous avons vu que M[lle] Smith indique machinalement qu'un certain échantillon a été remis à tel client. Vérification faite, c'est exact. Elle a même une hallucination visuelle qui lui en indique la date précise. Rien ne nous autorise à voir dans ce phénomène une intervention supraterrestre et, d'ailleurs, Léopold interrogé déclare y être absolument étranger.

C'est un cas de reviviscence de la mémoire latente qui vient s'ajouter à ceux que nous connaissons déjà, et rien de plus, si positivement M[lle] Smith a eu connaissance de la remise de cet échantillon, puis oublié complètement cet incident banal. Mais le deuxième fait que nous rapportons est bien différent de celui-ci, et il n'existe aucune similitude entre ces deux récits, malgré l'affirmation de M. Flournoy. C'est ici, précisément, que se révèle nettement cette confusion dont nous parlions plus haut, entre des phénomènes que l'on ne peut comparer qu'en faisant abstraction des différences essentielles qui existent entre eux. Signalons ces divergences.

Notre critique admet la réalité du phénomène, car il est persuadé, à juste titre, croyons-nous, de la bonne foi de la narratrice. Ceci étant, quelle conclusion devons-nous en tirer ? Il ressort de l'exposé d'Hélène qu'après avoir donné les écharpes à son patron, celui-ci les fit monter à l'étage supérieur *par une autre personne,* de sorte que M[lle] Smith était complètement ignorante, normalement et subliminalement, de l'endroit où elles se trouvaient, et par conséquent il est tout à fait inexact de prétendre, lorsqu'elle indique leur emplacement, que c'est un souvenir oublié qui fait « explosion » dans sa conscience ordinaire.

Cependant M. Flournoy n'y regarde pas de si près et, intrépidement, il n'hésite pas une minute à morigéner ceux qui verraient

dans ce cas un fait de clairvoyance ou une révélation d'en haut. A notre avis, il a tout à fait tort; au risque de passer pour un amant du merveilleux, nous admettrons toujours que la révélation d'un fait ignoré du médium, et reconnu véridique, sera une bonne preuve qu'il faut expliquer cette révélation par la clairvoyance du sujet ou par l'intervention d'une intelligence étrangère, vivante ou désincarnée, agissant télépathiquement sur le médium.

Dans le récit précédent, rien n'indique une action télépathique de la part d'une des personnes présentes, les conditions généralement requises n'existant pas. Est-ce la lucidité du sujet qui est entrée spontanément en jeu ? Cette hypothèse serait très rationnelle, et devrait être adoptée de préférence à toute autre, si les faits ne semblaient pas la contredire. Au moment où a lieu la recherche des écharpes, Mlle Smith, comme le note très judicieusement M. Flournoy, est probablement dans cet état d'hemi-somnambulisme qui favorise l'extériorisation de certaines facultés et offre aussi un terrain favorable à la médiumnité. Elle pourrait donc parfaitement prendre connaissance, par la double vue, de l'endroit où se trouvent les objets perdus. Mais nous constatons qu'elle affirme qu'à ce moment elle est indifférente, inerte, et ne prend aucune part aux recherches. Elle ne voit donc rien et n'est nullement lucide, puisqu'elle reste plantée debout « ainsi qu'un piquet » jusqu'au moment où une voix lui donne les indications précises qui lui permettront de retrouver les dites écharpes.

Nous croyons bien qu'il y a eu ici intervention d'une intelligence désincarnée, et nous pensons devoir en faire honneur à Léopold, puisqu'il « se trouve mêlé à presque tous les messages véridiques » D'après M. Flournoy, il existe une quantité de récits concernant des consultations médicales données par Léopold et suivies de guérisons. Malheureusement l'auteur ne nous en fait connaître qu'un cas peu probant, gardant prudemment le silence sur les autres, car « en fait d'épisodes bien attestés, dit-il, je n'ai pu obtenir que des récits authentiques, c'est vrai, mais où la probabilité d'un élément supernormal est réduite à un minimum... imperceptible pour moi ». Etant donné l'exemple précédent, nous regrettons que l'on n'ait pas mis sous nos yeux les pièces du procès, dont nous aurions

peut-être tiré des conclusions différentes de celles de notre critique.

Il y aurait encore beaucoup à dire pour relever tous les points sur lesquels nous ne sommes pas d'accord avec M. Flournoy, mais il faudrait écrire un volume sur ce sujet, ce que nous n'avons pas le loisir de faire. Résumons seulement les remarques que nous avons notées au sujet de la personnalité de Léopold, il nous paraît qu'elles sont éloquentes et qu'elles plaident fortement contre l'interprétation d'une auto-suggestion du médium.

1° La manifestation de Léopold est antérieure aux expériences du spiritisme, ce qui démontre que ce ne sont pas les séances spirites qui ont déterminé son apparition ;

2° Il diffère physiologiquement de son médium, puisqu'il n'est pas soumis aux troubles de l'allochirie au moment même où Mlle Smith les ressent.

3° Il diffère intellectuellement de Mlle Smith par des connaissances que celle-ci ne peut pas avoir acquises normalement (objets retrouvés, consultations médicales, prédictions réalisées).

4° Sa volonté est souvent en opposition avec celle du médium ;

5° Il ne se montre pas lorsqu'il devait apparaître, si l'hypothèse de M. Flournoy était exacte ;

6° Les manifestations sont spontanées et n'obéissent pas aux suggestions des assistants, pas plus qu'à l'auto-suggestion de Mlle Smith, puisque très souvent elle l'invoque en vain.

7° Il témoigne de son autonomie par des phénomènes physiques (soulèvement d'Hélène, mouvements de table) qui établissent son indépendance.

Tous ces faits, rapprochés les uns des autres, s'expliquent facilement si l'on admet que Léopold est une entité indépendante, mais ne se comprennent plus si l'on veut faire de lui une partie de la conscience de Mlle Smith. Hypothèse pour hypothèse, la nôtre nous semble plus logique et mieux adaptée aux faits que celle du psychologue Genevois. Maintenant, que Léopold soit vraiment l'esprit du célèbre Cagliostro, ceci est une autre affaire, et nous n'entrerons pas dans la discussion de son identité. Ce qui importe avant tout, c'est de savoir, si oui ou non, il s'est manifesté un être différent

du médium. Or nous pensons avoir signalé assez d'arguments en faveur de cette supposition pour créer une conviction morale chez tout lecteur sérieux de *Des Indes à la planète Mars*.

Malgré son grand talent, sa critique pénétrante et toute l'ingéniosité de son esprit, M Flournoy n'a pas réussi à donner des explications irréprochables des faits qu'il a observés en compagnie de Mlle Smith, c'est pourquoi nous terminerons en répétant que, malgré lui, il aura rendu un grand service au spiritisme en mettant en relief la faiblesse de l'argumentation et le parti-pris de ses détracteurs.

GABRIEL DELANNE.

Cinq nouveaux cas d'identité

Cher Monsieur Delanne,

Voici cinq nouveaux cas d'identité d'esprits, qui viennent s'ajouter à ceux que vous avez publiés déjà.

Je crois vous avoir dit que le médium qui les transmet par la parole pendant la trance, offre toutes les garanties de sincérité. Je le connais depuis assez longtemps et non seulement il ne cherche pas à attirer sur lui la curiosié, mais il redoute même toute notoriété qui pourrait faire perdre à son mari le modeste emploi dont ils vivent. Quelques assistants sont dans le même cas ; en outre les familles de la plupart des désincarnés qui se manifestent existant encore, on comprendra les nombreuses initiales qui se trouveut dans ces rapports sommaires.

Le guide invisible, qui, dans nos séances, remplit, dans une certaine mesure, un rôle analogue à celui d'*Imperator* vis-à-vis de Mme Piper, dit se nommer Barthélemy. Il ne donne sur lui-même aucun détail, car, dit-il, nous ne pourrions les contrôler. Il déclare du reste qu'il n'est pas arrivé à un très haut degré de développement et que, désireux de nous aider à recueillir des preuves scientifiques et bien contrôlées de la survivance de l'âme après la dissolution du corps et de la réalité des rapports entre les deux mondes, il

veut remplir son rôle de collaborateur en amenant à chacune de nos séances un ou plusieurs esprits aussi absolument inconnus du médium que des assistants.

Dans nos deux premières séances, tenues les 21 janvier et 4 février, se communiquèrent des esprits dont le médium avait *peut-être* entendu parler dans son enfance ou qui donnèrent des renseignements trop vagues. Je les ai éliminés. Mais à partir du 18 mars de la même année, jusqu'au 13 avril 1902, les communications prirent de la précision et sur les seize esprits qui se communiquèrent il n'y eut *pas une seule* défaillance. Après enquêtes faites par moi dans les mairies ou en recourant à d'autres sources parfaitement sûres, *tous* les esprits furent reconnus et les faits avancés par eux démontrés exacts.

C'est sur le remarquable caractère de cette série ininterrompue que je crois devoir appeler tout particulièrement votre attention et celle des lecteurs de la *Revue*.

Il me semble qu'une continuité aussi absolue est de nature à ouvrir les yeux des incrédules, si on n'avait pas toujours à compter avec le parti-pris invincible de ceux qui croient faire preuve d'un esprit scientifique en déclarant que,pour eux,les expériences d'Hogson,d'Hyslop et de tant d'autres,n'ont même pas encore commencé à rendre *probable* la survivance de l'âme.

Séance du 9 février 1902

Chez le Dr Dusart.Sont présents : Messieurs Dupont,père et fils, architectes ; Mlle A. Dupont ; M. et Mme D. D. ; Messieurs Perrin père et fils et Mme Louis Perin, Mlle S. P.., ; le Dr et Mlle M. Dusart ; M. et Mme L...

Médium, Mme L...

Le médium tombe en trance et dit : « Je viens vous demander de prier pour moi. Vous voulez savoir qui je suis ; mais j'hésite à vous livrer mon nom, car j'ai encore à L... un fils prêtre et professeur ; un autre est employé dans un grand magasin ; le troisième est officier dans l'armée coloniale. Quant à ma fille, elle est mariée, mère d'une nombreuse famille et dans un état voisin de la misère, car son mari a une faible santé et ne travaille pas tous les jours. Ma femme, ancienne institutrice en retraite, est encore vivante. Elle

habite une commune voisine de L... Je suis mort, il y a environ quatre ans ».

Devant notre insistance, il consent à donner son nom, Raymond D... Je lui donne quelques conseils et renseignements ; il remercie et quitte le corps du médium.

Comme on avait cru comprendre que D... était mort à L... on s'adressa à la Mairie de cette ville, mais les recherches les plus consciencieuses ne purent faire découvrir aucun nom de ce genre.

C'est alors que, dans une séance intime, Barthélemy dit que nous faisions fausse route et que nous trouverions ce que nous cherchions à la Mairie de La M.., près de L...

Nous y avons appris effectivement que Raymond, Joseph D... était mort le 7 janvier 1899 et que son décès avait été déclaré par deux de ses fils, l'un Jules D... capitaine d'infanterie de marine, l'autre, Georges D... employé de commerce à L... domicilié à cette époque à La M.., près de L .. chemin des Lilas.

Quant à sa fille, nos recherches, sur les indications de Barthélemy, nous ont appris qu'elle avait épousé un nommé N... des environs de F... ; qu'un de ses nombreux enfants était au séminaire, aux frais du professeur habitant L... Un autre de ses fils a reçu le nom de Raymond en souvenir du grand-père.

Séance du 9 mars 1902

Chez M. Duchateau à L...

Sont présents : M. et Mme Duchateau ; M. M... ; le Dr Dusart ; M. et Mme L...

Médium, Mme L....

Le médium, tombé en transe, dit :

« Je ne sais ce qui m'arrive ; mais depuis que je suis entré dans ce corps, il s'est fait comme un brouillard autour de moi ; j'ai de la peine à réunir mes idées et mes souvenirs ; c'est à peine si je me rappelle le nom que je portais sur terre ».

Nous l'engageons à faire appel à Barthélemy qui l'a amené parmi nous et après quelques instants il reprend :

« Ah ! voilà ! Je m'appelle Alphonse D... et j'habitais la ville d'A.... Je me conduisais en honnête homme, ne faisant tort à personne, cherchant même à rendre service à l'occasion ; mais il ne me venait jamais à l'idée de me demander s'il resterait quelque

chose de moi après ma mort. Aussi depuis que je suis ici, (et il y a déjà longtemps de cela ; je ne puis dire combien), je n'arrive pas à me rendre compte de l'état dans lequel je suis. Il m'est difficile, tant la mémoire me fait défaut, de vous donner, de façon certaine, les renseignements que vous me demandez.

Ce que je me rappelle en ce moment, c'est que ma femme, Hélène B... est morte tout récemment à A..., probablement vers la fin de janvier ou dans les premiers jours de février. Je crois pouvoir assurer que nous avons eu plusieurs enfants, mais il ne doit en rester qu'un seul vivant ».

J'ai demandé des renseignements à la mairie d'A... et voici la réponse que j'ai reçue :

« Monsieur, j'ai l'honneur de répondre à votre demande d'hier. La nommée Hélène B..., épouse d'Alphonse D... est bien décédée, il y a environ un mois ; elle laisse un fils âgé de 32 ans ».

Veuillez agréer...

« Le Maire : L.... »

Même séance.

« Où suis-je ici ? Qui êtes vous ? Pourquoi m'a-t-on amené ici ? Je suis tout engourdi et comme à demi endormi ; je ne puis rassembler mes idées. Vous voulez savoir qui je suis ? Quand je vivais, j'étais un petit cultivateur au F... petit village auprès de L... et je ne m'occupais que de mon travail de chaque jour, me figurant que quand on est mort c'est bien fini. Je vois bien que ce n'est pas cela, mais je ne me rends compte de rien et je ne sais pas où je suis, ni avec qui je me trouve. Je pense qu'il y a bien 25 ans au moins que je suis mort : je m'appelais C..., j'étais marié et ma femme doit être encore vivante. Nous avons eu huit enfants, et si je ne me trompe, il doit en rester deux vivants ; je ne puis rien affirmer, tant je suis toujours troublé. Dites-moi donc ce que je dois faire pour sortir d'un pareil état ».

On lui donne quelques conseils ; il nous remercie et quitte le corps.

Ne connaissant aucun autre moyen de me renseigner sur cette famille, je m'adresse au maire du F... dont je ne reçois aucune réponse, les paysans ayant souvent peur de se compromettre. Je m'adresse alors à l'instituteur, qui est en même temps secrétaire de

la mairie et j'en reçois enfin la réponse suivante : (Je dois noter que dans l'intervalle, Barthélemy, auquel on avait parlé du silence du maire, avait affirmé de nouveau l'exactitude des dires de C... et ajoute que c'était bien trois enfants qui étaient encore vivants).

« Monsieur, en réponse à votre lettre ci-jointe (cette réponse est écrite sur le verso de ma lettre) j'ai l'honneur de vous informer que le nommé C.... Jean-Baptiste, Antoine, époux de D... Joséphine, est décédé au F... le 28 septembre 1875 ;

Sa veuve est encore vivante : elle a été admise à l'Hospice deL... en février dernier ;

Sur leurs huit enfants, il en reste trois :

1° C... Joséphine, 58 ans, épouse V... Siméon, demeurant à H.... ;

2° C.... Jean-Baptiste, 56 ans, garçon brasseur au F... ;

3° C... Apolinaire, 48 ans, fermier au Bas-lieu près d'A....

Je vous prie.....

Signé D... N.....

Séance du 13 avril 1902

Tenue à L....., chez M. Duchateau.

Sont présents : M. et Mme Duchateau et leur petit-fils ; M. Eugène Dupont ; le Dr et Mlle M. Dusart ; Mlle Julie M... ; M. D... Clovis ; M. et Mme L..., Mlle Célina B...

Médiums : Mme L. . et Mlle Célina B...

Mme L... tombée en trance prend la parole :

« Je ne suis connue d'aucun de vous ici, mais on m'a amenée pour que vous me donniez un conseil. Pouvez-vous me dire pourquoi, depuis que je suis morte, je cherche inutilement le Paradis que l'on m'a promis, sans pouvoir trouver rien de semblable ? Je me suis cependant toujours bien conduite ; je faisais partie des *Enfants de Marie* et je me croyais bien certaine d'aller tout droit au Ciel, grâce à la protection de la Vierge Marie ».

Je m'efforce de dissiper ses illusions et de lui faire comprendre que le Paradis n'est pas un local dans lequel on se réunit, mais un état de bonheur dont jouissent ceux qui se sont bien conduits et je lui demande qui elle est, etc.... Elle me répond qu'elle se nomme

Alice, Céline L... âgée de 20 ans, morte le 5 février 1899 à Saint-A... L... où elle vivait avec ses parents jouissant d'une modeste aisance, au n° 2 de la rue Sadi-Carnot. Elle aurait été enterrée le 9 février.

Je priai M. D... D... habitant cette localité, de se rendre à la Mairie et d'y demander des renseignements. Voici ce qu'il me répondit : « Je suis allé à la Mairie, pour avoir les renseignements que vous m'avez demandés. Alice, Céline, L... y est bien décédée le 5 février 1899, à l'âge de 20 ans, rue Sadi-Carnot, maintenant dénommée rue de L...

Même séance

« J'étais encore toute petite, puisque je n'avais que deux ans et demi, lorsqu'échappant à la surveillance fort peu sérieuse de mon père dont l'intelligence était faible et qui ne songeait guère à nous, je me précipitai dans la rue,en l'absence de ma mère.A ce moment passait une voiture, qui me renversa et dont les roues me passèrent sur le cou. Je ne survécus que quelques instants. Au moment de l'accident je jouais avec mes deux sœurs.

Je me nommais Madeleine M... ; j'habitais B... village voisin du Q...., et l'accident survint en novembre 1900 ».

J'écrivis à la mairie de B... et voici la réponse que j'en reçus :

« Monsieur le Docteur, en réponse à votre lettre du 15 courant, j'ai l'honneur de vous informer :

1° Qu'il est exact qu'une enfant de deux ans et demi, Madeleine M..., est morte en novembre 1900, écrasée par une voiture ;

2° Qu'elle avait deux sœurs, âgées actuellement de 14 et 9 ans, environ;

3° Que son père, d'une intelligence ordinaire, était d'une intelligence médiocre dans les quelques années qui ont précédé sa mort, survenue au commencement d'août 1901.

Il souffrait alors d'une grave maladie nerveuse.

Veuillez agréer.....

Signé L....

Secrétaire de la Mairie de B....

A la fin de cette même séance, le second médium, Mlle Célina B..., prit un crayon, sur les conseils de Barthélemy et écrivit au

nom d'un esprit, qui vint raconter sa vie ; mais les faits attestés n'ont pas encore pu être contrôlés.

Peu après, saisissant son crayon de la main gauche, il écrivit une communication *en écriture au miroir*, sans aucune hésitation et avec autant de facilité que s'il avait tenu le crayon de la main droite et eût tracé des traits normaux.

Cette page a été aussitôt signée par tous les assistants et je l'ai conservée. Elle n'est du reste intéressante que par le fait même de sa production.

Le médium nous est connu et d'une sincérité au-dessus de tout soupçon.

Dr DUSART.

Expériences

AVEC LE MÉDIUM EUSAPIA PALADINO, AU CIRCOLO SCIENTIFICO MINERVA, A GÊNES.

Par M. A. VASSALO.

(*Suite et fin.*) (1)

J'observai que ce n'était pas la grosse main de John, mais plutôt celle de *Naldino* ; trois coups répondirent affirmativement, on entendit déposer la trompe sur la petite table où nous l'avons trouvée après, et je fus couvert de caresses. Je dis :

Sais-tu que je porte quelque chose que tu aimais beaucoup ?

Je n'avais pas terminé cette phrase que l'épingle de ma cravate fut enlevée et déposée devant le prof. Porro.

Ce bijou donné à mon fils par Ermete Roselli était son ornement de prédilection, détail ignoré de tous les assistants.

Je priai Naldino de se manifester avec toute l'intensité possible, et je sentis ses deux mains que je reconnaissais bien, m'étreindre affectueusement sous les bras, comme s'il voulait me faire lever de ma chaise : je me levai et ses deux mains m'entraînèrent vers le guéridon et les ri'eaux, mais comme je ne voulais pas cesser de contrôler le médium assis, je pris dans ma main gauche sa main

(1) Voir le n° du mois d'Avril page 600.

que je tenais dans ma main droite ; ainsi, je me trouvais debout, éloigné du médium par la longueur de nos deux bras, j'apportais la plus grande attention à ce qui allait se passer.

Je fus embrassé longuement par un être que je sentais appuyé contre moi ; un corps alerte d'une stature égale à la mienne et un visage ayant tous les caractères de celui de Naldino resta plusieurs secondes tout contre le mien.

Les assistants entendaient le bruit des baisers qui m'étaient prodigués et alternaient avec des phrases en dialecte génois, avec ce timbre spécial de voix auquel je ne pouvais me tromper. J'entendais nettement : « Mon papa ! cher père ! Oh ! Dieu ! » dits joyeusement.

Il me sembla que l'entité allait disparaître, lorsqu'elle m'étreignit de nouveau, m'embrassa fortement à trois reprises et ajouta en dialecte génois :

« Tu le diras à Maman ! »

On nous demanda la lumière et à la lueur électrique nous vîmes tous une forme enveloppée du rideau s'avancer vers moi qui étais resté debout : autant que je pouvais en juger, cette forme correspondait à celle de l'entité se manifestant : nous vîmes les bras s'avancer pour m'entourer, une main que je distinguais très bien à travers le rideau léger resta longuement enfermée dans ma main droite, pendant que ma main gauche tenait celle du médium que nous voyions assise, abandonnée sur sa chaise, dans un état d'hypnose profond et calme.

On fait des commentaires de toutes sortes sur ces phénomènes ; on dit que l'agent occulte se manifestant n'est qu'un dédoublement du médium. On m'affirme que ces phénomènes sont dus aux projections du sub-conscient et à la translation des centres automatique de la Paladino. On me parle d'Ego-psychisme, de force physio-psychique, de tout ce que l'on voudra. Je respecte toutes les opinions, et considère la probabilité de toutes les hypothèses, qu'elles aient le caractère du positivisme scientifique, ou qu'elles soient intuitives et plutôt métaphysiques. Mais, que l'on ne me parle pas d'hallucination, parce que je m'élève contre cette accusation aussi facile qu'absurde ; je prétends être en possession d'une intelligence équilibrée, subtile, logique, contrôlant des sens d'un fonctionnement parfait et normal.

A tous ceux qui me traiteront d'halluciné, je répondrai tranquillement : Je consens à passer pour halluciné au point de ne plus comprendre ce que je vois et entends, pourvu que vous soyez assez aimable pour vous reconnaître vous-même pour un honnête idiot, qui ne sait pas ce qu'il dit.

Cinquième Séance

Elle eut lieu le soir du 29 décembre. Je me trouvais le plus éloigné du médium. En outre des six personnes habituelles, les professeurs Mirelli et Soris étaient présents. M. Soris, tout nouveau pour ces expériences, tenait la main gauche du médium ; le prof. Porro tenait la droite. On commença à la lueur du gaz : pendant un temps plutôt long, atonie complète : puis les mouvements de la table ont lieu, et plusieurs lévitations.

Eusapia frappe avec ses doigts de légers coups sur la table ; les mêmes coups plus intenses sont répétés au centre de la table, comme venant du dessous. On demande la lumière électrique rouge.

M. Soris dit être touché : il semble qu'on veut lui retirer sa chaise. Le guéridon, qui est dans son coin accoutumé, à un mètre du médium, vient, à la vue de tous, s'appuyer à la chaise de Soris, plutôt brusquement, se lève et se couche sur la table, devant le médium, puis avec des positions diverses, va se porter à l'extrémité opposée de la table.

Des contacts variés se succèdent, mais avec faiblesse. Eusapia paraît fatiguée et préoccupée de la rareté des phénomènes. L'invisible nous dit de changer la chaîne, et suivant les indications données, le professeur Soris change de place avec le Dr Venzi.

La lampe électrique rouge est allumée et éteinte *sans que personne n'ait touché aux interrupteurs* : on en fait autant à la lampe blanche, placée au milieu du cabinet formé par les rideaux à travers lesquels passe une lumière visible.

Les contacts deviennent plus accentués, et un courant d'air glacé se fait sentir.

Le Dr Venzi qui tient la main d'Eusapia et la voit distinctement immobile, la tête inclinée vers le professeur Porro, observe, à côté de lui, à sa droite, une masse globulaire qui se forme vaporeuse, blanchâtre, qui se condense en une forme plus précise — un ovale —

qui, peu à peu, arrive à l'aspect d'une tête humaine ; on distingue le nez, les yeux, la barbe en pointe. Cette tête se pose contre la face du docteur qui sent un front vivant et chaud appuyé au sien pendant plusieurs secondes ; puis il éprouve le contact de tout un profil contre le sien dans une pression caressante. Il eut l'impression d'un baiser, puis la masse sembla s'évanouir, vaporeuse, près des rideaux.

La main d'Eusapia cherche celle du professeur Mirelli, qui est loin d'elle, et l'attire. L'invisible ayant éteint les lampes électriques, il n'y a plus d'autre lumière que la faible lueur de la bougie déposée dans l'antichambre, près de la porte. Le pr. Mirelli, toujours tenu par le médium, arrive à se trouver dans le coin où j'étais à la dernière séance, pendant les manifestations de Naldino : à cet endroit se projette la plus grande lueur de la bougie, et nous voyons le professeur qui nous tourne le dos ; nous distinguons devant lui le rideau gonflé, et remuant ; la forme est exactement celle d'un corps humain qui s'avancerait vers le professeur.

Il nous fait part de ses sensations : On me touche, on me serre, on s'appuie contre moi, mais on ne me parle pas... on m'embrasse encore... mais pourquoi ne pas me parler ?

On n'entendait aucun essai de parole.

Eusapia se déclara épuisée et demanda une interruption de la séance.

Le prof. Mirelli se retira, appelé au dehors par ses occupations.

Pour la seconde partie de la séance, le Dr Venzi était à gauche d'Eusapia et Mme Morani à droite.

Des coups très forts résonnèrent au centre de la table ; un tambourin et une guitare furent transportés se faisant entendre au-dessus de nos têtes. Soudain, Mme Morani et le Dr Venzi qui tiennent le médium s'écrient en même temps : « Nos mains sont soulevées en l'air ». Ils croyaient qu'Eusapia était debout, mais on s'aperçut qu'elle avait été transportée sur la table, au centre ; cette grossière table de bois blanc, au plateau fendu, n'était pas solide sur ses pieds et offrait peu de garanties de résistance. Le médium, à deux reprises, fut enlevé et placé sur cette table qui craquait et vacillait d'une façon peu rassurante, et Eusapia, avec toute la vivacité de son dialecte napolitain, demanda à être descendue de suite.

Chacun reprit sa place ; à cause de l'heure avancée, on résolut de clore la dernière séance par un salut collectif à John King. Le Dr Venzi fut saisi par deux bras robustes, et une tête volumineuse s'approchant de la sienne l'embrassa. Mme Morani annonça la même sensation. La main droite de M. Morani fut empoignée par deux grandes mains qui la frappèrent vigoureusement. Chacun eut des démonstrations semblables.

Tout à coup M. Prati s'écria :

Merci ! merci ! voilà pour moi le couronnement des séances ! Merci ! tu as parfaitement compris mon désir !

Nous demandâmes une explication, et il répondit :

« Au commencement de la séance, et avec tant de précautions que personne ne s'en est aperçu, j'avais caché dans un interstice du bureau une monnaie antique. J'avais mentalement exprimé le désir que John, à la fin de la séance, la prît et me la donnât avec une poignée de main. Cela est arrivé. Deux grands bras m'ont serré affectueusement, et j'ai senti que l'on plaçait la monnaie antique dans ma main droite ! La voilà »

L. A. Vassallo.

SUR VICTOR HUGO

Je ne prends pas la parole en mon nom personnel : les secrétaires des universités populaires ont organisé cette fête, à eux, et par eux à vous tous en reviennent l'initiative et l'honneur. Je parle comme votre délégué, comme votre représentant pour donner, dans la mesure de mes forces, une expression aux pensées qui nous sont communes. Et voilà pourquoi mon premier devoir est de remercier en votre nom ceux qui ont bien voulu par leur concours rehausser l'éclat de cette fête : Mme Charcot qui fut la petite Jeanne et qui la restera parce que les vers de son grand-père ont fait immortel le charme de son enfance, les artistes éminents dont le talent va faire vivante pour vous la pensée du poète, notre cher et grand ami Ana-

(1) Discours prononcé au festival organisé par quelques universités populaires, le 2 mars, au Trocadéro, à l'occasion du centenaire de Victor Hugo et reproduit par *La Coopération des idées* du mois d'avril 1902.

tole France dont la présidence achève de donner à cette fête sa haute signification.

Victor Hugo, c'est de l'esprit français, l'idéalisme ardent qui, à certains jours, nous a mis comme à l'avant-garde du monde, c'est la *Chanson de Roland*, Corneille, Pascal, Mirabeau ; Anatole France c'est l'autre face de l'esprit français, la précision, le goût de la clarté, la grâce et l'ironie, Montaigne, Voltaire, Renan. Et cette rencontre de Victor Hugo et de A. France dans une fête organisée par les universités populaires est comme le symbole de ce que nous prétendons être et de ce que nous voulons faire.

Nous ne sacrifions rien de notre haut idéal, nous gardons avec notre enthousiasme toutes nos espérances, et les vers du poète ne retentiront point à nos oreilles sans éveiller un écho profond dans nos cœurs ; mais pour marcher au but nous voulons éclairer notre route, nous demandons à la science du réel les moyens de réaliser notre idéal, et, si nous chantons, c'est à la façon des bons travailleurs, pour nous mettre du cœur au ventre et accorder nos efforts au rythme de nos chants.

Notre fête a ceci d'original qu'elle n'a rien d'officiel, qu'elle est spontanée, sincère, qu'elle répond vraiment aux sentiments que nous avons dans le cœur. Nous ne sommes pas de ces gens distingués qui n'admirent qu'après avoir fait leurs réserves, qui célèbrent pompeusement la souplesse et la variété du rythme, la richesse et l'incomparable éclat des images, mais séparent l'idée de l'expression et regrettent que le poète ait fait un si mauvais usage d'un si beau génie. Nous aimerons ce qu'il aimait, nous sommes fiers de sa gloire, il semble que quelque chose en rejaillira sur nous, je veux dire sur les idées que nous défendons. Son verbe puissant a été le verbe de notre pensée.

J'ajoute qu'il a ceci de commun avec nous, qui cherchons notre chemin et gagnons notre pain spirituel à la sueur de notre front, qu'il n'a pas reçu la vérité comme un héritage, comme une tradition qu'il n'avait qu'à recueillir et à continuer ; il a dû la conquérir, monter lentement vers elle. Il a commencé par écrire des odes royalistes et catholiques, il a été séduit par ce qu'avait d'imprévu, de constrates étranges, de sublimes antithèses l'épopée impériale. Mais ses hardiesses généreuses dès le premier jour l'orientaient du

passé vers l'avenir ; celui qui avait brisé les vieilles formules littéraires, renouvelé le drame, rendu la souplesse et la vie au rythme du vers, devait en venir à combattre toutes les variétés du mensonge, tous les déguisements du pharisaïsme, à se faire l'apôtre de toute justice et de toute liberté. Victor Hugo lui-même constate fièrement cette évolution de sa pensée qui l'a conduit en même temps que de l'erreur à la vérité, des honneurs à l'exil et à la proscription :

« L'histoire s'extasie volontiers sur Michel Ney, qui né tonnelier, devint maréchal de France, et sur Murat, qui né garçon d'écurie, devint roi. De toutes les échelles qui vont de l'ombre à la lumière, la plus méritoire et la plus difficile à gravir, certes, c'est celle-ci : être né aristocrate et royaliste. et devenir démocrate. Monter d'une échope à un palais, c'est rare et beau ; si vous voulez monter de l'erreur à la vérité, c'est plus rare et c'est plus beau. S'il est vrai que Murat aurait pu montrer avec quelque orgueil son fouet de postillon à côté de son sceptre de roi, et dire : Je suis parti de là ! c'est avec un orgueil plus légitime, certes, et avec une conscience plus satisfaite, qu'on peut montrer ces odes royalistes d'enfant et d'adolescent à côté des poèmes et des livres démocratiques de l'homme fait ; cette fierté est permise, nous le pensons, surtout lorsque, l'ascension faite, on a trouvé au sommet de l'échelle de lumière la proscription, et qu'on peut dater cette préface de l'exil ».

Le crime de Décembre, le coup d'État de Louis Napoléon achève de lui ouvrir les yeux ; de ce jour il prêta sa grande voix à toutes les idées généreuses. Dans le silence de tous, il fait entendre la protestation du droit violé; il stigmatise les prêtres salariés qui ont des absolutions et des *Te Deum* pour tous les attentats triomphants ; il se dégrise de la mauvaise ivresse des gloires sanglantes, qui sont faites des douleurs de tous pour l'exaltation d'un seul ; il affirme le progrès, il célèbre la paix, surtout ; seul, sublime, sans efforts, sans crainte d'être ridicule, quand la France et l'Europe acceptent le fait accompli, il affirme obstinément que le crime aura son châtiment, il voit ce que nul encore ne soupçonne, il voit la défaite, la honte, et aussi l'expiation du pays qui, pour la seconde fois, après la leçon de Waterloo, s'est volontairement asservi au césarisme qui commence par les vantardises, finit par les désastres et par l'invasion.

Cette foi profonde dans le progrès, dans le triomphe de la liberté, dans l'avènement de la justice et de la paix, Victor Hugo la résume dans un mot qui revient souvent dans ses vers, que vous allez

entendre plusieurs fois, sur lequel il importe par suite que vous ne vous mépreniez pas, dans le mot « Dieu ».

Et d'abord il faut que vous sachiez ce que Dieu n'est pas pour Victor Hugo; il n'est pas ce que la plupart d'entre vous imaginent à entendre ce mot. Le Dieu de Victor Hugo n'est pas « le bonhomme à longue barbe blanche, espèce de pape ou d'empereur assis sur un trône » qui crée d'un mot le monde et se repose de n'avoir pas travaillé, qui jouit de la béatitude dans l'universelle souffrance, qui viole les lois qu'il a lui-même établies par des miracles puérils, Dieu mauvais géographe et mauvais astronome.

Contrefaçon immense et petite de l'homme,
Arrêtant le soleil à l'heure où le soir naît,
Au risque de casser le grand ressort tout net.

Il n'est pas le Dieu dont les faveurs sont à vendre et qui a les prêtres pour courtiers; et c'est moins encore le Dieu des armées, le Sabaoth qui toujours est pour la force contre le droit, qui aime la guerre et les sacrifices, espèce de Behanzin céleste qui a besoin de renifler le sang humain. Hugo rejette les dogmes étroits qui limitent l'infini, et c'est la pensée qu'exprime le Satyre, qui traîné par Hercule au sommet de l'Olympe, crie devant les Dieux épouvantés : « Monde, tout le mal vient de la forme des Dieux ».

L'affirmation de Dieu pour Victor Hugo, c'est l'affirmation hautaine que la vérité que nous cherchons, que la justice que nous voulons, en un mot que l'idéal humain n'est pas le rêve d'une ombre, qu'il est ce qui est, puisqu'il est ce qui doit être. Si le monde livré au hasard n'est que la bataille de forces aveugles, pourquoi pas dans nos sociétés toujours la lutte, l'ignorance, l'iniquité, la haine ? Le poète n'y consent pas. Ce qui doit être sera, parce que notre pensée n'est pas un accident, une petite étincelle jaillie au hasard dans l'immense aveuglement ; parce qu'elle se relie au monde, parce qu'elle continue le mouvement qui lentement d'âge en âge élevait vers elle, et parce qu'en elle l'Univers enfin se voit et découvre ce qu'il cherchait. Eh bien! Quand Victor Hugo fait appel à Dieu, quand il le nomme, quand il l'invoque, il ne dit rien de plus, rien de moins; il affirme que la raison finit toujours par avoir raison, que l'idéal est le réel ; qu'il ne faut pas se résigner au mal, le proclamer nécessaire, qu'il faut le combattre ; que la tâche de l'homme

est de lutter pour l'avènement de la justice et de la paix ; il crie, aux puissants, aux satisfaits, à tous ceux qui veulent s'arrêter, que la véritable figure de ce monde, vaste océan, ciel étoilé, n'est pas une figure impassible et morte, mais un visage tout pénétré d'esprit, sur lequel le songeur lit déjà la pensée qui, devenue claire à elle-même dans la conscience de l'homme, découvre enfin son véritable objet : l'effort vers la liberté et vers l'amour. Cette croyance n'est-elle pas la vôtre, celle de tous ceux qui, en dépit des scandales de la nature et du démenti de l'histoire, s'entêtent dans les grandes espérances, affirment la souveraineté du droit, et, travaillant pour la justice, prêts à sacrifier pour elle leurs intérêts et leur existence même, montrent assez par leur conviction qu'elle n'est pas l'illusion, la chimère de l'homme, mais la vérité profonde qui donne à l'univers comme à la vie son sens et son prix.

Si Victor Hugo s'est élevé à ces hautes pensées, s'il s'est trouvé le défenseur de toutes les causes généreuses, s'il a donné une voix au peuple, n'y voyez pas un choix qu'il aurait pu ne pas faire, un accident ; mais bien un accord préétabli de son génie à toute grandeur. Vaines sont les larmes des crocodiles sacrés qui regrettent que ce beau génie se soit consacré à l'expression l'idées si contraires aux conventions du beau monde et aux traditions des âmes mortes.

Le principe de l'évolution de Hugo, sans doute, est avant tout dans son grand cœur, dans sa vitalité puissante : les faibles se donnent l'illusion de la force en opprimant les autres, les forts se débordent eux-mêmes, prennent conscience de leur force en la dépensant pour tous. Mais le vrai principe de l'ascension de Hugo vers l'idéal démocratique, c'est l'ampleur même de son génie. Les mots et les images dans son esprit se lèvent et s'élancent, comme un vol de grands oiseaux qui veulent conquérir l'infini, il a besoin des vastes espaces pour s'y déployer. Comment s'enfermerait-il dans les théories étroites et basses ? Comment le génie, qui est sincérité, se résignerait-il, sans renoncer à lui-même, aux mensonges utiles, hypocrisie nationaliste, religion pour le peuple ? Hugo a besoin d'une matière égale à sa forme, d'idées sublimes pour son vers sublime. Comment se serait-il mis en prison dans les préjugés d'une secte, d'une coterie, dans les étroitesses des salons et des académies ? La terre ne suffisait pas à l'essor de son imagination grandiose, il allait, il s'élançait, hardi, en plein ciel, heurtant de

son navire aérien les pilastres des astres et allumant de monde en monde les soleils nouveaux, les soleils de justice, de paix et d'amour.

Honorons donc Hugo sans arrière-pensée, en toute confiance; honorons-le comme il eût aimé à l'être, en faisant revivre en nos esprits sa pensée, en nous enchantant des beautés dont lui-même il fut un instant charmé, surtout en recevant de lui ce qu'il eût voulu nous donner, le courage, l'allégresse, l'énergie pour la lutte, et, dans la lutte même, la générosité, l'absence de haine, l'espérance et la volonté des réconciliations futures.

GABRIEL SÉAILLES.

Nouvelle

SÉRIE D'OBSERVATIONS SUR CERTAINS PHÉNOMÈNES DE LA TRANCE,

par le professeur James H. Hyslop.

CHAPITRE II.

(Suite et fin) (1)

ONCLE CHARLES. (CARRUTHERS).

Hyslop fait remarquer avec beaucoup d'à-propos que tous les arguments contre l'hypothèse de la télépathie sont par contre-coup autant d'armes en faveur de l'hypothèse spirite, car celui qui veut se rendre compte des faits n'a pas d'autre alternative. Ainsi la parfaite unité de caractère et d'action des nombreux interlocuteurs d'Hyslop, d'Hodgson et de tant d'autres consultants, maintenue pendant des mois et des années sans aucune variation, donne bien l'impression de personnalités distinctes, réelles et permanentes. Les erreurs relevées, loin d'être une objection, ne font que confirmer cette opinion, car elles ne dépassent pas en nombre et en importance celles que nous commettons lorsque nous cherchons à nous rappeler des faits quelquefois lointains. Elles s'expliquent plus facilement encore si l'on tient compte de la perturbation profonde que doit naturellement éprouver l'esprit obligé pour se manifester d'em-

(1) Voir le nº du mois d'Avril, p 586.

prunter un organisme étranger. Ajoutons que pour le lecteur étranger le compte-rendu d'une séance ne peut produire la conviction qui s'empare du parent ou de l'ami retrouvant après un temps quelquefois très long les habitudes de langage, les tournures de phrases, les expressions pittoresques, les façons de discuter si bien connues et qui caractérisaient de façon si certaine ceux avec lesquels il s'était jadis trouvé en contact. L'auteur reprend ensuite longuement la discussion de chacun des incidents entre lui et chacun des communicants, il les montre redressant les défaillances de sa mémoire ou acceptant ses rectifications, exactement comme le feraient deux interlocuteurs cherchant à fixer leurs souvenirs sur des faits d'ancienne date. Comment confondre cette conversation suivie, avec tous ses imprévus et l'unité absolue de caractère qu'elle révèle chez le communicant, avec la lecture de faits passés qu'un médium exceptionnellement clairvoyant pourrait faire, en vertu de l'action télépathique, dans la mémoire de personnes plus ou moins indifférentes.

Ce que nous venons de dire rentre déjà dans le second argument invoqué par Hyslop en faveur de la théorie spirite et qui est basé sur la vie, l'action dramatique répandues dans tous ces longs et multiples entretiens entre lui et Hodgson, d'une part, et, d'autre part ces nombreux communicants qui viennent leur donner la réplique. Dans quelle conscience Mme Piper aurait-elle pu trouver ces personnages d'Imperator, de Rector, de Georges Pelham avec leurs modes d'intervention si justes et si appropriés à chaque incident, sans que leurs caractères se confondent jamais ? A chaque instant Imperator montre son caractère plein de dignité et ses tendances impérieuses qui justifient si bien son pseudonyme, tandis que Rector guide les conversations et que Georges Pelham résout les doutes et rectifie les erreurs sur les faits et sutout sur les personnes et leurs rapports entre elles et les consultants.

Comment n'être pas frappé par ces objurgations adressées par les communicants et qui sont si bien dans leur caractère ? Hyslop insiste sur ce fait, qu'à maintes reprises le communicant prie Hodgson de s'éloigner pendant qu'il entretiendra Hyslop de sujets qu'il ne veut communiquer qu'à lui seul. Plusieurs fois ce même communicant sentant s'épuiser la force psychique qu'il emprunte au médium pour transmettre sa pensée, demande à suspendre quel-

ques instants le cours de sa conversation. Robert Hyslop, spécialement, s'écrie : « Donnez-moi mon chapeau, que je m'en aille ! » comme il le faisait dans les dernières années de sa vie et il disparaît un certain temps, pour revenir bientôt. Tout cela est absolument vivant et caractérise l'action d'une personnalité bien distincte et indépendante ; il ne nous semble pas possible d'en douter lorsque l'on a lu ces conversations si mouvementées et si pleines d'incidents.

Nous avons dit que les communicants étaient sujets à se tromper dans des questions de détail, autant que nous le ferions nous-mêmes. Hyslop en tire un argument en faveur de la théorie spirite. Ceci ne peut étonner que les lecteurs qui n'ont pas encore pu se dégager des préjugés que nous ont imposés les divers clergés et qui nous représentent les esprits comme subissant à la mort une transformation radicale : les uns devenant aussitôt radieux et aussi parfaits que peuvent l'être des créatures, les autres devenant d'affreux damnés, condamnés à des supplices sans fin. S'il en était ainsi, les premiers ne devraient jamais se tromper ni nous tromper, tandis que les seconds ne devraient que mentir et se tromper. La réalité est tout autre et nous comprenons que les communicants puissent subir certaines défaillances de mémoire, si nous admettons avec les spirites que notre vie se continue dans l'au-delà sans soubresauts avec sa marche lente et indéfiniment progressive. Dans ces conditions, nous nous retrouvons au lendemain de la mort avec les mêmes qualités, mais aussi avec les mêmes défauts et imperfections, que graduellement par un travail persévérant et continu.

Les erreurs ne seraient pas aussi faciles à expliquer si on adoptait la théorie de la télépathie. Comment admettre en effet qu'un médium doué d'un pouvoir assez prodigieux pour lire dans la pensée ou la mémoire de n'importe qui dans n'importe quelle partie du monde ou même dans l'*Absolu*, puisse subir de telles défaillances, présenter de telles inégalités ?

La théorie spirite nous explique à merveille les troubles et les confusions constatées surtout à la première séance, lorsque l'esprit s'empare pour la première fois de l'organisme, tout nouveau pour lui, du médium ; tandis que ses communications deviennent de plus en plus claires, exactes et précises à mesure qu'il s'habitue à diriger

cette *machine*, pour rappeler une des expressions que nous rencontrons au cours des séances.

Quant aux objections que l'on pourrait faire à la théorie spirite, Hyslop déclare que s'étant borné, à la suite de ses études sur la médiumnité de Mme Piper, à constater notre survivance et la réalité d'une vie future, il ne voit pas comment on pourrait attaquer des conclusions qu'il considère comme établies sur une base inébranlable.

Mais, dit-il, certaines personnes refusent de croire à cette vie future, parce que jusqu'ici on n'a pas fait connaître les conditions dans lesquelles elle existe ou parce que ce que l'on en a dit leur paraît absurde et inacceptable. Il répond à cela que lorsqu'un désincarné nous a donné sur son identité des preuves suffisantes que nous avons pu contrôler, il n'y a pas de raisons pour repousser ce qu'il nous dit sur des choses que nous ne pouvons ni comprendre ni contrôler. Pouvons-nous comprendre comment se font la lecture de la pensée, la suggestion mentale ? Qui donc cependant songe à les nier. Les esprits nous disent que dans l'au-delà les esprits supérieurs aident et instruisent ceux qui sont moins avancés ; qu'ils nous aident, nous inspirent et nous conseillent, en vertu de la loi de solidarité universelle. Que peut-on trouver d'inacceptable dans ces indications ? Mais, dit-on, certains esprits nous disent qu'ils continuent à exercer leurs métiers et leurs occupations terrestres et nous donnent des affirmations d'une trivialité répugnante. A cela on peut répondre ou que l'on a affaire à des mystificateurs, aussi nombreux et plus difficiles à démasquer dans l'au-delà que sur terre ; ou que certains esprits fort peu développés sont unis à des périsprits tellement grossiers et presque matériels, qu'ils ne se rendent pas compte de leur situation réelle. Les uns ne se croient pas morts ; d'autres, encore dans la période de trouble qui accompagne le passage d'un état à un autre, ne comprennent pas la modification opérée et s'étonnent de n'être ni vus ni entendus de ceux au milieu desquels ils se sont introduits. Sans doute il nous est fort difficile de nous figurer de tels résultats, la différence étant trop profonde entre les deux mondes, mais ce n'est pas une raison suffisante pour rejeter *les faits* dûment constatés.

Quant à l'accusation de trivialité qu'on a si souvent répétée

depuis 50 ans, on ne l'aurait pas portée si on avait voulu se rappeler que l'au-delà se compose d'éléments aussi variés que le monde visible, puisqu'il en émane. Combien d'incarnés, sur mille, sont-ils capables de soutenir une conversation intelligente ? De l'autre côté comme parmi nous, ceux qui n'ont obtenu que des réponses triviales ne doivent en accuser que le mauvais choix de leurs interlocuteurs. Nous connaissons, en effet, beaucoup de messages de la plus haute portée scientifique ou philosophique et morale. Pourquoi les sceptiques n'en tiennent-ils pas plus de compte que s'ils les ignoraient ? Nous l'avons déjà dit, l'étonnement de quelques-uns vient en grande partie de l'opinion que les divers clergés ont implantée dans nos esprits sur la transformation instantanée des hommes en anges parfaits, ou en damnés, comme conséquence de la mort.

On s'est encore demandé ce que sont Imperator et Rector. Ne seraient-ils pas des personnalités secondaires de Mme Piper ? Ils se présentent comme personnalités parfaitement distinctes et indépendantes, et les preuves qu'ils nous donnent de leur grande intelligence, de leur parfaite moralité, ne nous permettent de penser ni qu'ils se trompent, ni qu'ils veulent nous tromper. Nous ajouterons qu'ils se montrent ici ce qu'ils sont dans les *Enseignements spirituels* de Stainton Mosès, pour lequel ils ont dépouillé le voile de l'anonymat.

Hyslop passe encore en revue, pour les réfuter, quelques objections de faible importance que nous ne signalerons pas pour ne pas donner des proportions excessives à l'analyse de cette œuvre considérable. Pour la même raison, nous ne reproduirons pas ces séances si mouvementées et si vivantes, qui font bien comprendre que celui qui y a assisté en acteur vivement intéressé en soit sorti avec une conviction qu'il ne craint pas de proclamer devant les corps savants, aussi bien que devant le grand public. Combien de temps devrons-nous attendre en France qu'un tel exemple soit imité ?

Pour la traduction : Dr DUSART.

Télépathie

Ceci n'est pas un conte.
(DIDEROT)

On parle beaucoup de télépathie, d'occultisme, de spiritisme, depuis quelque temps. Y croyez-vous ? Pour moi, je ne sais ce que j'en dois penser depuis certain jour de l'automne dernier.

Je m'étais levé tard, ce jour-là, et, tout de suite j'avais senti mon corps faible, mon esprit abattu.

Après le déjeuner, j'essayai pour me distraire de lire un journal, mais je ne le pus. Je restai longtemps accoudé à ma table, la tête entre les mains, sans pensée, sans désir, le cerveau vide. A la fin, je me sentis mal à l'aise, mes tempes devenaient douloureuses, mes poignets s'engourdissaient.

L'idée me vint de sortir : peut-être la marche, le spectacle de la rue dissiperaient ma tristesse. L'habitude me conduisit au bois de Boulogne, peu distant de chez moi. En y arrivant je m'aperçus que j'y étais allé.

Des automobiles passaient rapides et trépidantes, comme essoufflées par leur course folle, avec un halètement métallique. Leurs conducteurs s'amusaient à corner à coups répétés, sans motif apparent. Et cela me semblait bête, m'horripilait ; j'avais l'âme remplie d'un maussade dégoût du bruit, des gens et des choses.

Je m'enfonçai dans un taillis. Les feuilles tombées se mirent à gémir sous mes pieds, à chacun de mes pas. Elles jonchaient le sol, innombrables, rousses ou jaunes, quelques-unes conservant un vestige de leur virilité, comme un souvenir des beaux jours enfuis.

Je marchai longtemps au hasard, attentif seulement à observer des symptômes de mort au sein de la forêt. C'était la fin de l'automne : les arbres, presque entièrement dépouillés, se dressaient, lamentables, tendant leurs rameaux comme des bras tordus en une fantastique agonie. Une mousse légère saupoudrait les écorces d'une poudre vert tendre, descendait de plus en plus serrée et vivace et finissait par couvrir la base de quelques troncs d'un tapis épais et moelleux qui avait la couleur de l'émeraude et les reflets de la peluche.

Dans cette solitude humide et froide, pas un bruit ! Pas un oiseau ; pas un insecte ! Obscurité et silence ; des idées de mort s'éveillaient en moi et la tristesse qui m'accablait dès le matin me les faisait accueillir avec sympathie. Je m'y abandonnai bientôt tout entier, trouvant je ne sais quelle douceur en leur amertume. Oui, c'était bien la mort que je voyais de tous côtés. N'étaient-ce pas des cadavres que ces milliers de feuilles pourrissant sur la terre humide ? N'étaient ce pas des squelettes que ces arbres mornes dans leur hivernale nudité ? Et les parasites d'outre-vie, l'épouvantable faune du cercueil m'apparut dans ces mousses, ces moisissures, dans ces champignons vénéneux qui avaient planté dans les écorces leurs minuscules parasols gris doublés d'un velours noirâtre. Et ce ciel bas et gris entrevu à travers la ramure sombre, n'était-ce pas un linceul enveloppant la nature entière ?

Le froid me pénétrait ; je frissonnai. Je repris, pour rentrer, le chemin de la porte Maillot. En y arrivant, je regardai le ciel. Des nuages de gaze mauve glissaient lentement sur la paleur crépusculaire du zénith et, par une de leurs déchirures, la lune m'apparut toute ronde, blafarde et terne, semblable à un globe de verre dépoli dans lequel eût agonisé une lumière verte. Jamais elle ne m'avait si bien donné l'impression d'un astre mort. Mais, ce jour-là, qui aurait pu douter que ce bloc livide et glacé ne fût le cadavre d'un monde ?

*
* *

Après le repas du soir, je m'affaissai dans un fauteuil ; l'exercice avait ajouté la fatigue à la tristesse et le spectacle de la nature mourante avait alourdi ma prostration.

Qu'as-tu donc aujourd'hui ? me demanda mon père.

— Rien.

— Tu as l'air préoccupé. T'est-il arrivé quelque chose ?

— Rien du tout... Il y a des jours comme ça.

Pour m'épargner de nouvelles questions, j'allai à mon piano. Mais quoi jouer ? Toute ma musique me semblait sans attraits. J'hésitai longtemps... Enfin, je fis un effort, mes doigts errèrent sur le clavier, appuyant à peine sur les touches... je fis des accords, des arpèges, j'improvisai des mélodies, m'efforçant de donner à tout cela une expression de douleur infinie. Mais je ne suis pas compositeur et je n'aboutissais qu'à des motifs d'une platitude énervante, rémi-

niscences involontaires et mal liées de romances vulgaires et de valses tziganes qui courent les rues. Ecœuré, j'allai me coucher.

A mon chevet m'attendent toujours quelques bons livres que je considère comme les plus agréables et les plus sûrs de mes amis, et c'est, pour moi, le meilleur moment de la journée, que celui où je vais les rejoindre. Pourtant, je n'en pris aucun. Immobile dans mon lit, couché sur le dos, je regardais machinalement le plafond où ma lampe mettait un petit disque lumineux, jaunâtre et tremblotant.

Les minutes s'écoulaient silencieuses. Maintenant que j'étais seul et libre de m'abandonner à moi-même, je me sentais le cœur serré par une secrète angoisse. Je ne sais pourquoi la platitude et la monotonie de l'existence m'apparurent plus que jamais, inéluctables et déprimantes ; pourquoi je vis si bien l'isolement de tous, la vanité, le néant de tout...

Dix heures et demie venaient de sonner à ma pendule, et je regardais toujours au plafond le disque de lumière où s'agitaient interminablement de petits nuages sombres, quand soudain mon abat-jour de cristal tinta comme frappé par un invisible marteau. En même temps il me sembla qu'on avait secoué mon lit, mon souffle s'arrêta dans ma poitrine, mon cœur se mit à battre avec force... Pourtant j'étais bien seul... Alors je pensai qu'un fragment avait pu tomber du plafond sur mon abat-jour ; mais non, le plafond était intact et, sur l'abat-jour, aucune trace... Ce sera, me dis-je, quelque mystérieux phénomène moléculaire provoqué par la chaleur, et je commençai à me remettre. De même j'attribuai la secousse que j'avais sentie à quelque soubresaut inconscient causé par la surprise... Enfin, j'étais complètement rassuré lorsque je sentis le sommeil me gagner. J'éteignis ma lumière et m'allongeai dans mes draps, encore froids aux pieds. Peu à peu, mes membres s'engourdirent, ma pensée devint incertaine, flottante, et je m'endormis.

Je fis un rêve étrange.

Je me voyais en voiture découverte sur une route plate et toute droite, encaissée entre des collines. C'était le soir. Du paysage, vague et incolore comme tous les décors de rêve, je ne reconnaissais rien ; pourtant *je savais* que j'étais dans la campagne mexicaine.

Bientôt, je vis une voiture pareille à la mienne venant en sens inverse. Comme elle approchait, j'y vis une femme assise, et comme

elle approchait encore je reconnus Antonia de M.... qui avait jadis été une amie de jeunesse. Dieu, qu'elle était pâle,et quelle tristesse dans son regard fixé sur moi ! J'allais l'appeler par son nom lorsque, tout à coup, une procession surgit devant sa voiture et me la cacha. La mienne s'arrêta.

A partir de ce moment ma vision devint beaucoup plus nette et plus intense que ne sont, d'ordinaire, les hallucinations du rêve.Les détails en sont restés gravés dans ma mémoire.

C'était une procession funèbre.Des moines, tout vêtus de noir, portant de longs cierges allumés, défilaient trois par trois, d'un pas lent que scandait le glas d'une cloche invisible et lointaine. Ils défilaient, défilaient; tout à coup ils se mirent à psalmodier un chant lugubre. Des voix s'éloignaient, se perdaient insensiblement ; d'autres voix arrivaient, s'y mêlaient,étaient perçues seules un instant, puis s'éloignaient et se perdaient à leur tour. Et longtemps, interminablement ainsi.

La nuit tombait. Les flammes des cierges, plus visibles dans l'air plus sombre, baignaient d'une lueur orangée les faces glabres des moines et, sur la route, leurs ombres s'allongeaient démesurées et parallèles. Enfin les derniers rangs passèrent, la noire théorie disparut. Je cherchai des yeux la voiture d'Antonia. Elle n'était plus là ; à perte de vuela route était déserte. J'appelai « Antonia ! ».Alors, sur le sommet d'une colline, à ma droite, j'aperçus sa silhouette se découpant sur le clair-obscur bleuâtre. Elle était debout, le visage tourné de mon côté, et elle agitait un mouchoir. Trois ou quatre fois je vis son bras monter et descendre et la blancheur du mouchoir ondoyer dans l'air mêlé de ténèbres. Et, comme je la considérais immobile et muet, j'entendis tout à coup sa voix me crier avec une intonation déchirante « Adieu ! ». Puis, elle disparut, anéantie soudain dans l'espace.

« Antonia, cria-je, à mon tour ; Anto.... ! ».....

Je m'éveillai.. Tout de suite,en me sentant dans mon lit,et je vis alors devant moi son corps, sa figure, un peu vague comme estompée dans une lumière crépusculaire. Je l'appelai par son nom « Antonia ! Antonia » ! et.... le fantôme se dissipa sur place —.... Je méditai quelque temps sur la bizarrerie des rêves, des hallucinations et sur les caprices de ces « folles du logis » qui s'en vont fu-

reter, dans les millions de clichés conservés — souvent à notre insu — par la mémoire et les accommoder à leur guise pour nous duper ou nous tourmenter. Certes, je n'avais pas oublié Antonia, mais depuis quinze ans que j'ai quitté le Mexique, j'avoue que je n'avais guère pensé à elle. Je ne l'avais pas oubliée, mais je ne m'en étais souvenu jamais !

Je rêvassai quelque temps, encore dans la molle tiédeur du lit, et, de souvenirs en souvenirs, de réflexions en réflexions, ma pensée était loin d'Antonia lorsque je m'endormis de nouveau.

*
* *

Environ trois semaines après, lisant un journal de Mexico (où j'ai des amis et des intérêts), mes yeux tombèrent sur la *Nécrologie*. Pourquoi je la lus ? Je n'en sais rien, car cela ne m'était jamais arrivé. Je tressaillis. On y annonçait la mort de Maria Antonia de M. décédée la veille, à cinq heures du soir. Les phénomènes dont je parle plus haut et auxquels je n'avais plus songé me revinrent à l'esprit, ainsi que la journée qui les avait précédés, journée d'inexplicable prostration pendant laquelle j'avais eu constamment devant moi l'image de la mort. Frappé de la coïncidence, je rassemblai mes souvenirs et je parvins à préciser la date de cette triste journée. Je la rapprochai de celle du décès : c'était le même jour. Des histoires de pressentiments, de présages, d'apparitions, me revinrent en mémoire et je me sentis ébranlé dans mon scepticisme. J'étais troublé, mais je poussai néanmoins l'enquête. Finalement, en tenant compte de la différence d'heure entre Paris et Mexico, je pus établir d'une manière indubitable, certaine, qu'Antonia avait rendu le dernier soupir au moment précis où le tintement de mon abat-jour de cristal m'avait glacé d'effroi...

Depuis lors, si l'on vient à parler devant moi d'avertissements surnaturels, de télépathie et autres phénomènes encore inexpliqués, je ne manifeste plus, comme autrefois, une incrédulité railleuse. Et un frisson court sur moi, imperceptible et troublant comme un frôlement de *l'au-delà*, chaque fois que je songe à ce fantôme d'une femme jadis aimée, et me criant « Adieu ! » de sa voix lamentable et sépulcrale.

ALBERT RUZ.

Trente-troisième Anniversaire de la Désincarnation d'Allan Kardec

La cérémonie en commémoration de la rentrée d'Allan Kardec dans l'espace, a eu lieu le 30 mars dernier au Père Lachaise, autour du dolmen qui renferme la dépouille mortelle du grand philosophe. En dépit du temps affreux qu'il faisait ce jour là, tous les groupes spirites parisiens étaient représentés et un grand nombre d'adeptes s'étaient dérangés pour entendre la parole toujours chaude et vibrante des orateurs.

Au nom de *La Société française d'étude des phénomènes psychiques*, M. le général Fix a parlé le premier. Voici le discours qu'il a prononcé :

DISCOURS DE M. LE GÉNÉRAL FIX

Délégué de la Société française d'étude des phénomènes psychiques

Frères et Sœurs, Mesdames, Messieurs,

Je viens, au nom de la Société française d'étude des Phénomènes psychiques, rendre un solennel hommage et adresser un souvenir ému a l'homme éminent, au grand philosophe qui, après avoir longuement et consciencieusement étudié les phénomènes spirites, sema, *le premier*, par le monde, les conséquences philosophiques, morales et sociales qui en dérivent.

Je vais essayer de les résumer en quelques lignes :

1° Il existe une *énergie infinie, éternelle*, qui vivifie le monde et qu'on appelle *Dieu*.

Dieu est *l'âme*, la *Raison consciente*, le *Moi-conscient* de l'Univers, et, c'est *dans* l'Univers, *pour* l'Univers et *par* l'Univers que la pensée divine s'objective ;

2° La force qui, dans l'homme, forme la conscience, c'est-à-dire *l'âme*, est une étincelle, une effusion de l'énergie éternelle. Son évolution est infinie : elle s'effectue dans une série d'existences alternativement spirituelles et corporelles. L'âme progresse par ses efforts, ses travaux, ses souffrances et ses vertus. Les globes divers de l'espace lui servent de stations progressives ;

3° L'âme est unie au corps matériel au moyen du *périsprit*, qui est un composé de la quintessence des éléments combinés des incarnations antérieures. Il évolue et progresse avec l'âme, et il est d'autant plus *subtil*, d'autant *moins matériel*, que l'être est plus évolué. Il assure la conservation de l'individualité, fixe les progrès accomplis et synthétise l'état

d'avancement de l'âme. C'est par les *courants magnétiques* que le périsprit se met en rapport avec l'âme, et c'est par le *fluide nerveux* ou *force vitale* qu'il est lié au corps ;

4° Dans certaines conditions, les désincarnés peuvent entrer en communication avec les incarnés par l'intermédiaire des *médiums*, qui sont des personnes douées de la faculté de fournir aux désincarnés une quantité suffisante de fluide nerveux pour leur permettre de se manifester *matériellement* ;

5° Tous les hommes, ayant la même origine, sont *frères*, et dès lors, solidaires, comme les cellules d'un même organe. Tout ce qui tend à contrarier la solidarité est *mal* ; tout ce qui contribue à son développement est *bien*. L'évolution individuelle est, par suite, liée à l'évolution de toutes les humanités.

En d'autres termes : NUL NE PEUT CONQUÉRIR SON SALUT, S'IL NE TRAVAILLE AU SALUT DE SES FRÈRES ;

6° Plus de *morts*, plus de *jugement*, plus de *paradis*, plus d'*enfer*

La mort n'est pas ; ce n'est qu'un mot. Chaque existence est une étape sur le chemin de la perfection.

La mort, c'est le réveil, le dernier râle n'est qu'un cri de délivrance.

Le *jugement*, c'est la conscience des existences passées, lesquelles chacun de nous aura à juger lui-même.

Le *paradis*, c'est le *bonheur intime* que procure le souvenir du bien que l'on a fait ; c'est le séjour dans un milieu plus harmonique que notre terre, avec la certitude d'un avenir meilleur dans une nouvelle existence planétaire.

L'Enfer, c'est le doute torturant, le découragement désespéré de tous ceux qui ont cru au Dieu anthropomorphe, impitoyable, sanguinaire et vengeur. C'est le souvenir cuisant du mal que l'on a fait ; c'est le remords lancinant ; c'est la certitude d'une existence manquée qui doit être recommencée....

Nous étions les générations du passé ; nous serons les générations de l'avenir. Nous récoltons ce que nous avons semé autrefois Ce que nous semons aujourd'hui, nous le récolterons plus tard.

Doctrine sublime, consolante, qui fait disparaître, du même coup, les idées néantistes si déprimantes, si désespérantes, et les dogmes religieux si déraisonnables, si puérils, que les églises offrent encore en pâture aux intelligences appauvries.

C'est surtout ici, devant cette tombe, qu'il convient de proclamer bien haut cette vérité :

La croyance en l'immortalité n'a jamais été l'apanage d'aucune confession religieuse, d'aucune philosophie. Croyance universelle, elle a toujours appartenu à l'humanité. Mais elle était restée à l'état d'hypothèse, de système, et revêtait mille formes diverses A Allan Kardec revient la gloire de lui avoir assigné son véritable caractère. En nous fournissant la *preuve*

matérielle de l'immortalité de l'âme, en nous initiant aux mystères de la naissance et de la mort, de la vie future, de la vie universelle, en nous rendant palpables les conséquences inévitables du bien et du mal, le Maître a fait magistralement ressortir l'idée auguste du devoir.

Personnifiant les grandes vertus qu'il nous a enseignées, il en était le meilleur exemple. Grand par le cœur, haut par l'intelligence, noble par la vertu, tel était Allan Kardec.

Allan Kardec n'avait rien de commun avec ces visionnaires, ces enthousiastes, ces exaltés qui se paient de phrases sonores et de mots creux. Esprit large, calme, lucide, observateur, il était, comme l'a dit ici-même, à cette place, il y a 34 ans, M. Camille Flammarion, *il était le bon sens incarné.*

On l'aimait, attiré par l'aménité de ses manières, son extrême bienveillance, sa parole claire, correcte, grave, éloquente, son raisonnement méthodique et sa logique serrée ; puis on était captivé, retenu par la sagesse de sa raison, l'élévation de ses sentiments, l'incorruptible probité de sa vie.

Aussi tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître sentaient naitre dans leur cœur l'irrésistible désir de devenir un jour de ses amis. Cette amitié, cher Maître, tu as bien voulu me l'accorder et, sur ta tombe, j'en revendique l'insigne honneur.

Tu as été un modèle pour nous, noble ami, tu nous as appris à travailler sans relâche à notre perfection, et à la perfection de tout ce qui nous entoure. Eh bien ! nous te promettons ici solennellement de continuer ton œuvre, de la défendre de tout notre cœur, de la propager par la plume et par la parole, jusqu'au triomphe définitif du Spiritisme, dont nous voyons rapidement grandir les fondations, qui deviendra l'inaltérable *Crédo* des futures humanités, le lien sacré de toutes les intelligences, et qui sauvera les société humaines de l'anarchie actuelle des opinons.

Quand tout le monde connaîtra la *loi* des *responsabilités individuelles* et *sociales, la doctrine des vies successives* qui nous montre la justice en toutes choses, l'humanité aura une conception plus haute, une compréhension plus large de sa nature et de sa destinée.

Cette conception, qui porte en elle le germe de toute une révolution morale, se traduira par une marche plus ferme et plus sûre imprimée aux affaires publiques, par la réforme du système d'éducation, et fera éclater cette profonde vérité d'un grand poète : « *Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.* »

Honneur et gloire à Allan Kardec !!!

M. Laurent de Faget a apporté au maître l'hommage reconnaissant du groupe « Espérance » et de la rédaction du Progrès Spirite.
Puis M. Auzanneau a lu le discours suivant :

DISCOURS DE M. AUZANNEAU

Mesdames, Messieurs,

Depuis quelques années, je n'ai pu assister à la célébration de cet anniversaire, mais je tiens à déclarer que j'étais avec vous par la pensée et par le cœur.

Spirite de la première heure, je suis resté fidèle à une doctrine qui m'a donné de grandes consolations et à laquelle je dois une vision plus nette de l'avenir.

Je sais bien que cet avenir est encore pour nous plein de mystères et que la lumière ne peut être complètement faite sur les choses de l'Au-Delà. Mais il me suffit à moi, pour le moment, de croire à la survivance de mon être et à son évolution sur un plan supérieur. A cette pensée de la continuité de ma vie, ce qui me permet de tout espérer, j'éprouve une mmense satisfaction.

Et ce ne sont pas les critiques habituelles des ignorants et des savants qui viendront anéantir ma conviction. Si elle devait être modifiée sur certains points, ce ne serait que par suite de nouvelles découvertes toujours possibles, il est vrai, car, je le répète, nous ne possédons qu'une partie de la vérité, et cela nous oblige logiquement à un examen scrupuleux des objections qui nous sont opposées, et à une grande circonspection à l'égard des faits spirites.

Oui, nous avons beaucoup à apprendre. Aussi, pour arriver à la solution des troublants problèmes que nous cherchons à résoudre, interrogeons sans cesse tous les penseurs, en bas comme en haut de l'échelle sociale, partout où nous supposons qu'un jet de lumière peut se produire.

En 1900, à côté de notre Congrès où toutes les nuances spiritualistes étaient représentées, siégeait le *Congrès International de Psychologie*. Nous avons délégué à ce dernier Congrès trois de nos amis, spiritualistes érudits et convaincus, pour affirmer nos idées devant la science officielle ; ce sont : Léon Denis, Dr Encausse et Gabriel Delanne.

Ils ont fait preuve, en cette occasion, d'une ardente conviction et d'un réel courage, car ils avaient à lutter contre le parti pris et l'hostilité calculée des corps savants.

Grâce à leur dévouement et à leur force d'argumentation, nos doctrines ont eu l'honneur, en ce congrès international de psychologie, d'une discussion scientifique qu'on ne peut effacer ; et ces doctrines resteront, bon gré mal gré, à l'ordre du jour des études psychiques.

La science officielle, ne pouvant nier l'évidence des faits spirites, en conteste la véritable nature, et quelques savants éminents ont décidé d'aborder résolument l'étude du problème.

A cet effet, l'*Institut psychologique international* vient de créer un groupe d'étude de phénomènes psychiques dont le président est le distingué Dr Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur.

Au risque de mériter les reproches d'injustice et d'exclusivisme que nous adressons à nos adversaires, nous devons, dans l'intérêt de la vérité qui est notre objectif commun, approuver et encourager les efforts de ce nouveau groupe.

Il s'agit, là, d'observation précise et d'expérimentation rigoureuse, et non d'une enquête superficielle comme celle entreprise par M. Jules Bois et publiée dans le *Matin*, sur l'*Au-delà* et *les Forces inconnues*.

Parmi les personnalités sérieuses que M. Jules Bois fait intervenir, il s'en trouve dont la compétence en cette matière est discutable, il en est dont la partialité est évidente, ou dont les réticences laissent le champ libre à toute interprétation.

Les voix diverses, plus ou moins contradictoires, recueillies par M. Jules Bois, auxquelles il a joint la sienne, ne nous ont rien dit qui puisse faire avancer la question.

Son enquête sur l'Au-delà ne conclut à rien. Par contre, elle a dû égarer plus d'un esprit.

Il est regrettable — et surprenant — que l'enquêteur n'ait pas cru devoir consulter des hommes, connus de tous et de lui en particulier, qui depuis longtemps s'occupent spécialement de ces questions ; qui ont publié, avec leurs observations, le résultat de leurs nombreux travaux ; qui ont exprimé leur sentiment sous forme d'articles de journaux, de brochures, de livres et de conférences, et qui, par conséquent, possèdent l'autorité voulue pour émettre un avis résumant l'opinion d'un grand nombre d'observateurs.

Je citerai notamment, pour l'Ecole spirite : Gabriel Delanne, Léon Denis, Camille Chaigneau. Je pourrais facilement en nommer d'autres.

En se passant de l'important témoignage de ces chercheurs consciencieux, je dis encore que M. Jules Bois a fait une enquête incomplète.

Nous restons, comme avant, en présence de causes mystérieuses dont nous avons à chercher le secret.

Sans doute, plus heureux que nous, ceux qui nous ont devancés dans l'Au-delà, possèdent la clef de certains mystères qui ne peuvent encore nous être dévoilés ici-bas.

En pensant à ceux qui sont partis, je n'oublie pas que récemment et successivement en peu de temps, viennent de disparaître trois des nôtres : Alexandre Delanne, Bouvéry et Leymarie. Tous les trois, spirites militants ils ont laissé une trace de leur passage terrestre, et leurs noms seront inscrits dans l'histoire du spiritisme.

J'adresse à chacun d'eux un sourire amical.

Et au Maître, Allan Kardec, mes hommages respectueux.

Entretiens philosophiques

II

Toutes les philosophies contiennent des vérités mélangées à de grandes erreurs, comme tout ce qui provient d'intelligences humaines.

La vérité absolue ne peut être le partage des mondes inférieurs et il faut une ascension très élevée à travers de nombreuses incarnations pour arriver aux sphères perfectionnées. Quand on y est parvenu, l'âme, en harmonie avec ces milieux transcendants, perçoit alors ce qui jusque-là était pour elle un ensemble de mystères insondables.

Il est bon et même indispensable de chercher, de développer ses facultés intuitives, mais il ne faut jamais exagérer sa tâche : chaque être qui s'incarne apporte en lui-même la lumière nécessaire à son évolution. Les esprits qui veulent monter trop vite ressemblent à ces aéronautes qui s'élèvent trop haut dans l'atmosphère et qui y trouvent la mort. L'âme ne peut mourir, mais elle dévie du chemin qui conduit à la connaissance, c'est-à-dire à la vérité.

La raison, la conscience, sont les guides qu'on doit toujours écouter ; le livre de la nature, le livre qu'on doit étudier. C'est là que l'homme peut puiser sans crainte et observer avec fruit, afin de comprendre les lois qui régissent le Cosmos.

Appuyé sur le réel, sur le tangible, il peut sans hésiter s'élancer dans l'Inconnu ; il se convaincra que l'Unité est la Souveraine qui gouverne le Grand Tout, que les lois morales ont le même fonctionnement que les lois physiques, que l'infini marche par le même mécanisme que les plus infimes planètes.

Une loi établie a toujours les mêmes résultats, car les lois divines sont immuables, et c'est ce qui en fait la justice. Rien d'imprévu, rien du hasard, du caprice dans les événements qui surviennent : les causes sont les moteurs des effets. Ce point est très important à méditer, il est la clef de ce que les théosophes nomment Karma.

La morale de ces réflexions est facile à déduire. Il faut appren-

dre la loi et s'y conformer. Alors le malheur ne peut plus vous atteindre ; vibrant à l'unisson des vibrations harmoniques de l'Univers, l'âme échappe à la souffrance, car celle-ci n'est que la conséquence du trouble qu'elle se crée elle-même par ses erreurs. La révolte contre la destinée est donc illogique, insensée, elle n'aboutit d'ailleurs qu'à augmenter le malaise dans lequel l'esprit se débat.

Plus le calme est profond, moins vive est la souffrance ; plus vite l'âme s'achemine vers les régions heureuses où le Karma n'a plus de prise puisqu'il meurt faute d'aliments. Au contraire, chaque emportement, chaque récrimination augmente la dose du mal en augmentant le trouble. Plus on s'agite, plus on crie, plus on s'éloigne du but qu'on veut atteindre.

Cela n'est pas de l'utopie, c'est une vérité absolue, les lois terrestres en fournissent la preuve. Un blessé ne guérit pas ses plaies en s'agitant dans son lit ; pour cicatriser une blessure, l'immobilité est nécessaire. Il en est ainsi pour la guérison de l'âme meurtrie par les mauvaises actions : le recueillement, la résignation, lui rendent la paix qu'elle a perdue. Cette paix reconquise, la guérison se fait promptement. Si elle ne retrouve pas complètement les biens qui lui ont échappé, elle est sûre de ne plus souffrir de leur perte, car elle a atteint un échelon qui lui permet d'apprécier à leur juste valeur les choses auxquelles elle attachait une importance qui n'existe plus pour elle.

Le bonheur vrai consiste dans la vérité et non dans l'illusion, le transitoire. Les âmes fortes, très développées, ne se troublent jamais, parce qu'elles savent que tout ce qui est éphémère ne vaut pas la peine d'être regretté.

Pour être heureux, même dans les mondes inférieurs, la première condition est le travail. Agrandir ses facultés par l'étude, modifier sa nature par la méditation, faire naître par une volonté constante les germes psychiques que tous possèdent et qui, chez tant d'hommes, restent à l'état latent, tels sont les moyens d'obtenir le bonheur qui doit être l'apanage de tous les êtres.

Le bonheur est le but pour lequel les âmes ont pris naissance ; c'est donc une loi divine qui leur donne ces aspirations vers un Paradis. Seulement beaucoup se trompent de chemin, elles le cher-

chent où il n'est pas, où il ne peut être : de là ces souffrances amères, ces désespoirs, ces cataclysmes qui bouleversent les existences.

L'ignorance est une des plus grandes plaies de l'humanité, la meilleure des actions est de répandre l'instruction et la lumière. En éclairant les âmes, on accomplit une œuvre divine.

L'amour universel est la loi suprême : contribuer à son fonctionnement, c'est collaborer avec la divinité.

Baronne CARTIER DE SAINT-RENE.

Conférences de M. G. Delanne, à Nancy

Séance du 10 avril (1)

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr HAAS.

Cette séance à laquelle avaient été conviées un certain nombre de personnes, s'est tenue dans la galerie Nord de la salle Poirel qui, dès 8 heures 1/2, s'est trouvée remplie par un public d'élite.

M. le Président présente le conférencier M. Gabriel Delanne, comme un ingénieur distingué, directeur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme,* vice-président de la Société française d'étude des phénomènes psychiques et auteur estimé de plusieurs ouvrages spiritualistes.

M. Gabriel Delanne se propose de traiter de la *Démonstration expérimentale de l'existence de l'âme.* De tous temps les hommes se sont préoccupés du problème de l'existence d'un principe spirituel indépendant du corps, destiné à lui survivre. Toutes les religions l'ont enseigné, mais elles se sont maintenues, relativement à l'essence de ce principe, dans un certain vague, lui assignant pour séjour, après la mort, soit un lieu de délices (ciel, élysée, empyrée) où l'âme recevait le prix de ses vertus, soit un lieu de supplices (enfer) où elle était châtiée de ses fautes.

Les philosophes se sont livrés à un grand nombre d'hypothèses,

(1) Nous extrayons ce compte-rendu du Bulletin de la *Société d'études psychiques* de Nancy. N° 2, Mars-Avril 1902.

ont échafaudé toutes sortes de systèmes au sujet de la nature et du mode d'activité de l'âme. Pour les matérialistes et les modernes psycho-physiologistes, l'âme n'est que la résultante des fonctions biologiques du cerveau ; elle cesse d'exister à la mort de l'organisme. Ce qui le prouve, c'est le parallélisme qui existe constamment entre l'âme et le corps, la nécessité d'un cerveau sain dans toutes ses parties pour l'accomplissement des fonctions psychiques. Les spiritualistes répondent à cela que le cerveau n'est que l'organe indispensable à la manifestation de l'âme ; c'est l'instrument nécessaire à l'artiste pour développer et produire au jour ses facultés musicales.

Un double problème se pose 1° Peut-on démontrer l'existence de l'âme pendant son union avec le corps ; 2° Existe-t-il des preuves positives de la survivance de l'âme et du corps ?

I. Pendant la vie. — C'est à la Société des Recherches psychiques anglo-américaine, qui compte dans son sein tant d'illustres savants, que tout le monde connaît aujourd'hui, que revient l'honneur d'avoir, par une enquête des plus longues, des plus minutieuses, des plus consciencieuses, accumulé une quantité de faits parfaitement contrôlés de télépathie, de transmission de pensées, d'apparitions de vivants, desquels il ressort jusqu'à l'évidence qu'il existe dans l'homme un double fluidique capable de s'isoler du corps et de se manifester à distance, avec tous les attributs de la personnalité dont il émane. A son tour M. Camille Flammarion a repris cette enquête dont les résultats ont été publiés dans son ouvrage l'*Inconnu*, et qui confirme de tous points l'enquête des savants anglais. Il y a lieu encore de citer les expériences si concluantes de MM. Pierre Janet et Gibert, confirmées par celles d'Ochorowicz.

A citer enfin les expériences qui se poursuivent depuis 15 ans avec le médium italien Eusapia Paladino, qui a été étudié successivement par Ch. Richet, Lombroso, Schiaparelli, Porro et nombre d'autres, expériences dont on peut lire les comptes-rendus détaillés dans tous les journaux spéciaux.

Après de nombreuses citations, le conférencier arrive à la conclusion suivante : L'âme existe et peut s'extérioriser du corps pour se rendre tangible non seulement aux sens, mais encore en laissant des traces matérielles de sa présence (empreintes et photographies).

II. Après la mort. — Bien des phénomènes médiumnimiques ne peuvent trouver leur explication que dans l'intervention d'intelligences invisibles et absolument étrangères au médium et aux assistants. Mais les véritables preuves matérielles de l'existence de ces intelligences se trouvent dans les apparitions qui ont pu être fixées par la photographie ou par des empreintes et moulages.

Parmi les observateurs qui ont obtenu des photographies de formes spirituelles, il y a lieu de rappeler A. Russel Wallace qui a donné des conseils sur la manière d'opérer, W. Crookes (Katie King) et Aksakof qui a publié une série d'épreuves obtenues dans les conditions les plus rigoureuses d'authenticité.

Des empreintes et des moulages de formes matérialisées ont été obtenus par Zœllner, en Allemagne, le professeur Chiaia, en Italie, le docteur Nichols, en Angleterre, ainsi qu'au cours des expériences faites avec Eusapia, en France, dans la famille Blech, et par M. G. de Fontenay.

On a objecté que la photographie pouvait bien reproduire une forme existant dans la pensée d'un médium ou à l'état de cliché astral. Mais on peut répondre que bien souvent l'on voit apparaître le portrait d'une personne tout à fait inconnue du médium. De plus, il s'est trouvé que le portrait répondait entièrement à la description de la forme spirituelle faite par le médium voyant entrancé. Enfin on a vu la même personne se manifester sous différents aspects. (1) En ce qui concerne les moulages, on a obtenu des reproductions identiques d'êtres défunts avec des médiums différents ; ces moulages ont aussi représenté des personnes de sexe différent de celui du médium ; ce qui prouve que les parties du corps matérialisées ne proviennent pas du médium.

La conférence se termine par une série de projections représentant une partie des clichés publiés par Aksakof, ainsi que des médaillons de moulages produits au cours des expériences avec Eusapia.

Après quelques mots de remerciements de M. le *Président*, aux

(1) Ce que ne peut faire un cliché soi disant astral, qui ne peut pas plus se modifier spontanément que ne pourrait le faire un personnage peint sur une toile ou fixé par une épreuve photographique.

applaudissements de la salle tout entière, la séance est levée à 10 heures 1/2.

Séance du 11 avril

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR HAAS

M. Gabriel Delanne se propose de parler sur la *médiumnité* qu'il définit : la faculté que possèdent certaines personnes de rayonner avec une intensité plus ou moins grande la force psychique.

Les phénomènes du spiritisme ont besoin d'être étudiés avec la méthode des sciences positives. Jusqu'alors les savants ont été réfractaires à ces recherches, mais depuis la création de sociétés nombreuses de recherches psychiques dans tous les pays du monde, cette jeune science se constitue solidement.

Les chercheurs doivent être au courant des découvertes faites dans le domaine de l'hypnotisme, de la suggestion, de la télépathie, de l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, etc.

La Table. — Le conférencier recommande de se tenir en garde contre les mouvements involontaires et inconscients des opérateurs. Il rappelle les travaux de Faraday, Chevreul et Babinet, il indique les précautions employées par le professeur Robert Hare, Agénor de Gasparin et le baron de Reichenbach. Quant à lui, il préconise l'emploi d'enregistreurs, comme ceux de Marey, qui indiquent si une pression musculaire quelconque a été employée par le médium.

Il indique ensuite quelles questions doivent être posées pour savoir si l'intelligence qui se manifeste est indépendante de celle des assistants.

Il cite des cas convaincants.

L'écriture. — L'orateur résume les recherches faites sur l'écriture automatique, c'est-à-dire celle faite sans conscience, par M. Binet, P. Janet, Dr Gley, Salomons et Stein et le professeur Flournoy.

Il admet parfaitement l'automatisme et fait comprendre comment l'auto-suggestion peut placer un sujet sensible dans un état d'hémi-somnambulisme qui favorise le développement de l'écriture automatique.

Il indique ensuite les facteurs qui interviennent parfois pour donner à l'automatisme les apparences de la médiumnité.

Il explique ce qu'il faut entendre par la mémoire latente ou cryptomnésie et son rôle. — Il étudie ensuite l'action et le jeu de la lucidité. — Il admet également l'action télépathique à distance des vivants et celle plus fréquente encore de la transmission de la pensée.

Mais ces réserves faites, il cite des cas qui sont affranchis de toutes ces contingences et qui prouvent certainement l'action des Esprits. Telles sont les communications en langues étrangères obtenues par des médiums ne connaissant pas ces langues. — L'écriture d'illettrés ou celle de nourrissons ou d'enfants en bas-âge, et les réponses scientifiques ou littéraires absolument exactes données immédiatement par des ignorants.

Enfin les autographes de personnes mortes reproduits mécaniquement par des personnes qui ne les ont jamais connues, démontrent la survivance de ces individualités.

Les Matérialisations. — Ici on entre dans un ordre de faits qui ont d'autant plus besoin d'un contrôle indépendant et sévère qu'ils sont plus extraordinaires. L'orateur signale le pouvoir très grand de l'auto-suggestion et la possibilité d'hallucinations collectives. Il en cite des exemples. Pour se mettre en garde contre ces causes d'erreurs, il demande que les faits soient contrôlés par des enregistreurs, des instruments qui ne sauraient être ni trompés ni hallucinés. — Comme les expériences se passent dans l'obscurité, comment faire pour employer la photographie ? — L'orateur propose d'utiliser les rayons ultra-violets pour éclairer la salle et de faire fonctionner un appareil photographique avec réservoir de plaque et déclanchement automatique, que l'on actionne au moment voulu, ou un cinématographe. Comme cela, les faits, s'ils se produisent, sont enregistrés pour toujours, et comme l'appareil montre en même temps et pendant toute la séance la position du médium et celle des assistants, le contrôle est permanent.

L'orateur termine en parlant des apports et des séances d'incarnation, le temps ne lui permet pas de développer sa pensée sur ces différentes manifestations.

M. le *Président*, en remerciant le conférencier, propose à l'assemblée de lui conférer le titre de Membre d'honneur de la Société ; cette proposition est votée par acclamation.

La séance est levée à 10 heures.

Fondation d'un Centre d'Etudes psychiques à Marseille

Marseille, le 26 mars 1902.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que je viens de créer un centre d'études psychiques destiné à faciliter un genre de recherches que je sais devoir vous intéresser, parce que vous en connaissez le but et l'importance.

Je serais très heureux de vous y recevoir ainsi que les personnes que vous voudrez bien m'adresser comme pouvant s'intéresser à ces études. Je dois cependant ajouter que pour éviter des abus que vous devinez facilement, je ne recevrai que les personnes que vous voudrez bien accompagner vous-même ou me recommander *par un mot d'écrit.*

Le siège temporaire de ces réunions est rue de Rome, 41, au 1er étage, et les jours d'ouverture, le dimanche de dix heures à midi, et le jeudi, de 6 h. à 8 h. du soir.

Vous y trouverez une salle de lecture avec quelques-uns des journaux conscrés spécialement aux recherches psychiques. Vous y trouverez aussi une Bourse aux livres concernant ces matières, qui signalera à votre attention bien des ouvrages susceptibles de vous intéresser.

Les dames seront admises au même titre que les messieurs.

Pour éviter les écueils qui ont fait sombrer plusieurs des réunions antérieurement créées, il est bien entendu que personne ne sera autorisé à organiser des expériences en commun sans une délégation formelle et temporaire du soussigné. Toute tentative pour enfreindre cette disposition, jugée comme très importante, sera immédiatement réprimée. Bien que toute latitude soit laissée aux assistants pour l'expression de leurs convictions personnelles, les expériences seront dirigées sur un terrain purement scientifique et expérimental, sans se laisser dominer par des hypothèses spirites, occultistes ou théosophiques.

Aucune cotisation pécuniaire ne vous sera demandée.

Veuillez agréer,Monsieur, mes salutations empressées et l'expression de mes sentiments dévoués.

E. ANASTAY.

rue de Rome, 41.

Vers l'avenir

PAR

PAUL GRENDEL

(*Suite*) (1)

31

D'Elos

La vérité te pénètre, qu'ajouterais-je à sa puissance ? Comme toi j'ai été fortifié dans la foi de l'au delà par des circonstances extraordinaires...

Durant mes voyages d'exploration, je sauvais un jeune indou d'une mort affreuse et je le ramenai à son père, un vieux brahme. Ce vieillard possédait de grands biens et sa réputation de sagesse et de science s'étendait au loin. Il m'offrait de grandes valeurs et je les refusai. Ce jeune homme m'était devenu cher et je voulais garder pur de tout intérêt ce sauvetage. Comme son père s'attristait de ne pouvoir me témoigner sa reconnaissance, je lui dis mon désir d'approfondir l'étude du sanscrit et de mieux connaître sa religion, la plus vieille du monde, qui déversa jadis des torrents d'erreurs et des parcelles de vérité.

Ce sage me fit déchiffrer les écritures sacrées et après un long stage m'initia à des pratiques occultes. Enfin il connut assez la nature de mon fluide pour me traiter comme son fils et m'introduisit dans les sanctuaires fermés aux étrangers.

Dans ces lieux vivent des milliers de brahmes parmi lesquels sont spécialement vénérés de profonds philosophes qui détiennent la science des communications entre les vivants et les morts. Ces savants conçoivent la religion dans sa primitive grandeur, et bien avant l'éclosion du christianisme leurs livres sacrés enseignaient les grands principes de la plus pure morale.

Malheureusement la multitude des brahmes vulgaires, des gardiens de ces pagodes vouées aux divinités depuis des milliers de siècles, ne comprennent pas l'esprit de ces lois, de ces préceptes, et en font découler le plus inhumain le plus ignoble, le plus cruel fanatisme.

L'homme est homme, toujours et partout, et quand il a goûté à l'enivrant breuvage du pouvoir absolu, il s'affole, s'égare, se grise des chimè-

(1) Voir le n° d'avril p. 637.

res de son ambition, des fumées de l'orgueil et maintient son pouvoir par les plus absurdes mensonges.

Sachant combien peu d'hommes sont susceptibles de concevoir la synthèse des choses et se croyant supérieur à la multitude, le prêtre dénature la vérité sous le prétexte de la rendre sensible à tous.

S'il est légitime de détenir des connaissances inappréciables à la foule, il est criminel de la tromper, de la terroriser pour l'asservir et détruire sa raison.

Longtemps les hommes, serfs du prêtre, soumis à ses arrêts, n'osaient penser s'il le lui défendait.

Aujourd'hui, en nos pays de nouvelles civilisations, les humains plus avancés, perfectionnés, secouent le joug. La révélation change de forme, elle ne reste plus le don de rares privilégiés, elle filtre, glisse, s'étend et jaillit. Malheureusement, tributaire de nos conceptions, elle se dénature facilement et perd en de fausses interprétations sa grandeur et son éblouissante pureté. La révélation resplendit selon le milieu où elle éclate.

L'Eglise ne peut plus étouffer sa voix, les morts éclairent les vivants, ils viennent nous prouver l'immortalité et la grandeur divine.

32

De Maïa

Les relations d'outre-tombe continuent, dans la nuit l'ombre chère apparaît de plus en plus appréciable, son influence me vivifie et me pénètre. Sur la table, couverte le soir de feuillets blancs, le phénomène s'est reproduit. L'être a transcrit ses conseils et les réponses aux doutes qui m'assaillent encore. En voici la copie.

« Tu demandes ce que sont les miracles ?... Jadis le peuple craignit la foudre et les troubles astronomiques comme des manifestations de la colère divine, et les maîtres de la multitude la tinrent en respect par ces phénomènes dont ils comprenaient les causes naturelles. Mais les sciences restèrent le privilège d'un très petit nombre d'hommes et transmises seulement par la tradition, certaines connaissances s'éteignirent avec leurs possesseurs.

« Les fables inventées pour asservir et guider les ignorants restèrent seules jusqu'à ce qu'un nouvel esprit d'un ordre plus élevé, voyant les dangers de la servitude et de l'erreur, vint prêcher les réformes et faire luire des étincelles de vérité. Mais le mal facile à accepter répond aux instincts cachés, aux désirs, aux passions et s'implante avec une effrayante ténacité. L'homme rejette volontiers toute responsabilité, dénature le devoir, se préoccupe de lui seul et ayant ainsi un terrain préparé laisse grandir les sentiments douteux, les vices qui éteignent les clartés vives du bien.

« Après les phénomènes météorologiques et astronomiques, les hommes

remarquèrent d'autres faits surprenants qu'ils attribuèrent à l'esprit du mal et aux morts.

« L'homme n'est pas un simple composé de chair et de matière, il possède un fluide spécial à son état de créature intelligente. ce fluide a comme l'aimant une puissance attractive qui peut momentanément établir une communication entre les vivants et les morts. Les saints, les devins, les prophètes et les médiums de tous les genres et de tous les pays en sont plus ou moins largement doués.

« Ce fluide fait partie intégrante de l'être humain, il constitue sa force, il faut donc user modérément de cette source bienfaisante et en régler le cours. Ce fluide forme un courant. Irradiant, il s'unit en une sorte d'atmosphère, aux pensées, aux volontés fortes et passionnelles et peut devenir une force dangereuse. C'est comme un vent qui pousse une barque vers l'inconnu.

« L'emportement des foules, sa colère, ses généreux élans sont dus à cet état de surexcitation qui dégage le souffle fluidique, dangereux parce qu'il attire à lui des quantités innombrables d'êtres désincarnés, d'esprits ignorants rôdeurs de l'espace,cherchant leur voie et leur demeure.

« Peu d'hommes sont assez maîtres de leurs facultés mentales pour résister à cette poussée, à cet entraînement presque toujours malsains qui transforment les hommes en fauves, en félins, en cruels bourreaux.

« La guerre en est un exemple irréfutable,elle donne lieu aux plus abominables forfaits, aux plus exécrables actions. Il n'existe plus d'hommes civilisés, de frères, de chrétiens, mais des combattants s'entretuant pour une chimère, dévastant des pays fertiles, sacrifiant, à une haine aveugle et sauvage des milliers de vies et la subsistance d'une quantité d'innocents.

« La guerre, source de tous les vices, affermit la puissance de la force brutale, détruit la sensibilité, la pitié, la solidarité et l'amour. Elle arrête le progrès et tant qu'elle ensanglantera les nations civilisées, la religion réelle sera méconnue, le Christ aura vainement parlé.

« Au contraire, lorsqu'au dessus des barrières créées par la dissemblance des cultes, des langues et des mœurs, les hommes se tendront fraternellement la main, la haine, l'envie et le lucre cesseront de prospérer et de couvrir de leurs branchages infestés de tous les vices la planète où rampent, luttent et succombent dans la douleur et la colère des milliards d'humains faits pour s'entraider et s'aimer.

« De cette réelle fraternité s'élèvera le fluide pur qui attirera la lumière, le bien, la vérité, et les hommes pourront enfin concevoir la beauté de la vie et la raison de l'existence humaine.

« C'est une funeste erreur de vouloir imposer le culte et la foi en Dieu par la force et la terreur. Ceux qui jadis crurent servir la divinité en allant décimer et asservir d'autres peuples ne sont pas encore lavés de la souillure du baptême sanglant que croyaient devoir imposer les guerriers cruels aux mécréants et aux infidèles.

« Se défendre est un droit, mais avant d'imposer aux incrédules les lois et le culte de son pays, il faudrait assainir ce pays des tares, des plaies et des ulcères qui le rongent.

« Il faudrait enfin que la justice fût impartiale, les lois sensées, miséricordieuses aux faibles.

« De haut tombent en mortelles et nauséabondes nuées le mal, l'égoïsme, la colère, la cruauté, l'intempérance, les vices de toutes sortes. les plus inexcusables faiblesses. Les dirigeants, pour mieux asservir la multitude, la trompent, la pervertissent, l'entraînent dans la fange.

« Devant l'inutilité de l'enseignement des Messies, la voix de l'au-delà de nouveau s'élève, s'adresse aux humbles, aux petits, aux souffrants. Heureux ceux qui l'entendent et la comprennent. Elle susurre, murmure, s'élève en éveillant la conscience humaine et la religiosité. Intelligible pour qui veut l'étudier, elle enseigne le bien et le beau.

« Mais les terriens, effrayés de leur responsabilité, ferment souvent le livre de vie le prenant pour un grimoire, travail infernal de l'esprit des ténèbres.

« Le miracle, base de la foi catholique, n'est pas hors nature, il vient de l'occulte, provoqué par des êtres errants autour de nous. En analysant la vie des saints, on constate des monstruosités écloses dans l'imagination de pauvres reclus détraqués, plus ignorants que le fakir indou. Les miracles sont généralement mesquins, incompatibles avec une divinité directrice de l'univers, ils s'adressent à des fanatiques terrorisés aux premiers phénomènes.

« Ces effets sont souvent le produit de la puissance individuelle dégagée de l'enveloppe charnelle par le jeûne, les macérations et la pensée porté vers un rêve idéal.

« Les miracles consistent en général en visions, presque tous les médiums en ont eues ; en prédictions, les prédictions sont fréquentes chez ceux qui s'occupent de sciences occultes ; en apparitions, jamais il n'y en eut de plus visibles et tangibles que celles relatées par des savants émérites qui ont publié le compte rendu de leurs expériences ; en déplacements d'objets, apports, bruits, mouvements sans contact, le tout dû à une force latente, mise en œuvre par des volontés d'une nature particulière que l'homme pourrait connaître et utiliser.

« Les guérisons, soi disant miraculeuses, tiennent au fluide des médiums augmenté de celui des assistants.

« Ces fluides s'emmagasinent en certains endroits et lorsque des médiums spéciaux résident en ces lieux, l'extériorisation de leur fluide s'opère par un état particulier de désir et d'exaltation religieuse et s'amalgame avec celui qui traîne aux alentours et peut produire des guérisons. Mais il n'y a rien de surnaturel, de satanique ni de divin dans ce qu'on nomme à tort un miracle.

« Maïa, lis attentivement et souviens-toi.

« Dieu est Dieu, unique, éternel, immatériel, tout esprit, toute pureté, toute lumière, toute justice et toute vérité !

« Il émane de Dieu le fluide pur, saint et sacré de l'universel amour.

« A lui n'arrive jamais un sentiment imparfait si peu taré qu'il soit.

« La perfection veut la perfection.

« Le mal est l'antithèse de la perfection.

« L'homme cherche l'idéal divin, comme la plante cherche le rayon de soleil pour éclore.

« La plante reçoit la lumière vivifiante, l'emmagasine, en vit, en prospère, mais rien d'elle ne retourne à l'astre du jour.

« Ainsi serait l'homme, si son âme, à travers les siècles et les mondes, n'avançait fatalement, irrésistiblement vers la fin des fins, vers la perfection des perfections.

« L'âme sur terre s'agite et se heurte, cherchant sa voie.

« Les esprits de l'au-delà lui crient : Rédemption.

« Les morts aimés jadis lui crient : Charité.

« Les siècles passés lui disent parmi les pages ensanglantées de l'histoire : Justice, pitié !

« Le cœur l'incite à l'amour universel, à la fraternité.

« Dieu n'a jamais reçu que le pur encens d'une conscience paisible, pure comme le ciel, d'une droiture sans faiblesse, d'une grande et simple religiosité sans parade, sans formule.

« Le seul tabernacle de la foi est l'âme.

« La seule prière est la pratique du bien.

« La seule épreuve emportant l'incarné vers la voie divine est la lutte contre le mal.

« Le mal est ce qui nuit à autrui.

« Tout l'homme qui pressure son semblable est coupable.

« Celui qui attente à la liberté de conscience d'un autre homme s'arrête en sa marche ascendante.

« L'homme qui entretient l'ignorance est comme l'avare qui cache son superflu, tandis que ses frères meurent de faim.

« L'homme dénué d'indulgence, de charité, de bienveillance, de justice et de fraternité est aussi loin du Christ que le pourceau de l'hirondelle.

« Celui qui croit servir Dieu en le louant ressemble au mauvais ouvrier flattant son maître pour couvrir sa paresse et ses vices.

« Celui qui prête à Dieu les passions humaines renie Dieu.

« Celui qui ose définir Dieu est comme l'enfant qui prétendrait connaître l'univers parce qu'il a vu s'ouvrir la corolle d'une fleur.

« Celui qui veut arriver au bien doit bannir l'égoïsme et l'orgueil.

« Celui qui veut progresser doit se pencher sur le livre de vérité et l'épeler sans cesse.

« Celui qui cherche trouvera.

« Celui qui aime sera aimé.

« Celui qui cherche la vérité y arrivera sûrement.

« Celui qui nous interroge avec de bonnes intentions et un cœur pur recevra la lumière.

« Rien n'est de croire si l'on ne s'améliore.

« Ainsi dis-je pour ton bien, ton élévation et le progrès de ton esprit.

« Laisse tomber les voiles du fanatisme et de la crédulité, laisse ton âme se vivifier aux saines doctrines d'un pur déisme et d'une immortalité compatible avec la justice.

« Laisse ton esprit s'abreuver aux sources de la vérité.

« Comme un papillon échappé de sa chrysalide,secoue tes ailes, vole au-dessus des préjugés, des mesquineries dont le culte entoure la sublime pensée de l'immortalité et perds à jamais l'espoir chimérique de trouver sur terre le dernier mot des choses, la synthèse des lois naturelles,

« L'homme ne peut vivre sans l'atmosphère terrestre et les vues de son esprit sont aussi limitées que les mouvements de son corps.

« Mais tu désires connaître et comprendre tes devoirs.

« Que ton cœur et ton entendement s'ouvrent pour concevoir le but de l'existence et tu pourras subir les épreuves et les revers sans faiblesse ni désespoir.

« Mais n'espère pas, en t'engageant dans l'abrupt sentier de la vérité, trouver toujours un bras secourable, un guide infaillible. Ta destinée, s'il en était ainsi, ne s'accomplirait pas.

« Ayant en mains les armes pour le combat de liberté, la torche pour toujours enflammée de la vérité ; l'espoir absolu d'atteindre un but enviable entre tous, marche d'un pas ferme, avance sans jamais reculer.

« Si parfois la vision de l'infini et de l'immortalité se voilait, pour quelques instants, appelle à ton aide tes amis de l'espace, ils ne seront pas sourds à ta prière.

« Mais sache-le, chaque homme boit son calice, ce calice contient plus ou moins de fiel et si nous pouvons en déguiser l'amertume, il nous est impossible de l'absorber pour l'incarné.

« A chacun selon ses œuvres.

« A chacun sa tâche.

« A chacun son rôle.

« Ces choses sont la destinée, la destinée est inhérente à l'individu.

« En voyant plus loin et plus haut que la vie, l'homme s'évite des luttes inutiles, des combats stériles, des chutes cruelles.

« Suivre sa destinée est le commencement de la sagesse.

« Que l'afflux de mon amour entre en toi, que la vérité te pénètre et tu ne craindras rien du mal ni des hommes.

Les morts te parleront encore, ils viendront t'indiquer les trop dangereux écueils. Ecoute-les, ils sont des amis sûrs. Mais n'attends pas des

esprits élevés de petits services, de niaises interventions en les incidents futiles où s'usent la plupart des hommes.

« Garde-toi de l'inaction du corps et de l'esprit et entretiens leur vitalité dans toute leur vigueur.

(*A suivre*).

Revue de la presse

EN LANGUE ANGLAISE

Le fascicule XLIII du 17me Volume des *Proceedings* de la S. P. R., paru en Mars 1902, contient l'allocution prononcée par le Dr Olivier Lodge, Membre de la Société royale, en prenant place pour l'année courante au fauteuil présidentiel, qu'il avait déjà occupé l'an dernier, à la suite du décès du regretté F. Myers.

L'orateur dit qu'il se propose de passer en revue, sans avoir la prétention de les traiter à fond : 1° les théories qui ont pour but d'expliquer les phénomènes de lucidité et de clairvoyance observés dans l'état de trance. — 2° Les manifestations physiques surprenantes qui accompagnent quelquefois cet état. — 3° les vues que lui a suggérées l'observation de ces facultés humaines extra-normales.

Il considère comme hors de toute contestation la réalité des faits dans lesquels le médium parle et écrit sans l'intervention de sa volonté consciente et se demande ce que peut être l'intelligence qui agit dans ce cas et par quels moyens elle acquiert les connaissances dont elle fait preuve, Est-elle renseignée par l'action télépathique des vivants ou par des informations, fournies par l'action consciente de personnes décédées ?

La télépathie est une faculté ultra-normale, généralement acceptée aujourd'hui, dont les limites sont encore bien peu connues et qui ne peut expliquer qu'un certain nombre de faits.

D'autre part, faut-il admettre que les organes du médium peuvent être momentanément occupés par des esprits désincarnés ? Et. d'abord, ces esprits existent-ils ?

L'orateur ne pense pas que l'on puisse en nier la probabilité. Il admet que l'univers est rempli par une intelligence et une vie qui se manifestent sous les formes les plus variées, dont les divers mondes habitables, sinon habités, sont les manifestations.

Nous ne restons unis à des corps sur cette planète que pendant un temps très limité. Où étions-nous auparavant ? Où serons-nous après ? Quelles relations existent entre les diverses formes d'intelligence et de vie ? Au-

tant de problèmes que l'on ne résoudra, si on y arrive jamais, que par une étude et une série d'observations, sans hâte ni impatience.

L'orateur considère comme démontrés les rapports et les influences réciproques entre nous et nos amis désincarnés, ainsi que les faits de matérialisation et les déplacements d'objets matériels sans l'intervention d'aucun être visible. Quant à la pénétration de la matière par la matière, il croit que la démonstration n'en peut pas encore être considérée comme suffisante, malgré les remarquables expériences du professeur Zollner. Il espère qu'un jour la science offficielle consentira à ne plus considérer d'un œil de dédain les faits dont la S. P. R. poursuit l'étude et qui tendent à établir la réalité de ces rapports réciproques, entre les deux mondes. Il reconnaît que, pour sa part, il n'a jamais été témoin de faits qui lui aient donné toute satisfaction, mais il ne croit pas possible de mette en doute la valeur des faits que W Crookes a observés avec un esprit scientifique aussi remarquable et que tant d'autres hommes de science ont attestés.

Il déclare qu'il est intimement convaincu de la persistance de l'être humain après la mort du corps. Ce sont les faits observés par les autres et par lui-même qui ont amené cette conviction chez lui, sans qu'il puisse en rendre compte d'une façon catégorique.

Il ne pense pas que la plupart des phénomènes physiques soient dus à l'action des esprits des décédés. Cependant les cas où se manifeste une direction intelligente doivent être attribués à un être vivant visible ou invisible.

Quant aux communications transmises pendant la trance et à quelques très rares phénomènes physiques, il lui semble qu'ils présentent les indices les plus incontestables de l'action de la partie des personnalités qui persiste après la mort du corps.

Après avoir fait remarquer que dans certains cas une personnalité se manifeste simultanément par deux médiums éloignés et semble ignorer dans chaque cas ce qu'elle a fait ou dit dans l'autre ; mais que dans certaines autres circonstances, au contraire, les deux communications sont identiques et que la personnalité en réclame la paternité pour elle seule, il ajoute que ces faits doivent être, selon lui, le sujet d'études du plus haut intérêt.

Ceci l'amène à formuler une théorie, qu'il ne présente du reste que sous toute réserve et comme un simple jeu de l'imagination Nous allons essayer de la résumer aussi fidèlement que possible.

Nos corps terrestres ne contiendraient pas la totalité de notre être intellectuel : il ne s'en trouverait qu'une faible partie chez l'enfant, une plus grande chez l'adulte, la presque totalité chez l'homme de génie.

Cette théorie permettrait de mettre d'accord les partisans et les adversaires de la réincarnation, en admettant que chaque partie de notre personnalité doit subir l'incarnation à tour de rôle, jusqu'à ce que la totalité ait traversé cette épreuve. Il faudrait aussi à la même entité plusieurs

existences successives pour atteindre le développement que comporte le plan terrestre.

Cette théorie offrirait en outre une interprétation des phénomènes de télépathie et de clairvoyance, en supposant que la partie non incarnée aurait la faculté de puiser aux diverses sources les renseignements qu'elle viendrait ensuite transmettre à la portion incarnée, qui les reproduirait par la parole ou l'écriture.

La mort réunirait les deux parties momentanément séparées.

Nous croyons qu'il est à peine nécessaire de faire remarquer à nos lecteurs que si la théorie d'Olivier Lodge, qui n'est qu'une variante de celle des personnalités multiples, peut expliquer les faits de clairvoyance dans lesquels le médium *nous fait le récit* d'événements actuels ou passés, survenus à une distance quelconque, elle est absolument insuffisante pour nous faire comprendre comment des personnalités se comptant par centaines, que des enquêtes nous démontrent avoir vécu sur terre simultanément ou à des époques et des lieux les plus divers, avec des sexes différents, viennent parler et agir comme *dans un vrai drame*. Elles se manifestent par le même médium avec leurs passions, leurs souvenirs et aussi leurs défaillances de mémoire ; suivent toutes les péripéties d'une conversation ou d'une controverse dans lesquelles chacune d'elles se sert des expressions et tournures de phrase qui lui étaient jadis familières, conserve ses préjugés, ses affections et ses haines de l'existence précédente, donne en un mot plus de preuves d'identité qu'on n'en a jamais demandé sur terre et, reprenant momentanément le cours d'une vie que l'on croyait terminée, inspire à ceux qui l'écoutent la ferme conviction de se trouver en la présence réelle d'un parent ou d'un ami autrefois connu intimement.

Comment admettre qu'un tel nombre de personnalités si nettement indépendantes, si vivantes, ne sont que les fragments de la partie non incarnée d'une seule personnalité, dont la portion incarnée les ignore tous comme ils s'ignorent généralement entre eux ?

Mais c'est sans doute donner à ce jeu de l'imagination plus d'importance que n'en accorde son auteur lui-même ; passons donc, en relevant toutefois une anecdote assez amusante, destinée par l'orateur à montrer ce que vaut selon lui le reproche de *trivialité* sur lequel appuient avec tant de complaisance les adversaires des rapports entre incarnés et désincarnés.

Il raconte qu'une dame, très désireuse de se trouver en présence de Tennyson, fut invitée à un dîner auquel il assistait et placée en face de lui. Le *Barde National* était sans doute d'humeur noire ce jour-là ; toujours est-il que de toute la soirée il n'ouvrit la bouche que pour dire : « J'aime que mon mouton soit coupé en morceaux. » La dame se retira profondément vexée, convaincue qu'on l'avait mise en présence d'un mystificateur.

Voici par quelles paroles Olivier Lodge termine son allocution : « Et maintenant que devons-nous faire ? Nous devons chercher, contrôler et nous efforcer de découvrir, et surtout et avant tout nous devons vivre notre vie telle qu'elle est actuellement, soutenus en cela par la conviction qu'elle n'est qu'un intermède au cours d'un drame splendide. Parmi nous,les uns ont cru avant d'avoir vu,d'autres ont cru parce qu'ils avaient vu ; un certain nombre enfin sont restés jusqu'ici incrédules malgré l'accumulation des preuves. Que ceux qui ont une foi profonde dans la vie future s'estiment heureux ; mais ceux-là aussi doivent se considérer comme étant dans la bonne voie, qui, n'ayant pu encore acquérir une ferme conviction, consacrent sincèrement toute leur énergie à remplir les devoirs que leur impose leur situation sur le plan terrestre, car ils trouveront dans l'accomplissement de ces devoirs toutes les satisfactions auxquelles nous pouvons aspirer dans notre état actuel. »

Revue de la Presse

EN LANGUE ESPAGNOLE

La Fraternidad

de Buenos-Aires, reproduit le fait suivant, d'après *The Banner of Light* de Boston :

Madame Etta Robertos est un médium que l'on enferme dans une cage et qui en est enlevée pendant la trance, sans qu'il soit possible de constater la moindre solution de continuité dans les parois de la cage.

Le Dr Ordway, de Boston, désireux de se faire une conviction par sa propre expérience, demanda à entrer dans la cage au lieu et place du médium, ce qui lui fut accordé. Le 29 Août 1901, il organisa lui-même la séance, choisit les assistants et entra dans la cage en charpente et treillage de cuivre, après avoir présidé à sa construction et l'avoir fait visiter par des hommes compétents. La porte en fut fermée par le R. Lauer, au moyen d'une serrure à secret et la clef en fut confiée à Mlle Mülhauser.

Dès que l'obscurité fut faite, le salon se trouva éclairé par des apparitions lumineuses de formes inconnues pour la plupart des assistants et des draperies flottantes, qui se mouvant dans toutes les directions, répandaient partout leur lumière. Ces formes humaines faisaient entendre des paroles ou des murmures et l'une d'elles demanda à la médium de s'approcher de la cage. Elle n'obéit qu'avec beaucoup d'hésitation et se laissa enfin entraîner par le Dr Morris, qui se trouva alors à quelques pouces de la porte de la cage, de telle sorte que cette porte n'aurait pu

s'ouvrir sans le heurter. La médium ne tarda pas à être envahie par la trance et tomba inanimée entre Messieurs Brooks et Gilett, M. Morris conservant la position signalée ci-dessus. Au même instant, celui-ci vit le Dr Ordway *debout, à côté de lui, hors de la cage,* et tellement abasourdi, qu'il eut besoin de l'aide du Dr Morris pour reprendre son mouvement.

La lumière étant faite, on constata que le Dr Ordway était en liberté et semblait encore dans une sorte d'état somnambulique, ne se rendant pas compte du lieu où il était et de ce qui lui était arrivé. Enfin, il dit qu'il s'était senti tomber en une sorte de léthargie et avait été enlevé de la cage sans savoir ni pourquoi ni comment. Mlle Mülhauser, sur la demande des assistants, remit la clef au Dr Storer et l'on fit une visite minutieuse de la serrure et de toutes les parties de la cage : il en résulta que rien n'avait été modifié, depuis l'entrée du Dr Ordway.

Luz y Union

de Barcelone signale plusieurs enterrements civils de spirite et même deux baptêmes spirites.

Elle annonce en même temps qu'un Grand Concours de Poësie et Jeux floraux a été institué et fait connaître les conditions et les prix nombreux qui y seront attribués.

Voici quelques détails à ce sujet :

Un prix d'honneur sera décerné à l'auteur de la meilleure poésie spirite sur un sujet de son choix. Le gagnant aura le droit d'élire la reine de la fête.

PRIX ORDINAIRES

1. — Un encrier en argent offert par le Cercle barcelonais des études psychologiques au meilleur travail sur la nécessité de l'union entre les spirites et les avantages qu'elle offre.

2. — Une plume en argent, prix offert par l'Union Kardéciste Espagnole à la meilleure œuvre de propagande ayant pour titre : « La Réincarnation »

3. — Un objet d'art offert par la Revue des Études psychologiques *Luz et Union,* à l'auteur du meilleur travail sur les Erreurs de la Science officielle relativement au Spiritisme.

4. — Un objet d'art offert par le Cercle l'Ange du bien de Madrid à l'auteur du meilleur travail sur « La femme jugée au point de vue spirite ».

5 — Un vase artistique offert par le Cercle chrétien spirite de Lérida à l'auteur du meilleur travail sur « Le libre arbitre et la responsabilité humaine ».

6. — Un objet d'art offert par M. Miguel Vivès, à l'auteur du meilleur chant sur l'excellence de l'adoration du Père en esprit et en vérité prêchée par Jésus.

7. — Un objet d'art offert par M. Hyacinthe Estevan Marata sur le

meilleur travail en prose ayant pour objet de décrire le caractère éminemment moral du spiritisme, puis, considéré selon le parfait adepte de la Doctrine en se préoccupant uniquement de l'apprécier au point de vue scientifique.

8. — Un buste d'Allan Kardec en bronze de 20 centimètres, offert par M. José C. Fernandez, à l'auteur de la meilleure brochure sous le titre d'« Introduction au Spiritisme », exposant en termes clairs et précis, à la portée de toutes les intelligences, les principes fondamentaux de la Doctrine Spirite, en concordance avec les œuvres d'Allan Kardec, et les conclusions des congrès de Barcelone, Paris et Madrid.

9. — Cinquante francs en argent offerts par M. Segundo Oliver à la meilleure poésie sur le thème spirite : « Ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons ».

10 — Une lyre en argent-vermeil offerte par le même, à l'auteur du meilleur poème d'un hymne spirite dont la musique fera l'objet d'un concours spécial.

11. — Un objet artistique offert par le même, à l'auteur de la meilleure poésie sur les Conseils aux incarnés, la communication avec les Esprits.

12. — Une chaîne en argent doré, prix offert par M. Franscisco Lhorer, pour le meilleur travail sur la médiumnité sous ses différents aspects.

13. — Un écrin avec couverts en argent. offert par M. José Antonio Almasqué à l'auteur du meilleur livre de lecture pour les enfants et l'enseignement, faisant ressortir l'excellence de la Doctrine.

14. — Une collection des œuvres d'Allan Kardec (6 vol. in-8°, reliure de luxe), offerte par M. Juan Torrens y Corral, à l'auteur du travail le plus méritant sur la Pluralité des existences.

il y a aussi deux prix de vertu, dont l'un destiné au jeune ouvrier soutien de ses parents infirmes, et l'autre à l'orphelin qui, sans autres ressources que son salaire, sera venu en aide au plus grand nombre de frères ou sœurs.

Le concours a été clos le 20 avril dernier.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

du 5 avril dernier donne de curieux détails sur l'hypnose des grenouilles. On sait que les grenouilles sont capables de subir l'influence hypnotique, mais d'après M[lle] Stefanowska, encore faut-il choisir son moment pour l'expérience. Les grenouilles qui ont passé l'hiver en captivité sont d'excellents

sujets, par suite du jeûne prolongé d'où elles sortent au printemps et qui les a épuisées. Il suffit au printemps de les renverser sur le dos pour qu'elles tombent immédiatement en hypnose, et même en catalepsie. La circulation et la respiration sont très faibles, et l'hypnose peut durer une demi-heure et même davantage. Détail curieux, cet état est plus prononcé chez les grenouilles qui, par le séjour dans un endroit sec, ont perdu beaucoup d'eau. Ces faits concordent pleinement avec ceux que M. Gley a observés autrefois. Par contre, les grenouilles fraîchement recueillies au printemps ne sont nullement disposéesà succomber à l'hypnose. L'épuisement, le jeûne prolongé, la soustraction d'eau sont donc, chez les grenouilles, les conditions les plus favorables à la production de l'hypnose et de la catalepsie.

Le n° du 26 avril nous renseigne sur la chaleur qui nous est envoyée par les étoiles. Un astronome américain vient de faire à l'observatoire de Yerkes — qui dépend de l'université de Chicago — de fort intéressantes études sur la quantité de chaleur qui est envoyée au globe terrestre par quelques-unes des principales étoiles. M. Nichols s'est servi pour ses recherches d'un radiomètre d'une délicatesse extrême et qui l'emporte sur les instruments les plus sensibles qu'on ait employés. Ce radiomètre, en combinaison avec un grand miroir concave, permet en effet, par exemple, de mesurer la quantité de chaleur qui est rayonnée *par le visage d'une personne placée à 600 mètres de distance*. M. Nichols s'est donc occupé de mesurer la quantité de chaleur que nous envoient certaines étoiles.

Il a vu qu'Arcturus nous en expédie autant que le ferait une bougie située à 9 kilomètres 1/2 de distance, s'il n'y avait pas d'atmosphère interposée. Vega, qui est aussi brillante qu'Arcturus, est moins généreuse : elle n'envoie que la moitié du calorique rayonné sur nous par Arcturus. Il n'en faudrait pas conclure que Vega est moins chaude qu'Arcturus, Véga, au contraire, est une étoile jeune, pleine d'ardeur ; au lieu qu'Arcturus, comme le Soleil, est une étoile vieillissante et fatiguée, très fatiguée même, comme nous l'apprend le spectroscope ; mais Arcturus est plus volumineux, semble-t-il. Cette interprétation, bien que probable, ne doit être acceptée que sous réserves, ce qui reste acquis ce sont les chiffres donnés par M. Nichols

Groupe Spirite de Perrache à Lyon

Nous recevons la lettre suivante que nous nous faisons un plaisir d'insérer :

Monsieur et Frère C.

Je m'aperçois un peu tardivement que je ne vous ai point transmis le procès-verbal de notre Assemblée générale du 23 février dernier.

M. Reignier ayant donné irrévocablement sa démission de Président, M. Brun a été appelé à le remplacer.

M. Garin a été nommé vice Président et Mlle Renaud a été réélue comme vice-présidente.

M. Reigner rend hommage au dévoûment de nos frères désincarnés, Gérente et Badet, tous deux membres de la Commission : le premier, le plus ancien des Sociétaires,en était le trésorier.

M. Brun remercie l'Assemblée de l'honneur qu'elle lui fait. Il louange le dévoûment dont M. Reignier n'a cessé de faire preuve et promet ses efforts au progrès de nos études et au bien de la Société.

Ont été nommés membres de la Commission : MM. Balbach, Carrier Dupont, Jouilloux, Jacouton, Leyral, Thermoz,Reignier.

MMes Chevallier, Chiffre, Conrozier, Damian, Faure, Paccalin. Dayt.

Un vote de remercîment au secrétaire à la séance dans une cordiale entente.

Ce rapport se terminera par un bon souvenir à notre ami Chevallier à qui nous devons le fraternel usage de rappeler chaque année le vieux Groupe de Perrache, cours Charlemagne, 14,à ses frères de Paris auxquels il est toujours uni de cœur.

Agréez l'expression de ses sentiments fraternels.

Pour le Comité :

A. Dayt

Bulletin de l'Institut psychologique International.

Le fascicule de janvier-février de cette année contient une intéressante étude de M. Sollier sur un phénomène assez rare, qu'il appelle : Les hallucinations autoscopiques. Brierre de Boismont a signalé, sous le nom d'hallucination *deutéroscopique*, le cas dans lequel le sujet a la vision de lui-même. Ch. Féré y a substitué celui d'hallucination *spéculaire* ou mieux encore *autoscopique, de autos* soi même *et okopein* examiner, car l'aspect sous lequel se montre le double de soi-même peut n'être pas identique comme attribut au sujet dans le moment actuel. Ce phénomène n'était pas inconnu des anciens, puiqu'Aristote en raconte un exemple ; Goethe en cite également un cas dans ses mémoires ; Wigan, Michéa, Lasègue en ont signalé d'autres. Allan Kardec en a fait également une étude que l'on a publiée après sa mort, dans la *Revue Spirite* de juin 1871 et Perty dans : *Les phénomènes mystiques de la vie humaine* en raconte un certain nombre. C'est un problème intéressant que la théorie hallucinatoire ne peut expliquer dans tous les cas, entre autres ceux où le double est vu aussi par un tiers, sans qu'aucune suggestion orale ait été faite, ou lorsque plusieurs assistants le voient simultanément, en même temps que le sujet lui-même, qui reste éveillé. L'hypothèse d'un dédoublement est difficilement admissible ; il semble qu'il y aurait plutôt une sorte de projection de l'image hors du sujet, mais il reste à comprendre comment elle s'objective, inconsciemment, avec assez de puissance pour affecter la rétine humaine.

L'Echo du Merveilleux

du 15 mai contient un article de M. Gaston Méry sur l'identité de

Georges Pelham. Comme toujours, l'auteur a recours à sa théorie favorite des démons, et cette fois encore, sans plus de succès que précédemment, il tente de démontrer le bien fondé de son hypothèse. En premier lieu, il prétend qu'un esprit quelconque peut avoir vu ce que faisait Georges Pelham pendant toute sa vie et venir jouer son rôle pour nous mystifier. M. Méry sent lui-même toute l'invraisemblance de cette supposition, car il se hâte de dire que les spirites vont se récrier. Oui, certes, nous n'acceptons pas cette théorie, car il faudrait admettre qu'à chacun de nous est attaché un observateur perpétuel qui prend note des plus infimes détails de notre existence, de manière à s'en souvenir le cas échéant, pour jouer le rôle du mort, ce qui nous paraît tout simplement absurde, d'autant mieux qu'il faudrait que cet imitateur prît en même temps le caractère du mort et toutes ses pensées, ce qui est évidemment impossible.

En second lieu, notre auteur, contrairement aux faits, affirme que si Georges Pelhan est souvent véridique, il est aussi souvent erroné, ce qui est manifestement faux, puisque c'est justement sur l'énorme quantité de faits exacts que les savants qui ont étudié ses manifestations admettent sa réalité. Enfin, M. Gaston Méry nous affirme qu'il est *amoral*, parce qu'il ne ferait aucune distinction entre le bien et le mal. Encore une assertion gratuite et erronée. On voit comment les écrivains catholiques comprennent la discussion et de quelle pâture intellectuelle ils alimentent leurs confiants lecteurs !

Si vraiment les démons existent, il faut convenir qu'ils sont joliment maladroits de passer leur temps à convertir des savants matérialistes, et bien inconséquents de prêcher l'amour, la charité, le pardon des injures et toutes les vertus qui leur font perdre leurs clients.

La Revue de l'hypnotisme

publie un article de M. le Docteur Salomon qui désire que la loi sur la médecine soit révisée, mais pour accentuer la répression contre les magnétiseurs. Le prétexte est que le magnétisme constitue une pratique dangereuse. L'histoire du dernier siècle est là pour démontrer le contraire et l'auteur avoue avec candeur que beaucoup de malades abandonnés par les médiums ont été guéris par des magnétiseurs ; alors ? Il voudrait que les médecins employassent plus fréquemment l'hypnotisme, confondant ainsi cette pratique avec celle du magnétisme, qui est bien différente. La qualification de charlatan n'appartient pas exclusivement aux empiriques (Voir les opérations cinématographiées et les pilules X, Y et Z.) car pas mal de docteurs mériteraient d'en être stigmatisés. La vérité est que la force magnétique ne s'acquiert pas à l'école et qu'il faut laisser ceux qui en sont doués, s'en servir pour le plus grand bien des malades, sous réserves de poursuites légales, s'il est établi qu'elle a été néfaste ou qu'on en a abusé. Toute autre revendication n'est qu'une question de boutique, indigne d'occuper l'attention publique. La médecine est un art trop aléatoire,

trop hasardeux, trop peu sûr de lui-même, pour qu'on prohibe brutalement un moyen de guérir qui a fait ses preuves et qui est sans danger pour les malades, lorsqu'il est employé judicieusement.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy

Le n° 2 de cette intéressante publication nous donne un résumé de la conférence faite le 9 février 1902 par M. le docteur Pascal. C'est l'exposé succint des doctrines théosophiques. Comme tous les systèmes philosophiques, celui-ci est discutable et la somme des arguments favorables est égale à celle des arguments contraires, de sorte que l'on reste dans l'indécision. L'analogie est sans doute une méthode précieuse pour découvrir certaines vérités, mais encore a-t-elle besoin d'être maniée avec précaution, car sans cela on s'expose à commettre des erreurs, ce qui nous paraît le cas, lorsque l'on veut expliquer l'infini de l'univers par des analogies prises dans notre milieu fini et borné. Les vibrations atomiques, la trinité, les septenaires, l'homme microcosme, tous ces facteurs invoqués ne paraissent guère capables d'expliquer le mystère de la création, qui reste pour nous une énigme insoluble avec nos connaissances actuelles.

Vient ensuite le résumé de la conférence de M. Delanne que nous publions plus haut et une note adressée à Mrg Méric dans laquelle l'auteur reproche au directeur de la *Revue du Monde Invisible*, « d'être hanté par l'idée démoniaque, fruit sans doute de conceptions théologiques surannées dont il n'a pas su s'affranchir ; à moins qu'il ne se croie obligé de faire quelques concessions à la galerie ou qu'il n'obéisse à un mot d'ordre ».

Le Spiritualisme Moderne

rend compte, dans son fascicule du 30 avril, des curieuses séances de matérialisations données par le médium Politi. A part son guide, nommé Giulio Del Blanco, que l'on voit très souvent et qui cause, il est intéressant de noter que John King, l'esprit qui assiste Eusapia Paladino, et dont M. Vassallo raconte les exploits, se montre aussi dans ces séances avec toute sa gigantesque stature. Son visage pâle est dépourvu de barbe, ce que nous savions déjà par les moulages qu'il laisse très souvent dans la terre glaise. Chose plus étonnante encore, on entend les grattements produits par une patte de chien, mais celui-ci reste invisible, ce qui est regrettable, car il serait du plus haut intérêt de constater souvent la matérialisation d'un animal. M. Carreras affirme avoir vu celle d'un gros chien appartenant à la comtesse Branda. Si ces faits se multiplient, en venant s'ajouter aux matériaux déjà fournis par la photographie, ils permettront d'aborder résolument le problème de l'origine de l'âme humaine et fourniront à l'hypothèse de son passage dans les règnes inférieurs de la création de solides arguments.

LE COMPTE-RENDU DU CONGRÈS DE 1900.

Plusieurs de nos lecteurs ont été inquiets de la lenteur avec laquelle s'imprime ce livre si attendu. Nous pouvons leur affirmer que ce volume paraîtra maintenant sous peu de temps, la grosse partie de la besogne étant terminée. Des raisons d'ordre pécuniaire ont obligé de faire imprimer l'ouvrage en province, de sorte qu'il n'a pu être composé aussi rapidement qu'il l'eût été à Paris. Il a fallu réviser le compte-rendu sténographique assez incomplet, envoyer souvent la copie aux auteurs qui tenaient à revoir le texte, de sorte que cet ouvrage grand in-8°, qui a déja 550 pages imprimées, rien que pour la section spirite, représente un labeur considérable.

Il ne reste maintenant que les travaux des sections Magnétique et Occultiste à composer, ce qui ne sera pas très long, pour que l'ouvrage soit enfin envoyé aux souscripteurs.

Souscription pour l'œuvre des Conférences en Province

Listes précédentes.	153
Mademoiselle Müller.	10
	163

Les sommes reçues sont versées tous les mois entre les mains de M. Duval, trésorier du comité de propagande.

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher).— Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Aut.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste. 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise, 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswals der Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.

N° 12 — ANNEE 7e Prix du Numéro : 1 franc JUIN 1902.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
40, Boulevard Exelmans, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

La constitution de la matière

L'examen que nous avons fait de quelques affirmations de M. Flournoy, a interrompu la série des études que nous poursuivons depuis deux ans sur les phénomènes de la médiumnité. Aujourd'hui, nous croyons utile de reprendre la tâche interrompue au point où nous l'avons laissée. Nous rappellerons qu'il est de la plus grande utilité pour les spirites de se tenir au courant des recherches de la physique contemporaine, car pour comprendre les phénomènes produits par les esprits, il faut absolument que nous soyons familiarisés avec ces nouveaux états de la matière dont l'existence n'était même pas soupçonnée par les savants, il y a à peine un quart de siècle.

Quelle est la nature de l'énergie rayonnée par un médium qui agit à distance pour déplacer un objet inerte ? Comment s'opèrent la transmission de pensée, les actions télépathiques et les dédoublements ? Quelles sont les forces en action lorsque se produit un apport ? Par quelles transformations successives passe l'objet matériel qui pénètre dans un endroit clos, à travers les obstacles physiques interposés ? De quelle substance est formé le périsprit invisible et inpondérable, mais qui devient perceptible pour la plaque sensible dans les photographies d'esprit invisibles, et pesant dans les séances de matérialisations ? Comment concevoir que la chair d'un médium puisse passer, pour ainsi dire par endosmose, dans la forme fantomale d'une apparition, puis revenir à sa position première, sans être décomposée et en conservant ses propriétés ? Ce sont là autant d'énigmes insolubles pour nous à l'heure actuelle, mais qui posent à la séance de demain d'impérieux points d'interrogation. Il est assez naturel que les savants contemporains reculent effarés devant des faits aussi déconcertants et profondément inexplicables au moyen de nos connaissances présentes ; mais comme ces phénomènes se produisent constamment de nos jours dans tous les pays, qu'ils sont semblables lorsque les circonstances sont les mêmes, qu'ils ont été contrôlés par des hommes de la valeur des Crookes, des Wallace, des Lodge, des Lombroso, des Morselli, des Schiap-

parelli, des Zoellner, etc., il faut en conclure qu'ils sont réels et qu'ils ouvrent aux chercheurs les plus vastes perspectives sur la physiologie, la psychologie, la physique, la chimie et, plus particulièrement, sur toutes les connaissances qui touchent à la biologie humaine et supra-terrestre. C'est incontestablement une révolution qui s'opère sous nos yeux et qui est appelée à élargir considérablement le cadre trop étroit dans lequel on voulait enfermer les possibilités naturelles.

A chaque étape de son évolution incessante, l'esprit humain croit toujours avoir touché les bornes de la connaissance, mais ce qui était l'impossible d'hier devient la réalité du lendemain, en infligeant sans cesse des démentis à ceux qui croyaient pouvoir fixer des limites à la science.

C'est Copernic, Képler et Galilée qui en démontrant le mouvement de la terre sur elle-même et autour du soleil renversent l'édifice théologique basé sur la bible et changent de fond en comble l'orientation intellectuelle de l'humanité. Lavoisier, en décomposant l'eau, montre l'inanité de la théorie des quatre éléments qui avait régné pendant dix-huit siècles.

A son tour le grand chimiste, qui ne croyait pas à la chûte des météorites, est convaincu d'erreur par les aérolithes qui pleuvent du ciel. A peine un mathématicien a-t-il calculé qu'un bateau muni de roues et actionné par la vapeur ne pourra *jamais* remonter le cours d'un fleuve, que Fulton démontre le contraire. Muller, cependant un physiologiste de mérite, affirmait que *jamais* on ne pourrait mesurer la vitesse du courant nerveux alors que Helmholtz nous l'indiquait quelques années plus tard. Même aventure survint pour le pontif du positivisme, Auguste Comte, qui prétendait que nous ne pourrions *jamais* étudier la composition chimique des étoiles, quand le spectroscope vint nous donner le moyen de savoir exactement quels éléments entraient dans la composition de ces soleils lointains.

Cette négation perpétuelle des possibilités futures a été spirituellement mise en relief par un philosophe de grande valeur, Eugène Nus, qui a dédié son livre : *Choses de l'autre monde*,

Aux mânes des savants,
Brevetés, patentés,
Palmés, décorés et enterrés,

Qui ont repoussé
La rotation de la terre,
Les météorites,
Le galvanisme,
La circulation du sang,
La vaccine,
L'ondulation de la lumière,
Le paratonnerre,
Le Daguerréotype,
La vapeur,
L'hélice,
Les paquebots,
Les chemins de fer,
L'éclairage au gaz,
Le Magnétisme,
Et le reste,
A ceux vivants et à naître, qui font de même
Et feront de même dans l'avenir.

Sans donc nous laisser décourager par les railleries de ceux que l'humoriste écrivain appelait « Les bornes qui marquent le chemin du progrès », nous allons montrer que les recherches actuelles sur la constitution de la matière nous permettent, sinon d'expliquer scientifiquement les états fluidiques qui forment le monde spirituel, du moins de nous faire une idée de ces modes de la substance, si différents de ceux que les sens nous font connaître (1).

Les spéculations sur la constitution de la matière sont aussi anciennes que la philosophie. Mais à chaque époque des faits nouveaux fournissent de nouvelles données qui permettent d'élargir ou de compléter la notion que nous nous en faisons. L'idée de matière, comme toute idée générale, ne correspond à rien de concret, de visible, c'est une pure abstraction de notre esprit, la nature ne

(1) Nous nous servirons dans cette étude des travaux publiés par divers savants, en les résumant et en les citant librement. Nous avons eu recours au discours prononcé par M. Rücker, président de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, prononcé à Glascow en septembre 1901, intitulé : *La théorie Atomique*, traduction française in *Revue scientifique* du 5 octobre 1901. A un article de M. Alfred Naquet : *Quelques considérations sur la constitution de la matière*, paru dans la Revue *Franco Allemande*, juin 1901 ; et à une conférence de M. Jean Perrin, chargé du cours de chimie physique de la Sorbonne, fait aux étudiants et amis de l'Université, le 16 février 1901. (Voir *Revue Scientifique* du 13 avril 1901).

nous l'offre nulle part : elle ne nous présente que des corps qui diffèrent énormément entre eux. Cependant ces corps possèdent des propriétés, et parmi celles-ci il en est qui leur sont communes à tous : l'étendue, la divisibilité, la porosité, la compressibilité, l'électricité, la mobilité et l'inertie. Les physiciens y joignent aussi l'impénétrabilité, en vertu de laquelle deux éléments matériels ne peuvent occuper simultanément le même point de l'espace.

Mais cette dernière propriété doit être rayée de la liste parce qu'elle n'est pas d'ordre expérimental. En fait, les corps sont pénétrables. Un clou s'enfonce dans une planche, un liquide imbibe une feuille de papier buvard, un mélange d'acide sulfurique et d'eau occupe un volume *inférieur* à celui des deux liquides mélangés. L'impénétrabilité ne s'applique en réalité qu'aux parties ultimes de la matière, aux atomes.

Ajoutons encore qu'il est démontré maintenant que tous les corps peuvent passer par les trois états solide, liquide et gazeux; que sous ces modalités ils sont tous pondérables, c'est à-dire soumis à l'attraction universelle et qu'enfin ils sont tous aptes à s'échauffer ou à se refroidir. On conçoit que si tous les corps de la nature, malgré leur diversité infinie, possèdent les divers caractères que nous venons d'énumérer, les philosophes aient été conduits à penser qu'il pouvait exister entre eux quelque chose de commun, d'identique. A ce quelque chose qui reste caché sous les apparences extérieures, qui est masqué par les propriétés particulières, les physiciens ont donné le nom de matière.

Comment la matière est-elle constituée ? Est-ce un tout homogène, ou bien un ensemble de particules agglomérées si étroitement, si serrées les unes contre les autres que nos sens ne nous permettent pas de voir les intervalles qui les séparent ?

Pendant toute l'antiquité ces questions eurent un caractère purement philosophique, sans aucun rapport avec l'expérience. Les uns étaient partisans du « plein », de la matière indéfiniment continue ; d'autres, au contraire, croyaient au « vide », au discontinu, aux « atomes » ; c'était là une question de goût. Nul ne songeait à une vérification expérimentale, et, pour être juste, dans l'état où se trouvait la science, nul de pouvait y songer. Aussi, malgré l'ancienneté des hypothèses moléculaires, il n'y a guère plus d'un siècle qu'elles ont pénétré dans la véritable science, en se montrant

capables d'expliquer simplement certains faits connus et d'en faire découvrir de nouveaux. En ce sens, leur rôle n'a fait que grandir, et l'on peut aujourd'hui les considérer comme un des plus puisants outils de la recherche que la raison humaine ait su créer. En effet, la théorie atomique de Dalton fut révélée au monde par un professeur de Glascow : Thomas Thomson en 1807, Dalton la lui ayant communiquée en 1804. Les expériences de Rumford et de Davy sur la nature de la chaleur furent publiées en 1798 et 1799 respectivement, et la célèbre lecture Backerian, dans laquelle Thomas Young établit la théorie ondulatoire en expliquant l'interférence de la lumière, parut dans les *Philosophical transaction* en 1801.

La théorie atomique

Au premier abord, il semble bien que la matière est continue, car le témoignage de nos sens, même aidés des plus puissants microscopes,ne nous permet pas de voir une discontinuité quelconque dans les corps qui nous environnent. De l'or ou de l'eau,examinés, par exemple, aux plus forts grossissements, apparaissent comme parfaitement continus, parfaitement « pleins ». De même ils semblent indéfiniment divisibles, dans la limite actuelle de nos moyens d'investigation. Ceux-ci sont cependant bien puissants. Le microscope nous permet d'apercevoir des détails ayant seulement *le quart d'un millième de millimètre*.Pour l'étude de ces infiniments petits, les physiciens ont créé une unité spéciale : ils ont appelé *micron*, le millième de millimètre ; de sorte que le micron est au millimètre ce que le millimètre est au mètre.

Ainsi le microscope nous conduit jusqu'au quart de micron. Pour des raisons qui se rattachent à la nature ondulatoire de la lumière, il est peu probable que le microscope, si bien construit qu'on le suppose, nous conduise jamais au delà d'un dixième de micron. Limités ainsi dans l'examen direct des corps, les physiciens ont tenté de réduire la matière en tranche si mince, que peut-être on pourrait y apercevoir soit directement, soit par transparence, une trace de discontinuité ; mais là encore leurs efforts ont échoué,malgré l'ingéniosité de leurs méthodes. Citons M. Perrin : (1)

La division par voie mécanique nous conduit, en certains cas, aussi loin que le microscope. Par exemple, on a pu réaliser des feuilles d'or

(1) Perrin. *Les hypothèses moléculaires. Revue Scientifique* du 13 avril 1901, p. 449 et suiv.

battu dont l'épaisseur était seulement d'un quart de micron ; naturellement, leur fragilité devient d'autant plus grande qu'elles sont plus minces, et si l'on ne va pas plus loin, ce n'est pas parce que l'or cesse d'être divisible, mais parce que nous ne sommes plus assez adroits pour manipuler ces feuilles très minces.

Nous pouvons cependant réaliser de la matière sous une épaisseur encore beaucoup plus faible. Certainement chacun de vous a fait l'expérience que je vais citer. Lorqu'on souffle une bulle de savon, en outre des couleurs éclatantes qui ont fait notre admiration, on observe facilement de petites taches rondes et noires dont l'apparition est presque immédiatement suivie de la rupture de la bulle. Quand j'étais enfant, je croyais que ces taches rondes étaient des trous dans l'eau de la bulle ; Newton, qui, comme vous le croirez sans peine, était meilleur observateur, constata que ces taches ne paraissaient noires que par contraste, qu'elles réfléchissent encore de la lumière, et même que, dans leur intérieur, peuvent apparaître de nouvelles taches, encore plus noires et qui peuvent renvoyer de faibles images d'objets brillants, du soleil, par exemple.

Je vais essayer de vous montrer ici de semblables taches noires. Vous voyez sur cet écran l'image renversée d'une membrane d'eau de savon supportée par un anneau de métal qui a environ 4 centimètres de diamètre. Chacun de vous, en se lavant les mains, peut produire une membrane analogue dans un anneau formé par le pouce et l'index. Ici, la membrane est verticale ; en raison de sa pesanteur, l'eau qu'elle contient s'écoule graduellement vers le bas, la partie supérieure de la membrane devenant de plus en plus mince. Cette diminution graduelle de l'épaisseur se manifeste dans le changement des teintes brillantes renvoyées sur l'écran par les différentes parties de la membrane. Les lois de l'optique nous permettent d'ailleurs de calculer très exactement l'épaisseur de la région qui renvoie une couleur déterminée. Par exemple, cette bande pourpre horizontale, est l'image d'une région de la lame où l'épaisseur est seulement d'un quart de micron. Vous la voyez monter lentement sur l'image ; cela prouve que la région dont l'épaisseur est d'un quart de micron descend dans la membrane, toutes les régions plus élevées ayant une épaisseur plus faible.

La parties supérieure de la membrane nous renvoie maintenant une lumière d'un blanc jaunâtre ; son épaisseur calculée avec certitude d'après ces lois de l'optique auxquelles je ne puis que faire allusion, est peu supérieure à un dixième de micron. Voici enfin la tache noire qui se forme et qui envahit graduellement l'image où elle sépare nettement les parties brillantes et l'image du bord supérieur de l'anneau. La membrane vient à présent de crever, mais la tache noire s'était étendue jusqu'au quart de la hauteur de l'anneau. Si d'ailleurs j'avais pris des précautions suffisantes contre l'évaporation de l'eau de la membrane, évaporation insuffisamment évitée par la cage de verre qui protégeait la membrane

contre les courants d'air, j'aurais pu conserver cette membrane beaucoup plus longtemps, plusieurs jours, par exemple ; elle correspond à un état d'équilibre stable, en ce sens que le poids de l'eau ne suffit plus à provoquer son écoulement, ce qui arrête l'amincissement spontanée de la partie supérieure de la membrane.

On tire de cette expérience des conséquences importantes au point de vue de la variation de la tension superficielle en fonction de l'épaisseur. Mais, à notre point de vue actuel, ce qui nous intéresse, c'est l'épaisseur de l'eau qui produit cette tache noire. D'après de récentes expériences, cette épaisseur est fort peu supérieure à *un centième de micron*. Les taches noires de seconde espèce, signalées par Newton, sont encore plus minces, et nous amènent jusqu'au *deux centième de micron*, sans qu'on observe, dans la matière, trace d'aucune discontinuité (1).

On peut aller encore plus loin : peut-être avez-vous observé que de très petits morceaux de camphre, projetés à la surface de l'eau, se mettent à tournoyer et à se mouvoir en tous sens. Je ne veux pas rechercher ici la cause de ces mouvements ; j'ai seulement besoin d'ajouter qu'une trace d'huile, déposée à la surface de l'eau, suffit pour arrêter les mouvements qui ne se produisent que dans de l'eau très propre. Lord Rayleigh (2) a eu la curiosité de rechercher quelle épaisseur d'huile suffisait pour empêcher les mouvements du camphre. Il employait pour cela un grand bassin contenant l'eau sur laquelle on observait les mouvements ; il put alors s'assurer que, pour arrêter ces mouvements en tous les points de la surface, il suffisait de déposer sur l'eau une goutte d'huile de poids si faible qu'une fois étendue à la surface de l'eau, elle ne pouvait avoir une épaisseur supérieure à *deux millièmes de micron*. C'est, à ma connaissance, le cas où la division de la matière a été poussée le plus loin. Cependant, même alors, aucun indice ne montre qu'on approche d'une limite infranchissable, (3) et la matière se manifeste encore comme continue et divisible.

Ainsi on peut aller très loin sans rencontrer ce vide qui doit, suivant l'hypothèse atomique, exister entre les molécules des corps. Il faut attribuer cette impuissance à l'imperfection de nos méthodes et de nos appareils, car nous allons le voir immédiatement, les faits nous obligent absolument à supposer la matière discontinue, c'est-à-dire formée de parties identiques qui ne se touchent pas.

(*A Suivre*) G. DELANNE.

(1) Reinald et Rücker. *Phil. Trans.* 1885, p. 447 ; 1893 (A.), p. 505.

(2) *Proc. Roy. Soc.* 47, p. 364.

(3) On aurait eu un tel indice si, par exemple, la goutte d'huile déposée sur l'eau avait arrêté les mouvements du camphre, en certains endroits seulement, et pas en tous. (Note de M. Perrin).

Le Christianisme

En parcourant les pages de l'Histoire, on peut facilement constater qu'à chaque période critique correspond une idée maîtresse, c'est-à-dire une idée qui reproduit, résume, synthétise les aspirations, les tendances et les conceptions diverses éparses et disséminées dans tous les esprits.

Cette idée, résultant de la situation économique et sociale, de l'état où en est arrivé le développement de la pensée humaine, flotte, pour ainsi dire, dans l'atmosphère, pénètre dans le domaine intellectuel et moral de ce temps et y détermine des courants nouveaux qui modifient et révolutionnent les rapports sociaux existants.

Cette idée rencontre alors un ou plusieurs hommes puissants par le cœur et par l'esprit (1) qui la font leur ; elle prend corps, devient une force, et s'élance de son berceau pour aller remplir au loin l'attente des âmes.

L'on était à une de ces périodes critiques au moment de la venue du Christ.

*
* *

Après avoir traversé vingt siècles de triomphes et de vicissitudes, le vieux monde juif marchait vers la décadence.

Jérusalem était devenue un foyer de corruption : le Judaïsme était tombé dans le domaine d'une scolastique subtile et d'une observance minutieuse d'innombrables pratiques extérieures érigées en lois divines, et qui opposaient une barrière insurmontable au libre développement des facultés humaines, mais la piété n'habitait plus les cœurs ..

Le Temple, desservi par une légion de prêtres, où tous les abus trouvaient leur excuse dans l'interprétation méticuleuse de la loi, offrait le spectable d'un scandale permanent.

(1) A des époques marquées, de brillantes intelligences (*Missionnaires — Verbes — Messies*) descendent sur notre planète et par pur dévouement parmi les hommes, pour les éclairer, les moraliser, fût-ce même au prix du martyre.

On les reconnaît tous à la distance considérable qui les sépare de leur siècle. Ces hommes s'appellent Cakya-Mouni, le Bouddha, Confucius, Moïse, Jésus, Mahomet, Arius, Wiclef, Jean Huss, Luther, Allan Kardec.

Tous les esprits justes et distingués aspiraient à un nouvel ordre de choses qui devait éliminer du Judaïsme sa casuistique étroite, ses discussions arides et ses pratiques futiles.

Il y avait peu de riches en Judée ; ceux qui l'étaient, (les Saducéens), généralement, vivaient en très bonne intelligence avec les oppresseurs de leur pays. Et c'est pourquoi les juifs pauvres les haïssaient, car tout ce qui leur venait des Romains, les lois, les monuments, la civilisation même leur était en horreur ; ces juifs devaient donc sympathiser avec une doctrine qui lançait l'anathème contre les riches et prescrivait la mise en commun de tous les biens.

« Toute la multitude de ceux qui croyaient n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et nul ne considérait ce qu'il possédait comme étant à lui ; mais toutes choses étaient communes entre eux. Il n'avaient aucun pauvre, parce que ceux qui possédaient des fonds de terre ou des maisons les vendaient et en apportaient le prix, qu'il mettaient aux pieds des apôtres, et on distribuait à chacun selon ses besoins » (*Actes des apôtres, IV, 32 et suiv.*) (1).

N'est-ce pas encore là l'Evangile du socialisme collectiviste contemporain ? Sans doute, le christianisme a fini par abandonner sa défroque communiste du premier siècle, mais elle lui a beaucoup servi dès l'abord.

La femme n'occupait dans la société juive qu'une place humble et précaire ; la veuve surtout était le plus souvent abandonnée et peu respectée. Il est dès lors fort naturel que beaucoup devaient se sentir attirées vers une religion qui tendait à leur donner dans le monde une situation plus indépendante et surtout plus respectable que celle dont elles avaient joui jusque là...

*
* *

Le paganisme *exotérique* (2) était à son déclin : il ne gouvernait

(1) Ananie et Saphire moururent subitement parce qu'ils n'avaient apporté à la communauté qu'une partie du prix de leur champ vendu et s'en étaient réservé, par prudence, une petite part pour les mauvais jours. (*Actes des apôtres* V. *et suiv.*)

(2) Il y avait deux doctrines, l'une *exotérique*, pour le *vulgaire*, l'autre *ésotérique*, réservée aux seuls initiés. De là l'institution des *Mystères*.

Les Mystères révélaient *progressivement* à un petit nombre de personnes jd'une sagesse reconnue, après leur avoir fait subir plusieurs épreuves, et urer un secret inviolable :

1° La pluralité des mondes et la rotation de la terre telle qu'elle fut enseignée plus tard par Copernic et Galilée ;

plus les âmes. Il était ridiculisé dans les satires de Lucien et de Juvénal. Il subsistait encore comme pratique par l'empire de l'habitude, grâce à la force d'inertie que possèdent les vieilles institutions; l'intérêt personnel seul le soutenait; on le disait bon pour le bas peuple, afin de servir de frein à ses mauvaises passions, comme on dit aujourd'hui du catholicisme (1).

La philosophie était devenue, grâce à la diffusion des idées platoniciennes, hostile à ce paganisme, et la seule religion dont le

2° L'Unité de Dieu ;

3° La pluralité des existences, les vies et les épreuves successives de l'âme.

Les différents grades (degrés) de l'initiation étaient les symboles des divers degrés de la vie...

Dans les mystères anciens, aussi bien que dans les mystères modernes, le principe suivant est toujours proclamé ;

« Nul ne peut franchir violemment un grade sans l'épreuve et le mérite ». Il est défendu aussi à l'initié d'un grade de pénétrer, avant d'y être promu, les secrets du grade supérieur. Cette dernière défense est la condamnation du suicide. L'homme ne peut s'affranchir volontairement du degré terrestre de l'initiation.

Il y avait chez les Juifs quelque chose d'analogue aux *Mystères* pour les âmes spirituelles et déjà avancées, c'était la *Kabale* (*Théologie secrète*) remontant, dit-on, à Moïse, et donnée par lui à soixante-dix vieillards, en même temps que la loi du Sinaï pour le vulgaire enfantin. Les *Esséniens* étaient des initiés. Le Christ appartenait à leur ordre.

Aujourd'hui les sociétés secrètes, qui ont leur origine antique dans les Mystères, ont perdu leur secret et ne le comprennent plus. C'est donc aux diverses écoles du spiritualisme moderne qu'échoit la mission de développer et de faire revivre la doctrine ésotérique dont les principes fondamentaux serviront d'assises à la religion de l'avenir.

(1) Après dix-huit siècles de Christianisme *dogmatique*, nous voici revenu à une de ces périodes critiques de l'Histoire. Nous sommes au tournant d'un chemin ; nous allons à une des sublimes haltes de l'humanité. Les masses sont agitées par le sourd travail de la pensée. Les intelligences et la conscience sont à la recherche d'un idéal nouveau ; partout un besoin de renouveau, d'édification s'agite dans la profondeur des âmes.

Le Christianisme dogmatique ne répond plus aux exigences de l'esprit moderne ; il est notoirement au-dessous de l'œuvre régénératrice que l'ère nouvelle exige impérieusement. Cette œuvre régénératrice peut se résumer en deux expressions bien déterminées, bien nettes : *Des croyances basées sur la science ; la raison et la conscience des institutions reposant sur la justice, la solidarité et la liberté.*

dogme fondamental, devenu populaire, répondait à l'aspiration générale, était le Judaïsme, mais le Judaïsme dégagé de toutes les formes antipathiques au monde greco-romain.

Le peuple était malheureux, opprimé. Il n'est dès lors pas étonnant que le Christianisme, qui prêchait l'exaltation des humbles, l'égalité de tous les hommes, la fraternité universelle, et qui s'adressait aux simples, aux pauvres, aux femmes surtout, fût accueilli favorablement.

Sa soumission aux autorités, son indigence, son obscurité firent regarder la secte naissante comme peu dangereuse, dans un gouvernement accoutumé à tolérer toutes sortes de sectes.

Peu à peu, le nouveau culte, couvert par l'humilité de ses adhérents, et par les ombres du mystère, jeta de très profondes racines, et devint trop étendu pour pouvoir être supprimé. Le gouvernement romain s'aperçut trop tard des progrès d'une association méprisée. Les chrétiens, devenus nombreux, osèrent braver les dieux du paganisme jusque dans leurs temples.

Les empereurs et les magistrats inquiets, voulurent éteindre une secte qui leur portait ombrage ; ils persécutèrent des hommes qu'ils ne pouvaient ramener par la douceur et que leur fanatisme rendait opiniâtres ; leurs supplices intéressèrent en leur faveur ; la persécution ne fit qu'augmenter le nombre de leurs amis ; enfin leur constance dans les tourments parut surnaturelle et divine à ceux qui en furent les témoins. L'enthousiasme se communiqua et la tyrannie ne servit qu'à procurer de nouveaux défenseurs à la secte qu'on voulait étouffer.

Il ne faut pas s'imaginer cependant que le Christianisme s'établit du jour au lendemain. Il y fallut bien trois ou quatre siècles. Les habitants des villes furent les premiers à adopter la foi nouvelle : les campagnes résistèrent fort longtemps.

C'est vers le milieu du IIe siècle qu'on vit apparaître les premiers chrétiens, faibles d'abord, humbles, petits, peu nombreux.

Au début du IVe siècle, l'Empereur Constantin, souillé de toutes sortes de crimes, teint du sang de sa femme, de son beau-frère, de son neveu, de son fils aîné et de son beau-père, se présenta au prêtre païen pour se faire absoudre de ses crimes. On lui répondit que, parmi les diverses sortes d'expiations, on n'en connaissait aucune qui eût la vertu d'effacer autant de crimes ; qu'aucune religion

n'offrait de secours assez puissants contre la justice des dieux qu'il avait outragée, et Constantin était empereur.

Un des flatteurs du Palais, témoin de son trouble et de l'agitation de son âme déchirée par des remords que rien ne pouvait apaiser, lui apprit que le mal n'était pas sans remède : qu'il existait dans la religion des chrétiens des purifications qui expiaient tous les forfaits de quelque nature et en quelque nombre qu'ils fussent ; qu'une des promesses de cette religion est que quiconque l'embrasse, quelque impie et quelque scélérat qu'il soit, peut espérer que ses crimes seront aussitôt oubliés ! Dès ce moment Constantin se déclara le protecteur d'une secte qui traitait aussi favorablement les grands coupables. C'était un scélérat qui cherchait à se faire illusion et à étouffer ses remords. *Il attendit la fin de sa vie pour se faire baptiser, afin de se ménager près du tombeau une ressource qui levât toutes les taches d'une vie entièrement flétrie par le crime.*

(*A suivre*) Général H. c. FIX.

Carnet des Blackwel

Nous recevons la lettre suivante que nous avons le plaisir de porter à la connaissance de nos lecteurs :

Cher Monsieur Delanne,

Le Docteur et Mme Blackwell, chez qui j'ai eu le plaisir de goûter bien des fois une hospitalité, à juste titre qualifiée d'écossaise, pendant mes voyages dans le midi et mes séjours à Nice, m'ont procuré bien des joies.

C'est dans leur intimité, sagement restreinte, que j'ai été initié aux vérités du Spiritisme que je croyais jadis des mystères. « Mystères... Pourquoi ? » me dit un soir l'aimable docteur. « Il n'y a aucun mystère dans la communication des vivants avec les esprits. Nous sommes arrivés à nous convaincre que chaque famille doit être l'autel devant lequel, mis en présence du Dieu unique, nous pouvons recevoir dans un silence pieux les conseils de ceux qui, sur notre prière, doivent nous montrer le droit chemin dans l'incarnation actuelle ».

Le Docteur et sa charmante femme, une fois qu'ils m'eurent jugé digne d'être admis à ce foyer, me traitèrent en frère et me firent connaître cent faits curieux de leurs expériences passées. J'assistai en témoin heureux et discret aux réunions privées où nous fûmes rarement plus de six personnes. Enfin je fus vraiment privilégié en ce que je pus parcourir le car-

net des Blackwell où l'un et l'autre ont consigné les faits les plus curieux.

Après avoir reçu vingt prières de ma part, ils ont bien voulu céder à mes instances et me confier ce recueil, écrit en plusieurs langues et m'ont enfin autorisé à vous livrer les pages qui vous sembleront devoir offrir un intérêt réel aux lecteurs de votre estimable publication dont ils resteront les fidèles abonnés.

Veuillez agréer, etc...

Major PEHEM.

Dans cet intéressant recueil, nous choisirons ce qui pourra intéresser nos lecteurs et nos frères en croyance. — Nous les publierons sans ordre de dates, suivant le désir des auteurs.

*
* *

Dans la matinée du vendredi 1er mars 1901, la belle-mère de ma femme de chambre mourut d'un cancer, à l'hôpital. Je n'avais jamais vu la vieille femme, n'avais aucune idée de son apparence et n'avais jamais entendu prononcer son nom de baptême : ma femme de chambre, en parlant d'elle, l'appelait toujours « ma belle-mère ».

L'enterrement eut lieu le lendemain, samedi, dans l'après-midi. Vers six heures du soir, ce même samedi, je lisais, dans ma chambre, et j'étais pour ainsi dire seule dans la maison, car mon mari était sorti et les domestiques étaient tous dans le sous-sol, deux étages plus bas. Pendant plus d'une demi-heure, j'entendis, à plusieurs reprises, des coups très forts, tantôt un seul, tantôt plusieurs se succèdant rapidement, et divers bruits d'objets traînés dans la chambre même, si bien que je levais à chaque instant la tête, m'attendant chaque fois à voir quelqu'un, bien que je sois habituée à l'audition de bruits de ce genre. Plusieurs fois aussi, j'entendis des pas dans le corridor, comme si quelqu'un entrait dans le cabinet de toilette attenant à ma chambre, puis en sortait de nouveau. Deux fois je me précipitai à la porte et l'ouvris vivement : il n'y avait absolument personne ni dans les vestibules, ni sur le palier, ni dans les escaliers ; la porte du cabinet de toilette donnant dans le corridor était fermée. Il n'y avait personne nulle part. Après cela je ne m'en occupai plus, et bientôt les bruits cessèrent. Mon petit terrier ne paraissait pas entendre les bruits qui se produisaient dans la chambre, mais était très agité par ceux du corridor.

Après dîner, pendant que mon mari et moi étions au salon, ma femme de chambre vint m'annoncer son retour : elle avait été

absente toute l'après-midi. Elle me dit que l'enterrement s'était très bien passé, que les sœurs de l'hôpital avaient été très bonnes, qu'elles avaient mis un oreiller dans le cercueil et enseveli le corps dans un beau drap. Elle sortit du salon sans ajouter d'autres détails et quelques instants après, une amie, une jeune fille, vint passer la soirée avec nous. Un peu après 9 heures et demie, je vis tout à coup une forme vague, à quelque distance, de l'autre côté du salon. J'attirai immédiatement sur elle l'attention de mon mari et de mon amie, mais ils ne virent rien.

Peu à peu, les contours de cette forme se précisèrent et bientôt je les vis clairement, distinctement et si opaques que les meubles derrière eux en étaient cachés, absolument comme par un corps vraiment matériel.

La forme paraissait être celle d'une vieille femme aux yeux très brillants, très perçants, au nez assez pointu, aux cheveux gris, plus foncés sur le front. Tout d'abord sa robe semblait être noire, mais bientôt je m'aperçus qu'elle devenait bleu foncé. Sur la tête elle portait un foulard, apparemment en soie, à carreaux mélangés de rouge. Son premier mouvement fut de porter sa main à sa tête, de rejeter son foulard en arrière, le laissant tomber sur son cou, où il resta comme un fichu négligemment attaché.

Mon mari et moi lui parlâmes en anglais, mais elle ne parut pas nous comprendre, bien que son regard semblât nous interroger anxieusement. Nous lui parlâmes alors en français. Cette fois elle devint tout à fait excitée et répondit évidemment avec volubilité, ce que je vis parfaitement, mais sans pouvoir distinguer ses paroles. Bien qu'invisible pour les deux autres témoins de cette scène, elle semblait les voir et les entendre. Mon amie se sentit fortement impressionnée par une sensation d'oppression ou de suffocation, comme par une présence désagréable. Je m'adressai à la forme, mais sans pouvoir entendre sa réponse, ce qui parut l'irriter. Enfin, mon amie suggéra que ce pouvait être madame M..., la belle-mère de ma femme de chambre. Elle fit vivement « oui » de la tête. Je pus alors distinguer quelques sons, et enfin je compris le mot « Clémence » — « Est-ce votre nom lui demandai-je. » — « Oui, » fit-elle, d'un signe de tête. « Alors, dit mon amie, ce ne peut être madame M..., car j'ai vu son nom sur la liste des décès, dans le journal, et ce nom était Marthe M. (Je n'avais pas vu le

journal). Elle affirma aussi cela. En la questionnant, je compris qu'elle portait les deux noms, puis, qu'elle venait nous demander quelque chose, qu'elle ne savait pas qu'elle fût morte, bien qu'elle admît avoir assisté à son propre enterrement, l'après-midi même ; qu'elle était allée chez elle, ainsi qu'à l'hôpital, et qu'elle y retournerait après nous avoir quittés. Lui ayant demandé si elle regrettait avoir été dure envers sa bru, elle fit signe que non. A toutes mes questions, elle répondait par des signes de tête ; mais ensuite j'entendis le mot « prune ». Me rappelant que ma femme de chambre m'avait dit qu'elle lui portait souvent des prunes, je lui demandai si elle en désirait. Elle fit « non » de la tête. Mon mari devina alors, après plusieurs essais, qu'elle voulait dire « une robe couleur prune ». Elle parut très contente. Oui, c'était bien cela. Je lui demandai si elle désirait faire cadeau d'une robe prune à quelqu'un. Elle me fit comprendre, en s'indiquant du doigt, par gestes répétés, qu'elle voulait la robe pour elle-même. Nous essayâmes de lui expliquer un peu son nouvel état, mais en vain. Je voulus m'approcher d'elle, mais chaque fois la forme devint vague, et sembla vibrer violemment. Je dus reprendre ma place, pour la revoir dans toute sa netteté. Elle-même s'avança vers moi plusieurs fois, la main étendue comme si elle demandait quelque chose. Mon mari fit des passes magnétiques entre nous et elle, ce qui sembla lui barrer le chemin car elle recula, se tournant vers lui d'un air irrité. Quand c'était elle qui s'avançait vers moi, elle restait parfaitement distincte. Enfin elle disparut peu à peu à ma vue, parlant jusqu'au dernier moment, mais je ne pus saisir ses paroles. Pendant toute la durée de cette scène, le salon était brillamment éclairé à l'électricité.

C'était difficile de vérifier ce phénomène en questionnant ma femme de chambre, sans éveiller ses soupçons et ses craintes, car les domestiques ont déjà été effrayés plusieurs fois, et s'ils entendaient parler d'apparitions, ils seraient terrifiés. Cependant, le soir même, en montant me coucher, je commençai à parler à Julie de sa belle-mère, lui disant que mon amie avait vu son nom sur la liste des décès, « Marthe M. » et lui demandai si c'était son seul nom. Elle me répondit immédiatement qu'elle en avait deux : Marthe Clémence, et qu'elle-même avait toujours préféré le nom de Clémence.

Je lui demandai alors si elle l'avait vue après sa dernière toilette,

comment elle était, etc. Elle me dit qu'elle était arrivée trop tard, mais que sa sœur et son mari, le fils de la vieille femme, lui avaient dit qu'on l'avait très bien ensevelie, que les sœurs de l'hôpital lui avaient mis une robe bleu foncé ; on lui avait aussi, pensait-elle, mis sur la tête un foulard en coton à carreaux rouges, et un chapelet dans la main. Il me fallut longtemps pour découvrir, au milieu d'une masse de détails de toute sorte, que la vieille femme avait 72 ans, que ses cheveux étaient gris, mais qu'elle avait eu l'habitude de les teindre sur le devant de la tête, avec des cosmétiques ; qu'elle avait les yeux brillants, et qu'elle avait laissé des meubles qui, naturellement, appartenaient maintenant à son fils, le mari de Julie ; mais que ses vêtements étaient tous très vieux, et ne valaient vraiment pas la peine d'être conservés, excepté deux robes, l'une noire, l'autre *prune*, toutes deux presque neuves, auxquelles la vieille femme tenait beaucoup, surtout à la dernière.

Le lendemain matin, mon mari questionna soigneusement Julie à ce sujet, lui donnant pour raison de l'intérêt qu'il prenait à des détails aussi minutieux, que, comme docteur, il désirait savoir comment les choses se passaient en pareil cas, à l'hôpital. Il la fit ainsi parler jusqu'à ce qu'elle lui eût répété tout ce qu'elle m'avait raconté.

Dora BLACKWELL.

Témoins : Miss A. Bird ; M. P. D. Wise ; Lady Blackwell ; Dr A. Blackwell.

Mémoire

SUR LES APPARITIONS SURVENANT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT,

par feu Edmond Gurney. Complété par W. H. Myers.

(*Suite*) (1)

Appendice

Le récit suivant est d'une grande prolixité et les faits qui y sont relatés ne sont pas assez concluants. Cependant nous avons cru

(1) Voir le N° du mois d'Avril, p. 622.

devoir le reproduire comme un spécimen d'observation et de description suivie avec soin et perspicacité. M. Gurney et moi nous sommes rendus chez le général Campbell, et nous avons pu nous convaincre qu'il ne serait pas possible de trouver un chercheur plus loyal et plus laborieux. Malheureusement il est mort peu de temps après notre visite, et nous ne croyons pas qu'il se soit produit ensuite beaucoup de phénomènes dignes d'être notés.

Nous n'avons pas cru nécessaire de reproduire le plan de la maison. Le principal serviteur a été interrogé par M. Gurney et par moi. De la disposition des pièces et du caractère des habitants de la maison, nous croyons pouvoir conclure avec le général Campbell qu'il n'est pas possible de sontenir l'hypothèse d'une mystification de la part des domestiques. Nous ferons remarquer que le tintement d'une sonnette, quand il n'est pas dû à des causes ordinaires, ne rentre pas dans la classe des phénomènes physiques dont l'étude fait partie du plan de ce mémoire.

XXVII

Du Général Campbell, Gwalior House, Southgate, N.

27 avril 1884.

« Compte-rendu d'événements provoqués par les influences extra-terrestres dans les lieux et circonstances paraissant bien déterminés par une intelligence, du 15 septembre 1882, au 5 avril 1884, dans ma grande maison bien isolée ».

« C'est une grande construction à deux étages, bâtie sur une surface de 58 pieds sur 71. Le rez-de-chaussée est surélevé de cinq pieds au-dessus du sol, qui est macadamisé tout autour. Elle est très solide et ne contient aucune partie en lattes et plâtre qui puisse transmettre les sons. Elle est partout bien éclairée, parfaitement sèche et ne donne aucun refuge ni aux rats ni aux souris. Elle possède deux chats qui passent invariablement la nuit dehors, sans possibilité de rentrer jamais. Il n'y a qu'un chien, toujours maintenu à distance dans la cour. La propriété est entourée de champs et le cottage le plus proche est distant d'environ 300 mètres. Elle s'ouvre sur un chemin particulier non empierré, où ne passent que de très rares véhicules, surtout la nuit, et distant de 40 mètres de l'habitation. Elle fut terminée en août 1882 et ne compte comme habitants que moi, qui occupe la partie située au Sud-Est et trois

domestiques logeant au Nord-Ouest. Un escalier sépare mon appartement de celui des serviteurs à chaque étage. C'est donc une maison tout particulièrement tranquille et il est extrêmement rare que j'y entende d'autres bruits que ceux que je produis moi-même. Les domestiques sont toujours rentrés dans leurs chambres à dix heures et demie et, quant à moi, je me retire à onze heures dans ma chambre à coucher ».

« J'entre dans ces minutieux détails pour montrer que, surtout la nuit, le moindre son peut être entendu au milieu du plus parfait silence ».

« Je vais maintenant parler de trente séries de bruits inexplicables, paraissant destinés à appeler mon attention, et de deux apparitions ou visions manifestement préparées avec une intention bien arrêtée et vues par un enfant qui se trouvait en visite chez moi. Il était parent de ma femme, morte en juillet 1882 ; mais il n'avait jamais vu, ni elle, ni aucun de ses portraits ».

« Après avoir ainsi bien établi le milieu dans lequel les faits se sont produits, je dois ajouter, avant d'entrer dans les détails, que je suis tout le contraire d'un homme nerveux et à imagination, plutôt défiant, comme on peut le devenir avec les progrès de l'expérience et disposé à n'admettre que ce qui est nettement démontré. Mes habitudes sont fort régulières, je suis sobre, n'ayant jamais bu de vin ni de bière et ne prenant dans les 24 heures que les trois quarts d'une pinte d'eau, additionnée d'une once et demie d'un spiritueux. Quant à l'enfant dont je parle, il ignorait ce que pouvait signifier le mot Fantôme ».

« Comme je l'ai déjà dit, ma femme mourut en juillet 1882. A cette époque je ne m'étais jamais occupé des questions de l'au-delà. J'avais seulement entendu parler, d'une façon très vague, de faits arrivés à deux de mes parents une dizaine d'années auparavant, et ce ne fut que pendant la production des phénomènes dont je vais parler que je pris connaissance des ouvrages de Dale Owen, de D. D. Home et de Serjéant Cox ».

« Les inexplicables phénomènes en question se sont surtout produits dans ma chambre à coucher, dans la chambre d'amis ; deux fois dans celles des domestiques et une fois dans la cuisine située au-dessous de ces dernières. Les bruits présentèrent une telle variété qu'il faudrait pouvoir invoquer, pour les expliquer, un nombre

aussi considérable de causes naturelles, si l'on ne veut recourir qu'à des causes terrestres ».

« Je ne me rappelle pas d'une façon précise les premiers faits qui ont appelé mon attention, mais je sais qu'ils se produisirent du 15 au 30 septembre 1882, six semaines environ après la mort de ma femme ».

« 1° — A trois heures du matin, au milieu d'un profond silence, je fus réveillé par un bruit de choc fort et prolongé, semblant dû au poing d'un homme. J'allai, avec une veilleuse, regarder à la porte mais je ne vis et n'entendis rien. Je pensai donc que j'avais rêvé. Sans doute, je pensais beaucoup à ma femme, mais je n'avais pas la moindre idée qu'il pût exister de communications quelconques avec l'autre monde et ne m'étais jamais préoccupé de pareilles questions ».

2° — « Une heure et demie de l'après-midi. Les serviteurs dînent dans la cuisine. Entendu une série de coups violents. Il semble que la fenêtre située en face de moi soit le siège de coups frappés, alternant avec de véritables roulements, soit en dedans, soit en dehors. Je pense d'abord que c'est un habitué de la maison, qui, en l'absence de sonnette, est venu frapper du bout de son parapluie. Je regarde à chacune des fenêtres du rez-de-chaussée ; je fais le tour de la maison, dans toutes les directions. Il m'est impossible de voir ou d'entendre quoi que ce soit. Je retourne dans la pièce où j'étais en traversant la cuisine. J'y trouve tous mes serviteurs en train de dîner. Séparés par une distance de 60 pieds et par deux portes closes, ils n'ont pu rien entendre. Les bruits semblaient un mélange de coups redoublés frappés avec les poings sur l'encadrement de la fenêtre et de roulements exécutés avec les doigts sur les vitres. Je fais remarquer ici que l'heure choisie, entre une et deux heures de l'après-midi, était bien la plus favorable pour éviter toute confusion avec d'autres bruits ; je pense même aujourd'hui que ces coups furent frappés pendant le jour après l'insuccès de ceux qui avaient été frappés, la nuit, à la porte de ma chambre à coucher. »

3° — « Onze heures du soir. Tous les domestiques dorment dans leur chambre et moi-même je viens de me mettre au lit, en laissant brûler ma veilleuse, selon mon habitude. J'entends deux coups bien distincts frappés à ma porte. Il me semble même que cette porte s'ouvre d'un pied environ. Le bruit un peu sourd

rappelle celui d'un coup donné avec le doigt replié ; il n'y a pas eu de grincement de la porte. Je saute à bas du lit et ne vois rien. Tout est noir au dehors ».

4° — « Vers onze heures du soir, comme plus haut, et également au moment où je viens de me mettre au lit. Les domestiques sont couchés depuis neuf heures et demie. Tout est calme ; on n'entend pas le moindre bruit. Des coups éclatent à la tête de mon lit, à un endroit où sont gardés quelques souveuirs. Dans ces deux dernières circonstances, je pensais à celle qui n'était plus. Tout ceci s'est passé entre le 15 et le 30 septembre 1882 et, ce qui me semble curieux, entre les nuits du samedi et les premières heures du lundi. »

« Les deux apparitions décrites plus loin ont eu lieu également le samedi matin, le dimanche étant jour de Noël, et le lundi. »

« A partir du 30 septembre, je prenais régulièrement note, le matin, des bruits entendus dans la nuit précédente ».

« Dimanche, 22 octobre, à 6 h. 30 du matin J'étais levé depuis une demi-heure et les domestiques étaient descendus dans la cuisine située au-dessous de leurs chambres. Il me sembla entendre prononcer tres distinctement, à trois pieds environ de mon oreille, le prénom de ma femme décédée. Ce n'était pas sa voix naturelle. Le son était fort bas, mais cependant ce n'était pas un murmure ; les syllabes étaient séparées par des distances égales et dans les mêmes conditions que l'eût fait une machine parlante. La voix n'avait rien de naturel. Il y a bien dans la maison une servante portant le même prénom ; mais la voix que j'entendis était absolument étrangère et je me suis assuré qu'à cette heure-là personne n'avait prononcé ce nom. Je n'ai jamais entendu et je ne me suis jamais imaginé que cet appel pût se produire d'une telle façon. C'est après cet incident que je me procurai et me mis à lire les deux volumes de Dale Owen. »

« Deux novembre 1882, vers 7 h. du matin. J'entends deux séries consécutives de bruits sous mon traversin. Ils ressemblent à des chocs, mais sont trop forts pour être confondus avec les bruits du cœur, dont j'observai aussitôt après les palpitations. J'écrivis et déposai sur ma commode : « Que trois coups soient frappés, s'ils sont dus à ma défunte femme ».

« 13 novembre 1882. A 11 h. 30 du soir, lorsque j'étais à peine

couché depuis une minute. Les domestiques s'étaient couchés à 10 h. et le calme absolu régnait aussi bien en dedans qu'au dehors de la maison. Il ne faisait pas de vent. J'entends trois forts craquements paraissant venir du mur, qui a une épaisseur de 14 pouces, juste au dessus de la commode. Il serait impossible de décrire ce genre de bruits. Cela tenait le milieu entre l'éclatement d'un tronc d'arbre par un coup de foudre, la rupture d'une planche d'environ trois pouces d'épaisseur contre un obstacle fixe ; la détonation, mais très prolongée, d'un fusil de guerre ; ou enfin la détonation d'un pistolet de fort calibre dans l'intérieur d'une pièce, comme j'avais eu récemment l'occasion d'en entendre. Ceci me frappa d'autant plus que j'avais renouvelé ma demande de trois coups. Entre chacune de ces trois détonations il s'écoula environ quatre secondes. J'allumai une bougie et je recherchai avec le plus grand soin toute trace de rupture ou de fissure dans la maçonnerie ou dans la peinture qui la recouvrait, car il n'y avait pas de tapisserie ; mais il fut impossible de trouver quoi que ce fût ni alors, ni plus tard. J'inspectai le long du corridor, les murs de la chambre inoccupée située au sud de la mienne, mais je ne trouvai rien, ni bruits d'aucune espèce, ni signe quelconque de rupture dans les murs, la toiture ou aucune autre partie de la maison. Les domestiques qu dormaient profondément n'eurent conscience de rien et ne firent aucune remarque. Il y avait du reste entre eux et moi une distance de 60 pieds et trois portes fermées. En entendant ces trois détonations, je n'eus pas l'idée de recourir à l'alphabet, mais je pris un crayon que je tins légèrement entre deux doigts pour voir s'il m'arriverait la même chose qu'à Dale Owen dans une circonstance analogue ; ce fut sans succès. Je demandai alors, comme la première fois, que les prochains coups fussent frappés à la porte ou contre le léger panneau fermant la garde-robes ».

« Jusqu'au 23 décembre 1882 il ne survint aucun incident de même nature ; mais le 24, j'avais comme hôtes une dame et deux fillettes de 7 et de 10 ans. C'étaient des parentes de ma femme, qui avait eu pour la mère une affection toute particulière. La mère et l'aînée de ses filles couchaient dans un lit pour deux personnes, tandis que la plus jeune couchait dans un lit d'enfant placé d'un côté de la cheminée d'où elle avait parfaitement vue sur une bergère placée de l'autre côté de cette cheminée. »

« Le 24 décembre, à la première lueur du jour, la plus jeune fille couchée dans le petit lit, éveilla sa mère en lui disant : « Quelle est donc cette dame assise dans la bergère ? » Ce fauteuil était toujours vide et sans aucune garniture. La mère ne voyant rien qu'un siège vide, dans son état et sa position ordinaires, se plaça entre cette chaise et l'enfant qu'elle parvint à rendormir. Ce jour-là elle n'en dit rien, ni à moi, ni à d'autres.

« Le soir de ce même jour, vers minuit, j'étais dans un demi-sommeil, lorsque j'en fus tout à coup tiré par un coup brusque et violent dans ma chambre à coucher. La dame entendit le même bruit, qui lui sembla produit dans sa chambre : cela se passa-t-il tout à fait au même moment, je ne pourrais l'affirmer. Il est assez curieux que dans cette même nuit une des servantes *rêva* que la dame lui signalait ce bruit, ce qu'elle ne fit cependant que le matin. Elle fut très surprise d'entendre la servante lui répondre : « Vous me l'avez dit cette nuit, ou je l'ai rêvé ».

« 26 décembre 1882. A l'aurore, comme la première fois et par un temps gris, la même fillette, parfaitement éveillée, comme elle l'était déjà le premier matin, vit la forme d'une dame grande, vêtue d'une robe grise, avec un grand chapeau orné d'une plume. Sa figure était maigre et très pâle. L'enfant tremblait encore en répétant ces détails deux jours plus tard. « J'ai entendu, disait-elle, le frôlement de sa longue robe sur le parquet et le choc de ses talons lorsqu'elle vint par la porte. Elle se dirigea vers votre lit, parut arranger vos couvertures et border le lit avec soin. Ensuite elle contourna le lit, se dirigeant vers la table située de l'autre côté, près de la tête du lit. Elle prit successivement plusieurs livres, les ouvrit puis les reposa. (Il y avait là une Bible, un livre de prières et quelques autres volumes). Elle revint ensuite sur ses pas, et comme elle se dirigeait vers moi, je me cachai la tête sous les couvertures. J'étais tellement effrayée, que je ne pouvais plus parler ». C'est ce qui fut constaté par la mère, quoique l'enfant fût bien loin d'être timide. Au mois d'août suivant elle coucha dans une chambre séparée, avec la sœur dont nous avons parlé plus haut et un plus jeune frère, âgé seulement de cinq ans, et ne demanda pas de veilleuse. J'avais choisi cette chambre, en l'absence de la mère, comme plus voisine de celles des servantes. Il est assez difficile de deviner par quels motifs l'enfant se laissa guider, mais, ce qui est étrange, c'est

qu'elle garda le silence sur tout cela jusqu'à ce qu'elle fût couchée. C'est alors qu'elle dit à la jeune bonne qui lui donnait ses soins : «Je n'aime pas coucher seule de nouveau dans ce lit.» Puis elle raconta tout ce qui s'était passé. Ce récit fut rapporté à la mère qui vint aussitôt dans ma chambre et me signala pour la première fois ce que l'enfant lui avait dit le 24, dans la matinée. Je dois faire remarquer ici qu'il n'y avait eu ni réveillon, ni fête quelconque de nature à troubler les nerfs de l'enfant et qu'elle jouissait de sa bonne santé habituelle. Sa sincérité est au-dessus de tout soupçon et elle craignait que sa mère ne fût péniblement affectée à la suite de ce qui était arrivé le 24 Toute cette histoire est trop détaillée et trop complète pour avoir été créée par une enfant de cet âge, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, ne connaît pas ce que signifie le mot fantôme et qui a été élevée exclusivement par sa mère ».

« Je ne jugeai pas à propos de questionner une enfant aussi jeune sur un sujet de cet ordre ; mais pendant la suite de son séjour chez moi, c'est-à-dire pendant deux semaines, elle confirma de nouveau son récit, répétant à la servante qu'elle ne voudrait plus coucher dans le même lit, du moins sans lumière, parce que *cette dame pourrait revenir*. Cependant, mobile comme une enfant, en juillet suivant elle ne fit aucune difficulté pour coucher seule dans la même chambre. L'enfant persista d'une façon si nette dans le récit de ce qu'elle avait vu, que sa mère crut que le mieux était de lui dire qu'elle avait vu son bon ange. La mère est fort loin d'être spiritualiste ; c'est une femme d'un calme bon sens et de nerfs solides. Etant donnée sa connaissance du caractère de l'enfant, son opinion était qu'elle avait dû voir *quelque chose*, d'autant plus qu'elle n'avait jamais eu de visions auparavant et qu'elle n'en a plus eu depuis. »

(*A suivre*). Pour la traduction : Dr DUSART.

Le Médium A. Politi

Par M. E. CARRERAS (1)

Il est né à Rome, il a 41 ans, mais ne les paraît pas. Sa taille est moyenne, sa constitution très robuste, il est plutôt gras. C'est un

(1) Traduit de la Revue Italienne : *Luce et Ombra*, de Mars 1902.

blond aux yeux bleus très clairs ayant une expression curieuse, presque d'atonie.

Il avait embrassé la profession d'horloger qu'il a dû abandonner, sa vue étant trop fatiguée, spécialement les lendemains de séances, et ne lui permettant pas l'effort nécessaire pour l'examen des plus petits assemblages des montres.

Il devint médium il y a 6 ou 7 ans ; il ne croyait pas au spiritisme, lorsqu'un de ses amis lui en parla, et l'emmena à plusieurs séances, dont les premières n'offrirent rien d'intéressant et n'étaient pour lui qu'un divertissement. Un soir la table dicta typtologiquement un nom : « Giulio del Bianco » et le guéridon s'inclina vers Politi, puis fit des mouvements comme s'il avait voulu monter sur lui. Politi avait eu un ami d'enfance qu'il affectionnait beaucoup, mort depuis quelques années, et qui se manifestait ainsi. Politi, sans en parler à personne, s'était promis de croire au spiritisme si un parent ou un ami quelconque se manifestait, et spécialement Giulio Del Bianco. A partir de ce moment, Politi s'intéressa aux séances, et peu de temps après fut intrancé pour la première fois. La comtesse Maria Lovatti-Brenda, bien connue de tous les spirites à Rome, le fit venir chez elle et eut des séances avec un public fort restreint, dont faisaient partie le général Ballatore et le Comm. Brussi, ancien préfet.

Politi fut ensuite entraîné à donner des séances un peu partout, chez le premier venu, et ne tarda pas à être accusé de fraude.

Je ne me fais pas le champion de Politi, mais je puis affirmer que c'est un puissant médium ; ce que j'ai pu constater au moins cinquante fois, et ce que cent personnes confirmeront, c'est que Politi va donner des séances partout où il est appelé, qu'il s'est laissé attacher bien des fois, et dépouiller de ses vêtements.

Le colonel Ballatore a publié dans le *Vessillo Spiritista* des comptes-rendus de séances pour lesquelles Politi avait les pieds et les mains attachés et maintenus par le Dr Secondari et le major Luciano-Bennati. On obtenait dans ces conditions la lévitation du médium et des matérialisations, des lumières, entre autres cette croix lumineuse qui accompagne les manifestations de Giulio Del Bianco; des voix se faisaient entendre : la petite Lina, fille du comm. Brussi parlait et embrassait les assistants.

Tout d'un coup, M. Bennati s'écria : la petite patte d'un chien !

Le gén. Ballatore (alors colonel) dit que tous les assistants au milieu d'un silence profond entendirent contre le major le bruit des griffes d'un chien, comme lorsqu'un de ces animaux gratte à une porte pour se faire ouvrir. Le même bruit et le même mouvement fut répété contre Mme Ballatore et l'on pensa à une manifestation du petit lévrier Blitz mort depuis peu, laissant ses maîtres désolés de sa perte. Il sauta sur les genoux du major, caressa la dame, mais ne put arriver au Docteur. Ce petit chien avait été dressé à caresser la tête de son maître, et il le fit au colonel et au major, après lui avoir mis les pattes autour du cou, comme s'il voulait l'embrasser, jeu qu'on lui avait appris.

On l'entendit gratter les rideaux du cabinet dans lequel il rentra après avoir fait entendre un aboiement sonore.

M. Carreras dit avoir vu chez la comtesse Brenda un gros chien matérialisé.

Le col. Ballatore obtint avec Politi le passage d'une sonnette à travers le mur de la chambre contiguë à celles des séances ; pendant dix mois ce phénomène fut demandé avant d'être obtenu (1).

Au printemps de 1900 eut lieu une séance chez le prince Romolo Ruspoli, par l'entremise du prof. Aureliano Faifofer, du col. Biancotti et du comm. Brussi. Les phénomènes de lumières, de contacts, d'objets déplacés, d'instruments de musique joués eurent lieu, puis la Matérialisation de la mère du prince qui l'embrassa et le caressa en l'appelant « mon fils ».

Le 26 juin 1900, chez la comtesse Lovatti-Brenda, j'assistai à une séance de Politi. A la lueur d'une lampe électrique de 16 bougies, recouverte de verre rouge, nous eûmes 5 ou 6 lévitations complètes de la table, avant que le médium ne fût intrancé.

Lorsque Politi se retira dans le cabinet, la croix lumineuse (environ 7 centimètres sur 10) se montra à notre requête, puis tout d'un coup l'esprit de Giulio matérialisé ; il tenait à la main le flacon lumineux habituel éclairant sa tête couverte d'une espèce de turban. Je lui demandai pourquoi il était coiffé ainsi, il me répondit que

(1) Ce fait est à rapprocher de l'observation rapportée par William Crookes, sur la sonnette qui fut transportée de sa bibliothèque dans la pièce où il se trouvait avec le médium.

sans cela, sa tête serait horrible à voir. L'apparition eut lieu quatre ou cinq fois.

Une voix forte, de baryton, cria tout près du major Bennati : Vive Dieu ! Nous entendions en même temps le médium gémir derrière le rideau. On distingua nettement la forme de l'esprit, haut de 2 mètres environ, soulevant les rideaux et s'inclinant pour nous saluer ; il était brun, le médium est blond.

Ensuite la petite Lina, fille du comm. Brussi, morte à 7 ans, sortit du cabinet ; nous voyions sa forme basse, aux contours lumineux, mais distinguions peu les traits de son visage ; elle traversa le salon, d'une longueur de 10 mètres, et disparut dans le fond. La comtesse nous dit qu'elle se dirigeait vers la chambre où dormait sa petite nièce.

Peu après, Lina rentra, s'arrêta un instant près du major Bennati puis disparut dans le cabinet. Nous demandâmes où elle était allée, elle répondit par la bouche du médium qu'elle avait été embrasser la petite fille qui dormait.

Puis le médium se mit à parler rapidement dans une langue qui nous était inconnue, même au marquis B. qui sait huit langues.

On demanda l'explication à Giulio qui nous dit que c'était un « habitant de Mars » (? !)

Comment prouver cela ?

Il dit qu'il peut nous faire toucher ses mains, mais je vous préviens qu'elles sont énormes et velues.

Le marquis B. assistait pour la première fois à une séance, et refusa cette expérience. Le major exprima le désir de toucher la main d'un Martien, mais Gi lio dit qu'il n'était plus là, et qu'une autre foisil se ferait voir. Nous demandâmes ce qu'il voulait, Giulio répondit qu'il désirait que l'on priât pour lui.

Depuis cette époque, j'ai assisté au moins à 50 séances avec Politi, avec ou sans lumière, le jour ou la nuit, le médium libre ou attaché vec ses vêtements ou ceux qu'on lui fait mettre pour la séance.

En présence du général Ballatore, de sa femme, de Mmes de Gubernatis, de Mme V. et de sa fille, du prof. allemand Frey, et devant moi, nous eûmes une séance avec Politi dans l'espoir d'obtenir une matérialisation de la fille de Mme V. morte depuis quelques années.

Nous étions éclairés par la lumière rouge faible, mais nous permettant de tout distinguer dans le petit salon.

Le médium était tenu par les mains et les pieds, par le général et Mme Ballatore ; des phénomènes physiques de déplacements d'objets eurent lieu. Puis les invisibles demandèrent l'obscurité, et le médium se retira dans le cabinet formé par un drap tendu à l'un des angles du salon. Je priai Giulio de m'accorder l'autorisation de lier le médium. On me le permit ; nous fîmes la lumière de nouveau, et le prof. Frey m'aida à assujettir autour des chevilles de Politi une longue bande de maillot d'enfant; entravant complètement les deux jambes. Nous l'attachâmes à son fauteuil par des liens passant autour de la poitrine et sous les aisselles ; M. Frey ligotta de même les avant-bras et les mains du médium qui nous recommanda de faire la chaîne autour de la table et de causer entre nous. Les lumières commencèrent à voltiger dans la chambre, et après une demi-heure d'attente, pendant laquelle de vigoureux coups étaient frappés sous la table, plusieurs personnes se sentirent touchées, puis les apparitions eurent lieu successivement. Il y en eut *cinq*, rapides durant deux à trois secondes. C'était un fantôme lumineux, grand, élancé. Plusieurs d'entre nous, moi compris, distinguèrent nettement les contours d'une jeune femme. Mme V. ne reconnaissait pas absolument sa fille, mais son autre fille et Mlle de Gubernatis dèclarèrent que c'était bien elle. Puis Mme V. fut embrassée deux fois et caressée ; tous nous entendîmes une voix l'appeler « Maman ».

Sur notre désir, Giulio nous bénit, étendant une main que nous vîmes formée en grande partie, l'extrémité des doigts très lumineuse.

Après la séance, nous trouvâmes le médium lié comme avant, les pieds, la poitrine étroitement fixés, le bras droit aussi. L'avant-bras droit seul avait les liens un peu relâchés, mais n'était pas libre.

Dans une autre séance, eurent lieu quatre belles apparitions : les deux premières furent celles d'une dame que je reconnus pour avoir vu son portrait d'une ressemblance frappante : c'était la mère de mon excellent ami Giuseppe Squanquerillo. Elle vint si près de moi que je pouvais distinguer les moindres particularités de son visage. Je l'entendis plusieurs fois répéter : « Beppe ! »

Les deux autres apparitions étaient celles d'un homme que je ne connaissais pas, mais qui fut identifié par M. Casali, journaliste, ému jusqu'aux larmes en entendant cet esprit l'appeler « mon fils » et l'embrasser, puis une main lumineuse se montra sur sa tête et la mienne, faisant un geste de bénédiction.

Le 9 Février, chez mon ami le prof. Norsa, devant M. Carlo Peretti, organisateur des séances d'Eusapia à Gênes, un député au parlement, un professeur de physique à Palerme, du Directeur d'un Institut technique et d'autres personnes presque toutes sceptiques, Politi donna une séance. La salle était éclairée à la lueur rouge, l'honorable M. C. fut plusieurs fois touché à l'épaule, on lui retira sa chaise, et nous vîmes tous le rideau, contre les épaules du médium, se gonfler et s'agiter comme poussé par un vent fort, et une chaise dans le cabinet promenée bruyamment à droite et à gauche.

Le médium fut ensuite attaché par les pieds et les mains, et l'on éteignit la lumière, des coups furent frappés, des attouchements eurent lieu, des lumières, la croix lumineuse et l'apparition à trois reprises d'une femme que l'on nous dit être sœur Augustine, cette pauvre religieuse qui fut poignardée il y a quelques années à l'hospice du St-Esprit à Rome. Elle s'était déjà matérialisée d'autres fois.

Enrico CARRERAS.

Origine

DES IDÉES D'AME ET DE VIE FUTURE

Il est intéressant de savoir ce que la philosophie contemporaine enseigne au sujet de l'origine de l'idée d'une âme humaine. Nous empruntons cette étude à M. Bourdeau, auteur d'un livre intéressant, bien que foncièrement matérialiste, intitulé : *Le problème de la mort*.

*
* *

1. A ne consulter que le sens des mots et de la logique des idées on devrait, semble-t-il, définir la mort la fin de la vie, dont la naissance marque le commencement. On ne l'entend pourtant pas

ainsi d'ordinaire, et, par une conjecture hardie qui paraît démentir l'évidence même, beaucoup pensent qu'ils continueront de vivre quand ils auront cessé de vivre.

Avant d'examiner la vraisemblance de cette hypothèse, il convient de chercher comment elle a pu se produire. Quoique la croyance à une autre vie soit si répandue parmi nous qu'on la tient souvent pour universelle, elle est loin d'avoir été généralement admise et de s'imposer à tous les esprits. Ce n'est pas une vérité de sens commun, manifeste par elle-même, mais une idée acquise par induction, transmise et accréditée par tradition, fort insuffisamment démontrée et par conséquent toujours discutable. Elle a été ignorée de peuples entiers, rejetée par d'autres, et une foule d'hommes éclairés parmi lesquels nombre de philosophes éminents, des sages même, investis de la double autorité du génie et de la vertu, ont refusé d'y ajouter foi.

D'après les indications de la préhistoire, la formation de l'idée de survivance ne remonterait guère au-delà de la phase néolithique ou de la pierre polie, la plus récente et la moins longue de celles qu'a traversées notre espèce.

Durant le laps immense de la phase paléolithique ou de la pierre éclatée, qui remplit le cours de la période quaternaire, c'est-à-dire un espace qu'on doit évaluer à plus de 200,000 ans (1) les hommes réduits au sentiment de l'existence présente, paraissent n'avoir eu aucun soupçon d'une existence ultérieure. Cela ressort de l'absence de sépulture pendant cet âge reculé. On abandonnait les morts, comme font tous les animaux et même quelques peuples de nos jours (2) sans prendre aucun soin de leur dépouille. Avec la phase néolithique, au contraire, apparaissent des dispositions propres à sauvegarder les cadavres, et l'usage de les ensevelir, mieux encore de déposer auprès d'eux un mobilier funéraire, attestent clairement la croyance à une autre vie.

Quel changement se fit alors dans l'intelligence des hommes, et d'où provint l'idée que la mort, au lieu d'être la cessation de la vie,

(1) De Mortillet, *le Préhistorique*, p. 627.

(2) Les Boschimans, obligés de vaguer sans cesse à la recherche d'une pâture incertaine, abandonnent les infirmes, les malades et les morts. Les Mongols nomades délaissent aussi leurs morts vulgaires dans le steppe.

en est la continuation ou le renouvellement ? Cette conception dériva du désir insatiable de vivre et des illusions du rêve.

2. Le plus fort, le plus persistant de nos instincts est celui de la conservation, le *vouloir vivre* dont Epicure et Schopenhauer ont fait le principe de l'existence active, qui sans lui ne pourrait durer. Il nous stimule sans cesse, soit à pourvoir aux exigences de la vie, soit à éviter les périls qui la menacent, et nous attache encore à elle quand ses douleurs la rendent pénible à supporter.

Ce désir de persévérer dans l'être, les animaux l'éprouvent ainsi que nous ; mais, privés de raison, incapables conséquemment de généraliser et d'abstraire, ils ignorent la nécessité du trépas et le subissent sans le prévoir. L'homme seul, en s'élevant à l'idée de loi, sait, par l'exemple de tous ceux qu'il a vus périr autour de lui, que sa vie aura un terme, et l'appréhension de la mort devient une forme inverse de l'attachement à la vie. Il ne peut se résigner à n'être plus, car une extrémité si dure révolte le plus incoercible de ses instincts.

Certain de mourir, il s'efforce d'échapper par l'espérance de survivre au désespoir d'une fin et se plaît à croire que sa vie se continuera dans d'autres conditions. Il rêve alors une seconde existence qui prolonge au gré de ses vœux celle dont le terme est si court. Tous, l'enfant ravi à son aurore, l'homme abattu en pleine vigueur de l'âge, le vieillard chargé mais non rassasié de jours, disent avec plainte et regret, comme la jeune fille du poète : « Je ne veux pas mourir encore ! » (1) Libre de régler à sa fantaisie l'existence nouvelle qu'elle s'attribue, l'imagination y transporte son idéal, auquel la vie présente ne ressemble guère, sans se demander si ce rêve, que la réalité dément en ce monde, est plus compatible avec ses lois dans un autre. L'intelligence intervient ensuite pour spéculer sur la croyance, lui chercher des preuves, déduire des conséquences et former un système logique de conceptions. Plus tard encore, la morale s'est emparée de ces théories pour distribuer après la mort, au nom d'une justice en apparence moins défectueuse, des peines et des récompenses en rapport avec les fautes et les mérites des hommes. Enfin, les politiques professent l'immortalité de l'âme en vue du bien public, comme une garantie d'ordre social, afin que

(1) André Chénier, *la jeune Captive.*

les faibles et les pervers fissent par calcul ou par crainte ce que les gens de bien font par devoir (1) Tels ont été les facteurs de l'idée de survivance. Elle se fit jour dans l'esprit humain lorsque ses progrès l'amenèrent à comprendre clairement l'obligation de mourir.

L'apparition de cette croyance serait même excellemment propre à marquer, dans l'évolution si obscure de la pensée aux âges préhistoriques, le moment où l'homme devint capable de concevoir des idées générales, de les abstraire sous forme de loi et d'en raisonner. En face de la mort prochaine et d'un avenir inconnu, il se posa, dans l'anxiété de son cœur, les questions qui troublent Hamlet: « Etre ou n'être pas... Mourir, dormir; dormir! Rêver peut-être?(2). On préféra généralement rêver à dormir, et l'on crut trouver dans le phénomène du rêve un indice, presque un commencement de preuve.

Ni le désir passionné de vivre, ni des aspirations idéales, ni des inférences logiques, ni des considérations morales, ni des vues d'intérêt public, n'auraient en effet suffi à justifier l'affirmation de survivance, alors que la condition du cadavre témoignait manifestement du contraire ; une donnée ou du moins une présomption de fait était nécessaire pour motiver la croyance et l'établir sur un fondement de réalité. Il fallait pouvoir attribuer à l'homme, par induction, un être distinct du corps, différent de nature, et que la mort ne pût atteindre. On crut avoir effectivement constaté son existence par l'interprétation de l'état de rêve comparé à celui de veille, lorsque la raison naissante voulut s'en expliquer la contradiction. Entrevue jadis par Lucrèce (3) cette origine des idées d'âme et de vie future a été mise en pleine lumière par les analyses de Tylor et de Herbert Spencer (4)

3 — Le sommeil, ce phénomène singulier qui, alternant chaque jour avec la veille, coupe la continuité de la vie active, dut attirer

---

(1) Aristote parle des « mythes ajoutés pour persuader le vulgaire dans l'intérêt des lois et pour l'utilité commune (Métaphysique, XII, 8).

(2) To be or not to be... To die, to sleep ; to sleep ! Perchance to dream (Hamlet, III).

(3) De rer. nat. V, 1165-1175.

(4) E B Tylor, *Civilisation primitive*, t. I, ch. XI, H. Spencer, *Principes de Sociologie*, t I.

l'attention dès que l'homme devint capable de réfléchir sur lui-même. L'unité du moi est alors momentanément scindée et, tandis que les fonctions organiques ou de nutrition d'une part, les fonctions psychiques ou de conscience de l'autre continuent de s'accomplir, mais avec une indépendance relative. Les essais tentés pour rendre compte d'un fait si mystérieux, quoique si vulgaire, ont eu les plus vastes conséquences. Il n'est pas excessif de dire que toutes les conceptions de la théologie et de la métaphysique en dérivent.

Représentons-nous un homme des temps primitifs, voué par sa complète ignorance à des illusions de tout genre et obligé d'imaginer ce qu'il voudrait, mais ne peut connaître : il s'endort et rêve.

Au réveil, il se trouve dans le même lieu où il a cédé au sommeil, et ceux qui, restés éveillés auprès de lui, ne l'ont pas perdu de vue, lui certifient qu'il n'a pas changé de place. Pourtant, il a le souvenir très net d'être allé ailleurs en songe, d'avoir vu telles choses, fait telles rencontres, agi de telle façon. Or, il est incapable de concevoir ces visions nocturnes comme l'effet intérieur, automatique, du cerveau fonctionnant sans direction, et par suite, d'établir une distinction tranchée entre la vie réelle de l'état de veille et la vie illusoire de l'état de rêve. Il les croit vraies l'une et l'autre au même titre, puisqu'il a également conscience des deux. Les concilier est cependant impossible, à moins d'admettre qu'il s'est trouvé en deux endroits à la fois, ce que la plus constante et la mieux prouvée des vérités d'expérience lui interdit de supposer. Il ne peut sortir de cette contradiction qu'en se présumant double lui-même et composé de deux êtres qui, associés durant la veille, seraient susceptibles de se disjoindre pendant le sommeil.

Cette induction de la dualité du moi, seule explication alors possible du rêve, était confirmée par l'observation d'autres états, moins fréquents, mais analogues, tels que la syncope, la léthargie, la catalepsie, l'apoplexie, etc., tous phénomènes où il y avait perte passagère de connaissance, inertie du corps, puis retour à l'activité normale lorsque, la crise passée, le sujet « revenait à lui », recouvrait ses esprits.

De même que pendant le sommeil, le moi intérieur semblait abandonner un temps le moi visible et se réunir ensuite à lui de nouveau par une sorte de réveil. Sous l'empire de ces idées, l'homme fut censé se composer de deux êtres distincts, d'ordinaire associés,

mais à l'occasion séparables : l'un matériel et pesant, le corps, qui, endormi, reste immobile ; l'autre subtil et léger, l'esprit, qui anime son compagnon durant la veille, mais le quitte par intervalles, se transporte au loin en un instant, traverse des aventures, et, après plus ou moins de temps, revient s'insinuer dans le corps pour reprendre avec lui la vie commune (1). Comme l'activité n'était complète que lorsqu'ils se trouvaient réunis, et que l'absence de l'esprit laissait le corps plongé dans une torpeur inerte, le premier, toujours éveillé, fut tenu pour seul actif, capable de mouvoir et de diriger le second, de nature indolente et passive. Le moi voyageur devint ainsi le chef de cette communauté intermittente, et la spéculation lui attribua une prééminence de plus en plus marquée.

4. — Ce dédoublement de l'être humain une fois admis pour expliquer l'état de sommeil, l'analogie le fit étendre à celui de mort. Il était en effet naturel d'assimiler deux conditions qui, au début, ne semblaient différer que par une immobilité plus grande et plus prolongée. On dut regarder le sommeil comme une mort temporaire, la mort comme un sommeil dont le réveil se faisait plus longtemps attendre. Partout on les a pris pour des formes voisines de vie suspendue et latente. La mythologie grecque faisait du sommeil et de la mort les enfants jumeaux de la Nuit (2). Cette similitude apparente conduisit à supposer que l'esprit qui, chaque jour, s'échappait du corps endormi, le délaissait aussi, pour plus de temps ou même pour toujours, à la mort. Il n'était point détruit, mais seulement éloigné. Le rêve semblait fournir une preuve de son existence, car chacun avait pu revoir en songe des personnes qu'il avait connues vivantes. Elles conservaient le même aspect, parlaient et agissaient comme autrefois.

(1) Nous disons encore, dans le même sens, avoir de la présence d'esprit, des absences d'esprit, être hors de soi, rentrer en soi-même » etc. Les nègres de Guinée expliquent l'imbécillité par une absence prolongée de l'âme. C'est le cas d'un malheureux dont l'esprit, sorti à l'étourdi, n'a plus su rejoindre son corps. Pline raconte la mésaventure d'un certain Hermotime, dont l'esprit allait courir le monde et qui, s'étant oublié, ne retrouva plus au retour son corps; on l'avait, dans l'intervalle, livré au bûcher (*Hist. nat.* VII, 52).

(2) Iliade, XIII. — A Rome, lorsqu'un pape est trépassé, le camerlingue en fonction vient lui frapper trois coups au front avec un marteau d'ar-

Quelque chose d'elles subsistait donc encore, mais dans un monde autre que celui de la vie réelle, puisqu'on ne les y retrouvait pas.

Invisibles à la lumière du jour, les morts ne se montraient que pendant la nuit, comparable à celle du tombeau. Les apparitions d'esprits, en relation avec un monde mystérieux et ses puissances cachées (1), prirent une valeur prophétique. On crut ces fantômes instruits des secrets de l'avenir, et on leur en demanda la révélation. Chez tous les peuples du monde, l'interprétation des songes a constitué le mode le plus usité de divination (oniromancie). Diodore de Sicile atteste son importance en Chaldée (2). Dans la Genèse, l'histoire de Joseph en témoigne à la fois chez les Egyptiens et chez les Hébreux (3). L'Evangile s'ouvre par une révélation reçue en songe (4); César croit aux présages des songes et périt pour en avoir négligé un, (5) Cicéron en cite qui forcent l'admiration (6). Les poètes dramatiques de tous les temps ont tiré de puissants effets des apparitions d'ombres en rêve (7) et des philosophes même, qui tenaient le doute pour le commencement de la sagesse, ont cru à ces pronostics surnaturels. On a un traité d'Aristote sur la Divination par les songes, un autre d'Artémidore sur l'art de les interpréter (*Onicrocritica*); Galien admet des songes inspirés par Esculape.(8) Au XVIIe siècle, La Mothe Levayer, quoique faisant profession de

---

gent et l'appelle chaque fois par son nom lui demandant : « un tel dors-tu ? Le défunt n'est déclaré mort que sur son refus de répondre. Ce cérémonial a encore été suivi au décès de Pie IX.

(1) Pour Homère, les songes, enfants de la nuit, viennent des ténèbres infernales, du seuil de la région des ombres (Odyssée XXIV, 12).

(2) Bibliothèque historique, II-29 Parmi les fragments de littérature chaldéo-assyrienne, on a déchiffré des tables de présages tirés des songes.

(3) Genèse, XXXII, 5-10, XI, 5-13 ; X I, t. 38.

(4) Saint Mathieu, I 20-24.

(5) Plutarque, Vie de César.

(6) De divination, I, 27.

(7) Songes d'Atossa dans Eschyle, de Clytemnestre dans Sophocle, de Richard III dans Shakspeare, de Pauline dans Corneille, d'Athalie dans Racine.

(8) Du diagnostic des maladies par le moyen des songes.

scepticisme partageait la croyance au caractère fatidique des songes (1). Disons enfin que, de nos jours, à Paris même, des livres comme la clef des songes trouvent encore quelque débit.

BOURDEAU.

*
* *

Comme toujours, les matérialistes modernes ne voient qu'un côté de la question et délaissent volontairement les faits qui ne concordent plus avec leurs hypothèses. Il nous paraît infiniment probable que si les rêves commencèrent à faire réfléchir l'homme sur sa double nature, les apparitions réelles des morts pendant la veille prouvaient péremptoirement la survivance, et c'est sans doute après avoir constaté un nombre considérable de fois ce retour momentané parmi nous de l'âme des disparus, que s'établit la croyance à l'immortalité et le culte des morts.

Note de la Rédaction.

Le Territoire Contesté

PAR

ROBERT DALE-OWEN

(*Suite*) (2)

Violents coups par un homicide

Le 17 août 1861, à une séance du soir tenue chez M. Underhill, à une vive lumière du gaz, on entendit au bout de quelques instants non plus les coups modérés habituels, mais des chocs et des coups éclatants comme ceux que produirait le heurt d'un marteau d'une dizaine de livres sur le parquet. Ils demandèrent l'alphabet et lorsqu'on s'informa du nom du marteleur, on reçut celui de Jackson.

Je demandai si cet esprit n'avait pas vécu récemment dans l'Indiana où j'avais connu quelqu'un de ce nom. Un seul choc répondit : «Non.»

(1) Traité sur le sommeil et les songes, œuvres, t. VIII, 1669.

(2) Voir le n° de mars, p. 547. Rappelons, pour mémoire, que Robert Dale Owen était un diplomate de carrière, qu'il a représenté les Etats-Unis à la cour de Naples et qu'il était hautement estimé pour la loyauté et la sincérité de son caractère.

Comme nous demandions si c'était une personne connue de quelqu'un d'entre nous, il nous fut répondu : « C'est un homme que vous n'admirez pas. »

Il me vint à la pensée qu'il pourrait bien être ce Jackson, maître de taverne à Alexandrie, des mains duquel le colonel Ellsworth avait reçu la mort, quelques mois auparavant, lorsqu'il voulait enlever le drapeau confédéré planté sur la taverne. Dès que j'eus émis cette hypothèse, des coups retentissants me répondirent que j'avais raison.

On vint à causer d'Ellsworth, et de grands coups de poing nous dirent : « Ses façons m'énervaient. »

Mme Underhill ajoutant : « J'ai compassion de cet homme. Il est évident qu'il croyait bien faire », les mêmes chocs répliquèrent : « Je défendais le drapeau. »

Il ajouta ensuite qu'il s'était trouvé une fois à une séance de Mme Underhill et que dans les Etats du sud beaucoup croyaient aux phénomènes spirites.

J'ai pu constater par moi-même que lorsque ces coups étaient frappés au second étage, on les entendait aussi distinctement soit au premier, soit au troisième, que s'ils étaient produits par une machine en marche. Ils faisaient vibrer tout le parquet et il était difficile de ne pas croire que l'on frappait sur la table avec un maillet pesant. J'ai pu cependant, par des examens répétés, me convaincre qu'il n'en était rien.

Dans certains cas, la nature des coups est influencée dans une certaine mesure par le médium ; c'est du moins ce que j'ai cru constater, quoique mon expérience ne soit pas encore suffisante pour l'affirmer.

Coups d'une violence extraordinaire.

Le 25 octobre 1860, dans une séance du soir tenue dans le salon de Mme Fox à New-York, les assistants étaient Kate Fox, sa sœur Margaret, qui devenue catholique n'aimait plus à prendre part aux séances, et moi-même.

Ce salon avait deux portes ouvrant, l'une sur le couloir et l'autre sur le salon du fond. Toutes deux furent fermées à clef avant la séance.

Des coups demandèrent l'obscurité, qui fut faite aussitôt. Quel-

ques lueurs parurent d'abord, puis tout à coup un choc formidable retentit au centre de la table. Le coup fut si violent, qu'il nous fit tous reculer instinctivement. Par le bruit produit nous eûmes la conviction que si un homme vigoureux armé d'un lourd gourdin eût frappé quelqu'un avec une telle violence, il l'eût infailliblement tué, ou que le coup en tombant sur la table quelle que pût être son épaisseur, l'eût mise en pièces, ou qu'il y eût du moins imprimé des traces profondes, même si le bois en eût été exceptionnellement dur. Le même coup fut répété cinq à six fois, toujours avec la même force. Je ne crois pas qu'il fût possible à un témoin de semblable violence de n'en pas éprouver une sérieuse appréhension : il était, en effet, évident que la force qui agissait était capable de produire les accidents les plus graves. Quant à moi, je n'éprouvai aucune crainte, car je ne connaissais aucun cas de blessures sérieuses reçues en semblable occasion.

Lorsque, au bout d'un certain temps, on eût rallumé le gaz, l'examen le plus scrupuleux de la table, aussi bien au dessous qu'au dessus, ne put me révéler la plus légère trace de violence ni sur le dessus parfaitement poli, ni sur l'autre face.

J'affirme qu'il serait *matériellement impossible* à une force humaine quelconque de produire un bruit révélant la mise en œuvre d'une puissance aussi considérable, sans laisser de profondes traces sur la table qui aurait reçu le coup.

Plus tard Mme Underhill m'apprit que maintes fois déjà elle avait été effrayée par des bruits aussi violents *en présence de sa sœur Margaret*. Quant à moi, ni avant ni depuis ce temps il ne m'est arrivé d'entendre des bruits d'un caractère aussi terrifiant. Cependant quelques années plus tard j'ai eu la démonstration d'une force occulte, qui, pour être moins brutale à la vérité et moins désireuse d'effrayer, devait être au moins aussi considérable, si l'on en juge par le bruit produit.

Coups ébranlant une maison.

Cette fois M. Mme Underhill et moi étions les seuls assistants à la séance, le 10 mars 1864, dans le salon du second étage de leur maison. C'était le soir et le gaz brûlait à plein bec.

Nous étions à peine assis depuis quelques minutes, lorsque des bruits d'un caractère tout spécial éclatèrent. Chacun des chocs réson-

naitexactement comme si on eût laisser tomber sur le parquet, d'une hauteur de deux pieds environ, un boulet de canon de dimension moyenne. Chaque fois le parquet tout entier vibrait d'une façon notable. Nous sentions le tremblement sous nos pieds et il se transmettait à nos mains par la table sur laquelle elles étaient posées.

De temps à autre le premier coup était suivi d'un autre plus faible, comme si le boulet de canon avait rebondi pour retomber une seconde fois.

Ces espèces de chocs de boulets de canon, en se répétant cinq fois, réclamèrent l'alphabet, et les phrases qui furent épelées avaient pour but de m'apprendre que c'était à mon intention que se produisaient ces phénomènes ; que le livre dont je préparais les matériaux devait être capable de répondre à l'attente d'un très grand nombre de personnes et que j'allais, dans ce but, assister de temps à autre à la production de faits étonnants. On ajoutait :

« Je me suis un peu modifié. Ma connaissance du monde des esprits n'est pas aussi étendue que vous pourriez le croire. Cependant j'affirme que j'ai trouvé ici ce que j'espérais. J'ai rencontré dans l'espace mes amis les plus chers et je sais que je jouis d'une existence immortelle. »

A. D. Wilson.

Ceci est bien peu de chose, si l'on veut, et paraîtrait assez insignifiant à un esprit superficiel qui le recevrait. Ce n'est qu'un bref et vulgaire message. Et cependant, en réalité, son importance est incommensurable ! Quelle source infinie de consolations dans cette simple attestation !

Je connaissais beaucoup le Dr Wilson, ami intime des Underhill, spirite convaincu et homme d'un cœur excellent. Il avait comme médecin une nombreuse clientèle à New-York et il était mort l'année précédente.

Les coups par lesquels cet ami nous dicta la phrase ci-dessus avaient si incontestablement le caractère de ceux que produirait le choc d'une masse métallique sur le parquet, que Mme Underhill dit : « J'ai vraiment peine à admettre qu'il n'y a pas ici une lourde boule. » A quoi il fut répondu par les coups mystérieux :

« Eh ! bien, cherchez ! »

Chacun se leva de table et inspecta scrupuleusement la pièce sans pouvoir rien trouver.

Comme dans une précédente occasion, je descendis à l'étage inférieur et j'entendis sur le parquet les coups aussi distincts qu'à l'étage supérieur. Il en fut de même lorsque je montai à l'étage supérieur. Mme Underhill pensait avec inquiétude que de tels bruits étaient de nature à troubler les voisins. Pour ma part, je suis convaincu qu'ils les entendaient.

Je terminerai ce que j'ai à dire sur ce sujet par l'exemple suivant:

Ce que produit la combinaison des influences locales et personnelles.

Maison Hantée. Le 22 octobre 1850, je fis en compagnie de M. et Mme Underhilll, de Kate Fox, d'un monsieur et d'une dame, une visite à deux Quakers de leurs amis, M. et Mme Archer, habitant à quelques minutes de Dobbs Ferry sur l'Hudson, une grande et vieille maison entourée d'arbres magnifiques, dans laquelle Washington avait autrefois établi son quartier général.

Depuis de longues années cette maison passait pour être hantée. La personne qui avait la réputation de revenir était son dernier propriétaire, Peter Livingston, qu'une infirmité obligeait à se servir d'une petite voiture de malade. On disait qu'à la tombée de la nuit on entendait le roulement de sa voiture dans les couloirs et dans une chambre spéciale.

C'est dans cette chambre que nous nous établîmes, assez tard dans la soirée. C'était une chambre à coucher au rez-de chaussée, sur laquelle s'ouvraient deux portes. Elles furent fermées avant la séance et on laissa les clefs dans les serrures. M. et Mme Archer se joignirent seuls à notre société et dès le début des coups demandèrent l'obscurité et l'on fit la chaîne.

Au bout d'une seule minute le tapage commença, apparemment à trois ou quatre pieds de l'endroit où j'étais assis, et il fut tel que, comme je l'ai su plus tard, il fut entendu et attira vivement l'attention de personnes qui se trouvaient dans une chambre séparée de la nôtre par deux portes et un long passage. On aurait dit que l'on roulait sur le parquet des masses de fer comme des haltères ou des poids. Puis ce furent des coups comme ceux que frapperait un lourd maillet ou des chocs comme ceux de l'extrémité d'une canne. Enfin se produisit exactement le bruit d'une petite voiture que l'on ferait rouler sur le parquet. D'abord ce roulement paraissait tout à fait près de nous, puis il diminuait graduellement comme s'il se fût peu

à peu éloigné et il finit par devenir à peine perceptible. Je demandai qu'il fît comme s'il revenait et aussitôt il commença aussi faible que possible, pour s'accroître par degrés, jusqu'à paraître tout à fait contre le dossier de ma chaise. Pendant tout ce temps des coups frappaient à intervalles sur le parquet, assez fort pour l'ébranler.

La lampe fut rallumée, la chambre inspectée ; les clefs étaient encore sur les portes fermées et il ne fut trouvé aucune trace d'un corps avec lequel une force humaine eût pu faire tout ce tapage.

Sur ma proposition, on transporta la séance dans un grand salon voisin, dont je pense que Livingstone avait fait sa salle à manger. Comme ci-dessus, les portes furent fermées, la lumière éteinte et la chaîne formée. Ici aussi en moins de deux minutes, le tapage s'établit. A certains moments, il était tellement intense que nous ne nous entendions plus parler. C'était encore le roulement de masses métalliques et l'on eût cru que de gros poids étaient traînés comme par une corde d'un bout à l'autre de la pièce, sur une longueur de quinze à vingt pieds.

On avait placé sur la table une bougie avec une boîte d'allumettes et de temps à autre, lorsque le bruit était à son maximum, on allumait pour voir ce que cela produirait. Chaque fois le tapage s'arrêtait instantanément et toutes les recherches faites pour se rendre compte du tumulte restaient vaines. Ce brusque passage du plus violent tapage à un silence de mort est un des phénomènes comme il a été donné à peu de personnes en ce monde d'en constater. Chaque fois que l'épreuve fut faite, chaque fois la réussite fut complète. On était tenté de croire que nous étions les jouets de quelque illusion de nos sens.

L'impression que cette scène a laissée chez moi, et chez les autres témoins avec lesquels j'en ai causé, était une conviction profonde qu'il y avait une impossibilité matérielle de produire de tels bruits sans employer les corps les plus pesants.

A un certain moment, la table autour de laquelle nous nous tenions fut frappée au-dessus et au-dessous de son plateau comme par un lourd gourdin. A en juger par le son, la violence du choc fut telle que nous avons eu sérieusement peur de la trouver en pièces.

Les bruits ayant cessé, la lampe fut rallumée et nous fîmes la plus minutieuse inspection de la table, mais il fut impossible de

trouver la moindre trace de brèche ou de trace quelconque, et il ne se trouvait dans la chambre aucun objet avec lequel il eût été possible de frapper de pareils coups : il n'y avait absolument que les meubles ordinaires d'un salon.

Ces deux pièces faisaient partie de la portion de bâtiment construite et habitée par Peter Livingstone.

J'ai la conviction que ce tapage pouvait s'entendre au moins à cent mètres de distance.

Vue d'une main lumineuse écrivant.

J'organisai avec Kate Fox une séance du soir, dans l'espérance d'obtenir une apparition qui m'avait été promise, sans m'en fixer la date, quelques jours auparavant. Kate proposait le salon du rez-de-chaussée, mais je savais qu'il y en avait un à l'étage supérieur, et comme je voulais être certain de n'être pas interrompu, je proposai de nous y rendre, ce qui fut accepté sans hésiter.

C'était une petite pièce dont l'ameublement sommaire consistait en un sofa, quelques chaises et une table de deux pieds et demi sur trois. Il n'y avait ni cabinets ni placards et seulement deux portes dont l'une s'ouvrait sur le couloir, l'autre sur une chambre voisine La table qui était dans un coin fut apportée au milieu.

Je fermai les portes, en prenant la précaution de les sceller au moyen de bandes de papier allant de la porte au chambranle et fixées par de la cire sur laquelle j'apposai le cachet de ma bague. Je dis à Kate, et je savais que c'était, du reste, sa conviction, que j'agissais de la sorte pour prévenir toute objection de la part des futurs lecteurs du compte-rendu de la séance et non pour ma propre satisfaction.

Au moment de nous asseoir, elle dit en riant :

« M. Owen, vous auriez dû regarder sous le sofa ! » Je la remerciai de me le rappeler; j'éloignai le sofa du mur, je le retournai et l'inspectai en tous sens, avant de le repousser à sa place. Je visitai ensuite scrupuleusement toute la chambre.

Il y avait sur la table un encrier et une plume métallique avec un manche en bois : c'était tout. En prévision d'une séance obscure, j'avais apporté un petit paquet contenant huit ou dix feuilles de papier provenant de feuilles de papier tellière que j'avais divisées moi-même en carrés de quatre pouces de côté, dans le cas où

j'aurais à prendre des notes à l'instant même. Chacun d'eux portait dans un coin une marque spéciale.

Je déposai sur la table, à ma gauche et à ma portée, ce paquet avec un crayon. Kate prit place à ma droite et nous attendîmes des instructions.

Ayant reçu le mot « obscurité », je fermai les volets extérieurs des deux fenêtres ouvrant sur la rue et j'abaissai les stores. Le gaz fut ensuite éteint et nous reprîmes nos places.

Vinrent ensuite les instructions complémentaires : « Posez les mains sur la table : joignez les ». Je dis à Kate de croiser les siennes l'une sur l'autre ; je posai ma droite au-dessus d'elles, de façon à laisser la liberté à ma gauche.

Ayant ensuite reçu l'ordre : « Placez une main sous la table, » j'y plaçai ma main gauche, sur mon genou.

On dit ensuite : « Couvrez cette main et placez-y le papier et le crayon. » Je fus obligé pour cela d'enlever pendant quelques instants ma main droite de celles de Kate, afin d'étendre un mouchoir au-dessus de la gauche et d'y mettre le papier et le crayon. j'avais à peine terminé, que l'ordre : « Joignez les mains ! » se fit entendre. Je reposai donc ma main droite sur les deux de Kate.

Je sentis alors que le papier était enlevé de ma main, dans laquelle on laissait le crayon. Une minute après on enleva le crayon, avec lequel on frappa trois petits coups sur ma main et qui disparut. On ne l'entendit pas tomber, mais bientôt on percut un léger frôlement du papier sur le parquet. Ce bruit alternait avec celui d'une plume qui semblait grincer sur le papier. Cela se reproduisait de temps à autre pendant un espace de temps très notable, durant lequel je ne cessai de tenir ma main sur celles de Kate.

Bientôt Kate attirée par un bruit de frottement à sa droite, regarda vers le parquet et, très étonnée, appela vivement mon attention sur le spectacle qui s'offrit à la vue. Me levant et regardant au dessus de la table, mais sans jamais lâcher les mains de Kate, je pus voir très distinctement sur le tapis près de la droite de Kate, une apparition lumineuse de forme carrée, à contours très nettement arrêtés, et qui, autant que je pouvais en juger, avait les dimensions d'un des carrés de papier qui venaient d'être enlevés de ma main.

Ayant reçu l'ordre : « Maintenant, ne regardez plus, » je repris

ma place.

Kate demanda : « Les esprits ne pourraient-ils enlever ce papier et le poser devant nous sur la table ? ».

Il fut répondu : « Laissez-moi d'abord vous montrer le crayon. »

Quelques instants plus tard, Kate me dit qu'elle voyait de nouveau l'apparition lumineuse, mais que celle-ci était beaucoup plus brillante que la première fois. Je me levai comme la première fois et regardant pendant quelque temps, je vis distinctement, au-dessus de ce qui me paraissait être un carré de papier lumineux, les contours en ligne sombre d'une petite main tenant le crayon et parcourant doucement le papier. Je ne pus cependant distinguer de l'écriture.

Tout à coup Kate s'écrie d'un ton joyeux : « Voyez-vous la main ? — Et le crayon ? — Le voyez-vous écrire ? » Je regarde comme elle et je constate les mêmes faits.

Pendant tout ce temps les deux mains de Kate sont restées sur la table, car à aucun moment je n'ai oublié de les tenir.

On dit alors : « Ne regardez plus maintenant » et je reprends ma place une seconde fois.

Peu après on épelle « Mettez une main sous la table. » Je pose donc de nouveau ma main gauche sur mon genou et aussitôt une feuille de papier y est doucement déposée. Je sens au bout des doigts un contact qui semble être celui d'une main. Je pose la feuille devant moi sur la table et je reporte de nouveau ma main sur mon genou. Presque aussitôt on y dépose un objet, que je reconnais pour un porte-plume en bois : Je le mets également sur la table.

Quelques instants après, comme nous n'entendions que le frôlement du papier, Kate demanda si une feuille de papier lumineux ne pourrait être déposée sur la table, et aussitôt un objet qui paraissait en être une parut un peu au-dessus de la table, puis descendit et disparut bientôt.

Assez longtemps après, ma main fut touchée par une feuille de papier, qui tomba avant que j'aie pu la saisir. Il y eut encore un intervalle et on dit : « Rallumez le gaz. » C'est alors seulement que j'abandonnai les mains de Kate. Nous éclairons la pièce que nous visitons aussitôt en tous sens. Les portes sont toujours fermées et les sceaux ainsi que les feuilles de papier sont intacts. Tout est

exactement dans le même état qu'avant la séance, sauf que nous trouvons les diverses feuilles de papier disséminées sur le parquet et mon crayon au milieu d'elles. Sur la table, au contraire, il n'y a que la seule feuille et le porte-plume qui m'avaient été remis.

Je songeai aussitôt que je pourrais, s'il en était besoin, jurer devant une cour de justice que pendant tout le cours de la séance, Kate et moi avons été absolument seuls dans la chambre.

Je passai à l'examen des papiers. L'un, celui qui était sur la table, était écrit à l'encre ; trois autres, sur le parquet, portaient de l'écriture au crayon ; chacun deux ou trois petites lignes. Sur le premier on pouvait lire : « Ce soir les conditions ne sont pas favorables à une apparition. Je finirai par surmonter les difficultés. Croyez-moi, vous me verrez. »

Tout cela, quoique lisible, était écrit par une très mauvaise plume qui avait *craché*, comme l'on dit.

Sur une autre feuille on avait écrit au crayon :

« Ne vous découragez pas : vous me verrez face à face ».

Une autre feuille contenait une allusion au mauvais état de l'atmosphère, tout à fait défavorable à la production d'une apparition complète. En effet, la nuit était sombre et il pleuvait par averses. J'ai toujours constaté que ces circonstances nuisaient beaucoup aux expériences spirites.

Une quatrième feuille contenait, en termes énergiques, l'expression de l'ardent désir de l'écrivain de m'apparaître de façon que je puisse reconnaître tous ses attraits.

Après ces constatations, j'éprouvai un sentiment de satisfaction tel qu'un être humain a pu rarement en ressentir.

Je pris le carré de papier qui était écrit à l'encre. Un être intelligent quelconque, de ce monde ou de l'autre avait donc pris ce porte-plume déposé sur la table, l'avait trempé dans l'encre et avait écrit ces lignes. Ce même porte-plume avait été remis dans ma main, sous la table, par un agent invisible. Et tout cela s'était produit pendant que je tenais fermement les deux seules mains qui fussent dans la chambre en outre des miennes. Bien plus, j'avais *entendu* écrire.

Je pris cette plume métallique et j'essayai de rédiger quelques notes sur la séance. Elle était à peu près hors de service. Elle crachait en écrivant par ma main, comme elle l'avait fait quand elle

était tenue par la main du mystérieux écrivain. Après avoir essayé d'écrire quelques lignes, je dus abandonner cette plume détériorée, comme l'avait fait le précédent écrivain et je repris mon crayon.

Il était en or et je fis remarquer à Kate quel lourd crayon et quelle mauvaise plume avaient eu à leur disposition les esprits, qui cependant avaient surmonté ces difficultés pour écrire.

Ces autographes étaient-ils d'origine spirite ? Qu'étaient-ils dans le cas contraire ? N'en avais-je pas vu écrire un ? N'avais-je pas vu l'une de ces feuilles lumineuses s'élever au-dessus de la table pour redescendre ? N'avais-je pas constamment tenu les deux mains de Kate pendant toute la durée du phénomène ? Les aurais-je, sans m'en douter, écrites de la main gauche ? Ou bien Kate les aurait-elle apportées tout écrites ? Je les pris, les examinant une à une avec soin. Ma marque particulière consistant dans une lettre de l'alphabet allemand écrite en caractère allemand se trouvait bien au coin de chacune.

Alors, quoi ?

Les sens de la vue, de l'ouïe, du toucher, chez un homme sain et bien portant sont-ils dignes de confiance. Sinon de quelle valeur peuvent être des témoignages quelconques devant une cour de justice ou les expériences attestées par des chimistes ?

A Suivre. Pour la traduction : Dr AUDAIS.

Ouvrages Nouveaux

Les Frontières de la Science

Par

M. A. DE ROCHAS.

Librairie des Sciences psychologiques 42, RUE SAINT-JACQUES.

Prix : **2 fr. 50**

Dans la plupart des sciences, on se sert des faits déjà connus pour imaginer des théories qui les relient entre eux en les rattachant à des causes hypothétiques, dont on déduit par le raisonnement des conséquences qu'on cherche ensuite à vérifier.

Quand ces conséquences ne se vérifient pas ou qu'on découvre de nouveaux faits ne rentrant pas dans les théories, ces théories deviennent caduques et il se passe souvent bien des années avant qu'on puisse en édifier d'autres.

Ce sont ces faits *irréguliers* que M. de Rochas, s'appuyant tantôt sur l'histoire, tantôt sur ses propres expériences, a recherchés dans le domaine des différentes sciences qui ont un rapport plus ou moins direct avec la science psychique.

On retrouvera dans ce nouvel ouvrage du savant administrateur de l'Ecole polytechnique, l'heureux mélange de rigueur et de hardiesse qui a fait le succès des précédents.

Nous reviendrons sur l'analyse de cet ouvrage dans une prochaine livraison, n'ayant aujourd'hui que le temps de le signaler.

Méthode de Clairvoyance Psychométrique,

par le Dr PHANEG, *préface du* Dr PAPUS.

In-18° Jésus, 1 fr. 50. *Librairie des Sciences Psychiques*, 42, rue Saint-Jacques.

L'auteur est le premier qui tente, en France, d'initier les chercheurs aux secrets de cette science subtile, et par-dessus tout attrayante et positive. L'invisible, par elle, se révèle sans effort avec ses sérieuses attractions et ses clartés profondes à celui qui veut entrer dans la voie qu'illumine la sagesse consciente.

Le récit que Phaneg fait de ses expériences appuie les théories de leur symbolisme étrange ; ce qui fait dire au Dr Papus, dans sa préface, « que la lecture de l'Aura, c'est-à-dire de ce rayonnement invisible des êtres et des choses, est un des sujets les plus captivants de la pratique occulte ».

Grâce à cette étude didactique, tous ceux qui veulent pénétrer avec pleine conscience le vaste domaine de l'invisible, pourront s'initier à cette science et développer pour leur plus grand profit intellectuel et moral leurs facultés psychiques ; tous les psychologues liront avec fruit cette étude toute de probité.

Vers l'Avenir

Par Paul GRENDEL

(*Suite*) (1)

« Il n'est point de travail, si modeste soit-il, inutile à l'humanité.

« Aucune bonne pensée ne se perd.

« Aucun flot d'amour ne s'anéantit.

« Aucune action généreuse n'est stérile.

(1) Voir le N° de Mai, p. 688.

« Il faut s'améliorer ou déchoir.

« Il faut lutter pour conserver sa liberté ou retomber à l'esclavage de l'ignorance et du mal,

« Fuis le mensonge plus que les miasmes empestés des plus insalubres climats.

« Garde-toi des fourbes, des méchants et des indifférents qui diminuent la puissance du bien.

« J'ai abattu les barrières élevées par l'esprit borné du plus étroit sectarisme, j'ai reconquis ma fille et je retourne au doux et pur rivage de l'au-delà. »

Ainsi sont les pages écrites par cette puissance lumineuse.

La conversion s'est accomplie, je renie les maîtres qui nous enlèvent les plus riches attributions de l'esprit pour mieux nous asservir.

Je me connais, je me redresse.

Bénie soit ma mère, bénie soit la vérité.

33

D'Elos à Maia

Ta lettre m'a transporté de joie. Le bonheur, en sa rare éclosion, est mon partage Je reconquiers ton amour, ton cœur, ta confiance, et de l'au-delà m'arrive la confirmation de mes croyances, la preuve des révélations obtenues autrefois.

Nous suivrons le même sentier et soutenus par notre mutuelle tendresse nous irons vers un radieux avenir.

Pionniers du progrès, nous porterons la lumière; si des passants assoiffés de pur amour veulent lire en notre livre, nous leur ferons place, nous les aiderons à pénétrer les merveilleux secrets de l'au-delà et ils se baigneront aussi dans la pure rosée que l'aurore d'une ère nouvelle répand sur les chercheurs, les lutteurs et les combattants de la cause du progrès.

Mais, amie plus chère que jamais, toi qui sera mon épouse toujours aimée, veille, éloigne les récidives du doute ; ton âme reste enserrée dans l'enveloppe de chair, dans la matière toujours accessible au mal.

Etudie, débrouille l'écheveau de cette foi neuve et des faits sur lesquels elle s'appuie.

Pense, médite, discute avec toi-même.

Consulte ta raison autant que ton cœur. Hier encore, vassale du prêtre, tu devais obéir à une volonté humaine, aujourd'hui tu rejettes toute entrave au savoir, au développement intellectuel et scientifique.

L'esprit humain ne peut atteindre sur terre le repos rêvé, il n'acquiert les qualités intellectuelles et morales que par d'incessants efforts, de continuels combats contre lui-même et contre les autres.

Ne fuis pas la société, son contact améliore et perfectionne.

Sois bonne et indulgente envers les coupables, miséricordieuse avec les faibles, tendre et secourable à ceux qui partagent tes sentiments géné-

reux, sois prodigue de sympathie, rends largement le bien qu'on te donne.

Ainsi s'établit un courant bienfaisant qui constitue l'amitié pure, éloigne le mal et bannit les faiblesses.

Défie-toi surtout de l'entraînement qui faillit nous séparer à jamais, garde-toi d'une forme d'égoïsme qui consiste à fouiller sans cesse ses aspirations, ses goûts, ses sensations. Ainsi se crée un fantôme néfaste, pervers, plus dangereux que les mirages qui égarent les voyageurs au désert.

Le moi développé à outrance détruit l'équilibre moral.

Ce qu'on nomme la vocation du cloître n'est autre que ce fantôme monstrueux, il ne laisse place à aucun autre sentiment, il détruit la famille, tue l'énergie, attache l'homme à une idée fixe. Arrière la lutte, arrière le progrès.

Ce fantôme entoure celui qui le crée d'une armure imperméable, il paralyse ceux qui l'approchent, cache les horizons infinis, restreint la charité.

Celui qui a la vocation, inquiet, souffrant, se fait le but de la vie universelle et détruirait l'humanité pour assurer son bonheur béat. Il voit à courte distance et refuse de percer l'ombre de l'ignorance. Volontairement replié sur lui-même il espère obtenir ainsi une grandeur suprême. Tandis que son esprit s'atrophie, son âme s'égare dans les vagues nuages du mysticisme et il ne peut traverser les ondes qui le séparent de la route largement éclairée du Progrès.

Défie-toi de la foi béate dont on abreuve les jeunes filles ; tu as goûté à ce narcotique et ta raison lassée voudra y goûter encore.

Parfois en l'inquiétude de ta lente évolution, tu imploreras vainement ta mère, tes amis de l'espace, et tu resteras chancelante et indécise, tu verseras des larmes de découragement.

Arme-toi, sois forte pour le bon combat, pour la marche en avant vers le noble but, vers la vérité suprême.

Tristesse, désespérance, doutes viennent de la terre, des puissances inférieures, des ténèbres.

Après les lassitudes de l'initiation viendra le calme réparateur, et la joie même fleurira en sourires sur ton doux visage. Ne repousse pas le rayon de gaieté apanage de la jeunesse, il aide à vaincre l'adversité.

Les lamentations sont agréables, dit-on, à la divinité ! Une mère se plaît-elle aux pleurs, au désespoir de son enfant ?

Comment admettre que le jeûne et les macérations soient supérieurs au travail et à l'emploi judicieux des forces physiques et intellectuelles.

Ceux qui enseignent ces hérésies sont comme l'ignorant cultivant des arbres et des arbustes pour en obtenir des fruits et qui enlèverait toutes les fleurs comme inutiles : Il tarirait la source de vie.

Ainsi sont les sectaires et les fanatiques qui veulent réduire l'humanité à leur étroite conception.

Destructeurs des forces vives d'une nation, ils entravent la marche ascendante de l'humanité.

La pression du Moyen-âge, les abominables forfaits de l'inquisition jetèrent dans l'au-delà des esprits révoltés, sceptiques dès leur réincarnation. Ils abandonnèrent toutes croyances dogmatiques et préconisèrent l'athéisme plutôt qu'une religion de boue et de sang.

Le peuple encore catholique verse dans l'hypocrisie et le désir de jouissances bestiales.

Ceux qui entrevoient la vérité doivent la propager. A nous qui croyons en Dieu de l'affirmer, à nous qui sommes éclairés d'éclairer nos frères.

34

De Maia

Tu le dis justement, je subis, non sans angoisse, la transformation qui s'opère. Mon esprit inquiet de sa liberté, s'arrête indécis devant l'étendue donnée à son essor, devant les routes ouvertes à son activité.

C'est réellement par lassitude de lutter, en crainte de l'inconnu et par l'effroi d'avancer seul, que l'homme s'affaise dans le mysticisme.

Je sommeillais, mon intelligence s'endormait, en moi s'éteignaient le jugement, la logique, l'émoi de l'inconnu, la recherche du vrai, lorsque brusquement tu m'as éveillée.

Pour affermir mes pas incertains je lis et relis les pages sublimes émanées de celle qui fut ma mère. Je médite ses enseignements ; il faut peu de livres et de dissertations pour comprendre ses devoirs.

Je sens la vérité par les sentiments élevés, les nobles aspirations et l'espérance qui entrent en moi.

Le travail assimilateur s'accomplit. L'humanité m'apparaît sous un autre jour et les sentiments mesquins qui me retenaient au ras de la terre disparaissent.

Je suis dans l'attente des révélations de l'au-delà, des conseils promis.

Mais hélas, je vis encore parmi ceux qui me furent chers, je reste quelque peu asservie à leur volonté. Comment me détacher sans lutte brutale de cette parente qui fut si longtemps mon unique recours. Comment avouer ma défection. Anne et mon directeur ne renonceront pas à exercer leur ascendant sur moi. Ils voudront ressaisir les rênes de ma destinée et je ne sais à quelles extrémités les poussera le désir de me conserver parmi leurs fidèles.

Je jouis d'une pleine liberté et d'un calme délicieux. Tolérante, bienveillante, d'humeur égale, M[me] Delorge m'a laissée pratiquer sans m'interroger et aujourd'hui elle s'étonne de mon changement de vie sans provoquer mes confidences. Un mot, un regard dénotent parfois sa surprise.

Je trouve indigne d'un esprit droit, d'une conscience scrupuleuse de pratiquer sans conviction. La foi peut seule ennoblir le culte.

Je néglige les stations à l'Eglise, les offices, je ne m'astreins plus au maigre, mais machinalement mes lèvres murmurent encore des oraisons, mes doigts égrènent le chapelet et mes genoux se posent sur le prie-Dieu à certaines heures !

Pour qui ces prières ?

Le prestige tombe, je comprends la toute-puissance des gestes et des formules qui engourdissent nos facultés initiales et plient notre esprit à la servitude.

Mais quelle fatigue, quel écrasant labeur de modifier son être, de changer brusquement d'orientation intellectuelle et morale. Je lis, mais je ne suis guère le sujet de mes lectures, je veux penser et mes pensées s'échappent, s'égarent, se dissocient en vagues rêveries et nuageuses aspirations.

Je reviens toujours au moi. Je m'attendris sur la cruelle nécessité d'abattre mes idoles, j'ose à peine y toucher et je pleure quand je vois leurs débris s'amonceler autour de moi, car ces choses vivifiées par notre imagination ne sont guère solides, le raisonnement suffit pour leur enlever toute cohésion.

Je soupire comme si j'avais perdu des parents tendrement aimés. Cette divinité impitoyable ou débonnaire me manque. La sainte famille, les élus dont sont pleuplées nos rêveries mystiques me hantent, me touchent parfois encore. La Vierge disposée à présenter nos requêtes à son fils, les anges occupés à louer Dieu et à lui transmettre nos prières ne remplissent plus mes méditations. Je suis perdue en une vaste solitude, luxuriante, splendide, mais inhabitée, et malgré les horizons superbes entrevus, les messagers du ciel, les archanges, les saints, toute la cohorte céleste me laissent un vide immense.

Je n'ai plus d'apparitions, d'intuitions, de phénomènes surnaturels. Guide-moi : seule dans l'immensité je réclame du secours.

35

D'Elos

Ainsi s'opèrent les transformations, ainsi souffrent ceux qui croyaient posséder le dernier mot de la vérité et qui doivent s'assimiler des idées nouvelles.

L'évolution de l'esprit, quittant définitivement une voie pour s'engager en de nouveaux sentiers, se produit lentement. La route est longue, très longue pour l'âme déjà avancée.

Sois vaillante, Maïa, considère les souffrances d'autrui, travaille pour les adoucir et sache oublier ta propre souffrance.

Tu es, tu penses, tu cherches. Comme le passereau vole à tire-d'aile vers de meilleurs climats quand vient l'hiver, tu iras irrésistiblement vers la lumière, vers le bien et la vérité.

L'enfant ne peut s'instruire en quelques jours ni quelques semaines. Il faut un temps normal à l'assimilation des idées. Tu dois rejeter les impressions vagues, les pensées diffuses pour t'imprégner d'un nouvel esprit.

La religion avec ses rites, son culte, ses formules encore entachés de paganisme voile et dénature la pure philosophie d'un déisme grandiose et de l'immortalité.

Pour comprendre la petitesse de l'homme, son intelligence précaire, sa morale délictueuse,tu rejetteras les scories du dogmalisme et l'encombrement, l'accumulation de la scolastique théologique.

L'homme, tu l'as senti par tes propres impressions, revient sans cesse au moi, se construit un piédestal, s'y pose péniblement espérant les hommages et les louanges de la foule. Fais un retour sur toi-même, ton humilité était de l'orgueil, tu appréciais ta piété et tu te croyais très supérieure aux incrédules,aux dévots moins fanatiques.

Dans les monastères où les filles de la noblesse et de la finance apportent d'immenses fortunes, où elles vivent loin du monde, couvertes de bure, tête rasée, elles sont la proie du suprême orgueil, elles se fiancent au fils de Dieu, elles implorent l'extase, le baiser mystique, l'union avec la divinité !... L'union charnelle dans l'hystérique, dans le maladif désir.

L'homme doit remplir un autre rôle, son corps lui impose des devoirs. Il vit parmi les humains pour les aimer et en être aimé. Il faut surtout développer en soi le désir du bien, l'amour de ses semblables, il faut savoir aimer non à son profit, mais au profit d'autrui et prendre dans le courant universel l'émanation de charité, de pitié et de tendresse pour répandre à profusion le divin fluide et en baigner ses proches.

Evite de provoquer la souffrance chez qui que ce soit, travaille au bonheur des humbles, mais évite de tomber dans l'excès, ne plains pas l'égoïste qui veut être heureux seul, l'avare à qui l'on vole son or.

Intéresse-toi à des douleurs physiques et morales, à de prófondes misères, ton moi s'affinera, ton esprit se fortifiera.

Affirme ta foi, sache comprendre et enseigner. Sois digne et ferme devant ceux qui te détenaient dans l'erreur. Tu as transformé la monnaie de billon qui encombrait ton intelligence en un or pur d'alliage. Tu marcheras allègrement et ton trésor ne pourra t'échapper.

Nous suivrons le même sillon, nous irons vers le même idéal. La terre, lieu d'exil passager, nous permettra d'ensemencer le bien. Nous subissons les épreuves terrestres, nul n'y échappe. Les larmes et les déceptions nous atteindront aussi, mais l'étude de l'infini fortifiera notre âme.

Ne désire pas de trop fréquents phénomènes, les relations occultes ont leurs écueils, leurs dangers. Ton âme fut longtemps baignée des lourdes émanations fluidiques d'une religion matérielle, et les esprits errants, attardés, ignorants et méchants guettent la prise facile pour te replonger dans le courant de la foi étroite des sectaires.

Combien d'esprits restés fanatiques après leur mort ne peuvent déga-

ger leur âme des pensées, des désirs, des erreurs terrestres et traînent les voiles sombres dont ils ont étouffé leur cœur et leur raison. Le périsprit, enveloppe fluidique, conserve souvent les facultés abstraites de l'individu désincarné et celui-ci, n'ayant plus l'acuité de l'impression matérielle, reste en un trouble profond d'où il sortira parfois pour reprendre une courte vitalité, durant laquelle les sensations, les impressions, les erreurs et passées le domineront et le feront agir.

(A suivre)

Revue de la Presse

EN LANGUE ANGLAISE

Light

publie la lettre suivante adressée à son directeur :

« Monsieur,

Samedi soir, 11 janvier, nous avons eu une séance de matérialisation ici avec Mrs Barker, de Rotherham. Pendant cette réunion, huit formes se matérialisèrent. Quatre étaient des enfants, dont deux furent reconnus. Ma mère, morte il n'y a plus de vingt ans, et ma belle-mère se montrèrent. Tous les assistants reconnurent cette dernière qui était infirme avant de mourir et qui nous fit voir son membre estropié.

Nous eûmes l'apparition de deux messieurs, l'un donnant à son fils une preuve d'identité complète.

Sa taille était de plus de six pieds : il sortit du cabinet et agita une sonnette posée sur une table à quatre pieds environ du rideau. En commençant la séance, cette table avec la sonnette était éloignée du cabinet de huit pieds, et la première chose que tous nous avons vue fut la promenade de la table se dirigeant vers le cabinet, la sonnette étant agitée. Nous ne voyions personne auprès. Une balle de papier pendait de la lampe à gaz attachée au plafond, elle fut balancée avec un mouvement régulier pendant que la table marchait.

Nous étions éclairés par une lumière atténuée qui nous permettait de nous distinguer les uns et les autres.

L'assistance se composait de quatorze personnes, toutes ont été très satisfaites de l'authenticité des phénomènes obtenus.

J. E. Ward.
Mary Ward.
Alfred Shearman.
Harry Dawson.

Light 17 Mai 1902

Mr. H. P. écrit :

« Nous étions réunis pour obtenir de l'écriture automatique. Le mé-

dium ne croit pas à la théorie des esprits, et comme nous ne pouvons avoir de phénomènes physiques, nous désirions des instructions pour prendre une photographie spirite. L'esprit se manifestant et qui paraît d'une haute valeur morale ne nous engageait pas à cette expérience, mais néanmoins donna ses instructions. Nous essayâmes, et après quelques tentatives, nous réussîmes à obtenir une image très faible, le buste de cet esprit guide. Mais c'était loin d'être satisfaisant, et nous résolûmes de recommencer. A la séance suivante, pas de résultats, et un médium voyant nous dit que le guide était présent, semblant discourir avec un esprit inférieur. La séance fut levée, et à la réunion suivante la conversation qui suit eut lieu.

Dem. — Quelle était la cause de l'insuccès de la dernière séance?

Rép. — La photographie. Les manifestations physiques attirent des esprits peu développés.

D. — C'est vous qui aviez pris les dispositions.

R. — J'espérais pouvoir réussir, mais je vous avais déjà dit que je n'aimais pas cette expérience. Elle n'est pas dans mes moyens.

Choisissez ce que vous préférez, phénomènes philosophiques ou physiques. Si vous préférez ces derniers, je crains que vous ne deviez recourir à d'autres esprits qu'à moi.

D. — Nous demandons simplement une photographie comme preuve. Le médium en serait très satisfait, même si un esprit inférieur avait temporairement le controle.

R. -- Ce serait payé à un trop haut prix, car il serait pendant quelque temps sous la dépendance d'esprits inférieurs.

D — Nous avons déjà une photographie de vous, mais pas satisfaisante. Cela nous suffirait de répéter la même, mais bien réussie.

R. — Vous devez avoir un très bon cercle. Les amis qui peuvent y venir avec un esprit vraiment élevé sont rares. Les motifs qui les amènent sont trop souvent la curiosité, l'attrait du mystérieux, ou le plaisir de voir une nouveauté.

D. — Qui était l'esprit dépeint par M...?

R. — Un vieux vagabond, mort en 1814, en combattant les Bédouins, nous l'appelons Kagivan, le menteur. Avec son aide, vous pourrez obtenir toutes les photographies que vous voudrez, mais elles ne seront pas authentiques.

D. — Donnerait-il de faux noms aux personnalités photographiées?

R. — Il vous donnerait une reproduction de l'image que vous auriez dans votre esprit.

D. — Si on lui donnait l'autorisation de faire cela une fois, pourriez-vous ensuite reprendre votre contrôle?

R. — Je connais mon devoir. Nous sommes tous responsables envers Dieu.

D. — Ce serait utile de rendre le médium aussi croyant que le sont les autres membres du cercle.

R. — Il ne peut pas voir la fin d'une chose d'après le commencement.

Le Dr Reid, dans sa relation intitulée : « Visages invisibles, photographiés », parle d'une personne vivante au moment où l'image a été prise.

D'après la communication précédente il y a pour les esprits une possibilité apparente de produire une image mentale. Le fait que le n° 12 des cas cités par le Dr Reid pensait à ses amis au moment où il est venu sur la plaque, viendrait à l'appui de cette théorie, mais alors comment pourrons-nous distinguer une image mentale d'une réelle photographie d'esprit (1).

H. P.

Revue de la presse

EN LANGUE ITALIENNE.

Luce e Ombra

La direction de cette Revue a organisé en décembre 1901 une série de conférences spiritualistes qui ont lieu chaque dimanche ; tout ce qui se rapporte à l'esprit dans la science, l'art ou la littérature, tout ce qui tend à affirmer le concept de la vie au-delà des limites purement physiologiques sera étudié La Revue publie ces conférences. Celle du n° de mai a pour thème « l'Inspiration dans le génie » par M. Marzorati.

Ce numéro donne aussi des comptes-rendus de la conférence de M. Vassallo à Rome, et de la polémique suscitée par l'interview du prof. Blaserna, la conversion de Luigi Cesana, conversion franchement déclarée par lui dans son article du *Messaggero* du 13 avril dernier.

Il Vessillo Spiritista

Avril 1902.

Donne, d'après le World de New-York, l'histoire d'une jeune fille, Mlle Marie Vennum qui à l'âge de 14 ans, après des attaques de catalepsie et une longue léthargie, se réveilla ne reconnaissant plus sa famille, et dé-

(1) Il faut tenir compte de cette circonstance que le pseudo-médium ne croyant pas à la présence des esprits, peut se suggestionner et donner ses propres pensées pour celle des Esprits. Aujourd'hui il nous faut autre chose que des affirmations vagues pour détruire les preuves positives que nous possédons en faveur de ce phénomène. (Voir Aksakof).

N. D. L. R.

clarant qu'elle était Maria Roff, fille de leurs voisins, morte 13 ans auparavant, âgée de 19 ans, à la suite d'une semblable maladie. Il fallut la laisser habiter avec la famille Roff qui lui portait le plus grand intérêt; elle donnait toutes les preuves de la personnalité de Maria Roff, rappelant à ses parents des choses qui s'étaient passées onze ans auparavant et dont on n'avait jamais parlé devant Maria Vennum.

A la suite d'une nouvelle léthargie, elle se réveilla demandant ses parents, la famille Vennum ; après plusieurs mois d'absence, elle les reconnaissait et retourna chez eux avec une grande joie. Trois jours plus tard, nouvelle attaque, et elle en sortit se croyant Maria Roff.

Elle donna plusieurs fois des preuves de clairvoyance, annonçant une grave maladie de son frère Frank et donnant des détails sur un mariage qu'il désirait faire, lui disant qu'il ne serait pas accepté par la jeune fille.

Elle continua encore pendant 10 mois, à se dire Maria Roff, puis elle eut une autre attaque à la suite de laquelle elle recouvra sa personnalité.

Elle changea de pays et conserva depuis une santé parfaite.

Ce cas a été l'objet d'une étude du Dr Richard Hodgson qui en prépare la publication.

Le Vessillo rend compte d'une conférence de M. Enriro Carreras sur le spiritisme, donnée à Rome le 9 mars, dans un but de bienfaisance, devant un public choisi.

Il Vessillo Spiritista

Mai 1902

Parle de la polémique entre le prof. Blaserna et Luigi A. Vassallo, le professeur affirmant qu'il n'y a rien de vrai dans les phénomènes spirites, y compris la photographie des esprits.

Le même n° contient un extrait de la Revue moderne politique et littéraire, intitulé les « Cercles des évocateurs » traitant des phénomènes spirites depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Il continue la biographie d'Allan Kardec.

Le prof. Falcomer a publié dans le *Caffaro*, et le *Fuoco* d'Alexandrie des articles sur le spiritisme, parlant spécialement d'une séance à Gênes, à laquelle assistait le prof. Morselli, qui a promis un ouvrage sur le spiritisme que le public attend impatiemment.

Dans le *Fuoco*, on lit un fragment d'une lettre de M. Bozzano au prof. Falcomer. Il dit ceci :

« J'ai eu la chance d'assister avec le prof. Morselli à la dernière séance d'Eusapia, elle fut véritablement merveilleuse. John se montra à nous tous, en demi-lumière. Six personnalités se manifestèrent. La plus intéressante fut la dernière : c'était une femme portant un bébé entre ses bras. La femme et l'enfant avaient tous deux une coiffure avec de la dentelle. Le médium avait été auparavant lié par les pieds et les mains, et le prof. Morselli avait constaté qu'Eusapia était étendue, dans cet état, sur un lit de camp, dans le cabinet. »

Le cap. Volpi annonce la mort de son ami *Jacopo Brizzi*, directeur du théâtre Manzani de Milan qui l'aida puissamment à fonder l'*Union Kardéciste*.

Il Travaso delle Idee

Rome 6 avril 1902

donne le compte-rendu de la conférence faite par M. Luigi Arnaldo Vassallo (Gandolin) sur la médiumnité et l'hypothèse spirite.

Cette conférence eut lieu dans la salle de l'Association de la Presse à Rome, salle bondée d'un public de choix. L'hon. Luigi Luzzati, président de l'Association, présenta l'orateur par quelques paroles des plus élogieuses. Une salve d'applaudissements accueillit *Gandolin* qui commence un long discours très remarquable sur le spiritisme, exposant la logique de cette doctrine, l'avantage qui résulte de sa connaissance pour le bien de l'humanité. Puis il en vient aux faits et raconte les séances auxquelles il a assisté à Gênes et parle des apparitions de son fils *Naldino*, vu et reconnu par les assistants, et parlant le dialecte génois avec son timbre de voix particulier. M. Vassallo termine en lisant le compte-rendu inédit d'une dernière séance dirigée par le professeur Morselli, et dans laquelle les phénomènes eurent lieu à la lumière du gaz, fait nouveau dans les annales du spiritisme.

L'auteur est applaudi avec enthousiasme par un public qu'il a su convaincre.

La Patria (Rome)

18 avril 1902

publie une interview avec le prof. Pietro Blaserna qui dit avoir suivi des études sérieuses avec son illustre ami Helmholtz, tous deux ayant lu tout ce qui a été écrit sur le spiritisme ; il se plaint de ce que les spirites acceptent tous les faits sans contrôle scientifique, ayant inventé cette belle et facile théorie que si l'on agit avec la lumière, l'organisme du pauvre médium en ressentira des suites fâcheuses ; il déplore aussi la théorie admise des trucs inconscients. Il parle des innombrables fraudes. Sa conclusion est que la science répudie le spiritisme parce qu'elle croit ses phénomènes mal étudiés jusqu'à présent.

La Patria (Rome)

19 avril 1902

M. Vassallo envoie à ce journal une lettre ; il dit qu'il y a un an, pour mettre ses confrères en garde, il a exécuté devant eux tous les phénomènes du spiritisme, truqués, et qui parurent étonnants.

Il raconte aussi les mystifications qu'il entreprit envers le prof. Luig Gualtieri, il y a quelques années. Aidé de deux de ses collègues, on fit croire au professeur à des dessins soi-disant médianimiques exécutés par une personne notoirement incapable de tenir un crayon. M. Vassallo passa un temps infini à lier avec des fils les marteaux d'un piano, et à faire passer ces fils à travers la soie qui est derrière cet instrument. Le

soir venu, on fermait à clé le piano, on remettait la clé au prof. Gualtieri, et le piano jouait, inexplicable phénomène. M. Vassallo parle aussi d'un fantôme phosphorescent si bien réussi qu'il faisait presque peur à ceux qui l'avaient fabriqué. Mais il termine en disant que le spiritisme présente des phénomènes qu'aucun *truc* ne peut imiter.

Il rappelle le défi de Torelli-Viollier, et offre 1000 fr. au médium innommé dont parle M. Paroni, s'il réussit avec ses *trucs* à faire ceci :

1° Assis sur une chaise, les mains tenues à droite et à gauche, il devra se trouver transporté avec sa chaise sur le plateau de la table.

2° Attaché comme l'était la Palladino et placé dans l'embrasure d'une fenêtre, il devra faire apparaître dans la salle éclairée au gaz avec bec Auer, trois formes différentes non matérialisées.

Il Secolo XIX Gênes

22 avril 1902

contient une appréciation par M. L. A. Vassallo, des paroles du professeur Blaserna, sénateur. Il rappelle les expériences faites avec Eusapia auxquelles assistèrent Mrs Aksakof, Schiaparelli, Carl du Prel, Lombroso, etc, etc., appuyant sur le contrôle rigoureux exercé par ces hommes de science. Il insiste sur ce point que les expériences citées eurent lieu en lumière, et que les mains du médium étaient tenues pendant toute la séance. Il termine en disant qu'il ne faut pas comparer ces expériences avec celles du médium de M. Paroni. Il ajoute que tous les spirites sérieux seraient désireux d'avoir l'avis d'un savant pondéré et autorisé comme lui, parce que le public éclairé et chercheur ne peut éprouver que du mépris et de l'éloignement pour les appréciations des ignorants, des imbéciles ou de ceux qui trichent ouvertement, appréciations tendant à amener une négation arbitraire des phénomènes en question.

Revue de la presse

EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

du 23 Avril dernier nous donne la conclusion de la controverse ouverte entre MM^rs Sully Prud'homme et M Ch. Richet sur le problème des causes finales. Chose bizarre ! C'est le poète qui est matérialiste et le savant qui soutient la cause de l'idéalisme.

Suivant M. Sully-Prud'homme, la nature fonctionne automatiquement, mécaniquement, et c'est une erreur de supposer qu'une pensée quelconque puisse en diriger les rouages. Tout s'accomplit nécessairement en vertu de la relation qui relie les causes à leurs effets, et si les êtres sont si bien adaptés à leurs fins, c'est que pendant leur évolution pour le

temps l'enchaînement des lois auxquelles ils sont soumis, a développé les appareils divers qui leur permettent de vivre, puisque ceux qui ne les possédaient pas ont succombé.

La réponse de M. Ch. Richet serait à citer en entier, mais faute d'espace, nous ne pouvons en donner que la dernière partie. La voici :

« Certes l'hypothèse de la sélection est admirable, et elle rend compte de bien des modalités de la vie, aussi bien comme morphologie que comme physiologie. Mais est elle suffisante ? Je crains fort que non. Darwin lui-même avait très loyalement reconnu que certains phénomènes demeurent inexplicables, et, depuis Darwin, les objections et les difficultés se sont multipliées. Le développement de l'intelligence, par exemple, peut-il s'expliquer simplement par la survivance du plus apte ? Comment la conscience s'est-elle dégagée de l'inconscience ? Est-ce que le *Struggle for life* (la lutte pour la vie) suffit pour l'expliquer ? Comment des êtres si délicats et si fragiles ? Comment ces instincts si compliqués? Comment ces formes étranges ? Comment ces précautions innombrables, défiant notre sagacité et nos investigations, pour assurer l'existence des plus minuscules créatures?

« Si nous appelons au secours de la théorie de la descendance la durée prodigieuse de plusieurs millions de siècles, nous faisons peut-être comme on a fait de tout temps pour appuyer des théories fausses. Nous apportons de mauvaises raisons, qui paraissent satisfaisantes, mais qui, un jour, étonneront par leur naïveté nos successeurs, quand une théorie nouvelle, plus précise, aura remplacé la théorie qui est en vogue aujourd'hui

« Non que je prétende, audacieusement et ridiculement, vouloir remplacer la grande théorie de Darwin par une autre, je dis seulement que cette théorie de la sélection est imparfaite, et que l'autre théorie, la théorie *x*, que je ne connais pas, que je ne pressens même pas, qui peut-être ne sera jamais accessible à l'homme, est plus compréhensive que la théorie Darwinienne, et rendra compte des innombrables faits que Darwin et ses successeurs n'ont pu expliquer qu'en torturant, dénaturant et alambiquant les données de l'observation et de l'expérience.

« Donc, pour qu'on ne se méprenne pas sur le sens de mes paroles, il ne s'agit pas de nier que les êtres dérivent les uns des autres par des gradations successives. Nous n'allons pas ressusciter le vieux dogme, cette antique légende qu'aucune personne de bon sens ne soutient aujourd'hui, à savoir la création de toutes pièces d'une fourmi, ou d'un lézard ou d'un éléphant. Il n'est plus permis de soutenir cette absurdité La génération spontanée n'est même plus acceptable pour les sarcades élémentaires. Il est bien évident que les êtres sont nés les uns des autres, que la sélection est la voie de la vie et qu'elle a dirigé la variété des formes anatomiques et des fonctions physiologiques. La science ne revient pas en arrière pour faire revivre les erreurs passées. La sélection est une théorie vraie, démontrée vraie, et elle ne sera pas renversée dans ses principes fondamentaux.

« Mais, pour vraie qu'elle soit, elle n'est pas complète. Elle n'explique nullement cette tendance à une source de vie plus intense, cette résistance à la destruction, cette lutte perpétuelle et ardente, dont toute la vie terrestre est le résultat. Elle est vraie, nécessaire et insuffisante. Elle établit que les êtres luttent entre eux ; elle ne rend pas compte de la cause qui les fait lutter entre eux (1). Nous avons donc le droit, le devoir même, de chercher autre chose que la sélection ; d'aller au-delà du principe de la sélection. Oui, assurément il y a sélection et concurrence vitale. Mais pourquoi ? Quels ressorts secrets poussent les êtres à cette lutte sans merci et sans trève qu'ils entreprennent ? Est-ce par un simple mécanisme fatal que l'intelligence a apparu ? Est-ce par la simple lutte pour la vie que tant d'êtres ont des procédés de défense si ingénieux et si compliqués que toute l'œuvre des physiologistes n'a pas réussi à en débrouiller la millième partie ?

« Pour prendre un exemple entre cent mille, on a presque établi aujourd'hui que les cellules vivantes réagissent aux poisons en sécrétant des substances anti-toxiques spéciales pour chaque poison. Autant de toxines, autant d'anti-toxines créées par la cellule. Comment la sélection peut-elle rendre compte de cette savante fabrication de contre-poisons, dont chaque petite cellule est l'officine ?

« En présence de ces difficultés qui vont en grandissant à mesure que la science progresse, nous sommes tentés de raisonner anthromorphiquement, ou si vous préférez, humainement, et de dire qu'il y a quelque loi cachée sous ces adaptations extraordinaires, que cette loi cachée n'est pas la sélection ; que la sélection n'est qu'une partie du problème et qu'il faut chercher au-delà.

« Et nous voilà ainsi revenus aux causes finales. Vous avez pleinement raison, mon cher ami, quand vous parlez de spéculations métaphysiques, et d'une impossibilité de conclure scientifiquement. C'est une hypothèse d'admettre une finalité dans le sens étroit de ce mot ; mais je n'ai jamais eu la prétention de comparer cette finalité cosmique à notre pensée humaine ; encore moins, comme vous me le reprochez, de voir là une sorte de *cérébration* supérieure. Non, vraiment, je ne puis pas accepter ce reproche. Je suis, au contraire, persuadé de l'impuissance radicale de l'homme à résoudre ce grand problème du monde, que toute vue d'ensemble, quelle qu'elle soit, je la considère d'avance comme absolument indémontra-

(1) Nous devons faire cependant observer que la théorie Dawinienne donne plusieurs explications sur la cause de la sélection, entre autres la nécessité pour tous les êtres vivants de se nourrir et celle de propager leur espèce. (Note de la rédaction).

ble et hypothétique(1). Même l'inflexibilité des lois mathématiques ne doit pas être considéré comme un dogme. M. Poincaré établissait récemment que, si les lois physiques sont vraies, quant à leur formule brute, on trouve des écarts difficilement explicables dans leurs dernières décimales, qui nous montrent que ces grandes lois physiques ne sont pas la vérité tout entière, et que quelque chose de mystérieux encore nous en échappe.

« Que le mécanisme gouverne le monde, cela n'est pas douteux, comme vous le dites si bien. Mais rien n'est expliqué par le mécanisme. C'est une constatation, voilà tout. La formule de l'attraction n'est pas une théorie ; c'est l'énoncé d'un fait. De même la sélection naturelle est l'énoncé d'un fait.

« Eh bien il me paraît que, pour le règne des êtres vivants, l'hypothèse d'une tendance à la vie, d'un *effort* vers un maximum et un optimum de vie, est une hypothèse acceptable. D'abord elle ouvre un champ plus vaste à l'investigation scientifique. On comprend mieux le sens profond de la vie, l'évolution vers un état meilleur, le progrès en un mot : le progrès biologique d'abord, puis le progrès moral, qui lui est corrélatif. Le monde vivant tend au mieux, comme les sociétés humaines. Sous le mécanisme mathématico-chimico-physique qui nous gouverne, nous sentons planer vaguement comme une idée directrice, — l'expression est de Claude Bernard — Cette idée directrice, nous sommes hors d'état de la comprendre, pauvres êtres bornés que nous sommes ; mais, pourtant, nous avons la notion confuse qu'elle existe ; et ce sentiment nous engage à chercher et à expérimenter pour la moins mal entrevoir. C'est donc une hypothèse féconde

« De plus, c'est une hypothèse justifiée, où chaque pas que l'on fait en avant dans les sciences biologiques nous montre que pour chaque organe il existe une adaptation parfaite ; pour chaque danger une mesure préventive, pour chaque organe une fonction régulière. Jamais la loi de finalité ne s'est trouvée en défaut dans l'étude des êtres vivants.

Enfin, c'est une hypothèse presque nécessaire ; car on ne peut la remplacer par aucune autre. Assurément on peut la rejeter et la condamner comme téméraire : car elle n'est ni démontrable ni démontrée. Mais quand une hypothèse est féconde, vaste, riche en conclusion scientifique et morale, il est bon parfois de l'adopter, plutôt qu'une douloureuse et stérile négation.

(1) Sans doute, si l'on s'en tient aux notions incomplètes données par la science contemporaine sur l'homme et l'univers ; mais le point de vue change, lorsqu'on connaît expérimentalement l'immortalité de l'être vivant, le monde spirituel peuplé d'intelligences plus avancées que les nôtres, et formé par des modalités de la matière et de l'énergie dans lesquelles on trouve, précisément, ces causes directrices qui sont voilées ici-bas par la matière brute.

(Note de la Rédaction.)

Table des Matières

DE L'ANNÉE 1901-1902

N° 1. Juillet 1901

N° 2. Août 1901

N° 3. — Septembre 1901

N° 4. — Octobre 1901

N° 5. — Novembre 1901

N° 6. — Décembre 1901

N° 7. — Janvier 1902

N° 8. — Février 1902

N° 9. — Mars 1902

N° 10. — Avril 1902

N° 11. — Mai 1902

N° 12. — Juin 1902

AVIS

M. Gabriel Delanne a l'honneur d'informer ses lecteurs qu'il reçoit le jeudi et le samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures, 40, Boulevard Exelmans, aux bureaux de la Revue.

Le Gérant : DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DANIEL-CHAMBON.

ECHANGE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

La Tribune psychique, 55, rue du Château-d'Eau, Paris — Mensuelle — 5 fr. par an.

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris. 5 francs par an

La Revue spirite, 42, rue St-Jacques, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 96, rue Lafontaine, Paris-Aut.

L'Humanité intégrale, 6, rue de Douai, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

Revue du Monde Invisible. Mensuel. France, 10 fr. Etr. 12 fr. 29, rue de Tournon, Paris.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 3, rue de Savoie, Paris. — Prix : 10 francs.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

L'Echo du Public, 5, rue de Savoie, Paris

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

La Revue de l'Hypnotisme, 170, rue Saint-Antoine, Paris.

Le Réformiste, 18, rue du Mail, Paris.

Le Moniteur des Etudes Psychiques, 82, rue des Saints-Pères, Paris. Prix par an : Paris, 8 fr. bi-mensuel.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy, 5 fr. par an. Etranger: 6 fr. Chez M. Thomas, 25, rue du Faubourg Saint Jean, à Nancy.

JOURNAUX PUBLIÉS A L'ÉTRANGER

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie; Etranger, 13 fr.

The Better Life. Battle Creech. Michigan, Etats-Unis, Amérique.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Nuen Métaphysischen Rundschau, Gross-Lichterfelde, Carlstrass n° 3 à Berlin.

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^t, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador et Federaçao Espirita Brazilewa, Ruo do Rosario, 141, Sobrado Rio-de-Janeiro (Brazil).

Supercienza. — Piacenza (Italie). — Prix 10 francs par an.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2ª, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad. à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revisto del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLO-PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana. mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel, Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalsder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Rivista di Studi Psichici, via Rosine, 10, Turin.

Het Tœkomstig Leven. — Utrecht, Hollande. — Prix 2 florins 50 par an.